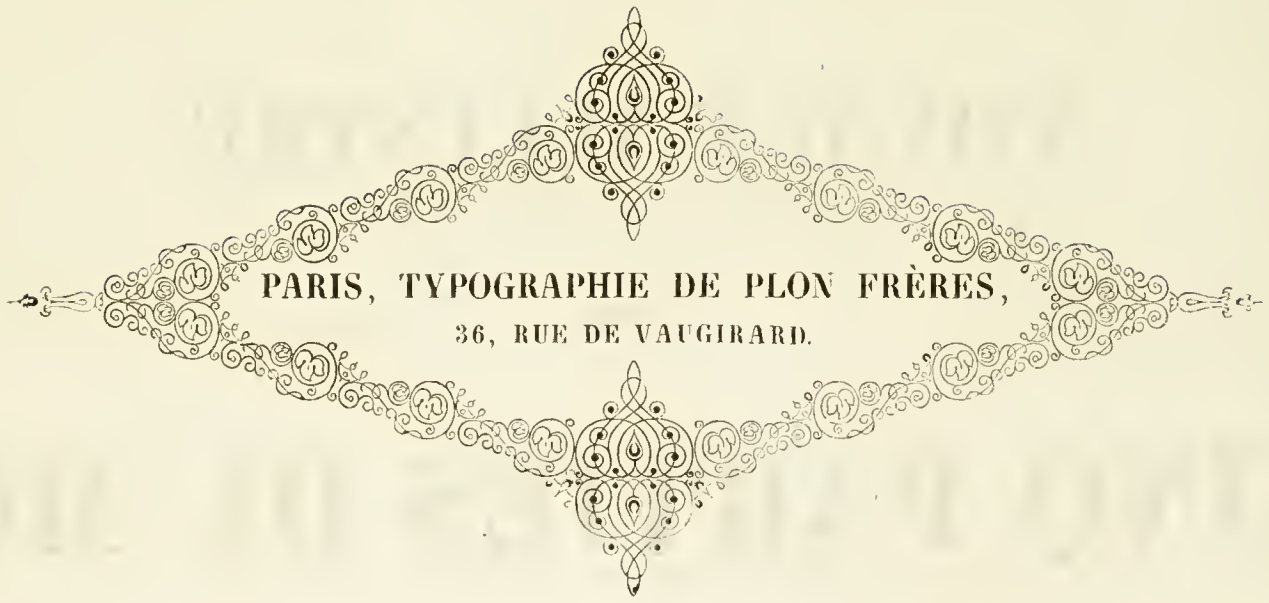
Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/voyageillustreda00joan

VOYAGE ILLUSTRÉ

DANS

LES CINQ PARTIES DU MONDE.


PARIS, TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES,
36, RUE DE VAUGIRARD.

VOYAGE ILLUSTRÉ

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE

EN 1846, 1847, 1848, 1849;

PAR ADOLPHE JOANNE,

Auteur de l'*Itinéraire en Suisse*, traducteur de l'*Histoire générale des voyages*, par W. Desborough-Cooley, et de l'*Histoire de la Grèce ancienne*, par Thirlwall.

663 GRAVURES

Par (ou d'après des dessins de) MM. APPERT, BARBOT, BEAUMONT (Adalbert de), BIDA (Alexandre), BLANCHARD (Pharamond), BORGET (Auguste), BOUQUET, CHACATON, CHALAMEL, CHAMPIN, DAUZATS, DECAMPS, DELACROIX (Eugène), DOUSSAULT, DUBOIS DE MONTPEREUX, FÉRON, FLACHENACKER, FLANDIN, FREEMAN, FRÈRE (Théodore), GAVARNI, GAGARINE (le prince Grégoire), GIRARDET (Karl), GUESDON, HEDDE, HOREAU (Hector), IMER, JACQUOT (le docteur), LELEUX (Armand), LETUAIRE (de Toulon), LEULLIER, MARILHAT, MONTFORT (Alphonse), MOREL-FATIO, NOEL (Jules), PHILIPPOTEAUX, PIERRON, PORION, PRISSE, RADIGUET (Max), RENARD, ROGIER (Camille), ROUBAUD (Benjamin), ROUSSEL, RUGENDAS, S... (le prince), SAINT-AULAIRE, SCHOEFFT, SUZEMIHL, THUILLIER, TIMM (Wassili), VAILLANT, VALENTIN (Henri), VERNET (Horace).

PARIS

Aux Bureaux de L'ILLUSTRATION, 60, rue Richelieu.

TABLE DES CHAPITRES.

		Pages
Chapitre I.	De Paris à Brest	2
II.	Brest	4
III.	Relâche à Jersey	12
IV.	Une promenade en Norvége	15
V.	La pêche de la baleine	20
VI.	En Laponie	26
VII.	Saint-Pétersbourg	30
VIII.	Id.	37
IX.	Id.	43
X.	Iles et environs de Saint-Pétersbourg	52
XI.	Chasses russes	60
XII.	La Neva	69
XIII.	Kronstadt	75
XIV.	De Saint-Pétersbourg à Moscou	78
XV.	Moscou	82
XVI.	Iassi	89
XVII.	La Moldo-Valachie	99
XVIII.	Bucharest	107
XIX.	A Constantinople par le Danube	116
XX.	Le Bosphore	125
XXI.	Péra	129
XXII.	Le Séraï	135
XXIII.	Stamboul	141
XXIV.	Trébizonde et Tiflis	152
XXV.	Ascension du mont Ararat	163
XXVI.	Le Caucase	176
Chapitre XXVII.	De Tiflis à Teheran	185
XXVIII.	Ninive	198
XXIX.	Le mont Carmel	206
XXX.	Le Sinaï	215
XXXI.	Le Caire	226
XXXII.	Le Nil	239
XXXIII.	Les pyramides de Gizeh	242
XXXIV.	Athènes	246
XXXV.	Tunis	258
XXXVI.	Bougie	270
XXXVII.	Alger	273
XXXVIII.	Blidah	287
XXXIX.	Staouéli	294
XL.	Le Sahara algérien	297
XLI.	Oran	304
XLII.	Une fantasia	313
XLIII.	En Andalousie	320
XLIV.	Ceylan	331
XLV.	Calcutta	339
XLVI.	A travers l'Inde	349
XLVII.	Hong-Kong	358
XLVIII.	Canton	364
XLIX.	Nouka-Hiva	375
L.	Expéditions de Dumont d'Urville au pôle sud	380
LI.	Lima	387
Table alphabétique et analytique des matières		393

N° 1. Frontispice composé et dessiné par M. Karl Girardet.

15 centimes la livraison. 1re LIV. **Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60.** (TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

CHAPITRE PREMIER.

DE PARIS A BREST.

Il y aura bientôt trois ans, je reçus un matin la lettre suivante, datée de Brest :

« 21 juin 1846.

» Mon cher ami,

« Combien je suis content d'être parti! » Que ce début ne te cause aucune inquiétude. Si je commence comme Werther, je ne finirai pas comme lui. Je serais plutôt menacé du sort de Robinson Crusoé, bien que j'éprouve encore moins le désir de fonder un ermitage dans une île déserte que de me casser la tête d'un coup de pistolet. Mais je vais faire le tour du monde, et, ma foi, je cours la chance d'être, à la suite d'un naufrage, jeté par une tempête, sans aucune ressource extraordinaire, sur les sables ou contre les rochers d'une terre entourée d'eau de tous côtés et complétement privée d'habitants.

» Oui, mon ami, je vais faire le tour du monde. Cette nouvelle te surprend, j'en suis sûr. Il y a deux mois, elle m'eût surpris bien davantage. Que veux-tu! ce voyage était devenu pour moi une nécessité. Né, malheureusement peut-être, avec une fortune toute faite, je n'ai jamais su m'occuper de travaux sérieux, et depuis quelque temps je ne savais plus me distraire. L'ennui commençait à me gagner. Si j'étais resté à Paris, j'y serais mort du spleen en quinze jours. Or, je veux vivre le plus longtemps possible, et j'ai surtout cette maladie en horreur. Pour m'en guérir, pour prolonger mon existence, aucun sacrifice ne me coûtera. Je viens d'en faire un qui m'a été plus pénible que je ne le pensais; j'ai renoncé pour plusieurs années à Paris, à mon intérieur, à ma famille, à mes amis, à mes habitudes, même à mon pays; mais il est consommé, n'en parlons plus.

» Ma décision une fois prise — et je n'ai pas délibéré longtemps — j'ai couru chez mon banquier, qui m'a donné des lettres de crédit sur toutes les principales places du globe; à la Préfecture de police, dont les commis m'ont délivré un passe-port aussi complet et aussi visé que possible; enfin à l'Hôtel des postes, où j'ai demandé une place pour Toulon. Il n'y en avait pas de disponible avant une semaine. J'en ai retenu une pour Brest, à la grande stupéfaction de l'employé, qui m'a regardé comme un fou; et le lendemain, à six heures et demie, je montais dans la malle, qui m'a amené ici en quarante-huit heures. Ne m'accuse pas d'indifférence si je me suis séparé de toi pour plusieurs années sans t'avoir dit adieu. Je n'ai pas eu le courage, ô mes amis, de vous quitter en vous serrant la main. C'est une faiblesse que vous devez me pardonner, car elle vous prouve que je vous suis sérieusement attaché..... Permets-moi de chasser aujourd'hui ces souvenirs, ils me sont trop pénibles.

» Tu désires sans doute connaître mon itinéraire. Il m'est impossible de satisfaire ta curiosité. Je ferai à Brest et partout ce que j'ai fait à Paris. Je me laisserai conduire par le hasard. J'irai où ma destinée, à laquelle je m'abandonne entièrement, me mènera. Que m'importe, après tout, de commencer mon tour du monde par le Nord ou par le Midi, par l'Orient ou par l'Occident! Ce que je veux, c'est changer de vie, c'est me débarrasser du spleen, qu'engendre l'oisiveté, c'est me créer des occupations utiles, c'est m'instruire en voyageant, c'est voir, étudier, comparer tout ce que les diverses régions de notre globe peuvent offrir à un observateur d'étrange, de beau et de curieux : climat, paysages, phénomènes naturels, hommes, animaux, plantes, coutumes, mœurs, sciences, arts, littératures, institutions. Or, tous les pays que je visiterai hors de France seront nouveaux et par conséquent intéressants pour moi. Je n'en préfère aucun d'avance.

» Rassure-toi cependant. Je te tiendrai fidèlement au courant de mon histoire. Je t'ai choisi pour confident. Je t'écrirai chaque fois qu'une occasion sûre se présentera. Pour ne pas m'exposer à perdre en un jour, que dis-je! en un instant, par un de ces accidents dont tant de voyageurs ont été victimes, mon journal, mes notes, mes dessins, mes collections, je t'adresserai successivement ce que j'aurai rédigé et recueilli. Du reste, tu ne seras pas obligé de tout lire et de tout regarder. Je te prierai seulement d'accepter la garde de ce dépôt jusqu'à mon retour.

» Je n'ai rien à te dire, mon cher ami, de mon voyage de Paris à Brest. Il s'est fait si rapidement et j'étais encore si préoccupé de moi-même que je n'ai pas regardé ce que j'ai vu. Deux scènes caractéristiques — deux scènes qui se jouent parfois en même temps sur le même théâtre, — un enterrement et un mariage, ont seules attiré et fixé quelques instants mon attention quand j'ai traversé la Bretagne. En les contemplant, je me suis rappelé cette réflexion si vraie que j'avais lue dans je ne sais plus quel ouvrage de Chateaubriand :

« C'est une singulière destinée que celle du voyageur! Le matin il quitte un hôte dans les larmes, le soir il en trouve un autre dans la joie. »

» J'avais emporté avec moi dans la malle-poste les *Derniers Bretons* d'Émile Souvestre et les *Bretons* de Brizeux. Lorsque les chevaux, qui n'avaient pas cessé de galoper, m'eurent entraîné loin des lieux où se passaient les deux scènes dont je viens de te parler, je lus avec intérêt dans le nouveau poëme de l'auteur de *Marie* les chapitres consacrés aux *Funérailles* et aux *Noces bretonnes*. Les extraits suivants remplaceront la description que je suis hors d'état de te faire.

N° 2. Un enterrement breton. Dessin de M. Valentin, d'après M. Jules Noël.

LE CONVOI DU FERMIER (*gr. n° 2*).

Noël eut les honneurs qu'aux riches on délivre :
Il eut la croix d'argent avec la croix de cuivre;
Un notable du bourg prit la corne des bœufs,
Afin de les guider dans les chemins bourbeux;
Puis, hommes en manteaux, femmes en coiffes jaunes,
Suivirent à travers les bouleaux et les aunes.

Mais voici que la veuve, au départ du convoi,
Se trouble, et vers le corps jetant un cri d'effroi :
« Quel sentier prenez-vous? Tout droit, tout droit, dit-elle,
» Suivez la grande route, et suivez la plus belle!
» De le conduire en terre êtes-vous si pressé?
» Je veux que son deuil passe où sa noce a passé! »

Sans répondre, on suivit la route la plus large,
Et les bœufs du fermier emportèrent leur charge
Par ces mêmes chemins que Noël, fort et vivant,
Pour aller à la messe avait faits si souvent.
A peine on entendait le mouvement des roues,
Tant le guide, malgré les mares et les boues,
Évitait avec soin le choc de tout rocher,
Tout arbre où la charrette aurait pu s'accrocher.
De lui-même (en tournant la forêt) l'attelage
S'arrêta : (dernier coin d'où sortait le village).
Qui sait des animaux le sens mystérieux?
Tous les gens du convoi firent halte avec eux.
Celui qui les menait, s'appuyant sur leurs têtes,
A leur instinct secret laissa les nobles bêtes;
Il ne les piqua point avec son aiguillon,
Mais se signa lui-même avec dévotion,
Assuré que l'Esprit qui leur barrait la route
S'enfuirait en voyant le signe qu'il redoute.

Ainsi dans le brouillard, au son lointain du glas,
S'avançait le cercueil, traversant pas à pas
Les marais, les coteaux, et cette lande verte
Dont la plaine de Scaer vers le sud est couverte;
Et la cloche du bourg disait toujours : « Va-t'en!
Corps mort, va-t'en vers Dieu! Corps mort, Jésus t'attend! »

LES NOCES (*gr. n°* 3).

. . . . . .

Sur les bords d'un fossé vingt chaudières bouillantes,
Un grand four qui vomit sans fin des chairs brûlantes,
Dans l'aire, des barils ne cessant de couler,
Des tables qui devraient sous leur charge crouler,
Des files d'éternels mangeurs, plus d'un ivrogne
Vidant les pots, vidant son verre sans vergogne,
Puis le cidre, et le lard, et les rôtis fumants,
Qui reviennent encore au son des instruments :
Gigantesque tableau! — Mais sous un dais à frange,
Chaque blanche épousée illuminant la grange,
Les époux radieux siégeant à leur côté,
Et les mères au port rempli de majesté.

Pour payer tant de frais, lorsque s'ouvrit la quête
Nul ne fit, croyez-moi, le sourd à leur requête :
Les mariés n'avaient qu'à répondre merci,
Tant le cuivre pleuvait, et les écus aussi!...

» Tout en courant sur la grande route, à raison de quatre lieues à l'heure, entre Saint-Brieuc et Morlaix, je cherchai dans les *Derniers Bretons* quelques détails sur le beau pays que je regrettais de traverser si vite. Le Léonais, ainsi s'appelle cette partie de la Bretagne, forme la plus riche partie du Finistère. « C'est là, m'apprit M. Émile Souvestre, qui ne s'est pas contenté de le visiter en malle-poste, que l'on trouve les campagnes à luxuriantes végétations, les vallées mousseuses festonnées de chèvrefeuilles, de ronces et de houblon sauvage, mille nids de verdure d'où sort la fumée d'une chaumière et toutes ces oasis de fleurs ou d'ombrages au milieu desquelles point l'aiguille brodée d'un clocher de granit ou la tête penchée d'un Calvaire. Nulle autre partie de la Bretagne ne présente une variété aussi continuelle. Les aspects du Léonais, moins austères que ceux de la Cornouaille, moins arcadiens que ceux du pays de Tréguier et moins arides que les landes de Vannes, participent à la fois de ces trois natures. Ils en offrent comme un résumé poétique. Mais ce qui est surtout propre au Léonais, c'est l'éblouissante fraîcheur de ses campagnes, c'est l'espèce d'humide opulence de ses feuillées et de ses plages. Tout, dans cette contrée, exhale je ne sais quelle enchanteresse et paisible fertilité. Il semble que, couverte d'églises, de croix, de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénie et qu'aiment les habitants du paradis. Ses villes même conservent ce caractère de sainte et charmante aisance. C'est Morlaix, assis au fond de sa vallée avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal ; c'est Saint-Pol-de-Léon qui se dessine de loin sous des clochers aériens, comme une grande cité du moyen âge; ville-monastère où vous ne trouvez que des prêtres qui passent, des enfants en prière au seuil des églises, et de pauvres *kloareks* aux longs cheveux, apprenant tout haut sur les chemins leurs leçons latines; c'est Lesneven, triste bourgade semée de couvents demi-ruinés; Landerneau, charmant village avec ses maisonnettes blanches, ses parterres à grilles vertes et ses fabriques cachées dans les arbres ; Roscoff enfin, vaillant petit port qui s'avance vers l'Angleterre comme pour la défier, relâche de corsaires et de flibustiers qui fleurit sous la protection de sainte Barbe. Je ne dis rien de Brest, car c'est une colonie maritime qui n'a de breton que le nom. Brest n'est pas une ville de terre ferme; c'est un gaillard d'avant où vit un équipage ramassé de tous côtés, où s'agite dans la brume une population en toile cirée et en chapeau de cuir bouilli ; mais, à part cette exception, il n'est point un seul hameau dans le Léonais qui ne reflète plus ou moins le calme et pieux bien-être dont nous avons parlé. C'est là le cachet du pays. Tout y semble sous l'immédiate protection du ciel et marqué aux armoiries de Dieu. On ne peut croire, lorsqu'on ne l'a point parcouru, à l'innombrable quantité de ses monuments religieux. Un seul fait en donnera une idée. Pendant la restauration, on songea à relever les croix des carrefours qui avaient été abattues en 1793, et, après une recherche exacte, on trouva qu'il ne faudrait pas moins de 1,500,000 fr. pour rétablir toutes celles qui existaient à cette époque dans le Finistère. Le Léonais comptait au moins pour les deux tiers dans cette somme.

» Ce que j'ai entrevu de la Bretagne m'a plu infiniment. Si le Léonais n'était pas si rapproché de Paris, j'aimerais à m'y établir pour plusieurs mois, à le parcourir dans tous les sens, à en chercher, à en découvrir, à en admirer toutes les beautés cachées. Mais ce serait une imprudence. J'aurais trop de peine, je le sens, à résister ici à la tentation que j'éprouverais de retourner à Paris; vous me verriez revenir bientôt auprès de vous sans être guéri radicalement du mal dont j'ai été frappé, et je ne veux pas m'exposer à une rechute qui aurait peut-être un résultat fatal. Il faut absolument que je mette la mer entre moi et la France. Si douloureuse que soit cette nécessité, je m'y résignerai. Je ne m'arrêterai même à Brest que le temps qu'il me faudra pour trouver un navire prêt à mettre à la voile et disposé à me prendre à son bord comme passager. Cependant je t'écrirai une ou deux fois encore avant de m'embarquer. Pense à moi, mais ne me plains pas. Je ne me trouve pas malheureux. Une vie nouvelle commence pour le meilleur de tes amis.

» Tout à toi de cœur,

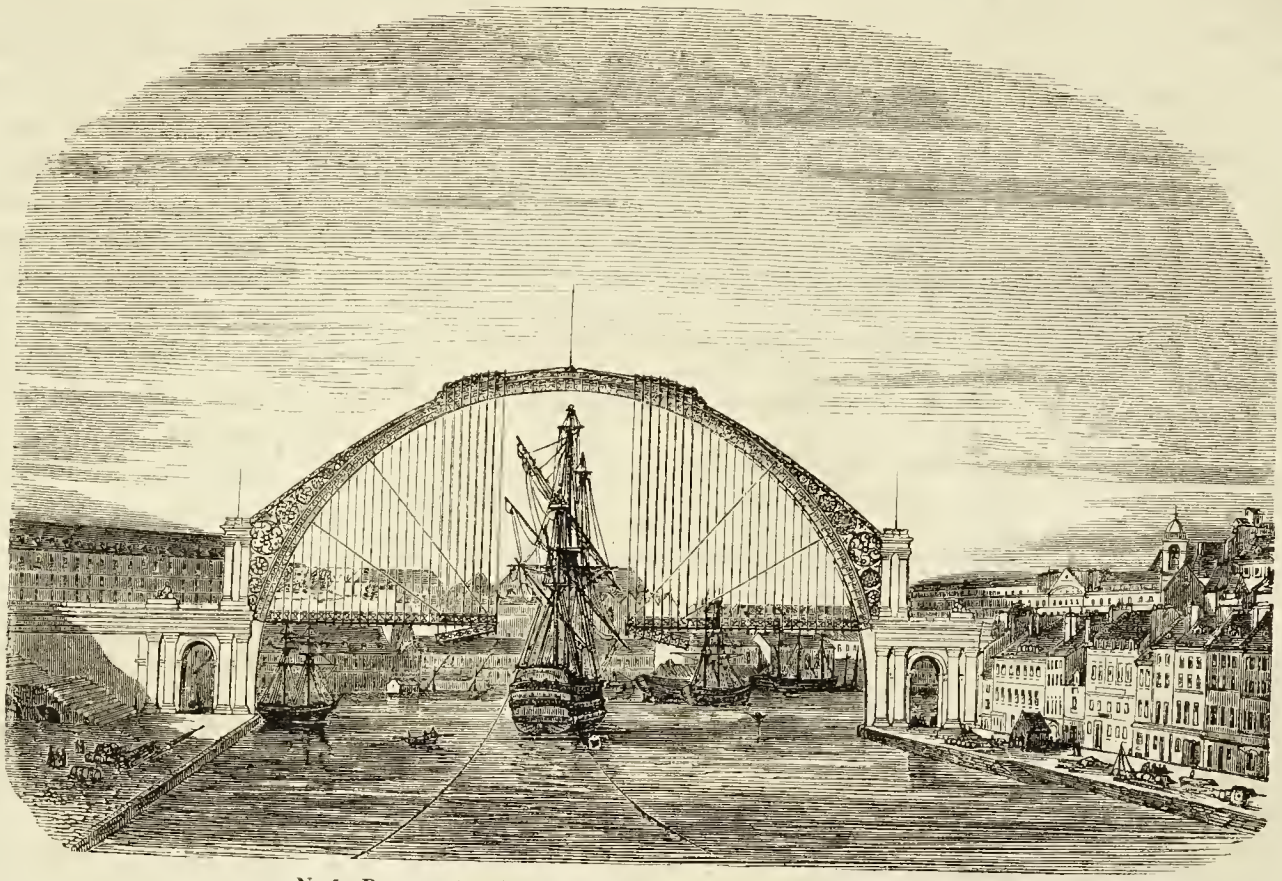
» E. F. »

Cette lettre me dispense de faire une préface. Le livre que je publie est le journal ou plutôt la correspondance de l'ami qui me l'a écrite. Ferme dans sa résolution, il a fait le tour du monde. Son expédition, qui s'est terminée le plus heureusement possible, a duré deux ans et demi. Il revint en France parfaite-

N° 3. Une noce bretonne. Dessin de M. Valentin, d'après M. Jules Noël.

ment guéri de son spleen, mais atteint d'une autre maladie, plus grave peut-être, la manie des voyages. A peine était-il arrivé qu'il voulut repartir. Rien ne put le retenir. Il s'embarqua à Toulon sur un navire qui se rendait au Sénégal. Il avait conçu le projet de traverser toute l'Afrique, de l'ouest à l'est, car il ne rêvait que pays inexplorés et peuples inconnus; il ne parlait que des découvertes auxquelles il désirait attacher son nom. Hélas! ses espérances ne devaient pas se réaliser. Au moment où, tous ses préparatifs achevés, il allait quitter Saint-Louis, il fut pris subitement d'un violent accès de fièvre. Une de ces maladies terribles qui tuent en quelques jours dans ces climats brûlants venait de le frapper. Il ne s'y trompa point. Il comprit de suite qu'il allait mourir, et il rédigea lui-même ses dernières volontés. Après m'avoir fait ses adieux, il me légua ses collections et les manuscrits dont j'étais encore dépositaire, m'autorisant à m'en servir si je croyais pouvoir les employer utilement. Seulement il m'imposa l'obligation de ne pas attacher son nom à un ouvrage qu'une mort prématurée l'empêchait de terminer lui-même, ainsi qu'il l'avait conçu.

Je me suis conformé à ses dernières volontés en profitant de ses dons. Toutefois, je dois l'avouer, j'ai plus d'une fois modifié le texte qu'il m'avait envoyé. Non-seulement je l'ai récrit en partie, mais je l'ai tantôt abrégé de plus de moitié, tantôt considérablement augmenté. Puisque j'en assumais seul la responsabilité, j'ai dû, pour en vérifier l'exactitude, étudier les meilleurs ouvrages français et étrangers récemment publiés sur les divers pays que mon malheureux ami avait visités, et je leur ai fait de nombreux emprunts qui m'ont servi à corriger et compléter ses notes, en ne changeant rien toutefois à son itinéraire.



N° 4. Pont projeté à Brest. D'après un dessin de M. Tritschler.

Cet itinéraire est un peu excentrique, je le reconnais; car, ainsi que la lettre qui précède l'a expliqué, c'est presque toujours le hasard qui l'a tracé. Après tout, si étrange qu'il puisse paraître au premier abord, il n'en est pas moins intéressant. Le hasard aurait pu avoir moins de goût et d'esprit. Il a droit, non à des reproches, mais à des remercîments et à des éloges. L'ouvrage que l'on va lire en sera la preuve. N'est-ce pas un magnifique voyage dans les cinq parties du monde que celui dont le sommaire peut réunir les noms suivants :

Brest, Jersey, la Norvége, les mers du Nord, la Laponie, la Russie, la Valachie, la Turquie, l'Asie-Mineure, la mer Noire, le Caucase, la Perse, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Abyssinie, le royaume de Choa, Tunis, l'Afrique française, le Maroc, l'Espagne, le Sénégal, le Cap, Madagascar, l'Inde, la Chine, Taïti, les Marquises, les mers du Sud, la Californie, le Chili, le cap Horn, Montevidéo, le Brésil, le Mexique et les États-Unis? Que de paysages divers, que de coutumes opposées, que d'institutions différentes voit, observe, compare un voyageur instruit qui, dans l'espace de deux ans et quelques mois, visite successivement, sans parler des villes et villages intermédiaires, Brest, Saint-Hélier, Bergen, Hammerfest, le Cap Nord, Torneä, Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Jassi, Bucharest, Constantinople, la mer Noire, Trébizonde, Tiflis, Bakou, Ispahan, Teheran, Ninive, Damas, Saint-Jean-d'Acre, Beyrouth, Jérusalem, le mont Sinaï, le Caire, le désert, les pyramides, Thèbes, Alexandrie, Tunis, Constantine; Alger, Oran, Tanger, Gibraltar, Cadix, Séville, Saint-Louis, le Cap, Nossi-bé, Mayotte, Ceylan, Bombay, Calcutta, Lahore, Canton, Sou-Tchou, Papeiti, Nouka-Hiva, le pole Sud, San-Francisco, Lima, Valparaiso, Montevidéo, Buénos-Ayres, les Pampas, Rio-Janeiro, les districts des Diamants, Vera-Cruz, Jalapa, Mexico, la Nouvelle-Orléans, les Prairies et New-York!

ADOLPHE JOANNE.

N° 5. Vue de la rade de Brest prise du Cours d'Ajot. Dessin de M. Jules Noël.

CHAPITRE II.

BREST[1].

La rade. — Le feu de la Saint-Jean. — Le port. — Le bagne. — Le Borda.

24 juin 1846.

L'homme est un étrange animal. Rarement la réa-

[1] J'ai supprimé dans cette lettre et dans les suivantes tout ce qui, étant trop personnel, n'eût offert aucun intérêt au lecteur. (AD. J.)

N° 6. Vue générale à vol d'oiseau du port et de la ville de Brest. Par M. Guesdon.

15 centimes la livraison. 2e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (TYP. PLON FRÈRES. 20 centimes par la poste.

lité répond aux espérances de son imagination, et, alors même qu'elle les dépasse, il s'en attriste et s'en irrite. A peine arrivé à Brest, j'ai fait par moi-même l'expérience de cette vérité. Durant le voyage, je m'étais persuadé que Brest devait ressembler au Havre et à Boulogne, les seuls ports de l'Océan que je connusse, et je le trouvai tout différent. Au lieu de m'en réjouir, puisqu'il m'offrait un spectacle nouveau et inattendu, j'en éprouvai d'abord autant de chagrin que de surprise. Cette première impression est effacée maintenant. Mais je m'accuse, et je me repens de l'avoir ressentie; elle était absurde...

Toutefois, il n'est guère de sottise humaine qui ne puisse être expliquée et justifiée, et je ne suis pas en ce cas une exception à la règle générale. J'adore la mer, mais j'aime surtout à me promener tout à mon aise sur les sables ou sur les rochers du rivage, à regarder les flots monter ou descendre à mes pieds, à ramasser des coquillages comme un véritable enfant, à suivre, dans leurs évolutions bizarres, les petits crabes dont mon approche a troublé les méditations, à voir les goëlands voler au-dessus des vagues, à me rassasier enfin à discrétion et sans témoins de ces mille spectacles si variés et si intéressants que l'Océan offre à toute heure, en toute saison, par tous les temps à ses admirateurs. Eh bien! ces jouissances, auxquelles j'attache plus de prix que je ne saurais dire, Brest n'a pas pu me les donner; et je lui en ai gardé rancune pendant plus d'un jour. A présent, nous sommes réconciliés.

A peine eus-je pris quelques instants de repos que je me fis conduire au port. Il était presque plein, et la mer montait encore. Je me dirigeai d'un pas rapide du côté d'où venaient les vagues. Parvenu à l'extrémité du quai que je suivais, le mur d'un bastion m'arrêta. J'accostai un vieux marin, qui, assis sur une borne, fumait tranquillement sa pipe.

— Où donc est la jetée? lui demandai-je.

Il ouvrit de grands yeux et me regarda fixement comme pour s'assurer que je n'avais nulle intention de me moquer de lui.

— Monsieur est étranger? me dit-il d'un air malin.

— J'arrive de Paris, et je cherche la jetée, lui répondis-je... Ayez la complaisance de me l'indiquer.

— Impossible, monsieur... car il n'y en a pas.

Je n'en pouvais croire mes oreilles, pas plus que je n'en avais cru mes yeux. Je pensai d'abord qu'il plaisantait, et je le priai de nouveau de me tirer d'embarras. Sa réponse fut la même.

— Il n'y a pas de jetée! m'écriai-je d'un ton désespéré; il n'y a pas de jetée, alors j'irai me promener sur la plage. Dites-moi quel chemin je dois prendre pour m'y rendre.

N° 7. Ferrement des forçats. D'après M. Letuaire.

N° 8. Forçats au repos. D'après M. Letuaire.

— A Brest, monsieur, nous n'avons pas plus de plage que de jetée.

— Vous voulez rire?

— Je parle très-sérieusement. Mais, comme vous ne paraissez pas fort disposé à me croire, montez ici à gauche, et ne vous arrêtez que lorsque vous vous serez convaincu par vos propres yeux que je vous ai dit la vérité.

Je le remerciai, et je suivis son conseil. Après avoir gravi une courte rampe, je traversai un vieux château-fort, au sortir duquel je débouchai sur une vaste terrasse, plantée de beaux arbres, d'où je découvris un magnifique panorama. Au premier aspect, ce panorama me désappointa, car, complétement différent de celui que mon imagination m'avait représenté, il trompait toutes mes espérances, tous mes désirs. J'en restai atterré. Un invalide de la mer — on en rencontre à chaque pas dans les ports militaires — qui faisait sa promenade du matin, bien qu'il n'eût plus qu'une jambe et qu'un bras, crut que c'était l'admiration qui me rendait immobile, et, s'approchant de moi d'un air tout joyeux :

— N'est-ce pas, monsieur, me dit-il, que c'est superbe?

— Vous croyez! lui répondis-je d'un ton sec et bourru. Puis, lui tournant le dos brusquement, je m'éloignai de plusieurs pas.

Je n'avais pas été maître de ce mouvement de mauvaise humeur, mais à peine y eus-je cédé que je m'en fis des reproches. « Ce vieillard infirme, me dis-je en moi-même, s'ennuie d'être seul. Évidemment il éprouve le besoin de causer avec moi. Il m'a témoigné de l'intérêt, il s'est montré tout disposé à répondre aux questions qu'il me supposait désireux de lui adresser, et, au lieu de lui accorder le petit plaisir qu'il recherche, peut-être dans l'unique but de m'être agréable et utile, je le lui refuse impoliment; quand je devrais le remercier avec reconnaissance, je le rudoie comme si j'étais un homme sans cœur, sans esprit, sans éducation. Quelle opinion il doit avoir de moi! comme il me trouve sot et mal élevé!... »

Cette mercuriale n'était pas achevée que je marchais à côté du vieux marin en lui demandant pardon de ma grossièreté, et en lui racontant pourquoi, à la première vue, j'avais été si mécontent de cette superbe rade que j'admirais déjà autant que lui. Nous causâmes longtemps ensemble, et, grâce aux renseignements qu'il me donna, je puis te faire

N° 9. Travaux des forçats. D'après M. Letuaire.

une description complète de la position de Brest, de sa rade et de son port (*gr. n*os 5 *et* 6).

Même du Cours d'Ajot, ainsi se nomme la terrasse plantée d'arbres sur laquelle je me promenais, et qui, longue de 620 mètres et large de 28, fut construite en 1769 par un M. d'Ajot (*gr. n*° 5), on n'aperçoit la mer qu'à une distance considérable et sur une petite étendue; on ne voit qu'un vaste lac d'eau salée, où se déversent de nombreux cours d'eau et dont la superficie est d'environ 20 lieues carrées. Entourée de tous côtés de hautes terres ou collines qui la mettent à l'abri des vents, la rade de Brest ne communique avec la mer que par un détroit long de 5 kilomètres, large à peine de 2 kilomètres (il n'a que 1,650 mètres) et que rétrécissent encore des écueils dangereux, les *Fillettes* et la roche *Maingan*. On a donné à cette passe si bien défendue par la nature le nom significatif de *Goulet*. Des fortifications formidables la rendent presque infranchissable pour une flotte ennemie. Les nombreuses batteries qui y croiseraient leurs feux, en cas d'attaque, auraient bientôt coulé bas tous les bâtiments qui oseraient s'y aventurer. Elle est du reste aussi difficile à bloquer qu'à forcer, car les vents d'ouest y soufflent presque constamment, et, quand ils prennent de la force, ils poussent les navires à la côte.

Les collines qui forment la rade de Brest ont un aspect sévère. En général elles sont arides et nues; mais, malgré son encadrement un peu triste, cette petite mer intérieure, vue par un beau temps, offre un panorama superbe, l'épithète du vieil invalide était juste. Elle est si grande que toutes les flottes de tous les peuples de l'Europe y manœuvreraient à l'aise. Son aspect varie à chaque instant du jour suivant l'heure, la saison et le temps. Quand je la vis pour la première fois, elle était aussi pittoresquement animée que l'artiste le plus exigeant eût pu le demander. Six ou huit vaisseaux de guerre s'y balançaient à l'ancre autour du vaisseau-école *le Borda*, qui est solidement embossé; des navires de différents tonnages, toutes voiles dehors, sortaient du port ou y rentraient; des centaines de petites barques s'y croisaient dans tous les sens; tandis qu'au fond de la baie la plus éloignée on distinguait la fumée du bateau à vapeur parti le matin de Châteaulin.

Quand on entre dans la rade de Brest par le Goulet on voit à droite le cap des Espagnols; l'île des Morts, sur laquelle sont établies de vastes poudrières; l'île de Triberon, qui renferme le lazaret; l'île Longue, l'île Ronde, la côte de Plougastel, si aride au nord-ouest, si délicieuse au midi, et puis les grèves de Crozon, sur la gauche, Saint-Mathieu, rocher noirâtre battu par les tempêtes; le Portzic, l'anse Garin, la maison de l'Espion, la baie de Lannion; la ville de Brest, avec ses toits d'ardoises dominés par la tour Saint-Louis et le dôme de l'hôpital; l'entrée du port, le Château, avec sa vieille tour de César, dont les murs blanchis servent de point de relèvement aux navires; la belle promenade en terrasse du Cours d'Ajot, et au pied, sur la grève, le chantier de construction du commerce; au sommet des rochers que baignent les eaux de la mer, l'habitation de M. Gilbert, peintre de marine; ensuite, le Merle-Blanc, avec ses jolies villas et ses jardins en amphithéâtre; l'établissement des bains de mer de Poullic-Alor, l'usine au gaz, Saint-Marc, l'anse de Kervallon, où sont déposés les bois

N° 10. Visite des forçats au retour des travaux. D'après M. Letuaire.

N° 11. Bastonnade appliquée aux forçats. D'après M. Letuaire.

N° 12. Exposition d'un forçat évadé. D'après M. Letuaire.

de mâture de la marine; les ruines du château de Joyeuse-Garde avec sa forêt poétique; puis enfin les sinuosités vaporeuses de l'Éloru, ses rivages tantôt riants, tantôt sauvages et dépouillés, et la chapelle Saint-Jean, célèbre par son *Pardon* du pèlerinage des oiseaux, où se réunissent le 24 juin les pâtres des environs, apportant dans des cages des échantillons de tous les oiseaux de la Bretagne.

Sur la côte septentrionale de cette rade s'ouvre, à plus de 2 kilomètres de son entrée, un bras de mer profondément encaissé entre deux collines granitiques, long de 2,000 mètres, large à peine en certains endroits de 200 mètres, assez profond pour que la mer ne l'abandonne jamais, et aboutissant en zigzag à l'embouchure de la petite rivière de Penfeld. Ce bras de mer, c'est le port de Brest; il peut contenir plus de cinquante vaisseaux de haut bord, sans comprendre les bassins, dont le plus grand a été creusé dans le roc. De beaux quais, dont le développement total atteint 9,110 mètres, en bordent les deux rives sur toute leur longueur; mais il y a une solution de continuité regrettable pour les amateurs de jetées (*gr. n*° 6). Des fortifications inexpugnables, qui ont leurs fondements dans l'eau, ou sur des rochers escarpés, en défendent l'entrée. A l'est, au-dessous de l'antique citadelle, de son donjon et de ses énormes tours, la batterie de la *Rose* croise ses feux avec la batterie *Royale*, armée de vingt-quatre pièces de 48 en bronze, située, ainsi que les batteries du *Polygone* et du *Fer à cheval*, sur le bord opposé. Une chaîne, tendue tous les soirs d'une rive à l'autre, ferme le port; on en est averti par un coup de canon. Le long des quais, sur les pentes abruptes et sur les plateaux accidentés des collines qui les encaissent et qui les dominent, s'élèvent en amphithéâtres, au-dessus et au milieu des vastes constructions destinées au personnel et au matériel de la marine et de l'artillerie, deux villes: Brest et Recouvrance. — Brest à l'est, Recouvrance à l'ouest. — On ne peut aller de l'une dans l'autre de ces deux villes qu'en faisant par terre tout le tour du port, trajet fort long, ou en traversant le port en bateau, ce qui est parfois dangereux et même impossible. Aussi est-il depuis longtemps question de construire un pont qui établisse entre elles une communication sûre, facile, commode et praticable en tout temps. Mais, malgré son utilité, sa nécessité même, ce pont ne s'est bâti jusqu'à ce jour que sur le papier, car on exige de lui tant de conditions qu'il aura de la peine à les remplir toutes: ainsi on lui interdit toute pile, toute fondation dans le chenal, dans la crainte que les courants n'en soient modifiés; on lui ordonne de n'entraver en aucune manière la célérité des opérations de la direction des mouvements du port, qui doivent s'exécuter avec la même facilité, par toutes les embarcations et bateaux de service, que s'il n'existait pas; on veut que les vaisseaux de premier rang puissent longer le port en conservant leurs mâts de hune gnindés; bref, je n'en finirais pas si je voulais résumer toutes les obligations qui lui sont imposées; aussi est-il plus que probable qu'il ne sera jamais construit. Cependant, parmi les nombreux projets soumis à l'administration, il en est un contre lequel ne s'élève, assure-t-on, aucune objection. On en parle beaucoup à Brest en ce moment, car le conseil municipal vient de l'approuver, et bien que le devis de la dépense cal-

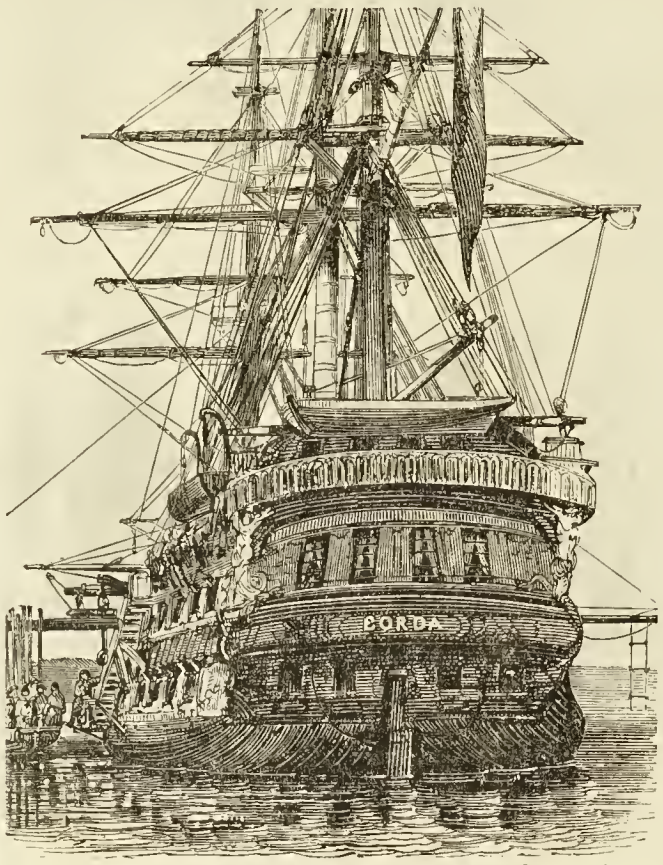
culée par l'ingénieur, M. Tritschler, se monte à 1,100,000 fr., il ne demande à l'État qu'un subside de 400,000 fr. pour se charger à son compte de l'exécution de cette œuvre colossale. Le dessin que je t'envoie (*grav. n° 4*) t'en fera comprendre mieux que la plus habile description la hardiesse et l'originalité. Comme tu peux le voir, M. Tritschler propose d'établir aux points culminants des deux rives qu'il s'agit de mettre en communication, c'est-à-dire à 15 mètres au-dessus des quais et du niveau de la plus haute marée, deux ponts fixes en maçonnerie de moellons et pierres de taille, auxquels se rattacherait un pont suspendu à un arc en fonte étirée sur forge, qui, élevé à son point culminant de 53 mètres 50 centimètres, laisserait un libre passage aux vaisseaux de premier rang, lorsque le milieu du pont suspendu serait ouvert.

Les détails que je viens de te donner doivent te faire comprendre maintenant pourquoi je n'ai trouvé dans le port de Brest ni la jetée, ni la plage que j'y cherchais en arrivant. Je t'ai expliqué comment la nature l'avait créé : il me reste à te dire ce que les hommes en ont fait. Un peu de patience, mon cher ami, laisse-moi le temps de l'examiner en détail.

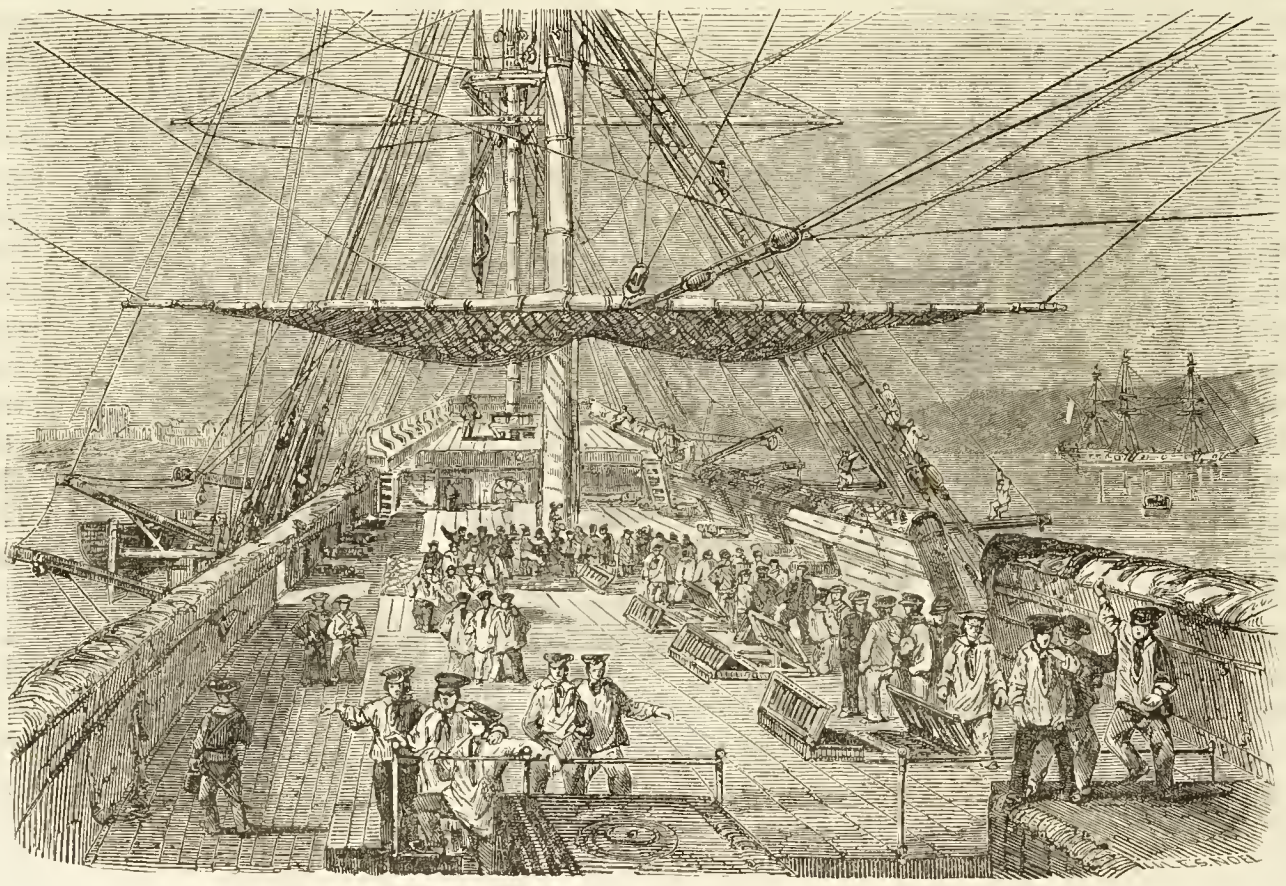
25 juin.

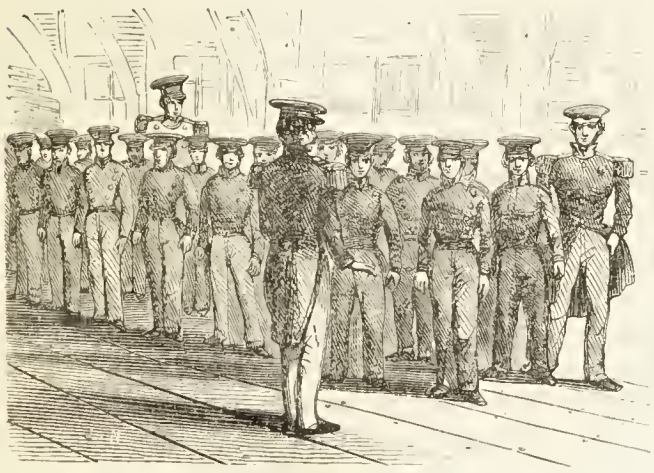
C'était hier la fête de la Saint-Jean. Cette fête a, dans toute la Bretagne et surtout à Brest, un caractère tout particulier. « Dès la veille, dit M. Émile Souvestre dans les *Derniers Bretons*, on voit des troupes de petits garçons et de petites filles en haillons aller de porte en porte, une assiette à la main, quêter de légères aumônes. Ce sont les pauvres qui, n'ayant pu économiser assez sur l'année entière pour acheter une fascine d'ajoncs, envoient ainsi leurs enfants mendier de quoi allumer un feu en l'honneur de *monsieur saint Jean*. Vers le soir, on aperçoit sur quelque rocher, au haut de quelque montagne, un de ces feux qui brille tout à coup, puis un second apparaît, puis un troisième, puis cent feux, mille feux, devant, derrière, à l'horizon, partout ! La terre semble refléter le ciel et avoir autant d'étoiles. De loin, on entend une rumeur confuse, joyeuse, et je ne sais quelle étrange musique, mélangée de sons métalliques et de vibrations d'harmonies qu'obtiennent des enfants en caressant du doigt un jonc dont les bouts sont fixés aux parois opposées d'une bassine de cuivre. Cependant les conques des pâtres se répondent de vallée en vallée; les voix des paysans chantant des noëls au pied de leurs calvaires se font entendre; les jeunes filles, parées de leurs habits de fête, accourent pour danser autour des feux de Saint-Jean, car on leur a dit que, si elles en visitaient neuf avant minuit, elles se marieraient dans l'année. Les paysans conduisent leurs troupeaux pour les faire sauter par-dessus le brasier sacré, sûrs de les préserver ainsi de maladie; les rondes se forment, et c'est alors un spectacle étrange pour le voyageur qui passe que de voir ces longues chaînes d'ombres bondissantes tourner autour de ces mille feux en jetant des cris farouches et des appels lointains. Des siéges vides sont habituellement disposés autour de la flamme; ils sont destinés aux âmes des morts, qui viennent s'y placer pour écouter les chants et contempler les danses.

« Dans beaucoup de paroisses, c'est le curé lui-même qui va, processionnellement avec la croix, allumer le feu de joie préparé au milieu du bourg. A *Saint-Jean-du-Doigt*, le même office est rempli par un ange, qui, au moyen d'un mécanisme fort simple, descend, un flambeau à la main, du sommet de la tour élancée, enflamme le bûcher, puis s'envole et disparaît dans les aiguilles tailladées du clocher.



N° 13. *Le Borda*, vaisseau école. Par M. Jules Noël.


N° 14. Récréation des élèves sur *le Borda*. Par M. Jules Noël.


N° 15. *Le Borda*, inspection. Par M. Jules Noël.

» Les Bretons conservent avec grand soin un tison du feu de la Saint-Jean. Ce tison, placé près de leur lit, entre un buis bénit du dimanche des Rameaux et un morceau de gâteau des Rois, les préserve, disent-ils, du tonnerre. Ils se disputent en outre, avec beaucoup d'ardeur, la couronne de fleurs qui domine le feu sacré. Ces fleurs flétries sont des talismans contre les maux du corps et les peines de l'âme; quelques jeunes filles les portent suspendues sur leur poitrine par un fil de laine rouge, tout-puissant, comme on sait, pour guérir les douleurs nerveuses. »

Hier soir, après t'avoir écrit, je me disposais à aller respirer l'air de la mer — je veux dire de la rade — sur le Cours d'Ajot, ne pensant guère à la Saint-Jean et encore moins à ce passage des *Derniers Bretons* que j'avais pourtant lu la veille, lorsque tout à coup de grands cris retentirent à l'extrémité de la place où je suis logé, et une lueur des plus vives éclaira en dehors la fenêtre de ma chambre. Persuadé qu'un violent incendie venait d'éclater dans le voisinage, je descendis au plus vite sur la place, et je me trouvai, à mon grand étonnement, au milieu d'une foule d'enfants, d'ouvriers et de matelots qui couraient en gesticulant, en dansant et en vociférant vers une porte de la ville peu éloignée. On eût cru voir une troupe d'aliénés échappés tout récemment de leur hôpital, ou une bande de damnés revenus un instant de l'enfer. Au premier aspect, ils me causèrent une assez grande frayeur. Évidemment ils allaient plutôt allumer un incendie que l'éteindre; car ils tenaient tous à la main une torche de goudron enflammé, à laquelle ils imprimaient un mouvement rapide de rotation. J'essayai d'en interroger quelques-uns, mais ceux qui ne me repoussaient pas sans m'écouter me répondirent dans un patois que je m'efforçai vainement de comprendre. Entraîné dans cette ronde vraiment infernale, je les suivis malgré moi. Nous sortîmes de la ville et nous nous dirigeâmes vers les glacis. Je m'en séparai alors d'autant plus vite que la plupart commençaient à jeter en l'air les torches qu'ils tenaient à la main, au risque de les voir retomber sur leurs épaules ou sur leur tête, au milieu d'une pluie de braise flamboyante, tandis que les autres dansaient, sautaient et criaient de plus belle en décrivant autour et au-dessus d'eux les arabesques de feu les plus capricieuses et les plus menaçantes.

N° 16. *Le Borda*, la classe. Par M. Jules Noël.

Je m'étais réfugié dans un groupe de curieux qui,

postés d'avance sur un point élevé, paraissaient contempler avec satisfaction et sans le moindre effroi ce bizarre spectacle.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? demandai-je enfin à un de mes voisins dont les yeux étaient un peu moins ouverts et moins fixes que ceux des enfants qu'il tenait par la main.

— Monsieur est étranger? me répondit-il.

— C'est la première fois que je viens à Brest, et je n'y suis arrivé qu'avant hier; veuillez m'excuser si je prends la liberté de vous interroger.

Quand il se fut ainsi assuré que j'ignorais ce que je lui demandais, il me donna toutes les explications désirables. C'est ainsi, m'apprit-il, qu'à Brest la population du port célèbre la fête de la Saint-Jean. En rentrant, je relus dans les *Derniers Bretons* les détails que je t'ai transcrits, et je termine ma lettre comme M. Émile Souvestre termine le paragraphe 2 de son chapitre 1er. « Cela dure jusqu'à la fermeture des portes. Quand

N° 18. *Le Borda.* La cuisine.

le roulement de rentrée se fait entendre, la foule reprend le chemin de la ville, le pont-levis remonte, et les sentinelles commencent à se renvoyer les *garde à vous* de nuit, tandis que sur les routes de la *terre des Lépreux* (Cambezellec), du *haut de la mer* (Morlaix) et de la *maison de la douleur* (Kerinou) on voit les torches fuir en courant et s'éteindre successivement comme les feux follets des montagnes. »

29 juin.

Brest est une ville toute moderne. Elle doit sa fondation au cardinal de Richelieu. A l'époque où ce grand homme la créa, c'est-à-dire vers le milieu du dix-septième siècle (1631), ce n'était qu'un bourg sans commerce et sans industrie, dominé et protégé par un vieux château-fort, et qui comptait à peine 1,500 habitants. Sur la rive opposée de la Penfeld s'était construit peu à peu un autre village appelé *Recouvrance*, du nom d'une chapelle dédiée par le duc Jean IV à Notre-Dame-de-Recouvrance. Toutefois, Brest — ou plutôt son château — avait déjà été le théâtre d'événements dont l'histoire a conservé le souvenir.

N° 17. *Le Borda.* Le lever des élèves. Dessin de M. Jules Noël.

Ce château, bâti on ne sait quand ni par qui, devait être déjà fort ancien en 1065, car cette année le duc Conan *le Tors* le fit réparer. En 1239, il appartenait à Hervé, vicomte ou juveigneur de Léon, qui le céda au duc Jean-le-Roux moyennant 100 livres de rente, avec le port et tout ce qui pouvait en dépendre. Toujours en guerre avec leurs vassaux, Jean-le-Roux et les autres princes de la maison de Dreux le rebâtirent presque en entier et en firent une des places les plus importantes de leur duché. La majeure partie de la forteresse actuelle (*gr. nos 5 et 6*) est leur ouvrage. Le comte de Montfort, — ce frère du duc de Bretagne Jean III, qui disputa, au milieu du quatorzième siècle, le duché de Bretagne à Charles de Blois, le mari de Jeanne de Penthièvre, nièce de Jean III, mort sans enfants, — s'en empara, et, après avoir consolidé et étendu ses fortifications, il entoura d'une muraille la bourgade qui s'était construite à l'abri de ses tours; car, disait-on alors, *n'est pas duc de Bretagne qui n'est sire de Brest.* Jean IV le livra temporairement, en vertu d'un traité, à Édouard III, roi d'Angleterre, qui y mit une garnison anglaise. Il fut assiégé vainement en 1372 par Duguesclin; en 1382 par une armée de Bretons et de Français, en 1386 par le connétable de Clisson. Richard II ne consentit à le rendre qu'en 1397, à la prière des seigneurs de sa cour, garants de la parole de son prédécesseur. Dès lors les Anglais, malgré le vif désir qu'ils avaient de le posséder, n'y rentrèrent plus. En 1512, 1513, 1557, ils essayèrent de le reprendre par force sans pouvoir y réussir, — les Espagnols, unis aux ligueurs, ne furent pas plus heureux, — enfin ils le demandèrent à Henri IV, qui le leur refusa.

Ainsi, à la mort de Henri IV, Brest n'était qu'une vieille forteresse féodale entourée de maisons. Le port, la ville n'existaient pas. Ce fut Richelieu qui les créa par son ordonnance du 29 mars 1631 — un des plus beaux

N° 19. *Le Borda.* Le dîner.

monuments de son administration — publiée pour la première fois par M. Aristide Guilbert dans son *Histoire des villes de France.* Lorsque Louis XIII monta sur le trône, la France n'avait pas un seul vaisseau de guerre. L'Angleterre et l'Espagne s'étaient partagé l'empire de la mer. Richelieu résolut de le leur disputer. « Un grand État, disait-il au roi, ne doit pas être exposé à recevoir une injure sans pouvoir prendre sa revanche. » Pour doter la France d'une marine, il fonda donc le port de Brest. Malheureusement il mourut avant d'avoir pu achever l'œuvre qu'il avait entreprise. Mais Louis XIV et Colbert l'avaient comprise, ils la continuèrent, et, grâce à leurs efforts, Brest devint, en moins d'un quart de siècle, la plus importante, la plus complète de nos places maritimes, l'une des bases les plus solides de la grandeur de la France, car ce port, que nos ennemis nous envient et qu'ils ont tenté plus d'une fois de prendre et de détruire, situé à l'extrémité de

N° 20. *Le Borda.* La chambre du commandant. Dessin de M. Jules Noël.

notre territoire, au point le plus avancé dans l'Océan, à la tête de cette immense jetée que forme la Bretagne, semble placé là pour commander à la fois la mer d'Espagne et celle d'Angleterre, la Manche du Sud et la Manche du Nord.

L'année dernière, Brest comptait 39,731 habitants sans y comprendre la garnison, les matelots des navires en rade, et les forçats, dont le nombre varie de 2,000 à 3,000. L'augmentation avait été de 644 sur l'année 1844.

La ville de Brest, commencée et bâtie assez longtemps après le port, n'a donc pas deux cents ans d'existence. Aussi ses rues sont tirées au cordeau, ses maisons construites — en schiste ou en granit — sur un modèle à peu près uniforme; et elle a un aspect monotone et généralement triste. Toute sa vie semble s'être concentrée dans son port. C'est là seulement qu'elle se livre au commerce ou à l'industrie, qu'elle déploie son activité, qu'elle offre à l'étranger qui la visite un spectacle original, animé, intéressant. M. Émile Souvestre l'a indignement calomniée. Qu'il l'accuse de n'être pas une ville bretonne, qu'il la qualifie de « colonie maritime composée de transfuges de toutes les provinces de la France, et dans laquelle s'est formée, dit-il, on ne sait quelle race douteuse sans caractère propre et sans aspect spécial, » ces reproches peuvent être fondés; mais, quand il la compare « à ces vieilles femmes qui, une fois leurs sourcils repeints et leur corset lacé, ont encore un faux air de vigueur et de séve, et dont l'enveloppe fraîche et jeune couvre un cadavre, » il porte sur elle un jugement injuste contre lequel je crois devoir protester hautement au nom de la vérité.

Le port de Brest (*gr. n°* 6) se divise en deux ports complétement distincts : le port du commerce et le port militaire, dans lequel le port du commerce se trouve intercalé, car il ne commence qu'à la machine à mâter pour finir à la grille de l'arsenal.

Sur le quai situé au pied du vieux château, à droite en entrant, on remarque la Pigoulière (fonte des goudrons) et la Coquerie (cuisine des navires marchands); c'est là aussi que s'élève la machine à mâter, haute de plus de 65 mètres, formant un angle très-prononcé au dessus du port et retenue aux rochers et aux bastions du château par d'énormes haubans. En face du gigantesque appareil qui sert à mâter et à démâter les bas mâts des vaisseaux s'étendent les vastes bâtiments des vivres de la marine, qui contiennent des provisions de toute espèce pour les équipages. Vingt-quatre fours peuvent y être mis et entretenus constamment en activité.

On appelle, à proprement parler, le port militaire cette partie du port de Brest qu'une énorme chaîne ferme tous les soirs après le coup de canon de retraite tiré d'un bâtiment flottant, *l'Amiral,* dont le grand mât porte pavillon carré et que garde un poste nombreux. On entre dans le port militaire du côté de Brest par une belle grille en fer. A peine a-t-on franchi le seuil de cette grille qu'on remarque à droite un magnifique bassin qui sert au radoub des navires. Ce bassin, revêtu en granit, porte le nom de *Forme.* Une écluse empêche les eaux de la mer d'y pénétrer. On ne le remplit que lorsqu'on veut y introduire un bâtiment qui a besoin d'être *réparé* ou *fondu;* alors on le vide à l'aide de pompes établies sur les côtés, et, quand le bâtiment s'y trouve à sec, les ingénieurs viennent en examiner, avec la plus grande attention, toutes les parties et prescrire les réparations nécessaires. La *fonte* d'un vaisseau consiste à en retirer les pièces détériorées pour leur substituer des pièces neuves de la même force et de la même forme.

N° 21. Les élèves quittant *le Borda* pour se rendre à la corvette de manœuvre. Dessin de M. Jules Noël.

Des édifices simples bordent le quai qui environne la *Forme.* Ils contiennent la ferblanterie, la serrurerie, la chaudronnerie, l'atelier des boussoles et la bibliothèque de la marine.

Si, après avoir visité ce beau bassin, on continue à remonter le port, on longe, sur un vaste quai, en grande partie couvert de pièces de 36 et de 24 destinées à l'armement des navires, d'ancres, etc., d'abord le magasin général, — immense bazar où tous les produits de l'industrie sont classés avec un ordre admirable et où les navires se fournissent de tous les objets de première nécessité et de luxe pour les missions politiques ou scientifiques qui leur sont confiées sur tous les points du globe; — puis des magasins affectés spéciale-

N° 22. *Le Borda.* Les élèves au cabestan.

N° 23. *Le Borda.* Les élèves prenant un ris.

ment au gréement et à la voilure; puis enfin la corderie basse, qui n'est pas moins longue que la grande galerie du Louvre et que domine la corderie haute, dont le développement est le même. Plus loin sont les magasins des brais et goudrons, la tonnellerie, la recette, les caves aux vins, la poulierie, le dépôt du vieux fer; enfin on rencontre *l'Arrière-Garde,* autre bâtiment flottant situé près de la chaîne de fermeture du port.

Après *l'Arrière-Garde,* les établissements de la marine se prolongent encore sur une étendue de plus d'une lieue : ce sont des scieries, des dépôts immenses de bois de construction et les forges de la ville neuve, où l'on utilise tout le vieux fer du port.

En revenant à *l'Amiral,* sur le quai opposé, on visite successivement les chantiers de construction, les chantiers des bunes, la sculpture, l'avironnerie, deux cales de construction, dont une couverte; les bureaux du génie maritime, les grandes forges, les édifices des ponts et chaussées, la prison, l'anse du Pontanion avec ses quatre magnifiques bassins de cou-

struction creusés dans le roc ; la Cayenne, immense caserne construite au haut de la colline lors de la colonisation de la Guyane française ; l'arsenal, incendié en 1832, et les ateliers de l'artillerie.

J'ai employé une journée entière à examiner en détail tous les magasins, tous les chantiers, tous les établissements dont je viens de te faire une énumération si rapide et si sèche, sans même y comprendre le bagne et l'hôpital de la marine, où j'ai passé plusieurs heures. Ce sont là de ces spectacles qu'il faut voir pour se former une idée de leur grandeur et de leur beauté. Toute description serait insuffisante. D'ailleurs j'entreprendrai d'autant moins un travail aussi complétement inutile que le temps me manque. Je pars dans deux jours et j'ai quelques préparatifs à faire avant de m'embarquer. Hier soir, en rentrant, j'ai rencontré sur le cours d'Ajot un de mes anciens camarades de collége que je n'avais pas vu depuis huit ans. Nous nous aimions tendrement autrefois. Aussi avons-nous été heureux de nous revoir. Nous nous sommes empressés de nous raconter notre histoire. Il est lieutenant de marine. Le bâtiment auquel il se trouve attaché en ce moment — une corvette — met à la voile après-demain pour aller croiser dans les parages de Terre-Neuve. Il m'a offert de l'accompagner et j'ai accepté avec empressement son invitation, que le capitaine m'a renouvelée aussitôt qu'il en a été informé. Nous devons relâcher à Bergen, sur la côte occidentale de la Norvége, et de là nous diriger en droite ligne sur Terre-Neuve, où je débarquerai et d'où je passerai en Amérique si je ne me fais pas harponneur de baleine ou pêcheur de morue.

Maintenant, transporte-toi en idée avec moi dans ce port — la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV, comme dit M. Michelet — trop resserré peut-être entre ces deux collines chargées, à leur base, sur leurs flancs, à leur sommet, des immenses constructions dont

N° 26. *Le Borda.* Élève en vedette.

je t'ai fait connaître les noms et la destination. Environ 7,000 ouvriers — 4,000 ouvriers libres et 3,000 forçats — y sont occupés activement à divers travaux. Entre les deux lignes de bâtiments — vaisseaux, frégates et corvettes — solidement amarrés le long des deux quais et recouverts de toitures conservatrices dont on les dépouillera lorsqu'on recevra l'ordre de

N° 24. *Le Borda.* Exercice du canon.

N° 25. *Le Borda.* Les élèves mettant un canot à la mer. Par M. Jules Noël.

les armer, des vaisseaux de guerre entrent ou sortent, jettent l'ancre ou la lèvent, serrent ou déplient leurs voiles au milieu d'une flottille de barques de diverses grandeurs aux équipages variés qui se croisent dans tous les sens sur les eaux du chenal, où se réfléchit une forêt de mâts quand elles ne sont pas agitées par le vent ou des rames. Partout du mouvement et du bruit. Ici retentissent les roulements du tambour, les coups de marteau répétés des calfats, les sifflets des maîtres de manœuvre, les bruits trop reconnaissables des scies et des limes ; là les chants des matelots se confondent avec les voix des pilotes. De quelque côté qu'on se dirige, on respire une odeur de mer et de goudron qui excite et qui enivre. Malheureusement on voit à Brest les vestes vertes et rouges des forçats, on y entend le cliquetis de leurs fers...

Les bagnes n'ont été que trop souvent décrits. L'année dernière encore, il a paru sous ce titre : *les Bagnes,* histoire, types, mœurs, mystères, un beau volume illustré dans lequel l'auteur, M. Maurice Alhoy, a résumé leur histoire, raconté leurs chroniques les plus intéressantes, exposé leurs règlements, apprécié leurs inconvénients, signalé leurs abus. Du reste, c'est une institution jugée. Tout le monde s'accorde à en demander la suppression. Le 31 mai 1844, la Chambre des députés l'avait votée ; mais, dès que s'est élevée la question de savoir comment on les remplacerait, on ne s'est plus entendu, et cette loi si utile, si urgente a été ajournée. Pour moi, je ne veux pas remuer cette fange. Je comprends la conduite de ces charlatans qui exercent la profession de philanthropes parce qu'elle leur rapporte une position sociale et des appointements fixes, sans parler du casuel ; mais je ne m'explique pas celle des honnêtes gens qui, marchant à la suite de ces spéculateurs éhontés, ont la sottise de s'intéresser beaucoup plus au sort des misérables souillés de crimes que la justice a frappés peut-être avec trop d'indulgence qu'aux infortunes bien autrement lamentables des ouvriers de certaines industries auxquels douze et quinze heures de travail ne procurent pas toujours une nourriture suffisante. Les forçats, je l'avoue hautement, m'ont inspiré plus de dégoût et d'horreur que de pitié. Je pense plus volontiers aux souffrances qu'ils ont causées qu'à celles qu'ils endurent. D'ailleurs ils ne sont pas si malheureux qu'on se plaît à le dire. Ils passent la plus grande partie de leur vie en plein air, occupés de travaux fatigants, il est vrai, mais salutaires (*gr. n°* 9) et se reposant plus souvent que les ouvriers honnêtes et libres (*gr. n°* 8) ; ils sont mieux nourris, plus sainement et plus chaudement vêtus que la plupart de nos paysans qui n'ont aucun crime à expier ; ils peuvent tout le jour communiquer, par la parole, par le regard, par le geste, avec un grand nombre de leurs semblables ; ils ont continuellement sous les yeux des spectacles intéressants et variés. Cette existence, si pénible qu'elle soit, n'est-elle donc pas préférable à celle des condamnés — coupables de crimes moins graves — qui passent un nombre d'années déterminé enfermés dans une cellule, sans prendre aucun exercice, sans parler à qui que ce soit, sans voir autre chose que les quatre murs blancs de ce tombeau où ils sont ensevelis vivants peut-être pour le reste de leur vie et où ils sentent leur intelligence s'abrutir à mesure que leur santé dépérit ; — supplice horrible que des philanthropes étaient

N° 27. *Le Borda.* Élève commandant une manœuvre.

seuls capables d'inventer ! Décidément, bien que les bagnes ne soient pas des institutions justifiables, cer-

tains amis de l'humanité ont trop gémi sur le sort des forçats. Pour moi, qu'on les ferre (*gr.* n° 7), qu'on les visite sévèrement (*gr.* n° 10), qu'on les surveille, qu'on les poursuive quand ils s'évadent, qu'on les expose quand ils sont repris, etc., etc. (*gr.* n° 12), je ne puis me décider à les plaindre, mais je ne saurais protester trop énergiquement contre un châtiment barbare que j'ai eu la douleur de voir infliger : je veux parler de la bastonnade (*gr.* n° 11). Les supplices corporels devraient être depuis longtemps abolis. Tuez, si vous ne croyez pas pouvoir punir autrement, mais ne frappez pas. Autrefois, avant les ordonnances sur l'organisation des galères, contre-signées Colbert et qui portaient que, lorsqu'un condamné parviendrait à s'échapper, l'argousin (gardien) de la chiourme serait mis à la chaîne jusqu'à ce que l'évadé fût repris, le général des galères avait un bourreau à ses ordres, et le marché passé entre le chef des chiourmes et l'exécuteur des arrêts de sa justice accordait au bourreau :

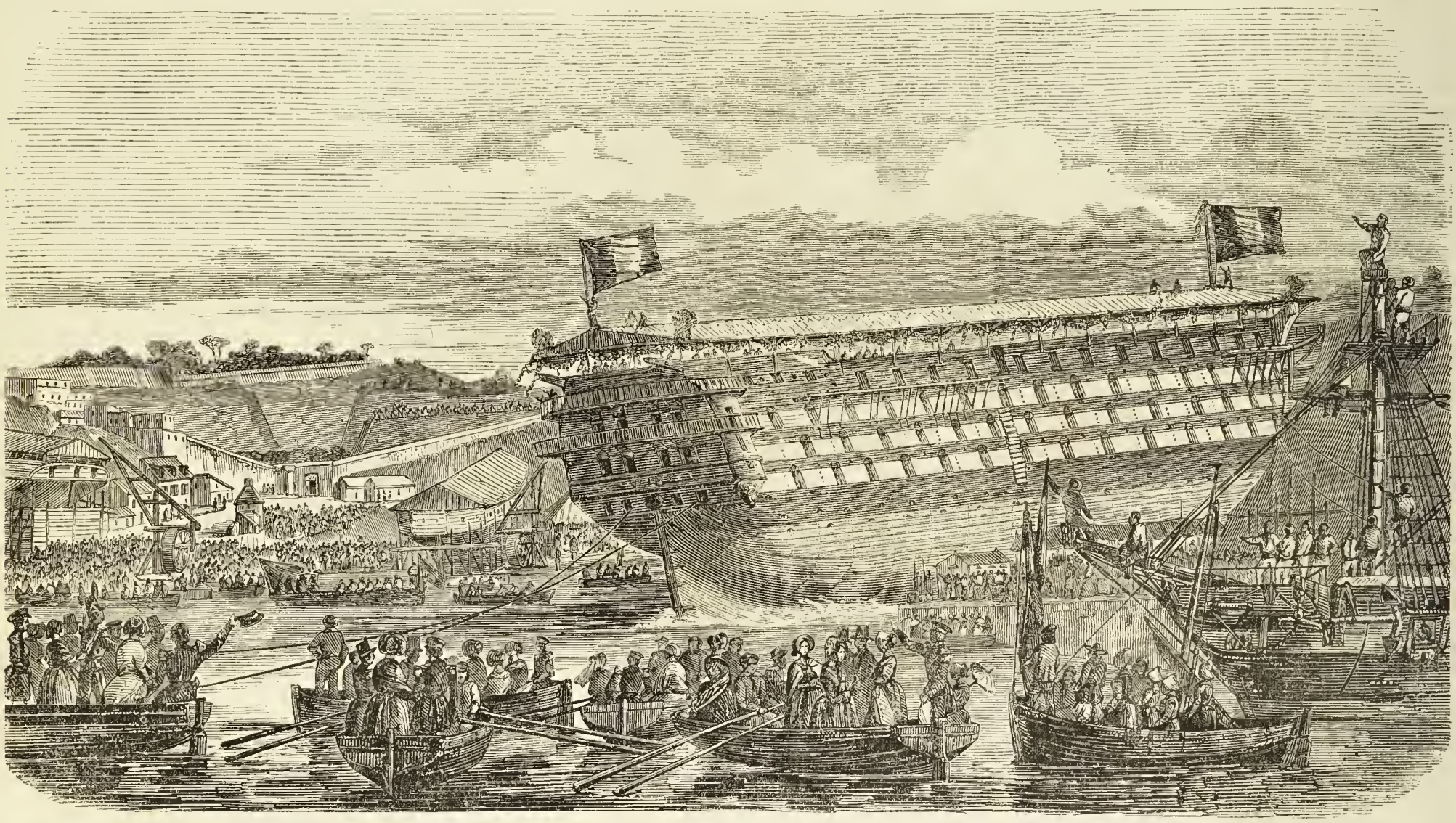
Pour rompre.....	20 liv.	Pour couper les oreilles.	6 liv.
Pour pendre.....	15	Pour couper le nez.....	2
Pour brûler vif.....	15	Pour couper la langue....	2

Aujourd'hui le bourreau du bagne n'applique plus que deux peines : la peine de mort et la bastonnade.

30 juin.

J'ajoute quelques mots à ma lettre, qui n'a pu partir hier. Décidément je m'embarque demain. Je coucherai à bord ce soir. Je n'avais jamais vu de vaisseau de guerre. J'ai profité de ma journée d'aujourd'hui pour en visiter trois, deux de 80 canons, qui se trouvaient en rade, et un de 120 canons. Ce dernier s'achève dans le port, et il sera mis à l'eau avant deux mois [1] (*gr.* n° 28). On l'appellera *le Valmy*. C'est le plus grand, le plus lourd et le plus beau de tous les trois-ponts et 120 canons que possède la marine française. Il pèse 2,500,000 kilog. ; quand il sera armé, il pèsera 5,281,000 kilog. Le poids total des autres 120 ne dépasse pas 5,080,000 kilog.

A peine descendu du *Valmy*, je me suis fait conduire à bord du *Borda* (*gr.* n° 13), bâtiment embossé en rade et sur lequel est établie depuis 1839 l'école navale, fondée en 1827 à bord de *l'Orion*. Armé en guerre, *le Borda* porterait 90 canons ; il n'en a que 18, et sa mâture est celle d'une frégate de 60. Il s'appelait autrefois *le Commerce de Paris*. Son aménagement tout spécial ne laisse rien à désirer. On a donné aux diverses parties de l'enseignement des élèves toutes les facilités que comporte l'espace dont on dispose à bord d'un vaisseau, espace fort restreint, si on le compare aux nécessités d'un tel service. J'avais été recommandé à un lieutenant qui m'a tout montré, tout expliqué avec une complaisance et une politesse



N° 28. Mise à l'eau du vaisseau à trois ponts *le Valmy*, construit dans le port de Brest sur les plans de M. Leroux. D'après un croquis de M. Copillet.

qui semblent n'appartenir qu'aux marins : la classe, la cuisine, la salle à manger, la batterie, la chambre du commandant, le dortoir, etc., etc. (*gr.* n°s 16, 17, 18, 19, 20, 24).

J'ai assisté à la récréation (*gr.* n° 14), à l'inspection (*gr.* n° 15), aux exercices, aux manœuvres (*gravures* n°s 22, 23, 24, 25, 26 *et* 27), enfin j'ai vu les élèves quitter *le Borda* pour se rendre à bord de la corvette de manœuvre (*gr.* n° 21). Le vaisseau-école ne pouvant, sans inconvénients graves pour la régularité des études, appareiller lui-même, une corvette le remplace chaque fois qu'il s'agit d'exécuter des manœuvres. Cette corvette, portant 14 canons de petit calibre, s'appelle *la Licorne*. Pendant le temps qu'elle passe dans le port, les élèves y sont envoyés pour la dégréer en entier : ils démâtent même ses bas mâts, puis ils la regréent jusqu'à ce qu'elle soit mise en état de prendre la mer. Les jeudis, entre huit et neuf heures du matin, et les dimanches, après l'inspection, lorsque le commandant de l'école a jugé le temps convenable, les élèves, en costume de travail (vareuse ou blouse en toile et pantalon de toile), s'embarquent, la première division dans la chaloupe du vaisseau accostée à tribord, la seconde division partagée en deux escouades dans deux des grands canots accostés à bâbord ; l'officier commandant la corvette et l'un des chirurgiens du *Borda* prennent place dans la chaloupe, puis les trois embarcations font force de rames pour atteindre *la Licorne*.

Tandis qu'assis sur le pont du *Borda* je regardais s'éloigner ces jeunes gens, devant lesquels s'ouvre une carrière si active, si utile, si glorieuse, je ne pus m'empêcher de songer à ces hommes dont la vie, vouée presque tout entière à la paresse, à la débauche, au crime, s'est si honteusement terminée, je me demandai comment on avait pu se décider à placer en face l'une de l'autre, dans le même port, ces deux institutions : le bagne et l'école navale, la honte et l'espoir de la France ; puis, reportant ma pensée sur ce futur monarque de l'Océan que je venais de visiter, je me dis que peut-être, parmi les élèves du *Borda* qui montaient sur *la Licorne*, se trouvaient les futurs commandants du *Valmy*, les amiraux, les capitaines, les lieutenants qui le conduiraient à la victoire ou périraient avec lui pour défendre les intérêts et venger l'honneur de la France. Je me les représentai sortant de cette belle rade et y rentrant aux acclamations enthousiastes de leur équipage et de la population de la ville, comme en sont sortis, comme y sont rentrés, à diverses époques, Du Quesne, d'Estrées, Château-Renault, Jean Bart, Tourville, Duguay-Trouin, la Motte-Piquet, du Couédic, Hoche, Bruix, Baudin... Puissent s'accomplir les souhaits que je faisais tous bas pour la France et pour eux !

Adieu, mon cher ami, le sort en est jeté, je pars. Quand te reverrai-je? te reverrai-je? Adieu.

CHAPITRE III.

RELACHE A JERSEY.

5 juillet.

Nous avons mis à la voile le 1er juillet à cinq heures du soir, ainsi que je te l'avais annoncé. Le temps était

[1] *Le Valmy* a été mis à l'eau le 25 novembre 1846, époque de la plus forte marée de l'année. La gravure n° 28 représente cette opération, qui a parfaitement réussi. On peut voir au Musée de marine, au Louvre, un modèle de ce bâtiment.

magnifique, le vent favorable, la mer presque calme. Le soleil venait de se coucher quand nous sortîmes du *Goulet*. Nous nous dirigeâmes à l'ouest pour gagner le large. Le ciel étincelait d'étoiles ; les vagues, légèrement agitées et resplendissantes des lueurs les plus vives, semblaient s'illuminer, s'éteindre, puis s'illuminer tour à tour. Jamais je n'avais vu l'Océan aussi phosphorescent. Une brise rafraîchissante nous poussait doucement dans la direction que nous devions suivre. Cependant, assis sur le pont, je m'abandonnais à de tristes pensées, au lieu de jouir de cette belle nuit d'été. Les côtes de France avaient disparu à l'horizon, et au moment où mes yeux, fatigués de les regarder, les cherchèrent en vain au bout du long sillon de feu que traçait le navire, je me demandai, avec un douloureux serrement de cœur, non pas si je les reverrais, car j'allais les longer pendant quelques jours encore, mais quand et comment se terminerait ce long voyage que j'entreprenais, et s'il me serait permis de débarquer un jour sur cette terre d'où je m'éloignais avec une émotion, des regrets qui me surprenaient moi-même.

Lorsque je sortis de cette méditation, dont je te fais grâce, la nuit touchait à sa fin, et la mer n'avait pas moins changé d'aspect que l'atmosphère. Le vent s'était levé ; l'air devenait de plus en plus lourd et chaud ; d'épaisses couches de nuages noirs couraient précipitamment vers le nord ; les vagues, sombres comme le ciel et grossissant à chaque minute, se heurtaient, avec un fracas assourdissant, contre les flancs du navire violemment ballotté ; une tempête — l'un de mes rêves les plus chers — une belle tempête, une tempête digne d'un artiste, allait éclater. Hélas ! il ne me fut pas permis de l'admirer. Vaincu par le mal de mer (*gr. n°* 29), contre lequel j'avais lutté avec succès jusqu'à ce moment, je m'étais laissé tomber sur le pont. Le capitaine, craignant que je ne fusse enlevé par une lame, me fit descendre, malgré mes supplications et mes reproches, dans ma cabine. Je l'en remerciai quand je fus étendu sur mon lit, car, plus l'orage augmenta de violence, par conséquent plus il devint beau, et plus mes souffrances s'aggravèrent, plus je perdis la volonté et le pouvoir de le contempler. Pendant tout le reste de la nuit et une partie du jour qui suivit, je me tins couché sans faire un mouvement, sans dire une parole, sans penser à rien, même au danger dont nous étions menacés (*gr. n°* 30). Seulement, de temps à autre, je me récitais machinalement cette admirable pièce de Victor Hugo qui a pour titre *Oceano nox :*

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots ! que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux,
Vous vous les racontez en montant les marées ;
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

N° 29. En mer. — Intérieur du bâtiment. Dessin de M. Gavarni.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

La tempête a duré trois jours entiers. Le soir du troisième jour, je venais de m'étendre encore fort souffrant sur mon lit, lorsque je sentis que le navire jetait l'ancre dans un port où la mer était parfaitement calme. J'en éprouvai aussitôt un grand soulagement ; mais, tandis que j'essayais de me lever, un matelot vint me demander, de la part du capitaine, si je désirais descendre à terre avec lui.

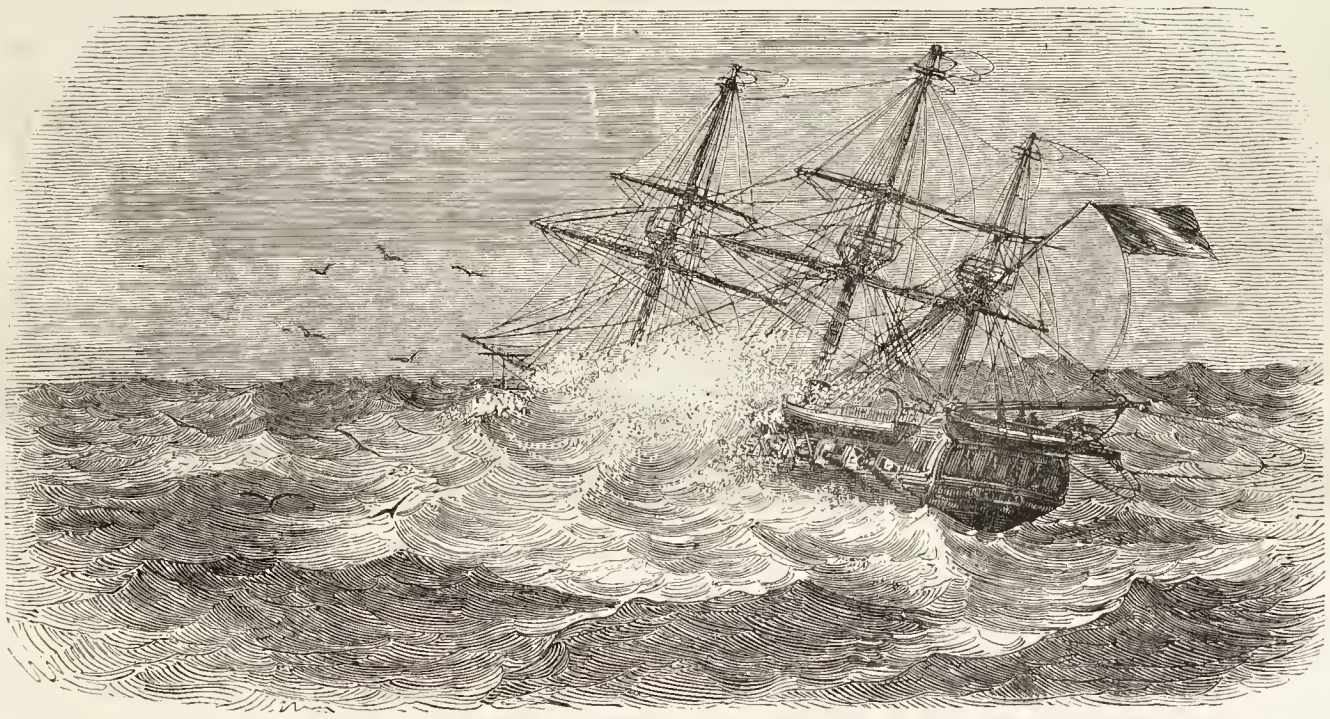
— Où sommes-nous ? lui demandai-je tout en m'empressant d'accepter son aimable invitation.

— Nous avons relâché à Jersey, monsieur, me répondit-il.

Une heure après, je me promenais dans Halkett-Place, la rue Vivienne ou la rue de la Paix de la ville de Saint-Hélier, et j'achetais chez un libraire de la place Royale, M. Romeril, un petit livre intitulé : *Essai sur l'histoire, la topographie, la constitution, les mœurs et le langage de l'île de Jersey, par Robion de la Tréhonnais*, ouvrage couronné, en 1843, par la Société de l'émulation.

L'île de Jersey, cette sentinelle avancée de la Grande-Bretagne sur les côtes de France, se trouve située au milieu du groupe des îles Anglaises ou de la Manche, entre les caps Jobourg et Frehel ; elle en est la plus importante par son étendue et sa population. Longue, du nord-ouest au sud-ouest, de vingt-quatre kilomètres, large de quinze, elle compte environ cinquante mille habitants ; sa capitale, Saint-Hélier, en renferme à elle seule à peu près la moitié. Les côtes élevées de la Normandie s'étendent à l'est ; au midi et à l'ouest se perdent les rives de la Bretagne, auxquelles elle semble réunie par une chaîne d'écueils ; Guernesey, Aurigny, Cers, sont parsemées vers le nord. Elle présente au sud un plan incliné et une immense et belle baie. Mais sa partie est, à partir du château de Mont-Orgueil, et toute sa côte nord offrent une succession continuelle de falaises à pic d'une hauteur de soixante à soixante-dix mètres. Les nombreux rochers qui l'entourent et qui en rendent la navigation périlleuse en faisaient probablement partie autrefois. S'il faut en croire la tradition, elle était jadis tellement rapprochée de la France qu'on y passait sur une planche en payant une légère taxe à l'abbaye de Coutances...

Bien qu'elle fût en quel-



N° 30. En mer. — Coup de vent. Dessin de M. Jules Noël.

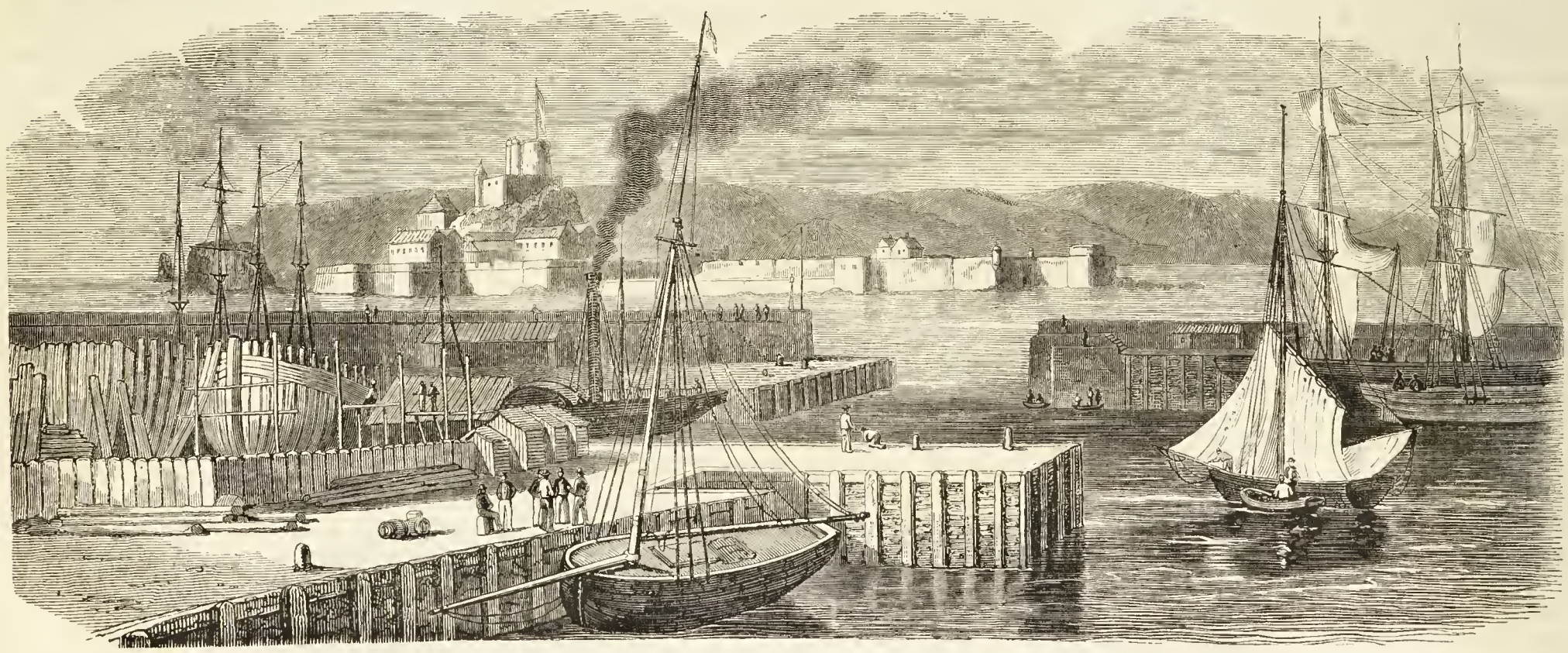
que sorte une presqu'île de la France, Jersey ne lui a jamais appartenu. Connue des Romains sous le nom de Césarée, elle s'appelait Augia au dixième siècle. A cette époque, son histoire est complétement inconnue. Vers l'année 912, Charles-le-Simple la céda, à titre de fief, aux Normands, et lorsque Guillaume-le-Conquérant, cent cinquante-quatre ans plus tard, eut battu le roi Harold à Hastings, elle devint, avec les autres îles de la Manche et la Normandie, un fief de la couronne d'Angleterre. Un moment, pendant le règne du fils de Guillaume, elle recouvra son indépendance, mais elle ne tarda pas à retomber sous le joug britannique, et, malgré les nombreux efforts que les rois de France ont faits pour l'en délivrer, — les dernières tentatives eurent lieu en 1779 et 1781, — elle y est restée jusqu'à ce jour. Elle fait actuellement partie du comté de Southampton. Cependant, elle a toujours été régie par ses propres lois, dont elle est si fière, et auxquelles elle se montre si attachée qu'elle persiste à n'y faire aucun changement, quoi qu'elles aient un besoin urgent d'importantes réformes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le *droit d'aînesse* résiste encore aux attaques dirigées contre lui par tous les Jersiais intelligents et justes. La majorité n'a pas assez de cœur et d'esprit pour abolir cette coutume barbare.

On m'assure ici que Jersey ressemble beaucoup plus à l'Angleterre qu'à la France. Comme je ne connais pas l'Angleterre, il m'est impossible de rien affirmer à cet égard. Tout ce que je puis te certifier, c'est que la plupart des habitants ont la tournure, la démarche, l'accent, le costume des Anglais que j'ai rencontrés à Paris. Les maisons sont plus propres, plus commodes, plus confortables que les nôtres; en général, de jolis petits jardins les entourent; les terres, naturellement fertiles et bien arrosées, me paraissent admirablement cultivées; les routes sont bien tracées et bien entretenues, les bestiaux magnifiques. De quelque côté que l'on tourne ses pas, on se promène dans un beau parc naturel qui semble dessiné par un habile architecte. Du reste, tout à Jersey annonce l'aisance et même la richesse. A proprement parler, on n'y voit pas de pauvres.

Cette prospérité, les Jersiais la doivent aux immunités dont ils jouissent. D'une part, ils ne payent aucune taxe sur les denrées étrangères qu'ils introduisent dans leur île, à l'exception des vins et des liqueurs alcooliques; d'autre part, leurs produits sont admis en franchise de tout droit dans tous les marchés de la Grande-Bretagne et de ses colonies. Leur agriculture, leur marine et leur commerce prennent chaque année des développements extraordinaires. Du 6 juillet 1840 au 5 juillet 1841, 1,311 navires, jaugeant 77,707 tonneaux, sont sortis de leurs ports avec des chargements, et il y en est entré 1541 jaugeant 95,290 tonneaux. Entre autres denrées, ils avaient exporté en Angleterre 17,670 tonneaux de pommes de terre, 235,656 boisseaux de pommes, 229,442 gallons de cidre, 241,870 boisseaux d'huîtres, 12,152 livres de beurre, 1,744 vaches, etc. Aussi la population s'est-elle augmentée d'un tiers en dix ans, et le port de Saint-Hélier, quoique sûr et assez vaste, était-il devenu si insuffisant qu'on en achève en ce moment au midi un nouveau où les navires de tous les tonnages seront constamment à flot.

N° 31. Ile de Jersey. — Port et ville de Saint-Hélier. Dessin de M. Freeman.

La ville de Saint-Hélier, dans laquelle je viens de passer vingt-quatre heures, m'a beaucoup plu; elle a de belles rues, de beaux édifices publics, de beaux marchés, de beaux faubourgs. Située en face du village de Saint-Aubin, qui a donné son nom à la baie, elle est défendue par le fort *Régent* (*gr. n°* 31), magnifique citadelle de granit achevée en 1815 et construite au sommet de la colline de la ville (Town Hill), élevé de plus de cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. J'ai visité cette forteresse, qui a coûté, dit-on,



N° 32. Ile de Jersey. — Fort de Sainte-Élisabeth. Dessin de M. Freeman.

plus de 25 millions. Ses casernes sont casematées, à l'épreuve de la bombe, et elle peut recevoir 5,000 hommes de garnison. Les magasins d'approvisionnement ont été creusés dans le roc. Le puits qui fournit l'eau a soixante-quinze mètres de profondeur, dont soixante taillés dans le roc vif. Un mât de signaux, communiquant avec d'autres établis sur divers points de l'île, signale tous les bâtiments qui arrivent du large. Lorsqu'on déblaya la plate-forme du Town Hill pour y bâtir le fort Régent, on découvrit un temple druidique parfaitement conservé. Les états en firent présent au maréchal Conway, alors gouverneur de l'île, qui eut l'*indélicatesse* de le transporter à son château de Park-Place dans le Berkshire.

Au milieu de la baie de Saint-Aubin s'élève, sur un rocher isolé, d'un kilomètre de circuit, une autre forteresse qu'on appelle le château *Elisabeth* (*gr. n°* 32). Sa vieille tour surmontée d'un drapeau, ses remparts grisâtres et les roches énormes qui forment sa base et s'élèvent à l'entour comme pour le défendre, lui donnent une apparence formidable. En temps de guerre il avait toujours une forte garnison, car il défend l'entrée du port de Saint-Hélier. En ce moment il n'est gardé que par un petit nombre de soldats d'artillerie. Ses vastes casernes sont inoccupées, ses canons ont été démontés, et l'herbe pousse, dans ses cours abandonnées, parmi les bombes et les boulets.

Nous sommes restés à Jersey un jour de plus que nous ne pensions. J'en ai profité pour aller visiter le château Mont-Orgueil, que les Jersiais appellent communément le Vieux-Château. Situé dans la partie de l'île la plus rapprochée de la France, Mont-Orgueil (*gr. n°* 33) couronne une roche conique de couleur olive et rougeâtre qui forme la pointe septentrionale de la baie de Grouville et il domine le petit port de Gorey si animé pendant la pêche des huîtres, c'est-à-dire du 1er septembre au 31 mai, mais dont la flottille, qui compte plus de 250 barques, est actuellement au repos le plus complet. En la voyant, je ne m'étonnai plus que les Jersiais exportassent chaque année 250,000 boisseaux d'huîtres en Angleterre.

Ce que Mont-Orgueil offre de plus curieux, c'est son histoire. On ignore l'époque de sa fondation; on ne sait pas même qui lui a donné le nom qu'il porte ni à quelle occasion ce nom lui a été donné. Philippe de Valois le fit attaquer en vain, Duguesclin l'assiégea sans pouvoir s'en emparer, le comte de Maulevrier, seigneur normand à qui Marguerite d'Anjou avait promis, pendant la guerre des Deux Roses, la souveraineté des îles de la Manche en échange des secours qu'il s'était engagé à lui fournir, en obtint la remise par trahison; mais, attaqué par les Jersiais, qui ne voulurent pas se soumettre à sa domination, il fut obligé de capituler. Depuis lors, il n'a guère servi que de prison d'État. On me fit voir le cachot où Prynne, ce puritain enthousiaste, cet avocat littérateur, qui a fait tant de bruit sous Charles Ier, a passé près de trois années de sa vie. Ce cachot offre un aspect sombre et lugubre; le plafond est une voûte rocailleuse, le sol une terre humide et inégale; l'air n'y pénètre que par un soupirail grillé, situé à l'angle d'une espèce de cellule adjacente, mais de laquelle on aperçoit la mer...

Ce cachot me fit penser à Chillon, et Chillon me rappela le poëme dans lequel Byron a si bien exprimé les douleurs et les joies qu'a dû éprouver Bonnivard pendant sa captivité. Puis je me demandai si Prynne avait ressenti réellement de pareilles souffrances et goûté de semblables bonheurs, et je résolus la question par la négative. Prynne n'était pas un poëte, comme le dit à tort M. de la Tréhonnais, qui a commis d'autres erreurs beaucoup plus graves en parlant de Charles Ier, c'était un rhéteur fanatique. Une âme aussi fortement trempée que la sienne n'a pas pu être accessible aux sentiments trop modernes que Byron a prêtés à Bonnivard. Il a dû, dans sa prison, s'occuper de tout autre chose que du chant des oiseaux ou de la solitude. Ce genre de poésie d'ailleurs n'était pas encore inventé de son temps. Bien que je diffère complétement d'opinion avec l'auteur de l'*Essai sur l'île de Jersey* sur cet homme extraordinaire, je n'en admire pas moins que lui son caractère, je compatis tout autant à ses malheurs. Jamais je n'ai lu sans être profondément ému la relation du supplice auquel la Chambre étoilée — ce tribunal exceptionnel, qui contribua, plus que toute autre cause, à la chute des Stuarts — le condamna, avec Burton et Bastwick, pour avoir publié un ouvrage « schismatique, séditieux et diffamatoire contre la hiérarchie de l'église et le gouvernement du roi. » Ce souvenir ne s'effacera plus de ma mémoire. C'était le 30 juin 1637. Prynne était resté une heure attaché à un pilori trop bas pour lui, c'est-à-dire plié en deux, la tête nue, par un soleil brûlant; il avait assisté au supplice de Burton et de Bastwick, ses coreligionnaires et amis—supplice affreux qu'il avait déjà subi trois ans auparavant et qu'il allait subir une seconde fois; et pourtant, lorsque le bourreau s'approcha de lui, il s'écria, d'une voix ferme et la figure rayonnante de joie : — « Viens, mon ami, viens, brûle-moi, coupe-moi en morceaux, je ne redoute rien. J'ai appris à craindre le feu de l'enfer, mais non pas les douleurs que les hommes peuvent me faire endurer. Viens, brûle-moi, brûle-moi, je porterai avec joie sur mon corps les marques de notre Seigneur Jésus. »

N° 33. Ile de Jersey. — Château Mont-Orgueil. Dessin de M. Freeman.

L'arrêt de la Chambre étoilée portait qu'il serait marqué sur les deux joues des lettres S L (*seditious libeller*, séditieux libelliste). Afin d'aggraver ses souffrances, le bourreau lui appliqua à deux reprises différentes son fer brûlant sur les deux joues. L'arrêt le condamnait aussi à avoir les deux oreilles coupées. Comme ses oreilles lui avaient été coupées en 1634 par un arrêt de la même cour pour un autre délit de presse, le bourreau lui arracha, avec les lambeaux qui restaient, la moitié des joues. — « Plus je suis abaissé, plus je serai élevé, » s'écria Prynne sans manifester la plus légère émotion.

Il avait dit vrai. Le 7 novembre 1640, la Chambre des communes ordonna qu'il fût remis en liberté. Le 28 novembre, il rentra à Londres, porté en triomphe par le peuple, avec ses deux compagnons de captivité; puis, l'arrêt de la Chambre étoilée ayant été cassé, il reçut une indemnité de 125,000 francs, et se fit nommer membre du parlement. Malheureusement, les persécutés se firent persécuteurs à leur tour... Décidément, l'histoire de l'humanité n'est qu'une série de sottises et de crimes. Mais je ne veux pas me laisser entraîner trop loin par ces souvenirs; d'ailleurs je ne le pourrais pas. Dans deux heures, au plus tard, nous mettons à la voile; je n'ai plus que le temps de te serrer la main et d'aller jeter cette lettre ou plutôt ce fragment de lettre à la poste. Je t'écrirai plus longuement de Bergen, où nous devons relâcher.

N° 34. Norvége. — Bergen. D'après un dessin de M. Adalbert de Beaumont.

CHAPITRE IV.

UNE PROMENADE EN NORVÉGE.

1er août. Bergen.

J'ai déjà changé, non pas de résolution, mais d'itinéraire et de bâtiment. Je commencerai mon tour du monde par l'Europe et non par l'Amérique du nord, ainsi que je te l'avais écrit à mon départ. Au lieu d'aller à Terre-Neuve avec la corvette qui m'a amené ici, je partirai dans quelques jours pour le cap Nord sur un baleinier. Je me propose ensuite de débarquer à Hammerfest et de traverser la Laponie par terre jusqu'à Torneä, où je m'embarquerai pour Saint-Pétersbourg.

Ce changement de résolution n'a rien que de fort naturel. Je me suis lié à Bergen, pendant mon séjour dans cette ville, avec un jeune étudiant de Christiania

qui va faire le voyage que je viens de t'indiquer et qui m'a conseillé de l'accompagner. Je m'y suis décidé sans peine, et je m'en félicite d'autant plus que nous arrivons ensemble d'une délicieuse excursion de deux semaines environ pendant laquelle nous nous sommes on ne peut mieux accordés.

Notre traversée de Jersey à Bergen a été aussi heureuse mais aussi insignifiante que possible. Je n'ai absolument rien à t'en dire sinon que j'ai terminé mon apprentissage de marin. Le mal de mer ne me compte plus parmi ses victimes. Je m'empresse de t'annoncer cette grande nouvelle avant de te faire le récit d'une *promenade en Norvége.*

Quelques mots d'abord sur Bergen et son commerce.

Bergen existe depuis huit siècles environ. Elle a été fondée en 1069 ou 1070 par le roi Olaf Kyrre, qui en avait fait la seconde ville de son royaume. Mais elle en devint bientôt la première, grâce à la situation avantageuse de son port et aux priviléges que lui accorda la ligue hanséatique en y établissant un comptoir. Elle a conservé cette suprématie jusqu'en 1814. Le congrès de Vienne, tu le sais, a séparé la Norvége du Danemark, auquel elle appartenait, pour la donner à la Suède en récompense de la coopération que Bernadotte, devenu Charles-Jean, avait prise à la chute de Napoléon et en dédommagement de la Finlande et de la Bothnie orientale, que garda la Russie. Depuis lors, Christiania, qui n'a été fondée qu'en 1624, mais dont l'importance, le commerce et la prospérité s'accroissent chaque année, est devenue la capitale de la Norvége. Cependant, Bergen reste encore la ville la plus commerçante et la plus peuplée. Sa population s'élève à 25,000 habitants, et elle a su retenir dans son port les entrepôts des grandes pêcheries de Lofoden. Elle exporte annuellement pour une valeur de 2,000,000 de *species* (un specie dollar vaut cinq francs soixante centimes) de morue sèche, 20,000 tonneaux d'huile de morue de première, deuxième et troisième qualités et de 400,000 à 600,000 tonneaux de harengs salés. La morue sèche se vend en grande partie dans les ports de la Méditerranée, les harengs se débitent presque tous en Hollande; quant à l'huile de morue, elle se répand partout. C'est aux mois d'avril et de mai qu'il faut voir Bergen, quand les grands yachts (*joegts*) arrivent des îles Lofoden et du Finmark avec le produit de leurs pêches; on peut alors compter dans son port 600 à 700 navires de 70 à 200 tonneaux, outre les bâtiments étrangers d'un plus fort tonnage qui y attendent ou y prennent leurs cargaisons.

N° 35. Norvége. — Chalet et église. D'après M. Adalbert de Beaumont.

« Les îles Lofoden, dit M. X. Marmier [1], sont situées à l'extrémité de la province du Nordland, entre le 68 et le 69° de latitude; les plus grandes ont huit à neuf milles de circuit. Le sol en est généralement rocailleux, stérile; dans celle que l'on nomme Vaagoë et dans quelques autres encore s'élèvent des montagnes couvertes d'une neige perpétuelle. Les géologues rangent dans la classe des terrains primitifs ces montagnes, dont quelques-unes ont jusqu'à deux et trois mille pieds de hauteur. La plus grande partie de ces îles est entièrement déserte. Il n'y a d'habitations humaines que le long des côtes; et c'est là seulement qu'on trouve quelques parcelles de terre cultivable, mais dont la culture est sans cesse entravée par les rigueurs du climat. Souvent les semences ne peuvent être faites qu'à la fin de juin, et dès le mois d'août soufflent des vents humides et froids qui anéantissent tout espoir de moisson. Les hommes se soucient peu de se livrer à ce travail si incertain, si fréquemment stérile; ils l'abandonnent aux femmes et aux enfants, et passent leur vie sur leurs bateaux.

» A côté de ces plages si pauvres, de ce sol désolé, ils ont une mer sombre, il est vrai, couverte en hiver d'un long voile de deuil et soulevée par les tempêtes, mais riche, généreuse et qui leur donne un sûr moyen de subsistance.

» C'est là que chaque année les pêcheurs du Nord se rassemblent pour la pêche d'hiver. Il en vient du Finmark, de Drontheim et de Bergen. Il en vient par centaines, par milliers. On compte dans les diverses îles de Lofoden 3,000 bateaux, et chaque bateau est occupé par cinq hommes... »

N° 36. Norvége. — Costumes. D'après M. Adalbert de Beaumont.

M. X. Marmier complète dans une note ces détails géographiques et statistiques. Il publie, d'après des documents officiels, l'état d'une pêche de Lofoden dans une année ordinaire: 2,910 bateaux et 15,480 pêcheurs prirent en deux mois 16,456,620 poissons, dont ils firent 21,530 tonnes d'huile et 6,000 tonnes d'œufs de

[1] Voyages en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg, aux Feroë, pendant les années 1838, 1839 et 1840, sur la corvette *la Recherche.*

poisson. Les tonnes d'huile rapportèrent une somme de 758,550 francs, les pièces de poisson 1,371,388 et les tonnes d'œufs 30,000. Total : 2 millions 159 mille 928 francs.

— Vous devez gagner beaucoup d'argent? disais-je un jour à un pêcheur de Bergen; car on m'assure que la pêche produit chaque année des bénéfices considérables.

— On a raison de l'assurer, me répondit-il avec un soupir, mais sans colère, puisque cela est vrai; seulement ce n'est pas nous qui profitons de ces bénéfices.

— Et qui donc? lui demandai-je tout surpris.

— Qui? monsieur. Mais les marchands et les spéculateurs de Bergen, qui ne sortent de leurs comptoirs que pour aller se reposer dans leurs maisons de campagne. Il y a un vieux proverbe bien vrai qui dit que l'eau va toujours à la rivière. A nous la peine, à eux le profit! Parce qu'ils ont de l'argent, ils gagnent sans rien faire cent fois plus que nous qui travaillons, et Dieu sait comment.

— Que gagnez-vous donc par année?

— Les plus forts, les plus habiles et les plus heureux ne réalisent jamais plus de 300 francs, terme moyen, pour les deux saisons d'hiver et d'été.

— Ce n'est pas assez.

— Bien sûr, monsieur, que ce n'est pas assez, car jamais argent ne fut plus péniblement gagné. C'est une rude vie, allez, que celle de pêcheur. Se condamner à vivre pendant plusieurs mois loin de sa famille et de son pays; par les froids les plus rigoureux de l'hiver, coucher la nuit sur la terre humide, avec ses vêtements mouillés, dans une cabane de bois enfumée, où l'on a peine à respirer, quoiqu'elle soit percée de larges trous par lesquels souffle sur vous un vent glacé; tout le jour tirer de l'eau glacée des lignes et des filets ou préparer le poisson; n'avoir qu'une nourriture insuffisante; ne prendre jamais ni plaisir ni repos, telle est notre existence à Lofoden! Aussi combien y sont allés qui n'en sont pas revenus! Combien en sont revenus qui n'y retourneront pas, accablés qu'ils sont d'infirmités précoces, atteints de maladies horribles, incurables!

Si les pêcheurs de Bergen ne font pas des bénéfices suffisants, c'est qu'ils vendent leur poisson trop bon marché; car ils en prennent autant que leurs bateaux peuvent en contenir. Ils en trouvent de si grandes quantités près des îles Lofoden que souvent la sonde rebondit sur leurs couches amoncelées comme sur un rocher. Les lignes dont ils se servent ont mille brasses de long et ils y attachent 1,200 gros hameçons de fer étamé par des cordons d'une brasse de long.

Bergen a été plusieurs fois ravagée par la peste et dévastée par l'incendie. Le dernier des incendies eut lieu en 1825 : il détruisit le tiers de la ville. A la suite de ce désastre, le conseil municipal décida que toutes les nouvelles constructions seraient en pierres ou en briques, car jusqu'alors la plupart des maisons avaient été bâties en bois. Une langue de terre qui s'avance au sud forme le port, ouvert au nord-ouest, bordé de maisons et long d'un mille environ. Deux châteaux-forts, bâtis à l'entrée du port, commandent la rade. Bergen-Huus, la plus importante de ces deux forteresses, se compose de trois bastions et d'un ravelin du côté de la ville, de trois bastions et de deux batteries du côté de la mer; construite par Olaf Kyrre, le fondateur de la ville, elle fut, avant l'union du Danemark et de la Norvége, la résidence des rois norvégiens, qui firent de Bergen leur capitale.

N° 37. Norvége. — Pont de Lund. D'après M. Ad. de Beaumont.

Avant la réforme, Bergen possédait une trentaine d'églises. Il n'en reste plus que cinq aujourd'hui. Aucune ne mérite une visite. Du reste, ses autres édifices publics n'offrent aucun intérêt. En revanche, j'ai vu à la galerie du *Konst-Forening* (Société de l'art) plusieurs beaux tableaux de peintres norvégiens. Parmi ces tableaux, je dois mentionner en première ligne celui de Jensen, domicilié actuellement à Munich. Il représente l'enlèvement d'une femme grecque par un pirate norvégien. Les paysages de Duntze m'ont beaucoup plu. Cet artiste réside à Bergen. Enfin j'ai passé quelques heures fort agréables au *Muséum*, qui contient, outre une collection d'antiquités trouvées dans des tumulus, principalement aux environs de Vosse, des tableaux fort mauvais, à part un curieux échantillon de l'école byzantine au onzième siècle, et un cabinet d'histoire naturelle. Ce cabinet, riche en oiseaux et autres animaux de la Norvége, a pour directeur un aimable et savant vieillard nommé Sagen, qui m'a fait voir tous ses trésors avec une complaisance rare. Il m'a montré, les larmes aux yeux, le squelette d'un cheval de la plus belle race norvégienne qu'il a eu à son service pendant quarante ans. En général, les chevaux atteignent un âge plus avancé et conservent plus longtemps leurs forces en Suède et en Norvége qu'en France ou en Angleterre.

Un jour, en sortant du *Muséum*, je vis plusieurs domestiques occupés à étendre des feuilles d'arbre devant une maison. J'accostai un *vatchman* qui les regardait, son *étoile du matin* à la main. Mais, s'il comprit la question que je lui adressai par geste, il me fut impossible de comprendre sa réponse, faite dans la même langue. A mon retour à mon hôtel, j'appris que la plupart des Norvégiens répandent ainsi de temps immémorial des feuilles d'arbres devant les maisons dans lesquelles une personne vient de mourir. Les parents et les amis du défunt ou de la défunte se hâtent d'en faire autant dès qu'ils sont instruits de la triste nouvelle. J'espère que maintenant tu connais Bergen aussi bien que moi. Toutefois, avant de me mettre en route pour la chute du Voring, je te dois encore une explication au sujet de l'*étoile du matin* des vatchmen. C'est un globe de cuivre, de la grosseur d'une orange environ, solidement fixé à l'extrémité d'un gros bâton de plus d'un mètre de longueur et hérissé d'un nombre considérable de pointes de fer aussi aiguës que des poinçons. Cette arme est fort dangereuse; je ne m'exposerai certes pas à en recevoir un coup.

N° 38. Norvége. — Le Chaos. Route de Voring's Foss. D'après M. de Beaumont.

En route maintenant, non pour les délicieuses villas qui entourent Bergen, non pour les agréables montagnes (bergen) qui la dominent et auxquelles elle doit son nom, mais pour la chute du Voring, une des cent merveilles du monde.

Nous étions partis de Bergen à cheval, mais nous ne tardâmes pas à changer de moyens de transport. A Lyse, joli petit village situé à l'entrée des golfes Sonnager et Bjorne, nous prîmes

un bateau qui nous conduisit en quatre heures à l'entrée du grand *fiord* de Hardanger, que nous devions remonter tout entier. Quand nous y arrivâmes, le jour touchait à sa fin; nous mîmes pied à terre pour aller passer la nuit dans une cabane de pêcheurs pittoresquement posée au sommet d'un rocher haut de plus de trente mètres; et, le lendemain matin, nous étant embarqués de bonne heure, nous naviguâmes enfin sur ce *fiord* dont j'avais tant entendu parler à Bergen et que j'étais si curieux de visiter. Dans beaucoup d'autres régions de notre globe, on trouve des montagnes, des vallées, des plateaux, des lacs et des cascades, mais la Norvége est la seule qui offre aux touristes des *fields* et des *fiords*.

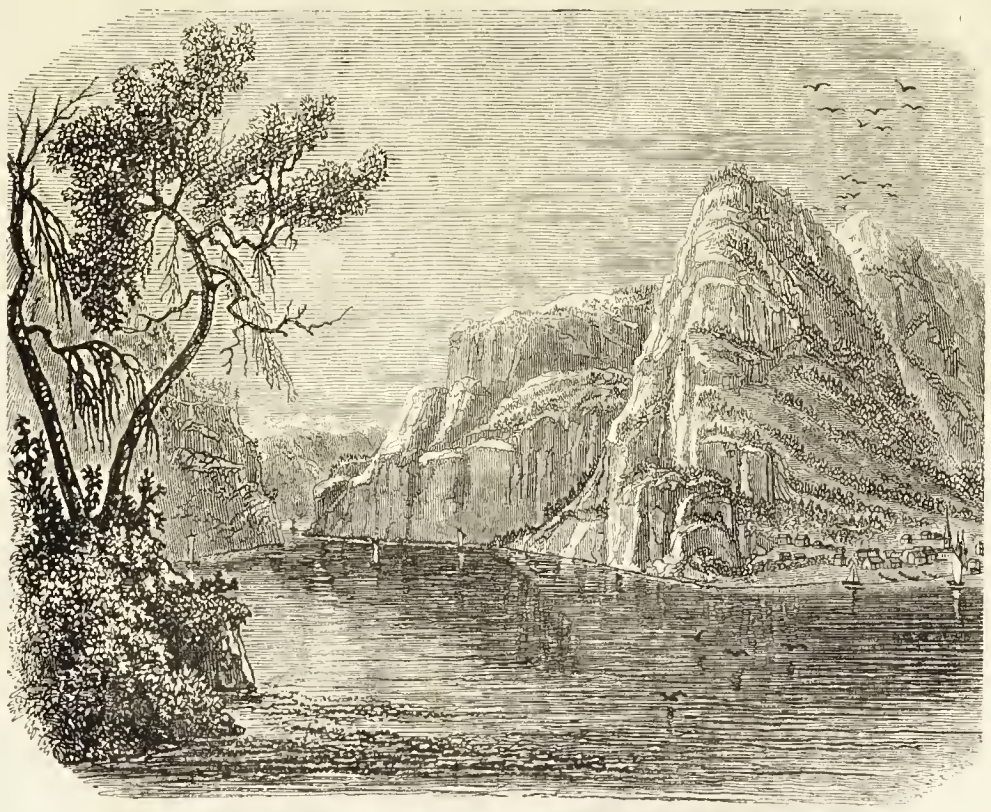
La Norvége, cette curieuse moitié de la péninsule scandinave, s'étend depuis les 57° 57' de latitude jusqu'au 71° 11', entre le 22° et le 49° de longitude. Elle a 1,980 kilomètres du nord au sud, 400 kilomètres de largeur moyenne dans le sud, de 100 à 300 kilomètres dans le nord. Les Dofrines, formés des monts Kiölen, Dover et Sevons, la séparent de la Suède. Cette chaîne, dont les plus hauts sommets, couverts de neiges qui ne fondent jamais, dépassent 2,000 mètres, est parallèle à la mer Glaciale et à la mer du Nord, dans lesquelles son versant occidental s'enfonce presque à pic, tandis que son versant oriental s'abaisse par des pentes successives vers la Suède, le golfe de Bothnie et la mer Baltique. Entre ces deux versants s'étendent de vastes plateaux qu'on appelle des *fields* ou *fjelds*. Quelques-uns, situés à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ont 12 et 18 milles. Dominés par les pics les plus élevés du système scandinave, ils sont couverts de lacs et de nombreux cours d'eau les arrosent. Pour te faire bien comprendre ce que c'est qu'un *fiord*, je devais te dire d'abord ce que c'est qu'un *field*, car, bien que les *fields* n'auraient pu créer les *fiords* sans le secours de la mer, s'il n'y avait pas eu de *fields*, il n'y aurait pas de *fiords*.

De tous les voyageurs dont j'ai lu les relations, M. Adalbert de Beaumont est celui qui a le mieux expliqué l'origine des *fiords*. « Qu'on se figure, dit-il, 500 lieues de montagnes encombrées de neige pendant huit mois, puis un soleil qui, apparaissant tout à coup, ne quitte plus l'horizon ni jour ni nuit; un soleil brûlant et continuel luttant avec les glaces d'un hiver sans fin. De ce combat, on comprend quels grands spectacles doivent naître. Alors les fleuves suspendus reprennent leur violence; ils brisent, renversent, emportent tout, et forment ces chutes gigantesques dont aucun pays du monde ne saurait donner idée. Ces gouffres et ces ravins profonds, où maintenant le regard se perd, l'eau les comble alors; ces rochers, que les forces si puissantes de la mécanique ne feraient pas mouvoir, l'eau les roule comme des grains de sable; et ces vastes abîmes qu'on croirait entr'ouverts par une convulsion du globe, c'est l'eau qui les a creusés, l'eau plus puissante que la poudre et l'acier, parce que sa force, c'est la constance, et la constance c'est le temps qui vient à bout de tout!!!

» Ainsi déchirées jusque dans leurs entrailles par ce ravage intérieur, par ces fleuves qui, partis des cimes glacées, se dirigent tous parallèlement vers la mer, les Alpes scandinaves donnent alors accès aux vagues d'un Océan furieux qui les minent en sens contraire.

» On voit donc d'un côté la mer frappant sans relâche son adversaire inerte et s'avançant victorieuse; de l'autre, les cascades, produit des immenses accumulations de neige de l'hiver qui s'élancent des sommets, se réunissent et se grossissent sur les plateaux, forment les torrents qui creusent les vallées, les entraînent à leur suite et vont rejoindre, chargés de dépouilles, cet Océan qui les attire... C'est ainsi que ces deux ennemis, luttant pour la même cause, se rejoignent bientôt, puis envahissent tous les endroits plats, remplacent les vallées et donnent naissance à ces longs canaux, à ces corridors étroits, à ces rues tortueuses qui font de ce pays un pays sans pareil.

N° 39. Norvége. — Le glouton. Dessin de M. Suzemihl.



N° 40. Norvége. — Golfe de Hardanger. D'après M. Ad. de Beaumont.

» Ce sont ces canaux, creusés jusqu'au cœur des plus hautes montagnes, ayant pour origine et pour cause les cascades et la mer, qui prennent le nom de *fiord* ou *fjord*. »

De tous les Fiords norvégiens, le Christiania-Fiord est le plus large, le Sögne-Fiord est le plus long, — il a plus de 30 lieues, — et le Hardanger-Fiord est le plus beau. La plupart se divisent en plusieurs branches, et, à mesure qu'on les remonte, leurs bords deviennent plus escarpés et plus pittoresques. Presque tous se terminent par une cascade. Ils abondent en saumons; aussi les amateurs de pêche y font-ils des excursions aussi intéressantes que les artistes. Les chasseurs y tuent également beaucoup de gibier, principalement des oiseaux sauvages, sur les flancs et les cimes des montagnes dont leurs eaux baignent la base.

Pour te donner une idée de la quantité de poissons qu'on y trouve, je te citerai un seul fait. M. Lassels de Liverpool a pris à Böen, sur le Hardanger-Fiord, du 30 juin au 19 juillet 1841, 216 saumons du poids total de 2,145 livres. Le plus petit pesait 4 livres, le plus gros 30 livres.

Nous naviguâmes un jour tout entier sur le Hardanger-Fiord pour nous rendre à Kinserwig, église principale et prévôté du canton situées dans la branche appelée Samler-Fiord. Jamais, non, jamais, je n'oublierai cette délicieuse promenade. Plus on avance dans ce magnifique fleuve marin, plus il se contourne, plus il se ramifie; c'est comme une rue principale à laquelle viennent aboutir des rues plus étroites, et, sans la hauteur de ces murailles si bien tranchées, on dirait, à voir la régularité des plans, un travail exécuté par la main des hommes. A chaque détour, le paysage change d'aspect: ici, il est gracieux et riant; là, grand et sévère; il offre tantôt des remparts abrupts, nus, blancs comme la neige; tantôt des jardins naturels en amphithéâtre; plus loin, s'élèvent jusqu'aux nues, au-dessus de ces montagnes arides ou boisées, des glaciers qui se réfléchissent dans les eaux du Fiord d'une limpidité et d'une transparence merveilleuses, et sur lesquelles dorment ou se jouent des troupes de cygnes ou d'autres oiseaux au milieu d'une atmosphère violette.

Le troisième jour, nous nous rembarquâmes de bonne heure, après avoir passé une excellente nuit chez le vénérable curé de Kinservig, et nous remontâmes l'Eid-Fiord, une des ramifications du Samler-Fiord. Cette journée ne fut pas moins belle et intéressante que la précédente. Le soir venu, nous prîmes terre à l'extrémité du golfe au hameau de Vige-Grund, où le pain est inconnu; nous bûmes du lait et mangeâmes quelques pommes de terre, puis nous nous couchâmes sur des bottes de paille, et nous dormîmes d'un profond sommeil...

Le lendemain, nous nous étions levés avec le jour; mais les chevaux dont nous devions nous servir se firent attendre, bien qu'ils eussent été commandés d'avance. Heureusement c'était un dimanche. Je profitai de ce retard pour examiner les costumes pittoresques (*gr. n°* 36) des hommes et des femmes qui se rendaient à l'église de tous les points de la vallée. Le paysan norvégien est très-religieux. Dans les montagnes beaucoup de familles demeurent à six, huit et quelquefois dix lieues de l'église; cependant elles assistent régulièrement, hiver et été, au service divin. Quelques-unes se construisent près de l'église une cabane afin d'avoir au moins un abri quand elles vont remplir leurs devoirs de religion. Ceux qui ne peuvent, pour raison de santé ou pour toute autre cause, entreprendre cette longue et pénible excursion, ne passent pas un jour de fête dans leur demeure sans

réciter quelques psaumes et faire une lecture pieuse. Il n'y a si pauvre habitation de Norvége où l'on ne soit sûr de trouver une bible, un psautier et quelques livres de prières, et, dans les familles aisées, ces livres sont reliés avec soin et ornés de fermoirs en argent.

Les églises norvégiennes sont comme les maisons (*gr. n°* 35) entièrement construites en bois. Seulement leur architecture est encore un peu plus étrange, je devrais dire chinoise. En général, les maisons se composent de poutres rondes posées horizontalement l'une sur l'autre et réunies par de fortes entailles aux quatre coins. Un grand nombre sont au dehors comme au dedans revêtues de lambris. Elles durent fort longtemps. L'humidité n'y pénètre point et la chaleur n'y est pas absorbée comme dans les maisons en pierre : aussi sont-elles très-confortables et très-saines. Hautes, larges et couvertes en tuiles dans les plaines et surtout aux environs des villes, dans les contrées montagneuses elles sont moins élevées, plus petites et couvertes d'écorces de bouleaux et de gazon. Souvent la maison de l'habitant des montagnes n'a que deux chambres, mais autour d'elle s'élèvent plusieurs cabanes servant d'étable, de grange et de magasin. Les meubles qu'on trouve dans ces habitations rurales sont en général très-simples. Les paysans les fabriquent eux-mêmes. Dans les montagnes, les pères de famille avaient autrefois la coutume d'acheter, à chaque millier d'écus qu'ils parvenaient à économiser, un vase en cuivre qu'ils suspendaient à la muraille comme un signe de la prospérité de leur maison. Maintenant ils préfèrent acheter des cuillers, des coupes en argent; mais les vases de cuivre ont été conservés, la maîtresse de la maison les nettoie avec soin et s'enorgueillit de les voir reluire sur les murs de sa plus belle chambre. Dans quelques provinces on avait l'habitude de planter dans les chaises les premières dents des enfants, et il y a tel paysan, assure M. X. Marmier à qui j'emprunte ce fait, qui s'asseoit encore sur des meubles ornés ainsi des dents de son père et de ses aïeux...

Mais j'aurais tant de détails à te donner sur ce curieux pays et sur ses habitants que je pourrais aisément en remplir dix lettres comme celle-ci! Il ne me reste plus que deux pages à couvrir. Je me hâte donc d'arriver au dénoûment, c'est-à-dire à la cascade (foss) du Voring. Je ne te parlerai ni d'un lac sauvage (syssen soe) que nous avons traversé en bateau — entonnoir le long des parois duquel glissent je ne sais combien de cascades qui les polissent sans les entamer — ni du pont de Lund (*gr. n°* 37) situé dans la vallée de Voring, singulier assemblage de morceaux de sapins et de cordes qui semble construit tout exprès pour exercer des acrobates et du haut duquel j'ai failli tomber dans un torrent rapide et bruyant à 15 mètres au-dessous, ni du Chaos (*gr. n°* 38), amas bizarre de rochers éboulés sur une pente rapide et qu'il faut gravir par le plus pittoresque de tous les escaliers que j'aie jamais montés. Qu'il te suffise de savoir qu'après une excursion de deux heures, tantôt dans des fondrières, tantôt dans des sentiers presque à pic aussi difficiles que celui du Chaos, tantôt enfin au fond de gorges d'où l'on croit qu'on ne pourra jamais sortir, nous atteignîmes le plateau qui conduit à Voring's-Foss.

Rien de plus triste que cette plaine moussue et mouvante. Tout ce qui n'y est pas roche y est fondrière; on n'y aperçoit que des bruyères et des bouleaux rabougris. Elle était tellement imbibée par les neiges que nos chevaux, enfonçant jusqu'au ventre, refusèrent de nous porter plus loin. Il nous fallut mettre pied à terre. Nous étions encore éloignés de la cascade d'au moins vingt minutes, mais nous en entendions depuis longtemps le bruit, et une énorme colonne de vapeur blanche, qui jaillissait incessamment dans l'air, nous indiquait la direction que nous devions suivre. N'étaient ce bruit et cette vapeur, on ne la trouverait pas sans guide, tant elle est encaissée entre les rochers. On ne l'aperçoit que lorsqu'on arrive sur le bord du gouffre étroit où elle se précipite d'une hauteur de plus de 300 mètres, et encore ne peut-on l'admirer que de haut en bas, d'un angle de la corniche qui la surplombe, car les parois de l'abîme sont tellement escarpées, le fond en est si étroit qu'on ne saurait y descendre qu'en se faisant attacher à l'extrémité d'une corde.

N. 41. Norvége. — Chute du Voring. D'après M. Ad. de Beaumont.

Le torrent du Voring-Dal est alimenté par neuf ou dix lacs supérieurs, réservoirs des fontes des neiges de tout le haut chaînon du Syssendal, dans le *Hardanger-Fjield*, dont les sommets, vastes plateaux supérieurs, atteignent 1,500, 1,800 et 2,000 mètres. Après s'être grossi de toutes les eaux de ce plateau sur un rayon de près de quinze lieues, il arrive immense, imposant, impétueux dans la haute vallée de *Moëb*. Bien qu'il coule en plaine pendant quelque temps, on le voit essayer sa force contre des bandes de rochers inclinés, qui, tout en lui présentant le dos de leur couche, n'en ont pas moins été cannelés par ses flots sur toute leur étendue. Immédiatement après, il fait un coude, et, trouvant dans le roc, cependant si solide, un interstice, un espace libre, par suite de quelque soulèvement sans doute, il s'y précipite et tranche en deux, d'un seul coup, toute la montagne sur l'immense hauteur perpendiculaire de 330 mètres.

C'est la plus grande cascade du monde entier, si on en excepte celle de Gavarni dans les Pyrénées, qui a près de 390 mètres, mais qui n'est, comme le Staubbach en Suisse, qu'un filet d'eau, flottant au gré du vent et réduit en poussière avant d'arriver à terre. Elle ne peut être comparée qu'au Riukan-Foss près de Christiania, moins haute de 33 mètres quoique aussi forte et aussi belle. Pour te faire une idée du spectacle sublime que j'avais sous les yeux, il faut te représenter la Seine tombant à l'époque des plus grandes eaux de trois fois la hauteur du dôme des Invalides (*gr. n°* 41).

« A en juger par la masse énorme des eaux qui se précipitent et par la manière calme dont elles reviennent à la surface, à voir le vaste entonnoir formé au pied de la chute par l'aspiration qu'elle exerce en s'enfonçant, on doit conclure, dit M. Adalbert de Beaumont qui avait fait la même excursion avant moi et qui a aussi bien dessiné que décrit cette merveille de la nature, on doit conclure que la profondeur du gouffre sous l'eau est immense. Telle est donc la source, le principe des fiords norvégiens; après quelques siècles peut-être cette cascade disparaîtra sous l'effondrement de la montagne qu'elle fatigue sans relâche, et, dans ce cataclysme, le fiord d'Eid, réuni au lac de Syssen, remontera sans doute jusqu'ici.

» En face, de l'autre côté, ajoute le même voyageur, qui me permettra, je l'espère, de lui emprunter sa charmante description, on voit descendre des flancs du pic de Normand's Jokeln, haut de 1,800 mètres, un petit torrent, blanc comme le lait, qui, après avoir serpenté dans ces prairies de mousse, arrive au bord du précipice qui l'attire, puis, timide, furtif, et comme s'il redoutait le saut prodigieux qu'il va faire, se glisse, s'attache et se faufile entre toutes les immenses et étranges aspérités de ce rocher. On dirait, ainsi éparpillé comme une chevelure en désordre, voir un lierre aux cents bras s'accrocher aux créneaux d'une vieille muraille; ou plutôt, tant la noirceur du rocher fait ressortir la blancheur de l'eau, ce serait une clématite en fleurs enveloppant de ses guirlandes parfumées un rempart antique... Ainsi le Voring's Foss se compose de deux chutes qui, parties de deux points opposés, aboutissent au même centre : l'une est un fleuve immense, qui forme une gigantesque parabole; l'autre est une gracieuse cascade, encore embellie par les accidents qu'elle crée. Au fond du gouffre, des vapeurs bleuâtres, et épaisses comme des nuages, circulent sans cesse; ces vapeurs irisées, que forme la poussière des chutes, sont regardées par les paysans comme des divinités protectrices. »

Un seul incident digne d'une mention a signalé notre retour à Bergen. Chemin faisant, nous avons ren-

contré un paysan qui conduisait un cheval chargé de deux animaux morts que je ne connaissais pas.

— Quels sont ces animaux, lui demandai-je, et où les transportez-vous ainsi?

— Ce sont des gloutons, monsieur, me répondit-il, et je les mène au Foged (député) du district afin qu'il en marque la peau et me délivre un certificat à l'aide duquel je puisse toucher la récompense qui m'est due.

— Les gloutons sont donc des animaux dangereux et nuisibles?

— Si dangereux et si nuisibles que la loi accorde la même prime à celui qui en tue un qu'à ceux qui tuent un ours, un loup, un chat-tigre ou un lynx.

— Et quelle est cette prime?

— Trois species (16 fr. 80 cent.).

— En tue-t-on beaucoup?

— On n'en a pas encore détruit une grande quantité, car la loi qui accorde cette prime n'a été votée que l'année dernière, au mois d'août 1845, par le Storthing.

— Y a-t-il beaucoup de gibier dans ce pays? lui demandai-je encore avant de le quitter.

— Oui, monsieur, me répondit-il; nous avons des rennes, des élans, des cerfs, des lièvres et surtout des oiseaux d'eau. Mais, dans quelques années, il y en aura bien davantage.

— Pourquoi cela?

— Jusqu'à l'année dernière, la chasse avait été complétement libre. La loi dont je viens de vous parler, l'a interdite à des époques qu'elle a déterminées et qui varient selon les animaux qu'elle a pour but de protéger. Ainsi, ajouta-t-il avec un soupir qui me prouva qu'il ne partageait pas complétement l'opinion des législateurs de son pays; ainsi un élan ne peut plus être tué que du 1er août au 1er novembre et seulement par le propriétaire du sol sur lequel il se trouve; et encore chaque propriétaire n'a-t-il le droit que d'en tuer un chaque année. Toute contravention à ces dispositions de la loi est punie d'une amende de 40 species (224 francs). Si on tue un lièvre entre le 1er juin et le 15 août sur un terrain qui ne vous appartient pas, on paye deux species (9 francs 20 centimes). Les autres animaux sont tarifés dans la même proportion...

N° 42. Norvége. — Le lemning, ou le lapin de Norvége.

Quoique cette loi, dont la nécessité commençait à se faire sentir, n'ait pu produire que peu d'effets, la Norvége est encore aujourd'hui, pour les chasseurs comme pour les pêcheurs, un vrai paradis. Aussi y vient-il chaque année des pays étrangers un nombre considérable d'amateurs, surtout des Anglais.

Le glouton (*gr. n°* 39) est plus commun en Laponie et dans les déserts de la Sibérie qu'en Norvége. Il a la taille d'un gros chien braque, mais les jambes beaucoup plus courtes, la queue courte, le corps trapu, et en général les formes lourdes. Sa fourrure est très-belle et fort estimée des Russes, qui la préfèrent à toutes les autres, si on en excepte l'hermine, pour garnir les bonnets et faire des manchons. Elle est d'un brun-marron foncé avec une grande tache discoïdale plus foncée sur le dos et quelquefois des teintes plus pâles. Sa voracité lui a fait donner le nom significatif qu'il porte. Quand il a trop faim, il déterre les cadavres humains pour les dévorer jusqu'aux os. Mais, en général, il se nourrit de rennes, d'élans et d'autres animaux plus petits. Comme il marche très-lentement, il emploie diverses ruses pour s'en emparer. Le plus souvent, après avoir reconnu les sentiers frayés par les rennes sauvages lorsqu'ils sortent d'une forêt à la recherche d'un pâturage, il grimpe sur un arbre, se poste sur une branche, et, dès que l'animal passe à sa portée, il s'élance, et d'un bond lui saute sur la croupe ou sur le cou : il s'y cramponne si fortement, avec ses griffes et ses dents, qu'il est impossible au malheureux renne de s'en débarrasser. Le renne court, bondit, se frotte contre les arbres, se roule sur la terre et fait vainement tous les efforts imaginables pour se délivrer de son terrible ennemi; celui-ci ne lâche jamais prise et ne continue pas moins à le dévorer vivant, jusqu'à ce que l'horrible blessure qu'il lui a faite sur le dos l'épuise et le fasse tomber mourant sur le gazon. Le glouton alors mange sa proie à son aise, et, lorsqu'il est rassasié, si le cadavre n'est pas trop lourd, il l'emporte et le cache dans la forêt.

J'ai encore vu en Norvége un animal particulier à ce pays. C'est le lemning ou lapin de Norvége (*gr. n°* 42). Ce quadrupède est de la grandeur d'un rat : il a cinq doigts aux pattes de devant; son pelage est agréablement varié de noir et de jaune sur le dos; le ventre et les flancs sont blancs. Il vit dans un terrier, au fond duquel il se creuse une chambre et où il élève sa famille; mais il n'y fait pas de magasin et n'y amasse point de provisions. Sa nourriture consiste en lichens pendant l'hiver, en herbes dans la belle saison. Par un instinct inexplicable, les lemnings devinent si l'hiver sera rigoureux, et ils émigrent dans des pays où la température est plus douce et où ils peuvent par conséquent trouver de quoi se nourrir. Ils marchent pendant la nuit, font halte pendant le jour et dévastent les pays qu'ils traversent. Il n'en revient qu'une faible partie, pas même la moitié. Les renards, les oiseaux de proie, d'autres animaux, la fatigue, la faim, les naufrages — car ils traversent des rivières et des bras de mer — en détruisent durant leur voyage des quantités considérables. Ces animaux sont doux, mais braves; ils se défendent jusqu'à la mort contre les autres animaux ou les hommes qui les attaquent.

N° 43. Mer du Nord. — Les oiseaux et les baleines. D'après M. Ad. de Beaumont.

CHAPITRE V.

LA PÊCHE DE LA BALEINE.

22 août. Hammerfest.

Me voici déjà au bout du monde, mon cher ami. Hammerfest, d'où je t'écris, est la ville la plus septentrionale qui existe, si on peut donner le nom de

ville à cinquante maisons de bois, semblables à des joujoux d'enfants qui, depuis le commencement de ce siècle, se sont construites par 70° 39' 15" de latitude, au bord d'une baie de l'île Hvalöe ou de la Baleine, sur un sol tellement calciné par le froid (passe-moi l'expression) qu'on n'y trouve pour toute végétation que du lichen blanc et quelques arbrisseaux rampants (*gr. n°* 51). Cette position, peu agréable, comme tu peux en juger, ne laisse pas, à ce qu'il paraît, que d'avoir ses avantages. Dès le milieu du moyen âge, le nom de Hammerfest apparaît dans les annales du commerce du Finmark. Ce n'était alors qu'un groupe de cabanes. Sa population, fort misérable d'ailleurs, fut réduite à une espèce de servage jusqu'en 1789 par une Société avide à laquelle le gouvernement danois avait vendu le monopole du commerce du Finmark. Mais, à cette époque, ce marché ayant été rompu, Hammerfest, redevenue libre, reçut ses priviléges de ville marchande. On la crut alors destinée à être le point central du commerce des mers du Nord. Ces espérances furent trompées. M. Léopold de Buch, qui la visita en 1801, en a tracé le tableau suivant : « Toute la ville, dit-il, y compris la demeure du prêtre, se compose de neuf habitations, quatre marchands, une maison de douanes, une école et un cordonnier. Sa population ne s'élève pas à plus de quarante personnes. On n'y trouve aucune subsistance, pas même du bois pour se chauffer. » Cette description n'est plus vraie. J'ai trouvé à Hammerfest environ 100 maisons, 500 habitants, plusieurs magasins, deux auberges, qui se parent du titre d'hôtel ; des fabriques et même un jeu de billard. Au moment où je t'écris, je pourrais compter dans son port, qui est sûr, commode, garni de plusieurs débarcadères et défendu par trois batteries, une vingtaine de bâtiments à l'ancre, sans comprendre dans ce nombre ceux qui arrivent et qui partent. On calcule qu'il y entre chaque été de 200 à 250 barques de pêcheurs et environ 100 navires. Quelques-uns de ces bâtiments ne font que traverser la baie pour se diriger sur Archangel ou Tromsöe, mais la plupart s'arrêtent et prennent, en échange de la farine, du chanvre et des étoffes qu'ils apportent, du poisson sec et salé, de l'huile de poisson, des peaux de rennes, de chèvres, de loutres, de renards et de l'édredon. Les navires russes sont en immense majorité. La Russie a accaparé à peu près tout le commerce du Finmark.

N° 44. Mer du Nord. — Les morses. Dessin de M. Suzemith.

A en juger par ce que j'en ai vu, Hammerfest ne doit pas être une résidence trop désagréable. On y vit bien. Les commerçants font venir par mer tout ce qu'il est possible de se procurer à prix d'argent, et, quand on entre dans leurs maisons de bois si simples à l'extérieur, on est tout étonné d'y trouver, dans les salons, meublés avec luxe, des pianos d'Érard ou de Pleyel, les publications les plus nouvelles de France et d'Angleterre, l'*Illustration* à côté des morceaux de musique à la mode à Paris, et dans les salles à manger des tables d'acajou couvertes non-seulement de magnifiques cristaux, mais des mets les plus rares, des vins les plus exquis, des friandises les plus délicates : on se croirait dans la Chaussée-d'Antin ou dans le West-End. D'ailleurs, pendant la semaine que j'y ai passé, j'ai été favorisé par un temps bien rare sous cette latitude. La ville était d'autant plus animée que chacun voulait jouir de ces beaux jours si peu nombreux ; toute la population valide, oubliant ses affaires, se promenait dans les rues ou sur les collines voisines. Un soir, je montai au sommet du Tyve-Field, appelé Berget-Kjuven (Montagne du Voleur), pour y voir se lever le soleil à minuit. C'est de là que l'on découvre le mieux dans son ensemble le panorama de la ville, du golfe, des îles voisines, la chaîne du Sorö, couverte de neiges éternelles, et la langue étroite du cap Fuglenas ou promontoire des Oiseaux, qui défend la baie contre les agitations de la pleine mer. Au moment où le soleil se leva, il n'y avait aucun nuage dans le ciel. Sa lumière douce et tremblante, comme celle de la lune, éclaira de teintes orange et rose l'étrange paysage que j'avais sous les yeux. C'était un spectacle mélancolique, mais qui ne manquait ni d'originalité ni de grandeur.

N° 45. Pêche de la baleine. — Attaque d'une baleine. Dessin de M. Saint-Aulaire.

Malheureusement les étrangers qui font à Hammerfest un séjour plus long que le mien ne tardent pas à constater que ces beaux jours n'apparaissent que de loin en loin. « Un brouillard épais, dit M. X. Marmier, voile l'azur du ciel, le froid recommence au

beau milieu de l'été. Puis bientôt les bâtiments étrangers disparaissent l'un après l'autre, les entrepôts se ferment, les affaires cessent, tout retombe dans un profond silence. Voici l'hiver, et quel hiver! des nuits sans fin, un ciel noir, un sol glacé. A midi, au mois de décembre, il faut se placer bien près de la fenêtre pour pouvoir lire quelques pages. Du matin au soir la lampe est allumée dans toutes les maisons, et plus d'étrangers, plus de mouvement, plus de nouvelles. La poste, qui doit venir trois fois par mois, n'arrive plus qu'à des époques indéterminées. Celle qui passe à travers les montagnes de Suède est souvent arrêtée par la nuit et les mauvais chemins; celle qui vient de Drontheim par mer rencontre encore plus d'obstacles. La ville, naguère si occupée et si vivante, est maintenant, comme un monde à part, isolée de l'univers entier. Les pauvres gens qui l'habitent cherchent alors tous les moyens possibles de se distraire. Ils ont formé une association pour se procurer des livres danois et allemands; ils se rassemblent, le soir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, si les tourbillons de neige ne les empêchent pas de sortir. Ils boivent du punch, ils fument, ils jouent aux cartes. Les plus lettrés d'entre eux doivent se résigner à ces distractions monotones, car lire ou écrire longtemps à la lueur d'une lampe est chose impossible. Un de leurs grands plaisirs lorsque parfois le ciel s'éclaircit est de prendre les longs patins en bois norvégiens et de s'en aller courir à travers les rocs et les montagnes, dont les flots de neige effacent toutes les aspérités.

» Vers la fin du mois de janvier, ils commencent à chercher à l'horizon les premières lueurs du soleil qui les a fuis pendant si longtemps. D'abord on ne distingue dans la brume sombre qu'une teinte rougeâtre; mais c'est le signe que chacun connaît et dont chacun se réjouit; c'est le signe précurseur de ce soleil qui va raviver la terre et les hommes. Le premier qui l'a vu surgir l'annonce à haute voix, et tout le monde accourt sur la colline, et, ce jour-là, c'est fête dans toutes les familles. Peu à peu, la teinte rouge grandit. C'était une ligne informe, c'est maintenant un large disque qui traverse les nuages et qui, de semaine en semaine, s'arrête plus longtemps à l'horizon jusqu'à ce qu'il y reste sans relâche des mois entiers. »

J'ai passé vingt jours sur le baleinier qui m'a amené ici, et, bien que je me sois plus d'une fois surpris à soupirer après la terre, à te parler franchement, je ne regrette pas cette excursion maritime. J'ai vu des baleines, j'ai assisté à des pêches intéressantes, j'ai navigué en vue du cap Nord, j'ai débarqué sur ses rochers. Mais permets-moi de suivre l'ordre chronologique dans mon récit, et avant de le commencer laisse-moi te décrire d'abord le bâtiment sur lequel j'ai fait ce curieux voyage. Qui connaît un baleinier, les connaît tous.

Le bâtiment destiné à la pêche de la baleine est généralement un grand trois-mâts de quatre ou cinq cents tonneaux, équipé, approvisionné avec soin et disposé de manière à pouvoir braver les mers orageuses et les glaces des régions polaires. Il est monté d'une trentaine d'hommes qui remplissent à bord une foule de fonctions distinctes. Parfois le navire a deux capitaines : le capitaine de route, qui commande en chef et conduit le bâtiment où l'on doit stationner successivement; le capitaine de pêche, qui dirige toutes les opérations relatives à la prise et au dépècement de la

N° 46. Pêche de la baleine. — Baleine harponnée et remorquée. Dessin de M. Saint-Aulaire.

baleine. Le plus souvent cependant les pouvoirs ne sont pas divisés, et l'autorité suprême se concentre à bord en une seule personne; ce qui évite des rivalités incessantes, des conflits, des luttes intestines, d'où naissaient de fréquents et déplorables désordres.

Quatre ou cinq officiers, y compris le maître de manœuvre, un chirurgien qui a rang d'officier, un charpentier habile, deux tonneliers, un forgeron, un cuisinier et un maître d'hôtel pour l'état-major, un coq ou cuisinier de l'équipage et dix-huit ou vingt matelots, composent le personnel. Mais, parmi ces derniers, il y a encore des attributions diverses. Chaque navire est muni de six ou sept pirogues-baleinières, légères embarcations spécialement construites pour la pêche, et chacune de ces pirogues, commandée par un officier qui prend le titre de *chef*, est montée en outre par un *harponneur*, homme d'élite qui passe bien avant les simples matelots.

Dès qu'on a pris la mer, on établit un rôle de pêche : le chef, le harponneur et les quatre autres rameurs de chaque baleinière sont désignés tour à tour. Ensuite chaque harponneur reçoit vingt harpons, six lances, deux pelles tranchantes, un hachet, deux couteaux d'embarcation, une grande provision de manches de harpons, de lances et de pelles et une quantité suffisante de lignes et menus cordages d'un usage indispensable (*gr. n°* 48).

Puis, tout en faisant route vers les parages où l'on va chercher la baleine, l'équipage se livre sans relâche à une multitude de travaux préparatoires et principalement à l'installation des pirogues dont chacun s'occupe avec une fraternelle sollicitude.

« La pirogue-baleinière, écrivait M. de la Landelle dans l'*Illustration* du 14 décembre 1844, est le premier des instruments du bord, c'est elle qui décidera de la victoire; il faut qu'elle vole comme la flèche. On l'espalme, on la grée de ses appareils, on la dispose pour la chasse et pour le combat. Rien de plus gracieux que ses formes fines, vives, élancées; rien de plus marin que ses proportions : 25 ou 26 pieds de long, 4 pieds 10 pouces de large, 10 pouces de creux sous les bancs de nage. En guise de gouvernail, elle a un aviron de queue, long de 21 ou 22 pieds, que maniera le chef de pirogue; les cinq rames de travers ont 16 ou 17 pieds de longueur; toutes sont de qualité supérieure et garnies au portage soit de cuivre, soit de basane, suivant le poste qui leur est dévolu.

» On a eu soin d'embarquer à bord tout ce qui sera nécessaire à la réparation des baleinières, et le charpentier aura fort à travailler pour les entretenir en bon état durant le cours entier de la campagne.

» Après la pirogue, le harpon joue le rôle le plus important. C'est un dard en fer formant un angle obtus d'environ 120 degrés, dont les côtés tranchants ont 3 pouces de hauteur; nous ne connaissons pas d'arme plus affilée ni plus terrible. Le troisième côté du triangle, épais d'environ 6 lignes, tient par le milieu à une branche en fer d'une extrême souplesse, dans laquelle s'emboîte le manche en bois qui sert à lancer le harpon. Le métal doit être assez malléable pour se tordre en tous sens et ne jamais rompre; il faut qu'en quelques coups de maillet on puisse le redresser, lors même qu'il aurait pris la courbure d'un tire-bouchon. »

Je naviguais assez monotonement depuis cinq jours sur un de ces bâtiments, lorsque tout à coup, au moment où j'y pensais le moins, une voix cria, du haut du grand mât : *Elle souffle!*

— Dans quelle direction? demanda aussitôt le capitaine, qui semblait avoir l'oreille au guet.

Je te fais grâce de la réponse trop technique du matelot placé en vigie, je ne l'ai pas comprise et tu ne la comprendrais probablement pas davantage. Le capitaine ordonna une manœuvre, puis, pendant qu'on l'exécutait, il s'écria :

— Ohé! grand mât, vois-tu cette baleine maintenant?

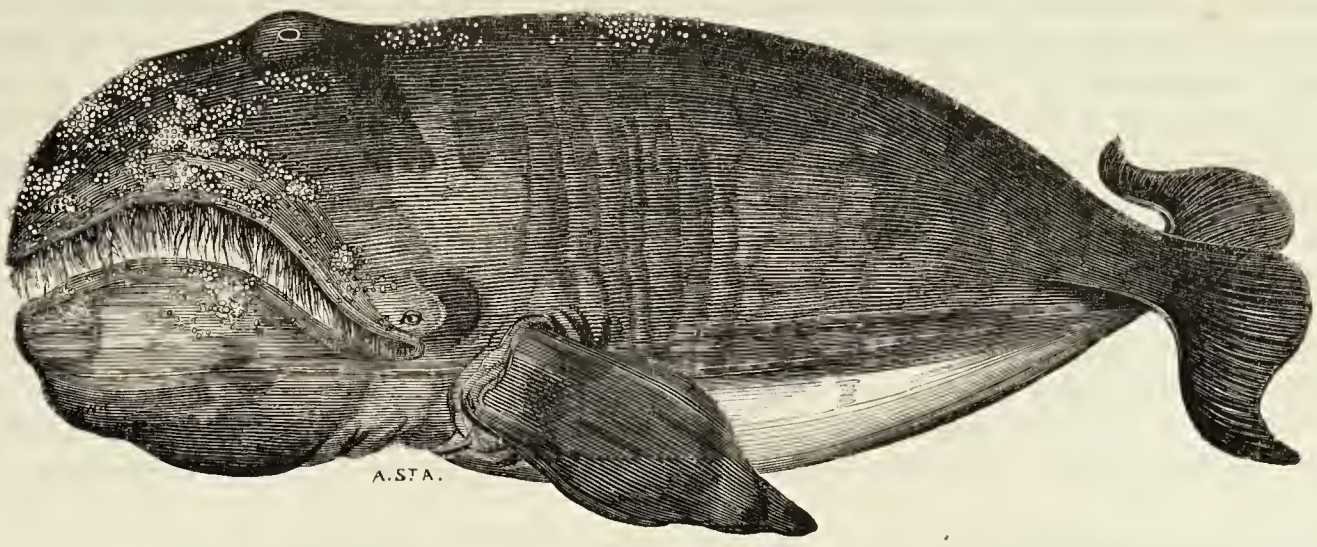
— Oui, oui, monsieur, une *école* tout entière de jeunes baleines. Elle souffle, elle souffle.

— Est-elle encore loin?

— Elle s'approche. Elle n'est plus qu'à deux milles et demi. Elle souffle.

— Éclairs et tonnerres, si près!

Des ordres nombreux, inintelligibles pour moi, accompagnèrent cette exclamation. L'équipage obéit avec une promptitude qui tenait du prodige. Trois embarcations, mises à la mer en quelques minutes, se dirigèrent, à force de rames, dans la direction que la vigie leur indiquait avec un ballon de papier blanc attaché au bout d'un long bâton. C'était à qui arriverait le premier auprès de la baleine. J'avais obtenu du capitaine la permission d'accompagner le contre-maître qui montait la barque de bâbord, et, je te l'avouerai, je n'étais pas sans inquiétude. Les deux autres barques, luttant de vitesse, nous suivaient de si près que je craignais à chaque instant de les voir nous heurter et nous couler bas. En outre, le vent avait tourné brusquement et la mer devenait de plus en plus houleuse.



N° 47. Profil d'une baleine.

— Courage, enfants, criait le contre-maître, ils ne nous rejoindront pas! Encore un effort. Nous arriverons les premiers. Cette baleine est à nous.

En effet, nous restions toujours de plus de 10 mètres en avant des deux embarcations, qui se maintenaient à peu près sur la même ligne, et nous distinguions déjà, à une faible distance, les jets d'eau que lançait en l'air la baleine. Mais, au moment où nous allions l'atteindre, notre proie nous échappa. Elle plongea brusquement, et, quand elle reparut au-dessus des vagues, elle avait gagné sur nous plus d'un mille. Bien que le vent augmentât de violence et que nous fussions déjà trop éloignés du bâtiment, nous n'hésitâmes pas à continuer la chasse. Nos rameurs étaient tout ruisselants de sueur. Heureusement, tant d'efforts devaient être récompensés. Cette fois, nous arrivâmes à distance sans avoir été aperçus. Mais il n'y avait pas une minute à perdre. Le harponneur, un Dieppois nommé Dumont, s'élança sur l'avant de la barque, son harpon à la main.

— Doucement, doucement, mes enfants, s'écria le contre-maître.

— Oui, oui, monsieur.

— Silence et doucement. A toi, Dumont!

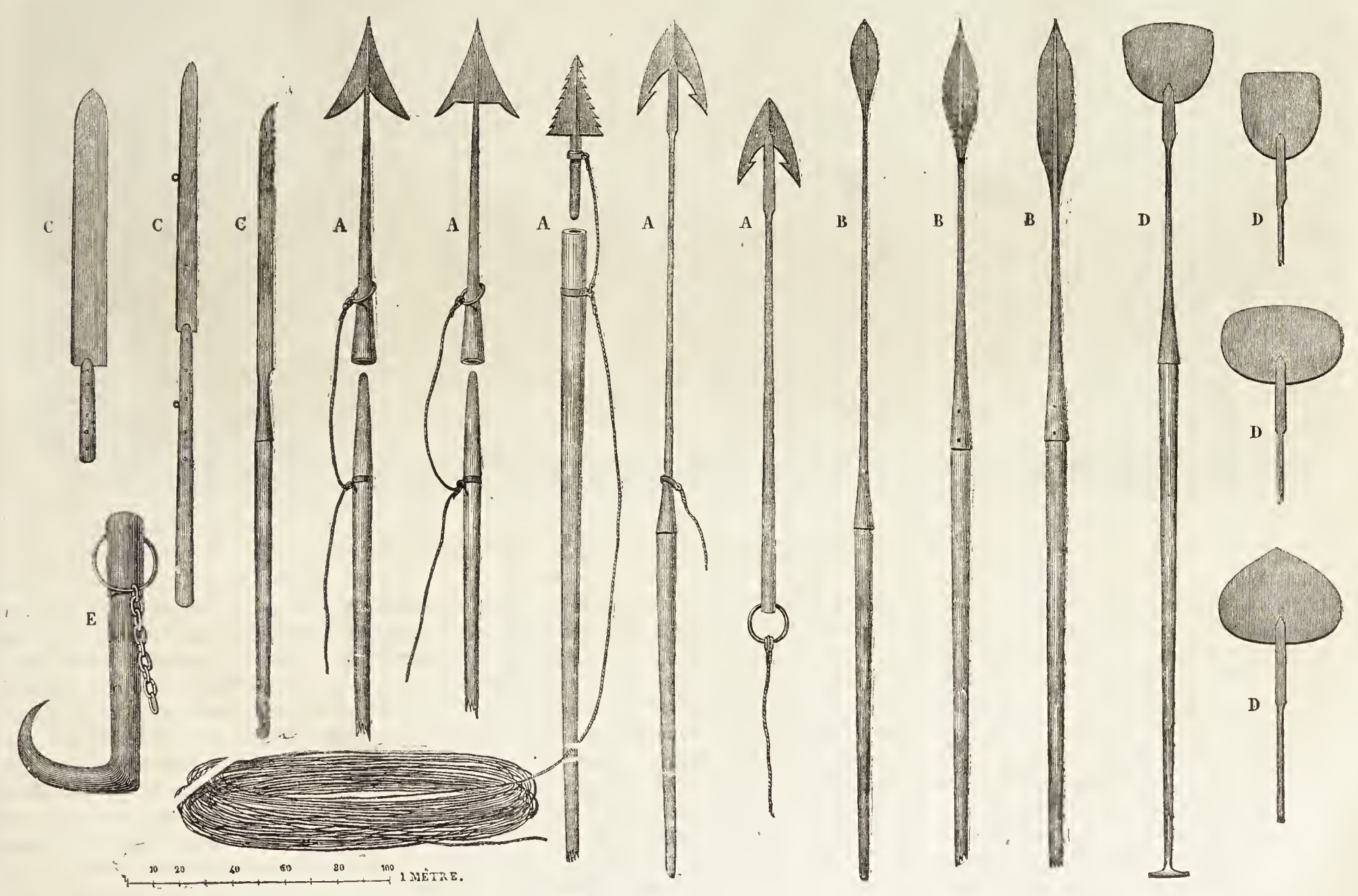
Dumont lança son harpon, qui s'enfonça profondément dans le dos de la baleine.

— Jette-lui en un autre, s'écria le contre-maître. Puis, quand le second eut été lancé, il ajouta d'une voix de tonnerre : Au large tous!

— Au large tous! répétèrent les matelots, et nous nous éloignâmes le plus vite possible du monstre blessé, qui ne tarda pas à lancer en l'air un jet d'eau rougeâtre.

— Elle jette du sang, dit Dumont; c'est une baleine flambée. Il n'y a pas seulement besoin de lui donner le coup de lance.

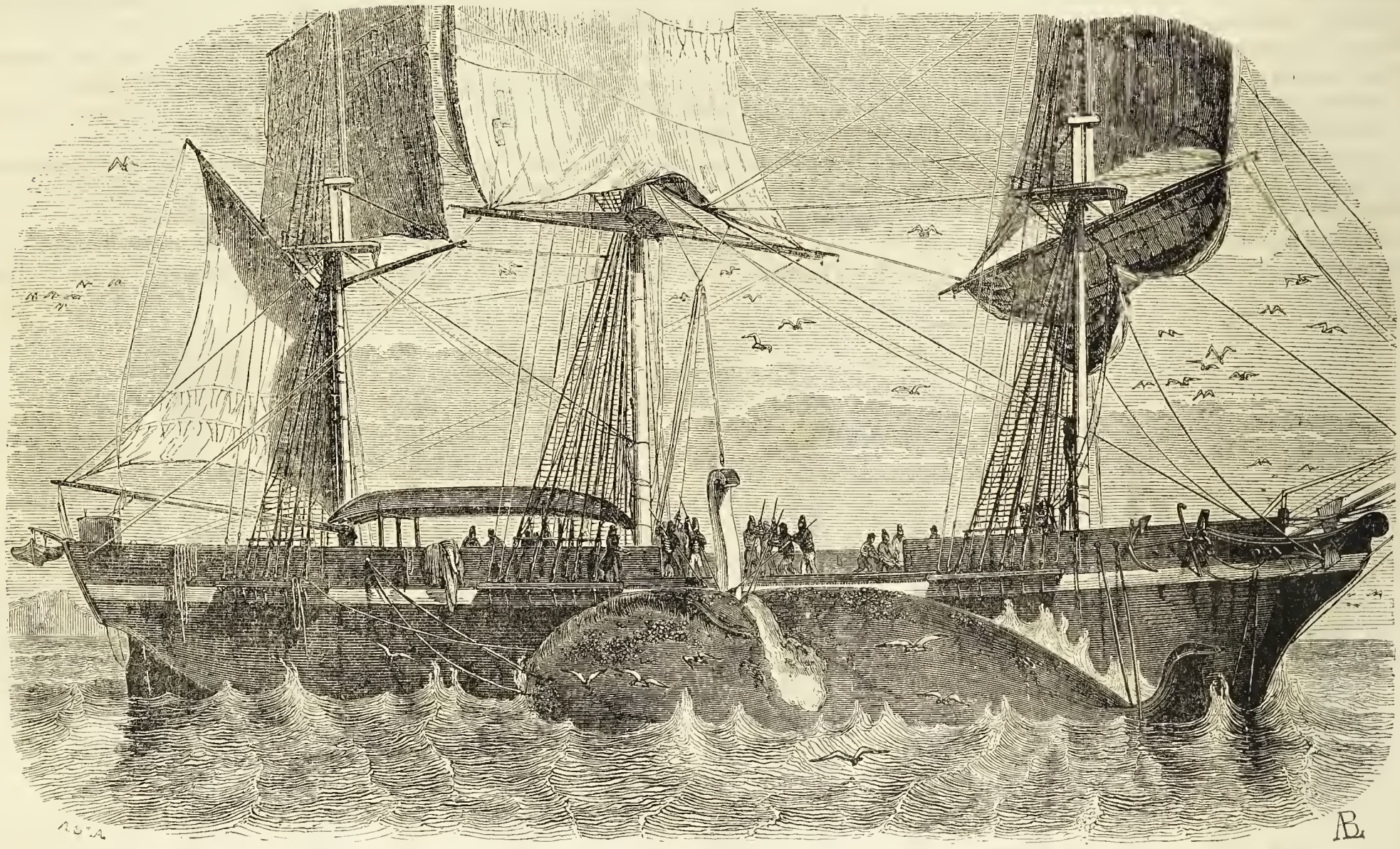
Dumont ne s'était pas trompé. Avant que le contre-maître lui eût plongé dans la partie extérieure qui correspond aux poumons une longue lance à main aiguisée de tous côtés (*gr. n° 45*), la baleine, blessée à mort et épuisée par la perte de son sang, commença à s'agiter dans les dernières convulsions de l'agonie; elle se jetait de côté et d'autre et battait la mer de sa queue en poussant des hurlements de plus en plus faibles. Elle n'était déjà plus à craindre. Nos rameurs s'arrêtèrent pour contempler tranquillement ce spectacle, qui m'avait causé une vive émotion, et, quand le monstre expirant se pencha en tournant sa tête vers le soleil, un long et éclatant hourra de joie s'échappa simultanément de toutes les bouches.



N° 48. Pêche de la baleine. — Instruments de pêche. — A. Harpons. B. Lances. C. Couteau. D. Pelles tranchantes. E. Croc.

Presque au même moment, un des deux autres canots remportait, à un mille de nous, une victoire aussi facile et aussi bruyante. Mais comme nous étions menacés d'une tempête, renonçant à donner la chasse aux autres élèves de cette *école*, nous revînmes au bâtiment en remorquant nos prises (*gr. n°* 46). La plus petite de ces deux baleines avait environ 8 mètres de long et la plus grosse 14; la tête de cette dernière n'avait guère moins de 4 mètres et contenait une cavité assez vaste pour loger trois hommes après que l'huile en eut été extraite. Lorsque plusieurs baleines sont en vue, on plante sur le cadavre de celle qui a été capturée un bâton de un à deux mètres, surmonté d'un petit drapeau, puis on l'abandonne pour poursuivre les autres. Sans cette précaution, on courrait le risque de ne pas retrouver ses prises; car les masses noirâtres des baleines mortes s'élèvent à peine au-dessus de la surface de l'eau.

Voilà, mon cher ami, le récit complet et fidèle de ma première et de ma dernière pêche — le mot chasse serait plus exact — de la baleine. Je n'y suis pas retourné. Les incidents et par conséquent les émotions varient, mais le drame est toujours à peu près le même. D'ailleurs, à chacun son métier. Ne devant pas profiter des bénéfices, je n'ai pas voulu courir une seconde fois les chances de l'entreprise. Quand on va chasser ou pêcher la baleine, on s'expose à toutes sortes de dangers. Souvent dès qu'une baleine se sent blessée elle plonge et s'enfuit avec une rapidité telle que si le moindre obstacle s'opposait au déroulement facile de la ligne attachée au harpon qu'elle emporte dans ses flancs le canot coulerait bas immédiatement, à moins qu'on n'eût le temps et la présence d'esprit de couper la ligne avec une hache. Plus souvent encore le canot reçoit des coups de tête ou des coups de queue qui le font chavirer lorsqu'ils ne le mettent pas en morceaux; d'autres fois, en abordant le bâtiment par une grosse mer, il se brise en mille pièces. Enfin plusieurs se sont égarés dont on n'a jamais entendu parler. Le capitaine de notre bâtiment avait eu, depuis qu'il se livrait à ce commerce, quatre ou cinq aventures fort désagréables. « Un jour, me disait-il, une baleine ayant passé brusquement sous notre canot, je fus lancé à deux mètres en l'air, et en retombant je heurtai la tête de la baleine. Par une sorte de miracle, je ne me fis aucun mal. Un autre jour, une baleine se présenta la queue en l'air, par le bord du canot, et cette terrible queue, suspendue au-dessus de nos têtes, semblait prête à nous exterminer d'un seul coup. Le danger était si imminent que, malgré mes conseils, mes hommes ne voulurent pas y rester plus longtemps exposés. Ils sautèrent à la mer et s'enfuirent en nageant. Je demeurai seul à mon poste, assez effrayé, je l'avoue. Au bout de cinq à six minutes, l'énorme queue s'enfonça lentement dans l'eau; et la baleine, glissant sous le canot, rejeta dedans deux matelots qui s'étaient cramponnés au plat bord. »



N° 49. Pêche de la baleine. — Dépècement d'une baleine. Dessin de M. Saint-Aulaire.

La perte du baleinier *l'Essex* de Nantucket est l'un des épisodes les plus remarquables de l'histoire de la pêche de la baleine. Owen Chace, second du vaisseau, en a fait le récit suivant : « J'aperçus, dit-il, un énorme cachalot, qui se montra tout à coup par le bossoir du côté du vent, à une cinquantaine de brasses : il paraissait avoir au moins quatre-vingts pieds de long, et sa tête était dans la direction du bâtiment. Il lança deux ou trois bouffées d'eau, puis s'enfonça. Au bout de quelques secondes, il reparut à dix ou douze brasses de *l'Essex*, sur lequel il s'avança en ligne droite, avec une vitesse d'environ trois nœuds à l'heure, la même à peu près que celle du navire. L'apparition de cet animal et son attitude pacifique ne nous avaient d'abord inspiré aucune appréhension; mais, le voyant venir à nous, j'ordonnai presque machinalement à l'homme qui était au gouvernail de mettre la barre tout au vent, dans l'intention de l'éviter. L'ordre était à peine donné que le monstre arriva sur nous de toute sa vitesse et heurta le navire de sa tête par l'avant des chaînes. La secousse fut si rude que nous fûmes presque tous jetés sur le pont; le navire bondit comme s'il eût touché sur un roc, et trembla pendant quelques instants comme une feuille. Frappés d'effroi, nous nous regardions les uns les autres sans avoir la force de parler, sans même nous rendre bien compte de ce qui s'était passé. Pendant ce temps, le cachalot passa sous *l'Essex*, rasant la quille avec son dos, et reparut bientôt sous le vent; il resta, pendant une minute environ, immobile à la surface de l'eau et comme étourdi par la violence du choc, puis plongea tout à coup et disparut. Lorsque nous fûmes revenus de notre première surprise, je pensai que la coque du bâtiment avait dû être entamée et qu'il serait nécessaire de faire jouer les pompes. Elles furent aussitôt garnies; mais à peine étaient-elles en mouvement que je m'aperçus que l'avant s'enfonçait graduellement. J'ordonnais que l'on fît des signaux pour rappeler les canots qui donnaient alors la chasse aux autres baleines, lorsque je revis notre cachalot à quelques centaines de brasses sous le vent; il était au milieu d'un nuage d'écume produit par l'impétuosité de ses mouvements désordonnés et par les battements réitérés de sa queue; je pus le voir distinctement ouvrir et fermer convulsivement ses mâchoires, comme s'il eût été en proie à un accès de rage : cette espèce de crise ayant duré quelque temps, il traversa tout à coup par l'avant du navire et passa au vent. Cependant *l'Essex* continuait à s'enfoncer, et je jugeai qu'il était perdu. Je fis néanmoins continuer la manœuvre des pompes, et, m'efforçant de conserver tout mon sang-froid pour faire face au danger, je me disposai à faire mettre à la mer les trois canots qui nous restaient, afin de nous y embarquer dans le cas où il ne nous resterait pas d'autre ressource. Tandis que mon attention était ainsi occupée, un matelot s'écria : « Le voilà! le voilà qui vient! » Je me retournai et j'aperçus le cachalot, la tête à moitié hors de l'eau, arrivant droit à nous avec le double de sa vitesse ordinaire, paraissant transporté de fureur et du désir de la vengeance ·

l'eau jaillissait de tous côtés, et sa course était marquée par un large sillon d'écume. J'espérais, en faisant arriver vivement, pouvoir éviter une seconde collision qui devait être fatale : mais nous avions à peine abattu d'un point, lorsque nous reçûmes le coup. Le monstre donna droit dans le bossoir de tribord et enfonça complétement notre avant : il passa encore une fois sous le navire, s'en alla sous le vent et nous ne le revîmes plus [1]. »

Cette catastrophe eut lieu près de l'équateur, à 400 lieues environ de la terre. Vingt hommes, avec le peu de provisions qu'ils avaient pu sauver à la hâte, se jetèrent dans trois frêles pirogues de pêche et s'abandonnèrent à la Providence. Une de ces embarcations se perdit. Les équipages des deux autres furent recueillis en mer par deux navires différents, à plus de 800 lieues du théâtre de l'événement. Durant ce trajet, ils avaient souffert tout ce que la nature humaine peut endurer. Ils étaient réduits à tirer au sort quels seraient ceux d'entre eux qui serviraient de nourriture à leurs compagnons.

La baleine, tu dois le savoir, est le plus grand des animaux de la création. Si tu ignores quelle place elle occupe dans la tribu des cétacés dits souffleurs, parmi ceux qui ont la tête beaucoup plus grosse que le corps, le premier dictionnaire d'histoire naturelle te l'apprendra. Je n'ai pas la prétention de te faire ici un cours de zoologie. Permets-moi de te dire simplement ce que j'ai vu et observé.

La baleine à la chasse et à la pêche de laquelle j'avais assisté était une baleine franche (*gr. n°* 47), ou la vraie baleine; car on compte plusieurs espèces de ces cétacés. Outre celle dont je te parle, on distingue le *gibbar* des Basques, ou baleine à aileron; le *rocqual*, qui a de grands plis à la peau du ventre; la *jubarte* des Basques, plus difficile à chasser et moins avantageuse à exploiter que la baleine franche; enfin la *baleine à bosse*, qui court encore plus vite que la *jubarte* et le *gibbar*.

La baleine franche atteint quelquefois de 30 à 40 mètres de long. Sa tête égale à peu près le quart de sa longueur totale; deux canaux ou évents, qui partent du fond de la bouche et aboutissent au sommet du crâne, lui servent pour respirer et rejeter l'eau entrée dans sa gueule lorsqu'elle a plongé. On aperçoit de plus de deux lieues cette double colonne d'eau, haute parfois de 7 à 8 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'ouverture de la bouche de la baleine franche est tellement grande qu'elle pourrait livrer passage à un homme. Sa mâchoire supérieure est garnie des deux côtés de quatre à cinq cents fanons, lames parallèles et flexibles qui sont détaillées dans le commerce sous le nom vulgaire de *baleine*. Chaque fanon entre par un bout dans la gencive, la traverse et pénètre jus-

N° 50. Le cap Nord. D'après M. Ad. de Beaumont.

qu'à l'os longitudinal; mais comme une frange de crins attachés au bord concave du fanon sort en dehors des lèvres, on appelle fort improprement *barbes* ces grandes lames qui occupent la place des dents dont la baleine est dépourvue. Aussi n'exerce-t-elle aucun travail de mastication. Elle se nourrit de très-petites proies, des moindres poissons et surtout de mollusques et de corpuscules gélatineux.

La nature a donné à la baleine des nageoires d'une structure et d'une force proportionnées à sa masse, non point composées d'arêtes jointes les unes aux autres par des membranes, mais formées d'os articulés comme ceux de la main et des doigts de l'homme. Une queue gigantesque, disposée horizontalement et non verticalement, ainsi que la queue des poissons ordinaires, complète son appareil locomoteur.

L'œil de la baleine, placé à l'arrière de la tête, n'est pas plus grand que celui d'un bœuf; son organisation est pourtant très-complète. Malgré la petitesse de son oreille, petit tuyau en forme d'entonnoir, où l'on introduirait à peine le petit doigt, il paraît certain qu'elle a l'ouïe très-fine. Lorsqu'une troupe nombreuse de baleines joue à la surface de la mer, le bruit produit par l'agitation des eaux empêche qu'elles ne prennent facilement l'alarme; mais si l'une d'elles s'aperçoit de l'approche de quelque danger, elle donne aussitôt un signal avec sa queue, et toutes les baleines, disséminées parfois sur une étendue de plusieurs milles, se hâtent de prendre la fuite.

On a exagéré à tort la vélocité de la course des baleines; elles ne peuvent filer que trois milles à l'heure. Leurs mouvements se composent d'un nombre considérable de paraboles décrites dans l'eau. Aussi apparaissent-elles et disparaissent-elles à chaque instant sur la surface de la mer, en élevant au-dessus du niveau d'abord la tête, puis le dos, puis la queue, et plongeant ainsi sans cesse de l'avant à l'arrière.

Les baleines, naturellement timides et indolentes, manifestent en certaines circonstances un dévouement remarquable. Quand un baleineau est atteint, sa mère ne l'abandonne pas, et souvent elle périt victime de sa sollicitude maternelle. Les petits cétacés montrent aussi beaucoup d'attachement les uns pour les autres : si l'un d'eux est frappé par le harpon, ses compagnons s'empressent autour de lui et paraissent sympathiser à ses souffrances; ils ne s'en éloignent, même lorsqu'il est mort, qu'après l'avoir vu hisser à bord. Un spectacle moins touchant, mais plus curieux, auquel je n'ai pas eu la chance d'assister, est un duel entre deux baleines. Quelles sont les causes de leurs querelles? C'est ce qu'il est assez difficile de deviner. Toujours est-il que, quand elles ont quelque différend à vider, elles se battent avec une telle colère et une telle ardeur qu'elles se livrent aux évolutions les plus excentriques, aux mouvements les plus désordonnés.

J'aurais bien voulu t'envoyer dans cette lettre un résumé de l'histoire de la pêche de la baleine, sur laquelle j'ai recueilli quelques renseignements inédits; mais le temps me manque. C'est une lacune que je constate, afin de la combler une autre fois. J'aime mieux aujourd'hui compléter mon récit par la description sommaire des divers procédés employés pour l'exploitation d'une baleine (*gr. n°* 49).

La baleine remorquée jusqu'au bâtiment, on l'ac-

[1] Traduction de la *Revue britannique*.

coste et on l'amarre solidement par la queue au moyen d'une chaîne; — c'est à tribord qu'on élonge ordinairement son vaste corps, qui dépasse en longueur la moitié du bâtiment — puis on procède au dépècement. Des palans sont frappés au bout des vergues, le guindeur est garni, des pelles à dépecer, tranchantes seulement par une de leurs faces, sont distribuées aux travailleurs. Un homme descend sur la baleine flottante et entoure l'un des ailerons de l'animal avec une chaîne terminée à chaque extrémité par des anneaux de grandeurs différentes qui bouclent l'un dans l'autre, étreignent fortement la nageoire et sont ensuite attachés aux appareils de poulie qui pendent au-dessous de la vergue. En même temps, les pelles sont mises en mouvement à l'aide de longs manches que les dépeceurs placés à bord font agir avec ensemble. Le guindeau est viré; une large tranche de lard s'élève avec le premier aileron. Le corps de la baleine tourne maintenant sur lui-même comme une bobine que l'on dévide. A peine la longue tranche est-elle rendue à la hauteur de la vergue qu'on accroche un autre appareil en bas, puis on coupe la partie déjà hissée; on l'amène à bord, tout en hissant une seconde tranche. Une activité croissante règne sur le pont jusqu'à ce que le corps entier soit entièrement dépouillé de sa graisse.

Reste la tête, qu'il faut alors détacher du tronc. La hache à la main, quelques hommes vont essayer de l'isoler de la carcasse. Un os gigantesque, qu'on doit couper ou rompre dans toute son épaisseur, est l'obstacle qui complique cette opération, rendue souvent très-dangereuse par la grosse mer. Mais l'adresse et le courage des baleiniers triomphe toujours des difficultés. Les appareils sont immédiatement appliqués à la monstrueuse mâchoire, qu'on hisse tout entière à bord afin d'en arracher les fanons.

Quant à la carcasse, elle est abandonnée aux requins et aux oiseaux de proie, qui se la partagent avec une égale voracité.

Le lard est étendu dans l'entre-pont par couches ou planches de 1 mètre environ de largeur et de 80 centimètres à 1 mètre 10 centimètres d'épaisseur sur 6 à 7 mètres de long. On le coupe aussitôt en morceaux qui sont jetés dans de vastes chaudières établies au pied du mât de misaine. La nuit est employée à la fonte du lard, les fourneaux sont chauffés à l'aide des *scraps* ou cretons encore imprégnés d'huile; des flammes colorées de mille teintes fantastiques s'élèvent de l'avant du navire. Autour de ces ardentes lames de feu passent les baleiniers, noirs de fumée, semblables aux démons faisant leur sabbat.

Après l'opération de la fonte, on arrime dans la cale les barils d'huile qu'elle a produits; les caisses de tôle, qui contenaient auparavant de l'eau douce, sont remplies d'huile de baleine : les marins seront rationnés jusqu'à la fin de la campagne. Peu importe; ils se réjouissent, surtout si la prise a été vraiment fructueuse.

Pour remplir d'huile la cale d'un bâtiment baleinier de capacité ordinaire, il ne faut pas moins de trente baleines. Mais souvent on n'a pu en prendre dans une saison que la moitié ou le quart du nombre exigé; en outre, le navire a besoin de vivres et d'appareils; il entre en relâche dans quelque port, où, pour se procurer ce qui lui manque, il se voit obligé de vendre une partie de son huile. La campagne se prolonge donc quelquefois pendant deux et trois années.

Une baleine qui rend 70 barils d'huile représente une valeur de près de 10,000 francs. En général, les équipages ont une part dans les profits de la pêche. S'ils n'étaient pas intéressés dans les bénéfices du voyage, ils n'en braveraient pas les fatigues et les dangers, et ils auraient raison.

Maintenant, j'ai le regret de t'annoncer une triste nouvelle. Les désirs que j'éprouvais de faire la rencontre au moins d'un ours blanc ont été déçus. Ce n'était pas la saison. J'ai aperçu, il est vrai, quelques morses égarés, mais ce dédommagement m'a semblé insuffisant. J'ai eu beaucoup de peine à me consoler de cette affligeante mésaventure.

Le morse (*gr. n° 45*) est un animal amphibie qui ressemble tellement aux quadrupèdes domestiques que beaucoup de navigateurs lui ont donné le nom de cheval marin et de vache marine. Il a, en général, de quatre à cinq mètres de longueur et trois à trois mètres cinquante centimètres de circonférence. C'est une bête lourde et informe. Une peau épaisse recouverte de poils et une forte enveloppe de graisse le protégent contre le froid. Il habite le plus souvent les bancs de glace des mers du Nord. La pesanteur de son corps et l'énorme disproportion de ses membres l'empêchent de se mouvoir facilement sur la terre ou sur la glace. Mais, dès qu'il est parvenu à se jeter à l'eau, il nage avec rapidité et se défend avec un courage surprenant. Quelquefois même il engage le premier la lutte; s'élançant sur les embarcations des pêcheurs, il en saisit les bords avec ses longues dents, pareilles à des crochets, et il les tire à lui avec rage; d'autres fois, il se glisse sous la chaloupe et s'efforce de la faire chavirer. Sa peau, dure, rocailleuse, résiste aux coups de pique et de lance, et les pêcheurs ont souvent beaucoup de peine à s'en débarrasser. « Dans ces batailles acharnées, dit un voyageur, les morses sont ordinairement conduits par un chef, que l'on reconnaît facilement à sa grande taille, à son ardeur impétueuse. Si les pêcheurs parviennent à tuer ce chef de bande, à l'instant même tous ses compagnons renoncent à la lutte, se réunissent autour de lui, le soutiennent, à l'aide de leurs dents, à la surface de l'eau et l'entraînent en toute hâte loin des embarcations et du péril. Mais ce qu'il y a de plus dramatique et de plus touchant à voir, c'est lorsque les morses combattent pour la sécurité de leurs petits. Ordinairement ils essaient de déposer leurs petits sur un banc de glace pour lutter ensuite plus librement. S'ils n'ont pas le temps de les mettre ainsi en sûreté, ils les prennent sous une de leurs pattes, les serrent contre leur poitrine et se jettent, avec une audace désespérée, contre les pêcheurs et les chaloupes. Les jeunes morses montrent le même dévouement et la même intrépidité quand leurs parents sont en péril. »

En mer on harponne les morses comme les baleines; à terre on les tue à coups de lance. Les vaisseaux baleiniers les pêchent souvent, non-seulement pour avoir les dents, qui fournissent un ivoire plus dur, plus compacte et plus blanc que celui de l'éléphant, mais encore pour extraire de leur graisse une huile abondante, meilleure que celle de la baleine, et pour s'emparer de leur peau, dont on fait un cuir très-épais et très-fort et d'excellentes soupentes de voitures.

N° 51. Hammerfest. D'après M. Ad. de Beaumont.

Oui, mon ami, j'ai vu le cap Nord, et je suis très-content de l'avoir vu, mais je te promets que je n'y retournerai jamais et je n'engagerai aucun de mes amis à venir lui rendre visite (*gr. n° 50*). C'est, comme tu dois le savoir, la pointe la plus septentrionale de l'île Magerœ ou l'île Maigre, située à l'extrémité du continent scandinave, et habitée par donze ou quinze personnes. Il ressemble à une grande tour carrée flanquée de quatre épais bastions. Le sommet, qui s'élève à trois cent quinze mètres au-dessus de la mer, est plat comme une terrasse et couvert d'une terre jaunâtre parsemée çà et là de mousse de renne et de morceaux de quartz d'une blancheur éclatante. On y monte sans trop de peine. Mais on y découvre un panorama si triste que j'en ai encore le spleen rien que d'y penser. A l'est s'élève la terre ferme, le Nordkyn, la dernière pointe de l'Europe; au sud s'étend une longue ligne de montagnes nues et échancrées; et au nord la mer Glaciale se confond avec l'horizon. Une tempête perpétuelle souffle dans ces parages. On n'y entend que les mugissements des vents et des flots, et, quand les brouillards, qui y règnent presque constamment, se dissipent ou se déchirent, on n'aperçoit, de quelque côté que l'on porte ses regards, que des vagues noires et furieuses et des rochers sombres, déchirés, arides et sillonnés par des torrents de neige. Qui n'a pas vu cette solitude affreuse ne sait pas ce que c'est que le désert!!!

CHAPITRE VI.

EN LAPONIE.

8 septembre. Torneä.

Je suis parti d'Hammerfest le 28 août sur un *bateau à vapeur norvégien* qui m'a déposé le même

jour à Kaafiord, dans le fiord ou golfe d'Alten. Cela t'étonne, un bateau à vapeur. Grâce à cette admirable invention, on va au bout du monde aussi facilement et aussi commodément que de Paris à Saint-Cloud. Il y a quelques années, on ne naviguait le long de la côte occidentale de la Norvége qu'avec une barque de pêcheur. Ce voyage était non-seulement coûteux, mais difficile, souvent impossible. Les vents contraires retenaient parfois les voyageurs une semaine dans le même port. M. X. Marmier raconte qu'une lettre de l'évêque de Tromsöe, partie de Tromsöe au mois de mars, n'était arrivée à Christiania qu'au mois de juin. Aujourd'hui d'excellents bateaux à vapeur établis par le gouvernement, commandés par des officiers de la marine royale, font, pendant le printemps, l'été et l'automne, un service régulier entre Christiania et Hammerfest. Bien qu'ils s'arrêtent dans tous les établissements situés le long de la côte et qu'ils séjournent assez longtemps dans les villes pour que les passagers aient le temps de les visiter, ils parcourent cette distance — 1,260 milles anglais environ — en seize ou dix-sept jours. Leurs prix sont très-modérés. De Christiania à Hammerfest, on paye aux premières 35 species ou 196 francs, et aux secondes 22 species ou 123 francs 75 centimes. Ils sont aussi bien tenus que bien construits et bien commandés. La nourriture, qui se paye à part, y est excellente et peu chère. Les lits ne laissent rien à désirer. L'ordre le plus parfait, la plus scrupuleuse propreté règnent à bord de ces bâtiments, dont les officiers, qui, pour la plupart, parlent anglais, se font remarquer par une aimable politesse, des manières distinguées et un ton irréprochable.

Rien de plus agréable, quand le temps est beau, que la navigation d'Hammerfest à Kaafiord. A minuit le soleil brillait encore à l'horizon ; de grands jets de lumière se jouaient sur les vagues comme des fusées, et la mer, aussi unie qu'une glace, était tour à tour rouge, blanche, verte. La nuit ressemblait à une matinée de printemps. L'éder au plumage brun courait encore sur la grève, les goëlands se berçaient dans le sillage argenté de notre bateau, et les algues du rivage élevaient leur tête humide au-dessus de l'eau comme pour aspirer un rayon bienfaisant de lumière. Nous passions entre des montagnes aux pointes aiguës, fortement tranchées, les unes arrondies à leurs sommités comme une tour, d'autres portant une crête allongée et crénelée, ainsi qu'un rempart; et, de temps à autre, une barque laponne glissait à côté de nous comme pour nous apprendre qu'entre ces baies, dont nous ne voyions pas le fond, il y avait des hommes et sur les rocs nus des habitations.

Kaafiord, où je débarquai avec mon compagnon de route, l'étudiant suédois, se trouve situé dans le golfe d'Alten. Il y a vingt ans au plus, la baie où ce village a été fondé était inhabitée. Maintenant, grâce à un négociant anglais, M. Crowe, qui y exploite avec intelligence une mine de cuivre au compte d'une Société en commandite, on voit sur ses bords animés des maisons, des magasins, des ateliers, une église, une école, car cette petite colonie industrielle, de plus en plus prospère, se compose déjà de près de 1,200 habitants, et, en été, sept ou huit navires anglais, qui importent du charbon et exportent des lingots de cuivre, se trouvent souvent réunis en même temps dans le port.

C'est à Kaafiord que nous avons fait les préparatifs de notre voyage en Laponie. Nous nous y sommes procuré — à des prix élevés pour le pays — des chevaux, un guide, une tente et des provisions de toute espèce, etc., car nous allions nous enfoncer dans une contrée où, sur des trajets de plus de 30 lieues, on ne rencontre ni habitations ni habitants. Aussi en est-il d'un voyage en Laponie comme d'un voyage au cap

N° 52. Huttes et costumes de Lapons. D'après M. Ad. de Beaumont.

Nord. Quand on l'a fait une fois, on ne le refait pas ; et si, comme M. X. Marmier, on est obligé de le refaire, on le trouve *extrêmement fastidieux*. « Dans les pays où il y a du mouvement, de la vie, on peut, dit-il, découvrir sans cesse de nouveaux sujets d'observations et être surpris par de nouveaux incidents ; mais, dans la froide et sombre Laponie, rien ne change, rien ne se meut. Telle vous la voyez aujourd'hui, telle vous la retrouverez après un long espace de temps. C'est le silence de la nature morte, l'immuabilité du désert, et l'impression que l'on éprouve en franchissant pour la première fois ces montagnes arides et ces longues plaines désolées ne se renouvelle pas. » (*Voyages en Scandinavie et en Laponie*, etc.)

Les moyens de transport varient en Laponie comme les paysages, suivant la saison. Pendant l'hiver, il n'y a pas de jour ; pendant l'été, il n'y a pas de nuit. En juillet, la chaleur est accablante ; en février, la température moyenne tombe au-dessous de 18°. Quand le mois de juin commence, les neiges, qui se sont amoncelées sur la terre ou sur les glaces des lacs et des fleuves depuis le mois d'octobre, fondent en quelques heures. On dirait des décorations de théâtre qui disparaissent à un coup de sifflet du machiniste ; souvent on se promène le soir en bateau sur un lac qu'on a traversé le matin en traîneau. Dans l'été, on voyage donc comme nous avons voyagé, c'est-à-dire à cheval ou en bateau ; en hiver, on voyage en traîneau.

Il existe deux sortes de traîneaux, l'un étroit, allongé, ouvert seulement au milieu et creux en dedans comme un sabot : c'est le *pulke*, celui dont on se sert pour voyager ; l'autre, plus large et plus grossièrement construit, employé à transporter les bagages et les provisions : on l'appelle *ackia*. Les Lapons sont, pendant l'hiver, les maîtres de poste du pays ; ils louent aux voyageurs, aux marchands qui vont de Suède en Norvége et de Norvége en Suède, des rennes et des traîneaux qu'ils conduisent eux-mêmes. Le renne est attaché au pulke au moyen d'un léger collier d'où descend le long du poitrail un trait qui lui passe sous le ventre et s'attache à un trou sur le devant du traîneau, et le « voyageur, couvert des pieds à la tête d'épais vêtements de peaux, dit M. X. Marmier, entre jusqu'au milieu du corps dans son équipage, et n'a pour guide qu'une corde attachée aux cornes du renne, qu'il jette d'un côté et de l'autre, selon qu'il en est besoin. C'est un exercice difficile et parfois dangereux. Souvent le traîneau, glissant sur une quille amincie, verse à droite ou à gauche, et il faut savoir le relever au moyen d'un coup de corde qui le remet en équilibre ; souvent il faut traverser des rivières, des lacs, descendre avec la rapidité de l'éclair des montagnes escarpées où la moindre imprudence peut causer une chute mortelle. Si l'on ne sait pas maîtriser son renne ou si on l'irrite par des manœuvres maladroites, quelquefois il se retourne avec fureur et foule aux pieds le traîneau et le malheureux qui y est enfermé. Qu'on ajoute à cela les ténèbres d'une nuit profonde, éclaircies seulement de temps à autre par les lueurs fantastiques de l'aurore boréale ; qu'on ajoute les coups de vent contre lesquels il faut lutter de toutes ses forces, les tourbillons de neige qui ne permettent pas de voir à deux pas devant soi, les variations de la température, qui parfois ramollissent la neige et la glace, au point de rendre toute traversée ou très-dangereuse, ou tout au moins très-pénible, et l'on n'aura qu'une faible idée des voyages d'hiver dans ces régions sauvages. »

C'était la fin de l'été. Nous avons voyagé, comme je te l'ai dit, à cheval et en bateau. Un voyage à cheval en Laponie ne diffère en rien d'un voyage à cheval en Normandie ou dans telle autre partie de la France, abstraction faite, bien entendu, de la nature et de l'aspect des paysages ; mais un voyage en bateau a un caractère tout particulier, et je t'en ferai tout à l'heure une courte description.

De Kaafiord à Karesnando, c'est-à-dire un peu au delà de la Laponie russe — car il y a, tu le sais, deux Laponies, la Laponie suédoise et la Laponie russe —

nous n'avons pas quitté la terre ferme et nos chevaux, si ce n'est en traversant quelques lacs encore à moitié gelés. Il nous a fallu huit jours pour franchir la distance qui sépare ces deux établissements. Les premières étapes, on aperçoit encore çà et là des enclos de verdure et quelques arbres. Mais dès le troisième jour on entre dans un affreux désert où l'on ne trouve aucune trace de vie humaine, nul chemin et nulle habitation. C'est un immense plateau presque aussi humide qu'un marais, couvert de mousse de renne, jaune comme du soufre, terminé vers le nord par une chaîne de montagnes étincelantes de neiges qui ne fondent jamais, et parsemé en divers endroits de petits lacs où flottent des glaçons et où des joncs à moitié desséchés se courbent sous le vent avec un gémissement plaintif. Il y pleut souvent, il y fait presque toujours du brouillard, il y gèle parfois au mois d'août. Quand on y ressent un peu de chaleur, on y est dévoré par des moustiques si nombreux, si tenaces, si venimeux, que leurs morsures font mourir des brebis et des veaux, et que les Lapons eux-mêmes ne parviennent pas toujours à s'en débarrasser en s'enfermant dans des tourbillons de fumée et en se couvrant le visage et les mains d'une couche de graisse.

N° 53. Laponie. — Lacs glacés. D'après M. Ad. de Beaumont.

La seule chance un peu agréable que l'on coure au milieu de cet horrible désert, c'est d'y rencontrer une ou deux huttes de Lapons.

Il y a deux classes distinctes de Lapons : les Lapons nomades et ceux qui ne le sont plus. Chaque classe se subdivise elle-même en deux catégories. On distingue parmi les Lapons nomades ceux des montagnes et ceux des forêts, parmi les Lapons qui ont renoncé à la vie nomade les colons et les pêcheurs. Un soir nous avions choisi un emplacement pour dresser notre tente, lorsque nous aperçûmes tout à coup, à peu de distance, une colonne de fumée. Nous courûmes aussitôt de ce côté et nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, une hutte de Lapons pêcheurs habitée par une nombreuse famille (*gr. n°* 52). Ces huttes ou *kota*, hautes de 2 à 3 mètres et larges de 5 mètres environ à leur base, sont construites avec des troncs de bouleaux et recouvertes de branchages, de gazon et de morceaux d'étoffe. Elles ont la forme d'un cône. Les Lapons, ainsi que j'ai pu en juger, non-seulement par cet échantillon, mais par tous ceux que j'ai vus pendant mon voyage, ne sont pas aussi petits que Regnard l'a prétendu et qu'on le croit généralement. Ils ont une taille moyenne, les cheveux noirs, les yeux bruns, petits et enfoncés dans leur orbite, le front large, les pommettes saillantes, le menton pointu, la barbe peu épaisse, les épaules larges et les jambes arquées, le teint d'un brun olivâtre. Ils sont presque tous très-robustes et très-agiles, mais d'une indolence extraordinaire. Quand un Lapon a rassemblé son troupeau, dressé sa tente, trait ses rennes ou retiré de l'eau ses filets, il passe des heures entières accroupi sur le sol, les mains plongées dans les manches de sa large tunique en peau de renne et le visage impassible. Si, dans ces moments de repos, il peut boire un verre d'eau-de-vie — liqueur qu'il aime beaucoup trop, car il en abuse souvent au point de s'enivrer — ou fumer une pipe bien bourrée, il se trouve certainement le plus heureux des hommes, tant il a peu de besoins et tant il est profondément attaché à son pays.

N° 54. Laponie. — Rapides ou cataractes. D'après M. Ad. de Beaumont.

Les Lapons ne sont ni élégants ni propres. Quand ils se parent, leur costume, de laine blanche ou bleue, est tout orné de broderies et de galons rouges, jaunes ou verts. Ils aiment les couleurs brillantes, les verroteries et les bijoux. Le pantalon, de même étoffe que la robe, est serré par des cordes sur la chaussure de peau de renne. Ils portent les cheveux assez longs, et on a souvent de la peine à distinguer les hommes des femmes. Ceux que nous vîmes ce jour-là avaient une robe de peau de renne sale et déchirée. Dans leur tente, on ne voyait que deux ou trois vases en bois, une chaudière posée sur le feu et un berceau à côté.

Un Lapon sans renne, c'est un Arabe sans cheval. Il n'y en a pas, ou du moins il y en a peu qui n'en possèdent au moins quelques-uns. Ils n'ont pas d'autres ressources, pas d'autre bien. Ils en tirent le lait, le beurre, la chair, dont ils se nourrissent; la peau, dont ils font des vêtements; les muscles et les nerfs, qui, tordus et séchés, servent de fil; et les cornes, dont ils fabriquent des manches de couteaux et d'autres instruments. En été, les rennes portent les piquets de la tente et les ustensiles de ménage; en hiver, on les attelle aux traîneaux.

De Kaafiord à Karesuando, on ne trouve qu'un village proprement dit, celui de Kautokeino, situé à environ 40 lieues de Kaafiord et à environ la même distance de Karesuando. Il se compose de huit maisons de paysans entourées d'une cinquantaine de magasins en bois appartenant les uns aux habitants du pays, les autres aux Lapons nomades, qui y déposent des vêtements et des provisions. L'église, bâtie sur une éminence, attire de loin les regards. Le prêtre qui la dessert a trois autres paroisses dans le nord. L'une de ces paroisses, Kielvig, est située auprès du cap Nord. Il entreprend voyage chaque année au mois de novembre, et reste à Kautokeino tout l'hiver. Les Lapons, qui conduisent leurs rennes à 20 ou 24 lieues de distance, viennent une ou deux fois par mois à l'église. Si loin qu'ils aillent pendant l'été, ceux qui sont immatriculés dans la paroisse de Kautokeino lui appartiennent toujours. C'est là qu'ils doivent se marier, baptiser leurs enfants, enterrer leurs morts.

Entre Kautokeino et Karesuando, le paysage commence à devenir un peu moins désolé. On aperçoit çà et là des groupes de bouleaux, on découvre de temps à autre un peu de gazon vert autour d'un tronc d'arbre, on trouve enfin dans la Laponie suédoise, à Kalanito, une misérable cabane et deux hangars — la dernière habitation du Finmark, où un paysan passe l'hiver, et à Suvajervi, dans la Laponie russe, une autre cabane non moins délabrée. Mais aussi que de vastes plaines entièrement couvertes d'herbes, de joncs, d'eau et de mousse! Que de roches nues et mouillées!

Karesuando est un village un peu plus important que Kautokeino. Situé sur la rive droite du Muonio,

qui appartient à la Suède et que nous avons traversé avant d'y arriver, il forme un pastorat de l'évêché de Kernösand, le pastorat le plus septentrional de la Suède. Le village proprement dit ne se compose que d'une demi-douzaine de maisons en bois, habitées par des familles finlandaises; mais le ressort de la paroisse s'étend sur un vaste district, peuplé en grande partie de Lapons nomades et dont la population s'élève à environ 700 âmes. Quelques-uns de ses habitants jouissent d'une assez grande aisance. Il y a plus d'une famille qui possède des troupeaux de 1,000 à 1,200 rennes. En été tous ces Lapons errent à une grande distance de Karesuando; en hiver ils resserrent le cercle de leurs pérégrinations, et non-seulement ils assistent assez régulièrement le dimanche à l'office religieux, mais ils prennent des leçons de deux *catéchistes*, jeunes Lapons qui ont appris à expliquer les dogmes élémentaires du catéchisme, et d'un *missionnaire* que le gouvernement a chargé de les instruire.

A Karesuando, nous avons renvoyé nos guides et nos chevaux; car nous ne devions plus voyager que par eau jusqu'à Torneä : d'abord sur le Muonio, puis sur le Torneo. Le matin fixé pour notre départ, on nous amena une barque longue, étroite, recourbée aux deux bouts et glissant sur l'eau comme une coquille de noix. Il n'y avait de place que pour mon compagnon et pour moi. Deux rameurs se tenaient à l'avant et le pilote était debout à l'arrière avec une lourde rame destinée à lui servir de gouvernail. Je me demandais, en m'embarquant, pourquoi nos bateliers nous avaient amené un bateau si singulier, mais je ne tardai pas à l'apprendre. De nombreuses cataractes bouleversent le cours tranquille et majestueux du Muonio et du Torneo. Ces cataractes n'interrompent point cependant la navigation. Elles ne sont point formées par un changement subit de niveau dans le lit du fleuve, comme celles du Niagara, par exemple; ce sont de longues pentes qui durent quelquefois trois lieues sans interruption et sur lesquelles glisse avec violence l'immense masse d'eau de ces énormes torrents. « Ces rapides effrayants, dit M. Adalbert de Beaumont, sont causés d'abord par les inclinaisons subites, puis par un fond de roches en place et roulées qui forment des trous, des courants terribles, des bouillonnements, des vagues et des tourbillons où l'on se débattrait en vain. Ces cataractes, il n'est qu'un moyen de les remonter; c'est d'alléger le bateau et de les tirer avec des cordes, tantôt au milieu du courant, tantôt sur les rochers. Deux ou trois bateliers les halent du rivage, tandis que les autres, restés dedans, font des efforts inouïs, à l'aide de longs bâtons qui servent de leviers, pour vaincre la résistance du courant et éviter les écueils.

» Les Finnois sont grands, vigoureux, beaux et fiers, et, quand ils se décident à sortir de cet état d'engourdissement magnétique où les plonge le climat, ils savent mieux que d'autres supporter la fatigue et les exercices les plus violents. Ils passent à bon droit pour les plus habiles et les plus hardis bateliers du monde, et les gondoliers de Venise, dont les barques ont quelque rapport avec les leurs, n'ont ni plus de grâce dans leurs poses, ni plus d'adresse dans la manière de les conduire. Ils sont même hardis jusqu'à la témérité, et c'est surtout dans la descente des rapides qu'il est aisé

N° 55. Laponie russe. — Torneä. D'après M. Ad. de Beaumont.

d'en juger. Les barques (*gr. n° 54*), espèces de pirogues, sont étroites, allongées, et, de plus, elles ont la proue fortement relevée en pointe pour fendre les vagues et s'en préserver. Longues de six à sept mètres et larges d'un mètre, d'une excessive légèreté, elles sont d'un travail simple, mais excellent. De même que les poissons, dont elles semblent avoir copié la forme pour habiter leur élément, elles nagent sans crainte et se faufilent dans les passes les plus dangereuses; en un mot, descendent et remontent les cataractes comme le saumon lui-même. »

A la première cataracte que j'ai descendue, j'ai ressenti un léger frisson et fermé les yeux; à la seconde, j'ai ouvert les yeux et je n'ai pas frissonné; à la troisième, j'ai éprouvé une certaine satisfaction; bref, la dernière passée, j'ai regretté qu'il n'y en eût plus. On s'habitue si bien à les descendre qu'on y prend plaisir. D'ailleurs, quoi qu'en aient pu dire quelques voyageurs, le danger n'est pas grand.

La plus forte et la plus redoutée de toutes est celle d'Eyan-Païkka ou la *demeure du vieux*. Elle a près d'un quart de lieue de long. Des rocs nus la bordent de chaque côté comme un rempart; des sapins échevelés la dominent, des troncs d'arbres déracinés roulent dans ses flots. Un seul pilote guide les bateaux de paysans et de voyageurs dans ce passage difficile. Il se nomme Carl Régina. On lui paye un riksdaler (1 franc 50 centimes) pour jouer ainsi sa vie.

A mesure que nous descendions vers le sud, nous voyions la végétation renaître et grandir graduellement. Les bords plats et verdoyants du fleuve nous montrèrent d'abord des bouleaux, puis des pins, puis des sapins, qui, petits et dispersés, se développent et se groupent peu à peu; des habitations de plus en plus grandes et nombreuses; des hameaux et enfin des villes, si on peut vraiment donner ce titre aux bourgs suédois et russe de Haparanda et Torneä, situés sur les deux rives du Torneo, à son embouchure dans le golfe de Bothnie, et où nous débarquâmes après une semaine de navigation.

Il y a trente ans, Haparanda n'était qu'un hameau de quelques maisons. C'est actuellement un bourg (je crois même qu'on lui accorde le titre de ville), qui s'agrandit chaque année et dont le commerce prend des développements considérables. Il doit son existence et sa prospérité à la Russie. Lorsqu'en 1815 la Finlande et la moitié de la Laponie furent livrées à la Russie, d'après les règles adoptées pour la délimitation des deux pays en 1809, la ville de Torneä, fondée en 1602 par Charles IX, à l'embouchure du fleuve Torneo, sur une île, devait appartenir à la Suède, car elle est plus près de la rive droite du fleuve que de la rive gauche. La Russie exigea que la Suède la lui cédât, et la Suède obéit. Depuis ce moment, Torneä a commencé à décliner à mesure que Haparanda voyait augmenter le nombre de ses maisons et de ses habitants avec l'importance de ses affaires commerciales. Elle n'est plus que le simulacre de ce qu'elle a été; ses places publiques sont mornes et silencieuses, ses maisons dépeuplées tombent en ruines et l'herbe croît dans ses rues. On y compte cependant, outre sa garnison de Cosaques, 550 habitants, 3 églises et 14 marchands, tandis que Haparanda n'a encore qu'une seule église, une école, 300 habitants et 9 marchands. Ces deux villes diffèrent complétement d'aspect. L'une est muette et sombre, l'autre riante et animée, l'une meurt et l'autre naît.

15 centimes la livraison. 8e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

Haparanda et Torneä sont situées par 65° 50' de latitude et 21° 52' de longitude. Le climat y est très-dur. L'été commence en juin et finit en septembre. Le fleuve gèle à la fin d'octobre et n'est complétement dégelé que vers le milieu de mai. En été, on a parfois 23 degrés de chaleur à l'ombre. Pendant l'hiver de 1840, le thermomètre y est descendu au mois de janvier à près de 40 degrés. « Lorsqu'on sortait, me disait mon hôte en me rappelant ce douloureux souvenir, le nez était immédiatement gelé, et on sentait dans les poumons comme des aiguilles de glace. Pendant ces terribles froids de l'hiver, ajouta-t-il, les yeux ne peuvent supporter sans voile la vibration de l'air, malgré l'obscurité qui adoucit l'éclat des neiges; si l'on entreprend un voyage, si court qu'il soit, il faut se couvrir de fourrures de la tête aux pieds et porter des bonnets qui descendent sur les épaules et sur la poitrine. Ces bonnets sont percés de deux trous, où ont été adaptés des verres de lunettes. Sans cette précaution, on risquerait de perdre la vue. On est dévoré d'une soif ardente, comme dans les déserts de l'Afrique, et il est impossible de se procurer de l'eau, car la glace a quelquefois 6 mètres d'épaisseur; aussi est-on obligé de se munir au départ d'une grande quantité d'eau-de-vie : c'est la seule liqueur qu'on puisse, en la portant sur soi, conserver assez liquide pour la boire; mais souvent, quand on approche ses lèvres de la fiole, elles s'y gèlent, s'y collent ainsi que la langue, et la peau y reste si on veut les en arracher. »

Au mois de juin, le soleil est pendant quelques jours visible à minuit à Torneä. En revanche, pendant l'hiver, on ne l'y voit pas à midi. Il est remplacé alors de temps en temps par des lueurs ignées. Comme l'a dit un ancien auteur suédois : « On voit à Torneä des flots de lumières, tantôt en jaune, tantôt en blanc et tantôt flamboyants de mille couleurs, former autour de cette campagne de neige un arc étincelant d'une clarté que l'imagination la plus exaltée ne saurait créer plus brillante. »

Il a été plus d'une fois question de Torneä dans l'histoire de la science. En 1736, Maupertuis et d'autres académiciens français, accompagnés de l'astronome suédois Celsius, vinrent y déterminer, à l'aide d'observations astronomiques, la figure exacte de la terre. En 1801, un travail semblable y fut fait sous la direction de Swanberg, l'astronome suédois.

Pour moi, mon cher ami, je n'ai nullement l'intention d'y séjourner pour y faire des observations astronomiques ou autres. Je me suis suffisamment rassasié de la Laponie et des Lapons; j'éprouve le besoin de revoir des pays un peu moins tristes et des peuples un peu plus civilisés. Heureusement le bateau à vapeur de Saint-Pétersbourg part demain. Je ne le perds pas de vue. Je ne t'écrirai donc plus que de la capitale de la Russie.

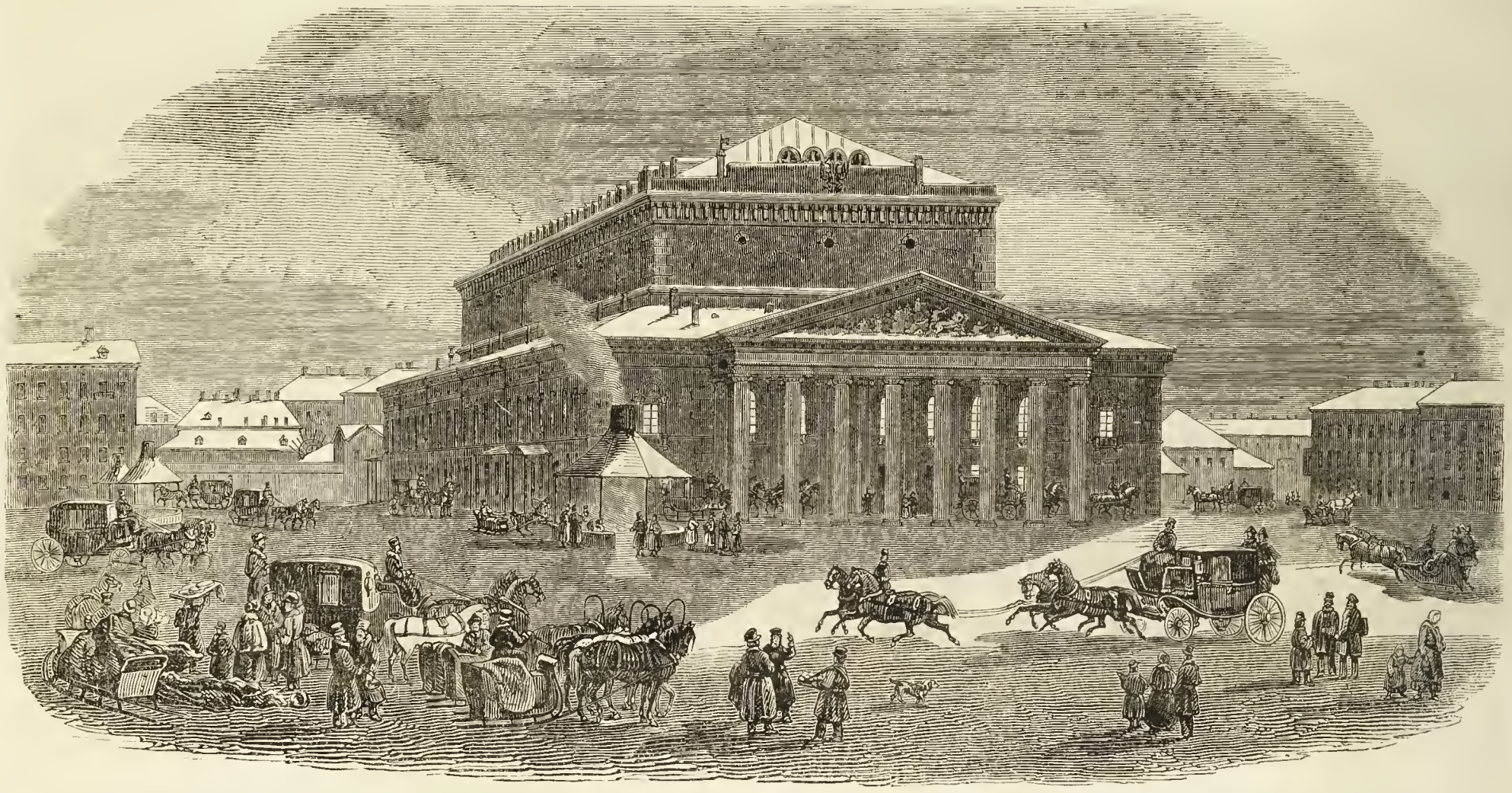
CHAPITRE VII.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Souvenirs historiques. — Aspect général.

Septembre 1846.

A la première vue, Saint-Pétersbourg produit sur tous les étrangers la même impression. Le jour où j'y suis arrivé, j'ai été stupéfait d'admiration. Ses places sont si vastes, ses monuments si nombreux, ses quais si magnifiques, ses rues si larges, si longues, si droites, que, dans un transport de surprise et de joie, je m'écriai : « C'est la plus belle ville du monde. » Cette impression s'efface de jour en jour. Sans doute j'admire encore ce qui mérite réellement d'être admiré, et je m'étonne surtout qu'une telle capitale n'ait pas un siècle et demi d'existence; mais je commence à mêler certaines critiques à mes éloges. Te l'avouerai-je? je bâille à la façade de ces édifices dont le premier aspect m'avait rendu tout joyeux, et, quand je flâne maintenant dans ces rues tirées au cordeau et qui ne finissent pas, je me surprends à désirer d'être transporté dans le quartier le plus vieux, le moins aligné, le moins badigeonné de Rouen, de Venise ou de Nuremberg. J'aime trop le pittoresque pour ne pas m'ennuyer autant à Saint-Pétersbourg que dans la rue de Rivoli. Après tout, chacun son goût; et, bien que je ne puisse pas éprouver pour la capitale de la Russie une passion ardente, je comprends parfaitement qu'elle ait des adorateurs enthousiastes.



N° 56. Grand théâtre de Saint-Pétersbourg.

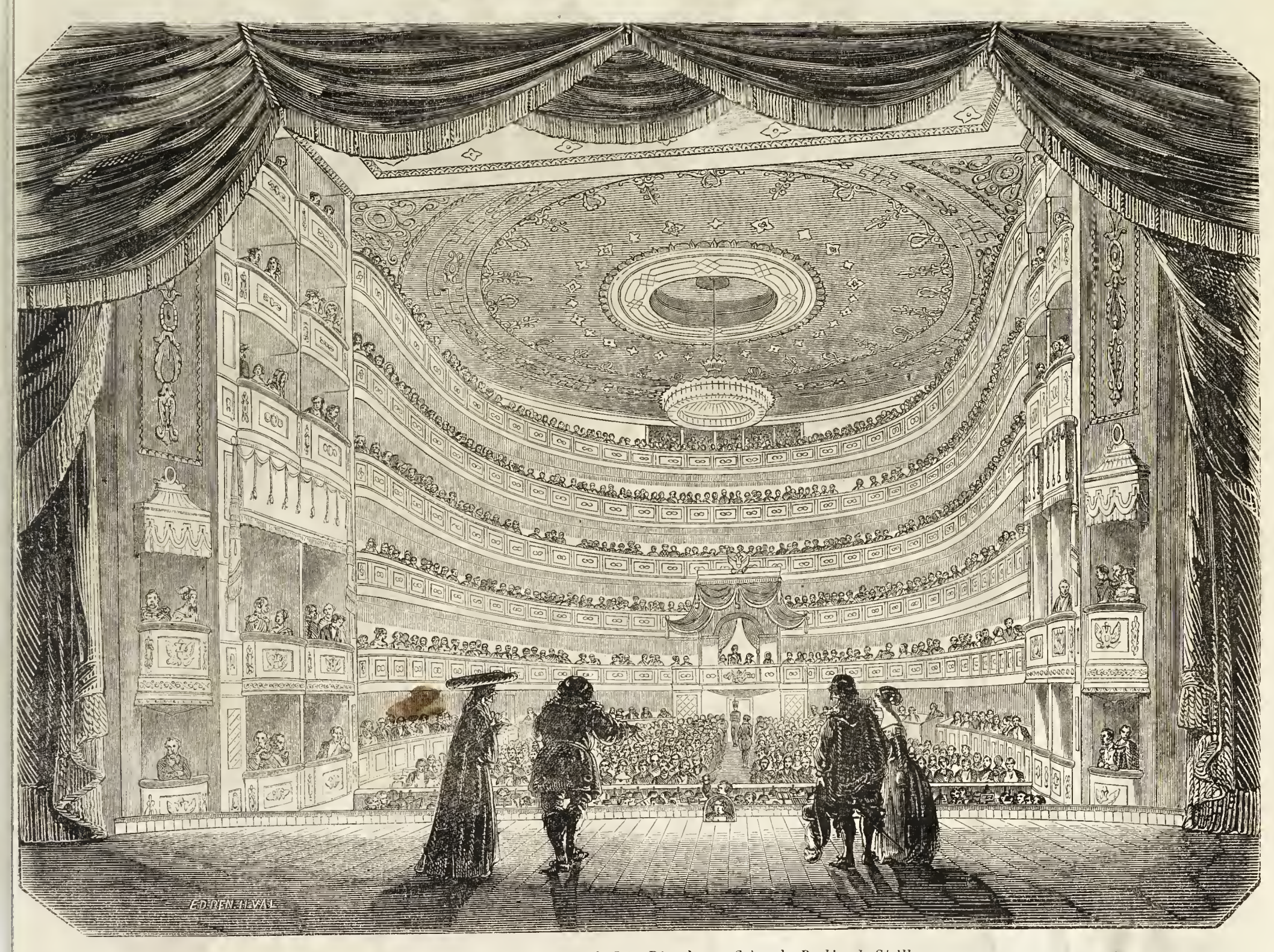
Saint-Pétersbourg ou la ville de Pierre — la seconde ville du continent par sa population (elle compte plus de 500,000 habitants) — la première par l'étendue de son enceinte (elle a 74 verstes carrés, 24 verstes de circuit, 9 verstes de longueur, et 8 verstes de largeur [1]) n'a été fondée qu'en 1703. Il y avait 25 ans que Versailles était achevé lorsque Pierre Ier avoua à ses confidents le projet qu'il avait conçu de transporter la capitale de son empire des bords de la Moskova, du sanctuaire auguste du Kremlin, à la pointe du golfe de Finlande, sur les plages marécageuses, inhabitées et inhabitables de la Neva. L'emplacement, au point de vue politique, n'était peut-être pas heureusement choisi. Les hommes d'État, qui s'occupent plus de l'avenir que du présent, prétendent que Pierre a commis une faute grande comme son œuvre; que, pour tenir les Suédois en échec et communiquer directement par la Baltique avec l'Europe occidentale, il a attiré la Russie ou du moins son centre d'action loin du côté où la font pencher son origine et sa nature, où l'appellent ses desseins, ses intérêts, ses nécessités, loin du monde oriental; et que, si jamais, avec ou malgré l'Europe, le czar envoie ses armées au delà des Balkans et sa flotte au delà du Bosphore; si jamais il s'empare de Stamboul la bien gardée et replace la croix grecque sur les dômes de Sainte-Sophie, de ce jour, ayant deux têtes, l'une au midi, l'autre au nord, la Russie se coupera infailliblement en deux parties, comme fit le monde romain sous le fondateur de Constantinople. Tout cela peut être vrai, mais je veux faire ici un peu d'histoire et non de la politique.

Avant de se jeter dans le golfe de Finlande, la Neva se divise en plusieurs bras de différentes grandeurs et forme une quarantaine d'îles. Au commencement du siècle dernier, ces îles et les terres voisines s'élevaient à peine au-dessus du niveau du fleuve; entrecoupées de canaux, elles étaient toujours humides, souvent inondées, exposées à tous les vents, à peine peuplées. En 1300, les Suédois y avaient pourtant construit une forteresse à la jonction de la Neva et de l'Okhta. Les Russes s'emparèrent à diverses reprises

[1] Le verste vaut environ un kilomètre. On en compte 104 au degré.

de cette forteresse, mais elle finit par rester au pouvoir de ses fondateurs. Un incendie la détruisit en partie sous Alexis Mikhaïlovitch, et ce n'était plus, selon toute apparence, qu'une bonne position militaire, lorsqu'en 1703 Pierre-le-Grand s'en rendit maître après un siége de quelques jours. Avant de songer à y fonder la nouvelle capitale de son empire, il résolut de s'y fortifier sans attendre la conclusion de la paix qui lui garantirait la possession de ce terrain et sans se laisser effrayer par la crainte des inondations auxquelles il savait bien qu'il était exposé.

« Il donna ordre, dit M. Schnitzler dans son intéressant ouvrage intitulé *La Russie, la Pologne et la Finlande*, de rassembler pour le printemps de 1703 une grande quantité de paysans russes, tatars, cosaks, kalmuks, finnois, etc. Il fit venir des ouvriers de tous les points de l'empire. En même temps, il fit camper ses troupes sur les deux bords de la Neva, l'infanterie au nord, en Carélie, et la cavalerie au sud, parmi les Ijores. C'était une grande difficulté que de nourrir un tel amas d'hommes. Le pays d'alentour, ravagé pendant de longues années de guerre, offrait peu de ressources et des vents contraires arrêtaient souvent les convois qu'on envoyait de l'intérieur à travers le lac Ladoga. Les vivres étaient donc rares et d'une cherté excessive. Mal nourris, exposés au froid, à l'humidité, souvent dans l'eau jusqu'aux épaules, les malheureux ouvriers succombaient aux fatigues et à la misère, et l'on compte que près de 100,000 hommes ont ainsi péri. Mais rien n'arrêta Pierre. C'est le 16 mai 1703 qu'il posa les fondements de sa nouvelle ville. Il choisit, pour y asseoir la forteresse, une petite île de la grande Neva, un peu en avant de celle du vieux Pétersbourg. Cette forteresse ne fut alors qu'un retranchement en terre à 6 bastions. En 1704, on y ajouta un ouvrage couronné avec quelques redoutes, et le 30 mai 1706 le czar posa la première pierre d'une forteresse en moellons, qui ne fut achevée qu'en 1740. Le monarque, pendant ces travaux, avait pour résidence une petite maison en bois, longue de 10 toises et large de 31, peinte en couleur de brique et revêtue de toile en dedans. C'est celle que l'on va visiter près de la pointe



N° 57. Intérieur du grand théâtre de Saint-Pétersbourg. Scène du *Barbier de Séville*.

sud-est de l'île de Pétersbourg et qu'un revêtement en maçonnerie, construit en 1724 sur l'ordre de Pierre-le-Grand, a conservée jusqu'à ce jour à la vénération du peuple et aux hommages des voyageurs. »

Moi aussi, j'ai visité la maisonnette de Pierre-le-Grand, et je t'assure que c'est peut-être celui des monuments de Saint-Pétersbourg qui m'a le plus intéressé. A la voir, on dirait une maison hollandaise bâtie en briques. L'intérieur est divisé en trois pièces de plain-pied, dont les murailles et le plafond sont revêtus de toile; une salle à manger à gauche, un cabinet pour coucher à droite, et au milieu une salle de réception, c'est-à-dire une chambre carrée que remplissent trois ou quatre meubles grossiers fabriqués par la main même du czar industrieux, qui enseignait à ses sujets jusqu'à l'usage du tour et de la tarière. C'est là qu'en veste ronde de grosse toile il recevait les chefs de son armée, les ministres de son Empire et les ambassadeurs étrangers. Du seuil de la porte, on découvre la forteresse, le palais de marbre, la grille du jardin d'été, le palais d'hiver et l'amirauté. L'image du Christ, qui orne la principale pièce, est celle que Pierre-le-Grand avait avec lui à la bataille de Pultava. On montre aussi sous un auvent, à côté de la maisonnette, la barque dont le fondateur de Saint-Pétersbourg se servait dans ses courses sur la Neva et qu'il tenait amarrée près de sa demeure; c'est un petit bateau ponté que Pierre construisit à Saardam, et qui, devenu modèle pour ses charpentiers, s'appelle aujourd'hui le *grand-père de la flotte russe*. Dans la salle à manger brûlent jour et nuit, sur une espèce d'autel, une quantité de cierges et de lampes. Au reste, la cabane entière est tapissée d'ex-voto : jambes, bras, pieds, mains, yeux, dents, bijoux, peintures, broderies, etc. On se croirait dans la chambre de la Vierge à Notre-Dame de Lorette. Ce n'est pas seulement de l'admiration et de la reconnaissance qu'inspire la mémoire de Pierre-le-Grand, c'est de la dévotion : il semble que les Russes en aient fait un saint.

Je reprends maintenant, presque au point où je l'ai interrompu, le récit de la naissance de Saint-Pétersbourg, que j'emprunte à M. Schnitzler : « Les premières habitations privées furent bâties en 1704, au vieux Pétersbourg. En 1705, les maisons que de riches étrangers avaient fait construire sur le continent, de l'autre côté du fleuve, commencèrent à former une rue à laquelle les richesses qu'elle renfermait faisaient donner le nom de *Millionne;* et l'île Vassili se peupla

N° 58. **Armée russe. — Corps réguliers.** Par W. Timm.

N° 59. **Armée russe. — Corps irréguliers.** Par M. V. Timm.

15 centimes la livraison. 9e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

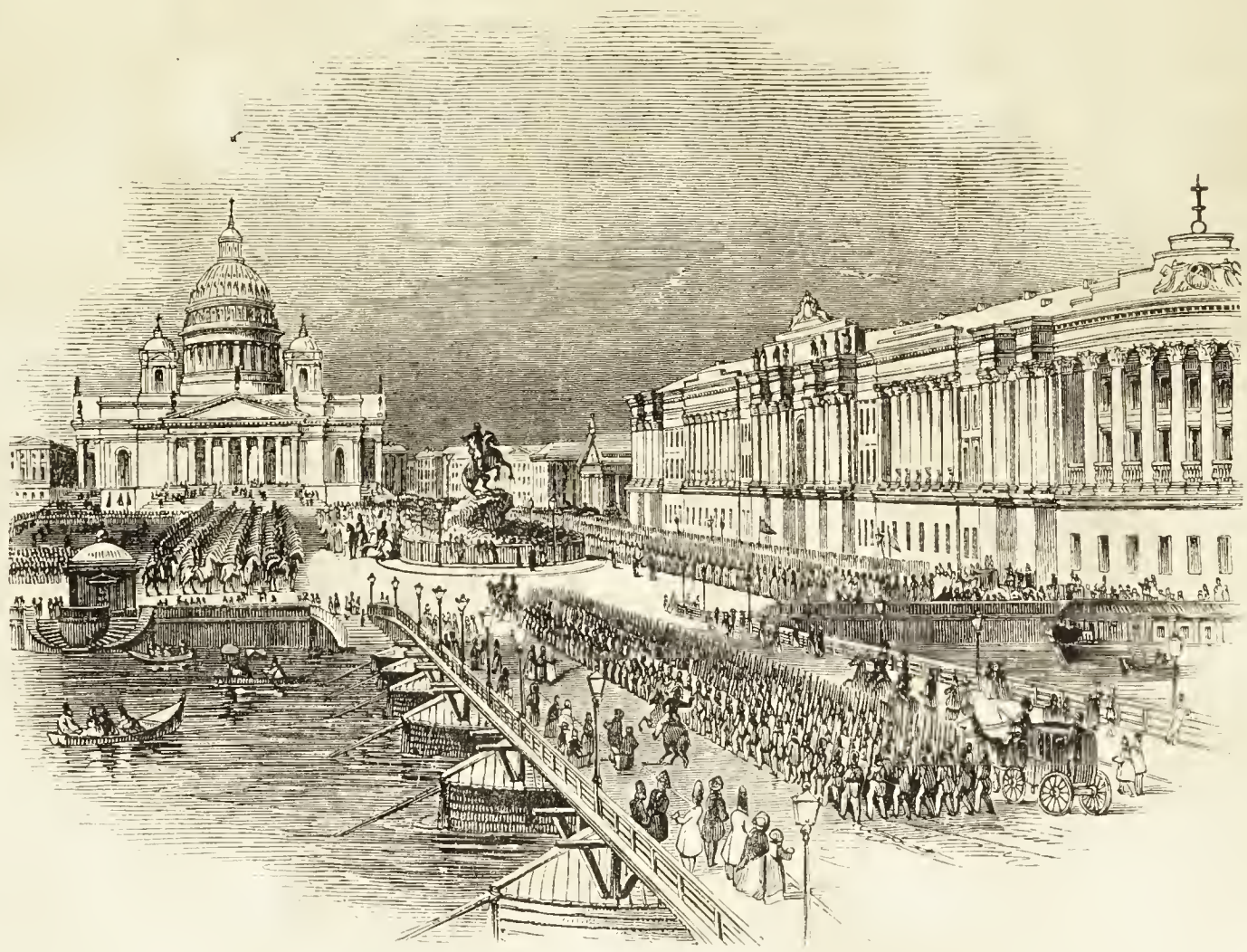
à la même époque des nombreux domestiques et chiens du prince Menchtchikof, auquel Pierre-le-Grand l'avait donnée, et des artistes et ouvriers étrangers qui y fondèrent la *Slobode française*. Toutes ces constructions n'étaient que de méchantes baraques en bois, exposées aux incendies et aux inondations. La première maison en pierre fut celle du grand chancelier comte Golofkim, bâtie en 1710 à l'endroit où la Nefka se sépare de la Neva, dans le vieux Pétersbourg. L'année suivante, Pierre posa les fondements d'une maison en charpente murée, à la manière prussienne, genre de construction jusqu'alors inconnu en Russie; ce fut le vieux palais d'hiver, dans la Millionne, l'habitation ordinaire du czar et de la czarine, qui y moururent l'un et l'autre... » Cependant, bien qu'un certain nombre de nobles eussent suivi leurs maîtres et se fussent construit des habitations autour de sa demeure, bien que l'appât du gain eût attiré dans la ville naissante une quantité considérable de négociants russes et étrangers, Pierre-le-Grand, dont les projets s'étaient modifiés et étendus, et qui avait une volonté de fer, crut devoir prendre, en 1714, des mesures énergiques et infaillibles pour agrandir et peupler sa nouvelle capitale. « Un oukase du 14 avril 1714, dit l'historien ci-dessus cité, avait ordonné que toutes les maisons sises le long du fleuve fussent bâties en charpente et murées, couvertes en tuiles et garnies de bons poêles à l'intérieur. Un autre oukase du 3 juillet suivant *prescrivit aux riches propriétaires nobles ainsi qu'aux principaux négociants qu'ils eussent à faire bâtir des maisons dans la nouvelle ville;* et, pour soutenir le zèle qu'on témoigna de toutes parts — admire, je te prie, la conséquence tirée de cette prémisse — un oukase du 9 octobre de la même année porta que, aussi longtemps que dureraient les constructions entreprises à Saint-Pétersbourg, *aucune maison murée ne pourrait être élevée dans une portion quelconque de l'Empire.* Enfin, un oukase du 24 octobre décida que tout grand bateau arrivant sur la Neva serait tenu d'apporter au moins trente pierres, tout petit bateau dix, et les charrettes des paysans trois. En même temps (oukases du 4 novembre 1714 et du 14 septembre 1715) on arrêta un plan régulier de voirie auquel tout le monde devait se conformer. On ordonna que les façades seraient sur la rue même, et non pas à l'intérieur des cours, et l'on détermina (1719, 1720 et 1724) d'une manière plus précise *le nombre et la nature des maisons que la noblesse et le haut commerce devaient faire bâtir.* »

Telle fut l'origine — un peu forcée, comme tu le vois — de Saint-Pétersbourg. L'histoire de ses développements, qui ont été si rapides et si extraordinaires, bien que beaucoup moins obligatoires, m'entraînerait trop loin. Je ne te la raconterai pas. D'ailleurs si tu tiens à la lire, tu la trouveras assez longuement résumée dans l'ouvrage d'où j'ai extrait les fragments qui précèdent. Avant de te dire ce qu'est actuellement la ville de Pierre-le-Grand, je t'apprendrai seulement ce qu'elle était il y a cent vingt-cinq ans. Un Allemand nommé Weber, qui l'a visitée en 1725, nous en a laissé la description suivante : « J'y ai compté, dit-il, plus de 60,000 maisons, mais en grande partie si misérables, que deux heures de temps suffiraient pour les démonter et les transporter ailleurs... Elles ressemblent plus à des cages qu'à des maisons. Il serait difficile d'y trouver les personnes que l'on cherche, attendu qu'aucune rue ne porte un nom, et que toutes se désignent par quelques notables habitants qui y demeurent...

» Toute la ville est, pour ainsi dire, dans un marais et entourée de tous côtés de déserts et de bois, excepté la grande place, dont le terrain est sec et dans une très-belle exposition, et qui n'est point embarrassée de ces taillis qui se trouvent partout ailleurs... Tout autour, ajoute-t-il plus loin, il n'y a que de vastes et horribles forêts et des déserts affreux; à peine si l'on peut compter un ou deux grands chemins, et les paysans des environs se traînent, le mieux qu'ils peuvent, à travers les bois pour arriver à la ville. »

N° 60. Saint-Pétersbourg. — Plan des quartiers adjacents à la Neva.

Ainsi un siècle et quelques années ont suffi pour faire de cette ville de cages et de huttes, bâtie il y avait à peine vingt ans, en 1725, au milieu d'un taillis marécageux, sinon la plus agréable et la plus belle, du moins la plus monumentale de toutes les capitales de l'Europe. Aujourd'hui, dans certains quartiers de Saint-Pétersbourg, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des temples et des palais, et quelques-uns de ces édifices sont tellement grands qu'on met environ dix minutes à longer un de leurs côtés. Plusieurs bâtiments publics contiennent une population supérieure à celle de beaucoup de petites villes de France. Le palais d'Hiver renferme, assure-t-on, 6,000 locataires. L'hôpital de l'Infanterie a 4,000 lits à sa disposition. On ne compte pas moins de 7,000 enfants dans l'hospice des Enfants-Trouvés. Le Corps des Cadets forme un carré dont chaque côté a environ un kilomètre. D'autres bâtiments, tels que l'Amirauté, l'Hôtel de l'État-Major, le palais de Tauride, occupent un espace suffisant pour y construire un gros bourg, et cependant les rues sont si larges, les places si vastes, les bras de la Neva si étendus, que, malgré leur grandeur, tous ces édifices paraissent petits. En outre, la parfaite égalité du terrain sur lequel ils sont bâtis rend cet effet encore plus sensible. Aucun d'eux ne s'élève au-dessus des autres. Des masses architecturales, dignes d'avoir des montagnes pour piédestaux, se suivent sans fin sur des lignes tirées au cordeau et ne forment nulle part un groupe pittoresque. Cette monotonie d'aspect est bien plus frappante encore en hiver qu'en été. Quand les rues, la rivière, les


N° 61. Saint-Pétersbourg. — Place Saint-Isaac. — Le Sénat. — Statue de Pierre-le-Grand.

places et les maisons sont couvertes d'un épais linceul de neige, alors les murs blancs de tous les édifices semblent ne pas reposer sur le sol, et la Palmyre du Nord, sous son ciel de plomb, n'est plus que l'ombre d'une ville.

Dans ses *Musées d'Allemagne et de Russie*, M. Louis Viardot expose et réfute ainsi les principaux reproches qu'adressent à la ville de Pierre-le-Grand les touristes de profession qui, résistant au plaisir d'être étonnés et satisfaits, font leur métier avec la sévère et consciencieuse exactitude d'un critique. « D'abord le climat est si rigoureux, le froid si prolongé, la neige si tenace et si profonde, que tous les édifices ont à souffrir du temps d'annuelles injures, et qu'il faut, chaque été, réparer les dégâts de l'hiver. C'est là, il est vrai, un grand inconvénient de la position géographique ; mais que prouve-t-il, sinon une patiente constance après une grande audace et la puissance de l'homme qui lutte avec courage, avec succès contre une implacable nature? — Ensuite, quoique les murailles des quais, les trottoirs des rues, les assises des grands édifices, les colonnes monumentales des temples et des palais soient en granit de Finlande, Saint-Pétersbourg est une ville bâtie en bois et en briques. Ceux qui parlent des maisons de bois sont d'anciens voyageurs tout au moins du siècle dernier, car dès longtemps il n'est plus permis de construire ni même de réparer une habitation en bois dans l'enceinte de la ville ; on ne trouve plus guère qu'aux extrémités des faubourgs ces vestiges de la cité primitive. Quant à ceux qui parlent des maisons de briques, il faut nécessairement que ce soient des Français et même des Parisiens. De quelle autre contrée les habitants auraient-ils le droit de faire un tel reproche à la capitale de la Russie? Quelle grande ville de l'Europe, Paris excepté, est construite en pierre de taille ? N'est-ce pas en briques aussi (je veux dire que la brique est la commune matière de construction) que sont bâties Londres, Dublin, Édimbourg, Bruxelles, Amsterdam, Berlin, Vienne, Munich, Milan, Rome, Madrid et Lisbonne?

« On dit enfin que l'architecture est toute d'importation étrangère à Saint-Pétersbourg et qu'on y trouve réunis tous les arts du monde, sauf l'art russe. Dans ce dernier reproche, il y a certes plus de vérité comme plus de sens que dans les autres. Il est évident que l'on peut dire de Saint-Pétersbourg absolument comme de Londres, que l'architecture dominante, l'architecture adoptée, prodiguée, appliquée à tous les édifices publics ou particuliers, a été faite pour d'autres climats et pour d'autres matériaux. Que devient la colonne, par exemple, la colonne, si belle en marbre blanc sous le ciel de la Grèce, et pour un peuple vivant en plein air, lorsqu'il faut péniblement la construire en briques taillées et rajustées, la crépir chaque année à la chaux vive et la dresser sous des portiques ouverts, où, durant plus de six mois, souffle une bise glaciale, où s'amoncellent d'épaisses couches de neige? Bien qu'elle ne soit pas noircie à Saint-Pétersbourg comme à Londres par le brouillard et la fumée, bien qu'elle n'y présente pas un bizarre et monstrueux renversement des lois de l'optique et de la perspective, la colonne, en tant qu'ornement extérieur, ne forme pas moins, dans la nouvelle capitale russe, un véritable anachronisme, une anomalie et un contre-sens. Jusque dans les édifices du culte, plus habituellement préservés des défauts de l'imitation étrangère, se fait sentir l'absence d'un art national qu'il faut chercher plutôt dans les pauvres villages en bois peuplés de serfs indigents que dans la splendide capitale de l'empire...

N° 62. Saint-Pétersbourg. — Palais d'hiver. Dessin de M. Freeman.

« Saint-Pétersbourg est donc réellement une ville italienne, française, anglaise, allemande, et non point une ville russe. Moscou seul peut s'appeler de ce nom. Mais, ainsi créé, et entouré du reste de l'empire, Saint-Pétersbourg donne l'image fidèle de toute la nation, de toute la société russe telle que l'ont faite la nature, l'histoire et les institutions. Cette grande ville toute moderne, toute européenne, jetée au milieu d'un pays presque asiatique, mal peuplé, mal cultivé, arriéré par les lois, les mœurs, les arts, les coutumes, n'est-ce pas cette société réunissant les deux extrêmes sans intermédiaire, dépourvue de toute classe moyenne, de toute transition, de tout lien, présentant une caste de nobles au milieu d'un peuple de serfs, la richesse excessive au sein de l'excessive pauvreté, la science de quelques-uns parmi l'ignorance commune, la civilisation entourée de la barbarie, le dix-neuvième siècle dans le treizième ! »

« Ce qui frappe à Saint-Pétersbourg, dit M. de Custine, c'est la quantité et la forme des flèches, tourelles, aiguilles métalliques qui s'élèvent de toutes parts ; — ceci est au moins de l'architecture nationale ; — car Saint-Pétersbourg est parsemé de vastes et nombreux couvents à clochers. Ces flèches dorées ou peintes rompent les lignes monotones des toits de la ville ; elles percent les airs de dards tellement aigus qu'à peine l'œil peut-il distinguer le point où leur dorure s'éteint dans la brume d'un ciel polaire. La flèche de la citadelle, racine et berceau de Saint-Pétersbourg, et celle de l'Amirauté, revêtue de l'or des ducats de Hollande offerts au czar Pierre par la république des Provinces-Unies, sont les plus remarquables. Ces aigrettes monumentales, imitées des parures asiatiques, me paraissent d'une hauteur et d'une hardiesse extraordinaires. On ne conçoit pas qu'elles se soutiennent en l'air ; c'est un ornement vraiment russe. Figurez-vous donc un assemblage immense de dômes accompagnés des quatre campanilles obligés chez les Grecs modernes pour faire une église ; imaginez-vous une multitude de coupoles argentées, dorées, azurées, étoilées et les toits des palais peints en vert d'émeraude ou d'outremer, les places ornées de statues de bronze en l'honneur des principaux personnages historiques de la Russie et des empereurs ; bordez ce tableau d'un fleuve immense, qui, les jours de calme, sert de miroir et, les jours de tempête, de repoussoir à tous les objets ; joignez-y le pont de bateaux de Troïtza jeté sur le point le plus large de la Neva, entre le Champ-de-Mars, où la statue de Souwarow se perd dans l'espace, et la citadelle, où dorment dans leurs tombeaux dépouillés d'ornements Pierre-le-Grand et sa famille ; enfin rappelez-vous que la nappe d'eau de la Neva, toujours pleine, coule à ras de terre et respecte à peine, au milieu de la ville, une île toute bordée d'édifices à colonnes grecques, supportés par leurs fondements de granit et bâtis d'après des dessins de temples païens : si vous saisissez bien cet ensemble, vous comprendrez comment Saint-Pétersbourg est une ville infiniment pittoresque malgré le mauvais goût de ses architectures d'emprunt, malgré la teinte marécageuse des campagnes qui l'environnent, malgré l'absence totale d'accidents dans le terrain et la pâleur des beaux jours d'été sous le terne climat du Nord. »

Les maisons particulières de Saint-Pétersbourg — je ne parle pas des édifices publics de second et de troisième ordres, palais, couvents, églises, douanes, théâtres — ont aussi une apparence monumentale. Il y en a un assez grand nombre où plus de 200 familles trouvent à se loger. Quelques-unes rapportent par an de 50,000 à 100,000 roubles. Les locataires de pareilles maisons ne peuvent pas sérieusement se qualifier de voisins, bien qu'ils habitent sous le même toit. A voir leur façade sur la rue, on ne se ferait pas une idée exacte de leur grandeur. Pour les bien connaître, il faut y entrer, compter les divers

corps de bâtiments dont elles se composent à l'extérieur, traverser leurs cours, où on passerait aisément en revue un régiment de cavalerie. On les parcourt souvent pendant plusieurs heures avant d'y découvrir le locataire qu'on y cherche.

La plupart des maisons de Saint-Pétersbourg n'ont qu'un ou deux étages. On n'en a construit de plus élevées que dans quelques rues centrales. Il y a plusieurs années, un spéculateur fit bâtir quatre ou cinq maisons de trois étages dans une des rues de l'île Vassili. Il lui fut impossible de les louer. Personne ne voulut monter si haut. Les classes riches habitent en général des maisons d'un étage. Les Russes aiment beaucoup les maisons basses.

Le prix des maisons est très-élevé à Saint-Pétersbourg, surtout dans les principaux quartiers. Une seule fenêtre donnant sur la rue s'y loue environ 1,000 roubles par an. En effet, les terrains se vendent fort cher, la nature marécageuse du sol nécessite des fondations coûteuses ; le taux des salaires se maintient très-haut ; les murs sont d'une épaisseur qui varie d'un mètre 70 centimètres à 2 mètres ; enfin on bâtit avec une rapidité étonnante, ce qui augmente considérablement les frais. En général, les Russes se montrent fort impatients de voir se terminer un bâtiment dès qu'il est commencé. Qu'il soit fini promptement, comme par enchantement, si cela est possible, c'est tout ce qu'ils demandent à l'architecte. Ils ne se préoccupent nullement de sa solidité. Un écrivain allemand l'a dit avec raison : « Quand ils construisent, ils ne font guère que préparer des ruines. » Leur inconstance égale leur impatience. A peine une maison est-elle achevée qu'ils la bouleversent souvent de fond en comble. Ils la laissent rarement quinze jours de suite dans le même état. Pour un dîner, pour un bal, ils en changent parfois toutes les dispositions intérieures. S'ils n'y ajoutent pas une aile ou deux, ils transforment tantôt la salle à manger en salon, tantôt la salle d'études en salle de bal, etc. C'est une race essentiellement nomade. Les plus riches ne passent presque jamais une année sans se donner la satisfaction de courir d'une extrémité de l'empire à l'autre extrémité, uniquement pour changer de place, et, si les circonstances ne leur permettent pas de s'accorder ce plaisir, ils trouvent le moyen de prendre de l'exercice et de voyager de chambre en chambre dans l'intérieur de leurs propres habitations. Du reste, la police est, jusqu'à un certain point, responsable des modifications que subissent incessamment les maisons de Saint-Pétersbourg ; car elle change souvent d'idée et de goût. Un jour elle prohibe telle ou telle forme de fenêtre, un autre jour elle ordonne que toutes les portes soient faites sur le même modèle ; tantôt elle autorise l'usage des trappes de cave, tantôt elle le défend.

N° 64. Juif de Candau (province de Courlande) jouant du tympanon. Par V. Timm.

Le pavage de Saint-Pétersbourg coûte fort cher à entretenir. En général, il n'est pas en bon état, malgré le soin avec lequel on le répare constamment. Le sol est trop mouvant et trop marécageux pour qu'on parvienne à l'établir sur des fondations solides. Dans certains quartiers, les cailloux sont remplacés des deux côtés de la rue par des voies de blocs de sapin incrustés. Les chevaux courent sur ces chemins avec une grande vitesse, surtout par les temps secs, car la pluie les rend glissants. L'hiver venu, et on sait qu'il dure longtemps, la nature se charge de macadamiser Saint-Pétersbourg mieux que les hommes ne sauraient le faire : la neige et la glace forment un pavage qui a l'avantage d'être gratuit et de beaucoup supérieur à tous ceux qui ont été employés ou essayés jusqu'à ce jour. Seulement, quand le dégel arrive, au mois de mai, par exemple, les rues se transforment en d'horribles lacs de boue où les chevaux eux-mêmes vont parfois à la nage. Enlever toutes les neiges qui se sont accumulées durant l'hiver serait chose impossible. Obligée de les laisser fondre sur place, la police se contente de creuser des canaux au milieu de leurs masses les plus épaisses et les plus solides, afin que les ruisseaux qu'elles forment trouvent des écoulements. C'est alors que les marchands de brosses et de cirage font de bonnes affaires et qu'on entend les domestiques, dégoûtés de leur condition, prendre tous les saints à témoins qu'ils ne se sont pas engagés, en entrant au service de leurs maîtres, à nettoyer des chaussures et des voitures si crottées.

En été, la poussière est insupportable à Saint-Pétersbourg, comme dans la plupart des autres villes russes. Les places ne sont pas pavées et les rues sont trop larges. Non-seulement on ne peut pas les arroser, mais tous les vents y règnent en véritables tyrans ; aucun obstacle ne s'y oppose au libre exercice de leur autorité, dont ils abusent indignement. La largeur des rues et l'étendue des places ont d'autres inconvénients. Il est fort difficile de les éclairer pendant la nuit, et, quand il fait chaud, on n'y trouve jamais d'ombre pendant le jour. Malgré l'obscurité profonde dans laquelle la majeure partie des quartiers de Saint-Pétersbourg restent plongés durant les longues nuits d'hiver, on peut les parcourir sans crainte à quelque heure que ce soit : on n'y court aucun danger. Les meurtres et les actes de violence contre les personnes et les propriétés y sont aussi rares qu'ils seraient communs à Paris ou à Londres, si, par une vengeance du ciel, ces deux capitales de la civilisation se trouvaient seulement quarante-huit heures consécutives condamnées au même éclairage. Les rues offrent alors aux étrangers un spectacle curieux. A chaque minute, on aperçoit un traîneau qui sort rapidement des ténèbres, où il était caché, et qui disparaît presque immédiatement dans une obscurité impénétrable. Des ombres gigantesques semblent se poursuivre sur la neige, et on entend souvent les cris que poussent, pour s'a-

N° 63. Juif de Boulder-Mouische (province de Livonie) en prière ; dans la petite boîte placée sur sa tête il tient renfermés les dix commandements de Dieu. Par V. Timm.

N° 65. Bohémien-maquignon de Talsen (province de Courlande). Par V. Timm.

vertir mutuellement, des cochers qu'on ne voit pas.

Çà et là, sur les toits des maisons, s'élèvent des tours rondes assez hautes pour dominer tout un quartier, percées de petites fenêtres, entourées d'une galerie, et garnies de tiges de fer. Nuit et jour deux vétérans, enveloppés dans des peaux de mouton, y veillent pour donner l'alarme en cas d'incendie ou d'inondation. Les tiges de fer leur servent à faire les signaux convenus. C'est par un drapeau rouge qu'ils annoncent au public et à la police qu'une inondation est à redouter. Si le feu s'est déclaré dans une maison, ils arborent, le jour, des ballons de cuir noir rayé, ou de grosse toile, et, la nuit, des lanternes rouges.

Parmi les principaux ornements des plus belles maisons de Saint-Pétersbourg, je ne dois pas oublier les vitres de leurs fenêtres. Dans la plupart des salons aristocratiques, il y a au moins une grande croisée fermée par une glace d'un seul morceau, autour de laquelle les dames se plaisent à ranger leurs tables à ouvrage et leurs ottomanes pour y contempler à leur aise les *tableaux vivants* de la rue, que j'essaierai de te décrire dans une prochaine lettre. Aujourd'hui je me contenterai d'ajouter à cette esquisse générale de Saint-Pétersbourg quelques détails sur ses principaux monuments.

CHAPITRE VIII.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Les églises, les palais impériaux, la statue de Pierre-le-Grand et la colonne Alexandrine.

Septembre 1846.

L'église Saint-Isaac ne serait pas le plus beau monument de Saint-Pétersbourg, qu'elle occuperait encore la première place dans cette revue rapide que je me propose de faire des édifices publics ou privés de la capitale de la Russie. J'ai pour principe, lorsque j'arrive dans une ville, de visiter les temples élevés à Dieu avant les palais construits pour ses créatures.

N° 67. Paysans russes de Pargola (environs de Saint-Pétersbourg). La jeune fille en coiffure de fête. Par V. Timm.

L'église Saint-Isaac (*gr. n*os 65 *et* 69) n'est pas seulement le plus beau monument de Saint-Pétersbourg, c'est encore l'une des plus magnifiques églises modernes de l'Europe, c'est de plus la dernière église, probablement, qui sera bâtie sur un plan aussi vaste, avec un luxe aussi splendide, dans l'ère plus utilitaire que religieuse où nous sommes entrés depuis le commencement de ce siècle. Inférieure à tous égards au Panthéon de Paris et à Saint-Paul de Londres, qui sont déjà inférieurs à Saint-Pierre de Rome, elle a sur eux l'immense avantage de sa position. Loin d'être entourée, surtout comme Saint-Paul, de constructions qui en gênent la vue, elle s'élève à l'angle S.-O. d'une place — qualifiée souvent de plaine et même de steppe, par certains critiques dont l'aversion pour les espaces ouverts est égale à l'horreur du vide que les anciens philosophes attribuaient à la nature — sur laquelle plus de 100,000 hommes de troupes manœuvrent à l'aise (*gr. n*° 61), et qui, bordée des plus remarquables édifices de Saint-Pétersbourg, le Sénat, le Ministère de la guerre, les bureaux du gouvernement, le Palais-Impérial d'hiver et l'Amirauté, renferme dans son enceinte la statue de Pierre-le-Grand et la colonne Alexandrine, et voit ouvrir ses quatre issues, la première sous un arc de triomphe, les trois autres aux extrémités des trois grandes voies de communication, la rue Voznecenski, la rue Garochovaia et enfin la grande perspective Newski, plus large que le boulevard des Italiens, et longue d'environ 4 kilomètres.

L'église Saint-Isaac est toute en granit, en marbre, en bronze et en fer. Elle repose sur des pilotis recouverts d'épaisses assises de granit. Ses fondations seules ont coûté plus d'un million de roubles. Sa forme est celle d'une croix grecque avec le dôme au centre, et quatre chapelles carrées surmontées de campanilles aux quatre angles. Sa longueur totale est de 278 pieds, sa largeur de 153. La nef du centre a 175 pieds de longueur sur 53 pieds de largeur. Elle a quatre façades principales, dont les portiques sont supportés par des piliers monolithiques de granit rouge de Finlande de 56 pieds de haut et de 9 pieds de diamètre. Ses sept portes seront bronzées par les procédés électro-galvaniques. Trois ont 30 pieds de hauteur et 12 pieds de largeur, quatre 17 pieds de hauteur sur 8 pieds de largeur; elles contiennent cinquante bas-reliefs, soixante-trois statues et quatre-vingt-quatre hauts-reliefs représentant des sujets religieux. Sa grande cloche, fondue avec de la vieille monnaie retirée de la circulation, a 8 pieds de diamètre et pèse 1,800 pouds, soit plus de 59,000 livres. Ses onze cloches pèsent 4,711 pouds et demi, soit 162,860 livres. Trente colonnes, égale-

N° 66. Paysans de Rannapoungern (province d'Esthonie). La jeune fille en costume de fête. Par V. Timm.

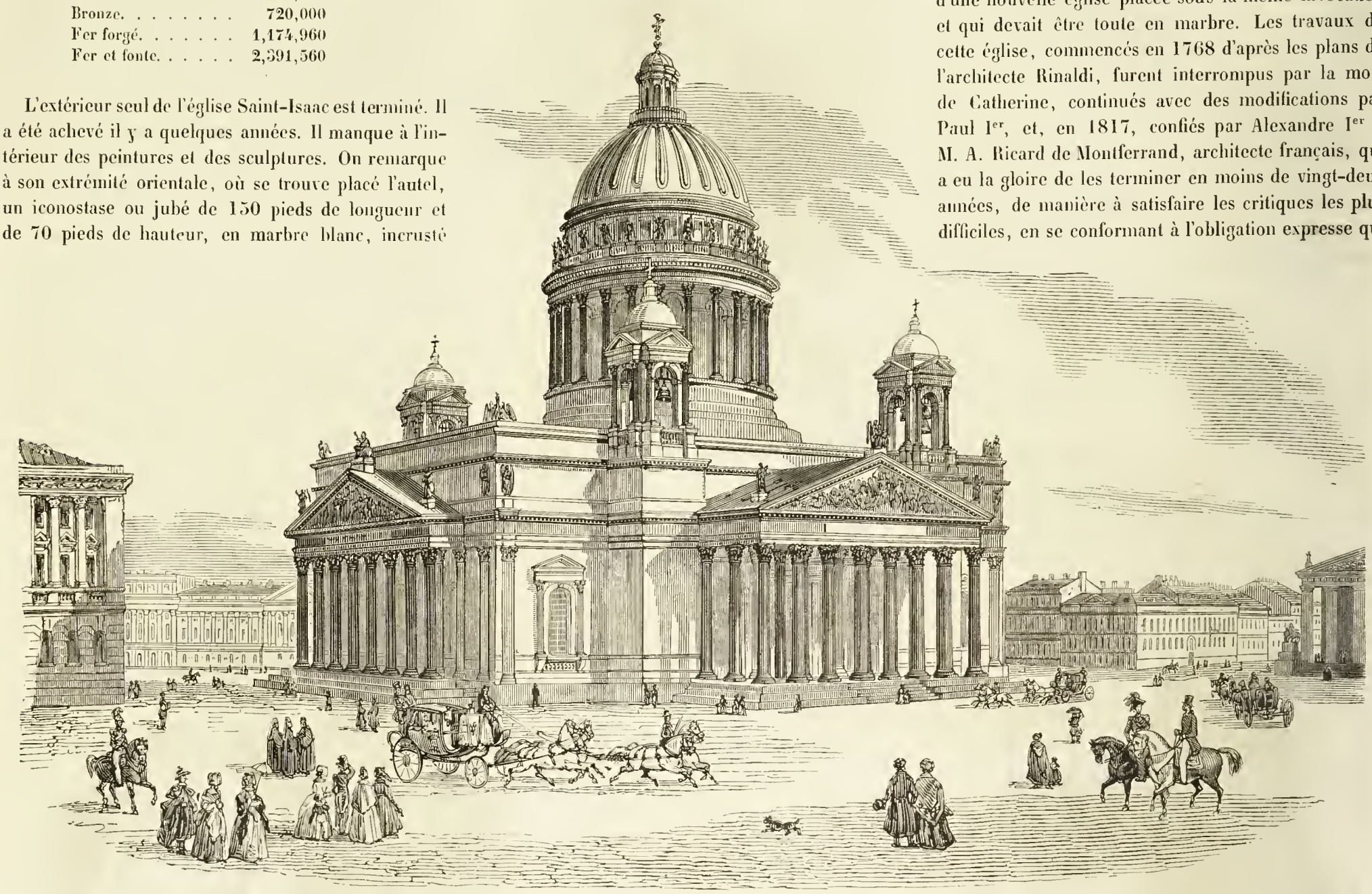
N° 68. Jeunes paysans finlandais de Krasnoë-Selo (environs de Saint-Pétersbourg) en habits de fête. Par V. Timm.

ment monolithiques, mais plus petites que celles des portiques — elles n'ont que 6 pieds 6 pouces de diamètre et 63 pieds 6 pouces de hauteur — entourent le tambour du dôme, qui est en fer. Le dôme a 69 pieds de diamètre; il est doré, entouré de statues colossales d'anges en bronze et surmonté d'une croix dorée. Sa hauteur est telle qu'on l'aperçoit à plus de quarante verstes dans la campagne. A Cronstadt, il apparaît comme un astre nouveau guidant les nombreux navires attirés vers la capitale. Le métal employé à sa contruction se subdivise ainsi :

Or de ducats.	247 livres.
Cuivre.	117,560
Bronze.	720,000
Fer forgé.	1,174,960
Fer et fonte.	2,391,560

L'extérieur seul de l'église Saint-Isaac est terminé. Il a été achevé il y a quelques années. Il manque à l'intérieur des peintures et des sculptures. On remarque à son extrémité orientale, où se trouve placé l'autel, un iconostase ou jubé de 150 pieds de longueur et de 70 pieds de hauteur, en marbre blanc, incrusté de porphyre, de jaspe et d'autres pierres précieuses, et orné de huit colonnes corinthiennes en malachite de 42 pieds de hauteur. Les portes qui donneront entrée dans le sanctuaire seront en argent et auront 35 pieds de hauteur sur 15 pieds de largeur.

L'origine de l'église Saint-Isaac remonte aux premières années de la fondation de Saint-Pétersbourg. Pierre-le-Grand, né en 1673, le 30 mai, jour consacré dans l'église grecque à la fête de saint Isaac le Dalmate, conçut le projet d'ériger une église sous l'invocation de ce saint, mais la multiplicité des travaux qu'il avait entrepris en même temps ne lui permit pas sans doute d'en commencer l'exécution avant 1710. Il se contenta de faire construire provisoirement cette église dans un vaste atelier dépendant des chantiers de l'Amirauté. On ne connaît pas au juste l'emplacement qu'elle occupait. Elle devint la proie des flammes. Sept ans plus tard, le czar posa en personne la première pierre d'une seconde église de Saint-Isaac, non loin de la Neva, sur l'emplacement même où se trouve le palais actuel du sénat. Dix ans suffirent pour la terminer. Elle fut consacrée en 1727. Le 26 juin 1735 un incendie la détruisit en partie. On la rebâtit en l'embellissant; mais la cour ayant fixé sa résidence dans ce quartier, Catherine II ordonna la construction d'une nouvelle église placée sous la même invocation et qui devait être toute en marbre. Les travaux de cette église, commencés en 1768 d'après les plans de l'architecte Rinaldi, furent interrompus par la mort de Catherine, continués avec des modifications par Paul Ier, et, en 1817, confiés par Alexandre Ier à M. A. Ricard de Montferrand, architecte français, qui a eu la gloire de les terminer en moins de vingt-deux années, de manière à satisfaire les critiques les plus difficiles, en se conformant à l'obligation expresse qui



N° 69. Saint-Pétersbourg. — Église Saint-Isaac. Dessin de M. Freeman.

lui avait été imposée de conserver la plus grande partie de l'édifice existant.

Le premier bloc de granit avait été posé solennellement, après des prières publiques, le 29 juillet 1819, deux ans après le commencement des travaux. La croix qui couronne le dôme a été inaugurée le 14 septembre 1839.

« Sur une plate-forme élevée à 354 pieds de hauteur, vers le milieu du jour, dit M. de Montferrand, les habitants de Saint-Pétersbourg, quoique le temps fût sombre et brumeux, pouvaient voir un autel que dominait une croix resplendissante d'or et de lumière. C'est vers ce point que s'acheminaient de vénérables ministres de notre religion, gravissant péniblement les 708 degrés par lesquels il fallait y arriver, et suivis de 2,000 ouvriers heureux et fiers de pouvoir prendre part à la bénédiction de la croix du dôme. Aux approches du sommet, la plus grande partie du cortége, ne pouvant pénétrer sur la plate-forme, dut s'échelonner sur les escaliers et se disséminer sur les charpentes environnantes. Presque aussitôt les prières du clergé, confondues avec celles de cette multitude, se firent entendre. En montant au ciel, cette pieuse harmonie descendit aussi vers la terre, et dès lors chacun s'arrêta; l'immense place d'Isaac s'emplit bientôt, et la foule, grands et petits, voulut s'associer à cette touchante cérémonie.

» Ainsi fut plantée cette croix à trois cent quarante-trois pieds de hauteur, après vingt ans de travaux constants, et dès lors l'architecte put considérer sa tâche comme à peu près terminée[1]. »

L'église cathédrale de Saint-Pétersbourg, Notre-Dame-de-Kazan, située dans la perspective Newski, n'est qu'une copie gauche et écourtée de Saint-Pierre de Rome. La métropole du schisme grec a été calquée sur la métropole de la papauté latine. On y a petitement imité, au dedans et au dehors, l'audacieuse coupole de Michel-Ange, tandis que la grande place, en face du péristyle, est enceinte également par l'hémicycle à colonnes que le Bernin ajouta au plan de Bramante. La seule église de Saint-Pétersbourg qui puisse à peu près s'appeler grecque, qui reproduise à peu près l'architecture de Byzance, où prit naissance le grand schisme réfugié maintenant en Russie, est celle qu'on nomme *cathédrale de Smolna*, située dans l'ancien village de ce nom, englobé depuis dans l'enceinte toujours agrandie de Saint-Pétersbourg. L'architecte italien Rastrelli, qui la construisit dans le siècle dernier, sous le règne d'Élisabeth, en entourant son dôme élancé de quatre minarets à l'orientale, lui a donné le caractère original du culte dont elle est le temple et a su produire, par cet accouplement heureux des formes de l'Asie et de celles de l'Europe, un effet charmant, pittoresque, sensé, qu'augmentent encore les constructions circulaires élevées autour de l'église pour un vaste couvent, occupé maintenant par un institut de jeunes orphelines et un asile de veuves. Mais dans l'in-

[1] *Église cathédrale de Saint-Isaac; description architecturale, pittoresque et historique de ce monument,* ouvrage dédié à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, par A. Ricard de Montferrand. Nous renverrons à ce magnifique ouvrage, publié chez MM. Bellizard, libraires-éditeurs à Saint-Pétersbourg, en dix livraisons à 35 francs la livraison in-folio, illustré de 61 planches, tous ceux de nos lecteurs qui seraient curieux d'avoir des renseignements techniques, exacts et complets sur l'exploitation des cent quatre colonnes monolithiques de l'église Saint-Isaac, les machines employées pour les mouvoir, la construction des murs, piliers, architraves, corniches, portiques, voûtes, pendentifs, tour du dôme, couverture, campanilles, dôme, etc.; les clochers, les sculptures, les bas-reliefs, les figures, les acrotères des frontons, et enfin les portes, les peintures, etc., etc. Tous ces détails, qui ne peuvent d'ailleurs intéresser que les architectes, nous entraîneraient au delà des bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer.

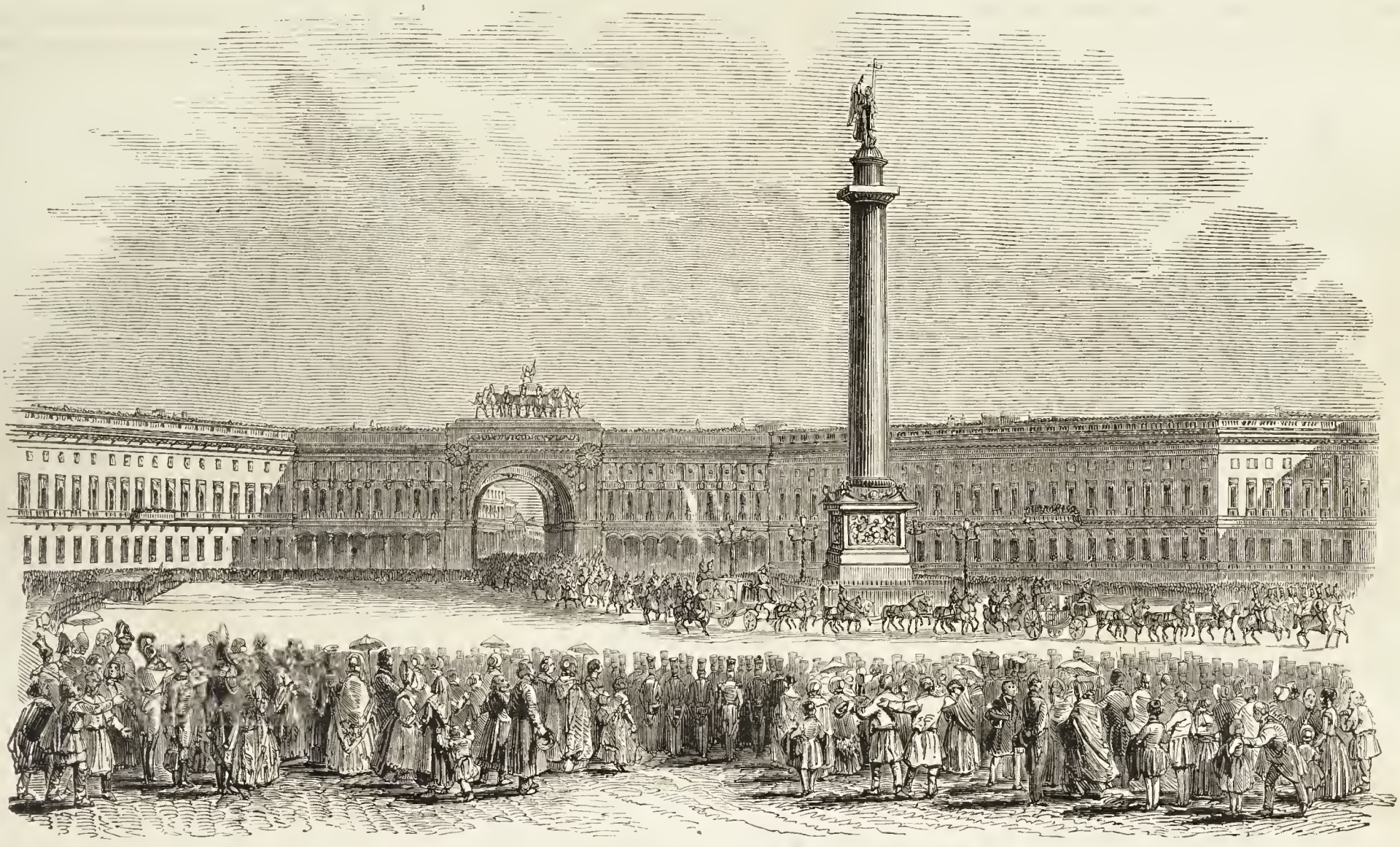
térieur du temple, achevé récemment avec un grand luxe, et dont les voûtes, les parois, les piliers sont entièrement revêtus de stuc blanc, on retrouve encore en petites proportions l'éternel dôme du Saint-Pierre romain.

Parmi les autres églises de Saint-Pétersbourg, une seule mérite une visite : celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, bâtie dans la forteresse sous Pierre-le-Grand par un architecte italien. Du sommet de son clocher ou plutôt de son minaret que termine une haute flèche dorée, on découvre le panorama le plus complet de Saint-Pétersbourg, de son port et de ses îles. Cette flèche a 340 pieds de hauteur depuis le sol, 150 depuis la terrasse de la tour. Sa dorure a déjà coûté plus de 10,000 ducats. Mais Saint-Pierre et Saint-Paul a d'autres titres à la visite des étrangers. Elle est une sorte de complément à l'Arkhangelski-Sabor de Moscou. A Moscou sont ensevelis les czars russes qui ont précédé Pierre-le-Grand ; à Saint-Pierre et Saint-Paul reposent les czars russes qui ont succédé à Pierre-le-Grand. De simples cercueils, posés sur des dalles au-dessus des caveaux et rangés côte à côte par ordre de dates, portent les noms des czars, czarines et grands-ducs dont ils couvrent les dépouilles mortelles : d'abord celui de Pierre-le-Grand, qui commence tout à Saint-Pétersbourg, parmi les morts comme parmi les vivants ; puis ceux de sa femme Catherine, d'Anne, d'Élisabeth, de Pierre III, de Catherine II, l'autre grand empereur ; de Paul Ier, d'Alexandre et de Constantin. Il y a place encore, dans la petite nef, pour une longue génération d'autocrates ; mais dans ce vide est le secret de la Providence...

Comme l'église de Kazan, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul est ornée de trophées militaires, de drapeaux pris à l'ennemi, de bâtons de commandants et de grands-vizirs, de clefs des villes et des forteresses devant lesquelles les trompettes russes ont sonné des fanfares, de queues triples de pachas, etc., etc. On y montre plusieurs vases sacrés en bois et en ivoire qui ont été sculptés par Pierre-le-Grand. En les admirant, car ce sont de véritables chefs-d'œuvre, je me demandais comment cet homme a pu administrer un si vaste empire dans tous les plus minutieux détails, faire la guerre, établir des manufactures, construire des villes, creuser des canaux, organiser une armée, une flotte et tous les services publics, fonder des écoles, des académies, des églises, des universités, des théâtres, et trouver le temps nécessaire pour travailler l'ébène et l'ivoire avec autant de patience et de talent que les plus célèbres artistes de l'Allemagne.

Toutes les religions ont des temples ou des églises à Saint-Pétersbourg. On en trouve une si grande quantité dans la perspective Newski qu'on a surnommé cette rue la *rue de la Tolérance*. Il y en a pour les arméniens, les grecs, les protestants, les catholiques romains, etc., etc.

Le plus important, sinon le plus beau palais de Saint-Pétersbourg est le Palais-Impérial, appelé *palais d'Hiver*. Ce nom lui avait été donné dans l'origine pour le distinguer du *palais d'Eté*, que l'empereur



N° 70. Saint-Pétersbourg. — La colonne Alexandrine et l'État-Major général. Dessin de M. Karl Girardet.

Paul fit jeter bas afin d'élever sur l'emplacement qu'il occupait le palais Michel, et il l'a gardé, bien qu'il n'y ait plus de *palais d'Été* (*gr. n°* 62).

Le palais d'Hiver actuel n'a pas même onze ans d'existence. En 1837, un incendie a dévoré en quelques heures celui qu'il a remplacé. Bâti sous le règne d'Élisabeth par l'Italien Rastrelli, l'ancien palais d'Hiver était si grand que plus de 6,000 personnes l'habitaient. L'intendant en chef de la maison impériale, qui avait pourtant rempli ces fonctions pendant douze ans, n'en connaissait pas toutes les pièces. C'était un véritable labyrinthe. Outre ses locataires légitimes et connus, il contenait un certain nombre de colonies irrégulières et secrètes. Ainsi les gardiens, domiciliés sur le toit pour y remplir divers emplois, entre autres celui d'empêcher pendant l'hiver les réservoirs de geler en y jetant des balles chauffées au rouge, s'étaient construit derrière les cheminées des huttes où ils avaient logé leurs femmes et leurs enfants et où ils élevaient de la volaille, et même des chèvres qui trouvaient de l'herbe à paître à l'entour. D'après un bruit généralement répandu, quelques-uns y avaient fait monter des vaches. Mais ces abus n'existaient plus avant l'incendie.

Quatre-vingt mille ouvriers avaient travaillé à ce palais, que ses possesseurs n'avaient pas cessé d'embellir et de décorer depuis plus de quatre-vingts ans. Jamais peut-être autant d'objets précieux n'avaient été accumulés dans le même édifice. Velours, soieries, tapis, châles, dorures, glaces, ambres, lapis-lazuli, marbres, statues, tableaux, le feu détruisit tout en moins d'une nuit. Ce désastre plongea la ville entière dans une douleur profonde. Il semblait que chacun eût perdu sa propre maison en perdant le palais de l'empereur. Un grand nombre des habitants de Saint-Pétersbourg offrirent spontanément à l'empereur une partie de leur fortune. Le comte Barincky, pour ne citer qu'un exemple, mit à sa disposition un million. Deux jours après, Nicolas traversait une rue, seul dans son léger droschki. Un homme, portant la longue barbe et le cafetan de moujik, accourut à sa rencontre, lui mit sur les genoux 25,000 roubles en billets de banque et s'enfuit sans même dire son nom.

L'empereur refusa d'accepter ces offres généreuses ; mais il fit rebâtir le *palais d'Hiver*, à l'incendie duquel il avait eu la douleur d'assister. Dès le lendemain, sa résolution était prise. Il manda auprès de lui ses architectes et leur dit qu'un an après, jour pour jour, il voulait recevoir sa cour dans un palais neuf. Les architectes soulevèrent quelques objections, fort justes d'ailleurs ; l'empereur alors parla en maître, et ils s'empressèrent d'obéir. Un an après, jour pour jour, l'empereur, ainsi qu'il l'avait ordonné, reçut sa cour dans un palais neuf.

Ce tour de force coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers. « Pour que le travail fût terminé à l'époque désignée, raconte un voyageur français, il fallut des efforts inouïs ; on continua les ouvrages intérieurs pendant les grandes gelées ; 6,000 ouvriers étaient enfermés dans les salles chauffées à 30 degrés afin d'en sécher plus vite les murailles. Aussi subissaient-ils en y entrant et en en sortant des différences de température de 50 à 60 degrés qui en tuaient plusieurs chaque jour. On assure que les peintres employés dans

les salles les plus chauffées étaient obligés de mettre sur leur tête des espèces de bonnets de glace..... » L'empereur lui-même faillit périr, avec sa famille et une partie de sa cour, victime de sa précipitation. Quelques jours avant une grande fête pour laquelle on préparait la fameuse galerie Saint-Georges, le plafond de cette galerie s'écroula avec un bruit effroyable.

Le palais d'Hiver actuel est un grand parallélogramme à quatre faces, ayant environ 150 mètres de longueur sur 115 mètres de largeur. « Si on le compare aux autres résidences royales de l'Europe, dit M. L. Viardot dans ses *Musées de Russie*, c'est avec le palais de Madrid qu'il a le plus de ressemblance ; même forme générale : un carré long, quatre façades, deux étages à colonnes superposées, une cour intérieure, point de jardin. Beaucoup plus spacieux, le palais de Saint-Pétersbourg est en briques, celui de Madrid en granit et en marbre ; mais le palais de Madrid donne sur l'humble Manzanarès, celui de Saint-Pétersbourg sur l'orgueilleuse Neva, et ce dernier rachète encore l'infériorité de sa matière et la pesanteur de sa forme par la magnificence inouïe de ses appartements intérieurs. Le grand escalier, en marbre incrusté d'or ; la *salle Blanche*, en stuc, où se donnent des festins de

N° 71. Nourrice et garçon cosaque à Saint-Pétersbourg. Par V. Timm.

800 couverts ; la *salle Saint-Georges*, aussi vaste et tout en marbre de Carrare, n'ont rien à envier même aux splendides prodigalités du grand roi. Des quatre façades de cette somptueuse demeure, l'une s'ouvre sur la Neva, en face de la Bourse, des Académies et de la forteresse ; la seconde donne sur la place de l'Amirauté, d'où la vue s'étend jusque sur la grande place Saint-Isaac. Sur la place du Palais, en face de l'hémicycle formé par les bâtiments de l'état-major général et au centre duquel se dresse la colonne Alexandrine, s'étend la troisième façade. Enfin le quatrième côté (ce n'est plus une façade) n'est séparé que par une rue étroite du palais de l'Ermitage, auquel le relient trois galeries ou passages couverts jetés de l'un à l'autre édifice, au premier étage, comme le pont des Soupirs à Venise, entre le palais ducal et la prison d'État. »

« Il n'y a pas dans le monde, a dit un voyageur moderne, beaucoup de demeures aussi imposantes que celle-ci. C'est là que réside huit mois de l'année cet empereur dont la domination s'étend sur les deux hémisphères, cet homme qui gouverne 60 millions d'hommes, ce souverain sans Constitution, qui ordonne et qui est obéi, qui peut, d'un trait de plume, d'un signe de tête, envoyer en Sibérie le plus puissant de ses nobles et élever un pauvre serf au rang des princes. Au-

N° 72. Jeune femme, paysanne de Waivara, (province d'Esthonie). Par V. Timm.

guste ne régnait pas sur un empire aussi vaste, et Louis XIV n'avait pas un pouvoir si absolu sur ses sujets. Les gens du peuple de Pétersbourg regardent ce palais avec un singulier mélange de respect craintif et de confiance ; ils savent que là est leur destinée, leur loi suprême, la loi qui a régi leurs pères et qui régira peut-être encore leurs enfants. Les yeux fixés sur la demeure impériale, ils répètent leur proverbe traditionnel : « Près du czar le pouvoir, près du czar la mort. »

Les appartements de l'empereur sont au second étage, au-dessous du télégraphe, dans l'angle du bâtiment qui donne d'un côté sur la Neva, de l'autre sur la place de l'Amirauté.

Construit successivement sur les dessins de Lamotte, de Velten et de Guarenghi, par ordre de Catherine II, qui, à la mode des grands seigneurs du dix-huitième siècle, en avait fait sa *petite maison*, l'*Ermitage*, rattaché par trois galeries couvertes au palais d'Hiver, échappa à l'incendie de 1837. C'est une sorte de musée impérial. Tous les tableaux que possède l'empereur n'y sont pas cependant réunis ; un grand nombre, d'écoles et d'époques diverses, ornent aussi quelques parties du palais d'Hiver. « Il faut bien se garder, dit

N° 73. Paysans finnois (laitière) de Tocsova (environs de Saint-Pétersbourg). Par V. Timm.

M. Louis Viardot [1], de chercher à l'Ermitage un musée proprement dit, ni même une galerie. Formée par Catherine pour la décoration de sa demeure particulière, où, cessant d'être impératrice, elle devenait femme spirituelle et galante, accrue par ses héritiers, mais toujours suivant leur goût et pour leur usage, cette collection, comme celles du palais Pitti, d'Hampton-Court, du Belvédère, n'est qu'un cabinet d'amateurs, le cabinet des czars ; seulement il est grand, vaste, gigantesque comme leurs palais, comme leur empire. Cela est si vrai qu'on n'est admis à le visiter qu'avec des cartes d'entrée, et qu'il faut être vêtu presque du costume de cour. Un homme n'est reçu qu'en frac ; et que les étrangers n'oublient pas cette prescription, car les gardiens sont impitoyables. »

L'Ermitage ne contient pas seulement environ 2,000 tableaux accrochés aux murs dans un incroyable pêle-mêle, mais parmi lesquels on admire un grand nombre de chefs-d'œuvre, on y trouve encore les copies exactes et fort remarquables de toutes les loges de Raphaël, des collections de statues, statuettes, bustes, dessins, gravures et lithographies, médailles, monnaies, camées, pierres gravées, mosaïques, d'émaux, de miniatures, poupées, d'ouvrages d'orfévrerie et de

N° 74. Isvoshtshick de Saint-Pétersbourg (cochers de place). Par V. Timm.

bijouterie, de meubles, d'antiquités, et enfin la bibliothèque particulière des czars, qui n'est point la bibliothèque impériale, et qui, composée de plus de cent mille volumes, renferme, entre autres bibliothèques d'hommes célèbres, celles de Diderot, de D'Alembert et de Voltaire, que Catherine a fait acheter.

Comme on le voit par cette énumération, un artiste ou un savant qui voudrait renoncer au monde finirait sa vie aussi agréablement qu'utilement si on lui permettait d'établir sa cellule dans ce palais colossal, où se trouvent entassés tant de trésors, et dont le nom est si peu justifié. Pour moi, loin de m'y faire ermite, je n'y ai passé que quelques heures et j'y ai vu une quantité tellement considérable de belles choses que je n'ai rapporté de cette visite que des souvenirs généraux et confus. Ce que je n'ai point oublié, par exemple, c'est le célèbre *Règlement de l'Ermitage*, l'une des lois conçues, rédigées et promulguées par Catherine II pour sa république intérieure. En voici le texte :

Règles d'après lesquelles on doit se conduire en entrant.

1° On déposera en entrant ses titres et son rang, ainsi que son chapeau et surtout son épée.

2° Les prétentions sur les prérogatives de la naissance, l'or-

[1] *Musées d'Allemagne et de Russie*, 1 vol. in-18. — Paulin.

gueil et autres sentiments semblables devront aussi rester à la porte.

3° Soyez gai; toutefois ne cassez ni ne gâtez rien.

4° Asseyez-vous, restez debout, marchez; faites ce que bon vous semblera, sans faire attention à personne.

5° Parlez modérément et pas trop haut, pour ne pas troubler les autres.

6° Discutez sans colère et sans vivacité.

7° Bannissez les soupirs et les bâillements, pour ne causer d'ennui ni être à charge à personne.

8° Les jeux innocents proposés par une personne de la société doivent être acceptés par les autres.

9° Mangez doucement et avec appétit; buvez avec modération, pour que chacun retrouve ses jambes en sortant, etc.

10° Si quelqu'un manquait au règlement ci-dessus, et sur le témoignage de deux personnes, il sera obligé, pour chaque faute, de boire un verre d'eau fraîche (sans en excepter les dames), et, indépendamment de cela, de lire à haute voix une page de la Télémachide (poëme de Frediakofsky) : Quiconque manquerait dans une soirée à trois articles du règlement sera tenu d'apprendre par cœur six lignes de la *Telemachide*. Celui qui manquerait au dixième article ne pourrait plus rentrer à l'ermitage.

Les collections si variées de l'Ermitage ne sont pas les seules richesses artistiques que l'on puisse admirer à Saint-Pétersbourg. Outre de nombreuses collec-

N° 76. Jeune paysanne de Pargola (environs de Saint-Pétersbourg). Manière de filer. Par V. Timm.

N° 75. Enfants de paysans russes de Nowaja-Derewna (environs de Saint-Pétersbourg). Joueur de la Balalaïka. Par V. Timm.

tions particulières, les amateurs visitent d'ordinaire au *palais de Tauride* une galerie des antiques, un assez grand assortiment de meubles *rococo* et une petite galerie de tableaux bien digne de cette qualification. Le palais de Tauride est un des édifices de Saint-Pétersbourg les plus solidement construits et les plus remarquables au point de vue de l'art. Catherine II le fit bâtir pour son favori Potemkin, à l'époque où il achevait la conquête de l'ancienne Chersonèse-Taurique, aujourd'hui la Crimée. C'est un palais italien tel qu'on en voit à Venise le long des canaux. La famille impériale l'habite encore au printemps; mais il est bien déchu de son ancienne splendeur. Il ressemble à une salle de bal le lendemain d'une fête. On y remarque surtout son grand salon de réception, la salle la plus vaste de Saint-Pétersbourg; il faut 20,000 bougies pour l'éclairer complétement, et le groupe colossal du Laocoon, placé à l'une de ses extrémités, ne peut être bien vu de l'autre extrémité qu'à l'aide d'un télescope. La dernière grande fête qui y fut donnée eut lieu à l'occasion du mariage du grand-duc Michel.

La famille impériale habite plus souvent le palais Annitshkoff que le palais de Tauride. Construit sous Élisabeth, donné par elle au comte Rasumoffsky, acheté deux fois par Catherine, qui en fit deux fois cadeau au prince Potemkin, le palais Annitshkoff est la demeure favorite de l'empereur. Une partie de la cour y réside constamment. C'est là que Nicolas Ier tient le plus grand nombre de ses conseils, reçoit les ambassadeurs, etc.; aussi le cabinet de Saint-Pétersbourg peut-il être appelé le cabinet d'Annitshkoff, comme celui de Londres le cabinet de Saint-James, et celui de Paris le cabinet des Tuileries.

Le vieux palais Michaïloff, que Paul Ier fit construire sur la Fontanka, à la place de l'ancien palais d'Hiver, ressemblait plus à une forteresse qu'à un palais. Il était en granit, entouré de murs et de fossés et hérissé de canons. Aujourd'hui les fossés sont en partie comblés et transformés en jardins. Mais il faut passer encore plusieurs ponts-levis, comme dans une forteresse du moyen âge, pour arriver jusqu'à l'entrée principale. Il a été bâti trop vite. Cinq mille ouvriers y travaillèrent tous les jours jusqu'à ce qu'il fût achevé. Pour sécher plus promptement les murailles, on y appliqua de larges plaques de fer chauffées au rouge. Ce moyen ne donna pas de bons résultats. A la mort de son fondateur, le palais Michaïloff fut abandonné comme inhabitable. Il avait pourtant coûté 18 millions de roubles. Bien qu'il ait été complétement réparé, il n'a jamais depuis servi de résidence à la famille impériale. On y a établi l'école des ingénieurs. Cent cinquante jeunes gens y reçoivent une instruction théorique et pratique. Les chambres où Paul Ier a été assassiné ont été murées; car les Russes ont l'habitude de murer les chambres dans lesquelles leurs parents sont morts. Ces chambres sont au second étage. On les reconnaît aisément à leurs fenêtres qui ne sont plus nettoyées.

Le nouveau palais Michaïloff, la résidence du grand-duc Michel, est l'édifice le plus élégant, le mieux meublé et le plus favorablement situé de Saint-Pétersbourg. Il fut construit en 1820 par un Italien nommé Rossi. Le palais de Marbre habité il y a

N° 78. Femme bohémienne de Talsen (province de Courlande). Par V. Timm.

N° 77. Laitières russes de Okhta (faubourg de Saint-Pétersbourg).

quelques années par le grand-duc Constantin, et actuellement très-négligé, ne mérite même pas son nom. Il ressemble à une forteresse beaucoup trop noircie par le temps. On devrait plutôt l'appeler le palais de granit, car il contient plus de granit et de fer que de marbre.

Tels sont, mon cher ami, les palais impériaux *urbains*. Une autre fois je te parlerai des palais impériaux *ruraux*, qui ont aussi leur intérêt. Quant aux autres édifices, — théâtres, bourse, bazars, état-major, académie des beaux-arts, hospices, etc., — je t'en dirai quelques mots en me promenant le long des quais, dans les rues et sur les places où ils sont situés. Je veux terminer cette lettre, que je trouve déjà trop longue, par la description historique de deux monuments remarquables élevés à la mémoire de deux czars célèbres, Pierre-le-Grand et Alexandre Ier.

Le monument de Pierre-le-Grand (*gr. n°* 61) fut commencé par ordre de Catherine II en 1768, et inauguré par elle le 7 août 1782, anniversaire de l'avénement au trône du réformateur de la Russie. C'est une statue équestre colossale en bronze, élevée

sur un piédestal de granit d'un bloc énorme et de deux pièces rapportées. La statue a 17 pieds et demi de hauteur, le cavalier 11, le piédestal 13 pieds de hauteur, 43 de longueur et 21 de largeur à fleur de terre. Tout le bronze employé pèse 44,041 livres, et l'on a mis dans la partie postérieure du cheval 10,000 livres de fer. Le poids du rocher était primitivement de 40,000 quintaux. Monté sur un noble coursier qui a les pieds de devant levés en l'air, Pierre est arrivé au haut d'un immense rocher, symbole des obstacles qu'il a eu à surmonter. Malgré cet effort, il est calme et étend la main vers la Neva. Il porte le vieux costume russe, avec un manteau par-dessus; une couronne de laurier orne sa tête; il est assis sur une peau de tigre, et ses pieds, chaussés de brodequins, n'ont pas un étrier pour appui. Entre les pieds de derrière du cheval s'agite un serpent, emblème des mauvaises passions contre lesquelles Pierre-le-Grand a lutté. On lit sur les deux faces principales cette inscription, qui est d'une part en latin et de l'autre en russe :

PETRO PRIMO CATHARINA SECUNDA. MDCCLXXXII.

Bien qu'elle ait donné lieu à de sévères critiques, la statue de Pierre-le-Grand immortalisera le nom du sculpteur français, Falconet, qui en a fait le modèle à Saint-Pétersbourg, à l'exception de la tête, modelée par Marie Callot. « L'ouvrage, dit Diderot, a le véritable caractère des beaux ouvrages, c'est de paraître beau la première fois qu'on le voit, et de paraître très-beau la seconde, la troisième et la quatrième ; c'est d'être quitté à regret... »

La colonne Alexandrine, élevée par l'empereur Nicolas à la mémoire de son frère Alexandre, en face de l'état-major (*gr. n°* 70), est le plus grand monolithe connu, car son fût, en granit rouge, a 26 mètres 62 centimètres de hauteur. Le chapiteau et le piédestal, également en granit, sont revêtus en bronze; des armures russes anciennes, groupées avec des armes antiques, composent les trophées qui décorent les quatre faces du piédestal. Sur la face principale on lit l'inscription suivante, supportée par deux Renommées : A ALEXANDRE Ier LA RUSSIE RECONNAISSANTE, au-dessous de cette inscription sont figurés le Niemen et la Vistule; la Victoire, la Paix, la Justice, la Clémence, la Sagesse et l'Abondance ornent les autres faces. Le fût est couronné d'un chapiteau de bronze surmonté d'une figure colossale de l'Espérance, sous les traits de l'empereur Alexandre, qui, tenant d'une main la croix et levant l'autre en l'air, se penche en avant dans une attitude assez peu heureuse. Cette statue en bronze doré est trop grande pour le monument, et elle a la tête trop petite.

L'histoire de la colonne Alexandrine a été longuement et complétement racontée dans un magnifique ouvrage in-folio illustré, publié, aux frais et d'après l'ordre de l'empereur, par M. de Montferrand, architecte français, qui a eu la gloire non-seulement de construire la cathédrale de Saint-Isaac, mais de découvrir, d'exploiter, d'extraire, de transporter et d'élever sur la place du palais d'Hiver ce magnifique monolithe.

Dans l'une des baies du nord-est du golfe de Finlande, entre Wybourg et Frederichsham, se trouve la carrière de Pytterlax, peu éloignée de la plage. En 1829, M. de Montferrand, qui faisait extraire dans cette carrière les colonnes de granit destinées à l'église de Saint-Isaac, y découvrit un bloc de granit de 30 mètres de longueur sur une épaisseur moyenne de 6 mètres 70 centimètres, dont le poids pouvait être évalué à 9 millions 576 mille livres.

Il fallut deux ans à six cents ouvriers pour tailler ce bloc dans le roc vif, et huit mois furent employés à l'arrondir; mais quinze jours suffirent pour lui faire franchir les 100 mètres qui le séparaient de la mer et pour l'embarquer sur le navire construit tout exprès pour le transporter. L'embarquement avait en outre exigé la construction d'un môle avancé partagé par un canal en forme d'écluse. L'opération terminée, deux bâtiments à vapeur remorquèrent le navire chargé de ce lourd fardeau; mais divers accidents arrivés à l'une des machines firent durer quatre jours cette traversée de quarante lieues. Enfin le 1er juillet 1832 le monolithe arriva à Saint-Pétersbourg.

N° 79. Saint-Pétersbourg. — Châtiment des ivrognes.

Le débarquement eut lieu douze jours après. Il fut aussi heureux que possible. Un *Te Deum* avait été chanté dans toutes les églises, et, avant de mettre les machines en mouvement, les ouvriers, agenouillés, avaient adressé à Dieu une fervente prière. Tout réussit à souhait. Débarqué en dix minutes, le monolithe vint s'arrêter près du palais, sous la fenêtre de l'impératrice, qui avait assisté à ce curieux spectacle. L'empereur, satisfait, décida que l'érection aurait lieu le 30 août suivant. Il ordonna en outre qu'elle fût faite par les vieux soldats qui avaient servi sous les ordres de son frère pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814. En conséquence, deux mille sous-officiers et soldats des différents corps de la garde et de la marine, commandés par M. le général Schilder, furent mis à la disposition de M. de Montferrand. En attendant le jour fixé, cent cinquante ouvriers travaillaient à l'achèvement de la colonne, et six cents charpentiers construisaient le plan incliné par lequel elle devait arriver au niveau de son piédestal déjà placé. Au milieu d'une plate-forme de 3,600 mètres de superficie s'élevait, à 65 mètres de hauteur, le grand échafaudage destiné à la dresser sur sa base. Le 28 août on fit une répétition générale qui ne laissa aucun doute sur le succès de la représentation.

Au jour fixé plus de trois cent mille personnes se pressaient sur la place et aux alentours du palais d'Hiver, lorsque S. M. l'empereur et la famille impériale vinrent occuper la tente et les deux pavillons construits pour les recevoir, en face de l'échafaudage, sur la plate-forme. La tente était en cachemire de couleurs vives et variées. Un pilier en argent doré, entouré de douze colonnettes de même métal, en soutenait le centre. Des divans et des tapis précieux l'ornaient à l'intérieur. L'un des deux pavillons, réservé pour l'impératrice et les dames de sa suite, était décoré de plusieurs dessins représentant la colonne Alexandrine sous ses différents aspects. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Autriche, les ministres et chargés d'affaires composant le corps diplomatique, remplissaient l'autre. Enfin deux enceintes particulières avaient été réservées, aux angles de la plate-forme, pour les académies des sciences et des arts, les corps enseignants, les étrangers et les artistes venus exprès d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne.

Tous les ouvriers, soldats et matelots, dont M. de Montferrand avait jugé la coopération nécessaire, étaient à leur poste, dans le plus profond silence, lorsque l'empereur arriva sur la plate-forme. On lui présenta une médaille à l'effigie d'Alexandre, qu'il remit à M. de Montferrand, et qui, renfermée dans une demi-sphère en bronze, fut déposée au fond d'une cavité pratiquée à cet effet au centre du piédestal. Après avoir examiné attentivement les préparatifs, l'empereur ordonna une prière que tous les assistants s'empressèrent de faire avec un recueillement caractéristique, et, dès qu'elle fut achevée, il donna le signal convenu. Une cloche retentit trois fois, et l'opération commença. Si la mouche du coche eût été là, on l'eût entendue voler, tant le silence était profond quand le bruit des cabestans ne le troublait pas. Tous les regards restaient fixés sur le même point; mais les physionomies exprimaient des émotions diverses; ici la crainte, là l'espérance, plus loin l'étonnement. Cependant l'énorme masse (avec ses moufles, ses poulies, ses agrès, etc., elle pesait 423,500 kilogrammes) s'élevait peu à peu avec une régularité admirable, et cent minutes après le pavillon impérial, hissé au sommet de l'échafaudage, apprit à la ville entière qu'elle était dressée sur son piédestal. Des acclamations bruyantes, mêlées d'applaudissements, se firent entendre de tous côtés, et l'enthousiasme fut tel, dit un témoin oculaire, qu'un grand nombre des spectateurs qui avaient été introduits sur la plate-forme se précipitèrent sur les débris de quelques rouleaux écrasés et les emportèrent comme un glorieux trophée. Pendant que cette scène se passait, l'empereur, qui venait de témoigner sa satisfaction aux personnes dont il était entouré, s'approcha de l'architecte en chef et

lui dit : « Montferrand, vous vous êtes immortalisé. »

L'inauguration de la colonne Alexandrine eut lieu deux ans après, le 30 août 1834, avec une pompe extraordinaire.

L'*état-major général*, devant lequel s'élève la colonne Alexandrine, est un bâtiment immense commencé seulement en 1821, sous la direction de l'architecte Rossi, et achevé peu d'années après. Il se développe en demi-cercle avec un double portique au milieu, surmonté d'un quadrige en bronze (*gr. n°* 70). La principale arcade, ornée de quatre colonnes d'ordre corinthien, de figures et de bas-reliefs en stuc, et couronnée d'un bel entablement, a 24 mètres de hauteur, et sous la voûte près de 20 mètres de longueur. Elle dépasse faiblement le corps de bâtiment dont elle forme le centre, et qui se compose d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un attique. Deux ailes se prolongent des deux côtés, encore en dehors du demi-cercle. L'état-major général renferme, outre plusieurs ministères, les chancelleries, le dépôt des cartes, un institut de cent jeunes gens, tous les ouvriers utiles à la confection des cartes et des instruments astronomiques, géodésiques, de triangulation, optiques, etc.

CHAPITRE IX.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Les rues. — Les promenades. — Les jardins. — Les marchés. — Les théâtres. — La population. — La garnison. — Les uniformes. — Les décorations. — Les femmes. — Les moujiks. — Les cochers, etc.

Septembre 1846.

A son arrivée à Saint-Pétersbourg, un Français ou un Anglais, accoutumé au bruit et à la foule de Paris ou de Londres, est surtout frappé de la solitude des places et des rues ; il voit avec étonnement s'ouvrir devant lui de vastes espaces où il n'aperçoit qu'un drochki solitaire qui y suit sa route comme une petite barque perdue sur l'immense Océan. Il erre tristement dans des rues sans fin bordées de chaque côté de longues lignes de palais muets autour desquels se montre de distance en distance un être humain, comme un maraudeur embusqué derrière un amas de rochers. Les proportions colossales du plan sur lequel cette ville a été bâtie prouvent que ses fondateurs se sont préoccupés avant tout d'un avenir éloigné. Si rapidement que la population de Saint-Pétersbourg ait augmenté, elle est encore insuffisante pour remplir l'espace qui lui a été accordé, ou pour donner aux rues cette vie et ce mouvement que doit avoir la capitale d'un grand empire. Toutefois, les jours de grandes fêtes et réjouissances publiques, et à toutes les époques de l'année, presque par tous les temps, dans la perspective Newski et aux alentours de l'Amirauté, Saint-Pétersbourg ressemble à peu près à Paris ou à Londres.

La perspective Newski est la rue la plus fréquentée et la plus belle de Saint-Pétersbourg. Elle va du monastère d'Alexandre Newski à l'Amirauté ; — une distance de quatre verstes. Vers son extrémité elle fait un léger coude, mais elle est parfaitement droite dans plus des deux tiers de sa longueur. Rien de plus intéressant pour un étranger que de la parcourir d'un bout à l'autre. Si on part de son extrémité, où le monastère et le cimetière de saint Alexandre Newski rappellent la mort et la solitude, on passe d'abord devant de petites maisons de bois basses qui conduisent à un marché au bétail. Je me suis arrêté longtemps dans ce marché, car il était rempli de paysans russes qui, vêtus des costumes caractéristiques des villages de l'intérieur, se pressaient autour des échoppes de liquoristes (*gr. n*os 63, 64, 65, 66, 67, 68, 72, 73, 75, 76, 77, 78) A mesure qu'on avance, les habitations changent d'aspect ; quelques-unes sont en pierre et ont deux étages ; les établissements publics s'améliorent sensiblement ; les boutiques et les magasins ressemblent à ceux des petites villes de province. C'est là qu'une quantité considérable d'objets d'habillements qui ont passé leur jeunesse au service des quartiers du centre, viennent achever leur vieillesse à la merci des faubourgs. Les maisons sont peintes en jaune et en rouge, à la vieille mode russe, et tous leurs habitants mâles y portent une barbe d'une longueur vénérable, et un cafetan plus long encore. Un peu plus loin on aperçoit quelques isvoshtshiks égarés par hasard au delà des frontières de leur empire, des mentons rasés, des redingotes courtes, des habitations moins simples. Mais c'est surtout après avoir dépassé le coude dont j'ai parlé, et traversé un pont, qu'on arrive dans une grande ville. Les maisons ont trois, et même quatre étages ; les inscriptions qui les recouvrent deviennent plus hautes et plus nombreuses ; des équipages à quatre chevaux commencent à se montrer. Au delà du canal Fontanka, le palais du comte B. vous avertit que vous entrez dans le quartier de l'aristocratie. La foule et le bruit augmentent ; les équipages à quatre chevaux se croisent incessamment ; des princes et des généraux se coudoient à chaque pas sur les trottoirs. Jusqu'à l'Amirauté, c'est une ligne non interrompue de magnifiques magasins, de bazars, de palais, et d'églises de toutes les religions et de toutes les sectes. De midi à deux heures surtout, cette partie de la perspective Newski peut rivaliser à tous égards avec le boulevard des Italiens ou Regent's-Street.

Les oisifs de Saint-Pétersbourg ne se promènent pas seulement dans la perspective Newski. S'ils ne vont pas au quai Anglais, le quai à la mode — je t'en parlerai plus longuement dans une lettre qui aura pour titre et pour sujet *la Neva* — ils vont au jardin d'Été, car les autres jardins publics, tels que ceux du palais de Tauride et du grand-duc Michel, sont peu fréquentés. Le jardin d'Été est très-grand. Il a de beaux arbres, de beaux gazons et de belles fleurs qu'on entretient avec un soin tout particulier. Il est si bien situé au centre de la ville, que le terrain qu'il occupe se vendrait plus de vingt millions de roubles si on le détruisait pour élever des constructions à la place de ses vastes parterres et de ses longues avenues. Aussi reçoit-il chaque jour de nombreuses visites. C'est la promenade favorite des enfants et des nourrices (*gr. n°* 71). C'était aussi la mienne pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg. Je me plaisais surtout à y voir jouer les charmants petits Cosaques et Circassiens qui y prenaient leurs ébats. Les Russes de tous les rangs ont l'habitude d'habiller leurs enfants *à la moujik*, comme ils disent, jusqu'à sept ou huit ans. Passé cet âge seulement, ils leur font porter des vêtements européens. Cette observation ne s'applique qu'aux petits garçons, car les petites filles, dès qu'elles peuvent marcher, sont habillées à la mode française. Le langage des enfants russes ne m'intéressait pas moins que leur costume. Comme la plupart de ceux qui attiraient mon attention ont des domestiques russes, des bonnes anglaises et françaises et des précepteurs allemands, ils parlent quatre langues à la fois et ils en composent à leur usage un idiome des plus extraordinaires fort amusant pour un étranger.

N° 80. Saint-Pétersbourg. — Le lundi de la Pentecôte au jardin d'Été.

Le plus beau jour du jardin d'Été est le lundi de la Pentecôte. Ce jour-là il devient en quelque sorte un marché aux femmes et aux maris (*gr. n°* 80) ; ce jour-là, en effet, selon les anciennes coutumes de la Russie, les fils et les filles des marchands de Saint-Pétersbourg s'y réunissent, les uns pour voir et les autres pour être vues. Les jeunes filles, parées de leurs plus beaux atours et flanquées de leurs mamans, se rangent le long des parterres ; les papas promènent les jeunes gens aux cafetans flottants et aux barbes soigneusement frisées. Cependant des conversations s'engagent, provoquées par les parents ; des regards s'échangent, des cœurs s'enflamment ; huit jours après, une foule d'entrevues ont lieu dans les maisons paternelles, et des mariages ne tardent pas à succéder aux fiançailles. Cette coutume commence à tomber en désuétude.

A l'automne, toutes les statues du jardin d'Été, et elles ne sont que trop nombreuses, sont recouvertes de caisses de bois destinées à les protéger contre la pluie et la neige, et tous les jeunes arbres et les arbustes sont enveloppés de paille et de paillassons dont on ne les débarrasse qu'au retour du printemps, époque à laquelle arbres, statues et hommes se dépouillent en même temps de leurs vêtements d'hiver.

Dans un coin du jardin d'Été s'élève, ou plutôt se cache, le palais qu'habita Pierre-le-Grand, car cette petite maison basse peinte en blanc, et ornée de bas-reliefs jaunes sans goût, semble se dérober à la vue

sous les grands tilleuls qui l'ombragent, comme si elle craignait de se faire voir à côté des magnifiques palais bâtis tout autour d'elle. Cependant, malgré son apparente modestie, elle jette, de quelques-unes de ses fenêtres antiques, à travers les branches et les feuilles des arbres, un regard furtif sur les superbes enfants auxquels elle a donné naissance. Quel aspect différent elle devait avoir lorsqu'elle était le plus beau monument construit dans ce désert, au milieu d'un amas grossier de huttes de pêcheurs!

Le jardin d'Été est borné d'un côté par le Tzarizinskoï Lug, ou le champ des Czars, qu'on appelle improprement le Champ-de-Mars. C'est là que se font le plus souvent les exercices militaires, bien qu'il y ait à Saint-Pétersbourg d'autres places beaucoup plus vastes. Mais la place Alexandrofski, la plus grande de toutes — car elle a un verste carré — est située à l'extrémité de la ville. En général, les revues se passent sur la place Saint-Isaac, et la parade a lieu sur la place de l'Amirauté.

L'Amirauté, fondée en 1705 par Pierre-le-Grand, était, dans l'origine, un bâtiment en bois ceint d'une palissade et d'un rempart, avec une tour en bois au milieu. Entourée de murs en 1711, et régulièrement fortifiée de 1716 à 1718, elle devint pour Saint-Pétersbourg une seconde forteresse, en même temps que son principal chantier de construction. En 1727, tout l'ensemble du bâtiment fut reconstruit en briques; et en 1734 Anne l'orna d'une tour élevée qu'elle fit dorer avec de l'or de ducats. Sous Paul, de nouvelles constructions s'ajoutèrent aux anciennes, qui furent embellies. Mais, pendant le règne d'Alexandre Ier, les vieux remparts, les palissades, les ponts-levis disparurent; on restaura la façade de l'édifice, qu'on entoura d'un boulevard à quatre rangs d'arbres et d'un trottoir qui, se reliant à ceux de la Neva, rétablit la circulation interrompue sur ce point. Aujourd'hui, l'Amirauté est un immense carré en briques dont le côté septentrional est ouvert, et laisse entrer dans une vaste cour un canal de la Neva. Un portique et plusieurs frontons à colonnes décorent la façade principale. A la voûte d'entrée s'adossent deux figures colossales ou Atlantes portant le globe. La tour carrée qui surmonte cette voûte est entourée d'une colonnade au-dessus de laquelle s'élance en l'air l'aiguille dorée qui s'aperçoit de tous les quartiers de la ville, et qui porte sur sa pointe un vaisseau. La façade qui regarde le palais d'Hiver est aussi ornée d'un portique. Sous le toit, règne dans toute la longueur du bâtiment, un large bas-relief en stuc représentant des emblèmes, des trophées maritimes et des figures mythologiques. L'intérieur renferme, outre les chantiers, un beau musée naval et d'histoire naturelle, et une bibliothèque de 50,000 volumes.

La parade qui a lieu tous les jours sur la place de l'Amirauté, ressemble beaucoup à nos revues. D'ordinaire l'empereur y assiste avec un brillant état-major, et plusieurs milliers d'hommes y figurent. A mesure que le cortége impérial passe devant eux, les soldats, rangés en ligne, présentent les armes, et les spectateurs se découvrent. « Bonjour, enfants! dit l'empereur. — Nous remercions Votre Majesté, » répondent les soldats.

N° 81. Un marchand russe.

N° 82. Ancien costume des femmes tartares de Kasan.

N° 83. Prêtre boudhiste, professeur de langue mongole.

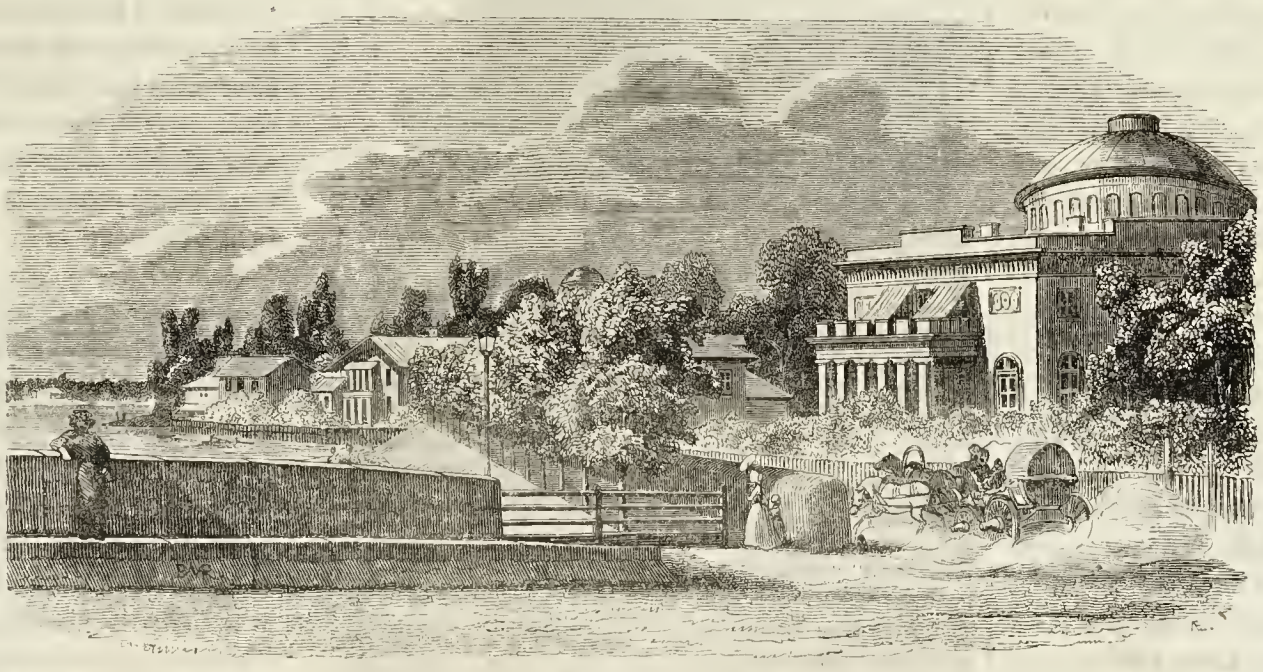
La parade dure quelquefois plusieurs heures. Un étranger qui y a assisté le matin, qui s'est ensuite promené dans la perspective Newski, sur le quai Anglais et au jardin d'Été, peut dormir tranquille; sa conscience n'a rien à lui reprocher; il a vu, en fait de promenades, tout ce qui était à voir dans l'enceinte de Saint-Pétersbourg.

La population de Saint-Pétersbourg est beaucoup plus variée qu'on ne pourrait se l'imaginer. Elle se divise d'abord en deux classes parfaitement distinctes, ceux qui portent un uniforme et ceux qui n'en portent pas. Outre les militaires, qui sont fort nombreux — il y a une garnison de 60,000 hommes — et qui n'ont pas le droit de *s'habiller en bourgeois*, comme on dit en France, plus de la moitié de la population civile est obligée de porter des épaulettes et des boutons. Tous les fonctionnaires civils de tout grade, les employés de la police, les professeurs de l'Université, tous les professeurs et tous les élèves de toutes les écoles publiques, voire même les nombreux domestiques des familles nobles et riches ont un uniforme; aussi à Saint-Pétersbourg un habit de drap noir ou bleu est-il souvent regardé comme une distinction désirable, bien que ceux qui ont le droit de s'en parer soient dans toutes les cérémonies publiques forcés de céder le pas aux épaulettes militaires ou civiles. En outre, sur l'uniforme d'un homme qui est depuis plusieurs années au service, il est rare qu'on ne voie pas briller une ou plusieurs croix. Tout ce que l'on peut dire de ce luxe de décorations reste encore au-dessous de la réalité. Le nombre des croix augmente sans cesse. « Quelques-unes, dit un voyageur français, sont l'emblème visible d'une dignité nominale, d'autres sont comme le certificat d'un certain nombre de services. Le grand fonctionnaire veut avoir la plaque en diamants pour paraître plus convenablement aux fêtes de la cour, l'employé subalterne aspire au ruban de Wladimir, pour avoir une attitude plus imposante devant ses égaux ou ses inférieurs; et quand on a une décoration, on trouve que c'est peu, chacun tend la main, sollicite, espère, attend, et les croix de Stanislas, de Wladimir, de Sainte-Anne, etc., tombent de la chancellerie impériale, et rafraîchissent, comme la rosée du ciel, l'âme altérée du Russe fidèle. »

La garnison de Saint-Pétersbourg se compose uniquement des troupes de la garde impériale, troupes d'élite, dont les soldats sont choisis un à un dans une armée de 800,000 hommes, et appareillés ensemble par régiments, par bataillons, par compagnies, avec un soin minutieux. De même que tel régiment de cavalerie n'a que des chevaux noirs et tel autre des chevaux bais ou des chevaux alezans, de même les soldats sont classés, non-seulement suivant leur taille, mais suivant leur tournure, les traits de leur visage,

la couleur de leurs cheveux et de leur barbe; de façon que l'uniformité est complète, qu'elle s'étend au delà du costume, et jusqu'à la personne. Là, tous les homme ont le nez aquilin, les yeux et la barbe noirs; ici, tous ont le nez retroussé, les yeux bleus et la barbe rousse. Aussi, en regardant passer ces pelotons de soldats, on croirait voir une nombreuse famille de jumeaux. Les costumes de la garde impériale sont en outre d'une grande richesse (*gr. n*os 58 *et* 59).

Il y a cependant des corps d'élite, même dans la garde. Peut-être faut-il nommer ainsi, parmi les régiments d'infanterie, celui qui a conservé seul les bonnets pointus de l'armée de Souvarow, tandis que tous les autres régiments de l'armée sont coiffés d'une espèce de casque romain en cuir bouilli, surmonté d'une pointe d'épieu et d'une queue tombante. Dans la cavalerie, on peut désigner les cuirassiers, les hussards et surtout les chevaliers-gardes qui appartiennent à l'impératrice. L'empereur porte souvent leur uniforme, et non moins souvent celui des Cosaques, encore plus élégant et plus commode. Mais de tous les corps de l'armée russe celui qui attire le plus les regards par la singularité et la richesse du costume, c'est assurément la garde tcherkesse, ou circassienne. Tandis que presque toutes les populations du Caucase luttent avec le courage du désespoir contre les forces de l'empire, quelques peuplades des plaines ont fait dès longtemps leur soumission. C'est chez elles que se recrute la garde tcherkesse, comme on pourrait recruter dans les tribus soumises de l'Algérie une garde africaine pour le roi des Français, s'il lui prenait fantaisie de mêler le turban et le bournous arabes aux uniformes de notre armée. La garde tcherkesse est composée de quatre escadrons, différents par le costume, par la race des chevaux, par la race des hommes et même par la religion. Tel escadron est grec orthodoxe, tel autre chrétien d'Arménie, tel autre encore mahométan. Ils ont avec eux leur pope, leur pape et leur imau, et tous vivent en paix dans la même caserne, obéissant à des officiers de même sang et de même culte, sous l'autorité supérieure d'un général russe. Leur chef est aujourd'hui le général Alexis Lvoff, digne militaire, homme aimable et grand musicien, qui cumule ce commandement avec la direction des chantres de la cour. Les escadrons se distinguent entre eux par le costume, ou plutôt par la couleur des pièces qui le composent. Tous portent la tunique circassienne, aux manches flottantes, sur un long justaucorps et de larges pantalons à la cosaque. Mais les uns ont cette tunique bleue sur le justaucorps rouge, d'autres, rouge sur bleu. Les mahométans sont blancs et jaunes. Ceux-ci ont le propre bonnet circassien, une calotte ronde, plate, richement brodée et entourée d'un cordon de fourrure; ceux-là, le haut bonnet à poil des Persans. Ils ne se distinguent pas moins par les armes. Tandis que trois escadrons portent le long fusil damasquiné, le sabre sans poignée, comme un cimeterre, mais presque droit, et le terrible poignard dont la trempe est un secret de leur pays, les guerriers du quatrième, chargés d'une cotte de mailles très-serrées qui leur enveloppe la tête et le corps tout entier, portent la lance, l'arc et le carquois de flèches. C'est encore la cavalerie du moyen âge, ou plutôt celle des Parthes, leurs ancêtres, qui combattaient en fuyant, et tirant à coup sûr, restaient insaisissables à la pesante légion romaine. Si remarquables par leur costume étranger au milieu des corps de l'armée russe, les tcherkesses ne le sont pas moins par les traits de leur visage et les habitudes du corps. A leur teint basané, à leurs grands yeux noirs rapprochés du nez, à leurs mains fines, à leurs mouvements alertes, à leurs gestes animés, on reconnaît au premier coup d'œil une race du midi exilée dans le nord (*gr. n*° 59).



N° 84. Saint-Pétersbourg. — Vue des îles Kamennoï et Iélaghine, prise du pont de l'île Kamennoï. Par M. Roussel.

N° 85. Marchands russes prenant le thé dans les îles, un jour de fête. Par M. Rousse'.

Il y a peu de villes où l'on voie plus de beaux hommes qu'à Saint-Pétersbourg. Quelle qu'en soit la cause, le fait est positif. Je me borne à le constater sans l'expliquer; et comme je n'aime pas à mal parler de la plus belle moitié du genre humain, j'emprunte à un voyageur français les observations suivantes, dont je lui laisse toute la responsabilité.

« De toutes les femmes du peuple que j'ai rencontrées jusqu'ici dans les rues, pas une seule ne m'a semblé belle, et le plus grand nombre d'entre elles m'a paru d'une laideur remarquable et d'une malpropreté repoussante. On s'étonne en pensant que ce sont là les épouses et les mères de ces hommes aux traits si fins, si réguliers, aux profils grecs, à la taille élégante et souple qu'on aperçoit même parmi les dernières classes de la nation. Rien de si beau que les vieillards, rien de si affreux que les vieilles femmes russes. J'ai vu peu de bourgeoises. Une des singularités de Saint-Pétersbourg, c'est que le nombre des femmes relativement à celui des hommes, y est moindre que dans les capitales des autres pays. On m'assure qu'elles forment tout au plus le tiers de la population totale de la ville.

» Cette rareté fait qu'elles ne sont que trop fêtées. On leur témoigne tant d'empressement, qu'il n'en est guère qui se risquent seules passé une certaine heure dans les rues des quartiers peu populeux. En général, les femmes russes se montrent moins en public que les Françaises; il ne faudrait pas remonter bien haut pour arriver au temps où elles passaient leur vie enfermées comme les femmes de l'Asie. Cette réserve, dont le souvenir se perpétue, rappelle, comme tant d'autres coutumes russes, l'origine de ce peuple. »

A part leurs uniformes, les quatorze classes de la population civile n'ont pas de caractère propre; mais la classe inférieure, celle qui n'a pas de rang, ou tchin, celle qui porte le costume national, offre à un observateur de nombreux et intéressants sujets d'étude.

L'aristocratie de tous les pays a inventé quelque mot bien méprisant pour désigner la masse du peuple, dont il est plus facile de blâmer la grossièreté et de railler les bizarreries que de découvrir et d'apprécier à leur juste valeur les bonnes qualités. Le *John Bull* des Anglais, la *canaille* des Français s'appelle en Russie *tshornoï narod*. Ces deux mots, traduits littéralement, signifient les *gens noirs;* mais comme *tshornoï* est souvent employé pour synonyme de malpropre, les *tshornoï narod* sont tout simplement les gens malpropres, ou qui ne se lavent pas. On les appelle aussi des moujiks. Or, qui a vu un moujik à Saint-Pétersbourg connaît ceux de Moscou, d'Odessa ou de toute autre partie de la Russie. Ils se ressemblent tous. Ils ont tous le même costume, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes goûts, les mêmes de-

meures, la même nourriture. Ils sont ce qu'ont été leurs ancêtres, ce que seront probablement pendant bien des siècles encore leurs descendants.

Au premier aspect, le moujik a certainement quelque chose de repoussant. Ses cheveux sont, comme sa barbe, longs et mal peignés. Qu'il porte une peau de mouton, un habit brun grossier ou une robe d'étoffe bleue ou verte, qu'il soit un paysan ou un bourgeois, il est malpropre, il exhale une odeur insupportable, il a la voix rude, il se plaît à faire du bruit; en un mot il ressemble plus à un bandit qu'à un honnête homme voué à des occupations pacifiques. Si sa malpropreté n'est que trop réelle, sa rudesse n'est qu'apparente. Parlez-lui avec bonté dans sa langue naturelle, et vous reconnaîtrez de suite qu'il est bon, poli, serviable. Dites-lui : « Bonjour, frère! comment cela va-t-il? » Il vous répondra : « Bonjour, père! Dieu merci, cela va bien. Que désirez-vous? En quoi puis-je vous être utile? » Et après avoir prononcé ces mots, il vous regardera en souriant, il vous saluera, il ôtera son gant, il vous serrera cordialement la main, il vous donnera avec une admirable patience tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin.

M. de Custine décrit ainsi le costume le plus ordinaire des moujiks. « Ils ont, dit-il, la tête couverte soit d'une toque de drap à côtes et en forme de melon, soit d'un chapeau à petits bords, à forme aplatie, et plus large du haut que du bas. Cette coiffure ressemble un peu à un turban de femme ou à un béret basque; elle sied bien aux hommes jeunes. Jeunes et vieux, tous ont de la barbe. Les élégants l'ont soyeuse et peignée, les vieux et les négligents l'ont terne et mêlée. Les cheveux, longs sur les côtés, tombent entre les joues sur les deux oreilles, qu'ils cachent, tandis qu'ils sont coupés ras au-dessus de la nuque. Cette manière originale d'arranger leur tête laisse voir le cou à nu par derrière. Ils ne portent point de cravate. Leur barbe descend quelquefois jusque sur la poitrine, quelquefois elle est coupée assez près du menton. Ils attachent beaucoup de prix à cet ornement, qui s'accorde avec l'ensemble de leur costume mieux qu'avec les cols, les fracs, les gilets de nos jeunes élégants modernes. Nos redingotes et nos fracs sont remplacés par un cafetan, longue robe persane très-ample, en drap, le plus souvent bleu, mais quelquefois vert, brun, gris ou chamois. Les plis de cette robe sans collet, coupée juste au col, qu'elle laisse libre, forment une ample draperie serrée autour des reins par une ceinture de soie ou de laine de couleur tranchée. Les bottes, en cuir, sont larges, arrondies du bout; elles prennent la forme du pied; leurs tiges, retombant sur elles-mêmes, dessinent naturellement quelques plis qui ne sont pas sans grâce. »

Le moujik a deux défauts. Il n'est pas toujours aussi honnête et aussi tempérant qu'il devrait l'être. Il aime trop à tromper et à boire. Chaque jour il se commet des fraudes innombrables dans les marchés. En une année, il se boit pour plus de 8 millions de roubles d'eau-de-vie et d'autres liqueurs dans les cabarets de Saint-Pétersbourg, ce qui, en y comprenant les femmes et les enfants, donne une moyenne de 20 roubles par habitant. Du reste, quand un Russe s'enivre, ce qui lui arrive souvent, il semble jouir de l'usage de sa raison; il est de joyeuse humeur, il manifeste la plus vive tendresse pour tous ceux qu'il rencontre, même pour ses ennemis; il devient un véritable enfant, difficile à duper cependant; plus il boit, plus le monde entier lui apparaît couleur de rose, plus il éprouve le besoin de saluer, d'embrasser, de caresser ses semblables, plus il entonne

N° 86. Saint-Pétersbourg. — Marchand de thé et de gâteaux. Par M. Roussel.

de chansons folâtres. S'il s'aventure seul dans la rue, il ne chancelle pas contre les murs; il marche tout droit devant lui comme un homme complétement à jeun, jusqu'à ce qu'il s'étale à plat ventre dans la boue, où un agent de police viendra le relever...

L'ivresse est cependant punie d'une peine assez singulière. D'après un ancien usage, tout individu, homme ou femme, qu'un agent de police a ramassé ivre sur la voie publique, est condamné à balayer les rues pendant un nombre déterminé d'heures ou même de jours (*gr. n°* 79).

La police des rues de Saint-Pétersbourg est confiée à une classe d'hommes appelés *boutschniks* à cause des boutki ou baraques en bois dans lesquelles ils passent la nuit et le jour. Il y a une boutki à tous les coins de place ou de rue. Chacune d'elles est occupée par trois agents de police qui y ont leur lit, leur cuisine, en un mot un ménage complet. L'un d'eux, enveloppé dans un manteau gris à revers rouge et armé d'une hallebarde, fait le guet au dehors, tandis que le second remplit les fonctions de cuisinier et que le troisième se tient prêt à porter des ordres ou à conduire au siäsh ou bureau de police les individus que son camarade le factionnaire aura cru devoir arrêter. Ils ont tous un petit sifflet à l'aide duquel ils s'avertissent dans le cas où il faut poursuivre un fugitif. Des quartalniks ou officiers de police supérieurs font constamment des rondes pour s'assurer si les boutschniks sont à leur poste et remplissent bien leur devoir. En outre, la nuit, des patrouilles parcourent les rues : aussi Saint-Pétersbourg est-elle la capitale la plus sûre et la plus tranquille de l'Europe.

Ce n'est pas qu'il n'y ait aucun voleur à Saint-Pétersbourg; ils sont nombreux, au contraire; mais ce sont les voleurs les plus délicats qui existent. Ils n'exercent point leur métier avec la hache et l'effraction, ils ne frappent pas et n'assomment pas leur victime. Fi donc! ce sont là des cruautés auxquelles ils n'osent pas même songer. Non; ils vous enlèvent d'une main légère votre bourse ou votre portefeuille, ils glissent en passant une petite lame sous votre gilet, et voilà votre chaîne de montre partie. « Une fois qu'on sort des difficiles parages du monde politique, dit M. X. Marmier, il y a dans l'âme de la police de Saint-Pétersbourg une sorte de commisération paternelle vraiment touchante; il semble qu'elle se dise chaque matin en s'éveillant et en reprenant l'exercice de ses fonctions : Il faut que tout le monde vive; et elle enveloppe dans cet axiome charitable les filous et les voleurs, pourvu qu'ils se conduisent décemment et qu'ils ne fassent pas trop de bruit. »

Les seuls habitants de Saint-Pétersbourg sur lesquels — quelles que soient leur conduite et leur turbulence — la police n'a aucune autorité, sont les corbeaux et les pigeons. Ils volent partout en troupes innombrables sans être inquiétés. Les corbeaux affectionnent surtout le palais Annitshkoff, dans la perspective Newski. Quant aux pigeons, ils sont des oiseaux sacrés pour tous les Russes, qui ne leur font jamais le moindre mal; ils s'apprivoisent tellement qu'ils se promènent au milieu des rues et des places les plus fréquentées en cherchant leur nourriture. C'est à peine s'ils se dérangent pour laisser passer un équipage ou un piéton. Cependant on ne leur construit aucun colombier : ils font leurs nids sur les toits des églises et dans les bazars.

N° 87. Vue du palais de Czarskoé-Selo, résidence impériale de Russie.

La classe la plus caractéristique des moujiks de Saint-Pétersbourg est, sans contredit, celle des cochers de place ou des isvoshtshiks (*gr. n°* 74). Elle en est aussi une des plus nombreuses. En France on ne trouve des voitures de louage que dans les grandes villes. En Russie il y en a même dans les plus petites. Les rues sont trop larges, les places trop vastes pour qu'on s'en passe, et puis les Russes ne marchent que lorsqu'ils y sont forcés. On ne doit donc pas s'étonner que le nombre des voitures de louage de Saint-Pétersbourg dépasse 8,000. Sur certaines places, on en voit plus de 100 à la fois. Elles sont plus qu'utiles,

elles sont nécessaires. Il y a telle rue, par exemple, où il faut une bonne demi-heure à un piéton pour longer trois édifices. Si on faisait ses courses à pied, deux visites, une le matin et l'autre le soir, et un dîner, emploieraient toute la journée. D'ailleurs, sans drochkis ou sans traîneaux, alors même qu'on aurait tout son temps à perdre, comment s'en tirerait-on l'hiver quand il neige, l'été quand il fait de la poussière, au printemps quand le dégel transforme en marais et en fleuves les rues et les places. Le piéton le plus déterminé est bientôt las de marcher à Saint-Pétersbourg, et, au bout de deux ou trois jours, on l'entend, dès qu'il sort, crier *Davai* au premier isvoshtshik qu'il aperçoit.

Il n'a pas besoin de le répéter deux fois, il n'a même pas besoin de le dire une. Un regard lui suffit; souvent un regard est inutile. Vous arrêtez-vous un instant pour contempler un édifice ou pour réfléchir, aussitôt une demi-douzaine de voitures de place accourent se ranger devant vous. « Où voulez-vous aller? demande un des cochers. A l'Amirauté, répond un autre. Je vous y conduirai pour deux roubles, dit un troisième; et moi pour un rouble et demi, et moi pour un rouble, s'écrient tous les autres en chœur. » Vous avez le choix et vous pouvez marchander encore, car il est très-probable qu'il s'en trouvera un dans le nombre qui descendra jusqu'à un demi-rouble. Si celui que vous prendrez, probablement le moins cher, ne réunit pas toutes les conditions désirables, préparez-vous à recevoir une bordée de quolibets. « Laissez-le aller, il sera bientôt la victime de son avarice. — Il faut avoir bien envie d'épargner quelques copeks pour se confier à un pareil drôle. — Son cheval va tomber au coin de la première rue. Il ne peut déjà plus se tenir sur ses jambes tant il est maigre et éreinté. — Son cocher est tellement ivre qu'il le versera contre la première borne. — Il vous a dit qu'il vous conduirait à l'Amirauté, il va vous conduire à la boucherie. » Aucun des acteurs de cette scène ne s'en amuse plus que celui qui en est la cause. Il rit dans sa barbe et en grommelant son Nitshevoss, il vous dit, pour vous rassurer : « Soyez sans crainte, monsieur, tout ira bien. »

A Saint-Pétersbourg, les voitures de place ne sont pas soumises à un tarif. Chaque fois que l'on prend une voiture, on doit, avant d'y monter, convenir du prix de la course avec le cocher. En général, les isvoshtshiks sont raisonnables; ils font d'assez longs trajets pour un rouble. Leurs prix varient suivant le

N° 88. Russie. — Représentation d'un ballet dans le palais de Czarskoé-Selo Par V. Timm.

temps et l'heure de la journée. Ils se montrent pour la plupart obligeants et polis; souvent ils passent gratuitement un piéton d'un trottoir d'une rue boueuse sur le trottoir opposé.

La majorité des isvoshtshiks sont Russes, mais il y a aussi parmi eux des Finnois, des Esthoniens, des Livoniens, des Polonais et des Allemands. Ils débutent presque tous de la même manière. Arrivés à Saint-Pétersbourg à l'âge de dix, onze ou douze ans, ils entrent, en qualité de cochers, au service de quelque propriétaire de voitures de louage, et ils y restent jusqu'à ce qu'ils aient fait assez d'économies pour pouvoir acheter un cheval et une voiture. Alors ils deviennent indépendants dans le sens le plus large de ce mot. Si les fourrages sont trop chers à Saint-Pétersbourg ou les recettes insuffisantes, ils vont chercher fortune à Moscou ou à Novgorod; ils courent de ville en ville, ne s'arrêtant que là où, favorisés par le hasard et les circonstances, ils parviennent à fonder un établissement durable et prospère. A Saint-Pétersbourg ils n'ont qu'un cheval; en province ils en ont deux, car les fourrages s'y vendent à des prix bien inférieurs.

Dès que l'hiver commence, l'isvoshtshik échange son drochki contre un traîneau, et il ne reprend le drochki que lorsque la dernière trace de neige a disparu. Jamais il ne se sert d'une voiture couverte. Quand on prend en Russie une voiture de place, on doit savoir s'abriter du vent, de la pluie, de la neige, de la boue et du froid à l'aide de manteaux, de pelisses et de fourrures. Tout le monde sait ce que c'est qu'un traîneau, mais il faut presque avoir voyagé en Russie pour connaître les drochkis. Entre quatre roues, très-basses et très-légères, s'étend en longueur un banc rembourré, couvert de cuir et muni de deux marchepieds. On s'y assied à cheval, comme sur une selle, les pieds reposant, à droite et à gauche, dans des espèces d'étriers, mais sans aucun dossier qui soutienne les reins et la tête, de telle sorte que, pour résister aux cahots fréquents des rues assez mal pavées et des grandes routes assez raboteuses, il faut être ou devenir quelque peu cavalier. Le drochki est une école préparatoire d'équitation. Traîné par un seul cheval, il remplace nos cabriolets, nos tilburys, nos voitures des gens affairés et solitaires.

L'isvoshtshik est habitué à braver toutes les intempéries de l'atmosphère. Quelque temps qu'il fasse, il passe ses journées et souvent ses nuits en plein air, dans les rues et sur les places. Il en est un certain

nombre qui n'ont pas d'autre domicile que leur voiture. Comme les Arabes, ils emportent avec eux leur sac à avoine partout où ils vont et ils le pendent entre deux courses au cou de leur cheval. Du reste, ils trouvent dans toutes les rues des petites bottes de foin à acheter. Leurs animaux ne sont pas moins durs à la peine qu'eux-mêmes. Indifférents au froid ou à la pluie, ils mangent quand et où ils peuvent; ils attendent patiemment une occasion pour dormir. Malgré les privations, les fatigues, les souffrances qu'ils supportent, ils sont toujours de bonne humeur, toujours prêts à partir au petit trot. S'il est seul sur une place, l'isvoshtshik, à moins qu'il ne fasse un repas ou qu'il ne se livre à quelque autre occupation sérieuse, s'étend sur sa voiture, la face tournée vers le ciel, et fredonne gaiement une mélodie, remarquable surtout par sa simplicité, qu'il a apprise probablement tout enfant dans la forêt où il a reçu le jour. Sont-ils quatre ou cinq réunis, ils causent, jouent ou luttent ensemble, jusqu'à ce que le *davai isvoshtshik* d'un passant ayant retenti tout à coup à leurs oreilles, ils s'élancent d'un bond sur leur fouet, et, de camarades de jeux transformés par ces deux mots en concurrents jaloux, se disputent de mille manières, non pas l'honneur, mais l'avantage d'être préférés à leurs rivaux.

Les femmes des classes élevées ne montent jamais dans l'équipage d'un isvoshtshik : c'est *très-mauvais genre*. On n'y voit guère que des domestiques. Les hommes se montrent moins difficiles. Quel que soit leur rang, ils ne rougissent pas, quand l'occasion s'en présente, de monter dans un drochki ou un traîneau de louage. Du reste, on trouve, dans les principaux quartiers de Saint-Pétersbourg, de beaux équipages à louer; seulement on les paye cher. La plupart de ces voitures appartiennent, dit-on, à de hauts fonctionnaires civils ou militaires qui, forcés de s'absenter pendant quelques mois pour une cause quelconque, transforment par économie leurs cochers en isvoshtshiks.

A la manière dont un isvoshtshik traite son cheval, on peut reconnaître à quelle nation il appartient. De tous les cochers, l'Allemand est le plus raisonnable; il parle peu à qui que ce soit, il ne parle pas du tout à son cheval. Il ne communique avec lui qu'à l'aide des rênes et du fouet. Le Finnois ressemble sur son siége à une statue de l'Indifférence; de temps à autre, il grommelle entre ses dents : *naw, naw,* certain que son cheval doit comprendre tous ses désirs rien qu'en l'entendant prononcer ce mot, dont il varie les intonations. L'exclamation cabalistique du Livonien est *nooa, nooa,* encore n'y a-t-il recours que dans les circonstances difficiles; par exemple, quand son cheval manifeste l'intention bien arrêtée de ne pas changer de place ou la résolution brutale de suivre une direction opposée à celle qu'on veut lui faire prendre. Le plus

N° 89. Russie. — Patinage aux flambeaux dans le parc de Czarskoé-Selo. Par V. Timm.

agité de tous est le Polonais; il se remue constamment, il ne cesse de siffler, d'émettre, tantôt en diminuant, tantôt en ouvrant sa bouche autant que possible, des sons qui n'ont pas de nom en français, de secouer ses guides, de faire claquer son fouet, etc., etc. Le Russe, au contraire, semble se fier bien plus à son éloquence persuasive qu'à tout autre moyen. Il se sert rarement du fouet, et en général il n'en frappe que le brancard comme pour donner un petit avertissement amical à son coursier, avec lequel il entretient de temps en temps une conversation suivie sur le ton le plus paternel : « Mon frère, mon ami, mon petit père, mon amour, mon petit pigeon blanc, » etc., telles sont les principales tendresses qu'il lui prodigue en lui recommandant de tourner soit à gauche, soit à droite, de ralentir ou d'accélérer le pas.

A partir du moment où vous êtes monté dans une voiture de louage, son conducteur devient votre serf. Si vous avez des dispositions à la tyrannie, vous pouvez les satisfaire impunément; il ne vous répond jamais que tête nue. Lui donnez-vous un ordre, il s'empresse de vous obéir; lui adressez-vous un reproche, il vous écoute avec un sourire enjoué et soumis. Le plus souvent on ne parle aux isvoshtshiks qu'à coups de canne. Nous autres Français, qui ne sommes pas accoutumés à traiter les hommes comme des esclaves, nous ne manquons jamais à ce point de respect à nos semblables...

L'isvoshtshik est aussi adroit que prudent. Il évite avec dextérité les voitures entre lesquelles il est obligé de passer, et il ne manque pas d'avertir poliment de loin tous les piétons qui ne paraissent pas faire attention à lui. Il a du reste d'excellentes raisons pour cela. En Russie, le piéton jouit de priviléges immodérés. « Prenez garde! » crie un isvoshtshik à un Russe qui ne se dérange pas en le voyant venir. « Prends garde toi-même, et songe à la Sibérie! » lui répond celui-ci sans se détourner de son chemin, sans marcher plus vite ou sans s'arrêter. Si un cheval ou une voiture effleure seulement le bras ou la jambe d'un piéton, le cocher est condamné au fouet et à l'amende; si le piéton a été renversé — alors même qu'il ne serait pas blessé — le fouet, la Sibérie et la confiscation, tels sont les châtiments infligés au coupable; que dis-je! à l'auteur de l'accident, que l'accident soit ou non le résultat de sa maladresse ou de son imprudence. Malgré la sévérité de la loi et la largeur des rues, les accidents causés par les voitures sont nombreux à Saint-Pétersbourg, car les nobles ont la manie de vouloir aller aussi vite que possible; ils s'efforcent de se dépasser quand ils suivent la même direction, et on les entend toujours crier *shiväye! shiväye!* à leurs cochers, qui, forcés d'obéir, parce qu'ils ne s'appartiennent pas, payent souvent fort cher les sottes fantaisies de leurs maîtres.

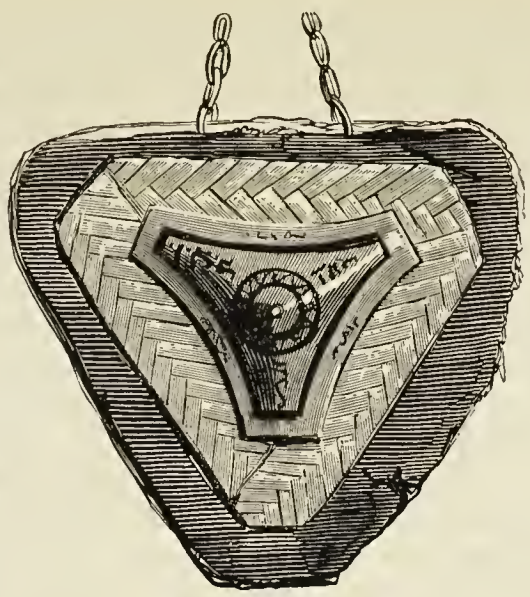
L'aspect des rues de Saint-Pétersbourg varie non-seulement selon la saison, mais selon la température et l'heure de la journée. En hiver des fourrures, en été des robes de gaze et de soie; le matin les vêtements les plus légers, le soir les manteaux les plus

chauds; un jour la neige et les traîneaux, le lendemain la boue et les drochkis.

Ce n'est pas le temps seul qui change la physionomie des rues de Saint-Pétersbourg. En effet toutes les nations de l'Europe y ont des représentants; et les religions diverses auxquelles ils appartiennent donnent presque à chaque jour un caractère particulier. Le vendredi — le dimanche des musulmans — le Turc en turban, le Perse à la barbe noire et le Tartare à la tête rasée se promènent en flânant. Le samedi, les juifs au cafetan de soie noire les remplacent. Le dimanche c'est le tour des chrétiens, dont les diverses sectes célèbrent tous les jours de la semaine quelque fête qui leur est propre; aujourd'hui les luthériens font leur pénitence annuelle; demain les Allemands iront en pèlerinage à l'église avec leur famille tout entière; après-demain toutes les cloches des kolokolniks grecs sonneront à grande volée, et les femmes et les filles des marchands russes étaleront dans les rues leurs plus riches atours, leurs parures les plus voyantes. Mais Saint-Pétersbourg présente surtout un spectacle original et varié les jours de grandes fêtes, les jours de l'empereur, comme on les appelle (je t'en parlerai dans une autre lettre), car ces jours-là on peut observer en même temps toutes les modes qui jouissent alors de la vogue de Paris à Pékin.

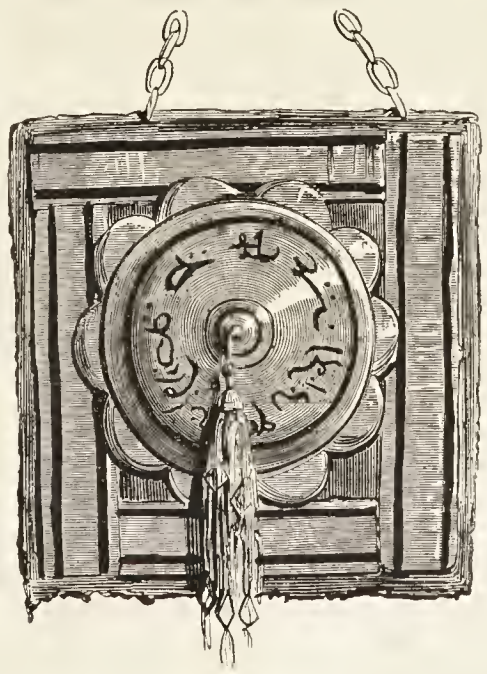
Le métier de badigeonneur a une grande importance dans une ville où l'intérieur des maisons n'est que trop souvent ravagé par des fourmilières de vermine, tandis que le froid en dégrade chaque année l'extérieur. Les badigeonneurs n'ont que trois mois par an pour travailler au dehors des maisons; aussi leur nombre est-il considérable. On en rencontre à chaque coin de rue. Ils sont d'une témérité effrayante. Assis au péril de leur vie sur une planchette mal attachée à une grande corde flottante, ils se balancent comme des insectes contre les édifices endommagés qu'ils reblanchissent.

Le nombre des lettrés étant très-restreint à Saint-Pétersbourg, les marchands de cette ville emploient, pour attirer les chalands, d'autres moyens que ceux dont se servent leurs confrères de Paris ou de Londres. Au lieu d'indiquer par de grosses lettres et d'énormes affiches les objets qu'ils vendent, ils exposent ces objets aux regards du passant, si ce n'est en nature, du moins en peinture. Chacun a son tableau : le boucher suspend son portrait ou celui d'un bœuf au-dessus de sa devanture; le boulanger fait étaler et empiler sur un buffet toutes les variétés des petits pains qu'il confectionne, etc., etc. D'autres professions, ne se contentant pas de la représentation des objets réels, adoptent des images symboliques. Le barbier, par exemple, a pour enseigne un tableau compliqué dont voici la description sommaire : une femme — une dame — est assise évanouie dans un fauteuil; un chirurgien se tient debout devant elle une lancette étincelante à la main, et du bras blanc comme la neige de la malade jaillit dans l'air un jet de sang qui, après avoir décrit une courbe majestueuse, retombe dans un bassin que tient un jeune homme; à côté de la dame, un philosophe flegmatique se fait faire la barbe sans manifester pour elle la plus légère sympathie. Le tout est encadré d'une bordure en forme d'arabesque composée de sangsues noires et d'instruments plus ou moins propres à arracher les dents.



N° 90. Décoration de Chamyl.

N° 91. Russie.—Tombeau élevé dans le parc de Czarskoé-Selo à la grande-duchesse Alexandrine.



N° 92. Décoration de Chamyl.

A propos de marchands, je ne dois pas oublier de te dire que les Russes ont une coutume fort commode pour les consommateurs, c'est de réunir dans de vastes établissements appelés *Gostinnoye dvorui* les articles de commerce dont ceux-ci peuvent avoir besoin, les comestibles exceptés. Ces bazars n'ont, en général, qu'un seul étage. Au rez-de-chaussée sont entassées des boutiques et des échoppes où l'on vend au détail. Le premier est généralement réservé aux négociants en gros. Les marchands viennent le matin et s'en vont le soir après avoir fermé à clef leur établissement particulier, et ils confient pendant la nuit la garde de l'établissement commun aux watchmen et aux chiens.

Le Gostinnoi dvor occupe presque toujours le centre d'une ville russe, et les marchés secondaires sont relégués vers les faubourgs. Celui de Saint-Pétersbourg donne d'un côté sur la Perspective-Newski, de l'autre sur la rue du Grand-Jardin, et il étend en outre dans les rues voisines de si nombreuses ramifications, que cette partie de la ville offre pendant toute l'année l'aspect d'une foire perpétuelle. Il mérite la visite de tous les étrangers; car non-seulement on y trouve bon nombre de marchandises russes ou asiatiques, dont la plupart sont inconnues aux autres contrées de l'Europe, mais on ne voit se presser et circuler dans aucune autre partie de la ville une foule aussi nombreuse et aussi variée. Dans les grandes villes de province, le Gostinnoi dvor éclipse tout à fait les magasins particuliers. Il n'en est pas de même à Saint-Pétersbourg, bien que les marchandises étalées ou entassées dans le bazar principal dépassent de beaucoup en quantité ou en valeur celles qui se trouvent disséminées dans tous les magasins particuliers réunis.

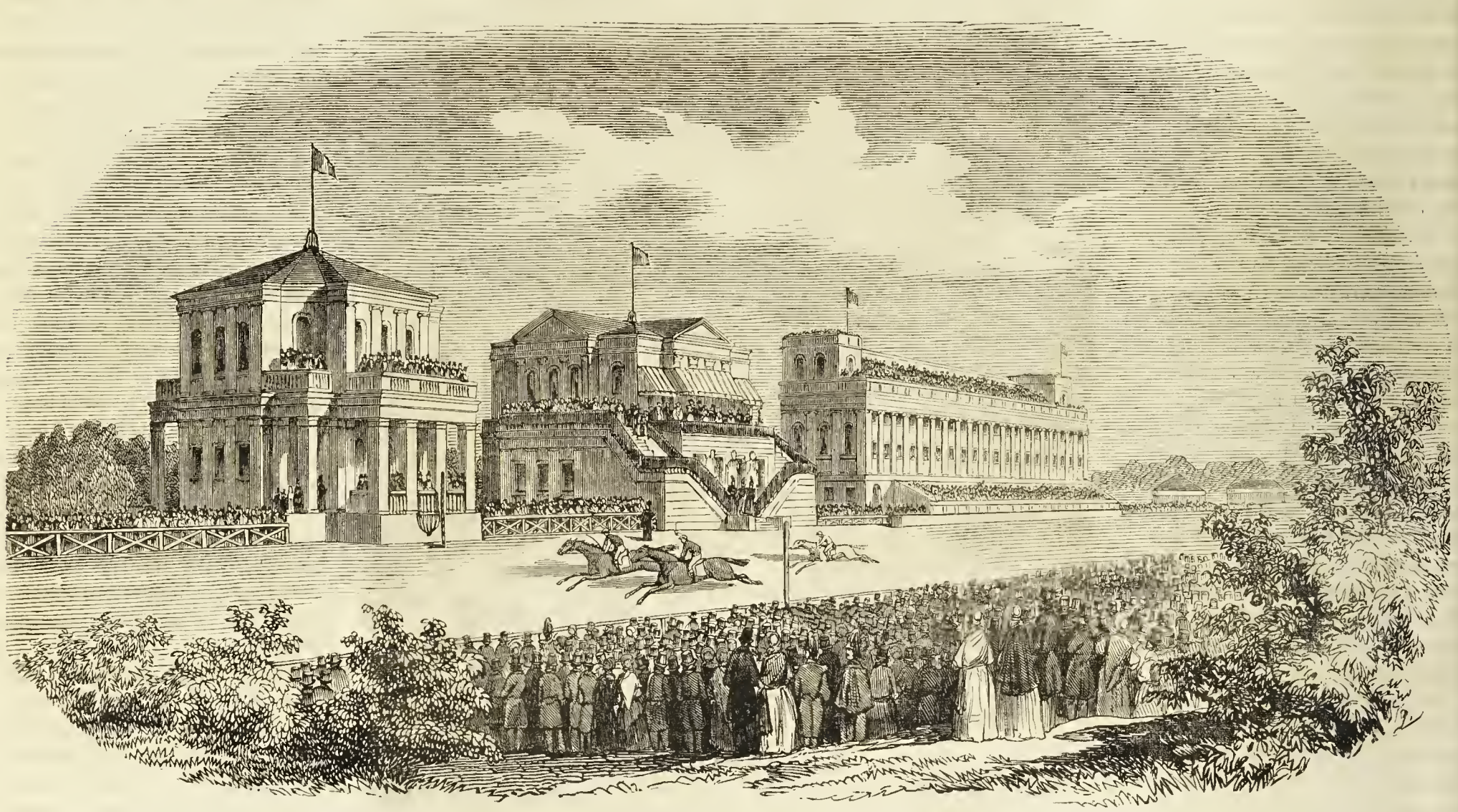
Dans une ville de 500,000 habitants, il y a, il doit y avoir une demande considérable et urgente d'une grande quantité d'objets. A Saint-Pétersbourg, cette demande est beaucoup plus forte que dans toute autre capitale. Les Russes achètent volontiers des marchandises de qualité inférieure. Ils sont donc obligés de les renouveler souvent ou de faire réparer tous les objets susceptibles de détériorations. En outre, capricieux à l'excès, ils ont la manie du changement. Riches ou pauvres, ils ne font qu'aller et venir d'une ville à l'autre, et leurs fréquents voyages nécessitent des ventes et des emplettes non moins fréquentes. Enfin ils n'achètent une chose que lorsqu'ils en ont un besoin pressant, et, comme ils ne peuvent pas attendre, il faut absolument qu'ils la trouvent, à un moment donné, sous leur main. Aussi une foule innombrable et caractéristique se bouscule-t-elle et se croise-t-elle chaque jour, surtout à de certaines heures, dans le Gostinnoi dvor de Saint-Pétersbourg, où tous les *pares* sont réunis aux *paribus*, en d'autres termes, où, non contents de former un seul établissement central, tous les marchands de chaque industrie ont grand soin de se grouper sur un même point. Quand on s'y promène, on entend souvent des consommateurs embarrassés demander : « Mon petit père, où sont les bottes fourrées?

— Ma petite mère, auriez-vous la bonté de m'indiquer le chemin des bonnets? » etc.

Du reste, les marchands, — on en compte environ 10,000, y compris les paysans, dans le Gostinnoi dvor de Saint-Pétersbourg et dans les bâtiments adjacents, — ne sont pas moins curieux à observer que leurs pratiques. Ils ont tous les cheveux blonds, la barbe brune, un cafetan bleu et un bonnet de drap bleu. Du matin au soir, ils font aux passants les éloges les plus exagérés de leurs marchandises, et, leur bonnet à la main, ils les invitent le plus poliment possible à entrer dans leur magasin. S'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas être leurs propres crieurs, ils ont un commis qui officie à leur place. On ne sait auquel entendre. — Que désirez-vous, monsieur? des habits? j'en ai là de première qualité et à la dernière mode. — Monsieur, voulez-vous un excellent chapeau? — des bottes de Kazan, monsieur — une peau d'ours incomparable — un superbe manteau de peau de loup — une magnifique peau de renard. — Par ici. — Entrez, etc. Qui que vous soyez, pourvu que vous passiez devant sa porte, le marchand russe vous engage à acheter sa marchandise. Il offre un manteau de peau d'ours à un pauvre diable qui n'aurait pas seulement la force de le soulever, une paire de bottes antiques à un dandy, un joujou à un vieillard, une épée ou un fusil à une jeune fille. Assez léger de caractère, il réfléchit peu ; vous ne le voyez presque jamais écrire ou calculer. Quand il n'est pas occupé à attirer ou à enlacer un acheteur dans ses filets, il joue à divers jeux, plaisante et rit avec ses confrères. Rarement il se montre soucieux et mélancolique ; plus rarement encore il se plaint du commerce. Du reste, il n'en a pas souvent de motifs, car, si mauvaise que soit sa marchandise, il en trouve presque toujours le débit. Dans d'autres pays, les marchands spéculent assez généralement sur la bonne qualité de leurs marchandises ; en Russie, c'est le contraire qui a lieu. Plus un objet est mauvais, se dit celui qui le vend, moins il dure et plutôt l'acheteur est obligé de le renouveler.

Outre les consommateurs proprement dits, on voit constamment circuler dans les rues et dans les ruelles du Gostinnoi dvor des essaims de marchands ambulants vendant aux marchands sédentaires, qui ne rentreront chez eux que le soir, du thé, de l'eau-de-vie, du pain, du fromage, du saucisson. L'hiver surtout, il y a toujours foule autour des *somovars* bouillants, car il n'entre jamais ni lumière, ni feu dans un bazar, si ce n'est les lampes qui brûlent constamment devant les images des saints et qui n'inspirent aucune inquiétude, puisqu'elles sont sacrées.

A l'exception des fourrures, dont la plupart sont de qualité supérieure, on ne trouve au Gostinnoi dvor de Saint-Pétersbourg des marchandises vraiment russes que dans les magasins d'objets de fer et de cire. Presque tous les autres articles de commerce, bien qu'indigènes, sont de grossières imitations des manufactures étrangères. Quoi qu'on en dise, l'industrie n'a pas encore fait de grands progrès en Russie. Les fabriques les plus importantes et les plus renommées sont situées



N° 93. Russie. — Courses de chevaux à Czarskoé-Selo, près de Saint-Pétersbourg.

dans l'enceinte de Saint-Pétersbourg et aux environs. Je n'ai pas eu le temps de les visiter, mais les personnes compétentes citent avec éloge les filatures, les fabriques d'impression sur étoffes, d'armes à feu, de bijoux, la fonderie de canons, les papeteries, les verreries, la manufacture des tapis des Gobelins, celle où l'on taille et où l'on polit les pierres précieuses, etc. Tous ces établissements appartiennent soit à des étrangers, soit à la couronne, qui les fait exploiter par des étrangers, et ils servent de modèles à toutes les provinces de l'empire. Du reste, des manufactures nationales commencent à s'élever, non-seulement dans les autres villes, mais dans les villages des grands propriétaires, qui tâchent d'utiliser leurs énormes capitaux, tranformant peu à peu, sans leur rendre leur liberté, leurs serfs en ouvriers. Dans certaines contrées même, les paysans se sont faits industriels pour leur propre compte, et ils amassent de grandes fortunes. M. Sheremetieff compte parmi ses serfs plusieurs millionnaires. Malheureusement pour les consommateurs et pour les progrès de l'industrie, les grands seigneurs qui ont fondé des manufactures ont obtenu des monopoles dont ils abusent. Des droits d'entrée fort élevés empêchant l'importation des produits étrangers similaires, ils n'ont aucun intérêt à perfectionner leurs produits et à en diminuer le prix.

Le Gostinnoi dvor n'est pas le seul grand bazar de Saint Pétersbourg. J'ai entrepris aussi une excursion dans l'Apraxin Ruinok et le Tshukin dvor, qui a eux deux occupent un emplacement de 1,500 pieds carrés et renferment environ 5,000 boutiques, échoppes ou tentes. Ici tout est russe : vendeurs, acheteurs et marchandises, et, à voir la foule bigarrée, malpropre et puante qui y circule, on se croirait transporté au moyen âge dans une des grandes foires de Novgorod. Le nombre des chapelles y est presque aussi considérable que celui des *habacks* ou boutiques d'eau-de-vie, de quass et de bière. Partout on boit et on prie. La piété des habitants ne les rend pas plus vertueux que sobres. Les voleurs y sont nombreux et habiles. Ils y font, assure-t-on, d'excellentes affaires. J'y ai remarqué surtout les boutiques d'images sacrées. Des petites croix de cuivre, des Vierge, des saint Jean, des saint Georges et d'autres amulettes y sont empilés et s'y débitent comme des pains d'épice aux foires de nos villages. Il s'en fait une consommation incroyable. Non contents d'en orner leurs églises, leurs maisons, leurs portes, leurs chambres, etc., les Russes s'en suspendent tout autour du corps pour faire peur au diable. La galerie exclusivement réservée aux ornements de noce, — couronnes de métal, fleurs artificielles, guirlandes de roses, etc., — offre un spectacle non moins caractéristique. Pour deux ou trois francs, une fiancée peut s'y parer de la tête aux pieds. De quelque côté que l'on se tourne on aperçoit des tableaux de genre tout faits qui ne laissent rien à désirer. Ici une boutique de fruits secs dont la décoration pittoresque mériterait un dessin ; là une table de changeur couverte de pièces de monnaie, auxquelles les voleurs ne touchent presque jamais ; plus loin, un étalage de pâtisserie. Gardez-vous de regarder ce marchand : il vend des pirogas, gâteaux à l'huile et au poisson que les Russes préfèrent encore aux champignons. Si vos yeux rencontrent les siens ou s'arrêtent sur ses gâteaux recouverts de morceaux de toile huilés — car ils demandent à être mangés chauds — il saisit vivement

un piroga, le plonge dans un pot d'huile, le saupoudre de sel pendant qu'il s'égoutte, et vous l'offre avec l'air d'un prince. Rarement les Moscovites qui portent une longue barbe et une peau de mouton résistent à une pareille tentation. S'asseyant sur un des bancs préparés tout exprès pour les pratiques, ils se régalent de pirogas jusqu'à ce que leur barbe soit aussi luisante qu'un morceau d'ébène bien poli. Au lieu de vous laisser tenter, allez passer, croyez-moi, quelques instants dans la galerie du Tshukin dvor, qu'on peut appeler la galerie des oiseaux. Vos yeux et vos oreilles y seront plus agréablement charmés que votre palais ne l'aurait été par le piroga. Du reste, on y vend des oiseaux aussi bons à manger qu'agréables à voir ou à entendre. Si vous ne voulez pas acheter un rossignol, vous y trouverez des perdrix blanches, des coqs de bruyère et tout le gibier dont vous pourrez désirer de vous régaler. L'hiver, Saint-Pétersbourg est encore mieux approvisionné que l'été. Tous les animaux qu'on y consomme y arrivant gelés, on peut les faire venir des extrémités les plus reculées de l'empire. Alors on mange sur les bords de la Baltique des perdrix de Saratoff, des cygnes de la Finlande, des coqs de bruyère de la Livonie, des ours de la Laponie, etc. Le marché aux viandes gelées est une des curiosités de Saint-Pétersbourg (*gr. n°* 126) : veaux, moutons, porcs, volailles, etc., tout est réduit à l'état de marbre; et quand le marchand vend une portion d'un animal, c'est à coups de hache qu'il le coupe en morceaux.

Ce qui manque à Saint-Pétersbourg — les étrangers en souffrent plus que les Russes — ce sont des cafés. Quand j'étais las de me promener, je cherchais souvent sans le trouver un établissement propre ou je pusse me reposer en me réconfortant et en lisant quelques journaux. Je me voyais alors, à mon grand regret, obligé de me faire conduire par un isvoshtchik à mon hôtel — et le meilleur hôtel de Saint-Pétersbourg est fort mauvais — pour y attendre l'heure du dîner ou du spectacle. Heureusement je passais toutes mes soirées aux théâtres, quand ils étaient ouverts; car à certaines époques de l'année ils ferment par ordre.

Jusqu'à la fin du règne d'Alexandre, Saint-Pétersbourg n'a eu qu'une salle de spectacle, celle qui se nommait et qui se nomme encore le Grand-Théâtre (*Bolchoï-Theatr*), et une autre petite salle en bois pour les représentations populaires. On peut dire que l'empereur Nicolas en a fait élever trois nouvelles. Deux ont été bâties à neuf, le théâtre Michel et le théâtre Alexandra, et le Grand-Théâtre lui-même a été reconstruit de fond en comble.

Le théâtre Michel, qui porte le nom du frère de l'empereur, et qui est situé près du palais de ce prince, sur la place ou *square* appelée du même nom, est attribué à la compagnie des acteurs français. Sauf l'opéra, on y joue tous les genres en vogue à Paris : un peu la tragédie, qui ne plaît guère, et fait bâiller démesurément le noble auditoire; un peu plus la comédie, qu'on se garde bien toutefois de prendre dans Molière, Regnard ou Beaumarchais, et qui ne dépasse guère le cycle des nouveautés; beaucoup plus le mé-

N° 94. Russie. — Le palais impérial de Gatchina vu du côté des jardins.

lodrame, fort à la mode, lorsqu'il est lardé de coups d'épée, farci d'empoisonnements et épicé des gros mots qui en ornent le style habituel; beaucoup plus encore le vaudeville, surtout lorsqu'il est égrillard et graveleux. C'est l'Ambigu-Comique et le Palais-Royal qui règnent au théâtre Michel.

En ce moment (octobre 1846) la *Closerie des Genêts*, ce mélodrame de Frédéric Soulié qui a obtenu à l'Ambigu-Comique un si grand succès, y fait fureur; on la jouera non plus de cent fois, mais plus de dix fois de suite, ce qui paraît presque incroyable, car le personnel des spectateurs est chaque soir à peu près le même. Cette vogue fabuleuse, la *Closerie des Genêts* la doit plus encore au jeu des acteurs qu'à l'intérêt de ses situations. Les principaux rôles sont remplis par monsieur et madame Allan et mademoiselle Plessy. Madame Allan surtout — la traîtresse — est frénétiquement applaudie. Mais elle a trop d'esprit et de distinction pour jouer le mélodrame; je la préfère dans la haute comédie. Elle a fait ici des progrès étonnants. C'est à coup sûr notre meilleure actrice; aussi j'espère bien qu'elle ne tardera pas à retourner à Paris.

Le théâtre Alexandra, qui a reçu le nom de l'impératrice actuelle, et qui est situé dans un autre square, au centre de la Perspective-Newski, est le théâtre national russe. On y joue également tous les genres, et même l'opéra, dans la langue illustrée récemment par Karamsine, Pouchkine, Lermontoff, Gogol, etc. Tantôt ce sont des pièces traduites de toutes les scènes étrangères; tantôt ce sont des œuvres originales, telles que les opéras de M. Glinka et du général Alexis Lvoff, les drames de Koukolnik, de Polévoï et de M. Étienne Guédéonoff; les comédies ou vaudevilles de MM. Zagoskine, Gogol, Karatéghine jeune, le comte Solohub, etc. Comme on le pense bien, le théâtre Alexandra n'est point le préféré de la cour et de la noblesse, de ce qu'on nommerait à Londres la *fashion*. La haute société, tout entière aux Italiens et aux Français, abandonne la scène russe à cette classe intermédiaire entre le seigneur et le serf qui commence à se former dans les grandes villes, et qu'on appelle les *marchands*. Le théâtre Alexandra est leur domaine, leur délassement et leur gloire.

Plus vaste et plus magnifique que les deux autres, l'ancien *Bolchoï-Theatr* a été entièrement reconstruit, il y a peu d'années, sur les dessins de M. l'architecte Cavos (*gr. n°s* 56 *et* 57). Isolé au milieu d'une vaste place, qui rachète l'inconvénient d'être un peu éloignée des quartiers riches par l'avantage d'offrir une station commode et spacieuse aux équipages et aux traîneaux d'un public nombreux, le *Bolchoï-Theatr*, dans sa forme extérieure et intérieure, est d'un style simple, noble, grandiose. Avec ses cinq rangs de loges uniformes et son immense parquet de stalles, sans galeries, sans amphithéâtre, sans parterre, il ressemble aux grandes salles de l'Italie et de Londres. Toutes les places y sont commodes et larges, à ce point qu'un édifice beaucoup plus vaste que l'Opéra de Paris renferme à peine le même nombre de spectateurs. Mais il est juste qu'on soit à l'aise dans des places dont le prix dépasse, non-seulement celui de tous les théâtres de Paris, mais même des théâtres de Londres. Une loge de quatre places, au premier rang, coûte aux abonnés 25 roubles d'argent (100 fr.) par soirée, et les stalles du dernier rang, 8 roubles (32 fr.). Ces prix élevés permettent de faire, à chambrée pleine, des recettes

de 15,000 fr., et d'offrir aux artistes étrangers la tentation de magnifiques émoluments, bien garantis par la caisse impériale. Après sa récente reconstruction, le *Bolchoï-Theatr* fut affecté d'abord à l'opéra russe ou allemand, et aux ballets. La célèbre Marie Taglioni y a brillé cinq ans de suite. Mais depuis que Rubini, devenu missionnaire lyrique, a converti l'empereur et sa cour à la religion du théâtre italien, depuis que madame Viardot et Tamburini, l'ayant été rejoindre, fondèrent avec lui un théâtre d'opéra qui n'avait à craindre la rivalité d'aucun autre en Europe, et dont le succès immense ne sera jamais dépassé, le *Bolchoï-Theatr* est resté le temple du nouveau culte. Quoiqu'à mille lieues de Naples, il compte désormais parmi les grandes scènes de l'Europe. Malheureusement je n'y entendrai cette année ni Rubini ni madame Viardot. Tamburini seul y chantera. Rubini s'est définitivement retiré du théâtre, et madame Viardot, qu'on n'a pas remplacée, parce que cela est impossible, est engagée, je crois, au théâtre de Berlin.

N° 95. Russie. — Château de Pierre-le-Grand, à Ekatérinoff.

CHAPITRE X.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Les îles. — Les environs. — Les châteaux impériaux.

Saint-Pétersbourg. Septembre 1846.

Le 60° de latitude nord traverse les faubourgs de Saint-Pétersbourg. Depuis la création du monde, aucune autre ville n'a pris des développements aussi étendus et aussi splendides à une si faible distance des glaces éternelles du pôle que cette résidence impériale, et les rives de la Baltique étaient peut-être le seul endroit du globe où une pareille tentative pût réussir sous un tel parallèle. En effet, le parallèle sous lequel Saint-Pétersbourg a bâti des palais et cultivé des jardins est celui sous lequel les Ostiaks de la Sibérie trouvent à peine assez de mousse pour nourrir leurs rennes, et les Kamtchadales se promènent dans leurs traîneaux traînés par des chiens sur des glaces qui ne fondent jamais. Quand un habitant de Saint-Pétersbourg, sortant pour la première fois de sa ville natale, arrive dans les contrées les plus froides et les plus tristes de l'Allemagne, il est aussi ravi, aussi heureux qu'un Allemand qui descend des Alpes au milieu des riches plaines de la Lombardie. L'émotion qu'un Français éprouve à la vue d'une forêt de citronniers et d'orangers, un Russe la ressent le long d'une route plantée de cerisiers et de pommiers. D'après le calendrier de Saint-Pétersbourg, on ne doit pas espérer voir dans cette ville le soleil plus de 90 jours par an, et encore le ciel y prend-il souvent un aspect sévère et sombre, même les jours où il se décide à sourire.

« Rien n'est triste comme le ciel de Pétersbourg à midi, dit M. de Custine : mais si le jour est sans éclat sous cette latitude, les soirs, les matins y sont superbes ; c'est alors qu'on voit se répandre dans l'air et sur la glace des eaux presque sans rivages qui continuent le ciel certaines gerbes de lumière, des jets, des bouquets de feu que je n'avais encore aperçus nulle part. Le crépuscule, qui dure ici les trois quarts de la vie, est riche en accidents admirables : le soleil d'été, un moment submergé vers minuit, nage long temps à l'horizon au niveau de la Neva et des basses terres qui la bordent ; il darde dans le vide des lueurs d'incendie qui rendraient belle la nature la plus pauvre. Ce qu'on éprouve à cet aspect, ce n'est pas l'enthousiasme que produit la couleur des paysages de la zone torride, c'est l'attrait d'un rêve, c'est l'irrésistible pouvoir d'un sommeil plein de souvenirs et d'espérances...

N° 96. Russie. — Promenade à Ekatérinoff, le 1er-13 mai. Par V. Timm.

Sans doute il manque beaucoup de choses à ces sites pour en faire de beaux tableaux bien composés, mais la nature a plus de puissance que l'art sur l'imagination de l'homme; son aspect ingénu suffit sous toutes les zones au besoin d'admiration qu'il a dans l'âme, et comment placerait-il mieux ce sentiment? Dieu, aux environs du pôle, a beau réduire la terre au dernier degré d'aplatissement et de nudité, malgré cette misère, le spectacle de la création sera toujours pour l'œil de l'homme le plus éloquent interprète des desseins de Dieu. »

Selon l'expression de M. Kohl, Saint-Pétersbourg n'a pas plus de raisons de se plaindre de sa toiture que de son aire. Le sol sur lequel la ville entière est bâtie est marécageux et mouvant. Qu'on y construise des maisons, qu'on y plante des arbres, qu'on y sème de l'herbe ou des fleurs, il faut d'abord l'assainir et le consolider. De l'autre côté du mur ou de la haie d'un charmant jardin, derrière une délicieuse villa, le marais recommence. Si la nature est vaincue, elle se souvient de sa défaite et ne se soumet qu'avec humeur. « Les hommes, dit encore M. de Custine, ont fait tout ce qui pouvait se faire, malgré le bon Dieu; mais c'est bien peu de chose. Sous cette zone, les plantes de serre chaude, les fruits exotiques, même les produits des mines, l'or et les pierres précieuses, sont moins rares que les arbres les plus communs de nos forêts; avec la richesse, on se procure ici tout ce qui vient sous verre. C'est beaucoup comme sujet de description dans un conte de fée, cela ne suffit pas dans un parc. Une des châtaigneraies, une des chênaies de nos collines seraient des merveilles à Pétersbourg; des maisons italiennes entourées d'arbres de Laponie et remplies de fleurs de tous les pays sont un contraste extraordinaire plutôt qu'agréable. »

C'est en parlant de la promenade des îles, qu'il appelle un agréable marécage, que l'auteur de la *Russie en* 1839 s'abandonne à cette sortie qui s'appliquerait avec la même vérité à tous les environs de Saint-Pétersbourg, si l'on en excepte cependant les collines de Duderhoff et la côte du golfe de Finlande.

On compte au moins quarante îles dans tout le delta de la Neva. Un certain nombre de ces îles, bien que renfermées dans l'enceinte de la ville, sont encore complétement désertes, inondées par la mer et la Neva et

N° 97. Russie. — Promenade du Grand-Duc. Par V. Timm.

15 centimes la livraison. 14e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

visitées seulement par des veaux marins et des loups qui y viennent sur les glaces. Telles sont les îles Volny, Trukhtanof et plusieurs autres. On en connaît à peine le nom à Saint-Pétersbourg. Quelques-unes contiennent des poudrières et des magasins. Les plus grandes sont Vassili-Ostrof ou île Vassili — ainsi nommée parce qu'à l'époque où Pierre-le-Grand jetait les fondements de sa ville nouvelle, elle était défendue par un officier appelé Vassili-Kortchmine, à qui le czar écrivait toujours à Vassiliou na Ostrof, à Vassili sur l'île — l'île de Saint-Pétersbourg et celles qu'entourent la Moika, la Fontanka et d'autres canaux. Entièrement couvertes de constructions, elles forment le centre de la ville. Au nord-ouest de Saint-Pétersbourg sont cinq autres îles d'une étendue modérée séparées par les bras de la grande et de la petite Nefka et de la Neva, désignées sous le nom général des îles-jardins et appelées Krestofsky Ostroff (île de la Croix), Kammenoi Ostroff (île de Pierre), Petrofsky Ostroff (île de Pierre), Jelaginski Ostroff (île de Jelaghine) et l'île des Apothicaires, du nom du jardin botanique qu'on appelle en russe Aptekarski. Quand on dit, à Saint-Pétersbourg : Nous irons passer l'été aux îles, allons nous promener aux îles, on veut toujours parler des cinq dont je viens de mentionner les noms.

Autrefois ces îles, couvertes de marécages insalubres, ne produisaient que des broussailles, quelques chênes, des bouleaux et des sapins. Depuis la fin du siècle dernier, on a commencé à les dessécher, à les assainir; on y a tracé des allées, planté de nouveaux arbres, bâti des ponts, creusé des canaux, dessiné et fondé des jardins, construit des villas (datshas), élevé des palais. Aujourd'hui elles sont pendant l'été la résidence et la promenade favorites des habitants de Saint-Pétersbourg, qui, pour aller de la ville à la campagne, se bornent à passer de la rive gauche à la rive droite de la Neva. Chacune d'elles a sa destination particulière. L'île Jelaghine, donnée par Catherine à M. Melgunoff, puis à M. Jelaghine, appartient actuellement à l'impératrice. Un château impérial et ses jardins l'occupent entièrement. Ils n'ont rien de remarquable. La cour y réside au printemps, l'époque de l'année la plus brillante pour les îles. L'île Kammenoi (*gr. n°* 83) est l'île aristocratique. Couverte de villas gothiques, suisses, italiennes, chinoises, anglaises, etc., elle offre aux amateurs des échantillons curieux de l'architecture la plus excentrique de toutes les époques et de tous les peuples. Les jardins n'y sont pas moins variés et bizarres que les constructions. Qu'on trouve ces imitations belles ou ridicules, on ne peut s'empêcher d'admirer les magnifiques et nombreuses plantes exotiques cultivées en serre chaude pendant l'hiver, dans la plupart de ces datshas, et qui, pendant l'été, en décorent les balcons, les fenêtres, les portes et même les parterres.

Les Allemands se sont approprié l'île Petrofsky. C'est là qu'ils préfèrent savourer une tasse de café et fumer une pipe. On y trouve bien aussi des datshas, voire même des châteaux et des Russes ; mais les cafés, les estaminets, les laiteries, etc., y dominent avec l'élément germanique.

Les Russes des classes inférieures affectionnent l'île Krestofski. Située en avant des îles Jelaghine et Kammenoi, du côté de la mer, elle est plus grande que ces deux îles réunies. On y découvre des points de vue agréables sur le golfe de Finlande, dans les nombreuses avenues qui y ont été percées à travers ses forêts de bouleaux et de pins primitives. C'est là que les moujiks vont prendre leurs divertissements favoris, c'est-à-dire se balancer sur des escarpolettes, descendre ces montagnes artificielles auxquelles la Russie a donné son nom, et fumer sur l'herbe en causant et en chantant autour du *somovar* (*gr. n°* 85).

On est toujours sûr en Russie de trouver dans la plus misérable *isbâ* ou auberge, même éloignée des villes et des routes, une tasse d'excellent thé qui vient des extrémités de l'Asie. Le thé qu'on boit en Angleterre, en France, dans le reste de l'Europe, est apporté par mer; il perd, dans ce voyage, une partie de son arome, et prend toujours quelque odeur étrangère, car il est d'une extrême délicatesse, au lieu que le thé bu par les Russes a suivi constamment la voie de terre, apporté par des caravanes. Chaque année, au mois de juillet, deux à trois mille chameaux chargés de caisses de thé bien closes, après avoir franchi la grande muraille de la Chine et traversé tout l'immense plateau de la Haute-Asie, arrivent à la grande foire de Nijni-Novgorod, sur le Volga. Et de là cette prodigieuse quantité de fleurs et de feuilles d'arbuste aromatique se répand dans toute la Russie, de la Baltique à la mer Caspienne et de la mer Blanche à la mer Noire.

Les Russes ne sont pas moins supérieurs aux autres peuples pour la préparation du thé ; aucune des théières inventées dans les Trois-Royaumes et mises en usage par les blondes *ladies* ne vaut le *somovar* d'un paysan russe. Chez les Athéniens, on allait *au parfum* comme nous allons *au café*. C'est dans les boutiques de parfumeurs que se réunissaient les oisifs et les nouvellistes pour causer des événements de la guerre du Péloponèse ou de la queue du chien d'Alcibiade. Les Russes vont *au thé;* et si les gens titrés et riches trouvent dans les somptueux quartiers de Pétersbourg ou de Moscou des salons bien chauffés et de moelleux divans pour savourer une tasse de thé *jaune*, composé des fleurs de la plante, en lisant l'*Abeille du Nord* ou la *Gazette de Police*, l'homme du peuple rencontre à chaque pas de petites échoppes ou des porteurs ambulants de *somovars*, qui le réchauffent et le réjouissent, pour deux ou trois copeks, avec un verre de thé noir, meilleur, à coup sûr, que le vin à six sous des barrières de Paris et que le *coco* du milieu de la rue. « Le thé, ajoute M. Louis Viardot à ces détails, est le compagnon des voyages et de toutes les parties de plaisir. Il rafraîchit l'été ceux qu'il réchauffe l'hiver. On peut dire enfin qu'en Russie deux choses seulement appartiennent en commun à l'espèce humaine, que deux choses y forment l'égal partage du riche et du pauvre, du maître et de l'esclave : l'air et le thé. »

Quant à moi, bien que je ne partage pas entièrement l'antipathie de M. de Custine pour les îles de Saint-Pétersbourg, je leur préférerais de beaucoup la côte du golfe de Finlande et les collines de Duderhoff, alors même qu'on n'y trouverait pas les intéressants ou magnifiques châteaux impériaux que j'ai eu le plaisir d'y visiter.

Ma première course extra-muros a été pour Ekatérinoff, château de plaisance qui, situé à quelques verstes des barrières de Saint-Pétersbourg, a, sur les palais de Czarskoé-Selo, de Péterhoff, de Paulofski, d'Oranienbaum, l'avantage du droit d'aînesse; car il est le plus ancien de ceux qui entourent la capitale actuelle de l'empire russe (*gr. n°* 95). A peine Saint-Pétersbourg commençait-il à sortir de terre, comme une ville enchantée qu'évoque la baguette d'un magicien, que son glorieux fondateur faisait construire à ses portes une agréable résidence d'été. C'était pour la belle Livonienne qui, veuve d'un soldat suédois, devint la femme du czar et son héritière au trône. La future impératrice se nommait Catherine; de son nom (en russe Ekatérina) fut appelé le premier des palais de la nouvelle capitale, comme plus tard, sous Catherine II, on nomma Ékatérinenbourg le centre des établissements métallurgiques de Sibérie, Ékatérinoslaff le chef-lieu d'un des gouvernements de la Crimée conquise, Ékatérinograd et Ékatérinodar d'autres villes fondées par la grande czarine.

N° 93. Monastère de Saint-Serge sur la route de Saint-Pétersbourg à Péterhoff.

Quoique le grand schisme d'Orient, qui sépara l'Église grecque de l'Église romaine, ait été consommé dès l'année 1053, on peut croire que la femme de Pierre-le-Grand, née luthérienne, avait pris pour sa patronne, non la jeune martyre d'Alexandrie au quatrième siècle, tant célébrée par saint Jérôme, mais la religieuse poëte de Sienne, morte en 1380. Cette seconde sainte Catherine est fêtée le 30 avril. Il est probable que ce jour et les suivants toutes les personnes tenant à la cour allaient, du vivant de Pierre, saluer la favorite de leur maître, et qu'elles manquèrent encore moins à cet usage lorsqu'elle-même eut ceint la couronne impériale. N'est-ce point là l'origine de cette promenade en voiture, de cette espèce de Longchamp russe qui se fait chaque année, le 1er mai, sur la route de Saint-Pétersbourg à Ékatérinoff (*gr. n°* 96)?

Tout le monde connaît l'origine de notre Longchamp. Tout le monde sait qu'à l'abbaye de femmes située dans la plaine de ce nom, au delà du bois de Boulogne, on allait entendre, pendant trois jours de la semaine sainte, d'admirables cantiques qui servaient de prétexte à une procession fort profane, devenue peu à peu l'exhibition des modes d'été; et tout le monde se plaint aussi qu'à cause de son origine pieuse, cette fête mondaine arrive trop tôt dans l'année, à l'époque où l'hiver n'a pas encore cédé la place au printemps, où le vent et la pluie disputent l'empire du ciel au soleil. Les Russes pourraient aussi bien que nous se plaindre de l'époque imposée par l'usage à la promenade d'Ékatérinoff. Cette époque est fixe, il est vrai, tandis que celle de Longchamp est mobile. Elle s'approche aussi beaucoup plus de l'été, puisque le 1er mai des Russes, arriérés de douze jours sur notre calendrier, comme les Anglais, autres schismatiques, le furent jusqu'en 1754, tombe le 13 mai de notre style.

Au 1er-13 mai, quoique le grand dégel soit accompli d'habitude, il est rare que l'hiver ait pleinement disparu. Souvent alors le vent froid du matin durcit encore la surface des flaques d'eau, des monceaux de

neige boueuse remplissent les fossés des routes, et la Neva continue à rouler des glaçons. Il faut que l'année soit bien douce et bien précoce pour qu'on aperçoive aux arbustes les plus printaniers ces bourgeons de tendre verdure que bientôt un été soudainement venu va développer avec une telle rapidité que l'œil peut littéralement surprendre et discerner le travail de la végétation.

Cependant, à tort ou à raison, c'est le 1er mai qu'a lieu le Longchamp des Pétersbourgeois. Alors changent à la fois d'aspect les costumes, les livrées, les équipages. Le noble a quitté sa longue pelisse de fines et légères fourrures; le pauvre *moujik*, son court *touloup* de peau de mouton. L'un a revêtu la redingote, le frac, le pantalon, le chapeau noir, qui forment aujourd'hui l'incommode et disgracieux habillement de toutes les classes aisées en Europe, de Liverpool à Pesth et de Cadix à Saint-Pétersbourg. L'autre a eu le bon esprit de conserver la mitre, le cafetan et les larges chausses qui composent le vieux costume national, riche, élégant, pittoresque, si bien accommodé au climat et aux usages du pays. Pendant l'hiver et presque chaque jour vers deux ou trois heures, on avait vu, dans un hippodrome tracé sur la glace de la Neva, les courses des fameux *trotteurs russes*, courses non moins intéressantes et non moins intéressées (car on y fait aussi des paris considérables) que celles d'Epsom et de Chantilly (*gr. n°* 104). On retrouve à Ékatérinoff ces admirables chevaux d'attelage, mais ils n'entraînent plus à leur suite, comme un imperceptible embarras, les étroits et légers traîneaux où sont assis, en les remplissant, les cochers qui les guident. A la fonte des neiges, ils passent du traîneau au drochki. Quant aux équipages, ce sont, comme partout ailleurs, des calèches, des landaux et des berlines. Ils sont habituellement menés à quatre chevaux, non rangés de front toutefois comme dans les voitures de poste, mais divisés en deux attelages, l'un sous la main du cocher grave et barbu qui occupe le siége; l'autre, placé bien en avant du timon, conduit par une espèce de *groom*, de postillon imberbe qu'on juche au faîte d'une haute selle orientale sur le cheval de droite, et qui, de sa voix enfantine et perçante, fait ranger les passants. Cet attelage n'est pas seulement le privilége de la fortune, et, pour avoir quatre chevaux à son carrosse, il ne suffit pas d'être riche; on doit occuper une certaine position dans l'État, ou, comme on dit en Russie, dans le *tchin*, dans la hiérarchie générale des employés. Il faut être au moins de la septième classe et avoir le rang de *conseiller de cour* pour se faire traîner par un quadrige.

Le tchin se divise en quatorze classes et chacune de ces classes a des priviléges qui lui sont propres. La quatorzième est la plus basse. Placée immédiatement au-dessus des serfs, elle a pour unique avantage celui d'être composée d'hommes intitulés libres, c'est-à-dire des derniers employés du gouvernement, des commis de la poste, facteurs et autres subalternes chargés de porter ou d'exécuter les ordres des administrateurs supérieurs.

Une autre fois peut-être je te parlerai plus longuement de cette institution de Pierre-le-Grand qui a eu pour but et pour résultat de réduire la vieille aristocratie moscovite à une nullité presque complète. Aujourd'hui, je n'en ai ni le temps ni la volonté; je me bornerai à t'indiquer, en passant, les rapports qu'ont entre eux les grades respectifs de la carrière militaire et de la carrière civile. Le grade de *registrateur de collége* ou de la quatorzième classe équivaut au rang d'enseigne; celui de *secrétaire de gouvernement*, à celui de sous-lieutenant; *secrétaire de collége*, lieutenant; *conseiller honoraire*, capitaine; *assesseur de collége*, major; *conseiller de cour*, lieutenant-colonel; *conseiller de collége*, colonel; *conseiller d'État*, brigadier; *conseiller d'Etat actuel*, général-major; *conseiller privé*, lieutenant-général; *conseiller privé actuel*, général en chef.

D'Ékatérinoff une longue ligne de maisons de campagne s'étend jusqu'à Péterhoff et Oranienbaum. Aux environs de Saint-Pétersbourg, la côte du golfe de Finlande est basse, plate, exposée aux inondations; mais un peu plus loin, en s'avançant vers le sud, elle forme des collines crayeuses qui atteignent, en certains endroits, une hauteur de 80 à 100 mètres. Cette partie de la côte s'appelle le Klint. C'est là que sont situés Péterhoff et Oranienbaum. La route conduisant à ces deux châteaux est la plus agréable, la mieux entretenue et la moins déserte de toutes celles qui viennent aboutir à Saint-Pétersbourg. Des bornes de granit indiquent au voyageur les distances qu'il a parcourues.

A la neuvième verste, la route se rapproche du golfe, qu'on découvre, et, plus loin, le monastère de Saint-Serge (*gr. n°* 98) apparaît au milieu des pâles bouleaux de la rive avec les coupoles de sa principale église et sa muraille d'enceinte. Ce couvent est le lieu de pèlerinage le plus renommé des environs de Saint-Pétersbourg. Il contient quatre églises, une maison d'invalides, fondée par la famille Zouboff, et un cimetière où se trouvent les tombeaux de quelques grands personnages.

Un grand nombre d'habitants de Saint-Pétersbourg, gens économes de leur temps, font leur pèlerinage à Saint-Serge le jour même où, comme je vais te l'apprendre, le plaisir les appelle à Péterhoff. C'est surtout en ce qui les concerne que l'intention doit être réputée pour le fait. Ils arrivent à la sainte demeure les pieds nus, et, le vœu accompli, le bout du cierge allumé, après avoir courbé le front jusqu'à terre devant les images sacrées, ils se chaussent pour aller se divertir dans la demeure impériale.

Un peu au delà du monastère de Saint-Serge, on aperçoit sur les bords du golfe une magnifique maison de plaisance du domaine de la couronne, appelée *Strelna*; c'est là que commencent les habitations de la famille impériale, pour s'étendre jusqu'à Oranienbaum, château construit par le célèbre prince Menchtchikoff, favori de Pierre-le-Grand, et demeure ordinaire de madame la grande-duchesse Hélène pendant la plus grande partie de l'été.

Ainsi que son nom l'indique, Péterhoff doit son origine à Pierre-le-Grand. Le vieux château, bâti par le fondateur de Saint-Pétersbourg, forme le centre du château actuel. Tous les empereurs et toutes les impératrices l'ont successivement augmenté, restauré et embelli. Son architecture manque de caractère. Il ne mérite pas plus d'être comparé à Versailles que la cathédrale de Kazan à Saint-Pierre de Rome. Bien que du point qu'il domine on découvre une vue étendue et animée sur le golfe, sa façade principale est tournée du côté de la terre ferme, mais les jardins descendent jusqu'aux bords de la mer en terrasses ornées de fontaines et de cascades. J'y ai surtout remarqué les chênes et les tilleuls plantés par Pierre-le-Grand lui-même. Le château n'est pas grand, car la famille impériale actuelle ne saurait s'y loger convenablement. On a construit successivement à peu de distance, d'un côté le pavillon de *Mon Plaisir* (*gr. n°* 99), de l'autre le petit château de *Marly*, plusieurs maisons rustiques, une maison anglaise et un cottage, dont l'empereur Nicolas a fait présent à l'impératrice.

Pour voir Péterhoff dans toute sa splendeur, il faut y venir, au mois de juillet (le 1er juillet, 13 de notre style), le jour de la fête de l'impératrice. Ce jour-là, en effet, la cour y donne aux 500,000 habitants de Saint-Pétersbourg une fête justement célèbre et qui y attire une foule considérable. Comme je ne veux pas passer ici huit mois pour voir de mes propres yeux cette merveille, j'en emprunte la description à M. de Custine, qui lui a consacré un intéressant chapitre, d'où j'extrais les passages suivants :

« Le site de Péterhoff est, jusqu'à présent, le plus beau tableau naturel que j'aie vu en Russie. Une falaise peu élevée domine la mer, qui commence à l'extrémité du parc, environ à un tiers de lieue au-dessous du palais, lequel est bâti au bord de cette petite falaise coupée presque à pic par la nature. En cet endroit, on y a pratiqué de magnifiques rampes; vous descendez de terrasse en terrasse jusque dans le parc, où vous trouvez des bosquets majestueux par l'épaisseur de leur ombre et par leur étendue. Ce parc est orné de jets d'eau et de cascades artificielles dans le goût de celles de Versailles, et il est assez varié pour un jardin dessiné à la manière de Le Nôtre. Il s'y trouve certains points élevés, certaines fabriques d'où l'on découvre la mer, les côtes de la Finlande, puis l'arsenal de la marine russe, l'île de Kronstadt avec ses remparts de granit à fleur d'eau, et plus loin, à neuf lieues vers la droite, Pétersbourg, la blanche ville, qui, de cette distance, paraît gaie et brillante, et qui, avec ses amas de palais aux toits peints, ses îles, ses temples aux colonnes plâtrées, ses forêts de clochers, semblables à des minarets, ressemble vers le soir à une forêt de sapins dont les pyramides argentées seraient illuminées par un incendie.

» Quand je pense à tous les obstacles que l'homme a vaincus ici pour y vivre en société, pour bâtir une ville et loger plus qu'un roi dans des repaires d'ours et de loups, comme on disait à Catherine, et pour l'y maintenir avec la magnificence convenable à la vanité des grands princes et des grands peuples, je ne vois pas une laitue, pas une rose sans être tenté de crier au miracle. Si Saint-Pétersbourg est une Laponie badigeonnée, Péterhoff est le palais d'Armide sous verre. Je ne me crois pas en plein air quand je vois tant de choses pompeuses, délicates, brillantes et que je pense

N° 99. Mon Plaisir, pavillon du château de Pierre-le-Grand, à Péterhoff.

qu'à quelques degrés plus haut l'année se divise en deux jours et deux crépuscules de trois mois chacun. C'est alors surtout que je ne puis m'empêcher d'admirer!!!

» On fait une lieue en voiture dans le parc impérial de Saint-Pétersbourg sans passer deux fois par la même allée : or, figurez-vous ce parc tout de feu. Les arbres disparaissent sous une décoration de diamants ; dans chaque allée, il y a autant de lampions que de feuilles : c'est l'Asie, non l'Asie réelle, l'Asie moderne, mais la fabuleuse Bagdad des *Mille et une Nuits* ou la plus fabuleuse Babylone de Sémiramis (*gr. n°* 100).

» On dit que le jour de la fête de l'impératrice, 6,000 voitures, 30,000 piétons et une innombrable quantité de barques sortent de Pétersbourg pour venir former des campements autour de Péterhoff. Une partie de la garde et le corps des cadets sont également cantonnés autour de la résidence impériale, et tout ce monde, officiers, soldats, marchands, serfs, maîtres, seigneurs, errent ensemble dans des bois d'où la nuit est chassée par 250,000 lampions. Cette masse de feu jette une lumière artificielle dont n'approche pas la clarté naturelle du jour du Nord. En Russie, l'empereur fait pâlir le soleil.

» On dit encore qu'en 35 minutes tous les lampions du parc sont allumés par 1,800 hommes. La partie des illuminations qui fait face au château s'éclaire en 5 minutes. Elle comprend entre autres un canal qui correspond au principal balcon du palais et s'enfonce en ligne droite dans le parc, vers la mer, à une grande distance. Cette perspective est d'un effet magique ; la nappe d'eau du canal est tellement bordée de lumières, elle reflète des clartés si vives qu'on la prend pour du feu. L'Arioste aurait peut-être l'imagination assez brillante pour peindre tant de merveilles dans la langue des fées. Il y a du goût et de la fantaisie dans l'usage qu'on a fait ici de cette prodigieuse masse de lumière. On a donné à divers groupes de lampions heureusement dispersés des formes originales : ce sont des fleurs grandes comme des arbres, des soleils, des vases, des berceaux, des pampres imitant les *pergole* (treilles) italiennes, des obélisques, des colonnes, des murailles ciselées à la manière mauresque ; enfin tout un monde fantastique vous passe sous les yeux sans que rien fixe vos regards, car les merveilles se succèdent avec une inexprimable rapidité. Vous êtes distrait d'une fortification de feu par des draperies, par des dentelles de pierres précieuses ; tout brille, tout brûle, tout est de flamme et de diamant...

» Mais ce qu'il y a de plus étonnant, vu du palais, c'est toujours le grand canal, qui ressemble à une lave immobile dans une forêt embrasée.

» A l'extrémité de ce canal s'élève, sur une énorme pyramide de feux de couleurs (elle a, je crois, 70 pieds de haut), le chiffre de l'impératrice, qui brille d'un blanc éclatant au-dessus de toutes les lumières rouges, vertes et bleues qui l'environnent. On dirait d'une aigrette de diamants entourée de pierres de couleurs. Tout cela est sur une si grande échelle que vous doutez de ce que vous voyez.

N° 100. Russie. — Grande illumination du château et des jardins de Péterhoff. Par V. Timm.

» Il y a quelque chose d'aussi prodigieux que la fête elle-même, ce sont les épisodes auxquels elle donne lieu. Pendant deux ou trois nuits, toute cette foule dont j'ai parlé plus haut campe autour du village et se disperse à une assez grande distance du château. Beaucoup de femmes couchent dans leurs voitures, des paysannes dorment dans leurs charrettes ; tous ces équipages, renfermés par centaines dans des enclos de planches, forment des camps très-amusants à parcourir... Le Russe a le génie du pittoresque, et les villes d'un jour qu'il improvise pour ses fêtes sont bien plus amusantes, elles ont un caractère bien plus national que les véritables villes bâties en Russie par des étrangers. A Péterhoff, chevaux, maîtres et cochers, tout est réuni dans des enceintes de bois ; ces bivouacs sont indispensables, car il n'y a dans le village qu'un petit nombre de maisons passablement sales, dont les chambres se payent 200 et jusqu'à 500 roubles par nuit. Les ambassadeurs, avec leur famille et leur suite, ainsi que les étrangers présentés, sont logés et hébergés aux frais de l'empereur ; on réserve à cet effet un vaste et charmant édifice en forme de pavillon carré appelé le palais Anglais. Cette habitation est située a un quart de lieue du village dans un beau parc dessiné à l'anglaise et qui paraît naturel tant il est pittoresque.

» Le jour du bal et de l'illumination, à sept heures du soir, on se rend au palais impérial. Les personnes de la cour, le corps diplomatique, les étrangers invités et les gens du peuple admis à la fête, sont introduits pêle-mêle dans les grands appartements. Pour les hommes, excepté les moujiks en habit national et les marchands, qui portent le cafetan, le tabarro, manteau vénitien par-dessus l'uniforme, est de rigueur, parce que cette fête s'appelle un bal masqué.

» Vous attendez là pendant assez longtemps, pressé par la foule, l'apparition de l'empereur et de la famille impériale. Dès que le maître, ce soleil du palais, commence à poindre, l'espace s'ouvre devant lui ; suivi de son noble cortége, il traverse librement et sans même être effleuré par la foule des salles où l'instant d'auparavant on n'aurait pas cru pouvoir laisser pénétrer une seule personne.

» La noble figure de Nicolas, dont la tête domine toutes les têtes, imprime le respect à cette mer agitée ; c'est le Neptune de Virgile ; on ne saurait être plus empereur qu'il ne l'est. Il danse pendant deux ou trois heures de suite des polonaises avec des dames de sa famille et de sa cour (*gr. n°* 101). Cette danse était autrefois une marche cadencée et cérémonieuse, aujourd'hui c'est tout bonnement une promenade au son des instruments. L'empereur et son cortége serpentent d'une manière surprenante au milieu de la foule, qui, sans prévoir la direction qu'il va prendre,

se sépare cependant toujours à temps pour ne pas gêner la marche de son souverain.

» Vers dix heures, à la nuit close, l'illumination commence (*gr. n°* 100).

» Alors on monte dans les voitures de la cour, qu'on appelle des *lignes* (*gr. n°s* 103), pour faire le tour des illuminations. Ces *lignes* sont des espèces de chars à bancs doubles, où huit personnes s'asseyent commodément dos à dos. Leur forme, leurs dorures, les harnais antiques des chevaux qui les traînent, tout cet ensemble ne manque ni de grandeur, ni d'originalité. Leur nombre est considérable ; c'est une des magnificences de la fête de Péterhoff. Dans cette promenade magique, elles se croisent souvent ; une moitié suit une allée, tandis que l'autre moitié longe en sens opposé l'allée voisine, séparée par une charmille percée de larges ouvertures en forme d'arcades. Je n'ai rien vu d'aussi étonnant que ces portiques de lampions parcourus dans un silence solennel par toutes les voitures de la cour au milieu d'un parc inondé d'une foule aussi épaisse dans les jardins que l'était, l'instant d'auparavant, celle des paysans dans les salles du palais. »

Quelques jours après avoir visité Péterhoff, j'allai à Czarskoé-Selo et à Paulofski. Un chemin de fer — tu vois que décidément les barbares du Nord se civilisent — a été établi il y a quelques années entre Czarskoé-Selo et Saint-Pétersbourg. Pour un rouble d'argent, on fait 27 verstes en trois quarts d'heure. A peine sorti de Saint-Pétersbourg, on se retrouve déjà dans la plaine monotone et froide ; plus de mouvement, plus rien qui rappelle le voisinage d'une grande ville ; çà et là seulement quelques petits villages de colons allemands qui ont défriché cette terre et qui continuent à la cultiver. Bientôt cependant on voit surgir dans les airs la haute coupole dorée du palais impérial de Czarskoé-Selo.

Czarskoé-Selo ou le village du czar, comme la plupart de toutes les choses belles ou utiles que l'on admire en Russie, doit son origine à Pierre-le-Grand. Ce fut Pierre-le-Grand qui y construisit la première habitation et qui y planta de sa propre main des avenues de platanes. Catherine Ire se contenta d'y faire bâtir quelques maisons en bois et une église. Le palais actuel ne date que du règne d'Élisabeth. Un Italien nommé Starelli, qui eut la gloire de construire l'ancien palais d'Hiver, brûlé en 1837, le couvent de Smolna et d'autres édifices également remarquables, en fut l'architecte. Catherine II l'acheva et consacra des sommes considérables à son embellissement. Alexandre Ier fit réparer les ravages d'un incendie qui eut lieu en 1825.

N° 101. Russie. — Fête de l'impératrice à Péterhoff. — La polonaise. Par M. Roussel.

Le palais de Czarskoé-Selo (*gr. n°* 87) a deux façades, l'une régulière, donnant sur la cour et d'un aspect imposant ; l'autre irrégulière, mais s'harmonisant parfaitement avec les jardins.

La cour d'entrée est vaste et forme une sorte d'hémicycle de bâtiments composés d'un rez-de-chaussée et regardant la façade principale, qui a trois étages. Une grille de fer, dans le style du temps, indique la porte d'honneur ; mais la facilité des abords a fait préférer les entrées pratiquées aux deux extrémités. Il y a 50 ans, les toitures et tous les ornements des deux façades du palais étaient dorés. Les coupoles de la chapelle ont seules été entretenues dans cet état, ainsi que c'est l'usage en Russie ; les toits sont maintenant peints en vert, et une vive couleur jaune remplace les dorures sur tous les ornements extérieurs et particulièrement du côté du jardin, sur une longue suite de cariatides dont les proportions gigantesques produisent un bel effet. Malheureusement les arbres, plantés trop près, en interceptent la vue.

A la suite des constructions formant l'aile droite du palais et avant la *galerie* appelée la *Colonnade*, on a élevé, dans les dernières années du règne de Catherine II, quand cette impératrice éprouvait de la difficulté à monter et à descendre les escaliers, un immense promenoir, construit sur voûtes, qui, du premier étage et par une pente insensible, s'avance au loin dans le jardin. Cette construction, garnie de cassolettes de fer et ornée de fleurs, se lie, avec beaucoup d'art et de goût, à l'ensemble général.

L'intérieur de Czarskoé-Selo est d'une richesse inouïe, mais d'un mauvais goût presque aussi extraordinaire. C'était le goût du temps. Ici des salons en nacre de perle, en laque de Chine, en lapis-lazuli ; là des boudoirs converts d'ambre, partout des tableaux de l'école de Watteau et des meubles d'une recherche splendide. Le genre *rococo*, si fort à la mode aujourd'hui, y domine. La salle à manger ou plutôt la salle de banquet, aussi large que le palais et haute de deux étages, peut contenir 3,000 convives. Aux deux extrémités s'élèvent d'immenses pyramides de vases de Chine et du Japon. La chapelle est presque entièrement dorée sur un fond bleu. L'intérieur de la salle de spectacle est orné à la chinoise avec de magnifiques étoffes de Chine, et les deux loges d'avant-scène sont en laque gravée en creux.

Les grands salons de réception donnent sur la cour et les appartements impériaux sur le jardin. L'empereur Nicolas trouve ces appartements trop somptueux pour sa simplicité militaire. Bien qu'il y soit né, il n'y réside pas ; il préfère habiter le palais moderne d'Alexandre, construit par Catherine dans les dernières

années de sa vie pour son petit-fils Alexandre, et qui, peu éloigné du palais de Czarskoé-Selo, s'y relie par les jardins. Son cabinet de travail est rempli des modèles, en petit, de toutes les troupes de l'empire.

Czarskoé-Selo doit sa réputation plus encore à ses jardins qu'à ses palais. S'ils ne sont pas les plus beaux du monde entier, ils sont, sans contredit, les mieux entretenus; peut-être même le sont-ils trop bien. On y compte 500 à 600 jardiniers ou surveillants commandés par un vieil invalide. Toute feuille qui tombe y est immédiatement ramassée ou repêchée et enlevée. On époussette et on frotte les arbres comme les glaces et les meubles des salons. Il n'est pas permis à un caillou ou à un brin d'herbe d'y changer de position. J'ai assisté à une enquête faite sur un accident arrivé à une fleur. Il se fût agi d'une offense capitale que les juges n'y eussent pas mis plus de solennité. Tous les jardiniers rassemblés, l'inspecteur en chef se plaça au milieu d'eux, la fleur cassée à la main, et il procéda à un interrogatoire minutieux pour savoir à quelle couche de quelle division la victime du délit appartenait, si elle avait été cassée par un enfant ou par un chien, etc. Des menaces furent faites à ceux qui, sachant la vérité, ne la révéleraient pas; des récompenses furent promises à ceux qui mettraient la justice, c'est-à-dire l'inspecteur en chef, sur la trace du coupable ou des coupables, etc., etc.

Rien de plus varié que les jardins de Czarskoé-Selo, célébrés par Delille dans son poëme. On visite, en s'y promenant, toutes les régions du globe. A chaque pas, on y découvre des points de vue nouveaux; à mesure qu'on s'avance, on aperçoit des lacs, des rivières, des îles, des ponts de diverses formes et même un pont couvert, une pêcherie avec ses tables de marbre, un temple qui contient une collection de statues précieuses et presque partout des souvenirs historiques : ici une petite ville qui rappelle la prise de la Tauride et un obélisque où le nom de Kouniauzoff-Zadounaïsky signale la victoire de Kagoul; là, sur un piédestal de granit, une colonne fièrement dressée pour garder le souvenir d'Orloff, vainqueur des Turcs; plus loin, un groupe de maisons à la hollandaise appelé l'Amirauté, un village chinois avec ses ponts excentriques, une pagode chinoise qui renferme la salle de spectacle, une ferme suisse peuplée de magnifiques bestiaux venus des montagnes du Tyrol; des pyramides, des obélisques, un village turc avec sa mosquée, une ferme qui contient une collection des meilleurs tableaux de Paul Potter, Berghem, Dujardin, etc., etc., et même la tombe des chiens favoris de Catherine, sur laquelle trois courtisans de l'impératrice, M. de Ségur en tête, ont fait graver une longue épitaphe pour les recommander à l'amour de la postérité.

N° 102. Russes en prière. Par M. Horace Vernet.

La curiosité la plus intéressante des jardins de Czarskoé-Selo est peut-être un manoir nouvellement construit sur le modèle d'un château féodal de l'Angleterre. L'empereur Nicolas s'éprit un jour de la passion des vieilles armes, vitraux et autres antiquités du moyen âge. Il en fit une collection qui lui coûta, assure-t-on, 19 millions. Cette collection commencée, il fallut pourvoir à son logement. Ce fut pour elle qu'il bâtit le château féodal anglais que l'on remarque dans le parc de Czarskoé-Selo et qui s'appelle l'Arsenal.

L'intérieur de ce manoir mérite une longue visite, car il renferme un curieux assortiment d'armes et armures, cottes de mailles, arquebuses, fusils, pistolets ciselés de l'Europe occidentale et de l'Orient; des boucliers, œuvre charmante de quelque Benvenuto inconnu; des sabres et des poignards façonnés avec amour par les artistes de la Perse et du Caucase; une bibliothèque composée tout entière de poëmes du moyen âge, d'ouvrages français, anglais, allemands, relatifs à la chevalerie, à ses lois et à ses mœurs. Une de ses salles est ornée de douze chevaliers, qui, armés de pied en cap et assis sur leurs chevaux caparaçonnés, représentent les douze preux de la table ronde. Dans une autre salle sont réunis les présents offerts à l'empereur de Russie par le sultan : des housses et des selles tissues d'or et d'argent, étincelantes de pierreries; des brides et des mors couverts d'émeraudes, de rubis, de turquoises; des sabres d'un travail exquis. Sur une table à l'écart, on voit un plateau en argent avec une tasse et une cafetière; c'est le plateau et la tasse qui servaient au déjeuner de Napoléon pendant la retraite de 1812 et qui furent pris par un Cosaque. Parmi les curiosités de l'*Arsenal*, j'ai distingué les étendards de Chamyl, lambeaux de linges grossiers cloués à des bâtons noueux, et des petites plaques d'argent que ce fameux chef circassien décerne comme marque d'honneur à ses soldats (*gr. n° 90 et 92*). Ce ne sont pas celles qui ont coûté le moins cher au collectionneur.

N° 103. Promenade en lignes de la famille impériale de Russie dans le parc de Péterhoff. Par M. V. Timm.

Près de ce manoir coule une rivière silencieuse et triste sur laquelle nagent de beaux cygnes blancs. C'est là que chaque jour la grande-duchesse Alexandrine, durant le séjour de Czarskoé-Selo, venait apporter à ses cygnes favoris leur nourriture; c'est là qu'elle aimait à rêver, c'est là qu'on a élevé un monument à sa mémoire. Sous un mausolée de marbre blanc et noir, une statue représente la princesse. La jeune mère mourante tient dans ses bras son enfant mort (*gr. n° 91*). On a construit tout à côté, sur le bord de l'eau, un modeste chalet où les membres de la famille viennent quelquefois s'entretenir de leurs regrets. Au-dessous d'un portrait à l'aquarelle représentant la duchesse Alexandrine, on lit ces paroles qu'elle prononça peu de moments avant sa mort : *Je sais, papa, que votre plus grand plaisir est d'en faire à maman.*

« Pendant l'automne, dit M. Auger, le séjour de Czarskoé-Selo est d'ordinaire, pour la famille impériale, un temps où l'étiquette est bannie, où les plaisirs se succèdent comme moyen d'occupation, car les soirées sont devenues longues. Alors on fait dresser dans les appartements du vieux palais un petit théâtre où les acteurs français viennent donner des représentations.

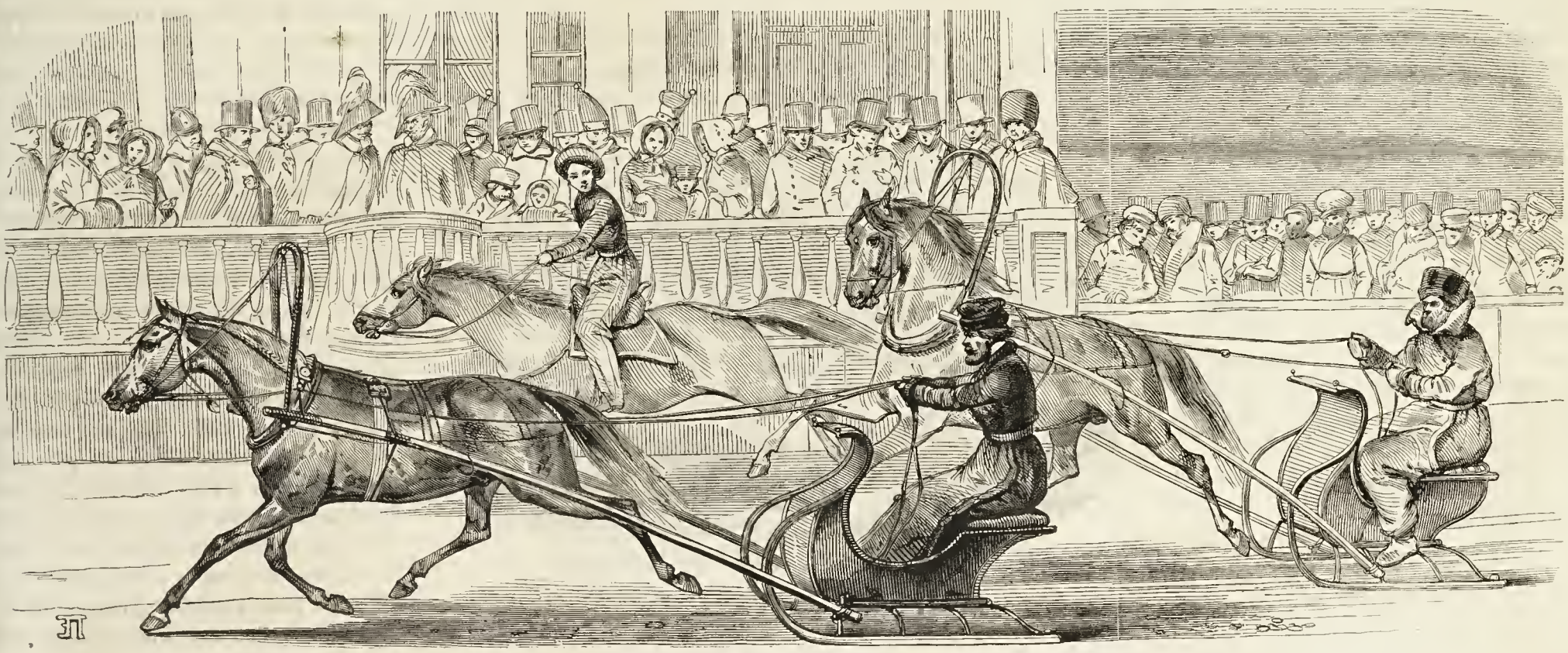
Quelquefois la société intime, les demoiselles d'honneur, les aides de camp, les grands-officiers de la couronne même y jouent aussi des proverbes et des vaudevilles. Ce fut à l'occasion de l'une de ces petites fêtes d'intérieur que je fus appelé à Czarskoé-Selo vers la fin de septembre 1845 pour y diriger les représentations théâtrales auxquelles les grands-ducs Nicolas et Michel, fils de l'empereur, devaient prendre part.

» La première représentation se composa d'un proverbe de Théodore Leclerc et d'une pièce russe dans laquelle le grand-duc Constantin joua un rôle. L'essai ayant complétement réussi, on prit goût à ce genre de divertissement, qui fut le passe-temps de Louis XIV et de Marie-Antoinette, et de nouvelles représentations furent organisées.

» La grande difficulté, pour de tels acteurs, était de ne pas faire d'un plaisir un travail. Il y avait d'ailleurs, à la même époque, à Saint-Pétersbourg, un spectacle de société chez la comtesse Worontzoff-Daskaff, auquel le corps diplomatique prenait part; on y répétait des mois entiers, et je compris qu'il ne fallait pas faire concurrence, ni s'exposer à faire moins bien, parce qu'on faisait plus vite. Pour obvier à l'ennui qu'occasionne l'étude, je proposai donc de jouer *à la comédie*, au lieu de jouer la comédie. D'ordinaire je faisais la veille et quelquefois le matin le canevas de la pièce qu'on devait représenter le soir. Ces sortes d'improvisations, ces quasi-pantomimes avaient le mérite d'être une surprise pour les acteurs aussi bien que pour les spectateurs. L'intrigue, le nombre des personnages, les caractères étaient réglés et modifiés à l'unique répétition, qui avait lieu de midi à trois heures; et, grâce à l'admirable intelligence de mes acteurs, les pièces devenaient sinon des pièces fortes, du moins des pièces gaies. Je n'ai jamais rencontré dans ma carrière dramatique des esprits plus prompts et plus vifs, des traducteurs plus gracieux d'une pensée à peine développée (*gr. n°* 88).

» Comme Czarskoé-Selo se trouve dans une position plus élevée que Saint-Pétersbourg, les eaux y sont gelées qu'il n'y a pas encore de glace en ville, même dans les canaux les moins profonds. Cette première glace offre aux hôtes du palais impérial l'occasion de patiner, plaisir qui semble n'en être un que dans les pays où les froids sont moins vifs et moins durables. Je me rendais, un soir, au théâtre des appartements, à sept heures, pour la seconde représentation de *l'Amour notaire*, pièce improvisée, huit jours auparavant, à Gatchina, quand je rencontrai les jeunes grands-ducs. Leurs Altesses daignèrent me prévenir qu'on avait retardé l'heure du spectacle pour aller patiner sur la grande pièce d'eau, et m'engagèrent à venir les y rejoindre. Je ne puis exprimer la beauté du tableau qui frappa mes regards quand j'arrivai au lieu du rendez-vous. C'était l'instant où Son Altesse la grande-duchesse héritière y arrivait elle-même; et tout à coup, à un signal donné dans l'obscurité de la nuit, le lac fut éclairé sur toutes les rives par des flammes du Bengale de différentes couleurs, et les patineurs glissèrent sur la glace, un flambeau à la main, les uns en poussant des fauteuils placés sur patins, dans lesquels les dames étaient assises; les autres en leur servant de guide ou d'escorte. Toutes ces lumières se reflétaient sur les beaux arbres verts chargés de neiges et produisaient un admirable coup d'œil (*gr. n°* 89).

» On ajoute quelquefois à ces parties de plaisir l'attrait d'une sorte de danger. Ainsi on attache au traîneau principal une suite de petits traîneaux isolés de distance en distance, et chacun des promeneurs doit diriger le sien, de manière à n'être pas renversé dans la neige (*gr. n°* 97). Il devient d'autant plus difficile



N° 104. Russie. — Courses au trot en traîneau. Par M. V. Timm.

de se préserver d'une culbute souvent peu agréable qu'on se trouve plus éloigné du traîneau conducteur dans les sinuosités d'une course rapide. Aussi les accidents sont-ils sinon dangereux, du moins fort communs.

« Quel que soit le sans-façon de la vie habituelle à Czarskoé-Selo, cette vie est encore loin d'être aussi gaie, aussi complétement dénuée de toute espèce de cérémonial qu'à Gatchina, comme si l'étiquette s'affaiblissait en raison des distances (*gr. n°* 94).

» Gatchina est une petite ville située à quarante verstes (dix lieues) de Saint-Pétersbourg. Elle n'a rien de remarquable que l'institut des Enfants trouvés, fondé par l'impératrice Marie, mère des empereurs Alexandre et Nicolas. Le château fut construit en 1770, par le prince Orloff, d'après les plans de l'architecte Rinaldi. Il a la forme d'un long quadrilatère avec de petites tours à ses angles. Deux colonnades de marbre de Finlande lient au corps principal de l'édifice deux ailes séparées, où logent les employés et les domestiques de la cour. Du Belvédère, qui domine l'ensemble de ces bâtiments et où le célèbre Euler avait élevé un paratonnerre, la vue s'étend sur les jardins, qui sont fort bien tenus et fort spacieux, ainsi que sur les environs, où les chasses offrent beaucoup d'agrément par la grande quantité de gibier qu'on y trouve. Les eaux de cette résidence lui donnent un aspect grandiose; ce sont les plus belles de toutes les maisons impériales. On y pêche d'excellentes truites renommées à Saint-Pétersbourg.

» Depuis l'année 1784 jusqu'en 1796, époque à laquelle il succéda à l'impératrice Catherine II, le grand-duc Paul fit de Gatchina sa demeure favorite, et se plut à l'embellir, ou du moins à l'arranger selon ses idées particulières. D'abord il lui imprima cette apparence de château fort, qu'il donna, plus tard, au palais Michel à Saint-Pétersbourg, palais construit pour lui servir d'habitation et qu'il habita peu de temps.

» On n'arrive à la maison de plaisance qu'après avoir passé entre deux rangées de canons braqués; l'œil est tout surpris, la première fois, d'apercevoir des fortins, des redoutes et tout l'attirail d'une place de guerre. La petite frégate qui flotte sur le lac semble, elle-même, gréée pour défendre ce tranquille séjour contre l'approche de l'ennemi. Il n'y a là, heureusement, d'autre ennemi à craindre que l'ennui, mais les bonnes dispositions qu'on y apporte d'ordinaire pour le vaincre assurent une facile victoire; le nom de Gatchina est, pour la cour, le synonyme de plaisir, tant la famille impériale aime à s'y délivrer du joug de la puissance et de l'inquiétude inhérente aux affaires publiques : c'est le lieu exclusivement consacré à la vie privée dans toute sa simplicité, avec toute sa bonhomie et sa cordialité.

» La vie intérieure de Gatchina est facilitée par une vaste salle appelée l'*Arsenal*. Cette fois, cette dénomination est une facétie : car l'immense pièce dont il s'agit est exclusivement consacrée aux plaisirs; elle ne contient rien qui ne puisse servir à passer agréablement le temps : c'est un arsenal de jeux. Située au rez-de-chaussée, elle sépare en deux une cour intérieure et lie ainsi une partie du château à une autre partie opposée. Elle n'a d'entrée qu'aux deux extrémités, et se trouve éclairée, de droite et de gauche, par de grandes fenêtres qui suivent le cintre des voûtes. Ce fut dans le principe soit une cave, soit une écurie, soit une sorte de serre. Les épais piliers qui supportent les voûtes la séparent, dans ses trois nefs, en réduits particuliers, et chacun d'eux a sa destination spéciale, si bien que le même salon en offre en quelque sorte huit, où les réunions n'ont aucun contact les unes avec les autres, sans cesser pourtant de former une seule réunion, grâce à la nef du milieu dans laquelle, à l'une de ses extrémités, on a élevé un petit théâtre, indépendamment du grand théâtre de la résidence.

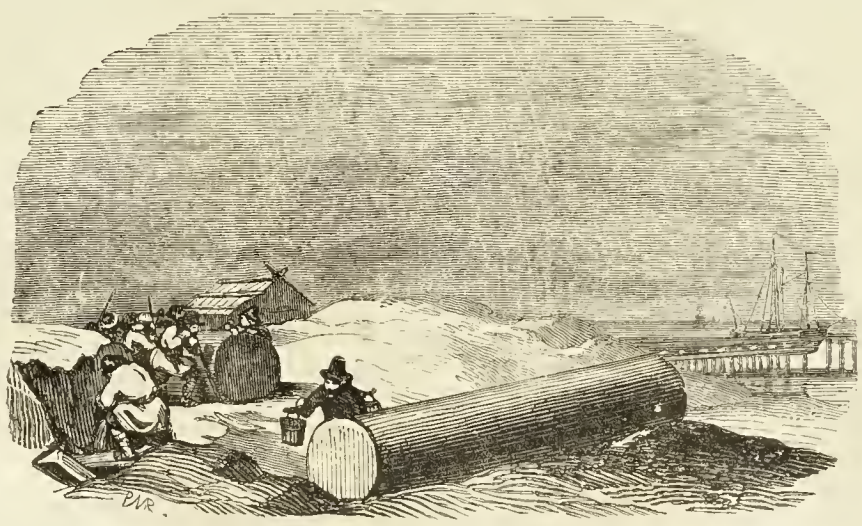
Des divans de velours cramoisi entourent les piliers. Ici, se trouve une glissoire en bois dans la forme d'une *montagne russe;* là, un billard chinois; plus loin, une escarpolette. D'un autre côté, une grande table est chargée de journaux, de gravures, de livres, des publications de luxe les plus récentes, françaises, anglaises, allemandes. L'*Illustration* tient honorablement sa place dans ce pêle-mêle. Des tables de jeux peuvent être dressées partout. Les sons lointains d'un piano annoncent que la musique y a son coin, et la causerie ne saurait avoir de refuge plus propice que le boudoir pratiqué près du théâtre et qu'on peut comparer aux *ruelles* si célèbres en France du temps de madame de Rambouillet. Enfin la prédilection de la famille impériale pour l'*Arsenal* est telle qu'on y déjeune et qu'on y dîne, comme si l'immense maison de plaisance se bornait à ce séjour d'une décoration plus que modeste. C'est peut-être pour cette raison qu'elle offre un charme incomparable aux augustes personnages qui viennent s'y dépouiller de la grandeur et y vivre de la vie de tout le monde, avec la liberté de tout le monde. »

En face de Czarskoé-Selo, à la gauche du chemin de fer, s'élève un hippodrome qui a deux verstes de circonférence. Les bâtiments se composent d'une galerie publique et de deux pavillons. La galerie publique est partagée en deux amphithéâtres à la romaine avec deux rangs de loges que supportent des pilastres d'ordre ionique. Le premier pavillon qui la précède est destiné à la famille impériale. Un escalier à double rampe conduit à sa principale entrée; l'intérieur est une rotonde avec colonnade d'ordre corinthien. L'autre pavillon, occupé d'ordinaire par les autorités, présente un octogone d'ordre romain. C'est sur le petit balcon situé au bas de ce pavillon, que se placent les juges de la course. Dans la vaste plaine où l'on a tracé ce magnifique hippodrome, des milliers d'amateurs jouissent chaque année du curieux spectacle des courses de chevaux (*gr. n°* 93).

Il y a en Russie des courses d'hiver et des courses d'été. Les courses d'hiver, que je n'ai pas vues, sont plus caractéristiques et plus intéressantes : elles se font en traîneau. Ces courses (*gr. n°* 104) dont je t'ai déjà parlé à propos de la promenade d'Ekaterinoff, ont lieu sur la Neva, dès que la glace a atteint une solidité suffisante. Les trotteurs russes sont très-estimés. Lorsque Horace Vernet quitta la Russie, l'empereur lui fit cadeau d'un des trotteurs des écuries impériales qui avait remporté le prix aux courses de la Neva. Les amateurs ont pu remarquer à Paris ou à Versailles ce magnifique animal. Le prix d'un bon trotteur s'élève souvent jusqu'à 7 ou 8,000 roubles.

A trois verstes de Czarskoé-Selo est Paulofski, résidence du grand-duc Michel. On y arrive par une allée d'arbres imposante. Le parc est entretenu avec le même soin, la même propreté minutieuse que tous les parcs impériaux et le palais construit avec la même élégance. Mais la nature a donné à Paulofski ce qu'elle a refusé à Czarskoé-Selo : des terrains accidentés, des collines ondulantes, des vallons traversés par une rivière. On n'a eu qu'à jeter çà et là quelques groupes d'arbres, tracer ici un chemin, ouvrir ailleurs une clairière, et Paulofski est devenu l'un des sites les plus pittoresques qui existent autour de Saint-Pétersbourg : une rareté charmante dans un pays plat. Le grand-duc n'occupe pas ce palais, que l'impératrice sa mère lui a légué avec cette vaste propriété; il s'est fait construire un peu plus loin une demeure beaucoup plus simple dans laquelle il se retire avec joie chaque fois qu'il a quelques heures de pleine liberté. Dans l'enceinte de son parc, sur la pente des collines, au bord de la forêt, de tous côtés, on aperçoit un grand nombre de jolies maisons nouvellement bâties. C'est en été la demeure de plusieurs milliers de familles de Saint-Pétersbourg auxquelles le grand-duc abandonne gratuitement le terrain qu'elles désirent occuper, à condition seulement de lui soumettre le plan de l'habitation qu'elles veulent y élever afin de maintenir, autant que possible, par la correction des détails, l'harmonie de l'ensemble.

N° 105. Chasses russes. — Départ des chasseurs. Par M. Roussel.



N° 106. Carrière de granit dans l'île de Kalnemi, en Finlande.

N° 107. Paysan russe se frayant un chemin dans l'intérieur d'une forêt. Par M. Roussel.

Je t'ai rendu compte fidèlement de toutes mes excursions terrestres aux environs de Saint-Pétersbourg. Je remets à une autre lettre le récit d'une expédition maritime. Je veux parler d'une visite à Kronstadt : tu ne perdras rien pour attendre.

CHAPITRE XI.

CHASSES RUSSES[1].

Chasses au lièvre, à l'élan, à l'ours, etc.

Aux portes de Saint-Pétersbourg, on entre dans la Finlande. Après avoir parcouru les provinces moins septentrionales de l'empire, la Courlande, la Lithuanie, la Livonie, l'Esthonie, pays très-plats, très-uniformes, où la pierre manque presque absolument, où l'on pave les routes pendant l'été avec des couches de bruyère arrachée, la Finlande se distingue à quelques ondulations de terrain, qui peuvent s'appeler en Russie des collines, presque des montagnes, ainsi qu'à sa formation granitique, dont les blocs énormes poussent çà et là jusqu'à fleur de terre leurs têtes pelées et rougeâtres. Les murailles des quais, les trottoirs des rues, les assises des édifices, les colonnes monumentales des temples et des palais, tout le granit qu'on voit à Saint-Pétersbourg vient de la Finlande, et, proportions gardées, n'a guère plus de trajet à faire que les pierres de taille tirées pour Paris de la plaine de Montrouge. Ce précieux voisinage doit avoir été l'un des motifs, secondaires sans doute, mais déterminants aussi, du choix de Pierre-le-Grand lorsqu'il a marqué, au milieu d'une forêt marécageuse, la place de sa nouvelle capitale. Le moyen qu'on emploie pour extraire le granit des carrières de Finlande est aussi simple qu'ingénieux (*gr. n°* 106). On place dans les fissures du rocher souterrain des pièces de bois vert qu'on a soin d'arroser fréquemment. Le travail du bois qui se renfle suffit pour soulever les blocs les plus lourds, pour les détacher de la masse et les mener insensiblement jusqu'à la surface du sol. On reconnaît aussi la Finlande aux caractères très-distinctifs de sa population. Soumise sans combats, d'abord par les Suédois, puis par les Russes, la race finnoise se montre petite, grêle, blonde, blanche, faible enfin, auprès de la forte race moscovite (*gr. n°* 108). Les Finnois ont une grande réputation de douceur et de docilité, ce qui est parfaitement d'accord avec leur constitution physique. Cependant, fiers de quelques priviléges anciens qui, pour eux, adoucissent un peu le servage, ils savent se venger aussi lorsqu'on les pousse à bout. A notre arrivée au château de L..., on nous raconta que, la veille même, une vieille demoiselle, propriétaire d'un village dans les environs, ayant voulu assister au châtiment de quelques serfs qu'elle avait condamnés au fouet, fut frappée de deux balles dans le corps. Les meurtres des seigneurs par leurs paysans, quelquefois l'incendie et le sac de leurs châteaux, sont des crimes assez communs. Les rapports reçus au ministère de l'intérieur établissent une moyenne annuelle de soixante assassinats de cette espèce. C'est plus d'un par semaine. Terribles représailles qu'entraîne un état de choses antisocial, antireligieux, antihumain, jugé maintenant dans ses résultats comme

[1] M. Louis Viardot a bien voulu nous permettre d'extraire le chapitre suivant du volume qu'il a publié sous ce titre : *Souvenirs de chasse*, et qui a déjà eu deux éditions. M. Louis Viardot n'est pas seulement un chasseur habile et passionné, c'est un conteur aussi savant que spirituel, et qui a surtout le talent d'instruire son lecteur en l'amusant.

dans son principe, et condamné par tous les hommes éclairés de l'empire, à commencer par l'empereur. Dès longtemps médité et préparé, dit-on, dans les conseils du pouvoir souverain, l'affranchissement des serfs n'est plus en Russie qu'une question d'opportunité, une affaire d'exécution; et la couronne, qui possède elle seule quatorze millions de serfs, pourra, quand elle le jugera convenable, donner l'exemple et faire la loi. Heureux le prince qui aura la gloire d'attacher son nom à cette grande et sainte mesure! Quelque force qu'en doive recevoir, avec le temps, la formidable puissance de la Russie, souhaitons cependant, en hommes amis des hommes, l'émancipation de cinquante millions d'âmes, de cinquante millions de frères, et que l'Europe cesse d'être souillée par l'affreux mot de *servitude*...

N° 108. Vue d'un village russe. — Les traqueurs, apercevant les chasseurs, se rangent pour les recevoir.

Nous sommes enfin dans le château de L..., au nombre de dix ou douze convives, autour d'un bon dîner, largement arrosé de vin de Champagne et assaisonné des plus gais propos; puis autour d'une table de whist ou de préférence; puis sur nos matelas dans des chambres converties en corps de garde. Le lendemain, aux premières lueurs du crépuscule, la trompe du piqueur nous éveille, et bientôt chacun arrive à l'appel en costume de chasse, le fusil sur l'épaule. Dans l'arrière-saison, tous les bois sont inondés, fangeux, coupés par de vastes flaques d'eau. Au lieu donc de nos guêtres françaises, ou des brodequins lacés de l'Allemagne, il faut porter de longues bottes, pareilles pour la forme à celles des boueurs de Paris, mais d'un cuir léger, souple, moelleux, et tout à fait impénétrables à l'humidité. La plupart des chasseurs montent en outre sur de petits chevaux incultes du pays, qui ne sont guère plus hauts que des chèvres, mais qui ont le pied aussi sûr et l'allure aussi leste. Avec ces chaussures et ces montures, on passe résolument les plus profonds marécages. Il ne s'agit pas toutefois de suivre dans ses mille évolutions une meute rapide, acharnée à sa proie; notre chasse, à mon grand regret, ne se faisait pas avec des chiens courants. On connaît peu, ou du moins on pratique peu en Russie la grande chasse à courre, la plus noble et la plus belle de toutes les chasses. Cependant le pays n'est pas montueux, les bois ne sont pas touffus; infatigables autant que dociles, les chevaux seraient excellents pour ce rude exercice, et les chiens de France ou d'Angleterre pourraient aisément s'acclimater. Mais d'abord, pendant l'hiver, la neige est trop épaisse et trop dure pour que les chiens et les chevaux puissent fournir une longue carrière; en quelques minutes ils sont sur les dents. Et puis, une raison qu'on ne saurait deviner dans d'autres pays rend en Russie la chasse à courre difficile et dangereuse. Les forêts, mal percées, mal aménagées, forment des masses si considérables que souvent, de proche en proche, et sans nul intervalle, elles s'étendent à des centaines de lieues. On ne peut s'y aventurer qu'avec des guides sûrs; et emportés sur les traces d'un loup ou de toute autre bête entreprise, chiens et chasseurs courraient grand risque de s'égarer de compagnie dans des solitudes aussi dépourvues de tout vestige humain que les forêts vierges du Brésil (*gr. n*os 105 *et* 107).

N° 109. Costumes finnois. Par M. Roussel.

C'étaient donc des battues que nous allions faire. Le rendez-vous était dans un village à peu de distance; nous y fûmes bientôt arrivés. Je m'étonnai, en approchant, de voir dans l'unique rue où sont disposées sur deux files parallèles toutes les maisons du village, comme une armée en bataille (*gr. n*° 108). Il y avait 200 à 300 hommes, les pieds dans la boue, rangés sur trois de profondeur et faisant front à la route. Ils étaient divisés en pelotons de trente à quarante, avec leurs drapeaux de diverses couleurs, et presque tout le premier rang se composait de soldats de haute taille portant la petite tenue militaire. Par derrière, se groupaient des hommes de différents âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. En nous voyant venir, ils ôtèrent tous leurs bonnets, et, faisant silence, ils restèrent dans une respectueuse immobilité. Je m'informai de ce qu'était cette troupe, si nombreuse et si polie pour les passants: c'étaient nos traqueurs. En France, en Allemagne, partout ailleurs, je crois, quand on prend douze, quinze, vingt hommes pour battre le bois ou la plaine, on pense faire suffisamment les choses. Mais en Russie, tout est de proportions colossales; il faut, pour le même objet, plus de dix fois autant de monde. Avec un rouble par tête (1 fr. 12 c.), qu'on donne à ces pauvres gens, il est facile d'avoir toute la population mâle du pays, à laquelle se joignent très-volontiers des soldats de la garde impériale cantonnés dans les environs de Saint-Pétersbourg. Ils se forment en escouades, avec leurs chefs et leurs porte-enseignes; ils reçoivent la paye et la ration d'eau-de-vie d'avoine; bref, la battue est pour eux une espèce de service de guerre.

Il est vrai que, lorsque la troupe s'ébranle et s'avance en bon ordre vers la forêt, on dirait vraiment qu'il s'agit de quelque expédition militaire, et qu'une petite armée se met en campagne. La longue file des traqueurs, portant des haches à la ceinture et des bâtons sur l'épaule, marchant en rangs pressés à la suite des drapeaux, au commandement des chefs, figure l'infanterie, le corps de bataille; et les chasseurs, qui galopent aux extrémités de la ligne, sont la cavalerie, ou, si l'on veut, l'artillerie légère. Les forêts, pour nous étrangers, forment un autre spectacle nouveau. Elles ne ressemblent pas à celles que nous connaissons. Abandonnées à la seule nature, sans culture, sans aménagements, sans percées régulières, elles ne sont ni touffues et serrées comme nos taillis, ni dégagées et majestueuses comme nos hautes futaies. D'habitude, on coupe le bois tout au travers, et suivant le besoin du moment: des arbres, s'il faut bâtir une maison, des broussailles, s'il faut chauffer le four. Il y a, d'ailleurs, peu de variétés dans les essences, et les forêts de Finlande n'ont que deux espèces d'arbres: des pins de petite taille, des pins rabougris, car c'est dans d'autres provinces que croissent les géants du Nord, et des bouleaux qui prennent, en revanche, plus de développement qu'au midi. Quelques-uns atteignent presque la taille et la grosseur des chênes. C'est, du reste, un arbre élégant et pittoresque. Vers la fin de l'automne, avec son tronc de couleur gris-pâle, avec ses feuilles rondes et jaunies qu'agite le moindre souffle

N° 110. Vue du lac Souzdalskoï, sur la route de Finlande, à douze verstes de Saint-Pétersbourg.

de vent, le bouleau représente exactement ces arbres fabuleux des contes orientaux, dont la tige d'argent massif portait pour feuilles des pièces d'or.

Dès qu'on arrive sur le terrain convenu, la chasse s'organise avec beaucoup d'ordre et de célérité. Les tireurs et les traqueurs se divisent alors pour gagner les limites opposées de l'enceinte, et, tandis que les premiers s'échelonnent dans quelque clairière, en droite ligne et à de courtes distances, les autres, bien plus rapprochés encore, s'étendent en demi-cercle, formant le bois de l'arc dont les chasseurs occupent la corde. Des drapeaux immobiles marquent aux deux bouts les extrémités de l'enceinte, et d'autres drapeaux, s'avançant de distance en distance, guident les batteurs dans leur marche à travers le bois. Quand tout est disposé, que chacun est à son poste, que les fusils s'arment, et que les bâtons se lèvent, le signal est donné. Aussitôt une immense clameur s'élève de la forêt silencieuse, s'étendant de proche en proche comme une traînée de poudre qui prend feu. Des hurras sauvages, des huées étranges, des cris inarticulés, les voix graves des hommes, les voix perçantes des enfants, ceux-là qui chantent à plein gosier, ceux-ci qui aboient, qui miaulent, qui croassent, qui hurlent, qui mugissent, et le bruit des trompes, des clairons, des tambours, des cloches, des crécelles, tout cela forme le plus horrible tintamarre, le plus épouvantable charivari qui se puisse imaginer. C'est une vraie chasse à cor et à cri; et gare aux épaules de ceux qui ménagent leurs poumons ou leurs jambes, le knout est là pour les ramener au devoir. A chaque coup de fusil qui part sur la ligne opposée, c'est un redoublement de fureur, de tapage, et le vacarme continue ainsi toujours croissant, toujours s'approchant, jusqu'à ce que les traqueurs, parvenus à l'extrémité de l'enceinte, viennent ôter respectueusement leurs bonnets à messieurs les chasseurs.

De ces enceintes si bien foulées, où l'on fait moins des battues que de véritables *presses*, il sort quelquefois des coqs de bruyère noirs, ou des gélinottes grises, ou des perdrix blanches, quelquefois un loup, mais plutôt un renard, et surtout des lièvres. Ces derniers sont de deux espèces; la plus commune est le lièvre blanc, c'est-à-dire celui qui, resté fauve tout l'été, devient blanc à la première neige, par une transformation presque instantanée, mais blanc sur tout le corps, blanc comme nos lapins aux yeux rouges; seulement il conserve ses yeux noirs. Ces lièvres sont au moins d'un tiers plus gros que les nôtres. La seconde espèce, plus rare en Finlande, mais très-commune dans les steppes de la Russie orientale, est celle du lièvre qui, ne blanchissant qu'à demi, garde, même au milieu de l'hiver, une espèce de manteau brun sur le dos. On le nomme *roussak;* il dépasse encore l'autre en grosseur, et sa taille est presque celle du renard. Au reste, toutes ces chasses en battue, fort divertissantes par la manière dont elles se font, par la société qu'elles réunissent, qui procurent d'occasion les plaisirs du voyage et de la promenade à cheval, de la table et du jeu, ne présentent, comme chasses, que de petits résultats pour de si grands efforts et de si grandes dépenses. Je me souviens que la plus heureuse de nos parties fut celle où douze chasseurs, en cinq battues, tuèrent justement un nombre de lièvres égal à leur propre nombre. Il y a loin de là aux chasses d'Allemagne et d'Angleterre.

Pour les rendre plus productives désormais, en repeuplant le pays un peu épuisé, les directeurs des chasses de L... eurent l'idée de faire venir des environs de Moscou quatre cents lièvres vivants, qu'on amena dans de grandes caisses de bois, divisées en petites cases comme les alvéoles d'une ruche. Ils étaient nourris en route avec de l'avoine et de la glace. Lorsqu'on eut lâché toute cette colonie moscovite dans les meilleures enceintes, les associés et les amis furent invités circulairement à une *chasse royale*, et bien peu, comme on le pense, manquèrent à l'appel. Chacun vint avec une provision de plomb et de poudre, comme s'il se fût agi de chasser la bécassine au fort du passage. Le principal souci était qu'on ne détruisît en un seul jour tout l'espoir de l'année. On s'excitait à la modération dans le combat, et les plus généreux, sinon les plus prudents, proposaient de ne tirer qu'à balles franches. Les traques, comme d'habitude, furent très-bien conduites et très-bien exécutées. Quand on fit, à la nuit venue, le compte général des coups tirés et des victimes immolées, il se trouva un coup et un lièvre. Tous les étrangers déportés en Finlande avaient regagné sans chevaux de poste les champs paternels, emmenant même de compagnie les lièvres du pays, auxquels ils avaient persuadé, sans doute, qu'il faisait meilleur vivre près de la vieille capitale moscovite que près de la nouvelle. La mystification était complète, et c'est assurément l'un des plus jolis tours que la race animale ait joués à la race humaine.

N° 111. Russie. — Petit traîneau portant un pope et sa femme.

N° 112. Ours et élan. Par M. Susemihl.

Paulo majora canamus : des lièvres passons aux élans. L'élan, comme on sait, est le cerf du Nord. On ne le rencontre pas avant le Niémen. Il est moins élégant que le cerf de forme et d'allure, mais beaucoup plus grand, plus gros, plus fort. Ses bois sont aussi moins hauts et moins droits, mais ils s'étendent en plus larges rameaux autour de sa puissante tête et de son énorme cou, sous lequel pend, comme la clochette des vaches, une assez longue glande velue. Sa chair est fort bonne à manger : sans avoir toute la friande délicatesse de celle du chevreuil, elle est plus tendre et plus fine que celle du cerf. Elle ressemble assez au filet de bœuf, relevé par un fort goût de venaison. Quant à sa peau, deux fois plus ample que celle du daim, dont elle a toute la moelleuse souplesse, elle est aussi deux fois plus épaisse et plus forte. Une peau d'élan bien tannée est le plus propre, le plus doux, le plus sain des couchers qu'on puisse emporter en voyage pour couvrir les méchants lits d'auberge (*gr. n°* 112).

Mais la chasse de l'élan ne se fait pas en toute saison. Comme il faut aller chercher fort loin de la ville ces puissants *hôtes des bois*, fort rares d'ailleurs dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, on attend, pour les attaquer avec des chances de succès, que l'hiver soit bien établi, que la neige couvre la terre, et qu'on puisse, en suivant leurs traces, larges et profondes comme celles que laisserait une troupe de bœufs, les parquer dans des enceintes. Les villages enclavés au milieu des grandes forêts comptent toujours parmi leurs habitants quelques paysans chasseurs (je ne dis pas braconniers, car en Russie la chasse est permise à tout le monde; même aux serfs, sans calembour) qui savent se faire quelques petits revenus de leur industrie. Quand ils ont détourné un ours ou des élans, ils accourent en hâte à Saint-Pétersbourg avertir des chasseurs citadins, trouvant plus d'avantage à faire tuer qu'à tuer eux-mêmes, car on leur paye, de prix fait, cinquante roubles par élan et soixante-quinze par ours, outre les menus profits de plusieurs sortes. Dans la première semaine de décembre, un habitant de Lipowki (village des tilleuls), nommé Dmitri, vint annoncer deux troupes d'élans à M. R. T..., mon habituel compagnon de chasse, qui se hâta d'avertir ses amis, et nous fûmes bientôt prêts à partir, huit chasseurs dans quatre traîneaux.

Le village de Lipowki est à cent douze verstes de Saint-Pétersbourg (vingt-huit lieues). Pour aller si loin, nous ne partîmes cependant que la veille du jour de chasse, à dix heures du soir. Suivant la grande chaussée de Moscou, après avoir passé sous l'arc de triomphe élevé en souvenir des campagnes d'Erivan et d'Andrinople, et sur le chemin de fer qui mène à Czarskoé-Selo, le Versailles de la Russie, nous étions tous arrivés, en moins de six heures, devant la station de poste de Poméranie, à quatre-vingt-onze verstes. Cette célérité presque incroyable paraîtra encore plus surprenante quand on saura que nous avions fait tout ce trajet avec deux seuls relais de chevaux. Le premier relais nous avait conduits jusqu'à Tozna, distant de cinquante-quatre verstes, d'une seule traite et sans prendre haleine; tant les chevaux russes ont d'ardeur et de fond, tant le traîneau est de facile tirage[1]!

[1] J'ai fait, dans d'autres chasses, jusqu'à 65 verstes avec les mêmes chevaux, et deux fois ce trajet dans les vingt-quatre heures.

Certes, jusqu'à l'invention du chemin de fer, le traîneau a été le plus rapide et le plus commode des moyens de transport. Ceux qui nous portaient, et qui sont les traîneaux de voyage, différents du petit traîneau de ville, ont la forme d'un demi-bateau, pris du côté de la proue. Deux tabliers de cuir, pareils à des ailes de chauves-souris, garantissent les voyageurs de la neige durcie que fait voler le pied des chevaux. Tandis que notre automédon, debout comme le cocher d'un char antique, dirigeait, les bras tendus et les rênes roulées autour des mains, ses trois chevaux attelés de front, dont l'un trotte à toutes jambes entre les deux autres qui galopent à ses côtés (cet excellent attelage se nomme *troïka*), nous étions mollement étendus dans nos pelisses, plutôt couchés qu'assis, et pouvant dormir comme sur une ottomane doucement bercée. La neige, qui partout ailleurs arrête les communications, les ouvre, au contraire, en Russie, où les chemins sont à peu près impraticables pendant les quatre à cinq mois que durent le printemps, l'été et l'automne. L'hiver sec, l'hiver dur, l'hiver continuel, voilà ce qu'on y souhaite le plus. Un dégel est une véritable calamité; non-seulement le temps est alors malsain, mais la capitale se trouve menacée de famine, et les provinces fertiles sont privées de leurs débouchés. Quand la mer est fermée, Saint-Pétersbourg s'approvisionne, comme Moscou, par les arrivages de l'intérieur. On envoie, des extrémités de l'empire, non-seulement les grains ou le charbon, mais encore des quantités de bœufs, de moutons, de porcs, de volailles, de gibier, de poisson, qui arrivent tout gelés sur les marchés des grandes villes, où on les coupe à la hache, et qui peuvent attendre les acheteurs sans plus de péril que le blé ou les pommes de terre. Qu'un dégel survienne quand ces provisions sont en route, les charretiers s'arrêtent, les viandes se gâtent, tout est perdu.

La neige est donc un bien, une nécessité pour ceux qui produisent et pour ceux qui consomment. Mais elle n'est pas seulement utile, en ouvrant des communications générales, en assainissant l'air, en préparant la terre à son prodigieux travail de l'été, à cette fécondité si rapide qu'on peut surprendre, sans recourir aux instruments des physiciens, le secret de la végétation, qu'on voit littéralement pousser les feuilles et les plantes; la neige est encore belle et pittoresque. Tout en l'admirant dans nos pays, où elle ne fait guère qu'apparaître, on peut du moins accuser de monotonie le spectacle qu'elle donne au Nord cinq ou six mois de suite. C'est une erreur; la neige offre des aspects presque aussi variés que la mer, accusée du même défaut par ceux dont elle est mal connue. Je n'ai pas besoin de dire toutes les formes et toutes les couleurs que prend la face de l'Océan, qui est pourtant toujours une masse d'eau liquide; la neige, masse d'eau congelée, change et se transforme aussi, chaque jour et presque à chaque instant. Unie d'habitude, elle se ride quelquefois et s'ondule au souffle du vent, ou quelquefois elle vole en poussière. Suivant l'état du ciel et l'heure de la journée, sa blancheur se colore de teintes grises, roses, aurore, violettes, bleues; tantôt elle est mate et terne comme une table de marbre, ou cotonneuse comme de la ouate; tantôt elle scintille comme une nappe de diamants, où le soleil, toujours bas à l'horizon, reflète mille et mille fois les nuances de son prisme. Elle suit d'ailleurs toutes les ondulations de la terre, offrant ici de profondes vallées, obscurcies par l'ombre qui s'y projette, là de hautes montagnes, taillées à pic, majestueuses, inaccessibles comme les glaciers des Alpes; et la teinte uniforme du blanc linceul dont elle revêt le paysage est coupée par la teinte sombre des noires forêts de pins, et des villages aussi noirs que les forêts. C'est surtout pendant les nuits, dont elle éclaire la longue obscurité par une espèce de reflet permanent, quand la lune jette une clarté plus pâle, plus argentée, plus mystérieuse que dans nos contrées, c'est alors que la neige offre à l'imagination la moins poétique, la moins rêveuse, des spectacles étranges et fantastiques.

N° 113. Russie. — Petits traîneaux de village. Par M. Roussel.

N° 114. Russie. — Un repas dans l'isbâ de Dmitri. Par M. Roussel.

Il était quatre heures du matin quand nous arrivâmes à la maison de poste de Poméranié. C'est l'une des plus vastes et des plus comfortables de ces stations construites en briques d'après un plan uniforme, qui, sur les grandes routes de l'empire, servent d'auberges en même temps que de relais. Chacune d'elles doit avoir une salle chaude et des lits au service des voyageurs, qui n'ont point à payer leur logis. On peut nommer ces stations *l'hospitalité de l'empereur*, comme autrefois, dans la Syrie et l'Andalousie, des caravansérails ouverts à tout venant s'appelaient *l'hospitalité du khalyfe*. Ce n'est pas, au reste, la seule ressemblance qu'on pourrait noter entre les successeurs de Mahomet et les autocrates de Russie, qui, rois, pontifes, généraux, législateurs et juges, accomplissent aussi *l'unité de pouvoir*. A peine un vieux serviteur de nuit (car celui-là mène une vie de hibou, se levant le soir et se couchant le matin) nous eut-il servi des tasses d'excellent thé de caravanes, qu'il fallut se remettre en route. Il nous restait à faire, pour gagner la première enceinte, une quinzaine de verstes à travers champs et bois. Nous dûmes laisser à la station nos traîneaux de la ville, et prendre les petits traîneaux de village, attelés d'un seul cheval que conduit d'habitude un vieillard ou un enfant. Ceux-là percent les enclos, sautent les fossés, franchissent les troncs abattus, traversent les rivières, et les ponts bien plus dangereux que les rivières. On ne peut comprendre, on ne peut croire où passent ces petits traîneaux (*gr. n°* 113). Quand on voit devant soi le chemin qu'on va faire, et derrière soi celui qu'on a fait, et toujours à grand train, on se croit porté, comme les anciens chevaliers errants, sur quelque char magique au service de la bonne fée Urgande la Déconnue ou du méchant enchanteur Archalaüs. Il est vrai que d'assez fréquentes culbutes dans la neige ramènent à terre l'imagination qui prendrait trop haut son vol.

Nous rencontrâmes avant le jour notre armée de cent cinquante traqueurs qui nous attendaient dans un carrefour du bois. Je reconnus bien, à leur aspect, que nous n'étions plus en Finlande, mais dans la vraie Russie. C'est une population plus grande, plus brune, plus robuste; et il suffit de voir la race moscovite, la race slave venue du Midi, pour expliquer aisément ses conquêtes sur les autres peuplades dont elle était entourée. Les femmes partagent tous les travaux des hommes, y compris la chasse en battue; car un bon tiers de nos soldats étaient en jupons (*gr. n°* 115). Au reste, portant de grandes bottes comme les hommes, ou des sandales en écorce de bouleau attachées aux jambes par des courroies, et des coiffes fourrées sur la tête, et des cafetans à la persane en peaux de moutons, elles ne se reconnaissent guère que lorsqu'on les regarde au visage. Quant aux hommes, avec un accoutrement presque semblable, auquel s'ajoute la ceinture roulée sur les reins qui porte leur hache nationale, avec leur longue barbe toute hérissée de givre et de glaçons, ils offrent l'aspect le plus étrange, le plus pittoresque. Ribera et Salvator eussent trouvé là d'admirables modèles pour personnifier l'hiver. Les chasseurs, il est vrai, ne faisaient pas une figure beau-

En Sibérie, où les distances de bourgade à bourgade sont immenses, où l'on a quelquefois 200 verstes à parcourir sans trouver le moindre gîte, les traîneaux sont menés par de grands chiens, qui voyagent comme les pigeons, en regagnant leur chenil. Ils s'élancent à toutes jambes, attelés sans bride ni rien qui la remplace, emportant le voyageur qui s'abandonne à leur instinct pour trouver la route. S'ils rencontrent, chemin faisant, quelque lièvre ou renard, et s'ils se mettent à chasser, on n'a d'autre ressource que de planter une barre de fer dans un anneau de même métal fixé à l'arrière du traîneau. Avec cette espèce d'ancre, on arrête tout l'équipage.

coup plus élégante. Ceux d'entre nous qui ne portaient pas le *touloup* du peuple, la longue veste en peau de mouton, avaient des redingotes en cuir de veau marin garni de son poil, ou en peaux de chevaux morts nés des steppes, toutes bien rembourrées de fourrures. Quelques-uns portaient de petits manchons pendus au cou; d'autres gardaient même leurs pelisses. Et quel froid pourrait percer une pelisse! En somme, nous étions mieux vêtus que Rominagrobis, *Sa Majesté fourrée.* De plus, nous avions tous aux jambes, par-dessus de gros bas en laine sans talons, dépassant le genou, des bottes de feutre faites d'une seule pièce, sans couture et sans semelles, la plus chaude des chaussures dans la neige, et d'un marcher si doux qu'on croit être en pantoufles sur un tapis d'Aubusson.

Le soleil était encore loin de paraître, car il ne se lève qu'après neuf heures en cette saison. Toutefois, on se mit sans retard à placer les traqueurs et les traqueuses qui devaient envelopper toute l'enceinte, sauf l'espace réservé aux chasseurs. Il s'y trouvait, disait notre guide, un petit troupeau d'élans. La fortune ne m'avait pas favorisé dans le tirage au sort de nos places; j'avais le numéro 1, c'est-à-dire que j'étais posté à l'une des extrémités de la ligne, où devait finir le bruit et commencer le silence. Au signal donné, les cris partirent comme d'habitude, et le tapage commença, bien nourri, bien ronflant. Mais ce n'était plus une battue aux lièvres. Comme nous tirions à balles, avec des carabines cannelées, les traqueurs eussent couru trop de dangers en s'avançant dans le bois. Ils restaient donc à leurs places, se bornant à faire, sans remuer, tous les genres de bruits que j'ai décrits précédemment. Il résulte de cette disposition que les animaux parqués dans l'enceinte, surpris et étourdis de ce vacarme inaccoutumé, ne savent d'abord quel parti prendre, et qu'ils font d'habitude plusieurs tentatives pour se dérober avant de percer résolument la ligne. L'attente est longue ordinairement, et, quand on est planté immobile à son poste, les jambes dans la neige, on a tout le temps d'étudier le terrain, de juger les coups possibles, et de faire les plus beaux rêves de chasseur. Il y avait une heure au moins que je bâtissais des châteaux en Espagne et que je soufflais dans mes doigts, lorsqu'enfin j'entendis au loin, sur ma droite, un coup de fusil, puis deux, puis trois; j'en comptai jusqu'à douze. Cinq élans étaient sortis sur un petit pré, à quinze pas au plus d'un de nos chasseurs, qui leur avait tiré lui seul quatre coups; ses voisins avaient complété la fusillade. Cependant les cinq élans avaient franchi la ligne, mais deux étaient blessés. On mit à leur poursuite, sur la trace du sang, un paysan chasseur, qui, vers le soir, à deux lieues de là, atteignit le plus malade et l'acheva d'un coup de fusil. On nous l'amena sur un traîneau quand nous allions partir.

La chasse du matin était finie. Nous gagnâmes aussitôt le village de Lipowki, où nous attendait, pour le déjeuner, à côté du *tstchi,* la nationale soupe aux choux qu'on emporte toute gelée comme un morceau de sucre candi, un vaste pâté de foie gras entre des bouteilles de madère et de champagne. Un maître d'hôtel préparait des côtelettes à la Soubise. En Russie, les choses se font largement, et jamais l'on ne compte, si ce n'est quand vient le quart d'heure de Rabelais. « N'as-tu qu'un kopek? dit le proverbe, mets-le sur son bord pour qu'il roule plus vite. » Aussi la plupart des fortunes, même les plus colossales, sont-elles grevées de dettes et deviennent quelquefois la proie de l'usure. C'est la couronne habituellement qui, par des prêts hypothécaires, vient en aide aux grands seigneurs nécessiteux; très-bon calcul, financier et politique. Mais passons. Notre table était dressée dans l'*isbâ* de Dmitri, construite comme toutes les cabanes des paysans aisés, c'est-à-dire entièrement en bois, murailles, plafonds, escaliers et toiture. L'habitation est au premier étage, par-dessus les étables. Nous étions assis dans l'angle de la chambre d'honneur, où se réunissent deux bancs placés devant les fenêtres, où brûle perpétuellement une petite lampe suspendue devant des images byzantines qui composent une chapelle domestique. Cette coutume de placer de saintes images dans les angles des habitations est générale en Russie; elle règne aussi bien dans le palais impérial, où pas une galerie, pas une chambre n'est dépourvue de ce talisman religieux, que dans la cabane enfumée du serf, qui vit souvent pêle-mêle sous le même toit avec ses chevaux, ses vaches et ses poules. Chauffée outre mesure par un grand poêle de terre, qui sert aussi de fourneau pendant le jour et de lit pendant la nuit, notre chambre était comme une étuve. Nous avions dû mettre bas nos habits; les femmes de la maison nous servaient à demi nues, et les enfants, mal couverts d'une espèce de camisole, passaient néanmoins à chaque instant de la maison dans la rue, c'est-à-dire d'un four dans une glacière. Ils éprouvent ainsi vingt fois le jour l'effet d'un bain russe (*gr. n°* 114).

N° 115. Traqueurs moscovites. Par M. Roussel.

Quand nous nous disposions à sabler la dernière bouteille de champagne, notre hôte nous proposa de tuer un loup qu'il avait pris au piége huit jours avant, et que sa jambe blessée n'empêchait pas de bien vivre dans un grenier qu'on lui avait donné pour prison. Quelques chasseurs prirent aussitôt leurs fusils; mais le loup, bête de grande taille, avait coupé la corde qui l'attachait à un poteau, et il errait librement dans son grenier. Alors un paysan, qui n'était pourtant ni jeune, ni grand, ni fort, y entra résolument, chercha le loup, le vit dans un coin, lui sauta sur le dos, le prit par les deux oreilles, et, en l'entraînant dans la cour, lui passa entre les dents une corde qu'il tourna trois ou quatre fois sur le nez pour en faire une muselière; puis il le jeta sans façon sur ses épaules, comme le Bon Pasteur fait de la brebis égarée, et le porta dans un champ hors du village (*gr. n°* 124). Nous l'avions tous suivi. Quand deux ou trois d'entre nous tirent leurs fusils prêts, le paysan lâcha son loup et lui ôta même la corde du museau. Mais l'animal, penaud et lâche (on sait qu'un loup pris n'est pas brave), se tenait blotti sur la neige sans vouloir avancer. Que fit mon paysan? il alla le rouler du pied et le frapper de la main pour le faire courir. Alors, se sentant libre et retrouvant enfin courage, le loup s'élança sur lui, l'œil en feu, la gueule béante. Le pauvre homme n'eut d'autre ressource que de se jeter à son tour le ventre dans la neige. Heureusement nous accourûmes, M. S. et moi, en tirant nos poignards circassiens, et, tandis que je mettais le mien entre les dents du loup, mon camarade lui porta dans le flanc une légère estocade qui pénétra pourtant plus qu'il n'aurait voulu. La lame était entrée jusqu'aux poumons, et il fallut achever l'animal sur la place. Je raconte cet épisode de notre journée, parce qu'il sert à montrer avec quelle résolution soudaine, avec quelle témérité tranquille un paysan russe affronte le danger. Ce genre de courage aveugle n'a échappé à nul observateur; mais on n'en a peut-être pas bien indiqué la cause. Ce n'est point certainement l'ignorance du danger lui-même; dans ce cas, Dieu merci, il était assez manifeste. Ce n'est pas non plus le mépris de la vie, car si celle que mènent ces pauvres gens, presque esclaves, et à qui, comme dit Homère, Jupiter a enlevé la moitié de leur âme, n'est pas très-précieuse à nos yeux, encore n'en ont-ils jamais connu ni jamais rêvé d'autre. Mais ils ont dans leur langue un mot intraduisible qui exprime mieux que des phrases le sentiment particulier dont le péril et généralement toute difficulté les anime. C'est le mot *avoss;* il signifie à peu près *peut-être,* mais avec un sens de confiance et d'espoir. En disant *avoss!* un Russe tente l'impossible.

N° 116. Russie. — Aspect d'un terrain de chasse pendant l'hiver. Par M. Roussel.

Cet intermède de la chasse au loup nous avait un peu retardés; et le second troupeau d'élans qu'annonçait Dmitri était bien à quinze verstes du village, dans une autre direction. Il restait à peine trois heures de jour. Nous avions à transporter avec nous toute notre armée de batteurs, encore augmentée de cinquante

nouvelles recrues, parce qu'on avait trouvé l'enceinte du matin trop dégarnie et trop mal fermée. Il fallut fréter une quantité de petits bâtiments de transport, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente traîneaux, tous ceux du village, sur lesquels s'embarquèrent les traqueurs, qui s'asseyaient en rond cinq ou six autour de ces coquilles de noix. La flottille partit, s'élança ; et nous fîmes une dizaine de verstes en bon ordre, filant dix nœuds à l'heure. Mais nous rencontrâmes alors des difficultés insurmontables : les traîneaux même ne pouvaient plus avancer dans le bois ; il fallut que tout le monde mît pied à terre. Je n'oublierai jamais l'aspect du lieu sauvage où nous étions arrivés. C'était la nature inculte, abandonnée, privée des soins et de la présence de l'homme : c'était le chaos. Qu'on se figure un vaste marais glacé, où des joncs secs élevaient leurs tiges pressées par-dessus la neige, dans laquelle nous enfoncions jusqu'au genou, souvent jusqu'au ventre. Le terrain était jonché de souches déracinées, de troncs abattus, de branchages amoncelés. Çà et là, quelques débris de grands arbres se tenaient encore debout, mais tous brûlés, calcinés, réduits en charbon. Sans doute, quelque vaste incendie avait dévoré naguère toute cette partie de la forêt. Aujourd'hui, en voyant se dresser sur la nappe de neige ces troncs noircis et fracassés, on aurait dit qu'une pluie de foudres, tombée du ciel, avait frappé cette Sodome agreste (*gr. n°* 116).

Nous nous hâtions pourtant, suant à grosses gouttes malgré le froid rigoureux, et nous pressions nos batteurs, hommes et femmes, qui relevaient les pans de leurs robes pesantes pour mieux avancer. Le jour allait bientôt finir. Cet empressement nécessaire faillit perdre entièrement la chasse. En approchant d'un épais massif de sapins qu'on allait fouiller, les traqueurs, qui se poussaient, se heurtaient, s'excitaient, firent trop tôt, et de notre côté, le bruit qu'ils devaient faire plus tard, dans l'autre sens. Une grande troupe de quatorze élans s'enfuit devant eux, loin des tireurs et loin de l'enceinte. A cette triste nouvelle, nous poussâmes chacun quatorze hélas ! Dmitri était justifié, sa promesse tenue ; mais nous risquions fort, après tout ce beau voyage, de revenir *choux-blancs*, comme les chasseurs endimanchés de la plaine Saint-Denis. Enfin, ne perdant pas courage, nous nous plaçâmes rapidement, espacés à quatre-vingts pas de distance, dans une clairière parsemée de futaies, qui bordait le massif de sapins. Le numéro 7, donné par le sort, me mettait presque aussi loin du centre de l'enceinte que le numéro 1 du matin. Il n'y avait après moi que M. R. T..., placé sur ma gauche à l'extrémité de la ligne.

Le signal partit, les cris commencèrent, et nos deux cents soldats firent vaillamment leur devoir. Les femmes surtout poussaient des clameurs désespérées. Mais le temps s'écoulait, et rien ne sortait de la sombre profondeur du bois que nous avions en face. L'attente était mortelle, pleine d'angoisse et de colère. Déjà le soleil avait quitté l'horizon ; déjà les lueurs rougeâtres qui marquent sa trace allaient pâlissant et s'effaçant dans l'azur uniforme du ciel ; la nuit venait : plus de chance, plus d'espoir. Alors, par un mouvement de chasseur généreux, M. R. T... se dévoue pour le salut commun. Il se jette dans l'enceinte, appelle à lui les plus proches traqueurs, fait resserrer le cercle, redoubler le tapage et lâcher quelques mâtins qu'on tenait en laisse. Bientôt un coup part, très-loin, tout au bout de la ligne ; un second le suit de près, d'autres encore ; et je m'aperçois, avec une joie secrète, qu'ils semblent de plus en plus se rapprocher de moi. La fusillade continue, venant toujours de mon côté. Enfin,

N° 117. Paysan d'Yaroslaff et son chien à la chasse de l'ours. Par M. Roussel.

mon voisin de droite met lui-même en joue ; je vois le feu de ses deux coups, et presque aussitôt paraît un énorme élan qui venait de recevoir, sans être touché, toute cette décharge, faite d'un peu loin. Il venait très-vite, on peut le croire, sans bondir pourtant, sans galoper, et lancé au grand trot, comme un cheval anglais. Dans sa course, prise résolument, il se rapprochait chaque fois un peu plus de la ligne des tireurs ; et, parvenu devant ma place, il n'était guère qu'à soixante pas. Je tire ; l'élan tombe sur ses genoux, met la tête dans la neige et roule pesamment sur le dos. A l'instant même, un second élan sortait du massif, presque en face de moi, et passait à vingt pas plus loin que son camarade abattu. Je lui envoie ma seconde balle ; il plie et s'affaisse, comme si ses quatre jambes se fussent brisées sous lui. L'un était frappé dans la poitrine, l'autre dans les reins. Quand je vis ces deux monstres étendus à terre, l'un près de l'autre, sur la même ligne, et soulevant parfois leurs larges têtes qui retombaient dans la neige, mon cœur se mit à battre si fort que le sang me monta aux yeux. J'eus comme un vertige que tout bon chasseur comprendra. C'était effectivement un coup rare et triplement heureux. Jamais jusqu'alors je n'avais chassé ni vu d'élans, et jamais je n'avais tiré à balles forcées ; j'étrennais ainsi une excellente carabine double choisie chez Lebeda, de Prague. Et ces puissants animaux, qui emportent d'habitude plusieurs balles avant de tomber, semblaient s'être donné le mot pour rouler ensemble, pour compléter le coup double et m'en offrir le tableau dans toute sa majesté (*gr. n°* 112).

Aux *hurras* que poussaient mes voisins, et qui remplacent notre *hallali*, les chasseurs furent promptement rassemblés (*gr. n°* 118). Tout le bataillon des traqueurs accourut aussi, et vingt haches tirées des ceintures abattirent deux arbres, dont on passa les troncs bien élagués dans les jambes liées des deux élans. Une quinzaine d'hommes s'attelèrent à chaque bête pour les tirer du bois. Dmitri, qui avait fait la curée, évaluait le poids de chaque élan à 40 *pouds* (environ 350 kilog.) ; il y avait là mille à douze cents livres de viande. Cependant l'obscurité nous enveloppait ; car si la première battue avait commencé avant le jour, la seconde ne s'était finie qu'à la nuit close. Nous nous hâtâmes, autant qu'il était possible, de rejoindre nos traîneaux par une nouvelle course à travers le marais brûlé, puis de regagner la station de Poméranié, où le souper nous attendait, puis enfin Saint-Pétersbourg, où nous arrivâmes à quatre heures du matin pour finir la nuit sous nos couvertures. En résumé, dans l'espace de trente heures, et pour faire deux battues (d'habitude on n'en fait qu'une seule), nous avions parcouru deux cent soixante verstes, fatigué quatre-vingts chevaux, employé deux cent cinquante personnes et dépensé quinze cents roubles. Voilà une chasse russe.

N° 118. Chasses russes. — Hallali par terre. Par M. Roussel.

Je ne finirais pas si je racontais toutes les autres espèces de grandes chasses (les petites sont plus nombreuses encore) qui se peuvent faire sous les diverses latitudes que réunit l'empire de Russie, de la mer Blanche à la mer Noire. Dans le Nord, vers les confins de l'Europe, on chasse le renne sauvage, si utile aux Lapons, qui l'ont réduit en domesticité, qui en ont fait le chameau des déserts de glace ; mais il faut aller jusqu'à la hauteur d'Archangel, et je ne suis pas monté si près du pôle. Au midi, sur les frontières de l'Asie, on trouve encore des kans de Cosaques, de Baskirs, de Kirghis, de Tcherkesses, qui, semblables à nos barons du moyen âge, ont des fauconniers sous leurs tentes et chassent dans les steppes en portant sur le poing l'oiseau capuchonné (*gr. n°* 120). Ils en élèvent de plusieurs espèces, suivant les espèces de gibier qu'offre le pays, de simples éperviers pour les cailles, des faucons pour le canard sauvage et des aigles du plus grand vol qui attaquent jusqu'au loup. N'ayant pas non plus descendu le Volga, j'ai le regret de ne parler de cela que par ouï-dire. Mais, à propos de loup, il faut que je compte une assez singulière façon de le chasser. C'est par une nuit sereine que la

lune éclaire. On emporte dans son traîneau un petit cochon, qu'on fait crier de temps en temps en lui tirant la queue ou les oreilles, et derrière le traîneau, au bout d'une corde qui peut avoir trente pas de long, roule un petit sac rempli de foin. Si un loup s'approche au bruit, il prend le sac à foin roulant pour l'animal qui crie, et se jette dessus avec une aveugle voracité. On le tire alors à belle portée de chevrotines. J'ai fait une fois l'essai de cette chasse, par une claire et froide nuit de janvier, dans le traîneau d'un ami, capitaine aux chevaliers-gardes, qu'accompagnait un vieux soldat à quatre chevrons, affublé du costume des Samoïèdes. C'est une longue et étroite robe en doubles peaux de renne, poil dedans, poil dehors, terminée au cou par un capuchon pour la tête et aux bras par des gants ronds pour les mains : costume impénétrable aux froids du pôle et beaucoup trop chaud pour le climat de Saint-Pétersbourg. Travesti de la sorte, le vieux grognard devait faire jouer notre appeau. Nous avions, dans la journée, choisi un porc à la fleur de l'âge parmi tous les membres de sa famille, après avoir successivement essayé leurs voix. C'était comme un concours de choristes. Celui qui avait montré le faucet le plus perçant, le plus aigu, le plus *sfogato*, eut la préférence. Mais, hélas! en vain nous nous promenâmes au grand trot, depuis minuit jusqu'à cinq heures du matin, par delà la Neva et les îles, dans les bois, dans les champs et même dans les glaces du golfe; en vain notre sirène chanta, sur terre et sur mer. Les loups firent comme le sage Ulysse; ils se bouchèrent les oreilles, et c'est nous seuls qui fûmes attrapés.

On conçoit qu'aux portes de Saint-Pétersbourg il ne soit pas commun de prendre des loups, bien que ces messieurs viennent souvent passer leurs nuits dans les faubourgs, où ils attaquent jusqu'aux gardes de police, espèces de *watchmen* qui veillent appuyés sur de grandes haches, comme les licteurs des consuls romains. Mais notre chasse en musique, fort incertaine près d'une grande ville, doit être assez sûre dans les provinces lointaines. Il y a même des pays et des époques où elle devient si périlleuse que le chasseur est fort souvent, à son grand déplaisir, le chassé.

Arrivons enfin à la chasse russe par excellence, celle de l'ours. Mais, pour bien comprendre comment se chassent les ours en Russie, il faut d'abord avoir quelques notions sur les mœurs de ces animaux. On en distingue trois races ou espèces, qui sont désignées, de leur nourriture la plus habituelle, sous les noms de mangeurs de viande, mangeurs d'avoine et mangeurs de fourmis. Ils sont placés dans cet ordre pour la taille et la force, mais le fourmilier, qui est habituellement le plus noir, est aussi le plus vif et le plus méchant. Quand l'hiver est venu, quand la neige a jeté sur la terre son manteau de six mois, les ours des trois races cherchent des tanières pour se retirer du monde et vivre en ermites. C'est au cœur des forêts les plus sauvages, les plus sombres, les plus désertes, loin de l'habitation et du contact des hommes, sous des troncs abattus et des souches arrachées qu'ils creusent leurs grottes d'anachorètes. Là, couchés en rond, et le museau sur le ventre, ils passent tout le temps des grands froids sans plus remuer que les marmottes. On ne les voit reparaître qu'avec le dégel, lorsque la neige fondue, inondant leurs fosses, les avertit que le printemps est revenu. Ils sortent alors amaigris, efflanqués, exténués par ce long carême et le jeûne rigoureux qu'ils observent. L'ours, en effet, ne ramasse aucune provision dans sa tanière, où il vit de sa propre substance. Pour toute nourriture, il suce alternativement ses quatre pattes. Et ce repas continuel doit être assez friand, car, préparées comme les pieds de cochon et relevées par des truffes ou de la moutarde, les pattes de l'ours, très-grasses et très-tendres, sont un excellent manger. On fait aussi de ses cuisses des jambons fort appétissants, fort savoureux, que notre ami Rubini préfère à tous les jambons de Bayonne et de Mayence. Les femelles mettent bas à l'époque où elles s'enterrent toutes vives comme des vestales préservatrices, et on les trouve d'habitude en compagnie de deux petits oursons, qu'elles aiment tendrement, et qui sont *bien léchés* dans leur enfance. Mais un fait singulier, un trait de mœurs que n'a signalé, je crois, aucun traité d'histoire naturelle, c'est que la mère s'enferme quelquefois avec un autre ours, jeune encore, d'un an par exemple, et qui n'est pas toujours de la même race qu'elle. Les paysans russes le nomment l'*amant* ou le *précepteur :* l'amant, parce qu'il n'est pas et ne peut pas être le père des petits; le précepteur, parce qu'à défaut de la mère, si elle périt, c'est lui qui se charge d'élever les enfants.

N° 119. Chasse à l'ours cerné par des traqueurs. Par M. Roussel.

N° 120. Chasses russes. — Tcherkesses partant pour la chasse à l'oiseau.

La chasse de l'ours ne se fait donc qu'au milieu de l'hiver, par les froids les plus rigoureux. C'est alors, quand le thermomètre descend à 25 ou 30 degrés Réaumur, qu'on est témoin des plus singuliers phénomènes. Le matin, quelquefois, on voit lever le soleil entre deux autres soleils plus pâles ou entre deux colonnes de feu qui se suivent et montent de l'horizon jusqu'au zénith; puis, le soir venu, la nuit s'éclaire des feux bizarres et fantastiques que jettent les aurores boréales. C'est alors aussi qu'on court grand risque d'avoir le nez gelé, ou les oreilles, ou les joues, ou les doigts des mains et des pieds. Heureusement que le remède à ce mal est facile quand on l'emploie à temps. Dès que le bout du nez ou de l'oreille blanchit et se cadavérise, il faut le frotter avec de la neige; par la réaction homœopathique, *Similia similibus*, le sang et la vie reviennent aussitôt. Mais si le mal est négligé, s'il devient *chronique*, comme dit la Faculté, il faut employer les frictions de graisse d'oie; et quelquefois cependant la partie attaquée s'atrophie, sèche et tombe en poussière. Quand la neige est très-épaisse et très-durcie, et qu'il devient impossible de marcher avec les chaussures ordinaires, on attache, sous les bottes de feutre ou les sandales d'écorce, à la manière des patins, de longues et minces planchettes recourbées par le bout, qui s'appellent *souliers de neige*. On avance alors comme sur la glace, sans enfoncer et sans glisser. Mais il faut savoir user de cette monture; un ignorant, un présomptueux courrait risque, en tournant les deux pieds à droite et à gauche, de s'écarteler sur la place. Il faut tenir de la main une petite corde qui s'attache aux deux bouts des souliers de neige, et les mener par la bride comme une paire de chevaux.

Toujours amoureux des battues, les Nemrods de Saint-Pétersbourg ne chassent pas l'ours autrement que l'élan ou le lièvre. Lorsqu'une tanière est connue, et que, trahi par ses traces, qui ressemblent aux pas d'un jeune garçon marchant pieds nus, l'ours est dénoncé à un amateur qui vient l'attaquer avec deux ou trois amis, on fait une enceinte aussi étroite que possible, où les traqueurs, très-rapprochés l'un de l'autre, ne laissent vide que la place des tireurs. Au bruit épouvantable qui s'élève tout à coup autour de sa retraite, l'ours s'éveille, se secoue, ôte ses pieds de sa bouche et décampe au galop, cherchant une issue. Mais ce n'est pas toujours qu'il s'enfuit de la sorte. Souvent il rôde en sournois dans l'enceinte, le nez au vent, l'oreille au guet, sans vouloir percer la ligne. Souvent aussi (surtout quand c'est une femelle avec ses oursons) il s'obstine à rester dans son trou, répondant par de sourds grognements aux cris des traqueurs. Il faut alors s'approcher tout près de lui, tirer des coups en l'air, lâcher des chiens qui le harcèlent, et même le pousser avec des bâtons. Quelquefois les chasseurs doivent l'attaquer en face dans sa tanière, et le tirer quand il s'élance sur eux. Il y a, dans ce cas, plus de difficultés et de péril. Les approches de la tanière sont presque impraticables, défendues par des arbres renversés ou des fondrières pleines de neige, et l'on s'expose, sur ce terrain, à toute la colère d'un animal redoutable, que poussent à bout sa peur et son danger (*gr. n°* 119).

Bien que l'ours, en effet, ne soit rien de plus qu'un poltron révolté, bien qu'il n'attaque jamais l'homme, à moins que des blessures ne le rendent furieux, cependant la chasse à l'ours est certainement la plus dangereuse qu'on puisse faire en Europe. Il est fort, il est agile, il a des armes puissantes; et ce ne sont pas ses dents qu'il faut le plus redouter, mais ses bras et ses griffes. Quand l'ours se dresse sur les pieds de der-

rière et s'élance au-devant de l'ennemi, s'il vous serre contre sa poitrine, il vous brise infailliblement les côtes, et s'il vous passe amicalement la main derrière le chignon, il vous ouvre le crâne comme une tabatière. Pendant longtemps on n'a chassé l'ours que derrière des filets qui abritaient le chasseur. Maintenant qu'on a proscrit cette précaution timide, et qu'on aiguise le plaisir de la chasse par la petite pointe du danger, par l'émotion du combat, des accidents arrivent quelquefois, et j'en ai ouï conter plusieurs. C'est un traqueur étouffé et déchiré par un ours qui, fuyant blessé, le rencontre en son chemin; c'est le général prussien R..., tombé sous les terribles embrassements d'un autre ours, et ne devant la vie qu'à l'adresse de son compagnon de chasse, M. S..., qui osa tirer et tuer l'animal sur son corps; c'est le comte B..., renversé dans une semblable lutte, mais qui, en tombant, frappe heureusement l'ours à coups de poignard, et qu'on trouve, après une demi-heure de recherches, évanoui dans la neige sous le cadavre sanglant de son ennemi. En tout cas, il faut de la prudence, et, même quand l'ours est abattu, quand il paraît mort, on ne doit l'approcher qu'avec défiance et précaution. Sa rage lui rend quelquefois un moment de vie. Aussi les chasseurs ont-ils toujours un second fusil près d'eux, et, pour dernière ressource, ils portent à la ceinture un de ces terribles poignards circassiens à qui ne résistent ni fourrure, ni peau, ni cuir, et dont la trempe est si fine, qu'ils percent même tout autre métal.

Néanmoins, dans les provinces plus centrales, où les ours sont nombreux, où les bûcherons ont souvent à leur disputer la possession des forêts, la chasse se fait avec moins d'appareil et moins de précaution. Un homme seul, et réduit presque à ses armes naturelles, ne craint pas de renouveler les prouesses des demi-dieux mythologiques. C'est ce qu'on voit, par exemple, dans le gouvernement d'Yaroslaff. Là, un paysan qui découvre la retraite d'un ours ne va pas toujours appeler son voisin pour qu'il l'aide à en gagner la peau; il se charge bien tout seul de cette périlleuse besogne. Pour défense, il roule une grande corde autour de son bras gauche; pour arme, il porte un fort couteau, ou bien une petite fourche en fer; pour auxiliaire, il mène un petit chien. Ainsi équipé, notre homme va bravement à la rencontre du féroce solitaire, que le roquet provoque par ses aboiements et harcèle par ses morsures. L'ours, quand la colère le gagne, se dresse tout debout et s'élance. C'est là que l'homme l'attend. Il abandonne aux terribles étreintes de l'ours son bras enveloppé de la corde, et de sa fourche ou de son couteau, qu'il a tenus cachés pour n'être pas désarmé d'un coup de patte, il frappe la bête dans la poitrine, avec assez de sang-froid et d'adresse pour choisir l'endroit où la peau sera le moins endommagée (*gr. n°* 117). Il y a, dans le même gouvernement de Yaroslaff, un village qui vit d'une singulière industrie : il fait le commerce des ours. On les prend petits, assez loin à la ronde, on les élève avec la muselière et le bâton, puis, quand ils ont la taille mili-

N° 121. Chasses russes. — Le paysan et le loup.

taire, et qu'ils savent faire proprement l'exercice à la prussienne, on les vend à des recruteurs étrangers. C'est de ce village que viennent à peu près tous les ours savants qu'on voit, dans le reste de l'Europe, étaler leurs grâces pesantes, au son du fifre et du tambour, dans les foires et les fêtes de campagne. Il s'y est passé naguère, si j'en crois le récit d'une personne en qui j'ai toute confiance, la plus singulière aventure. Un jour de fête, tandis que les femmes étaient à l'église et les hommes au cabaret, tous les ours muselés et bâtonnés, qui semblaient avoir reçu le mot de quelque Spartacus mangeur de fourmis, poussent de concert un hurlement de révolte. Les plus forts brisent leurs liens, vont délivrer les plus faibles, et tous ensemble, réunis en tumulte, saccagent le village abandonné. C'était vraiment la guerre des Esclaves. Ensuite, munis de leur butin, ils vont établir un camp retranché sur une éminence voisine, comme la plèbe romaine sur le Mont-Sacré. Une fable n'aurait pas suffi pour les réduire; on voulut employer la force. Mais ils repoussèrent toutes les attaques, et firent même d'heureuses sorties. Il fallut se borner à un blocus d'observation. Alors la faim, l'ennui, la discorde, les eurent bientôt divisés. Plus tôt ou plus tard, chacun s'échappa pour retourner au bois. Mais, une fois dispersés, ils furent repris un à un presque tous, ramenés à la case comme des nègres fugitifs, et traités suivant les dispositions du code noir. On pourrait croire que je m'amuse, en racontant cette révolte d'ours, à faire, en manière d'apologue, l'histoire des révoltes d'hommes. Il y a, je l'avoue, plus d'une analogie frappante. Mais je suis historien, et non fabuliste; à telles enseignes que l'autorité supérieure, avertie de l'événement, décréta qu'à l'avenir il n'y aurait jamais plus de soixante élèves à la fois dans aucune université d'ours.

Avec les mœurs solitaires et sauvages qu'indique le seul nom des ours, on peut croire qu'ils n'habitent pas le voisinage des grands cités. Il y en a peu dans les environs de Saint-Pétersbourg. Cependant quoiqu'il fallût les chercher fort loin, j'ai fait assez fréquemment la chasse des ours. Moins je réussissais, plus je m'obstinais à recommencer, et les coups heureux que je voyais faire près de moi m'entretenaient dans l'espoir d'en faire un autre à mon tour. Mais toutes mes tentatives furent également vaines; mon étoile semblait avoir épuisé sur les élans sa bénigne influence. Une fois nous étions allés jusqu'auprès de la forteresse de Schlüsselbourg, à qui Pierre-le-Grand donna ce nom parce qu'il en fit la clef (*schlüssel*) de la Neva et de cette mer intérieure d'où elle sort, le lac Ladoga, qui la relie au grand système de canalisation. Notre ours (je veux dire celui qui nous était promis) fut bien enfermé dans l'enceinte; mais, au lieu de venir à nous, le rusé coquin força la ligne des traqueurs, en passant près d'un jeune garçon qui lui jeta sa hache à la tête sans pouvoir lui faire rebrousser chemin. Nous lavâmes notre affront dans le sang de deux pauvres innocents chevreuils, de toutes les races de gibier la plus recherchée au nord de la Russie, où elle est très-

N° 122. Saint-Pétersbourg. — Pont fixe en construction sur la Neva. État des travaux pendant l'hiver de 1845.

rare et nouvellement venue; car on croyait encore, il n'y a pas dix ans, que le chevreuil ne pouvait vivre dans ces froides latitudes. Il y était inconnu. Dans une seconde chasse, je vis tuer un grand ours mangeur de viande morte, qui avait la jambe droite de devant coupée au-dessus du pied; sans doute il l'avait laissée anciennement dans quelque piége. Malgré cette grave blessure, qui devait gêner sa quête carnassière pendant l'été, et qui le privait du quart de ses provisions d'hiver, il était devenu gros, gras, énorme, monstrueux. Une autre fois encore, conduits par le même guide qui avait dirigé la chasse précédente, nous enfermâmes dans le cercle une ourse et un ourson déjà grand. Nous n'étions que trois tireurs, et, par courtoisie, mes compagnons m'avaient donné la place du milieu. L'ourse fut tuée à ma gauche, l'ourson à ma droite, et je restai entre deux feux comme entre deux selles.

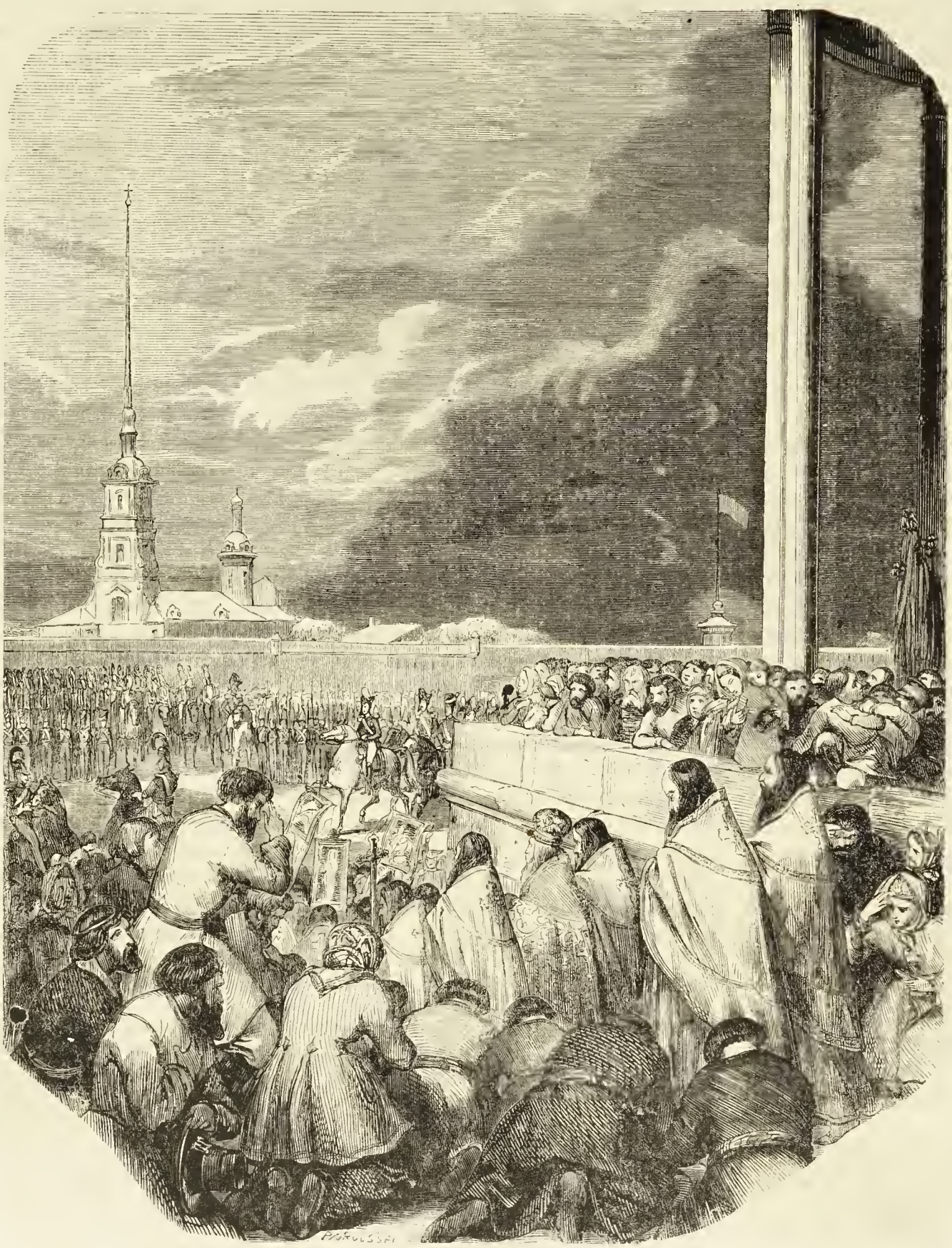
Le même guignon me poursuivit sans relâche. Au moment de partir, au moment de charger les malles sur la voiture, j'avais accepté la dernière tentative qui me fut offerte. C'était une chasse préparée pour le duc régnant de... par les veneurs de la couronne, qui la conduisirent avec autant de promptitude que de bon ordre. Les places des chasseurs étaient marquées d'avance dans l'enceinte par des pieux qui portaient leurs numéros. Aux premiers cris des traqueurs, l'ours fut tué à ma barbe, et à ma barbe bien glacée, car il faisait un froid de 28 degrés Réaumur. Exposé au nord, le thermomètre est descendu jusqu'à 32 degrés pendant ce bienheureux hiver, le plus rude qu'on ait

vu depuis vingt ans, et duquel on disait qu'il avait été mordu par un chien enragé. L'air nous coupait la figure comme avec des lames de rasoir; les cils mêmes des yeux se couvraient de givre, les paupières se collaient; l'on était tantôt borgne, tantôt aveugle, et nous devions charitablement nous regarder les uns les autres au visage afin de nous avertir au besoin des dégâts de la *gangrène blanche*. Il avait fallu courir toute la nuit pour gagner le rendez-vous, à cent verstes environ de Saint-Pétersbourg; il fallut toute l'autre nuit pour revenir, et la journée ne fut pas trop longue pour faire deux fois aussi le voyage de la tanière, qui était à quinze verstes plus loin, au fin fond d'une forêt de sapins, touffue, impénétrable, où quatre mois d'hiver avaient amoncelé quatre pieds de neige. Nous passâmes vingt-huit heures en traîneau, et la chasse dura trois minutes. N'était-ce point le cas de répéter, à l'extrémité froide de l'Europe, mon proverbe fait à l'extrémité chaude,

Guerra, caza y amores,
Por un placer mil dolores.

Mais j'avais éprouvé cependant un plus amer désappointement que celui-là et que tous les autres. Un ours nous était indiqué près du village de Tchervino, à trente-cinq verstes de Poméranié. En quittant, avant le point du jour, la grande chaussée de Moscou, à cette station de poste, le chemin devint si difficile à reconnaître, que, malgré l'habileté singulière des cochers du pays et l'instinct plus sûr encore de leurs chevaux, nous fûmes plusieurs fois égarés, errant sur la neige à l'aventure; et je puis dire aussi sous la neige, car elle tombait à gros flocons, et, tout en cachant les traces du petit chemin vicinal, nous enterrait sous une couche épaisse. Enfin, il y avait douze mortelles heures que nous courions en traîneau découvert, quand, au matin, nous aperçûmes les dômes verdoyants de l'église de Tchervino. Nous touchions à la forge du maréchal ferrant que, par crainte d'incendie dans ces villages de bois si souvent consumés, on met toujours assez loin des habitations. En ce moment nous vîmes venir à notre rencontre un traîneau qui portait le pope et sa femme (*gr. n°* 111). (On sait que les prêtres de l'Église grecque sont tous pères de famille, et que le sacrement de l'ordination n'est donné qu'après celui du mariage.) Le pope était facile à reconnaître de fort loin, non-seulement à son haut bonnet de fourrure et de velours vert, mais à sa barbe de moujik et aux longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules. En l'apercevant, mes compagnons de chasse et jusqu'aux cochers de nos traîneaux entrèrent dans une colère épouvantable; ils grinçaient des dents : « Notre chasse est perdue! » crièrent-ils d'une commune voix. Je ne comprenais pas pourquoi la rencontre d'un pope devait nous empêcher de rencontrer un ours. Mais on m'apprit que c'était du plus mauvais augure, ou plutôt d'un pronostic si certain, si infaillible, qu'en pareil cas, la plupart des chasseurs rebroussent chemin. A moins pourtant qu'ils ne fassent rebrousser chemin au malencontreux serviteur de Dieu; ce qui arrive fort bien dans les provinces éloignées, où les seigneurs de la terre ne se gênent nullement avec les ministres du ciel; et je crois, à cet indice, comme à cent autres, qu'on n'a guère plus de révérence pour les prêtres en Russie qu'on n'en avait naguère pour les moines en Espagne. Le même Russe qui ne mange ni ne tue un pigeon parce qu'il a la forme du Saint-Esprit, qui ne passe point devant la porte d'un temple, même de fort loin, sans faire des génuflexions et des signes de croix, qui jeûne avec la plus sévère austérité les trois ou quatre carêmes de l'année, se moque assez cavalièrement de ses prêtres, qui peut-être aussi, comme les augures romains, se moquent d'eux-mêmes quand ils se regardent en face.

Nous eûmes toutefois le courage de passer outre, et de rendre au pope l'humble salut qu'il nous fit. Et même mes compagnons, esprits forts s'il en fut, négligèrent de cracher trois fois par-dessus l'épaule gauche pour conjurer le maléfice. Mais ils furent cruellement punis d'avoir écouté les conseils de l'orgueilleuse raison. A quelques pas plus loin, notre traîneau versa, ayant heurté une grosse pierre cachée sous la neige, la seule peut-être qu'il y eût dans toute la province; et quand nous arrivâmes au village, étonnés de ne pas voir nos traqueurs déjà formés en ordre de bataille, nous trouvâmes notre guide assis devant sa porte, la tête dans les mains, le visage long d'une aune, qui nous apprit, en poussant de gros soupirs, que d'autres paysans, ses rivaux jaloux, étaient venus chasser l'ours de l'enceinte où il l'avait enfermé, pour le mener dans un autre canton et le vendre à d'autres amateurs.



N° 123. La bénédiction de la Neva, à Saint-Petersbourg. Par M. Roussel.

Ils y trouvaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Notre chasse était perdue, en effet. Il fallut revenir comme nous étions allés, honteux, furieux, regrettant nos peines et notre argent. Pendant le long trajet du retour, engourdi dans le traîneau sous une couverture de neige, comme un ours dans sa tanière, et non moins ours par la tournure de l'esprit que par la situation du corps, je me mis à faire de profondes réflexions sur les vices de l'économie politique; et le flambeau de l'expérience personnelle m'éclairant de sa plus vive lumière, je maudis de grand cœur, sous cette forme nouvelle, les prétendus bienfaits de la concurrence.

L'ours qu'on nous avait si méchamment soufflé fut dénoncé, la semaine suivante, à un *gentleman* anglais, M. H..., qui habite depuis quelques années la Russie, uniquement parce qu'ennuyé de courir le renard à travers les haies, il est venu chercher des espèces de gibier qui ne se trouvassent pas dans les trois royaumes. M. H... est célèbre par son adresse, sa persévérance et son courage. S'y prenant mieux que nous, il marcha droit à la tanière, accompagné seulement d'un guide, qui portait son arsenal. L'ours, dont on avait si souvent troublé le sommeil, était de fort mauvaise humeur. Il accepta la bataille, et s'élança intrépidement sur l'ennemi qui venait l'attaquer. M. H... le frappa d'abord de ses deux balles : à chaque coup, l'ours fléchissait, poussait un grognement sourd, et reprenait sa course. M. H... saisit sa seconde carabine, et lui passa deux autres balles à travers le corps. Mais, quoique percé à jour comme un crible et perdant son sang par toutes ces fontaines, l'ours avançait toujours. M. H... le reçut avec une de ces piques ou

longs épieux ferrés, comme on en voit dans les tableaux de Sneyders et de Rubens, dont l'extrémité s'appuie contre terre. Se jetant sur la pointe, tête baissée, l'ours brisa le manche en éclats. Il fallut donc lutter corps à corps; et ce fut à coups de poignard que M. H... acheva de tuer cette terrible bête, qui semblait avoir, comme on dit, l'âme chevillée dans la poitrine. Lui-même, après ce rude combat, épuisé de lassitude et de saisissement sans doute, il resta quelques moments évanoui. Cependant M. H... ne trouve plus dans la chasse à l'ours d'assez fortes émotions; il l'appelle un jeu d'enfant. Aussi, le printemps venu, va-t-il se rendre aux Grandes-Indes, pour y chasser le tigre, monté sur un éléphant.

Quant à moi, hélas! chasseur moins blasé, je regrette amèrement de n'avoir pas eu un seul des bonheurs que prennent en dédain les H..., les S..., tous les grands tueurs d'ours, anglais ou russes. Si jamais ma carabine n'a fait feu sur ces redoutables bêtes, j'ai du moins la conscience de n'avoir négligé aucune occasion de me trouver en face d'elles. Mais je n'ai pas encore jeté le manche après la cognée, n'ayant pas dit à la Russie le dernier adieu. Si j'y passe un second hiver, Dieu me prêtant vie, je compte bien ouvrir une seconde campagne. J'irai, s'il le faut, jusqu'à Novgorod, jusqu'à Moscou, jusqu'au diable, pour inscrire enfin sur mes états de service la plus noble victoire d'un chasseur européen, pour faire tout au rebours des deux compagnons de la fable,

Vendre la peau de l'ours, ET l'avoir mis par terre [1].

[1] Nous renverrons à l'intéressant volume — *Souvenirs de chasse* — d'où nous avons extrait ce chapitre, ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître la suite des aventures de M. Louis Viardot. Ajoutons seulement que ses souhaits ont été accomplis, et que, plus heureux dans une seconde campagne, il a eu enfin la satisfaction de tuer un ours.

CHAPITRE XII.

SAINT-PÉTERSBOURG.

La Neva. — Les quais. — Bénédiction. — Inondations. — Débâcles. — La Bourse. — Commerce. — Les académies.

La Neva a beaucoup de points de ressemblance avec la Tamise — son cours n'est guère plus long; elle porte aussi de petits navires; elle sert également de port de mer à la capitale — mais elle en diffère par son origine, par la nature et la couleur de ses eaux et surtout par ses inondations et ses débâcles. A proprement parler, la Neva ne mérite pas le nom de fleuve. Elle n'est que l'écoulement du lac Ladoga, immense bassin d'environ 206 kil. de longueur sur 140 de largeur éloigné de 17 à 18 lieues seulement du golfe de Finlande; elle en sort si pure qu'à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire à un kilomètre de son embouchure, elle est encore aussi limpide, aussi transparente que le Rhône à Genève. Excellente à boire, l'eau de la Neva purge légèrement ceux qui en font usage pour la première fois. Aussi recommande-t-on aux étrangers de la mélanger, à leur arrivée à Saint-Pétersbourg, soit avec du vin, soit avec de l'eau-de-vie. Lorsqu'on y est accoutumé, on y prend si bien goût qu'on la préfère à toutes les autres eaux du monde. Souvent, quand un habitant de Saint Pétersbourg revient, après un long voyage, dans sa ville natale, ses parents et ses amis s'empressent, pour fêter son arrivée, de lui offrir un verre rempli de l'eau de sa rivière chérie. On assure même que l'empereur Alexandre ne se mettait jamais en route sans emporter une provision de bouteilles d'eau de la Neva suffisante pour sa consommation personnelle tout le temps qu'il présumait que devait durer son absence de Saint-Pétersbourg.

N° 124. Saint-Pétersbourg. — La Bourse. Par M. Freeman.

Ainsi que je te l'ai dit déjà deux fois, la Neva, avant de se jeter dans le golfe de Finlande, se partage en plusieurs branches, dont les plus fortes sont appelées la grande et la petite Neva, la grande et la petite Nefka, et forme une cinquantaine d'îles à l'endroit même où Pierre-le-Grand a fondé la nouvelle capitale de son empire. Les principaux quartiers de Saint-Pétersbourg sont situés sur la rive gauche de la grande Neva (*gr. n°* 60), où ils occupent une superficie de 8 kilomètres de longueur et de 4 kilomètres de largeur. Mais on compte sur la rive droite trois grands quartiers, dont le principal est l'île Vassili, formée par la grande et la petite Neva. Toutes ces îles communiquent entre elles au moyen de ponts ou de bateaux. Il n'y a de ponts permanents que sur les canaux, c'est-à-dire la Fontanka, la Moika, la Ligofka, etc., qui, malgré le nom qu'on leur donne, ne sont que des bras de la Neva. La plupart de ces ponts ont été construits par l'impératrice Catherine. On les reconnaît aisément, car ils sont en pierre d'une solidité exagérée, tous bâtis sur le même modèle, garnis de portes et trop étroits pour les besoins de la population actuelle. Des agents de police stationnent constamment aux deux extrémités pour maintenir l'ordre et prévenir, autant que possible, les accidents. Ils obligent, à coups de canne s'il le faut, les cochers à faire prendre le galop à leurs chevaux, allure qui serait interdite en un pareil lieu sous peine d'amende dans presque toutes les autres contrées de l'Europe.

N° 125. Inondation de 1824 à Saint-Pétersbourg.

Depuis quelques années, on a construit sur les canaux ou les bras secondaires de la Neva des ponts plus modernes et plus commodes, parmi lesquels on remarque plusieurs ponts suspendus. Mais leur nombre est encore insuffisant. En outre, la rive gauche de la grande Neva et les quartiers situés sur sa rive droite ne communiquent que par trois ponts de bateaux, le pont d'Isaac, de 240 mètres de longueur (*gr. n°* 61); le pont Troïtskoy, qui a 560 mètres d'une extrémité à l'autre, et celui de Voskrèssènskoy, long de 250 mètres.

Ces trois ponts sont construits sur pontons à bords très-bas et d'un tirant d'eau de moins de 60 centimètres. Le plancher est supporté par des fermes en bois qui leur donnent un aspect élégant. On les démonte et on les remonte souvent plusieurs fois par jour dans le temps des glaces. A l'époque de la grande débâcle du

printemps, on les enlève complétement. Alors toute communication cesse entre les deux rives du fleuve, quelquefois pendant une semaine. On conçoit combien il était à désirer qu'on mît un terme à un pareil état de choses; aussi le projet de remplacer le pont d'Isaac par un pont fixe a-t-il été l'objet des préoccupations d'un grand nombre d'ingénieurs russes et étrangers. Mais il fallait, pour réaliser ce projet, remplir des conditions bien difficiles à concilier. Les rives de la Neva sont très-basses, elles roulent sur un lit de boue et de vase d'une grande profondeur ; le rétrécissement de son lit par des piles fixes pouvait jeter la plus grande perturbation dans son cours, faire affluer les eaux et les glaces du grand bras dans le petit et causer ainsi des dommages incalculables. Enfin, quant à l'emplacement, la nécessité d'avoir de grands remblais pour les rampes conduisant au pont des deux côtés de la rivière ne permettait pas de le construire là où était le pont Isaac, parce qu'il aurait abouti d'un côté dans l'île Vassili, vis-à-vis d'un immense édifice de 250,000 mètres carrés de superficie, appelé le *Corps des Cadets*, qu'on aurait été obligé de démolir, et de l'autre côté à 25 mètres de l'Amirauté, où se trouvent les cales de construction des navires, et que quand on lance un bâtiment on est obligé d'enlever le pont Isaac.

Parmi les nombreux projets rédigés à différentes époques pour la construction d'un pont fixe sur la Neva, on cite celui que présenta à l'impératrice Catherine le célèbre ingénieur français Péronnet. Il y a vingt ans environ, M. Brunel proposa de percer sous le fleuve un tunnel semblable à celui qu'il a eu la gloire de construire à Londres sous la Tamise. Il ignorait probablement que les sondages faits dans la Neva constatent la présence d'une couche de boue mouvante de 4 à 5 mètres d'épaisseur et d'une couche de sable argileux. En résumé, quinze projets sérieusement étudiés avaient été rejetés, lorsque, vers la fin de 1842, l'empereur Nicolas approuva celui d'un ingénieur russe, le colonel Kerbedz, rédigé sous la surveillance de l'ingénieur des ponts et chaussées de France au service de la Russie, le lieutenant-général d'Estrem. Les travaux commencèrent en 1843; ils se poursuivent avec activité, on espère que l'année prochaine ils seront entièrement achevés (*gr. n°* 122).

Le pont fixe sera situé à environ 500 mètres en aval du pont d'Isaac, à l'endroit où l'ancien canal de Krukow se jette dans la Neva. Ce canal a été couvert d'une voûte en briques, et une large rue faisant suite au pont le remplace. Perpendiculairement à cette rue on en trouve une autre de 100 mètres de largeur, au milieu de laquelle coulait le canal de l'Amirauté : ce canal a été voûté également, et à sa place on voit un élégant boulevard. Du côté de l'île Vassili, le pont aboutit à une large place près de l'Académie des beaux-arts. De ce côté, on a réservé, à l'extrémité du pont, une passe de près de 22 mètres de largeur pour le passage des plus grands vaisseaux en construction à l'arsenal d'Ohkta. Cette partie est couverte d'un pont tournant dont l'axe de rotation se trouve placé sur la pile-culée. A partir de cette pile-culée jusqu'à la rive gauche, le pont aura sept arches en fonte d'inégale grandeur reposant sur des piles en granit qui ont — car elles sont hors de l'eau — la forme de brise-glaces du côté d'amont. Du milieu aux extrémités, le plancher a une pente qui a permis de ne surcharger les quais que d'un mètre sur la rive gauche et d'un mètre 50 centimètres sur la rive droite. L'arche du milieu a une ouverture de 48 mètres. La largeur totale du pont sera de 12 mètres; les trottoirs en granit auront 3 mètres.

Il y a peu de rivières qui procurent plus d'avantages à la ville qu'elles arrosent que la Neva à Saint-Pétersbourg. Elle lui apporte de l'intérieur de l'empire la majeure partie des objets nécessaires à son existence : comestibles et provisions de tout genre pour les hommes et pour les animaux domestiques, matières premières pour ses vêtements et ses maisons, bois de chauffage, etc.; c'est par elle qu'elle reçoit les produits des nations étrangères, qui lui sont utiles ou agréables, et que non-seulement elle les distribue dans tous ses quartiers, mais que, grâce à un système de navigation intérieure, elle les transporte jusque dans les provinces les plus centrales et les plus reculées. Sans la Neva, les Pétersbourgeois n'auraient point d'eau pour boire, pour préparer leurs aliments, pour faire leur thé et leur café; elle fournit leurs tables de poissons, leurs bains et leurs lavoirs d'eau; elle emporte dans la mer toutes leurs impuretés; elle leur rend, en un mot, autant de services que le Nil aux Égyptiens, mais aussi, dans de certains moments, elle leur fait payer cher ses faveurs. Vienne le dégel ou une inondation, elle leur cause des angoisses épouvantables; elle en noie un grand nombre, elle les menace tous d'une ruine inévitable. Aussi, chaque année, l'empereur et le clergé bénissent solennellement ses eaux pour les rendre propices à la navigation et mettre Saint-Pétersbourg et ses 500,000 habitants à l'abri de leurs fureurs.

C'est le 18 janvier (le 12 d'après les Russes) qu'a lieu cette cérémonie (*gr. n°* 123). Un temple octogone, orné de tableaux, d'anges dorés et d'emblèmes religieux, est élevé sur la surface glacée du fleuve, entre le palais d'Hiver et la forteresse. Un pont volant en bois reposant sur des piles solides l'unit à la terre ferme. Au centre on a pratiqué d'avance dans la glace, qui à cette époque a près de deux mètres d'épaisseur, un grand trou, au-dessus duquel on a suspendu une colombe. Le matin, l'empereur, l'impératrice et tous les membres de la famille impériale, accompagnés de la cour, assistent au service divin, qui dure depuis onze heures jusqu'à midi. L'office terminé, la procession sort du palais, ayant à sa tête un prêtre portant une lanterne, et plusieurs autres chargés de bannières, de croix et d'images saintes. L'archevêque et tout le clergé de la capitale, paré de ses plus riches ornements, les chantres de la cour, les pages, les officiers aux gardes forment la première partie du cortége; puis vient le czar, suivi des grands-ducs, et escorté des dignitaires de l'État, des généraux et des courtisans, tous tête nue et marchant en silence. Dès que l'empereur est arrivé au pavillon, l'archimandrite récite les prières d'usage, et les chantres lui répondent. Alors a lieu la bénédiction proprement dite. Le prélat plonge une croix d'argent dans le trou qui s'ouvre à ses pieds, puis il présente à l'empereur une coupe pleine de cette eau consacrée. Une salve d'artillerie annonce la fin de la cérémonie. A peine le cortége sacerdotal et impérial s'est-il retiré, que la multitude qui encombrait les quais, se précipite vers le temple pour se disputer l'eau bénie par les prêtres. Souvent même on voit des mères empressées plonger leurs enfants dans le trou sanctifié.

N° 126. Saint-Pétersbourg. — Marché de viandes gelées.

La débâcle de la Neva est toujours redoutée, car il est rare qu'elle ne cause pas quelques accidents graves. En général, elle a lieu du 6 au 14 avril (18 et 26 de notre calendrier). Dix fois en un siècle elle a eu lieu le 6. Jamais elle n'a devancé le 6 (18) mars, jamais elle n'a dépassé le 30 avril (12 mai). La Neva reste donc gelée pendant six mois de l'année, car elle se prend vers le milieu de novembre; le plus souvent le 20 de ce mois (2 décembre). En 1826 elle a été libre jusqu'au 14 décembre. En 1805 elle était prise dès le 16 octobre.

La débâcle est toujours attendue avec impatience, car elle rétablit les communications par mer, interrompues pendant l'hiver, et qui sont si utiles et si agréables à toute la population de Saint-Pétersbourg. Elle s'annonce longtemps à l'avance par des signes certains. D'abord, quand la fin de l'hiver approche, la glace change complétement d'aspect; elle se divise en une multitude de blocs d'un pouce environ de diamètre, si peu adhérents entre eux, qu'il est dangereux de marcher dessus, à moins qu'ils ne soient recouverts d'une couche épaisse de neige. En mettant les deux pieds sur l'une de ces espèces de barres, on courrait en effet le risque de disparaître dans un trou de plusieurs mètres de profondeur. Dès lors toute circulation est interdite en traîneau et à pied sur la Neva. Bientôt des trous commencent à se former de distance en distance sur la surface de la glace, qui se couvre partout de neige fondue et sale. Cependant, des semaines entières s'écoulent, la température est douce et la débâcle n'a pas lieu. Une forte averse produit plus d'effet que plusieurs journées de chaleur. Lorsque la neige fondue qui recouvrait la glace s'écoule, on commence

à craindre et à espérer, car c'est un avertissement que la glace n'adhère plus aux bords et est devenue trop poreuse pour retenir l'eau à sa surface.

A peine les glaçons, séparés enfin les uns des autres, se sont mis en mouvement et descendent à la mer, que des coups de canon tirés de la forteresse annoncent cet heureux événement à tous les habitants de Saint-Pétersbourg. Une foule immense accourt sur les quais pour jouir du beau et émouvant spectacle de la débâcle. Dès qu'il est possible de naviguer, sans courir de trop grands dangers, entre les glaçons, qui deviennent de plus en plus rares, des centaines de barques rétablissent les communications interrompues. Mais déjà, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, le commandant de la forteresse, en grand uniforme, et accompagné par tout son état-major, s'est rendu au palais impérial dans une gondole richement décorée, porteur d'un magnifique verre de cristal rempli de l'eau de la Neva, qu'il va offrir au czar au nom du printemps. Admis immédiatement en la présence de son souverain, il lui annonce que l'hiver vient de finir et que le fleuve est rendu à la navigation. Désignant ensuite de la main sa gondole amarrée au quai — le premier cygne flottant sur les eaux — il présente à l'empereur le verre de cristal qu'il a apporté, et que l'empereur vide à la santé de son peuple et à la prospérité de sa capitale. C'est le verre d'eau le plus cher qui se boive sur toute la surface du globe, car, suivant un ancien usage, l'empereur le rend plein d'or à celui qui le lui a offert plein d'eau. Autrefois il le remplissait jusqu'aux bords de pièces d'or, mais alors le verre augmentait périodiquement de volume. Voyant qu'il avait chaque année une plus grande quantité d'eau à boire, et une plus forte somme à payer, l'empereur finit par déclarer que quelle que fût la capacité du verre il n'y mettrait que 200 ducats, prix assez élevé, après tout, pour un verre d'eau. Depuis lors, le verre a cessé de grossir.

La débâcle de la Neva dure à peine vingt-quatre heures. Mais, leur fleuve chéri rendu à la navigation, les habitants de Saint-Pétersbourg ne sont pas délivrés de leurs inquiétudes. C'est la glace de la ville et de la banlieue, si je puis m'exprimer ainsi, qui part le premier jour; celle du cours supérieur du fleuve descend en blocs énormes quelques jours après, et interrompt de nouveau les communications entre les deux rives. En outre, il faut encore qu'une grande partie des glaçons du lac Ladoga traversent Saint-Pétersbourg pour se rendre à la mer. Or, comme la Neva n'est large que d'un verste et a un courant très-faible, leur défilé se continuerait pendant près de deux mois, si bon nombre d'entre eux ne fondaient pas sur place. Souvent pendant les plus belles et les plus chaudes journées du printemps on voit tout à coup une île de glace flotter, à Saint-Pétersbourg, au milieu des barques qui descendent, remontent ou traversent le fleuve.

Les autres ports de la Baltique sont d'ordinaire ouverts à la navigation avant celui de la capitale de la Russie, et une flotte de bâtiments attend presque toujours dans le Sund l'heureuse nouvelle de la délivrance de Saint-Pétersbourg. Le jour où un navire étranger arrive dans la Neva est comme un jour de fête publique. Ce bâtiment reçoit un accueil d'autant plus empressé, que le plus souvent il apporte une foule d'objets de luxe; des oranges et des articles de mode, par exemple. Sa cargaison se vend à des prix élevés. D'autres le suivent bientôt, chargés de diverses denrées et marchandises. Au calme et au silence de la mort succèdent partout le bruit et le mouvement de la vie. Rien de plus grandiose et de plus saisissant — l'arrivée à Londres par la Tamise exceptée — que l'arrivée à Saint-Pétersbourg par la Neva; rien de plus animé que le spectacle qu'offrent à l'étranger qui débarque les deux rives de ce beau fleuve de cristal, garnis de bâtiments de toutes les nations, dont les équipages aux costumes et aux types variés sont occupés à transporter, à charger ou à décharger des marchandises.

N° 127. S. M. l'empereur de Russie donnant aux cadets le baiser de Pâques, à Saint-Pétersbourg. Par V. Timm.

Les quais de Saint-Pétersbourg sont une des belles choses de l'Europe. Pourquoi? Parce que le luxe est là dans la solidité. Des blocs de granit apportés dans un bas-fond pour y suppléer la terre, l'éternité du marbre opposée à la puissance de destruction du froid, donnent l'idée d'une force et d'une grandeur intelligentes. Saint-Pétersbourg est en même temps garanti contre la Neva et orné par les magnifiques parapets dont on a bordé cette rivière. Le plus beau et le plus fréquenté de tous les quais est le quai Anglais, qui va de l'ancienne à la nouvelle Amirauté. Il a été construit sous le règne de l'impératrice Catherine. Les maisons qui le bordent sont dignes du nom de palais. Elles ont été pour la plupart bâties par des Anglais, mais elles appartiennent presque toutes aujourd'hui à des grands seigneurs russes. C'est la promenade la plus aristocratique de Saint-Pétersbourg; on devrait l'appeler la promenade des Princes. Tous les jours l'élite de la cour et de la noblesse le remonte et le descend à pied plusieurs fois de suite. L'empereur et la famille impériale y rendent une quantité innombrable de saluts. Les lions russes y observent les lions français avec autant d'intérêt et d'attention qu'un naturaliste étudie un insecte; car ils les supposent toujours mieux instruits qu'eux des dernières variations de la mode parisienne, dont ils sont les serfs les plus humbles et les plus dévoués. Mais parmi tous les personnages curieux à des titres divers qu'un étranger ne doit pas manquer d'aller voir défiler devant lui sur le quai Anglais, les plus extraordinaires, physiquement parlant, sont sans contredit les valets de pied de l'impératrice. Jamais les badauds n'ont contemplé à une foire des géants pareils. Cependant on assure qu'ils ont un pouce de moins qu'un autre lion de la capitale, le tambour-major du régiment Semenoff, dont on peut admirer tous les jours la haute taille et la vaste corpulence à la parade de l'Amirauté. Ce n'est pas seulement à la parade et sur le quai Anglais que j'ai vu l'empereur; je l'ai rencontré à toute heure du jour, dans presque tous les quartiers de Saint-Pétersbourg, soit à pied, soit à cheval, soit en drochky ou en traîneau. Aucun autre souverain de l'Europe ne descend plus souvent, et surtout plus simplement dans la rue, que le successeur de Pierre-le-Grand. A le voir passer, on ne se douterait point que c'est le maître absolu de soixante millions d'hommes, si on ne le connaissait pas.

L'autre jour, appuyé sur le parapet du quai Anglais, je regardais couler la Neva, dont je ne me lassais pas d'admirer la limpidité, et, en la voyant si calme et si pure, j'avais peine à comprendre comment elle pouvait, plusieurs fois chaque année, devenir aussi furieuse et aussi terrible qu'on me l'avait dépeinte. Elle déborde souvent pendant l'automne, et non-seulement elle cause de grands ravages toutes les fois qu'elle sort de son lit, mais elle menace constamment Saint-Pétersbourg d'une ruine complète. Parmi les inondations dont l'histoire a conservé le souvenir, je mentionnerai seulement celles de 1726, 1752 et 1777. La plus terrible de toutes fut celle du 17 novembre 1824. Jamais, avant cette époque, les eaux ne s'étaient, de mémoire d'homme, élevées à une pareille hauteur. Le point qu'elles atteignirent est encore marqué dans la plupart des rues. Elles montèrent d'abord *innocemment*, pour me servir de l'expression d'un voyageur allemand, puis, poussées par un vent d'ouest des plus violents, elles se répandirent avec une rapidité furieuse sur toute la surface de la ville, élevant à chaque minute leur niveau menaçant. Les caves sont bientôt pleines, les rez-de-chaussée envahis; les piétons ont à peine le temps de se cramponner aux poteaux des réverbères et de se hisser sur les arbres; les voitures, abandonnées, flottent au courant sur les places, devenues des lacs, et dans les rues, transformées en torrents, entraînant avec elles leurs chevaux, qui se noient sans pouvoir se débarrasser de leurs harnais. Les maisons elles-mêmes n'offrent plus un asile sûr.

Un grand nombre de celles qui sont bâties en pierre s'écroulent sur elles-mêmes, minées par la base ; un plus grand nombre de celles qui sont bâties en bois, emportées par les eaux loin de l'emplacement qu'elles occupaient, voguent au hasard avec leurs habitants. Partout des débris heurtent des cadavres. Le long des quais, le danger est encore plus grand : on craint que tous les bâtiments à l'ancre dans la Neva ne rompent leurs amarres et ne viennent se briser contre les maisons et les palais qui bordent le fleuve. Déjà plusieurs barques en dérive ont pénétré dans l'intérieur de la ville. Le palais d'Hiver surtout est assailli par des va-

N° 128. Les baisers de Pâques, à Saint-Pétersbourg. Par V. Timm.

gues mugissantes dont l'écume jaillit presque jusqu'au toit (*gr. n°* 125). De larges et lourdes feuilles de fer battu, que l'ouragan a arrachées à la toiture des principaux édifices, s'entrechoquent dans l'air avec un bruit épouvantable. On est obligé de faire monter au second étage les chevaux et le bétail qu'on est parvenu à sauver. Personne ne peut quitter le lieu où il se trouve ; plus d'un père ignore le sort de ses enfants, plus d'un mari est séparé de sa femme. Impossible d'avoir aucune nouvelle : et les eaux montent toujours, et la tempête augmente avec violence, et le jour touche à sa fin...

La nuit fut terrible. La ville entière resta plongée dans une obscurité profonde. Chacun croyait sa dernière heure venue. Si les eaux eussent continué à monter, c'en était fait de Saint-Pétersbourg et de tous ses habitants. Quand le jour parut, elles commençaient à baisser ; mais quel spectacle il éclaira ! Je renonce à le décrire. Quelques chiffres en donneront une idée suffisante. On estime le nombre des victimes humaines à 480 — ce chiffre fut certainement plus élevé — celui des maisons détruites de fond en comble à 462, celui des maisons plus ou moins endommagées à 3,681 ; la perte totale dépassa 100 millions de roubles. Enfin les eaux, en se retirant, déposèrent partout une couche épaisse de vase dont les exhalaisons fétides engendrèrent une sorte de maladie pestilentielle qui exerça de grands ravages.

« Saint-Pétersbourg, dit M. Kohl, est à l'est du golfe de Finlande. Or, c'est de l'ouest que viennent les ouragans les plus violents ; les vents les plus dangereux refoulent donc contre la ville les eaux du golfe.

N° 129. Vase donné à M. Horace Vernet, à l'occasion des fêtes de Pâques par S. M. l'empereur de Russie.

Si le golfe était large à son extrémité, le péril ne serait pas grand ; mais malheureusement il se rétrécit de plus en plus jusqu'à l'emplacement qu'occupe la ville. Lorsque les vents soufflent de l'ouest, la masse d'eau qu'ils chassent devant eux s'oppose à l'écoulement de la Neva, qui descend directement de l'est. Or, les points les plus élevés de Saint-Pétersbourg ne sont pas à plus de 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau de la mer. Si la mer dépassait de 5 mètres son niveau ordinaire, elle inonderait toute la ville et les environs ; si elle le dépassait de 8 ou 10 mètres, elle noierait tous leurs habitants. Une semblable catastrophe est toujours imminente. Il suffirait, pour qu'elle arrivât, qu'un violent vent d'ouest soufflât au printemps pendant les hautes marées et au moment de la débâcle. Les glaces de la mer lancées à terre viendraient se briser contre celles du fleuve et broieraient la capitale de la Russie entre leurs masses pulvérisées. Les habitants de Saint-Pétersbourg connaissent le danger dont ils sont menacés, et ils y songent souvent avec effroi. Mais ils espèrent que ces trois conditions qui leur seraient si fatales — un vent d'ouest, une forte marée et une débâcle — ne se trouveront jamais réunies. Il y a, disent-ils, soixante-quatre vents différents, et il n'est pas probable que le vent d'ouest soufflera à l'époque d'une forte marée et pendant une débâcle... Cela n'est pas probable, mais cela est possible. Si les anciens habitants du delta de la Neva avaient légué à leurs descendants des observations météorologiques, on pourrait calculer combien de fois ces trois phénomènes naturels ont pu, en 1,000 ans, se produire simultanément. Quoi qu'il en soit, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'un jour

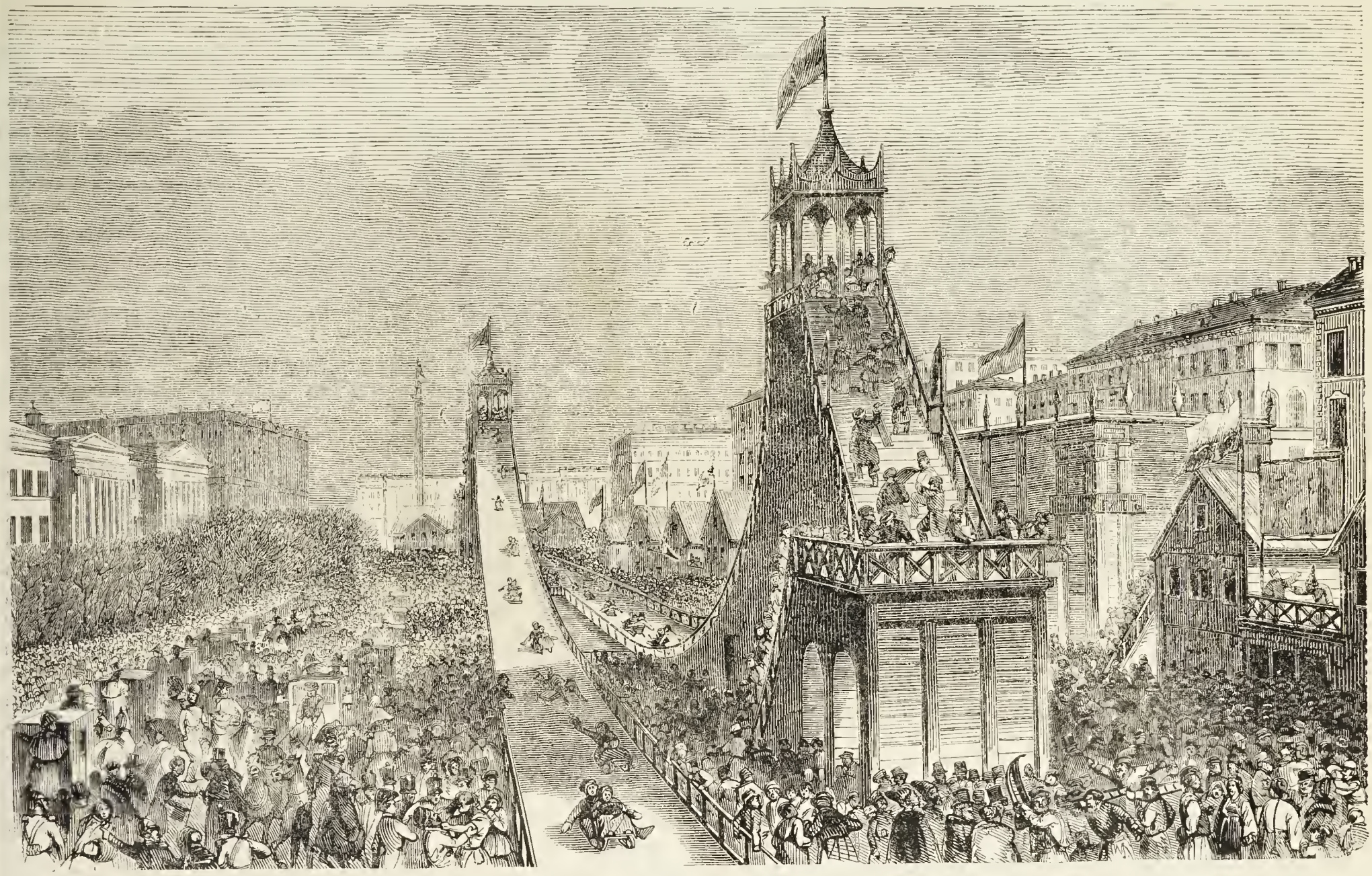
N° 130. Foire aux jouets et aux œufs de Pâques au Gostinnoï-Dvor et sur la perspective d'Alexandre-Nevski, à Saint-Pétersbourg. Par V. Timm.

de printemps Saint-Pétersbourg, qui a surgi comme un brillant météore au milieu des marais de la Finlande, ne s'y enfonçât aussi soudainement et ne s'y éteignît ainsi qu'un feu follet. Que Dieu le protége ! »

Il a besoin, en effet, de la protection divine, car, dans une telle conjoncture, aucun secours humain ne pourrait le sauver. Bien que les Russes ne se montrent guère disposés, quand ils ont pris un parti, à se laisser arrêter par des difficultés matérielles, il leur est impossible de creuser un nouveau lit à un fleuve aussi large et aussi fort que la Neva. On a souvent parlé de la construction de canaux qui conduiraient ailleurs les

eaux de la Neva et de digues qui arrêteraient celles de la mer, mais les hommes pratiques ont rejeté comme inexécutables tous les plans proposés. On n'a rien fait, parce qu'il n'y avait rien à faire, et Saint-Pétersbourg reste exposé à la merci des vents et des vagues. Dans certains quartiers, les inondations sont si fréquentes et surtout si soudaines qu'on n'est pas toujours sûr de pouvoir sortir de la maison où l'on est venu passer la soirée. L'eau est aussi redoutée dans la capitale actuelle de la Russie que le feu dans beaucoup d'autres villes, et des mesures sont prises pour informer tous les habitants du danger qu'ils courent toutes les fois que la Neva commence à monter au-dessus de son niveau ordinaire. Dès que les extrémités des îles sont inondées, on tire un coup de canon à l'Amirauté et on arbore des signaux du haut de toutes les tours. Les coups de canon se succèdent d'heure en heure jusqu'à ce que les eaux se soient retirées; de quart d'heure en quart d'heure, si, s'élevant au contraire, elles envahissent les quartiers les plus bas; de cinq minutes en cinq minutes et enfin de minute en minute lorsque la crue continue.

En quelques endroits, la Neva est toute couverte de barques de foin. Ces rustiques édifices sont plus grands que bien des maisons, et leur aspect m'a paru pittoresque et ingénieux. Ces barques, habitées par les hommes qui les conduisent, sont tendues de tapis de paille, espèce de sparterie qui, toute grossière qu'elle est, donne un air de pavillon oriental, de jonque chinoise au mobile édifice. Il se consomme à Saint-Pétersbourg une quantité considérable de foin, car le nombre des chevaux y varie de 30,000 à 40,000, sans compter ceux de la garnison. Le marché au foin mérite une visite. Il offre un spectacle vraiment curieux. En outre, il rappelle un souvenir historique intéressant. C'est le seul lieu de Saint-Pétersbourg où une insurrection populaire ait élevé une barricade. En 1832, les moujiks, décimés par le choléra, se persuadèrent — le peuple de Paris l'a bien cru aussi — que les médecins les empoisonnaient. Ils se révoltèrent, brisèrent les voitures destinées au transport des malades et se retranchèrent derrière leurs débris, résolus, disaient-ils, de massacrer tous les médecins. Le lendemain matin, en effet, ils attaquèrent le grand hôpital des cholériques, y entrèrent de force, jetèrent les médecins par les fenêtres et renvoyèrent les malades chez eux, convaincus qu'ils leur rendaient la santé et la vie avec la liberté. Cependant l'empereur, instruit de ce déplorable événement, arriva de Czarskoé-Selo. Il courut seul, sans escorte, dans une voiture découverte, au marché au foin. A son approche, les barricades



N° 131. Les montagnes de glace sur la place de l'Amirauté, pendant les fêtes de Pâques, à Saint-Pétersbourg. Par M. V. Timm.

tombèrent et s'ouvrirent. Il fit arrêter sa voiture devant le portail de l'église qui orne la place, et, après une courte prière, il ordonna à la multitude de s'agenouiller, de demander à Dieu le pardon de ses fautes et de conduire aux agents de police les chefs de l'insurrection... Ai-je besoin de te rappeler qu'il fut immédiatement obéi?

Parmi les différentes espèces de bateaux qui naviguent ou flottent sur la Neva, on remarque, outre les bateaux de foin et ceux non moins nombreux des blanchisseuses, les *sadoks* ou magasins de poissons. Ce sont de jolies maisons de bois proprement peintes, fixées sur une espèce de radeau et amarrées près des quais, avec lesquels elles communiquent par un léger pont de bois. L'intérieur se compose d'une grande salle ornée, selon l'usage, d'images et de lampes sacrées et garnie de poisson desséché, fumé ou gelé, selon la saison. De chaque côté s'ouvrent de petites chambres habitées par les propriétaires de l'établissement ou destinées aux amateurs qui désirent se régaler de poissons frais. En effet, derrière chaque sadok flottent toujours de grands réservoirs dans lesquels on conserve avec soin un certain nombre de poissons vivants. Les Russes sont très-friands de poissons, et ils aiment à les voir mettre tout vivants dans la poêle ou dans la marmite. La satisfaction de ce goût leur coûte souvent des sommes considérables. Tel sterlet du Volga, par exemple, qui, mort, se fût vendu à Saint-Pétersbourg 30 ou 40 roubles, s'y vend, vivant, de 100 à 300 roubles. Aussi le Lucullus qui l'achète ne manque-t-il pas de le montrer tout frétillant à ses convives avant de le livrer à son chef.

Mais il est temps que je te parle de quelques édifices publics qui se mirent dans les eaux de la Neva et dont je ne t'ai encore rien dit. Les plus intéressants, sans contredit, sont la Bourse et les Académies, bâties à peu de distance dans l'île Vassili.

Le mot russe *birsha* ou bourse sert à désigner en général tous les lieux où un certain nombre de personnes s'assemblent dans un but quelconque, même les places de voitures publiques. Quand on veut se faire conduire à la Bourse proprement dite, il faut avoir grand soin d'ajouter à ce substantif l'épithète *hollandaise,* car le peuple de Saint-Pétersbourg distingue ainsi de toutes les autres bourses celle où se réunissent chaque jour les négociants, probablement parce que ce fut sur l'emplacement qu'elle occupe que s'établirent à leur arrivée les marchands hollandais invités par Pierre-le-Grand, au commencement du dix-huitième siècle, à venir peupler sa nouvelle capitale.

La Bourse de Saint-Pétersbourg est l'un des monu-

15 centimes la livraison. 19e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

ments de cette ville le plus favorablement situé. Isolée de toutes parts, elle domine à la pointe de l'île Vassili une vaste terrasse circulaire formée par de superbes quais de granit (*gr. n°* 124). Elle tourne sa façade, ornée d'un groupe colossal dont Neptune est la principale figure, du côté de la forteresse, et tout autour règne un portique imposant, dont les énormes colonnes s'élèvent jusqu'à l'attique sous le toit. Des degrés assez nombreux mènent sous ce portique. Ses colonnes, d'ordre dorique Pœstum, sont au nombre de quarante-quatre, dix à chacun des deux frontispices et douze aux façades latérales. Sa longueur totale est de 39 mètres et sa largeur de 37. Commencée en 1806, elle n'a été terminée qu'en 1816. L'architecte qui l'a construite était Français et se nommait Thomon. Aux deux angles de la terrasse, d'où l'on découvre une vue étendue, s'élèvent deux colonnes rostrales de plus de 30 mètres de hauteur, décorées de proues de navire en fer et surmontées de vases gigantesques qu'on remplit de matières inflammables dans les illuminations publiques. Ces colonnes sont creuses, et on peut monter jusqu'au sommet par un escalier de fer. Les bâtiments qui ne tirent pas plus de 17 pieds d'eau peuvent arriver jusqu'à la Bourse. Leur chargement est facilité par deux descentes circulaires qui s'abaissent depuis les colonnes jusqu'au niveau du fleuve.

L'intérieur de la Bourse de Saint-Pétersbourg se divise en une grande salle et huit petites pièces destinées à différents usages. La grande salle, — éclairée par le haut, comme la Bourse de Paris, — n'offrirait de remarquable que ses dimensions colossales, si, à l'une de ses extrémités, ne s'élevait pas un autel toujours garni de bougies allumées, et devant lequel les marchands russes ont soin de s'incliner, parfois même de se prosterner, en entrant pour implorer la protection de tous les saints dans les affaires qu'ils se proposent d'entreprendre. Les vêtements modernes des fidèles forment, avec leurs longues barbes patriarcales, un contraste aussi curieux que les élégants tapis de Beauvais qui recouvrent les marches de l'autel avec la vieille statue noirâtre du saint en l'honneur duquel il a été élevé. Les marchands russes aimeraient encore mieux se laisser raser le menton que de faire rajeunir et badigeonner le protecteur de leurs spéculations. On remarque aussi dans cette salle un buste colossal d'Alexandre sur un piédestal élevé en granit poli.

La population habituelle de la Bourse de Saint-Pétersbourg manque en grande partie d'élégance et de distinction; car les juifs polonais, les Tartares et les Bokhariens, qui y affluent, n'ont certes ni la tournure, ni le langage, ni les manières d'un agent de change de la rue Ménars ou d'un négociant de la Cité de Londres; toutefois elle est intéressante à étudier pour l'observateur qui la connaît intimement et qui sachant interpréter sa pantomime muette, prête l'oreille à l'écho prolongé que quelques-unes de ses paroles prononcées à voix basse éveilleront dans les contrées du globe les plus éloignées. Il se fait dans cette salle des opérations colossales. Seulement, tout ce qui s'y dit haut est insignifiant. Mais, quand on y voit quatre ou cinq individus formant un groupe si serré qu'une souris ne pourrait pas y pénétrer et parlant piano, pianissimo, on peut être sûr qu'il se conclut là un marché de la plus haute importance.

Le commerce de Saint-Pétersbourg avec les pays étrangers emploie chaque année un capital d'environ 300 millions. Parmi les denrées indigènes exportées, le suif figure pour un tiers; le lin, la graine de lin, le chanvre et le cordage pour un cinquième; le blé pour un cinquième également; le fer et le cuivre pour un dixième, les cuirs pour un vingtième, le bois pour un vingtième, la potasse et l'huile pour des fractions considérables, etc. La valeur des marchandises importées par 1,500 à 1,700 navires, dont la moitié sont anglais, surpasse de 30 à 40 millions celle des marchandises exportées. Cette proportion n'est vraie que pour Saint-Pétersbourg, car tous les autres ports russes exportent beaucoup plus qu'ils n'importent. Les principaux articles importés sont le sucre et les cotonnades anglaises, ils forment presque la moitié des importations. Viennent ensuite le champagne (600,000 bouteilles par an vendues en Russie 9 millions de roubles), le tabac (8 millions), la soie (4 millions), les fruits (2 millions), le fromage (1 million), etc. Tous les objets importés

N° 132. Russie. — Le départ. Par M. Karl Girardet.

payent un droit d'entrée qui s'élève en moyenne à 33 pour cent, c'est-à-dire à un tiers de leur valeur totale. La Douane, située à l'ouest de la Bourse, sur la petite Neva, est entourée d'immenses magasins remplis de toutes sortes de marchandises. Du reste, l'île Vassili est le quartier principal des négociants; on y trouve surtout des colonies anglaises et allemandes.

C'est aussi sur l'île Vassili que s'élèvent les monuments consacrés aux sciences et aux arts. Pierre-le-Grand, pendant sa résidence en France, avait résolu de fonder dans sa capitale une Académie des sciences sur le plan de celle de Paris. Il ne put satisfaire ce désir qu'en 1725. Leibnitz, à qui il avait demandé un projet, le lui fit attendre jusqu'à cette époque. Cette Académie, depuis sa création, a compté plusieurs hommes éminents parmi ses membres. Qui ne connaît Pallas, Gmelin et Schubert? Ses trois divisions — mathématiques, histoire naturelle, histoire et statistique — comptent vingt et un professeurs, auxquels il faut ajouter les membres ordinaires et honoraires, et les correspondants étrangers L'empereur nomme le président et le vice-président.

Le monument actuellement occupé par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg n'a été achevé qu'en 1790. L'intérieur contient beaucoup de choses curieuses, outre les salles de réunion des académiciens. Il me faudrait au moins un volume pour te donner une idée sommaire de tout ce que j'y ai vu. J'ai visité 1° la bibliothèque; elle possède 100,000 volumes environ, et une nombreuse collection de manuscrits, au nombre desquels je dois une mention à ceux de Kepler, formant dix-huit volumes; 2° un musée égyptien; 3° un musée asiatique. On y remarque, outre le tribut en argent payé en 1828 à l'empereur par le roi de Perse, une riche collection de manuscrits chinois, mongols, mantchous, thibétains, arabes, persans, turcs et japonais; 4° un musée ethnographique; 5° une collection de médailles et de monnaies; 6° enfin un musée d'histoire naturelle, où j'ai surtout admiré le squelette complet, à l'exception d'un pied de derrière, d'un mammouth colossal, trouvé en 1803 par M. Adams, sur les bords de la Lena, dans la Sibérie, par 70° de latitude. C'est certainement une des principales curiosités de Saint-Pétersbourg. On ne sait pas comment cet animal antédiluvien a pu se conserver si bien pendant les siècles nombreux qui se sont écoulés depuis que son espèce a disparu de la surface du globe. Ce qui est positif, c'est qu'il sortit presque intact d'un énorme bloc de glace, et que sa chair était encore si fraîche, que les loups et les ours, alléchés par l'odeur, accoururent pour dévorer la carcasse. On assure même que les pêcheurs qui l'ont découvert s'en sont regalés.

Le Muséum de Pierre-le-Grand se trouve situé dans les mêmes bâtiments que l'Académie des sciences. On y a réuni une certaine quantité d'objets d'un médiocre intérêt, tels que : oiseaux empaillés, Tartares et Mongols en cire, la peau du domestique favori de Pierre, le cheval arabe que le fondateur de Saint-Pétersbourg montait à la bataille de Pultava, les deux chiens qui l'accompagnaient toujours, etc., etc. La seule salle qui mérite vraiment une visite, est celle de Pierre-le-Grand. Outre une figure en cire grande comme nature, et représentant le czar vêtu de l'habit de satin blanc qu'il portait le jour où il couronna sa Catherine bien-aimée, on y voit une curieuse collection d'objets divers fabriqués, sculptés, tournés, ciselés par Pierre-le-Grand lui-même dans ses moments de loisir. Ils sont peut-être plus étonnants et plus admirables que ceux qui m'avaient tant émerveillé et surpris à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul.

Si, au sortir de l'Académie des sciences, on descend le quai de l'île Vassili qui longe la grande Neva, en face du quai Anglais, on passe devant le Corps des Cadets, l'un des plus vastes édifices de Saint-Pétersbourg, dont je t'ai déjà plusieurs fois parlé[1]; puis devant l'obélisque de Roumantsof, qui fut érigé sur le Champ-de-Mars, en 1799, en l'honneur du feld-maréchal Roumantsof-Zadounaïski (le Transdanubien) mort le 6 décembre 1796 (vieux style). Élevé sur le Champ-de-Mars, il a été transféré vingt

[1] Obligé de supprimer, faute de place suffisante, de nombreux passages de cette lettre, je renverrai le lecteur désireux de connaître en détail les établissements militaires et universitaires de Saint-Pétersbourg au *Précis du système, du progrès et de l'état de l'instruction publique en Russie*, par M. de Krusenstern.

ans plus tard à l'île Vassili, vis-à-vis du musée fondé par le chancelier Roumantsof, le fils aîné du vainqueur des Turcs, au milieu de la place de l'Académie des beaux-arts, appelée aussi place Roumantsof. L'Académie des beaux-arts occupe un bel édifice construit sous la grande Catherine, par l'architecte Kakorinof, d'après les dessins de Lamotte et de Velten. Il a 70 pieds de hauteur et 400 de longueur. Sa façade, qui regarde la Neva, est ornée de colonnes et de pilastres; et deux superbes sphinx de granit, apportés d'Égypte, décorent le parapet qui lui fait face. On y compte trois cents élèves-pensionnaires; mais si on ajoute aux élèves les professeurs, les académiciens, les artistes qui y sont aussi logés, on arrive à un total d'environ mille locataires.

A propos des Académies, laisse-moi te dire quelques mots en passant d'un établissement non moins digne d'être visité, et qui ne se mire pas comme elles dans les eaux de la Neva. Je veux parler de la Bibliothèque impériale, située près de l'église de Kazan, sur une des plus belles places de Saint-Pétersbourg. Elle contient 400,000 volumes, et environ 15,000 manuscrits; savoir : 7,200 latins, 2,200 français, 1,957 slaves, 1,250 polonais et 1,800 allemands, sans compter les manuscrits orientaux. Cette magnifique Bibliothèque eut pour premier noyau la célèbre collection des comtes Zalouski, de Varsovie, devenue Bibliothèque publique, et dont Catherine II s'empara lors de la première prise de cette ville par Souwarow en 1794. Elle s'augmenta encore des autres dépouilles de la triste Pologne, à qui ses maîtres n'ont rien laissé de ce qui fut un peuple, et de quelques importantes acquisitions, entre autres celle du musée Dombrowski, si riche en précieux documents sur l'histoire de France recueillis pendant la révolution à la Bastille et à l'ancienne abbaye Saint-Germain. Enfin elle s'enrichit récemment (1827 à 1839) des bibliothèques orientales prises dans le Mausolée des rois de Perse à Ardibil, dans la mosquée d'Ahmed à Alkaltsikhe, dans Erzeroum et Bayezid, et des cadeaux faits aux czars victorieux par les schahs et les sultans vaincus.

CHAPITRE XIII.

KRONSTADT.

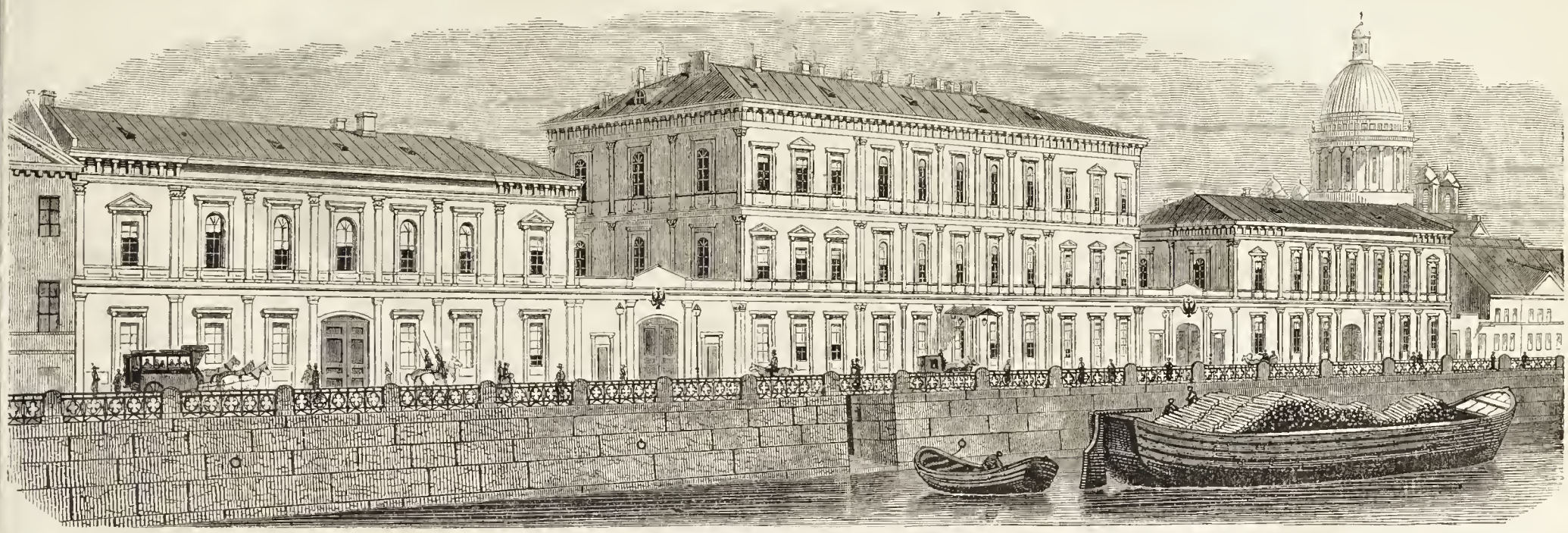
2 octobre 1846.

Je remplis consciencieusement mes devoirs de touriste. J'ai vu tout ce qu'il est permis de voir à un étranger dans l'enceinte de Saint-Pétersbourg. J'ai

N° 133. Courrier et cocher de la malle-poste impériale, à Saint-Pétersbourg. Par M. V. Timm.

visité toutes les résidences impériales des environs. Je ne pouvais pas décemment partir pour Moscou sans aller à Kronstadt, que je n'avais fait qu'entrevoir du pont du bateau à vapeur de Tornéa. Un matin donc, je suis monté sur *le Moscou*, qui m'y a conduit en deux heures. La distance est de sept lieues environ. L'hiver, on fait le voyage en voiture. Quand la Neva et la mer sont glacées à plus d'un mètre d'épaisseur, on brave impunément, avec un léger traîneau, et les vents et Neptune. Le trajet n'est pas sans danger cependant. Ainsi que Saint-Pétersbourg, Kronstadt est à fleur d'eau, et l'œil cherche en vain, le long des rivages du golfe, un rocher, une falaise, une grève battue par les vagues. Dès le début du voyage, on perd la terre de vue, on se trouve en pleine mer; et, comme l'air est souvent obscurci par la brume immobile, ou le brouillard que le vent traîne et roule dans sa course, ou la neige qui tombe à gros flocons, il faudrait charger son traîneau de boussoles et d'astrolabes autant qu'un navire au long cours. Heureusement le chemin, dans toute sa longueur, est marqué par une double rangée de grands poteaux peints en noir. De distance en distance, comme au mont Cenis, au Simplon, au Splügen, s'élèvent des *refuges* pour le voyageur surpris par la fatigue ou la tourmente. Ce sont des espèces de guérites pourvues d'une lanterne et d'une cloche. Il y a même, au milieu du trajet, dans une baraque en planches, un cabaret qui pourrait mettre sur son enseigne : *Donne à boire et à manger, loge à pied et à cheval.* Malgré ces précautions et ces secours, chaque hiver, des ouvriers, des soldats, partis à l'étourdie pour cette longue étape d'au moins six heures de marche, soit l'estomac vide, soit la tête échauffée par quelques verres d'eau-de-vie d'avoine, manquent le lendemain à l'appel de leur atelier ou de leur chambrée. Égarés par la nuit ou la neige, engourdis par la fatigue et le froid, s'ils s'arrêtent pour chercher le chemin, s'ils s'asseoient pour reprendre haleine, c'en est fait de ces malheureux. Leur sang se fige dans leurs veines, leur tête s'appesantit, leurs membres se paralysent, et, vaincus par les trompeuses douceurs d'un irrésistible sommeil, ils s'endorment pour ne plus s'éveiller.

La fondation de Kronstadt date de la même année que la fondation de Saint-Pétersbourg. En 1703, sur un banc de sable inhabité, qui se nommait l'île des Rats (*Retou-Sari*), et qui pouvait avoir une lieue de



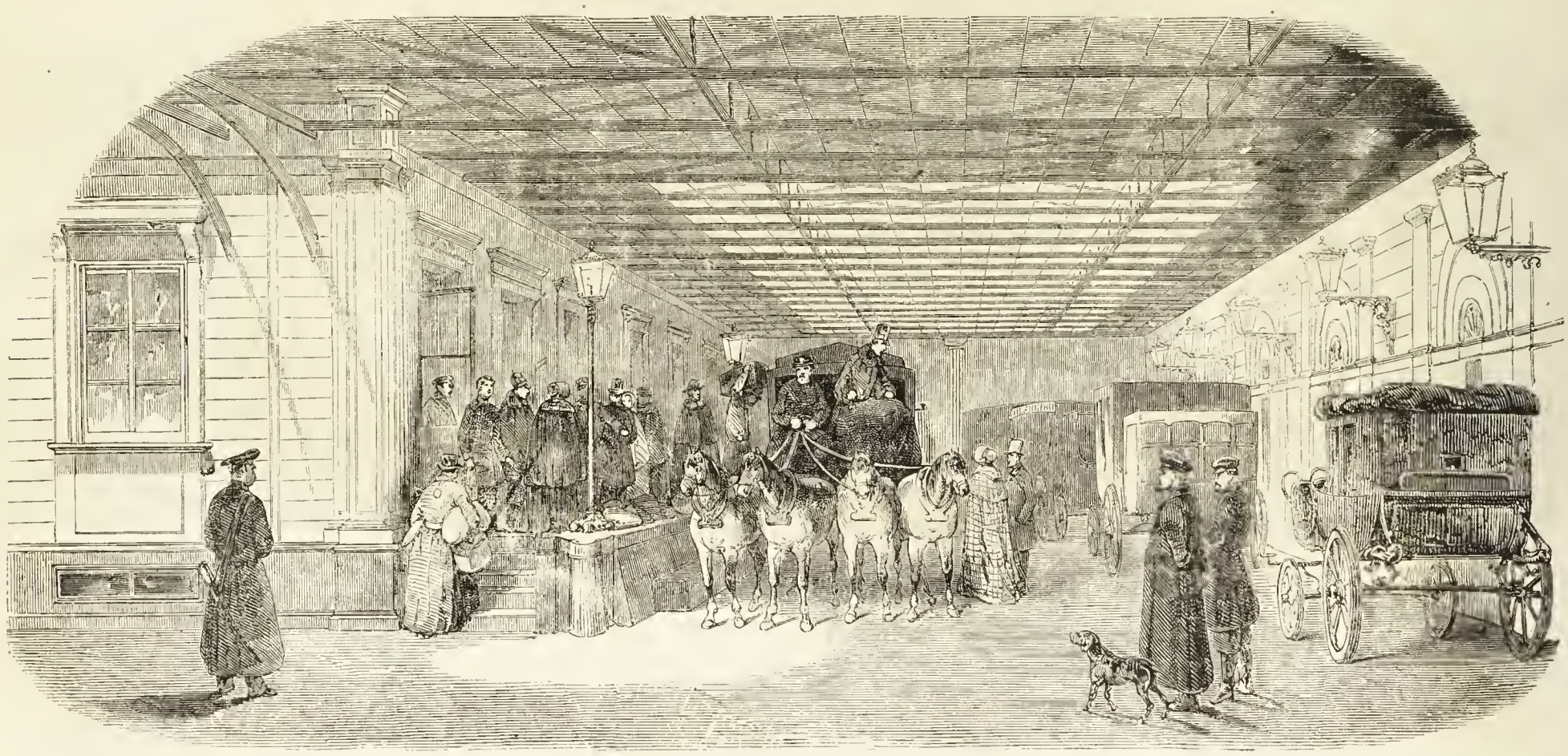
N° 134. Façade de l'hôtel des Malles-Postes à Saint-Pétersbourg. Dessin de M. Freeman.

diamètre, les Suédois avaient établi un poste fortifié pour gêner les travaux que Pierre-le-Grand commençait alors sur les rives de la Neva. De ce banc de sable, ils dominaient l'embouchure du fleuve, et, pour l'entrée ou la sortie, empêchaient toute navigation. Pierre résolut de s'en rendre maître, et, par un hardi coup de main, son favori Alexandre Mentchikoff délogea les Suédois de leurs retranchements. Ils abandonnèrent en fuyant l'étendard des janissaires, une marmite, et l'île des Rats fut dès lors appelée l'île de la Marmite (*Kotline*). Pierre comprenait toute l'importance de cet îlot désert, qui devait être la clef de la Neva, à son embouchure, comme l'était, à l'autre extrémité de son cours, à sa source dans le lac Ladoga, la forteresse de Schlüsselbourg. Il fit aussitôt construire une tour en bois, garnie de canons, sur un assez large écueil, qui bornait, en face de l'île, l'expasse ou chenal. Ce fort provisoire reçut le nom de Kronstadt, que prit ensuite la ville entière, dont Mentchikoff traça le plan et jeta les fondations sur la partie de l'île faisant face à Saint-Pétersbourg, et l'on nomma Kronschlott la tour en bois devenue un magnifique polygone en granit, à double batterie. Les successeurs de Pierre étendirent son ouvrage; Kronstadt grandit comme la capitale dont elle était le port et la citadelle. Ce fut la grande Catherine, dont la principale rue de Kronstadt porte le nom, qui commença à remplacer les palissades de bois par des murs de granit; et Paul Ier, en élevant un second château fort sur l'écueil appelé *Riesbank*, vis-à-vis du grand bastion qu'on nomme citadelle, compléta le système de défense du port, qu'entoure un môle solidement construit. Trop occupé de ses guerres sur le continent pour ne pas négliger la marine, l'empereur Alexandre ne fit rien pour Kronstadt, même après la paix générale. Mais, au contraire, plus prévoyant des chances de l'avenir, son

successeur a tourné sur cette place, et généralement sur les constructions maritimes, toute son attention, tous ses efforts. Au dire des hommes compétents, si l'on compare la situation de Kronstadt avant son règne et depuis, l'empereur Nicolas doit en être appelé le fondateur. C'est surtout après la grande inondation de 1827, qui a presque détruit les batteries, les fortifications et la ville elle-même, qu'on a entrepris les plus grands travaux, les plus vastes constructions, celle, entre autres, d'une digue générale, dont la hauteur, surpassant le niveau de l'inondation, doit mettre désormais Kronstadt à l'abri d'un si formidable danger.

Dans son état actuel, Kronstadt contient à peu près six mille habitants; mais elle a constamment une garnison de trente à quarante mille hommes, sans compter les forçats employés aux travaux du port, et les élèves de l'école maritime, appelée *des Pilotes des équipages de la Baltique*. Cette nombreuse garnison est principalement formée par les équipages de la flotte, qui sont à la fois matelots et soldats de marine; car, passant à terre six mois de l'année, tout le temps où la flotte est emprisonnée dans les glaces, les hommes de l'armée de mer doivent nécessairement cumuler ces deux fonctions, de matelot et de soldat, distinctes dans les autres marines. N'est-ce pas une cause de faiblesse relative? ou du moins l'éducation des matelots, partout longue et difficile, ne l'est-elle pas deux fois plus pour les Russes, qui n'ont chaque année que six mois d'exercice en mer? Je ne saurais décrire ni même indiquer toutes les constructions militaires de la place : forts, bastions, ravelins, casernes, pas même le rempart circulaire qui, malgré les trois cents bouches à feu dont il est hérissé, forme la promenade habituelle des habitants. Je ne saurais décrire davantage les constructions purement maritimes, tels que docks, bassins, chantiers, et les deux canaux de Pierre et de Catherine, qui coupent et enveloppent la ville de leurs eaux. Il faudrait être homme de science et s'adresser à ses pairs dans leur langue technique. Mais je dois au moins mentionner, comme un abrégé des forces et des services de la place, l'établissement impérial qu'on nomme *l'Amirauté*. Sa vaste enceinte, qu'entourent un canal et une grille de fer, renferme en constructions et en approvisionnements, tout ce qui constitue un grand arsenal de marine, tels que ceux de Brest et de Toulon. Je dois mentionner aussi l'hôpital général bâti depuis peu sur un plan très-vaste, puisqu'il renferme deux mille cinq cents lits, et que nul autre, dans nul pays, ne le surpasse par l'heureuse disposition, la bonne tenue et les soins donnés aux malades. Cet hôpital, que les Russes montrent avec une sorte d'orgueil, passe à juste titre pour un modèle. Il faut citer encore une circonstance particulière à Kronstadt et qui prouve tout à la fois, par le simple énoncé du fait, l'importance commerciale de son port pendant les mois où il est ouvert, de mai à novembre, et la tolérance religieuse que professe le gouvernement russe. Ce ne sont pas seulement des consulats de toutes les nations qu'on trouve à Kronstadt, ce sont aussi des temples pour tous les cultes. A côté de trois églises grecques, il y a dans la ville des chapelles protestantes, luthériennes, anglicanes, catholiques, puis une synagogue juive, et même une mosquée musulmane. Bernardin de Saint-Pierre eût vu réaliser sur ce banc de sable son rêve du *Café de Surate;* il eût trouvé des hommes de divers pays, de diverses races priant en paix, dans toutes les langues et sous toutes les formes, le dieu commun de l'humanité.

N° 135. Salle d'attente de l'hôtel des Malles-Postes à Saint-Pétersbourg, pour les voyageurs.



N° 136. Embarcadère de l'hôtel des Malles-Postes à Saint-Pétersbourg. Dessin de M. P. Blanchard.

Le port, que protégent de tous côtés les construc-

tions militaires et qui offre un abri sûr aux bâtiments de toutes dimensions, se divise en trois parties, qui ont leur destination spéciale : le port marchand, le port mitoyen ou du milieu et le port militaire. Le second sert à l'équipement et au radoub des navires. Le premier et le troisième indiquent leur emploi dans le nom même qu'ils portent. Pendant l'hiver, lorsque la navigation cesse dans toute la Baltique, le port marchand est, comme on le pense, fort abandonné. Tous les bâtiments de commerce fuient Kronstadt avant d'être bloqués par les glaces. On n'y trouve donc que quelques navires attardés par les avaries ou que l'hiver a surpris encore en chargement. Sans pavillons, sans voiles, sans haubans, presque dégréés et souvent penchés sur le flanc par le mouvement des glaces, ils font une triste figure dans leur bassin désert et morne. A voir de loin les mâts desséchés qui surmontent leurs coques enfoncées sous la neige, on dirait des croix plantées sur les tombeaux d'un cimetière.

Le port militaire, tout au rebours, est bien mieux peuplé pendant la morte saison qu'au temps où la mer est libre. C'est là que viennent hiverner, au retour des voyages du printemps, toutes les escadres russes qui n'ont pas la mer Noire pour champ d'évolutions. Ce long hivernage de six mois cause, dit-on, aux bâtiments russes une dégradation plus rapide que s'ils tenaient la mer dans des parages plus méridionaux. D'abord, quelques précautions qu'on prenne pour briser constamment la glace autour du corps des navires, il est impossible de les soustraire entièrement aux effets de cette lente et continuelle attaque. Ensuite le golfe de Finlande, qui n'est en quelque sorte qu'un large évasement de l'embouchure de la Neva, par laquelle s'échappe et se verse dans l'Océan cette mer intérieure nommée lac Ladoga, porte ses eaux douces jusqu'à la Baltique, et l'eau douce des fleuves ronge et dévore plus vite les embarcations que l'eau salée des grandes mers.

Kronstadt est la première station navale de la Russie. La seconde division de la flotte de la Baltique stationne dans la rade voisine du Réval, située à la pointe de l'Esthonie, et qui, également fortifiée, contient des bassins, des arsenaux et des chantiers. Le port le plus important peut-être après Réval, sur la côte méridionale du golfe de Finlande, est Baltisport, parce que c'est le premier qui soit ouvert à la navigation ; parfois même il n'est fermé que pendant quelques semaines. Sur la mer Noire, la principale station navale est Sévastopol, dans la presqu'île de Crimée : place naturellement très-forte, que l'art a rendue presque imprenable si l'on en croit les hommes compétents.

En 1839, date des derniers états que j'aie eus sous les yeux et depuis lesquels il ne s'est opéré aucun changement important, la flotte réunie de l'empire russe se composait de :

Vaisseaux de ligne.

5 vaisseaux de 100 canons et au-dessus et 2 en construction.	7
18 vaisseaux de 80 à 100 canons et 5 en construction.	23
20 — de 70 à 80.	20
Total.	50

Frégates.

4 de 60 canons.	4
20 de 36 à 50 canons.	20
1 en construction.	1
Total.	25

N° 137. Traîneau de voyage.

N° 138. Courrier russe (feldjæger) en téléga. Par M. V. Timm.

La flotte de la Baltique employait 30,800 matelots ; celle de la mer Noire, 19,800 Total : 50,600. Les flottes sont réparties entre les eaux du nord et celles du sud à peu près dans la proportion relative aux matelots, si ce n'est qu'il y a dans la mer Noire un plus grand nombre de petits bâtiments.

Les Russes ont, dans les stations de la Baltique, environ quinze bâtiments à vapeur, dont deux, *le Bokatir*, construit à Colpénas, et *le Kamtschatka* (600 chevaux), construit en Amérique, sont des frégates ; sur la mer Noire, ils en possèdent une vingtaine (dont plusieurs de la force de 240 et 260 chevaux) qui ont tous été construits en Angleterre et qui sont continuellement employés au ravitaillement des garnisons et au transport des troupes sur les côtes de la Circassie et de la Géorgie.

J'étais accompagné, dans ma visite à Kronstadt, d'un officier supérieur d'origine française, à qui j'avais été recommandé. Non-seulement il me fit tout voir, mais il me donna, sur tout ce qui parut m'intéresser, les renseignements les plus complets. Ainsi il m'expliqua le système de défense dont les travaux s'achèvent en ce moment. Pour couvrir Saint-Pétersbourg, qui s'est étendu sur la rive gauche de la Neva, contrairement aux plans de son fondateur et qui s'avance jusqu'à l'embouchure du fleuve, il fallait, me dit-il, barrer la navigation du golfe ; c'est ce que fait Kronstadt. Les grands navires qui s'arrêtent habituellement dans son port, doivent le traverser s'ils veulent s'approcher davantage de la capitale. Or ce port est fermé et défendu de telle sorte qu'il est impossible d'en forcer l'entrée, et la ville bâtie à l'est de l'île serait difficilement atteinte par des bombes lancées de la pleine mer à l'ouest. Il ne resterait à une flotte d'attaque d'autre tentative à faire que celle de forcer le passage par l'un des côtés de l'île. Mais le bras de mer du nord qui la sépare des côtes de Finlande, est absolument impraticable par la quantité de bancs et d'écueils dont il est parsemé. La nature s'est chargée de défendre elle-même ce passage. Quant au bras de mer du sud, entre le port de Kronstadt et les côtes de l'Esthonie ; comme les eaux y sont fort basses d'habitude, il faudrait, pour qu'une escadre passât sous le canon de tous les forts, en supposant une résolution si téméraire, il faudrait qu'elle fût favorisée à la fois par les vents d'ouest et par la marée montante. Mais, qu'elle ait la marée et le vent et qu'elle échappe aux feux croisés des batteries, que gagnerait-elle à passer? Sa ruine certaine, elle serait prise ou détruite tout entière ; car le vent qui l'aurait portée l'empêcherait de rebrousser chemin, et la marée descendante la laisserait à sec sur les récifs. Considérée comme ouvrage de défense, comme citadelle avancée de Saint-Pétersbourg, Kronstadt est une de ces places que la science militaire nomme imprenables, et, bravant derrière cet abri tout ennemi plus puissant qu'elle en pleine mer, la flotte russe, si jeune encore, peut continuer à croître et multiplier, à prendre des développements aussi rapides,

aussi formidables que l'empire même dont elle est dès à présent l'une des forces principales.

3 octobre.

Me voici de retour à Saint-Pétersbourg, achevant mes préparatifs de départ et mon examen de conscience. Cet examen ne me satisfait qu'à moitié. Si j'ai vu tout ce que le *Handbook* de Murray, qui a trop souvent copié Kohl sans le citer, signale à ma curiosité, en consultant mes notes je m'aperçois qu'il est une foule de choses non politiques dont je ne t'ai pas parlé. Malheureusement il ne me reste plus le temps de combler ces lacunes. Ma place est assurée. J'ai quelques visites à rendre et des formalités encore plus indispensables à remplir. Ma prochaine lettre sera, je l'espère, datée de Moscou. *Vale.*

CHAPITRE XIV.

DE SAINT-PÉTERSBOURG A MOSCOU.

Moscou, 7 octobre 1846.

En Russie, les malles-postes ont une double destination : en même temps qu'elles portent les lettres, ce sont de véritables diligences ; et, avec les stations gratuites, où se trouvent leurs relais — M. Louis Viardot en a décrit l'organisation dans les intéressants récits de chasses qui remplissent le chapitre XI — elles forment un *système de transport* assez rapide, assez confortable pour que beaucoup de voyageurs riches le préfèrent à leurs propres équipages.

Ce système de transport avait jusqu'à présent manqué d'un centre, et, dans la capitale de l'empire, l'étroite cour de l'hôtel des postes, où venaient s'arrêter les malles, ne répondait nullement à la magnificence des stations de province. Ce service d'ailleurs va s'agrandir en même temps que toutes les voies de communication à la faveur des deux grands travaux d'utilité publique qui sont, depuis quelques années, en cours d'exécution : le pont fixe, sur la Neva, et la construction d'un chemin de fer entre Saint-Pétersbourg et Moscou. Tous ces motifs ont décidé la construction d'un grand hôtel des malles-postes, tout récemment livré à sa destination et qui fait le plus grand honneur à son architecte, M. Cavos, d'origine espagnole.

L'hôtel des malles-postes est situé dans l'une des rues centrales les plus larges, les plus animées et les plus riches de Saint-Pétersbourg, la grande Morskaïa, et dans la partie de cette rue qui a la forme d'un quai parce qu'elle longe l'un des nombreux canaux qui coupent Saint-Pétersbourg en tous sens : le canal de la Moïka. Il se compose de trois corps principaux : celui du centre a deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, tandis que les deux autres n'en ont qu'un seul ; et ces derniers sont séparés du premier par de larges passages à portes cochères. La façade (*gr. n°* 134), prise de l'autre côté du quai, est dans le style qu'on nomme là-bas de la renaissance et qui peut, en effet, passer pour à peu près florentin. Elle offre un bel échantillon du genre d'architecture adopté pour la plupart des hôtels de la noblesse et qui convient à des constructions en briques revêtues de plâtre. Rien n'y manque : ni les grandes fenêtres à doubles châssis, ni le petit auvent de zinc au-dessus de la petite porte d'entrée. A Saint-Pétersbourg, en effet, comme à Londres, les équipages et les traîneaux viennent du dehors se ranger devant la porte dans la rue, et ne pénètrent pas à l'intérieur des hôtels par des portes cochères. Mais cette disposition un peu mesquine est du moins justifiée à Saint-Pétersbourg par la rigueur du climat. Les maisons étant chauffées, comme des serres chaudes, par des calorifères qui entretiennent jusqu'à la porte extérieure une chaleur égale et constante, il serait impossible d'y pratiquer les vastes issues de nos hôtels parisiens. Dans l'hôtel des malles-postes, c'est pour les passages latéraux qu'on a réservé les portes cochères. L'une sert à l'entrée, l'autre à la sortie des malles ; et les voyageurs arrivent sous un passage couvert en fer et vitres (*gr. n°* 134), bien abrité et bien chaud, jusqu'au perron de descente. Comme, dès la chute du jour, les cours, les salles et les ateliers sont éclairés au gaz, cette vive lumière, qui succède tout à coup à l'obscurité du dehors, avertit les arrivants qu'ils sont au terme du voyage. Ceux qui désirent aussitôt gagner leur logis trouvent, dans la cour même de l'hôtel, soit une calèche, soit un traîneau, suivant les saisons, qui les emmènent avec leurs bagages. Mais s'ils ne veulent pas, pendant la nuit, troubler le repos de leur maison ; s'il se trouve parmi eux un étranger encore incertain de son domicile, alors, dans l'hôtel même, sont préparées de jolies chambres rangées en dortoirs, d'un côté pour les hommes, de l'autre pour les femmes, où l'on peut paisiblement attendre le jour et réparer, avant de se montrer, le désordre d'un long voyage.

N° 139. Femme russe abandonnant ses enfants à des loups.

Tout cela est fort bien entendu et ne dépasse pas les limites du *comfort*. Mais ce qui arrive jusqu'au luxe et au faste, c'est la salle d'attente préparée pour les voyageurs (*gr. n°* 135), leurs parents, amis et connaissances ; la salle des douleurs et des joies, des larmes et du rire, celle où se passent les scènes déchirantes de l'adieu et les scènes enivrantes du retour. Une mosaïque à la vénitienne (*terrazzo*), trois rangées de colonnes, des glaces, des canapés, des fauteuils, des tapis en profusion font de cette salle d'attente un somptueux et splendide salon où pourraient se donner commodément repas, bals et concerts.

Il y a trente ans à peine, un voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou était une véritable entreprise aussi pénible que coûteuse. Entre les deux grandes villes, il n'existait alors qu'un chemin pareil à ceux que trouvent les voyageurs dans l'intérieur du pays, couvert, en certains endroits, de poutres transversales et sillonné presque partout d'ornières profondes. L'hiver seul, avec ses amas de neige, aplanissait les aspérités de cette route, que le dégel et la pluie rendaient impraticable. Il fallait quinze jours, ou trois semaines pour parcourir les 770 kilomètres qui séparent l'ancienne capitale de la Russie de la nouvelle, et on usait une voiture neuve à faire ce trajet. Aujourd'hui une magnifique chaussée, un peu dure à cause de la nature des matériaux employés, mais bien construite et bien entretenue, parcourue chaque jour par onze diligences, une malle-poste et une innombrable quantité de chariots, relie Saint-Pétersbourg et Moscou. J'ai pris la malle-poste qui coûte 80 francs. Je suis parti le soir à six heures de l'hôtel des postes de Saint-Pétersbourg, et le troisième jour au matin j'arrivais à la barrière de Moscou. Quand on voyage avec sa voiture, on doit se munir d'un padoroshna ; sinon, on n'obtiendrait pas de chevaux aux relais de poste. Le padoroshna est un ordre délivré par les autorités compétentes et enjoignant aux maîtres de poste de fournir des chevaux à celui qui en est porteur. Il indique le nom du pays où se rend le voyageur, la distance en verstes qu'il doit parcourir et le nombre de chevaux qu'il a le droit d'exiger, car il a payé d'avance tout le prix du trajet : on paye deux copeks de cuivre par verste pour chaque cheval.

La route de Saint-Pétersbourg à Moscou est triste et monotone. Une longue plaine, tantôt aride et sablonneuse, tantôt diaprée de quelques champs de verdure, de bois de sapins, de fougères, de terrains marécageux, voilà ce qu'on aperçoit dès qu'on a franchi la barrière de Saint-Pétersbourg, et qu'on revoit encore le lendemain et les jours suivants. On ne découvre rien de loin dans cette plaine, parce que tout y fait obstacle à l'œil : un buisson, une barrière, une maison vous cachent des lieues de terrain avec l'horizon qui les termine ; du reste, ici nul paysage ne se grave dans la mémoire, nul site n'attire les regards ; pas une ligne pittoresque, les plans sont rares, sans mouvement, sans lignes contrariées ; aussi ne contrastent-ils point entre eux. Sur un terrain dénué d'accidents, il faudrait au moins les couleurs du ciel méridional : elles manquent à cette partie de la Russie, où la nature doit être comptée absolument pour rien... Ce qu'on appelle les montagnes de Valdaï sont une suite de pentes et de contre-pentes aussi monotones que les plaines tourbeuses de Novgorod.

L'aspect des villages ne varie pas. Un village, c'est toujours deux lignes plus ou moins longues de chaumières en bois, régulièrement plantées à une certaine distance de la grande route ; car, en général, la rue du village dont la chaussée fait le milieu est plus large que l'encaissement de cette route. Chaque cabane, construite

en pièces de bois assez grossières, a le pignon tourné vers le chemin (*gr. n°* 168). Ces habitations se ressemblent toutes; mais, malgré l'inévitable ennui qui résulte d'une telle uniformité, un air d'aisance et de bien-être règne dans les villages. Ils sont champêtres sans être pittoresques. On y respire le calme de la vie pastorale. J'aime à me rappeler certains tableaux de genre que j'y ai contemplés avec plaisir. Cette jeune fille aux tresses flottantes, que sa mère conduisait à quelque *praznik* ou fête villageoise, rendez-vous ordinaire des amoureux et des promis, est devenue femme mariée et mère de famille. Elle porte le *kokochnik* des matrones, espèce de diadème à fond plein, qui couvre entièrement la tête et les cheveux, tandis que le *kokochnik* des vierges reste ouvert par le sommet. Pour faire jouer son dernier né aux pâles rayons d'un soleil oblique (*gr. n°* 143), elle s'est assise à la porte de l'*isbâ*, que son mari a élevée rapidement avec l'aide de ses parents et de ses voisins, mais qu'au besoin, seul et sans autre outil que sa hache, il eût construite tout entière. Des fondations au faîte, cette cabane est en bois. Murailles, toiture, escaliers, tout se fait avec les mêmes matériaux coupés dans la forêt voisine (*gravure n°* 141). Il n'entre de briques dans une *isbâ* que pour la construction du poêle qui chauffe toute la maison, qui est la cuisine commune et de plus le coucher de toute la famille, car le paysan russe, connaissant à peine le luxe des lits, dort l'hiver sur son poêle et l'été sur son banc. Du reste, les isbâs sont assez spacieuses, bien distribuées et proprement tenues, quoique les animaux domestiques en occupent souvent le rez-de-chaussée.

Hors des villages, les distractions sont rares. De temps en temps, on rencontre soit des caravanes de 30 et 40 chariots marchant à la suite l'un de l'autre et transportant d'une ville à l'autre les denrées de l'Europe et de l'Orient, soit un courrier ou feldjäger, télégraphe vivant qui va porter en téléga un ordre à un autre homme aussi ignorant que lui de la pensée qui les fait mouvoir : cet autre automate l'attend à cent, à mille, à quinze cents lieues dans les terres. Le *téléga* mérite une description : c'est un petit chariot découvert, à quatre roues, à deux bancs posés sur ses essieux, sans ressorts ni soupentes, ni rien qui les remplace. Le premier banc est réservé au postillon ou au cocher, qui change à chaque relais; le second, au feldjäger ou voyageur : c'est l'unique voiture qui puisse résister aux chemins de la Russie lorsque le traînage est passé. Mais, si cette voiture résiste aux chemins, qui peut résister à cette voiture? Quand trois chevaux vous emportent à grand train, ce ne sont pas des cahots qu'on éprouve, ni des balancements, ni des secousses. Ces mots n'ont aucun sens. On est littéralement et continuellement lancé en l'air, comme Sancho Pança sur sa couverture. Il y a de quoi déraciner le diaphragme, et, dans ces perpétuels sauts de carpe, il faut prendre grand soin de ne pas avoir la langue coupée entre les dents. Je m'étonne d'une chose : en Russie, où la peine de mort est abolie nominalement, on s'évertue à chercher des châtiments qui la remplacent, qui soient la chose sans le mot; par exemple, trois ou quatre mille coups de verges. Que ne condamne-t-on le coupable à parcourir cent lieues de suite en *téléga?* il sera mort, j'oserais presque en répondre, avant la fin du voyage (*gr. n°* 138).

Toutes les rencontres que le voyageur fait sur les routes russes ne sont pas pour lui des distractions; souvent on voit venir à soi une troupe de prisonniers et de condamnés conduits en Sibérie (*gr. n°* 140). La Sibérie! que de tristes souvenirs ce mot a le pouvoir d'évoquer! que de douloureuses pensées il inspire!..... Je te l'ai déjà dit, l'empereur de Russie est tellement absolu qu'il peut envoyer en Sibérie sans jugement tous ceux de ses 60 ou 70 millions de sujets dont il croit avoir le droit de se plaindre..... On assure que le nombre des exilés s'est déjà élevé, sous son règne, à 250,000 individus — le quart d'un million d'hommes — condamnés, la plupart, pour délits politiques directs ou indirects[1].....

Hâtons-nous de détourner les yeux de cet affreux spectacle, et reportons-les, ainsi que nos pensées, sur quelque scène champêtre. Voici un petit tableau tout fait qui a un caractère russe bien prononcé. Deux femmes, une jeune et une vieille (*gr. n°* 142), s'apprêtent à monter sur le bateau d'un batelier-passeur. Comme les marins de Kronstadt, le batelier-passeur ne fait son métier que la moitié de l'année, du mois de mai au mois d'octobre. Une fois la gelée venue, sa barque devient inutile, mais aussi qu'elle est nécessaire au printemps et pendant l'été, car les ponts sont aussi rares en Russie que les routes, et sans lui, chaque ruisseau, grossi par la fonte des neiges et alimenté par les pluies du printemps, deviendrait une frontière infranchissable, et ferait des riverains des nations étrangères.

En cherchant à me représenter ce que doit être l'hiver en Russie, quand le jour ne dure que quelques heures, quand le vent souffle avec violence, quand la terre est couverte d'un épais linceul de neige, quand le thermomètre est tombé à vingt degrés, quand les loups affamés rassemblés en grandes troupes parcourent les campagnes désertes, je me rappelai un procès célèbre que j'avais lu l'année précédente dans les *Criminal Gesichten*, publiés par Karl Müchler de Berlin. Le 17 novembre 1807, à une heure de l'après-midi, un traîneau attelé d'un cheval s'arrêta à la porte de l'une des premières maisons d'un village de l'Esthonie. Une paysanne était assise dans ce traîneau. Bien que le froid fût très-vif et que la neige tombât à gros flocons, elle restait immobile. On accourut à son secours. On la croyait morte, elle n'était qu'évanouie. Dès qu'elle eut repris l'usage de ses sens, on l'interrogea. Elle raconta qu'elle était partie le matin seule avec ses trois enfants, pour aller voir dans un village éloigné une tante malade; qu'elle avait été poursuivie par une bande de loups, et qu'elle s'était vue forcée de leur abandonner successivement ses trois enfants (*gr. n°* 139). Parmi les personnes qui entendirent cet horrible récit, se trouvait un jeune homme nommé Frantz Pohling. Il tenait à la main une hache avec laquelle il fendait du bois au moment de l'arrivée du traîneau. S'avançant brusquement devant cette femme :

« Malheureuse! lui dit-il d'une voix profondément émue, tu as fait une pareille chose!... Tes enfants, tes trois enfants, tu les as tués!... tu les as jetés aux loups!... tu les as sacrifiés pour te sauver, tu n'as pas eu le courage de mourir avec eux! Femme, tu es indigne de vivre. A genoux, à genoux! et prépare-toi à recevoir le châtiment de ton crime! »

En vain elle demanda grâce, en vain elle tendit des mains suppliantes aux paysans, muets et impassibles témoins de cette scène.

« Tes prières seront inutiles, femme, dit le jeune homme d'un air inspiré, c'est Dieu qui m'institue ton juge et ton bourreau, c'est Dieu qui m'ordonne de te punir, je ne veux pas lui désobéir. Recommande-lui donc ton âme, car sa miséricorde est infinie et lui seul peut te pardonner. »

La condamnée se jeta à genoux, et voyant qu'il ne lui restait plus aucune espérance de salut, elle récita d'une voix lente, pour prolonger son existence de quelques secondes, l'oraison dominicale. Dès qu'elle en eut achevé les dernières paroles : *sed libera nos a malo, —Amen,* dirent les assistants... la hache s'abaissa, et au même instant la tête de la jeune femme roula sur le plancher aux pieds de son bourreau.

Trois mois après, Frantz Pohling comparaissait devant la haute cour criminelle sous l'accusation d'assassinat. Il s'était constitué volontairement prisonnier. Lorsque le magistrat qui présidait la cour l'interrogea, il lui répondit en ces termes :

« J'ai commis cette action que vous appelez un crime en présence de plus de trente témoins; y en aurait-il eu cent, y auriez-vous été, j'aurais agi de même. Songez-y, monsieur, cette femme indigne du nom de mère avait jeté en pâture aux loups ses trois enfants. Une telle femme est cent fois plus coupable qu'un voleur ou qu'un assassin ordinaire. Elle méritait la mort. Quand un danger menace ses petits, la poule étend

N° 140. Russie. — Prisonniers et condamnés conduits en Sibérie.

[1] Je n'ai pas besoin de dire que je supprime ici un long passage de cette lettre relatif au gouvernement russe (Ad. J.).

ses ailes pour les protéger, la jument mord et rue. Je ne me repens nullement de ce que j'ai fait; et si vous me condamnez à mort, j'aurai du moins la consolation de penser que j'ai puni un grand crime. »

Les débats d'un pareil procès ne pouvaient pas être fort longs. Le soir du même jour, Frantz Pohling, déclaré coupable d'assassinat, s'entendit condamner à la peine capitale. Mais, avant de recevoir son exécution, la sentence de mort passa sous les yeux de l'empereur avec toutes les pièces du procès. Alexandre se fit rendre un compte détaillé de cette affaire, qui l'avait vivement ému, et loin de ratifier la condamnation prononcée par la cour, il la commua en celle de dix années de détention. Quelques mois après, le jeune Pohling fut rendu à sa famille, à l'honneur et à la liberté.

Les paysans que l'on rencontre sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou appartiennent presque tous à la couronne. Sont-ils plus heureux que s'ils appartenaient à des particuliers? Les uns l'affirment, les autres le nient. « Quoi qu'on en ait dit, écrivait M. Hommaire du Hell en 1839, le serf de la couronne n'est ni malheureux ni misérable, et l'esclavage ne peut être que favorable à la vie matérielle et animale, la seule qui soit encore comprise par la plus grande partie des Russes. A part les années de grande disette, qui déciment souvent le pays, le paysan a son existence assurée, son chez lui, son bétail, son champ et son sarrasin; et, si l'on veut juger du bien-être par l'absence des souffrances morales et physiques, il peut être considéré comme plus heureux que les paysans libres des autres États de l'Europe. Nourri selon ses besoins, bien chauffé pendant l'hiver, l'esprit dégagé de toutes ces inquiétudes d'avenir qui remplissent chez nous la vie des prolétaires, doté par la nature d'une constitution robuste, il possède tous les éléments de ce bonheur négatif qui repose sur l'ignorance et sur le sommeil de tout sentiment de dignité humaine. D'un autre côté, l'esclave est si sobre, il lui faut si peu de chose pour vivre, ses besoins sont tellement bornés, que la pauvreté, comme elle existe dans nos pays civilisés, est une exception des plus rares en Russie. Mais toutes ces conditions d'existence forment une vie essentiellement brutale, et l'être le plus malheureux de la France ne voudrait certainement pas échanger son sort contre celui du paysan moscovite. »

Les serfs de la couronne sont administrés par un ministère spécial, dit des domaines de la couronne, créé le 1er janvier 1838, et présidé par le général comte Kisilew. D'après la loi ils doivent payer annuellement en impositions à la couronne 15 roubles par âme mâle; mais, grâce à l'avidité des employés, cette taxe s'élève presque toujours à 30 et 35 roubles. Outre ces contributions, ils sont soumis au recrutement militaire et à des corvées pour l'entretien des routes et les travaux publics; et de plus, ils peuvent être mis en réquisition pour le transport et la nourriture des soldats. En échange de toutes ces charges, ils reçoivent de la couronne la terre qui leur est nécessaire pour leur subsistance. Du reste, ils jouissent d'une liberté presque complète. Simplement attachés au sol, ils sont maîtres de leur temps, et peuvent même obtenir la permission d'aller dans les villes et chez les propriétaires exercer une industrie quelconque. Si sur certains points ils gémissent dans la misère et le dénûment, cela tient uniquement soit à l'avidité et à la corruption des employés et des administrateurs, soit au manque de débouchés pour les produits du sol, et non à la loi même qui règle l'esclavage.

N° 141. Paysan russe bâtissant sa maison. Par M. Rousset.

» Sous le rapport moral comme sous le rapport matériel, ajoute le voyageur ci-dessus cité, la condition des esclaves des terres seigneuriales est moins satisfaisante que celle des esclaves de la couronne. Ils sont soumis à l'arbitraire et à des vexations sans nombre, surtout lorsqu'ils appartiennent à de petits propriétaires, ou qu'ils sont sous la dépendance immédiate des intendants. Il existe bien, il est vrai, des règlements très-sévères pour les protéger contre les exigences de leurs seigneurs; mais ceux-ci, par leur position sociale et les emplois qu'ils occupent, n'en sont pas moins tout-puissants, et quelque abus qu'ils fassent de leur autorité, ils sont toujours sûrs de l'impunité. Grâce à la vénalité de la justice, ils savent que tout recours contre eux devient inutile. Nous devons toutefois le reconnaître, les seigneurs se conduisent souvent à l'égard de leurs serfs avec la plus grande humanité, et ils ont fini par comprendre qu'en s'intéressant à leur bien-être ils travaillent à l'augmentation de leur propre fortune.

» Les esclaves particuliers payent à la couronne 8 roubles d'imposition par tête mâle, et doivent donner la moitié de leur temps à leurs maîtres. Ils travaillent ordinairement pour ceux-ci trois jours par semaine, et pour eux-mêmes les trois autres jours. De son côté, le propriétaire leur accorde cinq à six hectares de terre, et souvent plus; et tous les produits qu'ils en retirent leur sont acquis légalement en pleine et entière propriété. Ils sont, en outre, tenus de fournir tous les gens nécessaires au service domestique de leur maître, et de se soumettre à une foule de corvées qui dépendent entièrement du caprice de ce dernier. Un paysan ne peut quitter son village qu'avec la permission de son propriétaire, et s'il exerce un métier, n'importe où, il est astreint à payer une redevance annuelle, qui atteint souvent un chiffre considérable, selon les bénéfices qu'il est censé pouvoir réaliser. Cette redevance s'appelle l'*obrock*, et s'élève, terme moyen, pour les agriculteurs et les hommes de peine, à 50 roubles par an. Mais, quelque position que le serf parvienne à acquérir par son habileté et son esprit, il n'en est pas moins dans la dépendance la plus absolue, et à la première sommation il doit tout quitter pour retourner dans son village. Il n'a pas même le droit de prendre femme sans le consentement de son maître. Les mariages se font ordinairement de très-bonne heure, et par l'intermédiaire de l'intendant, qui ne consulte jamais les parties, et dont le seul but est d'amener une augmentation rapide dans la population de son village. On estime, terme moyen, le prix d'une famille entière de 600 à 1,000 francs.

» On a souvent parlé du dévouement et de l'attachement sans bornes que les serfs portent à leurs seigneurs; je doute que ces sentiments aient jamais existé. En tout cas, ils n'existent plus aujourd'hui. Les esclaves n'envisagent plus avec la même résignation, la même apathie l'humble place que la Providence leur a accordée en ce monde; l'administration plus libérale qui régit les paysans de l'empire a fait germer en eux des idées d'indépendance, et ils ont tous actuellement l'ambition d'entrer dans le domaine de la couronne, ce qui, à leurs yeux, équivaut à une émancipation. Cette tendance de la population serve à se détacher de la noblesse privilégiée est un fait de la plus haute importance, et si l'empereur parvient à maîtriser, ou plutôt à régler ce grand mouvement social de manière qu'il s'opère sans secousse, il aura rendu à la Russie un service signalé, et puissamment travaillé à la régénération et à l'avenir de son peuple. »

N° 142. Batelier-passeur russe. Par M. Rousset.

Sur les soixante millions d'habitants que possède l'empire russe, les derniers recensements officiels constataient : 44,826,589 serfs, ainsi divisés :

	Hommes.	Femmes.
Serfs de la couronne et ses apanages.	10,441,399	11,022,595
Serfs des terres seigneuriales. .	11,403,722	11,958,873

530,000 ecclésiastiques, y compris leurs familles.
1,115,775 nobles, ainsi divisés :

	Hommes.	Femmes.
Noblesse héréditaire.	284,731	250,424
Noblesse personnelle.	78,922	74,273
Employés, soldats en congé. . . .	187,047	237,443

252,061 marchands.
2,787,904 bourgeois.

L'aristocratie russe a un caractère tout particulier. La noblesse en Russie n'est pas exclusivement, comme dans les autres États de l'Europe, une conséquence de la naissance; chaque homme libre peut devenir noble en servant l'État, soit dans le civil, soit dans le militaire, avec cette seule différence que le fils d'un noble obtient un grade peu de temps après son entrée au service, tandis que celui d'un roturier ne l'obtient qu'au bout de douze ans, à moins qu'il n'ait l'occasion de se distinguer, occasion qui, du reste, est facile à trouver pour ceux qui veulent ou peuvent l'acheter. Quand on a un rang, c'est-à-dire quand on est admis dans le tchin, ne fût-ce que dans la quatorzième classe, celle des employés, on devient noble et l'on jouit de tous les priviléges accordés à la noblesse sur le même pied qu'un comte de l'empire, à cela près qu'on ne peut avoir d'esclaves à soi avant d'être parvenu au grade d'assesseur, à moins qu'on ne soit né gentilhomme. « Cette trop grande facilité à obtenir les priviléges de la noblesse a donné naissance, ajoute M. Hommaire du Hell, à une aristocratie subalterne, la plus insupportable et la plus oppressive qu'il soit possible d'imaginer, et a multiplié à l'infini le nombre des employés attachés aux différentes administrations. Tout Russe qui n'est pas serf doit naturellement servir, ne fût-ce que pour obtenir le rang de la quatorzième classe, car autrement il retomberait, à peu de chose près, dans la catégorie des esclaves, ne jouirait plus d'aucune protection sérieuse, et se trouverait exposé aux vexations continuelles de la noblesse et des administrations. Aussi, bien des individus s'estiment-ils heureux d'accepter 60 francs de traitement annuel pour avoir la permission de travailler dans un bureau, et il en résulte que les employés subalternes sont forcés de voler pour pouvoir subsister. Telle est une des principales causes de la vénalité et de la triste condition des administrations de la Russie. »

Les marchands et les bourgeois, qui constituent aujourd'hui le futur noyau du tiers état russe, sont exclusivement absorbés par le commerce et les intérêts pécuniaires. La noblesse les méprise presque autant que les esclaves, et ne leur épargne ni injustices ni avanies; mais en présence de l'esclavage et de la condition des soldats, ils regardent leur sort comme l'idéal du bonheur. L'empereur Nicolas a cherché, durant ces dernières années, à relever leur corps dans l'opinion publique, en leur accordant plusieurs prérogatives qui n'appartiennent qu'à la noblesse; ses efforts, toutefois, n'ont eu jusqu'à présent que peu de résultats. Le seul moyen d'entourer de considération cette classe importante, serait de lui ouvrir la carrière de la noblesse sans l'assujettir au service du gouvernement. Et certes, un individu qui contribue à développer le commerce et l'industrie de son pays, a pour le moins autant de droits aux titres qu'un écrivain de chancellerie, dont la vie se passe à tromper ses supérieurs et à voler ceux qui ont affaire à lui.

Les marchands russes et étrangers établis en Russie sont partagés en trois catégories distinctes appelées *guildes*.

Ceux de première guilde doivent justifier d'un capital de 50,000 roubles. Ils ont le droit de posséder des manufactures, des maisons de ville et de campagne et des jardins. Leur commerce peut s'étendre à l'intérieur et à l'extérieur de l'empire; ils sont affranchis des peines corporelles; enfin, comme les nobles héréditaires, ils ont la faculté d'atteler quatre chevaux à leur voiture; mais ils payent 3,000 roubles de patente. Leur nombre s'élevait à 889 en 1839.

N° 143. Famille de paysans russes. Par M. Roussel.

Ceux de seconde guilde sont tenus de faire preuve d'un capital de 20,000 roubles; ils ne trafiquent que dans l'intérieur de l'empire. Ils peuvent être propriétaires de fabriques, d'hôtels, de bateaux, mais il leur est défendu d'avoir plus de deux chevaux à leur voiture. Ils étaient 1,874 en 1839.

Ceux de troisième guilde, dont on n'exige qu'un capital de 8,000 roubles, font le commerce de détail dans les villes et les campagnes, tiennent des auberges et des métiers de fabrication, et fréquentent les foires comme boutiquiers. On en comptait 33,808 en 1839.

Les paysans qui se livrent au commerce ne sont astreints à justifier d'aucun capital.

. . . . . .

Le lendemain de mon départ de Saint-Pétersbourg, j'ai vu briller, sur les bords du Volchow, les globes dorés des églises de Novgorod, ou la ville neuve. C'est aujourd'hui la plus vieille des villes russes. A la voir on ne se douterait guère qu'elle a été la capitale de la Russie. Elle n'est plus que le chef-lieu d'un gouvernement secondaire, et sa population, qui décroît constamment, ne dépasse pas 7,000 habitants.

De Novgorod à Moscou on ne trouve que deux villes, Tarjok et Tver. On peut y ajouter Wishnoï-Wolotschok, quoiqu'on ne lui donne que le titre de bourgade. Tarjok est célèbre par ses merveilleux ouvrages de cuir et par ses côtelettes de gélinottes. Tver plaît aux voyageurs par sa charmante situation, par ses coupoles bleues et dorées, par les toits de ses édifices, aplatis comme des toits de villas italiennes et peints en vert. Wishnoï-Wolotschok est une riche et active bourgade située au bord d'un vaste canal qui rejoint l'une à l'autre plusieurs rivières, le Volga à la Tverza, et le Wolchow à la Neva. Chaque année plus de mille bateaux chargés de marchandises suivent le cours de ce canal, et Wolotschok est l'une de leurs principales stations. Au pied des murs de Tver on passe sur un pont de bateaux le Volga, qui serait le plus grand fleuve de l'Europe, surpassant même le Danube par la longueur de son cours et la largeur de ses rives, si, franchissant la frontière de l'Asie, il n'allait se perdre dans la mer Caspienne.

Enfin, le matin du troisième jour, aux rayons du soleil levant, on aperçoit de loin Moscou, ses tours, ses murs, ses églises.

« Cette première vue de la capitale de l'empire des Slaves, qui s'élève brillante dans les froides solitudes de l'Orient chrétien, produit, dit M. de Custine, à qui j'emprunte la description suivante, une impression qu'on ne peut oublier.

» On a devant soi un paysage triste, mais grand comme l'Océan, et pour animer ce vide, une ville poétique, et dont l'architecture n'a point de nom comme elle n'a point de modèle.

» Pour bien comprendre la singularité du tableau, il faut vous rappeler le dessin orthodoxe de toutes les églises grecques. Le faîte de ces pieux monuments est toujours composé de plusieurs tours, qui varient dans leur forme et dans leur hauteur, mais dont le nombre

N° 144. Danse de Bohémiens moscovites. Par M. V. Timm.

est au moins de cinq. Ce nombre sacramentel est quelquefois beaucoup plus considérable. Le clocher du milieu est le plus élevé; les quatre autres, maintenus à des étages inférieurs, entourent avec respect la tour principale. Leur forme varie. Le sommet de ces donjons symboliques ressemble assez souvent à des bonnets pointus posés sur une tête. On peut aussi comparer le grand clocher de certaines églises, peint et doré extérieurement, à une mitre d'évêque, à une tiare ornée de pierreries, à un pavillon chinois, à un minaret, à une toque de bonze; souvent aussi c'est tout simplement une petite coupole en forme de boule, et terminée par une pointe. Toutes ces figures plus ou moins bizarres sont surmontées de grandes croix de cuivre travaillées à jour, dorées, et dont le dessin compliqué rappelle un peu les ouvrages en filigrane. Le nombre et la disposition de ces campanilles ont toujours un sens religieux, ils signifient les degrés de la hiérarchie ecclésiastique; c'est le patriarche, entouré de ses prêtres, de ses diacres et sous-diacres, élevant entre la terre et le ciel sa tête radieuse. Une variété pleine de fantaisie préside au dessin de ces toitures plus ou moins ornées, mais l'intention primitive, l'idée théologique y est toujours scrupuleusement respectée. De brillantes chaînes de métal dorées ou argentées unissent les croix des flèches inférieures à la flèche de la tour principale; et ce filet métallique tendu sur une ville entière produit un effet impossible à rendre, même dans un tableau, à plus forte raison dans une description, car les mots restent presque aussi loin des couleurs que des sons. Imaginez-vous donc, si vous pouvez, l'effet de cette sainte cohorte de clochers, qui, sans avoir précisément des formes humaines, représentent grotesquement une réunion de personnages assemblés sur le faîte de chaque église comme sur les toits des moindres chapelles : c'est une phalange de fantômes qui plane sur une ville.

» Mais je ne vous ai pas dit encore ce qu'il y a de plus singulier dans l'aspect des églises russes. Leurs dômes mystérieux sont, pour ainsi dire, cuirassés, tant le travail de leur enveloppe est recherché. On dirait d'une armure damasquinée, et l'on reste muet d'étonnement en voyant briller au soleil cette multitude de toits guillochés, écaillés, émaillés, pailletés, zébrés, rayés par bandes et peints de couleurs diverses mais toujours très-vives et très-brillantes.

» Représentez-vous de riches tentures étalées du haut en bas le long des édifices les plus apparents d'une ville dont les masses d'architecture se détachent sur le fond vert-d'eau de la campagne solitaire. Le désert est pour ainsi dire illuminé par ce magique réseau d'escarboucles qui se détache sur un fond de sable métallique. Le jeu de la lumière, miroitant sur cette ville aérienne, produit une espèce de fantasmagorie en plein jour qui rappelle l'éclat des lampes reflétées dans la boutique d'un lapidaire. Ces lueurs chatoyantes donnent à Moscou un aspect différent de celui de toutes les autres grandes cités de l'Europe. Vous pouvez vous figurer l'effet du ciel vu du milieu d'une telle ville : c'est une gloire pareille à celle des vieux tableaux; on n'y voit que de l'or.

» Je ne dois pas négliger de vous rappeler le grand nombre des églises que renferme cette ville. Schnitzler, page 52, rapporte qu'en 1730 Weber avait compté à Moscou 1,500 églises, et que les gens du pays faisaient alors monter ce chiffre à 1,600; mais il ajoute que c'est une exagération. Coxe, en 1778, le fixe à 484. Lavan redit encore ce nombre. Quant à moi, je me contente de vous peindre l'aspect des choses, j'admire sans compter, et je renvoie les amateurs de catalogues aux livres faits exclusivement avec des chiffres.

» J'en ai dit assez, j'espère, pour vous faire comprendre et partager ma surprise à la première apparition de Moscou : voilà mon unique ambition. Votre étonnement s'accroîtra, si vous rappelez à votre souvenir ce que vous avez lu partout : que cette ville est un pays tout entier, et que les champs, les lacs, les bois renfermés dans son enceinte mettent des distances considérables entre les divers édifices dont elle est ornée. Il résulte d'un tel éparpillement un surcroît d'illusion; la plaine entière est couverte d'une gaze d'argent. Trois ou quatre cents églises ainsi espacées forment à l'œil un demi-cercle immense; aussi, lorsqu'on approche pour la première fois de la ville vers l'heure du soleil couchant, et que le ciel est orageux, on croit voir un arc-en-ciel de feu planant sur les églises de Moscou. C'est l'auréole de la ville sainte.

» Mais à trois quarts de lieue environ de la porte le prestige s'évanouit, on s'arrête devant le très-réel château de Petrofski, lourd palais de briques brutes bâti par Catherine II dans un goût bizarre, d'après un dessin moderne, surchargé d'ornements qui se détachent en blanc sur le rouge des murs. Cette parure de plâtre, à ce que je crois, et non de pierre, tient du gothique, mais ce n'est pas du gothique de bon style, ce n'est qu'extravagant. L'édifice est carré comme un dé; régularité de plan qui ne rend pas l'aspect général plus imposant. C'est là que s'arrête le souverain quand il doit faire une entrée solennelle à Moscou.

» Passé Petrofski, le désenchantement va toujours croissant; tellement, qu'en entrant dans Moscou on finit par ne plus croire à ce qu'on avait vu de loin : on rêvait, et au réveil on se trouve dans tout ce qu'il y a de plus prosaïque et de plus ennuyeux au monde, dans une grande ville sans monuments, c'est-à-dire sans un seul objet d'art qui soit digne d'une admiration réfléchie. Devant cette lourde et maladroite copie de l'Europe, vous vous demandez ce qu'est devenue l'Asie qui vous était apparue un instant. Moscou, vu du dehors et dans son ensemble, est une création des sylphes, c'est le monde des chimères; de près et en détail, c'est une vaste cité marchande, inégale, poudreuse, mal pavée, mal bâtie, peu peuplée, qui dénote sans doute l'œuvre d'une main puissante, mais en même temps la pensée d'une tête à qui l'idée du beau a manqué pour produire un seul chef-d'œuvre. Le peuple russe a la force des bras, c'est-à-dire celle du nombre; la puissance de l'imagination lui manque.

» Néanmoins, dans le chaos de plâtre, de briques et de planches qu'on appelle Moscou, deux points fixent incessamment les regards : l'église Saint-Basile et le Kremlin..... »

N° 145. Moscou. — Église de l'Assomption, faubourg de la Pakrofka.
D'après M. Ad. de Beaumont.

CHAPITRE XV.

MOSCOU.

10 octobre 1846.

A peine arrivé à Moscou, j'ai couru au Kremlin; mais, si pressé que je fusse de pénétrer dans son enceinte et de le visiter en détail, je me suis arrêté sur le seuil de la porte sainte pour contempler l'église de Saint-Basile, Vassili Blagennoï, connue aussi sous le nom de cathédrale de la Protection de la Vierge (*gr. n°* 148). Dans le rit grec, on prodigue aux églises le titre de cathédrales; chaque quartier, chaque monastère a la sienne, chaque ville en a plusieurs. « Celle de Vassili, dit un voyageur de l'école romantique, est à coup sûr le monument le plus singulier, si ce n'est le plus beau de toute la Russie. L'effet qu'elle produit est prodigieux. Figurez-vous une agglomération de petites tourelles inégales composant ensemble un buisson, un bouquet de fleurs; figurez-vous plutôt une espèce de fruit irrégulier, tout hérissé d'excroissances, un melon cantalou à côtes brodées, ou même encore une cristallisation de mille couleurs, dont le poli métallique a des reflets qui brillent de loin aux rayons du soleil comme les verres de Bohême ou de Venise, comme la faïence de Delft la plus bariolée, comme l'émail de la Chine le mieux verni; ce sont des écailles de poisson dorées, des peaux de serpent étendues sur des tas de pierres informes, des têtes de dragon, des armures de lézard à teintes changeantes, des ornements d'autel, des habits de prêtre; et le tout est surmonté de flèches dont la peinture ressemble à des étoffes de soie mordorées : dans les étroits intervalles de ces campanilles ornés comme on parerait des personnes, vous voyez reluire des toits peints de couleur gorge de pigeon, en rose, en azur et toujours bien vernis; le scintillement de ces tapisseries éblouit et fascine l'imagination. » Cette église vraiment fantastique fut bâtie, en 1554, sous Ivan-le-Terrible, qui voulait remercier ainsi le ciel de la prise de Kazan, et qui

compléta son œuvre pie par un trait digne du surnom qu'il ne mérita que trop. Le monument achevé, Ivan manda l'architecte qui en avait tracé le plan et dirigé les travaux; puis, louant avec enthousiasme la beauté de son œuvre, il lui demanda s'il croyait pouvoir en faire une autre plus belle encore. L'architecte, avec la conscience de son talent grandi par une première épreuve, n'hésita point à répondre qu'il en était sûr. Alors Ivan lui fit crever les yeux, soit pour le punir de n'avoir pas fait tout d'abord cette œuvre plus belle, soit pour empêcher que l'édifice construit fût jamais surpassé.

La porte du Kremlin devant laquelle je m'étais arrêté pour contempler l'église Vassili Blagennoï, s'appelle *spass Vorota* ou la porte du Sauveur; c'est la *porta Sacra* et la *porta Triumphalis* de Moscou, les Propylées de son Acropole. Au-dessus est exposée sous verre une image du Sauveur tellement noircie qu'on n'en distingue aucun trait. Devant cette image brûle une lampe grossière et massive suspendue à une chaîne épaisse. Une vieille machine compliquée sert à descendre et à remonter la lampe. Un homme se tient là constamment pour vendre aux fidèles de petites bougies, et il les place, après les avoir allumées, devant l'image sainte. Jamais tête de Vierge entourée de brillants et de saphirs, jamais iconostase portant sur ses larges ailes toutes les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament n'inspira un aussi vif sentiment de dévotion que ce vieux tableau enfumé qui, à en croire les traditions populaires, a fait déjà, depuis qu'il existe jusqu'en 1812 inclusivement, une quantité innombrable de miracles. Aussi tout individu qui passe sous la porte Sainte, fût-il mahométan, païen, etc., est obligé d'ôter son chapeau, et il ne peut le remettre que de l'autre côté. L'empereur lui-même se découvre avec respect.

Si j'avais une si grande hâte de pénétrer dans le Kremlin, c'était moins encore pour en examiner les nombreuses curiosités que pour monter au sommet de la tour d'Ivan Veliki (de Jean-le-Grand) qui, au centre du Kremlin, centre lui-même de la ville, la domine tout entière, et dans toutes les directions. Je voulais, avant tout, selon une règle que je me suis imposée et dont je n'ai qu'à me louer, me former, par mes propres yeux, une idée générale de la situation et de l'aspect de l'ancienne capitale de la Russie. On ne saurait trouver une meilleure place pour jouir d'un pareil spectacle. Suppose les tours Notre-Dame à la hauteur du Panthéon (*gr. n°* 147).

Du haut de la tour d'Ivan-Veliki, l'aspect de Moscou, étendu, comme l'autre Rome, sur les croupes et les pentes de plusieurs collines, est étrange jusqu'au fantastique. Rien, dans le reste de l'Europe et probablement dans le reste du monde, n'a pu préparer à ce spectacle singulier. C'est à deux circonstances principales que Moscou doit cette originalité complète. D'abord les toits des maisons ne sont ni de tuiles, ni d'ardoises, ni de chaume, ni de planches, ni d'aucune matière employée en d'autres pays. Ils sont tous en feuilles de tôle et tous uniformément peints en rouge-foncé ou en vert-pâle. Et puis, cette immense marqueterie de deux couleurs éclatantes, toujours mêlées et toujours en opposition, est parsemée en tous sens et comme émaillée par les dômes, les minarets, les clochers et les clochetons d'une innombrable multitude d'églises. Jamais, même après la grande Cordoue des Arabes, qui renfermait, au dire de leurs géographes, deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hôpitaux, huit cents écoles publiques et neuf cents bains, jamais aucune ville n'eut autant d'édifices consacrés au culte. Jadis on disait proverbialement de Moscou qu'il possédait quarante fois quarante églises. Les incendies et les prises d'assaut, joints à l'effet du temps, en ont fait disparaître bon nombre. Mais on en compte encore au moins neuf cents aujourd'hui. Toutefois, que ce mot d'église ne cause pas d'illusions; ce sont généralement de simples chapelles de toutes formes, de toutes couleurs, rappelant Byzance et l'Asie beaucoup plus que Rome et l'Europe, et qui, vues de haut et de loin, semblent autant de petites pagodes en porcelaine de Saxe.

On a longtemps nommé Moscou le *grand village*, et chacun de ces deux mots était également vrai. Pour l'étendue de son enceinte, aucune ville ne mérita mieux le nom de grande. On la dit encore, et longtemps elle fut, en effet, la plus grande ville de l'Europe. Avec une population qui ne dépasse pas 350,000 âmes, elle se vante d'être plus vaste que Saint-Pétersbourg, qui a 500,000 habitants; que Paris, qui en renferme un million; que Londres, qui en a le double de Paris. Je crois que ce dernier point paraît fort contestable; mais il est certain que Moscou n'a pas moins de quarante verstes ou environ dix lieues de tour. Quant au nom de *village*, il ne le méritait pas moins lorsque les habitants de cette capitale d'un pays barbare, d'un pays de servitude, où la civilisation n'avait pas encore lui, allaient acheter pour fort peu de chose au marché des maisons toutes faites, que l'on faisait, selon un ancien écrivain, démonter, transporter et rebâtir en fort peu de temps... Aujourd'hui, sans doute, un tel nom ne serait pas inventé. Et pourtant Moscou, dans certaines parties et sous certains rapports, n'est rien de plus grand qu'un village. Dans les quartiers du centre seulement, tels que le *Kitaï-Gorod* (la Ville-Chinoise) et le *Beloï-Gorod* (la Ville-Blanche), qui entourent le Kremlin, existent des rues véritables, dont les maisons se touchent et forment, sans interruption, des lignes monumentales. Ailleurs, les habitations sont isolées, entourées de cours et de jardins. Il y a même, en dedans du mur d'enceinte, de vastes parties entièrement vides, des champs cultivés, des prairies, des bois, des étangs. On peut, sans sortir de la ville, chasser à tir et à courre. C'est dans ces habitations dispersées, véritables maisons de campagne réunies en cité, que la vieille noblesse moscovite peut continuer l'antique genre de vie, la vie des patriarches, qu'elle menait de temps immémorial dans ses terres. Là, chaque famille, amenant les provisions d'hiver de propriétés plus ou moins lointaines qu'elle habite l'été, traîne aussi après elle ses chevaux, ses vaches, ses poules et ses innombrables valets. Les uns sont tisserands, les autres tailleurs ou cordonniers, charpentiers ou maçons, médecins quelquefois; et souvent encore, joignant l'agréable à l'utile, des orchestres de musiciens serfs donnent chaque soir, après le travail de la journée, un concert à leurs maîtres, qui trouvent ainsi, sans sortir de chez eux, sans recourir à personne, tout ce qu'il faut pour mener l'oisive et somptueuse existence des gens qui se nomment bien nés.

« La position générale de Moscou rappelle celle de Prague, dit M. Louis Viardot, qui connaît aussi bien le reste de l'Europe que la Russie. La Moskva traverse l'ancienne capitale russe comme la Moldau l'ancienne capitale bohême, et par une inflexion semi-circulaire toute semblable. Dans l'une et dans l'autre, la rivière baigne, sur la rive du nord, le pied de la colline que couronne le vieux château-palais, appelé Kremlin dans un lieu, Hradschin dans un autre. Seulement il faudrait, pour la parfaite similitude, qu'au lieu d'être assise sur la rive méridionale de sa rivière, la principale partie de Prague s'étendît à l'entour des créneaux ruinés qui ceignent encore la demeure de ses anciens rois. Du reste, entre Prague et Moscou, la ressemblance est purement topographique. Si l'on veut trouver une ressemblance pittoresque, celle de l'aspect, celle qui frappe les yeux, il faut franchir toute l'Allemagne, toute la France et s'arrêter seulement à l'autre bout de l'Europe, au centre de l'Espagne. C'est Madrid, avec ses ondulations de terrain, avec sa multitude de petits clochers dépassant çà et là les blocs de maisons; c'est Madrid qui rappelle le mieux l'effet général d'une vue de Moscou. Mais qui pourrait s'étonner de ce rapport intime entre deux villes si distantes pourtant et si étrangères l'une à l'autre qu'elles se connaissent à peine de nom? Ne sait-on pas que l'Orient a pénétré dans l'Europe par ses deux extrémités? N'est-ce pas l'Orient qu'ont apporté les Arabes en Espagne et les Mongols en Russie? Maîtresse en civilisation des premiers Arabes sortis de leurs plaines de sable à la voix du prophète, la Byzance du Bas-Empire n'a-t-elle pas été l'institutrice des Russes pour le culte, pour la langue et pour les arts? N'est-ce pas Byzance qu'on retrouve dans la *Sainte-Sophie* de Novgorod ou l'*Assomption* de Moscou, comme dans la

N° 146. Moscou. — Intérieur de l'Eglise de l'Assomption au Kremlin. D'après M. Ad. de Beaumont.

Mezquita de Cordoue, dans l'*Alcazar* des khalifes à Séville ou leur Alhambra de Grenade, comme dans le Kremlin des czars?

» La ressemblance entre la Russie et l'Espagne, malgré l'extrême différence du climat et des caractères nationaux, se fait sentir dans tout ce qui leur vient, à l'une et à l'autre, par l'imitation, par l'importation étrangère et principalement dans les arts. Si les Russes, s'arrêtant pour leurs saintes images à la manière des Byzantins, n'ont rien à opposer à la grande peinture des Espagnols, émancipée du dogme par l'art comme celle des Italiens, la similitude frappante qu'offre l'architecture dans les deux pays s'étend, par exemple, jusqu'à la musique et même aux deux espèces de musique, la sacrée et la profane. Dans le rituel grec, comme dans le rituel latin, cette musique traditionnelle qu'on nomme le plain-chant est également le chant grégorien, celui que le pape saint Grégoire établit pour l'Église universelle à la fin du sixième siècle, trois cents ans avant le grand schisme de Byzance. Les deux rituels viennent également du Bas-Empire, où l'on connaissait dès longtemps et bien avant saint Grégoire le *cantique de saint André*. Et si l'on pouvait remonter du plain-chant à ce cantique et de ce cantique à la musique des anciens, l'on reconnaîtrait sans doute que l'art de la musique, comme celui de la peinture, a une filiation traditionnelle et ininterrompue depuis les anciens Grecs jusqu'à nous. On reconnaîtrait aussi que le plain-chant fixé par saint Grégoire, a fait, en quelque sorte, partie du dogme chrétien, comme la peinture des Byzantins, et qu'ils sont tous deux restés immuables pendant une longue période de temps. Seulement cette période d'immobilité dans l'art a beaucoup plus duré pour l'Église grecque que pour l'Église latine. En Italie, puis en Espagne, ce fut à l'époque d'émancipation générale appelée la *renaissance*, grâce aux Palestrina et aux Monteverde, imitant Giotto et ses successeurs, que la musique rompit les liens du dogme, comme la peinture, pour entrer dans la pleine liberté de l'art. En Russie, l'introduction d'une musique sacrée autre que le plain-chant grégorien, ainsi que d'une peinture autre que la byzantine, date seulement de la fin du siècle passé, lorsque, sous la grande Catherine, Giuseppe Sarti créa le célèbre corps des *Chantres de la cour*, dirigé ensuite par Bortnianski et maintenant par le général Alexis Lvoff. Mais pour le rituel au moins, dès l'origine et jusqu'à cette heure, la ressemblance est restée complète entre la musique religieuse du Nord et celle du midi de l'Europe.

» Cette ressemblance n'est pas moins frappante pour la musique populaire, si on la cherche entre l'Espagne et la Russie. Écoutez les chants nationaux des peuplades caucasiennes aujourd'hui soumises aux Russes, les Arméniens, Géorgiens, Baschkirs, Kirghises, Tcherkesses, etc.; rien ne ressemble plus aux chants arabes conservés en Andalousie, et toute la musique russe, qui est venue de là, a gardé, comme la musique espagnole, le caractère de son origine orientale. A Moscou principalement et dans le quartier populaire du *Zamoskvarétchié* (pays au delà de la Moskva), on

N° 147. Moscou. — Vue générale du Kremlin. Par M. Freeman, d'après un dessin de M. Adalbert de Beaumont.

pourrait se croire au faubourg de Triana de Séville, qui est au delà du Guadalquivir. C'est qu'à Moscou vivent aussi un grand nombre de Bohémiens, gens de cette race nomade qui, venue de l'Égypte vers le quatorzième siècle et peut-être précédemment de l'Inde, s'est répandue dans toute l'Europe, s'appelant *Zingari* en Italie, *Gitanos* en Espagne, *Gipsies* en Angleterre, *Zigeuner* en Allemagne, *Tsigani* en Russie, et se nommant eux-mêmes *Pharaons*. Ces Bohémiens sont les musiciens du peuple; ils forment des troupes assez nombreuses de chanteurs, qui font des excursions jusqu'à Saint-Pétersbourg, où l'on invite pour entendre les Bohémiens comme pour prendre le thé et pour danser au bal. Ce qui frappe le plus dans leurs chants nationaux (si le nom de nation peut se donner à une race dispersée et vagabonde), c'est le singulier rapport, la similitude frappante qu'on y trouve avec ceux des Bohémiens d'Espagne. Il y a des morceaux lents et tendres qui semblent des *tiranas* et des *polos* de l'Andalousie; d'autres sont animés, vifs et sémillants comme les *seguidillas* de la Manche ou la *jota* d'Aragon. Sur ces mouvements rapides, les femmes se lèvent, jeunes ou vieilles, et se mettent à danser ou plutôt à glisser sur le parquet, en donnant à leurs bras, à leurs épaules, à leurs hanches, à tout leur corps des frémissements bizarres, des mouvements désordonnés qui les jettent peu à peu, comme les bayadères de l'Orient, dans une sorte de transport et d'ivresse. C'est que, pour dernière ressemblance, en Russie comme en Espagne, le même air est à la fois un chant et une danse (*gr. n° 144*).

» Les Bohémiens de Moscou ont conservé là non moins purement qu'ailleurs tous les caractères de leur race, et ils sont, malgré l'extrême différence des climats, tout semblables aux Bohémiens que j'ai vus en Hongrie, en Angleterre et en Espagne. Dans les femmes surtout, ces caractères sont visibles et prononcés. Elles ont les cheveux et les yeux noirs, la peau brune, les dents blanches, l'oreille maigre, la gorge petite, les doigts effilés, la taille cambrée, le corps souple. Elles s'habillent d'oripeaux, de clinquant, d'étoffes bariolées. Chacune s'attife à sa guise; mais, rouge ou vert, de soie ou de coton, toutes portent le véritable *peplum* attaché sur l'épaule. D'où leur vient, et comment conservent-elles encore cette mode de la Grèce antique? Mais ce n'est pas seulement par la physionomie, c'est aussi par les mœurs que les Bohémiens de Russie ressemblent à ceux du reste de l'Europe. Là aussi, les hommes ont pour principale profession le maquignonnage, le commerce et la médecine des chevaux et du bétail; là aussi, les femmes disent la bonne aventure, et tous sont, comme je l'ai dit, les musiciens du peuple; là aussi, ils vivent en tribus, sous l'autorité d'un chef électif. Tout ce qu'ils gagnent est mis en commun; les gens valides nourrissent les enfants, les vieillards, les malades. C'est le communisme en exercice. Si les mœurs des Bohémiens à l'égard des autres races ne sont pas irréprochables sous le rapport de la probité, s'ils ont ce que les phrénologues appellent poliment la *bosse de l'appropriation*, c'est-à-dire l'instinct naïf du vol, comme les sauvages de la mer Pacifique, en revanche, dans les rapports des sexes, leurs mœurs sont d'une ex-

trême sévérité. Ni par les hommes, ni par les femmes, la race bohémienne ne se mêle à nulle autre. Une femme mariée est incorruptible; elle payerait une faute de sa vie, comme l'*adultère* de l'Évangile, et tous les gens de sa tribu auraient le droit de lui jeter la première pierre. Quant aux filles, quelquefois, avec la permission des chefs et des anciens, elles se marient à des Russes; mais ce n'est qu'après de longues épreuves d'affection et de fidélité mutuelles. Quelquefois aussi (ce cas est fort rare) elles sont vendues au profit de la communauté, qui les recueille lorsqu'elles sont abandonnées de leurs riches amants. Au reste, si l'on veut connaître dans tous leurs détails les mœurs des Bohémiens russes, on n'a qu'à lire celle des nouvelles de Cervantès qui est intitulée *la Gitanilla de Madrid*. Bien qu'écrite il y a deux cent cinquante ans, l'histoire est encore de notre époque; et bien que tracé en Espagne, le portrait n'est pas moins ressemblant en Russie. Ne faut-il pas admirer quelle est, dans certaines races émigrées, la puissance des traditions originelles, puisque, au physique et au moral, sans correspondre et sans se connaître, leurs tribus sont absolument les mêmes au pied de l'Alhambra de Grenade et du Kremlin de Moscou? »

Mais les Bohémiens cités à propos de la musique, comme la musique à propos des arts venus de l'Orient, m'ont fait oublier trop longtemps que je suis au faîte de la tour d'Ivan-Veliki, cherchant à discerner les monuments que présente le panorama circulaire de la vieille cité moscovite.

Parmi les toits rouges et verts des maisons, parmi les coupoles et les clochers des temples, comptons d'abord, hors de l'enceinte du Kremlin, les édifices profanes; le nombre n'en est pas fort considérable, et tous sont de récente origine. Voilà, sur la même place, le grand et le petit théâtre, l'Opéra et le Vaudeville. A l'exception de San-Carlo de Naples, et de la Scala de Milan, aucune salle en Europe n'est aussi vaste que le premier. J'entends aucune salle de spectacle, car celle de bal et de concert qu'on nomme à Moscou l'Assemblée de la noblesse, est encore plus gigantesque et plus magnifique. Sous ses pilastres de marbre blanc et ses lambris dorés, elle peut contenir quatre à cinq mille personnes. — Voilà, d'un autre côté, la *Maison d'exercice*, destinée aux manœuvres des troupes pendant l'hiver. Deux régiments d'infanterie, ou deux batteries d'artillerie à cheval, peuvent commodément manœuvrer dans cette salle immense, la plus grande

N° 148. Moscou. — Église Vassili Blagennoi et porte Sainte du Kremlin. Par M. Freeman, d'après M. de Beaumont.

peut-être qu'il y ait au monde. Elle a 80 sagènes de long sur 21 de large (c'est-à-dire environ 162 mètres sur 42 et demi); et, chose vraiment étrange! elle est couverte par un simple plafond uni, posé sur ses quatre murailles. Pas un berceau de voûte, pas un pilier, pas une colonne. Je n'ai pu savoir au juste par qui fut construite cette toiture étonnante; les uns m'ont nommé l'ingénieur Bétancourt, les autres le général Carbonnier, l'un des quatre élèves de l'École polytechnique que Napoléon, après le baiser de paix donné à Tilsitt, mit au service de l'empereur Alexandre. Naturalisés Russes, tous quatre ont eu la plus brillante carrière; et le général Destrem, seul survivant, occupe encore un des premiers rangs dans l'empire. — Voilà enfin, en descendant le cours de la rivière, un autre établissement phénoménal, la *Maison des Orphelins et des Enfants Trouvés* (*Vospitatelnii dom*). De ce vaste hospice, créé et richement doté par Catherine II, respecté, en 1812, par les Français et par les Russes, et alors seule maison de Moscou habitée et tranquille, relève une population d'environ vingt-cinq mille âmes. Outre ses employés nombreux, un Mont-de-piété, un hôpital d'accouchement, outre un millier d'orphelins des deux sexes, qui, destinés à la profession de maîtres et d'institutrices, forment une espèce d'école normale, outre un nombre à peu près égal d'enfants trouvés, auxquels on donne là les premiers secours, la maison entretient au dehors, dispersés dans les villages, plus de vingt mille enfants abandonnés, qui reçoivent une petite pension jusqu'à quinze ans, pour devenir ensuite paysans de la couronne.

Très-nombreuses, et quelquefois anciennes, les églises forment la partie monumentale de Moscou. Rien, d'ailleurs, dans leur forme et leur construction, n'offre le moindre rapprochement avec les grandes cathédrales gothiques élevées depuis le moyen âge par l'Église latine. Ni Saint-Pierre de Rome ou Saint-Paul de Londres, ni Saint-Étienne de Vienne ou Notre-Dame de Paris, ni la cathédrale de Séville ou celle de Nuremberg ne sauraient trouver d'analogue en Russie. Petites, basses, étroites, les églises de Moscou, même les plus fameuses et les plus vénérées, ne sont que des chapelles à dômes et à clochetons. S'il s'en trouve quelqu'une plus ambitieuse, qui, sur une enceinte toujours courte et exiguë, dresse des nefs plus élancées, on peut être certain qu'elle est l'œuvre d'un architecte italien, qui a porté dans les formes adoptées pour le rite grec un peu de l'élégance et du grandiose des temples romains. Telle est l'*Assomption* (*Ouspeuskii sabor*) rebâtie, en 1475, à la place d'une antique église en bois, par Alberto Fioravanti, de Bo-

15 centimes la livraison. 22e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

logne, que les Russes nommaient Aristotil (*gr. n°* 145); tel est l'*Archange saint Michel* (*Arkhangelskii sabor*), que le Milanais Alevisi reconstruisit également sur l'emplacement d'une vieille église; et l'*Annonciation* (*Blagovechtchenskii sabor*), qu'il termina vers 1485, pendant qu'il élevait les murailles en briques du Kremlin, avec l'assistance de Marco-Antonio et de Pietro, deux autres Italiens. Ce qui rend les églises grecques plus petites encore qu'elles ne devraient le paraître, c'est qu'elles sont coupées presque en deux moitiés par la cloison du sanctuaire, iconostases où n'entrent que les prêtres pendant les offices, où les femmes ne peuvent jamais pénétrer. Mais, semblables par là, comme par la forme et les proportions, à l'église tout orientale de Saint-Marc à Venise, ces églises sont, pour la plupart, très-riches et très-ornées dans l'intérieur. D'antiques peintures byzantines en couvrent tous les murs, toutes les voûtes, toutes les coupoles. Sur la plupart de ces images sont appliquées des plaques de métal, des espèces de carapaces en or ou en argent battus et ciselés, imitant les habits qu'elles couvrent et remplacent, de sorte que souvent une paroi entière est toute revêtue de ces plaques de métaux précieux, étincelants, où se voient seulement, sous la forme de quelques trous sombres, les têtes et les mains des figures de saints. Certaines images, les plus anciennes et les plus révérées, sont enfermées dans des châsses ou sous des dais en argent et en or massifs, et chargées d'une foule d'*ex-voto*, qui sont habituellement des pierres précieuses, diamants, rubis, émeraudes, saphirs, de telle dimension et de telle valeur qu'elles feraient honneur au trésor d'un roi.

C'est dans l'intérieur même et au centre du Kremlin que quatre églises, décrivant un carré parfait, forment la véritable métropole et le sanctuaire de la Russie. L'une de ces églises, celle qui porte le nom de *Saint-Nicolas Goltounskii* ou le thaumaturge, le faiseur de miracles, n'est qu'une chapelle adossée à la tour d'*Ivan Veliki*, rebâtie en 1600, sous le czar Boris Godounoff, pour être le clocher de la métropole.

Les trois autres églises du carré ont toutes trois le titre de cathédrale (*sabor*). Elles furent d'abord bâties en bois. La plus ancienne, depuis leur reconstruction en briques, est celle de l'*Annonciation*, qui date de 1397. Ce qu'elle offre de plus curieux, ce sont les fresques qui la décorent, œuvres de deux moines russes et de deux époques, 1405 et 1508. Les voûtes représentent le paradis ou la réunion des grands saints. Chose bien digne de remarque! entre les bienheureux fêtés par l'Église, les peintres, bien que moines, ont placé des philosophes païens, qui ne se distinguent de leurs compagnons que parce qu'ils n'ont pas sur la tête le nimbe, emblème de la demi-divinité des bienheureux. Parmi ces philosophes admis aux joies du ciel chrétien, on peut ne pas s'étonner de rencontrer Anacharsis : il était Scythe, c'est-à-dire presque Russe; ni Socrate, qui mourut comme le juste, prêchant le Dieu unique, *maximum et optimum*. Mais on est plus surpris de voir, auprès de saint Pierre ou de saint Nicolas, Aristote, Ptolémée et Ménandre lui-même. Les chrétiens grecs se montraient certainement, il y a quatre siècles, plus tolérants que ceux de l'Église apostolique et romaine. Un moine italien du quinzième siècle n'aurait pas manqué de mettre en enfer, près de Caïn et de Judas Iscariote, le comique Ménandre, Aristote et jusqu'au maître du divin Platon. En bois ou en briques, l'*Archange saint Michel* conserva le privilége d'être la sépulture des czars, depuis André Ivanovitch, mort en 1253, jusqu'à Ivan Alexeïvitch, mort en 1696. Ce fut trente ans plus tard que Pierre-le-Grand, déshéritant Moscou des princes morts comme des princes vivants, commença dans la forteresse de sa ville nouvelle une autre série de tombes impériales. Mais, quoiqu'elle ne possède ni les cloches de Saint-Nicolas Goltounskii, ni les curieuses fresques de l'Annonciation, ni les sépulcres de Saint-Michel, la principale des quatre églises, la première des trois cathédrales, la vraie métropole, en un mot, c'est l'*Assomption* (*gr. n°* 146). Là reposent, à défaut des princes, les anciens patriarches, espèce de papes de l'Église grecque; là se faisaient couronner les vieux

N° 149. 1812. Alexandre au Kremlin.

czars et se font encore aujourd'hui couronner les empereurs. On y voit une tribune ou chaire, dans laquelle il n'est jamais entré que des autocrates, lorsque, le front oint par l'huile sainte, ils ont reçu, au nom de Dieu, toute la puissance qu'un homme peut exercer sur la terre; là enfin, au milieu de pierres précieuses, brillantes et nombreuses comme les constellations du ciel, sont exposées deux célèbres images,

N° 150. 1812. Napoléon au Kremlin.

objets d'une antique et générale vénération, qui ont échappé toutes deux aux incendies et aux pillages. L'une est le *Sauveur* tenant l'Évangile de saint Jean; on le dit peint par l'empereur grec Emmanuel Comnène, et il orna la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople, jusqu'après la conquête de Mahomet II. L'autre image est celle de *Notre-Dame de Vladimir*, qui passe pour l'œuvre originale et tant de fois répétée de l'évangéliste saint Luc. C'est le vrai portrait de la Vierge, dit-on sérieusement, peint il y a dix-huit cents ans. On l'apporta, comme un *palladium*, de Vladimir à Moscou, lorsque Tamerlan marchait contre cette capitale encore récente des grands-princes de Moscovie; et, quatre siècles plus tard, en 1812, mais moins heureuse cette fois, elle fut portée dans les rangs de l'armée russe la veille de la bataille formidable qui livra Moscou à Napoléon.

Il est cependant une autre image encore plus célèbre et plus vénérée que la Notre-Dame de Vladimir : c'est la *Vierge d'Iversk*, placée dans une chapelle adossée à l'intervalle des deux passages de la porte d'Iversk, entre la cour de justice et la prison. Celle-là n'a pas éloigné de Moscou les conquérants étrangers; mais elle opère chaque jour des guérisons miraculeuses. C'est le médecin le plus accrédité de toute la Russie. Outre ses desservants, occupés à ranger dans la chapelle d'innombrables *ex-voto*, elle a ses serviteurs, sa *maison* et même son carrosse à quatre chevaux, car on la porte chez les malades assez riches pour recevoir à domicile la visite d'un tel esculape. Son cocher la conduit tête nue, comme le saint viatique en Espagne, et, sur son passage, tout le monde se range, se découvre, s'agenouille.

Sanctuaire religieux de la Russie, le Kremlin de Moscou est aussi, en quelque sorte, son sanctuaire politique. Il réunit tous les vieux souvenirs de son histoire, jusqu'à l'époque où, par une secousse gigantesque, Pierre-le-Grand fit entrer la Russie dans l'Europe. On ne sait rien de précis sur l'origine du Kremlin, ni même sur l'origine et le sens de son nom (*kreml*), que certains étymologistes font dériver de *krem*, pierre. Ce nom d'ailleurs ne lui est point particulier; il y a d'autres *kreml* en Russie; Kazan a son kreml, Toula aussi, d'autres villes encore. Kreml est donc sans doute un nom plus général, comme, par exemple, celui d'Alcazar (*El-Kasr*) que les Arabes ont tant répandu en Espagne, et qui signifie un palais fortifié. Le Kremlin n'est pas autre chose qu'un alcazar, une forteresse qui renferme et protége, avec la résidence du souverain, tout ce que la nation a de plus cher et de plus sacré. Près des temples et des images que je viens de citer sont des reliques d'une autre espèce. Voilà le vieux palais des czars, non moins étrange et non moins bariolé, de ses fondations jusqu'au faîte des coupoles, que l'église Saint-Basile; voilà le vieux palais des patriarches, où se conservent encore tous les actes et tous les livres du saint synode; voilà le sénat et l'arsenal; voilà le *Trésor* ou palais des armures (*Oroujéïnaïa palata*), dans lequel vingt salles sont encombrées des objets les plus précieux par la matière, le travail ou les souvenirs qu'ils rappellent, des trônes, des sceptres, des couronnes, des bijoux, des armes, des armures, des drapeaux, des croix, des crosses, des bâtons de commandement. On trouve là, parmi d'autres curiosités, le sceptre et le globe qu'envoya, dit-on, l'empereur Alexis Comnène à l'un des grands-princes moscovites, Vladimir Monomachos; le trône d'Ivan III, celui de Boris Godounoff, celui des deux fils d'Alexis, Ivan et Pierre; les couronnes des royaumes de l'Asie et de l'Europe annexés à la Russie, les habits que Pierre-le-Grand portait à Pultava et le brancard sur lequel on promenait Charles XII à cette bataille, qui décida entre les deux rivaux, etc. Les Russes regrettent sans doute de n'avoir pu donner aussi place dans cette collection de trophées nationaux aux canons pris à l'armée française en 1812 ou plutôt ramassés derrière elle pendant l'effroyable retraite qui suivit les premiers triomphes de cette campagne fabuleuse. Ils sont rangés devant l'arsenal.

Mais de toutes les curiosités du Kremlin, celle qu'on montre avec le plus d'empressement, parce qu'elle aura peut-être bientôt disparu, c'est la partie de l'an-

cienne résidence des czars, qu'on appelle, à cause du travail extérieur de ses murailles, le *Palais à facettes* (Granovitaïa palata). C'est dans la grande salle, qui remplit tout l'édifice et dont les voûtes circulaires reposent sur un pilier central, comme la vieille salle aux archives de l'abbaye de Westminster, que les czars tenaient leur cour, qu'ils donnaient audience aux ambassadeurs, qu'ils écoutaient débattre en leur présence par le saint synode les questions religieuses. A cette salle, tant de fois citée dans les annales russes, attenait le célèbre *Perron-Rouge*, théâtre aussi d'une foule d'événements historiques. Ce *Perron-Rouge* est déjà renversé, et peut-être le même sort attend le *Palais à facettes*. Ils doivent céder la place au nouveau palais impérial (*imperatorskii dvoretz*), commencé sous Élisabeth, et que chaque règne nouveau voit agrandir, mais non pas terminer. Les vieux Moscovites, que révolte le seul nom de Saint-Pétersbourg, voient avec un mécontentement qu'ils ne prennent pas la peine de cacher, et qu'il leur est facile de justifier cette fois, l'empiétement toujours progressif du moderne sur l'ancien. Ils s'indignent contre les grilles de fer qui font d'un monument national la propriété du souverain ; ils s'indignent contre les lourdes constructions récentes qui écrasent, par le seul contact de leur massive régularité, les légères et capricieuses dentelures des tours orientales du vieux Kreml. Il est sûr, il est évident que, faisant offense aux règles du goût, non moins qu'aux souvenirs de l'histoire, l'*imperatorskii dvoretz* mérite d'être comparé de tous points au palais italien que Charles-Quint fit insolemment construire dans l'alcazar moresque de l'Alhambra.

Il y a en Europe beaucoup plus de cloches célèbres qu'on ne serait porté à le penser quand on n'a pas étudié l'histoire des cloches. De toutes ces cloches, la plus grosse, la plus lourde et par conséquent la plus fameuse, est la cloche de Moscou, surnommée la *reine des cloches*. En effet, cette cloche, coulée en 1733 par les ordres de l'impératrice Anna Ivanovna pour remplacer celle du czar Alexis Mikaïlovitch, brisée lors de l'incendie du Kremlin, en 1701, a 20 pieds 7 pouces de hauteur sur 22 pieds 8 pouces de diamètre et elle pèse 12,000 pouds, soit 216,000 kil. Aussi n'a-t-elle jamais été suspendue dans un clocher. Un incendie en a fait éclater un morceau, et ce n'est qu'en 1836 qu'un architecte français, M. de Montferrand, est parvenu à la placer sur un piédestal octogone en granit au pied de la tour d'Ivan Veliki (*gr. n° 151*). Ce monument, haut de 11 mètres, est une des curiosités du Kremlin de Moscou.

« Si les touristes de l'Italie recherchent avec empressement l'occasion de se trouver à Rome pendant la semaine sainte pour avoir le spectacle des grandes cérémonies de l'Église catholique, les voyageurs moins nombreux qui parcourent le nord de l'Europe feront bien, écrivait M. Louis Viardot dans l'*Illustration*, à son retour de Russie, en 1846, de passer à Moscou le temps de Pâques s'ils veulent connaître aussi les grandes cérémonies de l'Église grecque. Quant à moi, j'eus d'autant plus à m'applaudir d'avoir pris cette époque pour le voyage de Moscou que le carême russe étant l'an dernier presque d'un mois plus tardif que le nôtre, et Pâques n'arrivant que le 27 avril, on avait passé les grands froids d'un long et rigoureux hiver, et la neige, amoncelée depuis le mois d'octobre, venait de fondre enfin sous la tiède haleine du printemps. On pouvait donc, sans crainte de geler sur pied, passer quelques heures de nuit à la belle étoile. C'est la nuit, en effet, comme à Rome, qu'a lieu le plus imposant et le plus magnifique des spectacles du culte ; non pas le jeudi saint, toutefois, ni dans la soirée, mais deux jours plus tard, et à l'heure précise où, le samedi finissant, et avec lui la semaine des fêtes lugubres, commencent le dimanche et les fêtes triomphales. A onze heures du soir, la veille de Pâques, j'étais monté avec quelques amis sur la plus haute plate-forme de mon observatoire ordinaire, la tour d'*Ivan Veliki*. Bien enveloppés dans nos pelisses et nos bonnets fourrés, nous bravions la petite gelée qui durcissait encore chaque matin la surface des flaques d'eau. Le vent ne soufflait pas ; la nuit était parfaitement calme et sereine, mais obscure néanmoins, et les seules étoiles scintillaient au firmament. J'avais cru trouver une foule immense aux divers étages de cette tour si connue par sa position centrale. Nullement : nous étions en fort petit nombre, à peu près tous étrangers, et Français pour la plupart. Du moins on n'entendait que notre langue retentir en paroles d'empressement et de gaieté sur toutes les plates-formes et dans tous les escaliers en spirale. Les Russes étaient acteurs dans le spectacle que nous attendions. Je ne dirai rien du coup d'œil qu'offre Moscou la nuit. L'obscurité du ciel ne permettait pas de distinguer autre chose que les pâles lanternes de l'éclairage public, lesquelles, dispersées dans les rues et les places et vues de haut en bas, semblaient les étoiles d'un ciel inférieur. Nous pouvions nous croire lancés hors de notre planète, n'ayant autour de nous que le vide infini et l'immensité de l'espace où nagent les astres et les mondes.

» Jusqu'au milieu de la nuit régnèrent le silence et l'immobilité. Dans la ville entière, aucun bruit, aucun mouvement ne pouvait faire soupçonner l'approche d'une fête générale. Enfin minuit sonne. Aussitôt l'énorme bourdon suspendu sous nos pieds, que frappe le battant de fer secoué par quatre vigoureux sonneurs, lance dans l'air un son grave et retentissant. A la voix de cette reine des cloches, et comme si la baguette d'un enchanteur eût donné le signal, toutes les églises s'illuminent à la fois. Notre tour d'*Ivan Veliki* se montre entourée de plusieurs ceintures de feu, et Moscou tout entier sort des ténèbres. C'est en ce moment que le métropolitain, qui occupe la première charge de l'Église grecque, depuis que Pierre-le-Grand a supprimé le patriarche, ouvrant les portes du sanctuaire où il se tenait caché, prononce au milieu de la cathédrale de l'*Assomption* la parole sacramentelle : *Christ est ressuscité*. Alors, pour la seconde fois, le bourdon résonne ; les trente-deux cloches de la tour lui répondent, et, s'ébranlant de proche en proche, toutes celles des neuf cents temples illuminés. Dans chaque église, dans chaque chapelle, les diacres et les chantres entonnent l'hymne de louange auquel tout le peuple répond en chœur, et le canon mêle sa grande voix à ce concert universel. Il ne manque que le tonnerre pour que tous les grands bruits de la terre soient réunis. Bientôt de longues processions sortent de toutes les églises pour en faire le tour. Le clergé marche en tête, et chaque assistant porte un cierge à la main. Nous avions sous les yeux la procession de la cathédrale. Entouré d'archevêques, d'évêques, de diacres, de tout le haut clergé grec en pompeux costumes de cérémonie, le métropolitain était suivi d'une foule de généraux, d'officiers, de magistrats et d'employés civils dont les riches uniformes brillaient aux feux de toutes ces lumières mouvantes, et les yeux n'étaient pas moins éblouis par tant de spectacles éclatants que les oreilles n'étaient assourdies par les bruits confus et prolongés des voix humaines, des cloches et du canon. Les offices commencent alors et se prolongent bien avant dans le jour.

» Parmi toutes les fêtes de l'Église grecque, Pâques est la plus grande et la plus populaire. C'est aussi la plus magnifiquement célébrée, et ce qui lui donne

N° 151. Moscou. — La reine des cloches.

une supériorité incontestable sur les fêtes de l'Église romaine, principalement sur celles que Rome elle-même célèbre, c'est que toute la population y prend une part active et sérieuse, c'est que tous les fidèles se font un devoir d'y assister, non pas en curieux, pour amuser leurs yeux d'un spectacle, mais avec recueillement et piété. Certes, dans ce peuple jeune, neuf, où la civilisation commence seulement à luire et n'éclaire que les hauteurs de la société, le scepticisme n'a pas encore pénétré à la suite des lumières. La foi se montre encore, aveugle si l'on veut et amie des vaines pratiques, mais naïve et sincère. Il suffit, pour la reconnaître à tous ses caractères, de jeter un coup d'œil sur la foule qui se presse, qui s'agenouille, qui se frappe la poitrine et baise humblement la terre autour de tous les autels, de toutes les images, de tous les objets de sa dévotion.

» Pâques est à Moscou l'époque des visites et des cadeaux, comme le jour de l'an à Paris, comme Noël à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. On se sert alors, pour le salut, d'une formule particulière : « *Christ est ressuscité. — En vérité, il est ressuscité.* » Pendant six semaines après Pâques, on ne s'aborde qu'avec cette phrase et cette réponse sacramentelles, et pendant six semaines toutes les lettres commencent par cette même félicitation : « *Christ est ressuscité.* » Mais Pâques amène un autre usage, plus singulier, plus spécial et plus touchant. Dès que le métropolitain, en prononçant la fameuse formule, donne le signal des réjouissances, la joie des fidèles éclate dans les transports d'une embrassade universelle. Que les parents embrassent les parents, que les amis embrassent les amis, ce serait trop peu ; pour un moment, tous les hommes sont frères, tous les hommes sont égaux. Les valets embrassent leurs maîtres, les serfs embrassent leurs seigneurs, les moujiks embrassent les nobles, les pauvres embrassent les riches. Et chaque embrassade se compose invariablement de trois baisers sur les joues. On ne voit, on n'entend que des baisers dans les maisons, que des baisers dans les rues, que des baisers partout, entrecoupés seulement par le salut : « *Christ est ressuscité,* » et par la réponse : « *Il est ressuscité* » (*gr. n°* 128).

» Mais à ces démonstrations d'allégresse générale, à cette universelle effusion des cœurs se joignent de plus solides témoignages d'union et de charité entre les hommes. D'abondantes aumônes accompagnent ces baisers qui rapprochent les petits des grands et la misère de l'opulence. Dans toutes les maisons, suivant le rang et la fortune, on distribue aux nécessiteux des hardes, des vivres, de l'argent. Ce jour-là, demander n'est point une honte, et donner est un devoir. »

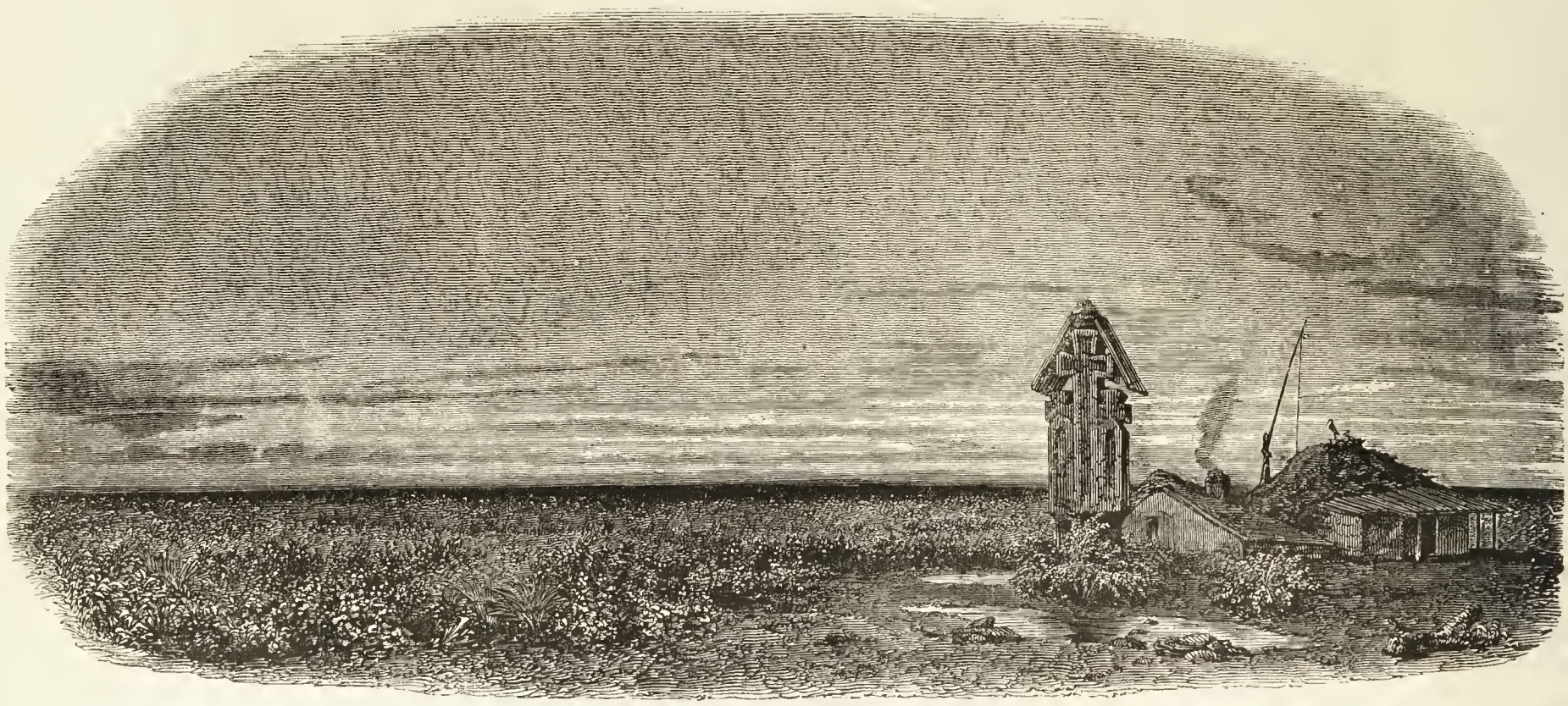
N° 152. 1812 L'armée française quittant Moscou.

Du reste, les fêtes de Pâques ne sont pas moins curieuses à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou. C'est à cette époque qu'ont lieu dans la perspective Newski, devant le Gostinnoï dvor et sur la place de l'Amirauté cette foire aux jouets et aux œufs et ces fêtes populaires dont M. V. Timm a tracé des tableaux si exacts et si complets qu'ils n'ont besoin d'aucun commentaire (*gr. n*os 130 *et* 131).

Durant la dernière semaine du carême, les églises russes de Saint-Pétersbourg sont presque constamment encombrées de nombreux fidèles, de toutes les classes et de tous les âges, qui viennent y remplir leur devoir, y faire ce qu'on appelle *ses dévotions,* c'est-à-dire se confesser et communier. Il est formellement enjoint, non pas seulement par les saints canons, mais encore par les statuts civils, de communier au moins une fois par an : toute personne au service du gouvernement, quel que soit son grade, quel que soit le genre de ses fonctions, doit faire ses dévotions à l'un des trois carêmes ; c'est s'exposer à une sévère réprimande, quelquefois à une destitution, que de manquer à l'accomplissement de ce devoir.

Le samedi qui précède la solennité de Pâques est consacré, dans tous les petits ménages, à un nettoiement général, à la préparation des gâteaux, des viandes et des œufs teints qui doivent, le lendemain, rester servis, dans le salon, pour être offerts aux visiteurs, avec des liqueurs et des vins ; c'est un reste de l'antique hospitalité slave. Les gens du grand monde, comme à Paris, se contentent de s'envoyer réciproquement des cartes de visite ; mais les plus élégants se font inscrire dans le *Journal de Saint-Pétersbourg,* publié en français, et donnent, en faveur de cette dispense, une somme qui grossit le trésor des salles d'asile.

A Saint-Pétersbourg, ce sont les boulangers, presque tous Allemands, qui confectionnent les gâteaux de Pâques dans des proportions quelquefois gigantesques ; de même les œufs qu'on est dans l'usage de s'offrir sont imités par les confiseurs, aussi dans toutes



N° 153. Russie méridionale. — Le Steppe.

les dimensions, pour être remplis de bonbons. On en fabrique également en porcelaine peinte, qu'on orne de rubans, et qu'on suspend ensuite à la sainte image devant laquelle, dans les familles pieuses, une lampe reste constamment allumée.

Le peuple russe, en général et d'ordinaire, est fort sobre ; son alimentation se compose presque exclusivement de pain noir et de choux aigres, cuits avec un peu de viande. Mais il se dédommage de cette frugalité par de fréquentes et copieuses libations d'eau-de-vie de grain. L'observation du maigre est rigoureuse durant les six semaines du grand carême, et même les basses classes, pendant les deux dernières semaines, se nourrissent de champignons secs qu'on fait cuire et qu'on assaisonne avec un peu d'huile. Cette austérité sert à faire comprendre toute l'allégresse causée par le jour de Pâques.

Depuis le dimanche de Pâques jusqu'au dimanche suivant, chaque jour, à la garde montante, des détachements des différents corps de cadets, des écoles militaires, et de tous les régiments qui composent la garnison de Saint-Pétersbourg, se rendent successivement sur la place du palais pour féliciter l'empereur et la famille impériale ; là, le monarque, ainsi que le grand-duc héritier, donnent aux soldats, de rang en rang, le baiser pascal (*gr. n°* 127).

Pendant le séjour que M. Horace Vernet fit en Rus-

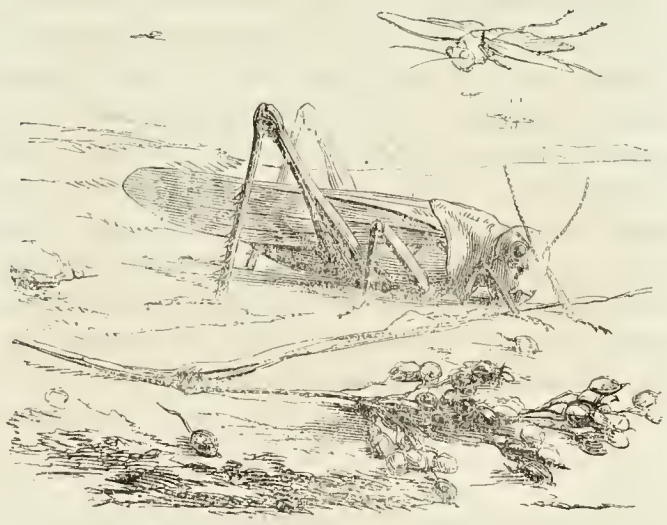
sie, le célèbre peintre, d'après nos coutumes françaises, offrit à l'empereur, à l'occasion de sa fête, le 6 décembre, un petit tableau représentant Napoléon, tableau qu'il avait fait avec l'intention de témoigner à Sa Majesté sa reconnaissance pour l'accueil bienveillant qu'il en recevait. L'empereur Nicolas fut charmé de l'attention, du mérite de la peinture et du sujet ; et quand, quelques mois après, à Pâques, l'artiste vint joindre ses félicitations à celles des grands de l'empire, le monarque, le conduisant dans un salon, lui montra un magnifique vase de porcelaine où le Napoléon du tableau se trouvait reproduit (*gr. n°* 129). Alors, faisant tourner le vase sur le pivot du piédestal sur lequel il se trouvait placé, le souverain fit lire au peintre l'inscription suivante, écrite en lettres d'or au milieu des armes impériales :

A M. HORACE VERNET,

EN TÉMOIGNAGE D'ESTIME POUR SON ADMIRABLE TALENT,
le 11 avril 1843.

« Mon cher Vernet, dit Sa Majesté, vous ne me refuserez pas mon œuf de Pâques. »

Moscou a été souvent détruit par des incendies. Schnitzler, dans son *Tableau statistique*, etc., en cite un au treizième siècle, un autre sous Dmitri Donskoï, vers 1370; puis en 1382, puis encore avant la fin du même siècle, puis en 1547, sous Ivan-le-Terrible ; puis en 1571, et vers 1590, sous Fédor Ivanovicht ; puis en 1611, sous l'un des faux Démétrius. Et je ne parle ici que des incendies complets, généraux, où disparaissait la ville entière, car des incendies de maisons, de rues, de quartiers, il serait impossible d'en faire le dénombrement. « La négligence des Moscovites est si grande, dit Olearius (OElschlœger), qu'il ne se passe point de mois, ni même de semaine, que le feu ne prenne à leur ville, et que cet élément, rencontrant une matière fort combustible et renforcé par le vent, ne réduise en cendres, dans un moment, plusieurs maisons, même des rues entières. Peu de jours avant notre arrivée, le feu avait consumé la troisième partie de la ville ; et il y a cinq à six ans qu'un accident semblable faillit la détruire entièrement... Ceux qui font ces pertes s'en consolent en quelque façon par la facilité qu'ils ont de trouver des maisons neuves, toutes bâties, au marché destiné pour cela hors de la muraille Blanche, où l'on achète pour fort peu de chose une maison entière, que l'on fait démonter, transporter et rebâtir en fort peu de temps au lieu où était la première. »



N° 154. La sauterelle d'Egypte.

Je ne crois pas qu'en 1812, lorsque, pour dernière défense contre un ennemi maître de leurs murs, les Moscovites se décidèrent à brûler eux-mêmes la ville sainte profanée par l'étranger, je ne crois pas qu'ils comptassent alors sur les ressources du *marché aux maisons*. Dans ce dernier et sublime effort d'un sauvage héroïsme (*gr. n°s* 149 *et* 150), la Rome tatare (comme l'appelait madame de Staël) prit un aspect nouveau, et c'est de sa ruine totale que date sa véritable splendeur. Qu'on la compare au serpent qui, se dépouillant de sa vieille enveloppe, en revêt une plus brillante, ou à l'or qui sort plus pur du creuset, ou au phénix qui s'envole de son bûcher plus jeune et plus beau ; toujours est-il que l'incendie de 1812 a changé une ville de bois en une ville de pierre (c'est le nom qu'on donne à la brique en Russie), et que Moscou, à l'abri désormais d'une si fréquente calamité, n'a plus à sa porte un marché de maisons. Quand on voit cette résurrection rapide et magnifique, quand on se rappelle ce que Londres est devenu par le grand incendie de 1665 et Lisbonne par le tremblement de terre de 1755, on reconnaît que ce ne sont jamais les calamités physiques, mais seulement les fautes morales des nations, qui détruisent sans retour les ouvrages de l'homme, qui effacent du globe les cités et les empires.

CHAPITRE XVI.

IASSI.

Octobre 1846.

Me voici enfin dans la capitale de la Moldavie. J'avais tellement peur d'être surpris par l'hiver en Russie, que je suis venu de Moscou à Iassi sans m'arrêter. Je ne ferai même que traverser la Moldo-Valachie, car le froid est déjà assez piquant ici, et j'ai hâte de gagner des climats plus chauds. Après m'être reposé quelques jours à Iassi, je m'enfuirai à Bucharest, où je compte séjourner le moins de temps possible, et je m'empresserai de descendre le Danube pour me rendre à Constantinople par la mer Noire.

Ne t'étonne donc point, mon cher ami, si je ne te parle d'aucune des villes russes par lesquelles je suis passé en venant de Moscou à Iassi. Je ne les ai pas vues. A la vérité je n'en regrette qu'une seule; Kief. Mais c'est surtout en voyage qu'il faut savoir faire des sacrifices. Je me borne à t'indiquer mon itinéraire, pour que tu puisses me suivre sur la carte. En partant de Moscou j'ai pris la route de Varsovie, que j'ai suivie jusqu'à Orsha, petite ville de 2,000 habitants, située sur le Dniéper, à l'embouchure de l'Orchitza, et où, tournant à gauche, c'est-à-dire au sud, j'ai repris la grande route de Saint-Pétersbourg à Odessa, qui passe par Kief. Cette route, je l'ai quittée à Brazlaf; j'ai traversé le Dniester à Mohilef, le Pruth à Skouleni, village moitié moldave, moitié russe, où se trouve la quarantaine, et que divise en deux parties à peu près égales le fleuve qui sert actuellement de limite entre la Moldavie et l'empire de Russie.

N° 155. Une invasion de sauterelles dans les steppes de la Russie méridionale.

Le mot route demande ici une explication. Il signifie simplement un espace plus ou moins large sur lequel les voyageurs à pied, à cheval ou en voiture ont essayé jusqu'à ce jour de se frayer un chemin. D'Odessa à Moscou, des poteaux de trois mètres environ de hauteur, solidement plantés dans le sol de distance en distance, constituent ce qu'on appelle improprement la route. Le terrain compris entre eux n'a même jamais été nivelé; il est tel que la nature l'a créé, tantôt plat, tantôt onduleux comme les vagues d'une mer furieuse. Au lieu de l'unir, les hommes et les animaux qui y ont passé l'ont sillonné d'ornières et hérissé de monticules. Aussi, le plus souvent, on ne passe même plus entre les poteaux; parfois, pour

trouver un endroit praticable, on est obligé de s'en éloigner de près d'un kilomètre. Il faut y avoir été habitué tout petit pour résister à de pareils voyages. Comme on va toujours au galop, quelles que soient les aspérités ou les cavités de la *route*, on est secoué par des cahots si violents et si fréquents, que non-seulement on a tous les membres brisés, mais qu'on est tourmenté par le mal de mer. On risque en outre de mourir de faim, si on n'a pas eu la précaution de se munir de provisions. Les stations ne vous offrent absolument que de l'eau chaude pour faire le thé et un banc pour vous reposer. Les seigneurs russes et polonais qui voyagent ne manquent jamais d'emporter avec eux un lit complet, une batterie de cuisine, des provisions de toute espèce. Ajoute à toutes ces souffrances, à tous ces désagréments, à tous ces frais, l'ennui de parcourir un pays horriblement monotone, qu'on peut décrire en trois mots : des steppes, des marais et des forêts de pins, et tu auras une idée des plaisirs vifs et variés dont j'ai joui en venant des bords de la Moskova aux rives du Pruth; et tu comprendras pourquoi je ne me suis pas arrêté, pas même à Kief, cette ville si curieuse. Heureusement, on va vite.

On va souvent trop vite. Non-seulement les chevaux russes sont infatigables, mais on s'en sert sans ménagement; on les maltraite sans pitié. Impassible même au milieu des plus terribles tempêtes d'hiver, sachant reconnaître des chemins à peine tracés que la neige recouvre chaque jour, un méchant bidet qui n'a ni figure ni tournure, dont on ne voudrait pas pour porter des choux à la halle, fait soixante verstes au trot, d'une seule traite, à travers champs, à travers bois, franchissant les clôtures, les fossés, les rivières, et les ravins profonds où l'on entre en se précipitant d'une montagne russe pour sortir en remontant contre une roche à pic. Et ne crois pas qu'on ait quelque soin, quelque souci de ces pauvres bêtes, si fortes, si patientes, si précieuses malgré leur laideur. Quand elles arrivent, on leur permet d'abord de brouter un peu de neige pour se rafraîchir; elles n'ont pour cela qu'à étendre le cou. Puis, leur tournant la tête du côté du traîneau où elles peuvent manger le foin qui a servi de litière au voyageur, on les laisse habituellement dans la cour, à la belle étoile. S'il vient à neiger pendant la nuit, on voit tout à coup, le matin, se secouer une masse blanche qui était restée jusque-là parfaitement immobile; c'est le cheval qui a fait quinze lieues la veille et qui va recommencer le lendemain.

Cependant, ce pays qui m'a semblé si monotonement laid, a fourni à un voyageur allemand, M. Kohl, le sujet d'un des livres les plus intéressants et les plus variés que j'aie jamais lus. Ce livre, ou plutôt cette partie de son grand ouvrage sur la Russie, a pour titre : *Description caractéristique des steppes pontins*. Je voudrais pouvoir te le traduire presque tout en entier, mais il me reste si peu de temps de libre, et j'ai tant de choses à te dire de la Moldo-Valachie, que je me vois, à mon grand regret, contraint de t'en résumer seulement deux ou trois fragments.

Les steppes de la Russie méridionale s'étendent des frontières de la Hongrie jusqu'à celles de la Chine. Ils forment une plaine immense (*gr. n°* 153) presque sans solution de continuité, couverte, au printemps et à l'automne, d'une herbe abondante, en hiver, de neiges errantes qui tantôt s'amoncellent en tas, tantôt laissent le sol entièrement nu, en été, de nuages d'une poussière si fine, que même dans les temps les plus calmes, ils restent suspendus dans l'air, offrant plutôt l'aspect d'une vapeur qui s'exhale de la terre que de

N° 156. Moldavie. — Les bords du Pruth. D'après un dessin de M. M. Bouquet.

molécules solides mises en mouvement par l'agitation de l'atmosphère. Cette plaine est très-élevée. Elle se termine à la mer Noire par une terrasse taillée à pic haute de plus de 40 à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer. On n'y découvre que de loin en loin de légères éminences naturelles, qui ne méritent même pas le nom de collines; mais on y remarque fréquemment des éminences artificielles dont la hauteur varie de 2 à 50 mètres, qui ont dû, selon M. Dubois de Montpéreux, avoir plusieurs destinations, c'est-à-dire être des tumulus limites, télégraphes, pyrées, trophées et tombeaux. Elle est en outre sillonnée de ravins profonds formés par les rivières qui l'arrosent, et qui, à la fonte des neiges, devenues très-fortes et très-rapides, changent souvent de lit dans leur course vagabonde. Sa particularité la plus caractéristique, c'est le manque absolu d'arbres sur un sol remarquable pour la richesse et l'abondance des pâturages. On peut y faire de suite plusieurs centaines de lieues en ligne droite sans apercevoir même un buisson, à moins qu'on ne connaisse quelques-uns des rares fourrés où les chasseurs tartares sont presque toujours sûrs de trouver du gibier.

Le climat des steppes passe d'un extrême à l'autre. En hiver, le froid y est très-rigoureux; en été, la chaleur y est accablante. Les mois les plus froids sont ceux de décembre, janvier et février. En 1837-38, le thermomètre n'y monta jamais au-dessus de 10 degrés Réaumur, et il y descendit souvent à 30. De plus, certains vents y soufflent si souvent et avec tant de violence que la neige, constamment balayée et emportée par ces tempêtes, n'a pas le temps de s'y solidifier et ne permet pas, comme dans les provinces septentrionales de la Russie, d'y jouir, en compensation, des nombreux avantages du traînage. Le printemps commence lorsqu'elle fond, ce qui a lieu d'ordinaire au mois d'avril. Cependant le mois de mai s'écoule quelquefois presque tout entier avant que la masse d'eau qui en résulte ait été absorbée par la terre ou se soit écoulée dans les rivières. Pendant ce temps, toute la surface des steppes est une mer de boue dans laquelle ni les hommes, ni les animaux ne peuvent s'aventurer sans s'exposer à un danger positif. Ce passage d'une saison à l'autre ne se fait pas sans de grandes variations de température. Il n'est peut-être aucune contrée où l'hiver oppose au printemps une plus longue résistance. Le printemps n'en triomphe même complétement que lorsque l'été vient à son secours. C'est alors la plus belle période de l'année. Le steppe se couvre partout d'une herbe magnifique, émaillée de tulipes et de jacinthes. Toutefois, ne va t'imaginer que cette herbe ressemble au gazon de nos parcs. Les brins en sont si peu délicats qu'un de nos paysans transporté dans le steppe ne trouverait peut-être pas assez doux pour lui le lit qu'ils pourraient lui offrir à l'heure de sa sieste habituelle. En outre, les tulipes et les jacinthes ne sauraient se comparer aux échantillons les plus célèbres des amateurs hollandais.

Les orages sont fréquents dans les steppes pendant le mois de mai. En juin, la sécheresse commence ; les pluies ont complétement cessé. En juillet, la terre, desséchée, se crevasse de tous côtés. Excepté sur quelques endroits privilégiés, la végétation disparaît, le sol calciné devient noir. Les lacs et les étangs se transforment en plaines de sable; la plupart des sources se tarissent. L'eau acquiert une telle valeur que des sentinelles la gardent nuit et jour pour empêcher les voleurs d'en approcher. Alors les hommes et les animaux souffrent cruellement de la faim et de la soif. Il périt des milliers de chevaux et de bêtes à cornes. En un mot, l'été est souvent plus pénible dans les steppes que dans le Sahara africain ou les Llanos de l'Amérique espagnole. Vers la fin du mois d'août, les rosées recommencent, les orages reviennent, et ils sont souvent accompagnés de pluies. La verdure reparaît, les hom-

mes et les animaux semblent renaître. La température du mois de septembre est des plus douces. Malheureusement, l'automne ne dure que quelques semaines. Le mois d'octobre ramène les brouillards et les pluies froides.

L'herbe des steppes n'est pas seulement émaillée de tulipes et de jacinthes ; on y trouve une quantité beaucoup trop considérable de *burian*, c'est-à-dire de plantes ou d'herbes dont les troupeaux refusent de se nourrir et qui font le désespoir des agriculteurs ou des éleveurs. Souvent, en outre, quand on a extirpé d'un terrain tout le *burian*, l'herbe qui croît à la place est si dure et si sèche que le bétail ne peut pas la brouter. On est obligé d'y mettre le feu pour s'en débarrasser. Ces flammes s'étendent quelquefois bien au delà des limites qui leur sont assignées, et finissent par causer de grands ravages. Par compensation, les cendres des herbes brûlées forment un excellent engrais, et la moisson de l'année suivante répare presque complétement les pertes subies par les victimes de ces incendies.

De tous les fléaux qui menacent les habitants des steppes, les plus dangereux et les plus redoutés sont, sans contredit, les invasions de sauterelles. Il y a trente ans, lors de l'arrivée des premiers colons allemands, on en connaissait deux espèces qui ne s'y multipliaient pas démesurément, et jusqu'alors elles n'avaient inspiré aucune crainte. Vers 1820, on commença à remarquer qu'elles augmentaient en nombre d'une manière inquiétante. En 1824 et 1825, elles occasionnèrent de grands dégâts. Mais, en 1828 et 1829, elles envahirent le pays par troupes innombrables. Leurs colonnes épaisses interceptaient la lumière du soleil ; elles détruisirent les moissons, et, dans plusieurs localités, elles ne laissèrent pas la moindre trace de végétation derrière elles. Les colons, désespérés, croyaient que le jour du jugement dernier était venu. Dans leur détresse, ils demandèrent conseil à leurs voisins les Russes et les Tartares. Ceux-ci n'étaient pas moins embarrassés. Les hommes les plus âgés parmi eux n'avaient conservé aucun souvenir d'une pareille dévastation. Tout ce qu'ils se rappelaient, c'était que leurs pères leur en avaient parlé quand ils étaient jeunes. Les Allemands tinrent conseil et combinèrent un système d'opérations destinées à protéger leurs propriétés contre ces essaims dévorants. D'abord ils établirent une espèce de police. Quiconque aperçoit une nuée de sauterelle est tenu de donner aussitôt l'alarme et de faire avertir le schulze. Celui-ci se hâte de convoquer tous les habitants — hommes, femmes, enfants, vieillards — qui doivent accourir armés de clochettes, de chaudrons, de fusils, de tambours, de fouets, voire même de petits canons, s'ils en ont, etc., afin de faire sous ses ordres le plus de bruit possible (*gr. n°* 155). Ces charivaris ont souvent pour résultat d'effrayer les sauterelles. Changeant de direction, elles vont s'abattre sur une localité moins bruyante. Elles redoutent encore plus la fumée que le bruit. En conséquence, dès qu'on les voit venir, on se hâte d'amasser autour des champs d'où l'on veut les chasser de la paille, des broussailles, des herbes, du fumier desséché, et on y met le feu. Toutefois, cet expédient ne réussit pas toujours. Il arrive souvent que les derniers rangs des sauterelles, ne voyant et ne sentant pas la fumée, poussent les premiers rangs dans les flammes. Les cadavres amoncelés de plusieurs milliers de victimes éteignent l'incendie, et l'invasion qu'il avait pour but de prévenir a lieu. D'ordinaire, il est vrai, surtout si la fumée est très-épaisse et très-odorante, elle détermine les sauterelles à changer de direction. Alors il s'agit en outre de les forcer à en prendre une qui n'inspire aucune inquiétude, à les chasser, par exem-

N° 157. Moldavie. — La ville de Iassi, capitale de la principauté de Moldavie. D'après un dessin de M. M. Bouquet.

ple, dans un lac ou dans la mer. L'avant-garde tombe dans l'eau et elle y forme de petites îles flottantes sur lesquelles le gros de l'armée vient se poser et s'entasse à près d'un mètre d'épaisseur. Le vent souffle-t-il de terre avec force, elles sont toutes submergées ; la brise est-elle légère, au contraire, celles qui survivent, et le nombre en est grand, s'efforcent de regagner le rivage, où elles sèchent bien vite leurs ailes pour se remettre en route.

L'instinct des sauterelles les guide de préférence vers les jardins qui entourent les habitations. S'il se trouve un village à droite ou à gauche de la ligne qu'elles suivent, elles ne manquent jamais de se détourner pour aller le dévaster. On ne saurait ni s'imaginer, ni décrire la terreur dont les habitants qui n'ont pu les contraindre à s'éloigner sont saisis à leur approche. Quand elles s'abattent sur un champ, sur un verger, sur un jardin, elles en couvrent toute la surface à une épaisseur de plusieurs pouces, tandis que d'autres myriades, se succédant sans interruption, interceptent la clarté du jour. Il faut alors fermer avec soin les portes et les fenêtres et boucher même les cheminées, car elles s'introduiraient par ces ouvertures dans l'intérieur des maisons et elles y causeraient de grands dégâts.

On distingue deux espèces principales parmi les sauterelles de la Russie : les russaki (*grillus migratorius*), d'un pouce et demi de longueur, et les saranni (*grillus vastator*), longues de deux pouces. Également voraces et également redoutées, elles se reproduisent l'une et l'autre, d'août à septembre, par des œufs que la femelle dépose dans la terre, au nombre de 50 à 70, avec un tube forant dont elle est armée. Ces œufs sont blancs et de la forme et de la grosseur des œufs de fourmi. Ils n'éclosent qu'à la fin d'avril ou de mai. Les jeunes sauterelles commencent à se montrer avec les premiers beaux jours du printemps. Elles ne volent pas encore, mais elles marchent et elles mangent plus que les vieilles. Tant qu'elles sont privées d'ailes, il est inutile de chercher à les effrayer, soit par des feux allumés, soit par des décharges de mousqueterie. Entreprendre de les détruire, ce serait perdre son temps. Sur le nombre total que ferait une différence de 10 ou 12 millions? Au bout de trois ou quatre semaines, elles atteignent toute leur grosseur. A cinq semaines, leurs ailes sont formées. Alors elles s'envolent et parcourent les steppes à la recherche de champs et de jardins jusqu'à la mi-septembre, époque à laquelle elles meurent après avoir fait leurs œufs. C'est au milieu d'août qu'on voit les essaims les plus nombreux. Rarement elles se mettent en route avant huit ou neuf heures du matin. Quelquefois elles ne s'arrêtent qu'à minuit. On les entend venir de loin, tant elles font de bruit en volant. Lorsqu'elles s'abattent, on dirait une pluie de pierres. Un essaim a d'ordinaire une forme ovale, un quart de verste de largeur et deux à trois verstes de longueur. Quant à son épaisseur, il est difficile de l'évaluer exactement. Elle doit être considérable, puisque les rayons du soleil ne sauraient le traverser et que l'ombre qu'il projette sur la terre en passant y répand une fraîcheur très-sensible. On a calculé qu'un essaim qui couvre un verste carré, soit 12,250,000 pieds carrés, contenait au moins mille millions de sauterelles. Par un temps calme, elles parcourent environ trois lieues en huit heures. Quand il fait du soleil, les couches inférieures se tiennent en général à 80 mètres au-dessus du sol. Si, au contraire, le ciel est sombre et couvert, elles rasent la terre de si près qu'un homme qui les rencontre se voit obligé de leur tourner le dos et de se tenir solidement jusqu'à ce qu'elles soient passées

Bien que les sauterelles préfèrent certaines plantes, elles ne se montrent pas difficiles et elles dévorent indifféremment tout ce qu'elles rencontrent. En quelques heures, elles transforment une oasis en désert. Cha-

cune d'elles, au dire des Russes, mord comme un cheval, mange aussi gloutonnement qu'un loup et digère plus facilement et plus promptement qu'aucun autre animal.

Mais j'oublie que j'ai franchi le Pruth, et que, du haut de la montagne qui la domine, j'aperçois à mes pieds la capitale de la Moldavie. Toutefois, avant d'y entrer, permets-moi de te donner quelques renseignements curieux sur les diverses manières dont on voyage dans les principautés danubiennes.

Un des rares ouvrages publiés en français sur la Moldo-Valachie est intitulé le *Kéroutza*. L'auteur, M. Stanislas Bellanger, écrivain habile et spirituel, à qui je reprocherai seulement de s'être trop souvent servi de la *Romanie* de M. Vaillant sans la citer, explique ainsi, au début de son second volume, pourquoi il a donné un pareil titre à son livre.

« En aucun lieu du monde, que je sache, on ne voyage avec plus de rapidité, mais aussi d'une façon moins confortable qu'en Moldo-Valachie. La Russie, sous ces deux rapports si renommée, est de beaucoup en arrière. Les postes moldo-valaques sont de quatre lieues, ou, mieux, de seize kilomètres. Chacune d'elles compte un relais, lequel tient toujours à votre disposition des chevaux de selle, des chevaux de trait, des buffles ou des bœufs. Vous avez donc au choix quatre moyens de transport : le premier à pied, le deuxième à cheval, le troisième en voiture, le quatrième enfin à buffles ou à bœufs. Je ne parlerai ni du premier, ni du quatrième ; quelles que soient leurs garanties, ils sont tous les deux trop économiques pour ne pas coûter fort cher. Restent donc le transport à cheval et le transport en voiture.

» A cheval, vous êtes accompagné d'un *postach* (guide) qui a la funeste habitude, comme le *Tatar* en Turquie, de franchir l'espace ventre-à-terre, et que vous devez suivre sous peine de vous égarer et de faire trois fois le chemin ordinaire, les *ponts et chaussées* n'ayant pas encore tracé de routes régulières. Vous arrivez de la sorte à destination, portant en croupe un *lumbago* d'une huitaine de jours. Mais qu'importe, vous êtes arrivé.

sière qui vous enveloppe de toutes parts. Mais qu'importe encore, si vous en êtes quitte pour cela ! C'est si peu, eu égard aux tribulations dont vous eussiez pu, ainsi que vous l'allez voir, devenir la victime, que si maintenant vous me demandez, à moi qui en ai fait

N° 159. Moldo-Valachie. — La princesse Marie Ribesko.

l'expérience, pour lequel de ces deux moyens de transport il serait préférable d'opter, je vous répondrai : Cela tient au tempérament...

» Quoi qu'il en soit, la vérité me force à dire que des deux moyens le plus usité est celui de la voiture. Aussi ne m'occuperai-je que de ce dernier moyen de transport.

» Voulez-vous voyager en Moldo-Valachie ? Vous vous rendez chez l'aga, ou, à défaut d'icelui, chez l'isprawnick de la ville que vous habitez. L'aga vous demande où vous désirez aller, votre jour, votre heure, votre adresse. Ces formalités remplies, il vous remet un *podoroge*, feuille de route que vous êtes obligé de montrer, à chaque relais, au *capitan* ou maître de poste. Vous versez ensuite, comme cela se pratique en Russie, le prix total de votre voyage ; après quoi, vous pouvez retourner tranquillement chez vous.

» Au jour et à l'heure indiqués, vous voyez paraître devant votre porte un modeste véhicule : c'est celui qui vous est destiné. J'ai dit modeste avec intention. Représentez-vous une boîte sans couvercle, haute de trente pouces, large de deux pieds, longue de trois, encastrée dans quatre roues d'une seule pièce arrondies au hachereau, et montée sur deux essieux de bois, le tout sans qu'on ait employé un clou. C'est, vous le voyez, un peu plus qu'une brouette, et un peu moins qu'un tombereau ; c'est une auge. Des harnais de corde, deux traits et un collier de sangle, dans lequel l'animal passe sa tête de lui-même et dont il se débarrasse aussi aisément, attachent huit, dix, douze chevaux, cela dépend du trajet que vous avez à faire, à un timon encore paré de son écorce. Trois des chevaux sont montés à poil, sans étriers et sans mors, par trois Valaques, qui attendent flegmatiquement, le fouet à la main, que vous soyez prêt.

» Ce moment venu, vous vous accroupissez, tant bien que mal, sur le lit de foin fermenté dont le char est rempli en guise de siége ; puis vous donnez le signal du départ. Aussitôt le premier surudjiou pousse un cri aigu, sauvage, à perte d'haleine, fait voltiger son grand fouet autour de sa tête, et, comme l'a pittoresquement écrit le comte Demidoff, vous partez, sans appui d'aucune part, en vous cramponnant aux rebords de votre brutal équipage, comme un cavalier mal habile aux crins d'un cheval emporté.

» Arrivé à l'une des portes de la ville, on s'arrête. Vous avez à soumettre votre podoroge au visa d'un préposé, et à lui donner un *bacchis* de passage. Le bacchis, une des mille variétés du pourboire, n'est pas obligatoire, mais il exerce une grande influence sur les destinées de votre voyage. Le donnez-vous de bonne grâce, cela vous vaut de la part du préposé un gracieux salut accompagné de ces mots au surudjiou : *Mertge currut !* — Marche rapidement ! — Paraissez-vous, au contraire, hésiter, vous n'avez qu'un simple *Mertge !* Mais le bacchis porte une si légère atteinte à la bourse, qu'il est rare qu'un voyageur se refuse à le verser. Un Moldo-Valaque est plus heureux en recevant un *zwantzig*, c'est-à-dire environ 80 centimes, qu'un Français en recevant 5 francs.

» Les fonctions des trois surudji ne commencent réellement qu'au delà des barrières. Ces lignes franchies, le premier se met à hurler, d'une façon tantôt lamentable, tantôt gaie, toujours discordante, jusqu'à ce que le souffle vienne à lui manquer. Le second lui succède, puis le troisième, et enfin le premier recommence de plus belle, en accompagnant son chant de gestes furibonds, de coups de fouet bruyants et d'évolutions de jambe effrénées, afin que l'ardeur de l'attelage ne puisse un instant se ralentir.

» Or, le surudjiou, dès qu'il a entonné son *ut* de poitrine, oublie tout, ou plutôt ne se souvient plus que de trois choses : son gosier, son fouet et ses chevaux. Désormais le véhicule et le voyageur ne sont pour lui que des accessoires indignes d'attention ; il franchit tout sans calcul. Fossés, ravins, torrents, broussailles, rien ne l'effraie, rien ne l'arrête. Les

N° 158. Le prince Alexandre Ghyka, hospodar de Valachie (costume moderne).

N° 160. Grégoire Ghyka, hospodar de Moldavie (costume ancien).

» En voiture, vous partez accompagné de deux ou trois *surudji* (postillons) avec la fougue d'un coup de vent (*gr. n*os 106 *et* 108). Vous ne roulez pas sur la terre, vous la rasez comme une hirondelle ; vous perdez la respiration, l'ouïe, la vue, asphyxié par la pous-

chevaux, il est vrai, le secondent à merveille. Nos courses au clocher n'ont rien de comparable. Une roue se brise, le chariot chancelle, perd l'équilibre, étale à dix pas de là son fardeau, lui casse une épaule ou une cuisse, et n'en continue pas moins sa route en

bondissant en tous sens comme un ballon élastique. Vous avez beau geindre alors, appeler à votre aide de toute la force de vos poumons : inutile! le surudjiou n'entend pas; l'exaltation de son zèle le rend sourd. Arrivé au relais, mais seulement alors, il s'aperçoit qu'il lui manque une roue et son voyageur.

» Le véhicule dont je viens de faire la description se nomme un *karoutchor*. Il est aux Moldo-Valaques ce que le *corricolo* est aux Napolitains, à cette différence pourtant, que celui-ci peut, avec un cheval, transporter aisément sept ou huit personnes, tandis que celui-là ne saurait, au contraire, avec sept ou huit chevaux, transporter qu'un seul voyageur.

» Chose étrange, les boyards seuls, en Moldo-Valachie, sont encore astreints, dans toute la force du terme, au redoutable karoutchor. Je fais erreur : n'y sont astreints que ceux qui ne peuvent se procurer une voiture particulière. Mais comme, pour résister à un voyage aussi périlleux, aussi destructif que ceux que vous font faire les surudji, il faudrait une voiture de fer ou un *kéroutza;* comme une voiture de fer serait trop lourde à traîner, et qu'un kéroutza, espèce de fourgon massif, serait beaucoup moins noble que le karoutchor, dont l'origine est daco-romaine, et par conséquent des plus fières, il en résulte que les boyards sont condamnés jusqu'à nouvel ordre à se faire casser aristocratiquement les jambes ou les bras.

» Moins jaloux qu'eux de ce privilége, et voulant circuler partout sans être obligé d'emporter toute une pharmacie, j'ai fait comme font les bourgeois, je me suis pourvu d'un excellent kéroutza. C'est moins distingué, mais c'est plus commode, et surtout beaucoup moins trompeur. Outre sa solidité à toute épreuve, le kéroutza est couvert, et, véritable arche de Noé, peut donner asile à une douzaine de personnes, à des munitions de toute sorte, à des malles, et même, au besoin, à une ménagerie. »

« Si Iassi était située comme Bucharest, dit M. Vaillant[1], je me garderais bien d'en parler; mais, sans être absolument dans les montagnes, cette ville est déjà dans le haut pays. Assise à l'ouest d'une colline, d'où elle semble glisser dans le Bacchlui, comme pour s'y laver les pieds (*grav. n°* 157), elle n'y est guère moins éparpillée que la capitale de la Valachie dans sa plaine sans limite. Si elle n'a pas, comme celle-ci, des milliers de bosquets qui la couvrent d'ombre et de fraîcheur, en revanche, elle a devant elle le vaste tableau du mont Bordelu, dont le versant oriental lui offre en nature un des parcs anglais les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Les Iassiens m'ont dit : « Ce n'est pas sa faute, car elle a déjà été brûlée trois fois, et des cendres ne sont pas de l'humus. » Je le veux bien; mais j'ai dit aux Iassiens : « C'eût été une nouvelle occasion de la rebâtir plus régulière, plus alignée; » et les Iassiens m'ont répondu : « Y pensez-vous? aligner les rues, poser sa maison sur la rue pour avoir le plaisir de ne pas pouvoir dormir au bruit des voitures sur le pavé! Mais c'eût été nous priver de notre far niente, car le far niente aime le silence et la solitude; or, le far niente compose les trois quarts de notre bien-être. Croyez-nous, la beauté est partout, dans le pêle-mêle comme dans l'ensemble, dans la spirale comme dans la ligne droite. » Il est vrai qu'elle se noie parfois chez eux dans deux pieds de boue, mais ce n'est pour eux qu'un nouveau prétexte de la trouver plus belle. En effet, des rues droites, propres, bien pavées, engageraient à aller à pied, aller à pied fatiguerait, et pourquoi se fatiguer quand on peut, dans un équipage plus ou moins élégant, se transporter par la boue ou la poussière d'un bout de la ville à l'autre, de Copo au Bacchlui, de Picurad à Tàtàras? Iassi propre, adieu les droschkis, les coupés, les calèches et tout ce luxe d'équipages, de chevaux, de valets, qui en font la beauté.

N° 161. Valachie. — Intérieur d'une habitation à Bucharest.

» Malgré cette indifférence, ou pour dire mieux, ce calcul de la plupart des Iassiens, cette bonne ville commence à changer de costume; les maisons s'alignent peu à peu, et sinon celles des boyards, celles du moins des négociants; les boues d'avril s'enlèvent en octobre, à moins que quelques fortes ondées ne les aient entraînées dans le Bacchlui, ou que le vent ne les ait enlevées en nuages de poussière; les bourgeoises se donnent déjà les gants, le bonnet et les souliers à cothurnes. »

Pour compléter cette esquisse des progrès de Iassi, je dois ajouter que j'y ai trouvé un cabinet littéraire français, dans une rue assez pittoresque d'aspect, et occupée principalement par des Juifs qui y trafiquent de toutes sortes de marchandises, et y exercent la profession de changeurs. En outre, la capitale de la Moldavie possède un théâtre où l'on joue tous les deux jours en français des pièces françaises, opéra comiques et vaudevilles. J'y allai un soir, aux places appelées *chaises fermées*, c'est-à-dire à l'orchestre. La salle était pleine. Les lions et les lionnes de la ville et des environs s'y pavanaient dans les loges. Mais si j'ai fui Paris à plus de six cents lieues, jusqu'en Moldavie, ce n'est pas, certes, pour voir représenter *la Demoiselle à marier*, *Gentil-Bernard* ou *le Domino noir* par des transfuges des théâtres de Bordeaux, de Rouen ou de Carpentras, devant des spectateurs vêtus comme des habitués du boulevard de Gand, parlant la même langue, se donnant les mêmes airs, etc. A peine entré dans la salle, je m'empressai de me retirer, très-désappointé de ma mésaventure. Il paraît cependant que la troupe était bonne, à en juger par un article du *Glaneur moldo-valaque*, qui me tomba quelques jours après sous la main, mais dont je ne pus retrouver la date. Le fragment suivant, que j'ai copié, a son intérêt historique, comme échantillon du goût et de l'esprit des feuilletonistes iassiens.

N° 162. Moldavie. — Une soirée chez le prince régnant, à Iassi. D'après un dessin de M. Doussault.

Madame Riechestein, dont la beauté ne pâlit pas sur la scène devant celle de madame Filhol, qu'elle a remplacée, l'emporte sur elle par sa voix de fort premier soprano, dont le timbre, pur, agréable, éclatant, produit le plus bel effet. Elle a sans

[1] *La Romanie*, ou Histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, ardialiens, valaques et moldaves, resumés sous le nom de romans, par J.-A. Vaillant. 3 vol. in-8°. Paris, Arthus Bertrand, 1845. L'ouvage le plus complet et le plus intéressant qui ait été publié en français sur la Moldo-Valachie.

contredit la plus belle voix qui se soit encore fait entendre à Iassi; elle est en même temps bonne actrice, et son jeu est plein d'aisance et de naturel. Ce qui la distingue surtout, c'est la variété de talent. On l'a vue tour à tour jalouse et furieuse dans Clotilde, ardemment passionnée dans Thérèse, grivoisement sensible dans Nanon. Mais son triomphe est dans son rôle de Richelieu; l'esprit, la pétulance, le laisser aller, le bon ton du grand seigneur, l'élégance des manières et l'instinct de rouerie galante qui était toute l'âme du jeune duc, peuvent être difficilement mieux rendus. Madame Richer est toujours belle, toujours jeune; c'est une rose du matin qui a tout le jour à vivre. Madame Quélus attaque bien ses rôles, mais on demanderait à son bras potelé et à sa jolie main d'être un peu moins lestes dans madame Pinchon. Si M. Fourreau eût appris, sa voix de basse-taille eût fait sa fortune à l'Opéra. Leroux s'est fait vieux, mais il a conservé quelques bonnes traditions de l'ancien Feydeau...

Iassi occupe une superficie considérable, car elle contient de vastes terrains vagues, de nombreux et grands jardins. C'est un immense village aux limites indéfinies, aux rues sans nom, aux mahalas (faubourgs) mystérieux, de deux lieues et demie de tour. Sa population, qui pourrait s'élever au double, n'est que de 53,232 habitants, ainsi divisés :

Boyards.	5,300
Leurs gens. . . .	3,250
Prêtres.	810
Moines.	334
Peuple.	26,203
Étrangers européens.	1,256
Ungureni. . . .	600
Juifs.	12,740
Scindrômes (esclaves)	2,739
	53,232

On y compte 4,300 maisons, 80 hôtels, 13 monastères, 70 églises grecques, une église catholique, une église arménienne, une église réformée, 2 synagogues, 7 khans, un séminaire, 2 colléges, 6 pensions, 13 écoles, 3 imprimeries, une lithographie, 1,247 équipages, 4,715 càruca, 11,728 chevaux, 42 fiacres et un théâtre étranger. Elle est divisée en quatre quartiers; chaque quartier a son commissaire, ses sous-commissaires, ses *épistates* (inspecteurs) et ses *vàtàs'ei* (gardiens). Elle est éclairée au centre, dans le quartier du commerce et dans les principales rues, par 550 réverbères à l'huile, et des veilleurs de nuit assurent aux habitants un paisible repos. Ces veilleurs de nuit se composent de 370 gardes environ, dont 40 à la solde de la ville et 325 hommes payés par les particuliers. Ils sont sous la direction des épistates et portent le nom de *quine acolo* (qui là?). Les vàtàs'ei des quartiers sont tenus de s'informer tous les matins de l'état sanitaire de chaque maison afin de donner avis au commissariat des cas graves qui peuvent se présenter. Pour éteindre les incendies, l'adjie et les commissariats ont à leur disposition 24 pompiers, 130 sapeurs, 24 porteurs d'eau, 12 pompes, 21 tonneaux, 40 chevaux.

Malgré ces précautions, Iassi a été souvent ravagée par le feu. On cite les incendies de 1783 et de 1827. Celui de 1827 a été le plus terrible de tous.

Le 31 juillet de cette année, à deux heures et demie de l'après-midi, le feu se manifesta dans la maison du spatar Izmeo, située près du consulat russe. Le vent du nord soufflait avec violence. En moins d'un quart d'heure, 10 maisons, sur lesquelles étaient tombés des tisons en flammes, avaient pris feu à leur tour. Dès lors les secours devinrent inutiles. L'incendie se propagea avec une rapidité si effrayante que les habitants ne songèrent plus qu'à sauver leur vie. Les flammes couraient sur les maisons comme un fleuve de feu débordé; en quelques instants, elles les avaient dévorées. Plus d'un tiers de la ville, la plus belle partie, fut réduit en cendres. Parmi les 800 maisons consumées se trouvèrent la résidence de l'hospodar et les archives, 15 églises, un grand nombre de palais, le cloître catholique, la maison de correction. Le prince lui-même n'eut que le temps de se sauver par une porte de derrière. Les pièces de bois qui servaient de pavés dans les rues s'étaient enflammées et interceptaient en certains endroits les communications. Dès le lendemain, on avait retiré plus de 50 cadavres des décombres. Enfin, tandis que l'incendie était dans toute sa force, les détenus, que l'incendie de leur prison avait forcé de mettre en liberté, menacèrent de piller le reste de la ville, et, pendant plusieurs heures, on craignit de ne pas pouvoir les contenir.

N° 163. Moldo-Valachie. — Pics du Boudchjesch. D'après M. Doussault.

Parmi les églises de Iassi qui échappèrent aux flammes de 1827, une surtout mérite une visite : c'est l'église des *Trois Saints*, ou *Tresphetitili*, fondée par le prince Basile en 1622 et consacrée à trois saints, saint Basile, saint Jean Chrysostome et saint Grégoire le Théosophe. Elle est entièrement construite en larges pierres dures; deux tours légères et gracieuses la couronnent, et des arabesques d'une admirable variété, sculptées en relief, recouvrent toute sa surface extérieure. Les murs intérieurs sont ornés de fresques; de magnifiques lampes d'argent, allumées nuit et jour, éclairent ses trois nefs, où ses fenêtres ogivales, hautes et étroites, ne laissent pénétrer qu'un jour pâle, incertain, mystérieux. Elle est de plus entourée, selon l'usage du pays, d'un monastère spacieux, qui a été jadis fortifié.

L'église des Trois Saints avait été, dans l'origine, toute dorée à l'intérieur et elle possédait un trésor célèbre. Trois fois les Tatars l'ont incendiée et pillée durant leurs invasions. En 1802, un tremblement de terre l'a bouleversée jusque dans ses fondements; enfin, il y a vingt-cinq ans environ, l'une de ses principales richesses, le portrait brodé de son fondateur a été dérobé dans son sanctuaire par des voleurs qui sont restés inconnus et qui avaient convoité non pas l'image de Basile, mais les nombreuses et belles perles fines dont la robe et le bonnet étaient parsemés. De toutes ces curiosités de prix qu'on y conservait autrefois, il ne lui reste plus aujourd'hui qu'une collection incomplète de portraits de grandeur naturelle brodés avec une perfection inimitable par la princesse Théodicée, femme de Basile. Parmi ces chefs-d'œuvre d'or, de soie et de velours, j'ai surtout remarqué ceux qui représentent la princesse et son fils, l'aîné de sa race et de ses vingt-sept enfants. On m'a montré, dans le chœur, le portrait de Basile peint à fresque. Le fondateur de Tresphetitili porte sur sa main gauche son église, qu'il vient d'achever, et il la consacre à ses trois patrons, qui la bénissent du haut du ciel.

Basile-le-Loup était d'origine albanaise. A en croire la tradition, il aurait, dans sa jeunesse, exercé le métier de pêcheur d'anguilles, puis celui beaucoup plus lucratif d'orpailleur ou chercheur de paillettes d'or dans les rivières. A trente ans, il vint à Constantinople avec une immense fortune. Il était ambitieux et il savait que tout se vendait dans la capitale de l'empire ottoman. Ayant appris que la *topouze* de la Moldavie était libre, il l'acheta... et de pêcheur d'anguilles il devint, du jour au lendemain, prince régnant. Il ne possédait pas malheureusement les qualités nécessaires pour exercer de si hautes fonctions. Indignés de ses injustices, ses sujets se révoltèrent et le chassèrent. D'abord son beau-père, l'hetman des Cosaques, Kiemielnisky, mit une armée à sa disposition; mais cette armée l'abandonna bientôt. Dénué de toutes ressources, il se retira dans la Bukovine — les *Bocages Rouges* — ainsi nommée parce que le sang des Polonais avait souvent rougi le sol de ses forêts. Il y reprit son ancien métier, et il y mourut assassiné ou empoisonné par ses ennemis.

Basile-le-loup a laissé, outre l'église des Trois Saints, un monument remarquable de son règne. Il avait fondé un collège, qui a conservé son nom; il organisa des presses et il fit imprimer le seul code de lois écrites qui soit parvenu jusqu'à nous. Ce code, in-folio de 187 feuilles, a pour titre :

Livre roman, pour servir à l'enseignement des lois impériales et autres; imprimé par ordre et aux frais de Basile, woïwode et seigneur de la terre de Moldavie. Traduit de plusieurs livres grecs en langue romane, et publié à l'imprimerie princière du couvent des Trois-Saints, à Iassi, l'an de grâce 1646.

Le code de Basile-le-Loup est curieux à étudier. Aucun autre livre ne fait mieux connaître la condition intellectuelle et morale de la Moldavie au dix-septième siècle. L'article 1er, par exemple, a-t-il besoin de commentaires?

Quand le paysan s'enfuira de chez lui ou de chez son maître, *personne, en aucun lieu, ne pourra le recevoir...*

Viennent ensuite six articles qui condamnent à des peines plus ou moins sévères les individus reconnus coupables de certains vols ou délits déterminés, tels que : vol d'une charrue, emploi de fausses mesures,

incendie d'un bois, d'une grange, d'une meule ou d'une maison, mutilation d'une vigne et d'autres arbres fruitiers, etc. Les peines sont la perte des yeux ou des mains, les coups, l'amende, la marque et la mort par le feu. Les deux articles suivants sont plus caractéristiques.

Art. 8. Si le scindrôme d'un boyard ou de tout autre propriétaire, sa femme, ou quelqu'un de leurs enfants, *volent une, deux ou trois fois, une poule, une oie, ou toute autre bagatelle*, il leur sera pardonné ; mais s'ils volent quelque chose de plus considérable, ils seront punis comme voleurs.

Art. 9. Celui qui, réduit à la dernière nécessité, n'aura *volé que pour se vêtir et ne pas mourir de faim*, obtiendra son pardon.

Ainsi les paysans étaient si malheureux que ces mêmes hommes qui leur faisaient crever les yeux et couper les mains pour les punir d'avoir tenté de voler un bœuf ou couper une vigne les déclaraient hautement excusables quand ils ne volaient que pour se vêtir et ne pas mourir de faim.

L'art. 16 prouve tout à la fois que la femme avait besoin de protection et que la loi ne lui en accordait qu'une bien faible.

Le mari qui ne fera pas venir un médecin quand sa femme sera malade, et ne lui achètera pas les remèdes ou autres aliments dont elle pourra avoir besoin, si la femme vient à mourir, perdra le revenu qu'il pourrait avoir des domaines de sa femme.

Inconséquence étrange! la loi est plus sévère pour les individus qui attentent à l'honneur d'une femme que pour les maris qui la laissent mourir faute de soins. Les ravisseurs de femmes sont punis de mort (art. 27) ; s'ils sont esclaves, salariés ou domestiques, ils sont en outre condamnés à être brûlés (art. 28). Ils peuvent être pris et punis partout où ils se trouvent. Le mari lui-même, qui n'est puni que de la perte de ses revenus lorsqu'il laisse mourir sa femme faute des soins nécessaires, est puni de mort s'il livre sa femme à un autre, « bien que jusqu'à présent, dit l'article 26, la loi se soit contentée de le bannir ou de l'envoyer aux galères pour toute sa vie après l'avoir conduit par toutes les rues de la ville nu et monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de la bête et la femme conduisant elle-même l'âne par la bride. » L'art. 25 mérite d'être cité textuellement :

Celle qui, étant payée pour l'enseignement et la nourriture des jeunes filles, séduirait quelqu'une d'elles par ses mauvais conseils, et la livrerait à un homme à l'insu de ses parents, *recevra dans la gorge du plomb fondu qui pénètre jusqu'au cœur, car c'est de là que sont partis tous les mauvais conseils donnés à la jeune fille* pour chagriner ses malheureux parents.

Les articles suivants ne sont pas moins dignes d'une mention.

Art. 35. Le juge d'une ville n'est point tenu d'*obéir au prince du pays pour faire torturer et pendre quelqu'un qu'il sait être innocent.*

Art. 37. La cause pour laquelle le juge atténue la peine d'un coupable, c'est l'*amour*. L'amour est égal à l'ivresse et à la folie, il est même pire que celle-là.

Art. 38. Celui qui commet une faute, entraîné par l'amour, sera moins puni que comme il est dit par la loi.

Art. 39. Celui qui, épris d'amour, rencontre une fille en chemin et l'embrasse, ne sera pas puni.

Art. 40. La cause qui engage le juge à atténuer la peine d'un coupable, c'est la noblesse. C'est pourquoi ni les nobles, ni les boyards ne seront condamnés ni aux galères, ni aux mines, mais ils seront bannis pour un temps plus ou moins long; ils ne pourront être non plus pendus ni empalés, ni traînés dans les rues comme les malfaiteurs ordinaires, mais ils seront décapités.

Certaines dispositions de ce code étrange n'ont pas de sanction. Ce ne sont, à proprement parler, que des conseils semblables à celui de l'art. 23.

Si un médecin assure qu'une blessure est dangereuse ou non, *il faut le croire*, surtout s'il est maître, c'est-à-dire de ceux appelés docteurs, plutôt que tout autre *barbier* ou *sorcier*.

Le législateur, toutefois, croyait lui-même, sinon aux sorciers, du moins à la sorcellerie, car, dans l'art. 14, il s'était exprimé en ces termes :

Celui qui découvrira un trésor *au moyen de la sorcellerie*, n'a pas le droit d'y toucher, le tout appartenant à l'hospodar.

J'ignore si, depuis la promulgation du code de Basile, les Moldo-Valaques croient plutôt aux médecins qu'aux sorciers, mais ce que je sais, c'est qu'ils croient encore à la sorcellerie. Ils ont toutes les superstitions des peuples demi-civilisés Les hommes dont les sourcils se joignent au-dessous du front leur sont suspects ; ils jettent le mauvais œil. A les entendre, il y a certain jour de la semaine, le mardi, par exemple, et le vendredi, où des fées malignes ont un pouvoir surnaturel. Quand vient le soir, c'est-à-dire le moment où elles vont perdre leur puissance du jour, elles redoublent de méchancetés contre les pauvres humains. Aussi, dans quelques contrées, évite-t-on de sortir après le coucher du soleil pour n'avoir rien à démêler avec la fée du « mardi soir. » La *Mara Sara* t'emporte ! est une de ces phrases charitables que l'on adresse à ses ennemis. Quant aux sorcières, il est certain qu'elles ne vivent que pour faire le mal ; heureusement elles peuvent être reconnues, car elles portent une queue tantôt sous le bras, tantôt là où le diable a, dit-on, la sienne.

Dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié en 1825 sur la *Transylvanie et ses habitants*, M. Auguste de Gérando raconte l'anecdote suivante. « Quelquefois les Valaques se persuadent que tel individu cause la sécheresse, que tel autre amène la pluie. Je sais un savant botaniste qui eut un jour maille à partir avec des paysans. Il herborisait sur une montagne, lorsqu'il fut aperçu par plusieurs hommes qui passaient sur la route. D'abord ils ne distinguèrent pas la forme de l'objet vivant qu'ils ne voyaient que de loin ; mais peu à peu, songeant aux contes qui couraient dans le village, ils se mirent en tête qu'ils avaient découvert un loup. Les voilà donc à la poursuite de l'animal, et quelle n'est pas leur surprise en remarquant que le loup se lève, prend le visage d'un homme et les regarde ! Il n'y avait qu'un sorcier qui pût ainsi changer de forme. Aussi le pauvre botaniste, redescendu des hauteurs de la science, se vit-il fort maltraité. Par bonheur, une voiture passa près de là, et il fut délivré très-à propos. On m'a raconté que des paysans valaques, craignant qu'il n'existât des sorciers parmi eux, placèrent un soir dans l'église autant de pots remplis de lait qu'ils comptèrent de vaches dans le village. Ils étaient sûrs de découvrir les sorciers, car le lait de leurs vaches devait infailliblement tourner pendant la nuit. Parfois il arrive que ces actes sont mêlés de cruauté : on enterre les sorciers comme de simples mortels ; mais s'ils s'avisent de reparaître sous la forme de quelque animal, on ouvre leur fosse et on les cloue en terre avec un pieu afin qu'ils ne puissent plus sortir. »

N° 164. Dames valaques en costumes orientaux.

Si quelques-uns des articles du code de Basile donnent, comme je viens de te le prouver, une bien mauvaise opinion de l'état intellectuel et moral des populations qui y étaient soumises, d'autres, au contraire, il est juste de le reconnaître, indiquent de nobles sentiments et des idées avancées.

Art. 12. Celui qui insulte ou attaque un ambassadeur est regardé comme sacrilége.

Art. 15. Celui qui tuera un enfant à la mamelle sera puni plus sévèrement que celui qui aurait tué un homme.

Art. 17. Celui qui trahira la patrie sera puni plus qu'un parricide.

Art. 18. Quiconque empoisonnera son semblable sera puni plus sévèrement que s'il l'avait assassiné avec une épée ou autre arme.

Art. 21. Tout homme est tenu d'éviter celui qui l'insulte, afin qu'il ne puisse résulter quelque meurtre.

Art. 22. Tout noble ou tout employé qui fuit devant l'agresseur est réputé infâme.

De tous les événements dont les environs de Iassi ont été le théâtre, ceux qui jouissent de la plus grande célébrité sont, sans contredit, les *exploits* de Kirdjali, le Mandrin, le Schinderhannes, le Jack Sheppard de la Moldo-Valachie. L'intéressante histoire de ce bandit fameux a été racontée en 1835 par Pousckhine, tué si malheureusement en duel deux ans après. La relation suivante, traduite du russe pour la *Revue britannique*, à laquelle je l'emprunte, t'offrira donc, je l'espère, un double intérêt. Elle te fera connaître tout à la fois un épisode curieux de l'histoire contemporaine

et le talent du plus estimé de tous les poëtes et conteurs russes.

« Quelque temps avant le commencement de l'insurrection grecque, une bande nombreuse de brigands parcourait en tout sens la province de Moldavie et y exerçait d'affreux ravages. Leur chef, Bulgare, dit-on, d'origine, s'appelait Kirdjali, mot qui, en langue turque, signifie un brave, un paladin. Son véritable nom est inconnu.

» Parmi les nombreux exploits du bandit, je ne citerai que l'attaque d'un grand village bulgare qu'il entreprit, assisté seulement de l'Arnaute Mikhalaki, son lieutenant. Après y avoir mis le feu, ces deux hommes se partagèrent le reste de la besogne, Kirdjali pénétrant dans les maisons l'une après l'autre et massacrant sans pitié tout ce qui résistait, tandis que son compagnon s'occupait de réunir et de garder le butin. L'affaire terminée, ils se retirèrent sans être molestés. Tel était Kirdjali.

» Au commencement de 1821, quand, au moyen de ses relations avec l'*hétérie*, cette vaste association organisée pour la libération de la Grèce, Alexandre Ipsilanti eut réussi à opérer un soulèvement dans les provinces danubiennes, Kirdjali, suivi d'une partie de sa bande, était venu se ranger sous ses drapeaux. Ni lui ni les siens ne se faisaient sans doute une idée bien juste du but de l'entreprise, mais les éventualités de la guerre leur offraient la chance de s'enrichir aux dépens des Turcs et peut-être des chrétiens : cela leur suffisait.

» Pour ce qui est de l'insurrection même, cette insurrection eût-elle été sagement conduite, ne pouvait offrir de chances de succès en l'absence de ressources matérielles suffisantes, en face d'un ennemi nombreux et de voisins puissants, mais peu enclins à lui prêter assistance. Rappelons-nous d'ailleurs que, dans les principautés moldo-valaques, une partie seulement de la haute aristocratie appartenait à la nationalité hellénique (aristocratie que même certaines mesures imprudentes venaient d'inquiéter sur ses prérogatives [1]); et quant à la masse de la population, privée d'armes et dépourvue d'énergie, il n'y avait pas à compter sur son concours. Enfin, il faut bien le dire, Ipsilanti lui-même se trouvait fort au-dessous du rôle dont il s'était si imprudemment chargé, et, bien que brave de sa personne, il ne sut inspirer ni estime, ni confiance aux hommes qui l'avaient choisi pour chef. Devenu promptement maître d'une grande partie du pays et de la ville même de Bukarest, il perdit un temps précieux en irrésolutions et en vaines parades, laissant aux Turcs tout le loisir de se reconnaître. Il fallut combattre enfin. Après une rencontre décisive, où périt la fleur de la jeunesse grecque [2], Jordaki Olimbioti conseilla à son général de se retirer et de lui confier les débris de sa petite armée. Ipsilanti, se laissant persuader, se sauva en toute hâte à la frontière d'Autriche, d'où il ne rougit point d'adresser à ses anciens compagnons un message des plus injurieux, et cela pendant que ces hommes, qu'il qualifiait de lâches et de traîtres, périssaient presque tous dans les murs du couvent de Seko ou sur les bords du Pruth, en luttant contre un ennemi vingt fois plus nombreux.

N° 165. Moldo-Valachie. — Costumes valaques et tziganes (femmes).

» Kirdjali, de sa personne, faisait partie d'un détachement placé sous les ordres de Georges Cantacuzène, dernier reste à peu près des forces hétéristes. Déjà ce détachement se trouvait acculé au Pruth, en face du bourg de Skouliany, situé sur le territoire russe, où Cantacuzène lui-même, en digne successeur d'Ipsilanti, avait, la veille même du combat, cherché un refuge, laissant ses soldats privés de leur chef. Mais Kirdjali, Kantagonis, Safianos, et les autres braves qui composaient cette troupe, n'avaient pas besoin d'un chef pour faire leur devoir.

» Les détails de cette mémorable affaire n'ont jamais été, nous le croyons, parfaitement connus. Qu'on se figure une troupe d'environ sept cents hommes volontaires, de tous pays, Grecs, Arnautes, Bulgares et autres, diversement armés, sans discipline ni connaissance de la guerre, se retirant lentement et à pas comptés en présence de plus de quinze mille cavaliers, élite de l'armée turque. Les braves hétéristes, poussés par degrés jusqu'aux rives mêmes du Pruth, y prirent finalement position, couvrant leur front de deux petites pièces de canon trouvées à Iassi dans la cour du palais, et dont la détonation toute pacifique n'avait jusqu'alors retenti qu'aux jours de réjouissance et aux festins d'apparat. Les Turcs, qui possédaient une artillerie autrement formidable, durent, en cette circonstance, s'abstenir d'en faire usage, et cela par la crainte de voir leurs projectiles, franchissant le fleuve, aller s'implanter sur le territoire russe. Quelques boulets cependant vinrent siffler aux oreilles du chef de la quarantaine, qui, bien qu'ancien militaire et ayant porté quarante ans l'uniforme, était, par une étrange fortune, demeuré jusque-là vierge de cette sorte d'émotion. A ce sifflement inusité, le vieillard entra dans une grande colère ; et se tournant vers un major d'infanterie placé sous ses ordres, il lui adressa de violents reproches. Le pauvre officier, qui n'y pouvait rien et ne savait trop que faire, s'approcha du rivage et de là menaça du doigt les spahis isolés qui caracolaient sur le bord opposé. A ce signe, les spahis tournèrent subitement bride et furent aussitôt suivis du gros de leurs compagnons, circonstance qui mit fin à l'action de la journée. Le digne major dont le doigt menaçant avait ainsi fait reculer la cavalerie turque s'appelait, je crois, Khorzewski.

N° 166. Un relais de poste en Moldo-Valachie. D'après M. Doussault.

[1] Le partisan Wladimiresko (qui, plus tard, convaincu de trahison, fut mis à mort par les hétéristes) avait dans la petite Valachie essayé de soulever contre les boyards le peuple des campagnes.

[2] Le combat de Dragaschan, le 19 juin 1821.

» Le lendemain cependant la lutte recommença, et cette fois elle fut décisive. Les Turcs, qui, comme le jour précédent, n'osaient pas employer leurs canons, prirent le parti, contrairement à leurs habitudes, d'attaquer à l'arme blanche, et la plupart d'entre eux, pour mieux atteindre l'ennemi, s'étaient armés de piques et de lances. Enfin, après quelques heures d'un combat inégal, soutenu avec l'énergie du désespoir, les hétéristes, ne pouvant résister davantage, commencèrent à passer sur la rive opposée, quelques-uns dans des barques et le reste à la nage. Kantagonis et Safianos demeurèrent les derniers. Safianos fut tué. Kantagonis luttait corps à corps avec un Turc d'une taille gigantesque. Percé d'une lance dans le bas-ventre, ce brave, pour diminuer davantage la distance, d'une main fit pénétrer plus avant encore l'arme meurtrière, et de l'autre, qui tenait encore le sabre, il fendit la tête à son adversaire. L'un et l'autre tombèrent morts.

» Tout se trouvait terminé de la sorte. Quelques centaines d'Arnautes échappés au carnage et dispersés dans le pays, sans argent ni moyens d'existence, n'en étaient pas moins reconnaissants au gouvernement russe de l'hospitalité qu'il leur accordait. Dans Kichenef, ville encore à moitié turque, on les voyait, revêtus de leurs casaques bariolées et les pieds chaussés de pantoufles rouges, passer leurs journées dans les cafés, leurs longues chibouques à la main, uniquement occupés à fumer et à deviser sur les faits accomplis. Quoique déjà atteints d'une visible pénurie, ils n'en portaient pas avec moins de fierté leurs vêtements délabrés; leurs bonnets étaient, comme par le passé, crânement posés sur l'oreille, et leurs larges ceintures garnies de yataghans et de pistolets. On était loin de se douter que parmi ces hommes, en apparence si paisibles, se trouvaient une partie de la bande du brigand Kirdjali et ce chef redouté lui-même.

» Mais le pacha qui à cette époque commandait Iassi, en fut informé; et aussitôt, en vertu des conventions existantes, il réclama formellement son extradition des autorités russes, qui se crurent obligées d'accéder à cette demande.

» La police se mit immédiatement en quête de Kirdjali, et s'assura bientôt qu'il se trouvait en effet à Kichenef. Il fut arrêté, dans la maison d'un ancien moine grec, un soir qu'il soupait tranquillement avec sept de ses compagnons.

N° 167. Costumes valaques et tziganes (hommes).

» Kirdjali convint de tout à l'instant même et n'essaya point de cacher son idendité : — Et cependant, ajouta-t-il, Dieu m'est témoin que, depuis que je me trouve parmi vous, je n'ai point attenté au bien d'autrui, ni fait de tort à personne. En Turquie, il est vrai, j'étais un brigand, mais ici je ne suis que l'hôte du pays. Quand, la veille de notre dernière affaire, Safianos vint nous demander, pour servir de projectiles, tout ce qui nous restait encore en objets métalliques, je lui donnai à cet effet mes vingt dernières pièces de monnaie; depuis ce moment, ne possédant plus un para, j'ai vécu d'aumônes, moi, Kirdjali. Pourquoi donc maintenant les Russes veulent-ils me livrer aux mains de mes ennemis? — Après cette protestation, Kirdjali garda le silence et attendit tranquillement la décision qui serait prise à son égard.

» Il n'attendit pas longtemps, et bientôt un ordre supérieur prescrivit sa translation immédiate dans la ville de Iassi. »

Voici, sur cette translation, quelques détails curieux rapportés par un témoin oculaire, ami intime de l'auteur, et qui, dans ce temps, occupait un emploi secondaire dans l'administration de la province.

« En face de l'*ostrog* ou maison de détention stationnait une de ces voitures appelées *caruzzas*, sorte de carriole légère en osier, traînée néanmoins d'ordinaire par six, huit et jusqu'à dix de ces petits chevaux du pays, qu'on attelle à la suite l'un de l'autre. Un conducteur moldave, à longues moustaches, et la tête couverte d'un grand bonnet en peau de mouton, guidait ce grotesque attelage, qu'à grand renfort de cris et de coups de fouet, il faisait marcher d'une allure assez rapide. Si l'un de ces petits animaux, épuisé de fatigue, refusait d'avancer, le postillon le dételait aussitôt et l'abandonnait sans s'en inquiéter davantage, assuré qu'à son retour il le retrouverait au même endroit, paissant tranquillement l'herbe verte du steppe. Il arrivait de la sorte assez fréquemment qu'un voyageur parti à huit chevaux n'arrivait qu'avec deux au prochain relais. C'est de cette façon qu'était desservie la poste en Bessarabie à l'époque dont nous parlons (1821), car maintenant on y a introduit l'organisation russe pour le service de la poste et pour beaucoup d'autres choses.

» Une voiture de ce genre attendait donc devant l'entrée de la prison de Kichenef, où se trouvait aussi rassemblée une foule nombreuse et diversement composée. On y remarquait des juives, dont les bras disparaissaient dans leurs manches larges et pendantes et qui traînaient dans la poussière leurs pantoufles éculées; des Arnautes au costume pittoresque et de belles paysannes moldaves portant leurs enfants sur les bras. Les hommes étaient silencieux, les femmes laissaient échapper des signes d'impatience.

N° 168. Moldo-Valachie. — Un consul-général étranger en voyage, relais de Kalougareni. D'après M. Doussault.

» Enfin, les portes ayant été ouvertes, l'on vit paraître d'abord quelques officiers de police, puis deux soldats, la baïonnette au bout du fusil, entre lesquels, chargé de chaînes, marchait Kirdjali.

» Il semblait avoir de trente à trente-cinq ans. Sa stature était haute, son teint basané, et ses traits à la fois sévères et réguliers. Un turban de couleur foncée entourait sa tête, une large ceinture étreignait sa taille élancée, et le reste de son costume se composait d'un dolman de drap bleu, et d'une tunique à la souliote, dont les larges plis retombaient sur son étroit pantalon, que recouvraient jusqu'à mi-jambes des bottines

en maroquin rouge. L'attitude de Kirdjali était calme et fière.

» Le dernier de tous s'avançait gravement un employé de l'autorité locale, petit homme à visage bourgeonné, vêtu d'une sorte d'habit d'uniforme râpé, passé, et veuf d'une partie de ses boutons. Ce personnage, tirant de sa poche un papier officiel en langue moldave, se mit à le lire d'une voix nasillarde, en dirigeant de temps en temps ses regards vers Kirdjali, que cette pièce devait sans doute concerner, et qui l'écoutait avec attention. La lecture terminée, l'employé serra soigneusement sa dépêche, et, ayant impérativement fait signe à la foule de s'écarter, il ordonna qu'on fît avancer la voiture. En ce moment, l'on vit Kirdjali, se tournant vers ce fonctionnaire, lui dire quelques mots dans sa langue, puis tout à coup se précipiter à ses pieds en fondant en larmes. L'employé, effrayé, se rejeta vivement en arrière, les soldats firent mine de saisir Kirdjali; mais lui, se relevant aussitôt, rassembla ses fers, et s'élança dans la carriole, en criant au conducteur : *Hayda*, En avant. Un gendarme se plaça à ses côtés, le cocher fit résonner son fouet, et la voiture s'ébranla.

» Le témoin oculaire auquel nous devons ces détails, s'étant informé auprès du fonctionnaire en question du sens des paroles prononcées par Kirdjali, et de la nature de la demande qu'il lui avait adressée : — Quant à cela, monsieur, lui avait répondu l'agent, il n'a pas songé à me rien demander pour lui-même; seulement il m'a supplié de prendre soin de sa femme et de son enfant, qui habitent quelque part auprès de Kilia, et qui pourraient, disait-il, être molestés à cause de lui... Ces gens-là sont vraiment stupides. »

Ici se termina le récit de mon jeune ami [1]. Je m'en sentis involontairement ému, et tout brigand qu'il était, ce pauvre Kirdjali m'inspirait une sincère pitié. Je n'en appris pas alors davantage, et ce ne fut que beaucoup plus tard, à un autre voyage que je fis dans le pays, que je vins à savoir le reste de son histoire. Voici ce qui m'a été raconté à ce sujet :

N° 170. Néophyte métropolitain de Valachie.

« A son arrivée à Iassi, amené devant le pacha, il fut condamné à être empalé, et en attendant l'exécution de la sentence, momentanément ajournée à l'occasion de je ne sais quelle solennité publique, on le renferma dans une étroite prison.

» Là, Kirdjali fut remis à la garde de sept miliciens turcs. Les exploits du brigand inspiraient un respect involontaire à ces natures sauvages, et, avec cette naïve curiosité propre aux Orientaux, ils écoutaient avidement le récit de ses nombreuses aventures. Bientôt une sorte d'intimité s'établit entre eux. Un jour Kirdjali leur parla en ces termes :

» — Mes frères, leur dit-il, nul ne saurait échapper à son sort. Mon heure est proche; mais avant de vous quitter, je voudrais vous laisser une marque de souvenir.

» Les Turcs redoublèrent d'attention.

» — Il y a de cela trois années environ, poursuivit-il, tandis qu'avec ce pauvre Mikhalaki (Dieu fasse paix à son âme!) nous exercions notre métier aux environs de Iassi; ayant résolu de mettre une partie de notre fortune à l'abri des événements, nous enfouîmes à peu de distance de cette ville, et dans un lieu à nous seuls connu, un grand vase tout plein de ducats d'or. Cette somme s'y trouve encore sans doute; et puisqu'il était écrit que ni lui ni moi nous n'en devions jouir, j'aime autant que ce soit vous, mes bons amis, qui en profitiez.

» A cette communication inattendue, nos Turcs, on le pense bien, ne se sentirent pas de joie. Le difficile cependant était de découvrir l'endroit précis où se trouvait caché le trésor. Après s'être longtemps concertés, ils décidèrent de se le faire montrer par le brigand lui-même; et Kirdjali, cédant à leurs prières, consentit à leur servir de guide.

» La nuit venue, ils débarrassèrent le prisonnier de ses fers, et sortirent avec lui de la ville. Arrivé dans la campagne, Kirdjali s'orienta pendant quelque temps, puis se dirigea en ligne droite à travers les nombreux tumulus qui sillonnent cette plaine immense. Ils marchèrent ainsi pendant plus d'une heure. Tout à coup Kirdjali s'arrêta auprès d'une grande pierre, compta une douzaine de pas dans la direction du sud, frappa du pied et dit : C'est ici.

» Les Turcs firent aussitôt leurs dispositions; quatre d'entre eux, tirant leurs yataghans, commencèrent à fouiller la terre, les trois autres restèrent à la garde du prisonnier. Kirdjali s'assit sur la pierre, suivant des yeux les progrès de leur travail.

» — Eh bien! y êtes-vous? aurez-vous bientôt fini? leur disait-il de temps à autre. — Pas encore, répondaient les Turcs; et ils continuaient de creuser... La sueur ruisselait sur leur visage.

» Kirdjali commençait à montrer de l'impatience.

» — Vous êtes de tristes ouvriers, leur dit-il enfin; moi, j'aurais fini en quelques instants... Puis un moment après : — Voyons, mes enfants, ajouta-t-il, déliez-moi les mains, et donnez-moi un yataghan.

» Les Turcs se consultèrent de nouveau. Enfin, après un peu d'hésitation : — Au fait, pourquoi pas? se dirent-ils, il est seul et nous sommes sept... qu'avons-nous à risquer? Et ils défirent ses liens et lui donnèrent un yataghan.

» Kirdjali enfin se voyait libre et armé. Il se mit aussitôt à creuser avec ardeur, assisté de ses gardiens. Mais tout à coup se retournant vivement, il plongea son yataghan tout entier dans le sein de l'un d'eux; et laissant le fer dans la blessure, il se saisit des deux pistolets fixés dans la ceinture de sa victime. A cet aspect, les six autres terrifiés prirent la fuite.

» Après cette délivrance presque

N° 169. Religieux moldave. Dessin de M. Doussault.

N° 172. Religieuse moldave. Dessin de M. Doussault.

N° 171. La Panagia, sommet des Karpathes moldaves. D'après un dessin de M. Bouquet.

[1] C'est l'auteur qui parle.

miraculeuse, Kirdjali continua longtemps encore ses anciennes déprédations aux environs de Iassi. Un jour il écrivit à l'hospodar, exigeant le payement immédiat de 50,000 piastres, avec menace, en cas de refus, de mettre le feu à la ville, et de s'emparer de la personne même du prince. La somme demandée lui fut immédiatement remise.

» Cependant, déjà avant la dernière guerre de Turquie, les brigandages de Kirdjali avaient subitement cessé, et depuis ce temps l'on n'en a plus entendu parler. Probablement que se voyant suffisamment riche, il sera devenu honnête homme. »

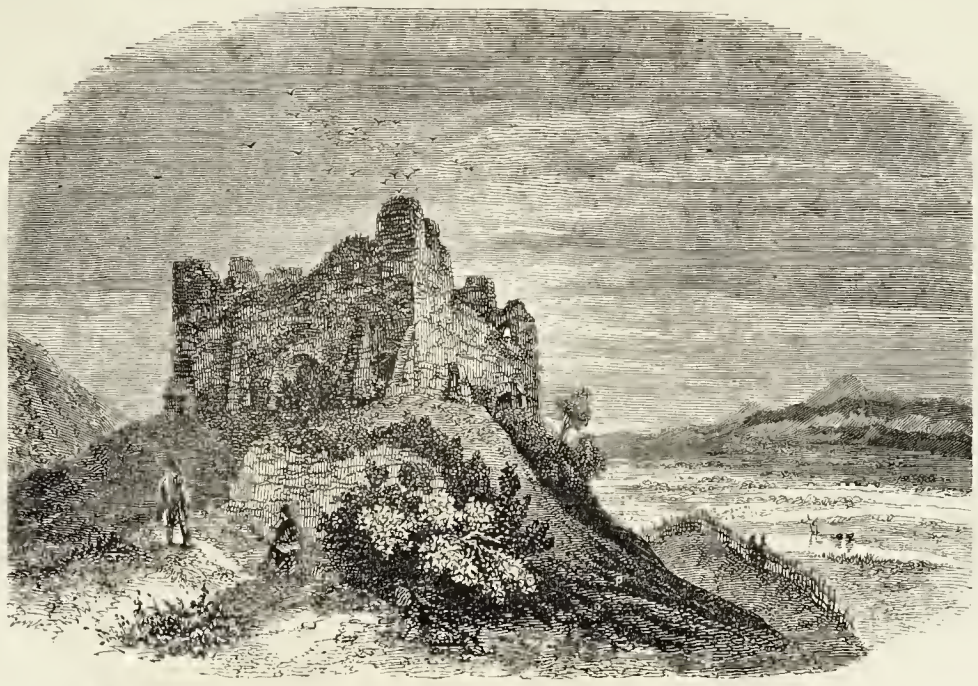
Le récit de Pouschkine est vrai dans tous ses détails; le dénoûment seul exige une rectification. Vendu par un faux frère, et surpris pendant son sommeil, Kirdjali tomba bientôt entre les mains des gendarmes (Dorobantz) (*gr. n°* 192), et, le 20 septembre 1824, il fut pendu avec deux de ses compagnons au gibet du meïdan du Copo. Une foule immense assistait à leur supplice.

« Je ne regrette qu'une chose, répétait Kirdjali avec amertume, c'est d'être étranglé ou pendu, au lieu de subir la décapitation : payer de ce prix les quelques mois de liberté dont je viens de jouir, c'est trop cher. »

CHAPITRE XVII.

LA MOLDO-VALACHIE.

La Valachie et la Moldavie, désignées sous le nom général de Principautés danubiennes, sont situées entre la Turquie d'Europe, l'Autriche et la Russie : funeste entourage, car elles n'échappent à l'un de leurs voisins que pour être inquiétées par l'autre. La Valachie est bornée au sud et à l'est par le Danube et la Bulgarie, au nord-ouest par la Transylvanie, au nord-est par la Moldavie. Elle a 105 lieues de l'ouest à l'est (de Cernetz à Foccani), 50 du sud au nord (de Giurgevo à Caineni). Sa superficie a été évaluée à 4,810 lieues carrées. La Moldavie, dont la superficie est de 3,907 lieues carrées, la longueur de 100 lieues (du sud au nord ou de Galatz à Cernovitz) et la largeur de 50 lieues (de l'ouest à l'est, du mont Pion à Comoreni), a pour limites : au sud, la Valachie; à l'ouest, la Transylvanie; au nord-ouest, la Gallicie et la Bukovine; à l'est, le Pruth, qui la sépare de la Bessarabie. La Valachie s'élève par degrés depuis les immenses plaines du Danube, qui n'ont, sur les bords de ce fleuve, qu'une hauteur moyenne de 15 mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'à 2,650 mètres, point culminant du mont Omul ou Cara-Iman dans la branche des Alpes bastarniques ou carpathiennes, désignées aussi sous le nom de *Bucegi* (Boutchedji) (*gr. n°* 163), qui la traverse et dont 481 pics ont leurs noms propres. Bucharest est à 77 mètres au-dessus du niveau de la mer, Tirgovist à 262 mètres, Braila à 15 mètres. Le sommet le plus élevé des montagnes de la Moldavie, le Pionu ou Cécliu, a 2,720 mètres; Iassi 318 mètres et Galatz 15, comme Braila. Les principales rivières des Principautés sont, outre le Danube, en Valachie, le Gio, l'Olto, l'Ardgich, la Dimbovitza, la Valomitza; pour la Moldavie, le Pruth et le Seret. Malheureusement aucune n'est navigable, et on ne les a pas encore canalisées. Cinq d'entre elles roulent des paillettes d'or. Les lacs sont encore plus nombreux dans les deux principautés que les cours d'eau sans nom qui descendent de tous côtés des montagnes. On ne connaît que trois sources d'eau minérale — Borca, Stringu, Slanica — en Moldavie, mais on en compte quarante-huit en Valachie.



N° 173. Moldo-Valachie. — Forteresse de Niamzo. D'après un dessin de M. M. Bouquet.

Le sol de la Moldo-Valachie est aussi fertile que bien arrosé. Telle est sa fécondité qu'on dit proverbialement : « Le millet n'a pas plus d'écorce dans le bas pays que dans le haut la pomme n'a de pelure. » Aussi ne se donne-t-on jamais la peine de le fumer. « Il est difficile, dit M. Vaillant, de trouver de plus riants aspects que dans les vallons solitaires des montagnes : ce ne sont là que prairies verdoyantes, filets d'eau limpide, bouquets de noisetiers et de roses, de coudriers et d'épines-vinettes, immenses corbeilles de framboises, de fraises et de fleurs variées à l'infini, vergers sans fin de pruniers, de pommiers, d'abricotiers, qui font de la haute Romanie une Suisse sémillante et coquette. » L'olivier et l'oranger sont les seuls arbres européens qui ne prospèrent pas en Moldo-Valachie. On y cultive la vigne et on y récolte des vins qui égaleraient le tokai, si on savait les fabriquer; les plus renommés sont le cotnar et le dràgàs'an. Conservé trois ans, le cotnar a la force du cognac et verdoie en vieillissant. Toutes les céréales abondent : le froment donne 10 pour 1, le maïs et le millet de 40 à 50 pour 1, l'orge 9 pour 1, la pomme de terre 7 pour 1. Les plantes les plus remarquables sont la mille-feuille, qui monte à plus d'un mètre de hauteur; l'aconit de Moldavie; l'absinthe, qui s'élève à hauteur d'homme; la menthe et le tabac, qui est le meilleur de toute l'Europe.

Les montagnes, couvertes ou de magnifiques forêts qui fournissent pour l'exportation une grande quantité de douves, de bois et de mâts, ou de pâturages si gras que les Turcs les appelaient le Pérou de leur empire, renferment de l'or, de l'argent, du fer, du mercure, du cuivre, du bitume, du soufre, du charbon de terre, de la chaux, du nitre, du sel, etc. A part quelques salines, dont le gouvernement s'est réservé le monopole, aucune de ces mines n'est exploitée. Les industriels y manquent encore autant que les capitaux.

Le règne animal n'est pas moins varié que le règne végétal. Il réunit presque toutes les espèces de quadrupèdes connus en Europe. Seulement le vieux proverbe turc qui prétendait « qu'un jeune garçon persan et un cheval moldave étaient les deux êtres les plus parfaits que produisît la nature, » n'est pas vrai aujourd'hui. Le cheval moldave ne mérite plus un pareil éloge; le cheval valaque est encore plus dégénéré que lui. Les oiseaux sont nombreux. Parmi les poissons, on distingue surtout l'esturgeon du Danube, dont on fait le caviar; la truite devient rare dans les montagnes. Il y a peu de reptiles et de papillons, mais beaucoup de sangsues, de cantharides et de grenouilles. Les abeilles, fort abondantes d'ailleurs, fournissent un excellent miel et une cire remarquable. L'industrie des vers à soie, moins développée qu'elle pourrait l'être, a fait plus de progrès en Valachie qu'en Moldavie.

On ne compte que deux saisons en Moldo-Valachie, l'hiver et l'été, tant le printemps et l'automne y sont courts. L'hiver est de cinq mois. Il commence le 1er novembre pour finir le 1er avril; l'été dure les sept autres mois. Pendant l'hiver, le froid est très-rigoureux, la neige couvre la terre et l'on ne va qu'en traîneau. Terme moyen, le thermomètre descend au mois de décembre, le mois le plus froid,

En Valachie,	En Moldavie,
de 15 à 25 degrés.	de 12 à 20 degrés.

Il monte au mois de juillet, le mois le plus chaud,

En Valachie,	En Moldavie,
de 20 à 25 deg.	de 14 à 22 deg.

De 1829 à 1830 et de 1834 à 1835, il y a eu 26° de froid; de 1835 à 1839, il y a eu de 35 à 36 degrés de chaleur. Si le milieu du jour est très-chaud, les matinées sont très-fraîches et les soirées souvent si froides qu'il est toujours prudent de se munir d'un manteau pour sortir des villes. Ce sont ces variations subites de température qui occasionnent les fièvres, toujours rares en hiver, car le froid est ordinairement sec.

N° 174. Moldo-Valachie. — Monastère de Niamzo. D'après un dessin de M. M. Bouquet.

Quoi qu'en aient dit certains voyageurs, M. Stanislas Bellanger assure que les maladies endémiques, les fièvres et les pleurésies, par exemple, ne sont pas plus communes en Moldo-Valachie qu'en tout autre pays. « Le ciel, dit-il, y est aussi pur, l'air aussi sain que dans nos contrées de l'Occident. Aujourd'hui même, grâce aux précautions sanitaires, c'est à peine si l'on se souvient des derniers ravages de la peste asiatique importée naguère par le commerce interlope. Une infirmité, une seule — celle des goîtres — y est assez générale; et encore, à côté du

mal, trouve-t-on le remède : les montagnes produisent une herbe dont l'effet est souverain. »

Les Principautés moldo-valaques se divisent en haut et bas pays et toutes deux en *judetse* ou juridictions. Les juridictions du bas pays de Valachie se subdivisent en places et celles du haut pays en plages ; celles de Moldavie se subdivisent en *o-coluri* (cercles ou arrondissements). La Valachie se divise encore en orientale et occidentale, séparées par l'Olto, savoir : la grande Valachie à l'est et la petite Valachie ou Olténie à l'ouest. La première est composée de 13 juridictions, la seconde de 5. On compte en Valachie 18 juridictions, 29 plages, 66 places, et en Moldavie 13 juridictions et 63 cercles.

La population de la Valachie s'élève à 2,324,484 habitants, celle de la Moldavie à 1,254,447.

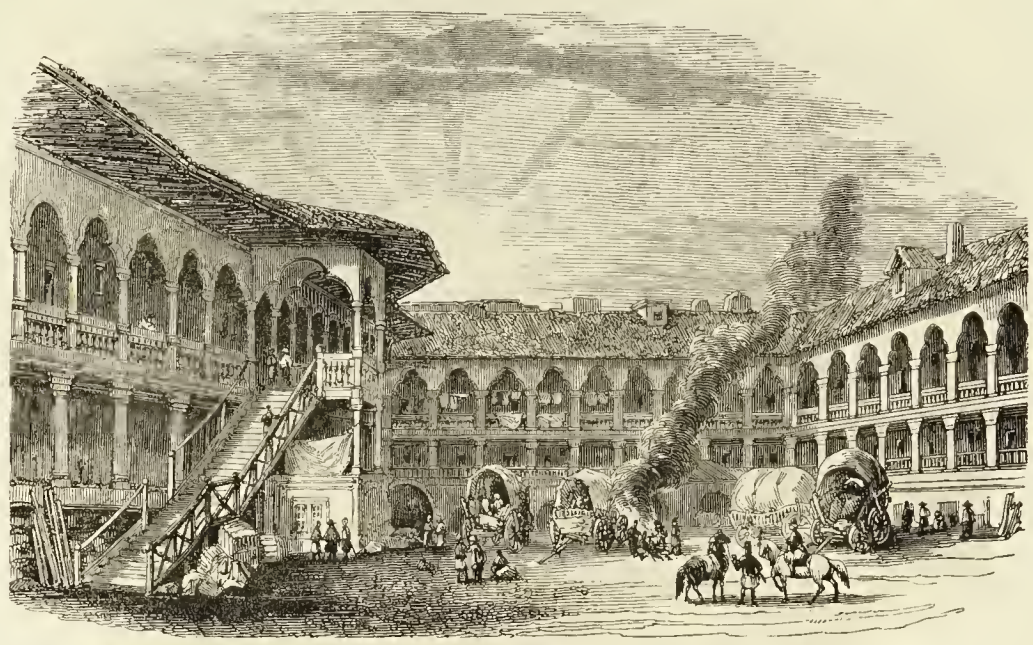
« La population des Principautés n'est pas toute romane, dit M. Vaillant ; outre les étrangers, qui sont au nombre de 578,000, il y entre aussi plusieurs races indigènes. En Valachie, où la fusion est presque complète, on ne distingue plus le Flamand et le Saxon qu'à leurs cheveux blonds, et l'on y compte environ 50,000 catholiques, tant étrangers qu'indigènes. En Moldavie, les races indigènes se reconnaissent encore à leurs traits distinctifs, à leur langage, à leurs mœurs et quelquefois à leur costume. Le Russien est petit de taille, robuste, blond et d'un visage peu régulier ; ceux dits Hongrais ont la figure ronde, les cheveux noirs, le nez large ; ils professent le catholicisme et parlent un jargon sicule. On en compte près de 100,000 sous la juridiction temporelle du vicaire apostolique de Bacchèu. Le Lippovan (peut être pour Philippovan), outre son ancien amour pour les chevaux, dont son nom ne semble que l'expression (il est toujours maquignon ou cocher), a encore son visage tartare et ses superstitions ; hommes et femmes, ils se mutilent après leur premier enfant pour n'en avoir pas un second. Ils méprisent le chien, révèrent la cigogne et ne reçoivent le baptême qu'à sept ans. Les juifs sont ou Espagnols ou Polonais. Les premiers, qui viennent de Turquie, sont beaux de visage, généralement grands, se prêtent facilement à la civilisation européenne et se tiennent plus particulièrement en Valachie, où il en est quelques-uns de fort instruits et de bonne société ; les seconds, dont la Moldavie fourmille et qui composent le tiers de la population de Iassi, ont quelque chose de tartare, et j'ai cru reconnaître en eux ces Avars qui, au neuvième siècle, embrassèrent le judaïsme. Les Scindrômes ou Romuni, dits *Tsiganes*, forment une classe à part, celle des esclaves, qui se subdivise en trois autres, savoir :

« 1° Scindrômes de laïe ou laies, c'est-à-dire formant corporations, hordes et exerçant divers états ; leurs femmes sont nécromanciennes ;

» 2° Scindrômes de vatrà ou vàtrars, c'est-à-dire de foyer ou domestiques, exerçant dans les maisons des grands boyards les plus vils emplois et chez les petits boyards ceux de valets de chambre, cochers, cuisiniers, etc. ; leurs femmes sont bonnes et nourrices.

» 3° Les Nétotsi ou païens demi-sauvages et demi-nus, toujours errants, vivant de rapines et servant de manœuvres dans les bâtisses.

» Les Romans, ajoute le même écrivain, sont généralement grands de taille, bien pris et robustes ; ils ont le visage oblong, les cheveux noirs, les sourcils épais et bien arqués, l'œil vif, les lèvres petites et les dents blanches, quand elles ne sont pas jaunies ou gâtées par un trop fréquent usage de la pipe et des confitures. Ceux des villes ont quelque chose de la physionomie grecque, ceux de la campagne ont conservé les traits romains, et la teinte de langueur qui les caractérise ne leur vient pas moins de la fadeur de l'attole et des gaudes dont ils se nourrissent que de la misère de leurs habitations et du joug qui pèse sur eux depuis 150 ans. Les Valaques sont plus gais, plus spirituels, plus hospitaliers que les Moldaves, mais également braves, sobres, agiles, adroits et aptes à former de bons soldats. Dans la haute classe, ils étaient tous deux jadis francs, dévoués, d'un noble orgueil, entreprenants, audacieux, téméraires même ; l'éducation fanariote les a rendus fourbes, vaniteux, généreux en paroles, soupçonneux, avares, pusillanimes, fiers et insolents dans la prospérité, et dans l'adversité mous et lâches. Ils sont hommes à 15 ans, diplomates à 18, sans volonté à 21 et majeurs à 25. Tout dominés qu'ils sont aujourd'hui du désir de s'instruire et de recouvrer leur nationalité, ils sont encore peu confiants, sans sincérité, sans dévouement à la patrie, sans attachement à leurs amis, sans reconnaissance pour les services et les bienfaits, sans union entre eux et toujours fiers de leur noblesse, bien qu'ils n'aient, à cent hommes près, que la noblesse d'argent, ni talent, ni parchemin. Les familles dominantes, à l'exception d'une dizaine, ne remontent pas plus haut que le milieu du seizième siècle. Outre ces traits principaux qui leur sont communs, les femmes ont l'œil bien fendu, de longs cils, la gorge forte, les pieds et les mains potelées, la peau blanche et douce, le teint pâle, quelquefois livide..... Aimables créatures, que quelques exceptions ont fait calomnier, les femmes romanes, douces, spirituelles, moins passionnées que l'Espagnole, moins romanesques que l'Allemande, moins roides que l'Anglaise, sont douées, au contraire, à un si haut point de sentiment du bon goût qu'elles n'ont généralement besoin que d'un peu plus de bonne éducation pour devenir des êtres charmants. Elles n'ont pas moins de jugement que leurs maris et sont peut-être plus capables qu'eux de grands dévouements. »



N° 175. Valachie. — Khan Manouck, à Bucharest. D'après M. M. Bouquet.

Pourquoi cette terre si favorisée du ciel est-elle si peu peuplée? Pourquoi l'immense majorité de ses trop rares habitants reste-t-elle, au milieu de tant de richesses naturelles, plongée dans une misère telle que nulle autre contrée du globe n'en offre peut-être un pareil exemple?

Deux causes, l'une politique et l'autre sociale, ont produit ce déplorable résultat. Pour se rendre bien compte de leurs effets, pour les comprendre même, il est utile, il est indispensable de connaître l'histoire des Principautés, de les suivre dans leurs développements successifs, depuis leur origine jusqu'à nos jours. La connaissance du passé peut seule expliquer le présent et faire présager l'avenir. Sans cette clef nécessaire leur condition actuelle serait une langue morte, plus obscure encore que les hiéroglyphes égyptiens.

La Valachie et la Moldavie sont un démembrement de l'ancienne Dacie, qui, s'étendant de l'ouest à l'est du Thiss (*Tibiscus*) et du pays de Marc Morus jusqu'au Dniester, et du sud au nord du Danube au nord des Carpathes, renfermait en outre les pays connus aujourd'hui sous les noms de Banat, Aurarie, Basse-Hongrie, Transylvanie, Bucovine et Bessarabie. Personne n'ignore comment a fini la Dacie. Sous le règne de Domitien, les Daces envahirent les possessions romaines, et forcèrent l'empereur, qu'ils battirent, à leur payer tribut. A peine Trajan eut-il succédé à Domitien,

N° 176. Valachie. — Une rue de Bucharest. D'après M. Doussault.

qu'il jura de venger cet affront. Envahissant la Dacie, il contraignit le chef des Daces, Décébale, à lui demander la paix, puis, indigné de son manque de foi, il revint l'attaquer de nouveau en 104. Cette fois, il fit de tels préparatifs, qu'il employa une année entière à la construction d'un pont en pierre sur le Danube. Aussi, rien ne résista à ses armes. Vainqueur de Décébale, qui s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre ses mains, il eut bientôt soumis toute la Dacie, qu'il déclara province romaine, après en avoir exterminé ou mis en fuite tous les habitants.

La joie fut grande à Rome après la victoire; elle fut grande aussi dans le camp, et les soldats célébrèrent la gloire de Trajan par des chansons militaires appelées *ballettea*, qui se chantaient en dansant. C'est de ce mot des soldats que vient le *ballare* des Italiens, et c'est de cette danse des camps que viennent nos ballets. Il est singulier de voir comment, quand on remonte à l'origine de notre civilisation moderne, on trouve qu'en toutes choses c'est dans le peuple qu'elle a commencé.

Le pont sur lequel les légions romaines avaient franchi le Danube pour aller conquérir la Dacie était un des chefs-d'œuvre du célèbre architecte Apollodore de Damas, qui, quelques années plus tard, eut la gloire d'élever la colonne Trajane — l'une des merveilles de Rome — à la mémoire du vainqueur des Daces. On a prétendu qu'il n'avait pas moins de vingt et une arches de 170 pieds de largeur, et que les piles s'élevaient à la hauteur de 150 pieds. Il ne dura que quelques années. Soit jalousie d'Apollodore, soit crainte des barbares, Adrien le fit détruire. Le touriste qui descend le Danube en contemple les débris, entre Skela-Gladova et Widdin (*gr. n°* 191), non loin des restes d'une tour connue sous le nom de Sévérin.

« Un pont sur le Danube, dans un endroit où il a plus de mille pas de large, cela paraît une merveille, dit M. Saint-Marc Girardin, et les temps modernes ne semblent pas avoir rien fait de comparable. Ce fut, en effet, une construction hardie. Mais quand on voit les lieux, et qu'on les considère avec quelque attention, la chose s'explique; seulement, on admire d'autant plus le génie de l'architecte, qui a dû étudier avec soin le cours du fleuve avant de choisir cet emplacement.

» Il ne reste de ce pont que deux piles qui sont visibles, l'une sur la rive serbienne et l'autre sur la rive valaque. Sur la rive valaque, on remarque en deçà de cette pile les restes d'une suite d'arches assez basses qui continuaient le pont sur le rivage jusqu'au-dessus du niveau des hautes eaux. En 1834, le Danube étant fort bas, on aperçut les piles, cachées ordinairement sous les eaux, et l'on vit comment elles étaient construites. On enfonçait dans le lit du fleuve des pilotis en carré, de la forme à peu près des piles que l'on voulait construire, puis on remplissait l'intervalle avec du mortier, et le tout formait un massif indestructible. On découvrit aussi à cette époque, dans le lit du fleuve, beaucoup d'armes, de cuirasses, d'épées et de pièces de monnaie, témoignage curieux de l'activité et du mouvement qu'il y a eu autrefois sur ces bords aujourd'hui déserts...

» Les environs du pont ont été fort peuplés, à en juger par les ruines qui sont sur le rivage. On montre au delà du pont des restes de bâtiments considérables; c'était, dit-on, un évêché. En deçà sont les ruines de Sévérin, et pour quiconque connaît l'Italie, il est impossible de ne pas voir qu'il y a eu là une ville romaine. »

N° 177. Valachie. — Église et Khan Saint-Georges, à Bucharest. D'après M. M. Bouquet.

La Dacie conquise, Trajan la repeupla. Les peuples actuellement désignés sous le nom de Romans sont les descendants de ces citoyens et de ces légionnaires que le vainqueur de Décébale envoya coloniser la Dacie, c'est-à-dire les Ardialiens, les Monteni, les Moldaves ou Transylvains et Valaques. Cette origine, le temps n'a pu leur en faire perdre le souvenir. Ils la prouvent surtout par leur langue, qui dérive évidemment de la langue latine. « Cette conséquence est assez naturelle, dit M. Vaillant, bien qu'elle manque d'une justesse absolue, puisque l'on peut y répliquer que les descendants des Visigoths et des Celtibères, des Francs et des Gaulois parlent aujourd'hui des langues plus ou moins latines. Aussi, à leur place, ne présumerais-je pas tant des mots; je voudrais plus que des mots. Pour me convaincre il me faudrait des idées; et quand bien même je les verrais revêtues d'un habit étranger, si elles me rappelaient quelque vieille maxime, quelque opinion caractéristique, quelque antique usage, quelque croyance passée, au moins un de ces sentiments qui, nés du cœur, peuvent bien se corrompre, s'oublier, se perdre, mais non s'éteindre; alors, seulement alors, je conviendrais de l'authenticité de cette origine romaine. Si, par exemple, on me disait que, pour exprimer la déconfiture d'une fortune particulière, ils ont dans *a ajunge in sapa de lemnu* leur *Ad rastros redire;* leur *Calliga maximini* dans *Càligan*, homme long et sot; qu'ils n'ont pas cru cesser d'être chrétiens en conservant dans leur culte la fête et le nom des *Rosalia* (*Rusali*), et dans leurs croyances l'âme du monde, *Prônia*, la providence des stoïciens et la leur; si l'on me disait que le tutoiement n'a jamais cessé chez eux; qu'incapables de s'avilir, ils n'ont jamais voulu voir qu'un homme dans un homme; que si, même par politesse, ils disent *domnia ta* (vous), cette expression signifie mot à mot Ta Seigneurie; que ce serait bassesse de dire *mària vostra*, Votre Grandeur, au lieu de *mària ta;* que jusqu'en 1830 les dames nobles se plaisaient à filer comme les dames romaines, et à mâcher comme elles le mastic pour se blanchir les dents; si l'on me montrait le souvenir de *Trajan* tellement gravé dans leur cœur qu'ils le revoient partout, en plaine, dans cette *chaîne de collines* et d'excavations qui, des bords de l'Olto, s'allonge en serpentant jusqu'au Dniester; sur les montagnes, dans l'*avalanche* qui se précipite avec fracas et entraîne tout dans sa chute; au ciel, dans cette belle trace blanchâtre que nous appelons *voie lactée*, et que par une double appellation, ils nomment encore *voie des esclaves;* si tout cela est, et si, depuis le crime de Tarquin, la haine et le mépris pour le nom de roi se perpétuant, quoiqu'à leur insu, dans leur cœur, ils ont conservé en un seul mot tout le républicanisme des Brutus et des Gracchus; en un mot, si cette expression, *Escí un craiu* (Tu es un roi), ne signifie pas autre chose que « Tu » es un homme sans foi ni loi, un tur- » bulent, un drôle, » qu'en devrai-je conclure?... C'est que les Romans sont des Romains.

N° 178. Valachie. — La Steaoa (fête de Noël à Bucharest). D'après M. Doussault.

» Aussi, dit Cantemir, fils de Trajan et de Rome, ne l'ont-ils jamais oublié; et si, cédant aux circonstances, ils ont vingt fois plié sous le poids du malheur, et sont encore aujourd'hui résignés à tout souffrir, c'est qu'ils attendent un avenir meilleur, c'est qu'avant tout ils ne veulent pas périr, sûrs qu'ils sont de revoir les beaux jours des Assan, d'Étienne et de Michel, jours de gloire où ils pourront prouver encore une fois qu'ils sont toujours dignes de leur origine... Ils savent que Trajan les a institués héritiers légitimes de la Dacie; qu'Adrien n'a pu obtenir du sénat d'en retirer même les légions; qu'en les rappelant, Aurélien n'a pu la faire évacuer par le peuple entier; que Galerius Armentarius, Dara son neveu, Constantin-le-Grand, Faustine sa femme, Licinius et Justinien lui-même, sont nés de leur sang. Ils sont reconnaissants du serment que fit prêter Trajan à ses sénateurs,

de l'intérêt que Constantin témoigna à sa patrie, des efforts du grand Théodose et de la sollicitude de Justinien, et cette reconnaissance, ils l'ont prouvée, non pas une fois, mais pendant des siècles, par une constance, une générosité, une valeur que leur eussent enviées leurs ancêtres. Ce sont eux qui, sous le nom de Vlacqui, ont repoussé les Slaves jusqu'à la Vistule, défait dans maints combats Alexis Comnène et Isaac l'Ange, fait trembler nos princes français sous les murs de Constantinople, massacré Baudouin, comte de Flandres, et refusé enfin à Bathus, petit-fils de Gengis, et à ses Tartares, un passage vers l'Occident. Arrivé à des temps plus rapprochés, on ne les verra pas non plus sans admiration lutter quelquefois seuls contre toutes les forces de l'empire ottoman. On s'étonnera peut-être en reconnaissant un Roman dans Jean Corvin, ce preux des preux, cette colonne inébranlable de la chrétienté, qui reçut des siens le surnom de Huniade, et qui fit dire à Mahomet II : « Non, il n'y eut jamais un si grand homme. » On admirera peut-être aussi Étienne IV, ce Louis XIV de la Moldavie, qui éternisa par quarante monuments pieux les quarante victoires qu'à la tête de ses quarante mille hommes, il remporta pendant son règne de quarante ans, sur les Hongrois, les Polonais, les Russes et les Turcs. On trouvera inconcevable l'audace de ce Vlad V, surnommé à la fois l'Empaleur et le Diable, qui, à la tête de 7,000 hommes, osa se ruer toute une nuit sur l'armée la plus belle, la plus nombreuse, la mieux équipée que les Turcs aient jamais eue, avec celle qui s'empara de Constantinople. Et, en récapitulant tous ces faits, on s'écriera : Ce peuple a été bien brave! Oui, certes, il a été brave, et c'est à sa bravoure qu'il doit d'être resté lui, quand la Hongrie et la Pologne agitèrent trois fois la question du partage de son territoire... Mais il a perdu presque tous ses droits politiques, mais il est désarmé, mais il est en proie à des influences qui, redoutant sa bravoure, se préparent la conquête de son sol par la corruption; mais il est corrompu par cent ans et plus d'un régime essentiellement démoralisateur, sous lequel, semblable à ce supplicié obligé de se tenir debout entre quatre baïonnettes, il s'est affaissé sous son propre poids... »

Les Romains possédèrent la Dacie jusqu'en l'année 274 après Jésus-Christ. Sous le règne de l'empereur Gallien ils en retirèrent leurs gouverneurs, parce que de nouvelles peuplades barbares l'avaient envahie. Longtemps les Goths, les Huns, les Gépides, les Lombards, les Avares et plus tard les Tartares se disputèrent ce pays, qu'ils dévastèrent à l'envi. Vers la fin du neuvième siècle, les indigènes durent fuir devant les Tartares. D'abord ils se réfugièrent entre l'Olto et le Danube, dans le district actuel de Craïova; puis ils abandonnèrent même ce pays, franchirent la chaîne des Krapacks, et se répandirent en Transylvanie, où, s'étant placés sous la protection du grand-duc Béla, ils fondèrent deux colonies importantes, l'une à Fagarasch, l'autre à Maramosch, et où ils se nommèrent eux-mêmes des chefs investis de leur confiance, qui prirent le nom de *banes*. Leur exil touchait à son terme. Secondés par les Hongrois, auxquels ils venaient de concéder la suzeraineté de la Moldo-Valachie, les deux *banes* Rodolphe-le-Noir et Bogdan repassèrent

N° 179. Hora, danse nationale valaque. D'après M. Doussault.

bientôt les Krapacks, expulsèrent les Tartares, et se partagèrent le pays conquis. Bogdan s'établit en Moldavie, Rodolphe-le-Noir en Valachie, et ils prirent l'un et l'autre le titre slave de vaïvodes, ou *premiers commandants*, titre que leurs successeurs ont toujours conservé. La division des deux provinces, où règnent les mêmes mœurs, le même langage, la même religion, date de cette époque. Alors seulement commence à s'éclaircir leur histoire.

Cette histoire, si tu veux la connaître en détail, tu la trouveras longuement racontée dans les deux premiers volumes de *la Romanie*, de M. Vaillant. Quant à moi, je me borne à t'en esquisser les traits principaux.

Les Moldo-Valaques — je ne sépare point les Moldaves des Valaques — ne conservèrent pas longtemps leur indépendance. En 1391, un vaïvode nommé Mirtza commit l'imprudence d'attaquer sans provocation les Turcs qui étaient venus s'établir sur la rive opposée du Danube. Bajazet fit marcher contre lui une armée nombreuse, le battit, et le soumit à un tribut. Plusieurs fois, dans le cours du quinzième siècle, les Valaques essayèrent de secouer ce joug; il retomba toujours plus lourdement sur eux. En 1460, ils furent obligés de conclure un traité qui les condamnait à un tribut perpétuel. Un moment vers la fin du seizième siècle, en 1593, quand leur vaïvode Michel, s'alliant avec Sigismond, prince de Transylvanie, et le vaïvode de Moldavie, qui avait fait acte d'obéissance aux Turcs en 1513, se met à leur tête, ils triomphent en plusieurs rencontres, et obligent le sultan vaincu à renoncer à sa domination; mais bientôt Michel est assassiné, et avec lui s'écroule l'édifice de l'indépendance nationale qu'il avait construit. Tout se désorganise; les Turcs repassent le Danube; le sultan désigne le vaïvode de son choix, et le fait élire. En perdant leur droit d'élection, les deux principautés redeviennent tributaires. Bientôt les prétentions de la Porte s'accroissent. Assurée de l'impunité, elle ose tout; et la Moldo-Valachie tombe dans une léthargie de plus d'un siècle, pendant laquelle s'accomplissent, presque à son insu, les attentats les plus inouïs sur ses lois fondamentales, ses droits politiques et civils, ses personnes et ses propriétés.

Les sultans pouvaient ériger la Moldavie et la Valachie en pachaliks. Soit qu'ils n'aient pas daigné le faire, soit que cette épreuve les ait effrayés, ils aimèrent mieux employer à leur asservissement les Fanariotes, leurs instruments, ou plutôt leurs esclaves. Les Fanariotes étaient les descendants des Grecs restés à Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs en 1453. Ils devaient leur nom au quartier qui leur avait été assigné pour résidence, et qui s'appelait le *Fanar*. Les plus aisés d'entre eux s'étaient adonnés à l'étude des langues, et n'avaient pas tardé à se rendre indispensables. Ils remplirent non-seulement auprès des sultans, mais auprès des pachas et des beys, les fonctions de *drogman*, ou d'interprète et de secrétaire intime. Ils devinrent si influents, si avides, si ambitieux, qu'ils finirent par acheter l'investiture des hospodarats de Valachie et de Moldavie, par se la disputer, par en donner 1,500,000 francs.

Soumises à ces serviteurs de la Porte, les deux principautés ne devinrent désormais pour les sultans que des fermes à livrer au plus haut enchérisseur. La nomination de l'hospodar fut mise à l'encan ; qu'un acquéreur plus généreux se présentât, le souverain déjà nommé lui cédait la place. Aussi, dès qu'il arrivait dans ses principautés, une seule pensée l'occupait : faire sa fortune et celle de ses acolytes, oiseaux de

proie qui le suivaient en foule et s'abattaient sur le pays. Dans la crainte d'être supplanté, il s'épuisait en inventions nouvelles pour acquitter dans le plus bref délai les énormes dettes que lui avait fait contracter l'hospodarat ; il se hâtait de payer ses protecteurs et ses appuis nécessaires, d'acheter les courtisans de la Porte, d'écarter la foule des compétiteurs, de thésauriser pour les jours d'une ruine prévue et infaillible. « L'imagination, a dit un écrivain anonyme (*Revue des Deux-Mondes,* 1er trimestre 1837), a peine à embrasser dans son étendue l'immense système d'extorsions mis en pratique par les Fanariotes de Valachie et de Moldavie.

» Toutes les places, sans exception, étaient à l'enchère, enchère à huis clos, non que l'on craignît le grand jour, mais pour éviter une adjudication prompte ; on traînait la vente en longueur, on excitait la demande et l'on faisait hausser l'offre. A peine le fonctionnaire avait-il acheté sa place, qu'il imitait le prince, son vendeur, son maître, son complice ; il essayait de couvrir sa perte, de doubler et de tripler la somme avancée par lui. Les places devinrent le moyen le plus sûr, le plus expéditif ou plutôt l'unique moyen de fortune. Plus d'agriculture, d'arts, de commerce ; on les abandonne à la dernière roture, qui, privée des fruits de son travail par la rapacité des grands et des riches, ne songe qu'à pourvoir à ses besoins les plus urgents. La nation se partage dès lors en deux classes : l'une composée de malheureux paysans qui payent et qui travaillent, l'autre d'officiers prévaricateurs et oisifs ; double dépravation, avilissement et oisiveté, misère et corruption, tyrannie et bassesse.

» Ce ne fut pas tout : pour vendre et gagner davantage, on crée une multitude de titres honorifiques qui se tarifent et s'achètent. La vanité valaque en fait une consommation prodigieuse ; en une seule année, les titres sont distribués par centaines. Ces titres d'ailleurs, ouvrant la porte à toutes les places, chacun en voulait ; on échangeait la valeur modique de terres mal cultivées pour un titre qui pouvait produire dix fois plus. Presque tout le territoire fut acheté à vil prix par des étrangers, qui accaparèrent le commerce et firent seuls valoir leurs capitaux. Ainsi s'appauvrit toute la classe des propriétaires indigènes, tantôt se dépouillant de leurs magnifiques propriétés, tantôt les surchargeant d'hypothèques ruineuses. L'usure se déploya dans toute sa fureur ; on empruntait à 18, à 30 pour cent et au-dessus, et l'on capitalisait les intérêts tous les trois ou même tous les deux mois pour les surcharger encore de nouveaux intérêts...

» La Porte défendait aux hospodars grecs d'entretenir une armée nationale : elle fut obéie. Les deux principautés, qui, dans les derniers temps, avaient mis sur pied 60,000 hommes, restèrent sans défense. Le premier brigand turc passait le Danube, sortait de ses forteresses ou plutôt de ses repaires, pillait et assassinait à son aise et rentrait chez lui. Quelques pelotons turcs s'annonçaient-ils, des villes entières étaient évacuées ; la population fuyait dans les montagnes ou passait en Autriche pour échapper à la mort. Quant à

N° 180. Une fête d'ouvriers français dans une forêt moldo-valaque. D'après M. Doussault.

la police (si ce mot peut être employé ici), elle était livrée à des étrangers mercenaires, gens sans feu ni lieu, rebut de tous les pays, satellites du prince, sans tenue, sans hiérarchie, sans discipline, sans uniforme, sans règle, passant du service public à l'exploitation du grand chemin, quittant la prison ou les mines pour le service public, recéleurs de tous les voleurs de la ville ou de la campagne, frères et complices des brigands qu'ils prétendaient poursuivre et n'employant qu'à rançonner les malheureux villageois leurs tournées de deux ou trois mois. Faut-il tout dire ? On ne permettait pas aux deux provinces la moindre exportation avant d'avoir complété l'approvisionnement de la Porte. Cet approvisionnement, dont, pour sauver les apparences, la Porte devait payer la valeur à un taux plus que modique, était d'une élasticité singulière et se prêtait à tout sous la main du prince, de son secrétaire et de leurs agents. Il fallait payer en argent à un taux exorbitant cette partie supplémentaire, toujours au-dessus du prix courant. Heureux les habitants si d'autres taxes, des prélèvements de chaque jour ne fussent pas venus leur enlever jusqu'aux derniers restes de prospérité qui survivaient à cette rapacité inouïe. Telle était la situation de la Valachie sous l'administration des Fanariotes. Devons-nous leur tenir compte d'un peu de littérature surannée et de quelques goûts luxueux ? »

Cet état de choses dura plus d'un siècle. De 1716 à 1822, plus de 40 de ces esclaves despotes furent tour à tour nommés, révoqués ou décapités. Un seul, je crois, mourut tranquillement sur le trône qu'il avait été obligé d'acheter plusieurs fois pour le conserver. Toutefois, dès l'année 1775, les Moldo-Valaques avaient trouvé un puissant protecteur, trop puissant peut-être. Lors du traité de Kaïnardgi, la Russie, voulant préparer cette scène où elle se proposait de jouer par la suite un rôle si important, exigea que la Porte lui permît de « parler en faveur des deux principautés, » et lui promît « d'avoir égard à ces représentations, conformément aux considérations amicales et aux égards que les puissances ont les unes pour les autres. » A la paix de Iassi, en 1792, ces stipulations, qui n'avaient eu aucun effet, furent renouvelées. La Russie demanda et obtint que les hospodars fussent nommés désormais pour sept ans au moins, disposition dont la Porte ne tint aucun compte, mais à laquelle elle dut se soumettre de nouveau en 1802, en s'engageant à ne point remplacer les hospodars avant le terme de sept années, à moins d'un délit dont le ministère de Russie reconnaîtrait la gravité. Les conséquences de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir. La Moldo-Valachie, un moment dégrevée d'impôts, commençait à respirer, lorsque la Porte, ayant, contrairement aux traités, révoqué les princes Ypsilanti de Valachie et Morousy de Moldavie, la Russie lui déclara la guerre en 1806, fit occuper les deux principautés par ses armées et ne les retira qu'à la conclusion du traité de paix de Bucharest, qui étendit jusqu'au Pruth les limites de son empire. Mais les grands événements qui se préparaient attirèrent ailleurs son attention ; et la Turquie ayant repris une funeste prépondérance sur la rive gauche du Danube, les Fanariotes redevinrent tout-puissants : toutefois leur dynastie touchait à son terme. En 1821, après que l'insurrection d'Ypsilanti eut été noyée dans le sang, la Porte, reconnaissant que *les Fanariotes étaient des*

infidèles sur lesquels le sultan ne pouvait plus compter, enjoignit d'élire dans chaque province sept candidats indigènes, entre lesquels Sa Hautesse daigna choisir Grégoire Ghika pour la Valachie et Jean Stourza pour la Moldavie.

Pour la première fois depuis plus d'un siècle, la Moldo-Valachie rentrait en possession de sa souveraineté. Elle avait pour princes des indigènes. Mais cette révolution si importante ne produisit pas les résultats qu'on pouvait en espérer. Les six années du règne de ces deux hospodars furent honteuses et misérables. Formés à l'école empoisonnée des Fanariotes, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de suivre servilement leurs traces.

En 1828, une rupture ayant éclaté entre la cour de Russie et la Porte-Ottomane, les deux provinces furent occupées de nouveau et quatre fléaux les ravagèrent à la fois : la famine, causée par les gigantesques approvisionnements de l'armée russe ; la peste, que cette armée avait importée de la Turquie ; une épizootie effroyable et un hiver rigoureux. Deux faits suffiront pour donner une idée de la situation à laquelle elles se trouvèrent réduites. Un jour on vint avertir un des généraux russes que les boyards n'avaient plus de bœufs pour faire les transports. — Eh bien, dit-il, qu'on attelle les boyards. — On attela non des boyards, mais des paysans. Ce manque de bœufs montre où en étaient venues les choses dans un pays renommé pour le nombre de ses bestiaux et qui avait de quoi nourrir des armées dix fois plus fortes que l'armée russe. Des troupeaux immenses, ramassés à force de vexations, épuisés de lassitude et manquant de fourrages, tombaient morts sur les routes, qu'ils encombraient et qu'ils empestaient de leurs cadavres. — Combien vous reste-t-il des 36,000 bœufs que vous venez de tirer des Principautés? demandait, vers le milieu de la campagne, le grand-duc Michel au général qui avait la direction de ce service. — Pas même de quoi faire un bifteck à votre altesse, répondit le général. La fourniture fut renouvelée et dépensée avec la même insouciance.

Enfin, le traité d'Andrinople (1829), quelles que fussent les intentions secrètes et les arrière-pensées des Russes, commença, il est juste de le reconnaître, une ère nouvelle pour les Principautés danubiennes, car elles lui durent la réintégration pleine et entière de leur territoire, le rasement des forteresses de Braila, Giurgevo et Tourno ; la restitution des propriétés environnantes, la fixation du Talveg au milieu du Danube et le droit de jouir de la moitié du chenal de ce fleuve, par conséquent d'y pêcher, d'y naviguer, d'y bâtir des ports ; la suppression des tributs en nature exigés par la Porte ; le prince devenu souverain à vie, l'établissement d'une ligne de quarantaine sur la rive gauche du Danube, le droit de se donner une constitution nouvelle, celui d'organiser une milice nationale et d'avoir un drapeau. Un second traité signé à Saint-Pétersbourg le 29 janvier 1834 compléta et confirma par l'article suivant le traité d'Andrinople. « Par l'acte d'Andrinople, la Sublime-Porte s'est engagée à sanctionner les règlements administratifs faits pendant que les Russes occupaient la Moldavie et la Valachie par les principaux habitants de ces deux provinces. La Sublime Porte, ne trouvant rien dans les articles de cette constitution qui puisse attenter à ses droits de cour souveraine, consent à reconnaître ladite constitution ; et, comme une indemnité est due, en toute justice, pour les avantages que le sultan accorde, par faveur, aux Valaques et aux Moldaves, il est convenu et arrêté que le tribut annuel que les deux provinces doivent lui payer d'après les traités est fixé désormais à 3 millions de piastres (700,000 francs). »

N° 181. La tour de Coltza, bâtie à Bucharest par les Suédois de Charles XII. D'après M. Doussault.

Dès 1829, en effet, le général russe Kisselef, mis à la tête des Principautés avec le titre de président plénipotentiaire pendant l'occupation russe, avait réuni à Bucharest un comité chargé de préparer la nouvelle constitution que reconnaissait ainsi (1834) la Sublime Porte. Ce comité avait été formé de deux sections, l'une valaque et l'autre moldave. Chaque section fit un travail séparé, qui fut ensuite envoyé à Saint-Pétersbourg. Là, le conseil d'État impérial, assisté de deux commissaires, examina le règlement projeté, lui fit subir diverses modifications et en arrêta la rédaction définitive, qui, faite d'abord *en français* et traduite ensuite en valaque, fut proposée aux assemblées nationales et adoptée par elles. En voici les principales dispositions :

Le prince est élu *à vie* par une assemblée générale extraordinaire.

Cette assemblée générale extraordinaire se compose en Valachie de 190 députés, en Moldavie de 130. Ces députés sont, en Valachie : — le métropolitain de Bucharest, 3 évêques, 50 boyards de première classe, c'est-à-dire du grand *bano* au grand *càmàràs'*; 73 boyards de deuxième classe, c'est-à-dire du grand *elucer* au grand *comis*; 36 députés nobles des districts, c'est-à-dire du grand *serdar* au grand *patar*; 27 députés des corporations des villes; — en Moldavie, le métropolitain de Iassi, 2 évêques, 45 boyards du grand *logothète* au grand *potelnie*, 30 de l'*aga* au *bano*, 32 députés nobles du *comis* ou *sjatrar*, 21 députés des corporations, un député de l'Académie.

N° 182. Vue générale de Bucharest, capitale de la principauté de Valachie. D'après M. M. Bouquet.

Les mots imprimés en italique dans le paragraphe qui précède demandent une explication. Cette explication, on la trouvera dans le tableau ci-dessous qui indique le rapport des rangs civils aux grades militaires avec le sens primitif des titres.

La noblesse ne fut, à proprement parler, instituée dans les Principautés, que vers la fin du quinzième siècle, en Valachie par Radu IV, en Moldavie par Étienne IV, l'un et l'autre surnommés *le Grand*. Avant eux, tout homme d'armes portait le titre de boyard (*boïer*), vieux titre des colons romains aux huitième et neuvième siècles, alors qu'ils conduisaient encore à la guerre des chars armés de faux et attelés de bœufs. Tout maître de char armé en guerre s'appelait boïer (*bovis herus*), comme tout maître de cheval équipé s'appelait cavalier (*eavali herus*). Ce ne fut qu'après la prise de Constantinople, alors que les Grecs vinrent chercher un refuge dans les Principautés, que Radu et Étienne conçurent l'idée d'instituer une noblesse sur le pied de la noblesse byzantine en convertissant en titres les emplois de cour. « Ils la firent personnelle et

viagère, dit M. Vaillant, afin qu'elle fût vraie ; mais l'avarice des princes, qui l'ont vendue, la cupidité des Fanariotes, qui l'ont délayée à l'infini, les intrigues et les bassesses, qui l'ont achetée et payée, l'ont rendue aujourd'hui absurde, et en ont fait une échelle dont la tête est dans le vide et le pied dans la boue, d'où je doute qu'elle puisse jamais sortir si l'on ne se décide à la couper en deux. Pour s'en rendre maître, Nicolas Mavrocordato ajouta, en 1716, cette loi au code de Mathieu Bassaraba : « L'indigénat s'acquiert par le mariage avec une indigène. » Il en résulta que tous les regrattiers de Constantinople vinrent chercher des femmes dans les Principautés ; qu'une fois alliés aux familles indigènes, ils s'emparèrent de leurs titres et devinrent les maîtres du pays. Cependant la noblesse consiste moins aujourd'hui en des titres qu'en des rangs ; c'est même sous ce dernier point de vue que le règlement organique la met en rapport avec la hiérarchie militaire dans le tableau suivant :

RAPPORT DES RANGS CIVILS AUX GRADES MILITAIRES.

	RANGS CIVILS. Valachie.	RANGS CIVILS. Moldavie.	SENS PRIMITIF.	GRADES MILITAIRES.
1re Classe.	Bano.	Logothète de l'intérieur.	»	Composant le triumvirat provisoire et ne s'assimilant à aucun grade.
	Voroic de l'intérieur.	Logothète de la justice.	»	
	Logothète de la justice	Vornic.	Chambellan.	
	Spathar.	Hetman.	Chef de Cosaques.	Général.
	Hetman.	Postelnic.	Directeur des postes.	
	2e Vornic.	Vornic.	Id.	
	Postelnic.	»	Id.	Colonel.
	Aga.	»		
	Câmàras'.	»	Camerier.	
2e Classe.	Clucer.	»		
	Câminar.	Aga.	Capitaine.	Major et capitaine.
	Pàharnic.	Spathar.	Porte-glaive.	
	Stolnic.	Bano.	Marquis.	
	Comis.	»		
3e Classe.	Serdar.	Comis.	Écuyer.	
	Medelnicer.	Câminar.	Inspecteur des femmes.	Lieutenant.
	Sluger.	Pàharnic.	Echanson.	
		Serdar.	Général.	
		Stolnic.	Pourvoyeur.	
		Medelnicer.	Crédencier.	
		Glucer.	Porte-clef, garde-magasin.	
	Pitar.	Sluger.	Aide.	Sous-lieutenant.
	Armas.	Pitar.	Pitancier.	
	S'âtrar.	Jienicar.	Granger.	
	Clucer de aric.	S'âtrar.	Dresseur de tentes.	

« De tous ces rangs, ajoute M. Vaillant, un seul peut faire titre, celui de bano en Valachie, comme appartenant de droit au gouverneur du banat de Craïova ; car on sait que les banats ne sont autres que les marches, ou marquisats de la Hongrie. Du reste, ce rapport en dit assez pour apprécier la noblesse à sa juste valeur. Pour gagner cette noblesse, bien des gens ont

N° 183. Église valaque.

ciré les bottes, fait le café, empli les pipes, monté derrière l'équipage, servi à table ; ce qui leur a valu le titre de *clucer de aric*, ou de *s'àtrar*. C'est là le premier pas. Puis ils ont tenu les papiers de leur patron, sont devenus ses *gràmàtici* (clercs), et ils ont été nommés *pitars*. C'est là le second. Dès lors ils ont pu obtenir un emploi lucratif, et, les ducats et les plocons (présents en nature) faisant le reste, quelques-uns sont ainsi parvenus aux premiers rangs de cette bizarre hiérarchie. Aussi les gens sensés commencent-ils, en Valachie surtout, à ne faire aucun cas de cette noblesse si sagement instituée et si grossièrement avilie, et y renonceraient-ils à jamais, sans les priviléges qui y sont attachés. Il ne faut donc pas dire aux Moldo-Valaques : « Renoncez à vos titres, » mais « Renoncez à vos priviléges ; les titres s'en iront avec eux. »

Cette digression terminée — dans ce singulier pays, si peu connu du reste de l'Europe, tout est matière à digression — je reviens à l'analyse du règlement organique.

Pour faire partie de l'Assemblée générale extraordinaire chargée de l'élection du prince, il faut—dans toutes les classes—avoir trente ans, être né Roman et domicilié dans le pays. Doivent en outre, les électeurs de seconde classe, être propriétaires d'au moins cinq cents toises de terre habitée ; les députés des districts être propriétaires dans le district où ils sont élus ; les députés des corporations posséder un immeuble de la valeur d'au moins 5,000 piastres. Les députés des première et deuxième classes sont élus par leurs pairs ; ceux des districts par les boyards qui habitent leur district ; ceux des corporations par les corporations elles-mêmes. Sont électeurs tous les boyards, tous les fils de boyards, deux némuris, deux postelnicei et deux maziles par place, élus eux-mêmes par leurs corps. Ainsi, dans cette assemblée chargée d'élire le prince, le peuple n'entre que par le commerce pour 27/190 en Valachie, et 21/132 en Moldavie ; et cependant, ces représentants du peuple portèrent tellement ombrage aux boyards, que, sans attendre le traité de Saint-Pétersbourg, qui vint tout simplifier, en décrétant que les deux premiers hospodars seraient nommés directement, pour cette fois seulement et comme un cas tout particulier, de gré à gré par la Porte et la Russie, ils statuèrent, par un amendement à l'article 26, que

N° 184. Ruines du château de Tirgovist, ancienne capitale de la Valachie.

le prince serait élu par les boyards de la première classe.

Pour être candidat au trône, il faut avoir quarante ans accomplis, trois quartiers de noblesse, être de la haute classe, et naturalisé au moins par son père. Les candidats sont élus en Valachie par les grands boyards, y compris les troisième et quatrième vornic, par tous les boyards ex-ministres et par le fils aîné de l'ex-prince, s'il a plus de trente ans.

Tout pouvoir émane du prince ; il est le seul pouvoir exécutif, et participe, avec l'assemblée générale ordinaire et législative, au pouvoir législatif. Il nomme à toutes les places, et choisit ses ministres, qui sont au nombre de cinq, savoir :

1° Ministre de l'intérieur. Grand vornic en Valachie, et grand logothète en Moldavie.

2° Ministre de la justice. Grand logothète dans les deux pays.

3° Ministre du culte et de l'instruction publique, ou logothète ecclésiastique.

4° Ministre des finances; vestiaire ou vestiairnic.

5° Secrétaire d'État, ou postelnic.

La réunion des cinq ministres, à laquelle le spathar est appelé, prend le titre de conseil des ministres; le prince le préside. Le postelnic, le ministre des finances et celui de l'intérieur composent le conseil dit administratif, dont le ministre de l'intérieur est président de droit. Tous les emplois civils et militaires sont à la nomination du prince, mais le conseil administratif a le droit de lui présenter, pour les juridictions, les recettes des juridictions et les directions des quarantaines, deux candidats, entre lesquels il est obligé de choisir. Le postelnic correspond avec les agents et consuls étrangers, et il a sous son inspection la censure littéraire. L'aga est chef de la police. L'armas est inspecteur général des prisons.

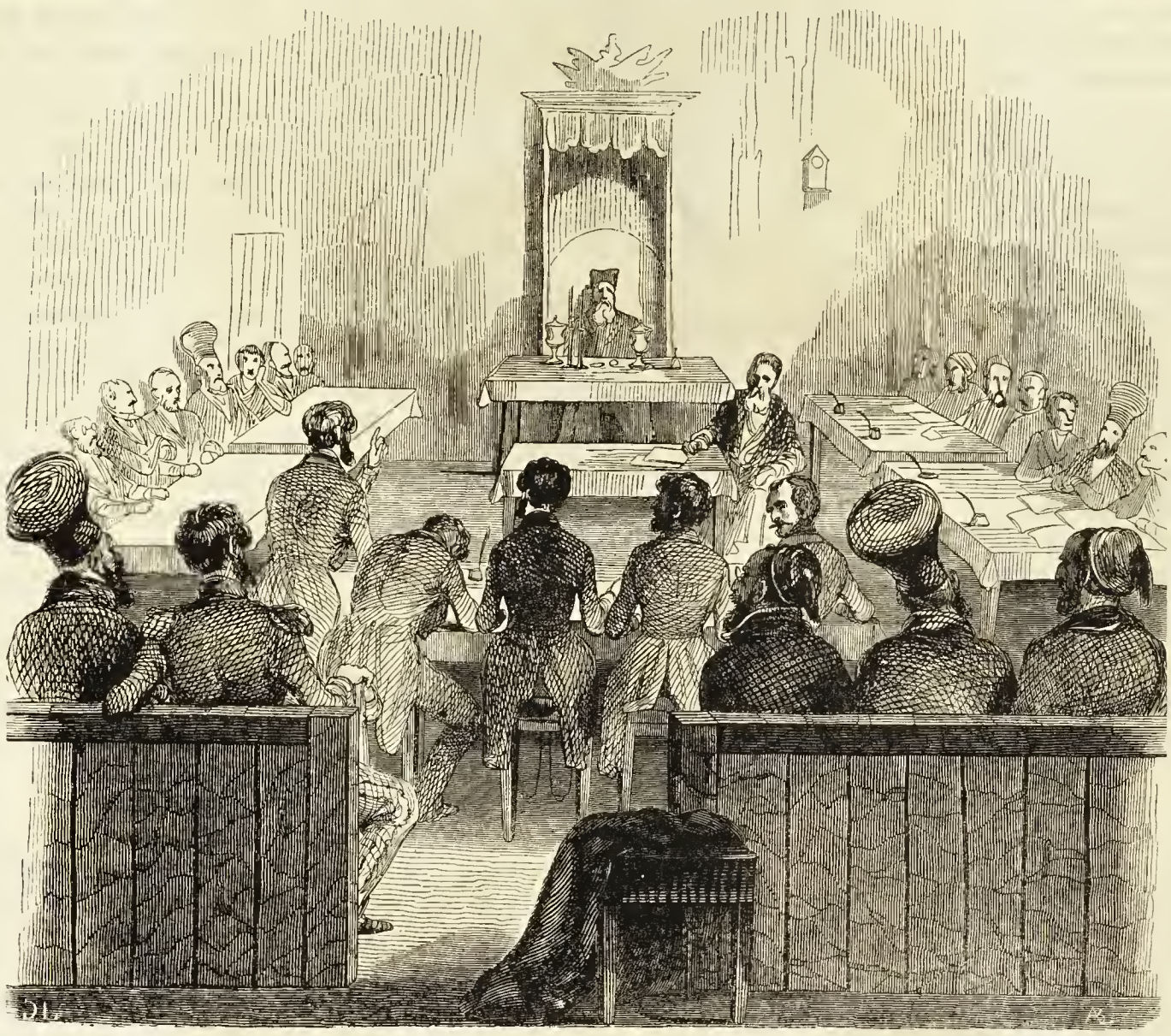
L'assemblée générale ordinaire, ou législative, se compose : — en Valachie de 43 députés; du métropolitain et des évêques (4), de 20 boyards de première classe, de 18 députés des juridictions, et du député de Craïova; — en Moldavie de 35 députés; le métropolitain, 2 évêques, 16 boyards de première classe et 16 députés des juridictions.

Comme on le voit, la majorité de la nation n'est pas représentée dans cette assemblée, dont tous les députés sont nobles. Les boyards de première classe doivent être élus par leurs pairs dans les deux capitales, mais ils ne sont, de fait, que les élus du prince. Les députés des corporations doivent être à la fois propriétaires, boyards et fils de boyards. Les ministres ne sont ni éligibles ni électeurs.

L'assemblée générale a le droit (art. 48) de contrôler, de débattre, d'admettre, de rejeter ou d'amender les propositions du gouvernement; — art. 51, de peser l'utilité de toutes les mesures prises par le gouvernement pour la sûreté publique, et des dépenses qu'elles nécessitent; — art. 57, d'examiner tous les contrats passés par l'État, de veiller au maintien du bien public, d'encourager l'agriculture et les arts, d'aviser, de concert avec le prince, au développement du commerce, au règlement des poids et mesures, à la fondation des écoles, des hôpitaux, et de tout établissement de fontaines, routes, prisons et quarantaines; de veiller à la milice et au bien du clergé; en un mot, d'être, comme jadis, et suivant les lois fondamentales du pays, la gardienne des droits de la nation. Elle a en outre le droit d'élire le métropolitain et les évêques. Ses attributions ressemblent à celles de nos conseils généraux, car les affaires politiques proprement dites ne sont point de son ressort: *aucune modification ne pouvant être apportée au règlement sans l'approbation préalable des deux puissances souveraines.*

Je ne t'analyse ici que les deux premiers chapitres de la Constitution ou *Règlement organique,* relatifs à l'élection de l'hospodar et aux attributions de l'assemblée générale. Je ne crois pas devoir te résumer les principales dispositions des six autres, qui traitent de la finance, des attributions des différents départements, du commerce, des quarantaines, de la justice et de la milice. Un pareil travail, dont l'intérêt, d'ailleurs, serait moins général, m'entraînerait trop loin. Qu'il me suffise de t'apprendre — toute réserve faite des intentions secrètes et des vues ambitieuses de la Russie — que l'administration du général Kisselef a été, dans la première période surtout, loyale, intelligente, modérée, libérale, et qu'il a laissé aux Principautés des institutions bien supérieures, malgré leurs imperfections, à celles qu'elles avaient possédées jusqu'à cette époque. « Certes, si l'on s'en tient aux apparences, dit un écrivain [1] qui refuse d'y croire, la Russie a fait un bel usage du droit de protection que lui a conféré la victoire, et dont l'humanité lui faisait une loi envers des coreligionnaires. Une Constitution, des princes nationaux, des assemblées représentatives, la liberté religieuse, la diminution des impôts, l'expulsion des Ottomans, voilà ce que les Moldo-Valaques doivent à la Russie, qui depuis un siècle fait preuve de magnanimité en ne subjuguant pas leur pays, tant de fois envahi par ses armées. Malheureusement, ce ne sont là que de faux semblants de grandeur, et que les effets d'une intrigue savamment conçue... La Russie se joue des Moldo-Valaques; elle veut qu'ils restent toujours sous la dépendance, pour qu'ils aient toujours besoin de protection... Il y a plus; tout ce qu'elle a obtenu pour eux n'était, et n'est encore, qu'illusoire. Leurs princes à vie, ce sont des proconsuls nommés par son ordre, et condamnés à l'obéissance aveugle ou à la déchéance. Leurs chambres représentatives, ce sont des instruments bons à entretenir l'anarchie, et que le cabinet de Saint-Pétersbourg fait briser par la Sublime Porte, quand ils osent manifester une volonté nationale. La diminution des impôts, c'est une double spoliation sous les dehors de la bienfaisance. Nous pourrions aller plus loin, et montrer la Constitution violée tous les jours dans son esprit et dans sa lettre; la liberté religieuse foulée aux pieds dès qu'elle ne se borne plus à être une arme contre les Turcs; les basses classes systématiquement sacrifiées aux boyards; la corruption entretenue et élevée à l'état d'institution; enfin tous les genres de scandale encouragés, pour que les Moldo-Valaques ne puissent pas s'élever au rang d'un peuple libre.

» En ce moment la Moldo-Valachie n'est plus une province turque, ce n'est pas encore une province russe, mais ce n'est pas non plus un État indépendant; elle représente deux petits peuples de même race qui ne demandent qu'à se réunir, mais que l'on persiste à tenir séparés, et qui flottent entre deux attractions, dont l'une perd chaque jour ce que l'autre gagne. Le souverain apparent des Moldo-Valaques, c'est le sultan; leur maître véritable, c'est le czar. Tantôt avec le bras de leurs hospodars, tantôt avec celui du sultan, on les comprime en ayant l'air de les défendre, et on les maintient dans une instabilité qui les prépare à la servitude... Les Moldo-Valaques sont perdus si l'Europe ne se charge à son tour du soin de les protéger réellement contre la Russie, leur prétendue protectrice, encore plus que contre la Turquie, leur suzeraine mécontente. »



N° 185. Chambre des états de Valachie.

Telles sont les principales phases de cette existence du peuple, les principales transitions qu'il a subies pour arriver à l'état où il se trouve en ce moment, et qu'on ne peut s'expliquer que si on connaît un peu l'histoire du passé. Il faut savoir au moins ce que je viens de te dire, si l'on veut comprendre pourquoi la Moldo-Valachie a une population si disproportionnée à son étendue, pourquoi elle est si peu cultivée malgré la fertilité de son sol, si misérable au milieu de tant de richesses naturelles, pourquoi elle a recours à l'industrie étrangère presque pour tout ce qu'elle consomme, pourquoi les capitaux y manquent plus encore que les hommes, pourquoi elle n'a pas de nationalité, pourquoi elle n'a pas pu reconquérir cette indépendance réelle, absolue, dont elle a joui si rarement, et sans laquelle elle ne pourra jamais espérer de prendre la place qu'elle mérite d'occuper dans la grande famille européenne.

A ces causes politiques viennent toutefois s'ajouter, comme je te l'ai indiqué, d'autres causes non moins graves et non moins influentes, des causes sociales, qui en sont du reste en grande partie dépendantes. Sans doute la nouvelle Constitution, si incomplète et si imparfaite qu'elle soit, est un immense progrès, presque une révolution. Mais jusqu'à présent l'aristocratie seule a profité de ce progrès; le peuple proprement dit, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation, n'y a rien gagné : il est tout aussi misérable, accablé d'autant de charges, également privé de droits

[1] *Encyclopédie moderne;* article VALACHIE.

politiques. Les boyards, qui jouissent du privilége de faire les lois, les font à leur profit. Ainsi, pour t'en citer un des exemples les plus frappants, la population des Principautés se divise en privilégiés et contribuables. Les privilégiés sont :

	En Valachie.	En Moldavie.
Le clergé.	65,700.	36,945.
La noblesse.	45,180.	26,140.
Les serviteurs de l'État et des boyards, les veuves, les infirmes, les étrangers.	372,077.	213,114.

Les contribuables se subdivisent en paysans et en patentés, et on compte,

En Valachie.	En Moldavie.
1,761,683	863,668 paysans.
79,844	114,580 patentés.

En Valachie, tu le vois, près d'un cinquième, en Moldavie près d'un sixième de la population ne payent point d'impôt ; et les privilégiés sont, comme dans presque tous les autres pays de l'Europe, ceux qui devraient être les contribuables.

Quand le paysan moldo-valaque a satisfait à l'impôt, acheté des bottes ou des sandales, économisé ce qu'il lui faut de lin ou de laine pour tisser ses vêtements et son linge et cassé sa tirelire pour ajouter un pot de terre, un chandelier en fer-blanc ou une marmite de cuivre à son ménage, il ne lui reste absolument rien. Sans doute il n'est plus attaché à la glèbe, car le règlement organique a aboli le servage, mais il est peut-être moins libre qu'il ne l'était. Sans doute tout paysan a droit à un champ, à un jardin, à une chaumière; mais, en échange d'un certain nombre de toises de terrain que la loi lui assure, elle lui impose tant d'impôts, de dîmes et de redevances, etc., qu'il gagne à peine de quoi subvenir à ses besoins. Corvéable en masse du gouvernement, il est serf à tour de rôle du propriétaire, en Valachie pour un vingtième, en Moldavie pour un quart de la population. Il a bien le droit de s'absenter et de changer de résidence ; mais, d'une part, si l'absence se prolonge au delà d'une année, tout ce qu'il a, sa maison, son jardin, ses plantations, retourne de droit au propriétaire, et, de l'autre, il ne peut changer de domicile avant d'avoir déposé à la caisse du village le montant de sa capitation pour toutes les années à courir jusqu'au prochain recensement, lequel n'a lieu que de sept en sept ans, et d'avoir donné au propriétaire le prix de toutes ses redevances de l'année courante. Or, comme il résulte de l'article 144 que le propriétaire a droit de l'expulser sans autre indemnité que de l'en avertir une année d'avance, on conçoit facilement comment le paysan ne plante ordinairement rien, pas un arbre, pas une haie vive, sur une terre qui n'est pas à lui ; comment il se contente de semer et de vivre au jour le jour. « On l'accuse de paresse, dit M. Vaillant, je le crois bien et lui fais un mérite de sa paresse ; elle n'est que le résultat de ses prévisions... Ne soyez plus pour lui des frelons, et il cessera d'être paresseux ; car sa paresse n'est qu'un sage calcul comme votre cupide activité n'est que rapine. Cessez donc, boyards, d'être si hypocritement égoïstes, songez à l'avenir ; voyez où en sont venus les Bessarabiens vos frères ; aujourd'hui, parmi eux, plus d'un fils de grand boyard conduit les bœufs à la charrue ; ayez pitié de vos enfants et soyez sûrs que la liberté que vous aurez rendue à vos concitoyens garantira un jour vos fils de la servitude. »

« Les boyards, écrivait en 1837 M. A. Demidoff, sont les possesseurs du territoire, mais ils sont encore loin de tirer tout le revenu qu'une sage exploitation pourrait leur procurer dans un pays si riche, où la terre n'a besoin que d'une légère culture pour produire. Maîtres exclusifs des emplois publics, exempts des charges de l'État, ces fastueux gentilshommes, imprévoyants de l'avenir, grands partisans du passé, se sont abandonnés jusqu'à ce jour à un luxe stérile, ce luxe a sapé dans leur base toutes ces fortunes ; il a perpétué la dette dans des maisons où une administration plus sage aurait dû fonder de bonnes et solides richesses qui auraient rejailli sur toute la masse des habitants.

N° 186. Les Mockans (pâtres transylvains). D'après M. Bouquet.

N° 187. Moldo-Valachie. — Pleieschcs, chasseurs dans les montagnes. D'après M. Doussault.

» Les boyards, aujourd'hui plus éclairés sur leurs véritables intérêts, prennent assez de part aux affaires publiques pour qu'on puisse espérer de les voir envisager sous leur vrai jour les questions d'économie domestique, qui tiennent de si près à celles de toute bonne administration publique. L'éducation distinguée que reçoit la jeune noblesse garantit à l'avenir un meilleur état de choses. Mais, jusqu'à ce jour, la vie de la classe privilégiée est restée empreinte de cette imprévoyance fataliste que ses habitudes orientales et son régime si longtemps précaire avaient fait passer dans les mœurs. Rien de plus élégant que l'entourage intime et toujours un peu théâtral de leurs personnes ; mais, si l'on s'éloigne du chef de la maison et qu'on jette un regard sur ce peuple de valets oisifs et déguenillés, sur ces équipages trop nombreux pour être élégants, sur ces hôtels vastes et délabrés, on est frappé de l'aspect triste et malheureux qui perce à travers tout ce luxe, vrai manteau de Diogène. Les bonnes manières du maître, le ton gracieux et les talents des femmes de sa famille, la facilité et la pureté avec lesquelles on parle les langues de l'Europe centrale, le goût, le tact, la frivolité même de la conversation, tout se réunit pour vous convaincre que cette société est l'égale des sociétés les plus distinguées qu'on puisse trouver en Europe ; mais derrière la porte du salon, une foule sale et repoussante de valets fainéants, de bohémiens qui jonchent les vestibules et qui dorment jusque sur les degrés de l'escalier, vous rappelle que vous êtes en Valachie et que toute cette civilisation, comme les métaux précieux du pays, n'a pas encore secoué la croûte fangeuse qui l'environne et lui ôte son éclat. »

CHAPITRE XVIII.

BUCHAREST.

Il y a dans les Principautés deux sortes de pays : la plaine et la montagne. Ces deux sortes de pays ne se mêlent pas. Tout est plaine ou bien tout est montagne. Malheureusement, bien que je préfère de beaucoup les montagnes, je n'ai vu que les plaines. Et quand je te parle de plaines, ne te figure pas des plaines de huit ou dix lieues d'étendue ; représente-toi des plaines de quatre-vingts lieues, sans une montagne, sans une colline, sans un arbre non plus ; rien qui fasse saillie sur le sol, une terre plate comme la mer, avec des horizons aussi courts et aussi monotones que ceux de la mer. A peine de trente lieues en trente lieues un pli de terrain, que dis-je ! un mur de terrain haut de quatre à cinq mètres au plus, au delà duquel recommence un autre plateau de trente lieues encore.

Y a-t-il au moins des villages pour égayer et animer la platitude de ces campagnes ? Hélas ! le nombre en est bien restreint... Le mot de village, en France, donne l'idée d'un assemblage quelconque de maisons. En Moldo-Valachie, des trous creusés en terre, quelques misérables claies bourrées d'un torchis de paille et de boue, par là-dessus un toit en paille de maïs ; voilà les maisons. Depuis quelques années cependant, à mesure que la sécurité renaît, les maisons sortent de terre, toujours bâties de claies et de torchis. N'importe, il y a progrès. Au reste, quand les maisons sont en bois, ce n'est plus un village, c'est une ville ; et s'il y en a une ou deux en briques enduites de chaux, c'est un chef-lieu de district ou bien c'est un couvent ou un évêché.

A propos d'évêché, j'en ai visité un en allant de Iassi à Bucharest, celui de Bouzéo, petite ville aux clochers verts bâtie sur la rivière de ce nom. Cet évêque, l'un des plus riches prélats de la Valachie, a fait construire

une immense abbaye dont les murailles blanches attirent de loin les regards de tous les voyageurs.

Jusqu'à Niphon, en Valachie, et jusqu'à Joseph, en Moldavie, les Romans n'avaient point eu d'archevêque métropolitain. Leurs évêques de Suciava et de Tirgovist relevaient, l'un de l'évêque de Halicz, l'autre de celui de Türnova. Depuis Niphon et Joseph, instituteurs des évêchés de Bouzéo, d'Argisch, de Rimnik, de Roman et de Us, les archevêques de ces provinces relèvent des patriarches de Constantinople; et depuis l'apostasie de l'évêque Georges d'Ardialie (1566), celui de Valachie porte le titre d'archevêque métropolitain des Hungro-Valaques.

Le clergé compte, en Valachie, 65,700 membres; en Moldavie, 36,945, ainsi divisés :

	Valachie.	Moldavie.
Popes et prélats.	34,795	28,250
Diacres.	10,405	»
Chantres.	16,000	3,550
Moines.	3,000	3,148
Religieuses. . . .	1,500	1,997

Le nombre des églises est de 3,984 en Valachie et 1,778 en Moldavie; celui des monastères de 190 en Valachie et de 122 en Moldavie.

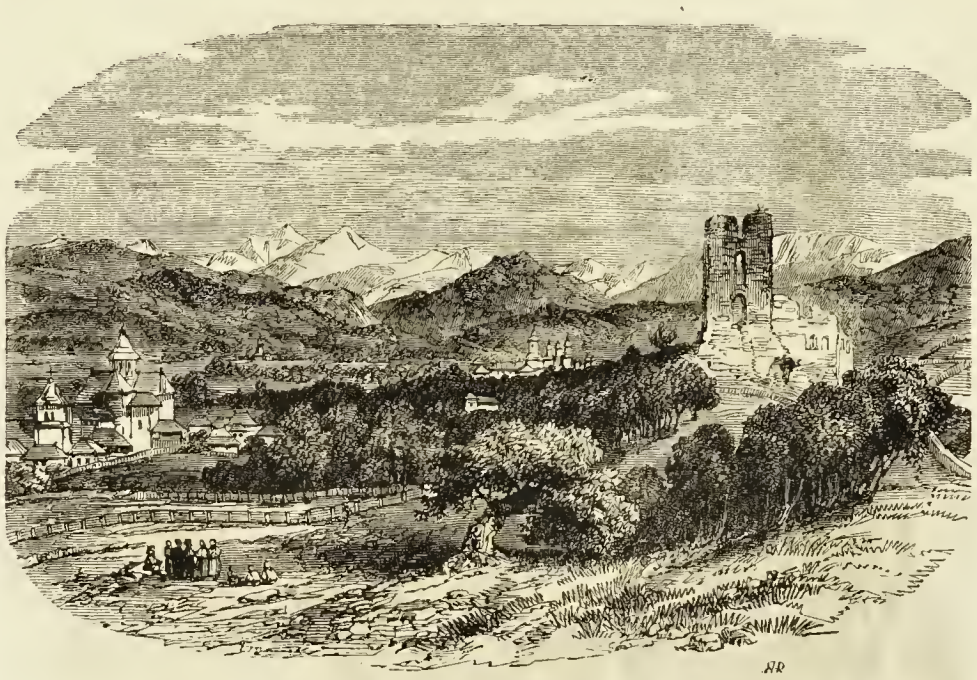
Catholiques du rit grec, et en général fort pieux, les Moldo-Valaques se conforment aux dogmes du concile de Nicée, communient sous les deux espèces, selon les préceptes de saint Chrysostome, observent quatre grands carêmes: de *Noël*, de *Pâques*, des *Apôtres* et de l'*Assomption*; font abstinence le mercredi et le vendredi de chaque semaine, rejettent de leurs églises les statues; de la vie future, le purgatoire; du *Credo*, la formule *et du fils*; et cependant, pleins de respect pour le culte extérieur, ils déploient dans leurs cérémonies religieuses une pompe qui n'a d'égale qu'en Espagne; mais, surchargées d'ornements en relief, leurs saintes images ont le visage toujours peint.

La confession, chez eux, a lieu comme chez nous, à cette différence qu'en Moldo-Valachie elle ne peut être reçue que par des prêtres assermentés, choisis d'ordinaire dans l'ordre de saint Basile et mariés. Le signe de la croix, emblème de la Trinité, se fait avec le pouce, l'index et le doigt du milieu réunis. Enfin les fêtes, plus nombreuses peut-être qu'à Rome même, sont partout suivies avec tant de ferveur, que l'on ne compte pas régulièrement par année plus de cent quatre-vingts jours de travail.

Le jour férié, à l'exemple du protestant, un Moldo-Valaque ferme sa porte et se livre aux pratiques d'une piété souvent très-austère. Passe-t-il, s'il sort, devant une église, à pied ou à cheval, seul ou suivi de personnes étrangères qui improuveront peut-être sa manière de voir, il se signe trois fois en disant : *Gospodi, pomilui!* (Seigneur, ayez pitié de moi!) C'est sa prière la plus habituelle. Et à cet égard, comme dans tout ce qui concerne les choses saintes, aucun respect humain ne l'arrêtera, ne le fera renoncer à ses devoirs. Son exaltation même — dans certains cas et dans certains rangs — n'a pas de bornes; il tient du Calabrois sous ce rapport. Lancé sur sa pente, il volera son voisin à genoux, sans scrupule, et tuera volontiers un homme en implorant la miséricorde divine. Un brigand fameux, Basile, voyant son lieutenant lécher un pot de beurre un jour maigre, dans une maison dont ils venaient l'un et l'autre d'assassiner les propriétaires, lui brisa la mâchoire d'un coup de poing, et lui dit pour justifier cette violence :

— Chien, ne sais-tu pas que c'est vendredi, et n'as-tu plus de crainte de Dieu?

Ce qui n'empêche pas toutes les religions, l'islamisme excepté, d'être tolérées dans l'étendue des Principautés danubiennes, d'y avoir leurs temples, leurs prêtres et leur culte, et de n'y être en rien entravées. La mosquée seule n'a pu jusqu'ici y trouver accès; les traités d'Andrinople et d'Ackermann s'y sont toujours opposés.

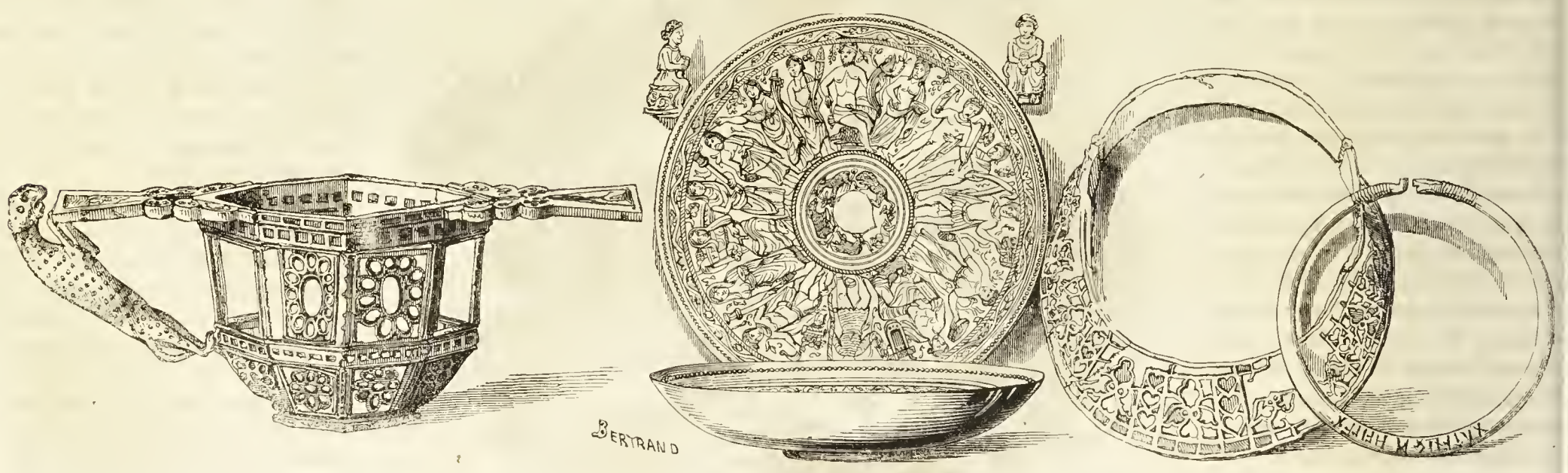


N° 188. Ruines de l'église catholique d'Argisch, dans la Petite-Valachie. D'après M. M. Bouquet.

Le clergé moldo-valaque se divise en deux corps : les càlug'eri (bons vieillards), moines ou caloyers, qui suivent tous la règle de saint Basile, et les prêtres mondains ou séculiers, qui sont les prêtres mariés. Les uns et les autres se laissent croître la barbe et les cheveux.

Les premiers seuls peuvent parvenir aux hautes dignités de l'Église. Ils sont Grecs pour la plupart. Ils reçoivent la tonsure et font maigre toute l'année. Ils se subdivisent en quatre classes : 1° l'archevêque et les évêques titulaires et in partibus; 2° les archimandrites; 3° les moines-prêtres; 4° les frères. Les deux premières classes ont le titre d'archiprêtres. Ils portent dans les cérémonies la camiloveа, mitre en forme de couronne pleine, enrichie de pierres précieuses et surmontée d'une croix. Elle était blanche du temps de Dosothée, elle est rouge aujourd'hui; et son changement de couleur préoccupe certains esprits, qui s'en demandent la cause. Hors de l'église et des cérémonies, ils se couvrent d'un potcap ou toge comme la deuxième et la troisième classe. Cette toge, assez semblable à celle de nos juges et professeurs, est sans froncis et recouverte d'un long voile noir qui se rejette en arrière, et leur a fait donner le nom de vladica, c'est-à-dire voilé, suivant l'antique usage, du latin *velaticus*, et qui se traduit aujourd'hui par prélat.

Les archimandrites sont igumènes (prieurs); ils administrent les couvents et les monastères, et c'est toujours parmi eux que l'on choisit les évêques.



N° 189. Bijoux et vases d'or massif de travail byzantin trouvés en Valachie par des bohémiens.

Les ieromanochi, ou moines-prêtres, c'est-à-dire les moines consacrés prêtres, peuvent dire la messe et administrer les sacrements. Les ierodiaconi, ou prêtres-diacres, ne le peuvent pas. Ils sont les uns et les autres les dépositaires de la science, et semblent la garder pour eux. Les simples frères n'ont aucune dignité; ils remplissent les différents emplois de l'intérieur du couvent.

Les prêtres séculiers ne sont obligés aux maigres et carêmes que comme les laïques. Ils doivent être mariés avant de se faire sacrer, et ne peuvent, en aucun cas, convoler en secondes noces; mais ils peuvent devenir économes, ou assesseurs au tribunal ecclésiastique chargé de juger en matière de mariage, divorce, baptême, etc. S'ils restent veufs, ils peuvent se faire càlug'eri.

La plus belle église de la Moldo-Valachie est l'église catholique d'Argisch, dans la Petite-Valachie (*gr. n°* 188), située au milieu de la vallée du coteau et à mille pas environ de la grande route qui conduit à Hermanstadt. La description qu'en fait M. Vaillant m'a donné un vif regret de ne l'avoir pas visitée. « C'est, dit-il, un beau vaisseau de marbre blanc, que des zones d'arabesques enlacent horizontalement depuis le socle jusqu'à la corniche; pas une pierre qui ne soit sculptée avec toute la richesse, toute la finesse, toute la délicatesse de l'art, pas une zone qui se ressemble. Il porte avec une grâce infinie les deux tours qui le surmontent, et ces tours, en parfaite proportion avec le reste de l'édifice, légères, bien placées, élégantes de dessin, sont taillées en spirales, de manière à faire croire qu'elles vont tomber l'une sur l'autre; illusion

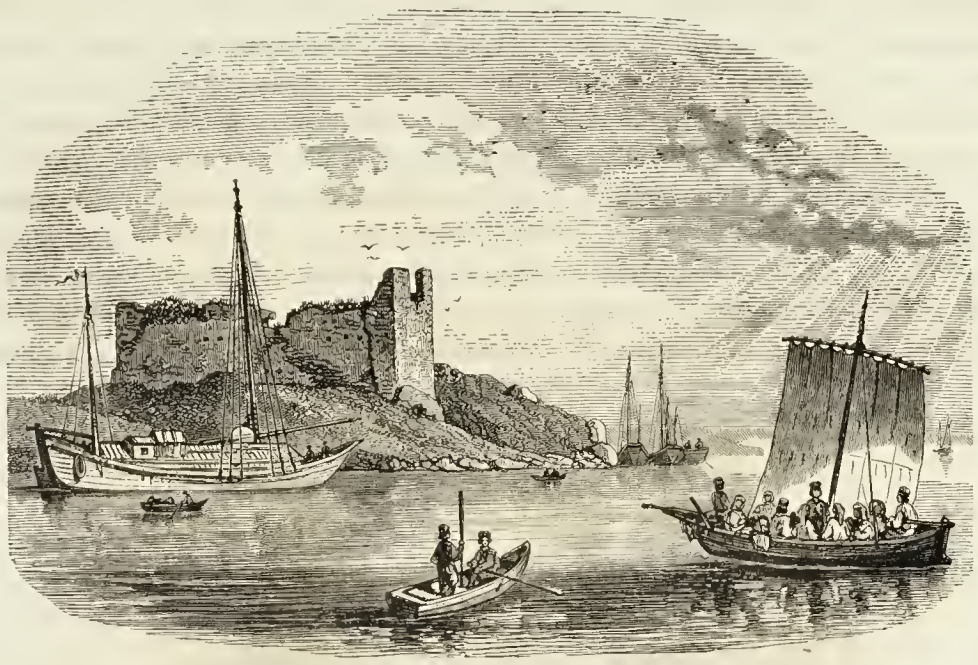
qui dure depuis 1516, époque de sa fondation, époque aussi de la renaissance, dont elle est le seul témoignage dans ces contrées. C'est un bijou dont l'Italie se ferait gloire, c'est une perle, un vase d'élection, une madone.

» Des peintures à fresque la décorent comme toutes les églises grecques, fraîches de coloris, mais sans dessin. La nef est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes. Elle se referme sur le chœur, où l'on pénètre par une seule arcade. Les stalles du chœur sont destinées aux hommes, et principalement aux chantres et aux moines. La catapetazma, ou voile du sanctuaire, est éblouissante; c'est un vaste lambris richement sculpté et couvert d'or. On y voit trois portes : deux petites latérales pour les desservants, et une au milieu, celle du sanctuaire : l'officiant seul y passe. A droite et à gauche les images du Christ et de la Vierge. Du haut de la voûte pendent trois grands lustres, et il y a partout prodigalité d'images dans des châsses d'argent ou de vermeil. »

De tous les monastères de la Moldo-Valachie, Niamzo est le plus beau, le plus vaste, le plus peuplé et le plus riche; il en est comme le chef-lieu, comme le centre. Ses deux églises, ses deux clochers, ses cinq cents moines qui vont et viennent en tous sens, ses sapins qui font sentinelle à la porte d'entrée, les hautes montagnes de neige qui forment son horizon, le recommandent à la curiosité de tous les voyageurs (*gr. n°* 174).

Outre ses nombreuses succursales, qui décorent le pied du Pion, on voit dans le voisinage de Niamzo Agapie, où plus d'un noble orgueilleux aime mieux enfermer ses filles que de les marier à des hommes de conditions inférieures, qui s'estimeraient heureux de les épouser sans dot. Il y en a de si belles! Et Veratic (Printanier) aux toitures orientales, et si digne de son nom par sa position riante au milieu d'une prairie émaillée de fleurs!

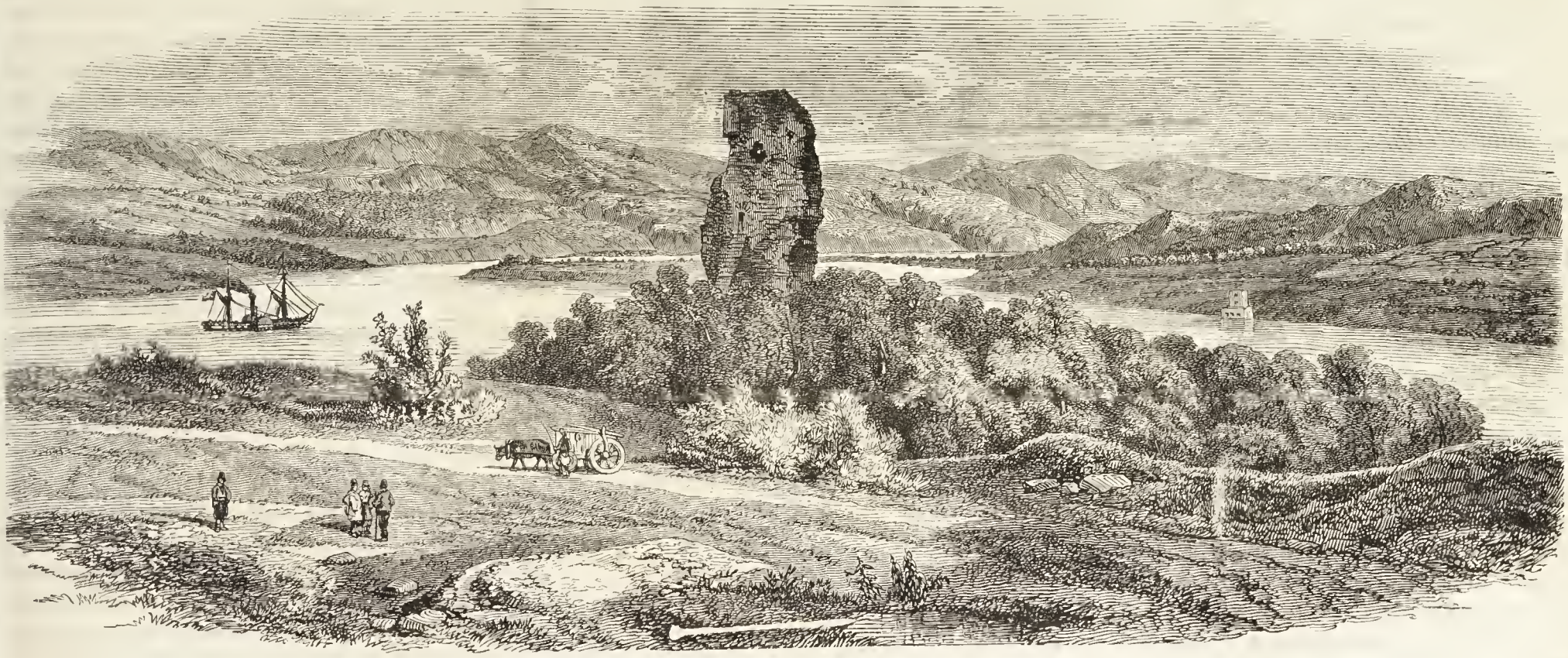
De nombreux pèlerins se rendent chaque année à Niamzo, et plus d'un va pleurer sur les ruines de l'ancienne forteresse dont on aperçoit les débris à quinze cents pas environ de ses portes. Chaque pierre de cette forteresse évoque un glorieux souvenir. Je ne puis m'empêcher de te raconter un des événements qui l'ont immortalisée. C'était en 1424, Étienne IV, dit le Grand, vaïvode de Moldavie, se retirait dans le haut pays devant une armée turque commandée par Bajazet II, dont il n'avait pu empêcher le débarquement. Il battait en retraite en bon ordre, quoique l'ennemi le serrât de près. « Arrivé, raconte M. Vaillant, à la hauteur de Niamzo, où sa mère, instruite de ce qui se passe, invite la garnison à la défense de la place, il se détache un instant du reste de son armée en doublant le pas, et se présente aux portes de la citadelle. La sentinelle allait les lui ouvrir, lorsque sa mère crie du haut des murailles : « N'ouvre pas! ce n'est pas mon fils. » Et s'adressant à Étienne : « As-tu donc oublié que je suis ta mère? Retourne sur tes pas, et que je ne te revoie qu'avec la victoire. Mieux vaut mourir que de devoir ton salut à une femme! » Ce reproche héroïque rallume le courage d'Étienne. Il se retourne vers les siens et leur dit : « Enfants, obéissons! un dernier effort! » Regagnant alors son armée, il lui fait faire volte-face. Cette seule détermination, à laquelle personne ne s'attend, suffit pour rallumer aussitôt l'enthousiasme, et il n'est pas un soldat qui ne jure de se faire tuer. C'est dans cette disposition d'esprit de tous les siens qu'un instant après Étienne rencontre Bajazet, dans une étroite vallée, longtemps dite Resboïana (de la Guerre). Certain que cette manœuvre doit le déconcerter, Étienne lui laisse à peine le temps de se remettre, l'attaque avec impétuosité, et, par des prodiges de valeur que le désespoir peut seul enfanter, le culbute, le renverse, s'empare de sa tente impériale, le poursuit de toute la force de ses chevaux, lui barre le chemin au-dessus de Vaslui, massacre toute son arrière-garde, lui tue près de trente mille hommes et l'oblige à repasser le Danube. Sa gloire est à son comble : il a fait fuir devant lui celui qui s'est fait la terreur de ses vassaux. Il fait couvrir de terre les trente mille cadavres de ses ennemis, et l'on dit que ce tumulus, blanchi par le temps, a fait changer le nom de la vallée en celui de Valea-Alba (Vallée-Blanche). Laissant alors à son hetman Savidru le soin de repousser Vlad VII, qui se maintient dans le district de Putna, il retourne à Niamzo pour embrasser et remercier sa mère. »



N° 190. Valachie. — Ruines du fort Saint-Georges à Giurgevoo. D'après M. M. Bouquet.

A en croire M. Édouard Thouvenel, les couvents de la Valachie sont demeurés ce qu'ils étaient, c'est-à-dire le séjour de la paresse et de la superstition; ils ont perdu le seul avantage qu'ils offraient sous le gouvernement turc, celui d'être un refuge contre la tyrannie. Treize couvents d'hommes et cinq maisons de retraite destinées aux femmes, treize monastères rommélistes, six couvents sous la dépendance du patriarche de Jérusalem, et trois autres relevant du mont Sinaï, détiennent à eux tous le cinquième des terres cultivables. Les moines sont les agents les plus zélés de la politique russe. Des tableaux religieux, des reliques, des ornements d'église, des cadeaux de toute espèce envoyés de Saint-Pétersbourg et répandus avec discernement, les conservent dans d'excellentes dispositions pour le czar, qu'ils regardent comme le véritable chef de la religion grecque.

De digression en digression, d'églises en monastères, de monastères en forteresses, de forteresses en exploits historiques, j'arrive sans transition à Bucharest. Si l'on n'a rien de mieux à faire en un gîte que de songer, sur les routes moldo-valaques, le plus sage est



N° 191. Moldo-Valachie. — Restes de la tour Sévérin et du pont de Trajan sur le Danube.

de penser à toute autre chose qu'à ce qu'on y voit ou ce qu'on y entend. Malheureusement les cahots sont si fatigants, les cris des postillons si assourdissants qu'on ne peut pas toujours s'isoler par la pensée dans un monde moins bruyant et moins agité. Quelle que soit l'ardeur des huit ou dix chevaux qui vous emportent avec une inconcevable rapidité, on se prend malgré soi à crier hourrah, hourrah! comme les *dorobantz* (gendarmes) et les *surudji* (postillons), tant on a d'impatience de dévorer cet espace monotone qui semble renaître de lui-même, tant on hâte le moment où l'on arrivera à la poste — la poste — c'est-à-dire le plus souvent des cabanes de branchages et des écuries du même genre, où les chevaux ne se tiennent presque jamais, parce qu'ils ont le bon goût de préférer le vert. C'est presque toujours au vert qu'il faut aller chercher le relais, ce qui se fait de la manière suivante : deux hommes à cheval partent au grand galop et courent vers un troupeau de trente ou quarante chevaux qui paissent à travers champs; à grands coups de fouet et à grands cris, ils chassent vers la voiture le troupeau qui s'avance au galop, en ligne, comme un escadron de cavalerie; on en prend au hasard huit ou dix, le nombre nécessaire, puis le troupeau repart au galop en même temps que la voiture à laquelle le relais a été attelé, comme je te l'ai raconté avant d'arriver à Iassi.

Cette fois ce n'est pas dans la capitale de la Moldavie que j'arrive, c'est dans celle de la Valachie. Après un voyage aussi pénible et aussi ennuyeux, on a besoin de repos, on a besoin d'un bain surtout. Mais s'il y a des bains à Bucharest, il n'y a pas d'hôtels. On n'y trouve que des caravansérails, vastes bâtiments entre les quatre murs desquels les voyageurs assez malheureux pour n'avoir pas d'amis trouvent en arrivant pour tout meuble de la paille, et couchés pêle-mêle sur cette paille des Valaques, des Moldaves, des Hongrois, des Transylvains, des Allemands, des Albanais, des Turcs, des Grecs, etc. Par bonheur, je m'étais muni d'une lettre de recommandation qui me procura un asile convenable. Le jour touchait à sa fin quand j'achevai mon installation. Je me jetai dans mon lit, où je m'endormis immédiatement d'un profond sommeil. A peine fus-je levé le lendemain matin que je courus au bain; mais au lieu d'essayer de te faire une description des bains de Bucharest, j'emprunte à M. S. Bellanger celle que contient le *Kéroutza*. Le lecteur, à coup sûr, m'en saura gré.

« On trouve à Bucharest deux sortes de bains : des bains turcs et des bains valaques. J'avais beaucoup entendu vanter les derniers : nous nous y fîmes conduire. Ces bains sont situés dans le quartier des *Leipsikani*, l'un des plus laids de la ville. Le bâtiment qui les renferme ressemble extérieurement à une immense ruche à miel. J'en fis trois fois le tour sans pouvoir découvrir la porte, et demandai à M. G... par où l'on y entrait. Il me répondit en me montrant une trappe à fleur de terre semblable à celles qui recouvrent l'ouverture des caves dans certaines rues des villes de province. Cela me surprit, mais ne me parut pas impossible. Je me rappelai que les Orientaux tiennent moins à la forme qu'au fond, que l'extérieur de leurs habitations les intéresse peu, qu'ils réservent tout pour l'intérieur, qu'ils aiment les jouissances intimes et qu'enfin, comparant leur toilette à leurs bâtiments, ils sont presque toujours vêtus avec négligence, quoiqu'ils s'inondent d'essences et de parfums.

» M. G... ayant soulevé la trappe, nous descendîmes huit marches et nous nous trouvâmes au centre même d'une salle ronde d'une centaine de pieds de circonférence. Pavée en marbre blanc sans nervure, revêtue en marbre rose tacheté de bleu, cette salle était occupée dans tout son pourtour par un immense divan dressé en forme de lit de camp et confortablement matelassé. Une trentaine de verres convexes et concaves d'un pied de diamètre, enchâssés dans la pierre de liais du dôme et obscurcis par les épaisses vapeurs répandues de tous côtés, l'éclairaient d'un jour douteux et somnifère. Huit piliers de granit soutenaient l'énorme voûte de ce dôme, et de chacun de ces piliers sortait un robinet de cuivre qui versait dans des vasques de marbre gris une eau chauffée à différents degrés. Enfin plusieurs baigneurs, étendus nonchalamment sur le divan, dormaient comme des juges à l'audience ou des députés à la Chambre.

» Quel étrange silence régnait en ces lieux! Étions-nous donc dans le royaume des gnomes? M. G... heurta ses mains l'une contre l'autre, et nous vîmes tout à coup paraître, comme s'il fût sorti de terre, un petit homme trapu comme Ésope, barbu comme un faune et bizarrement accoutré. Je me crus en présence de l'un de ces génies que nous montre Galland dans ses contes des *Mille et une Nuits*.

» *Sélam alékoum*[1]! nous dit-il en s'inclinant jusqu'à terre.

» Et, à son tour, il frappa dans sa main difforme, accompagnant cet appel d'une sorte de gloussement. Deux bayaches[2] s'avancèrent alors vêtus en athlètes préparés pour le pugilat. C'étaient deux jeunes garçons de vingt-cinq ans, grands, forts, aux yeux caves, au regard terne. Un long séjour dans les bains avait rendu leur peau jaune et sèche comme du parchemin; ils ressemblaient littéralement à deux arlequins de pain d'épices.

» Notre présence en ces lieux disant mieux que nous n'eussions pu le faire, sans doute, dans quel but nous étions venus, ils nous mirent la main au collet, et nous nous trouvâmes en un clin d'œil déshabillés complétement. L'un nous glisse dans les pieds des galoches de bois hautes de six pouces, l'autre nous roule autour du corps trois ou quatre aunes de toile grise; après quoi, nous ayant tous deux coiffés d'un turban, ils nous dirigent vers le bain.

» Nous entrâmes d'abord dans un cabinet voûté dont la température était plus que tiede. L'eau ruisselait en tous sens sur le pavage échauffé et allait se perdre dans une cannelure creusée exprès le long du mur. Nous y fîmes une station de deux minutes et passâmes ensuite dans un second cabinet un peu plus grand que le premier, voûté de même et garni de trois grandes coquilles de pétoncle alimentées chacune par un tube continuellement ouvert. Une eau plus chaude encore s'en échappait, débordant les cuves et remplissant l'espace d'effluves si pénétrantes et si condensées que je crus que j'allais en être asphyxié.

» Au bout de dix minutes, qui me parurent autant de siècles, l'un des bayaches ouvrit un troisième cabinet beaucoup plus grand que les deux autres et au milieu duquel, sans me prévenir, il me poussa brusquement, tandis que M. G..., sur un autre point, subissait le même sort. Ce cabinet était une fournaise, on y brûlait! Je voulus me plaindre, je ne le pus; ma voix expira dans ma gorge, ma tête s'égara, mes jambes vacillèrent et je m'affaissai sur moi-même.

» Cette prostration dura seulement quelques secondes, au bout desquelles ma poitrine s'étant dilatée, la respiration reprit son cours habituel. J'ouvris les yeux et pus me reconnaître. Au milieu de la pièce, vaste amphithéâtre à voûtes en arceaux qui, tant la pierre était habilement cimentée, semblait taillée à vif dans un bloc de granit, se voyait un grand bassin en naxias représentant une roue dont le moyeu et les jantes formaient une fontaine à compartiments. L'eau de cette fontaine, fournie par huit tubes en cuivre à bec de girole, jaillissait en faisant la gerbe. Le trop-plein fuyait par de petits réservoirs invisibles. Quatre compartiments étaient occupés par autant d'indigènes sur la physionomie empourprée desquels rayonnait la béatitude.

» Voulant partager leur bonheur, je regardai autour de moi, et, n'apercevant plus mon bayache, je fis comme l'écolier en l'absence du maître, je m'élançai d'un bond vers la bienheureuse fontaine.

» Fatale imprudence! Et combien je payai cher ma curiosité!

» Chaque compartiment est chauffé par des conduits souterrains à des degrés qui vont toujours crescendo. Or, dans ma précipitation, oubliant de prendre les informations nécessaires et de passer graduellement d'un bain dans un autre, j'avais plongé les deux jambes dans le bassin le plus chaud. Soixante-quatorze degrés! Six degrés de moins que la plus grosse source de Niederbrunn, au courant de laquelle les habitants, assure-t-on, vont tous les matins se faire cuire des œufs durs.

» Inutile d'ajouter que je n'y restai pas longtemps. Je retirai mes jambes en poussant un cri et en faisant une grimace qui excitèrent l'hilarité des baigneurs. J'avais les mollets rouges comme des homards cuits à point!

» Furieux, j'appelai mon bayache : probablement l'établissement jouissait d'une consigne. Aucune voix ne répondit à la mienne qu'un écho triste

N° 192. Moldo-Valachie. — Dorobantz, districts de Romanatz. — Tirgorichs. — Slatina. D'après M. M. Bouquet.

[1] Je vous salue.

[2] Serviteurs.

et comme enroué. Je tentai de fuir, malgré l'état fort peu présentable dans lequel je me trouvais : la porte était solidement fermée. Après avoir perdu mes forces, je les avais retrouvées, je commençais de nouveau à les perdre. Or, sans m'effrayer, ces transitions diverses étaient assurément loin de m'être agréables. Je ne pouvais m'expliquer l'extatique silence de mes cobaigneurs. Persuadé que vingt-quatre heures de ce régime devaient réduire un homme à sa plus simple expression, je les regardais avec attention, et il me semblait, à travers la brumeuse atmosphère qui les enveloppait, les voir insensiblement se racornir.

» Et cependant ils paraissaient plus que jamais au comble du bonheur. — Il faut donc, me disais-je, que ce bain soit pour eux une mer de voluptés dont je suis indigne d'apprécier les ineffables délices !

» Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre et les bayaches reparaissent. L'un tient une aiguière d'argile dans laquelle il fait dissoudre un savon rose odorant, l'autre apprête, en le frisant, un paquet d'étoupe. Celui-ci me fit signe de m'étendre sur une table de marbre que je n'avais pas encore aperçue, ce à quoi je me résignai docilement. Il lava son étoupe dans l'eau savonneuse et m'en aspergea la figure et le corps. Le second bayache, qui, mesure de précaution bonne à prendre, m'avait empoigné — c'est le mot — par le cou et les jambes afin que je ne pusse regimber, me frotta la poitrine et le dos avec des gants de crinoline ; puis, m'ayant enlevé comme une plume, il me déposa tout de mon long dans le premier compartiment de la fontaine. Débarrassé du savon dont j'étais empâté des pieds à la tête, je sortis de ce bain pour entrer dans un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier. C'était celui qui m'avait si cruellement échaudé. Je ne le trouvai pas plus intolérable que les autres, quoique l'eau n'eût rien perdu de sa chaleur.

» Ma promenade achevée, je dus m'étendre pour la seconde fois sur la table, afin de subir, opération pendant un moment douloureuse, la désarticulation des mains, des bras, des jambes. Enfin, pour couronner sans doute l'œuvre, l'un de mes bourreaux me retourna le visage sur le marbre, sauta comme par un mouvement de ressort sur la table, et m'appliqua un violent coup de pied sur les reins.

» Peut-être beaucoup de lecteurs révoqueront-ils en doute ce récit, et cependant rien n'est plus exact. Chroniqueur fidèle, je ne crains qu'une chose, c'est d'être resté au-dessous de la réalité. Pendant trois minutes je me crus l'épine vertébrale rompue. Ce ne fut heureusement qu'une peur. Revenu de la défaillance que m'avait causée cet acte au premier abord si kalmouk, je me trouvai entre les mains du second bayache, qui me labourait la plante des pieds avec une pierre ponce.

» C'était le complément de l'odyssée. Je repris mes galoches, mes trois aunes de toile, mon turban ; je repassai dans le second cabinet, un instant après dans le premier, et de là dans la salle commune. Un autre bayache est préposé au service spécial de cette salle. Il m'enveloppa d'une chaude couverture, me roula sur le divan en tous sens, comme les boulangers le pain qu'ils pétrissent, me parfuma avec de l'eau de rose de la plus suave odeur, et contempla silencieusement son ouvrage.

» A ce moment survint notre Ésope, portant sur un plateau des *doultchaz*, excellentes confitures qu'il m'offrit, en me faisant toutes sortes de salamalecs. J'en pris une cuillerée. Le bayache étendit sur moi un *pechtemal* ou couvre-pied de soie, m'entoura de coussins moelleux, remplaça mon premier turban par un autre en toile de lin nommé *sargné*, me dorlota, en un mot, avec autant de soin que si j'eusse été atteint d'une sciatique, et se retira, m'invitant, chose superflue, à dormir.

» — Eh bien ! me dit M. G... au bout d'une heure de profond sommeil, que vous en semble ?

» — Mais, répliquai-je en me palpant, ces bains ne sont, ma foi, pas si mauvais qu'ils en ont l'air. Je suis dans un état assez satisfaisant.

» Il appela. Le petit homme, intelligent et alerte, apporta deux longues chibouques allumées. Nous fumâmes et fîmes nos apprêts de départ. Je suis obligé d'en convenir, jamais je ne m'étais senti si allègre ; j'éprouvais dans tous les membres une ambitieuse élasticité : j'aurais défié Mabille ou Petipas.

» Et de ce bain, tout compris, voulez-vous en savoir le prix ?..... Un *zwantzig*, c'est-à-dire dix-sept sous de France ! »

N° 193. Moldo-Valachie. — Moulin et fontaine près du canal de Kustendgé. D'après M. Doussault.

L'origine de Bucharest n'est pas connue. On la *croit* l'ancienne *Thyanus*, et l'on *suppose* qu'elle devint plus tard la *Bu-Curia Dominicalis* des princes valaques. Selon quelques historiens, son nom serait l'adjectif pluriel du substantif *Bucurie*, qui signifie plaisance, joie. D'après une tradition poétique, il se compose des deux mots *Boukor aske*, ou ville de Boukor, dont on aurait fait par corruption *Boukouresquic*, *Boukarest*, *Bucharest*. Quelles que soient et son origine et l'étymologie de son nom, il est certain qu'en 1698 seulement elle devint la capitale de la Valachie à la place de Tirgovitz, qui ne compte plus que 5,000 habitants, et dont le château est aujourd'hui un amas informe de ruines (*gr. n°* 184).

Bucharest (*gr. n°* 182) est située sous le 44° 27' latitude nord, et le 23° 48' longitude est, à soixante-dix lieues de la mer Noire, dix-huit du Danube et cent de Iassi, dans une vaste plaine dont quelques parties descendent par une pente peu sensible jusqu'au bord de la Dimbowitza, qui l'arrose. Cette rivière traverse la ville dans toute sa longueur, en y décrivant des sinuosités gracieuses. Son eau est si bonne qu'elle a donné naissance à ce proverbe :

Dimbowitza, apa dulce, quine o bea nu de maï duci. — Dimbowitza, eau douce, qui te boit ne s'en va plus.

A en juger par l'espace immense qu'elle occupe, Bucharest pourrait aisément contenir 200 à 300,000 habitants. D'après les derniers recensements, elle n'en avait que 105,888 : — boyards, 12,690 ; leurs gens, 9,804 ; prêtres, 1,280 ; moines, 137 ; peuple, 60,000 ; étrangers : Européens, 4,800 ; Ungureni, 3,600 ; Juifs, 4,800 ; Scindrômes, 8,777. On y comptait 10,050 maisons, 20 hôtels, 26 monastères, 130 églises grecques, 1 église catholique, 1 église arménienne, 1 église réformée, 5 synagogues, 10 khans, 1 séminaire, 1 collége, 3 pensions, 80 écoles, 4 imprimeries, 1 lithographie, 1,775 équipages, 7,502 càruça, 18,930 chevaux, 70 fiacres, et 1 théâtre étranger.

La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les hôtels eux-mêmes n'ont qu'un étage. Presque toutes les habitations sont entourées ou de meïdans (places publiques), ou de jardins, ou de terrains incultes, la plupart d'une vaste étendue. Ce ne sont en outre, à l'exception de quelques édifices, que des masses informes de briques consolidées avec de la chaux et du bois. Plus solidement construites et plus hautes, elles ne résisteraient pas aux tremblements de terre. Les rues, en majeure partie dépourvues de nom, sont longues, étroites, tortueuses, et en toute saison d'une malpropreté révoltante. Un petit nombre seulement sont pavées, les autres sont recouvertes de madriers à peine équarris, sous lesquels ont été creusés pour l'écoulement des eaux et des immondices, des canaux presque toujours engorgés. L'hiver on s'y noie dans des tas d'ordures, l'été on y étouffe dans des tas et des tourbillons de poussière. Il existe à peu de distance de la ville des mines abondantes de goudron fossile ; mais au lieu de songer à profiter de cette richesse pour faire un dallage en asphalte, on l'abandonne aux paysans, qui ne l'emploient qu'à graisser les roues de leurs chariots. La capitale de la Valachie est encore plus mal éclairée que celle de la Moldavie. Si Iassi a déjà des réverbères à l'huile, Bucharest en est restée aux lanternes où brûle une mauvaise chandelle. Ses cinq quartiers ont, comme les quatre quartiers de Iassi, leur commissaire, leurs sous-commissaires, inspecteurs et gardiens. Ces derniers sont au nombre de sept cents par nuit. D'autres gardiens spéciaux veillent la nuit, au haut de deux tours élevées appelées *Fuis'or*, afin de donner l'alarme en cas d'incendie.

Les marchands de Bucharest se groupent dans la ville comme les marchands russes dans leurs bazars. Chaque industrie, sauf les boulangers et les taverniers, a sa rue et son quartier. Ainsi on distingue : le quartier des *Leipsikani*, marchands qui s'approvisionnent tous les ans à la foire de Leipsick ; celui des *Bacans*, épiciers ; des *Sarafs*, banquiers ; des *Kojokars*, pelissiers ; des *Abadji*, marchands d'habits ; des *Terkoukouls*, bimbelotiers ; des *Matchelars*, bouchers ; des *Kofetars*, confiseurs ; des *Skaoumelé*, musiciens. Les juifs ont aussi leurs retranchements, appelés *Ovrai*, qui ne communiquent en aucune façon avec ceux des Arméniens, des Serbes et des Bulgares, non plus qu'avec ceux des *Nemtzilors* ou Allemands et des *Fransouzeskes* ou Français.

Bucharest est entourée de mahalas ou faubourgs dont les rues irrégulières sont bordées, en guise de murs, de haies ou de planches brutes, derrière lesquelles on entrevoit de petites maisonnettes occupées par de nombreux indigènes.

Les chiens, tolérés pendant longtemps en Valachie, on ne sait pourquoi, avaient fini par se multiplier d'une façon inquiétante. Bucharest en était infestée. A l'époque où M. Stanislas Bellanger la visita, c'est-à-dire en 1835, ils se promenaient audacieusement dans les rues et venaient, affamés par de longs jeûnes, chercher querelle à tous les passants. Un relevé statistique porta leur nombre à 30,000. Sortait-on à pied sans bâton, aussitôt un bouledogue pelé, desséché, hargneux se roulait à vos pieds en hurlant, et il était rare que ces menaces ne fussent pas suivies d'un coup de croc. D'un autre côté, un mâtin efflanqué, osseux, le poil hérissé, survenait, traînant dans sa gueule une pièce de viande dérobée à l'étal d'un boucher : de là collision. Le bouledogue et le mâtin se regardaient, l'oreille droite, l'œil enflammé, l'écume à la gueule ; puis, courant l'un sur l'autre, ils s'attaquaient avec rage, se ruaient dans vos jambes, attiraient par leurs aboiements d'autres chiens, et ces tyrans de la rue vous faisaient souvent servir de pâture à leur insatiable voracité.

Les autorités portèrent enfin remède à ces désordres. Actuellement des tsiganes, alléchés par l'appât de quelques paras, parcourent chaque matin, de cinq heures à midi, les mahalas, les carrefours, poursuivant sans miséricorde les chiens démuselés qu'ils rencontrent ; ils les acculent contre les maisons, les embrochent avec de longues perches garnies d'un fer aigu, les couchent en triomphe sur un petit char qui les suit, et ils vont les dépouiller aux portes de la ville pour tirer parti de leur peau au profit de la Société des esclaves, dite *Société destructive*.

Les tremblements de terre sont fréquents à Bucharest. Celui du mois de décembre 1838 a été le plus désastreux de tous. Le récit suivant est extrait d'une lettre datée de Bucharest quelques jours après cette horrible catastrophe.

« Je me trouvais au théâtre, où l'on jouait *Angelo* : toute la noblesse, l'hospodar en tête, s'était donné rendez-vous à cette représentation. Soudain — la toile venait à peine de se lever — l'horloge, qui sonnait neuf heures, s'arrête, tombe dans la salle et se brise ; le parquet vacille sous nos pieds ; l'acteur chancelle comme un homme frappé de la foudre ; le lustre, agité vivement, se balance en tous sens ; les bougies s'éteignent presque simultanément et un craquement affreux se fait entendre.

» Tout ceci s'accomplit en moins de temps que je n'en mets ici à l'écrire.

» Dans le premier moment, la stupeur générale est telle que personne ne songe à quitter sur le champ sa place ; on se regarde en silence, on s'interroge des yeux, on craint de se répondre, de s'avouer réciproquement ce qu'on pense..... Mais bientôt un cri d'effroi s'échappe de toutes les bouches. On ne saurait s'y tromper, c'est un nouveau tremblement de terre !

» Oh ! l'horrible scène ! Les lambris se fendent, le plafond se détache par fragments. Malheur, malheur aux plus lents à prendre la fuite, ils sont écrasés ! On se coudoie, on se presse, on se renverse, on se porte à la fois vers les deux issues.... Elles sont encombrées ! Cent personnes éplorées veulent du même bond les franchir. Impossible de se tenir debout.

» Cependant des pans de murailles s'écroulaient, des femmes, des enfants, des vieillards roulaient pêle-mêle sous nos pieds !... Plus heureux que beaucoup de ceux qui m'entouraient, je parvins à grand'peine à me frayer un passage.

» A la porte, je trouvai mon frère, et notre premier mouvement fut de nous jeter dans les bras l'un de l'autre : Dieu soit béni ! m'écriai-je, et nous cherchâmes à nous orienter.

» Comment dépeindre l'affligeant tableau qui s'offre à nos regards ? Ici des palais, des couvents, des casernes, des maisons en ruine ; là des cadavres à moitié cachés sous le faix des décombres. Plus loin, une fumée blanche s'échappe de ces débris amoncelés, des flammèches de feu voltigent dans l'espace, des miasmes sulfureux sortent de terre, comme après une pluie d'orage.

» J'arrive dans ma rue, je cherche ma maison : rien ! à sa place des poutres fumantes ! Au même instant quelqu'un m'appelle à grands cris... c'est mon frère : Ma femme, me dit-il d'une voix déchirante, où est-elle ? Et mon fils, mon enfant bien-aimé, que sont-ils devenus, dis, parle ? mais parle donc ! Tu ne dis rien, tu ne réponds pas, tu n'oses me l'avouer... Ah ! ils sont morts !...

» Je n'en savais rien, mais je le craignais. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Le lendemain je dus faire enterrer deux cadavres. »

« Ce qui est le caractère distinctif de Bucharest, comme celui de Iassi du reste, écrivait M. Saint-Marc Girardin dans le *Journal des Débats* en 1836, ce qui fait que ces villes ne ressemblent en rien à nos villes européennes, qu'elles cherchent à imiter, ce qui frappe l'étranger au premier coup d'œil, c'est la singulière inégalité des habitations. Figurez-vous quelques-uns de nos plus pauvres hameaux et au milieu de ces hameaux des palais élégants, sans aucune habitation intermédiaire qui serve de transition entre les palais et les chaumières. Tantôt l'aspect d'un village, et tantôt l'aspect d'une capitale. Les plus sales échoppes sont appuyées contre les plus belles maisons. Vous sortez d'une habitation qui rappelle les plus beaux hôtels de Paris et de Vienne, vous vous heurtez contre une misérable cabane de bois, et vous marchez dans des rues mal planchéiées, avec de la poussière ou de la boue jusqu'au-dessus de la cheville.

» Quand je parle de boue ou de poussière jusqu'au-dessus de la cheville, cela suppose que l'on marche ; mais à Bucharest, comme à Iassi, on ne marche pas, on ne va qu'en voiture. Les jambes sont du luxe ; les voitures, au contraire, sont le nécessaire. Cela n'est point une plaisanterie ; la voiture est le seul moyen de sortir de l'horrible amas des boues de l'hiver et de la poussière de l'été. De plus, la voiture est la marque qu'on est un homme comme il faut. Aller à pied, c'est comme chez nous aller pieds nus. Il n'y a que le peuple qui aille à pied ; or, qui veut être peuple,

N° 194. Le port de Braïla en Valachie. D'après M. M. Bouquet.

N° 195. Moldo-Valachie. — Halte de chasse dans les steppes. D'après M. Doussault.

dans un pays où il n'y a pas de tiers état, pas de bourgeoisie? Pendant mon séjour à Iassi et à Bucharest, je n'ai vu *personne* à pied; personne, c'est le mot. On n'a que trois à quatre mille francs de revenu, n'importe, on a une voiture, et souvent même on en a deux. J'ai vu des gens qui rentraient en voiture dans des maisons dont ne voudraient pas nos ouvriers. Est-ce leur maison? Oui. — Et c'est leur voiture? Oui. Je ne revenais point de ce contraste de luxe et de misère; et alors, pour redoubler mon étonnement, on m'apprenait que la voiture que je leur avais vue était leur voiture de ville, et qu'ils en avaient une de campagne, ou bien leur voiture d'hiver, et qu'ils en avaient une d'été; car ici on a deux ou trois voitures, comme chez nous on a deux ou trois paires de bottes. Gulliver avait, je crois, vu dans ses voyages, un peuple qui était toujours à cheval. Je n'ai pas tant voyagé que Gulliver, mais j'ai vu un pays où on fait tout en voiture. Nulle part je n'ai trouvé une pareille aversion pour se servir de ses jambes.

» Cependant en ce moment la voiture me paraît menacée, comme beaucoup d'autres choses qui tiennent à l'ancien état de la société. On commence à paver les rues, au lieu de les planchéier. Dès que les rues deviendront praticables, la voiture deviendra moins nécessaire; et quoique la vanité soit bien suffisante pour maintenir la voiture, c'est quelque chose pourtant qu'elle n'ait plus pour elle le nécessaire. Ainsi tout tombe et tout s'en va. Bucharest et Iassi pavent leurs rues; cela fait qu'on pourra aller à pied sans être un mendiant ou un bohémien. C'est un commencement de bourgeoisie ou de tiers état; c'est la substitution d'une société à une autre, et un pas de plus fait en s'éloignant de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe occidentale. »

Après l'inégalité, ce qui frappe le plus l'étranger à Bucharest, c'est le mélange et la diversité des costumes parmi les hommes. Plusieurs ont conservé le costume oriental, les autres portent le costume européen, et ces deux sortes de costumes se rencontrent dans la même famille; le père est vêtu en boyard, le fils est vêtu à la française, car ce sont partout les jeunes gens qui ont adopté le costume européen. Quant aux femmes, il y a longtemps qu'elles ont renoncé à leurs costumes orientaux (*gr. n°* 164).

Parmi les autres traits caractéristiques des Principautés, je ne dois pas oublier l'usage universel de notre langue. A Iassi il y a, je te l'ai dit, un théâtre et un journal français. En Valachie, la langue française est la base de l'enseignement; on l'enseigne comme on enseigne chez nous le grec et le latin, elle a les honneurs d'une langue classique. Mais, comme l'a fort judicieusement remarqué M. Saint-Marc Girardin, il est impossible d'avoir plus les dehors et les formes de notre société française, et d'en avoir moins les principes et l'esprit; et cela se conçoit. A Bucharest et à Iassi, la langue française et les usages français sont choses de luxe, et, à ce titre, une société aristocratique a dû les prendre, sans pour cela changer de nature et de principes. Si la société valaque et moldave était depuis cent ans une société égale et de plain-pied, comme notre société française, personne n'y parlerait français, car personne n'aurait de quoi faire les premières dépenses de ce genre d'éducation.

L'édifice le plus remarquable et le plus curieux de Bucharest est sans contredit la métropole, située sur une colline qui domine toute la ville, et fondée par saint Spiridion, évêque in partibus d'Érivan, en Arménie. Elle est bâtie en forme de croix, la tête tournée vers l'Orient, comme toutes les églises grecques, et entourée d'un vaste cloître dans lequel on pénètre par quatre portes principales surmontées chacune d'une tourelle en briquetage. Ce cloître, ou l'assure du moins, était moins destiné à servir de retraite aux moines qu'à défendre l'église mère à l'époque où, envahissant la terre sacrée, les musulmans y menaçaient l'habitation de Dieu. Trois clochers couronnent la métropole et lui donnent quelque ressemblance avec une forteresse et ses fortins. Ces clochers, œuvres de fantaisie, se distinguent par la variété de leurs formes; l'un a des angles saillants et des angles rentrants, l'autre des pilastres et des cannelures, le troisième des colonnettes torses et des chapiteaux. Leurs dômes, comme la toiture de l'église, sont couverts de plomb peint en vert. L'entrée principale de l'église, qui s'ouvre sur un de ses côtés étroits, est précédée d'un péristyle décoré d'assez mauvaises peintures dont les sujets sont tirés de l'Évangile et de l'Apocalypse. On remarque à l'intérieur l'iconostase surchargé de peintures, d'arabesques, de moulures, d'incrustations, et doré comme la nef.

N° 196. Costumes valaques. Par M. Karl Girardet.

L'assemblée générale, ou la chambre des représentants de la Valachie, siége dans un bâtiment dépendant de l'église métropolitaine. Je n'ai point assisté à l'une de ses séances, mais la relation de M. Anatole de Demidoff — datée il est vrai de 1837 — me permet de combler cette lacune involontaire. « A peine précédée d'un modeste vestibule, dit l'auteur du *Voyage dans la Russie méridionale par la Hongrie et la Valachie*, cette enceinte, où délibèrent les boyards, est, comme celle de la diète de Hongrie, remarquable par son extrême simplicité. Elle est longue et étroite; à l'une de ses extrémités s'élève le fauteuil à baldaquin sur lequel s'assied le métropolitain, président légal de l'assemblée. Les quarante-trois membres qui composent la chambre étaient presque tous présents; on remarquait parmi eux quelques vieux boyards: ils conservent le costume large et majestueux qu'ils portaient au temps de la domination turque. Ils portent encore la barbe et le volumineux kalpak. Les militaires prennent part aux délibérations, revêtus de leurs uniformes et le sabre au côté. Les membres parlent de leur place où ils sont assis, devant une table à tapis vert, sans que les ministres soient séparés du reste de l'assemblée. Le pourtour de la salle, réservé au public, contenait peu de spectateurs. Les assistants s'y tiennent ordinairement debout. Au reste, ce n'est que depuis peu de temps que les délibérations de la chambre sont publiques; même jusqu'à ce jour, les journaux n'ont point encore obtenu la permission de rendre compte des débats (*gr. n°* 185).

N° 197. Moldo-Valachie. — Bohémiens au repos. D'après un daguerréotype, par M. Karl Girardet.

» Le soir venu, ajoute M. Demidoff, nous nous sommes rendus à l'invitation de l'hospodar, et nous avons eu l'honneur d'être reçus à sa résidence de Scouffa, qui est située à quelques verstes de Bucharest, sur les bords de la Dimboritza. La maison est petite et plus que bourgeoise, mais les jardins, qui s'étendent dans un petit vallon très-agréable traversé par la rivière, rendent cette habitation d'été bien préférable à la maison même que le prince habite dans la ville. Bucharest ne possède plus de palais pour les souverains valaques. En 1812 un incendie a détruit celui qui existait, et qui était fort vaste. L'hospodar réside aujourd'hui dans une grande et belle maison qui est sa propriété.

» La réunion eut lieu sous les beaux arbres du parc, dans un grand espace impénétrable aux rayons du soleil. Durant le repas, qui fut précédé de la *schall*,

légère collation qu'on fait aussi en Russie avant de se mettre à table, deux troupes de musiciens cachés par les charmilles se succédèrent alternativement pour exécuter les airs nationaux des Valaques et les singulières mélodies des tsiganes. L'orchestre des tsiganes, aux éléments discordants, produit cependant des effets qu'on chercherait en vain dans les masses d'harmonie réglée et correcte auxquelles les oreilles européennes sont accoutumées. Quant à la mesure, elle est inégale, sautillante, boiteuse, et procède par des temps inattendus. Les danses valaques ont suivi le dîner, et nous fûmes si charmés de la précision sévère et de l'ensemble des danseurs, que le prince voulut bien les prolonger en notre faveur, et qu'il fit transcrire pour nous les airs remplis d'une grâce originale et naïve qui animent cette danse romaine, *Houra Roumaniaska,* comme l'appelleut les peuples de la Valachie (*gr. n°* 179). Pendant que les danseurs faisaient merveille, les bohémiens jouaient avec une verve toujours renaissante leurs motifs sans fin. Deux mandolines, deux violons, une flûte de Pan et une sorte de basse sourde composaient toutes les ressources de ces habiles exécutants, dont les brunes et belles figures, animées par leur ardeur musicale, ajoutaient un grand charme à ce tableau poétique. Lorsque nous eûmes joui longtemps de ces délassements champêtres, nous nous hâtâmes de nous rendre dans les beaux et vastes salons de M. Philipesko, où le bal le plus élégant avait rassemblé l'élite des danseurs de Bucharest. Je ne connais aucune ville en Europe où l'on puisse réunir une société plus complétement agréable, où le meilleur ton se montre constamment uni à la plus douce gaieté. Ce charmant bal se prolongea fort avant dans la nuit. Rien n'était plus gracieux à voir que le maître de ce beau logis, l'aga Philipesko, dans son large costume de boyard, sa noble tête encadrée dans sa longue et soyeuse barbe blanche, environné d'un essaim de jeunes et jolies danseuses, dont les gazes et les rubans, les longues chevelures et les charmants visages s'accordaient si bien avec la douce physionomie du majestueux vieillard (*gr. n°* 162). C'était là un emblème bien vrai de la situation de ce pays, qui a adopté les plaisirs et les libres allures de l'Occident. »

Outre l'église métropolitaine, les étrangers peuvent visiter à Bucharest l'hospice Brancovan, l'hôpital de Coltsa et sa tour en ruines, bâtie en 1715 par des soldats de Charles XII (*gr. n°* 181); le couvent de Saint-Georges, dont on devrait faire le palais des princes (*gr. n°* 177); le khan de Manouk-Bey, immense caravansérail à deux étages, avec double balcon à l'intérieur[1] (*gr. n°* 175); le *Musée d'histoire naturelle et d'antiquités,* qui s'enrichit chaque jour; le grand hôpital de Panteleimon, le collége de Saint-Sava, qui a remplacé le lycée créé en 1810 par le révérend métropolitain Ignace; une bibliothèque de 6,000 à 8,000 volumes, riche en manuscrits orientaux, etc. Pour moi, fidèle à ma règle de conduite, au lieu d'aller m'ennuyer inutilement dans ces établissements charitables ou scientifiques, j'aimais mieux me promener dans les faubourgs pour y étudier la tournure, les costumes, les habitudes des classes inférieures, qui restent orientales, et n'ont pas encore, selon l'expression du prince Demidoff, adopté les plaisirs et les libres allures de l'Occident, car, à l'en croire, leur nourriture habituelle consiste en bouillies de farine de maïs ou de millet, sorte de polenta; et elles ne *connaissent presque pas l'usage des viandes et du poisson salé.*

Les Moldo-Valaques adorent le plaisir, mais ils adorent aussi le far-niente. Quand ils ne se reposent pas, la promenade, le spectacle, les raouts, les visites et le jeu se partagent leur temps.

Le spectacle, tour à tour français, allemand et valaque, attire la foule au théâtre. Les actrices y obtiennent, surtout quand elles sont jeunes et jolies, de brillants et solides succès. La passion du jeu est souvent poussée jusqu'à la frénésie; plus d'un boyard a perdu sa fortune tout entière dans une soirée.

Les visites se font à peu près à toute heure à Bucharest. Quand une femme entre dans un salon, elle va baiser au front la maîtresse du logis. Lorsqu'au contraire c'est une jeune fille, elle met un genou en terre, appuie ses lèvres sur la main de celle qu'elle vient voir, et lui tend sa joue en se relevant.

Chez les hommes tout se passe en fumant (*grav. n°* 161). L'esclave apporte une chibouque, le maître de la maison en tire quelques gorgées de fumée, l'offre au nouvel arrivant, le regarde; puis, dès que ce dernier a fini de fumer, il frappe trois coups dans ses mains, et aussitôt on apporte le café, les doultchaz et l'eau de rose. Un instant après on se sépare, et souvent on ne s'est pas dit un mot.

La promenade se fait en équipage ou à cheval, et les Champs-Élysées de Bucharest sont Beniassa, Kérestréo, Kolentina, etc. Rien n'égale le luxe des voitures; il n'est si petit boyard, si petit bourgeois même qui ne veuille avoir la sienne, et qui ne tienne à ce qu'elle rivalise, pour la forme et l'éclat, avec celle de ses amis, de ses voisins. Les plus riches seuls se donnent l'Albanais. Le cocher, ignoble esclave à peine vêtu d'une bouppelande déchirée et sordide, semble perché sur son siége tout exprès pour faire valoir davantage la haute stature et le somptueux vêtement de l'Albanais, couvert de la tête aux pieds d'or, d'argent, de soie et de cachemire.

Les raouts se divisent en deux classes : les raouts publics et les raouts particuliers. Les premiers ont lieu, comme à l'Opéra, dans la salle même du théâtre; on y danse le quadrille français, la mazurka, la danse nationale. Quant aux raouts particuliers, je n'en ai vu aucun; mais l'auteur du *Keroutza* me fournit à cet égard tous les renseignements que je puis désirer.

A son retour d'une excursion M. Stanislas Bellanger trouva chez lui une invitation conçue en ces termes : « Madame N*** D*** compte sur M. S*** B*** pour » ce soir. » Cette invitation était un ordre, cet ordre une faveur rare. Il s'empressa de s'habiller et de faire atteler. Un quart d'heure après il était introduit dans un vaste salon, où, comme dans une serre, les fleurs les plus rares, les arbustes les plus exotiques frémissaient sous le souffle d'un ventilateur invisible. D'enivrants, parfums voltigeaient dans l'air. D'épaisses touffes de bignonias, de myosotis, de cactus, de chèvrefeuilles, de myrtes, de grenadiers, de jasmin, servaient de perchoirs à de nombreux petits oiseaux apprivoisés — colibris, bouvreuils, sansonnets, becs-rouges, kirts, etc. — qui gazouillaient en volant de branche en branche. Deux Albanais, au riche costume, placés debout près de la porte, l'ouvraient à chaque arrivant, et la refermaient aussitôt. M. S. B. se promena de long en large au milieu d'une foule de boyards, qui, couchés sur des divans, fumaient gravement leur chibouque. Retirées dans les angles du salon, de jeunes filles causaient en français. Ailleurs des groupes de femmes élégantes s'entretenaient des modes du jour.

A huit heures, cinq esclaves, des aiguières d'argent massif sur les bras, s'avancent à pas lents. Ces aiguières, pleines d'eau de rose et d'essence d'aloès, sont destinées à l'ablution des mains. Cinq autres esclaves suivent les premiers à quelque distance, et tendent aux convives des serviettes ouvrées or et soie d'

[1] Il a été détruit par un incendie.

N° 198. **Vue générale du Bosphore.** D'après M. Adalbert de Beaumont.

plus beau lin de la Crimée. Un instant après les portes s'ouvrent, et chacun se lève en même temps. Chez madame D..., connue pour la simplicité de sa vie habituelle, tout était d'une magnificence royale lorsqu'elle recevait. Ce jour-là la salle à manger fut éclairée par trois cents bougies roses de Léopolstadt, et cinquante-deux convives s'assirent autour d'une table couverte d'une masse d'argenterie et de cristaux dont les pyramides chatoyaient comme autant de pierres précieuses et de diamants.

Le service se fit à la française, avec cette différence qu'on débuta par une salade et qu'on termina par un consommé. Le *Vatel* de la princesse avait voulu se surpasser. Le *meilsch-speïsen*, pâtisserie légère qui a beaucoup de rapport avec nos beignets; les *sarmates*, boulettes de viande rôties et enveloppées de feuilles de jeune vigne; les prunes cuites roulées dans de la graisse; les œufs frais apprêtés au vin; le mouton couvert de *doultchaz;* enfin la salade au poisson, tout était vraiment succulent. Le chypre et le metelin, le naxos et le tokai, le champagne et le bordeaux coulèrent à flots de tous côtés. Vers le milieu du dîner on servit le malaga. Vinrent ensuite le *caviar* noir et le *caviar* blanc, excellent fromage fait avec des œufs d'esturgeon. Quant au dessert, les cinq parties du monde avaient certainement contribué à le fournir. Pendant toute la durée du repas un valet se tint derrière les convives, occupé à chasser avec un éventail de plumes les mouches, les cousins et les moucherons.

CHAPITRE XIX.

A CONSTANTINOPLE PAR LE DANUBE.

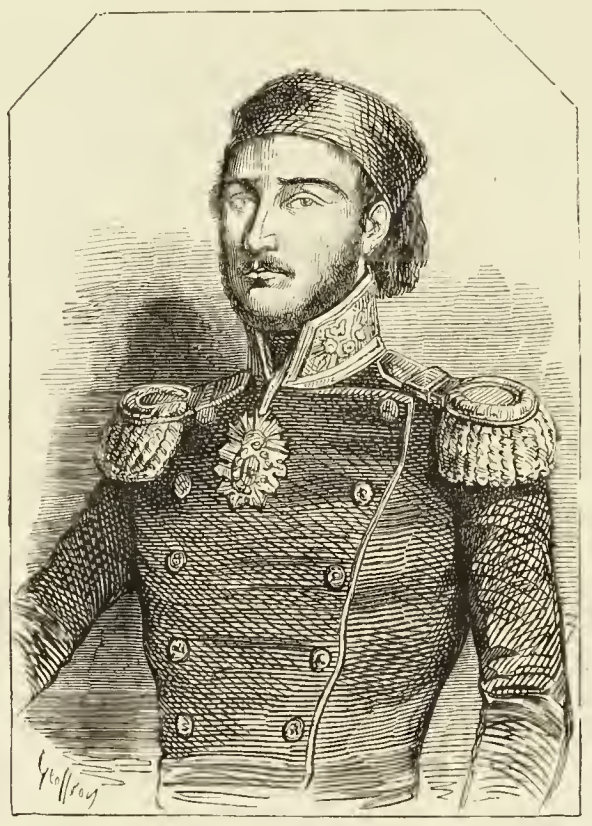
Constantinople, novembre 1846.

De Bucharest au Danube il y a deux routes — deux soi-disant routes — principales; on peut aller s'embarquer à Braila ou à Giurgewo. De ces deux routes, j'ai choisi la seconde, parce qu'elle est la plus courte. Si peu commodes que soient les bateaux à vapeur du Danube, je les préférerai de beaucoup, j'en suis sûr d'avance, aux voitures valaques.

Vingt lieues seulement séparent Bucharest de Giurgewo. Quand on court la poste à la mode moldo-valaque, une si faible distance est bientôt franchie. D'ailleurs toutce trajet se fait sur une vaste plaine en apparence parfaitement unie. Je dis en apparence, car si on y cherche vainement la plus petite colline, on n'y trouve que trop souvent des ravins profonds creusés par les eaux et qui se transforment, à l'époque des pluies ou du dégel, en véritables marais où plus d'une voiture est restée enfouie des semaines entières. Heureusement il gelait à plusieurs degrés quand je quittai la capitale de la Valachie, et grâce au froid, qui avait desséché ou solidifié toutes les fondrières, nous arrivâmes sans accident au terme de notre voyage. Les *surudji* emportèrent avec une telle rapidité notre kéroutza, que j'eus à peine le temps de jeter en passant un regard de pitié sur les rares villages que nous traversâmes, si on peut donner le nom de village à quelques agglomérations de huttes de branchages et de boue qui recouvrent des espèces de terriers dans lesquelles s'entassent des familles entières.

A mesure qu'on approche de Giurgewo, le pays devient de plus en plus aride. Le malheureux paysan valaque avait vu pendant tant d'années ses récoltes pillées et ses champs dévastés par les Turcs qu'il avait laissé un désert de dix lieues entre le Danube et ses premières métairies comme un terrain maudit.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une fois, ce fut pour contempler de plus près un groupe de Bohémiens forgerons qui exerçaient leur industrie en plein air sur la lisière d'un petit bouquet de bois (*gr. n°* 197). Je t'ai déjà parlé (page 100) des Bohémiens ou Tsiganes de la Moldo-Valachie. Je t'ai dit qu'ils formaient trois classes distinctes et qu'ils étaient tous réduits à l'esclavage. Mais j'avais oublié de t'apprendre que la majeure partie d'entre eux, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à l'État ou au clergé, ont été affranchis tout récemment. Le 31 janvier 1844, le prince Sturda, imitant l'exemple du prince Ghyka, présenta à la chambre un projet d'abolition de l'esclavage, qui fut voté avec enthousiasme. En Valachie, les Sciudrômes libres et colonisés prospèrent et se multiplient. Ils y sont divisés en 89 intendances relevant d'autant de vàtas'i par eux



N° 199. Portrait et thougra (signature) de sa hautesse le sultan Abd-ul-Medjid-Khan, fils de Mahmoud, toujours victorieux.

élus. Ainsi les boyards seuls ont encore des esclaves; et, si je dois en croire quelques confidences qui m'ont été faites, ils ne tarderont pas, quelques-uns du moins, à les émanciper. En attendant, ils en trafiquent comme du bétail. Un cultivateur se vend 100 francs, un forgeron 70 francs, une famille entière se paye de 400 à 500 francs.

M. Vaillant, l'auteur de la *Romanie*, achève en ce moment un ouvrage qui sera consacré tout entier aux Tsiganes, et qui, d'après ce que j'en ai entendu dire, est destiné au même succès que les *Gypsies in Spain* de l'Anglais Borrow. Mais, quant à présent, je ne puis emprunter des renseignements sur cette race curieuse qu'au livre de M. de Kogalnitchan, publié à Berlin en 1837 et intitulé *Esquisses sur l'histoire, les mœurs et la langue des Cigains.*

On compte environ 35,000 familles de Bohémiens dans la Valachie et la Moldavie, dont quelques milliers seulement vivent d'une vie sédentaire. Quant aux autres, l'existence régulière, le travail journalier, les mœurs paisibles des populations au milieu desquelles ils circulent, ne peuvent s'accorder avec leur étrange nature. Ils ne reconnaissent d'autre autorité légale que celle de leur Bulibassa, qu'ils élisent solennellement en pleine campagne, et qu'ils portent, après l'élection, sur leurs bras, comme autrefois on portait les rois francs sur le pavois. Le Bulibassa ne voyage qu'à cheval et ne se distingue de son peuple que par son vêtement de pourpre, par des bottes de couleur et sa longue barbe. Il est armé d'un fouet, avec lequel il administre lui-même de rudes corrections. Une fois qu'il a été promu à sa haute dignité, son autorité est sans bornes, son tribunal est le lieu de justice suprême où se décident toutes les questions, et ses sentences sont sans appel. Pour soutenir la majesté de son rang, chaque chef de famille lui paye un tribut annuel. Bon prince, du reste, il est accessible au moindre de ses sujets, et vit, comme eux, d'une vie nomade.

Les Tsiganes moldo-valaques sont d'une haute stature, robustes et nerveux. Ils ont la peau noire comme l'ébène ou cuivrée comme le bronze, les cheveux épais et crépus, les yeux vifs et brillants, les dents blanches et bien rangées, la poitrine large, les hanches arquées. Il portent presque tous la moustache et la barbe entières. Les femmes sont ou affreusement laides ou remarquablement jolies. Elles vieillissent de bonne heure. Il est rare qu'à trente ans elles ne soient pas déjà décrépites. « Leur principale parure, pour celles du moins qui se piquent d'élégance, consiste, dit M. Bellanger, dans un *chervet de cape*, espèce de voile blanc qui leur enveloppe la tête et retombe en cornette sur leurs épaules, et dans une *scourteika* de peau de mouton, juste au corsage, échancrée en rond sous les aisselles, en cœur au-dessus de la poitrine, en pointe au-dessous, et laissant à découvert la gorge, les bras et les jambes. Lorsqu'il leur arrive de se chausser, ce qui est rare, elles prennent des *opinché* ou sandales de vieux cuir de lanières et d'étoupes. Elles aiment avec passion les boucles d'oreilles en filigrane de cuivre, les colliers en paras, les bracelets en métal et toutes les futilités du même genre. »

L'hiver, les Tsiganes se retirent dans des trous qu'ils ont creusés à plusieurs pieds en terre soit au milieu des campagnes, soit dans les villes. On ne saurait se faire une idée de leur adresse. En moins de quelques heures, ils ont choisi un emplacement, foré le terrain et bâti une hutte par-dessus. Des roseaux, de l'herbe ou de la boue, un rogogine et quelques morceaux de bois, voilà tous leurs matériaux. Leur mobilier se compose en général d'une petite forge en fer avec marteaux, pinces, tenailles et crampons; d'une marmite à mamouliga, de deux ou trois fourchettes à deux branches, de quelques friperies dédaignées par le maître, d'une espèce de calebasse à rak, de pipes de cerisier, de ciseaux, de couteaux, de poignards. Et vraiment, à les voir groupés sous leur abri de paille, de boue et de jonc, on se croirait au milieu des mornes de l'Amérique méridionale ou dans les steppes des Sénégalais, car on ne peut mieux les comparer qu'à ces noirs habitants de l'Afrique.

Aux approches de l'été ils se dépouillent de leurs misérables vêtements, ne gardent que le plus strict nécessaire, et, se réunissant par bandes, ils parcourent les rues des villages ou des villes pour chercher de l'ouvrage. Ils manquent rarement d'en trouver, car ce sont d'habiles et ingénieux ouvriers.

Quant un Tsigane est las d'habiter une localité ou que la fange, les immondices accumulées dans sa ca-

pane l'obligent à en sortir, il ploie bagage et va s'établir ailleurs. Il n'a besoin pour cela ni de dire où il va, ni de demander un permis; il n'est tenu qu'à ne pas s'éloigner d'une distance telle qu'il ne puisse se présenter à la première requête de son maître.

En toute saison, il fait sa cuisine hors de sa hutte. Il plante à cet effet trois morceaux de bois en triangle, suspend à cet échafaudage une sorte de marmite dans laquelle il dispose, aux jours ordinaires, une poignée de fèves et de maïs, et les jours de gala un quartier de viande flétrie, la plupart du temps, à la porte des bouchers, par les mouches. Après ce repas, qu'il consomme à l'aide des doigts, il s'endort autour du foyer expirant, exposé de la sorte à toutes les intempéries de l'air. Mais que lui importe! il est assez robuste pour les supporter sans danger.

Un Tsigane ne peut faire choix d'une femme que dans sa tribu, c'est-à-dire parmi les esclaves de son maître, et encore lui faut-il le consentement de ce dernier. Lorsqu'il a résolu de se marier, il va trouver le père de celle qu'il recherche, et lui dit :

— Ta fille me plaît, veux-tu me l'accorder?

— Es-tu libre? lui demande le père.

— Non.

— Que fais-tu?

— Je suis forgeron.

— Que gagnes-tu?

— Vingt paras par jour.

— Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— C'est bien, ma fille est à toi.

Tous deux alors ils se mettent à fumer et à boire; après quoi ils se séparent en s'embrassant, et le lendemain même le jeune tsigane conduit sa fiancée, en compagnie de leurs parents communs, à la hutte qu'il vient de se construire. Là se fait un repas de famille, à la suite duquel le plus âgé de la tribu consacre le mariage en prononçant quelques paroles sur le couple, et tout est consommé.

« Les Cigains des provinces danubiennes, dit M. de Kogalnitchan, ne reconnaissent aucune religion; ils suivent le fétichisme, c'est-à-dire qu'ils rendent un culte à tout ce qui est utile, comme, par exemple, à leurs tentes, à leurs voitures et à leurs forges; ils font baptiser leurs enfants, non point par un sentiment de croyance et de piété, mais tout simplement pour en tirer quelque profit, et ils recommencent la même cérémonie tant qu'ils trouvent des parrains et des marraines dont ils peuvent extorquer quelque don. A quinze ou seize ans, un garçon prend la première fille qu'il trouve et en fait sa femme, en cassant une cruche de terre. Les enfants sont abandonnés à eux-mêmes dès qu'ils peuvent marcher, et s'en vont tout nus mendier leur pain; un très-grand nombre d'entre eux sont estropiés ; on n'imaginerait jamais pourquoi! parce que leurs parents les prennent pour se battre. Quand une dispute éclate entre deux époux, la mère saisit un enfant par les pieds, le père en saisit un autre et les deux misérables sont là à se frapper avec ces faibles créatures comme avec des bâtons. »

N° 200. Constantinople. — Un café. Par M. Camille Rogier.

Giurgewo (*gr. n°* 190) était une forteresse turque avant que le traité de 1829 n'en eût fait une forteresse valaque; mais, en l'abandonnant, ses anciens possesseurs en détruisirent les murailles; c'est aujourd'hui un mélange informe de ruines et de constructions nouvelles. Quelques maisons modernes et une église dédiée à saint Pierre donnent au quartier voisin du Danube un air européen. Plus loin, une haute tour s'élève au milieu d'une place circulaire entourée de boutiques, de cafés et d'hôtelleries où le voyageur ne trouve d'autre souper qu'un sorbet, d'autre lit qu'un billard. Les habitants — on en compte 18,000 — ne paraissent occupés qu'à fumer le chibouque, étendus tout le jour sur de petits tapis. Les femmes fument aussi toute la journée, mais du moins elles filent de temps en temps leur quenouille. Les chiens seuls se montrent doués d'une certaine activité; ils parcourent constamment les rues à la recherche d'un repas quelconque.

En face de Giurgewo, sur l'autre rive du Danube, est Routschouk, ville considérable et assez grande, mais qui n'a, malgré ses minarets à flèches argentées, d'autre caractère que celui d'une profonde misère. Ses bazars, qui pourtant servent d'entrepôt aux marchandises allemandes qui descendent le Danube, sont de pauvres corridors humides et dégradés, dans lesquels je n'ai guère vu vendre, pour ma part, que du tabac et des fourneaux de pipe en terre rouge, assez bien émaillés, et qui ont en Orient une certaine réputation. Les maisons de la ville sont des cahutes, les édifices des hangars et les rues des cloaques; il n'y a rien à voir en tout cela. Mais le nom de Routschouk rappelle l'un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire turque contemporaine, qui est pourtant si féconde en poétiques figures : je veux parler de Mustapha-Baraictar, pacha de Routschouk, qui joua dans la révolution de 1808 un si grand rôle, et fut cause de la mort de Selim, auquel il voulait rendre la couronne.

Contrairement à l'opinion d'un grand nombre d'écrivains, les Moldo-Valaques croient à la contagion de la peste. Aussi ont-ils établi des quarantaines pour se préserver de ce fléau; et, quelle que soit l'opinion que l'on ait sur cette grave question si controversée, on est obligé de reconnaître que le moyen dont ils se sont servis leur a réussi. En 1838, pour ne citer qu'un

fait, il mourut pendant plusieurs semaines 90 à 100 personnes par jour à Routschouk, et Giurgewo ne compta pas une seule victime.

Chaque principauté a un comité sanitaire chargé de veiller à la santé publique et au maintien des quarantaines. Il se compose d'un comité médical et d'un comité directeur. La Moldavie n'a qu'une quarantaine établie au port de Galatz. La Valachie en a onze. Chaque quarantaine a son directeur, son médecin, sa sage-femme et son interprète. Outre ces quarantaines, il est établi, de distance en distance, des piquets formant cordon sanitaire, et composés, en Valachie, de six paysans et de deux soldats; en Moldavie, de deux cavaliers et de deux fantassins. La Valachie compte 217 piquets et la Moldavie 15, sur un parcours de 142 heures.

La quarantaine est graduellement de quatre, huit, seize, vingt-quatre jours. Les précautions que l'on prend à l'arrivée des passagers et des marchandises sont celles-ci :

Les passagers d'un même bord sont conduits dans un fumigatoire où ils se dépouillent de leurs vêtements, passent un caleçon, endossent une robe de chambre et chaussent des mules que leur fournit l'administration, à moins qu'ils n'aient eu le temps et la précaution d'envoyer vingt-quatre heures d'avance des habits de rechange. Ils sont de là conduits dans les chambres qui leur sont destinées, et vingt-quatre heures après leurs vêtements leur sont rendus.

Quant aux marchandises, on se contente : 1° pour les huiles, les caviars, les olives, les poissons et les fruits, de leur faire subir l'immersion dans l'eau; 2° pour les étoffes, de les purifier par des fumigations d'acide muriatique ou de les exposer à l'air, la soie huit jours, le coton seize, les laines vingt, le coton et la laine bruts trente et quarante-deux. Les papiers sont fumigés au soufre pendant six heures, et les monnaies et bijoux passés au vinaigre.

De tous les voyageurs qui ont eu à se plaindre des quarantaines, aucun peut-être ne leur a voué une haine plus profonde que M. le vicomte Alexis de Valon, auteur d'une *Année dans le Levant*. Cette haine, l'étude de la question l'a rendue implacable. Aussi s'est-il efforcé de prouver que les quarantaines et toutes les autres mesures sanitaires ont été de tout temps inefficaces. Quelques-uns des faits et des arguments sur lesquels il appuie son opinion ne permettent, il est juste de le reconnaître, ni contestation ni réplique.

« La crainte de la contagion, dit-il, a fait naître les lazarets. C'est dans le quinzième siècle qu'on en établit en Italie, en France, en Espagne. A dater de ce moment, la peste, au lieu de diminuer en Europe, y devint plus fréquente. A Venise, depuis 1403, époque à laquelle fut établi le lazaret, jusqu'en 1630, date de la dernière épidémie, on compte seize pestes. — Seize pestes en 227 ans! or, dans les 365 années qui ont précédé, il y a eu onze pestes seulement.

» En France, depuis l'année 1476, où les lazarets ont été complétement établis, jusqu'à nos jours (369 années), il y a eu vingt-deux épidémies. Dans les 369 années qui ont précédé, on en avait compté dix-sept seulement. Vraiment, ne serait-on pas tenté de regarder, avec lord Howard, les lazarets comme de dangereux foyers d'infection?

» Voilà bien assez de chiffres; que l'on me pardonne pourtant un dernier calcul qui résume tous les autres : dans les trois siècles qui ont précédé les mesures sanitaires, il y a eu cent cinq épidémies en Europe; il y en a eu cent quarante-trois dans les trois siècles qui les ont suivis.

» Est-ce à dire, ajoute M. de Valon, qu'il faille abolir les lazarets, supprimer toutes les mesures sanitaires? Non, sans doute; mais il faut que le bon sens ait raison de la routine, que l'expérience triomphe de l'aveuglement, et qu'une juste prévoyance remplace par des lois raisonnées, appuyées sur les faits, les mesures absurdes et ruineuses qu'a inspirées une terreur irréfléchie. Il ne faut pas, par exemple, que le voyageur qui part de Constantinople puisse choisir entre quatorze jours de quarantaine à la frontière de France et quatorze *heures* seulement à la frontière d'Autriche; il ne faut pas enfin que, pour aller d'Alexandrie à Paris, la route la plus courte soit de passer par Londres. »

N° 201. Turquie. — Le café.

Dans l'opinion de M. de Valon, la peste a toujours marché avec la barbarie, et la civilisation seule l'a fait reculer. « Ce qui se passe en Orient dans les temps d'épidémie suffit, à l'en croire, pour mettre sur la voie de cette conclusion. Les classes misérables y sont toujours les plus maltraitées par le fléau, qui recule au contraire devant le bien-être et l'aisance. Cette observation, faite à Alexandrie en 1834, a pu être confirmée à Smyrne, trois ans plus tard, lors de l'épidémie de 1837; entre les Juifs, par exemple, qui vivent misérablement, et les Européens, qui ont une existence confortable, la différence de mortalité a été énorme. Ce fait n'amène-t-il pas à penser que si le bien-être particulier garantit les individus, le bien-être général doit garantir les nations?

« On a fait en Orient une autre observation fort remarquable. La peste (quand peste il y a) apparaît toujours dans tel mois et finit dans tel autre presqu'à jour fixe. Les époques varient selon les pays, c'est-à-dire selon les latitudes : à Alexandrie, l'épidémie sévit de novembre à juin; au Caire, de février à juin; à Constantinople, de juillet à janvier. Ce n'est pas tout : la position du pays, la stagnation des eaux, la mauvaise culture modifient l'intensité de la maladie. Enfin il est constant que, malgré de nombreuses communications entre l'Égypte, la Nubie et l'Arabie, l'épidémie qui désole le premier de ces pays ne s'est jamais montrée dans les deux autres. La peste est donc soumise à des influences atmosphériques qui la produisent ou la repoussent. Il en a toujours été de même, et, si nous consultons l'histoire des pays ravagés par le fléau, nous verrons que la date des épidémies correspond presque partout à des époques de misère, d'ignorance ou d'incurie, tandis que la disparition de la maladie est annoncée par le retour de l'aisance, de la civilisation et du bien-être. Ainsi la peste, qui avait déserté l'Égypte pendant la période de prospérité comprise entre l'an 1491 avant Jésus-Christ et le troisième siècle de notre ère, y reparut vers l'époque où l'on cessa la pratique des embaumements, et depuis elle y est restée en permanence. »

C'était la seconde fois que je voyais le Danube. Trois ans auparavant, en allant de Baden-Baden à Schaffouse par la Forêt-Noire, je m'étais arrêté pour passer la nuit à Donaueschingen, petit village badois de 3,000 habitants, qui se vante à tort de posséder la source du Danube. Le lendemain matin, en effet, dès que je fus levé, je courus au *palais* du prince de Fürstenberg, maison de campagne fort modeste, bien plus semblable à une caserne qu'à un château. Dans un coin du jardin, entre les murs du palais et l'église, on me fit voir un petit bassin rond entouré d'une balustrade en fer et rempli d'une belle eau claire qui jaillissait au fond. Cette source, quoi qu'en disent les princes de Fürstenberg et les habitants de Donaueschingen, n'est pas la source du Danube, car elle va se jeter à peu de distance, par des conduits souterrains, dans les eaux réunies de deux ruisseaux déjà assez forts, le Briegach et la Brège, qui descendent de 7 et 9 lieues environ, le Briegach des environs du couvent de Saint-Georges et la Brège de la colline de Hausebene. Seulement ces trois cours d'eau ne prennent le nom de Danube qu'à l'endroit où ils se confondent pour commencer le plus grand et le plus beau fleuve de l'Europe.

Je l'avais vu presque à sa source, je le revoyais presque à son embouchure. En admirant sa largeur, en récapitulant en moi-même toutes les villes qu'il avait traversées, toutes les rivières qu'il avait absorbées de Donaueschingen à Giurgewo — Ulm, Ratisbonne, Linz, Vienne, Presbourg, Pesth, Belgrade, Widdin, l'Inn, la Traun, la Leitha, la Drave, la Save, la Regen, l'Ilz, la Theiss et tant d'autres — je regrettai de ne l'avoir pas descendu tout entier, et, après m'être promis de faire un jour cet intéressant voyage, si difficile il y a quelques années et déjà comparativement si facile aujourd'hui, je pris plaisir à suivre sur une carte ses capricieux détours.

Depuis Donaueschingen jusqu'à la mer Noire, quel cours sinueux et tourmenté! que d'obstacles, que de contrariétés! Que de fois il lui faut se replier sur lui-même, changer sa marche du couchant à l'orient et du nord au midi, et qu'il lui en coûte, comme a dit M. Saint-Marc Girardin, pour remplir sa vocation et devenir le plus grand fleuve de l'Europe! le plus grand dans tous les sens, car c'est le Danube qui a en Eu-

rope le cours le plus long, et c'est le Danube aussi qui, dans l'état actuel de l'Europe, semble avoir la plus grande destinée.

Né dans la Forêt-Noire, les Alpes de la Souabe semblaient pousser le Danube au midi, mais les Alpes de la Suisse le repoussent au nord, et entre ces deux chaînes de montagnes qui se le rejettent de l'une à l'autre, il se fait à grand'peine une route vers l'orient, car c'est là son but. Il arrive à Vienne, toujours contenu et pressé dans son cours, d'un côté par les Alpes de la Bohême et de l'autre par les Alpes du Tyrol et de la Styrie, et toujours allant vers l'orient. Près de Pesth, heurté par une des saillies méridionales des monts Crapaks, il cède au choc et descend en droite ligne à travers la Hongrie, courant vers le sud, et parfois vers l'ouest, comme s'il devait se jeter dans l'Adriatique, quand, vers l'embouchure de la Drave, les Alpes de l'Illyrie et de l'Esclavonie le ramènent à l'orient. A Orsova, une dernière branche des Crapaks le repousse encore vers le midi. Mais le Balkan est là pour le maintenir et le pousser toujours de plus en plus vers l'orient; car c'est là qu'il doit aboutir, dans la mer Noire, en face, pour ainsi dire, de Trébizonde, une des portes de l'Orient, après un cours de 700 lieues, toujours tourmenté, contrarié, et qui semble obéir à des impulsions opposées, mais qui marche toujours vers son but.

Ce but, c'est d'unir l'Europe à l'Orient. Telle est la mission du Danube; c'est de faire que l'Orient et l'Europe se touchent, non pas seulement par les bords, comme cela se fait à l'aide de la mer, mais par un long contact à travers le continent européen; c'est de donner à l'Europe 600 lieues de côtes de plus, et par là, si j'ose ainsi parler, de multiplier ses sens, c'est-à-dire ses moyens de voir, d'entendre, de toucher, d'agir, de vivre enfin et de faire vivre. Car c'est à cela que servent les côtes; c'est par ses côtes qu'un pays a prise sur le dehors : plus il a de côtes plus il vit. Il a toujours été facile aux îles d'être riches et puissantes...

Le Danube est une des plus belles voies de communication ouverte entre trois grands États de l'Europe, l'Autriche, la Turquie et la Russie. A ces trois grands États se rattachent des États plus petits et plus faibles, tels que la Servie, la Valachie et la Moldavie, dont l'avenir dépend du Danube. Que le Danube continue à tromper sa vocation, qui est de mettre l'Europe centrale en commerce avec la mer Noire et avec l'Orient, qu'il reste ce qu'il est depuis les Romains, une sorte de cul-de-sac, alors la Valachie, la Servie, la Moldavie, la Bulgarie, tous ces pays qui demandent à naître et à vivre, demeureront dans leur antique langueur. Le Danube n'est donc pas seulement un fleuve, c'est une puissance, mais une puissance encore incertaine et douteuse. Que deviendra-t-il? que fera-t-il? ou plutôt qu'en fera-t-on?

Ces questions sont délicates; elles touchent à la politique, et j'ai pris avec moi-même l'engagement de ne parler politique que lorsqu'il me sera absolument impossible de ne pas manquer à ma parole, et tout à l'heure, je le prévois, je me verrai réduit à cette nécessité. Embarquons-nous donc au plus vite pour Constantinople, car c'est par le Danube et la mer Noire — et non par terre — que je me suis décidé à me rendre des frontières de la Valachie dans la capitale de l'empire ottoman.

La navigation à vapeur sur le Danube ne date que de quelques années. C'est en 1828, si je ne me trompe, que deux constructeurs de navires, d'origine anglaise, nommés Andrews et Pritchard, établis à Venise, demandèrent et obtinrent pour trois années le privilége exclusif de faire naviguer sur le Danube des bâtiments à vapeur. Cette tentative fût probablement demeurée infructueuse si elle n'eût pas été secondée par deux nobles autrichiens, le baron Puthon et le comte Szechenyi. En 1830 une société en commandite se forma à Vienne; elle compta bientôt parmi ses actionnaires l'empereur, les archiducs, les ministres et les principaux membres de la noblesse. Le premier bateau, *le François Ier*, lancé en 1832, donna à la fin de la saison d'été un bénéfice de 40 p. 100. La compagnie, satisfaite de ce résultat, s'empressa d'autant plus de faire construire d'autres navires, qu'elle avait obtenu un monopole de quinze années, étendu depuis à vingt-cinq, quelques voyageurs disent à cinquante. Dès l'année 1836 un service régulier était établi entre Vienne et Constantinople à l'aide de sept bateaux à vapeur. Le temps employé pour ce voyage varie de dix à dix-sept jours; le prix d'une place s'élève à environ 300 francs. En remontant on paye moins cher, mais on met plus de temps. Le nombre des voyageurs, qui en 1837 n'était que de 47,436, a monté en 1843 à 278,590, et il va toujours en augmentant. L'accroissement des bénéfices du transport des marchandises est encore plus considérable. En 1837, les bateaux à vapeur n'avaient transporté que 73,991 quintaux de diverses denrées, qui leur rapportaient une somme de 197,175 florins. En 1842 ils ont chargé 591,408 quintaux, et, en abaissant leurs prix de transport, ils ont encore perçu une somme de 1 million 108 mille 499 florins; aussi la compagnie emploie actuellement vingt-cinq bateaux, dont cinq remorqueurs, de la force de 200, 160 et 140 chevaux, et vingt bateaux destinés au transport des voyageurs et des marchandises, de la force de 36 jusqu'à 110 chevaux. Le canal Louis donnera encore une nouvelle importance à la navigation du Danube, car ce canal doit, comme on sait, rejoindre par le Mein le Danube au Rhin, et par là même la mer Noire à la mer du Nord.

Divers obstacles s'opposent cependant à la navigation du Danube, ou du moins, s'ils ne la rendent pas impossible, ils en diminuent singulièrement les avantages. D'abord se présentent en première ligne les obstacles naturels. Le Danube fait de longs détours; il a des courants si rapides, qu'il est dangereux de les descendre; des cataractes trop hautes pour pouvoir être franchies. Des bancs de rocs s'élèvent çà et là à fleur d'eau dans son cours; des bancs de sable mobiles modifient incessamment son lit. En quelques jours sa profondeur varie de trois à cent pieds. Tel passage qui était facile hier sera impraticable demain. Enfin il est souvent couvert de brouillards tellement épais qu'il faut jeter l'ancre en attendant le retour du beau temps. Sans doute on a déjà beaucoup fait pour améliorer la navigation du Danube, mais il reste encore beaucoup à faire. Quant aux obstacles provenant non de la nature, mais des hommes, je t'en parlerai dans un instant.

N° 202. Turquie. — La pipe. Par M. Gavarni.

C'est dans un des bateaux à vapeur qui font un service régulier sur le bas Danube que je m'embarquai à Giurgewo pour Constantinople. Ces bateaux ne ressemblent nullement à ceux qui naviguent sur le Rhin, ou même sur nos fleuves. La société autrichienne n'a aucun égard pour les voyageurs; non-seulement elle leur refuse le superflu, mais elle ne leur accorde même pas le nécessaire. Aux premières, aux secondes places, tout est encombré de marchandises; des chevaux hennissent d'un côté, des voitures entravent le passage de l'autre. Ici des balles de laine, là des cargaisons de meubles; c'est à peine si on peut se mouvoir. Il n'y a en tout, pour ceux qui désirent être seuls, que quatre cabines, que l'on paye fort cher. Les dames ont aux premières places une chambre à part; les hommes sont casernés dans une salle étroite servant à la fois de dortoir et de réfectoire. Le sommeil vous gagne-t-il et demandez-vous un lit aux domestiques, ils vous tirent du pied des canapés étroits qui bordent cette salle une planchette de trois pieds de long sur laquelle vous devez ou rester assis ou vous étendre sur le dos, les jambes pendantes.

A quelques milles de Giurgewo, nous passâmes devant Silistria, la capitale de la Bulgarie. C'est une petite ville à moitié ruinée, et qui n'offre de curieux que des débris de fortifications élevées par les empereurs grecs pour résister aux barbares, mais qui s'est rendue célèbre en 1829. Bien que ses fortifications fussent très-faibles et en assez mauvais état et qu'elle n'eût qu'une garnison de 12,000 hommes, elle arrêta pendant neuf mois une armée de 50,000 Russes. Tombée, après cette résistance glorieuse, aux mains des assiégeants, elle resta jusqu'en 1835 en leur pouvoir, et c'est là que fut payé le dernier terme du tribut imposé à la Turquie.

Au delà de Silistria, le Danube devient si large que lorsqu'on côtoie l'une de ses rives on aperçoit à peine la rive opposée. Rien de curieux ne s'offre à la vue; les bords du fleuve sont tristes et déserts; quelques îlots couverts de saules s'élèvent au milieu de son lit, qui prend par instants les proportions d'un lac. Pas un être vivant n'animait ce paysage monotone, sinon des cigognes, qui, du bord, regardaient paisiblement notre bateau traverser leurs solitudes. A défaut d'autre spectacle plus intéressant, je m'amusai à contem-

pler celui que me présentait le pont encombré de sangsues. Il se fait en Bulgarie un commerce considérable de ces animaux. Un des passagers, négociant en ce genre, avait, me dit-il, à sa solde, sans compter les indigènes qui pêchaient pour lui dans les marais, plus de cent domestiques, français la plupart, employés au transport de sa marchandise. Les bateaux à vapeur ont donné à ce négoce une grande facilité. Les sangsues, qu'il fallait autrefois transporter à dos de cheval, arrivent maintenant sans grands frais, sans accidents et avec beaucoup de rapidité à Semlin ; là des voitures faites exprès les attendent, et on les conduit en poste jusqu'en France. Il y en avait à notre bord plusieurs quintaux; elles étaient emballées de plusieurs manières : les unes voyageaient dans de petits cuviers à demi remplis de terre glaise et de mousse ; les autres étaient empilées dans des sacs de toile mouillés. Chaque soir, après le coucher du soleil, on leur faisait prendre un bain de la manière suivante : une énorme cuve pleine d'eau était hissée sur le pont; on y versait tout le contenu des barils et des sacs. Que l'on se représente une couche de ces hideuses bêtes large de trois mètres, profonde d'un mètre, grouillant à l'envi dans cette tonne, et l'on aura l'idée du spectacle que j'avais sous les yeux. Pour mettre à vide cette baignoire, les domestiques du marchand de sangsues retroussaient leurs manches jusqu'aux épaules, plongeaient leurs bras dans cette horrible bouillie, et retiraient les sangsues par poignées. Les vilaines bêtes, affamées sans doute, se collaient à l'instant sur cette chair fraîche, et les malheureux avaient toutes les peines du monde à les arracher de leurs bras ensanglantés. On a, je crois, longtemps disserté dans le monde savant sur le mode de reproduction des sangsues, et je ne sais si l'on s'est accordé à ce sujet. Pour nos hommes, qui ne se doutaient pas de tant de doctes recherches, cette reproduction n'était point un mystère. La sangsue, m'assurèrent-ils, est ovipare. Vers le mois d'août, elle grossit énormément; une raie jaune se dessine sur son ventre, et, peu de temps après, elle produit un petit œuf, ou plutôt une sorte de cocon, qu'elle dépose peu profondément en terre sur le bord des étangs. Ce cocon renferme dix ou douze sangsues qui atteignent en quatre années seulement leur grosseur définitive. La sangsue, au moment de produire, n'est bonne à rien, on la rejette ; la prendre serait d'ailleurs pour le fermier une perte réelle.

N° 203. Constantinople. — La pointe du Séraï, prise d'un jardin de Péra. Par M. Ad. de Beaumont.

A Rassova — anciennement *Axiopolis* — à dix lieues environ au-dessous de Silistria, le Danube tourne brusquement de l'est au nord, et au lieu de descendre directement à la mer Noire, dont il n'est alors séparé que de dix lieues, il allonge son cours de plus de cinquante lieues. De Csernavoda, hameau de quelques huttes pareilles à des wigwams de sauvages, situé à une faible distance de Rassova, jusqu'à Kustendgé, autre hameau également misérable situé sur la mer Noire, court une vallée longue de dix lieues, et qui, dans des temps plus ou moins reculés, a dû probablement servir de lit au Danube. Un canal construit au fond de cette vallée abrégerait de plus de soixante-quinze lieues le voyage de Vienne à Constantinople, et aurait de plus l'immense avantage non-seulement de rendre libre la navigation du Danube, qui ne l'est pas, mais de permettre aux navires de ne plus s'exposer aux dangers de la barre. Ce canal, il a été plusieurs fois question de le construire; et l'exécution de ce projet, relativement à ses immenses résultats, n'a paru ni difficile ni dispendieuse. Toutefois l'avantage même que s'assuraient ceux qui l'avaient conçu, en enlevant à la Russie les bouches du Danube, ainsi que je te l'expliquerai dans un instant, fut un obstacle politique que l'on ne put surmonter à Constantinople, et que sans doute on ne surmonterait pas davantage aujourd'hui, lors même que le peu de sécurité qu'inspire le gouvernement turc permettrait à une compagnie quelconque de se confier à lui pour exécuter sur son territoire une pareille entreprise. Il faudrait qu'un gouvernement prît généreusement l'initiative.

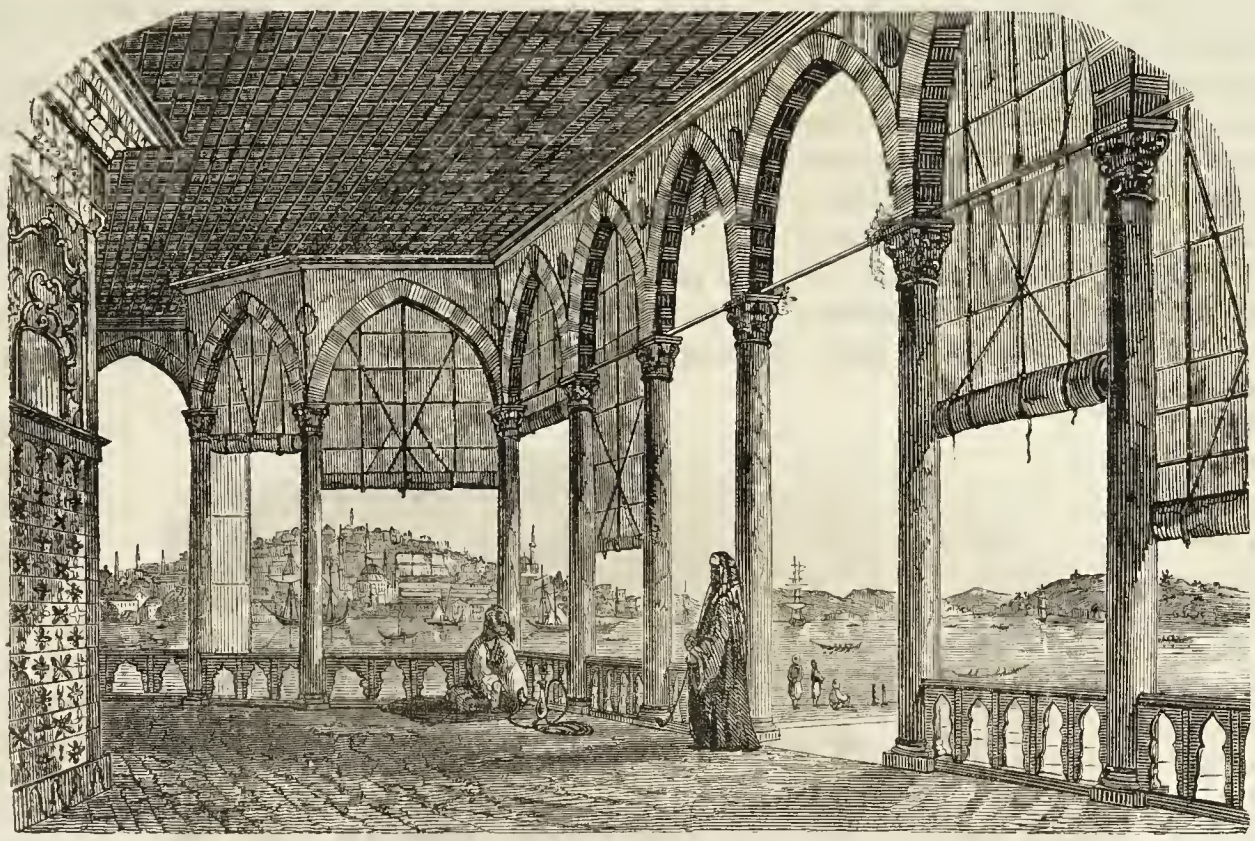
N° 204.— Le port de Constantinople. Par M. Raffort.

Quelquefois, pour ne pas faire ce long et dangereux détour, on débarque à Kustendgé ou à Csernavoda, et on franchit à cheval ou en voiture la faible dis-

tance qui sépare ces deux hameaux. M. de Valon raconte ainsi ce voyage. « Kustendgé n'a pas de port, une mauvaise crique tout au plus. C'est un pauvre hameau composé de huttes, assez semblables aux habitations des castors. Quelques femmes déguenillées, quelques sales bohémiens rôdaient seuls sur la plage. La population est de cent cinquante habitants environ. Nous montâmes dans des chars à bancs attelés de quatre chevaux et conduits par des postillons singulièrement accoutrés. Il y en avait de toutes les nations : des Bulgares deminus, des Russes vêtus de peaux de mouton, des Valaques coiffés de casquettes de fourrures d'aspect sauvage, des Serviens couverts de grands chapeaux, des Polonais, des Moldaves. La pointe de terre qui sépare Kustendgé du Danube est inculte et déserte; c'est une lande plate, une steppe jaune, aride, sans bornes, sans végétation, où rien n'arrête le regard, et qui ne produit qu'un gazon maigre et clair-semé, que le soleil a bientôt flétri. On n'aperçoit pas un arbuste, pas une touffe de verdure, pas une hutte, pas un homme, pas un oiseau. On n'entendait que les cris sauvages des postillons et le grincement des roues qui mettait en fuite des légions innombrables de gros rats longs et maigres comme des belettes, qui sans doute avaient quitté leurs trous dans l'espérance d'une pluie d'orage, que faisait présager la chaleur pesante de l'atmosphère.

» A peu de distance de Kustendgé, on aperçoit, au bord de la route — laquelle est indiquée seulement par les ornières des voitures — plusieurs monticules qu'on dit être des *tumuli* romains. L'armée russe, qui en 1828 fut décimée en cet endroit même par une fièvre épidémique, a bien pu grossir en passant ce triste ossuaire des temps passés. Un peu plus loin, sur la droite, on voit un petit lac d'eau douce qui répand quelque fraîcheur sur ses rives, et permet à une dizaine d'arbres, les seuls du pays, de varier l'aspect désolé de ces solitudes. Au milieu du lac est un ilot rond et boisé, pareil à l'île des Peupliers à Ermenonville. Sur le bord s'élèvent cinq ou six cahutes; là, trois ou quatre familles turques, éternellement isolées, vivent du lait de quelques vaches blanches et des légumes d'un petit jardin. Et qu'on ne s'imagine pas que ces musulmans, si pauvres qu'ils soient, cultivent eux-mêmes ce champ qui les nourrit; ils se laisseraient gravement mourir de faim plutôt que de travailler la terre. Ce sont des Bulgares chrétiens qui viennent de cinquante lieues de là pour labourer, ensemencer et moissonner ces maigres jardins. Sans s'inquiéter de sa misère, le Turc qui les paye, accroupi devant sa hutte, sa longue pipe à la bouche, passe sa vie à regarder les cigognes qui, le cou plié, une patte sous l'aile, l'œil à demi fermé, rêvent silencieusement comme lui au bord du lac.

» Vers trois heures, nos voitures s'arrêtèrent devant une baraque à contrevents verts, où la compagnie du Danube a établi pour le bien-être des voyageurs, non pas précisément un café, mais ce que les Espagnols, fort habitués aux auberges mal approvisionnées, appellent naïvement un *parador*, un endroit où l'on s'arrête, où l'on se repose. Cette baraque, entourée de quelques huttes plus petites, forme un hameau perdu au milieu du désert, et qui a pris le nom de Keustelli. En face, à peu de distance, s'étend une vallée étroite, ou plutôt une longue gorge remplie de roseaux et couverte de larges flaques d'eau en maints endroits. Ce marais indique seul aujourd'hui la direction du fameux canal de Trajan, dont on s'est tant occupé dans ces derniers temps. Après deux heures de repos, nous reprîmes notre route à travers le désert, et nous arrivâmes dans la soirée aux environs de Csernadova. Le pays, aux approches du Danube, s'accidente et verdit; des arbres chétifs se montrent au penchant des monticules, et un peu d'herbe croît dans les vallées. »



N° 205. Constantinople. — Yali-Kiosk (le kiosque impérial).

A mesure qu'on descend, le Danube devient de plus en plus rapide. Nous descendîmes avec une vitesse étonnante à Hirsova, bien que nous ne pussions plus nous servir de notre machine, qui s'était dérangée ou cassée. Nous nous arrêtâmes à Hirsova pour réparer nos avaries. J'eus le temps d'aller me promener à terre. Hirsova (l'ancienne Carsium) a été complétement détruite par les Russes, qui n'y ont pas laissé une seule maison debout. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un horrible amas de huttes de boue, groupées autour d'une mosquée assez bien conservée. Je montai sur l'une des collines qui la dominent, et que couronnait une citadelle entièrement ruinée. Du haut de cette colline je découvris une vue étendue sur les vastes plaines de la Valachie et une grande partie de la Bulgarie, jusqu'à la chaîne fort éloignée du mont Hémus. Mais quel triste panorama! Malgré la beauté de son climat et la fertilité de son sol, tout le pays qu'embrassaient mes regards n'était qu'un horrible désert!

N° 206. Constantinople. — Un marché d'esclaves. Par M. Bida

Entre Hirsova et Braïla, on remarque d'ordinaire de nombreuses troupes de pélicans. En certains endroits les deux rives du Danube sont couvertes de ces oiseaux.

Braïla ou Braïlow (*gr. n°* 194), en turc, Ibraïl, était il y a vingt ans une forteresse turque de 400 ou 500 habitants. Les Russes, qui s'en étaient déjà emparés deux fois, en 1711 et 1770, la prirent après un long siége en 1829. Le général Kisselef ordonna de raser les murailles; et jugeant la place bonne pour l'établissement d'un entrepôt commercial, il chargea un ingénieur de faire commencer les travaux nécessaires. Trois cents malheureux habitaient alors les décombres de la forteresse, et aujourd'hui Braïla, déclaré port franc depuis le 28 août 1834, a une population de 12,000 habitants; elle compte pour un sixième dans le commerce général des Principautés (elle appartient actuellement à la Valachie, dont elle est le port), et prend d'année en année un plus grand développement. On n'y voit encore, il est vrai, que de chétives maisons en bois, disséminées sur un vaste espace; mais les rues futures sont tracées et indiquées par des palissades en bois, qui, de jour en jour, sont remplacées par des constructions. On y rencontre de lourdes voitures attelées de plusieurs bœufs, chargées de froment, de peaux de vache pleines de graisse fondue et d'autres productions. Les hangars voisins du port sont remplis de denrées indigènes et étrangères, et le port est très-animé. De 1837 à 1842 il y était entré et sorti 2,726 bâtiments et barques, 449 en 1837 et 509 en 1842. Sur ces 2,726 bâtiments, on n'en comptait que deux français. A ce propos, permets-moi de te transcrire ici quelques observations malheureusement trop vraies de M. Édouard Thouvenel (*Revue des Deux-Mondes* 1840).

« Sans vouloir, dit-il après avoir constaté ce déplorable résultat, énumérer toutes les causes qui ont amené la décadence de notre commerce en Orient, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ces principes vulgaires, que le crédit est l'âme du commerce et la bonne foi celle du crédit. On se plaint du peu de considération qu'en général on accorde chez nous aux fortunes industrielles; cependant le motif de cette fâcheuse disposition des esprits est bien facile à saisir. Le négociant enrichi tâche souvent, et ses héritiers tâchent toujours de couvrir d'un voile l'origine de leur opulence. Au lieu d'être fiers d'une position conquise par de longs labeurs, la plupart cherchent à déguiser sous un titre d'emprunt un nom qui a longtemps fait l'honneur d'une raison sociale. Personne en France ne fonde plus un comptoir avec le dessein bien arrêté de le transmettre à des héritiers, jaloux eux-mêmes de le perpétuer; le commerce n'est plus un état, mais un moyen d'arriver à la fortune, seul et unique but de chacun. Qu'en résulte-t-il? C'est que le spéculateur, n'ayant en vue que l'affaire qu'il traite, la trouve bonne dès qu'elle est fructueuse. Un armateur, pour prendre un exemple qui n'est malheureusement pas une hypothèse, mais un fait constaté, envoie aux États-Unis une cargaison de soieries avariées et d'un aunage inexact; les consommateurs étrangers se plaignent, accusent, non pas l'expéditeur inconnu, mais le commerce français en général, et peu à peu nos produits tombent dans un complet discrédit. Il existe une liaison si intime entre l'ordre politique et les intérêts matériels, sur lesquels le commerce d'exportation exerce tant d'influence, que l'on ne saurait trop appeler l'attention du gouvernement sur cet objet. C'est à lui d'ouvrir des débouchés, de faire jaillir des traités et des alliances des sources de richesses pour nos fabricants; mais il a le droit imprescriptible, le devoir même de réprimer l'amour du gain dans ses écarts, et d'empêcher que la liberté du commerce ne dégénère en abus. La Valachie nous est ouverte; les produits de son sol, qui tendent toujours à s'améliorer, sont déjà d'une bonne qualité; ses minerais abondants fourniront un jour un nouvel objet d'exportation; ses laines sont estimées en Allemagne. Montrons-nous donc aussi comme acheteurs sur les marchés de Braïla, et nous y serons vendeurs à notre tour. Nos draps, nos mérinos surtout, si supérieurs à ceux des Anglais, et moins chers cependant, trouveront là un débouché nouveau. Que des relations s'établissent entre la France et la Valachie, et les sympathies bien réelles que les Valaques éprouvent pour nous deviendront plus vives encore. Si nos commerçants s'élèvent de l'intérêt particulier à l'intérêt national, s'ils apportent dans leurs actes cette bonne foi, cet orgueil de bien faire qui les distinguaient jadis, les services qu'ils peuvent rendre à notre pays sont immenses. De pareilles entreprises doivent enrichir d'abord ceux qui les feront; elles seront en outre utiles à la France sous plus d'un rapport, et à la Valachie, dont elles favoriseront l'élan progressif. Ainsi entendu, le commerce n'est plus seulement un moyen de fortune, un trafic, c'est une des plus honorables professions que l'homme puisse embrasser. »

N° 207. Constantinople. — Le Grand-Bazar. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

Galatz, le port de la Moldavie, est à trois heures à peine de Braïla, et il y a entre ces deux villes une sorte d'émulation qui doit tourner à leur profit. Elles se ressemblent et elles diffèrent sous divers rapports. Elles se ressemblent en ce qu'elles sont pour ainsi dire l'une et l'autre le seul port maritime de la principauté à laquelle elles appartiennent. Elles se ressemblent encore en ce que leur avenir dépend de la liberté du commerce et de l'amélioration du Danube. Quant à leurs différences, ce ne sont que des différences de forme, mais elles frappent beaucoup le voyageur.

« Braïla, écrivait en 1838 M. Saint-Marc Girardin au journal des *Débats*, est une ville neuve; il y a de la confusion, mais la confusion de quelque chose qui commence, et, à ce titre, la confusion ne déplaît pas. A Galatz, il y a la confusion d'une vieille ville, et surtout d'une ville turque. Figurez-vous, sur une colline qui descend à la mer assez brusquement, un amas confus de cabanes de bois; à travers ces cabanes, des rues ouvertes irrégulièrement, et ces rues pavées avec des poutres jetées transversalement d'un côté de la rue à l'autre; quand il fait beau, une poussière immense, qui devient une boue profonde quand il pleut; des émanations infectes sortant de dessous ces poutres, sous lesquelles il y a toujours des eaux stagnantes. Figurez-vous des cabanes de bois ayant un intérieur obscur et sombre, et le dehors sali par la pluie et la poussière. Pas une auberge; ce qu'on appelle des auberges, un mauvais caravansérail avec des chambres où, pour tout meuble, il y a une claie élevée, sur des barreaux de bois, à un pied du plancher, qui est lui-même plein de poussière comme les rues. Nulle part la moindre trace de soin, d'ordre, de propreté, d'arrangement; une ville faite comme un bivouac, et pas même comme un bivouac de soldats français, nos soldats ne voudraient pas loger seulement huit jours dans un pareil taudis. Voilà Galatz, mais le vieux Galatz, voilà la vieille ville turque; ce qui m'a fait revenir sur l'impression que j'avais prise à l'aspect des villes turques du Danube. De loin et en perspective, ce mélange de maisons et de verdure m'avait semblé piquant et gracieux; la vue de l'intérieur m'a tout gâté. Heureusement qu'à côté du vieux Galatz, à côté du Galatz des Turcs, il commence à se bâtir une ville nouvelle qui datera, comme Braïla, de la régénération des Principautés. C'est sur la colline qui domine le Danube que s'élèvent déjà quelques maisons qui sentent l'Europe et qui témoignent de ce que pourra devenir Galatz. Cette colline a une belle vue sur la dernière branche des Balkans, qui sépare le Danube de la mer Noire, et qui le rejette au nord. Elle a à sa gauche le lac Bratitz et le Pruth, qui sépare la Moldavie de la Bessarabie; à droite la ligne du Danube et la plaine de la Valachie; à ses pieds le port, et elle ressemble, en petit, à la côte d'Ingouville au Havre. Je souhaite à Galatz d'avoir avec le Havre d'autres ressemblances! »

Ces souhaits de M. Saint-Marc Girardin se sont en partie accomplis. Galatz, déclaré port franc le 2 mars 1836, a vu s'accroître rapidement son importance commerciale. De 1837 à 1842, 4,359 bâtiments et barques sont entrés dans son port. En 1837 on en avait compté 546, en 1842 on en comptait 832, dont un seul français. Toutefois Galatz ressemble encore à un vaste campement plutôt qu'à une ville de commerce. Ses rues ne portent point de nom et ses

maisons point de numéros; impossible à un étranger d'y trouver l'habitation qu'il cherche, s'il n'est accompagné d'un *cicerone*. Des monticules de sable s'élèvent çà et là entre les différents quartiers; des cadavres d'animaux infectent les places publiques; des nuées de corbeaux viennent s'abattre sur ces cadavres en putréfaction, les déchirent et les dispersent en lambeaux. On trouve cependant à Galatz un casino assez bien organisé, où l'on reçoit les journaux du midi de la France et plusieurs journaux de Paris.

Braïla et Galatz font déjà une redoutable concurrence au commerce d'Odessa. De là le mécontentement de la Russie et les obstacles qu'elle leur suscite à l'embouchure du Danube. Dans son remarquable ouvrage *Du Rhin au Nil*, M. X. Marmier explique ainsi la position que la Russie s'est faite, malgré ses conventions et au mépris du droit des gens, à l'extrémité de ce fleuve, dont la navigation intéresse maintenant à un si haut degré l'Europe entière.

« Le Danube, dit-il, se jette dans la mer Noire par quatre embouchures principales : l'embouchure de Kilia, de Sulina, de Saint-Georges et de Dunaweez qui tombe dans le lac de Razalin, et de là arrive à la mer par quatre embranchements secondaires. Ces embouchures forment un delta entrecoupé de plusieurs îles et embrassent un espace de soixante milles carrés. La Russie, par le traité d'Andrinople, a acquis les deux tiers environ de cette étendue d'eau et de terrain. Elle a acquis les îles Tschetal et Leti, qui sont d'excellents pâturages, et l'île Saint-Georges, qui par sa nature marécageuse, ne présente aucune espérance agricole, mais qui a de la valeur comme position. La Turquie n'a conservé que l'île de Portitza, dont la rive septentrionale doit former la ligne de séparation entre elle et la Russie.

» Ce que la Russie a acquis de plus important par ce même traité d'Andrinople, c'est l'embouchure de Sulina, la seule qui soit accessible aux navires d'une certaine dimension, l'unique porte actuelle du Danube, la clef de la mer Noire. Il suffit de barrer ce passage pour arrêter toute la navigation du fleuve, et la Russie, avec un déplorable sentiment d'égoïsme, travaille peu à peu et constamment à l'entraver, à le fermer.

» A l'époque où les Turcs étaient en possession de ce passage, on y trouvait encore quinze pieds d'eau; maintenant il n'y en a déjà plus que neuf. A la même époque, le fond de l'embouchure était sablonneux et mouvant. Si un navire venait à s'y engraver, il pouvait aisément, à l'aide de quelques alléges, se remettre à flot. Maintenant ce fond est dur; si un bâtiment le heurte, il court risque d'y briser sa quille.

» D'après ses conventions, la Russie ne devait avoir à la pointe de Sulina qu'une maison de quarantaine et un phare. Le phare a été construit dans des proportions grandioses. Il est, au dire des marins, très-bien éclairé; mais la Russie en fait largement payer les frais. Elle impose à chaque navire de commerce un tribut de dix francs. Elle a même essayé de soumettre à cette contribution les bateaux à vapeur autrichiens. Mais ces bateaux ont fait valoir leur titre de bâtiments de guerre et se sont refusés à payer. La Russie, avec son habileté diplomatique, a cédé sur ce point pour l'emporter plus aisément sur d'autres. Sa quarantaine a été établie, ainsi qu'il était convenu, sur la rive gauche de Sulina; mais sur la rive droite il est arrivé successivement toute une colonie de marchands, d'ouvriers qui se sont construit le long du fleuve des habitations, et ont ouvert des magasins, des ateliers. Il y a là une église grecque, un petit bâtiment de guerre, un commandant, des officiers, des auberges, des cafés. Sulina n'est plus un simple établissement de quarantaine, c'est une bourgade régulière, bien bâtie, qui, dans quelques années, sera une vraie ville.

» Nous arrivions là avec *le Ferdinand*, le seul bateau de la compagnie autrichienne qui puisse franchir le canal de Sulina, car il ne tire que huit pieds trois quarts d'eau, juste la quantité rigoureuse. Lorsque la mer est agitée, il ne peut plus se hasarder dans l'embouchure de Sulina, car les vagues soulevées par les vents le livreraient à des secousses violentes dans lesquelles il s'exposerait à se briser sur les bas-fonds. Au moment où nous entrions dans la rade de Sulina, le vent était contraire, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Plus de cent navires de commerce étaient là arrêtés par le même accident. La plupart de ces navires ne peuvent en aucun temps, avec leur cargaison entière, entrer dans la mer Noire, car leur manœuvre est difficile, et ils tirent en général plus de neuf pieds d'eau. Ils sont donc obligés de louer des bateaux auxquels ils livrent une partie de leur chargement. Ces bateaux les suivent de l'autre côté de l'embouchure, et il faut reprendre en pleine mer les denrées qui leur ont été confiées. C'est un rude et dangereux travail, et souvent il arrive que le navire, surpris par un vent impétueux, est obligé de gagner le large et d'abandonner la cargaison dont il s'était allégé. Cet emploi des bateaux, ces frais de transbordement constituent un des revenus de la colonie russe de Sulina. En certains temps fâcheux, lorsqu'il y a un grand nombre de bâtiments arrêtés dans la rade, ces frais s'élèvent très-haut. Nous avons vu un capitaine de Galatz qui se rendait à Trieste et qui, pour ce seul transbordement, devait sacrifier tout le bénéfice qu'il attendait de son expédition. De plus, les périls auxquels ces transports partiels exposent les navires, augmentent considérablement les droits d'assurance. Et c'est là précisément ce que veut la Russie; elle veut paralyser le mouvement commercial de Braïla, de Galatz, forcer la Moldavie et la Valachie à se diriger sur Odessa.

» En vain les armateurs de Valachie et de Moldavie adressent à leur prince de perpétuelles réclamations au sujet des perfides manœuvres de la Russie. En vain les capitaines des bateaux à vapeur autrichiens supplient leur gouvernement d'agir avec énergie dans cette grave occurrence. La chancellerie de Vienne rédige lentement, méthodiquement, selon ses habitudes bureaucratiques, une note officielle, et la transmet avec toute sorte de politesses diplomatiques au gouvernement russe. La chancellerie de Pétersbourg annonce qu'elle va répondre à cette note. Des mois entiers s'écoulent dans cet échange de réclamations et de protestations, et, pendant ce temps, le passage de Sulina se rétrécit de plus en plus.

N° 208. Constantinople. — Rue de Mahommed. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

» Nous visitâmes de long en large toute la colonie de Sulina : il y a là de très-jolies maisons en bois fort bien alignées. Je n'ai pas vu en Valachie une petite ville d'une apparence plus agréable. Jusqu'à présent, elle a encore une physionomie pacifique et fort débonnaire; mais je ne doute pas que, sous un prétexte ou sous un autre, la Russie n'y établisse bientôt des fortifications, des batteries. Que le gouvernement turc s'avise alors de réclamer, les canons de bronze du czar lui apprendront la morale d'une des fables de La Fontaine :

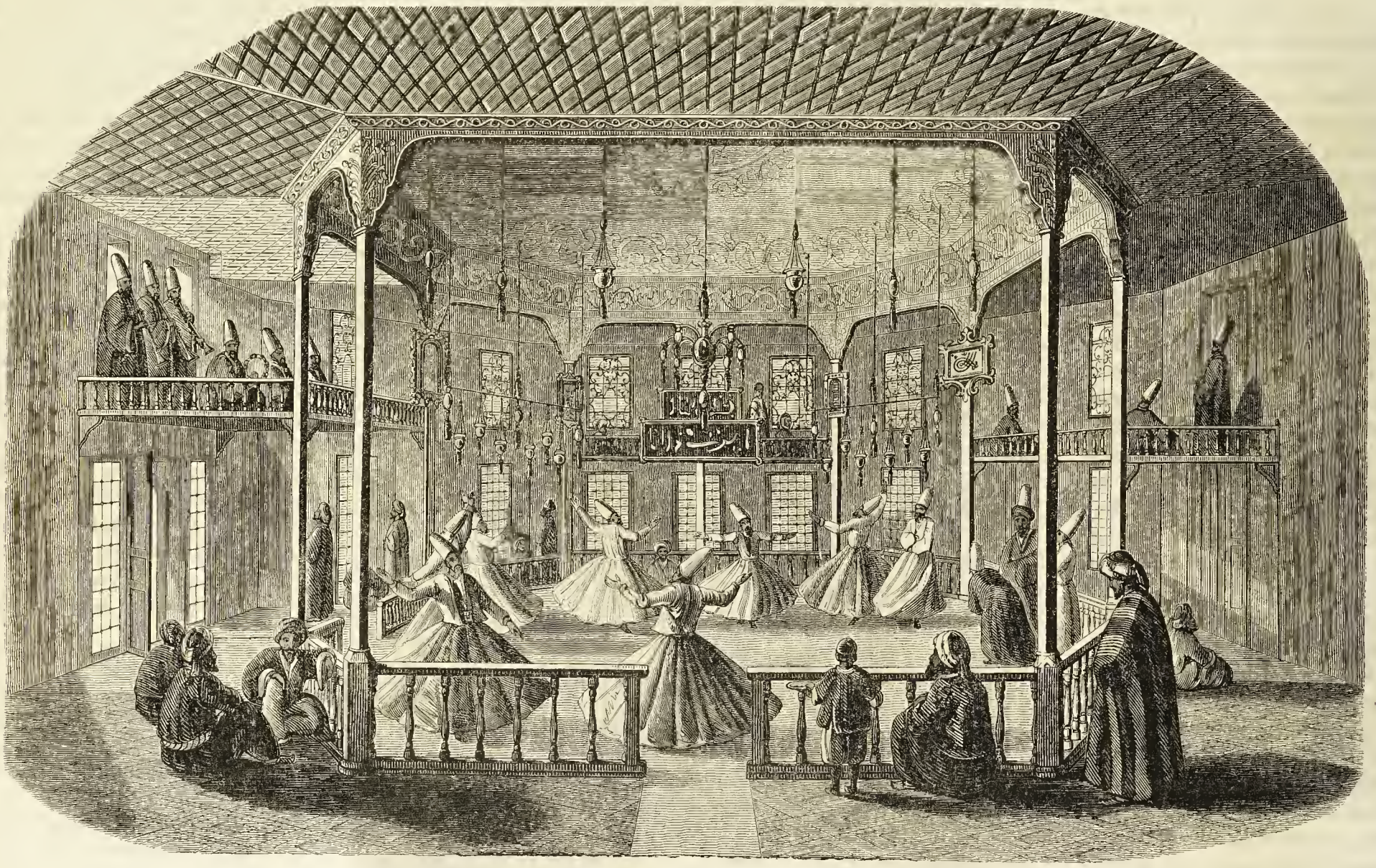
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

» Le commerce, lassé d'un tel état de choses, a formé deux projets pour échapper aux entraves de la Russie; le premier serait de déblayer le canal Saint-Georges et de lui donner plus de profondeur en resserrant son lit; le second, de reprendre la route que les bateaux à vapeur suivaient en 1840. Ils s'arrêtaient alors à Czernadova, et expédiaient par terre les passagers et les marchandises à Kustendgé. Il s'agirait, pour rendre ce projet plus facile, d'établir soit un canal, soit un chemin de fer de Czernadova à Kustendgé, et l'on aurait, en suivant cette voie, l'avantage de gagner deux jours de marche sur celle de Sulina; mais alors on ne passerait plus par Braïla ni par Galatz, et ce serait une perte considérable. D'un autre côté, ceux mêmes qui ont le plus grand intérêt à jouir d'une libre et facile communication avec la mer Noire, sont effrayés des dépenses qu'occasionnerait le déblaiement du canal Saint-Georges, ou des travaux à exécuter entre Czernadova et Kustendgé, et l'on continue à souffrir les cruels embarras de Sulina, et la Russie, qui trouve que le fatal passage est encore trop commode, continue à y jeter des pierres et du sable. »

De Galatz à Constantinople, le bateau à vapeur met environ cinquante heures, mais dix heures suffisent pour atteindre l'embouchure du Danube. Cette partie du voyage n'offre aucun intérêt. Tantôt le Danube coule

resserré entre des îles dont la solitude n'est troublée que par d'innombrables troupes de pélicans, tantôt il déploie au loin une énorme masse d'eau. Sur ses deux rives s'étendent des plaines marécageuses, séjour éternel des fièvres et des moustiques. Un assez grand nombre de navires se croisèrent avec notre paquebot; de distance en distance, des carènes échouées et des agrès flottants nous rappelèrent que le Danube, comme la mer, a ses tempêtes et ses écueils. Ce fut avec un vif sentiment de plaisir qu'après avoir franchi la barre nous entrâmes dans cette mer Noire, dont le nom sinistre s'accorde si bien avec les orages qui la bouleversent incessamment, car il nous semblait que, malgré la distance qui nous restait à parcourir, nous touchions déjà au terme de notre voyage. Heureusement elle était calme, et, nous éloignant au large, nous nous dirigeâmes en ligne droite sur Varna, où le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la rade, qui est vaste, dont une simple jetée ferait un port excellent, mais qui, dans son état actuel, ne présente point une sécurité complète aux bâtiments qui y stationnent.

Varna, l'ancienne Odessus, colonie de Milet, a environ 16,000 habitants. Avec ses fortifications nouvellement réparées et blanchies, ses flèches de minarets et ses toits rouges, elle a, vue de la mer, l'air d'une grande et belle ville. Rien de plus trompeur que cette apparence. A l'intérieur ce ne sont que rues étroites, tortueuses, tristes, impasses dégoûtantes, maisons à moitié ruinées. On ne se souvient guère qu'en 1444 Amurat II vainquit sous les murs de Varna Ladislas VI, roi de Pologne, mais nul n'a oublié la défense de cette ville en 1828. Peut-être eût-elle forcé alors l'armée russe qui l'assiégeait à battre en retraite, si la trahison de Youssouf-Pacha, commandant en second, ne l'eût obligée d'ouvrir ses portes. A voir ses fortifications, qui, au dire des hommes compétents, n'arrêteraient pas vingt-quatre heures un bon régiment d'artillerie, on a peine à comprendre comment elles ont fait perdre aux Russes tant d'hommes et tant de temps. Ce fut en partie sa résistance inattendue qui changea l'opinion de l'Europe à l'égard des Ottomans. Les Turcs devinrent un moment autant à la mode que les Hellènes. En outre, l'opiniâtreté des Russes fit naître des craintes, et l'on s'avisa de songer un peu tard que la destruction de la flotte ottomane à Navarin avait été une grande imprudence. Tout est du reste maintenu sévèrement à Varna sur le pied de guerre; les portes se ferment au coucher du soleil, et des soldats circulent dans les rues d'un air qui indique assez qu'ils sont les maîtres du pays. « Ce qui est pire que les soldats, dit un voyageur, c'est une douzaine de grands et vigoureux gaillards, mauvais garnements si jamais il en fut, que le pacha — car Varna est la résidence du pacha — a recrutés dans les prisons pour leur donner de plus faibles gages, et dont il s'est fait une espèce de garde servile. Ces hommes-là commettent impunément toutes sortes de brutalités. En dépit



N° 209. Danses des derwisches tourneurs, à Constantinople. D'après M. Ad. de Beaumont.

des dernières ordonnances du divan, le pacha, vieux et faible, et guidé par de mauvais conseils, continue à tondre de fort près l'inoffensif troupeau soumis à son autorité, en prenant à tâche seulement de ne pas le laisser crier trop haut. En Europe, il y a des gens qui croient bonnement à l'efficacité de ces ordonnances que le journal musulman de Constantinople enregistre avec d'enthousiastes commentaires, et la diplomatie s'applaudit d'avoir amené le divan à proclamer ces principes d'équité. Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur des provinces turques, on s'aperçoit que ces belles ordonnances n'ont encore apporté aucune amélioration réelle à l'inique et oppressive administration des pachas. Les hauts fonctionnaires s'en servent seulement pour effrayer les petits et se réserver le monopole des injustices, des exactions, et les pauvres rayas n'en sont, après tout, ni moins pillés, ni moins maltraités. »

Au delà de Varna, nous restâmes trop éloignés de la côte pour qu'il me fût possible de rien distinguer. Mais je n'avais pas de regrets, car je savais que cette rive de la mer Noire est peu intéressante. D'ailleurs nous approchions du Bosphore, et je ne pensais plus qu'au plaisir si impatiemment attendu dont j'allais enfin jouir. Quelques heures encore, et je contemplerais le plus beau paysage du monde entier. Avant le jour, j'étais sur le pont, les yeux tournés vers le point de l'horizon où se dirigeait notre navire. Mais, hélas! ma curiosité ne devait pas être satisfaite ce jour-là. Un de ces épais brouillards, si communs dans ces parages au printemps et à l'automne, s'étendit autour de nous au moment où nous arrivions à l'embouchure du Bosphore, et quand nous jetâmes l'ancre dans le port de Constantinople il ne s'était pas encore dissipé. Nous avions constamment navigué dans un nuage. M. de Valon, à son arrivée, avait été menacé de ce contre-temps, qui me faisait perdre le plus beau moment d'une longue traversée. Mais, plus heureux que moi, il vit tout à coup le soleil sortir resplendissant des flots, et le brouillard acquérir comme par enchantement une merveilleuse transparence. « Le rideau se déchira, dit-il, et de tous les côtés à la fois apparurent à mes yeux éblouis des forêts de minarets à pointes dorées, des milliers de coupoles enflammées par la lumière, des collines couvertes de maisons rouges entremêlées de verdure; deux suites immenses de palais bizarrement éclairés, de mosquées aux toits bleus; des bois de cyprès et de sycomores; des jardins en fleurs; un port sans fin, rempli à perte de vue de navires, de mâts et de pavillons; en un mot, toute cette ville enchantée que chacun croit connaître, et qui ressemble moins à une grande capitale qu'à une suite infinie de kiosques charmants élevés dans un parc sans bornes, qui a pour bassins des lacs, pour accidents de terrain des montagnes, pour massifs des forêts, pour ruisseaux des bras de mer, et pour batelets des escadres; parc incomparable, à la fois si grandiose et si élégant, qu'il semble avoir été dessiné par des fées et exécuté par des géants. En devenant plus ardents, les rayons du soleil convertissaient en une sorte de poussière d'or les vapeurs matinales; Constantinople semblait en feu, et ce panorama sans pareil flamboyait dans cette atmosphère éblouissante.

» Quelques écrivains ont comparé la vue de Constantinople à celle de Naples; c'est une dérision. Chacun peut se figurer la capitale italienne, tandis que la ville des sultans dépasse en merveilles tous les rêves de l'imagination. On a eu raison de le dire, si l'on n'avait qu'un coup d'œil à donner à la terre, c'est de là qu'il faudrait la contempler. J'avais entendu raconter qu'un voyageur, en doublant la pointe du Sérail, avait éprouvé un saisissement tel, qu'il avait déterminé chez lui un violent accès de fièvre. Cette histoire, dont j'avais ri plus d'une fois, me parut vraisemblable quand j'arrivai devant le château des Sept-Tours. »

CHAPITRE XX.

LE BOSPHORE.

Le *Bosphore de Thrace* ou *canal de Constantinople* est le détroit par lequel la mer de Marmara communique avec la mer Noire.

Le nom de Bosphore, autrefois *Bosporus*, vient, dit-on, du grec *bos* ou *vos*, *bœuf*, et *poros*, *trajet*, *trajet du bœuf*, parce que ce bras de mer est si étroit qu'un bœuf peut aisément le traverser à la nage. Quelques auteurs, au contraire, rapportent à *Io*, changée en génisse par Jupiter, le nom de Bosporus, disant que c'est au promontoire de *Scutari* qu'elle aborda. Sur ce même promontoire était aussi jadis le tombeau de *Bos*, femme du général athénien *Charès*, qui combattit Philippe de Macédoine; et, à en croire certains écrivains, il devrait son nom à ce tombeau. Quelle que soit la véritable étymologie de ce mot, le Bosphore dont je vais te parler avait reçu comme désignation spéciale le nom de *Bosphore de Thrace*, à cause du pays où il se trouve, afin de le distinguer du canal qui joint la mer Noire à la mer d'Azof, et qu'on nommait autrefois *Bosphore Cimmérien*, aujourd'hui détroit de *Caffa*. Il a environ 32 kilomètres de long sur une largeur qui varie de 70 à 270 mètres. Il sépare l'Europe de l'Asie, et prend le nom de Bosphore ou détroit de Constantinople dans sa première moitié, tandis que dans l'autre il est plus particulièrement appelé *canal de la mer Noire*. Une des chaînes des *Balkans* ou *mont Hémus* le borde du côté de l'Europe, et sur la rive d'Asie il est encaissé par les montagnes de la *Bithynie*, qui descendent jusqu'à la mer Noire.

« Pour comprendre le plan de ce canal, qui serpente comme un fleuve, se resserre et s'élargit tour à tour, il faut, dit M. Adalbert de Beaumont, qui l'a aussi remarquablement décrit que dessiné (*gr. n°* 198), atteindre la cime d'une des hautes collines dont il est dominé, et de là suivre son cours. Le point qui nous a semblé le plus central et le plus pittoresque en même temps est en Asie sur les hauteurs de *Kandilli*, au pied d'un kiosque du sultan. Nous avons pris de là le magnifique panorama qui se développe aux yeux charmés et dont notre esquisse présente une faible idée.

N° 210. Mosquée Ahmed, sur la grande place de l'Hippodrome, à Constantinople. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

La partie gauche de ce panorama, en regardant Constantinople, laisse voir au fond, jusqu'aux Dardanelles, la *mer de Marmara*, qu'on appelle aussi *mer Blanche*, par opposition à la mer Noire; puis les montagnes de l'*Olympe*, en Asie; la pointe du *Séraï* et toute la ville de *Stamboul*, dentelée par les dômes et les élégants minarets de ses mosquées. Un peu en avant tout les faubourgs de *Galata*, *Péra* et *Top-Khana*, et toute la rive d'Europe avec ses ports, ses villages et ses kiosques; puis, en face, de l'autre côté du détroit, la pointe de Scutari et la rive asiatique. On a donc ainsi, dans un seul regard, Stamboul, Galata et Scutari, les trois villes qui forment ce qu'on appelle *Constantinople*. La partie droite, prise du même point, mais en regardant la mer Noire, indique toutes les sinuosités du canal, ses bassins et ses défilés : le *Château d'Europe* d'abord, au delà *Thérapia* et *Buïuk-Déré*, où se trouvent les ambassades de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Russie; sur l'autre rive enfin le *Château* et les *Eaux douces* d'Asie, la vallée de *Sultanich* et celle d'*Unkiar-Iskélécy*, enfin la montagne du *Géant*, derrière laquelle commence la mer Noire. »

« Je viens de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer Noire... écrivait M. de Lamartine le 25 mai 1833. J'ai oublié pour jamais le golfe de Naples et tous ses enchantements; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création... Je veux esquisser pour moi quelques traits de cette nature enchantée. Je ne croyais pas que le ciel, la terre, la mer et l'homme pussent enfanter de concert d'aussi ravissants paysages. Le miroir transparent du ciel ou de la mer peut seul les voir et les réfléchir tout entiers : mon imagination les voit et les conserve ainsi; mais mon souvenir ne peut les garder et les peindre que par quelques détails successifs. Il faudrait des années à un peintre pour rendre une seule des rives du Bosphore. Le paysage change à chaque regard, et toujours il se renouvelle aussi beau en se variant. Que puis-je dire en quelques paroles? »

« Pour décrire le Bosphore, dit M. de Valon, on emprunterait en vain la palette du peintre, on épuiserait inutilement toutes les formules dont l'enthousiasme dispose, toutes les épithètes que la langue met au service de l'admiration; il y a des spectacles dont on ne peut rendre compte. Les lignes que le voyageur, placé devant de semblables scènes, jette à la hâte sur son journal, ne dépeignent rien; elles ne sont, pour ainsi parler, que des notes explicatives, des tableaux que garde son souvenir. Aussi n'essaierai-je pas une peinture, je voudrais seulement rendre compte de l'impression que fait éprouver ce merveilleux panorama, et laisser à l'imagination du lecteur le soin de le deviner en remontant ainsi de l'effet à la cause. Ce qui surgit en vous à la vue du Bosphore, ce n'est pas ce sentiment de respect et presque d'effroi qui pèse sur le

cœur quand on contemple l'Océan ou le chaos des Alpes, ou l'horizon sévère des déserts asiatiques, c'est bien plutôt ce ravissement dont on est comme inondé lorsque, par une fraîche matinée du printemps, le regard erre sur une vallée en fleurs, humide de rosée, pleine de parfums et de bruits d'amour. Sur les rives du Bosphore, la nature n'est pas imposante, elle sourit et vous charme. On est au milieu d'un Éden enchanté dont elle a disposé tous les plans avec amour, et dans lequel elle a versé en un jour de prodigalité tous les trésors de son écrin.

» Les coteaux montagneux, agrestes, accidentés, étincelants de verdure qui s'élèvent en amphithéâtre sur les deux rives et se reflètent dans le miroir immobile de ce beau lac bleu qu'on nomme le Bosphore, ont un peu le caractère de certaines collines suisses, s'il est permis, pour mieux se faire comprendre, de chercher ici un point de comparaison. Sur les bords, à droite et à gauche, s'étend à perte de vue une ligne de maisons roses pareilles à des pagodes, à demi cachées sous les buissons de rosiers et de jasmins qui en tapissent les murs, et de palais d'une architecture légère, d'une éclatante blancheur, sur le toit desquels pendent en grappes les branches des vieux sycomores. Plus haut s'étagent des bouquets d'arbustes au feuillage vernissé, au milieu desquels des kiosques charmants se détachent çà et là comme des rubis enchâssés dans l'émail. Au-dessus de ces parterres fleuris, et comme pour leur donner du relief, apparaissent, à demi perdues dans les lianes, de belles roches aux teintes grises. Des massifs de cyprès, dont les cimes, découpées en festons, semblent incrustées dans le ciel, courent sur les crêtes et entourent d'une bordure sévère ce riant paysage. Des ruisseaux serpentent comme des rubans argentés sous leurs sombres ombrages ou se précipitent en cascades bondissantes sur lesquelles se brisent en prisme les rayons du soleil. Les flancs des coteaux semblent avoir été ciselés « pour le plai- » sir des yeux. » Ici s'élève une colline abrupte, presque sauvage, et là se creuse une vallée verdoyante et paisible, où une jolie fontaine murmure à l'ombre d'un gigantesque platane.

» A mesure que l'on avance, ces tableaux charmants, pendus sur les deux rives, s'effacent tour à tour et sont remplacés par d'autres points de vue plus ravissants encore. A chaque coup de rame, le regard découvre une nouvelle oasis qu'avait jusqu'alors cachée un pli du terrain ; on va d'enchantement en enchantement, et ainsi toujours pendant cinq ou six lieues. Autour de vous, ce sont des volées de kaïks qui fendent les flots, des nuées d'alcyons qui les rasent. Des navires par centaines sont à l'ancre auprès des maisons ; d'autres arrivent à pleines voiles, courent des bordées et virent de bord au moment où leurs vergues s'engagent dans les arbres fleuris du rivage. Parfois passe une brise folle qui ride tout à coup les eaux, soulève les kaïks, balance les navires, fait frissonner les pavillons, agite la verdure et jette des flots d'écume sur les escaliers des maisons. Au-dessus de ce paysage si calme, où tout est joie, bonheur et sérénité, s'étend pour dernière merveille un grand ciel embrasé dont l'azur se fond dans les teintes chaudes de la lumière. Voilà ce Bosphore que tous les poëtes ont chanté et que les descriptions ne feront jamais connaître. Si magnifique que soit ce panorama, quand le soleil le revêt d'or et convertit en palais la moindre chaumière, il est une heure où il semble plus merveilleux encore ; c'est lorsque, par une de ces tièdes nuits de l'Orient, votre kaïk glisse silencieusement entre les deux rives silencieuses. On entrevoit vaguement dans l'ombre cette grande ville muette, ces maisons éternellement closes qui renferment tant de destinées inconnues, tant d'existences mystérieuses. Alors le voyageur, inspiré par ce calme, suit les rêves les plus fantastiques et enfante des romans sans fin. Parfois, devançant les jours et anticipant les jouissances de l'avenir, il reporte dans le souvenir le moment actuel et songe avec quel bonheur il se rappellera quelque soir ces beaux lieux qui l'entourent et ces heures de jeunesse qui s'écoulent. »

Maintenant que nous avons embrassé d'un regard l'ensemble de ce canal, qui sépare deux mondes et unit deux mers, et que nous connaissons son aspect général, prenons un de ces bateaux nommés *kaïks*, qui sillonnent en tout sens les flots dorés du Bosphore, et qu'on trouve aux échelles des faubourgs de la ville. On en compte, assure-t-on, 80,000 à Constantinople. Leur structure légère, leur forme svelte et allongée, leur proue acérée, leur carène tranchante comme une lame de couteau, et qui plonge à peine dans l'eau, prouvent que sur cette mer si belle les courants sont terribles, les vents trompeurs, la navigation dangereuse. Aussi est-ce un véritable travail que de s'installer dans ces kaïks : si, en y entrant, votre pied ne se pose pas juste au milieu, si votre corps se penche trop, si vos mouvements sont tant soit peu brusques, la nacelle se retourne avec la rapidité de l'éclair, et vous voilà sous l'eau, à la grande joie des assistants, qui reconnaissent là le nouvel arrivé. Dans ces mouvantes nacelles, il faut se coucher au fond et n'en plus bouger ; remuez-vous un bras ou une jambe, l'équilibre est dérangé, et vos rameurs vous font signe de reprendre la place que vous aviez prise d'abord. Qu'est-ce donc lorsque vous entrez quatre ou cinq dans le même kaïk ! Ces bateaux sont gracieux, mais peu commodes, à moins cependant d'en avoir un à soi à trois paires de rames et garni de coussins moelleux.

N° 211. Constantinople. — Bain de Soliman. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

En quittant l'échelle de Top-Khana, où s'embarquent les habitants du quartier franc, on suit, pour aller vers la mer Noire, la rive d'Europe ; les rapides le veulent ainsi. De l'autre côté du détroit, on aperçoit Scutari, en turc *Ouskoudar*, avec ses blanches mosquées et ses maisons roses. C'est l'ancienne *Chrysopolis*, la *ville d'or*, célèbre dans l'antiquité. Ce nom lui vient, dit-on, de ce qu'elle était le comptoir où les Perses recueillaient et déposaient l'or provenant des tributs de la Bithynie. Aujourd'hui, si elle a perdu l'or des Perses, elle n'en est pas moins toujours la ville d'or au soleil couchant qui l'enveloppe chaque soir de ses rayons brûlants. Mais nous voici déjà à *Dolma-Baghtché*, grâce à la vigueur de nos kaïdjis. Une charmante vallée s'enfonce entre les collines qui bordent ce petit golfe. Un palais du sultan, ruiné par l'incendie, et qui doit être maintenant réédifié, s'élevait là dans une admirable position. A l'extrémité, un kiosque garni de porcelaines de Perse, extérieurement et intérieurement, offre un échantillon bien rare aujourd'hui de ce luxe oriental si pur et si riche. Dans sa construction, on a voulu, dit-on, représenter les habitations guerrières des Turcomans. La tente du chef ou le pavillon du *khan* est au milieu et forme la grande salle ; les pavillons placés aux quatre coins sont destinés aux officiers.

Un peu au delà apparaît le *palais Blanc* de Sa Hautesse. Construit par *Mahmoud II*, père du sultan actuel, ce palais, de style italien, produit un joli effet avec ses escaliers et ses colonnades de marbre blanc, ses grilles dorées et ses jardins reflétés dans les eaux limpides qui baignent les marches des perrons. Cependant, dit M. de Beaumont, « il n'a pas le grandiose qu'exigent la capitale de l'empire, la beauté des lieux, le maître qui l'habite ; et avec les matériaux et les millions qui ont été employés à sa construction, il était aisé de faire un plus noble édifice. »

En passant devant ce séjour impérial, les kaïdjis avertissent les étrangers de fermer les parasols, de parler bas, de s'abstenir de cracher, de se moucher ou de montrer du doigt l'habitation, sous peine de coups de bâton. Telle est la consigne imposée par le respect : si le coupable est un *Franc*, ce sont les malheureux bateliers qui payent pour lui.

Bien des fois, en parcourant ces rivages fortuné j'ai vu sortir du palais de Bechik-Tasch le sultan et sa suite dans ses magnifiques barques, aussi élégantes de forme que riches d'étoffes, de sculptures et de dorures. Elles sont entièrement blanc et or. Le kiosque sous lequel s'asseoit le sultan est placé à l'arrière et couvert en velours rouge étoilé d'or. Quatre boules d'argent ciselé et un soleil d'or le surmontent ; il est entouré d'une balustrade d'argent et soutenu par quatre colonnettes d'un élégant travail. Des rideaux de velours rouge, doublés de satin bleu, retenus par des cordes d'or, drapent l'intérieur. Le sultan est assis sur son trône, ayant à ses pieds les grands dignitaires de l'État ; des soldats de la garde restent debout à l'en-

trée. Vingt-six rameurs, les plus forts et les plus beaux, à demi nus, sous des chemises de soie ouvertes et transparentes, font voler comme la flèche ces barques longues de près de cent pieds. Deux, entièrement pareilles, et quelquefois trois, se suivent chaque fois que le maître sort; puis viennent les kaïks à sept paires de rames des grands pachas. Aussitôt que de la rive on aperçoit le cortége, les batteries du Bosphore, des navires et de la ville, tonnent en même temps (*gr. n°* 217).

« Presque en face du palais Blanc se trouve le *palais Jaune, Beylerbey Séraï,* sur la rive d'Asie; des jardins en terrasse, avec de magnifiques ombrages, couvrent les collines environnantes. On passe ensuite devant *Orta-Keuï,* le plus populeux des villages du Bosphore Deux élégants palais, habités par les sultanes, s'avancent au-dessus du rivage; puis on arrive à *Kourou-Tchesmé,* dont l'anse est encombrée de navires de toute sorte allant et venant : les uns d'Odessa, de Tangarok, des bouches du Danube; la plupart chargés de blé, quelques-uns de fer; les autres, de Trébizonde, avec du cuivre et du beurre; d'autres enfin, de Géorgie et de Circassie, ayant à bord des esclaves blanches. Ce commerce, interrompu par les guerres du Caucase, a repris depuis quelques années, avec l'autorisation de l'empereur de Russie, sous la condition pour e propriétaire du navire de se déclarer sujet russe.

Le village d'*Arnaout-Keuï* (des Arnautes ou Albanais) fait le prolongement de Kourou-Tchesmé; c'est là que commence un des grands courants du Bosphore, si rapide que toutes les barques, petites ou grosses, par les bons ou mauvais vents, sont obligées de se faire remorquer. Des *kamals* ou portefaix, en grande quantité, les traînent à la corde pendant cinq cents mètres environ. On donne à cette rive dangereuse le nom de *Courant du Diable, Chéïtan-Akindici.*

Une fois le cap doublé, le détroit s'élargit comme un lac, et « ici commence, dit M. de Lamartine, une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du Grand Seigneur. Tous dorment sur la mer comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes; les maîtres sont assis sur des divans dans de vastes salles toutes brillantes d'or et de soie; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis, d'arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont en général assis sur les marches d'escaliers que baigne la mer; et les kaïks, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers prêts à recevoir et à emporter les maîtres de ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par des jardins ou des cours de l'appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d'un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes pour regarder la mer, et le bras blanc d'une femme qui entr'ouvre ou referme une persienne. Ces palais, ces maisons sont tout en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l'ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l'eau de la mer pénètre et se renouvelle, et où les kaïks sont à l'abri. Le Bosphore est si profond partout que nous passons assez près du bord pour respirer l'air embaumé des fleurs et reposer nos rameurs à l'ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près que nous, et souvent une vergue d'un brick ou d'un vaisseau s'engage dans les branches d'un arbre, dans les treillis d'une vigne ou même dans les persiennes d'une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuillage ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits corps avancés ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse qui descendent des arêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement une anse plus profonde et plus large se creuse entre deux collines séparées et fendues par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village (Bébek) s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines moresques, sa mosquée à coupoles d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs; sur la cime des collines, de grandes villas s'étendent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons. Au pied de ces villages est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les kaïks s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent un pont jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circule sur ces quais : c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au milieu des Osmanlis, qui fument accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes, ports ou villages à peu près toutes les cinq minutes sur la première moitié de la côte d'Europe, c'est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares, et le paysage prend un caractère plus agreste par l'élévation croissante des collines et la profondeur des forêts. »

N° 212. Constantinople. — Tombeau de la sultane validé. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

« Traversons le bassin, dit M. Adalbert de Beaumont, et allons nous asseoir un instant sous ces ombrages épais, sur cette prairie émaillée de fleurs, au pied de cette fontaine de marbre toute dorée et d'une si élégante architecture. Ce lieu béni, c'est *Gheuk-Sou, eau bleu de ciel,* que les Européens nomment *Eaux douces d'Asie* (*gr. n°* 218). C'est là que les femmes turques, grecques et arméniennes et les hommes de toute nation viennent se promener les jours de fête. Autour de la fontaine, à l'ombre des arbres et dans les prairies environnantes, les nattes et les tapis s'étendent, et là ce peuple voluptueux, accoudé sur des coussins, savoure en silence la fumée du *chibouque* ou du *narguilé,* écoutant la musique et buvant le scherbet glacé ou le moka brûlant. Plus loin, des tentes s'élèvent où de jeunes danseurs grecs charment les vieux Turcs; des musiciens arabes et arméniens s'installent sur l'herbe autour des chariots dorés des sultanes, et répètent, avec un succès toujours nouveau, à ces oreilles peu musicales leurs airs criards et monotones.

» Les femmes du sultan viennent parfois le vendredi avec leurs enfants faire le *kief* (le *far niente*) sous les ombrages des Eaux douces. Elles arrivent dans leurs *arabas* ou chariots dorés, traînées par des bœufs blancs empanachés (*gr. n°* 214), et restent là quelques heures à causer, à regarder la foule, à manger des fruits et des confitures. En me voyant dessiner, elles me faisaient signe d'approcher pour regarder mon travail, et, comme je ne répondais pas de suite à leur appel afin de me faire désirer davantage, elles envoyaient une esclave pour amener le *giaour* récalcitrant; alors elles étaient sans méfiance, et j'avais tout le temps, lorsque les eunuques leurs gardiens s'éloignaient, d'admirer leur beauté, l'éclat de cette peau transparente, la grandeur de leurs yeux noirs, la forme parfaite de leurs mains et les brillantes pierreries qui couvrent le petit bonnet rouge à flot bleu dont elles se coiffent. Tout cela, il est vrai, était entouré du yachemak, voile de mousseline sous lequel elles cachent à demi leurs traits; mais lorsqu'elles sont jeunes, jolies et grandes dames, la mousseline des Indes est si fine, les plis en sont si écartés que de près on les voit aussi bien que si elles n'avaient rien, et cette gaze légère, sous laquelle on

cherche, ajoute un attrait de plus à leurs charmes. Le *féredjé*, vaste peignoir de cachemire, dont elles recouvrent leur éblouissante toilette lorsqu'elles sortent du harem, s'entr'ouvrait parfois et me laissait voir ce délicieux costume, à côté duquel les plus brillantes parures de nos femmes sembleraient manquer de goût, d'éclat, de décence même, et aussi de cette forme simple et naturelle qui laisse deviner le corps, la souplesse des membres et de la taille. »

Nous sommes arrivés à l'endroit où le Bosphore s'encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ses doubles montagnes ; le canal, qui serpente, semble, à l'œil, fermé là tout à fait; ce n'est qu'à mesure qu'on avance, qu'on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l'Europe, puis s'élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buïuk-Déré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers revêtus d'arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortifications à demi ruinées, et s'élancent d'énormes tours blanches, crénelées, avec des ponts-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen âge. Ce sont les fameux Châteaux d'Europe et d'Asie d'où Mahomet II assiégea et menaça si longtemps Constantinople avant d'y pénétrer. Ils s'élèvent, comme deux fantômes blancs, du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l'accès de ces deux mers. Leurs tours et leurs tourelles, suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles ; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi ruinés ; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe ; les grandes ombres qu'ils jettent sur les eaux, en font un des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leur pied, et des turbans sculptés en marbre blanc sortent çà et là des touffes de feuillage baignées par le flot.

« Heureux les Turcs, s'écriait ici M. de Lamartine, ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées. S'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort; et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés dans ces voiries humaines d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs. »

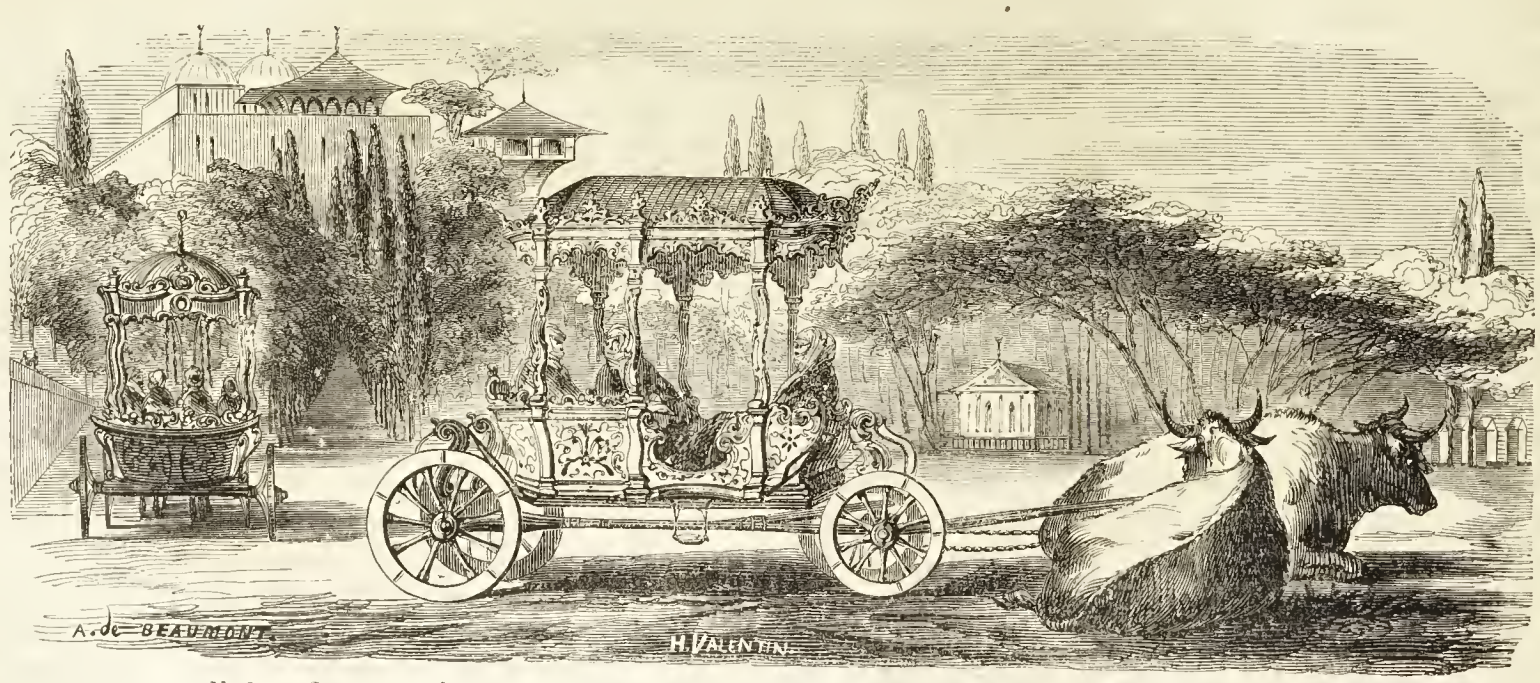
Les anciens prétendaient que d'Europe on entendait chanter les oiseaux de l'Asie, façon poétique sans doute d'exprimer par une image le peu de largeur du canal. Le moment où on en peut le mieux juger, c'est lorsque le vent du sud vient à souffler. Quelquefois, pendant l'été, le vent du nord règne trois mois de suite, et retient dans le port de Stamboul tous les navires en destination pour la mer Noire; dès qu'il cesse un jour et que le vent du sud se fait sentir, ils s'élancent comme une nuée de goëlands, les ailes étendues, et c'est un spectacle magique que cette immense flotte luttant de vitesse et s'encombrant dans ce passage étroit, comme fait la foule à la sortie d'une porte. Souvent la confusion est si grande et le vent si fort, qu'il arrive des abordages involontaires et de graves avaries. Ordinairement, ce sirocco est le signal d'un orage. La lutte entre les deux vents contraires amoncelle au-dessus du Bosphore d'immenses nuages arrivant les uns de la mer Blanche, les autres de la mer Noire ; ils restent là en présence, rangés en bataille, jusqu'à ce qu'une décharge électrique annonce le commencement du combat. J'ai été témoin d'un de ces terribles orages pendant lequel plus de deux cents bâtiments, grands et petits, arrachés de leurs ancres, entraînés par les courants, furent brisés contre les quais ou engloutis dans l'abîme. Le lendemain, je parcourus le Bosphore au milieu des débris de toute sorte qui couvraient ses flots troublés; on eût dit les suites d'un grand combat naval. Beaucoup de ces villas élégantes qui s'avancent au-dessus de la mer avaient été défoncées sous le choc des navires lancés par la tempête, et que l'on voyait encore avec leurs mâts, leurs cordages et la moitié de leur coque engagés dans les murailles, les plafonds, les divans et les tentures des salons ravagés.

N° 213. Constantinople. — La fontaine du Séraï.

Un peu plus loin, au-dessus d'Anatoli-Hissar, bouquet d'arbres magnifiques à l'extrémité duquel s'avance un kiosque en bois rouge de bien simple apparence, s'enfonce la gorge de *Kandligeh;* rien n'est plus beau que le bois touffu qui l'enveloppe. C'est là qu'on peut juger de la végétation luxuriante des forêts d'Asie. Vous tous qui aurez le bonheur de contempler ces merveilles, essayez d'entrer dans le kiosque de bois rouge, et vous y verrez une merveille de l'art persan : une coupole dorée chargée de branches de roses, sous laquelle une merveilleuse fontaine de marbre sculpté lance ses jets odorants; des fenêtres qui encadrent un incomparable paysage, des panneaux en marqueterie de nacre, d'argent et d'ébène, font de ce kiosque un lieu de délices. Il fut construit en 1720 par le pacha Hussein pour y recevoir Achmet III, qui lui avait annoncé sa visite. Grand amateur de tulipes, le sultan voulait admirer celles de son favori, qui pour cette solennité illumina son jardin en tulipes de cristal répétant exactement les couleurs de celles des parterres.

A mesure qu'on avance vers la mer Noire, les habitations deviennent plus rares, les montagnes plus nues, surtout du côté de l'Asie. De longues bandes d'oiseaux, qui filent au ras de l'eau, rapides comme l'éclair, vont et viennent sans cesse d'une mer à l'autre. Les Turcs prétendent que ce sont les âmes inquiètes des malheureuses victimes de la politique noyées dans le Bosphore.

Balta-Simani, port de la Hache, forme une anse profonde sur la côte de l'Europe; puis vient le délicieux golfe d'*Isténia*, autrefois *Lasthénès*. A l'entrée se dressent deux de ces machines à pêcher, nommées en turc *Baluk-Hana, maison aux poissons,* et en italien *Taliani*. C'est un assemblage de hautes perches entre-croisées, soutenant une cahute de planches, et qui se dressent du milieu de l'eau de la façon la plus pittoresque. On dirait de loin un de ces oiseaux à longues pattes qui se promènent dans les étangs. De toutes les manières de pêcher en usage sur le Bosphore, c'est la plus remarquable et la seule qui lui soit propre. Ce sont des *Bulgares* qui, chaque printemps, élèvent leur échafaudage dans les lieux connus pour le passage des poissons, lors de la migration qui a lieu aux renouvellements de saison. Ils forment une enceinte, avec des pieux enfoncés dans la mer, sur trois côtés auxquels s'attache un filet immense excessivement fin et tout en soie tordue. Ce filet, qui traîne au fond de l'eau, est relevé sur le quatrième côté, occupé par la pêcherie, à l'aide de cordes et de poulies qu'on attache à la cime des perches de cette *Baluk-Hana;* puis, du haut de la petite cabane, ces pêcheurs expérimentés guettent l'arrivée de quelque caravane. Ce sont les *rougets* si délicats, les *pélamides* qui viennent des *Palus-Méotides,* et une foule d'autres espèces aussi estimées qu'elles mé-



N° 214. Constantinople. — Arabas ou chariots du Séraï. Par M. Valentin, d'après M. Ad. de Beaumont.

ritent de l'être. Pour mieux distinguer jusqu'au fond de l'eau, ils jettent des cuillerées d'huile qui forment des ronds transparents comme des lentilles de verre; puis, dès qu'ils aperçoivent le bataillon noir qui s'avance, ils tirent les cordes, et le filet, enlevé de l'eau par tous ses côtés, leur permet de saisir à la main les nombreuses victimes de leur ruse, qu'on voit souvent sauter par milliers. C'est un spectacle fort amusant à contempler et non moins émouvant pour les simples curieux que pour les acteurs intéressés au dénoûment.

Au delà d'Isténia, s'ouvre le joli vallon de *Kalender*, puis *Thérapia*, résidence d'été de l'ambassadeur de France, donnée à Louis XVI par l'infortuné Sélim. Ensuite on entre dans le golfe de *Buïuk-Déré*, bourg considérable habité par la plupart des ambassadeurs. Une vaste prairie qui conduit aux aqueducs et à la forêt de *Belgrade* s'avance jusqu'au bord de l'anse profonde de Buïuk-Déré. A l'entrée, un platane gigantesque, formé de onze jets partis de la même souche, étale au loin ses branches magnifiques. Dans le tronc ouvert de l'un de ces arbres, un homme peut facilement entrer à cheval et s'y tenir à couvert. C'est le platane sous lequel Godefroy de Bouillon avait, dit-on, dressé ses tentes.

En face, sur la rive d'Asie, s'élève la montagne du Géant, *Voucha-Daghi*, haute de six cents pieds. De son sommet, on découvre les deux mers. A son pied commence la vallée du *Grand-Seigneur, Unkiar-Iskéléci*, où fut signé, en 1830, le traité entre les Turcs et les Russes, traité qui accordait à ces derniers la libre entrée du Bosphore, fermé aux vaisseaux des autres nations.

En quittant le bassin de Buïuk-Déré, on entre dans la portion du détroit nommée *canal de la mer Noire*, jadis protégée par deux forteresses construites du temps des Génois. Le château d'Europe est détruit, mais celui d'Asie existe encore en assez bon état. Après *Buïuk-Liman*, l'ancien port des Éphésiens, on trouve le lieu où le roi Phinée tenait sa cour. Mais voici la mer Noire, *Cara Deniz*, comme la nomment les Turcs. Le cap *Fanaraki* se présente en face, et vers la droite se dressent des roches sombres portant le nom de *Cyanées*. Sur cet écueil, qui gêne l'entrée du Bosphore, on remarque une espèce d'autel votif en marbre blanc, à peine reconnaissable à la guirlande de laurier et aux quatre têtes de taureaux qui le soutiennent.

« La côte d'Asie, écrivait M. de Lamartine au retour de cette promenade, ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout fait! Il n'y a plus là ni Buïuk-Déré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ni ville d'Arméniens ou de Francs; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, de petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte; une variété de formes et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même pas inventer; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte, et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit; quelques voiles blanches de pêcheurs, qui se traînent dans des anses profondes, et qu'on voit glisser d'un platane à l'autre, comme une toile sèche que les laveuses replient; d'innombrables volées d'oiseaux blancs qui s'essuient sur le bord des prés; des aigles qui planent du haut des montagnes sur la mer; les criques les plus mystérieuses, entièrement fermées de rochers et de troncs d'arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés de nuages de feuilles, se courbent sur les flots, et forment sur la mer des berceaux où les kaïks s'enfoncent. Un ou deux villages cachés dans l'ombre de ces criques, avec leurs jardins jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs groupes d'arbres au pied des rochers, avec leurs barques bercées par la douce vague à leur porte, leurs nuées de colombes sur leur toit, leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs vieillards assis sous le platane au pied du minaret; des laboureurs qui rentrent des champs dans leurs kaïks; d'autres qui remplissent leurs barques de fagots verts, de myrte ou de bruyère en fleurs, pour les sécher et les brûler l'hiver. Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante, qui débordent et trempent dans l'eau, on n'aperçoit ni la barque ni le rameur, et l'on croit voir un morceau de la rive, détaché de terre par le courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses feuillages verts et ses fleurs encore parfumées. »

N° 215. Constantinople. — Murailles du Séraï.

CHAPITRE XXI.

PÉRA.

Le port de Constantinople (*gr. n° 204*) s'appelle la *Corne-d'Or*. D'où lui vient ce nom, que les anciens lui ont donné à une époque très-reculée? On ne le sait pas d'une manière positive. A en croire Gibbon, qui s'appuie sur l'autorité de Strabon, il a été nommé ainsi parce qu'il fait une courbe semblable à la corne d'un cerf et d'un bœuf, et parce qu'il y arrive journellement des navires chargés des productions les plus précieuses de toutes les contrées de l'univers. D'autres écrivains ont proposé et soutenu d'autres étymologies. Quelle que soit l'origine de son nom, c'est le plus beau et le plus commode de tous les ports des cinq parties du monde. Formé par les eaux du Bosphore, il s'étend entre deux promontoires sur une longueur d'environ cinq milles jusqu'à l'embouchure de la rivière Lycus, dont il reçoit les eaux à son extrémité. Large d'un mille environ à son ouverture, il se rétrécit à mesure qu'il s'avance dans l'intérieur des terres. Plus de 1,200 navires peuvent y tenir à l'aise, et il est assez profond pour porter, même le long de ses bords, les plus gros bâtiments de guerre.

Constantinople ou plutôt Stamboul occupe sur la rive occidentale de la Corne-d'Or un promontoire triangulaire qui formait seul, autrefois, la capitale de l'empire d'Orient. Du côté de ce triangle où la mer ne la défend pas, l'ancienne Byzance était entièrement entourée de murs bâtis par Constantin et réparés par Théodose et ses successeurs. Ces murailles, où tant d'assauts échouèrent, et derrière lesquelles le misérable empire grec se crut si longtemps impérissable, existent toujours, et, après le Parthénon et Balbek, passent pour les plus majestueuses ruines qui attestent la place d'un empire. « Ce sont, dit M. de Lamartine, des terrasses de pierre, de cinquante à soixante pieds d'élévation, et quelquefois de quinze à vingt pieds de large, revêtues de pierre de taille, d'une belle couleur gris-blanc; souvent même entièrement blanches, et comme sortant du ciseau de l'ouvrier. On en est séparé par d'anciens fossés comblés de débris et de terre végétale luxuriante, où les arbres et les plantes pariétaires ont pris racine depuis des siècles, et forment un impénétrable glacis. C'est une forêt vierge de trente ou quarante pas de large, remplie de nids d'oiseaux et peuplée de reptiles. Quelquefois cette forêt cache entièrement les flancs des murs et des tours carrées dont elle est flanquée, ou

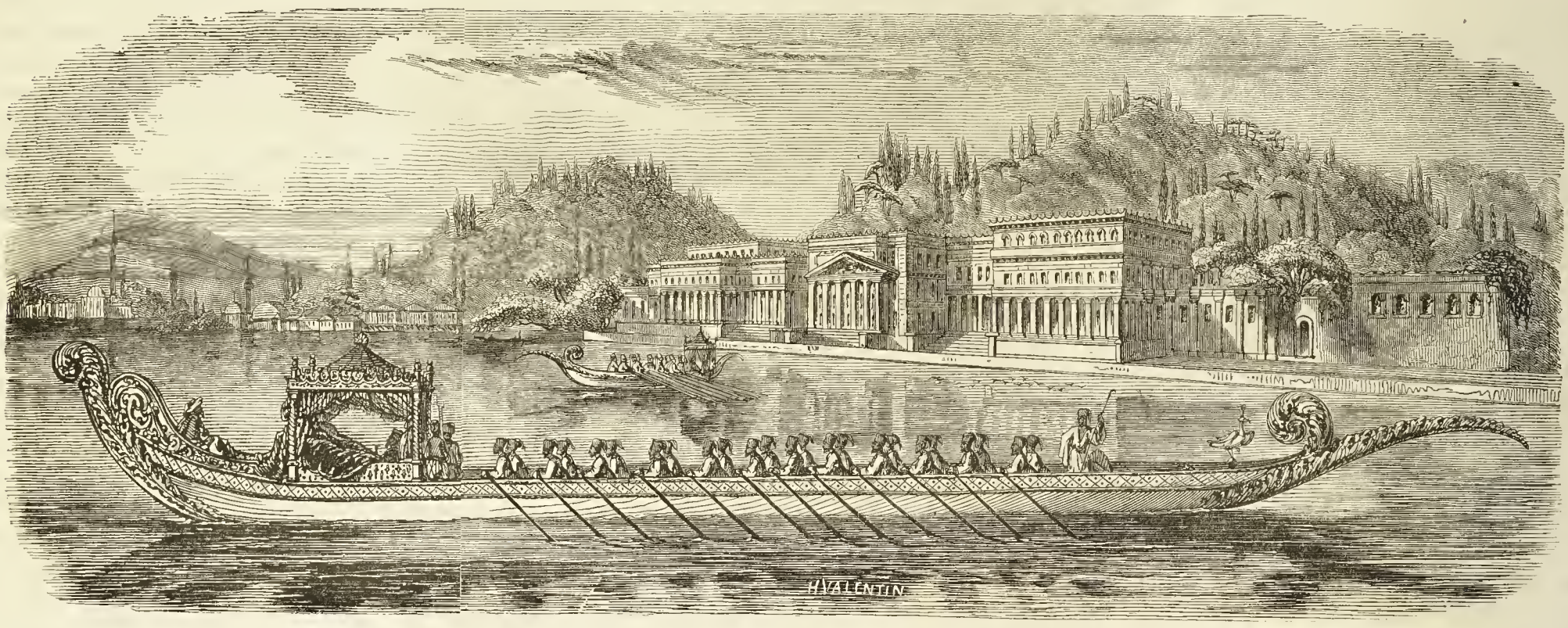
N° 216. Constantinople. — Bah-us-Selam (Porte des Salutations). D'après M. Ad. de Beaumont.

n'en laisse apercevoir que les créneaux élevés. Souvent la muraille reparaît dans toute sa hauteur, et réverbère, avec un éclat doré, les rayons du soleil. Elle est échancrée du haut par des brèches de toutes les formes, d'où la verdure descend comme dans des ravines de montagnes, et vient se confondre avec celle des fossés. Presque partout, son sommet est couronné de végétation qui déborde et forme un bourrelet de plantes, des chapiteaux et des volutes de lianes et de lierres. Çà et là, du sein des tours comblées par les pierres et la poussière, s'élance un platane ou un cyprès qui entrelace ses racines à travers les fentes de ce piédestal. Le poids des branches et des feuilles, et les coups de vent dont ces arbres aériens sont sans cesse battus, font incliner leurs troncs vers le midi, et ils pendent comme des arbres déracinés avec leurs vastes branchages chargés de nids d'une multitude d'oiseaux. Tous les trois ou quatre cents pas on rencontre une des tours accouplées, d'une magnifique construction, avec les énormes voûtes d'une porte ou d'un arc antique entre ces tours. La plupart de ces portes sont murées aujourd'hui, et la végétation, qui a tout envahi, murs, portes, créneaux, tourelles, forme dans ces endroits les plus bizarres et les plus beaux accouplements avec les ruines et les œuvres de l'homme. Il y a des pans de lierre qui descendent du sommet des tours, comme des plis d'immenses manteaux; il y a des lianes formant des ponts de verdure de cinquante pieds d'arche d'une brèche à l'autre; il y a des parterres de giroflées, semés sur des murs perpendiculaires, que le vent balance sans cesse comme des vagues de fleurs; des milliers d'arbustes forment des créneaux dentelés de feuillages et de couleurs diverses. Il sort de tout cela des nuées d'oiseaux, quand on jette une pierre contre les flancs des murs tapissés, ou dans les abîmes des fourrés qu'on a à ses pieds. »

C'est dans l'enceinte formée par ces murailles que se trouvent toutes les mosquées, les khans, les bains, les bazars, le seraï, les principales ruines de l'antiquité, les établissements publics, la ville turque en un mot. Nous y pénétrerons tout à l'heure pour la visiter en détail. Quant à présent, allons débarquer à Galata, sur la rive orientale de la Corne-d'Or, en face de la douane, où vont d'ordinaire jeter l'ancre les bateaux à vapeur qui arrivent à Constantinople.

Galata est le plus grand et le plus important des faubourgs de Constantinople. Un vaste cimetière le sépare à l'ouest de *Cassim-Pacha*, à l'est il se relie à *Top-Khana*, au nord il est dominé par *Péra*. Ce sont les quartiers où les Francs ont le droit de résider.

En débarquant sur le quai de Galata on éprouve un singulier désappointement. Tout paraît changé; le panorama enchanté qu'on contemplait avec tant de ravissement sur le pont du bateau a disparu; on se trouve dans un petit carrefour immonde, à l'entrée d'un labyrinthe de ruelles humides, obscures et boueuses. Les maisons qui vous entourent, faites de mauvaises planches disjointes, ont un aspect misérable; le temps et la pluie ont délayé en des nuances sales et sans nom leur couleur rouge primitive. Un de ces minarets qui de loin m'avaient paru si sveltes, si élégants, se dressait auprès de moi; c'était une colonnette sans grâce dont le crépis de plâtre crevassé se détachait par plaques et tombait par lambeaux. Les promeneurs turcs, qu'à une certaine distance j'avais pris pour d'opulents Osmanlis, étaient des misérables coiffés de loques et vêtus de guenilles. Derrière les portefaix qui encombraient le débarcadère, des bouchers éventraient en pleine rue des moutons; le pavé était couvert d'une boue sanglante et d'entrailles encore chaudes autour desquelles une cinquantaine de chiens hideux, au poil fauve, aux oreilles droites, se roulaient en hurlant. Une



N° 217. Le Bosphore. — La barque du sultan. Par M. Valentin. D'après M. A. de Beaumont.

odeur fétide sortait de ces couloirs humides, où jamais l'air ni la lumière ne pénètrent, où croupissent des ordures de tout genre, où jamais le balai n'a passé, où, pour tout dire, l'on marche à chaque pas sur des rats et des chiens morts. Tel est sans exagération l'aspect de la plupart des rues de Constantinople et en particulier des échelles de Galata. Comme le fait observer fort justement M. du Valon, ce contraste entre la misère de ce qui vous entoure et l'incomparable beauté des plans éloignés, n'a pas été assez remarqué par les voyageurs qui ont cherché à décrire Constantinople. Avec raison peut-être, ajoute-t-il, ils n'ont pas voulu refroidir l'enthousiasme de leurs lecteurs en salissant de ces hideux détails *leurs descriptions d'or et d'argent plaquées*.

Sans pouvoir me rendre compte de ce changement à vue, je suivis les porteurs de bagages dans une de ces ruelles montueuses mal pavées et si étroites que trois hommes y peuvent à peine marcher de front. Au costume près, ces rues présentent pour ainsi dire le même aspect que les environs des marchés de nos villes : des échoppes de bois où l'on fait frire des pâtisseries ou des viandes pour le peuple; des boutiques de barbiers, de vendeurs de tabac, de marchands de légumes et de fruits; une foule pressée et active; des chiens qui aboient; seulement tous les costumes et toutes les langues de l'Orient s'y heurtent à l'œil et à l'oreille. En gravissant la pente escarpée qui conduit de Galata à Péra, j'examinais avec curiosité les maisons turques, qui me semblaient pauvres et abandonnées; leurs fenêtres grillées ne laissent rien voir. De l'intérieur, de temps en temps la verte flèche d'un cyprès sort d'une enceinte de murailles grises et ruinées, et s'élance immobile dans un ciel transparent. Des colombes blanches et bleues sont éparses sur les toits des maisons et remplissent les rues silencieuses de leurs mélancoliques roucoulements. Après maints détours dans des passages inextricables, nos guides s'arrêtèrent auprès d'un terrain incliné, dépourvu de maisons, planté de cyprès et entouré d'un mur à hauteur d'appui : nous étions arrivés au petit champ des Morts, devant un des meilleurs hôtels de Constantinople, où moyennant 12 francs par jour on a une jolie chambre bien tapissée, une table bien servie, un bon lit garni d'un moustiquaire.

Péra est élevé de 110 mètres au-dessus du niveau du Bosphore; on y respire un air pur — qui n'empêche pas la peste d'y faire de grands ravages, — et on y découvre une vue admirable; seulement il faut monter au sommet de ses toits pour jouir du magnifique coup d'œil dont la nature et l'homme l'ont environné. Mais en soi Péra n'a ni caractère, ni originalité, ni beauté. On donne une origine très-simple à son nom. Quand des personnes qui venaient de Constantinople avaient affaire dans ce quartier et s'informaient, à Galata, de la direction qu'ils devaient suivre pour s'y rendre, on leur répondait : *Péra*, plus haut. M. Brayer, l'auteur de *Neuf années à Constantinople*, prétend, au contraire, «que le nom de Péra, mot grec signifiant en face, de l'autre côté ou vis-à-vis, a été donné à ce quartier à cause de sa situation, qui est en face ou vis-à-vis de la ville proprement dite et de l'autre côté du port. »

Péra n'avait été pendant longtemps qu'un chétif hameau, lorsqu'en 1535, à la suite d'un traité de commerce et d'amitié conclu entre François Ier et le sultan Soliman, ce dernier le désigna pour être la résidence de l'ambassade de France et des Francs qui s'y établirent sous sa protection. Depuis cette époque il s'est constamment agrandi. Sa population s'élève actuellement à environ 3,000 habitants de toutes les nations de l'Europe. On y parle toutes les langues; cependant, le français et l'italien dominent. Il était devenu la résidence de tous les ambassadeurs, ministres et consuls étrangers. Mais l'incendie du 2 août 1831 détruisit leurs palais avec 20,000 maisons. Pendant plusieurs années, les représentants des puissances étrangères habitèrent des villas situées sur le Bos-

phore. Ils commencent à revenir à Péra, où les beaux hôtels qu'ils y ont fait reconstruire forment un désagréable contraste avec les horribles masures qui les entourent. « Celui d'Angleterre, dit M. X. Marmier, est d'une physionomie sévère et voilée comme la politique dont il renferme les exigeantes et astucieuses combinaisons. Celui de France, nouvellement construit, est une jolie maison de plaisance, qui, avec sa légère galerie ouverte en vue du Bosphore, semble n'avoir d'autre souci que d'aspirer gaiement les douces brises de la mer et le parfum des orangers. Celui de Russie, posé sur d'épaisses murailles, s'étale orgueilleusement sur une large crête, domine de la hauteur de ses chapiteaux tous ses voisins, et de loin apparaît aux regards comme le maître du pays. Les Grecs disent qu'il a été bâti par le tzar lui-même, et s'attendent bien à l'y voir trôner un jour. La construction grandiose de cet édifice doit aisément entretenir cette idée dans leur esprit. C'est une citadelle de guerre ; c'est un palais d'empereur. »

C'est à peine si à Péra on s'aperçoit que l'on est sous la domination turque. L'autorité du divan y est balancée, et, dans plusieurs cas, annulée par les prérogatives concédées aux Européens et à leurs ministres; en vertu des traités avec la Sublime-Porte les habitations des premiers et les palais des seconds sont tenus inviolables pour l'autorité turque. Une judicieuse unanimité, et peut-être la seule que l'on remarque dans cette agglomération de nations diverses, se révèle toutes les fois que les immunités des Francs pourraient être compromises.

« A Péra, la vie sociale, ajoute M. d'Aubignosc, se rapproche en mille points des habitudes de la chrétienté; les nuances ne se manifestent que dans les usages particuliers à chaque peuple. Du reste, quoique formant une dépendance d'une grande capitale, le faubourg de Péra offre cependant le tableau des allures et des inconvénients des petites villes. Les habitants vivent entre eux, et, pour ainsi dire, les uns sur les autres, tant les limites de leur quartier sont restreintes. On s'y épie, on s'occupe beaucoup de ses voisins, on se critique ; les caquetages engendrent des discordes et souvent des haines de familles. Les Européens, venus en Turquie pour y faire une fortune, soupirent après l'instant où le succès, ayant couronné leurs efforts, leur permettra de regagner le sol natal. Tous se plaignent et font porter leurs griefs sur les hommes avec lesquels ils sont contraints de vivre. »

Aucun écrivain n'a décrit et ne décrira mieux que M. de Lamartine le panorama que l'on découvre du haut des terrasses de Péra :

« Les collines de Galata, de Péra et trois ou quatre autres collines glissant de mes pieds à la mer, couvertes de villes de différentes couleurs ; les unes ont leurs maisons peintes en rouge de sang, les autres en noir avec une foule de coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres teintes ; entre chaque coupole s'élancent des groupes de verdure formés par les platanes, les figuiers, les cyprès des petits jardins attenant à chaque maison. De grands espaces vides, entre les maisons, sont des champs cultivés et des jardins où l'on aperçoit des femmes turques, couvertes de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfants et leurs esclaves à l'ombre des arbres ; des nuées de tourterelles et de pigeons blancs nagent dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de ces toits, et se détachent, comme des fleurs blanches balancées par le vent, du bleu de la mer qui fait le fond de l'horizon. — On distingue les rues qui serpentent en descendant vers la mer comme des ravines, et, plus bas, le mouvement de la population dans les bazars, qu'enveloppe un voile de fumée légère et transparente ; ces villes ou ces quar-

N° 218. Le Bosphore. — Les Eaux-Douces d'Asie. Par M. Valentin, d'après M. Ad. de Beaumont.

tiers de ville sont séparés les uns des autres par des promontoires de verdure couronnés de palais de bois peints et de kiosques de toutes les nuances, ou par des gorges profondes où le regard se perd entre les racines des coteaux, et d'où l'on voit s'élever seulement les têtes des cyprès et les flèches aiguës et brillantes des minarets ; arrivé à la mer, l'œil s'égare sur sa surface bleue au milieu d'un dédale de bâtiments à l'ancre ou à la voile ; les kaïks, comme des oiseaux d'eau qui nagent tantôt en groupe, tantôt isolément, sur le canal, se croisent en tout sens, allant de l'Europe à l'Asie, ou de Péra à la pointe du sérail. Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles, débouchent du Bosphore, saluent le sérail de leurs bordées, dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises, puis en sortent resplendissants de la blancheur de leur toile, et doublent, en paraissant les toucher, les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du Grand-Seigneur, pour entrer dans la mer de Marmara. D'autres bâtiments de guerre, c'est la flotte entière du sultan, sont mouillés au nombre de trente ou quarante à l'entrée du Bosphore ; leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre ; on n'en aperçoit en entier que cinq ou six ; la colline et les arbres cachent une partie des autres, dont les flancs élevés, les mâts et les vergues, qui semblent entrelacés avec les cyprès, forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore. Là, les montagnes de la côte opposée ou de la rive d'Asie forment le fond du tableau : elles s'élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d'Europe ; des forêts épaisses les couronnent et glissent dans les gorges qui les échancrent ; leurs croupes, cultivées en jardins, portent des kiosques solitaires, des galeries, des villages, de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres ; leurs anses sont pleines de bâtiments mouillés, de kaïks à rames, de petites barques à voiles. La grande ville de Scutari s'étend à leurs pieds sur une large marge, dominée par leurs cimes ombragées, et enceinte de sa noire forêt de cyprès. Une file non interrompue de kaïks et de barques chargées de soldats asiatiques, de chevaux ou de Grecs cultivateurs apportant leurs légumes à Constantinople, règne entre Scutari et Galata, et s'ouvre sans cesse pour donner passage à une autre file de grands navires qui débouchent de la mer de Marmara.

» En revenant à la côte d'Europe, mais de l'autre côté du canal de la Corne d'Or, le premier objet que l'œil rencontre après avoir franchi le bassin bleu du canal, c'est la pointe du sérail : c'est le site le plus majestueux, le plus varié, le plus magnifique et le plus sauvage à la fois que le regard d'un peintre puisse chercher. La pointe du sérail s'avance comme un promontoire ou comme un cap aplati entre ces trois mers, en face de l'Asie ; ce promontoire, à partir de la porte du sérail, sur la mer de Marmara, en finissant au grand kiosque du sultan, vis-à-vis l'échelle de Péra, peut avoir trois quarts de lieue de circonférence ; — c'est un triangle dont la base est le palais ou le sérail lui-même, dont la pointe plonge dans la mer, dont le côté le plus étendu donne sur le port intérieur ou canal de Constantinople ; du point où je suis, on le domine en entier ; c'est une forêt d'arbres gigantesques dont les troncs sortent, comme des colonnes, des murs et des terrasses de l'enceinte, et étendent leurs rameaux sur les kiosques, sur les batteries et les vaisseaux de la mer ; ces forêts, d'un vert sombre et vernissé, sont entrecoupées de pelouses vertes, de parterres, de fleurs, de balustrades, de gradins de marbre, de coupoles d'or ou de plomb, de minarets aussi minces que des mâts de vaisseaux, et des larges dômes des palais, des mosquées et des kiosques qui entourent ces jardins ; vue à peu près semblable à celle qu'offrent les terrasses, les pentes et le palais de Saint-Cloud, quand on les regarde des bords opposés de la Seine ou des collines de Meudon ; mais ces sites champêtres sont entourés de trois côtés par la mer et dominés du quatrième côté par les coupoles des nom-

breuses mosquées et par un océan de maisons et de rues qui forment la véritable Constantinople ou la ville de Stamboul. La mosquée de Sainte-Sophie, le Saint-Pierre de la Rome de l'Orient, élève son dôme massif et gigantesque au-dessus et tout près des murs d'enceinte du sérail ; Sainte-Sophie est une colline informe de pierres accumulées et surmontées d'un dôme qui brille au soleil comme une mer de plomb ; plus loin, les mosquées plus modernes d'Achmet, de Bajazet, de Soliman, de Sultanié, s'élancent dans le ciel avec leurs minarets entrecoupées de galeries moresques ; des cyprès aussi gros que le fût des minarets les accompagnent et contrastent partout, par leur noir feuillage, avec l'éclat resplendissant des édifices ; au sommet de la colline aplatie de Stamboul, on aperçoit parmi les murs des maisons et les tiges des minarets une ou deux colonnes antiques noircies par les incendies et bronzées par le temps ; ce sont quelques débris de l'antique Byzance, debout sur la place de l'Hippodrome ou de l'Atmeïdan ; là aussi s'étendent les vastes lignes de plusieurs palais du sultan ou de ses vizirs ; le Divan, avec sa porte qui a donné le nom à l'empire, est dans ce groupe d'édifices ; plus haut, et se détachant à cru sur l'horizon azuré du ciel, une splendide mosquée couronne la colline et regarde les deux mers ; sa coupole d'or, frappée des rayons du soleil, semble réverbérer l'incendie, et la transparence de son dôme et de ses murailles, surmontées de galeries aériennes, lui donne l'apparence d'un monument d'argent ou de porcelaine bleuâtre L'horizon de ce côté finit là, et l'œil redescend sur deux autres larges collines couvertes sans interruption de mosquées, de palais, de maisons peintes, jusqu'au fond du port, où la mer diminue insensiblement de largeur et se perd à l'œil sous les arbres dans le vallon arcadien des eaux douces d'Europe. Si le regard remonte le canal, il flotte sur des mâts groupés au bord de l'échelle des Morts de l'arsenal, et sous les forêts de cyprès qui couvrent les flancs de Constantinople ; il voit la tour de Galata, bâtie par les Génois, sortir, comme le mât d'un navire, d'un océan de toits de maisons, et blanchir entre Galata et Péra, semblable à une borne colossale entre deux villes, et il revient se reposer enfin sur le tranquille bassin du Bosphore, incertain entre l'Europe et l'Asie. Voilà le matériel du tableau ; mais si vous ajoutez à ces principaux traits dont il se compose le cadre immense qui l'enveloppe et le fait ressortir du ciel et de la mer, les lignes noires des montagnes d'Asie, les horizons bas et vaporeux du golfe de Nicomédie, les crêtes des montagnes de l'Olympe de Brousse qui apparaissent derrière le sérail, au delà de la mer de Marmara, et qui étendent leurs vastes neiges comme des nuées blanches dans le firmament ; si vous joignez à ce majestueux ensemble la grâce et la couleur infinie de ces innombrables détails ; si vous vous figurez par la pensée les effets variés du ciel, du vent, des heures du jour sur la mer et sur la ville ; si vous voyez les flottes de vaisseaux marchands se détacher, comme des voiles d'oiseaux de mer, de la pointe des forêts noires du sérail, prendre le milieu du canal, et s'enfoncer lentement dans le Bosphore en formant des groupes toujours nouveaux ; si les rayons du soleil couchant viennent à raser les cimes des arbres et des minarets, et à enflammer, comme des réverbérations d'incendie, les murs rouges de Scutari et de Stamboul ; si le vent qui fraîchit ou qui tombe aplatit la mer de Marmara comme un lac de plomb fondu, ou, ridant légèrement les eaux du Bosphore, semble étendre sur elle les mailles resplendissantes d'un vaste filet d'argent ; si la fumée des bateaux à vapeur s'élève et tournoie au milieu des grandes voiles frissonnantes des vaisseaux ou des frégates du sultan ; si le canon de la prière retentit, en échos prolongés, du pont des bâtiments de la flotte jusque sous les cyprès du champ des Morts ; si les innombrables bruits des sept villes et des milliers de bâtiments s'élèvent par bouffées de la ville et de la mer, et vous arrivent, portés par la brise, jusque sur la colonne d'où vous planez ; si vous pensez que ce ciel est presque toujours aussi profond et aussi pur ; que ces mers et ces ports naturels sont toujours tranquilles et sûrs ; que chaque maison de ces longs rivages est une anse où le navire peut mouiller en tout temps sous les fenêtres, où l'on construit et on lance à la mer des vaisseaux à trois ponts sous l'ombre même des platanes du rivage ; si vous vous souvenez que vous êtes à Constantinople, dans cette ville reine de l'Europe et de l'Asie, au point précis où ces deux parties du monde sont venues, de temps en temps, ou s'embrasser ou se combattre ; si la nuit vous surprend dans cette contemplation dont jamais l'œil ne se lasse ; si les phares de Galata, du sérail, de Scutari, et les lumières des hautes poupes des vaisseaux s'allument ; si les étoiles se détachent peu à peu, une à une ou par groupes, du bleu firmament, et enveloppent les noires cimes de la côte d'Asie, les cimes de neige de l'Olympe, les îles des Princes dans la mer de Marmara, le sombre plateau du sérail, les collines de Stamboul et les trois mers, comme d'un réseau bleu semé de perles, où toute cette nature semble nager ; si la lueur plus douce du firmament où monte la lune naissante laisse assez de lumière pour voir les grandes masses de ce tableau, en effaçant ou en adoucissant les détails, vous avez à toutes les heures du jour et de la nuit le plus magnifique et le plus délicieux spectacle dont puisse s'emparer un regard humain ; — c'est une ivresse des yeux qui se communique à la pensée, un éblouissement du regard et de l'âme ; c'est le spectacle dont je jouis tous les jours et toutes les nuits depuis un mois. »

N° 219. Constantinople. — Le bassin des Roses, au Séraï. D'après M. de Beaumont.

Après avoir admiré plusieurs heures sans pouvoir m'en rassasier ce magnifique panorama, je m'apprêtais à redescendre à Galata pour aller rendre une première visite à Stamboul, lorsqu'un de mes compatriotes, logé au même hôtel que moi, m'engagea à venir voir avec lui les derviches tourneurs. Je me laissai entraîner, et il me conduisit à un bâtiment circulaire entouré d'un petit jardin où se pressait une foule nombreuse de Grecs, de Turcs et d'Arméniens. Arrivés dans le vestibule, on nous engagea à chausser des pantoufles et à confier nos bottes à un industriel qui tient en ce lieu un dépôt de chaussures, à l'instar des dépôts de cannes et de parapluies établis à l'entrée de nos monuments publics. « Cet usage, dit M. de Valon, est général en Turquie ; non-seulement on ne peut entrer dans une mosquée avec des souliers qui ont foulé la poussière de la rue, mais il serait tout à fait inconvenant de se présenter avec ses bottes dans une maison turque où l'on arrive tou-

N° 220. — Deux Odalisques. Par M. Valentin. D'après M. Decamps.

jours sans ôter son chapeau. Cet usage, dont on s'étonne dans le premier moment, est peut-être, tout bien réfléchi, plus raisonnable que le nôtre. »

Après nous être conformés à ce cérémonial, nous pénétrâmes dans une salle ronde d'assez grande dimension et éclairée par le haut. Au centre de cette pièce était un cirque parqueté, ciré avec le plus grand soin et entouré d'une balustrade assez semblable à celle sur laquelle s'accoudent, à Paris, les agioteurs de la Bourse (*grav. n°* 209). Autour de cette arène réservée aux acteurs se pressaient en grande quantité des spectateurs de tous les âges, de tous les pays, de tous les costumes, exhalant, les uns et les autres, une forte odeur d'ail. La cérémonie était commencée. Aux sons d'un orchestre barbare, composé de petites timbales, de flûtes à bec, avec accompagnement de voix nasillardes, une vingtaine de grands garçons barbus, vêtus de longues robes blanches, valsaient fort gravement autour d'un petit vieillard couvert d'une pelisse bleue. Ces hommes portaient sur la tête un épais bonnet de feutre absolument semblable, quant à sa forme et à sa couleur, à un pot de fleurs renversé. Leur robe blanche, faite d'une étoffe de laine souple et pesante, était si constamment gonflée par l'air qui s'engouffrait sous ses larges plis, qu'on eût dit une jupe de bois. Les bras étendus comme des crucifiés, la main gauche un peu plus élevée que la droite, le regard fixé au plafond d'un air béat, les derviches tournaient si rapidement sur leurs pieds nus, si régulièrement, avec une impassibilité telle, en conservant si bien leurs distances, qu'il était impossible de ne pas les prendre pour des automates placés sur des bases mobiles et mis en mouvement par des ressorts. On ne comprendrait pas que ces hommes puissent pirouetter si vite et si longtemps sans tomber frappés d'une congestion cérébrale, si l'on ne savait que c'est là leur spécialité. Ils se sont exercés dès l'enfance; toutes leurs études ont été dirigées vers ce but, et pourtant il arrive fréquemment qu'avant la fin de la représentation, quelques-uns d'entre eux, ne pouvant supporter ce martyre, roulent à terre étourdis et comme assommés. A les voir faire, nous éprouvions nous-mêmes une sorte d'éblouissement.

Tout à coup la musique cessa, et les derviches se jetèrent simultanément à genoux la tête en bas. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent immobiles dans cette position, puis des domestiques ayant étendu sur eux de longs manteaux noirs, ils se levèrent de nouveau et se rangèrent militairement sur une seule ligne. L'homme à la pelisse bleue, qui, assis sur ses talons, avait observé sans se déranger tous ces exercices, entonna alors d'une voix chevrotante une complainte à laquelle ses subordonnés répondirent en hurlant. Le chant fini, chaque derviche se détacha à son tour de la ligne, s'approcha du chef, embrassa respectueusement le bout de ses doigts et vint offrir sa main à baiser à tous ses compagnons; il y eut ensuite un nouveau concerto de cris gutturaux, qui semblaient sortir plutôt de gigantesques mirlitons que de gosiers humains, et la foule commença à s'écouler...

N° 221. Une boutique de Constantinople. Par M. A. Bida.

Outre les derviches tourneurs que je venais de voir, il y a encore à Constantinople les derviches hurleurs. Au lieu de valser jusqu'à extinction, ceux-là poussent des cris effroyables, jusqu'à ce qu'ils tombent sur le plancher épuisés et écumants. Les historiens ont donné à ces exercices singuliers différentes origines. « Il faut croire, ajoute M. de Valon, que les contorsions des derviches sont les restes des danses furieuses que d'anciens peuples de l'Asie avaient enseignées aux Corybantes. Les derviches passent à Constantinople pour de fort mauvais sujets, et leurs exercices sont seulement tolérés par le Coran, qui prohibe toutes les danses, ce qui n'empêche pas les Turcs d'aller voir en secret les *ballerini*, enfants grecs élevés dans l'infamie, qui, vêtus d'un élégant costume, et fardés comme des courtisanes, exécutent, moyennant une assez forte rétribution, une sorte de cachucha lascive et hideuse dans des cafés mal famés. »

Au bas de la colline de Péra s'étend un vaste cimetière où des mausolées brisés, des sépulcres en ruines gisent en désordre au pied des noirs cyprès. En suivant jusqu'à son extrémité la grande rue de ce faubourg, on arrive encore à d'autres cimetières. C'est par là que passent les ânes et les mulets qui transportent les denrées d'un quartier à l'autre; c'est là que la foule oisive va se promener, au risque de recueillir les émanations pestilentielles de ce sol jonché de cadavres. On a écrit, et c'est même une opinion assez répandue, que les Turcs ont un tendre respect pour leurs morts. « L'aspect de leurs cimetières, dit M. Marmier, ne m'a point donné cette idée. Je n'y ai vu que les signes d'un désolant oubli, ou d'une honteuse profanation. On a grand soin, il est vrai, d'élever sur la fosse qui vient d'être creusée une tombe en pierre blanche ou en marbre; on y grave des légendes dorées qui racontent pompeusement les titres et les vertus du défunt; mais bientôt ces tombes s'écroulent, et

N° 222. Souvenir de la Turquie d'Asie. Par M. Decamps.

nulle main pieuse ne vient les relever. La ville des morts n'est pas mieux entretenue que celle des vivants. Les femmes turques viennent chaque vendredi s'asseoir près de quelques sépulcres, et j'incline à penser que ces visites funéraires sont pour ces recluses des harems plutôt une distraction mondaine qu'un acte de religieuse commémoration. Comment croire d'ailleurs à ce prétendu respect pour les morts, quand on voit ces cimetières servant de sentiers à tout le monde, traversés du matin au soir par les bêtes de somme, sillonnés, dévastés la nuit par les chiens. Quelle différence avec nos humbles cimetières de village, abrités sous leur haie d'aubépine, près de l'église qui les a bénis. On n'y voit point de monuments splendides, tout au plus une simple pierre consacrée par la reconnaissance des fidèles à la mémoire d'un prêtre vénérable. Mais, chaque année, le printemps les revêt d'un gazon fleuri, et sur chaque fosse s'élève la croix qui console et qui rassure le cœur chrétien. Quand une femme ouvre la barrière de cet asile de deuil, ah! ce n'est point pour y promener son importune oisiveté, c'est pour tomber à deux genoux au bord du cercueil, joindre les mains avec un profond sentiment d'espérance et de douleur, et prier et pleurer.

» Il y a pourtant un caractère d'austère et mélancolique moralité dans l'aspect de ces cimetières turcs établis au sein même des villes. Cette image constante de la mort au milieu du mouvement de la vie, ces générations ensevelies sous terre près des générations qui ont repris leur place dans le monde; cette dernière demeure de l'homme érigée au pied des autres demeures où l'homme poursuit le cours de sa destinée éphémère, doivent éveiller dans l'esprit ou une émotion religieuse, ou de philosophiques pensées. Mais je crois qu'elles sont de nature à frapper surtout l'étranger, et qu'elles échappent à celui qui dès son enfance a eu ce spectacle sous les yeux. »

Quiconque n'a pas l'habitude de dormir à huit heures se trouve fort embarrassé de sa soirée à Constantinople. Au coucher du soleil, les musulmans disparaissent, et la ville turque sommeille. A Péra, pendant une heure encore, quelques oisifs se promènent au petit champ des Morts, ou vont prendre le café et écouter de mauvaise musique dans un petit jardin semblable à ceux des cabarets de nos faubourgs. La nuit venue, chacun se retire, et, dans les rues désertes, on ne rencontre que des troupes de chiens affamés, fort dangereux pour l'étranger qui n'est pas muni d'une lanterne. Les Grecs et les Arméniens, habitants du pays, ont en partie adopté les usages des Turcs; ils ne reçoivent personne. Les membres du corps diplomatique composent donc seuls, pendant l'hiver, une petite société qui se dissout pendant la belle saison. Dès les premiers jours du printemps, les ambassadeurs abandonnent pour la campagne leurs résidences de la ville.

« On se tromperait fort, dit M. de Valon, si l'on pensait que l'éloignement ou l'influence du pays donnent aux réunions des Européens, à Constantinople, un caractère étranger. Dans un salon de la capitale de l'empire Turc, il n'y a d'oriental que les longues pipes, dont les dames autorisent l'usage, et, sauf la fumée du latakié, on pourrait se croire dans une maison de la Chaussée-d'Antin. La navigation régulière des paquebots français et autrichiens a fait de l'Orient un faubourg de l'Europe. Chaque semaine, à jour fixe, on reçoit, non-seulement dans les principaux ports de Grèce et de Turquie, des journaux et des lettres de tous les coins du monde, mais on y apprend encore, par les officiers des bâtiments ou par les passagers, les nouvelles les plus détaillées, les plus mystérieuses chroniques des salons de Londres, de Naples, de Vienne et de Paris. Les sociétés oisives de Constantinople, d'Athènes et de Smyrne, s'alimentent uniquement de ces cancans dont les voyageurs font entre eux un perpétuel échange, et qui, à Syra, à Malte, à Trieste, passent avec les marchandises d'un bord à l'autre. Les dames surtout attachent le plus grand prix à ces relations occultes avec un monde qu'elles ne connaissent guère, et rien n'est plaisant comme d'entendre disserter, en Asie, sur l'enlèvement de madame ***, sur le mariage de M. ***, ou sur les chances de succès du prochain opéra. Tout en s'occupant des nouvelles exotiques, on ne néglige pas non plus les histoires indigènes. Dans le Levant, tout le monde se connaît. Les sociétés de Constantinople, de Smyrne, d'Athènes et d'Alexandrie ne forment qu'une seule société. Si l'on ne s'est jamais vu, on a mille fois entendu parler les uns des autres. On sait par cœur le caractère, les liaisons et jusqu'aux habitudes de chacun; en un mot, on cause à Péra des salons d'Athènes, comme dans le faubourg Saint-Germain, des réunions de la Chaussée-d'Antin; et il est inutile de chercher à Constantinople d'autres délassements. A la vérité, en 1839, un Italien, nommé Gaetano Mele, fit construire à Péra, sur l'autorisation de Malmoud, une salle de spectacle; et ce qu'il y eut de plus étrange dans cet événement, c'est que la liste de souscription fut en partie remplie par les Turcs; mais ce théâtre, qui existe toujours, est le plus souvent fermé, faute d'acteurs. La troupe italienne qui exploite le Levant se fixe de préférence au milieu des sociétés plus nombreuses d'Athènes et de Smyrne. »

N° 223. Barbier arménien à Constantinople. Par M. A. Bida.

Les Turcs n'ont point de théâtres, et par conséquent point de pièces écrites; la religion ne le permettrait pas, et les préjugés s'y opposent. En revanche, ils admettent dans leurs maisons et dans les lieux de réunions publiques, des manières d'ombres chinoises du plus révoltant cynisme. Ce spectacle, qui pénètre dans le palais du sultan et jusque sous les yeux des odalisques, est connu sous le nom de Caragucus (littéralement *yeux noirs*), qui est aussi le nom propre du principal personnage, espèce de polichinelle, lequel a, en effet, les paupières, les prunelles, les sourcils, les cils d'un noir de geai. « Les scènes qu'on y représente seraient, dit l'auteur de la *Turquie nouvelle*, ce qu'il y a de plus repoussant au monde, si le dialogue qui en donne l'explication ne l'emportait sur la représentation. Les Turcs, ajoute-t-il, affectionnent ce spectacle; chez ceux qui peuvent en faire les frais, il n'y a pas de fête de famille où il ne soit admis. Les particuliers à qui la pénurie de leurs moyens ne le permet pas, s'en dédommagent en allant en prendre leur part, à peu de frais, dans les cafés qui de temps à autre en amusent leurs chalands. »

Après Caragucus, les Turcs n'ont d'autres moyens d'égayer leurs réunions de famille que d'y attirer des faiseurs de tours d'adresse qui n'ont aucun talent particulier, ou des danseurs, ordinairement des Grecs, qui mettent en action les impuretés de Caragucus.

Les spectacles et les jeux, sur les voies et les places publiques, se réduisent à des exercices de saltimbanques, de funambules et quelquefois d'écuyers; on montre aussi parfois des animaux vivants, des vues d'optique, des chambres obscures, etc. De tous ces exercices, le plus caractéristique et le plus intéressant est, sans contredit, le djirid, sorte de joute à cheval, dans laquelle se poursuivent alternativement deux adversaires armés du djirid, bâton léger et de 48 pouces environ de longueur, qui a donné son nom à ce spectacle.

« Celui qui donne la chasse, dit M. d'Aubignosc, imprime à son cheval l'allure la plus vive, et de son djirid, qu'il lance avec une vigueur et une justesse remarquable, il cherche à toucher l'adversaire, qui fuit à toute bride. Celui-ci, incliné sur le cou de son coursier, met tous ses soins à détourner avec le djirid dont il est lui-même porteur, l'arme qui lui a été lancée. Dès qu'il l'a évitée, et c'est presque toujours le cas, tant est grande l'adresse de ces combattants, il fait parcourir à son cheval une courbe, qui le place sur la trace de son antagoniste, fuyant à son tour, après avoir ramassé le djirid dont il a suivi la direction, sans mettre lui-même pied à terre ni ralentir sa course. »

Des paysans bulgares jouissent du privilége d'amuser la population de Constantinople, pendant les premiers et les derniers jours du printemps. Ils arrivent par bandes, à la fin de l'hiver, enrôlés pour veiller sur les chevaux du sultan, que l'on met tous les ans au vert dans les prairies et les pacages baignés par les Eaux douces. Divisés en groupes de 4 à 6 hommes, ils exploitent tous les quartiers de la ville en hurlant certains chants, faisant maintes simagrées révoltantes, et se livrant à certaines danses, vraisemblablement empruntées aux ours et autres habitants des forêts, auxquels ils doivent en outre les vêtements qui les couvrent. Quelquefois une espèce de lyre à deux cordes, dont

ils tirent trois ou quatre sons déchirants, ou une espèce de tambour, accompagne leurs beuglements et en complète la discordance. Mais leur principal moyen de forcer l'admiration des spectateurs consiste à lancer fortement contre le pavé la coiffure informe et bizarre qui couvre leur tête, à piétiner dessus, à la relancer, à la reprendre et à la présenter enfin aux assistants, pour solliciter leurs largesses.

A propos des divertissements turcs, je dois au moins une mention aux conteurs arabes qui font le charme des familles d'élite, dit M. d'Aubignosc, comme ils font supporter au nomade, sous la tente, la durée des longues veillées.

Ces conteurs conservent et cultivent comme leur plus précieux, et souvent leur unique héritage, les féeries que leur ont transmises leurs auteurs. C'est une propriété sacrée, à laquelle personne n'ose attenter. On sait que telle histoire fantastique est dans telle famille depuis tant de siècles, et qu'elle n'a jamais subi d'altération.

Celui qui désire l'entendre et en faire jouir sa famille et ses amis, traite avec le possesseur, et lui indique le jour où il devra venir la réciter. Le sultan est une des meilleures pratiques de ces narrateurs.

Quelquefois, surtout dans le temps du Ramazan, carême le jour et carnaval la nuit pour tout disciple du prophète, les principaux cafés de la capitale offrent ce passe-temps à leur clientèle.

Le bruit se répand que tel conteur se fera entendre, après la prière du soir, dans tel café. L'affluence est grande. Le local est bientôt comble d'auditeurs. Ceux qui ne peuvent trouver place dans l'intérieur se tiennent en dehors et dans la rue. La foule se groupe jusqu'au point où la voix du conteur ne saurait plus se faire entendre.

On a eu soin de laisser au centre du café une enceinte libre de trois à quatre pieds de diamètre, dans laquelle cet homme se place; un tabouret et une pipe composent tout le mobilier dont il a besoin pour la représentation qu'il va donner.

Le public réuni et chaque spectateur assis, les jambes croisées, au poste qu'il a pu se procurer, le récit commence. Il dure d'abord environ une demi-heure, après laquelle il y a un repos d'une durée égale. Le silence sévère qui a été observé durant le discours n'est pas interrompu, comme dans nos théâtres, par les exigences de la gorge et du nez des spectateurs; il ne l'est que par les offres ou demandes de boissons rafraîchissantes, de café ou de feu pour allumer les pipes. La vente des comestibles forme le bénéfice du maître des lieux. Celui du conteur se compose du produit des collectes qui se font à chaque entr'acte; il y en a toujours trois, parce que le texte du conte est divisé et récité en trois parties. Chaque récit et chaque repos durent une demi-heure; et les rondes relatives aux rafraîchissements et à la quête se renouvellent à chaque fois. On n'a point à craindre d'être interrompu par le bruit des voitures : il n'en circule pas; ni par les colloques des passants : ils observent le mutisme le plus complet.

La séance finie, chacun s'éloigne à petit bruit, sans témoigner ni satisfaction, ni regret de la manière dont il a passé la soirée.

Telles sont les seules distractions qui apportent un peu de variété dans la vie monotone des sujets de Sa Hautesse.

CHAPITRE XXII.

LE SÉRAÏ.

Le Séraï, ou palais de Stamboul, n'est pas plus un palais que le Kremlin de Moscou n'est une forteresse, comme le croient à tort ceux qui ne l'ont jamais vu. Le Séraï impérial, ou, comme on l'appelle aussi, Séraï Bournou (Séraï Cap, ou pointe du Séraï), est une vaste enceinte triangulaire, entourée de murailles crénelées, et située à l'angle de la mer Marmara et du port de la Corne-d'Or, en face du Bosphore. Il a environ une lieue de circuit. Il se compose de jardins, de terrasses, de palais, de kiosques, de casernes et de dépendances de toute espèce; il contient une population considérable de serviteurs, de gardes, de femmes et de pages, pour le service personnel du sultan.

N° 224. Café sur le Bosphore. Par M. A. Bida.

Certaines parties du Séraï sont journellement ouvertes au public; d'autres peuvent être visitées par les étrangers munis des autorisations nécessaires ou accompagnés de hauts dignitaires : mais il en est une surtout dont on ne franchit jamais le seuil impénétrable sans s'exposer au plus affreux de tous les supplices. Aussi est-ce le lieu le plus mystérieux de la terre...

« Le caractère général de cette admirable demeure, dit M. de Lamartine, n'est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc : l'intelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d'un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier. Ce palais n'a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d'un palais d'Europe; il n'a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes; des terrasses, planant sur les jardins et sur la mer, et des kiosques grillés où les sultans, assis derrière leurs persiennes, peuvent jouir à la fois de la solitude et de l'aspect enchanté du Bosphore. C'est partout de même en Turquie; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures; jouir de l'œil, de la vue d'un bel horizon; ou, si la situation et la pauvreté de leur maison s'y refusent, avoir au moins un arbre, des oiseaux, un mouton, des colombes, dans un coin de terre autour de leur masure. Aussi, partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux, dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque, s'y placent. S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux, et là, passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman; elle explique le choix et l'arrangement de ses demeures; elle explique aussi pourquoi ce peuple reste inactif et silencieux, jusqu'à ce que des passions le soulèvent et lui rendent son énergie native, qu'il laisse dormir en lui, mais qu'il ne perd jamais. Il n'est pas loquace comme l'Arabe; il fait peu de cas des plaisirs de l'amour-propre et de la société; ceux de la nature lui suffisent : il rêve, il médite et il prie. C'est un peuple de philosophes; il tire tout de la nature, il rapporte tout à Dieu. »

Le Séraï actuel a été créé par Mahomet II. Il avait d'abord fait construire un autre palais qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Eski-Séraï, c'est-à-dire vieux Séraï, situé entre la mosquée de Soliman le Magnifique et celle du sultan Bajazet; mais l'emplacement choisi avait des inconvénients de position, et le vainqueur de Constantin fit élever une nouvelle habitation plus sûre et plus agréable sur le haut du promontoire que baignent les flots du Bosphore et de la Propontide. Le vieux Séraï devint alors l'habitation des sultanes veuves et des kadines répudiées (c'est-à-dire les femmes du sultan qui n'avaient pas eu d'enfants mâles); maintenant il sert de palais au séraskier, général en chef des armées. Le nouveau Séraï a toujours été depuis lors la demeure des sultans, qui n'avaient pas moins apprécié les avantages de sa position militaire, que le charme incomparable de sa situation.

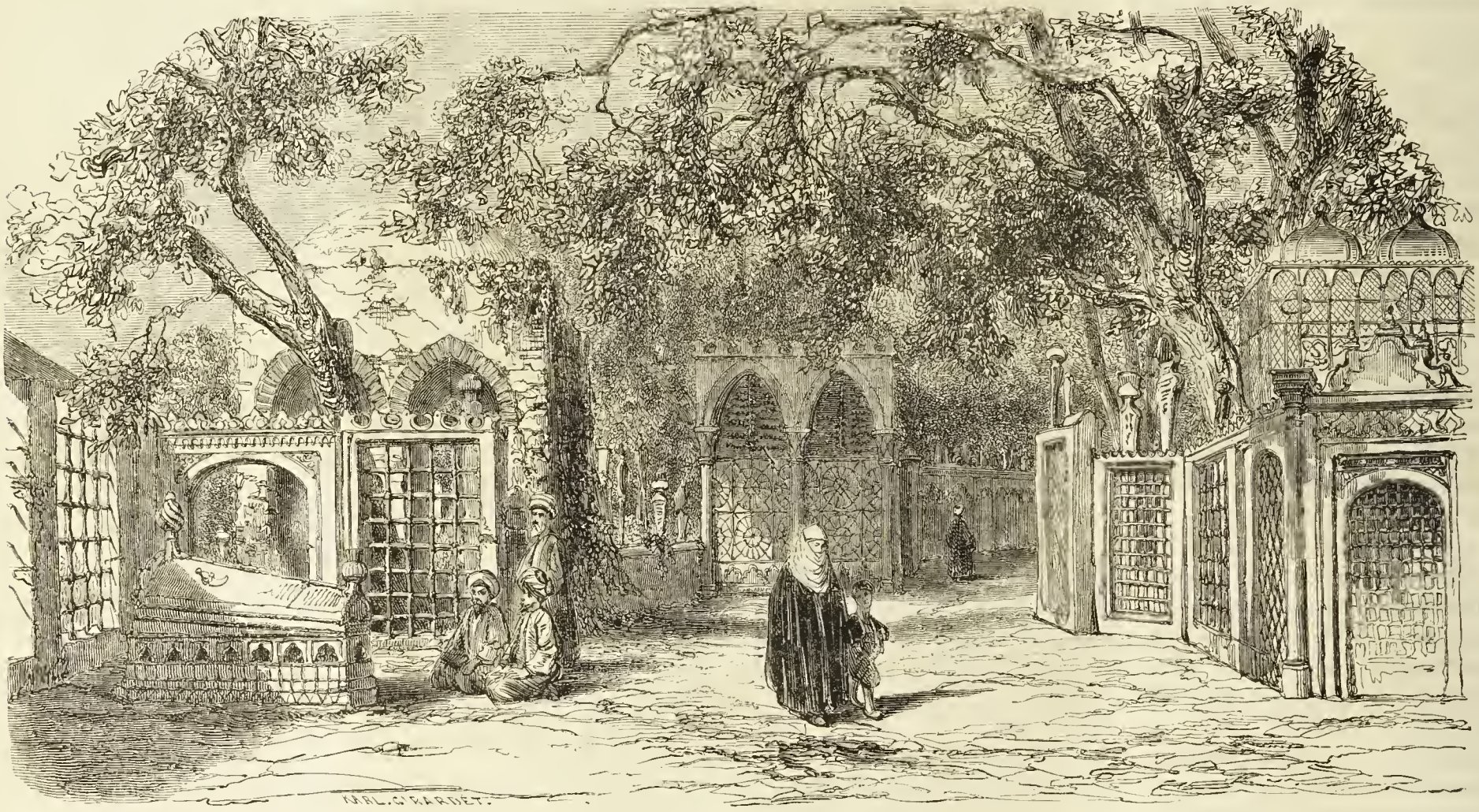
Du côté de la mer et du port, le Séraï est entouré par la continuation de la muraille fortifiée et flanquée de tours, qui sert d'enceinte à la ville; sur ses deux autres côtés il a pour enceinte propre une muraille semblable qui monte jusqu'à Sainte-Sophie et redescend ensuite vers la mer : la longueur en est évaluée à plus de quatre mille mètres. L'ancienne Byzance ne s'avançait pas au delà de cette ligne; ce ne fut que sous les règnes de Théodose le jeune et d'Héraclius que la ville s'étendit jusqu'aux limites actuelles de Constantinople.

Huit portes principales donnent accès au Séraï; cinq du côté de la mer et trois du côté de la ville. De la première, à l'entrée du port, on se rend directement, et par la ligne la plus courte, à Sainte-Sophie, en traversant les jardins du Séraï; c'est le chemin que suivent ceux qui y ont librement accès, soit comme Turcs, soit comme autorisés. On y arrive en débarquant à Yali-Kiosk, le Kiosque-Vert ou impérial, l'un des plus élégants du Séraï (*gr. n°* 205).

Toutes ces portes ont été le théâtre de ces drames sanglants si fréquents dans l'histoire de la Turquie, surtout la *porte* impériale, celle qui donne son nom à l'empire, Babi-Houmayoun, entrée principale du côté de Constantinople. A droite et à gauche de cette porte, d'un aspect imposant, se trouvent deux niches où l'on déposait les têtes sanglantes des malheureux condamnés par ordre du souverain, et où furent entassées jusqu'au sommet les têtes des janissaires massacrés en 1825, lorsque le sultan Mahmoud détruisit cette fameuse milice.

Cette entrée magnifique, gardée par cinquante capidjis, donne sur la place de Sainte-Sophie, en face d'une jolie fontaine toute en marbre et en porcelaine qui en est le plus gracieux ornement. Elle conduit dans une cour vaste et irrégulière, entourée de tous côtés de constructions, garnie d'arbres et de fontaines. A gauche, d'abord, est l'ancienne église de Sainte-Irène, construite par Constantin-le-Grand. Au lieu de la convertir en mosquée, comme presque tous les autres temples chrétiens, on en a fait un musée fort curieux d'armes antiques ou précieuses, et dans lequel on voit les clefs en or et en argent des villes conquises par les Turcs. En face se trouvent les écuries où les 1,000 chevaux du Grand-Seigneur sont soignés par un nombre proportionné de palefreniers; les logements des commissionnaires ou *baltadjis*, celui des pages ou *ieoghlans* et des eunuques blancs. L'hôtel des Monnaies, qui n'offre rien d'intéressant, est à côté de Sainte-Irène; vis-à-vis se voient l'infirmerie, puis les logements du *defterdar-effendi* ou grand trésorier, celui du *veznédar-agha* ou caissier du ministre des finances, puis enfin des casernes pour la garde particulière du sultan. Le *chehir emini* ou architecte en chef, ainsi que le secrétaire du chef des eunuques noirs, logent aussi dans cette cour.

Au pied d'un platane immense de douze mètres environ de circonférence, on remarque un mortier renversé qui servait jadis à broyer le chef des oulémas lorsqu'il était condamné à mort. Le caractère sacré du premier ministre de la religion et des lois le mettant à l'abri de la peine du sabre, on avait inventé ce supplice pour éluder la loi. Enfin, au fond de la cour de Sainte-Irène, s'élève une porte élégamment décorée, couverte de peintures et d'inscriptions, et qui a l'apparence d'une entrée de château-fort, crénelée et flanquée de deux tourelles à meurtrières et mâchicoulis; elle se nomme Bab-us-Selam ou Porte des Salutations (*gr. n°* 216). C'est sous le vestibule de cette porte qu'en sortant de chez le sultan les hauts fonctionnaires disgraciés recevaient le fameux cordon de soie, des mains du bourreau, dont le logement est à gauche de l'entrée, en face de celui du *capidgi-bachi*, portier en chef.



N° 225. Rue du Champ-des-Morts à Eyoub, faubourg de Constantinople. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

Après avoir franchi la Porte des Salutations, on se trouve dans une galerie fort élégante, couverte d'un toit immense, découpé, sculpté, peint et doré; les murailles sont garnies de marbres et de porcelaines de Perse; des œufs d'autruche et des queues de cheval pendent des poutres du plafond. Cette galerie ouvre sur la seconde cour, plus petite que la première, garnie d'allées de cyprès et de platanes magnifiques, conduisant au *Coutbey-Hatné*, salle du conseil du grand vizir, dans les jours de solennité. Les murs de cette salle sont en marbre, et les plafonds richement peints; mais l'ensemble n'a aucun caractère oriental.

Le grand vizir s'assied d'ordinaire en face de la porte d'entrée; à ses côtés se placent le *kapitan-pacha*, grand amiral, le defterdar, le nikiandji-effendi, les deux kazy-asker (juges de l'armée) et le grand maître des cérémonies. Le reiss-effendi, ministre des affaires étrangères, reste dans un cabinet voisin, où le grand vizir lui transmet ses ordres. Le sultan assiste parfois aux délibérations du divan; il se tient derrière une petite fenêtre grillée, ménagée au-dessus de la place du vizir, et de telle façon qu'il puisse, sans être vu, prendre part au conseil.

A peu près en face de la porte des Saluts, se trouve le petit édifice qui renferme la salle du trône. Il est carré et environné d'un portique de marbre; c'est là, sous ce portique, que se place le sultan le jour de la grande cérémonie du *baïram*, qui termine le *ramazan*. La cérémonie commence au lever du soleil; dans la première cour que nous venons de traverser sont rangées les troupes en grande tenue, cavalerie et infanterie, sur deux lignes, jusqu'à la mosquée du sultan Achmet. A sept heures, les hourras annoncent l'arrivée du sultan; il est à cheval et se reconnaît, au milieu des pachas, ministres et employés de toutes classes, à son aigrette de diamants, à sa poitrine couverte de diamants, ainsi que le collet de son manteau. Il va au pas, suivi de tous les dignitaires, faire sa prière à la mosquée, et revient de même, au Séraï, s'asseoir sur son trône, placé dans cette seconde cour, pour la cérémonie du baise-pied. Bientôt les cris onze fois répétés : « Que Dieu lui prête longue vie! » annoncent que le défilé commence. A droite du sultan, debout, se tient le premier ministre, qui fait baiser l'écharpe sainte, en soie brune à franges d'or, ceinture de Mahomet, dit-on; puis, ensuite, chaque dignitaire, tour à tour, suivant son rang, se prosterne et baise le pied du sultan. Le chef des imans, des prêtres, vient le dernier; et au moment où il veut se baisser, le sultan se lève et l'en empêche. Cette longue procession a lieu au bruit d'airs turcs et de coups de canon, qui retentissent jusqu'à la fin de la cérémonie.

Mais pénétrons dans la salle du trône par la porte *Bab-us-Seadet, porte de la Félicité*. Cette pièce, où le sultan recevait les ambassadeurs, est petite, voûtée et obscure; le jour n'y arrive que par des vitraux coloriés; elle est en marbre et peinte azur et or. On y voit d'abord le trône, espèce de lit à baldaquin, ou de dais en argent doré, dont les quatre colonnettes sont incrustées de pierres précieuses, améthystes, topazes, grenats, saphirs et turquoises de la plus mauvaise qualité et sans valeur aucune. Aux quatre angles de ce trône sont attachés des globes d'or, d'où pendent des queues de cheval, emblème du pouvoir dans les camps. Ces queues de cheval, qu'on appelle *tough* en turc, servent d'étendards aux armées; lorsque le sultan marche en tête des troupes, six toughs indiquent sa présence; les grands pachas ont le droit de se faire précéder par trois queues, les pachas de se-

cond rang ne peuvent en avoir plus de deux; de là vient le titre de pachas à deux et à trois queues.

A côté de ce trône, qui m'a semblé d'une époque indiquant la décadence, se trouve un véritable objet d'art; c'est la cheminée, dont les piliers et le manteau, formant tuyau comme au temps du moyen âge, sont d'argent sculpté en relief, et offrent des arabesques d'une finesse et d'une pureté remarquables.

En quittant la salle du Trône, on passe sous deux portiques ou portes en marbre, de peu d'élévation, placées comme un petit arc de triomphe au haut du perron et délicieusement sculptées, puis on se trouve dans une troisième cour fort étroite. D'un côté est un pavillon qui renferme la bibliothèque. Cette collection est assez pauvre. On assurait qu'elle possédait des manuscrits de la plus haute importance, mais on ne les y a pas trouvés. On voit aussi dans ce pavillon l'arbre généalogique de tous les sultans avec leurs portraits, ainsi que leur *thougra* ou signature, richement peinte et ornementée en or et couleur, comme les manuscrits anciens. Chaque sultan se compose une signature qui contient la même formule, mais change de forme, suivant les lettres arabes des noms qu'ils portent. Elle est écrite de façon à faire un dessin original, mystérieux et indéchiffrable au vulgaire; les plus habiles calligraphes seuls, en les étudiant longtemps, finissent par en démêler les signes.

Tel est le thougra d'Abd-ul-Medjid, le sultan actuel, qu'on trouve sur les monnaies de l'empire et en tête de tous les firmans ou ordres émanés du Séraï, et dont le sens est celui-ci: «Abd-ul-Medjid-Khan, fils de Mahmoud-Khan, toujours victorieux» (*gr. n°* 199).

Outre la bibliothèque, cette cour renferme le palais qu'habitait le sultan, et celui qui servait à la fois de demeure et de prison à ses fils avant que l'usage de tenir cloîtrés les héritiers du trône fût aboli par le sultan Mahmoud. Ce dernier se compose de douze pavillons, semblables de grandeur et de forme. Ces pavillons, appelés Tchim-Chirlik, du nom des buis qui les entourent, et élevés au milieu d'un petit jardin fort bien tenu, qui est enclos d'une muraille élevée, sont des habitations élégantes, dorées et meublées avec luxe. Ils se nomment *cafess*, cages, parce que dans ces cages dorées, véritables prisons cependant, étaient élevés les schah-zadés, ou princes du sang

N° 226. Cérémonie d'inauguration de la mosquée de Sainte-Sophie à Constantinople après la restauration de MM. Fossati, architectes, le 13 juillet 1848.

impérial. Là s'écoulait leur vie triste et solitaire, n'ayant pour toute distraction que la société de quelques jeunes pages et officiers, jusqu'au moment où le chef des eunuques noirs, le chef des émirs, le mouphti et le grand amiral venaient annoncer que le maître de l'empire était mort ou détrôné, et que ces prisons allaient fournir un héritier à l'empire et un successeur aux kalifes.

En suivant la plate-forme du palais, à gauche, on arrive, par un étroit balcon que supportent de hautes terrasses, au harem ou habitation des femmes et des maîtresses du sultan. Nous n'approchâmes pas plus près de ce séjour interdit à l'œil. Nous vîmes seulement les fenêtres grillées et les délicieux balcons entourés aussi de treillis et de persiennes entrelacées de fleurs, où les femmes passent leurs jours à contempler les jardins, la ville et la mer.

On ne sait guère ce qui se passe dans ce magnifique palais, où n'arrivent jamais les bruits du dehors, où un trésor inépuisable a rassemblé toutes les merveilles du luxe, des bains de marbre, des jardins enchantés qui ont pour clôture une mer étincelante, pour dôme le plus doux ciel de la terre, des légions d'esclaves n'ayant d'autre volonté que celle du maître, d'autres lois que ses caprices, prêts à payer de leur tête son moindre déplaisir, et dans cet Éden quatre à cinq cents femmes choisies parmi les plus belles de l'univers...

Les femmes du harem se divisent en plusieurs classes. Sous le nom de *kadines* on comprend celles qui, ayant eu le bonheur de plaire à Sa Hautesse, sont devenues ses favorites; elles habitent chacune des appartements séparés, et ont à leur service une quantité de jeunes esclaves nommées *ustas*. Il y a ordinairement quatre kadines; toutefois il est loisible au sultan d'en augmenter le nombre; Amurat III, par exemple, trouvait bon de les décupler; il avait à la fois 40 favorites, et il eut plus de 300 enfants. Les kadines sont les femmes du Grand Seigneur, les odalisques ou kedeklis sont ses maîtresses. Choisies parmi les plus belles filles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe orientale, les odalisques composent pour Sa Hautesse un charmant bataillon de pages. « Douze des plus parfaites sont affectées au service du bain, dit M. de Valon; c'est parmi elles que le sultan recrute de nouvelles kadines lorsqu'il lui plaît de réformer les anciennes et de les reléguer au vieux sérail. Si elles donnent le jour à un garçon, elles passent au rang d'*hasseki*. Leur position change alors complétement; d'esclaves elles deviennent sultanes, et leur influence est quelquefois très-grande. Outre les odalisques, un

grand nombre de jeunes filles entrées à l'âge de dix ans au harem, et portant le nom de *shagirdennes*, sont élevées dans les murs du sérail; elles grandissent pour l'avenir, et prennent rang, plus tard, suivant leur beauté, parmi les odalisques ou les *djargé*, qui sont de simples femmes de chambre. Il va sans dire que les fantaisies du padischa accroissent chaque jour le nombre des belles captives du harem, et de plus, chaque année, le dernier jour du Ramazan, la nation offre en cadeau à Sa Hautesse la plus belle esclave qui se puisse trouver en Géorgie. Celle qui fut donnée, il y a deux ans, à Abd-ul-Medjid, n'avait pas coûté moins de 1,200,000 piastres. Toutes les femmes du harem obéissent à une odalisque hors d'âge, qui porte le titre de kehaga-kadine, et dont les fonctions sont de faire connaître aux esclaves le bon plaisir du Grand Seigneur. Nées sous un ciel brûlant, ayant pour toute religion l'amour, et l'amour pour unique pensée, ces belles jeunes femmes passent ensemble toute leur vie. Beaucoup d'entre elles sont à peine connues du sultan; elles ne voient que leurs gardiens hideux, et l'on comprend que de cette réclusion barbare résulte une effrayante démoralisation.

» Il est difficile de croire qu'un homme, au risque d'une mort affreuse et avec bien peu de chances de réussite, ait osé franchir le seuil impénétrable de ce mystérieux palais. On raconte pourtant qu'un jeune diplomate russe, ayant séduit à prix d'or une juive qui vendait des parfums aux captives du harem, parvint, il y a quelques années, à s'introduire avec elle sous des habits de femmes dans le quartier habité par les odalisques. Il y régna en sultan, dit-on, pendant deux jours entiers. Au bout de ce temps, découvert par un eunuque et ne voyant aucune autre voie de salut, il brisa, par un effort désespéré, les treillis d'une croisée, et se jeta à corps perdu dans le Bosphore. Le soir même il s'embarqua, et partit pour Odessa. Que faut-il penser de cette anecdote? elle est populaire à Constantinople. Forcer le harem du plus pauvre musulman serait une entreprise peut-être plus périlleuse encore, en ce que l'audacieux coureur d'aventures ne pourrait rester une heure caché dans la petite maison d'un particulier, tandis que les mille détours du sérail et le nombre infini de ses habitants peuvent lui laisser un fol espoir d'évasion. Le chrétien surpris avec une musulmane, fût-elle la dernière des femmes, serait impitoyablement massacré, et son ambassadeur n'oserait pas même réclamer son cadavre. »

« Les femmes turques, ajoute le même écrivain, marchent d'ordinaire les yeux baissés et subissent, en apparence, avec beaucoup de résignation, leur sort, qui du reste est moins triste qu'on ne le pense. Sans doute, elles occupent dans la société un rang secondaire; mais, élevées dans l'ignorance la plus complète, elles n'ont aucunement conscience de leur dégradation, et supportent d'autant plus facilement leur existence, que, n'ayant pas de termes de comparaison, elles n'en conçoivent pas une plus heureuse. Elles sont traitées par leurs maîtres avec la plus grande douceur, et n'ont pas à souffrir, comme on le croit, de leurs caprices et de leur brutalité. Quoi qu'on ait dit dans ces derniers temps, on persiste en Europe à se représenter le Turc comme un heureux mortel entouré sans cesse d'un essaim de voluptueuses odalisques, auxquelles il jette à son gré le mouchoir. C'est une singulière erreur que de prendre pour des sultans tous les sujets de l'empire. Il y a à Constantinople à peine quelques Turcs qui s'autorisent de la loi pour avoir deux ou trois femmes; encore les logent-ils dans des maisons séparées et ordinairement fort distantes les unes des autres. Sans aller en Turquie, on trouverait peut-être en Europe de semblables ménages. Les autres Turcs, il faudra le répéter souvent pour qu'on l'entende, les autres Turcs ont une seule femme à laquelle ils sont très-fidèles. A la vérité, chaque mari donne à sa femme une suite d'esclaves aussi nombreuse que le permet sa fortune, c'est le luxe d'Orient; ces jeunes filles sont quelquefois très-belles, et le musulman est maître absolu dans son intérieur. Toutefois, s'il use en secret de son autorité, il commet une action dont il rougit lui-même, et si, bravant la jalousie de sa femme, il est ostensiblement infidèle, il encourt le blâme général. »

N° 227. Femmes turques dans un cimetière. Par M. A. Bida.

Une touriste anglaise, miss Pardoë, a pénétré dans les appartements de plusieurs femmes turques, et elle en a fait de longues descriptions auxquelles j'emprunte les détails suivants. La vie de la femme turque est une longue somnolence; non-seulement elle dort pour dormir, mais elle dort pour se distraire; elle regarde la veille comme un état bizarre et contre-nature; « jugez, dit M. Quin, de l'embonpoint maladif, de la pâleur fade et mate qui doivent résulter d'une telle vie, et pardonnez à la jolie femme qui a épousé le sommeil en s'alliant à un mari turc, d'ajouter à ses couleurs naturelles une légère teinte rose avec un pinceau de poil de chameau. » Aussi, entrez dans l'appartement d'une femme turque, et vous verrez comme tout y est bien arrangé pour le sommeil. L'appartement un peu bas, mais large et carré, est garni de trois côtés par un divan qui ne s'élève pas à plus d'un pied au-dessus de terre; siége élastique et doux couvert de damas cramoisi et sur lequel sont jetés au hasard un grand nombre de coussins brodés d'or et de soie. Fait-il froid? vous apercevez un chaudron de cuivre rempli de braise allumée au fond de l'appartement; des couvertures plus ou moins riches, des serviettes élégantes et quelques petites tables de bois de rosier complètent l'ameublement. L'habitante de ce paradis du sommeil n'a qu'à arranger des coussins, croiser les bras et fermer les yeux. Morphée arrive, et l'âme de la femme turque voltige en liberté dans le pays des chimères. Un demi-jour mystérieux tombe des fenêtres toutes garnies d'un épais treillage. Elle dort, l'heureuse femme, et qu'aurait-elle de mieux à faire? Point d'intrigue, de politique, de spectacle, de talent musical ou artistique, rien qui occupe l'esprit, rien qui intéresse le cœur. Une femme turque dit à sa voisine: « Venez demain faire un petit somme avec moi; » absolument comme une femme française dit à une autre: « Venez passer demain la soirée et apportez votre ouvrage. » Cette habitude du sommeil engraisse singulièrement et fait tomber les cheveux de bonne heure. Miss Pardoë a découvert que la plupart des femmes turques portaient perruque. Ces fières odalisques ont de faux cheveux et de fausses nattes dont les tresses se croisent avec les plis du turban et du mouchoir brodé qui leur servent de coiffure.

La bourgeoise turque ou la femme du commerçant aisé porte chez elle une chemisette de gaze de soie bordée de franges de rubans étroits, avec des pantalons très larges de cotonnade peinte qui tombent jusqu'à la cheville. Ses pieds sont nus, mais près d'elle se trouvent de jolies petites pantoufles jaunes chargées d'ornements délicats. Ses tapis sont si épais et si doux qu'elle met rarement ses pantoufles; elle les regarde moins comme une nécessité que comme un ornement de luxe; aussi n'épargne-t-elle ni l'or, ni les pierreries, ni les broderies pour en augmenter la valeur et l'éclat. Par-dessus sa chemisette, elle porte une robe de cotonnade de couleur éclatante bordée d'une frange, ouverte des deux côtés, garnie d'une queue et attachée sur la taille par un châle de cachemire. En hiver, une veste serrée presque toujours de couleur verte ou violette, et garnie de fourrures, complète son costume. Quand elle sort, elle met son turban et son voile, une pelisse longue flottante de couleur olive, et des bottes jaunes par-dessus ses pantoufles. «Par voile, vous mesdames qui vivez en Angleterre, écrivait M. Quin en 1838, vous entendez un morceau de mousseline ou de dentelle carré d'une délicieuse transparence, coquettement jeté sur la tête, un voile qui ne voile rien, espèce de plaisanterie et de prétexte, mode introduite par les femmes espagnoles, modification habile de l'ancien costume mauresque. Ce mensonge de voile laisse briller à travers son tissu les vives étincelles du regard, adoucit les traits, fait revivre la jeunesse douteuse, et ne ressemble point à cette prison hermétique que les Turcs appellent un voile; celui-là est un véritable manteau pour la figure, une enveloppe jalouse et épaisse destinée à écarter réellement les regards profanes et à mettre la beauté à l'abri. S'il était fidèle aux premiers règlements de l'islamisme, il formerait un rempart inviolable derrière lequel se cacheraient les yeux, le nez, la bouche, le menton et le front de la propriétaire. Ainsi le veut la loi, mais la

loi est éludée. Tout en continuant à attacher ce voile autour de sa tête, la femme musulmane l'abaisse avec une négligence assez bien calculée pour éveiller l'attention, provoquer les regards, piquer la curiosité. La femme reste femme en dépit des lois et des mœurs. Entre la chevelure et les yeux on aperçoit toujours un front poli, blanc, rayonnant, orné de deux arcs à la courbe d'ébène. Quelquefois ce voile trompeur descend un peu plus bas encore, si bas que les yeux puissent voir et être vus; il arrive même qu'en se drapant avec beaucoup de grâce, il découvre par moment des lèvres vermeilles faisant la plus agréable moue qui se puisse imaginer, et des joues fraîches, grasses, rosées, qui donnent une fort bonne idée du paradis inventé par Mahomet. »

Une autre Anglaise, lady Londonderry, a publié une description détaillée de l'intérieur de deux harems de Constantinople qu'il lui a été permis de visiter. « En entrant dans le harem du séraskier, nous trouvâmes, dit-elle, plusieurs esclaves et une fort belle odalisque. On me prit par les coudes pour m'aider à monter l'escalier, couvert, comme les planchers, de fort belles nattes. Bientôt parut madame Moustapha, la principale femme du séraskier, qui en a six. Elle était couverte d'un long vêtement de soie blanc, brodé en couleur; elle avait un pantalon très-large, un châle rayé autour de la taille, et sur sa tête une espèce de toque de soie violette, entourée de nattes, de boucles, de gaze et de diamants. Elle s'assit près de moi sur un divan; mais lorsqu'on annonça le séraskier, elle se leva aussitôt et resta debout les bras croisés sur la poitrine. Le séraskier est un bel homme, quoiqu'il ait près de soixante ans. Il s'assit sur une chaise à côté de moi, et, après de nombreuses politesses, suivant la coutume orientale, il m'invita à dîner à la turque avec ses femmes. Je m'empressai d'accepter.

» Le séraskier a presque toujours acheté des Circassiennes, et son harem est tout à fait dans le goût oriental. Toutes ses femmes étaient jolies, et quatre étaient remarquablement belles. Elles avaient toutes des toilettes semblables, mais de couleurs différentes. Une seule, aux yeux bleus et à l'air languissant, se tenait isolée dans un coin et refusait de se mêler aux autres. Était-ce un caprice? était-elle malade? Je n'ai pas pu le savoir... C'était la dernière achetée, et par conséquent la favorite. Elle venait d'accoucher et allaitait un enfant qu'elle ne voulut pas me montrer. Je n'ai pas compté les enfants, mais il y en avait bien une douzaine. Une jolie petite fille aux grands yeux bleus, vifs comme ceux de sa charmante mère, dont elle tenait la robe, était habillée d'une veste rose et verte avec un pardessus garni de fourrure. Toutes les autres femmes avaient les yeux et les sourcils bruns, leurs dents étaient gâtées, et leurs pieds nus passablement dégoûtants.

» On mit sur une table très-basse un plateau garni d'une douzaine de petites soucoupes pleines de fromage, d'esturgeon et de confitures, et des vases de cristal contenant des boissons parfumées. Les femmes burent à petites gorgées de ces boissons, et prenant de ces différents mets, elles placèrent ce qu'elles en avaient pris sur des morceaux de pain déposés devant elles, puis elles trempèrent le tout dans différentes sauces. On m'offrit une chaise, mais je refusai, et m'assis par terre. Les esclaves nous mirent autour du cou des mouchoirs de mousseline brodés en or; et, ayant enlevé le premier service, elles placèrent au milieu de la table un grand bol bleu plein de soupe au lait. Toutes les femmes y puisèrent avec leur petite cuiller d'écaille, et parurent manger avec beaucoup de plaisir. La soupe fut remplacée par une vingtaine de plats non moins avidement dévorés. C'était du pilau, du riz, du poulet, des morceaux de viande rôtie. Chaque femme prenait ce qui lui convenait avec ses doigts, et ne manquait pas de les bien lécher avant de les remettre dans le plat.

« On servit ensuite de la crème à l'essence de rose et de l'eau à la fleur d'oranger; puis arriva un plat de saucisses qui excita des transports de joie indicibles; enfin vinrent des crèmes, de la pâtisserie, de la gelée et des fruits de toutes sortes. Je mangeai peu, car la forte odeur d'ail et d'oignon répandue dans cette chambre chauffée par un brasier et hermétiquement fermée à l'air extérieur, faillit m'asphyxier. Ce que je trouvai de meilleur, ce fut une crème épaisse et froide, mélangée de riz et parfumée à l'essence de rose. Lorsque je demandai de l'eau, on m'en donna avec des gouttes de fleurs d'oranger, dans un grand vase de cristal doré.

« Le dîner fini, nous nous levâmes. Les esclaves nous présentèrent à genoux de grandes cuvettes d'argent avec des boules de savon parfumé, et nous nous frottâmes les mains tandis qu'elles versaient dessus de l'eau chaude avec des aiguières d'argent. Nous passâmes alors de la salle à manger dans le boudoir où l'on nous servit du café; la femme du séraskier et moi assises sur le divan, les autres par terre. On proposa de chanter, mais il y eut de nombreux refus; enfin une voisine, dont le mari était, disait-elle, secrétaire d'ambassade à Londres, se mit à pousser des cris discordants qui semblaient ne devoir jamais finir. Rien de plus barbare que la musique des Turcs. La chanteuse avait de superbes cheveux noirs; elle se disait très-éprise de son mari absent, et comme preuve de ses sentiments, elle s'était plaqué sur le front le pain à cacheter de sa dernière lettre.

» Dans tous les boudoirs, sur les canapés se trouvaient de petits miroirs d'or, ornés d'une grande émeraude au milieu de laquelle brillait une étoile de diamant.

» J'essayai plusieurs fois, mais en vain, de m'en aller; on employa tous les moyens imaginables pour me retenir, et la mère du séraskier déclara que je devais coucher au harem. Les esclaves grecques apportèrent encore un plateau de sorbets et de grenades sucrées auxquelles on me força de goûter; après quoi, je réussis à m'échapper au milieu des prières et des invitations de toutes ces femmes qui me pressaient de revenir les voir. »

N° 228. Mosquée de Mimaret à Trébizonde. D'après M. Ad. de Beaumont.

Du lieu où j'avais aperçu le harem du sultan, on voit encore le logement des eunuques noirs, les gardiens du harem; les bains de Sélim II avec leurs trente-deux chambres revêtues de marbre; l'oratoire où le souverain allait chaque jour se prosterner, et le kiosque du khazné ou trésor impérial, destiné à contenir non-seulement les richesses du sultan, mais encore une collection d'objets précieux, comme la veste de Mahomet, étendard sacré de l'empire, son sabre, sa ceinture, et autres reliques provenant de la race d'Othman. C'est un lieu sacré dont les firmans les plus particuliers ne sauraient ouvrir les portes à un infidèle.

Que si on descend dans les jardins du Séraï, à l'endroit où s'élève la colonne en marbre de Théodose, une porte se présente, au delà de laquelle s'ouvre une enceinte carrée, sorte de parterre cultivé avec soin, rempli de fleurs et d'orangers. On y voit un bassin au milieu, puis une serre chaude et un kiosque élégant, au-dessous duquel se trouve une salle d'été toute en marbre, remplie de jets d'eau et de fontaines, qui rappelle celle de l'Isola Bella sur le lac Majeur.

« De là, dit M. Adalbert de Beaumont, on pénètre dans les appartements du Séraï-Bournou, palais qui se trouve au bord de la mer, à la pointe du séraï, et qui est la résidence d'hiver du sultan Abd-ul-Medjid. Cette habitation est riche et élégante; mais construite depuis trente ou quarante ans, elle se ressent du goût de l'époque, et n'offre rien de ce style oriental, si pur, si élégant, si harmonieux, dont on retrouve encore un échantillon dans deux ou trois kiosques, qui sur les rives du Bosphore ont résisté au temps, aux révolutions et aux incendies. A la suite du premier salon, on remarque dans une petite salle une armoire à glace où se trouvent les objets que chaque sultan doit, selon l'usage, y déposer lors de son avénement au trône. Ce sont des sabres magnifiques, de belles aigrettes avec des diamants, des émeraudes énormes et autres bijoux précieux.

» Je ne décrirai pas la longue suite d'appartements que l'on traverse, et qui, au grand désappointement des amateurs de couleur locale, ressemblent bien plus à ceux d'un opulent Parisien du temps de Louis XV qu'aux souvenirs des Mille et une Nuits. Mais ce qu'ils ont d'inimitable, c'est la plus belle, la plus riante position du monde, au-dessus des flots poétiques du Bosphore et en face de ces montagnes

que l'imagination de l'Asie antique avait peuplées de ses dieux.

» Du palais, un grand escalier aboutit à une cour intérieure, s'ouvrant sur ces mêmes jardins dont les magnifiques ombrages, vus du dehors, attirent l'œil de tous côtés, et s'offrent, dès l'abord, au voyageur dont le navire suit le pied de leurs hautes murailles, en entrant dans le port de Constantinople.

» Dans ces jardins où le giaour (l'infidèle) pénètre difficilement, j'ai eu le bonheur d'entrer souvent et d'y passer des journées entières, grâce à la protection d'un officier français, instructeur de la garde du sultan.

» Le hasard semble avoir été le dessinateur de ces jardins; il n'y a là ni allées ni plan qui indique une intention autre que celle d'avoir de l'ombre; mais ces arbres sont si beaux dans leurs allures sauvages; ces terrasses avec la mer, les montagnes de l'Olympe et les faubourgs de Scutari pour fond, composent de si admirables paysages! Quelle nature sublime et quelle végétation! Dans un coin de la grande esplanade, où se trouve le kiosque de Gulkhané ou des Roses, il y a un petit kiosque (*gr. n°* 219) avec un bassin de marbre rococo, entouré d'arbres et de gazons, où les sultanes viennent faire le kief, ce doux repos de l'Orient; où viennent paître les daims, où viennent s'abreuver les tourterelles. A lui seul, il compose un délicieux tableau. A côté, se trouvent quarante pins parasols, formant avenue, emmanchés les uns dans les autres, de la façon la plus pittoresque; puis ce sont les cyprès si sombres qui s'élancent comme des minarets, au-dessus des dômes verdoyants des platanes et des térébinthes, et ces hauts murs si blancs couronnés de coupoles, qui soutiennent d'autres jardins et semblent refouler et contenir avec peine ces masses de verdure qui s'épanchent par-dessus. J'ai rencontré là, une seule fois, ces chariots ou *arabas* du Séraï, dont la forme élégante ne se retrouve plus maintenant qu'en certaines villes éloignées d'Asie-Mineure (*gr. n°* 214).

» C'est en ce lieu, sur cette place de Gulkhané, que le jeune sultan Abd-ul-Medjid, au mois de juillet 1839, par la voix du premier ministre, Reschid-Pacha, lut, en présence du corps diplomatique et du peuple assemblé, le *khati-shériff*, charte sainte, impériale, par laquelle il faisait de grandes innovations, accordant des priviléges aux rayas, détruisant des abus et réorganisant l'armée. Comme Français, je ne puis que m'associer aux bonnes intentions du sultan; comme artiste, je déplore des innovations qui dépoétisent de jour en jour un empire qui avait échappé à cette fatale loi du trivial, dont le reste de l'Europe semble frappé.

» L'admirable position des jardins du Séraï et la beauté de leur végétation, sont aujourd'hui leur seul ornement; il y a cent vingt ans, qui le croirait, ils offraient des merveilles dignes des jardins de Babylone, sous le sultan Ahmed III, qui fit construire la belle mosquée aux six minarets sur la place d'At-Mïdan, et la jolie fontaine du Séraï, que j'ai heureusement pu dessiner (*gr. n°* 213).

» Ce sultan, artiste dans toute l'acception du mot, était digne d'être le descendant de Soliman-le-Magnifique, sous le règne duquel il y eut en Turquie une vraie renaissance des arts. A la fois poëte, peintre, architecte et musicien, et passionné pour les fleurs, qu'il cultivait lui-même, il avait fait de ce superbe emplacement, où les colères du peuple n'ont plus laissé que des arbres, une forêt de fleurs et d'arbustes les plus rares. Les vieux jardiniers du Séraï, qui l'ont appris de leurs pères, racontent encore les merveilles de ce paradis terrestre. Le long des murs crénelés qui bordent la mer, s'élevaient de hauts treillis de fils d'or recouverts par des toiles rayées de couleurs brillantes, sous lesquels étaient enfermés les oiseaux les plus rares, les plantes de toutes les parties du monde, qu'une chaleur factice entretenait pendant l'hiver. Des bassins de jaspe et d'albâtre oriental, d'où s'élançaient des jets d'eau, rafraîchissaient ces bosquets enchantés; et pour ajouter encore à tous les parfums des fleurs, on brûlait dans des cassolettes de marbre et d'or, placées dans les massifs, des bois de senteur, l'aloès et le benjoin. La nuit, ces jardins étaient illuminés par mille lampes imperceptibles suspendues à de légers fils, comme dans les mosquées; elles produisaient ces effets de mouches de feu qui resplendissent dans l'obscurité des nuits des pays chauds. Cette illumination est connue sous le nom de *lalé-schiraghani*, qui veut dire illumination des tulipes; fleur de prédilection des Turcs. Le kiosque qui s'élevait dans ce paradis terrestre était en dehors comme en dedans revêtu de glaces de Venise qui reflétaient les fleurs, les oiseaux, les illuminations et les jets d'eau. Construit dans le goût arabe du kiosque des miroirs à Ispahan, il était beaucoup plus grand et plus riche encore. Entre ses arcs, pendaient à des cordons de soie de grosses boules d'argent, ciselées à jour, d'où tombaient des queues de cheval; un divan d'argent entourait la salle principale, au milieu de laquelle une fontaine de cristal lançait des gerbes d'eau parfumée. C'est là que le sultan Ahmed III écrivait et peignait les manuscrits sur vélin, qu'on montre encore dans le turbé ou tombeau qui renferme son cercueil. C'était son art favori avec la culture des fleurs. Chaque sultan, d'après le Koran, doit exercer une profession mécanique : Mahmoud Ier fut bijoutier; Osman III, menuisier; Mustapha III battait monnaie; l'infortuné Sélim III peignait sur mousseline; Ahmed III était écrivain, peintre, architecte et jardinier; il se reposait là trop souvent, enivré de parfums, du chant des bulbuls, du bruissement des eaux jaillissantes, oubliant,

N° 229. Trébizonde. — Vue prise de la quarantaine. D'après M. Ad. de Beaumont.

N° 230. Mer Noire. — Café sur l'eau à Sam-Soum. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

au milieu de ses femmes et de ses oglans favoris, les soins de l'empire.

» Une émeute populaire et brutale comme toutes les émeutes, ajoute à ces curieux détails M. de Beaumont, non contente d'avoir déposé le sultan, ravagea et détruisit en un jour ces merveilles, dont il ne reste plus que l'emplacement sans pareil et les arbres qui ont repoussé sur les débris des autres. Sotte et inutile profanation! qui détruisit dans le présent un chef-d'œuvre, et qui dans l'avenir déshérita la pointe du Séraï; car depuis, les sultans ont abandonné ces jardins et transporté leur luxe sur les rives du Bosphore, sans doute pour fuir cette colère de Stamboul, si voisine de ce lieu, malgré les hautes murailles qui en défendent l'entrée. »

CHAPITRE XXIII.

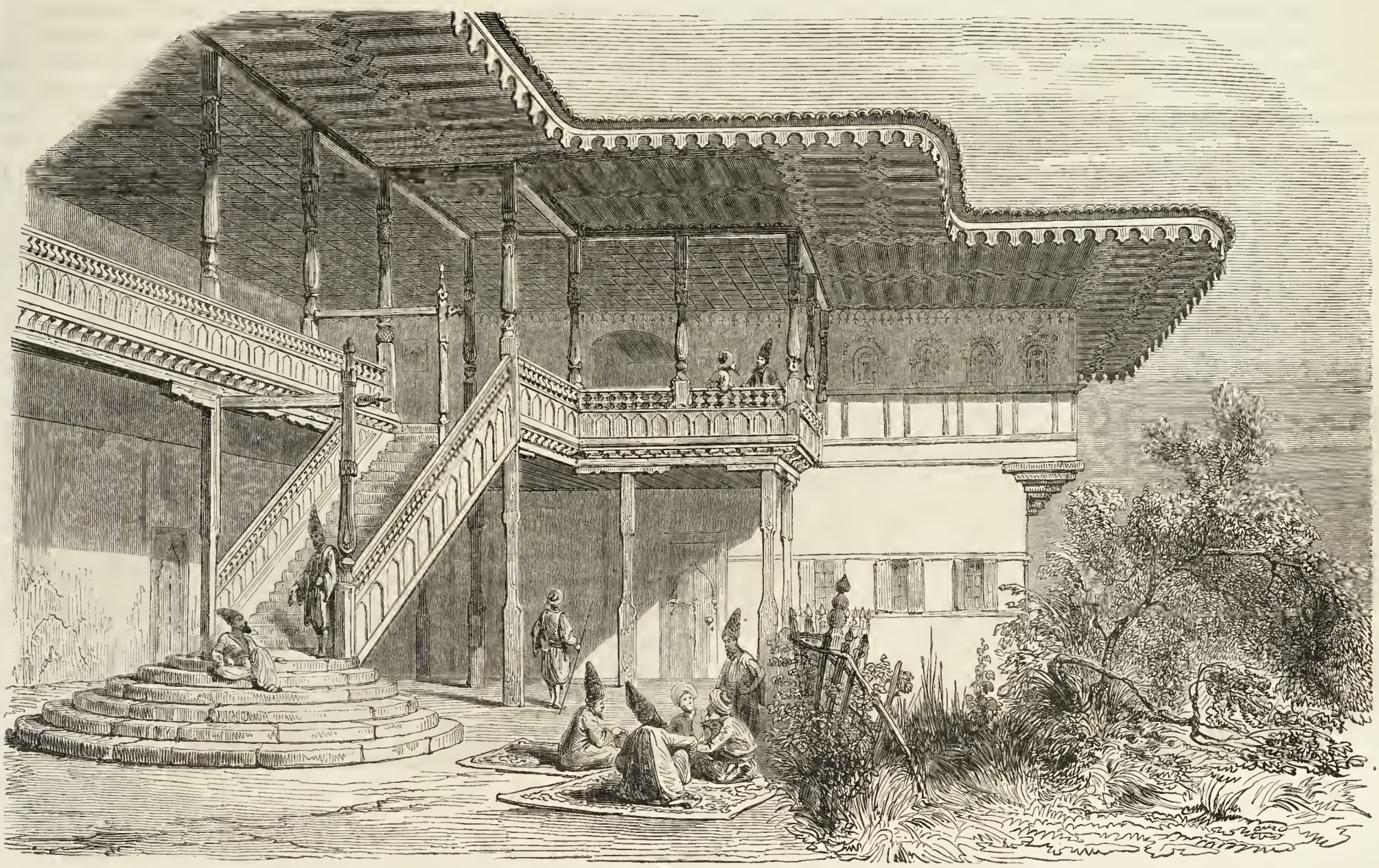
STAMBOUL.

Lorsqu'on arrive à l'entrée de la Corne-d'Or, on n'en aperçoit qu'une partie, mais c'est la plus belle.

« Sur la rive gauche, dit M. Charles-Emmanuel, est Stamboul, dont les plus belles hauteurs sont venues se ranger de ce côté; Stamboul, avec une grande partie de ses innombrables maisons, peintes de toutes les couleurs, échelonnées, grimpées les unes sur les autres à distance, la plupart entourées d'arbres et paraissant ainsi porter un bouquet de verdure à leur sein; Stamboul avec son vaste sérail, avec les dômes de ses plus imposantes mosquées et les flèches les plus élancées de ses minarets; Stamboul enfin avec sa brillante ville de bois pour les hommes et sa majestueuse ville de pierre pour Dieu.

» En face, sur la rive droite, les faubourgs de Top-Khana et de Galata soutiennent Péra étagé sur leur tête : Top-Khana, ville turque et militaire, gardant avec ses canons l'entrée du port que domine de l'autre côté l'artillerie du sérail; Galata, ville européenne et trafiquante; Péra, européenne encore, mais diplomatique, siége de toutes les chancelleries, Eldorado de toutes les intrigues, et comme un oiseau de proie du haut de son aire, s'épuisant à contempler Stamboul avec un œil d'envie et de convoitise.

» Telle est l'entrée et la plus belle partie de la Corne-d'Or, celle qui, par un heureux effet de sa



N° 231. Trébizonde. Palais d'Achmet-Bey. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

courbure, s'offre d'abord seule aux regards lorsqu'on arrive par mer devant Constantinople. Alors l'ensemble du coup d'œil est d'un merveilleux effet. Stamboul, Top-Khana, Galata et Péra, qui paraissent ne faire qu'un, composent à elles quatre, autour d'un vaste bassin de mer arrondi, un amphithéâtre immense et profond de hautes collines chargées de maisons qui descendent baigner leurs pieds dans les flots, et couronnées de temples qui dressent vers le ciel leurs coupoles étincelantes et les longs bras toujours en prière de leurs minarets aériens.

» Plus loin, quand, à votre grand étonnement, le navire qui vous porte pénètre à travers cet amphithéâtre en apparence impénétrable, la Corne-d'Or continue de serpenter devant vous avec un encaissement de saillies naturelles moins pompeuses, mais toujours aussi ravissantes, jusqu'à ce qu'elle aille enfin se perdre dans la vallée célèbre des Eaux douces. Sur la rive gauche, le long des murs de Stamboul, qui dans cet endroit commencent à s'éloigner de la côte, trois faubourgs se succèdent : le Fanar, quartier des Grecs byzantins et digne succursale de Péra pour les machinations diplomatiques; Balata, misérable taudis des malheureux juifs; Eyoub, plus propre et plus heureux, comme les musulmans qui habitent ses bosquets, et fier de sa jolie mosquée où les sultans viennent ceindre le sabre d'Othman sur les cendres du héros dont le village porte le nom. Sur la rive droite, à la suite de Galata, qu'un pont de bois légèrement posé sur les flots, comme une longue galerie découverte, a récemment mis en communication avec Stamboul, vient Hassim-Pacha, le petit Toulon des Turcs, port intérieur dans le grand port, presque entièrement peuplé par les employés de l'arsenal et les familles des marins. Après Hassim-Pacha, l'arsenal avec ses grands chantiers et ses grosses carcasses de vaisseaux, vis-à-vis du Fanar, que les cris interrompus des gardiens de quart empêchent la nuit de dormir, sans qu'il ait jusqu'à ce jour armé d'autres brûlots que dans les coulisses des chancelleries. Puis, après l'arsenal, une agréable traînée de villages jusqu'à la naissance de la vallée des Eaux douces, qui tourne brusquement à droite.

» Telle est l'esquisse imparfaite de ce bras de mer, qui seul pouvait dignement servir de port à une capitale comme Constantinople. Quant au mouvement qui l'anime, on s'en ferait difficilement une idée : toute la vie du paysage est là. Les villes, les faubourgs, les quartiers, les villages qui l'entourent, y versent à l'envi leurs essaims de population. Encore plus que les voitures sur nos boulevards, on y voit circuler et s'y croiser dans tous les sens des navires de toutes les formes, de toutes les dimensions, depuis les plus petits bateaux à rames jusqu'aux plus lourds vaisseaux. De toutes les échelles s'élancent des nuées de kaïks, légers comme le vent, rapides comme la flèche, les uns traversant d'une rive à l'autre, ceux-ci remontant le port, ceux-là le redescendant à la voile ou à la rame. Quelquefois c'est une flottille de bâtiments de commerce qui arrivent par centaines des Dardanelles ou de la mer Noire, lorsque le vent longtemps contraire a changé tout à coup. Un autre jour, ce sont les gros vaisseaux de guerre qui se rendent majestueusement de l'arsenal au Bosphore ou du Bosphore à l'ar-

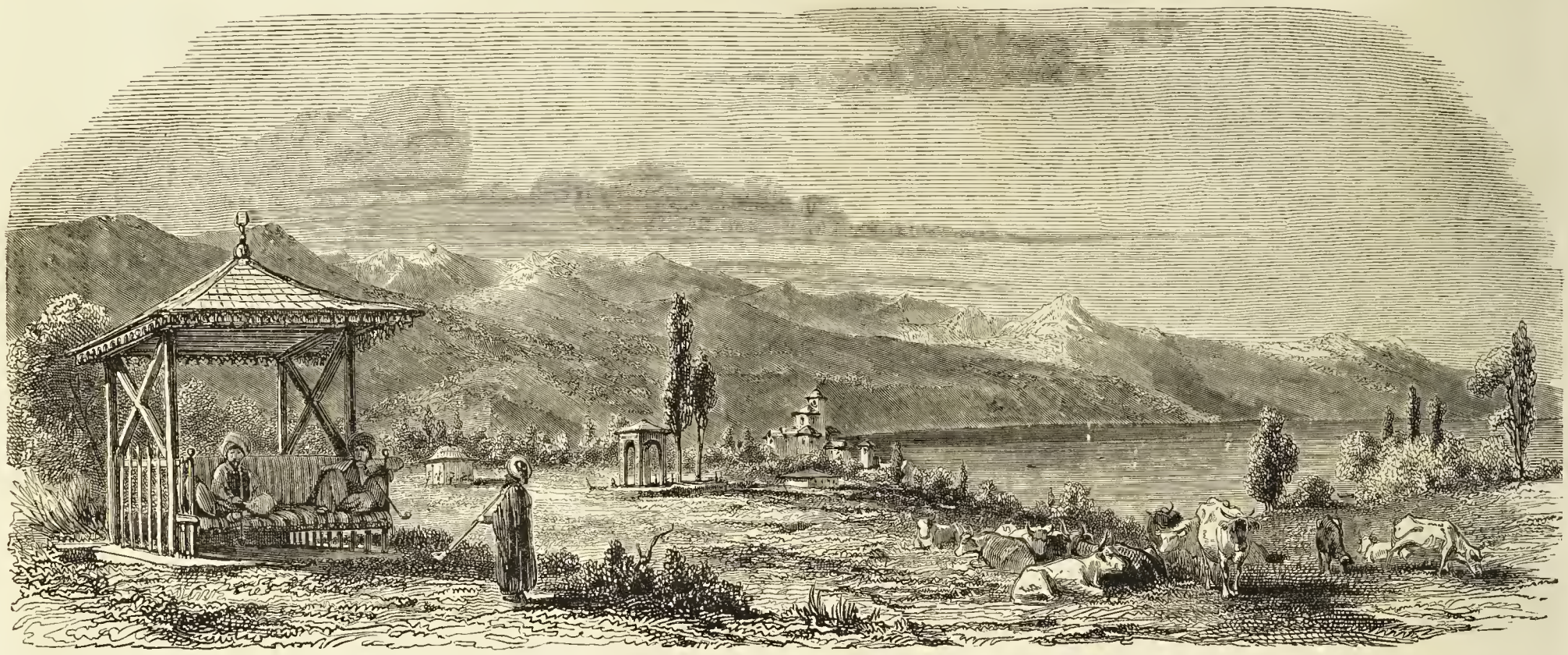
senal, selon les besoins du service ou les changements de saison, la flotte stationnant six mois dans un endroit, six mois dans l'autre. Des deux côtés du port, mais surtout devant Galata, une foule de bâtiments sous tous les pavillons dorment à l'ancre, et l'immobilité de leur longue forêt de mâts fait un curieux contraste avec les mâts mouvants et les voiles glissantes qui entrent et qui sortent à tous les instants du jour.

» A ce mouvement perpétuel, ajoutez les cris des bateliers turcs qui s'avertissent de loin pour éviter une dangereuse rencontre, les chants des matelots européens, enfin toutes les scènes vivantes qui se reproduisent dans les foyers où afflue le gros de la population, et vous aurez une idée de l'animation qui règne dans le sein du port de Constantinople. Pour une ville que l'on vous a toujours représentée comme si tranquille et comme ensevelie dans un silence de mort, cette peinture vous semble peut-être mêlée d'exagération. Vous ne le croirez plus, quand vous saurez qu'à Stamboul, la principale voie de communication, c'est moins la terre que l'eau, et que le port est la grande artère où viennent aboutir toutes les rues de la ville. Ce n'est donc pas seulement un port tellement vaste que tous les vaisseaux du monde pourraient y tenir, c'est encore une grande route et une sorte de place publique, comme les boulevards de Paris. Au lieu du bruit des voitures, vous avez le mouvement des kaïks, voilà la différence. A Constantinople, ville essentiellement maritime, on est toujours sur l'eau; on s'y promène, on y fait des courses, je dirais presque, on y marche en kaïk.

» D'après ce qui précède, vous devez voir à présent que Constantinople ne se compose pas seulement de Stamboul, déjà toute vaste qu'elle soit, mais qu'il faut encore comprendre dans son sein Top-Khana, Galata, Péra, le Fanar; en un mot, tout ce qui fait ceinture à la Corne-d'Or, mer intérieure de la ville, et son véritable centre. Du reste, la cité turque ne doit pas perdre pour cela dans votre estime, car elle n'en est pas moins, et pour la splendeur asiatique et pour la majesté impériale, la digne sultane de tout le cortége qui l'environne. »

Il y a neuf ans on ne pouvait aller de Galata, Péra et Top-Khana à Stamboul que par eau, à moins de faire un immense détour par terre. En 1837 seulement, le sultan Mahmoud fit construire, sous la direction d'Achmet-Pacha, alors grand amiral, un pont de bateaux praticable aux voitures et qui, traversant la Corne-d'Or, relie ses deux rives. Mais ce pont, fort utile d'ailleurs, a l'inconvénient d'être éloigné du centre; en outre, comme il s'ouvre toutes les fois qu'un navire est obligé de passer de l'une dans l'autre des deux parties du port qu'il sépare, la circulation s'y trouve souvent interrompue. Aussi, bien qu'une foule nombreuse s'y presse constamment, la plupart des individus qui n'ont pas de temps à perdre, et presque tous les étrangers, prennent encore un kaïk pour traverser la Corne-d'Or.

Je t'ai déjà décrit les kaïks — ces fiacres de Constantinople — à propos du Bosphore; je t'ai expliqué combien il était difficile de s'y tenir en équilibre, combien il était dangereux d'y faire le plus léger mouvement; mais je ne t'ai rien dit des kaïdjis ou bateliers qui les conduisent et je m'empresse de réparer mon omission involontaire. C'est une belle race d'hommes, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc à plis aussi larges que ceux d'un jupon; une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du



N° 232. Trébizonde. — Le golfe et la plaine de Kabak-Méidan. Par M. Karl Girardet, d'après M. Ad. de Beaumont.

corps; ils ont la tête coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge surmonté d'un long gland de soie qui pend par derrière; le cou et la poitrine nus; une large chemise de soie écrue, à grandes manches pendantes, leur couvre les épaules et les bras.

Les kaïdjis de Constantinople sont, de l'aveu de tous les voyageurs, les premiers rameurs du monde. On les voit ramer pendant quatre heures de suite, au soleil, tout ruisselants de sueur, sans se reposer, sans se plaindre, sans proférer une seule parole. Le pied appuyé contre une barre de bois, ils tirent, ils poussent avec les bras, ils poussent avec les jambes, avec tous les muscles du corps; ils semblent ne faire qu'un avec la rame. En eux revivent les rameurs de l'antiquité dont les traditions conservées par les Grecs n'ont jamais dû tomber en oubli à Constantinople. Au signal donné par le chef, toutes les rames, avant de fouetter la mer en cadence, s'alignent des deux côtés de la barque avec la même régularité que les fusils d'un régiment qui croise la baïonnette. Au second temps elles s'abaissent, entament adroitement la mer par un de leurs côtés, y pénètrent profondément, plient sous l'effort du bras qui les agite, et sortent toutes à la fois de l'eau qui fuit, pour retomber encore avec la même précision et reparaître toujours alignées, toujours intelligentes, toujours infatigables.

Les kaïdjis des grandes maisons, bien habillés et bien nourris, ont un salaire suffisant pour entretenir leur famille et mettre de côté quelques épargnes. Le prix auquel la course est fixée permet aux kaïdjis de louage de gagner une trentaine de piastres par jour, environ 7 francs, somme avec laquelle ils vivent dans l'aisance, font vivre leur femme et leurs enfants, et se ménagent des ressources pour la vieillesse; quelques-uns trouvent même le moyen d'acheter une esclave. Dans la belle saison, et à Constantinople la belle saison dure presque huit mois, ils gagnent 10 à 15 francs par jour. Lorsque le bateau leur appartient, c'est un bénéfice à peu près net, car les droits à acquitter sont minimes.

La grande famille des kaïdjis offre de nombreuses variétés. « Ainsi, les bateliers des kaïks à plusieurs paires de rames, a dit un écrivain qui en a publié une intéressante monographie dans le *Magasin pittoresque* (1841) ont une allure plus militaire, comme il convient à des hommes exercés aux manœuvres d'ensemble et soumis aux lois de la discipline. Ceux des kaïks à une paire de rames, au contraire, ont plus d'abandon et de bonhomie : ce sont nos cochers de cabriolet avec leur humeur liante et leurs privautés. Du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils vous appellent en criant : « *Capitan, capitan, bana-bak*[1] : Capitaine, capitaine, regarde-moi. » Si vous hésitez, ils ajoutent : « Capitan, viens à moi, mes bras sont de fer, mon kaïk est léger comme un oiseau. » Hâtez-vous de vous décider, sinon vous serez entouré d'une nuée de kaïdjis ; celui-ci vous tirant par un bras, celui-là par l'autre, un troisième par votre habit; tous parlant ensemble et vous empêchant de faire un pas.

» Naturellement questionneur, le kaïdji aime peu à répondre aux questions qu'on lui adresse. Lui demandez-vous si la journée sera belle, il répond : *Bil mem* (je ne sais pas); ou bien, poussé dans ses derniers retranchements, il se risque à dire : *Allah bilir* (Dieu le sait). Avec son Dieu le sait, il ne redoute aucune indiscrétion, surtout en matière politique. — Le sultan est-il aimé de son peuple, kaïdji? — Dieu le sait! — Croyez-vous qu'il soit sincèrement dévoué aux Russes ? — Dieu le sait ! — Mais enfin, pensez-vous que les Turcs, si bons musulmans, ne se révolteront pas un jour contre le protectorat des Russes, qui à leurs yeux ne sont que des giaours? — Dieu le

[1] *Capitan* veut dire capitaine; c'est le nom que les Turcs donnent aux Européens quand ils ont intérêt à flatter leur amour-propre. Alors même, ils se font scrupule de nous accorder le titre d'*effendi*, qui correspond à notre mot *monsieur*, et qu'ils n'échangent avec plaisir qu'entre musulmans. Lorsqu'ils tiennent peu à nous plaire, ce qui arrive souvent, nous ne sommes pour eux que des *giaours* ou des *kiopeck*, c'est-à-dire des infidèles ou des chiens, expressions synonymes dans leur langage.

sait! Il faut qu'il ait une bien grande confiance en vous pour répondre : *Ich Allah !* (plaise à Dieu !) C'est que le massacre des janissaires est toujours présent à sa mémoire, et qu'il n'ignore pas qu'en Orient les têtes ne tiennent pas bien sur les épaules. Mais, direz-vous, lorsqu'il s'agit de savoir si la journée sera belle, pourquoi répondre encore : Je n'en sais rien, ou Dieu le sait? — Pourquoi? Parce que tout musulman, et particulièrement tout kaïdji, est imbu de la doctrine du fatalisme ; parce qu'il se croirait impie s'il se permettait de lire dans les signes extérieurs que la Providence étale cependant avec bonté aux yeux du marin, pour qu'il puisse présager le calme ou la tempête. Le despotisme est tellement dans les mœurs des Orientaux qu'ils font de Dieu lui-même un despote, et qu'ils s'imaginent que pour le plaisir de manifester son omnipotence, il changerait tout à coup le beau temps en pluie, s'ils osaient, après avoir observé l'état du ciel, émettre une opinion quelconque. Il en est beaucoup qui poussent cette disposition si loin, qu'à leurs yeux les horloges et les montres sont une invention du diable ; ceux-là, quand un chrétien, leur voyant une montre, a la naïveté de leur demander quelle heure il est, répondent pieusement : Dieu le sait. Si donc vous tenez à causer avec votre kaïdji, évitez tout ce qui touche à la politique et à la religion; n'entamez pas non plus le chapitre des mœurs des peuples musulmans, il se croirait insulté. Parlez-lui des usages des nations chrétiennes, il vous suivra avec plaisir sur ce terrain ; il ne manquera pas de rire à chaque malice que vous lui direz, et il vous étonnera plus d'une fois par le bon sens, la finesse et la malice de ses reparties, il deviendra aussi liant que le cocher de cabriolet de Paris, mais cependant avec de meilleures manières, sans jamais dépasser les bornes du respect, sans jamais se manquer à lui-même. Cette supériorité vient en grande partie de ce qu'il ne fait pas usage de boissons spiritueuses ; l'éducation religieuse y est aussi pour beaucoup ; en aucune occasion son métier de kaïdji ne lui fera oublier qu'il est homme, qu'il est mahométan. Au terme de la traversée, s'il vous chicane sur le prix convenu, dites-lui sans colère, et plutôt avec une froideur dédaigneuse : « Je croyais les mahométans des hommes droits. » Tout à coup ses exigences ridicules feront place à des dispositions honnêtes; sa dignité d'homme a repris le dessus. »

Les kaïdjis forment une corporation nombreuse et importante qui a ses règlements, ses coutumes, ses chefs, ses priviléges ; à chaque échelle ou débarcadère réside un kïahia (batelier maître) chargé de défendre leurs droits, de mettre des bornes à leurs exigences, de punir leurs infractions; en un mot, un capitaine de port au petit pied, remplissant tour à tour les fonctions de commissaire de police et de juge de paix;

N° 233. Femmes tcherkesses, à Ghelendyk (musulmanes.)

conciliateur quand on l'écoute et qu'il est de bonne humeur ; mais armé d'un bâton et sachant en faire usage si on se montre récalcitrant ou s'il n'est pas dans de bonnes dispositions.

Les kaïdjis sont très-jaloux de leurs priviléges ; ils les défendent avec une opiniâtreté et une énergie qui leur assurent souvent la victoire. S'ils n'ont pas pu empêcher Mahmoud de jeter sur la Corne-d'Or ce pont si utile dans l'intérêt général mais si nuisible à l'intérêt de leur corporation, ils l'ont forcé à retirer à une compagnie anglaise l'autorisation qu'il lui avait accordée d'établir un service de bateaux à vapeur sur le Bosphore. Entre autres priviléges, ils ont celui d'être exemptés du service sur les vaisseaux de l'État. « Il est assez singulier, dit M. d'Aubignosc, que ces hommes, les seuls de tout l'empire qui aient, si l'on peut s'exprimer ainsi, le pied *marin* et une idée quelconque de la direction des vents, soient précisément les seuls que la marine ne puisse employer, malgré le besoin le mieux constaté. En échange, on enrôle ou l'on presse pour le service de la mer des tailleurs, des cordonniers, des pâtissiers, etc.; et c'est une escadre ainsi équipée que l'on met tant de soin à faire surveiller par nos amiraux. »

Rien ne semblerait devoir être plus fréquent, et rien n'est pourtant plus rare, que la rencontre de deux kaïks en pleine eau. La mer en est cependant couverte, surtout le soir, à l'heure où, les affaires cessant, chacun regagne son domicile. Le choc de deux kaïks a toujours pour résultat d'en couler un. Quelquefois ils coulent tous les deux. Le péril est d'autant plus grand que comme les courants sont très-forts dans le port de Constantinople, un corps qui tombe à l'eau est aussitôt entraîné au loin et devient presque immédiatement la proie des poissons. Heureusement pour les passagers obligés de se confier à eux, les bateliers savent s'éviter réciproquement avec une adresse merveilleuse. Ils s'avertissent sans cesse par un cri qui peut se traduire ainsi : « O batelier, ne t'endors pas sur l'abîme ! » Les accidents ne sont vraiment à craindre que lorsqu'on navigue à la voile et qu'il survient un coup de vent. Si à la suite d'un orage l'absence d'un bateau et d'un batelier se prolonge au delà de vingt-quatre heures, ceux qui s'en aperçoivent disent entre eux : « Il aura sombré dans le coup de vent d'hier. » On ne fait aucune enquête, on ne constate pas le décès, il n'est plus question du défunt, et ses parents ou ses amis, s'il n'a plus de parents, se disputent et se partagent son héritage à l'insu du fisc.

Telle est pourtant l'incurie du peuple ottoman et de son gouvernement, que bien que des communications si actives aient lieu chaque jour, au moyen de bateaux, entre la ville et ses faubourgs, on n'a jamais songé à rendre faciles, sûres et communes, les échelles d'embarquement et de débarquement. Constantinople n'a pas de quai. Les maisons s'avancent dans la mer, et la partie que baignent les eaux est bâtie sur des

N° 234. **Types des races caucasiennes. D'après un croquis du prince Gagarine.**

Tcherkesse, musulman sunnite. — Mingrélien, chrét., rel. grecq. — Tatar nogais, musul. sunnite. — Georgien, chrét., rel. grecq. — Arménien, chr., égl. d'Arm. — Kurde, ad. du diable. — Tatar du Chirvah, musulman chéite. — Indien de Bakou, adorateur du feu. — Lesguin, musulman chéite. — Cosaque du Térek, chr., rel. grec, vieux croyant.

pilotis si mal établis, que leurs interstices facilitent la stagnation des immondices incessamment charriées par les courants, et qui deviennent ainsi des foyers d'infection. De loin en loin, à l'issue de quelques rues très-étroites et à peine pavées qui arrivent jusqu'à la mer, s'ouvrent de petites places très-resserrées où les kaïks viennent prendre et déposer leurs passagers; et comme si ce n'était pas assez de cette cause d'encombrement, souvent des navires choisissent ces embarcadères déjà si rares et si insuffisants, pour y débarquer ou y recevoir des matériaux de constructions ou des marchandises de poids.

Que si, débarqué sans accident à l'une de ces échelles, vous pénétrez dans les rues de Stamboul, c'en est bientôt fait de l'impression que vous aviez éprouvée en la contemplant du port. Les féeriques images qui avaient charmé vos regards, enchanté votre esprit, se perdent dans la plus triste des réalités. Nulle part il ne peut y avoir un plus pénible contraste entre les admirables beautés de la nature et les œuvres de l'homme. Cette impression ne m'est pas personnelle. Tous les voyageurs l'ont ressentie comme moi.

« Les rues de Stamboul, dit M. de Valon, sont plus étroites, plus immondes, plus puantes encore que

celles de Galata ou de Péra. Des baraques de bois mal construites et mal peintes, sorte de cage percée d'une infinité de fenêtres grillées, avec les étages en saillie sur le rez-de-chaussée, bordent à droite et à gauche ces passages où se presse sans bruit une foule de toutes les couleurs. Le pavé, composé de petites pierres posées dans la poussière, se dérange sous vos pieds et vous expose à des chutes continuelles fort désagréables dans ces rues où, faute d'écoulement, chaque trou est une flaque d'eau et de boue noire. Sur les établis des premières boutiques que l'on rencontre, sont entassés par monceaux de grands poissons dont les écailles resplendissent au soleil, malgré la poussière. Des chiens jaunes, beaucoup plus nombreux qu'à Galata, se ruent dans vos jambes, et malheur à qui se débarrasserait trop énergiquement de ces hideuses bêtes que protége la piété musulmane. Les mœurs de ces animaux, dont le nombre s'élève, assure-t-on, à une centaine de mille, sont assez singulières; ils n'appartiennent à personne et n'ont pas de logis. C'est en pleine rue qu'ils naissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent. A tout instant, on voit une lice allaiter sur le pavé sa portée nombreuse qui a reçu le jour au coin d'une borne. De quoi se nourrissent ces quadrupèdes, c'est ce qu'il est assez difficile de savoir. Le gouvernement leur abandonne complétement la police comme le nettoyage des rues, et les ordures de tout genre ou les cadavres de leurs pareils morts de vieillesse composent apparemment leur nourriture ordinaire; il serait horrible d'ajouter que la nuit ces animaux rôdent souvent par troupes dans les cimetières. Quels que soient leurs moyens d'existence, ils se reproduisent avec une remarquable activité. Il y a quelques années, la race canine s'était multipliée à Constantinople de telle façon qu'elle y devint fort dangereuse. Au grand scandale des vieux musulmans, Mahmoud, entre autres réformes, fit, non pas empoisonner, il ne l'aurait pas osé, mais déporter aux îles de Marmara 25,000 de ces animaux. En peu de jours, ils eurent en quelque sorte dévoré le lieu de leur exil, après quoi, mourant de faim, ils firent un tel tapage, poussèrent à l'unisson des hurlements si plaintifs, que l'on prit pitié d'eux, et ils furent ramenés en triomphe à Constantinople. Heureusement, l'hydrophobie est un mal inconnu dans le Levant. L'importation de la rage dans un pays où les chiens, presque aussi nombreux que les hommes, sont beaucoup plus respectés, serait assurément le plus terrible des moyens de destruction. »

N° 235. Un jardin dans les environs de Tiflis. Par M. Valentin, d'après une aquarelle du prince Gagarine.

« Les chiens de Constantinople, dit M. Marmier, sont divisés par clans, et chaque clan campe nuit et jour dans son quartier. La paix règne entre eux, à la condition qu'ils restent dans les limites de leur territoire et ne s'avancent point sur celui de leurs voisins. J'ai plus d'une fois vainement tenté leur voracité. J'en prenais un au hasard, je l'alléchais avec un gâteau acheté chez le pâtissier du coin; je marchais lentement devant lui, en lui montrant toujours le séduisant appât. Il me suivait le nez au vent; mais dès que nous arrivions sur les confins d'une autre tribu, il s'arrêtait, me regardait d'un air inquiet, et s'en retournait. Il n'y a qu'une seule circonstance où toutes ces peuplades de chiens sortent sans crainte de leurs différents domaines et se réunissent en un commun accord. C'est lorsqu'ils sont attirés par un banquet extraordinaire, lorsque leurs naseaux aspirent l'odeur de quelque cheval qui vient de périr. La bonne nouvelle se répand en un instant de district en district. On les voit alors se rassembler près de la maison qui leur promet cette riche pâture. Ils se groupent deux à deux derrière l'animal que l'on conduit à la voirie, le suivent en silence, pas à pas, avec une sorte de tristesse hypocrite; puis, dès que le cadavre est abandonné, ils se précipitent sur lui et restent attachés à cette curée tant qu'il y reste un os à ronger, après quoi chacun d'eux s'en retourne dans son quartier. »

Si on doit en croire l'auteur de la *Turquie nouvelle*, les chiens errants sympathisent avec les êtres au milieu desquels ils vivent. A Stamboul, ils sont caressants pour les Turcs et hargneux pour les Francs. A Péra c'est le contraire; ils caressent les Francs et mordent les Turcs. Du reste, il est facile de les mettre en fuite quand ils deviennent trop menaçants. Il suffit de leur crier *houst*, mot turc qui se traduit assez bien en français par l'exclamation *arrière!* Toutefois, il faut le prononcer à la turque, c'est-à-dire avec calme, avec dignité et d'une voix de poitrine un peu caverneuse. Au premier *houst* ainsi articulé ils s'apaisent et se retirent en vous prenant pour un musulman déguisé en chrétien.

On ferait un livre tout entier avec les chiens de Constantinople. Je n'ai pas la prétention d'épuiser ce sujet si fécond, je veux seulement ajouter ici quelques détails curieux à ceux que j'ai empruntés aux auteurs dont je viens de citer des fragments. D'abord, ce qu'on appelle en France le chien turc n'existe ni à Constantinople ni sur aucun autre point de la Turquie. La race canine chez les Turcs se rapproche du loup beaucoup plus que du dogue. Ensuite si les Turcs protégent les chiens, ce n'est pas par affection, c'est par intérêt per-

sonnel. Ils ne les aiment pas assez pour les admettre sous leur toit. « Leur orgueil, a dit un écrivain, dédaigne d'accepter le chien pour compagnon ; ils en sont punis en ne trouvant jamais en lui un ami fidèle, trop souvent plus fidèle que tous les autres. » S'ils le protégent c'est qu'il leur est utile, c'est qu'il nettoie le devant de leur maison, c'est qu'il les met à l'abri des voleurs, c'est enfin qu'il déteste les chrétiens. Du reste, ils ne font rien pour lui que de défendre qu'on le tue. De temps à autre seulement, quelques âmes charitables, des sultanes surtout, affectent dans leur testament une partie de leur héritage à l'entretien des chiens d'un quartier. En vertu de cette disposition, tous les jours, à heure fixe, arrive un homme portant sur sa tête un énorme panier de vivres qu'il dépose religieusement à terre, non sans avoir eu beaucoup de peine à fendre la foule aboyante qui se presse et saute autour de lui : c'est un plaisir de voir avec quelle ardeur ces animaux font fête à la pieuse aumône. Malheureusement, ces sortes de legs ne sont communs que dans les quartiers riches, et la maigreur des chiens qui habitent les quartiers pauvres accuse de cruelles privations.

Ce qu'on visite en premier lieu à Stamboul, ce sont les bazars. Ils ne répondent pas, à l'idée qu'on s'en fait avant de les avoir vus. Ils rappellent moins dans leur ensemble nos élégantes boutiques que les couloirs de nos halles ou les piliers du Temple. C'est un immense dédale de larges corridors voûtés comme des tunnels (*gr. n°* 207) grossièrement bâtis et éternellement humides ; chaque genre de marchandise y a sa place spéciale, depuis les riches tapis de Perse, les soyeuses étoffes de Brousse jusqu'aux plus simples ustensiles de ménage. C'est une exposition symétrique de toutes les professions commerciales, une ville de marchands et d'ouvriers au milieu de la ville des fonctionnaires, des bourgeois et des soldats. Mais il ne faudrait point s'attendre à y trouver les élégantes dispositions de nos magasins. Il n'y a là ni devanture de marbre, ni arabesques dorées, ni enseignes fastueuses. Chaque magasin est ouvert aux regards comme une échoppe, et les marchandises étalées sur les comptoirs n'ont pas besoin d'enseignes. D'un coup d'œil on les voit à peu près toutes, et sans entrer dans la boutique on fait son emplette. Les marchands d'Orient ne se donnent point tant de soucis que leurs confrères de Paris. Le matin, vers les huit heures, ils ouvrent leurs volets, s'asseyent sur leur comptoir, et attendent patiemment la pratique en fumant leur pipe. Au coucher du soleil ils ferment leur porte et s'en vont rejoindre leur famille. Le vendredi et les jours de baïram pas un Turc ne paraît à sa boutique ; les Juifs ferment la leur le samedi, et les Grecs le dimanche. Les Turcs se distinguent entre tous par le flegme qu'ils apportent

N° 236. Tiflis, capitale de la Géorgie. Par M. Freeman, d'après M. Dubois de Montpereux.

dans leur négoce, par l'impassible résignation avec laquelle ils voient s'éloigner sans bourse délier le chaland qui, d'abord, s'était arrêté près d'eux. « *Inch Allah!* Dieu le veut, » disent-ils quand ils ont ainsi perdu une occasion de bénéfice, et ils se remettent paisiblement à fumer leur chibouque. On les cite aussi comme les plus honnêtes. Il est vrai qu'ils ont l'habitude de surfaire considérablement leurs denrées, mais, à part cette ruse générale dont on doit se défier, on peut en toute assurance compter sur leur probité. C'est un témoignage que tous les étrangers s'accordent à leur rendre, et des négociants d'Europe établis depuis longtemps dans le Levant m'ont dit qu'ils préféraient la parole d'un Turc à la signature d'un Grec ou d'un Israélite.

L'endroit le plus intéressant du grand bazar est sans contredit le *bezestin ;* c'est pour ainsi dire l'hôtel des commissaires-priseurs ; les vieilles armes, les meubles anciens et les antiquités de tous genres s'y vendent à l'encan ; et si l'étranger, qui séjourne peu de temps, veut avoir une idée de ce mouvement pittoresque et tout oriental, il lui faut s'arrêter et s'asseoir dans la boutique d'un de ces marchands, qui s'empresse avant toute chose de lui offrir la pipe et le café.

« Une multitude immense et bien autrement curieuse à observer que les marchandises étalées, s'y presse à toute heure du jour, dit l'auteur d'une *Année dans le Levant.* Constantinople, malgré sa décadence, est toujours le point d'intersection des deux mondes, le centre obligé vers lequel convergent de part et d'autre les relations qui unissent les pays d'Occident aux contrées orientales. A ce rendez-vous général où l'Europe et l'Asie se rapprochent sans se confondre, on peut étudier l'espèce humaine entière dans toute la variété de ses types : Russes qui observent, Anglais qui calculent, Américains qui négocient, Italiens qui gesticulent, Français qui pérorent, Grecs qui posent, Juifs qui brocantent, Nègres qui regardent, Arabes qui voyagent, Persans qui trafiquent, se pressent pêle-mêle autour du Turc qui fume et qui rêve, immobile au milieu de l'agitation générale. C'est une inconcevable mêlée de pelisses de soie et d'uniformes, de burnous blancs et d'habits noirs, et comme une rivière toujours mouvante de turbans verts, de fez rouges et de chapeaux de castor. Des troupes de femmes avec leur dominos blancs s'avancent lentement au milieu de cette multitude que fait souvent entr'ouvrir devant lui un pacha à cheval, suivi de ses domestiques trottant à pied derrière lui. Des ânes chargés de ballots sont arrêtés çà et là ; au bout des galeries défilent quelquefois des caravanes de chameaux. On entend les cris perçants des marchands de sorbets se mêler aux hurlements des chiens, et des pigeons roucoulent au-dessus de cette foule bigarrée dont les mille voix se confondent en un long et continu bourdonnement. Considéré dans son ensemble, ce spectacle provoque l'étonnement plutôt que l'admiration ; examiné dans ses détails, il présente une infinité de scènes originales et de tableaux pleins de caractère : ici c'est un musicien ambulant qui chante à

son auditoire accroupi une de ces ballades sans fin dont les Turcs ne se lassent jamais; là une société d'amis dîne en public et se régale d'une corbeille de concombres verts. »

Le vrai bazar de Constantinople, le bazar scandaleux, celui qui mérite l'attention des philosophes, c'est le bazar aux esclaves (*gr. n°* 206). Il n'y a pas longtemps que les Européens y sont admis, et je n'ai pas manqué de m'y rendre. Il fait suite aux autres bazars. C'est une cour carrée, spacieuse, plantée de quelques arbustes et entourée d'une galerie de bois où l'on circule à l'ombre devant une rangée de cases fermées par un treillage du côté du spectateur. De grandes pièces de toile tendues çà et là d'un arbre à l'autre projettent des carrés d'ombre dans cette cour brûlante. Sous ces sortes de tentes sont accroupies, par groupes, sur des nattes, une quantité de négresses. Je remarquai surtout une troupe de jeunes filles d'Abyssinie au nombre de douze ou quinze; adossées les unes aux autres comme ces figures antiques de cariatides qui soutiennent un vase sur leurs têtes, elles formaient un cercle dont tous les visages étaient tournés vers les spectateurs. Ces visages étaient en général d'une grande beauté. Les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues, les longs cheveux noirs luisants comme des ailes de corbeau, l'expression pensive, triste et languissante de la physionomie font des Abyssiniennes, malgré la couleur cuivrée de leur teint, une race de femmes des plus admirables; elles sont grandes, minces de taille, élancées comme les tiges de palmier de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes. Ces jeunes filles n'avaient pour vêtements qu'une longue chemise de toile grossière et jaunâtre. Elles avaient aux jambes des bracelets de perles de verre bleu. Assises sur leurs talons, immobile, la tête appuyée sur le revers de leur main ou sur le genou, elles nous regardaient d'un œil aussi doux et aussi triste que l'œil de la chèvre ou de l'agneau que la paysanne tient par la corde et marchande à la foire de nos villages; quelquefois l'une disait un mot à l'autre et elles souriaient. Il y en avait une qui tenait un petit enfant dans ses bras et qui pleurait parce que le marchand voulait le vendre sans elle à un revendeur d'enfants. Non loin de ce groupe, sept ou huit petits nègres de l'âge de huit à douze ans, assez bien vêtus, avec l'apparence de la santé et du bien-être, jouaient ensemble à un jeu de l'Orient dont les instruments sont de petits cailloux que l'on combine de différentes manières dans de petits trous qu'on fait dans le sable. Pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d'eux, prenaient tantôt l'un, tantôt l'autre par le bras, l'examinaient avec attention de la tête aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa santé; puis l'enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement. Je passai ensuite sous les portiques couverts, remplis d'une foule d'esclaves et d'acheteurs. Les Turcs qui font ce commerce se promenaient, superbement vêtus de pelisses fourrées, une longue pipe à la main, parmi les groupes, le visage inquiet et préoccupé, et épiant d'un œil jaloux le moindre regard jeté dans l'intérieur de leurs magasins d'hommes et de femmes. Des marchands ambulants de petits gâteaux et de fruits secs parcouraient la galerie, vendant aux esclaves quelque nourriture.

Nous visitâmes un grand nombre de chambres contenant chacune quatre ou cinq femmes presque toutes noires et laides, mais avec les apparences de la santé. La plupart semblaient indifférentes à leur situation et même sollicitaient les acheteurs; elles causaient, riaient entre elles, et faisaient elles-mêmes des observations critiques sur la figure de ceux qui les marchandaient. Une ou deux pleuraient et se cachaient dans le fond de la chambre, et ne revenaient qu'en résistant se placer en évidence sur l'estrade où elles étaient assises. Nous en vîmes emmener plusieurs qui s'en allaient gaiement avec le Turc qui venait de les acheter, prenant leur petit paquet plié dans un mouchoir, et recouvrant leurs visages de leurs voiles blancs. Nous fûmes témoins de deux ou trois actes de miséricorde que la charité chrétienne envierait à celle des

N° 237. Prince kazbek, costume de guerre, musulman.

bons musulmans. Des Turcs vinrent acheter de vieilles esclaves rejetées de la maison de leurs maîtres pour leur vieillesse et leurs infirmités, et les emmenèrent. Nous demandâmes à quoi ces pauvres femmes pouvaient leur être utiles. A plaire à Dieu, nous répondit le courtier, qui m'apprit aussi que plusieurs musulmans envoyaient ainsi dans les marchés acheter de pauvres esclaves infirmes des deux sexes pour les nourrir par charité dans leurs maisons.

« Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi fermées, raconte M. de Lamartine dans son

N° 238. Prince imérète, costume de guerre, chrétien.

Voyage en Orient, et on nous disputa quelque temps l'entrée; il n'y avait qu'une seule esclave dans chacune, sous la garde d'une femme. C'étaient de jeunes et belles Circassiennes nouvellement arrivées de leur pays; elles étaient vêtues de blanc et avec une élégance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence. Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie sont devenues extrêmement rares, depuis que les Grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes. Cependant les familles géorgiennes élèvent toujours leurs filles pour ce honteux commerce, et des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles créatures va jusqu'à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs), tandis que les esclaves noires d'une beauté ordinaire ne se vendent que cinq ou six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. En Arabie et en Syrie, on en aurait pour cinq ou six cents piastres (de cent cinquante à deux cents francs). Une de ces Géorgiennes était d'une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l'œil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un éclat admirables. Mais la physionomie des femmes de ce pays est loin du charme et de la pureté de celles des Arabes : on sent le Nord dans ces figures. Elle fut vendue sous nos yeux pour le harem d'un jeune pacha de Constantinople. Nous sortîmes le cœur flétri et les yeux humides de cette scène, qui se renouvelle tous les jours et toutes les heures dans les villes de l'Orient, et nous revînmes pensifs au bazar de Stamboul. Voilà ce que c'est que les législations immobiles! Elles consacrent les barbaries séculaires et donnent le droit d'antiquité et de légitimité à tous les crimes. Les fanatiques du passé sont aussi coupables et aussi funestes à l'humanité que les fanatiques de l'avenir. Les uns immolent l'homme à leurs ignorances et à leurs souvenirs; les autres à leurs espérances et à leur précipitation. Si l'homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient et croyaient ses pères, le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l'esclavage. La raison est le soleil de l'humanité : c'est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicables aux sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans le mal et dans les ténèbres; mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices. Comprendre le passé sans le regretter; tolérer le présent en l'améliorant; espérer l'avenir en le préparant; voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes. Le péché contre l'Esprit-Saint, c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social, que Dieu et la nature poussent toujours en avant : le passé est le sépulcre de l'humanité écoulée; il faut le respecter, mais il ne faut pas s'y enfermer et vouloir y vivre. »

Les mosquées exceptées, Stamboul possède peu de monuments publics. La Sublime Porte, dont le nom rappelle à l'esprit tant de négociations mémorables, tant d'arrêts sanglants, n'est qu'un édifice assez ordinaire, décoré seulement à l'extérieur d'un portail qui m'a semblé fort peu sublime. C'est là que les ministres traitent des affaires de leur département et donnent des audiences. Le luxe oriental des épithètes pompeuses est resté attaché à cette demeure, mais c'en est fait de son terrible renom. La Sublime Porte n'a plus de foudres à lancer sur les contrées chrétiennes, et il n'y a plus que les solliciteurs qui, en passant, la regardent avec une crainte respectueuse.

L'Atmeïdan, la plus grande place de Stamboul, est un vaste carré oblong, bordé d'un côté par une très-belle mosquée, la mosquée d'Achmet (*gr. n°* 210), et de l'autre par de chétives habitations. Cette place, commencée par Sévère et achevée par Constantin, sur le modèle du cirque de Rome, a été le théâtre des jeux frivoles, des luttes puériles qui occupaient, dans ces derniers temps de décadence, les peuples dégénérés du Bas-Empire. Elle était autrefois entourée de portiques et ornée de statues; aujourd'hui on n'y trouve

plus que trois monuments dégradés et tombant en ruines : l'obélisque de Théodose, qu'un tremblement de terre a déjà renversé et qu'un coup de vent pourrait renverser à présent ; la pyramide en briques, qui ne présente plus que l'aspect d'un squelette difforme depuis qu'une indigne cupidité l'a dépouillée des plaques de bronze dont Constantin Porphyrogénète l'avait fait revêtir ; et la colonne Serpentine, qui portait jadis le trépied d'or consacré à Apollon par les Grecs après leur victoire de Platée. On dit que les Turcs ont pour ce monument une superstitieuse vénération, qu'ils le regardent comme une espèce de talisman auquel est attachée la destinée de leur capitale. S'il en est ainsi, ils doivent croire cette destinée déjà fort compromise. Les trois têtes de serpents qui surmontaient la colonne ont été abattues, il ne reste de ce trophée antique que trois tronçons mutilés. Ne semble-t-il pas voir une image de cette vieille ville de Constantinople qui avait conquis en Asie, en Europe, en Afrique une triple couronne? Ses trois couronnes sont à demi brisées, et son empire, lacéré, ébranlé, ne repose plus, comme le trépied d'Apollon, que sur une base chancelante.

Près de là est une autre ruine toute récente encore, mais d'une grandeur terrible : c'est la caserne des janissaires où, dans l'espace de quelques heures, Mahmoud extermina cette milice effrénée qui, depuis si longtemps, tyrannisait le peuple et épouvantait les sultans. Les fenêtres brisées de cet édifice portent encore les traces de la mitraille dont elles furent criblées, et ses larges murailles, noircies par la poudre, crevassées par les flammes, renversées à demi par le canon, sont comme une page d'histoire écrite en caractères sanglants par le sabre d'un sultan, à la lueur d'un incendie.

« Un officier égyptien frappa un soldat turc, raconte M. de Lamartine ; les janissaires renversent leurs marmites ; le sultan instruit, et prêt à tout, était avec ses principaux conseillers dans un de ses jardins à Beschiktasch, sur le Bosphore. Il accourt au sérail, prend l'étendard sacré de Mahomet ; le muphti et les ulémas, réunis autour de l'étendard sacré, prononcent l'abolition des janissaires ; les troupes régulières et les fidèles musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan ; lui-même s'avance à cheval à la tête des troupes du sérail ; les janissaires réunis sur l'Atmeïdan le respectent ; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée, seul, à cheval, risquant mille morts, mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie, ou le premier de son affranchissement et de sa puissance. Les janissaires, sourds à sa voix, se refusent à reprendre leurs agas ; ils accourent de tous les points de la capitale, au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan, les canonniers et les bostangis occupent les débouchés des rues voisines de l'Hippodrome ; le sultan ordonne le feu, les canonniers hésitent ; un officier déterminé, Kara-Djehennem, court à un des canons, tire son pistolet sur l'amorce de la pièce, et couche à terre sous la mitraille les premiers groupes des janissaires. Les janissaires reculent ; le canon laboure en tout sens la place ; l'incendie dévore les casernes ; prisonniers dans cet étroit espace, des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés, sous la mitraille et dans les flammes ; l'exécution commence, et ne s'arrête qu'au dernier des janissaires. Cent vingt mille hommes, dans la capitale seulement, enrôlés dans ce corps, sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la mer de Marmara ; le reste est relégué dans l'Asie-Mineure, et périt en route ; l'empire est délivré. Le sultan, plus absolu qu'aucun prince ne le fut jamais, n'a plus que des esclaves obéissants ; il peut à son gré régénérer l'empire ; mais il est trop tard ; son génie n'est pas à la hauteur de son courage ; l'heure de la décadence de l'empire ottoman a sonné ; il ressemble à l'empire grec ; Constantinople attend de nouveaux arrêts du destin. Je vois d'ici la flotte russe, comme le camp flottant de Mahomet II, presser de jour en jour davantage la ville et le port ; j'aperçois les feux des bivouacs des Kalmouks sur les collines de l'Asie. Les Grecs reviennent

N° 239. Prince mingrélien, chrétien.

sous le nom et sous le costume des Russes, et la Providence sait le jour où un dernier assaut, donné par eux aux murs de Constantinople, qui est aujourd'hui tout l'empire, couvrira de feu, de fumée et de ruines, cette ville resplendissante, qui dort sous mes yeux son dernier sommeil. »

Non loin de l'Atmeïdan, je visitai une des anciennes

N° 240. Jeune prince ouboukh et son atalyk, ou précepteur.

citernes construites par les empereurs grecs avec un luxe inutile, et connue sous le nom de réservoir des mille colonnes. C'est un temple souterrain dans lequel, au lieu de mille colonnes, on n'en compte guère plus de deux cents, et qui ressemble un peu aux caves des docks de Londres. Ces vastes catacombes sont abandonnées aujourd'hui à des cordiers, à des fileurs de soie, ou pour mieux dire au premier occupant. On assure qu'elles pouvaient contenir douze mille pieds d'eau. Mais Constantinople est approvisionné sous ce rapport d'une manière suffisante au moyen de la prise d'eau de la forêt de Belgrade, qui lui verse, par des conduits ingénieux et des réservoirs (bend) convenablement échelonnés, la masse liquide nécessaire à sa consommation. C'est peut-être le seul service public organisé d'une manière intelligente et régulière dans cette capitale, où il n'y a ni pavage, ni éclairage, ni désignation de rues, ni numérotage des maisons, ni poste aux lettres, ni balayage quotidien, ni règlements pour la voirie, ni état civil, ni police des inhumations, ni secours officiels en cas d'accident, même contre les incendies, si fréquents que la durée moyenne d'une maison à Constantinople est évaluée à cinq ans, et le prix des loyers payé en conséquence. Ce qu'on appelle secours contre l'incendie ne mérite pas ce nom. Les habitants le savent si bien, qu'il existe dans plusieurs maisons une sorte de sanctuaire bâti en briques ou en pierres dans lequel on dépose les objets les plus précieux, dont la perte serait infaillible sans cette précaution.

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tout ce qui manque à une ville turque, et particulièrement à Constantinople, pour ressembler à une ville chrétienne ; il n'y a surtout aucun établissement public où un étranger puisse trouver ce qui lui est nécessaire pour se loger et se nourrir. Un étranger — je ne parle pas des Européens, car Péra est plutôt une ville européenne qu'une ville turque, mais d'un Turc, d'un Arabe, d'un Arménien ou d'un Persan, — arrive-t-il à Constantinople, il se rend dans un khan ou caravansérail, et il y loue une chambre entièrement nue pour lui, une place sous les voûtes pour son bagage, une autre à l'écurie commune pour son cheval. Le propriétaire ou le concierge du khan ne lui fournit, contre payement, que de la paille et de l'orge. Veut-il boire, il faut qu'il achète une cruche et traite avec un *sacca* (porteur d'eau) ; a-t-il froid, il doit se procurer un *mangal* (brasier) et du charbon ; veut-il manger, il y a dans les environs des boulangers, des épiciers, des rôtisseurs chez lesquels il peut s'approvisionner ; sort-il pour ses affaires, est-il pressé, il peut prendre, il est vrai, au coin de la rue un cheval que précédera à pied l'homme qui en a la garde ; mais que la faim le surprenne en chemin, que d'embarras pour composer un repas, si modeste qu'on le suppose ! Il achètera du pain chez le boulanger, du fromage chez l'épicier, des fruits à l'éventaire d'une revendeuse, et, chargé de tous ces objets, il entrera chez un rôtisseur qui lui fournira du *kibab* (viande grillée), du sel et de l'eau sans nappe, couvert ni couteau ; après quoi il ira se reposer dans un café, la seule ressource qu'offre Constantinople à un musulman hors de son domicile.

A part quelques exceptions fort rares, rien n'est moins élégant qu'un café turc (*gr. n°* 200). Qu'on se figure une chambre sale et basse où les fourneaux de pipe entretiennent sans cesse une épaisse fumée. Autour des murs, sur des planches de bois, sont rangés des verres, des tasses et des narguilés. Un grand réchaud fume au milieu de la salle. A travers l'atmosphère odorante et vaporeuse, on voit une ligne de vieux Turcs accroupis comme des singes le long des murs. Le maître de l'établissement cumule quelquefois les fonctions de cafetier et de barbier. Il rase en même temps ses pratiques et leur sert de la limonade (*gravure n°* 223). Cependant la plupart des cafés de Constantinople sont destinés uniquement à prendre du café, des boissons chaudes ou glacées, à fumer, à jouer et à se reposer.

Presque tous les cafés ont des balcons, et ceux qui n'en ont pas restent ouverts à la curiosité des passants.

Un Turc n'a pas de vie privée, si l'on en excepte la vie du harem. Il mange, il boit, il dort au grand jour, il fume son chibouque à la face du peuple. Peu lui importe qu'on le voie et qu'on le regarde. Il reste toute la journée assis à la même place, humant son café, fumant sa pipe, grave comme une idole, et ne faisant aucune attention aux badauds et aux gamins qui s'amusent à le contempler [1].

« Nouvellement débarqués à Constantinople et ne comprenant pas encore la langue turque, nous entrons un jour dans un café avec notre interprète, raconte un écrivain anonyme. Deux Turcs vénérables, accroupis sur un sofa, savouraient leurs pipes et échangeaient, entre deux bouffées, des paroles prononcées d'un ton grave et majestueux. La noblesse de leur maintien, la pureté de leur accent, mais surtout une *máleur* (je copie) et une sévérité indicible fixaient vivement notre attention. Ce que disaient ces deux vieillards devait être bien beau, suivant nous, car leurs traits respiraient la convenance la plus parfaite, et leurs manières une dignité exquise. Nous prions notre drogman de nous le répéter. Pour toute réponse, il nous regarda en riant et continua d'aspirer son narguilé. Enfin, pressé de s'expliquer, il nous dit : « Eh bien! je vais vous traduire littéralement leur conversation. Après avoir échangé les salamalecs d'usage, le vieux Turc au turban vert et à la pelisse rouge, celui qui est en face de vous et qui est un émir, c'est-à-dire un parent du prophète, dit à son voisin au turban blanc et à la pelisse verte, qui est un uléma, c'est-à-dire un membre de la magistrature :

— Effendi, le poisson est bien cher depuis quelques jours.

— Vous avez raison, effendi, répondit l'uléma.

— Effendi, reprit le parent du prophète, pourquoi le poisson est-il si cher depuis quelques jours?

— Je ne sais pas au juste, effendi, répliqua l'uléma; c'est probablement parce que le temps aura été contraire à la pêche.

— Hélas! effendi, croiriez-vous qu'hier j'ai payé six piastres un poisson qui, la veille, ne m'en avait coûté qu'une.

— Hélas! hélas! et moi, effendi, je l'ai payé sept piastres. »

» Le reste du dialogue était de la même force. Dans la suite, nous eûmes occasion de nous convaincre par nous-mêmes que notre drogman ne nous avait très-probablement pas trompés. Voici les Turcs : des enfants avec une longue barbe et sous des dehors virils et majestueux. Leur empire s'en va comme, il y a quatre siècles, s'en allait celui de Grecs. Ils ne discutent pas comme ces derniers, mais ils fument et se demandent avec un aplomb imperturbable le prix du poisson. »

N° 241. Halte de chasse en Mingrélie. D'après une aquarelle du prince Grégoire Gagarine.

On peut définir l'Ottoman : un être qui prie et qui fume. A pied, à cheval, debout, couché, à bord d'un vaisseau, ou qu'il dorme, rêve, chante, pêche, chasse, achète, vende, écrive, raconte, lise, s'amuse, s'ennuie, étudie, le Turc n'a pas plutôt écouté la voix perçante qui retentit au haut des minarets, qu'aussitôt il étend son tapis, tombe à genoux et prie. Jamais à l'heure voulue il ne manque à ce devoir d'adoration et de reconnaissance.

Constantinople mérite presque autant que Rome l'éloge qu'on a fait de cette ville en disant que c'était un vaste magasin d'églises et de fontaines. On y compte, en effet, cinq cents fontaines, qui ne sont pas comparables, sans doute, à la fontaine Pauline de Rome et à la fontaine Trévi, mais qui fournissent à la population, sinon toute l'eau dont elle a besoin, au moins la meilleure partie de celle qu'elle consomme. Les mosquées se divisent en deux classes : les grandes mosquées (djami) et les petites mosquées (dmesdjid). Le nombre des grandes s'élève à cent, dont vingt-quatre portent le titre de mosquées impériales. Celui des petites ne dépasse pas trente-six. Il y a en outre à Constantinople vingt-quatre églises grecques, deux églises arméniennes et deux synagogues.

Autrefois les portes des mosquées étaient, comme celles du sérail, fermées aux infidèles. Mais la cupidité a vaincu l'intolérance religieuse; il suffit aujourd'hui d'acheter un firman, de donner aux officiers des pourboires, en un mot de dépenser environ cent écus, pour visiter les temples de l'Islam. Les principales mosquées de Stamboul ont été depuis quelques années si souvent visitées et décrites, que, bien que j'aie cru devoir les visiter à mon tour, je crois devoir me dispenser de les décrire.

Les mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres où sont les écoles et les logements des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours, et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets, d'un travail admirable, s'élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la mosquée. Ils s'élancent au-dessus de leurs dômes; de petites galeries circulaires, avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret; là se place, aux différentes heures du jour, le muezlim qui crie l'heure et appelle la ville à la pensée constante du mahométan, la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours, et élevé de quelques marches, conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d'une coupole portée par d'élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Au fond est une niche (*mihrah*), qui indique de quel côté il faut se tourner pour faire la prière. C'est dans cette niche que les softas déposent le Koran. Une chaire, appelée *minnber*, est adossée à un des piliers à la droite du mihrah. La frise est formée

[1] On trouve cependant en Turquie deux établissements de grande utilité pour le public. Les uns sont les cabinets secrets qui existent dans les pourtours et dans la cour de chaque mosquée; les autres, les bains, ouverts jour et nuit à tout venant. Les premiers sont gratuits, les seconds peu coûteux. Les bains russes (*gr.* n° 211) ressemblent tellement aux bains valaques que, pour éviter une répétition inutile, nous renverrons les lecteurs à la description de ces derniers contenue dans les pages 110 et 111.

par des versets du Koran écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre, et portent une multitude de lampes, des œufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. « Ce n'est point, dit M. de Lamartine, un temple où habite un Dieu ; c'est une maison de prière et de contemplation, où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu. Les rites sont simples; une fête annuelle, des ablutions et la prière aux cinq divisions du jour, voilà tout. Point de dogmes que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur ; les images supprimées de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou du moins tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard et par corruption. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples, simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. »

La plus belle mosquée de Stamboul est sans contredit celle de Sainte-Sophie, un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre (*gr. n°* 226). Fondée en 325 par Constantin-le-Grand, reconstruite treize ans plus tard par Constance son fils, incendiée cent ans après par les ariens, reconstruite par Théodose et Arcadius, détruite de nouveau en 532, Sainte-Sophie avait été rebâtie par Justinien telle à peu près qu'elle est aujourd'hui. Mahomet II la préserva de la dévastation en la transformant en mosquée. Depuis, bien des tremblements de terre, des tempêtes et des incendies l'ont menacée d'une ruine complète, mais elle a échappé à tous ces dangers. Seulement, si elle est restée debout, elle a eu besoin de nombreuses réparations, de contreforts, d'étais, de murs d'appui; et le temps lui a fait subir d'horribles outrages. Grâce à MM. Fossati, elle va être restaurée. Abd-ul-Medjid a autorisé ces habiles architectes à la solidifier et à la réparer. Huit cents ouvriers y travaillent[1].

« L'extérieur de Sainte-Sophie, flanqué de contreforts et de murailles pesantes soutenant les murs et la coupole qui menaçaient de s'écrouler, est informe, dit M. A. de Beaumont, et on ne saurait, sous cette enveloppe grossière, deviner la légèreté véritablement aérienne de cette coupole. Mais, en pénétrant dans l'intérieur, on comprend que sa réputation n'est pas usurpée. On est saisi de respect et d'étonnement en découvrant l'étendue de ce temple sans pareil. Le regard se perd avant d'arriver à cette coupole d'une élé-

N° 242. Parti de Tcherkesses allant faire du butin. D'après une aquarelle du prince Grégoire Gagarine.

Le 13 juillet 1849 Sainte-Sophie a été inaugurée et rendue au culte après deux années d'incessants travaux. Cette cérémonie a eu lieu avec toute la pompe orientale, au milieu de la population entière de Stamboul, de Galata et de Scutari (*gr. n°* 228). C'était pour les Turcs, si profondément religieux, un événement d'une importance sans pareille. Le sultan, en sa double qualité de chef spirituel et temporel, comme successeur immédiat des califes, y assistait, entouré de toute sa cour et des chefs de la religion. A midi, des salves de canon firent retentir de toutes parts les rives du Bosphore; le sultan sortit alors du Seraï par la grande porte, *Bab-el-Houmayoun*, qui s'ouvre sur la place même de Sainte-Sophie. Couvert du manteau de grande tenue, dont le collet étincelle de diamants, l'aigrette impériale au front et monté sur un cheval blanc caparaçonné d'or et de perles, il s'avança accompagné du grand vizir Reschid Pacha; puis venaient le capitan pacha, le ministre de la guerre et les autres grands dignitaires de l'empire, tous à pied, en signe de respect. Les troupes contenaient tout autour la foule empressée, tandis que la musique de la garde exécutait les airs nationaux. A gauche, des écuyers tenant en main les chevaux des pachas, richement harnachés, attendaient le retour de leur maître. Près de la porte, on apercevait, dans un araba doré, attelé de quatre chevaux, la reine-mère, *Validé sultane*, entourée de ses femmes. Près d'elle, les enfants du sultan, son frère et tout le harem impérial, regardaient passer le cortége.

A son arrivée sur le seuil de la mosquée, le Grand Seigneur fut reçu par les ulémas et les deux frères Fossati. Honneur extrême, exception sans précédent dans les fastes de la religion mahométane. Le sultan avait senti que ceux qui venaient de rendre un si éclatant service au pays ne pouvaient être exclus d'une pareille cérémonie. Aussitôt après l'entrée du souverain, le *Cheyk-ul-Islam* (grand prêtre de l'Islamisme) et le grand muphti, assistés de tout le haut clergé, procédèrent, suivant les rites les plus compliqués de la liturgie mahométane, à la consécration nouvelle du monument. Puis vinrent les prières pour la prospérité de l'État, *pour le bonheur du très-grand, très-miséricordieux Padischah Abd-ul-Medjid, qui a ordonné, comme l'hommage le plus agréable au Dieu de Mahomet, cet important travail, si heureusement et si promptement terminé.* A ces paroles, le jeune sultan, avec ce tact du cœur qui le fait aimer de tous, fit approcher les deux artistes et les remercia en son nom et au nom de son peuple. *Vous nous rendez*, leur dit-il, *notre belle mosquée tout autre qu'elle était hier, mais telle qu'elle fut dans le principe.* La cérémonie terminée, Sa Hautesse s'est rendue, suivant l'usage, dans des appartements contigus, nouvellement et magnifiquement préparés pour la recevoir. Une surprise l'y attendait. Un Vénitien, décorateur habile, M. Fornari, qui a aussi travaillé à la restauration du temple, avait peint à fresque, sur le mur du fond de l'un des petits jardins attenants au kiosque, deux grandes vues perspectives des villes de la Mecque et de Médine, disposées comme une décoration d'opéra. L'aspect de ces lieux si chers aux musulmans fit sur le sultan une impression aussi vive qu'agréable. *Vous me permettez de faire*, lui dit-il, *le saint pèlerinage, moi qui ne puis, comme chef de l'empire, l'exécuter que par procuration ; je vous en remercie!*

Une médaille commémorative, commandée à Paris, n'a pu être prête à temps pour compléter cette imposante cérémonie, qui s'est terminée par des illuminations et des feux d'artifice.

vation fabuleuse et qui, par un artifice admirable, semble plutôt suspendue comme une lampe à la voûte du ciel que reposant sur la terre comme les édifices humains. En effet, elle ne s'appuie que sur des sections de dômes dont un surmonte le sanctuaire, les autres couvrant des galeries qui communiquent entre elles au moyen de celles que soutiennent les deux nefs à droite et à gauche. Huit colonnes gigantesques de porphyre et quatre-vingt-douze autres de jaspe, de serpentin et divers marbres précieux, soutiennent ce système aérien de coupoles. Vingt-quatre fenêtres, ouvertes autour de la coupole principale et qui la détachent encore de l'édifice, laissent pénétrer la lumière et produisent des effets plus variés que l'ouverture unique qu'on voit au sommet des rotondes de l'ancienne Rome.

» La mosquée de Soliman-le-Magnifique, beaucoup plus belle extérieurement avec ses cours, ses terrasses, ses fontaines et ses grands arbres, est, comme toutes les mosquées de Constantinople, une imitation de l'église de Sainte-Sophie. Inférieure par ses proportions aussi bien que par sa richesse, elle en diffère encore par l'ornementation, qui est de style arabe. Construite à l'époque d'une vraie renaissance des arts, la *Solimanié* mérite une grande attention, et, après la cathédrale, je la mets, sans hésiter, bien au-dessus de toutes les autres. Sa chaire, ses vitraux en pierres précieuses, cadeau d'un schah de Perse, ses sculptures et ses belles proportions en font un très-remarquable monument. »

Après avoir lu la description suivante que j'emprunte au même artiste-littérateur, j'ai regretté de n'avoir pas pris le temps de visiter la mosquée d'Eyoub.

« Aux rues larges et bien percées du faubourg d'Eyoub, aux minarets dorés et aux dômes éclatants de ses mosquées, aux majestueux ombrages du vaste champ des morts au milieu duquel s'élève le temple le plus vénéré, la mosquée *sainte* par excellence, on reconnaît aisément que ce village est l'endroit de prédilection des souverains ottomans. Dans cette mosquée d'Eyoub, en effet, les sultans viennent en grande pompe, cinq ou six jours après leur avénement, faire consacrer leur droit à l'héritage impérial. Le *scheikh des Mewlewis* ou derviches-tourneurs leur ceint le sabre d'*Othman* avec les cérémonies usitées en pareille circonstance.

» La mosquée renferme les cendres de *saint Eyoub* (*saint Job*), compagnon d'armes d'Othman. Ce héros périt, suivant les Turcs, à la première attaque que les hordes ottomanes dirigèrent contre Byzance. Mahomet II ayant retrouvé son corps, lui éleva cette mosquée et y fit placer ces reliques précieuses, qui depuis lors ont toujours été l'objet du respect des fidèles croyants. Jamais chrétien n'y avait mis le pied avant le jour où le prince héritier du trône de Russie exigea qu'on lui en ouvrît les portes.

» On ne saurait rien imaginer de plus beau, de plus grand et de plus pittoresque en même temps que cet Élysée rempli d'arbres magnifiques, de fleurs, de fontaines, de ruisseaux et de tombes de toute forme et de toute couleur. Ici ce sont des rues bordées de cages en treillis dorés, entremêlées de roses et de jasmins qui recouvrent la tombe; là des pierres tumulaires debout et couvertes de dorures et de peintures éclatantes; le dessin que j'en ai fait (*gr. n°* 225) pourra donner idée de ce fouillis pittoresque; ou bien c'est un magnifique mausolée de marbre blanc, soutenant une coupole à jour en grillage de fer de la plus élégante architecture, comme celui de *Validé sultane*, la mère glorieuse de Sélim III.

» J'ai pris la vue intérieure de ce *turbé* rempli de fleurs et de plantes grimpantes, pour donner un exemple du luxe et de la poésie riante dont les musulmans revêtent la mort, si lugubre chez nous (*gr. n°* 212). Près de là se voit aussi le tombeau de *Hussein-pacha*, cet esclave géorgien qui par sa haute capacité parvint au rang de grand amiral. Une de ces fontaines turques appelées *zébir* est attachée à ce monument par une pieuse fondation du mort. Elle s'avance sur la route afin que les voyageurs altérés puissent y trouver de l'eau toujours fraîche, et que cette jouissance, si appréciée dans les pays chauds, leur rappelle le fondateur. Charmante et poétique manière d'attirer sur sa mémoire la reconnaissance et les prières des vivants. »

N° 243. Costumes circassiens.

Chaque semaine, le vendredi (qui est le dimanche des Turcs) le sultan va faire la prière dans une des mosquées. Il la désigne la veille et s'y rend à cheval ou en caïque, selon le quartier. J'ai rencontré une fois son cortége; la police avait fait occuper les avenues du palais par un détachement d'infanterie, et les curieux se tenaient sur le seuil des maisons voisines ou aux fenêtres des cafés. Quand le sultan parut, la musique de sa garde à cheval, formée par le frère de Donizetti, jouait la *Marseillaise;* et c'est au bruit de cette marche que je vis s'avancer d'abord une foule de domestiques en livrée, tenant en main des chevaux caparaçonnés de la manière la plus brillante; puis de nombreux pachas tourbillonnant à pied dans la poussière; puis, après un assez long intervalle, le sultan lui-même à cheval, suivi à une distance respectueuse d'une foule d'officiers et d'eunuques à cheval.

Abd-ul-Medjid, le vingt et unième enfant de Mahmoud, est né à Constantinople le 19 avril 1823 (*gr. n°* 199). Sa barbe noire et épaisse le fait paraître plus vieux que son âge; sa taille est élancée, son air distingué; il a l'œil brillant, les traits réguliers, la physionomie grave; son visage est légèrement marqué de la petite vérole, mais ce défaut est d'autant moins visible que le jeune sultan, selon la mode du harem, prend soin de se composer, pour les jours de cérémonies, un teint artificiel. Un énorme diamant brillait au poitrail de son beau cheval gris. Il était coiffé d'un fez rouge orné d'une aigrette de pierreries, et il portait un long manteau d'une coupe sévère que retenait au cou une agrafe de brillants. Il saluait d'un léger signe de tête les officiers qui s'inclinaient devant lui, et il paraissait accueillir avec bonté les pétitions nombreuses qui lui étaient présentées. On le dit animé d'excellentes intentions, et il manifeste publiquement, dans toutes les circonstances, le vif désir qu'il a de travailler au bonheur de son peuple. Il sait que son père lui a légué une tâche immense, et il paraît décidé à la mener à bonne fin. Dieu le veuille! « Malheureusement sa complexion est délicate, dit M. de Valon, et les excès ont de bonne heure affaibli sa poitrine. Ses indispositions continuelles, sa pâleur hâtive, ses dents déjà mauvaises annoncent qu'à vingt-trois ans il expie ses plaisirs de sultan par une décrépitude prématurée. Abd-ul-Medjid a déjà plusieurs enfants, ils sont débiles comme leur père, et leur santé inspire les plus vives inquiétudes. »

Mahmoud était déjà bien oublié peu de temps après sa mort. Personne n'en parlait plus dans Constantinople, sinon pour déblatérer contre ses réformes, qui avaient choqué les préjugés les plus irritables des Turcs. Son tombeau, que j'allai visiter, était dénué de toute espèce d'honneurs. C'est une petite chapelle hexagonale, qui pourrait passer pour un salon élégant à la campagne, et qui est décorée d'un lustre de bronze doré, comme ceux de nos cafés à la mode. Le corps du sultan y est déposé dans un cercueil recouvert de châles, de cachemires, et surmonté du fez à aigrette de diamants que portait le défunt. « Cette indifférence pour le grand réformateur s'explique, écrivait il y a trois ans M. Blanqui, par la réaction qui a suivi sa mort et qui menace même aujourd'hui sur toute la surface de l'empire de remettre en honneur ce que Mahmoud avait aboli. Mais les abus qu'il a frappés d'une main vigoureuse ne pourront jamais renaître tels qu'ils existaient quand il en entreprit la suppression. L'armée turque, malgré son insuffisance actuelle, a reçu le baptême de la discipline. Les soldats du *nizam* ne sont pas très-bons; mais ils valent mieux que les janissaires, et ils sont plus honnêtes que les Albanais. Ils commencent à manœuvrer passablement; ils connaissent assez bien le maniement des armes. C'est dans leur tenue extérieure, dans leur organisation administrative, que les troupes turques laissent le plus à désirer... » Mais si je continuais cette citation je

tournerais bientôt à la politique; pour échapper à ce danger, je m'arrête : seulement, à propos de la tenue extérieure de l'armée turque, j'ajouterai que les fantassins qu'on a essayé de déguiser en Européens sont de véritables caricatures. Coiffés d'un énorme bonnet rouge, ils sont vêtus d'une veste ronde de drap bleu, mal coupée, mal portée; d'un pantalon de toile grossière, étroit par-devant, faisant des plis par derrière, et qui, s'étant raccourci au lavage, laisse à moitié nu le bas de leurs jambes et leurs longs pieds chaussés de savates éculées.

Toute capitale vraiment digne de ce nom a une physionomie particulière et un caractère qui lui est propre : ce cachet qui la distingue, c'est celui de la nation qu'elle représente. Ainsi le militarisme est trop la passion dominante de la Russie pour que l'aspect de Saint-Pétersbourg ne fasse pas involontairement surgir dans un esprit observateur l'image d'une immense caserne. Effectivement, dans cette capitale toute guerrière on devine à chaque pas que c'est l'état-major qui préside au plan de la ville ; presque partout les maisons sont traitées par lui comme des soldats.

A Paris, quoique l'esprit belliqueux ne fasse pas défaut non plus, cependant le grand architecte n'est plus le même. Non ; quelque chose de plus noble distingue cette capitale de la civilisation. Paris est la plus sociale de toutes les villes, comme le peuple français est le plus sociable de tous les peuples. L'esprit de société, voilà ce qui a déterminé la forme particulière des maisons, des rues, des promenades, des magasins, des théâtres, de tous les monuments de cette grande cité qui est pour ainsi dire le salon de la France, et qui range au nombre de ses invités tous les peuples de la terre. C'est encore l'esprit de société qui dans toutes les rues a élevé ces demeures si hautes, qui a entassé étages sur étages ou plutôt maisons sur maisons, pour que les individus fussent plus rapprochés et mieux à portée de se réunir. Direz-vous que cette agglomération ne doit être attribuée qu'à un motif d'économie? Mais alors pourquoi la même cause n'a-t-elle pas produit le même résultat partout ailleurs et principalement à Londres, ville de calcul et de commerce, où cependant l'individualisme et l'amour du chez-soi ont donné une maison presque à chaque famille? En même temps, il est vrai, l'esprit de négoce y a multiplié les marchés, docks ou autres lieux propices aux réunions de négociants, comme il convenait dans une ville dont la vie se passe en affaires et dont le forum est à la Bourse. A Rome, c'est différent, le forum est dans le temple : aussi la dévotion y a-t-elle multiplié les églises.

« A Constantinople, au contraire, à part les mosquées et les fontaines, qui sont celles-ci une pensée hygiénique prescrite par le Koran, celles-là une inspiration religieuse, l'individualisme, dit M. Charles-Emmanuel, a été l'origine ou l'auteur de toutes choses.

» Stamboul n'a pas une seule place publique entièrement pavée, pas de promenades dans ses murs (on s'y promène dans les cimetières), pas de théâtres, pas même de rues dignes de ce nom. Quant à ses maisons, elles sont toutes fort basses, parce que jamais elles ne contiennent plus d'une famille, et à leur forme, aux grillages de bois qui masquent les fenêtres, à la petite porte toujours bien close, qui sert par intervalles d'entrée ou de sortie à un seul homme, à des esclaves ou à quelques femmes bien voilées, il est facile de voir que ces demeures n'ont été ainsi faites que pour l'inviolabilité et pour le mystère. L'inviolabilité du domicile! Tout musulman y croit comme à l'unité de Dieu. Et ce n'est pas chez des Turcs que pourraient s'exécuter les visites dont, au nom de la société et par l'entremise de la police, nos gouvernements honorent quelquefois les suspects.

» Dans ses pénates, tout musulman, tout bourgeois turc est maître absolu, maître comme le sultan. Son royaume est resserré entre quatre murs, son autorité ne s'exerce que sur quelques têtes; mais enfin il est souverain dans toute l'extension du terme. Ordonnant et faisant exécuter ses ordres par la force, récompensant ses sujets quand ils sont dociles, les punissant, les flagellant quand ils sont rétifs, il dispose de leur liberté, il dispose de leur existence. Esclave au dehors, il est roi chez lui, despote au besoin, et personne, pas même le sultan, personne que Dieu n'a le droit d'y trouver à redire. D'après la constitution du pouvoir en Orient, une pareille exaltation de l'individu aurait lieu de surprendre, si l'on ne savait pas que toujours un excès en amène un autre. Le despotisme dans l'Etat n'a pu être tempéré que par le despotisme dans la famille : un despote en a enfanté mille autres. De là le phénomène d'une société politique où le citoyen ne possède aucune autre liberté que celle d'être tyran chez lui quand bon lui semble.

» Hâtons-nous d'ajouter, à la louange des Turcs, qu'ils abusent rarement de ce pouvoir discrétionnaire, et que presque toujours ils traitent leurs esclaves avec humanité, souvent avec affection, les ménageant comme s'ils faisaient partie de la famille, et respectant le caractère de l'homme sous le déguisement même de la servitude. Aussi rien de plus ordinaire que de voir dans le sein de la maison un esclave prendre voix au chapitre, donner son avis ou ses conseils, et dire *nous* en parlant de son maître, qui l'entend sans donner aucune marque de surprise : *Nous avons eu raison de faire telle chose... Nous aurions tort de faire telle autre... Le sultan est satisfait de nos services... Avant trois mois nous serons promus à la dignité de pacha, ce qui fera joliment enrager les esclaves du voisin, etc., etc.*

» Mais il n'est pas moins vrai, en principe et en droit, que le bourgeois turc est maître absolu dans sa famille, comme le sultan est maître absolu dans l'État. Le seul frein légal qui vienne modérer ce double absolutisme, c'est la religion, ou si vous aimez mieux le sentiment des devoirs naturels, car chez eux la religion n'est autre chose qu'un pieux naturalisme.

» L'individualisme, vous ai-je dit, voilà ce qui domine dans la physionomie de Constantinople. Rien qu'à voir ses rues si tortueuses, si inégales, si mal entretenues; ses maisons si artistement construites pour voir au dehors sans que l'intérieur en puisse être vu, on comprend qu'aucune idée sociale ne préoccupe les habitants de cette ville. Ils se barricadent dans leurs demeures comme autrefois les seigneurs féodaux se retranchaient dans leurs castels, et ils n'en sortent que pour aller prendre part à cette guerre au plus fin qui est le caractère distinctif de la vie orientale.

» Mais aussitôt qu'il a franchi le seuil de sa porte, le maître abdique et l'esclave reparaît; en effet, une fois dans la rue, le Turc n'est plus chez lui, il est chez le sultan. A ce propos je me rappelle un détail qui ne repose que sur une légère différence dans le langage, mais qui ne vous fera pas moins voir avec quelle naïveté les musulmans se conforment à ce changement de rôle. Un jour, dans un bazar de Stamboul, je rencontrai un Turc de ma connaissance qui se promenait avec un enfant de huit à neuf ans, d'une beauté merveilleuse. « *Effendi*, lui dis-je, après les salutations d'usage, il ne faut pas demander si ce joli petit garçon est à vous? — Oui, *capitan*, me répondit-il, avec la permission de Dieu et du sultan c'est mon fils. » Quelques mois plus tard, me trouvant en visite chez ce même Turc, et le voyant sourire aux jeux du petit bonhomme, qui lui faisait mille malices, je ne craignis pas de me répéter, et je fis la même question. Cette fois, comme je m'y attendais, mon Turc se passa de la permission du sultan pour être père, celle de Dieu lui parut suffisante. Nous n'étions plus dans la rue, où quelqu'un pouvait entendre; nous étions dans l'intérieur du domicile, où nul contrôle humain ne pèse sur la pensée. « Allah est grand, me dit-il avec une vive expression de bonheur, et cet enfant est le mien. »

N° 244. Montagnards circassiens. D'après le prince Grégoire Gagarine.

CHAPITRE XXIV.

TRÉBIZONDE ET TIFLIS.

Trébizonde, décembre 1846.

En arrivant à Constantinople, j'étais bien décidé à y passer un mois tout entier, puis à prendre le bateau de Smyrne pour visiter une partie de l'Asie-Mineure avant de me rendre en Palestine. Je n'ai exécuté que la première partie de mon programme. Après un séjour de quatre semaines et demie dans la capitale de l'empire ottoman, dont je suis loin, je le reconnais, d'avoir exploré toutes les curiosités, mais où j'espère bien revenir un jour pour y terminer mes études, c'est le bateau de la mer Noire, et non celui de la Méditerranée, que j'ai pris. J'accompagne un jeune artiste anglais avec lequel j'ai contracté à Péra une assez grande intimité. Nous allons à Jérusalem par le Caucase et la Perse. Quelle route suivrons-nous? Nous l'ignorons nous-mêmes; mais nous comptons visiter Trébizonde, Tiflis, Bakou, Téhéran, Ispahan, Bagdad et Ninive. Nous voici déjà à Trébizonde, où nous sommes arrivés il y a huit jours, et d'où nous partirons demain..

Trébizonde, ou Trapezount, est située en Asie-Mineure, dans l'Anatolie, et presque au fond de la mer Noire. Sa distance par mer de Constantinople peut être évaluée à 225 lieues. Autrefois, c'est-à-dire il y a quelques années, il fallait souvent un mois, avec les navires à voiles, pour parcourir ce trajet. Aujourd'hui, grâce aux bateaux à vapeur, qui partent régulièrement des deux villes, soixante-dix heures suffisent; et, moyennant 600 piastres, environ 150 francs de notre monnaie, on peut se passer cette fantaisie.

Le bateau à vapeur sur lequel nous nous embarquâmes, *l'Erigli* (l'Aigle), était rempli de passagers, Turcs pour la plupart. Dans le principe, les Turcs ne se décidaient que difficilement à monter sur un bateau à vapeur. Autant ils les avaient en horreur, autant ils les ont pris en affection; leur passion devient de la manie, leur enthousiasme ne connaît plus de bornes. J'ai vu le bureau du paquebot à Constantinople littéralement assiégé par une foule d'amateurs qui voulaient absolument avoir des billets, et qui demandaient à s'embarquer uniquement pour faire une promenade en mer.

A peine sorti du Bosphore, on s'aperçoit vite, au mouvement du navire, qu'on est sur cette terrible mer Noire, si digne de son nom. La nuit fut agitée, mais, au lever du soleil, le calme se fit; et nous entrâmes sans difficulté dans le port de *Sinope*, la patrie de Diogène, ancienne et fameuse ville, dont la situation et la sûreté de son port avaient fait jadis un point important pour le transit commercial entre l'Europe et la Perse. Vue de la mer, Sinope offre un aspect charmant; des fortifications du moyen âge, des arbres et des montagnes, quelques maisons et cafés à balcon peints en rose-vif et en vert, puis une mosquée d'un blanc éclatant se groupent sur le bord de l'eau et composent un tableau digne des pinceaux de *Decamps*.

N° 245. Tombeau de Noé à Nakhtchevan.

Trois heures plus tard nous jetions l'ancre dans le port de *Samsoun*, petite ville d'Anatolie, fort ancienne, et, de même que Sinope, fortifiée et admirablement située. Notre bâtiment s'arrêtait à peine que déjà il était entouré de barques remplies de Grecs, de Turcs, de bagages et de marchandises de toute espèce. En quittant ce port, nous suivîmes d'assez près les rives pour voir les caps et les anses couverts de forêts magnifiques où abondent les bécasses, les colombes et les faisans. C'est là le pays originaire de ce bel oiseau nommé par les anciens *avis phasiana*, *oiseau du Phase*. Mais bien qu'elle nous parût très-fertile et propre à toutes sortes de cultures, toute cette côte est presque inculte et inhabitée. On dirait que l'homme n'y a jamais pénétré, ou plutôt qu'elle vient d'être dépeuplée par quelque grande calamité. Les villages sont en ruines ou abandonnés, et les rares habitants que nous aperçûmes nous semblèrent réduits à la plus profonde misère.

Enfin, le troisième jour, à huit heures du matin, nous aperçûmes à l'horizon la chaîne bleue du Taurus, au pied de laquelle est située Trébizonde. Vue de ce côté, Trébizonde se présente de la façon la plus pittoresque; c'est un assemblage magnifique de remparts crénelés, de rochers et de verdure, de maisons rouges, de châteaux forts, de mosquées et de minarets, étagés depuis la mer jusqu'aux montagnes, et coupés de ravins profonds, annonçant d'avance à l'artiste qu'il n'a pas entrepris un voyage inutile (*gr. n°* 229).

Nous suivîmes un côté de la ville, puis nous tournâmes le cap au sommet duquel s'élève le château de la quarantaine, pour entrer dans le port occidental, où nous prîmes terre, après les formalités d'usage, au pied d'un môle construit par les Génois. Un sentier rapide, creusé dans le roc, nous conduisit sur une des places principales; tout près de là, un habitant d'origine génoise nous reçut dans sa maison, humble cabane pittoresquement construite au milieu d'un jardin.

Trébizonde est une ville fort ancienne, qui, suivant les historiens grecs, fut fondée par une colonie de Sinope. Xénophon, dans son Histoire de la retraite des dix mille, parle de *Trapezus*, d'où vient Trébizonde, ainsi nommée pour sa forme, qui représente un trapèze. Conquise par les Romains sur les rois de Pont, un siècle avant l'ère chrétienne, elle fut élevée au rang de capitale de la province, appelée *Pontus Cappadocius*. Elle resta sous la domination des empereurs de Constantinople, qui, tous les ans, y envoyaient un gouverneur avec le titre de duc, jusqu'en 1203, époque à laquelle Byzance tomba au pouvoir des Français. Les deux fils du vertueux et malheureux prince Mannel Comnène, Alexis et David, se retirèrent alors dans le Pont, et, appuyés par les partisans de leur famille, se constituèrent un État indépendant.

N° 246. Caucase. — Vue de l'Elbrouz. D'après le prince Grégoire Gagarine.

Alexis, surnommé le Grand, s'empara de toute la côte de la mer Noire, des bouches du *Phase*, aujourd'hui le *Rion*, à celles de l'*Halys*, qui se nomme maintenant Kizil-Ermark; en un mot depuis Sinope jusqu'à Trébizonde, dont il fit sa capitale. David, le

plus jeune, se créa un domaine d'Héraclée en Bithynie et de la Paphlagonie; mais bientôt il mourut sans enfants, et son frère hérita de ses droits.

Telle fut l'origine de l'empire de Trébizonde; et lorsqu'on songe au retentissement de son nom, on est étonné de ne trouver dans l'histoire aucune cause sérieuse à tant de bruit.

« La sonorité du mot, sa position commerciale entre l'Europe et la Perse, les récits romanesques de la chevalerie et des marchands vénitiens et génois qui allaient y chercher les étoffes, les riches tapis, les armes et les pierreries de la Perse, pour les vendre ensuite sous le nom de produits de Trébizonde; sa richesse et son luxe sous les empereurs, continués longtemps encore sous la domination turque, sont, dit M. Ad. de Beaumont, les seules causes du prestige merveilleux de ce nom, célèbre bien plutôt dans les contes d'Orient que dans les annales des peuples. Aussi n'avons-nous trouvé aucun ouvrage sur Trébizonde, mais seulement quelques phrases qui s'y rapportent dans l'Histoire du Bas-Empire. »

Les deux fondateurs de l'empire de Trébizonde se contentèrent du titre de duc. Jean de Comnène, petit-fils d'Alexis, fut le premier qui prit le nom d'empereur.

Ce petit pays, relégué à l'extrémité orientale de la mer Noire, se soutenait par son commerce actif, malgré les troubles qui agitaient l'empire grec. Le luxe de Byzance y avait émigré, et la cour des Comnène était célèbre pour ses fêtes et ses plaisirs. Des palais magnifiques, élevés comme par enchantement dans les plus beaux sites du golfe, avaient fait de la ville une véritable capitale, où arrivaient en foule tous les riches habitants de la Perse et de l'Asie. Deux ou trois querelles que le hasard fit naître entre les empereurs et les négociants génois qui avaient obtenu d'eux l'autorisation de fonder un comptoir sur ce point de la côte troublèrent seules, pendant plus de deux siècles, sa tranquille prospérité. Quatre princes Comnène en avaient été empereurs, lorsqu'en 1461 Mahomet II vint l'assiéger. L'empereur régnant, David, capitula au bout de trente jours. Malgré sa soumission, il fut conduit captif à Constantinople et pendu avec ses huit enfants.

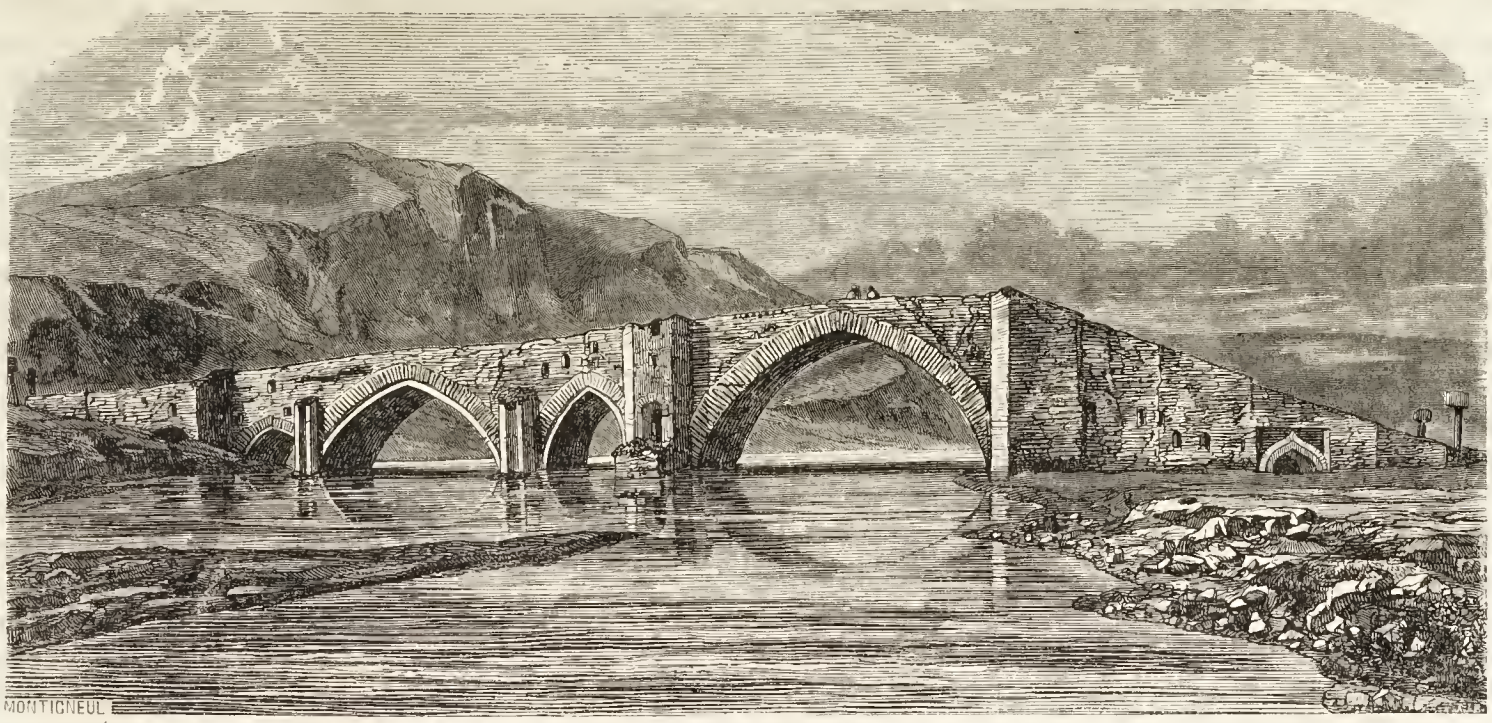
«Depuis lors, ajoute l'écrivain ci-dessus cité, Trébizonde est toujours restée sous la domination turque. Après avoir été longtemps florissante, les guerres intestines des janissaires, et ensuite la domination barbare et concussionnaire des pachas, l'ont réduite à un état déplorable. En 1800, elle avait encore plus de 100,000 habitants; en 1830, elle n'en avait pas 15,000. Aujourd'hui que les rapports de l'Europe avec la Perse prennent un nouvel accroissement par suite de l'établissement des lignes de bateaux à vapeur qui sillonnent la Méditerranée et se prolongent jusqu'à Trébizonde, sa population est de 35 à 40 milles âmes. Elle est devenue le principal entrepôt du commerce asiatique, à la place de la ville de *Tokat*, située près du haut Euphrate. Constantinople, au lieu d'y expédier des marchandises par caravanes, qui n'arrivaient que le vingt-unième jour, les dirige sur Trébizonde, au moyen de ses bateaux. Cette place et celle d'*Erzeroum*, capitale de l'Arménie, sont maintenant les entrepôts des plus riches produits européens, surtout depuis que la Russie, redoutant l'importation étrangère, leur a fermé le port de *Redoute-Kalé*; les négociants, au lieu de prendre la route de Tiflis et de la Géorgie, pour entrer en Perse, ont dû nécessairement venir à Trébizonde, et de là gagner Tauris.

N° 247. Rocher porphyrique de Ghévarzin en Géorgie, près du village de Melikh-Kend.

» La population de Trébizonde se compose de Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens, Circassiens, Persans et Italiens. Autrefois, les bazars et les khans étaient remplis de tapis éclatants, de cachemires et de soieries précieuses fabriqués en Perse, à Venise et à Scio. Les armes d'Ispahan, si belles et si bonnes; les meubles et ustensiles en ivoire, écaille, nacre, argent et incrustation; les émaux et porcelaines, produits que les Persans exécutent avec un art admirable; puis les perles, les turquoises et l'or, se vendaient là abondamment pour tous les marchés de l'Europe. Mais, aujourd'hui, ce sont les produits d'Europe, provenant de Londres, de Paris et des foires de Hambourg et de Leipsik, qui s'y vendent pour les marchés d'Asie, et, sous cette concurrence redoutable, les diverses fabrications du pays tombent et disparaissent avec d'autant plus de rapidité, que chez nous les lois sévères de prohibition sur les produits étrangers ne nous permettent d'accepter que l'argent en échange de nos marchandises. Ce sont donc 35 à 40 millions, dont une faible partie en soie et le reste en ducats d'or, qui sortent chaque année de cette partie de l'Asie; de sorte que non-seulement nous tuons la manufacture, mais encore nous enlevons l'or de toutes ces contrées, ne laissant que les produits du sol. Et voilà la protection accordée à l'Orient par les nations *amies*, qui veulent, assurent-elles, maintenir ce royaume comme une barrière à l'envahissement russe, et font tout ce qu'il faut pour l'affaiblir et le livrer.

» Malgré cette sorte de renaissance commerciale à Trébizonde, entièrement due aux bateaux à vapeur, on ne saurait se faire idée de la misère et des souffrances qui pèsent sur ces belles contrées. Les gouvernants sont ici des fléaux, et, si nous jugions par comparaison, nous devrions, en Europe, nous croire en paradis. Il est vrai que ce beau climat d'Asie-Mineure peut faire supporter bien des peines.

» Les pachas, gouverneurs de province, sont dans leur pachalik des rois absolus. Veulent-ils de l'argent, ils lèvent des impôts à coups de bâton. Ce sont eux qui décrètent le prix de vente des grains, après avoir calculé sur pied la quantité que doit en récolter le cultivateur. Alors, ils l'achètent à moitié de sa valeur, l'accaparent, puis le revendent au double ou le font exporter; de sorte que le malheureux qui a cultivé son champ est obligé, pour se nourrir, de racheter son pain deux fois plus cher qu'il ne l'a vendu. C'est encore là un exemple à citer à ceux qui préconisent le régime de la propriété par l'État, substitué à l'action individuelle, comme nouveau moyen d'encourager l'agriculture; aussi ces contrées fertiles sont-elles en grande partie incultes, et les produits naturels, tels que les fruits, le beurre et enfin le minerai de cuivre, sont aujourd'hui le meilleur revenu.



N° 248. Géorgie. — Le Pont-Rouge sur le Khram. D'après le prince Grégoire Gagarine.

» Dernièrement, le pacha d'une province voisine, à force de crimes et d'exactions, souleva contre lui la

population, qui, dans son désespoir, prit le parti d'envoyer à Constantinople une députation des principaux habitants, chargés de porter les chemises sanglantes de tous les malheureux égorgés par ses ordres. Le pacha fut aussitôt mandé par la Sublime Porte, pour donner l'explication de sa conduite. A peine arrivé, il s'empressa d'offrir de riches présents à ses juges, qui, bien loin de le punir, l'acquittèrent aussitôt, et il rentra dans son pachalik en tirant des coups de canon pour annoncer son triomphe. Peu de temps après, les exactions recommencèrent, et les impôts furent triplés; ne fallait-il pas combler le vide créé dans sa caisse par le prix de son acquittement? »

Trébizonde est de forme oblongue ; les côtés les plus longs courent dans une direction parallèle, du sud au nord. Elle occupe une pente douce, qui commence sur le rivage de la mer. A l'est et à l'ouest, elle a pour défense deux ravins profonds, réunis l'un à l'autre par un fossé taillé dans le roc. Derrière le château, un ouvrage extérieur a été mené depuis la plaine des Tombeaux, *Kabak-Meïdan*, jusqu'au rivage. Les anciens remparts, qui sont en pierre de taille et fort élevés, s'étendent sur les bords des deux ravins. Au nord, les vagues viennent les baigner; au sud, ils tiennent à la citadelle. Six doubles portes bien fortifiées, appuyées sur le roc, et reliées entre elles par des ponts qui traversent les ravins, arrêtent à chaque pas l'assaillant, et permettent de défendre pied à pied le terrain; elles se ferment chaque soir au coucher du soleil. La citadelle est en ruines; elle domine la ville, mais elle est dominée par les hauteurs voisines. Les maisons, construites en bois ou en petites pierres liées par du mortier, sont couvertes de tuiles, qui se parent en vieillissant de mousses orange et pourpre véritablement éclatants. La plupart n'ont qu'un étage et presque toutes ont un jardin; aussi en aperçoit-on un très-petit nombre de la mer. Lorsque les arbres sont en feuilles, la ville offre l'aspect d'une forêt. Les mahométans seuls ont le droit de résider dans l'intérieur des murailles, en dehors desquelles se trouvent relégués la population chrétienne, les bazars et les khans.

Trébizonde n'a pas de port proprement dit. L'été, les bâtiments qui y arrivent peuvent jeter l'ancre dans sa baie ouverte; mais l'hiver ils sont obligés d'aller se réfugier dans la rade de Platana, éloignée de sept milles à l'ouest et où ils n'ont à craindre que le vent du nord-est.

Il y avait autrefois de beaux édifices à Trébizonde; il n'en reste que des ruines. Des incendies les ont détruits. On y compte encore dix-huit mosquées, huit khans ou caravanseraï, cinq bains, dix églises grecques et plusieurs fontaines élégantes. Parmi ces mosquées, plusieurs ont un caractère tout particulier, qui est un avant-goût de l'art persan; leurs minarets rayés de brun ou de noir, les grilles sculptées et peintes fort élégamment, les arbres, les fontaines et les tombeaux qui les environnent, produisent un effet charmant. Je citerai les mosquées d'*Ortaïssar*, d'*Avia-Sophi*, saint musulman très-révéré, et de *Mimaret* (*gr. n°* 228), la plus importante et la plus pittoresque en même temps, puis le palais d'Ahmet-bey et quelques maisons de style persan d'un goût parfait (*grav. n°* 231). Leurs toits avancés, peints et déroulé sans façon, une ceinture immense et débraillée, remplie d'armes de toute sorte, des guêtres de drap ou de cuir brodé d'or, comme en ont les Arabes, les distinguent des autres habitans de l'Asie-Mineure. Les femmes ont aussi un costume tout différent de celui de Constantinople ; elles s'enveloppent dans une pièce d'étoffe à carreaux gros-bleu, et portent un masque de soie noire, qui cache entièrement leurs traits. Les Trébizontins sont de cette belle et forte race qu'on trouve dans presque toute l'Asie-Mineure. Les enfants surtout sont admirables; mais ce qui me frappa le plus, ce fut de les voir tous avec les cheveux d'un roux éclatant. Je sus ensuite que l'usage en Perse, afin d'avoir la chevelure et la barbe plus noires, était d'y mettre d'abord une teinture rouge.

» En sortant par la porte d'Avia-Sophi, à l'extrémité occidentale de la ville, on entre dans une vaste prairie bornée à droite par la mer, à gauche par les montagnes. Quelques tombeaux musulmans et des bouquets d'arbres s'élèvent par places dans ce champ de repos. C'est la plaine de Kabak (*gr. n°* 232). A son extrémité et sur une éminence qui domine la mer, est construite une église, d'un caractère tout particulier. Les proportions en sont petites; bâtie en pierres de taille, elle a, comme toutes les églises grecques, la forme d'une croix, et se divise en une nef avec deux ailes. La lumière lui vient par les fenêtres d'une coupole, supportée intérieurement par quatre colonnes de marbre; coupole, qui, à l'extérieur, a la forme d'une tour octogonale recouverte d'un toit rond. La façade ou entrée principale, opposée à la mer et regardant le sud, est une espèce de portique surmonté d'un arc plein-cintre en briques, orné d'une belle corniche sculptée. Muré dans sa partie supérieure, on voit au milieu un marbre représentant l'aigle romaine, puis des incrustations de marbres précieux, une rosace servant de fenêtre, une rangée de bas-reliefs représentant des figures et des végétaux, ainsi que des inscriptions grecques à demi effacées, que j'ai essayé vainement de déchiffrer. Au-dessous trois arcs soutenus par deux colonnes minces et à larges chapiteaux, sont, ainsi que les ornements de chacun des côtés, entièrement de style arabe. Sur la face latérale de gauche, l'ornementation arabe l'emporte sur le style grec. Des croix en porphyre et en verre antique sont incrustées dans les murs, et des dessins en marbre rouge ornent le pourtour. Cette construction date probablement du temps des Comnène, époque de décadence, où le byzantin perdait déjà son caractère gréco-romain pour se rattacher à l'élégant style arabe. A l'intérieur, on ne trouve plus que des traces illisibles de peinture murale.

» A côté de cette église abandonnée que les Turcs nomment eux-mêmes *Aya-Sofia*, *Sainte-Sophie*, s'élève une tour carrée, sorte de clocher sans caractère et sur lequel on voit aussi des restes de fresques. D'après la lettre d'Arrien à l'empereur Adrien, il est probable que l'église Sainte-Sophie était le temple de Mercure dont cet écrivain fait mention, comme élégamment et solidement construit, mais dans des proportions qui n'admettaient qu'une statue de cinq pieds. La position isolée et élevée du temple était bien celle en usage chez les Grecs et les Romains, et convenait à merveille aux commerçants navigateurs.

« Le sommet des hauteurs voisines est couronné de ruines considérables, qui attestent la richesse passée de ce pays. Couvents, forteresses et palais, s'étaient emparés de tous les beaux sites; et c'est surtout du haut du château, situé à l'extrémité méridionale de la ville, qu'il faut aller voir l'ensemble de cette contrée magnifique. Il y a encore d'intéressantes excursions à faire aux environs de Trébizonde. Ici, c'est un monastère du temps des empereurs, où se voient des restes de peinture byzantine; plus bas, se trouve une tour ruinée qui se dresse à la cime d'un roc; elle est devenue célèbre par l'histoire moderne d'un jeune Turc, qui, désespéré de ne pouvoir donner à sa femme un bracelet qu'elle désirait, se précipita du sommet dans la mer. »

Les environs de Trébizonde sont d'une fertilité remarquable. La vigne, l'olivier, et presque tous les arbres à fruits qui croissent dans les climats les plus fertiles, y donnent une immense quantité de fruits,

N° 249. Corps de garde russe en Circassie.

bien qu'ils soient en grande partie abandonnés à eux-mêmes. Le raisin y est excellent, mais le vin n'y a pas la qualité qu'il aurait si on savait le faire. J'en ai goûté cependant, chez un marchand, que j'ai trouvé très-bon, et qui ressemblait beaucoup pour la qualité et la force aux vins rouges de la Toscane. Les noix, les châtaignes et les noisettes y sont tellement bonnes, qu'elles forment une branche de commerce fort importante. Il s'y récolte aussi beaucoup de lin et de chanvre. Si la terre était bien cultivée, elle donnerait des récoltes prodigieuses. Les forêts abondent en gibier de toute espèce; on y trouve surtout le sanglier, le lièvre, le faisan, la perdrix, le coq de bruyère, la bécasse et le francolin. Mais il n'y a guère que les faucons qui y chassent. En automne, les cailles y passent en si grandes troupes, qu'on les prend souvent à la main.

Tiflis, décembre 1846.

Trébizonde est la limite extrême où s'arrête la civilisation européenne représentée par les bateaux à vapeur. Quand on veut aller de Trébizonde à Redoute-Kalé, comme la route de terre est impraticable, il faut se décider à s'embarquer sur un navire à voile. Heureusement, le vent nous favorisa, et nous ne mîmes que 85 heures pour franchir la distance qui sépare ces deux ports de la mer Noire. Nous naviguâmes, grâce au beau temps, à une si grande distance de la côte, que nous l'aperçûmes à peine à l'horizon, mais je sais qu'elle est généralement montagneuse, boisée et pittoresque.

Débarquer à Redoute-Kalé, c'est débarquer, dit avec raison M. Dubois de Montpereux, à Damiette ou dans les lagunes de Ravenne. Semblable au Delta du Nil ou aux plaines de la Lombardie, la basse Mingrélie et la basse Iméreth ne forment qu'une vaste plaine uniforme encaissée par la chaîne du Caucase au nord et par les montagnes de l'Akhaltsikhé, l'une de ses ramifications au sud. Cette plaine a cinquante lieues de longueur sur quatre, cinq et huit lieues de largeur; elle est d'une fertilité dont aucune description ne saurait donner une idée, mais d'une insalubrité telle qu'un Européen ne peut pas y séjourner sans danger. Elle doit en effet son origine et ses développements successifs aux atterrissements du Rion, de la Khopi et de quelques autres rivières moins considérables qui, descendues du Caucase, la traversent avant de se jeter dans la mer. — « La mer, dit M. Dubois de Montpereux, lutte sans cesse contre l'embouchure des rivières, et forme, en reculant petit à petit, de longues barres sèches qui laissent derrière elles des bas-fonds moitié mer, moitié marais, lesquels, pendant les chaleurs de l'été, s'échauffent et se corrompent à un point incroyable, et dont le vent de mer emporte les exhalaisons dans l'intérieur du pays... Pour résister à cette chaleur étouffante, à cette humidité empoisonnée, à ces rosées d'une extrême abondance, l'habitant de Redoute-Kalé n'a que de misérables baraques en bois; les logements sont en plain-pied sur terre. On n'y est préservé de rien. Quoique toutes les maisons soient construites en hêtre ou en chêne, aucune ne résiste au delà de quelques années ; car l'humidité d'un côté, et des légions de vers ou de larves qui s'attaquent au bois de l'autre, les font bientôt tomber par pièces. L'on ne peut rien se figurer de plus étrange pour l'oreille d'un nouveau débarqué peu habitué à un pareil bruit, que les chocs cent fois redoublés, semblables à de petits coups de marteau que frappent sans relâche, pendant le silence de la nuit, ces petits mineurs empressés. En fort peu de temps, la poutre la plus saine n'est qu'une masse de poussière; ils ne respectent que le châtaignier... »

Il y a quelques années, Redoute-Kalé semblait, malgré son insalubrité, appelé à un brillant avenir commercial. Un ukase, en date du 8 (20) octobre 1821, avait accordé aux provinces russes transcaucasiennes une franchise de commerce entière, moyennant un droit d'entrée de cinq pour cent sur toutes marchandises étrangères, et concédé à tout sujet russe ou à tout étranger qui voudrait établir une maison de commerce dans ces provinces, les droits de négociants de première classe sans exiger d'eux aucun impôt. A dater de cette époque, Redoute-Kalé, qui servait déjà d'entrepôt aux farines du gouvernement et qu'on avait muni d'une redoute, acquit tout à coup une immense importance. Toutes les marchandises qui passaient d'Europe en Perse par la voie de la Géorgie, c'est-à-dire par la voie la plus commode et la moins coûteuse, y débarquèrent. Comme la Turquie gardait encore Anapa et Poti en vertu du traité de 1812, c'était en effet le seul port que la Russie possédât dans l'Iméreth et la Mingrélie, et bien que ce ne fût pas à proprement parler un port, bien que les gros bâtiments, ne pouvant pas franchir la barre sablonneuse de la Khopi, fussent obligés de jeter l'ancre à un demi-verste du rivage dans la rade la plus ouverte qu'on puisse imaginer, à défaut d'autre, il fallut bien s'en servir et s'en contenter. Il devint un *emporium* comme Dioscourias du temps des Grecs. On vit à la fois pour un million de marchandises dans ses magasins. Au commerce d'importation succéda bientôt un commerce d'exportation. Enfin, quelques établissements industriels commençaient à se former. Cette prospérité dura peu. Au bout de dix ans le gouvernement russe retira la franchise qu'il avait accordée à la Géorgie, et la remplaça par le système prohibitif le plus sévère. Il espérait forcer ainsi la Perse, en lui coupant toutes communications avec les marchés de l'occident de l'Europe par Redoute-Kalé et Tiflis, à s'approvisionner de marchandises russes. Ces espérances ne se réalisèrent pas. Le commerce prit une autre route. Les marchandises d'Europe, débarquées à Smyrne ou à Trébizonde, furent acheminées par Erzeroum sur Tauris, et depuis lors Redoute-Kalé est retombé dans son ancienne nullité.

N° 250. Fabricants d'armes circassiens. D'après le prince Grégoire Gagarine.

La Khopi, à l'embouchure de laquelle se trouve situé Redoute-Kalé, forme, avant de se jeter dans la mer Noire, un canal d'une lieue environ de longueur et d'une profondeur qui atteint en certains endroits dix-huit pieds. Malheureusement ce canal, où pourraient naviguer d'assez grands vaisseaux, est fermé par une barre sablonneuse qui ne laisse qu'un petit chenal de deux pieds et demi à trois pieds de profondeur, dont l'emplacement varie quelquefois du matin au soir suivant la direction du vent. Il n'y entre actuellement que des chaloupes et des petits vaisseaux turcs. En y entrant, on a à droite la redoute ou le fort; à gauche, vis-à-vis de la forteresse, sont les bâtiments de la quarantaine, misérables huttes qu'entoure une haie morte trouée de toutes parts. Quant au bazar, il est à deux verstes de la redoute et de la quarantaine en remontant la Khopi sur la rive gauche.

« On a établi le cimetière, dit M. Dubois de Montpereux, dans un bois qui borde la mer du côté de Poti, éloigné de douze verstes de Redoute-Kalé. Le chemin serpente d'abord à travers les tombes, dont on est effrayé de voir le nombre relativement à la population du fort et de la quarantaine. Cependant, rien n'est plus joli que ce chemin. Déjà Strabon était enthousiasmé de la magnificence de l'embouchure des fleuves de la Colchide et de ses rivages où croissent tant et de si beaux fruits pêle-mêle avec les plus magnifiques bois de construction. La forêt n'est qu'un mélange touffu de néfliers à gros fruits, de pruniers de plusieurs espèces dont les prunes rouges et jaunes jonchaient le chemin, de poiriers, de hêtres, d'érables champêtres, d'ormes; la clématite, la vigne, le lierre, la ronce grimpent partout; le troëne, le houx-frelon, le houx ordinaire tapissaient le sol; des buissons d'aubépine chargés de grappes de fruits se mêlent aux pommiers; la viorne porte ses beaux ombelles de grains noirs. Çà et là des charmes aux belles grappes vertes pendantes, des épines-vinettes, des rosiers élevés, des fougères à hauteur d'homme, des lonicères et des chênes dont j'ai peine à reconnaître la feuille. Au milieu des mimoses, le pancratium illyricum se plaît dans les sables exposés.

au soleil et parfume l'air. N'y aurait-il pas de quoi faire un paradis, si à peu de distance derrière ne commençaient ces affreux marais? »

A peine eûmes-nous obtenu la permission de sortir du lazaret, — et quel lazaret! — que nous nous hâtâmes de faire nos préparatifs de départ. On n'habite Redoute-Kalé que lorsqu'on ne peut pas faire autrement, et les étrangers qui y débarquent ou qui viennent s'y embarquer, y séjournent le moins longtemps possible. Nos préparatifs achevés, nous nous mîmes en route pour Tiflis avec deux muletiers qui nous avaient loué des chevaux de selle et de transport. Chaque cheval nous coûtait dix-neuf roubles d'argent.

Ce n'est pas chose commode de voyager dans ce pays. Les routes y sont si mauvaises que dès qu'il pleut elles deviennent impraticables pour les voitures. Il n'y a pas de ponts sur la plupart des rivières qui se jettent à la droite du Rion, et il faut par conséquent les traverser à gué; mais à la suite d'un orage, et les orages sont fréquents dans les montagnes, ces rivières grossissent tellement qu'on s'exposerait à une mort presque certaine si on tentait de passer sur le bord opposé à celui où on se voit souvent obligé d'attendre plusieurs jours de suite que les eaux se soient écoulées. Enfin on ne trouve absolument rien dans les stations de poste, pas même une planche pour se coucher. Si on veut y manger et y dormir, on ne doit pas oublier d'y apporter des provisions et un lit.

Quatre jours nous suffirent pour gagner Koutaïs, la capitale de l'Iméreth J'étais pressé d'y arriver. Ce titre de capitale avait fait naître en moi des espérances incroyables. Tout le long du chemin je m'étais nourri des plus fabuleuses illusions. Je me voyais à mon arrivée à Koutaïs installé dans une petite chambre bien propre, bien meublée, servi par des hôtes empressés, nourri à une bonne table. Que dirais-je encore? mon guide ne m'avait-il pas parlé d'une excellente auberge tenue par un Russe? Nous y courûmes. Mais que la réalité devait peu répondre à mes rêves! Cette auberge, où je m'étais promis tant de jouissances, se composait d'une chambre qui était louée. A mon grand désespoir, nous nous rabattîmes sur une cantine du bazar, le seul établissement de la ville qui pût rivaliser avec l'auberge russe. Elle était fermée pour cause du départ du propriétaire, qui faisait en ce moment un voyage d'affaire ou d'agrément. Force nous fut de regagner la station de poste, de nous réfugier bien vite — car la pluie commençait à tomber avec violence — dans cet abominable bouge, et de nous coucher sur un sale grabat recouvert d'un vieux feutre, au-dessous d'une fenêtre dont les carreaux de papier, plus qu'à

N° 251. Akhaltsikhé, ville de la Russie asiatique en Géorgie. D'après M. Dubois de Montpereux.

moitié déchirés, laissaient passer le vent et la pluie, et au-dessus de cinq ou six Cosaques, presque tous ivres, qui, entassés l'un contre l'autre, ronflaient si fort que les murs en étaient ébranlés.

De Redoute-Kalé à Koutaïs, le pays varie souvent d'aspect; tantôt il est boisé et cultivé, tantôt aride et désert; le plus souvent on traverse de magnifiques forêts où les châtaigniers se mêlent aux chênes, aux plaqueminiers, aux lauriers et à cent autres arbustes, et des champs de maïs de dix à douze pieds de hauteur, où quoique monté sur de grands chevaux le voyageur est caché comme dans un bois. Les maisons des villages sont disséminées sur une vaste étendue. Construites en bois, elles s'élèvent au milieu d'un enclos qu'entourent des palissades hautes et fortes, destinées à servir de retranchements en cas d'une attaque imprévue. Autour des enclos se dressent des ceps de vigne lancés sur des aunes noirs, dont l'effet est très-pittoresque; ce sont les vignobles du pays, qui ne demandent aucune culture. Le bétail paît le vert gazon qui s'étend sous ces voûtes de verdure. Plusieurs fois nous entrâmes dans ces maisons isolées pour demander un peu d'eau, et nous ne vîmes pas les femmes ni même les jeunes filles s'enfuir épouvantées à notre approche, comme on nous l'avait dit Plus d'une fois aussi nous eûmes occasion de constater par nos propres yeux que leur réputation de beauté n'est pas usurpée.

Un soir, assaillis tout à coup par un violent orage, nous dûmes nous réfugier dans la maison la plus voisine; elle appartenait à une famille de paysans aisés qui s'empressèrent de nous accorder l'hospitalité. Elle était basse, étroite et sombre; pour l'éclairer, ses habitants, qui ignoraient l'art de brûler l'huile ou le suif, se contentaient de jeter de temps à autre sur le feu des morceaux de bois sec. Le foyer en occupait le centre, et la fumée n'avait d'autre issue qu'une ouverture irrégulière pratiquée dans le toit. Tout autour de cette cheminée primitive étaient disposés de petits bancs, sur lesquels on nous pria de nous asseoir; les hommes se rangèrent à côté de nous et les femmes vis-à-vis. Elles étaient toutes sans voile, et presque toutes d'une beauté remarquable. Sur mon invitation elles chantèrent en dansant avec les jeunes gens une ronde nationale à deux parties, dont M. Dubois de Montpereux a publié l'imitation suivante dans son *Voyage autour du Caucase :*

Chant.	Refrain qui accompagne le chant.
Femme jolie,	Fort bien.
Avec brillants yeux,	Fort bien.
Regards amoureux,	Fort bien.
Taille accomplie,	Fort bien.
Nez de houris,	Fort bien.
Beau front de reine,	Fort bien.
Sourcils d'ébène,	Fort bien.
Menton de lis,	Fort bien.

Lèvres mi-closes, Fort bien.
Où sur deux rangs Fort bien.
L'ivoire des dents Fort bien.
Perce les roses; Fort bien.
Bras potelé, Fort bien.
Doigts de henné, Fort bien.
Voile de neige, Fort bien.
Gentil manége, Fort bien.
Air élégant, Fort bien.
Marche moelleuse, Fort bien.
Rire charmant, Fort bien.
Voix gracieuse; Fort bien.
La voulez-vous? Fort bien.
Il est si doux Fort bien.
D'en être époux. Fort bien.

Mais femme jolie Ah! oui.
Veut beaux rubans, Ah! oui.
Gros diamants, Ah! oui.
Riche soierie, Ah! oui.
Nouveaux habits, Ah! oui.
Schall de Tiflis; Ah! oui.
Femme jolie, Ah! oui.
Par bouderie, Ah! oui.
Donne des soucis, Ah! oui.
A des amis, Ah! oui.
Des artifices, Ah! oui.
Et des caprices. Ah! oui.
La voulez-vous? Non pas.
Il est si doux Non pas.
D'en être époux. Non pas.

Mais il en est Cherchons.
Chez qui tout plaît, Cherchons.
Que l'on adore Cherchons.
Pour leur bon cœur; Cherchons.
De bonne humeur, Cherchons.
Avec l'aurore, Cherchons.
Bonnes sans fard, Cherchons.
Douces sans art, Cherchons.
Toujours aimantes, Cherchons.
Toujours charmantes; Cherchons.
Malgré les ans, Cherchons.
Vives, enjouées, Cherchons.
Comme à seize ans; Cherchons.
Toujours aimées. Cherchons.
Les voulez-vous? Ah! oui.
Il est si doux Ah! oui.
D'en être époux. Ah! oui.

Le concert et le ballet terminés, on nous servit à chacun un gros morceau de pâte de millet cuit à l'eau et un petit tas de débris d'un fromage en miettes, le tout posé avec les doigts sur un banc de la grandeur et de la forme de celui sur lequel nous étions assis. Une coupe de vin passait de bouche en bouche, et à chaque rasade (notre hôte buvait souvent) il fallait prononcer le mot Kalimardjo, qui veut dire merci.

On me logea pour la nuit dans une petite écurie. Saul le nom, cette écurie ne différait en rien de la

N° 252. Bivouac de marchands arméniens, en Géorgie. D'après le prince Grégoire Gagarine.

maison; deux ou trois constructions semblables et aussi légères, élevées dans un enclos entouré d'une haie basse, renfermaient les animaux de la ferme et les provisions de la famille.

Les princes et seigneurs iméréthiens ne sont guère mieux logés que les paysans : « avoir beaucoup de serfs — car l'homme est encore dans ce pays la propriété de l'homme — a dit un voyageur moderne, parader, suivi d'une foule de vassaux, dans de beaux habits chamarrés de galons d'argent, porter une belle moustache qu'on teint de rouge quand elle grisonne, et trouver partout un banc (table) bien garni, constitue le bonheur des seigneurs, qui ne tiennent, outre cela, qu'à leurs chevaux, à leurs armes, à leurs faucons, à leurs éperviers et à leurs koupchines (amphores à mettre le vin). Le luxe des maisons n'existe pas chez eux; rarement des fenêtres; deux portes suffisent pour le jour et la fumée, deux ou trois bancs un peu creux au milieu, avec un bloc de bois pour oreiller, quelques tapis, de longs bancs pour tables, un coffre bien brillant, voilà tout ce qu'une maison renferme en général, et ce dont se contente un noble et même un prince iméréthien. Ceux qui veulent soutenir leur dignité ont de plus une petite chapelle et un pope qu'ils traitent comme un paysan. »

De distance en distance sur la route nous nous croisions tantôt avec des convois de marchandises venant de Tiflis sur des arabas traînés par des bœufs, — ce sont principalement des peaux qu'on exporte vers Constantinople et les ports de l'Adriatique; — tantôt avec des Géorgiens montés sur des chevaux et couverts d'un petit manteau de feutre appelé bourka. Bien que les routes soient en mauvais état, elles se sont beaucoup améliorées depuis quelques années; mais le commerce a peu profité jusqu'à présent de ces améliorations, pour lesquelles le gouvernement dépense des sommes considérables. Il n'y a guère que les marchands russes qui fassent leurs transports sur des chariots, et, bien qu'il y ait un service de roulage organisé entre Moscou et Tiflis, les indigènes, routiniers comme tous les Orientaux, ne suivent pas cet exemple, et s'en tiennent aux coutumes que leur ont léguées leurs ancêtres. Au Caucase, la plus grande partie du commerce est entre les mains des Arméniens, qui, doués de plus d'intelligence ou d'activité que les autres races, en profitent pour réaliser des gains considérables. Entre Tiflis et les provinces du Nord, ils font tous leurs transports à dos de cheval, les mulets étant rares et de petite taille. Au midi, c'est-à-dire en Arménie et dans les anciennes provinces persanes, ils emploient de préférence le chameau. Au reste, les chameaux se voient aussi fréquemment dans la Cis-Caucasie et dans la Russie méridionale, où ils réussissent parfaitement au milieu des immenses plaines herbeuses de ces contrées. Mais, dans les hautes montagnes, ils se fatiguent aisément dans les chemins pierreux, usent leurs sabots, et périssent bientôt. Au nord du Caucase, ce sont les Kalmouks qui ont le privilége exclusif de l'élève et de la conduite du chameau. Au midi, ce sont les Tatars du Schirvan et de l'Arménie qui monopolisent l'office de cornac. En

15 centimes la livraison. 40e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

voyageant sur la route d'Érivan ou de Tiflis, on rencontre souvent de longues files de ces animaux au regard impassible, au pas lent et cadencé. Chargé de balles de coton, de soieries, de tapis, jusqu'à concurrence de deux cents kilogrammes, le chameau porte en sus, gravement perché sur son cou, le Tatar qui est son guide ou son propriétaire. A la queue de la caravane, on voit caracoler sur des chevaux du Karabagh les marchands arméniens et leurs commis, vêtus du *khaba* aux manches flottantes, coiffés de bonnets pointus d'Astrakhan et généralement sans armes, tant est grande la sécurité dans la Transcaucasie. Tatars, Arméniens, chameaux et chevaux cheminent, l'un portant l'autre, tant que le soleil brille à l'horizon, et d'ordinaire la caravane fait bravement ses 25 ou 30 verstes par jour. Aux premières ombres de la nuit, on décharge les ballots, qu'on range en carré comme une forteresse; on met les entraves aux bêtes, qui s'en vont brouter l'herbe fine ou les chardons, chacune suivant son goût; pendant ce temps les hommes se rangent autour d'un feu qui égaie le bivouac et sert aux apprêts d'un frugal repas (*gr. n°* 252). D'un côté, un chaudron hissé sur trois pierres s'emplit de *gômi* de millet ou de *pilau* de riz; de l'autre, trois bâtons plantés en potence simulent la broche, et une baguette proprement façonnée se garnit d'un imposant feston de viandes palpitantes. Ce mets national, c'est le *chaschlik,* si connu de tous ceux qui ont vécu au Caucase. On coupe des morceaux de mouton très-menus, on les enfile comme des alouettes, et il ne s'agit plus que de tourner la baguette et de saupoudrer le tout de poivre et de sel, jusqu'à ce que le rôti prenne cette couleur dorée qui annonce au dégustateur que son œuvre va commencer. Inutile d'ajouter que le jus qui découle sous l'ardente action de la braise se recueille soigneusement dans une cuiller, pour être incessamment versé sur la viande grésillante.

L'ancienne Koutaïs — la patrie de Circé et de Médée — est ensevelie maintenant sous tant d'autres ruines qu'elle est introuvable. Depuis l'époque où Jason vint enlever la fille d'Aétès, plusieurs villes, dont il reste à peine quelques débris, se sont successivement élevées sur l'emplacement qu'occupe la ville actuelle, ou sur les collines voisines, qui ont été tour à tour la résidence des rois des Lazes et des rois de Géorgie. M. Dubois de Montpereux en a exploré avec un soin minutieux tous les vestiges encore existants. Son grand ouvrage sur le Caucase en contient une description détaillée. La ville actuelle est bâtie sur la rive gauche du Rion, dans une belle et vaste plaine qui ressemble à un lac ou à un golfe de verdure resserré entre les derniers escarpements du Caucase et la chaîne milaphyrique et crayeuse d'Akhaltsikhé. C'est un amas irrégulier, mais pittoresque, de maisons de bois et de claies recouvertes d'argile; les rues et les places sont ornées d'arbres, et des jardins entourent une grande partie des habitations. La population de Koutaïs s'élève à 2,000 habitants, sans compter la garnison : elle se compose d'Arméniens, de Juifs, de Géorgiens et de Russes · il s'y trouve aussi quelques Turcs et quelques Grecs. Les Arméniens s'adonnent presque tous au commerce; ils vendent principalement des articles manufacturés européens, russes ou turcs. Les Juifs se livrent au brocantage, au commerce d'échange des productions de la terre. Les Géorgiens-Iméréthiens exercent la profession de doukhani (cantiniers); ils vendent du vin, des fruits, des gâteaux, du fromage. Les Turcs sont tailleurs de pierre, maçons ou charpentiers. Les Grecs sont boulangers, pâtissiers : ils font non-seulement le pain, mais des gâteaux de maïs qui sont assez bons frais; des craquelins en forme d'anneaux, qu'ils vendent enfilés dans une ficelle; des pâtes feuilletées, à la graisse de mouton; de petits pâtés avec une farce de chair de mouton, etc. La population russe n'est composée que de soldats, d'officiers et de quelques employés civils. Les soldats ont une caserne et un hôpital.

« La vie de toutes ces populations asiatiques de Koutaïs ressemble à celle des anciens Grecs, dit M. Dubois de Montpereux. Les hommes passent toute la journée dans leurs boutiques; les oisifs viennent de même au bazar, y discourir de chevaux, de nouvelles, de procès. C'est là, comme à Athènes, le point central de la vie et de la circulation. L'artisan y expose de même son industrie en s'occupant de son métier sous les yeux du public; tout se voit, la pâte qui se pétrit, le pain qui cuit, la soupe qui bout chez le cantinier, comme le fer à cheval qui se forge, le couteau qui se lime, la botte qui se coud, la tête savonnée qu'on rase. La boutique et l'atelier ne sont que des loges ouvertes par-devant, où rien n'est caché au public. Un bazar pareil est quelque chose de délicieux pour un flâneur européen.... La journée passée, les boutiques se ferment et chacun se retire chez soi pour faire son repas du soir. La vie privée est une vie d'isolement. Les femmes sortent peu, se montrent peu; elles ne remplissent aucune fonction quelconque de la vie publique. Cependant les jours de fête on les voit souvent aller se promener en famille dans des sites un peu écartés.... »

A propos de la plus belle moitié du genre humain, j'ai entendu raconter, pendant mon séjour à Koutaïs, une anecdote trop caractéristique pour que je ne la raconte pas à mon tour. Des dames européennes et catholiques, que leur destinée avaient amenées dans cette ville, éprouvèrent le besoin de se confesser : elles allèrent, en conséquence, trouver des curés arméniens; mais grand fut leur embarras, car ces respectables ecclésiastiques ne parlaient aucune des langues connues des belles pécheresses repentantes! Comment s'entendre? Après de longues délibérations, on adopta le moyen suivant : chaque pénitente prit dans sa main, en s'agenouillant près du confessionnal, l'extrémité d'une ficelle dont l'autre extrémité était attachée au bras du confesseur, et aussitôt le confesseur fit demander à la pénitente par un interprète placé à côté d'eux si elle avait commis telle ou telle faute. Commençant par les véniels pour finir par les mortels, il passa successivement en revue tous les péchés dont la faible humanité peut se rendre coupable. La pénitente sentait-elle sa conscience parfaitement tranquille, elle ne faisait aucun mouvement; avait-elle au contraire des reproches à se faire, dès qu'une question était terminée,

N° 253. Les deux monts Ararat, vue prise de la forteresse d'Érivan. Par M. Dubois de Montpereux.

elle tirait la ficelle qu'elle tenait à la main et que l'interprète ne voyait pas. Quand elle était en état de récidive, elle la tirait plusieurs fois de suite, autant de fois qu'elle avait péché. Enfin, une faible agitation de ce fil révélateur indiquait une faute légère ; un coup sec et violent dénotait une faute grave. Il paraît que ce procédé a donné d'excellents résultats. On continue à l'employer avec succès à Koutaïs.

Les Géorgiens-Imérétiens de Koutaïs portent des chemises de soie jaune que les femmes fabriquent elles-mêmes dans l'intérieur des maisons, après avoir soigné les vers à soie, et dont le prix au marché varie de quatre à six francs. Ces chemises, ils ne les ôtent que quand elles tombent en lambeaux. Aussi exhalent-ils tous des odeurs fort désagréables, et sont-ils toujours couverts de vermine. Ils n'ont, en général, aucune idée, aucun sentiment de la propreté. Comme ils sont en hiver — car ils n'en mangent jamais en été — grands amateurs de la viande de porc, ils élèvent une immense quantité de ces animaux, qu'ils laissent courir autour de leurs maisons et se nourrir de figues, de châtaignes, de millet, de fruits sauvages de toutes espèces. « C'est un pays de cocagne pour les cochons, dit un voyageur, aussi ont-ils quelque chose de fier, l'oreille courte et en l'air. Homère avait dû apprécier leur bonheur, puisque c'est précisément ici qu'eut lieu la fameuse métamorphose des compagnons d'Ulysse. »

Pour aller de Koutaïs à Tiflis il faut franchir la chaîne de montagnes qui sépare les deux grands bassins de la mer Noire et de la mer Caspienne. Du col, qui, du reste, n'est pas très-élevé au-dessus du niveau des deux océans, on découvre une vue magnifique, car il est formé par des ramifications des deux chaînes parallèles du Caucase et du Taurus, qui viennent se confondre sur ce point. « Sans avoir, dit M. Teule, suivi le Phase depuis sa première origine dans la montagne sur son versant occidental, et sans avoir non plus, sur l'autre revers, rencontré celle du Cyrus (Kour), qui en est rapprochée, l'élévation seule du col que je venais de franchir et les obstacles du terrain me démontrèrent suffisamment sinon l'impossibilité de canaliser ces deux fleuves, au moins l'énormité de la dépense nécessaire à l'exécution d'un tel projet. On attribue à Séleucus Nicanor la première idée de joindre ainsi les deux mers et on dit que sa mort seule en empêcha l'exécution ; d'autre part, on assure que ce projet, repris et étudié de nos jours, a été trouvé inexécutable. Toutefois, c'est là un arrêt prononcé en termes un peu trop absolus et la postérité pourrait bien le casser : le mot *impossible* n'est plus connu dans le langage de l'industrie moderne. »

On ne met que deux jours pour monter de Koutaïs au col, large de quelques pas seulement, qui marque la séparation des bassins de la mer Noire et de la mer Caspienne, mais il en faut trois au moins pour en descendre jusqu'à Tiflis. J'étais si pressé d'arriver dans la capitale de la Géorgie que je n'ai fait que traverser le village de Sauram, la ville de Gori et les ruines du Mtschett, l'ancienne résidence des rois de Géorgie,

N° 254. Église patriarcale et monastère d'Etchmiadzin, en Arménie. Par M. Dubois de Montpereux.

situées au confluent de l'Aragvi et du Kour (Cyrus). Du reste je n'ai, durant ce trajet, rien remarqué de bien caractéristique. Je n'ai noté qu'un trait de mœurs qui m'ait semblé digne d'une mention. Un jour, en visitant un cimetière, je m'étonnai d'y trouver presque à chaque pas des débris de vases à boire et de cruches épars en désordre autour des tombes. Je demandai à mon muletier l'explication de ce fait qui me surprenait.

« Quand on enterre un mort dans ce pays, me répondit-il, on apporte toujours au cimetière avec le cercueil de quoi boire et manger à discrétion ; et à peine la tombe est-elle recouverte de terre, qu'on se régale en l'honneur du défunt sur les tombes voisines, puis on brise tous les vases qui ont servi à ce repas funèbre. »

Tiflis occupe, à 1,100 pieds environ au-dessus du niveau de la mer Noire, une petite plaine d'un verste de largeur resserrée entre deux chaînes de collines et arrosée par le Kour ou Cyrus. Ce fleuve la divise en deux parties inégales. Sur sa rive droite ou sur la partie la plus large de la plaine est la ville ancienne, amas confus d'églises, de tours, de dômes, de maisons, de murailles, de bazars entassés les uns sur les autres jusqu'au pied inaccessible d'une montagne appelée Solalaki, au sommet de laquelle se dresse une longue forteresse ruinée nommée Narikala, qu'une longue muraille unit au château ruiné de Châhi-Takht, ou Trône du Chah. La rive gauche est si étroite qu'il n'y a de place que pour une rangée de maisons contre une paroi à pic de rochers noirâtres. Le sommet de la montagne qui domine les Sables, c'est ainsi qu'on appelle ce quartier du faubourg d'Avlabar, est occupé par la ville nouvelle d'Avlabar, la prison, les casernes, l'hôpital, etc.

Tiflis doit son nom et son origine à des sources d'eau sulfureuses qui jaillissent à peu de distance du Kour sur le bord d'un ravin à l'extrémité de la vieille ville. Tphilissi ou Tphilis-kalaki veut dire ville chaude, et, comme l'a remarqué Klaproth, « il est assez singulier que plusieurs endroits qui ont de telles eaux portent un nom semblable. Anciennement il y avait la ville de *Tibilis* en Numidie, célèbre pour le même objet ; et l'on est involontairement forcé de penser à *Tœplitz* en Bohême, dont le nom dérivé d'un mot esclavon qui signifie chaud appartient à la même racine que *tepidus* en latin. »

Les eaux thermales de Tiflis sont légèrement sulfureuses, et elles renferment des sels à base de soude, de chaux, de magnésie et de fer en petite proportion. Leur température varie de 40 à 50° centigrades. Elles fournissent l'eau nécessaire à plusieurs bains. L'établissement, assez bien entretenu, est très-fréquenté, surtout par les femmes, qui se plaisent à y faire des parties de plaisir. On assure qu'elles guérissent les rhumatismes, les maladies de la peau et une foule d'autres maladies. « L'usage de ces bains coûte cher, dit M. Teule, à moins que l'on ne se contente d'une place commune au milieu d'un peuple nombreux, qui les remplit toujours avec la plus parfaite égalité de droits ; mais si on s'en réserve une salle, pour une certaine heure déterminée à l'avance, on peut y jouir, au prix de quelques roubles, de tous les raffinements que la sensualité des Romains amollis inventa pour les thermes magnifiques des empereurs ; et il n'y manque ni l'éclat d'une illumination avec profusion de bougies, ni les plus douces mélodies des instruments ou des

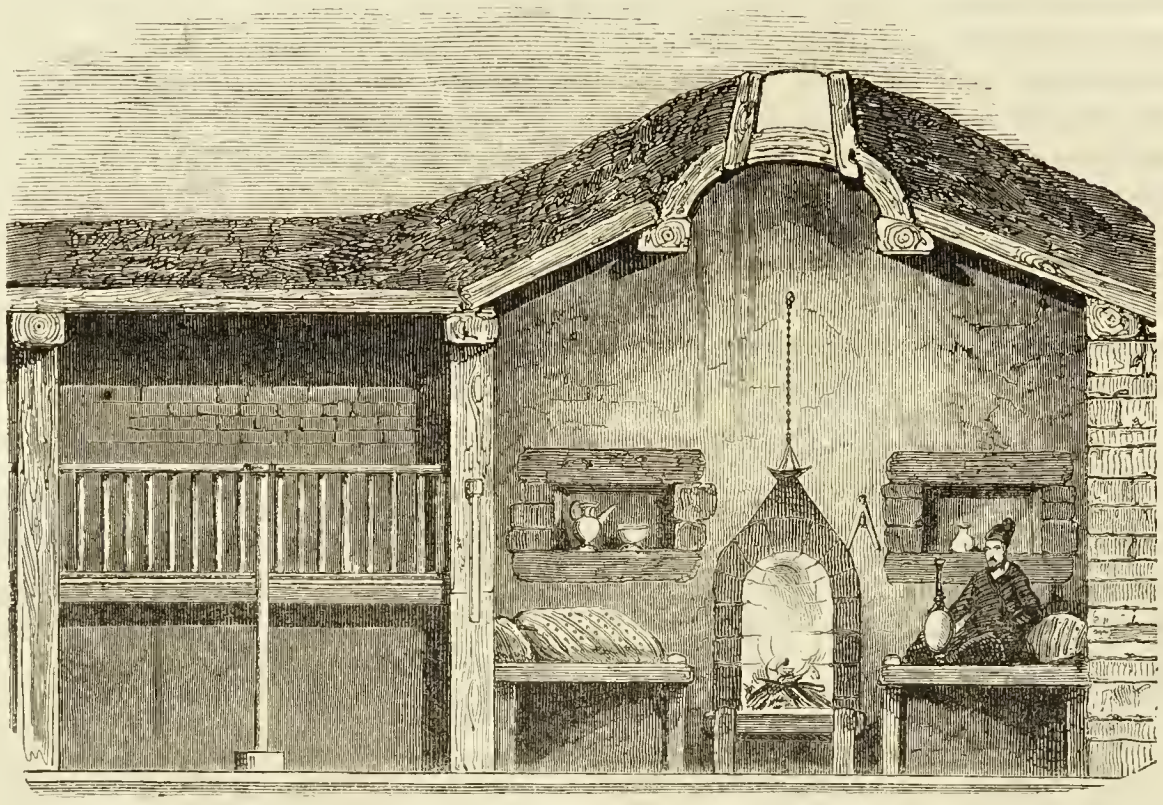
voix, ni aucun des enivrements des sens pris à la fois ou tour à tour, pas même les soins délicats d'une nymphe jolie, qui fasse fumer les parfums devant le dieu momentané du bain et qui lui offre la coupe de toutes les séductions connues. »

Avant l'année 380 de notre ère, Tiflis n'était qu'un village, mais sous le règne de Varza-Bakour, vingt-septième roi de Géorgie, le gouverneur persan, qui venait de ravager le Rani, le Movakhani, construisit près de ce village le fort de Khouristsikke, et, en 455, Vakhtang Gourgaslan ou Wakhtang le Loup-Lion y fonda la ville de *Tphilissi*, qu'il divisa en trois quartiers : *Khalissi*, la ville forte, aujourd'hui Khalaubani; *Tbilissi*, où étaient les bains, et *Nissani*, actuellement le faubourg d'Avlabar, sur la rive gauche du Kour, en face des deux premiers. Cette ville, ayant été dévastée par les Khazares, fut rebâtie par l'émir Agarian et devint la résidence de la famille royale des Bagratides, après la destruction de Mtschett. Depuis cette époque, elle a subi de nombreuses et cruelles vicissitudes; tantôt elle a été gouvernée par des souverains indigènes indépendants, tantôt elle est tombée sous la domination de la Perse ou de la Turquie. Des lieutenants d'Omar, des khalifes de Bagdad, de Gengis-Khan, Timour en personne l'ont envahie, conquise, ravagée, détruite. Enfin, en 1755, le fameux Aga-Mohammed-Khan, qui s'était emparé de l'héritage des Sofis, et qui voulait faire rentrer sous le joug des Persans qu'il avait secoué le pays dont elle était la capitale, y entra à la suite d'une grande victoire, la mit à feu et à sang pendant neuf jours, et n'y laissa qu'un monceau de cendres et de décombres, en en emmenant 15,000 prisonniers. Ceux de ses habitants qui avaient eu le temps de s'enfuir dans les montagnes et qui étaient parvenus à s'y cacher, y restèrent une année entière sans oser sortir de leurs retraites pour venir relever ces ruines, tant ils craignaient le retour de leur terrible vainqueur. Ils ne reprirent un peu de courage que lorsque le général russe Zoubof passa la frontière, prit Derbend, Bakou et Chamakki, et envoya un corps de troupes en Géorgie. Alors seulement ils commencèrent à rebâtir quelques maisons, mais ils furent bientôt exposés à de nouveaux dangers. La discorde s'étant mise dans la famille royale, George XIII fit venir des montagnes une garde composée de Lesghis qui commirent de tels actes de brigandage — pour ne citer qu'un fait, ils abattaient une maison quand ils avaient besoin de bois — qu'il dut implorer la protection et les secours de la Russie. Ce faible souverain mourut en 1800. Avant sa mort il avait fait donation de ses États à l'empereur de Russie, qui accepta l'héritage. Depuis 1801, la Géorgie appartient à la Russie, et Tiflis est la capitale des provinces russes transcaucasiennes.

La Tiflis actuelle est pour ainsi dire une création du général et gouverneur russe Yermolof; il l'avait trouvée en ruines, inhabitable l'été, ne renfermant guère que des décombres et de misérables huttes souterraines appelées *sakhli* par les Géorgiens. Il y fit bâtir des édifices publics, des bazars, des maisons en pierre, il transforma en une belle place un marais infect, en un mot il lui donna un aspect presque européen. Depuis, bien qu'elle ait été cruellement ravagée par le choléra, surtout en 1830, elle s'est constamment accrue et embellie. Malheureusement, elle a perdu tout caractère oriental sans devenir tout à fait russe. Quelques grands édifices épars y font un singulier contraste avec les maisons presque souterraines des Géorgiens. « On est frappé, dit M. le comte de Suzannet, du mauvais goût des Russes, qui plaçent sur la façade de leurs maisons quelques colonnes en bois peint aussi disgracieuses qu'inutiles. Les rues sont tellement inégales et malpropres qu'après quelques heures de pluie il est impossible de les traverser. »

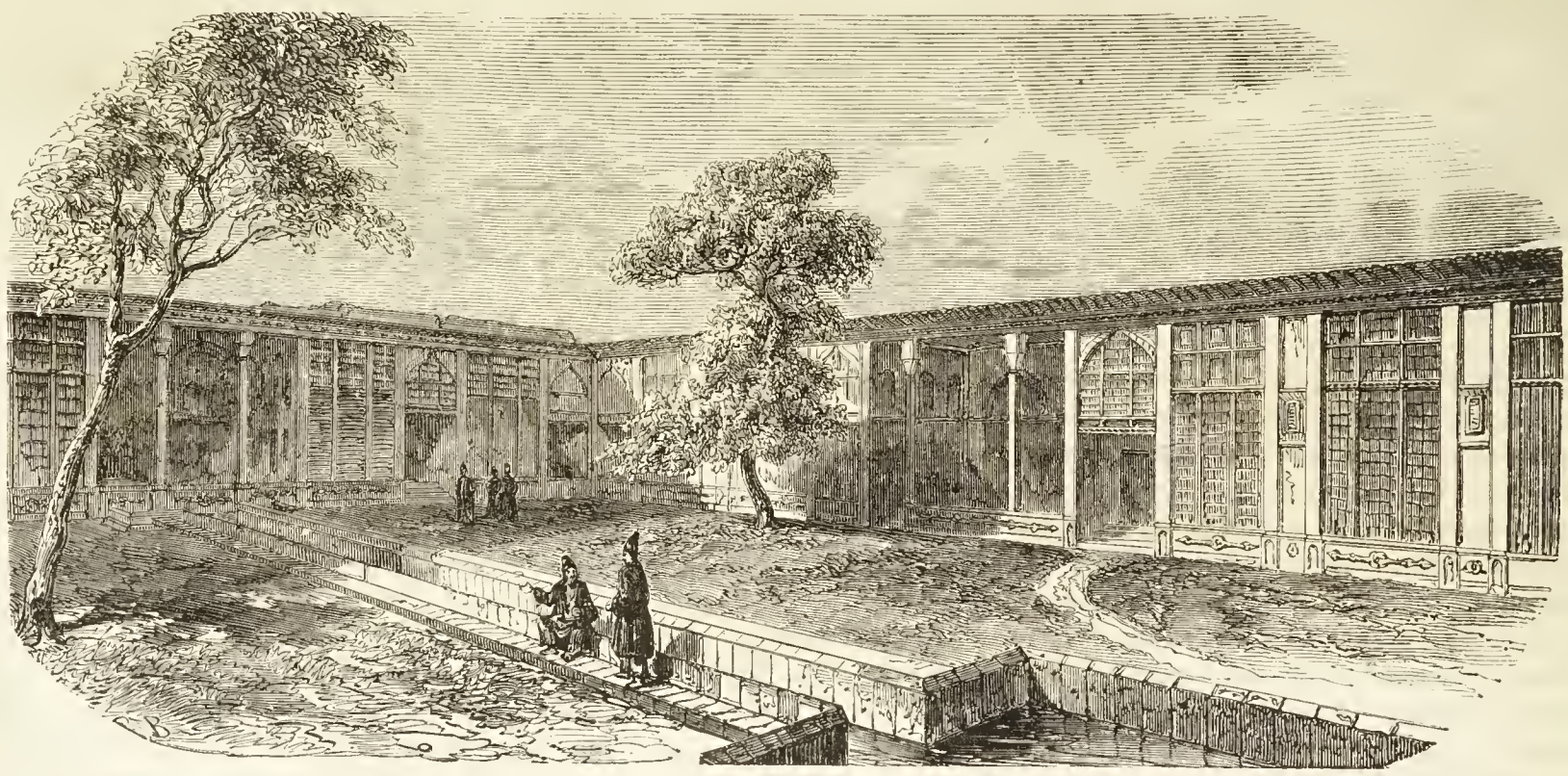
D'après les recensements de 1834, les derniers que j'aie sous les yeux, la population totale de Tiflis, — non compris la garnison, — s'élevait à 25,290 habitants. Cette population, répartie en 4,936 familles dans 3,662 maisons dont 37 appartenaient au gouvernement, et 3,625 aux particuliers, se subdivisait ainsi :

Mokalaki ou bourgeois	2,610
Serfs du gouvernement qui payent.	12,450
Serfs du gouvernement qui ne payent pas. .	150
Serfs de l'Église et colons d'Etchmiadzin.	2,950
Serfs des particuliers.	4,500
Gens libres, etc. . .	400
Iméréthiens, population flottante. . . .	300
Hébreux.	60
Princes, nobles. . . .	1,090
Clergé, lettrés. . . .	780



N° 255. Coupe, intérieur d'une maison arménienne.

La température moyenne générale pendant l'année est à Tiflis de 9° 39. Mais il fait très-chaud l'été, surtout aux mois de juillet, d'août et de septembre. La chaleur y est d'autant plus sensible qu'elle est concentrée comme dans une espèce d'entonnoir, entre des parois noires et schisteuses, et que dans certains quartiers les maisons sont entassées les unes sur les autres. Les hivers y sont très-agréables et les printemps superbes. Il y neige rarement. En résumé, si on doit en croire M. Dubois de Montpereux, le climat de Tiflis, qui a longtemps passé pour très-meurtrier, n'est pas plus malsain que celui de toute autre ville pour l'étranger, « pourvu qu'il suive le genre de vie qui lui est prescrit par l'expérience des habitants, qu'il sache être modéré dans l'usage des fruits et du vin, se préserver de l'ardeur du soleil pendant les heures les plus chaudes de la journée, et qu'il ne se dépouille pas étourdiment de ses vêtements en prétextant qu'il ne peut pas les supporter. » Les nuits sont fraîches et longues, mais les soirées sont délicieuses. Aussi, dès que le soleil commence à décliner, dès que la chaleur diminue, les jardins et les terrasses de Tiflis se remplissent et se couvrent de la majeure partie des habitants des maisons. Chacun vient à son tour respirer l'air frais du soir. « La *lezghinka*, qui probablement est descendue des montagnes lezghiennes jusque dans les vallées du Khartli, est, dit M. le comte Ernest de Stackelberg, le plaisir national qui défraie toutes ces réunions. On s'assied en rond sur la pelouse, la guitare et le tambourin résonnent, tout le monde bat la mesure en



N° 256. Intérieur du harem d'Érivan, grande Arménie. D'après M. Dubois de Montpereux.

frappant des mains, et on accompagne en chantant l'air géorgien si aimé. Un couple s'élance dans le cercle et commence par des passes lentes et cadencées, entremêlées de poses gracieuses. Peu à peu, et à mesure que l'orchestre joue plus vite, les danseurs s'animent, tournent, se pressent, voltigent en se poursuivant autour de l'arène. Enfin, épuisés et haletants, ils reprennent leurs places et touchent deux personnes du cercle qui à ce signe doivent immédiatement les remplacer. Quelques jouteurs plus hardis ajoutent à la danse des tours de force et d'adresse. L'un, posant une cruche de vin sur sa tête, exécute toutes sortes de pas et de contorsions gymnastiques, sans verser une goutte du précieux liquide. Un autre saute, gambade, se renverse et se redresse en faisant tournoyer deux poignards autour de sa tête et de sa poitrine. Ces plaisirs bruyants se prolongent pendant de longues heures, à la faveur de ces fraîches soirées d'été si délicieuses après les chaleurs accablantes du jour. »

« Les Géorgiennes, qui ont une réputation de beauté établie dans tout l'Orient, se distinguent, dit M. le comte de Suzannet, par la régularité de leurs traits et la majesté de leurs formes. Leur peau, d'une blancheur mate, fait ressortir la teinte foncée de leurs cheveux et de leurs sourcils; leur regard lascif inspire une volupté plus voisine de la corruption que d'un sentiment pur. Dans toutes les villes de la Géorgie, les mœurs sont si relâchées, qu'aujourd'hui il est peu de jeunes filles qui ne se vendent plus ou moins cher, suivant leur beauté ou leur rang. Une fois mariées, les Géorgiennes ne sortent plus; elles se consacrent aux soins de leur ménage, élèvent leurs enfants et perdent en les nourrissant tous leurs attraits. L'usage fréquent des bains sulfureux, en détendant les fibres de leur peau déjà molle, détermine chez elles un embonpoint excessif que leur indolence augmente encore, car elles ne savent se livrer à aucun travail; elles dirigent seulement les esclaves qui les servent. Leur coiffure est gracieuse; elle consiste (*gr. n°* 235) en un petit diadème posé sur le milieu du front; au-dessus est jeté un voile de mousseline blanche qui retombe sur leurs épaules et sur leurs cheveux divisés en un nombre infini de nattes; une tunique serre leur taille et laisse leur gorge découverte.

» La société de Tiflis ne se compose que de généraux ou d'employés du gouvernement. Les familles géorgiennes, en très-petit nombre, n'admettent pas les étrangers dans leur sein; elles donnent seulement, à d'assez longs intervalles, quelques grandes réunions que le général en chef est prié de présider. J'assistai à un de ces dîners monotones et sérieux, comme tous ceux où les Géorgiens se trouvent en présence des Russes, qui croient faire honneur aux habitants en venant s'asseoir à leur table. Le caractère des deux peuples est si distinct, il y a entre eux si peu de liens d'affection, que je ne comprends pas qu'ils cherchent des occasions de rapprochement. Les Géorgiennes des premières familles parlent le français plutôt que le russe, mais elles n'ont ni instruction ni conversation; malheureusement je puis, sans trop de sévérité, dire que les femmes russes que j'ai vues à Tiflis méritent toutes à peu près les mêmes reproches... »

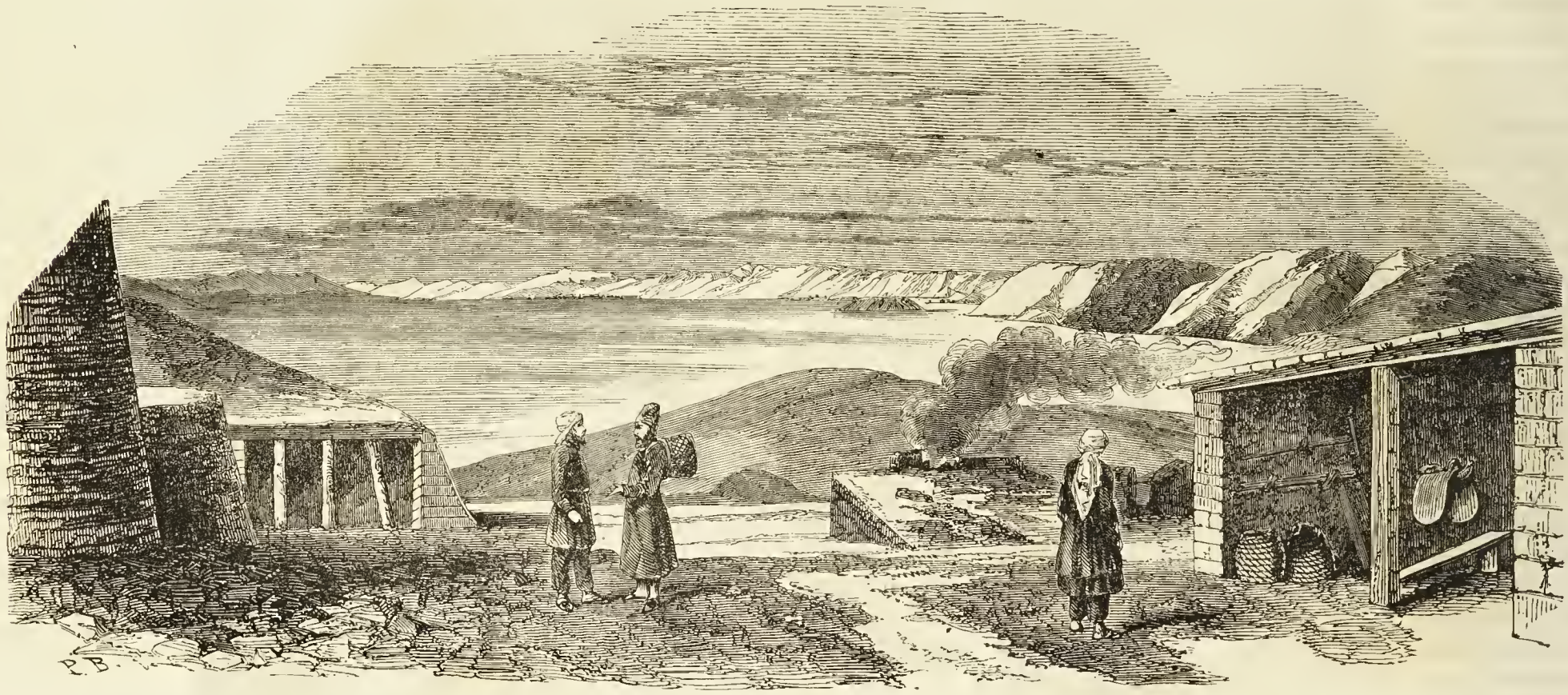
N° 257. Palais du Khan de Bakou. D'après une aquarelle du prince Grégoire Gagarine.

La vie est facile et peu chère à Tiflis; on y trouve des auberges, des cafés et même un restaurant fondé par un ancien sapeur des grenadiers de l'armée française, nommé Jean-Paul, qui fut fait prisonnier dans la campagne de 1812, et qu'un général russe emmena comme cuisinier à Tiflis. Les vivres y sont variés et peu chers, le vin y est excellent et à très-bas prix; aussi la consommation annuelle s'y élève-t-elle à 7,500,000 bouteilles, c'est-à-dire à deux tiers de bouteille par jour par habitant, la garnison comprise. On en vend de deux espèces, celui de Cakhétie et celui des colons allemands. Le vin de Cakhétie coûte : la première qualité 1 fr. 60 c. environ la tounga (cinq bouteilles); deuxième qualité 80 centimes; ordinaire 25 centimes. Il a en général une couleur rouge magnifique; les fabricants lui donnent cette couleur en faisant cuver leurs raisins dans de grands bassins en bois et en y ajoutant une espèce de raisin appelé le *sapiravi* ou le teinturant qu'ils cultivent exprès. Il se conserve dans des *koupchines* (amphores) d'une dimension extraordinaire, car on en voit qui ont jusqu'à neuf pieds de hauteur. On le transporte dans de grandes outres d'une seule peau de chèvre ou de buffle que l'on tue d'une manière particulière. L'intérieur de cette peau, qui est le côté du poil, est soigneusement goudronné de naphte noir de Bakou, ce qui donne au vin un goût de goudron. « Ces outres, placées sur le dos les quatre jambes en l'air, et gonflées de vin, s'animent et se balancent avec un air de vita-

lité, dit un voyageur, au moindre mouvement du char tiré par d'autres buffles. » Le vin de Cakhétie a deux qualités précieuses : quand il n'est pas falsifié, il ne fait jamais mal à la tête ; et non-seulement il ne donne jamais la goutte, mais il la guérit. « La seconde espèce de vin coûte plus cher ; mais elle n'a pas le goût de goudron, car elle est fabriquée par les colons allemands à la façon européenne et déposée dans des tonneaux.

Bien qu'elle soit devenue une ville à peu près russe, Tiflis conserve à divers égards et dans certains quartiers une physionomie qui lui est propre ou du moins qui n'appartient qu'à une ville orientale. Un artiste ou un amateur de pittoresque trouvera dans ses rues, au milieu de ses bazars ou sur ses places, de curieuses études à faire, d'agréables moments à passer. Ici une caravane de chameaux, arrivant de la Perse ou de l'Arménie, se croise avec un bataillon d'ânes qui apportent au marché dans des sacs de la paille hachée, presque la seule nourriture des chevaux du pays ; là défilent lentement des groupes d'ombres blanches ensevelies sous les plis de leur linceul, le vrai *tchadra* ou voile des Géorgiennes ; vous ne voyez que leurs *kolhi* (pantoufles), et les extrémités de leur *nepkavi* (large pantalon). Si larges que paraissent ces masses informes, ce sont des femmes géorgiennes et arméniennes qui vont au bazar marchander des étoffes de soie, du chali, des bourmettes (étoffe de coton turque), du fil, des laines, des perles pour broder, etc. Plus loin des prêtres grecs, à la démarche majestueuse, se promenant avec une longue canne, se heurtent contre des Cosaques ivres. Voilà les prêtres arméniens à la longue barbe, un bonnet d'agneau noir plié en claque au sommet, marque caractéristique qui les distingue du vulgaire ; les Persans maigres et basanés, les Turcs aux regards éternellement flegmatiques, les Grecs se mêlent, se pressent pour éviter les porte-faix ossétiens qui plient sous leur fardeau qu'ils portent sur leur dos recouvert d'un sac de paille. Au bout du bazar, couvert et poudreux, s'ouvre la grande rue bordée de boutiques, c'est-à-dire de niches ou alcôves profondes élevées d'un pied et demi au-dessus du niveau du sol. Chaque marchand, accroupi sur un tapis, les jambes croisées, appelle les passants en se réchauffant les mains sur un *mangal* (brasier) ; puis viennent les boutiques des différents métiers ; les tailleurs, dont chaque groupe travaille au milieu des *chalvars* (larges pantalons), des *tchoks* (habits de dessus), des *akhalouks* (habits de dessous) ; les cordonniers, les fourbisseurs, les selliers, les bonnetiers, les barbiers, les fileurs de soie, etc. Chaque métier a sa place marquée ; été et hiver on les voit travailler ainsi en plein air. Le soir, chacun ferme son établissement avec quelques planches, et regagne son domicile, laissant ses marchandises sous la sauvegarde du guet soldé par les marchands et qui, caché dans un coin, observe, épie tout ce qui se passe, effrayant quelquefois les passants par ses cris de *qui vive?* poussés au moment où ils s'y attendent le moins. Comment passerons-nous en cet endroit? Des chevaux de porteurs d'eau tout ruisselants de l'eau qui découle du double sac de cuir suspendu sur leur dos se croisent avec des ânes chargés de charbon et des chevaux chargés de caisses et de ballots.

La plus belle place de Tiflis est la place de Tauris, la plus grande celle d'Érivan. Quelques beaux bâtiments bordent la place de Tauris. On remarque surtout le palais de l'état-major et le gymnase, entre lesquels s'ouvre la rue du palais du gouvernement. La



N° 258. Le lac Sévang, en Arménie. D'après M. Dubois de Montpéreux.

résidence du gouverneur général des provinces russes trans et cis-caucasiennes est bâtie dans une magnifique position, sur les restes du palais du czar de Géorgie qui fit construire Rostom et dont Chardin a fait la description. C'est une demeure princière d'autant plus agréable à habiter que la colline qui la domine a été convertie en un délicieux jardin, ouvert au public une ou deux fois la semaine, où l'on est toujours sûr de trouver pendant les plus fortes chaleurs de l'été de l'eau et de l'ombre sous des figuiers et des platanes, ou dans des pavillons et des ermitages européens. Le jardin botanique offre aussi une ravissante promenade.

Tiflis possède une cinquantaine d'églises. La principale est la cathédrale de Sion, fondée dans le sixième siècle par le roi de Géorgie Gouram. Détruite plus tard par les Persans et reconstruite vers le commencement du dix-huitième siècle par Vakhtang V, fils de Léon III, elle est bâtie dans le style géorgien pur ; c'est là que les Russes assistent au service divin. Le portail est, à toute heure, obstrué de mendiants qui, couverts de haillons, crient sans cesse *eristesse* (la charité), en cherchant leur vermine.

« Le gouvernement russe, dit M. Teule, met une louable attention à instruire et à bien élever la jeunesse. Le gymnase de Tiflis est organisé sur le modèle de tous ceux de l'empire. L'étude des langues y est plus particulièrement approfondie ; le français, l'allemand et le géorgien ou le tartare y sont appris de toute nécessité, en même temps que la langue russe. On y donne aussi quelques notions de législation et de statistique générale. La discipline du gymnase est à peu près celle de nos colléges en France.

« Les filles nobles sont élevées, aux frais de l'empire, dans des établissements particuliers, dont chaque ville considérable de la Russie est dotée. Un Français, devenu Russe, est à la tête de celui qui a été fondé à Tiflis. »

« Autour de Tiflis, ajoute plus loin le même voyageur, se sont établies, depuis quelques années, des colonies de paisibles cultivateurs venus de l'Allemagne. Il en est une composée de Wurtembergeois, qui est fixée à un quart d'heure de cette ville, sur la rive gauche de Kour, presque en face de la nouvelle Tiflis. Elle se compose d'une quarantaine de familles et offre un pareil nombre de petites habitations, en général assez propres, toutes alignées sur les deux bords d'une large esplanade. Chaque habitation a autour d'elle quelques mètres carrés de surface non bâtie, consacrée à la culture des plantes potagères et des fleurs, et ces jardins, d'un aspect agréable, sont séparés entre eux par des haies vives. Au centre du village s'élève un temple protestant ; il est petit comme la population qu'il doit renfermer ; il est modeste dans sa forme comme la prière qu'on doit y entendre. Les affaires de la colonie sont réglées par une sorte de conseil de famille qui traite aussi des intérêts de tous avec le gouverneur de la province.

« Malheureusement, le terrain cédé aux colons est d'une qualité médiocre et il est privé d'eau. Sous le soleil brûlant de l'été de ce pays, l'arrosage des champs est indispensable, et par malheur encore l'eau des puits est mauvaise pour cet usage ; d'ailleurs elle coûte trop à puiser, et elle ne suffirait pas à de pareils besoins. Il est un projet dont l'exécution vivement attendue et prochaine, dit-on, changerait bien avantageusement l'état de la colonie allemande et l'aspect de la campagne de Tiflis, c'est le barrage du Kour à la distance de quelques lieues en amont de cette ville, la canalisation de son cours et la dérivation d'une partie de ses eaux. Il paraît, en effet, qu'il serait facile d'utiliser ce fleuve aujourd'hui inutile. Sa pente, suffisamment rapide, et son cours sinueux permettent de lui tracer à peu de frais un canal qui l'oblige à se répandre sur la grande plaine au-dessous de laquelle il coule au-

jourd'hui, et qu'il abandonne à une sécheresse déplorable, tandis qu'il fertiliserait ainsi les campagnes rebelles aux soins du laboureur. Sa puissance mécanique serait employée sur d'autres points et ferait mouvoir la meule des moulins à farine ou les mécaniques des scieries de planches et des autres ateliers dont Tiflis s'enrichit tous les jours. »

CHAPITRE XXV.

UNE ASCENSION DU MONT ARARAT.

« Et le dix-septième jour du septième mois, l'arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat »

Ararat, tel était le nom que, il y a 3,000 ans, Moïse donnait dans la Genèse à la contrée où se trouve située la montagne sur le sommet de laquelle il apprenait au peuple juif que l'arche s'était arrêtée le dix-septième jour du septième mois après le déluge. Ce nom était alors tout moderne ; il signifiait la chute d'Araï (Araï-arat), roi arménien, tué, 1750 ans environ avant Jésus-Christ, dans une bataille sanglante, par les Babyloniens, sur une plaine de l'Arménie. Avant cet événement, avant Moïse, par conséquent, le pays s'appelait Amassis, du nom de son souverain, le sixième successeur de Japhet, et la montagne se nommait Massis. Aussi les Arméniens qui l'habitent ne la désignent jamais autrement. Si on leur parlait d'Ararat, ils seraient aussi étonnés, ils paraîtraient aussi ignorants qu'un Européen qu'on interrogerait au sujet de Massis.

La montagne nommée Massis en Arménie et Ararat en Europe s'élève vers l'extrémité méridionale d'une plaine d'environ 35 milles de largeur et 70 milles de longueur, arrosée par l'Araxe. Elle se compose, à proprement parler, de deux montagnes : le grand Ararat, au nord-ouest, et le petit Ararat, au sud-est, dont les sommets sont éloignés d'environ 7 milles en ligne droite et dont les bases viennent se confondre par des pentes insensibles dans une large vallée.

Le point culminant du grand Ararat (39° 42' lat. nord et 61° 55' long. est) a 17,210 pieds au-dessus du niveau de la mer, et 14,320 pieds au-dessus de la plaine de l'Araxe. On peut estimer à 14 milles la longueur de son versant nord-est, à 20 milles celle de son versant nord-ouest. Il est couronné de neiges et de glaces éternelles. Ces glaces et ces neiges descendent à une distance de deux tiers de mille perpendiculairement, ou d'environ 3 milles obliquement, et se terminent par des dentelures irrégulières selon les accidents du terrain. Du côté du nord, à la hauteur de 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer jusqu'au sommet, elles forment çà et là une crête escarpée d'où s'élancent seulement un petit nombre de pics, et du côté du midi elles s'étendent par des pentes graduelles à un niveau un peu inférieur.

Le petit Ararat (39° 39' lat. nord et 62° 2' long. est) a 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et 10,140 pieds au-dessus de la plaine de l'Araxe. Malgré cette grande élévation, il est complétement débarrassé des neiges de l'hiver en septembre et en octobre, quelquefois même probablement en août et en juillet. Ses pentes sont beaucoup plus roides que celles du grand Ararat ; sa forme presque parfaitement conique et les crevasses peu profondes qui rayonnent

N° 259. Tour des Khans et porte de l'ancien palais des Atabeks, à Nakhtchevan, grande Arménie. D'après M. Dubois de Montpéreux.

de son sommet à sa base, lui donnent un aspect tout particulier et un caractère d'un vif intérêt.

Bien que ces deux montagnes paraissent complétement isolées, elles se relient cependant à d'autres chaînes. Au sud-ouest, leurs derniers escarpements viennent se perdre dans les collines de Bayazid et de Diadina, qui contiennent les sources de l'Euphrate, et les pentes nord-ouest du grand Ararat se rattachent à une chaîne hérissée de pics coniques singulièrement aigus et qui borde toute la rive droite de l'Araxe.

A en croire la tradition, les débris de l'arche se sont conservés jusqu'à ce jour sur le sommet du grand Ararat, et Dieu en a depuis le temps de Noé défendu l'approche à tous les mortels. Les chroniques arméniennes racontent à ce sujet une légende dont les Arméniens ne doutent pas plus que de la tradition. Un jour un moine, nommé Jacques, qui fut depuis patriarche de Nisibis, et qu'on suppose avoir été contemporain et parent de saint Grégoire, résolut de se convaincre par ses propres yeux s'il était vrai que l'arche de Noé existât encore au sommet du grand Ararat. Il partit donc pour entreprendre l'ascension de cette montagne ; mais dès qu'il commença à la gravir il tomba à terre épuisé de fatigue et s'endormit d'un sommeil profond. A peine réveillé, il reprit sa marche ; nouvelle chute, nouvel assoupissement. En rouvrant les yeux, il s'aperçut, à son grand étonnement, que pendant son sommeil il avait été transporté à l'endroit d'où il était parti. Il renouvela une troisième fois sa tentative, les mêmes phénomènes se reproduisirent. Cependant Dieu eut pitié de lui. Tandis qu'il faisait son quatrième somme, un ange envoyé du ciel tout exprès vint lui tenir à peu près ce langage : « Tous tes efforts seront inutiles ; le sommet de l'Ararat est inaccessible à l'homme ; le Créateur le veut ainsi ; n'essaie donc plus de lui désobéir. Pour récompenser ton zèle et pour satisfaire la curiosité de l'humanité, je t'apporte au nom du Tout-Puissant un fragment de l'arche de Noé que j'ai pris en passant sur la montagne. » En se réveillant, Jacques trouva à côté de lui un petit morceau de bois de couleur sombre, quadrangulaire, bien conservé et gravé sur une surface. Inutile d'ajouter qu'il renonça immédiatement à son entreprise, et qu'il revint le plus vite possible à son couvent avec la précieuse relique. Ce fragment de l'arche de Noé est aujourd'hui une des principales richesses du trésor sacré du monastère d'Etchmiadzin.

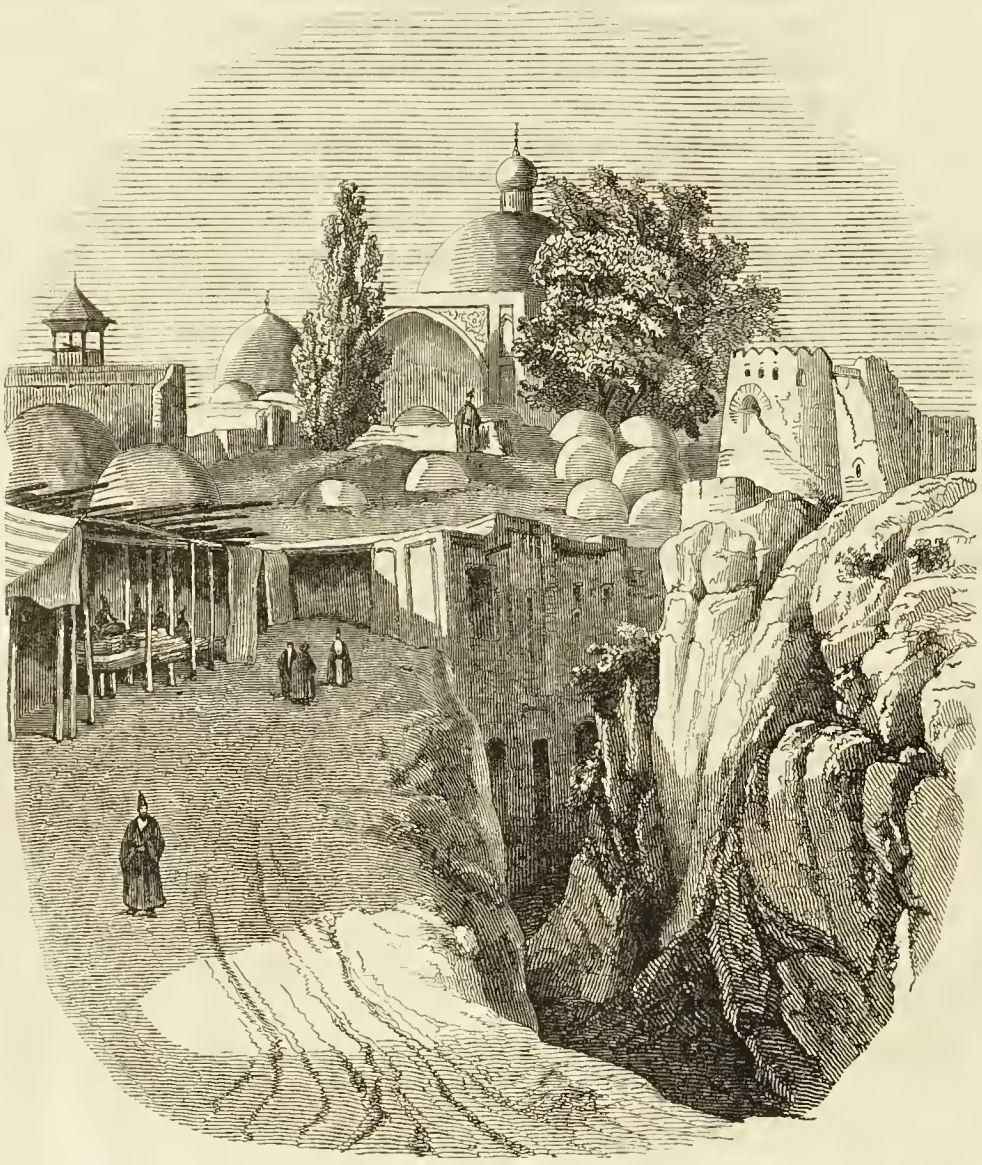
Cette tradition et cette légende sont pour les Arméniens des articles de foi. Ils y croient comme à l'existence de Dieu. Dans leur opinion, le sommet du grand Ararat est inaccessible aux mortels parce que les débris de l'arche de Noé s'y sont conservés miraculeusement jusqu'à ce jour. On les y transporterait de force, on leur prouverait le contraire, qu'ils n'ajouteraient pas foi au témoignage de leurs yeux. Aussi n'en ont-ils jamais tenté l'ascension, et, avant le dix-neuvième siècle, aucun des voyageurs européens qui ont visité l'Arménie, soit manque de temps, soit indifférence, soit crainte des difficultés, soit enfin conviction bien arrêtée qu'ils échoueraient comme saint Jacques, n'a essayé de gravir ce sommet consacré où nul pied humain ne s'est posé depuis le déluge. En effet, la promenade de Tournefort, la seule qui soit venue à notre connaissance, ne peut pas passer pour une tentative sérieuse. « Nous assurâmes nos guides, dit-il, que nous ne passerions pas au delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, et qui ne paraissait guère plus grand qu'un gâteau ; mais, quand nous y fûmes arrivés, nous y en trouvâmes plus qu'il n'en fallait pour nous rafraîchir, car le tas avait plus de trente pieds de diamètre. Chacun en mangea tant et si peu qu'il vou-

lut, et, d'un commun consentement, il fut résolu qu'on n'irait pas plus loin; nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir *accompli notre vœu* et de n'*avoir plus rien à faire* que de nous retirer au monastère. » Puis il ajoute : « Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert; nous avancions chemin fort agréablement, et nous allions plus vite de cette façon-là que si nous allions sur nos jambes. On continua à glisser autant que le terrain le permit; et quand nous rencontrions des cailloux qui meurtrissaient nos épaules, nous glissions sur le ventre ou nous marchions à reculons à quatre pattes. » Est-ce un voyageur sérieux le voyageur capable d'écrire de pareilles phrases? Était-il digne d'atteindre le sommet de l'Ararat celui qui dans sa relation déclarait hautement que « cette montagne était une des plus affreuses et plus désagréables choses qu'il y ait sur la surface de la terre? »

Un pacha de Bayazid, le père et le prédécesseur du pacha actuel, Mohammed-Bahaluhl, résolut un jour, il est vrai, de s'assurer si le sommet de l'Ararat était ou non accessible aux mortels, et non-seulement il essaya de résoudre par lui-même ce problème, mais il offrit une forte récompense à quiconque lui en apporterait la solution. Il ne dépassa pas les limites que ne peut franchir un bon cheval persan, et l'appât du gain ne tenta aucun de ses subordonnés. Les Persans aiment trop la chaleur, le repos et leur bien-être, pour s'élever jamais volontairement, par curiosité ou dans l'intérêt de la science, au-dessus de la ligne des neiges éternelles. L'essai malheureux du pacha de Bayazid, qui n'avait certes pas subi les influences des préjugés religieux des Arméniens, confirma l'opinion généralement répandue qu'il était impossible et défendu à l'homme de parvenir au sommet de l'Ararat.

Ainsi depuis la création du monde jusqu'à ces dernières années, aucun être humain n'avait visité ce point élevé du globe où, selon la tradition chrétienne, l'arche de Noé s'est arrêtée après le déluge, et où ses débris auraient été miraculeusement conservés. Ce ne fut qu'en 1829 que le docteur Friedrich Parrot, professeur de physique à l'université de Dorpat, prouva au monde savant — ce que d'autres voyageurs lui ont également démontré depuis — que l'ascension du mont Ararat était permise et possible, tout aussi bien que celle du Mont-Blanc. Les intéressants détails que l'on va lire sont extraits de sa relation (*Reise zum Ararat*) publiée en allemand, en 1834, à Berlin, et qui n'a jamais été traduite en français.

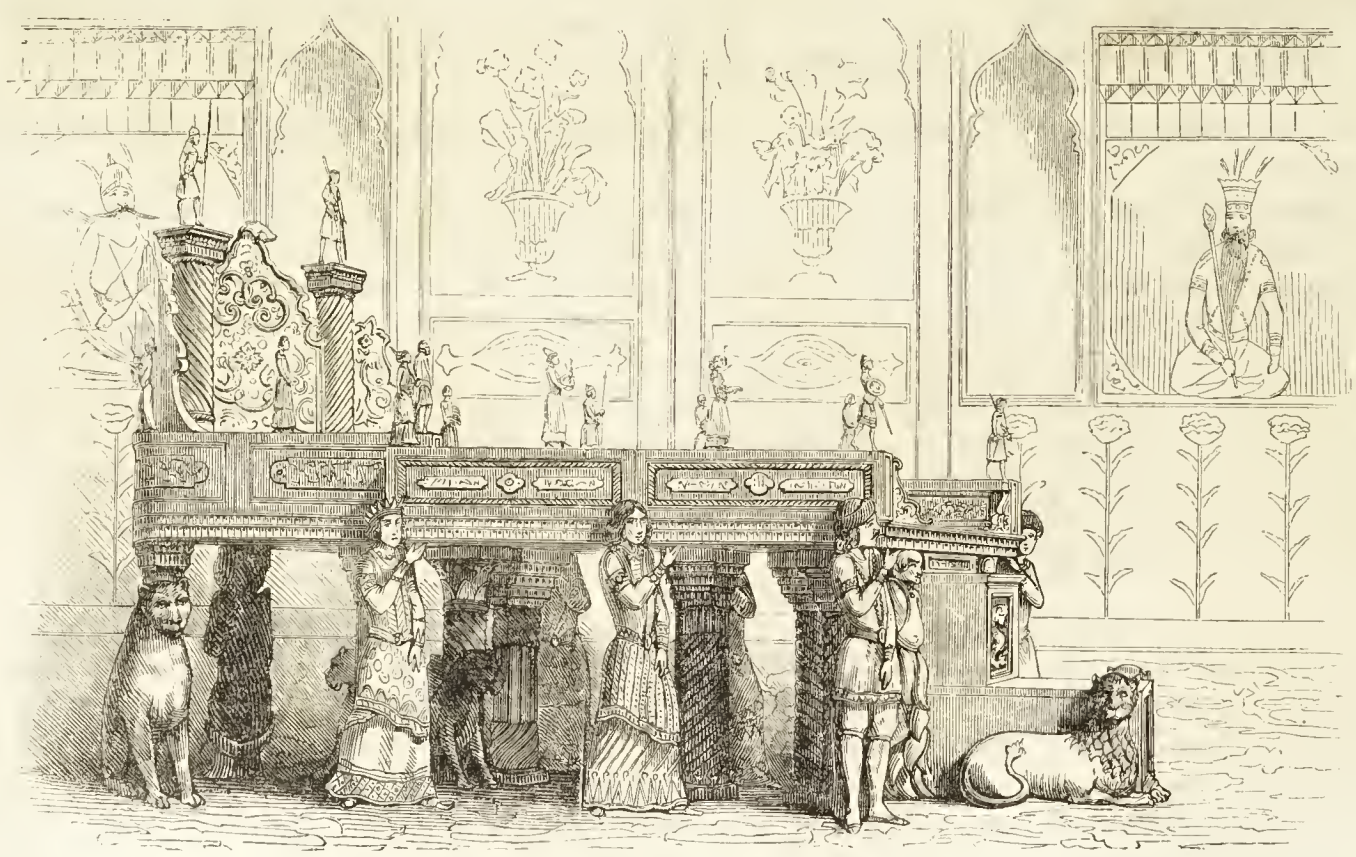
M. le docteur Parrot avait déjà fait, en 1811, avec M. Maurice d'Engelhardt, un voyage scientifique dans la Crimée et le Caucase (*Reise in die Krym und den Kaukasus*. Berlin, 1815), et il avait rapporté de cette expédition un vif désir de la recommencer, ou du moins d'en faire une encore plus importante. Il voulait surtout étudier l'Ararat, qu'il avait aperçu de loin, sur le Kasbeck, à travers une éclaircie des nuages pendant une tempête de neige. Dix-sept années s'écoulèrent sans que les circonstances politiques lui permissent de mettre son projet favori à exécution. Enfin la paix de Turkmanshai, conclue le 10 février 1828 entre la Russie et la Perse, ayant étendu les limites de l'empire russe au delà de l'Araxe, il jugea le moment favorable; et le 30 mars 1829 (11 avril), tous ses préparatifs terminés, il partit de Dorpat, accompagné de MM. de Behaghel d'Adlerskron, de deux élèves de l'Université, MM. Julius Hehn et Karl Schiemann, et d'un jeune astronome d'un mérite éminent, M. Vassili Fedorow, que le gouvernement russe lui avait adjoint. Avant de se mettre en route, il avait soumis son projet à l'appréciation de l'empereur, qui s'était empressé de l'approuver en ces termes : « Ce projet a ma pleine et entière approbation. Qu'un feldjäger (courrier ou guide militaire), d'une fidélité éprouvée, accompagne l'expédition et reste au service des voyageurs jusqu'à leur retour. »



N° 260. Perse. — Rue de Teheran. D'après M. Flandin.

Le 20 septembre seulement, l'expédition, partie le 11 avril de Dorpat, arrivait au monastère d'Etchmiadzin, situé au milieu de la plaine de l'Araxe, à 35 milles de l'Ararat, à 3,035 pieds au-dessus du niveau de la mer Noire, et à quelques lieues d'Erivan. Elle y fut on ne peut mieux accueillie, et elle s'y reposa de ses fatigues passées en s'y préparant à ses fatigues futures. Le docteur Parrot donne peu de détails sur cette partie de son voyage, mais il nous sera facile de combler cette lacune avec les ouvrages, plus récemment publiés d'ailleurs, de MM. Dubois de Montpéreux et Wagner.

En quittant Tiflis pour aller à Erivan on traverse une vaste plaine tellement chaude et infestée de tant de cousins pendant l'été qu'elle cesse d'être habitable. Aussi a-t-on été obligé d'en faire faire le tour à la route, bien que cette courbe l'allonge d'au moins 20 verstes. Suivant la rive droite du Kour, on traverse l'Alghet à gué et le Khram sur un pont qui mérite une mention. Ce pont (*gr. n° 248*) porte plusieurs noms : les Russes l'appellent le *Pont-Rouge;* les Géorgiens, *Gathekhili-Khidi;* les Tatars Térekmènes, *Synek-Keurpi;* ces deux derniers mots signifient *pont cassé, ruiné.* Il avait été en effet longtemps cassé et ruiné, lorsqu'en l'année 1647 le roi de Géorgie Rostom le fit réparer et, non content d'avoir construit à côté un caravanséraï, y bâtit un village. Chardin, qui passa sur ce pont le 1er mars 1673, vit ce village, composé de 150 maisons. Le voisinage du pont l'avait fait appeler Kouprikent (village du pont). Ce pont, selon lui, dut son irrégularité, extraordinaire à la première vue, à deux grandes masses de rochers qui se sont trouvées dans le lit du Khram et de la Débéda, et que l'on utilisa pour y asseoir les deux piles principales. Il avait quatre arches. Les piles des deux extrémités étant vides, renfermaient plusieurs petites chambres et portiques chacun avec une cheminée pour y loger les passants. La pile du milieu, la plus grande, fut destinée à devenir une espèce de café, consistant



N° 261. Perse. — Trône de Feth-Ali-Châh, à Teheran. Par M. Flandin.

en deux chambres ouvertes des deux côtés du pont et aboutissant à deux grands balcons couverts, suspendus sur le fleuve, où l'on descendait par un escalier pratiqué dans l'épaisseur du parapet et où l'on prenait le frais en été. Près de ce pont existait un caravanséraï qui commençait à tomber en ruines. C'était un beau bâtiment; plusieurs chambres avaient aussi des balcons sur le Khram.

« Les choses ont bien changé depuis Chardin, dit M. Dubois de Montpéreux. Le pont lui-même, construit en briques rouges, est resté intact, tant il était solidement construit; mais toutes ces chambres où le voyageur trouvait un refuge sont tellement encombrées de fumier et d'immondices, qu'il y en a quelques-unes où l'on ne peut pas pénétrer. Les beaux balcons couverts où l'on prenait le frais sont tombés de vétusté, et il ne reste plus que quelques débris de poutres et les trous dans lesquels on les avait pratiqués. Les chambres sont vides, et leurs parois, jadis blanchies, sont couvertes de milliers de noms et de signatures de voyageurs de toutes les nations qui s'y sont enregistrés.

» Le pont dans toute sa longueur a 180 pas ou 400 pieds. Dans la partie la plus étroite, sa largeur est de 6 pas ou 13 pieds. On voit que dans l'origine ce pont n'a pas été fait pour des voitures telles que les diligences françaises. Le parapet a deux pieds et demi d'épaisseur.

» Le grand et beau caravanséraï a disparu; à peine en reste-t-il quelques traces. Le village de Kouprikent n'existe plus; enfin rien de plus solitaire que les environs de ce pont, l'un des points les plus importants de la Géorgie, car en face de l'emplacement actuel du pont s'élevait jadis l'ancienne forteresse de Khounani ou Mtkvaris-Tsikhé des Géorgiens, Khounan des Arméniens, qui fut fondée par Karthlos, le patriarche des Géorgiens. L'importance de cette position fut toujours grande, par cela même qu'elle est le seul point de communication des grandes plaines et des vallées au sud du Kour avec la Somkhétie et le Karthli. »

Le lendemain du jour où le voyageur qui va de Tiflis à Erivan a franchi le Pont-Rouge, il passe dans le bassin de la Djogas auprès d'une curiosité naturelle qui ne peut manquer d'attirer son attention. En effet, au milieu d'une vaste enceinte circulaire, légèrement ondulée, large de 5 à 6 verstes, entourée de collines de porphyre décomposé, déchirées, s'élève un pic isolé de 1,500 pieds de l'effet le plus pittoresque, et « plus pyramidal, dit un voyageur, que les pyramides d'Égypte. » C'est le Ghévarzin-Dache (*gr. n°* 247). Il consiste entièrement en porphyre jaunâtre ou brun-rouillé. Si escarpé qu'il paraisse, il n'est point inaccessible à l'homme. Un sentier conduit jusqu'à sa cime. Les anciens habitants de la vallée, Karthles ou Arméniens, avaient construit une forteresse au pied de ce rocher extraordinaire. Selon une légende locale, un roi d'Arménie parvint à s'emparer de cette forteresse. Mais ses défenseurs, forcés de l'abandonner, se retirèrent, dit-on, dans une grande caverne qui s'ouvre au centre de la montagne et à l'entrée de laquelle leur vainqueur alluma un grand feu qui les fit tous périr. On raconte que des corbeaux ont apporté de cette grotte des lambeaux de fil d'or et de riches vêtements.

N° 262. Perse. — Rue de Teheran. D'après M. Flandin.

A 3 ou 4 verstes de la roche de Ghévarzin, sur la rive droite de la Djogas, est le village arménien de Mélikh-Kend ou Pipis. « Toutes les maisons de ce village sont dans la terre, disait M. Dubois de Montpéreux en 1834. Au milieu de ces tertres informes, semés çà et là, des greniers à foin, élevés sur quatre grosses perches et mis ainsi hors de la portée du bétail, indiquent seuls à quelque distance la demeure des vivants » (*gr. n°* 247).

A Pipis, chef-lieu d'un district, M. Wagner fut frappé en 1843 de l'aspect d'un élégant édifice moderne, et apprit avec surprise que c'était une école créée par l'ancien gouverneur, M. le général Rosen. Une école dans cette région sauvage, habitée par une faible peuplade de farouches Tartares et d'Arméniens, était une institution aussi extraordinaire qu'un cabinet de lecture dans le village d'Ojibbeway. Les portes de ce bâtiment étaient ouvertes, les salles inoccupées, les fenêtres brisées. Sur les murailles intérieures, les araignées filaient en paix leurs toiles, et un lézard se promenait en liberté. Il n'y avait là ni bancs, ni tables, ni maîtres, ni élèves, et il n'y en a jamais eu, dit un lieutenant de Cosaques dont les chevaux paissaient dans la cour. Cette école était un acte de courtisanerie improvisé en l'honneur du czar. Dans d'autres contrées le passage des princes est marqué par des arcs de triomphe, des guirlandes, des illuminations. En Russie il n'en est pas de même. L'empereur Nicolas préfère les œuvres utiles aux vains ornements. Lorsqu'il parcourt quelques provinces lointaines de ses vastes États, les gouverneurs cherchent à lui faire voir que la civilisation progresse parmi ses sujets. Les propriétaires se mettent à l'œuvre et construisent en toute hâte des édifices pareils à des décorations de théâtre. Quand il approcha de Tiflis, on éleva une école, on y rédigea bien vite un plan d'instruction pour les Tartares et les Arméniens. Les langues et les autres sciences devaient être professées dans cet établissement, et l'on devait payer les pères de famille pour qu'ils y envoyassent leurs enfants. « Ce projet était magnifique, dit le lieutenant de Cosaques, mais il est resté là. A peine l'empereur avait-il visité le bâtiment et exprimé sa satisfaction, que les bras des maçons et des charpentiers furent comme paralysés. Il en a été de même de l'édifice de Pipis; l'architecte l'a abandonné. Nous avons pris possession de ces grandes salles désertes qui nous sont fort commodes en été, et de cette cour

N° 263. Perse. — Un café à Teheran. D'après le prince S.

où nous renfermons nos chevaux. » L'intelligence, la perspicacité et les autres grandes qualités de Nicolas ne peuvent le préserver de ces supercheries. C'est en vain que dans son zèle infatigable il s'en va jusque dans les régions les plus reculées de son empire. A moins qu'il n'arrive *incognito*, comme Haroun-al-Raschid, il sera abusé. Les fonctionnaires civils et militaires conspirent à la fois pour le tromper; et ceux qui leur sont soumis n'oseraient révéler la vérité, car ils en seraient punis. Un administrateur d'un des districts de l'Arménie russe, M. Ivanoff, disait à M. Wagner en se couchant sur un divan et en savourant l'arôme de sa pipe et de son cigare : « La vie est ici délicieuse. Quelle sottise de la part des Russes que de regarder le Caucase comme un repaire de brigandage, et de plaindre ceux qui doivent le traverser comme s'ils allaient au purgatoire! Je vous assure qu'on existe ici fort bien, et que celui qui se plaint d'un tel régime n'est qu'un âne, un misérable ou un imposteur. Voyez, ma maison est confortable, et ma table n'est pas mauvaise. J'ai vingt-quatre chevaux de selle dans mon écurie, des bêtes superbes, dignes d'un haras de prince. De plus, je suis aimé et respecté des vingt mille créatures humaines que je gouverne comme un représentant du pouvoir suprême, » etc.

L'aveu sincère d'Ivanoff contrastait avec les lamentations hypocrites de plusieurs de ses collègues, qui, tout en épuisant le pays pour remplir leurs poches, affectaient de considérer leur séjour dans les régions transcaucasiennes comme un rude châtiment.

« Le fait est, dit M. Wagner, que rien ne manquait au confort de M. Ivanoff : un ameublement convenable; une cuisine du premier ordre, des vins de France, des cigares de la Havane; les plus beaux chevaux de l'Arabie, de la Perse, toutes choses qui coûtent fort cher, et, pour se procurer tous ces agréments, M. Ivanoff ne recevait qu'un traitement annuel de 600 roubles (600 et quelques francs[1]). Il avait une assez jolie femme, à laquelle il rapportait toutes sortes de présents chaque fois qu'il allait au bazar d'Erivan, et il y allait ordinairement chaque semaine. C'étaient des bijoux, des soieries, de riches tapis, tout ce qui souriait aux fantaisies de la jeune femme; et si on ne trouvait rien d'assez beau à Érivan, on s'adressait à Tiflis. Quand Ivanoff partait pour une de ses tournées officielles, il était suivi de vingt hommes à cheval appartenant à sa maison et marchant sous sa bannière. Quelle existence! Richesses, pompe orientale, pouvoir despotique! Qui ne voudrait être chef d'un district dans l'Arménie russe! Et le tout pour une douzaine de francs par semaine! »

C'est une chose plus étonnante que l'école de Pipis. Un Arménien qui accompagnait M. Wagner et qui ne connaissait pas les usages des fonctionnaires russes, ne pouvait s'expliquer une telle situation. Ivanoff déclarait qu'il ne possédait rien que son traitement. Il assurait qu'il était aimé de ses subordonnés, et les paysans arméniens confirmaient le fait. Ce n'était donc ni par des extorsions ni par un pillage violent qu'il se procurait tant d'objets de luxe. Quelques jours après, dans un autre district, M. Wagner se rendit compte de ce mystère. Il rencontra une longue procession de Tartares et d'Arméniens qui se rendaient à la demeure d'un collègue d'Ivanoff. Chacun d'eux allait lui offrir quelques présents : celui-ci un cheval, celui-là un mouton, cet autre une chèvre. La femme du fonctionnaire recevait d'un air dédaigneux toutes ces offrandes : animaux, lait, œufs, gâteaux, argent. A voir son visage sombre, on eût dit qu'elle trouvait le tribut trop mesquin. M. Wagner, qui observait cette scène, entendit cette femme redoutée dire au chef de la députation : « Vous pouvez vous estimer heureux si vous en êtes quittes à si bon marché; car si on savait que le *tschuma* est parmi vous!... » A ce mot de tschuma, celui à qui il était adressé parut frappé comme d'un coup de tonnerre. Le tschuma, c'est la peste. Le gouverneur des provinces transcaucasiennes doit, selon les ordres de Saint-Pétersbourg, travailler sans cesse à paralyser ce fléau dans la contrée qu'il administre. Si le chef d'un district signale l'invasion de la peste dans un village, aussitôt ce village est mis en quarantaine et cerné par un cordon de Cosaques. Pendant des mois entiers, ses malheureux habitants sont privés de communication avec les villages des environs, leurs travaux agricoles sont suspendus, leur moisson pourrit dans la terre, et ils manquent des choses les plus nécessaires. On brûle sans réserve leurs vêtements, leur linge, leurs lits, tout ce qui peut propager la contagion, et l'indemnité qu'on leur alloue n'équivaut pas au dixième de leurs pertes. De là le terrible pouvoir d'un chef de district. Un mot lui suffit pour déclarer un village frappé de la peste. Un cas de fièvre, ou quelque autre accident, lui suffit pour prononcer cet arrêt. A la moindre menace de ce péril, les paysans, appréhendant leur ruine, se hâtent de sacrifier une partie de ce qu'ils possèdent pour adoucir par leurs présents une volonté redoutable. De là venaient les vingt-cinq chevaux d'Ivanoff et ses autres richesses. Cependant il était aimé parce qu'il ne brutalisait pas ses subordonnés, et qu'au lieu de thésauriser, comme ses collègues, il dépensait généreusement son argent. Et les pauvres paysans lui apportaient volontiers leur tribut pour le tenir en bonne humeur, car ils craignaient qu'il ne fût remplacé par un homme plus sévère. Supposons que le czar Nicolas visite les provinces arméniennes, quel est le pauvre ignorant paysan qui oserait venir lui adresser ses plaintes? Ces peuplades ont entendu parler de sa justice et y ont confiance, car elles savent qu'il châtie promptement et sévèrement les fautes qu'il découvre; mais ne savent-elles pas aussi qu'elles s'exposent à un sérieux péril en accusant ceux qui les oppriment? On connaît l'*esprit de corps* des employés russes. Un fonctionnaire disgracié peut s'en rapporter à son successeur pour la vengeance qu'il aura à exercer sur ceux qui l'auraient dénoncé. « Dans ces régions, la corruption administrative, dit M. Wagner, n'a pas de bornes. Les hommes de haut rang, les princes, les officiers généraux n'en sont pas plus exempts que les employés subalternes. Une corneille, dit un proverbe allemand, n'arrache pas les yeux d'une autre corneille. » Cependant, malgré l'intérêt de ses agents, l'empereur ne fait pas un voyage dans ses États sans découvrir quelque tromperie. C'est ce qui lui arriva lorsque, pour la première fois en 1837, il vit la fameuse citadelle d'Érivan. Les pompeux récits du comte Paskewitch lui avaient donné une toute autre idée de ses faibles remparts, composés de pierres volcaniques cimentées avec de la terre glaise et de la paille. Ses observations eurent alors, selon l'opinion de M. Wagner, une très-grande influence sur ses idées administratives. Elles l'affermirent dans une pensée de modération à l'égard de sa conquête asiatique. « Cette contrée a grand besoin d'amélioration, » dit-il à un officier supérieur qui l'accompagnait à travers les campagnes incultes, inhabitées. Au milieu des misérables bourgades de l'Arménie, au lieu de songer à étendre ses conquêtes, il éprouva le désir de donner à celles qu'il avait faites une situation meilleure, et tout le long de la frontière méridionale et orientale de la Russie on peut, dit M. Wagner, remarquer l'action de ce sentiment. Cependant il a voulu avoir des forts

N° 264. L'armée persane. Par M. Flandin.

Capitaine d'infanterie. Irrégulier. — Kurde. — Tambour. Garde royale. — Artillerie à dos de chameaux. — Soldat du Khoraçan. Régulier du sud. — Artilleur. Cavalier irrégulier.

[1] Le rouble russe, dit rouble papier, vaut un franc et quelques centimes; le rouble argent quatre francs.

construits à la fois pour la défensive et l'offensive. On en a élevé à Érivan pour remplacer la faible citadelle dont nous venons de parler. En 1843, les dépenses nécessitées par la construction d'une vaste citadelle sur la frontière de Turquie firent ralentir les travaux de celle d'Érivan.

« Cette nouvelle forteresse, ajoute M. Wagner, est, du reste, moins destinée à être un moyen de défense qu'un arsenal pour l'armée russe dans ses opérations contre les provinces de Perse, dont Nicolas léguera sans doute la conquête à ses successeurs. Les formidables constructions de Sévastopol, de Nicolajeff, de Gumri, sont faites dans une intention analogue à l'égard de la Turquie. Ces forts sont comme une épée de Damoclès, que l'empereur tient suspendue sur ses voisins, non pour s'en servir peut-être lui-même, mais pour seconder, dans des circonstances propices, les projets guerriers d'un des ses descendants. »

Mais nous ne sommes pas encore à Erivan. Avant d'y arriver il nous faut franchir le col élevé de l'Echak-Meïdan, continuation de la chaîne du Bambak qui sépare la Géorgie de l'Arménie et du système de ses rivières. Au delà de Pipis on passe de la vallée basse de la Djogas dans celle de l'Akstafa, puis on entre dans le ravin du torrent de Dilijan, que l'on remonte une dizaine de verstes en le cotôyant tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Ce chemin est facile. Autrefois il était fort bien entretenu, car il est aussi ancien que l'histoire de Géorgie et d'Arménie, et, comme le dit M. Dubois de Montpéreux, il a toujours servi aux grands passages et aux grandes communications, rivalisant avec le col du Bambak. Quand on a dépassé la limite des forêts, on ne trouve que des collines arrondies et des pentes douces couvertes en été de la plus belle végétation. Le col est encaissé entre deux sommités qui le dominent de 500 à 600 pieds.

« L'on descend, dit M. Dubois de Montpéreux, qui l'a passé au mois de février, par des pâturages qui doivent être magnifiques, mais qu'une neige profonde cachait à mes regards ; une vue toute nouvelle s'ouvrait sur un paysage très-extraordinaire pour moi. En quittant Tiflis, où il n'y avait pas la moindre trace de neige, et où j'avais déjà cueilli des merendera caucasica, j'imaginais qu'en avançant vers le midi j'allais trouver le printemps à Érivan et dans la belle Arménie. Je n'avais vu nulle part de neige en remontant l'Akstafa, j'étais bien loin de songer au spectacle qui m'attendait sur le sommet de la montagne ; aussi, au moment où mes regards purent passer sur la haute barrière qui me séparait de l'Arménie, ma surprise et mon désappointement furent extrêmes. Un paysage immense, mais un paysage glacé ; tout le lac Sévang, long de soixante verstes ou quinze lieues, presque entièrement gelé, les montagnes de porphyre qui l'entourent d'un côté, les pics volcaniques qui l'encaissent de l'autre blancs de neige et à peine tachetés çà et là des couleurs noires de leurs flancs à pic ou déchirés. Autour du village de Tchoubouklou jusqu'au lac Sévang, pas une tache sur une neige de un à deux pieds qui recouvre les champs et les montagnes ; excepté quelques points noirs qui marquent les cheminées et les tas de *kessek* du village à moitié dans la terre comme presque tous les villages du pays. »

Le lac Sévang ou Cokcha, appelé aussi Eau-Bleue et Mer-Douce, est le seul lac considérable de la Transcaucasie russe (*gr. n°* 258). Il a 80 verstes de longueur, et sa largeur varie de 10 à 30. La surface de cette imposante masse d'eau est évaluée à 3,000 verstes carrés, et sa plus grande profondeur à 250 sagènes (1,750 pieds anglais). Ces observations ont été faites en 1838 par un officier de marine chargé d'organiser la navigation du Sévang, qui jusqu'alors n'avait été sillonné par aucun navire. Ce lac gèle toujours en hiver ; et cela tient à sa grande élévation, qu'on estime être de 5,000 pieds au-dessus de la mer Noire. Il est entouré d'un amphithéâtre de hautes montagnes, parmi lesquelles on voit quelques cimes toujours couvertes de neige. Trente ruisseaux et torrents l'alimentent, dont les principaux sont le Mazri, l'Adiaman et le Kovar. Son seul écoulement visible est la Zenga, qui passe à Erivan et se jette plus loin dans l'Araxe. Sous les rois d'Arménie, les rives du Sévang étaient parsemées d'innombrables villages et de belles églises, dont on admire encore les ruines. Mais, à la suite des calamités de la guerre, la population a diminué, et on ne compte plus que cinquante-trois villages tatars et arméniens. Une colonie russe, récemment établie, contribuera beaucoup à l'animation de ce vaste bassin, encore si peu utilisé. Le Sévang est très-poissonneux et abonde en truites, carpes et truites saumonées, qui pèsent quelquefois jusqu'à 50 livres. A la pointe septentrionale du lac, sur une petite île, s'élève un antique monastère, où les Arméniens viennent fréquemment en pèlerinage. L'eau du côté nord-ouest est bonne et agréable à boire, tandis que sur le côté opposé elle est salée et malsaine. Cette différence tient à ce que le côté méridional est entouré d'une plaine et à ce que le rivage est bas, plat; de sorte que l'on peut avancer fort loin dans l'eau sans en avoir plus haut que les épaules. Le sol même est volcanique, mêlé de cendres et de débris de volcans, tandis que le côté du nord, entouré en grande partie de hauts rochers, est très-profond.

« Partout les maisons des Arméniens (*gr. n°* 255) sont les mêmes, dit M. Dubois de Montpéreux; un peu plus de soin ici, un peu moins là. Elles ont beaucoup d'analogie avec les maisons ou les habitations souterraines des Géorgiens. Dans un pays qui manque de bois, et où il fait si froid pendant l'hiver, on cherche à obtenir et à conserver un certain degré de chaleur à son habitation, en la plaçant au milieu des écuries et des étables : on a soin d'élever cette chambre de quelques pieds au-dessus de l'écurie, mais du reste c'est comme si on y était ; car deux ou trois des parois ne consistent qu'en quelques poutres qui soutiennent la toiture et en une balustrade grossière à hauteur d'appui qui empêche de tomber dans l'écurie, du reste vous voyez, vous entendez, vous sentez tout ce qui se passe autour de vous. Telle est la demeure du riche et du pauvre : partout même économie de calorique.

» Ce n'est que quand on a des hôtes de distinction que l'on brûle quelques morceaux de bois mort de ses jardins. A l'ordinaire, le combustible consiste en galettes de bouse de vache que l'on amasse soigneusement et que l'on applique comme du mortier contre une muraille pour la faire sécher ; tout le pourtour d'une maison en est souvent recouvert ou tigré. Une fois séchées, on entasse ces galettes en piles circulaires, que l'on recouvre soigneusement, afin de les mettre à l'abri de la pluie pendant l'hiver; on a même des espèces de greniers pour cela.

» Le feu se fait dans une cheminée placée dans le mur extérieur, au milieu de l'un des côtés étroits de l'appartement. Tout l'appartement est tapissé de nattes et de feutres; mais le long des deux longs côtés on y joint encore des tapis, quelquefois fort beaux, fort riches, tapis de Perse, tapis de Bakou, qui sont les articles qui distinguent l'homme aisé d'avec le pauvre. »

Il ne faut qu'une journée de marche pour aller des bords du lac Sévang à Erivan. On descend le long de la Zenga, que l'on traverse plusieurs fois. En été, le pays environnant est superbe, fertile, couvert d'une herbe haute de 3 pieds; mais inhabitable à cause du manque d'eau. Les bords de la rivière sont parsemés de grands et beaux villages, dont le plus considérable est Bzni. Ce n'est qu'à Kanakir, situé à 7 verstes au nord d'Erivan, sur les flancs des belles et fertiles montagnes Gokchai, à 4,392 pieds au-dessus du niveau de la mer, 1,450 pieds au-dessus de l'Araxe et 884 pieds au-dessus d'Erivan, que l'on aperçoit pour la première fois le vaste bassin de l'Arménie dominé par les deux Ararat, qui, vus de ce point, ont l'air d'être isolés, tant les chaînons qui les rattachent, à l'ouest, à la chaîne du Takhaltou ont l'air humbles et rabaissés. Derrière Kanakir, vis-à-vis des Ararat, s'élève une pyramide à peu près semblable, quoique moins haute, car elle n'a que 12,871 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est l'Alajas ou Alaghés, dont le cratère

N° 265. Costumes persans. Par M. Flandin.

Kurde de Makhou. Mamaceni. Kurde d'Érivan
Kurde d'Ourmizah. Milicien de Kazbin. Cavalier de Chiraz.
Mirza arménien. Négociant arménien.
Géorgien. Khan géorgien. Prêtre arménien.
Cultivateur.

ouvert et déchiré est couvert de glaces éternelles.

Pour peindre la différence qui caractérise trois des principales villes des frontières du Caucase, on raconte l'histoire suivante : « Trois Arméniens, l'un d'Astrakan, l'autre de Tiflis, le troisième d'Erivan, se rencontrèrent quelque part; le premier dit aux autres : Chez nous l'on ne saurait distinguer le riche d'avec le pauvre. A Tiflis, dit le second, l'on ne peut distinguer le jeune d'avec le vieux. Hélas ! à Erivan, dit enfin le troisième, impossible de distinguer les vivants d'avec les morts. En effet, le climat d'Erivan est fort malsain. Autant les hivers y sont rigoureux — le thermomètre y descend à 26° — autant les étés y sont chauds. Pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, les autorités et presque tous les habitants se retirent dans les montagnes. Mais ce climat si défavorable à l'espèce humaine est on ne peut plus favorable aux arbres fruitiers. Erivan, dont la population ne dépasse pas 12,000 habitants répartis en 1,700 maisons, renferme près de 1,500 jardins plantés en arbres ou en vigne.

Erivan, la capitale de l'Arménie russe, est arrosée par deux rivières, le Kerk-Boulak et la Zenga, qui vont se jeter à quelques verstes plus loin dans l'Araxe. Les bords de la Zenga offrent quelques escarpements pittoresques Du reste la ville est fort triste. Ce ne sont partout que petites ruelles tortueuses bordées de hautes murailles en terre glaise qui cachent les maisons et les jardins. Les femmes ressemblent à de grands fantômes entortillés d'une pièce d'étoffe bleue ou blanche et supportés par deux bouts de pantalons verts ou rouges sur une paire de pantoufles. Le bain n'est ni commode ni propre. Le caravansérai ne mérite pas une visite. Les bazars sont grands, mais à moitié déserts et mal approvisionnés. « Ce qui m'y amuse le plus, dit un voyageur, c'est de voir les divers métiers à l'ouvrage, et d'entendre les chaudronniers forger le cuivre en musique. Ils ont de longs marteaux d'acier sonores, de toutes les dimensions et par conséquent de tous les tons ; et quand sept hommes se mettent à battre le cuivre à tour de rôle et à tour de bras, cela fait une harmonie sauvage fort extraordinaire. »

N° 266. Costumes persans. Par M. Flandin.

Seid. Derviche. Cali Mollah. Grand mollah.

La seule curiosité d'Erivan, c'est le palais de Houssein le dernier sardar ou vice-roi. Cet édifice, entièrement dans le goût oriental, s'élève sur un rocher à pic au bord d'un précipice où mugissent les eaux de la Zenga. Autour des trois cours intérieures s'ouvrent le harem, les logements des officiers, les vestibules d'audience, et le grand appartement appelé salle des miroirs. C'est un parallélogramme de 40 pieds de longueur sur 21 de largeur et 20 de hauteur. Les murailles sont partout recouvertes de glaces, de miroirs découpés selon la fantaisie la plus capricieuse, et entremêlés de bouquets de fleurs et d'arabesques. Dans l'un des longs côtés de la salle se trouve une vaste niche en ogive ornée de quatre tableaux du style persan le plus pur. En face de cette alcôve jaillit, dans un charmant bassin de marbre blanc, une fontaine qui se reflète dans les fûts de deux colonnes toutes resplendissantes de glaces et de cristaux. Sur le dessus des portes on voit représentés des épisodes de la fameuse campagne de Shah-Nadir aux Indes. Houssein, qui fit construire cette magnifique résidence, est mort dans une écurie en Perse; car, après sa malheureuse campagne contre les Russes, le roi Feth-Ali-Châh l'avait dépouillé de tout ce qu'il avait pu sauver, et il ne lui avait laissé que les vêtements qu'il avait sur lui. Son palais servit de logement au général Krassowsky, le premier gouverneur russe de l'Arménie, et c'est maintenant la demeure des commandants militaires d'Érivan.

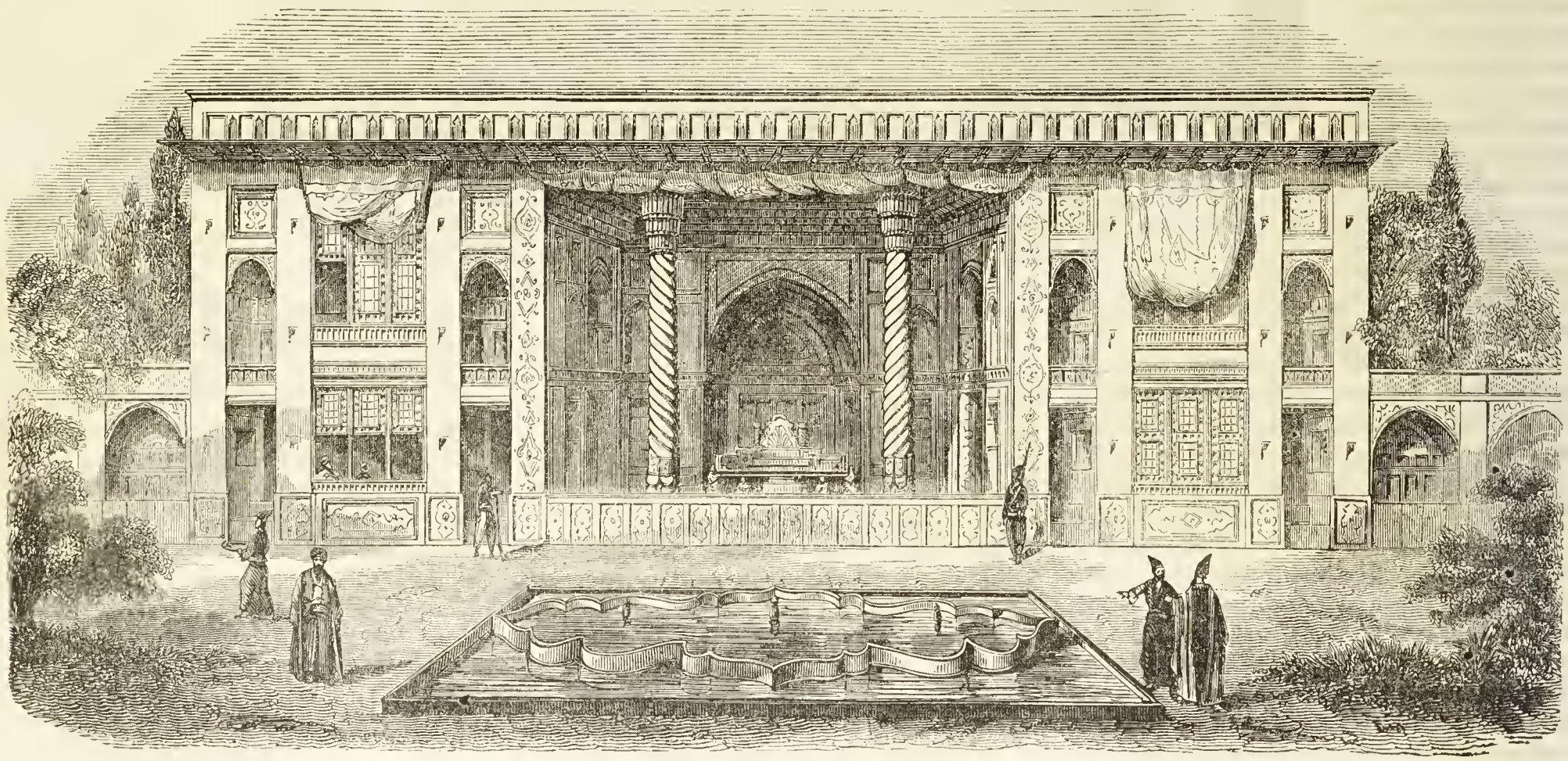
« Tout le fond de la niche de la salle des miroirs, dit M. Dubois de Montpéreux, qui a décrit et dessiné minutieusement le palais d'Érivan, n'est qu'une immense fenêtre, de 12 pieds de largeur et de 14 pieds de hauteur, à la persane, c'est-à-dire composée de petits vitraux de toutes couleurs.

» Soulevez cette fenêtre, et vous voilà en face du paysage le plus solennel et le plus majestueux; vous êtes au bord d'un précipice au fond duquel vous voyez couler, vous entendez mugir éternellement la Zenga. Avancez la tête, et vous verrez le harem et la forteresse se prolonger bien loin sur ce rocher.

» Sur l'autre rive de la Zenga, vos regards se reposent avec délices sur les vastes jardins du sardar, dont le superbe pavillon, à quatre étages, dépasse les hauts peupliers plantés en allées. Dans une plaine immense se dessinent des villages et des jardins. Vous ne pouvez distinguer l'Araxe inconstant qu'à sa trace vaporeuse.

» Et enfin derrière cette Arménie célèbre, couverte des ruines des villes où se plaisaient les Ardachés, les Tigranes, les Tiridates et toute la longue ligne des Arsacides, vous voyez s'élever (*gr. n°* 253), comme deux pyramides gigantesques, le grand et le petit Ararat. Vous les voyez là, devant vous, ils paraissent si près de vous, et cependant il y a 31 verstes jusqu'à leur base à travers la plaine. »

Le harem du sardar (*gr. n°* 256) a été transformé en caserne, et les soldats russes mangent actuellement du *chtchi* et de la *kapousta*, deux espèces de soupes



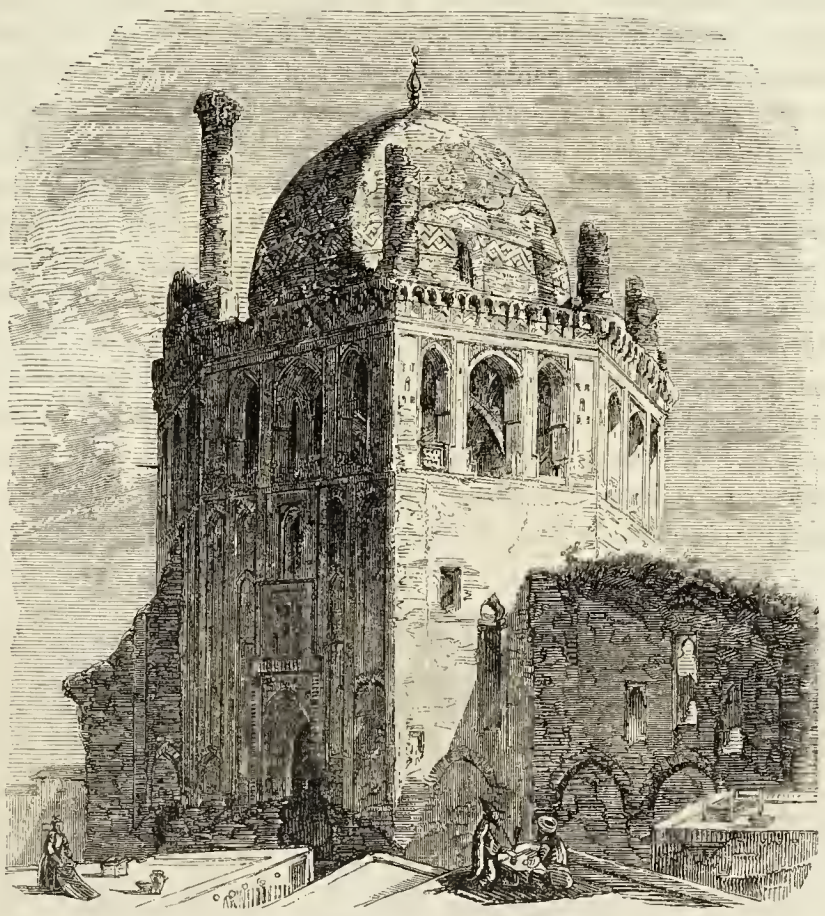
N° 267. Perse. — Salle du trône, à Teheran. Par M. Flandin.

aux choux dont ils sont très-friands, dans les chambres qu'habitaient au milieu des parfums de l'Orient les plus belles femmes de la Géorgie et de l'Arménie. Ce harem est une grande cour, longue de 200 pieds, large de 125; un grand canal en pierres de taille, rempli d'une eau courante, le traverse dans toute sa longueur. Chacun de ses côtés est fermé par des bâtiments divisés en appartements plus ou moins brillants. Quatre salons ouverts, dans le genre de celui des miroirs, mais moins somptueux, forment le centre des façades.

L'intérieur de la forteresse d'Érivan renfermait deux mosquées, outre le palais du sardar. L'une est devenue une église russe, l'autre, la plus belle, sert d'arsenal. « On ne peut pas, dit un voyageur, se faire une idée de la beauté et de la richesse d'un pareil édifice. Toute la façade, imitant une mosaïque avec des briques émaillées, est couverte de vases, de guirlandes de fleurs et de pages du Koran. Le dôme entier est aussi émaillé et semé d'ornements. L'intérieur, ouvert du côté du nord, est imposant par sa simplicité. C'est là, lorsque nul toit, nulle terrasse, nulle cave ne résistait à la pluie de feu des bombes innombrables des Russes, que s'était réfugiée une population effrayée, qui supposait que Dieu et Mahomet ne permettraient pas que les bombes des Russes la poursuivissent jusque dans leurs parvis. Tout à coup une bombe perce le dôme et éclate à 10 pieds au-dessus du sol, sur un millier de têtes pressées. Qu'on juge de l'épouvante et de la consternation. Dieu les abandonnait; il fallut se rendre, et dès cet instant on capitula.

Le monastère d'Etchmiadzin (*gr. n°* 254) n'est qu'à 18 verstes d'Érivan. Nous allons y retrouver le docteur Parrot : toutefois nous en emprunterons la description au docteur Wagner, qui l'a visité en 1843.

M. Wagner s'attendait à voir, dans la résidence du chef des chrétiens d'Arménie, un imposant édifice dans le genre peut-être de la cathédrale de Strasbourg, et il fut fort surpris de ne pas apercevoir les tours du couvent avant d'entendre le son de ses cloches. Ici, comme en plusieurs autres endroits, il éprouvait la déception de l'imagination. Un petit dôme grossièrement construit, des murailles en terre, de tristes environs, un misérable village où des porcs se vautraient dans la fange, telle fut la scène qui s'offrit à ses yeux. L'aspect de la population était en harmonie avec celui d'une telle demeure. Mais M. Wagner avait assez vu de prêtres arméniens à Tiflis et à Constantinople pour savoir à quoi s'en tenir à leur sujet. Quelques moines au regard stupide et mal vêtus, se promenaient le long du couvent en cherchant leur vermine. Les voyageurs furent introduits dans une longue salle où les archevêques tenaient leurs conclaves. Cinq de ces dignitaires étaient assis à une longue table avec des robes bleues à manches ouvertes et un capuchon rabattu sur leur tête. L'un d'eux, placé dans un fauteuil de velours rouge, représentait le patriarche absent. C'était un homme d'une physionomie agréable, portant une barbe épaisse dont il semblait assez fier. Il mit la main sur son cœur avec un grand air de dignité et adressa quelques paroles polies à M. Wagner, car sa visite lui avait été annoncée par le général russe Neidhardt. « Il y a longtemps, lui dit-il, que nous vous attendions. Tout notre clergé se réjouit de posséder dans cette demeure un homme de votre mérite et de votre réputation. » Ce compliment laconique n'était pas mal tourné, mais il n'était pas sincère. Une éruption de l'Ararat, une invasion des pillards n'auraient probablement pas plus inquiété les vénérables religieux d'Etchmiadzin que l'arrivée d'un voyageur littéraire. Ils savent qu'on n'a rien de bon à écrire d'eux, et que Parrot, malgré la mansuétude habituelle de ses jugements, a fait un triste tableau du clergé arménien. La science européenne leur est désagréable, et les naturalistes sont à leurs yeux des libres penseurs, des matérialistes condamnés aux peines éternelles. Leurs politesses se mesurent selon le titre ou le rang de ceux qui viennent les voir, et le simple vêtement du docteur ne leur inspirait aucune considération. En l'examinant, ils se demandaient l'un à l'autre comment le gouverneur général pouvait prendre la peine de leur annoncer la venue d'un homme qui n'avait ni épaulettes, ni habit brodé, ni la moindre décoration. « Quand je quittai la salle, dit M. Wagner, pour visiter l'église et les autres édifices, l'archevêque Barseck, substitut du patriarche, parut vouloir me servir de cicerone; mais tout à coup, réfléchissant qu'une telle tâche était au-dessous de sa dignité, il me quitta. Je fus accompagné par un archimandrite, et Abovien, mon compagnon de voyage, par un jeune employé russe. L'absence de Barseck m'était doublement agréable, car elle me permettait d'examiner à loisir toutes les parties du couvent et de faire différentes questions que le vicaire du patriarche aurait probablement mal accueillies.



N° 268. Perse. — Tombeau de Châh-Khoda-Bendèh, à Sultanyeh. Par M. Flandin.

N° 269. Perse. — Un chambellan du châh.

N° 270. Perse. — Méhémet-Châh. Par M. Flandin.

N° 271. Perse. — Le prince Malek-Kassem-Mirza.

L'attention des divers voyageurs anglais qui ont écrit sur l'Arménie a surtout été dirigée sur les parties méridionales de cette contrée, sur les régions adjacentes aux grands lacs d'Urmia et de Van. La partie septentrionale de la Haute-Arménie, le nord du mont Ararat, la frontière du Caucase, ont occupé quelques écrivains français et allemands. Mais plusieurs d'entre eux ont embelli les lieux qu'ils dépeignaient, ou ces lieux ont bien changé depuis le temps où ils les visitèrent. Vers le milieu du dix-septième siècle, trois voyageurs français, Tavernier, Chardin, Tournefort, faisaient une brillante description de la prospérité et

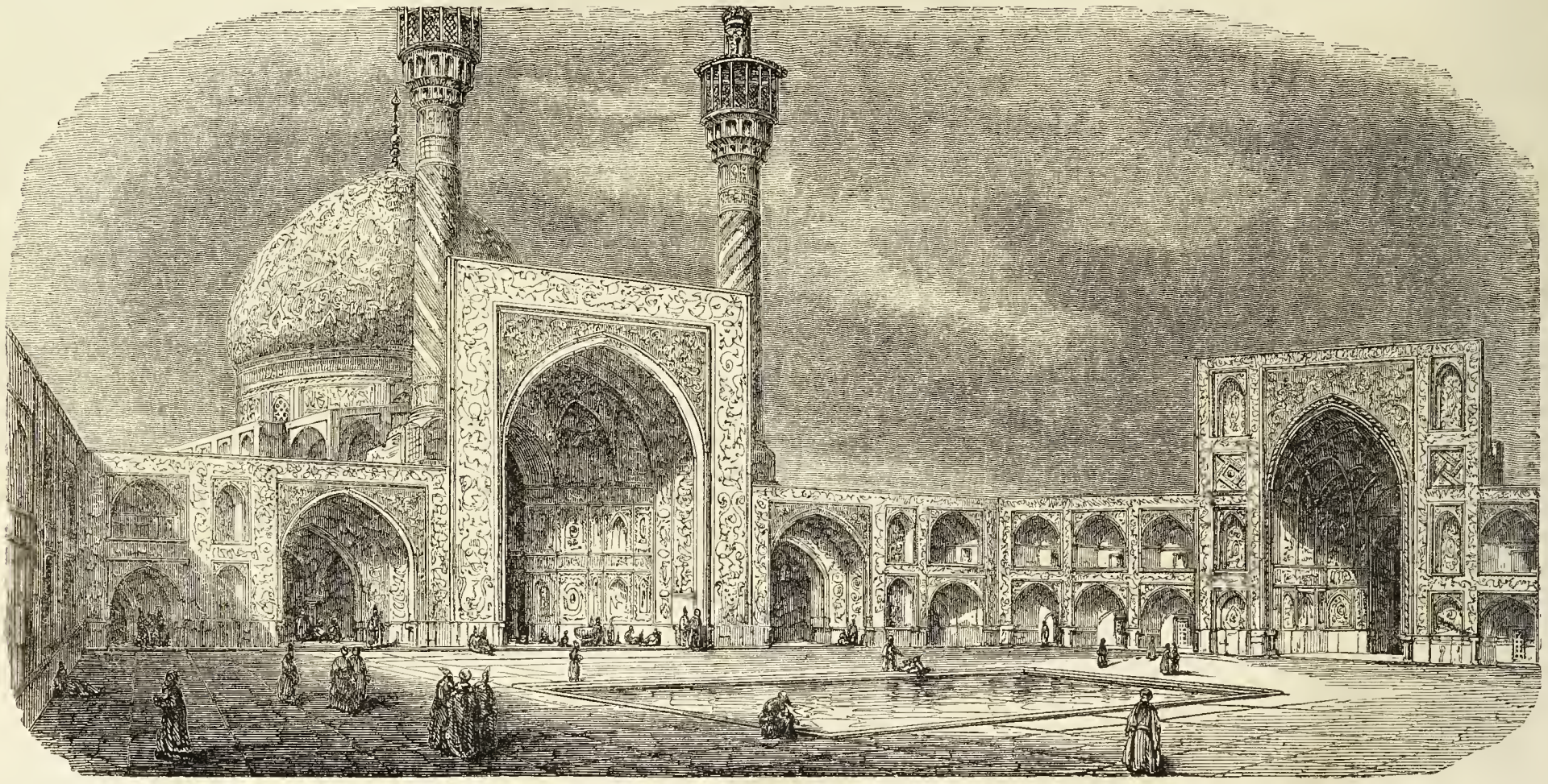
15 centimes la livraison. 43e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. ILON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

de l'opulence d'Etchmiadzim. Au temps de Tavernier (1655), on rencontrait fréquemment sur la route des caravanes de marchands, de pèlerins qui se rendaient à l'église, et de riches Arméniens qui y portaient leur offrande. Tavernier fut étonné des trésors d'Etchmiadzin, qui n'avaient pas encore probablement subi les spoliations des Turcs et des Persans. L'église était splendidement décorée et la vie du couvent égayée par différents jeux. En l'honneur de M. Tavernier et des marchands chrétiens de la caravane qui l'accompagnaient, le patriarche donna un grand combat de taureaux où figuraient huit de ces animaux et dont deux furent tués. Tournefort, s'extasiant sur l'excellente culture, sur la fertilité des environs du couvent et sur la richesse de l'église, finit par déclarer que ce couvent d'Etchmiadzin est une image du paradis. M. Wagner, qui avait lu ces descriptions, fut très-désappointé quand il vit l'état réel de cette contrée.

« Dieu du ciel! s'écrie-t-il avec amertume, quelle différence entre ces pompeux récits et l'aspect actuel de cet établissement! Aujourd'hui, le jardin est petit, mal enclos et mal entretenu. Au lieu des œillets et des amaranthes qui flattaient la vue et l'odorat de l'heureux Tournefort, je ne vis dans le paradis arménien que des navets, des choux, çà et là un chétif mûrier, un abricotier et le mélancolique olivier sauvage, avec ses fruits sans saveur. Pas une ombre propice, pas un site agréable. Dans l'intérieur du couvent, nul vestige de cette opulence vantée par les anciens voyageurs. Les fenêtres de la chambre de réception du patriarche sont ornées de peintures persanes. A cet aspect, mon guide s'attendait à voir éclater mon admiration. Dans cette même chambre est un buste de l'empereur Nicolas, qui date probablement des premières années de son règne, car il n'a pas de moustaches et sa poitrine est peu développée. Dans une pièce voisine, où le patriarche reçoit chaque jour le haut clergé, est une madone de Raphaël brodée en soie avec tant d'art qu'à quelque distance on la prendrait pour une peinture; c'est une offrande envoyée de l'Hindoustan par une pieuse femme arménienne. Là se trouve aussi un bas-relief en ivoire représentant le sacrifice d'Abraham; sur les murailles on a peint d'horribles scènes de martyres, entre autres les souffrances de saint Grégoire, enseveli vivant dans un puits profond. Il y a quelques années que le patriarche reçut de l'Hindoustan un fauteuil habilement sculpté. Au-dessus de ce fauteuil est un portrait du czar, dont les prélats ne parlent que d'un ton d'humilité et d'inquiétude.

» L'église d'Etchmiadzin a de nombreuses légendes de moines et des reliques précieuses. On y voit un autel sous lequel est une excavation où le Sauveur apparut, dit-on, à saint Grégoire, armé du bâton dont il se servit pour précipiter dans l'abîme les mauvais esprits. A présent, quand le vent mugit sous les voûtes, les moines ignorants croient entendre les gémissements des démons. Les reliques d'Etchmiadzin sont renommées au loin parmi les diverses congrégations de l'Arménie.

» La chambre des reliques, située au sud-est de l'église, renferme la main droite de saint Grégoire, un morceau du crâne de saint Hripsime, un morceau de l'arche de Noé, et la lance qui perça le flanc du Christ. L'archimandrite, à qui j'exprimai le désir de les visiter, me répondit qu'on ne les montrait qu'avec de grandes cérémonies, des chants et des prières, pour lesquels on payait un tribut : — Deux ducats, me murmura-t-il à l'oreille. Si curieux que je fusse de voir la lance du Calvaire et le morceau de l'arche, je trouvai qu'il en coûtait trop cher, et comme l'archimandrite m'interrogeait du regard, je lui dis sèchement qu'un pauvre naturaliste allemand n'avait pas tant de ducats à dépenser. »



N° 272. Perse. — Cour intérieure de la grande mosquée d'Ispahan. Par M. Flandin.

La première pierre de cette église fut posée par saint Grégoire, en 302. Depuis cette époque, l'édifice a été en partie réparé, et plus d'une fois entièrement rebâti. Il offre à présent une architecture très-mélangée. La bibliothèque du couvent renferme sans doute des documents précieux. Elle a été longtemps cachée dans une cave pour être ainsi soustraite au pillage des Persans, des Kurdes, des Turcs. Après la conquête d'Érivan par les Russes en 1827, ces livres ont été transportés dans une chambre; quelques-uns sont rangés sur des tablettes; la plupart gisent en désordre sur le plancher.

« Je puis attester, dit M. Wagner, qu'après le siége de Constantine, lorsque la commission scientifique entra dans la maison de Ben-Aïssa, la bibliothèque de ce riche koulougli, ravagée par les conquérants, ne présentait pas un plus grand aspect de désolation que celle de la résidence du patriarche d'Arménie. Je priai le bibliothécaire, qui m'accompagnait, de vouloir bien me montrer le livre de Moïse de Chorine. Il me répondit qu'il ne pouvait le trouver. Le savant homme ne pouvait trouver l'ouvrage d'histoire le plus populaire en Arménie. Je lui demandai le nombre de ses manuscrits. Il me répondit qu'il ne le connaissait pas. »

Le vice-régent du pape arménien et ses frères les archevêques pouvaient bien se défier des voyageurs allemands, qui répondaient à leur politesse par un compliment ironique sur leurs vertus et leur réputation. Mais, malgré leur expérience des voyageurs précédents, ils commirent l'imprudence de laisser le docteur assister à un examen de leurs élèves, et cet examen prouvait la profonde ignorance des maîtres et des disciples. Un de ces derniers, âgé de dix-huit à vingt ans, ne put décliner le substantif russe *matj*, mère, quoique depuis plusieurs années un archimandrite fût chargé d'enseigner cette langue au séminaire. Le professeur, voulant venir au secours de son élève, montra clairement qu'il ne connaissait pas lui-même la langue russe.

« M. Abovien adressa alors aux séminaristes les plus simples questions, entre autres, combien il y a de jours dans l'année. Pas un ne put répondre, quoique plusieurs d'entre eux eussent déjà de la barbe. Et c'est parmi de tels étudiants qu'on choisit des archevêques pour toute l'Arménie. L'instruction se borne là, à quelques leçons routinières, à une machinale répétition des prières et des passages de l'Écriture sainte. Mais les élèves doivent connaître parfaitement les temps de jeûne, et pour la plus légère infraction aux règlements, pour une distraction pendant l'office, ils sont rudement battus. Rien d'étonnant qu'un tel régime éteigne en eux la vivacité de l'intelligence. Il suffit de voir leur figure pâle, leur attitude craintive, pour comprendre les tristes résultats de leur éducation. Je quittai cette école avec dégoût. »

La manière dont les jeunes séminaristes emploient leur temps ne contribue pas peu à détériorer leur santé. A une heure du matin commence le service de l'église, auquel, à part le patriarche, chacun est tenu d'assister. Les prélats lisent des prières et des passages de l'Écriture; les archimandrites, les diacres et les séminaristes chantent. Cet office dure trois à quatre heures, pendant lesquelles chacun doit rester debout. A leur retour dans les cellules ou les dortoirs, ceux

qui ont quelques ressources particulières prennent avant de s'endormir un aliment dont ils ont grand besoin. Mais les élèves qui n'ont point d'argent doivent attendre jusqu'à dix heures un déjeuner composé d'un peu de soupe ou de lait, et de riz ou de poisson. Au temps des jeûnes, le poisson est supprimé. Rompre le jeûne est pour un Arménien une plus grande faute que de voler. Le milieu du jour est consacré à l'étude; le soir, les chants et les prières recommencent. Puis on se met au lit pour se lever à minuit. Telle est la triste existence des habitants d'Etchmiadzin. Aucun élément de science, d'histoire ou des arts ne varie la monotonie de cette vie fastidieuse. La musique instrumentale est inconnue parmi eux. Tout ce qui pourrait distraire, égayer leur retraite, est sévèrement interdit.

Ce fut le 22 septembre 1829, à dix heures du matin, que le docteur Parrot partit d'Etchmiadzin pour entreprendre l'ascension du grand Ararat. Outre les compagnons dont il a été parlé plus haut, il emmenait avec lui un jeune diacre nommé Khachatur Abovian, — Khachatur, le fils d'Abov, — qui parlait l'arménien, le russe, le tartare et le persan, et devait lui servir d'interprète. Au sortir du couvent, il se dirigea vers le sud, dans la direction de l'Araxe, sur une plaine en partie inculte, en partie cultivée, mais couverte d'herbes et de pâturages, où il bivouaqua pendant la nuit. Le lendemain, à onze heures du matin, il atteignit Arguri, village arménien de 1,000 habitants, situé au fond de la grande crevasse que l'Ararat, dans ses commotions volcaniques, a entr'ouverte en déchirant son sein. Ce fut là que, selon la tradition, Noé, descendu de l'Ararat avec ses fils, « bâtit un autel à l'Éternel, et prit de toute bête nette et de tout oiseau net et en offrit des holocaustes sur l'autel. » Ce fut là aussi, dit-on, que, « laboureur de la terre, il commença à planter la vigne. » Le nom du village prouve que cette seconde tradition est fort ancienne. *Arghanel* en arménien signifie planter; — *argh* veut donc dire il planta, — et *urri* signifie vigne. M. Parrot ne s'arrêta à Arguri que le temps nécessaire pour s'y procurer des bœufs. Le soir du même jour, il arrivait avec tous ses bagages au monastère arménien de Saint-Jacques, situé à un mille et demi environ au-dessus d'Arguri, sur le versant septentrional de l'Ararat, et où il s'était proposé d'établir son quartier général.

« Ce monastère, dit M. Dubois de Montpéreux, qui l'a visité postérieurement, n'est qu'une petite chapelle assise sur le bord d'une terrasse naturelle, à quelques centaines de pieds au-dessus du fond de la crevasse. L'église est entourée de quelques huttes où logent les moines qui la desservent, et quelques arbres ombragent ce groupe pittoresque d'édifices. Excepté ce peu de verdure et celle que produisent les jardins d'Arguri, il n'y a pas un seul arbre sur toute la montagne du grand Ararat. C'est à la lettre, si on excepte un antique saule rabougri, replié par la neige et par les glaces. On le voit isolé au-dessus du village.

N° 273. Perse. — Porte de la ville de Tabriz D'après M. Flandin.

Les habitants assurent que c'est une planche de l'arche de Noé qui a pris racine et qui a produit cet arbre, qu'ils vénèrent. Ils ne souffrent pas qu'on lui fasse le moindre dommage, ni même qu'on emporte un de ses faibles rameaux. Le petit Ararat est aussi nu que le grand, à l'exception d'un petit bouquet, de huit minutes de tour, de bouleaux nains qui croissent au pied, vers le nord.

» La crevasse ou fente énorme au fond de laquelle coule le ruisseau d'Arguri, se partage au-dessus du monastère de Saint-Jacques, en deux branches : l'une se dirige vers le cœur de la montagne, tandis que l'autre la flanque à droite : c'est dans cet embranchement qu'on remarque encore quelques ruines d'habitations complétement abandonnées.

» Tournefort a vu au fond de ces précipices des tigres qui habitaient ces solitudes et qu'on tuait pour les peaux qu'on envoyait en Perse; aujourd'hui il n'y en a pas un sur l'Ararat. Les seuls animaux sauvages qui viennent brouter l'herbe maigre de ces déserts sont des chèvres et des brebis. »

Le lendemain de son arrivée au monastère de Saint-Jacques, à sept heures du matin, M. Parrot se mit en route pour l'Ararat avec M. Schiemann. Ils étaient accompagnés d'un Cosaque et d'un paysan d'Arguri, — un chasseur, nommé Isaac, — qui connaissait bien la montagne. Au bout de deux heures de montée, le Cosaque déclara qu'il se sentait incapable d'aller plus loin; on le renvoya au monastère; mais le chasseur montra plus de bonne volonté et de courage.

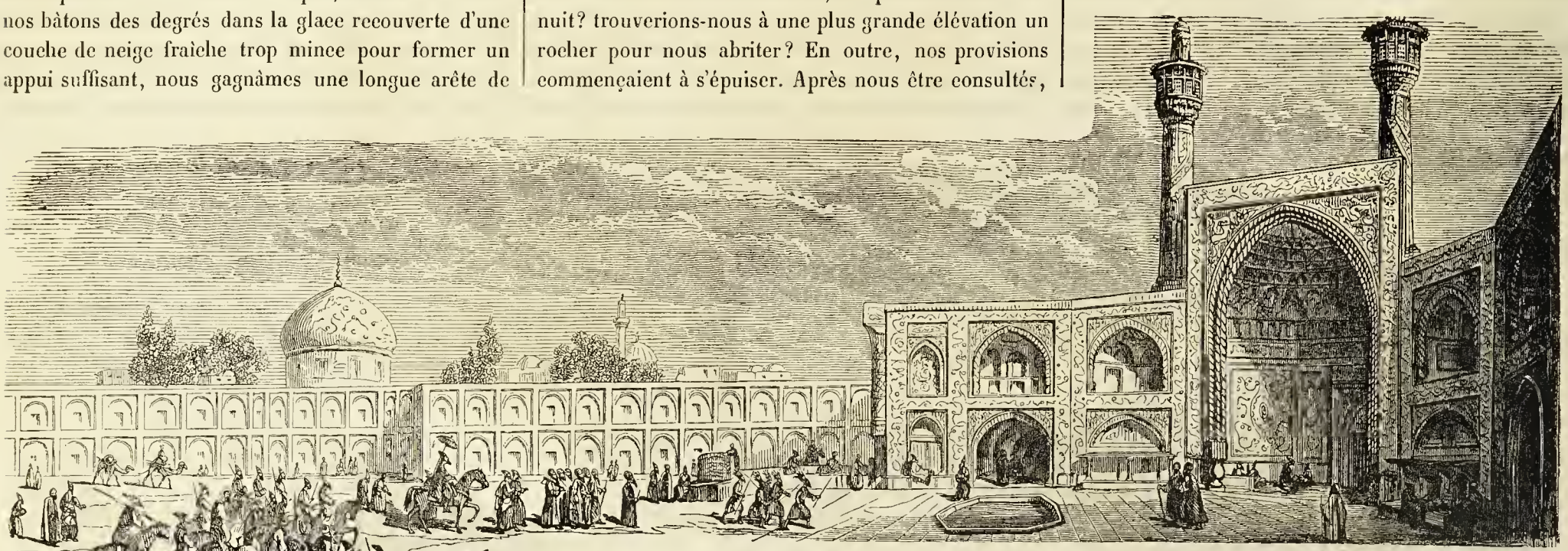
La journée fut rude. M. Parrot et M. Schiemann souffrirent cruellement de la chaleur. Vers six heures du soir, ils approchèrent de la région des neiges. Se sentant hors d'état de monter plus haut sans prendre un peu de repos, ils cherchèrent parmi les fragments de rochers dont ils étaient entourés le lieu le plus convenable pour y passer la nuit : « Nous avions atteint, dit-il, une hauteur de 12,360 pieds; nous n'eûmes pour lit que le roc dur, et pour poêle que la tête glacée de la montagne. Dans les endroits abrités, il y avait encore de la neige fraîche. La température de l'air était à zéro. M. Schiemann et moi nous avions pris quelques précautions contre le froid; d'ailleurs la satisfaction que nous causait notre entreprise contribuait à nous réchauffer; mais Isaac — le chasseur d'Arguri — qui n'avait emporté que ses vêtements d'été, grelottait à faire peine. Je l'enveloppai dans des feuilles de papier gris destinées à faire sécher des plantes, et il s'en trouva fort bien...

» Dès que l'aube parut, nous continuâmes à gravir le versant oriental de la montagne, et nous atteignîmes bientôt une dernière rampe qui se continue sans interruption jusqu'au sommet. Cette rampe est formée de bancs ou arêtes de rochers aigus, séparés par d'énormes crevasses que remplissent en partie d'immenses glaciers. Nous traversâmes heureusement la première arête de rochers et le beau glacier qui s'étend de l'autre côté. Lorsque nous arrivâmes au haut de la seconde arête, Isaac perdit courage; ses membres, engourdis par le froid de la nuit, n'avaient pas repris leur chaleur naturelle, et les régions de plus en plus glacées vers lesquelles nous nous élevions ne semblaient pas lui promettre une température plus agréable; nous fûmes obligés de l'autoriser à redescendre. Seul, M. Schiemann, bien qu'il ne fût pas habitué aux courses des montagnes, resta résolument à mes côtés, par-

tageant, avec la vigueur d'un jeune homme et la fermeté d'un homme mûr, toutes mes fatigues et tous mes dangers, qui devenaient de minute en minute plus pénibles et plus effrayants. Nous traversâmes le second glacier et nous montâmes au haut de la troisième arête, sous les yeux de notre compagnon qui était resté en arrière; puis, nous élevant obliquement, nous atteignîmes, à la hauteur de 13,354 pieds de l'autre côté des rochers, l'extrémité inférieure du glacier qui s'étend sans solution de continuité jusqu'au sommet.

» Ce glacier, il s'agissait de le gravir. Bien que son inclinaison ne dépassât pas 30 degrés, nous ne pouvions pas songer à monter en droite ligne ; suivant en conséquence une direction oblique, et creusant avec nos bâtons des degrés dans la glace recouverte d'une couche de neige fraîche trop mince pour former un appui suffisant, nous gagnâmes une longue arête de rochers le long de laquelle, grâce à la neige nouvellement tombée et qui y était plus épaisse, nous montâmes jusqu'à son sommet, élevé de 15,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à peu près à la hauteur du Mont-Blanc. De là nous voyions s'élever devant nous le sommet de l'Ararat, qui semblait grandir à mesure que nous nous en approchions. Aucun obstacle insurmontable ne paraissait plus devoir nous arrêter; évidemment nous pouvions, si nous le voulions, franchir ce jour-là la distance qui nous séparait encore du but de nos efforts et de nos désirs; mais nous nous sentions fatigués, il était trois heures de l'après-midi; nous eussions employé le reste de la journée à gravir jusqu'au point culminant. Si nous continuions d'avancer, où passerions-nous la nuit? trouverions-nous à une plus grande élévation un rocher pour nous abriter? En outre, nos provisions commençaient à s'épuiser. Après nous être consultés, nous prîmes le parti de redescendre. Nous nous trouvions d'ailleurs fort heureux d'avoir constaté par nos propres yeux que la montagne n'était pas inaccessible de ce côté, et, dès que nous eûmes fait nos observations barométriques, nous retournâmes sur nos pas.

» La descente nous sembla plus difficile et plus dangereuse que la montée. D'abord le pied est généralement moins sûr lorsqu'on descend que lorsque l'on monte. Ensuite, quelque prudence que l'on ait, on ne peut pas, en certains moments, modérer son pas comme on le voudrait; on est entraîné, malgré soi, à l'accélérer, surtout quand on n'a point encore l'habitude de pareilles excursions. C'était, je le répète, la première fois que M. Schiemann s'aventurait à une si



N° 274. Cortége du châh de Perse allant à la grande mosquée. Par M. Flandin.

Cortége du châh de Perse allant à la grande mosquée.

grande hauteur; soit qu'il descendît trop vite, soit qu'il eût manqué d'attention, il tomba et glissa sur la surface du glacier, sans pouvoir se retenir. Heureusement il était, au moment de sa chute, à vingt pas derrière moi; j'eus le temps de planter mon bâton dans la glace, et, m'y cramponnant aussi fermement que possible de la main droite, je saisis mon malheureux compagnon de la main gauche quand il passa près de moi. Le choc que j'éprouvai fut si violent que, bien que j'y eusse résisté d'abord, les courroies qui attachaient à mes souliers des crampons pour la glace se rompirent comme si elles eussent été coupées par un rasoir; je tombai à mon tour, ne pouvant plus me soutenir sur les semelles glissantes avec le poids que je retenais. M. Schiemann, que je lâchai, continua sa descente un moment interrompue, mais il ne tarda pas à s'arrêter contre deux grosses pierres; quant à moi, je roulai ainsi, à une distance d'un quart de mille environ, jusque dans des débris de lave, près de l'extrémité inférieure du glacier...

» Dans ma chute, le tube de mon baromètre se brisa en pièces; mon chronomètre s'ouvrit et fut taché de mon sang; tous les objets que j'avais emportés dans mes poches descendirent encore plus vite que moi lancés en l'air dans diverses directions. Heureusement je ne reçus aucune blessure grave. M. Schiemann, de son côté, n'avait que de légères contusions. Dès que nous nous fûmes remis de notre premier effroi, nous remerciâmes Dieu de nous avoir sauvé la vie; puis, après avoir recherché et retrouvé les objets les plus importants que nous avions perdus, nous nous remîmes en marche. Nous traversâmes un petit glacier en y taillant des pas, et bientôt, du haut de l'arête de rochers qui le domine, nous entendîmes avec joie la voix d'Isaac, qui avait eu l'esprit de nous attendre en cet endroit; nous eûmes au moins la satisfaction de passer la nuit avec lui dans la région de la végétation, à côté d'un feu d'herbes sèches qu'il alluma pour se réchauffer. Le troisième jour, vers dix heures du matin, nous rentrâmes à notre cher monastère, où nous mangeâmes d'excellentes pêches, et où nous fîmes un bon déjeuner; mais nous eûmes bien soin, tout le temps que nous passâmes avec les Arméniens, de ne rien dire de notre malheureuse chute, car ils n'eussent pas manqué de la considérer comme un juste châtiment de notre tentative insensée pour atteindre le sommet d'une montagne dont Dieu avait interdit l'approche à tous les mortels. »

Le lendemain de son retour au monastère de Saint-Jacques, le docteur Parrot eut un léger accès de fièvre, qui céda heureusement à une diète sévère. Sans perdre une minute, il s'occupa des préparatifs de la seconde tentative qu'il se proposait de faire pour monter jusqu'au sommet de l'Ararat. Il répara son thermomètre, il engagea à son service des paysans et des bêtes de somme, il amassa des provisions, etc. Enfin, le 30 septembre, six jours seulement après cette descente qui avait failli lui coûter la vie, vers huit heures et demie du matin, il se remit en marche, emmenant avec lui M. Von Behaghel, M. Schiemann, le diacre Abovian, quatre paysans arméniens d'Arguri, trois soldats russes du 41e régiment de chasseurs, et un homme chargé de la conduite de quatre bœufs. Avant de partir il avait fait bénir et oindre d'huile sainte, par l'archimandrite, une croix de sapin, de dix pieds de longueur, peinte en noir, qu'il avait apportée d'Etchmiadzin, pour la planter au sommet de l'Ararat.

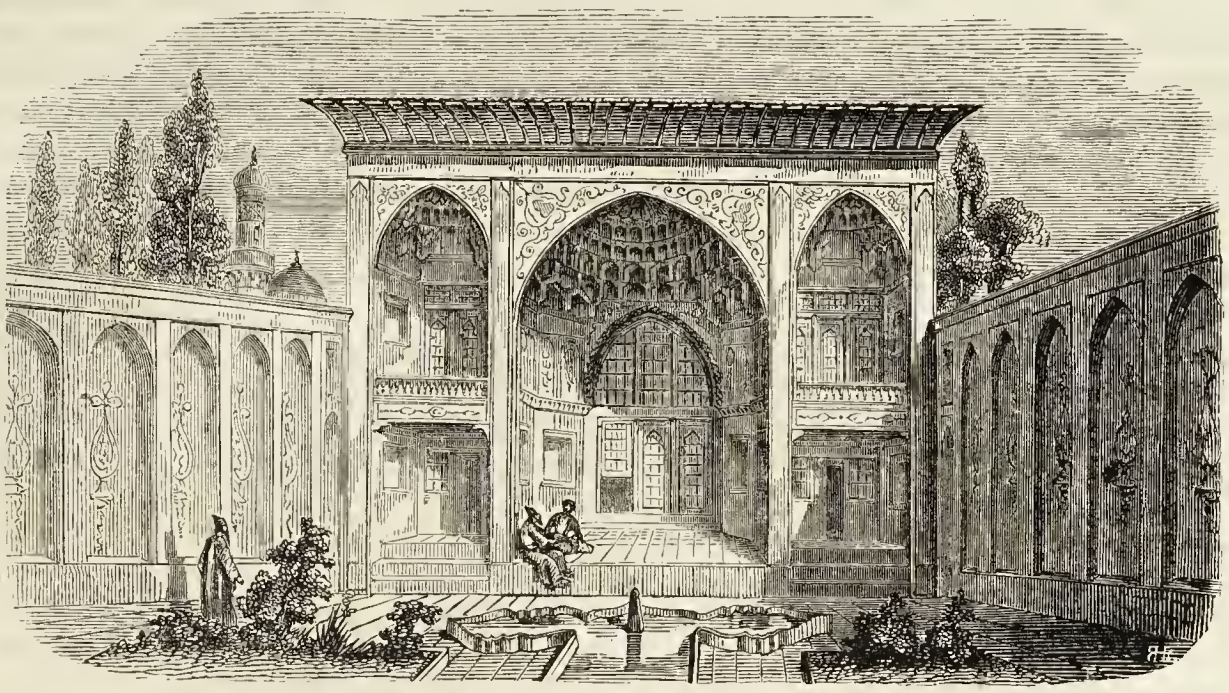
Cette seconde tentative ne devait pas réussir mieux que la première. La petite caravane parvint cependant, sans avoir eu à surmonter de grandes difficultés, à la ligne des neiges éternelles; mais, à partir de là, dit M. Parrot, « après que nous eûmes monté environ deux cents pas, la roideur de la pente augmenta à tel point que nous fûmes obligés de tailler des pas dans la glace avec de petites haches. Celui qui montait le premier faisait seulement une marche suffisante pour lui permettre de s'élever plus haut; ceux qui le suivaient élargissaient cette marche chacun à son tour, de sorte qu'un bon chemin était préparé pour la descente; car alors le pied a besoin d'un point d'appui plus étendu et plus sûr qu'à la montée. »

Cette nécessité absolue où ils se trouvaient de se tailler des pas dans la glace à mesure qu'ils montaient, jointe aux difficultés extraordinaires que présentait le transport de la croix, ne permit pas au docteur Parrot et à ses compagnons de s'élever de plus de 600 pieds par heure dans la région des glaces éternelles, bien que dans la région des roches ils eussent dans le même espace de temps monté d'environ 1,000 pieds. Après avoir tourné une pente trop roide pour être gravie, ils durent s'arrêter quelques instants devant une crevasse de 5 pieds de largeur, et si longue qu'ils ne purent

pas en distinguer à l'œil nu les extrémités. Heureusement, ils finirent par y découvrir un pont de neige qu'ils traversèrent avec d'autant plus de peine, cependant, que le bord supérieur de cette crevasse était plus élevé que le bord inférieur. Dès qu'ils eurent tous franchi ce difficile et dangereux passage, ils gravirent une pente douce, et ils se trouvèrent sur une plaine de neige presque horizontale, d'où s'élevait le sommet de l'Ararat; mais ils crurent prudent de rebrousser chemin. D'après leurs calculs, il leur fallait encore trois heures de marche forcée pour atteindre le sommet, le jour était déjà avancé, et depuis quelques instants soufflait avec violence un vent humide qui leur faisait craindre un ouragan de neige. Ils ne redescendirent pas cependant sans avoir planté sur ce plateau la croix qu'ils avaient apportée avec tant de peine. On tailla dans la glace un trou de 2 pieds de profondeur, et on y fixa cette croix avec des morceaux de glace et de neige. L'endroit où on la planta était visible d'Erivan, sinon du monastère d'Etchmiadzin; comme elle était peinte en noir, elle se détachait sur le glacier éclatant de blancheur qui couronne le sommet de l'Ararat et qui la dominait, de sorte qu'avec un bon télescope on devait l'apercevoir de la plaine. Avant de la dresser on y avait attaché solidement, à l'aide de fortes vis, une plaque de plomb pesant 25 livres, et portant l'inscription suivante :

NICOLAO PAULI FILIO
TOTIUS RUTHENIÆ AUTOCRATORE
JUBENTE
HOC ASYLUM SACROSANCTUM
ARMATA MANU VINDICAVIT
FIDEI CHRISTIANÆ
JOANNES FREDERICI FILIUS
PASKEWITSCH AB ERIVAN
ANNO DOMINI MDCCCXXVI.

Cette cérémonie achevée, le docteur Parrot suspendit son baromètre à la croix, afin de déterminer l'élévation où il se trouvait au-dessus du niveau de la mer, et s'il ne se trompa point, il avait atteint une hauteur de 16,028 pieds. Ils jetèrent tous ensuite un dernier regard vers le sommet, et ils redescendirent sans accident, avant la nuit, jusqu'à un plateau appelé Kip-Ghioll. Les chevaux, les bœufs et les conducteurs les y attendaient. Ils s'y réchauffèrent avec plaisir autour d'un bon feu; car à peine étaient-ils sortis de la région des neiges éternelles qu'elle avait été recouverte derrière eux d'une couche épaisse de neige à moitié fondue; puis, après avoir pris leur repas du soir, ils cherchèrent des abris pour la nuit sous les blocs de rochers éparpillés sur ce plateau de gazon, et le lendemain, 2 octobre, vers dix heures du matin, ils étaient de retour au monastère de Saint-Jacques.



N° 275. Perse. — Maison de Hussein-Khan, à Tabriz. Par M. Flandin.

Le docteur Parrot était moins découragé que jamais. Cette seconde tentative lui avait prouvé, encore plus évidemment que la première, que le sommet de l'Ararat était accessible. Aussi, dès qu'il fut redescendu, il songea à remonter.

Le 8 octobre, il repartit à la tête de sa petite escorte. Un peu avant midi il atteignait le plateau de Kip-Ghioll; après y avoir déjeuné et s'y être reposé environ une heure et demie, il en repartit, en s'éloignant un peu de la direction qu'il avait suivie dans son ascension précédente. Bientôt les bœufs refusèrent de marcher; on les déchargea, et chaque homme ayant pris sur son dos sa part de provisions, de couvertures et de combustibles, on les renvoya avec leur conducteur. Vers cinq heures du soir on campait à 13,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, 730 pieds plus haut que dans la seconde ascension. C'était une avance considérable pour la journée du lendemain. « Un feu fut aussitôt allumé, dit le docteur Parrot, et on prépara quelque chose de chaud pour le dîner. Quant à moi, je me contentai d'une soupe à l'ognon, repas que je ne saurais trop recommander à tous les voyageurs qui gravissent de hautes montagnes, comme extrêmement réchauffant et réconfortant, et bien préférable à la viande, ou aux soupes faites avec de la viande. —Malheureusement Abovian ne put pas prendre sa part de cet excellent repas, car c'était un jour de fête et un jour de jeûne!... Les autres Arméniens jeunèrent aussi strictement que lui, et se contentèrent d'un peu de pain et d'un peu d'eau-de-vie...

» Je passai là une soirée délicieuse, regardant tour à tour mes compagnons au visage enjoué, le ciel pur et brillant, sur lequel se projetait avec une grandeur merveilleuse le sommet de la montagne, et la nuit noire qui s'étendait au loin dans les profondeurs des vallées que nous dominions. Le thermomètre de Fahrenheit marquait 40 degrés, température élevée pour une pareille hauteur; je me couchai sous un rocher de lave et je m'endormis d'un profond sommeil tandis que mes compagnons s'amusaient encore à causer autour du feu.

» Dès que l'aube parut nous nous levâmes, et à six heures et demie nous nous remîmes en marche. Une demi-heure nous suffit pour gravir les derniers fragments de rochers qui nous séparaient encore de la région des neiges éternelles. Nous entrâmes dans cette région presque au même endroit où nous y avions pénétré dans notre ascension précédente, après nous être débarrassés de tous les objets qui ne pouvaient plus nous servir. Mais depuis que nous l'avions quittée elle avait subi un grand changement qui ne nous était nullement favorable : la neige fraîche était fondue. Dès que nous mîmes le pied sur le glacier, il fallut y tailler des pas. Nous ne nous laissâmes pas rebuter cependant, et nous travaillâmes tous avec tant d'ardeur, qu'à dix heures nous atteignîmes le plateau où nous n'étions arrivés l'ascension précédente qu'à midi, et sur lequel nous avions planté notre croix. Nous étions à un demi-mille environ de la croix; mais elle nous paraissait si petite, peut-être à cause de sa couleur noire, que je ne pus m'empêcher de douter qu'on pût la découvrir avec un télescope ordinaire de la plaine de l'Araxe.

» Dans la direction du sommet, nous avions devant

N° 276. Perse. — Camp du châh, à Ispahan. Par M. Flandin.

nous une pente moins haute, mais plus escarpée que celle que nous venions de monter, et entre cette pente et le sommet il nous semblait qu'il n'y avait plus, pour ainsi dire, qu'une légère ondulation de la glace. Après un court repos, nous gravîmes cette pente, la plus roide de toutes, en y taillant des pas, puis une autre qui lui succéda; et alors, au lieu d'apercevoir immédiatement en face de nous le terme de tous nos efforts, nous découvrîmes une chaîne de mamelons glacés qui, se développant inopinément sous nos yeux étonnés, nous dérobait entièrement la vue du sommet. Notre courage n'avait jamais chancelé tant que nous avions supposé que nous connaissions toutes les difficultés que nous devions surmonter, mais à ce moment il fut singulièrement abattu; et notre force, que nous avions épuisée en taillant des pas dans la glace, nous parut à peine suffisante pour nous permettre d'atteindre notre but invisible. Cependant, en réfléchissant à ce que nous avions déjà fait et à ce qu'il nous restait à faire, en considérant la proximité de cette chaîne de mamelons, et en jetant un regard sur mes intrépides compagnons, je sentis mes craintes s'évanouir et je me dis à moi-même : Du courage, en avant! Nous gravîmes deux mamelons sans nous arrêter; alors le vent de la montagne vint nous frapper au visage; je m'élançai le premier autour d'un troisième mamelon, et je vis devant mes yeux ivres de joie se dresser le cône le plus élevé de l'Ararat.

» Je n'eus d'abord qu'une pensée, qu'une jouissance : un peu de repos. J'étendis mon manteau sur la glace et je m'assis dessus; je me trouvais alors sur une surface légèrement bombée, ayant presque la forme d'une croix, d'environ deux cents pas de circonférence, et dont les bords aboutissaient de tous côtés, mais surtout du côté du sud-est et du côté du nord-est, à des pentes escarpées. Ce plateau, formé d'une glace éternelle, et dans lequel on cherche en vain à découvrir un rocher ou une pierre, était la tête austère, la tête blanche du vieil Ararat. A l'est il s'étendait plus uniformément que dans les autres directions, et il se rattachait, par une légère dépression, couverte également d'une glace qui ne fond jamais, à un second sommet un peu moins élevé et éloigné d'environ un quart de mille. Cette dépression a la forme d'une selle de cheval. On peut la distinguer aisément, à l'œil nu, de la plaine de l'Araxe, mais on l'y voit en raccourci, et comme le sommet le plus bas s'y montre en avant du sommet le plus haut, si bien caché par derrière que de certains points on ne l'aperçoit même pas, il paraît être aussi élevé et parfois plus élevé. Les observations scientifiques faites par M. Fedorow dans une direction nord-ouest sur la plaine de l'Araxe, portent à 7 pieds la différence du niveau des deux sommets; mais du point où j'étais placé, cette différence me sembla plus considérable.

» La légère dépression qui sépare les deux sommets de l'Ararat présente une plaine de neige faiblement inclinée vers le sud et sur laquelle il serait facile d'aller de l'un à l'autre. On peut supposer que c'est en cet endroit que s'arrêta l'arche de Noé, — si toutefois elle s'arrêta sur le sommet de la montagne, — car d'après la dimension que lui attribue la Genèse, elle n'eût pas couvert la dixième partie de sa surface. Dans ses *Voyages en Géorgie, en Perse et en Arménie,* publiés à Londres en 1821, Ker-Porter s'est efforcé de prouver, en commentant les textes sacrés, que l'arche s'était arrêtée bien au-dessous du sommet de l'Ararat. Quoi qu'il en soit, on ne trouve nulle part sur la montagne, ni au sommet, ni dans ses vallées, ni sur ses plateaux, des débris de l'arche. Mais il n'est nullement impossible que ces débris se soient conservés jusqu'à ce jour sous les glaces éternelles dont le sommet est recouvert, surtout si, comme cela est parfaitement admissible, ces glaces se sont formées immédiatement après le déluge.

» Du point culminant de l'Ararat je découvrais un panorama immense, mais j'étais à une telle élévation et à de si grandes distances que je ne pouvais distinguer nettement que les masses principales. La vallée de l'Araxe était couverte dans toute son étendue d'un nuage de vapeur grisâtre, au travers duquel Erivan et Sardarabad m'apparaissaient seulement comme des points noirs de la grandeur de ma main. Au midi, les collines derrière lesquelles Bayazid est située étaient plus distinctement visibles. Au nord-nord-ouest l'Alaghès dressait majestueusement sa tête colossale, couronne vraiment inaccessible de rochers dont tous les creux étaient remplis de larges flaques de neige. Tout près de l'Ararat, surtout au sud-est et à l'ouest, à une plus grande distance, s'étendait un nombre considérable de montagnes moins élevées, ayant pour la plupart des sommets coniques, creux au milieu, volcans éteints depuis longtemps. Vers l'est-sud-est je voyais au dessous de moi le petit Ararat. Son sommet ne me paraissait plus se terminer en cône, comme lorsque je l'avais examiné de la plaine; il ressemblait à la section d'une pyramide quadrangulaire tronquée, ayant à ses angles et dans son milieu une certaine quantité d'éminences rocheuses de diverses hauteurs. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut de découvrir une grande partie du lac Sévang, dont les eaux d'un bleu noir étincelaient distinctement au nord-est derrière les hautes montagnes qui le bordent au sud, et qui ont une telle élévation, que je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de les dominer à ce point du sommet de l'Ararat. »

N° 277. Perse. — Hamadan. D'après M. Flandin.

Après avoir raconté comment le diacre Abovian planta une seconde croix à 30 pieds au-dessous du sommet de l'Ararat, M. le docteur Parrot continue en ces termes : « Je m'occupai d'observer le baromètre, que j'avais disposé à cet effet au milieu du sommet. Le mercure ne s'y élevait pas à plus de 15 pouces 3/4 de ligne, mesure de Paris, à une température de 6 $\frac{20}{3}$ Farenheit au-dessous de zéro. Cette observation, comparée avec celle que M. Fedorow avait la bonté de faire en même temps au monastère de Saint-Jacques, donne à l'Ararat une hauteur de 10,876 pieds au-dessus de ce monastère; soit, en y ajoutant l'élévation de Saint-Jacques, une hauteur verticale de 17,210 pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Nous étions six au sommet; savoir : Khachatur Abovian, diacre à Etchmiadzin, fils d'un Arménien résidant à Kanakir, près d'Erivan; Alexis Sdrovenko, du 41e régiment de chasseurs russes, Matthieu Chalpanof, du même régiment; Ovannes Rivassian, paysan d'Arguri; Murat Pogossian, du même village, et moi...

» Après être restés sur le sommet environ trois quarts d'heure, nous commençâmes à songer au retour; pour nous y préparer, chacun de nous mangea un morceau de pain, et nous bûmes tous joyeusement à la mémoire du patriarche Noé un verre du vin que nous avions apporté. Nous descendîmes alors rapidement l'un après l'autre les pas que nous avions taillés pour monter; la descente était très-fatigante, et je souffrais en particulier cruellement des genoux; cependant nous nous hâtions le plus possible, car le soleil était très-bas, et avant que nous eussions atteint le plateau de neige où nous avions planté notre première croix, il disparaissait au-dessous de l'horizon. Nous jouîmes alors d'un magnifique spectacle. Tandis que les montagnes qui s'étendaient au-dessous de nous à l'ouest projetaient une ombre épaisse sur la plaine; tandis qu'une nuit noire se répandait graduellement dans toutes les vallées et montait de minute en minute, de seconde en seconde, sur les flancs de l'Ararat, les derniers rayons du soleil couchant illuminaient encore d'une lueur éclatante le sommet glacé d'où nous descendions, puis ils l'abandonnèrent aussi à la nuit qui nous enveloppa de toutes parts, et la descente eût été fort dangereuse pour nous, si la lune, se levant au même moment dans un point opposé du ciel, n'eût éclairé chacun de nos pas d'une vive et charmante lumière.

» A six heures et demie du soir environ, nous atteignîmes l'endroit où nous avions bivouaqué la veille; nous y fîmes, avec le reste de notre bois, un bon feu qui nous servit à préparer un petit souper; et la nuit, aussi sereine et aussi chaude que la précédente, se passa agréablement. Le lendemain, à six heures du matin, nous recommençâmes à descendre; à huit heures et demie, nous retrouvions à Kip-Ghioll nos bêtes de charge qui nous y attendaient, et vers midi, le 10 octobre, nous rentrions au monastère de Saint-Jacques, aussi joyeusement que le patriarche Noé était descendu 4,000 ans auparavant au même lieu avec

ses fils et sa femme et avec les femmes de ses fils. Le lendemain, en remplissant nos devoirs religieux du dimanche, nous offrîmes au Seigneur nos remercîments, peut-être non loin du lieu où Noé lui avait élevé un autel pour lui présenter l'hommage de ses offrandes. »

M. Parrot n'avait pas seulement voulu prouver que, malgré les traditions arméniennes, le sommet de l'Ararat était accessible à l'homme; sa relation est suivie de plusieurs chapitres qui traitent de la géologie, de la flore, des glaciers de l'Ararat, et qui contiennent les importantes observations magnétiques, astronomiques, trigonométriques qu'il a faites sur cette montagne durant son séjour à Saint-Jacques et ses trois ascensions.

Cette relation, si digne de foi à tous égards, dont on vient de lire un résumé sommaire, n'a guère obtenu plus de crédit en Arménie qu'on en accorde généralement en France à une assertion de M. Alexandre Dumas. Le docteur Parrot a longtemps passé dans ce pays, et peut-être y passe-t-il encore, pour un fabricant d'*Impressions de voyage;* des journaux ont osé soutenir qu'il voulait tromper la crédulité publique ; on l'a accusé d'avoir menti, et ces accusations ont eu un tel caractère, ont pris une telle consistance, qu'il a cru devoir s'en justifier lui-même dans son ouvrage. Il publie à la suite de sa relation les dépositions — recueillies solennellement par les autorités russes et faites sous la foi du serment — des personnes qui l'ont accompagné au sommet de l'Ararat, et ces dépositions, est-il besoin de l'ajouter, ne laisseront aucun doute dans l'esprit de tous ceux qui les liront sur la véracité du docteur Parrot.

Du reste, les accusations portées contre lui n'ont plus d'intérêt; quand bien même les Arméniens et leurs partisans démontreraient qu'il n'est pas monté au sommet de l'Ararat, il n'en serait pas moins prouvé que le sommet de l'Ararat, quoi qu'en disent les traditions locales, est accessible à l'homme. L'exemple du docteur Parrot a trouvé des imitateurs. Un voyageur russe, M. Autonomoff, a fait l'ascension de l'Ararat en 1834; et à une époque encore plus récente, un autre voyageur, nommé Abich, est également parvenu jusqu'au sommet de cette montagne, qu'avait presque atteint aussi le colonel Stoddart dans une tentative infructueuse.

Toutefois, si incontestablement vraies que fussent en 1829 les descriptions du docteur Parrot, elles ne le sont plus aujourd'hui. Presque tout ce que le docteur Parrot a vu pendant ses ascensions a cessé d'exister, ou a singulièrement changé de forme et d'aspect. Du 20 au 26 juin 1840, d'épouvantables tremblements de terre ont bouleversé complétement l'Ararat, abaissé son sommet, élargi les crevasses qui le sillonnent et surtout la plus remarquable de toutes; détruit sous les ruines de la montagne le monastère de Saint-Jacques et le village d'Arguri avec leurs 1,000 habitants; renversé 3,000 maisons dans le seul district de Sharur sur l'Araxe, et un nombre plus considérable dans les autres districts; enfin répandu sur tous les flancs de l'Ararat des torrents de boue et de neige fondue qui y ont laissé des traces ineffaçables. La première secousse se fit sentir à 6 heures 55 minutes du soir, le 20 juin 1840, et elle dura environ deux minutes; ce fut une des plus violentes. Au moment où elle eut lieu, on entendit un bruit sourd qui semblait provenir de l'intérieur de l'Ararat dans une direction est-nord-est. Des secousses moins fortes se succédèrent tous les jours jusqu'au 26. Elles durèrent également deux et même trois minutes. Le sommet de l'Ararat s'affaissa le 24.

Il ne reste aucun vestige du monastère de Saint-Jacques. Les champs qui l'entouraient, et où trente familles de Kurdes étaient campées au moment du tremblement de terre, sont maintenant recouverts d'une couche épaisse de boue. Les Kurdes ont depuis pratiqué des fouilles sur l'emplacement qu'occupait jadis le village d'Arguri, pour y chercher les trésors de ses malheureux habitants, qui ont tous péri sans exception, ensevelis sous les ruines de leurs maisons.

Un voyage à l'Ararat serait incomplet si en y allant ou en en revenant on ne visitait pas la vénérable ville de Noé, ce Nakhtchévan dont le nom arménien, qui signifie la *première habitation*, ἀποβατήριον de l'historien Joseph, rappelle de si anciens souvenirs.

N° 278. Perse. — Défilé de Pir-Azan. D'après M. Flandin

« Nakhtchévan est vieille comme l'histoire, dit M. Dubois de Montpéreux. Sous cet ardent climat d'été, c'était une richesse qu'on a su apprécier de bonne heure que ces grandes et belles sources de 12° de Réaumur, et d'abondance égale été et hiver, qui s'échappent sur les pentes d'une colline de conglomérat. De vieilles enceintes, des ruines de tous les âges en occupent le vaste sommet aplati qui domine de toutes parts le cours de l'Araxe, qu'on voit tourner comme un ruban dans la plaine au sud. Dans la nuit des temps Nakhtchévan existait déjà ; plus tard Ptolémée l'appelle Naxuana. Chahpour, dans le quatrième siècle de notre ère, sous le règne d'Arsace III, la détruisit; elle était très-peuplée alors, selon Faustus de Byzance, qui dit qu'elle renfermait 2,000 maisons arméniennes et plus de 16,000 maisons juives qui furent ruinées. Elle fut rebâtie bientôt après, et quand les musulmans, au commencement du huitième siècle, vinrent conquérir l'Arménie, adoptant les traditions des Arméniens, ils virent aussi dans Nakhtchévan la ville de Noé et crurent à son antique tombeau, qu'ils reconstruisirent dans le style de leurs édifices, qui firent appeler Nakhtchévan par les Persans la *peinture du monde.*

» Aujourd'hui, Nakhtchévan fait partie de la Russie d'Asie. Elle est la capitale d'un khanat dont l'étendue peut être de 200 lieues de France, et sa population s'élevait en 1834 à 30,323 habitans. »

Parmi les ruines de Nakhtchévan, celles qui datent de l'époque où elle était la résidence des rois et atabeks de l'Aderbaïdjan sont les plus importantes. On remarque surtout la tour des Khans et l'ancienne porte d'entrée du château des atabecks, dont il ne reste que quelques lambeaux de murailles (*gr. n°* 259). Cette porte est encadrée par deux minarets en brique, avec une mosaïque en briques vernissées. Une inscription en lettres bleues remplit le champ de frise au-dessus de la porte. Cette inscription a été traduite ainsi par M. Frœhn de Saint-Pétersbourg : « Le sage, le juste, l'auguste roi et atabek Abou-Dchaasar-Mouhammed, fils de l'atabek Ildéghis, dont Dieu veuille éclairer le tombeau ! » La tour des Khans, appelée aussi Atabek-Kombèsi (dôme des atabeks), ressemble à une tour dodécagone qui mesurerait 96 pieds de tour et 70 pieds de hauteur. Chacun des côtés forme comme une immense niche plate, peu profonde, encadrée dans une large et riche bordure : « L'intérieur ou plutôt le champ de la niche, est construit, dit le voyageur ci-dessus cité, en briques de toutes formes, se prêtant à toutes sortes de dessins joliment exécutés avec quelques légers contours en briques bleues. Le cadre, plus riche, est exécuté en briques couvertes d'arabesques en relief; mais ce qui a excité le plus mon admiration, ce sont des inscriptions sculptées en relief dans la brique; elles font le tour du cadre, et, ajoutées l'une à l'autre, auraient un développement de 1,500 pieds. »

Le tombeau de Noé (*gr. n°* 245) est situé à côté des murs ravagés de la nouvelle forteresse abandonnée, au milieu d'une vaste et triste place couverte de débris à moitié nivelés sous le sol. « Ce n'est plus, écrivait M. Dubois de Montpéreux en 1834, qu'une petite voûte écroulée; l'intérieur, qui forme un espace octogone de 10 à 12 pieds de diamètre, a été déblayé, et des tas de lampes brisées ou de vieux morceaux de pots qui en ont tenu lieu, avec des résidus de graisse, restes de la piété des fidèles, recouvrent le sol : avec quelques pans de murs lézardés qui forment encore un des côtés du tombeau, vous avez tout ce que les hommes ont fait pour le souvenir de leur aïeul. Cependant il ne se passe pas de jour qu'il n'arrive ici des pèlerins de toutes les nations, Russes, Arméniens, Juifs, etc., pour révérer notre père commun. De ce tombeau, la vue se porte, d'un côté, sur la vaste plaine d'Arménie, derrière laquelle s'élèvent les deux cimes de l'Ararat, et de l'autre sur le vaste panorama des montagnes dioritiques qui enferment, comme une muraille à tours et à créneaux, toute l'extrémité orientale du bassin de l'Arménie où coule l'Araxe. La principale s'élève en pain de sucre isolé; on lui donne le nom de *Ilauli,* montagne des serpents. Tavernier dit que c'est parce que quelques sources qui coulent au pied ont la vertu de guérir de la morsure des serpents. »

CHAPITRE XXVI.

LE CAUCASE.

Sous le nom général de Caucase, on désigne le vaste système de montagnes qui, s'étendant des rives de la mer Noire à la mer Caspienne, sépare l'Europe et l'Asie au sud-est. Le nom de *Kav*, donné par quelques-uns des montagnards à l'Elbrouz, sa plus haute cime, a été appliqué par la suite au système entier.

Au nord, le Caucase s'élève brusquement, et pour ainsi dire du sein même des steppes d'Europe, en deux chaînes parallèles. Au sud, au contraire, il envoie dans diverses directions des branches qui se rattachent par leurs prolongements à de très-hautes montagnes appartenant à des chaînes désignées par des noms particuliers, et dont la plus fameuse est l'Ararat.

Parmi les crêtes neigeuses de la grande chaîne qui se dressent au-dessus des nuages, plus haut que les Alpes, s'élance à l'est, à 13,000 pieds, le Mquinwari (le Kasbek des Russes), montagne sur laquelle les traditions mythologiques de l'antiquité enchaînaient Prométhée au roc où l'insatiable vautour lui rongeait le foie, et plus loin, vers l'ouest, l'Elbrouz (*grav. n° 246*), élevant jusqu'à 15,400 ses sommets neigeux, qui n'ont jamais été souillés par des pas humains, et où Zoroastre plaçait la demeure d'Ahrimane, l'esprit du mal, qui, selon lui, « s'élançait de la montagne, et semblait, quand sa forme sombre planait sur l'abîme de l'espace, comme une arche jetée au-dessus de lui d'un monde à l'autre. » Ces sommités gigantesques sont flanquées d'autres pics également couverts de neiges éternelles. En avant de cette haute chaîne, du côté du nord, s'étend sur une ligne parallèle une seconde chaîne moins haute, dont les crêtes dentelées laissent voir le roc à nu, avec toutes les inégalités de formes que leur ont données les convulsions volcaniques auxquelles elles doivent leur origine. Ses vallées sont si étroites, si sombres, si humides, si froides, ses forêts si épaisses et si tristes, ses brouillards si intenses, qu'on l'appelle les *Montagnes noires*. Ses principaux sommets ont reçu les noms aussi caractéristiques de *Montagne chauve, Mont des Voleurs, Forêt ronde, Bois sombre, Poignard, Mont des Tempêtes.*

La chaîne du Caucase n'est coupée par le cours d'aucune rivière. Ainsi sa ligne de faîte indique un point de partage bien déterminé entre les eaux qui coulent sur le sol européen et celles qui se déversent dans les vallées de l'Asie. Elle donne naissance à de nombreux torrents, mais elle n'alimente que peu de rivières ou fleuves considérables. Les eaux qu'elle envoie au sud, vers l'Asie, vont à la mer Noire par le Rion, à la mer Caspienne par le Kour, qui a sa source au sud, dans la chaîne de l'Ararat, d'où sort aussi l'Araxe, qu'il reçoit un peu au-dessus de son embouchure. Celles qu'elle envoie au nord vont à la mer Noire par le Kouban, et à la mer Caspienne par le Terek.

N° 279. Perse. — Cuisine de bazar. D'après M. Flandin.

N° 280. Perse. — Le fils du châh de Perse se faisant peindre. D'après le prince S.

Dans ce rempart de 250 lieues de long s'ouvrent seulement trois portes, gorges ou passages, qui débouchent sur d'effrayants défilés; — du moins n'y en a-t-il que trois où puisse pénétrer toute autre créature que le montagnard ou le chamois.

Le premier, situé à travers les montagnes de l'ouest et le défilé du Terek, est peu connu; nul étranger ne l'a jamais franchi. Les Russes ont fait inutilement de grands efforts pour le forcer, sentant bien qu'il ouvrirait une communication directe entre Tiflis et la Tauride.

Le second passage est presque au centre de l'isthme, sur la route de Tiflis à Modosk. Pendant vingt-deux à vingt-trois lieues environ, il traverse une suite de gorges et de défilés si étroits, si profondément encaissés dans des montagnes à pic, que jusqu'à plusieurs milles au delà de Dariol, la route n'est éclairée que pendant quelques heures des jours d'été les plus brillants. On l'appelle défilé du Terek, du nom de la rivière qui prend sa source dans ces vallées; on l'appelle aussi défilé de Dariol, à cause d'un château de ce nom qui commande la route; ou défilé de Kasbek, d'après le mont Kasbek. Mais il est plus communément connu sous la dénomination de Wladi-Kaukas, que lui a fait donner une station militaire qui porte ce nom. La disposition du terrain permettrait à quelques centaines d'hommes d'y arrêter une armée entière. « Heureusement pour les Russes, dit l'auteur des *Révélations sur la Russie*, les lisières de ce territoire sont principalement occupées par les Ossètes et les Kabardiens, deux des peuplades les moins belliqueuses qu'ils ont en partie soumises ou gagnées. Toutefois, en ce moment même (1844), bien que les Ossètes soient ostensiblement à leur service, les voyageurs ne peuvent s'aventurer sur la route sans une forte escorte, ordinairement accompagnée d'artillerie; au moindre revers ces peuples, dont l'inimitié est à peine contenue par la crainte et l'amour du gain, s'insurgeraient et fermeraient instantanément les défilés. »

Le troisième passage, celui du Demir-Capu, ou de la Porte de Fer, auquel on donne aussi le nom de défilé de Derbent, fut le mieux connu des anciens. Il longe les rives de la mer Caspienne, et des montagnes escarpées le dominent. Plus difficile que celui du Wladi-Kau-

kas, il est plus sûr, surtout depuis l'occupation des villes de Derbent et de Bakou, liées entre elles par une chaîne de postes, et depuis les efforts qui ont été faits contre les Lèzgues. Mais cette route est fort incommode pour le transport des troupes et des approvisionnements destinés à la Géorgie, car elle est au moins de 700 verstes plus longue que les deux autres, et comme on n'a encore formé sur la mer Caspienne aucun établissement d'où l'on puisse tirer les secours nécessaires, on est obligé de les faire venir tous de la Tauride ou des environs de la mer Noire, ce qui élève considérablement le prix des approvisionnements militaires, même pour les distances les plus courtes.

Le Caucase offre de nombreux climats. Tel de ses habitants grelotte tandis que tel autre étouffe de chaleur. La récolte s'achève dans les pays bas lorsque le froment germe à peine dans les hautes vallées. En général plus on remonte vers les sommets, plus le climat est vif et rude, mais aussi plus il est salubre. Au contraire, à mesure qu'on descend vers les vallées, si la chaleur est plus forte et la végétation plus belle, l'air devient plus lourd et plus malsain.

N° 281. Perse — Laboureur de Khosrova. D'après M. Flandin.

Sur une surface de 153,000 verstes carrés, la Transcaucasie présente les gradations de hauteur suivantes :

La zone des neiges éternelles comprend 1,100 verstes carrés d'une élévation de 11,000 pieds et au dessus, en comptant du niveau de la mer.

La zone des pâturages alpestres, habitables seulement en été, a une étendue de 48,000 verstes carrés, dont l'élévation varie de 7,000 jusqu'à 11,000 pieds.

La zone des céréales donne un total de 36 mille verstes carrés d'une hauteur de 5 à 7,000 pieds.

La zone des jardins et arbres fruitiers comprend 16,000 verstes carrés dont la différence d'élévation avec la précédente est de 3,000 pieds.

Enfin, la zone torride présente une surface totale de 52,000 verstes carrés.

Les provinces du Caucase donnent tous les produits des climats tempérés, et la canne à sucre, cultivée près de Lenkoran, sur la mer Caspienne, est une exception à l'état d'essai. Parmi leurs richesses naturelles qui entrent actuellement dans le commerce, M. le comte Ernest de Stackelberg mentionne le buis, les bois de noyer et de chêne qui abondent sur les côtes de la mer Noire et en Mingrélie; l'orge, le millet, le riz, le maïs, le froment, le lin, le chanvre, la graine de sésame qui donnent presque partout d'abondantes récoltes; le coton, cultivé en Arménie, dans le Chirvan et près d'Elisabetpol; la garance, qui réussit parfaitement sur le littoral de la mer Caspienne; la vigne, dont la culture varie selon les localités; la câpre et le tabac.

N° 282. Perse. — Femme en voyage. D'après le prince S.

L'élève des bestiaux occupe une grande partie des populations du Caucase. Les bêtes à cornes ne sont pas de la plus grande taille, mais elles deviennent l'objet d'un commerce assez actif avec les pachaliks limitrophes de la Turquie. Les plus belles espèces de brebis

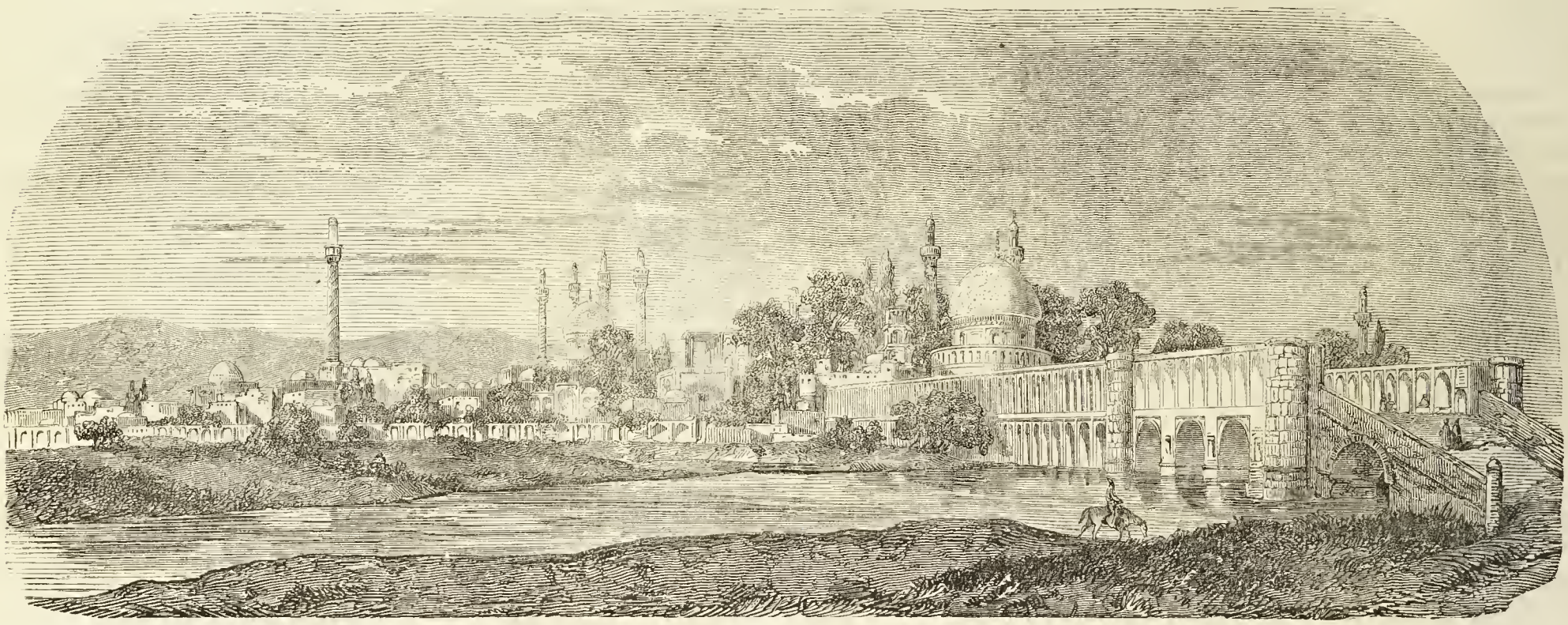
15 centimes la livraison. 45e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

se rencontrent fréquemment, et la laine est tissée par les montagnards pour les besoins du pays. Les peaux et les suifs sont également un objet de commerce intérieur.

Les races chevalines méritent aussi de fixer l'attention. Les plus beaux chevaux sont les étalons du Karabagh et des Kurdes ; les plus durables, les plus infatigables ceux d'Erivan au midi et de la Kabardie au nord.

Les quadrupèdes vivant à l'état sauvage sont constamment poursuivis par de nombreux, hardis et habiles chasseurs. Le bouquetin et le chamois ne quittent jamais les hautes montagnes, mais on parvient à les y atteindre, et leurs cornes se vendent avantageusement. L'ours, le loup, l'hyène, le chacal, sont les seuls animaux carnassiers. Le tigre de la petite espèce ne se rencontre que dans les montagnes boisées du Taliche, sur les frontières de la Perse. Une seule région conserve encore des bisons. Dans les plaines, dans les joncs des marais on trouve partout l'antilope, le sanglier, le chevreuil, le daim et le lièvre. Le pélican est commun sur le littoral de la Caspienne, ainsi que le cygne noir et blanc. Le faisan, le coq de bruyère et le coq de bois, la perdrix, l'outarde, l'oie, le canard, le vanneau, la bécasse et d'autres oiseaux de passage, se montrent particulièrement dans les plaines et les bois de la Ciscaucasie.

« Le prince actuel de la Mingrélie, un des Dadian dont la dynastie a commencé avec le quatorzième siècle, aime tellement la chasse, ajoute plus loin le comte Ernest de Stackelberg, que dans le but de s'y adonner exclusivement, il a remis tous ses pouvoirs au colonel David Dadian, son fils aîné, jeune homme de vingt-six ans, marié à une princesse Tchevtchevadzé. Libre des soucis du gouvernement, il vit en nouveau Nemrod, et chevauche continuellement à travers l'Odiche et le Letchékoum, demeurant chez ses vassaux ou visitant ses châteaux de Gordi et de Mouri. Il vaut la peine de s'arrêter pour voir passer son cortége de chasse. Entouré de nombreux cavaliers, le prince marche gravement à l'amble de son cheval, et les seigneurs de sa cour portent ses armes, son tapis de voyage et ses faucons favoris. Les fonctionnaires d'un ordre inférieur tiennent des lévriers en laisse et trottent à pied, habitués qu'ils sont à régler leurs pas sur l'allure des chevaux. Cette troupe d'hommes aux figures mâles et basanées, ces coursiers fringants, ces costumes bigarrés, ces armes resplendissantes, font un effet bizarre et nous transportent à d'autres époques. Après avoir longtemps couru le daim ou le sanglier, on s'arrête sous un impénétrable dôme de verdure, on étend sur l'herbe des tapis persans, on déballe des sacs de provisions, on allume un feu de bivouac. Le gibier qui vient d'être abattu fait les frais du dîner et est accompagné de galettes, de fromages de chèvre, de fruits et de gômi, ou pâté de millet. Le Dadian et ses principaux dignitaires, assis à l'orientale, sont servis par les écuyers tranchants, tandis que les échansons versent le vin généreux de la Mingrélie dans des cornes de bouquetin montées en argent. L'affable potentat jette aux nobles de sa suite des morceaux de faveur, qu'ils attrapent avec une adresse merveilleuse, et les restes de ce repas gymnastique passent de la même manière aux serviteurs, rangés en cercle au troisième rang; souvent le banquet se termine par la danse au son de la musette et du tambourin ; les jeunes gens s'élancent dans l'arène, tournent, piaffent, voltigent avec une ardeur fébrile, comme s'ils étaient piqués de la tarentule, et ils ne quittent le champ d'honneur qu'épuisés, haletants et demi-morts. C'est une épreuve pour les poumons, si ce n'est une lutte de grâce et de souplesse. Quelquefois la danse est remplacée par les chants nationaux, véritable assaut de notes stridentes et de cris discordants (*gr. n°* 241). »



N° 283. Perse. — Ispahan. Par M. Flandin.

Les pêcheries occupent un grand nombre d'ouvriers, surtout à l'embouchure des principales rivières. Le commerce des sangsues est une branche d'industrie qui prend des développements considérables dans certaines régions. L'éducation des vers à soie, établie sur les deux versants du Caucase, partout où croît le mûrier, n'a d'importance réelle que dans la Transcaucasie. Les soies produites sont de deuxième et de troisième qualité.

L'industrie est encore moins avancée que le commerce dans le Caucase. La consommation est minime, la main-d'œuvre chère, et le pays regorge de produits russes et persans. Les étoffes de laine et de coton sont d'une qualité très-inférieure. La fabrication des draps grossiers occupe tous les montagnards, et principalement ceux du Daghestan. La peuplade des Andis est célèbre pour la confection des manteaux de feutre appelé *bourkas,* tissu épais et soyeux qui abrite le Caucasien contre toutes les intempéries de l'air. On fait partout des tapis, car le tapis résume en Asie tous les meubles inventés par le luxe de l'Occident. Les meilleurs et les plus beaux sont ceux de Kouba. Le tissage des étoffes de soie de toute espèce occupe deux mille métiers à Chemakha, et se pratique sur une petite échelle dans beaucoup de localités. Mais la profession que les habitants du Caucase exercent avec le plus de succès est celle d'armurier. Les villages de Lagitch dans le Chirvan, et de Koutkachi, dans le district de Chéki, fabriquent les armes blanches les plus renommées. Les meilleurs fusils se font dans le Daghestan (*gr. n°* 250), à Tchirkeï, à Khounsak, et surtout chez les Koubetchis, ou Gankhs, dont c'est l'unique occupation. Ces armes sont souvent ornées avec luxe, couvertes d'incrustations en or, ou garnies de niellages sur argent. Les fusils à double canon et les batteries à percussion ne sont pas inconnus à ces ouvriers, qui en ont offert aux autorités russes comme preuve de leur habileté. Les Tatars du Chamkhal de Tarki et les Koumuiks donnent la meilleure trempe aux poignards, qui, par leur dimension prodigieuse, remplacent le sabre chez plusieurs nations du Daghestan.

Les montagnes du Caucase ont été et sont encore si peu explorées au point de vue de leurs richesses minérales, que les trésors qu'elles renferment ne seront exactement appréciés que dans un avenir éloigné. L'exploitation des métaux n'a donné lieu jusqu'à ce jour qu'à de faibles essais. Les mines de cuivre de la vallée du Khramm et celles d'Allaverdi sont affermées à une compagnie grecque. Les puits de naphte de Bakou rapportent de 2 à 300,000 pouds par an. La naphte blanche n'entre que pour un total de 500 pouds dans cette énumération. Le gouvernement exploite la mine de sel gemme de Koulp, dans la province d'Arménie. En outre, on recueille et on vend un demi-million de pouds de sel aux environs de la presqu'île d'Abchéron et près de Kizliar; mais il y a beaucoup d'endroits où les habitants s'approvisionnent de sel sans rétribution. En 1844, on a découvert une mine de charbon de terre dans la haute vallée du Kouban, et une autre beaucoup plus riche en Imérethi. Ce dernier bassin houiller semble devoir être d'une haute importance, et on en exporte déjà les produits par Redoute-Kalé. Au moment où on trouvait ce précieux minéral au Caucase, on découvrait dans le pays du Don les magnifiques gisements d'anthracite de Grouchouka, qui promettent une nouvelle ère d'activité à l'industrie de la nouvelle Russie.

Longtemps le Caucase a passé pour le berceau des hordes barbares qui, dans les premiers âges de l'ère chrétienne, ont inondé l'Europe. « Cette erreur, dit M. Fonton, provenait de l'ignorance où l'on était de la topographie du pays, qu'une barrière pour ainsi dire infranchissable scinde en deux zones distinctes et presque sans communication entre elles. Les peuples des vallées méridionales n'ont jamais franchi la crête du Caucase, et l'on chercherait en vain parmi eux la

trace d'une migration vers le nord. Tous ceux dont l'antiquité nous a transmis les noms se trouvent dans les mêmes lieux et presque dans les mêmes rapports d'existence.

» Si l'on ne peut pas, ajoute-t-il, désigner avec une égale certitude les aborigènes du versant septentrional, il est évident que ses vallées saccadées et arides, ses gorges sauvages et isolées ne présentent pas ces conditions locales qui alimentent les populations et les poussent à déborder par exubérance. Bien loin donc d'avoir été le siége primitif des peuples de la grande migration, elles ont servi de barrière aux invasions de plusieurs d'entre eux vers l'Asie-Mineure, de refuge aux débris de ceux qui avaient été broyés par le choc de ces masses, dont le flux et le reflux continuels ont si longtemps ensanglanté les steppes de la Russie méridionale entre le Volga et le Don.

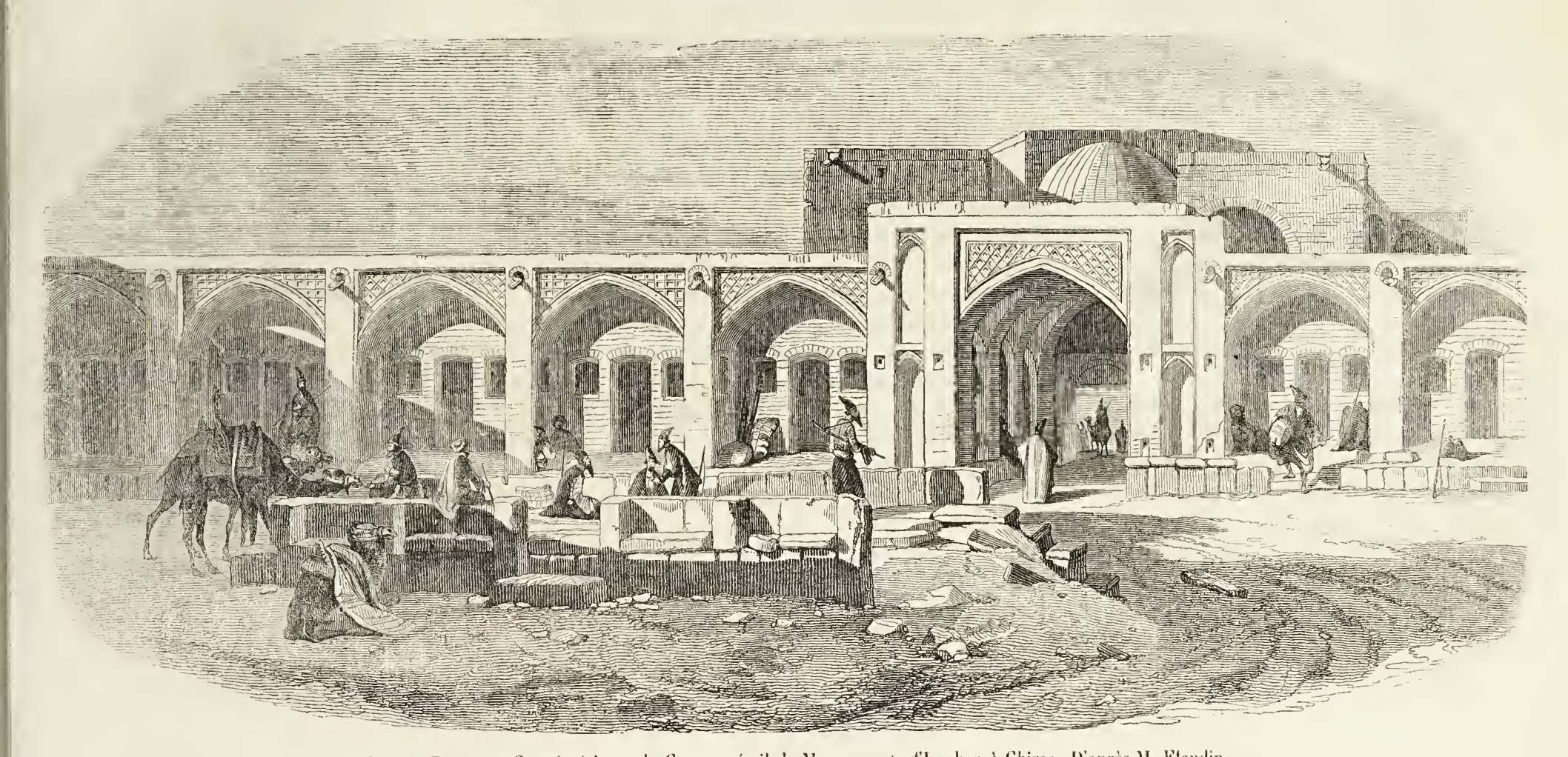
» C'est dans l'aspect des lieux et dans cette fluctuation des peuples qu'il faut chercher encore la cause de cette inertie intellectuelle qui règne au nord du Caucase; la rudesse de la nature et des hommes dut y étouffer les germes civilisateurs.

» Toujours en armes pour leur défense, en butte à des tiraillements continuels, les populations du sud virent aussi leur essor arrêté par les tendances opposées des Grecs et des Perses, des Romains et des Parthes, de Byzance chrétienne et de l'Arabie musulmane, des sectes d'Omar et d'Ali, qui se disputèrent, les armes à la main, l'empire de ces contrées jusqu'au moment où la Russie vint enfin jeter son épée dans la balance, et donner au pays une impulsion nouvelle et décisive. »

Sans nous laisser entraîner ici dans des recherches ethnologiques interminables, nous considérerons seulement les populations modernes du Caucase dans leurs rapports actuels, et nous nous bornerons à rappeler les grandes subdivisions de races établies par M. Dubois de Montpéreux, d'accord avec les auteurs les plus dignes de foi.

1° Au nord de l'arête caucasienne, depuis les Kistes jusqu'à la mer Caspienne, la famille lèzgue occupe la partie la plus montueuse et la plus inaccessible du Caucase. D'après la chronique de Vakhtang, Lékhos, un des enfants du patriarche géorgien Thargamos, aurait reçu en partage les montagnes du Daghestan, et serait le père de la race lèzgue actuelle. Quoi qu'il en soit, ces sauvages tribus descendent probablement d'une souche aborigène fortement mélangée avec les peuples que les migrations et les guerres ont refoulés dans les hautes vallées du Daghestan. On distingue parmi les Lèzgues des peuplades dont le caractère et le dialecte indiquent une origine étrangère, comme les habitants de Kouyada, qui sont venus de Géorgie: ceux de Gounib, qui semblent être un débris des Huns; et plus loin, entre les montagnes et le Terek, les Koumuiks, les Tatars du Chamkhal de Tarki, dont l'établissement remonte à l'époque du kalifat; enfin les Tchetchènes, qui se donnent le nom de Notchgoï, et ont une parenté reconnue avec leurs voisins les Aoukhs, les Itschkérines et les Galgaïs ou Kistes.

2° Depuis la plaine de Kabardie jusqu'à la mer Noire, la chaîne du Caucase est habitée par la famille Tcherkesse ou Adighé, dans laquelle il faut remarquer le rameau distinct des Abadzas aux sources de la Laba. Au nord de ces tribus, les Nogaïs, d'origine tatare, garnissent la rive gauche du Kouban, et, au versant



N° 284. Perse. — Cour intérieure du Caravansérail de Mayar, route d'Ispahan à Chiras. D'après M. Flandin.

méridional des montagnes, les Abkhazes s'étendent jusqu'aux bouches de l'Ingour, et avoisinent les tribus maritimes des Djyghètes et des Oubaiks.

3° Entre ces deux grandes subdivisions, au centre de la chaîne du Caucase et au sud de la Kabardie, se groupent dans d'étroites vallées les quatre tribus ossètes des Tagaours, des Allaguirs, des Kourtatines et des Digors. Ces Ossètes ou Osses ont été l'objet des discussions et des hypothèses les plus hasardées. Les uns les font descendre des Asses ou Alains, peuples du Nord et de race ungaro-finoise; d'autres les font venir du Midi, et les rattachent au rameau hindou-persique. Il y a des savants qui, se basant sur des affinités de dialecte, leur attribuent une origine germanique. Enfin des voyageurs modernes les tiennent pour une race distincte.

4° Au sud, la famille khartvélienne ou géorgienne occupe tous les versants méridionaux, depuis les Abkhases et les Lèzgues jusqu'aux limites de la Turquie et des provinces musulmanes de la mer Caspienne. Les cartes russes modernes réunissent ces pays sous la dénomination de gouvernement de Géorgie et Iméreth; et, dans cette seule province, on distingue la Cakhétie, la Kartalinie, la Somkhétie, l'Iméreth, le Gouriel, la Mingrélie, joyaux épars de la glorieuse couronne khartvélienne, brisée par le choc des guerres intestines plus que par les sanglantes invasions des Turcs et des Persans.

5° Les familles turques et persanes occupent tout le sud-est du Caucase depuis la grande chaîne des montagnes jusqu'à la mer Caspienne et aux frontières de la Perse. C'est la province de la Caspienne des cartes russes, et on y retrouve les khanats jadis indépendants de Karabagh, de Schirvan, de Kouba et de Chéki, que Schah-Nadir avait un instant réunis dans sa main puissante.

6° Enfin, au midi de ces deux dernières subdivisions et jusqu'aux monts Ararat et à l'Araxe, s'étend la famille arménienne, faible reste d'une monarchie issue du partage de l'empire d'Alexandre. Province romaine au commencement de notre ère, mais constamment ensanglantée par les luttes des Arsacides et des empereurs romains, déchirée plus tard par les empiétements de la Turquie et de la Perse, l'Arménie a été réunie à la Russie en 1828.

Toute cette agglomération de peuplades hétérogènes ne comprend qu'une population mâle de 3 millions, ainsi répartie :

— Au nord et en dehors des montagnes dans la province dite du Caucase, Cosaques de la mer Noire et de la Ligne, paysans russes, habitants des villes, peuplades indigènes soumises, 300,000.

— De la mer Noire à la Caspienne, le long de l'arête caucasienne et dans ses innombrables ramifications, 1,300,000 montagnards, soumis ou indépendants.

— Au sud de la chaîne, entre les deux mers et jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie, 1,400,000 habitants, soumis et paisibles, dont une moitié est chrétienne et l'autre musulmane.

A part quelques tribus idolâtres et ignicoles, les religions chrétienne et mahométane se partagent cette vaste contrée, et la Russie, tout en soutenant le christianisme, use de tolérance envers tous les cultes. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les doctrines du Christ pénétrèrent dans le Caucase par l'Arménie, et s'étendirent dans l'Ivérie, dont saint Georges fut l'apôtre et où il fonda l'église géorgienne, subordonnée aux patriarches d'Antioche jusqu'au sixième siècle. D'abord combattue par la dynastie persane des Sassanides, qui soutenait les dogmes de Zoroastre, déchirée plus tard par les dissensions qui accompagnèrent la chute de l'empire d'Orient et l'apparition de l'islamisme sous

les kalifes, l'Église chrétienne du Caucase conserva néanmoins vaillamment ses croyances et attendit sa délivrance avec résignation... Mais le morcellement du

N° 285. Montagnard chaldéen employé aux fouilles de Ninive.

Khartvel et l'invasion des Mogols tatars de Gengiz-Khan eurent des suites terribles pour le christianisme et pour toute cette partie du monde qui, jusqu'à la fin du quinzième siècle, subit le joug odieux des Tartares. De nos jours, le Caucase n'a que 700,000 chrétiens de race khartvélienne et arménienne, sans compter les Russes colonisés au nord et au midi des montagnes.

Le reste des populations suit la loi de Mahomet, et dans beaucoup de localités n'est d'aucune religion. L'islamisme, ici comme partout, fut introduit par la force des armes.

Au treizième siècle, les kalifes, à la tête d'un peuple rempli de jeunesse et de vigueur, établissent leur puissance sur les ruines du royaume des Sassanides et de l'empire d'Orient. Les Arabes envahissent le Caucase. Le prophète Abou-Mousselim paraît dans le Daghestan et enflamme les imaginations pour un culte nouveau, approprié aux instincts ardents des peuples de l'Asie. Plus tard, les efforts des Khartvels au midi et les succès des Russes au nord resserrèrent l'islamisme dans les gorges du Daghestan et sur les rives de la Caspienne, où l'on ne compte pas moins d'un million et 600 mille musulmans divisés par les discordes des sectes d'Omar et d'Ali. L'occupation de la côte de Circassie par les Turcs contribua aussi à propager l'islamisme parmi les nations voisines de la mer Noire, mais ici le fanatisme ne poussa pas des racines aussi profondes que dans le Daghestan. A la suite des derniers traités, les Turcs ont abandonné tous leurs établissements de la côte, le commerce des esclaves a cessé, et la ferveur religieuse s'est tellement ralentie qu'aujourd'hui les princes et les nobles seulement conservent leur croyance, mais non sans commettre de nombreuses infractions à la loi.

Tous ces peuples, plus souvent désignés sous les noms généraux de Circassiens et de Géorgiens, se divisent en un nombre considérable de tribus, qui, malgré certaines ressemblances, offrent des différences marquées de caractères, de mœurs, d'institutions, de langage et de conformation physique. Confinés dans un pays vierge et inaccessible, sans routes, sans communications avec l'étranger, les Circassiens ou montagnards vivent dans l'ignorance du reste de l'univers, et sans lien commun qui les rattache les uns aux autres. Aussi ont-ils été plus rarement visités et sont-ils bien moins connus que les Géorgiens.

« Dans le Daghestan, dit M. le comte de Stackel-

N° 286. Montagnard chaldéen employé aux fouilles de Ninive.

berg dans son introduction au *Caucase pittoresque* en parlant des habitants des régions montagneuses du Caucase, nous voyons les Avares et la tribu de Mekhtouli fermement attachés à la maison de leurs Khans ;

N° 287. Fouilles entreprises à Khorsabad pour la découverte des antiquités de Ninive. Par M. Flandin.

les habitants de l'Akoucha obéissent aveuglément au cadi, leur chef politique et religieux, tandis que les Koubetchis et les Andis, gouvernés par les anciens, se livrent à l'industrie dans leurs villages, ne prenant les armes que pour la défense du territoire. Ici les Koïssouboulines, la tribu de Nazrane, combattent héroïquement les bandes rebelles de Chamil, et obtiennent un drapeau d'honneur pour leur bravoure et leur fidélité à la Russie. Là les Goumbetes, les Itschkeris,

les Aoukhs, enclins au vol et au pillage, font de vaines tentatives pour percer nos lignes militaires.

N° 288. Musée de Ninive. — Figure à bec d'aigle.

» Ailleurs, parmi les nations groupées entre l'Elbrouz et la mer Noire, les Kabardiens et les Nogaïs observent une organisation hiérarchique et reconnaissent le pouvoir de leurs princes. Les Abaseks composent une fédération de petits suzerains qui, sans titre reconnu, se partagent le pays en autant de cantons qu'il y a de propriétés distinctes. Les Oubuicks, inquiets et turbulents, subissent momentanément l'influence d'un homme habile, Hadji-Berseck, qui, sans autres droits que sa bravoure, son intelligence et l'appui d'une nombreuse famille, s'érige en gouvernement et conduit toutes les affaires de sa peuplade. Ici aussi nous voyons simultanément les Djighètes, les Natoukhadjes, se soumettre volontairement et envoyer leurs députés à la Russie, tandis que les Chapsougs et les Oubuicks font une tentative de révolte et viennent se briser contre le fort Golowin sur la mer Noire.

» Au milieu de ce chaos d'institutions et de races, on peut néanmoins saisir quelques traits de ressemblance dans les usages et dans le caractère des nations les plus isolées les unes des autres.

» Ainsi, par exemple, on retrouve partout le même amour de l'indépendance qui ne laisse plus de frein à la licence individuelle, une ardeur guerrière qu'on entretient dès le berceau, une grande adresse dans le maniement des armes et dans tous les exercices corporels, un penchant inné pour la rapine et pour la maraude, à laquelle se livrent de petites bandes de cinq ou six individus, à défaut d'expédition sérieuse. Tous ces peuples sont d'une sobriété inouïe, qui tient en partie à leur insouciance et à leur misère. La bouillie de millet constitue le fond de leurs repas, et on n'égorge un mouton qu'à l'arrivée d'un hôte honoré. Une fois en campagne, ils vivent d'une provision de farine pétrie avec du miel, dont ils mangent à peine un quart de livre par jour. A une grande force musculaire, à une étonnante habitude des fatigues de la guerre, ils joignent une invincible paresse et un profond dédain pour l'agriculture et les travaux manuels, réservés aux femmes, aux esclaves et aux prisonniers. La femme, achetée moyennant le kalim (rétribution en armes, bétail ou argent), n'est qu'une esclave de plus dans la maison de son maître. Les soins du ménage, les pénibles travaux de la terre, voilà son lot tant qu'elle est jeune et forte. Puis des rivales viennent lui enlever ses droits et resserrer sa place au foyer domestique. La stérilité, les maladies et quelquefois un injuste soupçon suffisent pour qu'un mari renvoie une femme à sa famille en payant un dommage proportionné à la valeur du kalim.

» En général, les mœurs de ces montagnards sont pures; ils ignorent les vices qu'on reproche aux populations transcaucasiennes, et l'ivrognerie est rare chez eux, quoiqu'ils abusent quelquefois de la *bouza* ou *djava*, boisson obtenue par la cuisson et la fermentation du raisin. Des sentiments qui les honorent sont le respect pour les vieillards, la stricte observation des devoirs de l'hospitalité, le dévouement à l'amitié. Toutefois, ces usages ne s'observent qu'entre membres de la même tribu ou vis-à-vis de coreligionnaires. Un étranger ou chrétien (giaour) serait infailliblement pillé, quel que soit le *koumak* qui le protége.

N° 290. Bas-relief de Ninive. (Atlas de M. Flandin.

» Une qualité saillante de toutes ces peuplades est un stoïcisme admirable et un étonnant mépris de la mort. Souvent des maraudeurs au nombre de trois ou quatre résistent à des forces supérieures, et se font tuer plutôt que de se rendre. L'amour de la vengeance anime également tous ces hommes primitifs et a sanctionné parmi eux la loi du sang. Une injure à laver, une haine de famille, se transmettent comme un héritage, de génération en génération. Mais si la famille de l'agresseur est riche, une réconciliation est possible, et même pour l'assassinat d'un parent, on a vu l'offensé accepter un rachat en argent ou en bétail. Ces sortes d'affaires se jugent d'après l'*Adat*, qui est la loi coutumière, fondée sur des traditions la plupart antérieures à l'adoption de l'islamisme. L'Adat varie d'une tribu à l'autre, tandis que le *Chariat*, ou la loi civile, émanant du Koran, est la même chez tous les musulmans. Quelquefois les différends sont exclusivement soumis à l'arbitrage des prêtres, qui s'adjugent la meilleure part et renouvellent la fable de *l'Huître et les Plaideurs*. Ces *mollahs* ou *effendis* sont les seuls lettrés parmi leurs compatriotes, qui n'ont pas de langue écrite.

N° 289. Musée de Ninive. — Figure de roi.

» Une institution remarquable, qu'on retrouve partout dans les montagnes du Caucase, est celle des *Abreks*. Les conséquences d'un crime, l'oppression d'un chef ou quelquefois le

besoin farouche de la solitude et des émotions incessantes de la guerre, entraînent des individus à déserter leur tribu et à rompre tous les liens de la vie sociale. Réunis en bande de dix ou quinze hommes, ils choisissent une retraite inaccessible et se vouent exclusivement au pillage et à l'extermination des giaours; mais tout en inquiétant les villages russes limitrophes, ils ne manquent pas de rançonner aussi leurs compatriotes et de leur faire payer cher leur passage. Ces bandits portent le nom d'Abreks, et dans diverses localités, celui de *Hadjirètes*. Quelquefois ils forment des associations plus considérables, emmènent leurs femmes et leurs enfants, et fondent des villages dont la seule industrie est le brigandage; la seule législation, la loi du plus fort. Les villages d'Achili et du Tchirkat dans le Daghestan renferment tous les Abreks des peuplades voisines. Chez les Adighés, les sources de la Laba et de l'Ouroup sont le refuge ordinaire de ces sauvages émigrés.

» Le morcellement infini des tribus du Caucase et l'hostilité qui règne entre elles témoignent de leur défaut de sociabilité et de l'absence des véritables sentiments de patriotisme. Parfois elles s'unissent et obéissent momentanément à un seul chef pour défendre un intérêt commun, repousser une agression ou entreprendre une guerre. Mais ces fédérations éphémères tombent bientôt déchirées par l'intrigue, la défiance et la lutte des intérêts personnels. Ce manque d'accord n'existe pas seulement entre les membres d'une même nation, il se retrouve parmi les habitants d'un même canton, d'un même village... Tous les principaux chefs périssent tôt ou tard assassinés par leurs compagnons d'armes, et l'année qui vient de s'écouler a vu de terribles exemples de semblables catastrophes. Inflammables, doués d'une vive imagination, ces montagnards se laissent facilement exalter par les espérances et les promesses qui flattent leurs passions. Si l'esprit d'imagination des Orientaux les rend crédules et prompts à se jeter dans les plus folles entreprises, en revanche, leur caractère versatile et défiant les porte bientôt dans l'excès contraire et les plonge dans le découragement.

» Quoique ces traits généraux appartiennent plus ou moins à tous les habitants de la chaîne du Caucase, il y a pourtant des peuplades qui se distinguent par des qualités particulières. Au milieu des habitudes de turbulence et de brigandage que nous venons de signaler, on remarque les mœurs douces des Karatchaïs, au pied de l'Elbrouz, des Koubetchis et des Andis dans le Daghestan, tribus paisibles qui ne s'occupent que de leur industrie et de leurs troupeaux. Dans la même contrée, on admire la vie laborieuse des Avares, des Koïssouboulines, des Salataves, qui, au milieu de rochers arides, cultivent un sol ingrat et taillant en terrasses les flancs des montagnes, transportent la terre végétale à des hauteurs prodigieuses. Un phénomène inconnu chez les Adighés, et qui ne se présente que parmi les Lèzgues, est la recrudescence du fanatisme musulman et l'influence envahissante du clergé. L'apparition de prophètes comme Kasi-Mollah et Schamil, qui ont réuni les pouvoirs politiques aux fonctions pontificales, l'extension de la secte guerrière et religieuse des Murides, ont produit de notables modifications dans l'état de cette partie du Caucase. »

Il ne nous appartient pas, on le conçoit, de raconter ici la conquête, ou, pour parler plus exactement, les tentatives de conquête des régions du Caucase par la Russie; tentatives qui remontent à l'année 1719, et qui, constamment renouvelées depuis, n'ont pas encore été couronnées d'un succès complet. En effet, si aujourd'hui le gouvernement du Caucase est borné au nord par le Terek et le Kouban, à l'est par la mer Caspienne, au sud par l'Araxe, l'Arpatchaï et le Lazistan, à l'ouest par la mer Noire, une partie des provinces comprises dans ce gouvernement n'est possédée que nominalement par les Russes; le Daghestan et la Circassie sont dans un état d'indépendance presque absolu. Ce n'est que par d'immenses sacrifices d'argent et par le maintien d'armées nombreuses que la Russie conserve dans l'intérieur du Daghestan quelques points fortifiés. L'occupation de la Circassie se borne à un petit nombre de forts sur le littoral; ces forts, cernés de toutes parts, n'ont aucune communication avec les habitants, et, tenus dans un état de siége continuel, ils coûtent chaque année des garnisons presque entières qu'emportent le scorbut et d'autres maladies, résultats nécessaires de la mauvaise nourriture et d'un service fatigant.

« Du détroit de Zabache à la frontière de Guria, les Russes, dit le docteur Wagner, possèdent dix-sept postes fortifiés, dont un petit nombre seulement seraient de nature à résister à des troupes régulières pourvues d'artillerie, mais pour les montagnards qui n'ont d'autres armes que leurs mousquets et leurs shaskas, des parapets de terre, des fossés bien défendus, sont de sérieux obstacles. Le but du gouvernement russe, en érigeant cette ligne de forteresses, a été de couper la communication par mer entre la Turquie et les tribus du Caucase. On pensait qu'en privant ainsi les Circassiens des armes et des munitions qu'ils recevaient de la Turquie, on les soumettrait plus aisément. Cet espoir a été déçu et l'entretien dispendieux de 15 à 20,000 hommes sur les rives de la mer Noire a fort peu amélioré les affaires des Russes. Les Caucasiens ont toujours eu des armes, et avec leur argent ils se procurent aisément de la poudre, même parmi les Cosaques du Kouban. Cependant la construction de ces forts et la cession d'Anapa à la Russie, en irritant leur haine, ont donné à la guerre un caractère plus violent. Tant que la ville d'Anapa appartenait à la Turquie, l'importation des esclaves, l'importation de la poudre s'opéraient librement. Le noble circassien qui sur son sol montagneux récolte à peine de quoi pourvoir à ses besoins, trouvait dans la vente des esclaves le moyen de satisfaire à ses goûts d'ostentation, de se procurer de riches vêtements, des armes de luxe, des munitions de guerre et de chasse. Certes, il n'est personne qui ne réprouve le commerce des esclaves; mais celui de Circassie diffère des autres trafics de même nature, en ce sens qu'il se fait de part et d'autre par un accord

N° 291. Musée de Ninive. — Taureau à tête humaine.

N° 292 Musée de Ninive. — Personnage conduisant quatre chevaux.

N° 293. Musée de Ninive. — Personnage combattant un lion.

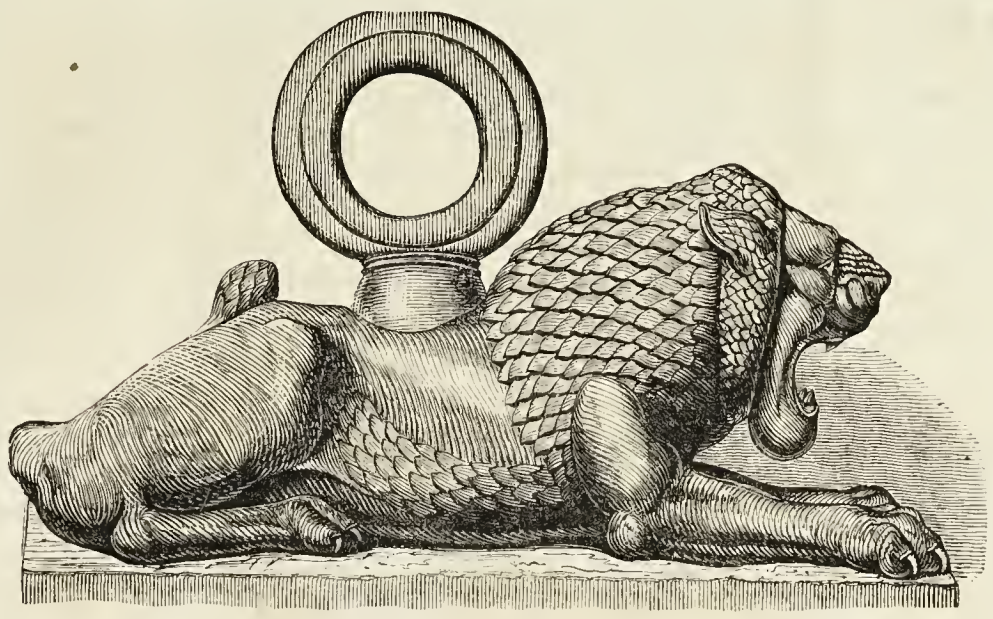
volontaire. Les Turcs obtiennent des Circassiens des femmes plus belles, plus fortes que celles qui naissent dans leurs harems, et les jeunes Circassiennes se réjouissent d'échanger la pauvreté, les ennuis de la terre natale, contre le luxurieux *far niente* du séraï, dont elles ont dès leur enfance entendu faire des récits pompeux.

Malgré les entraves qui y sont actuellement opposées et le péril qui le menace, ce commerce se fait encore. De petits navires turcs s'avançent vers la côte, en prenant à tâche d'éviter les croisières russes, se glissent dans les baies, et sont tirés par les Circassiens sur la plage, jusqu'à ce que la négociation pour le chargement soit finie, opération qui se prolonge ordinairement pendant quelques semaines. Les femmes que l'on vend ainsi sont presque toutes des filles de serfs. Il est rare qu'un noble dispose de la sorte de sa fille ou de sa sœur. Tant que le marché n'est pas conclu, les navires étrangers ne sont nullement en sûreté. Ce n'est rien que d'avoir échappé aux frégates et aux bateaux russes, chaque poste a une escadrille d'embarcations avec lesquelles les Cosaques s'en vont le long de la côte à la recherche des bâtiments turcs. Dès qu'ils en ont découvert un, ils viennent pendant la nuit essayer d'y mettre le feu avant que les montagnards puissent accourir au secours de l'équipage. Les Turcs, qui ont une terreur extrême de ces gardes-côtes, emploient toutes sortes d'expédients pour échapper à leurs perquisitions. Souvent ils recouvrent leurs bâtiments de feuilles sèches, et lient aux mâts des branches de sapin, de façon que de loin ces mâts ressemblent à des arbres. S'ils sont pris en mer par une croisière, l'équipage est envoyé dans les mines de Sibérie; les jeunes filles qu'ils ont achetées sont mariées avec des Cosaques, ou placées comme femmes de chambre dans les maisons des officiers. Trente à quarante esclaves composent ordinairement la cargaison d'un de ces navires, qui sont si étroits que les malheureuses femmes s'y trouvent serrées comme des

N° 295. Musée de Ninive. — Trône.

harengs dans une tonne; mais elles supportent patiemment les misères de leur navigation, dans l'espoir de jouir bientôt des délices du harem. On calcule que sur six bâtiments il y en a ordinairement un qui est pris ou qui se perd. Dans l'hiver de 1843, vingt-huit navires turcs atteignirent la côte du Caucase; vingt-trois rentrèrent au port; les Russes en brûlèrent trois; les deux autres firent naufrage.

Un capitaine turc raconta au docteur Wagner un curieux exemple de la haine des Circassiens contre les Russes. Il y a quelques années que, dans un navire chargé d'esclaves, une voie d'eau s'ouvrit au moment même où un bateau à vapeur russe passait à



N° 294. Musée de Ninive. — Lion de bronze (ronde-bosse).

quelque distance. Le marchand turc, préférant encore le rude labeur des mines à la perspective d'être englouti dans les vagues, fit des signaux de détresse, et le bateau vint à son secours. Mais les jeunes esclaves se révoltèrent à l'idée d'épouser d'affreux soldats au lieu de partager la couche somptueuse d'un pacha turc. Elles avaient dit adieu sans une grande émotion à leurs montagnes; en voyant s'approcher le bâtiment

N° 296. Musée de Ninive. — Personnage portant une antilope.

russe, elles poussèrent un cri lamentable. Quelques-unes se jetèrent à la mer; d'autres se plongèrent un poignard dans le sein. Celles qu'on trouva vivantes sur le pont furent conduites à Anapa et mariées à des Cosaques.

La plupart des bateaux à vapeur autrichiens et turcs qui font le trajet de Trébizonde à Constantinople ont à bord un certain nombre de jeunes filles. M. Wagner a navigué sur un bateau autrichien qui portait une troupe de ces esclaves volontaires. Presque toutes étaient des enfants de douze à treize ans, à la figure pâle et aux yeux noirs étincelants. Deux d'entres elles, plus âgées, étaient habillées plus élégamment et couvertes d'un long voile. Le marchand d'esclaves avait pour celles-ci des attentions particulières et leur apportait souvent du café. M. Wagner se mit à causer avec cet homme, qui était richement vêtu, et qui, malgré sa vile profession, avait les manières d'un gentleman. Ces deux Circassiennes dont il prenait tant de soin étaient, disait-il, les filles d'un noble, et il espérait les vendre à Constantinople, la plus jolie 30,000 piastres (environ 7,000 francs), la moins jolie 20,000 piastres. Quant aux autres, il n'en parlait qu'avec un superbe dédain, déclarant qu'il s'estimerait heureux d'avoir pour chacune d'elles 2,000 piastres. Il ajouta que depuis que le commerce était devenu si difficile et si périlleux, il était en revanche plus lucratif. Autrefois, lorsque les Grecs et les Arméniens conduisaient librement des légions de femmes au bazar de Stamboul, les plus belles esclaves ne se vendaient pas plus de 10,000 piastres, tandis qu'à présent on peut demander et obtenir 40,000 piastres (10,000 fr.) pour une esclave de quinze ans, rose et bien constituée.

Pour donner une idée de ce qu'est la guerre du Caucase dans l'intérieur des montagnes, nous nous bornerons à en raconter ici un des épisodes les plus récents et les plus caractéristiques — la prise et la destruction par les Russes du fort d'Aculcho, défendu par Schamyl, l'Abd-el-Kader de la Circassie.

C'est pour un chef de guérillas une chose essentielle d'avoir un centre d'opérations, un poste redoutable où il puisse se retirer en cas d'échec. En Espagne, Cabrera avait Morella; le comte d'Espagne avait Berga. Dans le Caucase oriental, Chasi-Mollah avait Himri, et il aima mieux mourir que de l'abandonner. Son successeur Schamyl, plus intelligent que lui, établit son quartier général à Aculcho, espèce de nid d'aigle perché sur la rivière de Koïsu. De là il épiait tous les mouvements des troupes russes; de là il se précipitait comme un oiseau de proie sur les convois qui traversaient les steppes de Terek. Il avait amassé dans cette forteresse une quantité d'armes, de munitions, et ce

N° 297. Musée de Ninive. — Buste de guerrier.

fut cette forteresse que le général Grabbe résolut, en 1839, d'attaquer après en avoir obtenu l'autorisation de Saint-Pétersbourg et du général en chef Golowin. Le but principal de Grabbe, en dirigeant cette attaque sur Aculcho, était surtout de s'emparer de Schamyl et d'intimider les Tchetchens, en leur faisant voir que

leurs montagnes, si escarpées et si bien défendues qu'elles fussent, n'étaient pas à l'abri de la valeur russe. Qu'on se représente une colline de roc entourée presque entièrement par les eaux du Koïsu, une sorte de péninsule en miniature rejointe au continent par une langue de terre, protégée par trois terrasses naturelles accessibles seulement par un sentier dont l'entrée est défendue par cinq cents valeureux hommes. Telle était la citadelle d'Aculcho. Pour compléter ce tableau, il faut y ajouter quelques parapets et retranchements artificiels, quelques huttes en pierre et des excavations dans le roc, où les Tchetchens étaient à l'abri de la balle et de la bombe.

Grabbe espéra d'abord conquérir cette forteresse par l'artillerie; il y lança des bombes et des fusées à la congrève, qui détruisirent une partie des huttes et des parapets, mais sans faire grand mal aux Tchetchens, qui, cachés comme des lapins dans leurs terriers, épiaient l'occasion d'envoyer à coup sûr une balle à l'ennemi. De temps à autre, un des fanatiques Murides, impatient de voir commencer l'assaut, descendait de son poste, son pistolet d'une main, son shaska de l'autre, son poignard entre les dents, et vengeait d'avance sa propre mort en massacrant quelques ennemis aux applaudissements de ses camarades, qui du haut du roc admiraient son dévouement.

Le premier assaut coûta cher aux assiégeants. De 1,500 hommes qui essayèrent de gravir l'étroit sentier, 150 restèrent debout. Les Tchetchens firent un feu de peloton si bien dirigé que les Russes ne parvinrent pas même à la seconde terrasse. Les soldats du premier rang, renversés par les balles des assiégés, tombaient sur ceux qui se trouvaient derrière eux et les faisaient rouler au bas du rocher. Le général Grabbe ordonna un second et un troisième assaut; il y perdit 2,000 hommes, mais la seconde terrasse fut prise. Restait la troisième, où il y eut une lutte désespérée. Les Russes auraient probablement été obligés de se résigner à bloquer le fort sans l'imprudence d'une troupe de Tchetchens, qui, s'étant avancée trop loin de ses retranchements, fut attaquée par un bataillon ennemi et prit la fuite. Les Russes les plus agiles les suivirent et arrivèrent sur la terrasse supérieure. Là il s'engagea un combat corps à corps, un combat acharné; d'autres bataillons arrivèrent, et Aculcho fut pris. Les vainqueurs, furieux de la résistance qu'ils avaient éprouvée, des pertes qu'ils avaient faites, se précipitèrent comme des tigres sur ce qui restait des montagnards, et massacrèrent plusieurs femmes qui, à l'exemple de leurs maris, avaient pris les armes. Après avoir assouvi leur rage, ils se mirent à chercher le corps de

N° 298. Passage du Tigre en radeau. D'après M. Schœfft.

Schamyl parmi les morts. Mais on ne le trouva pas, et l'on apprit que des hommes de la garnison s'étaient réfugiés dans des grottes suspendues au-dessus de la rivière. Nul sentier n'y conduisait. Il fallait y descendre du haut de la colline à l'aide d'une corde. Les Russes tentèrent encore cette difficile entreprise. Les grottes furent attaquées avec acharnement et défendues avec la même ardeur. Celle qui renfermait Schamyl se défendit encore mieux que les autres. Cependant il paraissait impossible que ce redoutable chef pût s'échapper, le roc et les bords de la rivière étaient garnis de soldats. Quelques Tchetchens se dévouèrent pour le sauver; avec des poutres et des planches qui par hasard se trouvaient dans la grotte, ils construisirent une espèce de radeau, et descendirent avec cette grossière embarcation sur le Koïsu. Le général russe, ne doutant pas que Schamyl ne fût là, mit tous ses soldats en mouvement pour le tuer ou le prendre. Pendant que les Cosaques se précipitaient à cheval dans les flots et que les fantassins couraient sur le rivage à la poursuite du radeau, un homme se jeta de la grotte dans le Koïsu, le traversa à la nage et gagna les montagnes. C'était Schamyl. Sa délivrance, qui fut considérée par les montagnards fanatiques comme un miracle, accrut encore son influence. Grabbe avait manqué son but. Trois mille hommes avaient été sacrifiés à la prise d'un fort qui ne valait pas même la peine d'être conservé.

« Dans une conversation que j'eus avec le général Golowin sur l'état du pays que je venais de parcourir, je fus étonné, dit M. le comte de Suzannet, de voir qu'il croyait, comme moi, impossible d'arriver à une pacification complète du Daghestan et de la Circassie sans avoir détruit toute la population existante. Le général Golowin, tout en désapprouvant le système de conquête à tout prix adopté par l'empereur, me parla des difficultés qu'on rencontrait en voulant traiter avec des tribus qui n'obéissent à aucun chef. Il m'assura que, dans un rapport envoyé à Saint-Pétersbourg, il avait insisté sur la nécessité d'accorder aux Circassiens le libre commerce des esclaves avec la Turquie, d'abolir les quarantaines, et de n'employer les forts actuellement construits que comme points de réunion pour un commerce d'échange, qu'il fallait s'étudier à favoriser. Un commerce bien établi pourrait seul faciliter la pacification de la Circassie, et hâter la fin d'une guerre aussi ruineuse qu'inutile par les résultats qu'elle peut amener, en les supposant tous favorables à la Russie. Ce général me disait qu'à moins de construire une ligne de forts sur tout le rivage, et sur une longueur de près de soixante lieues, il était impossible d'empêcher les communications des Circassiens avec la Turquie... »

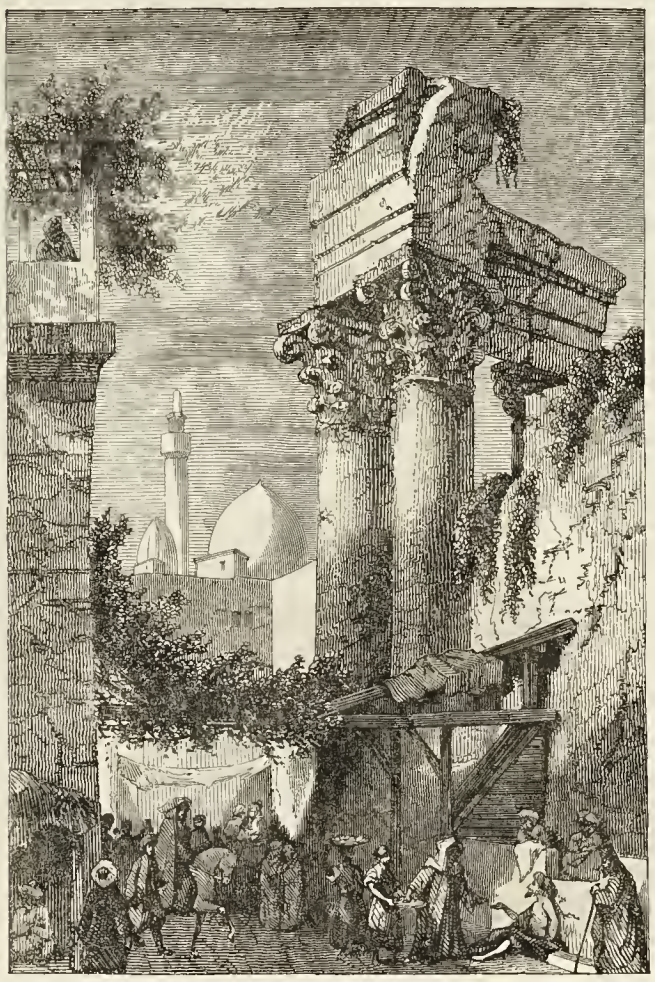
A une revue à Vladikaukas, le docteur Wagner fut frappé de la puissante stature des fantassins russes, de leurs larges épaules, de leurs larges figures décorées d'énormes moustaches : chacun de ces hommes avait la taille d'un grenadier. Dans une charge à la

baïonnette, une telle infanterie est très-redoutable. M. de Ségur raconte que sur le champ de bataille de Borodino on distinguait aisément les cadavres des Russes entre les corps plus petits des Français et des Allemands. « Vous pouvez tuer les Russes, disait Frédéric-le-Grand, mais vous réussirez difficilement à les mettre en fuite. »

Mais cette stature de grenadier et cette immobilité au feu, admirable qualité dans un combat en rase campagne et contre des troupes régulières, n'ont pas la même valeur dans le Caucase. Le Russe pesant gravit avec peine les montagnes sur lesquelles le Circassien et le Tchetchen s'élancent avec la légèreté du chamois. Les montagnards connaissent leurs avantages et ne s'exposent point à une ligne de baïonnettes. Ils voltigent autour des Russes, dont les armes et les vêtements embarrassent les mouvements. Ils poursuivent les troupes du czar par leurs vives escarmouches et les égorgent en détail. Dans les combats corps à corps, la perte des Russes est toujours d'un tiers plus grande que celle des Caucasiens. Le soldat russe, qui dans ses bataillons serrés affronte la mort avec tant de fermeté, qui dans les guerres d'Europe, de Turquie et de Perse, s'est signalé par une valeur extrême, le soldat russe redoute la guerre du Caucase, et malgré les rudes punitions qui le menacent, abandonne les avant-postes pour rejoindre la colonne. Il est aisé, du reste, d'expliquer cette conduite; qu'a-t-il à attendre de la guerre? ni grades, ni faveurs. De serf qu'il était, la discipline en a fait un soldat. Comme pièces d'une même machine, les fantassins russes sont superbes dans leur ensemble; isolés l'un de l'autre, ce sont des instruments sans force. Les Circassiens, au contraire, sont exaltés par une ardeur fanatique, par la haine nationale, par la soif du sang, et dès leur enfance habitués à se confier à leur shaska et à la protection du Prophète.

En outre, le traitement des soldats russes n'est pas de nature à fortifier leur tempérament. Chacun d'eux reçoit par jour une ration de trois livres de pain noir comme du charbon, une soupe dans laquelle on fait cuire, pour 250 hommes, trois livres de lard, une ration de mauvaise eau-de-vie et un petit morceau de viande une fois par semaine. Sa solde est de 9 roubles par an (environ 4 centimes par jour). Avec ce misérable salaire, il faut qu'il achète cirage, sel, savon et divers effets. « Nos soldats sont obligés de voler, disait un officier allemand à M. Wagner; leur paye ne suffit pas à l'achat du cirage et du savon, et si leur linge et leurs souliers ne sont pas propres, ils reçoivent la schlague. » Mais le vol est chose commune en Russie, parmi les personnages les plus haut placés aussi bien que parmi les soldats.

M. Wagner a entendu souvent répéter ce cri : « Ah! si l'empereur le savait! » car les sujets de Nicolas ont grande confiance en sa justice. On se souvient qu'un jour à Tiflis, au milieu d'une parade, en face d'une foule nombreuse, il arracha de sa main les insignes de général du prince Dadian, accusé de s'enrichir aux dépens du soldat. Quelques années après, ce prince montait la garde avec l'uniforme de simple soldat. Les officiers avaient pitié de lui, bien qu'il eût mérité ce châtiment. Les soldats s'en réjouissaient, mais à la dérobée, car de telles manifestations ne sont pas sans danger. « Il faut, disent les officiers, profiter d'une bonne place; » et souvent le délateur d'un méfait est puni de sa révélation.



N° 299. Souvenir d'Orient. Par Marilhat.

Un major de Sévastopol faisait la cour à la femme d'un sergent, et comme elle ne voulait pas l'écouter, il la persécutait en toute occasion, elle et son mari. Le sergent, poussé au désespoir, finit par porter plainte au général. L'affaire ayant été examinée, le major fut destitué de son emploi ; mais son successeur fit donner cinq cents coups de fouet au sergent pour avoir quitté son régiment sans permission lorsqu'il avait été se plaindre au général.

Les châtiments corporels, que les chefs infligent pour le moindre motif aux soldats, sont les coups de canne. Le knout est réservé pour les délits graves, tels que la rébellion, le meurtre, et il précède l'exil en Sibérie. M. Wagner fait une horrible description de ce châtiment. Il est rare que les coupables soient condamnés à plus de vingt-cinq coups de knout, mais il en est qui expirent au vingtième. Les déserteurs passent aux verges sur une ligne de 3,000 hommes. Cette punition serait mortelle si les officiers n'engageaient eux-mêmes les soldats à modérer leurs coups. Quand le malheureux qui la subit s'évanouit, et quand le chirurgien déclare qu'il est hors d'état de recevoir de nouveaux coups, on l'emporte ; mais dès qu'il est rétabli on solde son compte.

Une discipline sévère est toutefois nécessaire dans une armée composée en grande partie de serfs punis pour leurs vices, de fonctionnaires prévaricateurs, de contrebandiers, de voleurs, de vagabonds et d'escrocs. Le service militaire est, en beaucoup de cas, en Russie ce que les bagnes sont en France, une punition pour une quantité de crimes et de délits.

CHAPITRE XXVII.

DE TIFLIS A TEHERAN.

Teheran... février 1847.

... Au sortir de Nakhtchévan [1], on descend l'espace d'un verste et demi à la Nakhtchévan-Tchaï, que l'on traverse à gué à côté d'un vieux pont ruiné. De l'autre côté de cette rivière dont les eaux alimentent les canaux de la ville de Noé commence une ramification de la plaine d'Arménie, qui s'étend sur une longueur d'environ vingt verstes jusqu'à l'Adindja-Tchaï, encaissée, comme l'Araxe où elle se jette, entre de hauts rochers de grès rouge et jaune, et bientôt on arrive à Djoulfa.

Au commencement du dix-septième siècle, Djoulfa était une riche, industrieuse et belle ville de plus de 50,000 âmes. En 1605, Chah-Abbas la fit brûler, voulant mettre un désert entre lui et les Turcs, qui occupaient alors Nakhtchévan, et il transporta ses principaux habitants à Ispahan, où ils fondèrent le faubourg de Djoulfa. Des ruines nombreuses de ponts, de châteaux forts, d'églises, de tombeaux et de caravanseraïs, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de cette ville jadis si peuplée et si prospère : une dizaine de familles établies sur la rive gauche de l'Araxe, dans un caravanseraï inachevé, telle est la population actuelle de Djoulfa.

« Tout autour de ce caravanseraï, dit M. Dubois de Montpéreux, jusqu'à un verste de distance sur le bord uni du fleuve, dans les ravins, sur les rochers pittoresques et contre leurs parois escarpées, sont disséminées des habitations à demi écroulées, à demi enterrées, à demi lavées par les pluies, à demi entraînées par les torrents : il n'y reste de vivant que le terrible scorpion noir de Djoulfa, plus grand et plus venimeux que les scorpions ordinaires; car il n'y a pas d'année qu'il ne périsse de sa piqûre quelqu'un de ces dix pauvres familles...

[1] Le trajet de Tiflis à Nakhtchévan a été décrit dans le chapitre XXV.

N° 300. Vue prise à Tripoli, en Syrie. Par Marilhat.

» Cependant, à ma grande surprise, je ne trouvai aucun des édifices de Djoulfa très-remarquable, soit par la richesse, soit par la majesté de son architecture; l'incendie qui causa leur ruine les a trop maltraités. Toutes les maisons étaient en pierres de grès bigarré, liées avec de l'argile rouge. Les églises, un peu mieux construites, n'approchaient pas du luxe ordinaire des églises arméniennes. C'était dans leurs tombeaux que les habitants de Djoulfa mettaient leur gloire et leurs richesses.

» Passez la seconde muraille qui ferme l'autre extrémité de la ville, est-il rien de plus beau que ces milliers de pierres sépulcrales dressées et pressées à côté les unes des autres comme une riche moisson d'épis, et qui recouvrent une grande étendue de terrain le long de l'Araxe! Ces pierres ont huit à neuf pieds de hauteur; elles sont couvertes de sculptures, d'arabesques et de bas-reliefs; et à les voir on dirait qu'elles sortent de la main des sculpteurs. Chacune d'elles a son inscription en arménien avec la date. Beaucoup sont admirables par le fini du travail qui les rendrait dignes de figurer dans un musée. Quelques-unes des plus belles étaient recouvertes par de petites chapelles murées. »

Mérend est la première ville que rencontre en Perse, après avoir passé la frontière, c'est-à-dire l'Araxe, le voyageur qui va de Tiflis à Teheran. C'est moins une ville qu'une réunion de deux ou trois villages, dont les maisons sont séparées les unes des autres par de très-grands vergers. Elle est située dans une vallée assez large, bien arrosée, fertile, mais moins cultivée qu'elle pourrait l'être. Selon une vieille tradition, Ève serait morte à Mérend et y aurait été enterrée. « Cette prétention, dit un voyageur, est d'autant plus extravagante qu'on ne peut pas même montrer aujourd'hui quelques restes de la Mérunda de Strabon et de Ptolémée, qui a cédé son nom et son emplacement au village persan qui est sous mes yeux. On ne voit aucune pierre qu'on puisse rapporter avec certitude à la ville ancienne; on m'a montré seulement une foule de ces débris de masures sans gloire qu'on retrouve partout, et sur lesquelles on dédaigne d'arrêter la vue. On découvre çà et là en Asie quelques ruines vénérables et nobles, mais il y en a bien davantage d'une autre espèce : ce sont de petits amas de boue desséchée, pétrie et repétrie par cent générations obscures, et attendant que d'autres mains la reprennent pour la pétrir encore. Aucun souvenir ne s'y rattache, et les peuples qui s'y sont abrités ont passé inaperçus. »

Mérend est à douze parasanges persanes, ou environ dix-huit lieues de Tabriz. Mais, pour se rendre dans cette dernière ville, il faut passer le Djebek ou col de Sophian, ce qui fait paraître cette distance un peu plus longue. Je ne mentionnerais même pas le nom de Sophian, le seul village qu'on trouve de Mérend à Tabriz, si je n'y avais vu pour la première fois des Persanes. Le mot *vu* demande une explication. En effet, les femmes que j'ai rencontrées soit sur la route (*grav. n°* 282), soit dans les rues, ne laissaient pas même apercevoir leurs yeux. Le lendemain, je fis route avec un mirza (écrivain) qui avait dans sa jeunesse visité les principales contrées de l'Europe, et qui en connaissait presque toutes les langues. Nous eûmes ensemble une longue conversation, et nous causâmes surtout des femmes.

N° 301. Femme druse de Broumana. Par M. Alphonse Montfort.

— En faisant des esclaves de la moitié du genre humain, vous avez fait, lui disais-je, des tyrans de l'autre moitié. Ce qui m'a toujours étonné quand je lisais dans les ouvrages des voyageurs anciens et modernes la peinture de vos mœurs, de vos usages et de vos institutions, c'est que vos femmes supportassent la servitude et la détention auxquelles vous les condamnez. Vous les tenez presque constamment enfermées comme des animaux sauvages; quand vous les transférez d'une prison dans une autre, vous les enchaînez pour ainsi dire dans une cage garnie de tous côtés d'épais rideaux; et si par hasard vous leur permettez de sortir, vous les obligez à se couvrir de tant de robes et de voiles, qu'elles peuvent à peine respirer, et voir assez clair pour se conduire elles-mêmes, à travers la petite fenêtre fermée par un réseau à mailles étroites, où votre jalousie est bien forcée de laisser pénétrer un peu d'air et de lumière. Toute communication leur est interdite avec d'autres êtres de leur espèce, si ce n'est avec leur mari, leurs enfants ou leurs esclaves. Elles n'ont pas de jeunesse; à peine sont-elles sorties de l'enfance que vous en faites des mères de famille; elles sont vieilles à vingt-cinq ans. Alors vous les abandonnez pour en épouser d'autres plus séduisantes. Enfin si vous ne leur refusez pas l'entrée du paradis, ainsi que le croient à tort la plupart des Européens, vous ne leur y promettez, comme une récompense de la vie la plus pieuse, que la moitié des biens de toute espèce dont y jouiront ceux d'entre vous qui auront mérité d'y être admis...

— En vérité, monsieur, me répondit-il après avoir attendu que je me fusse calmé, car je lui avais parlé avec animation, en vérité, vous avez une opinion bien fausse de la condition de nos femmes. Depuis longtemps il se débite en Europe sur notre compte une foule de contes absurdes qui n'y trouvent plus d'incrédules, tant ils ont été de fois répétés sans être démentis. J'en connais pour ma part un certain nombre que je pourrais vous citer, mais occupons-nous seulement de quelques-uns de ceux qui concernent les femmes.

« Nous fiançons nos filles dès leur enfance sans les consulter, et nous les marions fort jeunes, trop jeunes peut-être, cela est vrai; mais croyez-vous donc qu'en leur choisissant un époux, nous ne nous préoccupions pas de leur bonheur futur? Oseriez-vous prétendre qu'elles feraient un meilleur choix que leurs parents? Il y a en Perse, je l'avoue, des unions mal assorties et malheureuses; mais n'avez-vous donc jamais vu en Europe des jeunes filles pauvres vendues par leur famille à de riches vieillards? Mais tous les mariages célébrés à Paris, à Londres ou à Vienne, assurent-ils le bonheur des deux époux? Cette permission de se choisir elles-mêmes leur mari, que vous accordez à vos filles à l'âge où elles n'ont pas encore l'expérience du monde, produit, soyez-en sûr, plus de mauvais résultats que de bons. Il est rare qu'une jeune Persane voie avant son mariage l'époux qui lui est destiné; mais si elle n'en est pas amoureuse, il ne lui inspire pas d'antipathie. Passer du joug d'une mère sous celui d'un mari est pour elle un changement d'état qu'elle a plus d'une fois désiré et dont elle se réjouit;

N° 302. Chrétien maronite du mont Liban. Par M. A. Montfort.

N° 303. Un druse de la montagne. Village de Broumana, mont Liban. Par M. A. Montfort.

elle devient en effet plus libre, plus indépendante; elle est maîtresse absolue dans l'intérieur de sa maison. Je voudrais que vous pussiez voir son époux en sa présence; vous ne le reconnaîtriez pas, car ce n'est plus le même homme. Son autorité cesse du moment où il franchit le seuil de l'appartement des femmes; — et sachez, si vous l'ignorez, qu'il ne peut y entrer sans s'y être fait annoncer. — Tout lui rappelle qu'il n'est plus là le seigneur et maître. Quand elle commande, enfants, serviteurs, esclaves, s'empressent de lui obéir, et ils ne reçoivent d'ordre que d'elle seule. Aussi, ajouta-t-il avec un soupir qui me donna à penser qu'il était instruit par l'expérience, quand elle est de bonne humeur, tout va bien dans la maison; quand elle est de mauvaise humeur, tout va mal.

Il fit une courte pause et reprit :

— Nos femmes jouissent de plus de liberté que vous ne le pensez; non-seulement elles vont au bain public quand cela leur fait plaisir, mais elles rendent des visites, qui se prolongent quelquefois un jour ou deux, à leurs père, frères, sœurs ou fils. Non-seulement elles sortent seules dans toutes ces occasions, mais si leurs époux se permettaient de les suivre, ils se rendraient coupables envers elles d'une offense impardonnable. En outre, elles reçoivent des visites chez elles lorsque cela leur est agréable : des amies, des musiciennes, des danseuses. Votre grand tort, vous autres Européens, c'est de toujours conclure du particulier au général. Vous jugez de la condition des femmes en Asie par ce que vous avez lu ou entendu raconter des harems de certains rois, gouverneurs de provinces ou chefs, qui, exerçant une autorité illimitée sur tous les êtres humains soumis à leur domination, se permettent d'avoir un certain nombre de femmes et de maîtresses. Sans doute ces femmes sont enfermées entre de hautes murailles et traitées pendant toute leur vie comme des captives; mais n'oubliez pas que les hommes assez riches et assez puissants pour avoir de pareils établissements sont sur la population totale dans la proportion de un à dix mille. Après tout, le nombre des hommes qui ont plusieurs femmes n'est même pas aussi considérable que vous pourriez l'imaginer. Sur mille Persans, vous n'en trouverez pas dix qui aient plus de deux femmes; pas trente qui en aient plus d'une. Il faut être possesseur d'une certaine fortune pour pouvoir se passer de pareilles fantaisies. Ce que je viens de vous dire ne vous satisfait-il pas? lisez le Koran, lisez les commentaires du Koran, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que non-seulement notre prophète range les femmes avec les hommes parmi les vrais croyants, mais qu'il ordonne d'une manière toute spéciale à leurs époux de les bien traiter et de les respecter, et qu'il leur défend de porter injustement atteinte à leur réputation. Étudiez nos lois, et vous verrez quelle protection, quelles garanties elles accordent aux femmes, relativement à la dot qui leur a été constituée et aux biens qu'elles ont le droit de posséder. Vous faut-il encore d'autres preuves? Approchez-vous de la première maison venue où retentira le bruit d'une querelle intérieure, prêtez l'oreille quelques instants; ce que vous entendrez ne vous démontrera que trop que le tyran domestique n'est pas le maître, mais bien la maîtresse du logis.

N° 304. Les cèdres sur le mont Liban. Par M. A. Montfort.

— Pourquoi donc, lui demandai-je, si elles sont aussi libres, aussi indépendantes que vous le dites, ne leur permettez-vous point de sortir sans voile?

— Ce voile qui vous choque tant, me répondit-il, est une marque de distinction. Elles se trouveraient singulièrement humiliées, et fort à plaindre, au contraire, si nous les empêchions de le porter.

Il me dit une foule d'autres choses non moins curieuses que j'ai oubliées, n'ayant pas eu le soin de les enregistrer sur mon journal le soir même de notre conversation. Je ne me rappelai plus, lorsque je voulus profiter d'une halte forcée pour en prendre note quelques jours après, qu'une anecdote caractéristique qu'il me raconta à peu près en ces termes :

« Sadik-Beg descendait d'une bonne famille. C'était un bel homme, et, ce qui vaut mieux encore, un homme de cœur, de sens et d'esprit; mais il était pauvre; il ne possédait que son épée et son cheval, et pour vivre, il s'était engagé en qualité de garde au service d'un nabab. Un jour ce nabab, ayant apprécié les bonnes qualités de Sadik, et s'étant assuré qu'il descendait de parents honorables, résolut de lui donner en mariage sa fille Houseini, qui, bien que douée d'une grande beauté, ainsi que l'indiquait son nom, avait des manières hautaines et un caractère indomptable. La belle mais fière et désagréable Houseini ne s'opposa point au désir de son père, et, malgré la disproportion énorme des rangs et de la fortune des deux époux, le mariage fut célébré quelques jours après avoir été décidé, et l'heureux couple vint habiter des appartements splendides préparés tout exprès pour lui dans le palais du nabab.

» Sadik-Beg avait de nombreux amis; les uns se réjouirent de ce qui lui était arrivé, espérant que désormais une existence heureuse lui était assurée; les autres s'en affligèrent, persuadés qu'il était condamné à supporter jusqu'à la fin de ses jours les caprices d'une femme impérieuse. Le plus joyeux de tous fut un petit homme nommé Merdek, qui était l'esclave obéissant de sa fière moitié, et dont le cœur se dilatait de joie à la pensée qu'un de ses semblables, un de ses amis, allait être réduit au même sort que lui.

» Un mois environ après la célébration de ce mariage, Merdek rencontra Sadik-Beg, et prit un plaisir malicieux à le féliciter de son bonheur.

— Je vous remercie bien sincèrement, lui répondit Sadik, je suis heureux, et la joie de mes amis ajoute encore, s'il est possible, à ma félicité.

— Parlez-vous franchement quand vous tenez un pareil langage? lui demanda Merdek avec un sourire ironique.

— Eh! mon bon Merdek, dit Sadik, pourquoi doutez-vous de ma franchise?

— Vous seriez heureux?

— Très-certainement je le suis, mon ami.

— Cela ne se peut pas.

— Cela est, et pourquoi cela ne serait-il pas?

— Pourquoi? parce que le caractère de la belle Houseini est connu de tout le monde, parce qu'une

N° 305. Vue générale du village de Nazareth, en Galilée. Par M. A. Montfort.

femme si fière et si capricieuse ne peut pas être une épouse douce, tendre, soumise, tranchons le mot, supportable.

« Sadik, qui connaissait les infortunes conjugales de Merdek, s'amusa de cette sortie au lieu de s'en fâcher : « Je comprends, lui dit-il, les raisons qui vous inspirent des craintes pour ma tranquillité et mon bonheur. Avant de me marier, je savais tout ce que le monde pense de ma femme, tout ce que vous en pensez vous-même, et je m'en effrayais un peu, je l'avoue ; mais, apprenez-le, mon cher ami, mes inquiétudes ne se sont pas réalisées ; ma femme est la plus docile et la plus obéissante de toutes les femmes.

— Comment s'est accompli un si grand miracle ? s'écria Merdek stupéfait, et à qui en êtes-vous redevable ?

— A moi peut-être, répondit Sadik. Écoutez bien ce que je vais vous raconter. Les cérémonies de mon mariage terminées, je me rendis, vêtu de mon uniforme militaire et armé de mon épée, à l'appartement de Houseini. Elle se tenait assise dans l'attitude la plus solennelle qu'elle avait pu prendre pour me recevoir, et ses regards n'étaient rien moins qu'encourageants. Au moment où je franchis le seuil de la chambre, un chat magnifique, évidemment le favori de sa maîtresse, vint à moi en faisant le gros dos. Tirant résolument mon épée, je lui coupai la tête, et, prenant d'une main sa tête et de l'autre son corps, je les jetai par la fenêtre. Alors je m'approchai froidement d'Houseini, qui paraissait un peu alarmée ; elle ne m'adressa toutefois aucun reproche ; et depuis lors elle n'a pas cessé un seul instant d'être douce et soumise.

— Merci, mon ami, merci, dit Merdek à Sadik en secouant la tête d'un air significatif : le sage entend à demi-mot ; et il disparut au plus vite, en répétant merci, très-satisfait en apparence du dénoûment de l'histoire. Le jour touchait à sa fin. Dès que la nuit fut tout à fait sombre, Merdek entra dans la chambre de sa femme, armé d'un cimeterre et se donnant une démarche et une tournure martiales. Le chat favori du logis s'avança à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue ; mais, au lieu de le caresser comme autrefois, il le prit par la tête et lui coupa le cou. Tandis qu'il ramassait la tête qui avait roulé à terre dans des flots de sang, il se sentit lui même violemment frappé sur la nuque, et il roula sur le parquet à moitié évanoui. De nouveaux coups se succédèrent bientôt avec rapidité. Quand il put ouvrir les yeux, il vit que c'était sa femme qui le frappait ainsi. « Imbécile, lui dit-elle avec un ricanement dédaigneux, que ceci te serve de leçon : c'était le jour de notre mariage qu'il fallait tuer le chat. »

N° 306. Halte d'une caravane en Syrie. Par M. Chacaton.

Tout en devisant de la sorte, nous étions arrivés devant les murs de Tabriz, où nous nous séparâmes, à mon grand regret, car sa conversation, que je regrette de ne pouvoir reproduire tout entière, m'avait autant amusé qu'instruit.

Tabriz ou Tauris (*grav.* n° 273), capitale de l'Aderbaïdjân, est une très-grande ville située au fond d'une grande vallée qui s'étend jusqu'au lac d'Ourmyah. De nombreux et grands jardins l'avoisinent ; on y récolte beaucoup de fruits de toute espèce, les meilleurs qui croissent sur notre globe. Au dire du chevalier Chardin, qui la visita il y a deux cents ans, sa population était alors de 500,000 âmes. Depuis, les guerres avec les Turcs, les tremblements de terre et la peste l'ont tellement réduite, qu'elle s'élève à peine aujourd'hui à 60,000. Les tremblements de terre qui ont couvert de ruines la contrée environnante y ont non-seulement causé plusieurs fois des ravages épouvantables, mais l'ont même détruite presque entièrement. Si on l'a toujours reconstruite à la même place, c'est qu'elle passe pour une des localités les plus salubres de la Perse. Cette salubrité est difficile à expliquer ; car il fait aussi froid à Tabriz l'hiver qu'il y fait chaud l'été. En effet, elle est d'une part élevée de 1,300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et elle se trouve aussi rapprochée de l'équateur que l'Europe méridionale. Les changements de température y sont aussi très-brusques. Pendant le mois de juin, le thermomètre monte souvent, dans l'espace de 24 heures, de 50 à 90°. Différence, 40°.

En général, Tabriz est bien bâtie ; ses maisons, basses, d'un seul étage, percées de belles et larges fenêtres aux vitraux de couleur, ont un aspect original et varié. Parmi les habitations particulières se distingue celle où réside un des grands personnages de Perse, Hussein-Khan, le même que l'on vit à Paris en 1839 (*grav.* n° 275). Les mosquées n'offrent rien de remarquable. Celle qui dut être la plus belle a été presque rasée par un tremblement de terre, et c'est à peine si ce qui reste de son portail et de ses émaux de couleur peut donner une idée de ce qu'elle fut jadis. « On conserve, dit un voyageur à propos des maisons de Tabriz, malgré ses inconvénients manifestes, l'usage ancien et fort absurde de creuser d'abord le terrain où l'on veut bâtir, afin de se procurer les matériaux de la construction, car la plupart des maisons sont construites avec de la terre détrempée. Il en résulte que le sol de la cour est toujours au-dessous du niveau des rues, et que dès qu'il pleut chaque maison devient un égout pour les eaux courantes du voisi-

N° 307. Vue de l'hospice du mont Carmel. Par M. Champin.

nage. Toutes ces maisons, dans lesquelles on entre en descendant deux ou trois marches, ont aussi l'inconvénient d'avoir une très-petite porte. Cette ouverture est ordinairement la seule qui s'aperçoive du côté de la rue. En général, les appartements y sont distribués d'une façon peu commode, et séparés, comme en Turquie, en appartements des hommes et harems. Toutefois les Persans ont l'instinct géométrique de la régularité plus que les Turcs; les plans de leurs demeures sont presque toujours des carrés parfaits dont un ou plusieurs côtés sont bâtis, le reste est une cour donnant de la lumière et de l'air. Au-dessus des terrasses, ils élèvent un petit appartement d'été composé d'une pièce unique. Ce boudoir des dames persanes se nomme bala-khani; il a pour ornements des peintures en couleurs brillantes, où la science de la perspective est odieusement outragée, mais les fleurs et les fruits y sont imités passablement. »

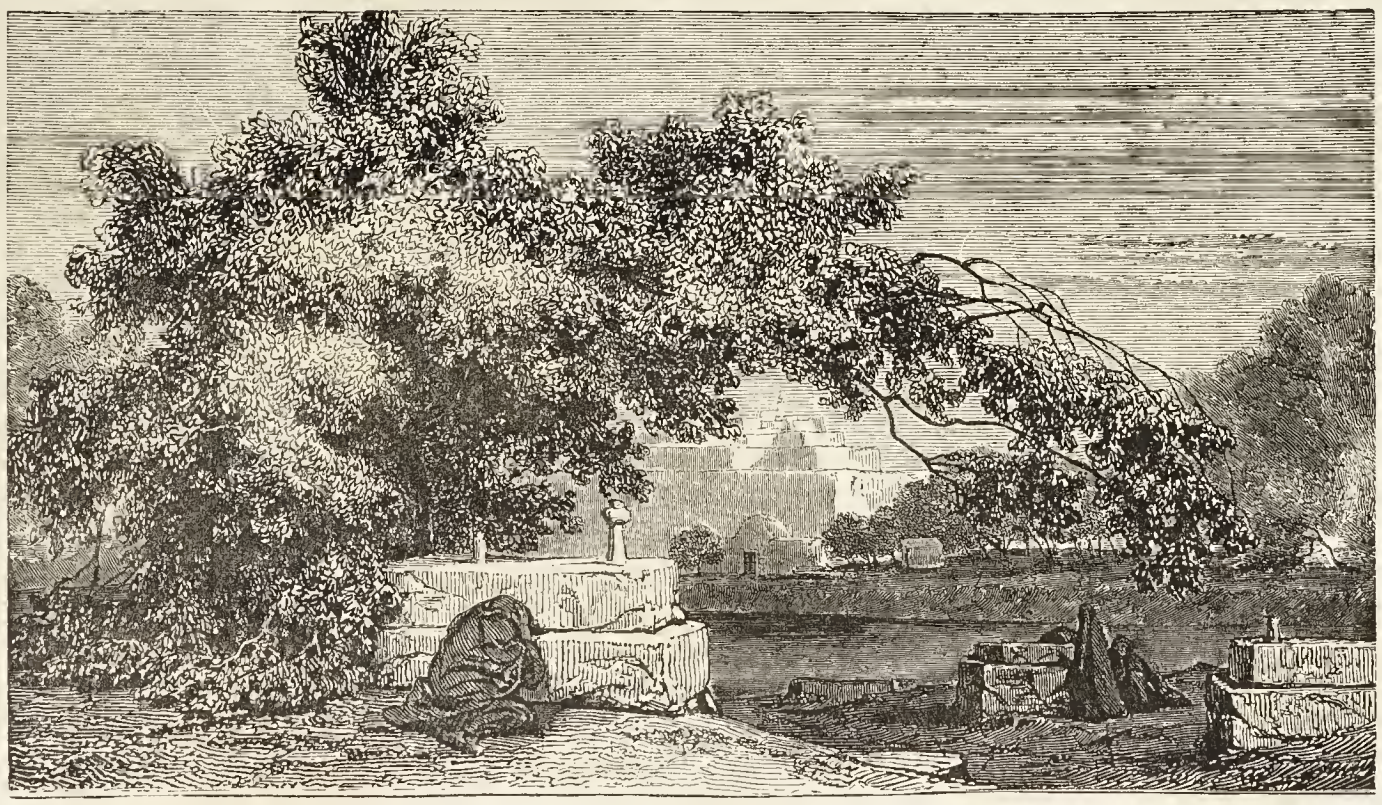
Les rues de Tabriz sont des couloirs étroits, tortueux, non pavés, sales et tristes; des portes placées de distance en distance divisent la ville en plusieurs quartiers, qu'elles isolent complétement lorsqu'elles sont fermées. Malgré cette précaution prise contre les malfaiteurs et les séditions, il n'est pas prudent de sortir seul sans être armé après la chute du jour. Un grand bruit de trompettes et de tambourins annonce l'heure de la retraite. Aux derniers sons de cette musique infernale les portes extérieures se ferment; car Tabriz défendue par quelques ouvrages de fortifications, dont plusieurs sont attribués aux officiers français de l'ambassade Gardanne, a de plus un fossé d'enceinte et un mur flanqué de tours : le tout en assez mauvais état.

Tabriz est la ville la plus commerçante de la Perse; elle possède quelques fabriques; de nombreuses caravanes qui peuplent les caravansérais y apportent les produits de la Chine et de l'Inde, ceux du midi de la Perse, de la Turquie ou de l'Europe. Dans ses bazars règne une très-grande activité due au commerce de transit, qui a pris depuis quinze ans une grande importance. C'est de là en effet que les marchandises de France, d'Angleterre et de Russie, pénètrent au centre de la Perse; comme c'est par là aussi que sortent pour se vendre à Stamboul tous les objets de fabrique orientale. D'après un calcul approximatif, le mouvement commercial annuel de Tabriz peut monter à 4 millions de tomans (le toman vaut 12 fr. 50 c.).

Je partis de Tabriz pour Teheran dans les derniers jours du mois de janvier, à cheval, avec une caravane qui voyageait à petites journées, et j'arrivai avec elle à Miana — la cinquième station de notre route — sans avoir vu le pays que j'avais traversé, ou l'ayant aperçu à peine. En effet, dans cette saison il est si difficile et même si dangereux de voyager pendant le jour, que l'on voyage la nuit ou le matin par un temps très-brumeux. Le jour, les chevaux enfoncent dans la neige fondue ou dégelée par le soleil, et la réverbération du soleil brûle et fait peler la peau du visage, occasionne des ophthalmies, et parfois même produit une paralysie passagère de la rétine. Pour éviter ces inconvénients et ces périls on s'expose à un froid plus vif, qui cause de vives douleurs aux pieds, aux mains et au visage. Autant que j'ai pu en juger dans des circonstances aussi défavorables, le pays compris entre Tabriz et Miana n'est ni peuplé, ni bien boisé. Gens et bêtes, nous couchions tous chaque jour dans de très-grandes écuries bien closes, et par conséquent obscures, consacrées aux caravanes; nous y préparions et nous y consommions nos repas au milieu des chevaux, dans une atmosphère enfumée, avant d'y prendre la dose de sommeil que le kervan-bachi avait réglée d'avance.

N° 308. Égypte. — La rue Hourbaryeh, au Caire. Par M. Chacaton

Miana, malgré son nom de ville, n'est qu'un assemblage de misérables huttes habitées par quelques mendiants rongés de vermine. Aussi lorsque le prince russe S... y passa, eut-il le soin de se faire dresser des tentes hors des murs. « A peine étions nous installés, dit-il dans ses lettres encore inédites, le soir de notre arrivée, que les sons d'une musique barbare qui nous arrivaient de la tente du mihmandar, officier chargé d'escorter les voyageurs et de veiller à leurs besoins, nous engagèrent à nous diriger de ce côté. Yahia-Khan (tel était son nom), ci-devant grand écuyer d'Abbas-Mirza, alors défunt, et son fils Farrough-Khan, assis dans leurs robes de gala en cachemire, contemplaient gravement une danse fort étrange, accompagnée d'une musique aussi lugubre que discordante. Les danseurs étaient deux garçons de douze à treize ans travestis en femmes, portant de grandes jupes et les cheveux longs. Leurs mains étaient armées de castagnettes de cuivre, dont la mesure lente et posée devenait par intervalles incroyablement rapide et sauvage. Quelques lanternes en papier, suspendues aux arbres ou tenues par des domestiques, et deux chandelles placées à terre, éclairaient mesquinement cette fête nocturne.



N° 309. Égypte. — Vue de la citadelle du Caire, prise du cimetière de Bab-el-Nass. Par M. Karl Girardet.

» Le mihmandar se leva à notre vue et nous invita à nous asseoir. La danse, un instant interrompue, recommença d'abord par de grands saluts de la part des jeunes danseurs. Prenant ensuite un air inspiré, ils s'évertuèrent, au bruit d'une musique tour à tour lamentable et déchirante, à tourner lentement en rejetant la tête en arrière pour faire flotter leurs cheveux, et en élevant leurs bras en l'air pour développer leur taille, se baissant quelquefois pour faire résonner leurs clochettes près du sol, ou les approchant de leur oreille et paraissant en écouter le son avec une grande attention. Par moments, ces malheureux enfants accompagnaient leur danse d'un chant

plaintif et monotone; puis, tout à coup et sans transition, se mettaient à gambader en secouant la tête comme avec rage et à pousser des cris de détresse, leurs longs cheveux et leurs robes volant en désordre, tandis que les sons des instruments redoublaient d'énergie. L'amour et la douleur, tel me parut être le thème choisi par ces chorégraphes en plein vent. Tous les Persans et le mihmandar lui-même, homme d'ordinaire gai et pétulant, contemplaient d'un air recueilli et profondément rêveur ce spectacle singulier et presque repoussant.

» Nous ne résistâmes pas longtemps à son pénible effet sur des sens européens, et ne nous jugeant pas d'ailleurs à notre place au milieu de cette espèce d'orgie barbare, nous nous retirâmes discrètement dans nos tentes pour nous coucher; mais les sons discordants de la musique persane, les clochettes de cuivre et le chant plaintif des enfants qui paraissaient pleurer sur leur sort, continuèrent longtemps à entretenir en nous une vague mélancolie.

» Dans cette triste nuit, peu disposé que j'étais au sommeil, la Perse se montrait à moi telle qu'elle est en réalité, et non telle que je l'avais rêvée dans mon enfance. Toutes mes brillantes fictions avaient disparu, et ces chants lamentables qui me poursuivaient devenaient les cris de souffrance de ce pays voué au malheur. »

A Miana nous nous séparâmes de la caravane avec laquelle nous avions fait route depuis Tabriz, et nous obligeâmes nos muletiers à nous conduire un peu plus vite à Teheran. On ne saurait trop se dépêcher, surtout pendant cette saison de l'année, quand on voyage dans ce malheureux pays. Rien ne me prouva mieux, tout le long de cette route, si peu intéressante d'ailleurs en elle-même, la décadence et la misère actuelles de la Perse, que l'état de dégradation de ces grands hôtels publics, nommés caravanseraïs (*gr. n°* 284), qu'en des temps plus prospères des souverains plus intelligents avaient fait élever avec une certaine magnificence sur les principales voies de communication de leur empire. En hiver, il est impossible d'y chercher un abri; leurs voûtes chargées de neige menacent d'ensevelir sous leurs ruines le voyageur imprudent qui s'y réfugierait. Il faut donc, de toute nécessité, recourir à l'hospitalité des paysans, heureux quand on peut l'obtenir même en leur promettant de satisfaire leur cupidité; et parfois cependant, malgré le froid, la neige et le vent, mieux vaudrait encore bivouaquer en plein air que de s'établir, ne fût-ce que pour quelques heures, dans ces espèces de huttes si improprement appelées maisons, qui forment ce qu'on nomme un village; on est exposé à y perdre la vue ou à y périr suffoqué, car elle n'ont pas de cheminées, et la fumée qui s'élève du foyer placé au milieu y séjourne long-

N° 310. Armée d'Egypte. — Le serment au drapeau. Par M. Prisse.

temps avant de pouvoir s'échapper par les ouvertures pratiquées à cet effet dans le toit et sur les côtés, et le vent qui l'empêche d'en sortir y fait entrer souvent de telles bourrasques de neige ou de pluie, qu'on y est aussi mouillé et aussi gelé qu'au dehors.

Quand on a souffert une partie du jour ou de la nuit du froid, de l'humidité et de la fumée dans un pareil bouge, on voit arriver avec plaisir le moment de le quitter. Mais dès qu'on s'est remis en route, on se surprend plus d'une fois à le regretter, à en désirer, à en chercher un autre. Oh! qu'elles m'ont souvent semblé longues! que je les ai souvent trouvées pénibles les heures sombres et brumeuses qui précédaient le lever du soleil! C'est un véritable supplice, et un supplice des plus affreux, que de voyager ainsi dans l'obscurité et le brouillard, par une température de 10 à 15 degrés au-dessous de zéro, dans des déserts glacés, sur un cheval éreinté et boiteux, manquant presque toujours d'une nourriture suffisante, privé même de pain. Si j'étais condamné à mort et qu'on me laissât libre de fixer moi-même le genre de mort que je préférerais, je ne choisirais certes pas le froid. Quel que fût notre désir d'arriver au but de notre voyage, le temps devint tellement mauvais, que nous dûmes nous arrêter dans un caravanseraï. S'aventurer sur les chemins par un temps semblable, c'eût été courir à une mort certaine. Mais quelle situation que la mienne! Une cellule de briques de neuf à dix pieds carrés, toute noire de fumée, fermée du seul côté qui soit percé d'une ouverture servant de porte, par un châssis en bois qui, lorsqu'il est baissé, intercepte la lumière, mais laisse passer le vent, de sorte que le malheureux voyageur auquel elle a été assignée comme résidence a le choix d'y souffrir du froid dans les ténèbres ou d'y souffrir du froid en y voyant clair, telle était ma demeure ou plutôt ma prison. J'y restai deux jours entiers, assis sans bouger, sur un tapis de feutre, enveloppé de toutes les couvertures que je possédais, et qui ne me suffisaient pas pour me conserver toute ma chaleur vitale, forcé, à moins de consentir à mourir de froid, d'entretenir constamment à côté de moi un réchaud de charbon allumé qui me causait de violents maux de tête et me menaçait d'une asphyxie complète, regardant pour toute distraction tomber la neige amoncelée déjà à une telle hauteur devant ma porte, que si on ne m'y eût pas frayé un passage, il m'eût été impossible de sortir. Enfin, après quarante-huit heures passées de la sorte, le soleil reparut et nous permit de nous remettre en route.

A l'extrémité de la plaine où est située Miana, on traverse une large rivière sur un pont de plusieurs arches, puis franchissant le Kafilan-Koh ou Caflancou, chaîne de montagnes qui sépare l'Irak de l'Aderbaïdjân, on descend dans la vallée étroite et solitaire du Kizil-Ouzen, si favorable à l'accomplissement des crimes dont elle n'a été que trop souvent le théâtre. Bien que les voleurs et les brigands y soient nombreux, je n'y en ai pas rencontré. M. Teule a été plus heureux que moi. « Je m'apercevais bien, dit-il, que mes malles donnaient aux ignorants malfaiteurs, qui étaient maîtres de la route, le soupçon qu'elles renfermaient de grandes richesses, et peut-être inspirèrent-elles de méchants projets à plusieurs d'entre eux; mais j'étais armé jusqu'aux dents, et mon costume européen était propre aussi à les contenir. Au reste, pour empêcher que la fausse opinion des richesses que je traînais

après moi ne prît consistance dans les villages où je m'arrêtais pour passer la nuit, j'affectais d'ouvrir mes malles devant les indiscrets qui ne manquaient pas d'y plonger avidement les yeux, et qui paraissaient fort étonnés de n'y avoir vu que des vêtements, des livres et autres objets de peu de valeur. Un soir, cependant, j'avais remarqué les allées et vennes mystérieuses de quelques serbas (soldats réguliers) autour de la pauvre cabane qui m'avait été ouverte et où j'étais seul avec mon domestique : je me tins sur mes gardes et je fis bien. Vers le milieu de la nuit j'entendis ces voleurs venir à pas de loup, et je les vis passer un bras à travers les trous de la porte mal charpentée qui fermait à peu près ma chambre. Je ne leur donnai pas le temps d'abattre cette faible barrière qu'ils commençaient à ébranler; je les avertis que j'étais prêt à les recevoir avec quatre coups de feu s'ils passaient le seuil, et ils s'empressèrent de disparaître. »

Les jours suivants, je remontai le cours d'une rivière qui prend son nom de la ville de Zendjan, et qui se jette dans le Kyzil-Ouzed. Zendjan est bâtie au fond d'une petite plaine inclinée légèrement vers sa rivière, dont les bords bien boisés se divisent en une multitude de jardins agréables. Entourée de murs de terre extrêmement hauts et défendus par des tours rapprochées, elle offre de loin un aspect agréable. Malheureusement l'intérieur ne répond pas à l'extérieur. Quand on y est entré, il faut marcher au moins pendant un mille au milieu des ruines avant d'arriver à la partie habitée. Un vaste cimetière, jonché de pierres funéraires, prouve que sa population a été considérable au temps de sa prospérité; elle ne dépasse pas aujourd'hui 12,000 âmes. J'y logeai dans un caravanseraï à moitié ruiné; mais le prince S., qui le visita presque à la même époque, y reçut l'hospitalité dans un palais bien digne assurément d'une description.

« Je parcourus d'abord à cheval, dit-il dans ses lettres inédites, une partie du bazar; puis on me fit visiter les ruines d'un ancien palais, en passant par différentes portes qui devenaient de plus en plus étroites et basses. Je dus mettre enfin pied à terre pour ne pas me briser la tête, et l'on me fit traverser un jardin rempli de domestiques, où je remarquai plusieurs bâtiments irrégulièrement dispersés. Le moins délabré d'entre eux, aujourd'hui l'une des maisons du gouverneur de Zendjan, était naguère une habitation royale. J'y montai par un mauvais escalier tournant, et je me vis, à ma grande surprise, introduit tout à coup dans un appartement d'une magnificence inouïe.

» Le kaléidoscope peut seul donner une idée des formes et des couleurs qui s'offrirent à mes regards. Des espèces de loges, ouvertes et soutenues par des colonnettes en cristaux, s'élevaient autour de cette

N° 311. Égypte. — La bastonnade. Par M. Prisse.

habitation. On voyait fixés dans les murs et au plafond des myriades de miroirs à facettes entremêlés de dorures étincelantes et de brillantes peintures représentant des fleurs, des chasses, des combats, et une foule de sujets gracieux.

» Un vaste bassin rempli d'eau occupait le milieu de cet élégant édifice, dont la forme était octogone, et tout alentour étaient disposés, à la façon des loges de théâtre, des appartements simples occupés par les domestiques. C'était à l'étage d'en bas. Mais au premier toutes les chambres, distinguées chacune par une décoration particulière, rivalisant d'élégance, étaient séparées les unes des autres par des portes en glaces et des portières en drap d'or.

» Jamais l'hospitalité ne fut exercée d'une manière plus délicate et plus grandiose que celle qui me fut offerte par le hakem ou gouverneur de Zendjan. Les tapis furent couverts d'une profusion fabuleuse de fruits et de bonbons. On m'apporta un superbe calian en or, et le hakem vint se placer devant moi sans mot dire, trop poli apparemment pour me parler un langage que je ne connaissais pas. En effet, force me fut, bien à regret, de rester muet devant tant de prévenances; car des deux langues dont l'usage est général dans ces contrées, le tatare m'était presque inconnu, et le farsi me l'était entièrement.

» Le hakem donna l'ordre à voix basse qu'on me servît du café, du pilaw, du tschâ, ce qui veut dire du thé, et du tschurek-murek, *tschurek* voulant dire pain, et *murek* n'étant qu'une particule sans signification qui s'ajoute en tatare pour l'effet. C'est le génie de la langue; et il ajouta même *toough moough*, le premier de ces deux mots désignant le poulet et le second rien. Enfin il ne se retira qu'après m'avoir installé dans un des ravissants réduits latéraux, dont on tira soigneusement le rideau blanc. Je m'empressai de le rouvrir pour ne pas être privé de la vue du bassin qui rafraîchissait l'étage inférieur et de l'aspect féerique de l'appartement, où le soleil se jouait dans mille glaces en stalactites à travers la dentelle des vitraux de couleur et sur les peintures les plus singulières. Tout le monde s'occupait de moi, mais avec un calme apparent et une réserve extrême. Outre un déjeuner splendide, on m'apporta un *mangal*, brasier, une chandelle, qui me parut bien vulgaire pour cette demeure chatoyante, puis les objets nécessaires à la toilette dans les idées du pays, un morceau de savon détestable, du henné et du *rang* pour teindre les cheveux, la barbe, les mains et les pieds. Ainsi réconforté et paré, j'allai me promener au bazar suivi de quatre *ferraschs*, dont je dus modérer le zèle, car ils accablaient de coups de bâton et de coups de pied les individus assez malavisés pour se trouver sur notre passage. Tel est, au reste, l'usage dans ces contrées. Peu de jours avant notre arrivée, un pauvre petit mendiant avait été indignement lapidé par les ferraschs pour avoir osé tendre la main à quelque passant de distinction. On écartait même de ma route les vieillards en les traînant par la barbe ou en leur appliquant de violents coups de poing sur le visage, car il faut à toute force dans ce pays que le passage d'un gentleman, *nadjeb-adam*, fasse événement et soit signalé par des coups. C'est le seul moyen de témoigner du respect qu'il inspire. S'il en est ainsi de la dignité des malheureux humains, je n'ai pas besoin de dire que les ânes et les chevaux assez malencontreux

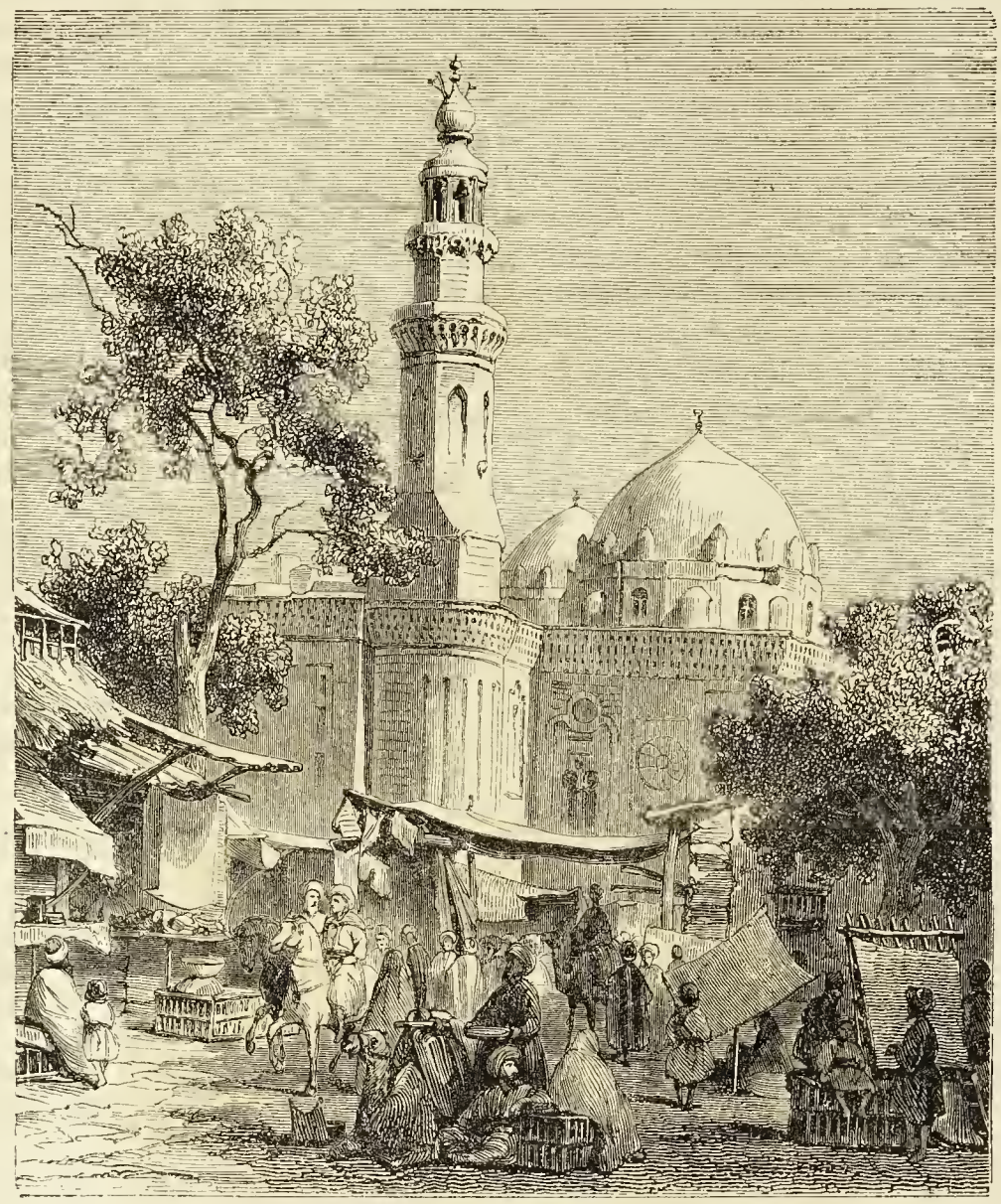
pour faire obstacle à ma promenade furent bâtonnés à outrance. J'étais en vérité tout étourdi de ce fracas et de cette grêle de coups dont j'étais la cause innocente. Si plus tard je n'ai point endurci mon cœur à ces usages barbares, ce n'est pas faute d'avoir été sermonné par les anciens résidents de ce pays sur leur nécessité pour soutenir la *dignité*, l'*importance* européenne. »

Dans le voisinage de Zendjan, on voit debout, au milieu d'une vaste plaine, le magnifique et large dôme de Sultanyeh, dont la hardiesse fait honneur à l'art des architectes persans. Cette belle coupole en briques, haute de 120 pieds sur 50 de diamètre, autrefois recouverte d'émaux azurés et flanquée de minarets, est à peu près dépouillée de ses ornements; elle recouvre un sanctuaire dans lequel repose la cendre de Châh Kodah-Bendeh, qui serait complétement oublié si ce monument n'avait pas conservé son nom (*gr. n°* 268). Elle a été en partie détruite par un tremblement de terre au commencement de ce siècle. Çà et là sont disséminés des décombres de maisons, derniers débris de la ville qui exista jadis dans ces lieux, et dont un très-petit village occupe actuellement une partie de l'enceinte ruinée.

A peu de distance de Sultanyeh s'étend une grande plaine, où au printemps le roi Méhémet et sa cour viennent quelquefois demeurer sous des tentes. La ville improvisée qui s'élève alors sur cette plaine est, assure-t-on, plus fraîche, plus animée, plus propre, plus régulière et surtout plus agréable à habiter que Teheran. J'avais beaucoup entendu parler de Cazbin, située à peu près à égale distance entre Zendjan et Teheran; elle était, m'avait-on dit, si grande, si bien située et si belle qu'on avait eu sérieusement l'idée d'y transférer le siége du gouvernement. Grand fut mon désappointement lorsque j'y entrai, car elle me parut tout à fait indigne de sa réputation. Je n'y trouvai presque que des ruines et une misère ignoble. Cependant sa population dépasse encore 40,000 âmes, et l'on y voit plusieurs belles mosquées et de vastes medressèhs ou colléges. Les bazars y sont très-spacieux, et les citernes où l'on conserve les eaux pluviales pour la saison chaude sont des monuments remarquables de la prévoyance des habitants. Elle a aussi des rues larges, et plantées d'arbres.

Parmi ses édifices qui méritent vraiment une mention, il faut placer en première ligne le tombeau du saint Imam-Husseïn, tout brillant et resplendissant de l'émail qui le couvre. Le palais des rois de la dynastie des Sofis existe encore, mais dans un état de décadence qui fait peine à voir. Ce qu'il y a de meilleur à Cazbin, c'est le vin des vignobles voisins. Il est aussi estimé que celui de Chiraz.

Souvent, depuis que j'avais franchi la frontière, j'avais eu à me plaindre de l'indiscrétion des Persans, qui non-seulement m'adressaient mille questions oiseuses, mais s'emparaient de mes livres, de mes armes, de mes vêtements pour les examiner et les flairer. Jamais ma patience n'avait été poussée à bout comme à Cazbin. Je ne passais pas devant une boutique sans que le marchand me demandât : D'où venez-vous? où allez-vous? Mon domestique, habitué aux usages de l'Orient, répondait à toutes ces questions sans se lasser et sans en paraître surpris : du matin au soir il répétait ces deux réponses : Nous venons de Tabriz; nous allons à Teheran.



N° 312. Égypte. — Mosquée du sultan Hassan, au Caire. Par M. Karl Girardet.

N° 313. Musiciens égyptiens. D'après M. Horeau.

Ce n'était pas sans peine que nous y allions, et peu s'en fallut que nous n'y arrivassions pas. Le froid était devenu si vif que, le lendemain de notre départ de Cazbin, je fus sur le point de céder sur ma selle à un sommeil qui eût été mortel. Je n'en triomphai qu'après une lutte épouvantable, dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. Je sentais littéralement mon sang se figer dans mes veines, ma tête s'alourdir, mes yeux se fermer, mon intelligence s'éteindre; pendant plusieurs heures je fis de vains efforts pour me réchauffer et me réveiller; même en traînant par la bride mon cheval épuisé de fatigue, je m'endormais; enfin nous descendîmes sur des pentes exposées au midi et garnies de neige, au delà desquelles, après avoir traversé une rivière sur un pont de briques en ruine et de vilaine forme, nous découvrîmes la haute et immense plaine sur laquelle s'élève la capitale actuelle de la Perse.

Teheran est située dans cette vaste plaine, à trois lieues au sud du mont Elbouiz, qui la couvre du côté de la mer Caspienne et la garantit des vents du nord. Sous les Sofis, de 1501 à 1721, elle était peu considérable, quoiqu'elle fût déjà la résidence d'un khan et la capitale de la province. Mais vers la fin du siècle dernier, sous le règne d'Aga-Mohammed-Khan, elle devint, par des raisons toutes politiques, capitale du royaume de Perse. Elle a de 4 à 5 milles de circonférence, et elle forme un carré entouré d'une enceinte de terre et de tours crénelées, en avant desquelles sont creusés des fossés larges et profonds. Au milieu de chaque face du carré s'ouvre une porte défendue par une grosse tour ronde placée à trois cents pas en avant. Ces portes, ornées d'incrustations et de figures d'animaux, sont hautes et couronnées d'une coupole. La hauteur de Teheran au-dessus de la mer, calculée sur une moyenne d'observations nombreuses du baromètre, est de 1,150 mètres. Cette grande élévation et sa latitude en rendent la température très-froide en hiver, et trop chaude en été. Il y neige souvent au mois de mars, et dès le mois de mai la chaleur y devient insupportable. Elle offre alors un séjour d'autant plus insalubre, que ses eaux, toujours troubles, sont remplies d'animaux infusoires, qui occasionnent de graves maladies. Aussi, dès cette époque de l'année, est-elle presque entièrement abandonnée par ses habitants. L'hiver, sa population s'élève de 130 à 140,000 âmes; l'été, elle descend de 40,000 à 50,000.

Rien de plus triste et de plus ennuyeux que le *centre du monde* : c'est ainsi que les Persans appellent Teheran. On s'y fatigue vite non-seulement de la ville

elle-même, mais de toute la Perse. La vie y est d'une monotonie désespérante. Privé de la vue et de la société des femmes, et de toutes les distractions des villes de l'Europe, l'étranger ne sait comment y employer ses journées. Les maisons, bâties de briques cuites au soleil, ont un aspect désagréable; la façade ne donne point sur les rues, qui sont étroites et qui n'ont jamais été pavées, de sorte que dès qu'il pleut elles deviennent impraticables à pied (*gr. n*os 260 *et* 262). Le seul endroit où j'aie passé quelques moments agréables à Teheran, c'est le bazar, parce que chaque fois que j'y allais j'y étais témoin de scènes caractéristiques : il est vrai qu'elles se ressemblaient souvent.

« Les bazars de Teheran sont construits en pierre, dit M. Teule; ils sont grands et cependant encombrés presque toujours, parce qu'ils sont le rendez-vous des curieux et des désœuvrés autant que des gens d'affaires. On y est sans cesse arrêté par les uns et foulé par les autres, gêné par tous et gênant pour tout le monde. Ici, les vapeurs piquantes de la cuisine d'un rôtisseur (*gr. n*° 279) obligent à détourner la tête; là, l'archet du tourneur appliqué à son ouvrage s'avance d'un mètre sur la voie publique, et force à garer ses flancs; ailleurs, c'est un conflit de caravanes qui se croisent; ce sont de petits ânes obstinés, ne tenant compte de rien et marchant droit devant eux, dont il faut enjamber le dos et la charge pour éviter le choc; ce sont encore des chameaux graves et à la taille gigantesque, qui, en déployant la jambe et en allongeant le cou, ouvrent heureusement, sous les voûtes de leurs grandes charpentes, des issues à la foule qu'ils menaçaient d'écraser.

» Cadarbah! rangez-vous! voici venir un riche personnage, précédé d'une troupe de familiers et de valets, redoutable comme les flots de la marée montante. Cadarbah! lace au saint homme qui s'avance; son turban vert a plus de priviléges que la fortune même. Cadarbah! et à cet avertissement, qui vient de tous les côtés presque en même temps, quelques coups de baguette, ajoutés cette fois pour fendre plus vite la foule, font connaître qu'un noble cavalier, un khan, s'approche entouré de clients à gages, qui font assaut de zèle brutal et d'impertinences. Tandis que ces scènes tumultueuses se passent sur la voie du bazar, les boutiquiers, sans cesse attentifs à préserver d'accidents leurs petits étalages, se livrent aux services variés de leur industrie et de leurs professions.

» Les marchands de comestibles offrent aux passants d'immenses chaudrons remplis de pilaux et d'autres mets plus ou moins appétissants, parmi lesquels, aux dépens de la graisse qui surnage, on voit brûler plusieurs lampions flottants d'un bord à l'autre. Au-dessus de ces chaudrons est suspendue une série de timbres d'horloge sur lesquels, de temps en temps, le restaurateur frappe un coup, afin de signaler à l'attention des passants ses queues de mouton roussies et ses *quebab*. Les débitants de sorbets ne tiennent pas moins de place et ne font pas moins de bruit que les cuisiniers. Les tablettes de leurs boutiques sont chargées de boissons fraîches, sucrées et colorées de la façon la plus propre à attirer les chalands. »

N° 314. Mosquée de Saïd au Caire. Par M. Karl Girardet.

L'industrie manufacturière est peu développée à Teheran : cette ville, qui doit son importance momentanée à la résidence de la cour, n'a pas d'industrie qui lui soit propre; elle ne vit presque que par le commerce des objets de consommation qu'elle tire des autres villes ou provinces. Ainsi le Mazanderan lui expédie ses sucres de cannes sous forme de petits pains, pesant moins d'un quart de kilogramme; le meilleur safran de la Perse et du monde entier, à ce qu'on assure, lui vient de Khayn, située dans le Khorassan; la province de Kerman lui envoie ses laines et ses châles si justement vantés; Taft, petite ville à huit lieues d'Yezd, ses tapis les plus beaux et renommés même en Europe; Yezd, ses sucreries délicates si recherchées des petits enfants et des dames persanes..., etc.

Les monuments les plus remarquables de Teheran sont dus au règne de Feth-Ali-Chah, grand-père du roi actuel. Ce prince, auquel ses prodigalités ont fait à tort donner le titre de Grand, répandit l'or à pleines mains autour de lui dans l'état précaire où se trouvait déjà la Perse, et, malgré les dépouilles de l'Inde dont Nadir-Chah avait enrichi le trésor royal, il ne put soutenir son luxe et celui de ses nombreux enfants (il en eut 70) qu'en accablant ses sujets déjà si misérables des impôts les plus onéreux. Toutefois il faut lui savoir gré d'avoir élevé à Teheran et dans les environs quelques édifices qui prouvent que l'art persan ne s'était point encore perdu à cette époque.

A une heure à peu près de Teheran est une belle habitation d'été également due à Feth-Ali-Chah, et qu'on appelle Kasrè-Kadjiar. Là de frais ombrages et de belles eaux vives sembleraient devoir attirer la cour; mais ce palais reste abandonné, car Méhémet-Chah, qui a des goûts nomades, préfère aller pendant l'été vivre sous la tente avec toute sa cour dans les gorges du *Schimrâm*.

J'habite le quartier de Teheran, appelé Cazbin-Dervazé. Moyennant six tomans par mois, j'y ai loué une des plus jolies habitations de la ville. Ma maison se compose de deux étages de plusieurs pièces, chacun avec deux terrasses. Celles d'en haut dominent la ville. Deux rangs de fenêtres, garnies de volets en bois et ornées de vitraux bariolés dans la partie supérieure, éclairent la pièce principale, dont les murs sont blancs comme

N° 315. La danse de l'abeille en Égypte. Par M. Valentin.

la neige. On y a pratiqué des niches où j'ai placé deux armures persanes à peu près complètes que je me suis procurées avec des peines inimaginables; car on ne saurait se figurer les longues et ennuyeuses difficultés qui entravent ici toute espèce de transaction. Pour la moindre acquisition on vous parle de 100 tomans comme en France de 100 francs. L'exactitude est d'ailleurs une vertu inconnue aux Persans, et cela seul suffirait pour rendre le pays odieux aux étrangers. Si vous accusez un marchand de mauvaise foi, il vous répond gravement que *son nez a brûlé de chagrin*, ce qui assurément est une étrange expression de repentir. Enfin le mensonge est tellement enraciné dans les habitudes des Persans de cette classe, que s'il leur arrive par hasard de tenir parole, ils ne manquent pas de réclamer une récompense, comme s'ils avaient fait la chose la plus rare et la plus méritoire.

La mauvaise foi des gens riches et des grands seigneurs égale du reste celle des marchands. Le prince S. en cite dans ses manuscrits un exemple curieux.

« Un jour en rentrant chez moi, dit-il, j'y trouvai un marchand arménien un peu moins coquin que ses confrères persans. Il m'apportait un *siphèr*, bouclier en acier, d'un joli travail, orné d'inscriptions et d'arabesques incrustées en or, qu'il me dit appartenir au prince Mohamed-Véli-Mirza, et dont il me demanda une somme que je comptai sans hésiter. C'était 36 tomans. Ce n'était pas cher.

» Ce Mohamed-Véli-Mirza, un des nombreux fils de Feth-Ali-Chah, a été, si je ne me trompe, gouverneur de Chiraz. Sa réputation dans ce pays, ainsi que celle de son frère Kéikhobad-Mirza et même de presque tous ses frères, est tellement établie, que l'Arménien me pria de ne point considérer le marché comme définitif, jusqu'à ce qu'il eût remis la somme entre les mains du prince, de crainte qu'il ne vînt à se dédire.

» Vous savez, me dit-il, que ces chahzadé ne s'en font aucun scrupule, qu'ils sont tous *tamam-harab*, c'est-à-dire des gens tarés, *harab* signifiant précisément une chose mauvaise, gâtée, en ruine.

» Heureusement, cependant, les craintes du prudent Arménien ne se réalisèrent pas. Mohamed-Véli-Mirza se contenta, par miracle, du prix qu'il avait d'abord demandé, et le siphèr vint enrichir ma collection.

» Quelques jours après, je reçus une députation du prince Kéikhobad-Mirza qui m'apportait un bouclier semblable en cadeau de sa part. Pénétré de reconnaissance, je m'empressai de me rendre chez ce généreux seigneur. Je trouvai la pauvreté dans son habitation. Son air était noble et distingué, sa figure très-belle, quoiqu'il louchât. Le portrait de son royal père, feu Feth-Ali-Chah, se trouvait dans la chambre, et il y avait une ressemblance assez frappante entre le père et le fils. Le portrait en pied de mon aimable hôte y était aussi en costume d'apparat des princes du sang et tenant un bouclier. Kéikhobad-Mirza, qui me faisait un accueil gracieux et cordial dont j'étais touché, surtout à cause de la pauvreté qui régnait chez lui, m'indiqua ce dernier portrait en me disant que du temps de son père, comme je pouvais le voir, il était son *sélietar*, porteur du bouclier royal, et qu'alors il se trouvait dans une position brillante, mais que maintenant je le voyais déchu; qu'il m'avait envoyé le bouclier dont il avait hérité et qui était représenté dans ce tableau, car il n'en avait plus que faire, et sachant que je cherchais des armes au bazar, il avait été enchanté de m'obliger en me faisant présent de cette pièce, qui pouvait m'intéresser. Je me confondis en remercîments, quoique cela ne soit pas l'usage en Perse et dénote un homme de peu d'importance. — C'est une bagatelle, me dit-il, et j'espère trouver quelques autres objets plus dignes de vous, car mon seul désir est de vous être agréable.

» Le lendemain arriva de sa part son *nazir*, intendant, pour me demander trois cents tomans, et, comme je ne m'empressai pas de les donner, il me fit reprendre son bouclier.

» Un jour il vint me voir et demanda pourquoi je lui avais renvoyé le bouclier dont il m'avait fait cadeau. — Mais vous l'avez envoyé reprendre par votre nazir, lui répondis-je. — Mon nazir est un menteur et un coquin, me dit-il en sa présence, tandis que l'autre souriait d'un air ambigu. Donnez-moi cent tomans, continua-t-il, et je vous renverrai le bouclier, qui est à vous, du reste; je vous ai prié de l'accepter, comme tout ce que je possède... L'affaire en resta là. »

N° 316. Égypte. — Fellahs. D'après M. Prisse.

Le voyageur russe qui raconte cette anecdote a été plus heureux que moi. Introduit à la cour, il fait la description suivante de sa réception : il commence son récit par une visite à un prince royal.

« Après avoir passé en revue toutes les choses rares, mais assez mal assorties, que contenait le trésor royal, nous nous rendîmes chez le second fils du roi (l'aîné était à Tabriz), auquel le comte Simonitsch allait faire sa visite d'adieu. Nous trouvâmes le petit prince dans la salle d'audience, assis à terre sur un grand châle, et le dos appuyé sur de grands coussins en mousseline rose. C'est un petit garçon de quatre à cinq ans, frêle et maladif, d'une physionomie insignifiante, le visage pâle, les traits peu accentués, un peu aplatis, et les cheveux roux, c'est-à-dire peints en rouge-foncé. Il était vêtu d'un caftan en châle doublé de fourrure, et portait sur son petit bonnet noir une aigrette en diamants. Nous nous assîmes sur le tapis en face de lui. Mirza-Massoud, ministre des affaires étrangères, et deux ou trois autres dignitaires présents à cette entrevue restèrent debout.—*Demàhi schoumà tschôg est?* c'est-à-dire : Votre nez est-il bien gras? lui demanda le comte Simonitsch. Cette formule originale de politesse, d'un usage général parmi la bonne compagnie persane, semble indiquer que les Persans attribuent une singulière importance hygiénique à cet organe. J'avoue que je me perdis en recherches sur l'origine et la signification symbolique de cette politesse, sans avoir jamais pu obtenir d'explication satisfaisante à ce sujet, et que notre formule banale, le Comment vous portez-vous? des nations européennes, me parut, dès ce moment, beaucoup moins insignifiante que par le passé.

» Au reste, le royal enfant ne répondit point, et M. Simonitsch l'interrogea alors sur ce qu'il faisait. « Je n'en sais rien, » dit le petit prince. Voyant qu'il n'était pas en humeur de causer, nous nous disposions à nous retirer, quand la langue d'Abbas-Mirza-Naïbi-Sultana se déliant tout à coup, il nous demanda avec vivacité si nous avions envie de monter à cheval, ce qu'il se proposait de faire lui-même. En effet, un cheval sellé l'attendait dans la cour près de son appartement. Nous répondîmes affirmativement, et nous nous retirâmes. »

Peu de jours après cette entrevue avec le prince royal, le prince S. en eut une avec le roi lui-même, Méhémed-Chah, mort depuis (en 1848) d'une attaque de goutte.

« Le chah avait eu la bonté de me faire dire qu'il désirait que je fisse une esquisse de son auguste personne, et qu'il m'accorderait la faveur d'une séance à cet effet. Je me rendis à ses ordres, et je fus admis en sa présence, un jour du mois de décembre, dans son palais situé sur la grande place (Méïdan). Le prince était assis à terre, sur un grand châle, dans la salle des réceptions privées. Mirza-Massoud, son ministre des affaires étrangères, et Mirza-Baba, son médecin, se tenaient debout auprès de lui; car, à l'exception des ambassadeurs, personne n'a le droit de s'asseoir devant le chah.

» Méhémed (*gr. n°* 270) n'emprunte rien au prestige de la beauté physique. Au premier abord, sa personne est assez commune; il est gros et sans expression; mais on ne tarde pas à le trouver très-aimable et très-distingué dans ses manières. Le chah contempla avec beaucoup d'attention le portrait de l'empereur (Nicolas) dont je lui fis hommage, comme étant la chose la plus agréable à présenter, et ordonna à Mirza-Massoud de le mettre sous verre. Comme je m'excusais de ne pas lui avoir apporté les lithographies de la garde impériale (que j'avais fait venir de Saint-Pétersbourg à son intention), sur ce qu'on m'avait dit qu'il les avait déjà, il me répondit qu'il en avait fait présent à son frère Kahraman-Mirza; et là-dessus Mirza-Massoud m'insinua qu'il fallait apporter ces dessins. Le chah me demanda alors, sans préambule au sujet de mon nez, ce que contenait le portefeuille que j'avais déposé près de moi. — Du papier blanc, répondis-je, sur lequel je désirerais retracer les traits de Votre Majesté, si elle daignait s'y prêter. Il répondit gracieusement qu'il était tout prêt, et, effectivement, il posa en modèle intelligent pendant près de vingt minutes. Mais, avant de commencer, il eut l'extrême obligeance d'ordonner une chaise pour moi, faveur que je déclinai en pliant les genoux à terre et ne profitant de la chaise que pour y déposer des crayons et un canif, disant très-humblement que l'honneur de m'asseoir à terre en présence du Kibléi-Alem, le centre de l'univers, était déjà trop grand pour moi. Cette

phrase et toutes mes actions parurent convenir au roi ; car, durant toute la séance, il ne cessa de faire mon éloge en turc aux personnes qui étaient présentes, se doutant probablement que je comprenais un peu ce qu'il disait, ou supposant qu'on me le répéterait. — Le turc est la langue de la cour, les Cadjars, dynastie actuellement régnante, étant de race turque. — A ces éloges, les assistants ne cessaient de répondre *bêli*, oui, en faisant de profonds saluts. Plus tard, des gens peu bienveillants, ou jaloux de mes succès, ou pour contenir dans de justes bornes ma vanité flattée, m'avertirent que S. M. dit les mêmes choses à toutes les audiences qu'elle donne aux étrangers.

» Le jour du baïram, qui équivaut chez les musulmans à notre fête de Pâques, nous nous rendîmes au palais pour complimenter le souverain. Après avoir reçu nos félicitations, le chah alla se placer sur un trône de marbre blanc sculpté et doré, vaste estrade entourée de balustrades et soutenue par des dives et des péris, dans une salle peu élevée au-dessus du sol et dont l'un des côtés, presque entièrement ouvert, comme la scène d'un théâtre, laissait voir une vaste cour où se tenaient les princes du sang, les hauts dignitaires, les mollahs, les khans, les troupes régulières, la musique militaire et les otages afghans. Cette salle du trône est la plus belle salle que j'aie vue en Perse (*gr. n*os 261 *et* 267) ; et, en fait d'intérieur mauresque, l'on ne peut guère trouver nulle part quelque chose de plus élégant. Voilà du moins l'effet qu'elle m'a produit, surtout lorsque plus tard je l'examinai en détail, et j'essayai vainement d'en faire un croquis, tant la chose est compliquée. Le plafond, qui est élevé, se compose de plusieurs voûtes des plus gracieuses, mais dont il est difficile de comprendre le plan général ; car leurs lignes se perdent sous une infinité de fines peintures tout éclatantes de couleurs et de dorures, représentant des fleurs, des figures de femmes et des cavaliers, et dans de capricieuses stalactites à facettes de cristal, d'or et de diverses couleurs, au milieu desquelles l'œil ébloui s'égare.

» Au fond de la salle, derrière le trône, est une vaste fenêtre en ogive de vitraux coloriés et découpés en dentelle de la plus grande finesse, formant des fleurs de mille espèces, qui occupe presque tout ce mur. Les verres sont incrustés comme dans une toile d'araignée de bois qui en fait l'encadrement. Les deux murs latéraux, coupés de niches en ogive, sont chargés, comme les voûtes, de peintures et de dorures que recouvre un vernis luisant. Leur base est en marbre comme le trône, avec des peintures de plantes étranges et gracieuses sur blanc. J'ai dit en marbre ; mais il y a une transparence et une finesse dans cette pierre qui pourrait faire supposer que c'est une espèce d'albâtre. Serait-ce ce marbre qu'on trouve sur les bords du lac de Van, en Arménie, et dont je crois avoir lu quelque part qu'il se forme sur l'eau en plaques unies, comme la glace ou le sel? Le quatrième mur, comme j'ai dit, n'existe pas dans cette salle. Les portes, basses et étroites, sont en mosaïque. De minces colonnettes en cristal, ou plutôt garnies de miroirs, soutiennent là le plafond, et un rideau s'y trouve qui, ce jour-là, était ouvert, et la cour, je l'ai dit, était pleine d'un monde paré.

» Placé dans une pièce contiguë à la salle du trône, je jouissais de ce spectacle, sans pouvoir, à mon grand regret, voir la personne du chah. Je remarquai que ceux des assistants à qui Méhémed-Chah adressait la parole lui répondaient sans quitter leur place et en criant de toutes leurs forces. Bientôt un poëte sortit des rangs, et déclama, dans cette belle, originale et harmonieuse langue persane, des vers en l'honneur de son auguste maître.

» Pendant presque toute la durée de cette cérémonie, mes oreilles furent étourdies et mes nerfs impitoyablement déchirés par les sons d'une musique, je dirais inouïe si je ne l'avais entendue beaucoup trop, et dont le bruit s'échappait d'un réduit peu éloigné de la cour où le sélam (lever) avait lieu. Là quelques malheureux musiciens persans soufflaient à outrance dans des trompettes énormes, frappaient à tour de bras sur des timbales, et grinçaient de la cornemuse ; et cela sans frein, sans mesure, sans aucun ton appréciable : véritable charivari grotesque et barbare. Chaque matin, au lever du soleil, et chaque soir à son coucher, l'astre resplendissant est salué par le même concert, exécuté à la même place par les mêmes artistes, et n'en verse pas moins des torrents de lumière sur ses discordants adorateurs. Mais, ce qui m'étonne, c'est que le chah, qui paraît un homme de goût et si bien élevé, puisse supporter une pareille chose avec cette patience.

N° 317. Égypte. Femmes fellahs. D'après M. Prisse.

» Vers la fin de janvier, Mirza-Baba, le médecin du roi, accompagné de Mirza-Ali, fils du ministre des affaires étrangères, vint m'annoncer que S. M. désirait que je fisse le portrait de son fils, âgé de quatre ans, mais sans précipitation et en me conformant exactement à la mesure qu'elle avait tracée elle-même, probablement à cause de quelque vieux cadre qui se trouvait vide au palais. Il avait été convenu que le docteur m'accompagnerait. Je me rendis donc chez lui le lendemain, suivi de mes domestiques, que, par une précaution inusitée, on consigna à l'entrée de la cour. Mais j'eus bientôt le mot de l'énigme en apercevant le docteur entouré de ses femmes, fort jeunes et fort jolies, qui ne parurent nullement pressées de s'enfuir ; car, tandis que le bon médecin me serrait affectueusement la main, elles se retirèrent lentement de différents côtés, et allèrent se placer sous des portes, pour se conformer à l'usage, mais de manière à voir et à être vues.

» Les Persanes et surtout les Chiraziennes sont très-basanées, avec des cheveux noirs et touffus, toujours teints de henné, ainsi que leurs mains et leurs pieds nus. Elles se tracent autour des yeux, à la racine des cils, une ligne noire ou bleuâtre avec du surmé. Leurs traits ont un cachet particulier qu'il est difficile de décrire, et dans lequel il me paraît que se mêle un peu le type mongol. Ces femmes sont très-bien faites, élancées et pleines de grâce dans leurs mouvements. Elles portent une chemise rouge ou bleue, d'ordinaire en gaze transparente : *pirahen* en persan ; un large pantalon, *schalvar* en turc, et *zindjamè* en persan, et une jaquette fort étroite, *alhalokh* en persan, et *beschmet* en turc, tenant à peine sur les épaules, et collant à la taille et sur les bras, mais laissant la poitrine et l'estomac à découvert. Les épaules sont si serrées dans cette veste, qu'elles sont forcées de les tenir en arrière et de se cambrer, ce qui m'a paru ajouter du charme à leur maintien. Leur langage sonore et doux est plein de grâce. L'usage fréquent du calian n'altère pas la fraîcheur de leur bouche. Les Persanes ont les dents d'une extrême blancheur et les lèvres d'un vif incarnat.

» Mais je reviens à ma visite chez le médecin. Nous nous assîmes à terre, et je remerciai l'aimable docteur du plaisir qu'il venait de me procurer d'entrevoir des dames persanes ; mais il ne fit pas semblant de m'entendre, et ordonna à deux petits garçons d'apporter le calian et le déjeuner. Le repas, fort modeste, consistait en un plat de riz à l'eau : *tschelov*, un ragoût de courges, une soupe de mouton, etc. Après le déjeuner, le docteur tira d'une niche une cuiller de bois artistement travaillée, qu'il me pria d'ajouter à ma collection d'objets persans ; puis il appela une jeune fille de petite taille, mais très-fraîche et très-jolie, vêtue simplement d'un alhalokh et d'un schalvar, et prenant de sa main un bonnet de cachemire bleu brodé de soie blanche, il me le donna, disant que sa fille m'en faisait hommage.

» En sortant, et au moment de monter à cheval, nous fûmes entourés par une foule de malades, hommes, femmes, mendiants, derviches, etc., auxquels Mirza-Baba distribua généreusement des conseils et des recettes. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le palais, où nous trouvâmes le petit Mirza-Naïbi-Saltana, paré de grosses pierres précieuses, et adossé à d'énormes coussins. Ce petit enfant flegmatique essaya pendant la séance de griffonner quelque chose sur du papier, et pria à plusieurs reprises son gouverneur de lui dessiner une perdrix » (*gr. n*° 280).

Veut-on savoir maintenant comment le centre de l'univers récompensa l'artiste amateur? Le fait mérite d'être raconté. Lorsqu'il eut fait tous les portraits du chah et de sa famille, le prince S. alla lui faire une visite d'adieu. « Après les compliments qu'il adresse immanquablement à tous les étrangers qui se présentent, ce bon prince demanda au ministre des affaires étrangères si les cadeaux qu'il m'avait destinés étaient prêts, en recommandant qu'ils ne valussent pas moins de trois cents tomans. Je pris alors congé de S. M. le plus à reculons qu'il me fut possible, tandis qu'elle m'accompagnait de son sourire et de ses paroles bienveillantes.

» Le lendemain, en me rendant à l'ambassade russe, je rencontrai quatre domestiques du roi conduisant lentement et cérémonieusement un grand cheval boiteux de couleur baie. Avant qu'on m'eût abordé pour me le dire, je devinai que ce cheval m'était destiné. Je n'avais pas encore eu le temps de prendre un air de

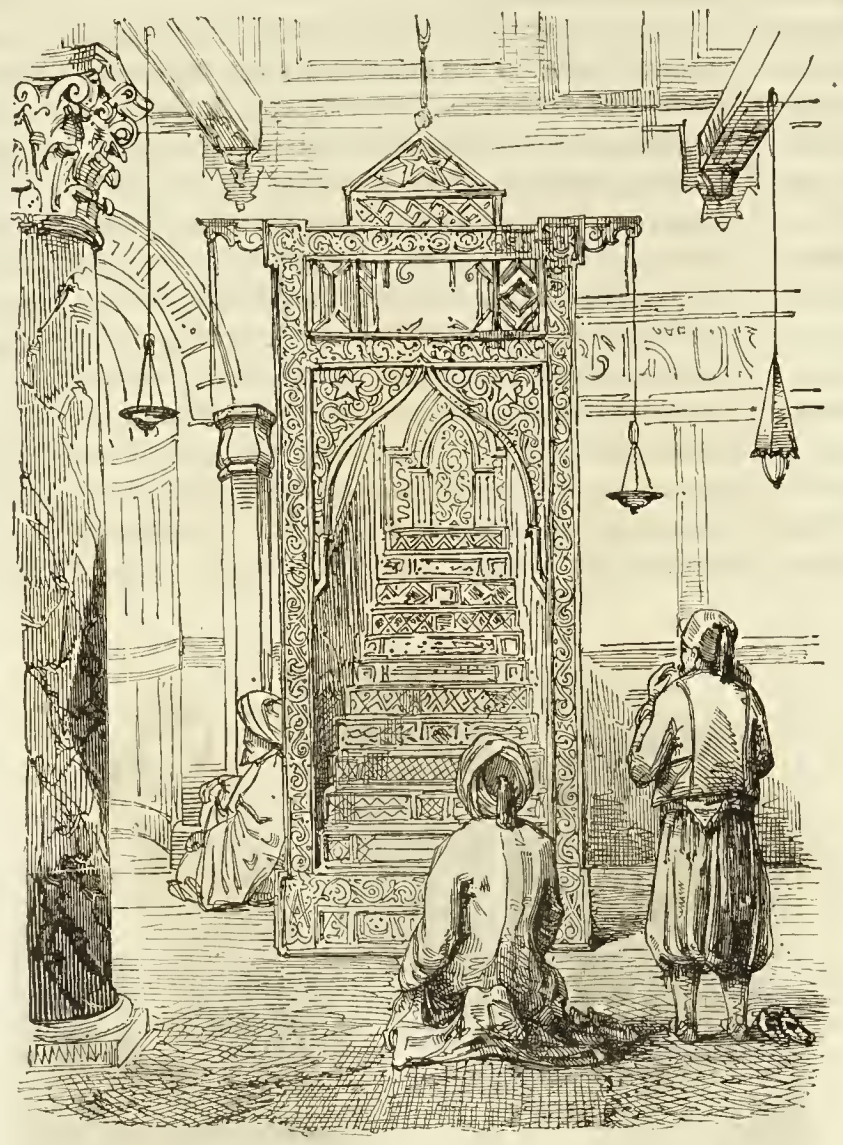
circonstance, lorsque mon palefrenier, qui marchait près de mon cheval, se mit à injurier les gens du chah dans les termes les plus vifs, en refusant d'admettre une pareille rosse dans mon écurie. Malgré mon opposition à une action aussi grossière, et mes exclamations en mauvais turc, les Persans retournèrent aux écuries du palais, où ils choisirent un autre cheval, et ils me l'amenèrent directement à l'ambassade. Mon palefrenier n'était pas plus disposé à recevoir ce cheval que le premier, non plus qu'à écouter mes observations et celles du drogman de l'ambassade que j'avais appelé à mon secours pour déclarer que j'acceptais le présent royal avec respect. Tout était vain; la discussion allait toujours son train; mon écuyer voulait faire son devoir malgré moi-même, ne s'interrompant que pour me faire entendre qu'il agissait dans mes intérêts; et les domestiques du chah, interdits, frappés des observations d'un serviteur si dévoué, s'en retournèrent encore une fois avec leur cheval pour en référer au premier ministre, qui jugerait dans sa haute sagesse si l'animal était digne ou non de m'être offert. Un mélange de finesse et d'astuce avec une naïveté souvent enfantine m'a paru remarquable dans le caractère des Persans.

» Hadji-Mirza-Agassi trouva que le coursier n'était pas dénué de valeur, et me fit prier de lui pardonner si dans le moment on ne pouvait m'en offrir un meilleur, ajoutant qu'à mon retour en Perse on m'en ferait donner un superbe. Je reçus en outre de la part de S. M. deux très-jolis châles, évalués à mille roubles, et l'ordre du soleil, enrichi de diamants avec la patente ou firman officiel. »

« Ce qui manque surtout à la Perse, dit M. Teule, ce sont les mœurs publiques. Chez ce peuple de marchands, aucune conscience ne résiste à l'argent. Il suffit qu'il se présente un acheteur assez riche pour l'acheter. Des gouverneurs trafiquent des sujets du roi avec les Turkomans, le roi vend son peuple à des fermiers de province; et le peuple, à son tour, vendrait roi et gouverneurs, s'il en pouvait tirer le moindre gain. Cette vénalité n'est pas le seul vice général, ni le plus profond, ni celui qui choque le plus un étranger. Le trait moral qui distingue le mieux le caractère des Persans, c'est le mensonge; il leur est si facile qu'il semble leur avoir été donné avec la voix; mais l'éducation de la famille, où entrent les affectations obligées de la politesse, y prépare de bonne heure les enfants, qui se perfectionnent ensuite par la fréquentation d'un monde où l'esprit de civilité et la crainte du despotisme sont cultivés à tous les degrés de la finesse et de la ruse. Comme on apprend aux merles à siffler, on enseigne aux Persans à mentir. »

Celui de tous les voyageurs français qui, durant ces dernières années, a fait le plus long séjour en Perse et qui a connu peut-être le mieux ses habitants, l'intrépide et savant botaniste Aucher-Éloy, si prématurément enlevé à la science, porte sur les Persans un jugement encore plus défavorable que celui de M. Teule.

« Chiraz est la ville persane par excellence, c'est là qu'on étudie les vices et les qualités des Persans, je ne dirai pas leurs vertus, car j'ose affirmer qu'il n'en existe pas une seule parmi eux. Ne demandez point à la Perse des hommes dévoués à leur patrie, à leur famille, à leurs amis. Aucun sentiment honorable ne fait battre leur cœur. gloire, honneur, réputation, courage, sont pour eux des mots vides de sens. Il n'y a que l'intérêt le plus matériel, l'*auri sacra fames* qui soit capable de leur donner quelque énergie.



N° 318. Égypte. — Chaire dans une mosquée à Mynich. D'après M. Horeau.

N° 319. Égypte. — Intérieur de la mosquée du Moristan, côté du tombeau de Kaloum. D'après M. Horeau.

» Les Persans sont bien le peuple le plus fourbe, le plus vicieux qui ait jamais existé; ils n'hésitent à commettre aucun genre de crime; toutefois, leurs vices infâmes sont voilés par une hypocrisie et une politesse de manières qui peut donner le change à un observateur superficiel..... Le gouvernement est le despotisme le plus éhonté...

» On dit que tout est immuable en Orient, il faut cependant bien admettre que depuis moins d'un siècle il s'est opéré dans les mœurs des Turcs et des Persans une bien grande révolution; et que si Chardin, par exemple, revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus les hommes dont il fit un portrait si vrai pour son temps. On reconnaît bien toujours chez les grands seigneurs persans leur âpreté pour le vol et les concussions, mais cette générosité, cet amour de la dépense dont parle Chardin, où les rencontrer maintenant?

». Sans parler des temps de troubles, très-fréquents en Perse, où tout n'est que pillage, rien n'est comparable au désordre qui y règne habituellement. Les employés sont mal payés, et quand, après bien des formalités, ils obtiennent le bazot, ou ordre de payement, de nouvelles difficultés recommencent, ils ne peuvent enfin recevoir ce qui leur est dû qu'en en laissant une partie dans les mains du payeur. Les recams de l'autorité ne sont pas respectés; il ne faut attendre de protection que de soi-même et de ses armes. Tuer un homme qui vous insulte est une chose toute naturelle et contre laquelle personne, pas même l'autorité, ne réclamera. »

Deux anecdotes, empruntées à la correspondance d'Aucher-Éloy, publiée par M. le comte Jaubert, compléteront cette esquisse du caractère persan : « A Recht, écrivait-il de Teheran à M. Naudin de Blois, le 27 juin 1837, j'ai été insulté à chaque pas, et on m'y refusait jusqu'à de l'eau, sous prétexte que je souillerais les sources du pays; mais, en revanche, ce peuple est bien le plus lâche et le plus vil du monde. Je ne veux vous en donner qu'un exemple entre mille qui me sont particuliers : Je revenais de Recht, avec un seul domestique et un cheval de charge, à Menjill, où j'ai demeuré quelque temps avec le consul de Russie, et il fallait absolument que je passasse devant un corps de garde de douaniers. L'un de ceux-ci ayant osé arrêter mon cheval de charge malgré la résistance de mon domestique, je lui fis observer tranquillement qu'il devait savoir que, comme Européen, je n'avais rien à démêler avec lui; et comme il ne lâchait pas la bride, je lui appliquai sur les ongles un coup vigoureux du manche de mon fouet. Suivant l'usage des Persans, il chercha à m'intimider en me regardant effrontément; mais comme il vit que ses grimaces allaient lui attirer un nouveau coup de fouet à travers la figure : Attends, me dit-il, je vais chercher mon fusil. — Ton fusil! dis-je à mon tour. Je vais te faire voir des armes qui n'ont jamais manqué leur homme. Et en disant ces mots je le mis en joue avec un pistolet qui était sur mon cheval. Effrayé à cette vue, le misérable douanier s'enfuit à toutes jambes et se cacha dans la forêt. J'avais armé ce pistolet; soit que la détente en fût trop facile, soit que, préoccupé, je l'aie lâchée machinalement, le coup partit un instant après. A cette détonation, les cinq ou six douaniers qui étaient restés dans le corps de garde et avaient été étrangers à ce qui s'était passé, effrayés à

leur tour et croyant que je leur en voulais aussi, se sauvèrent en toute hâte, qui par la porte, qui par les fenêtres, non sans crier : Ia Ali! Ia Ali! cri ordinaire de détresse des Persans, et me laissèrent ainsi maître du champ de bataille. Il n'en coûte pas beaucoup d'être brave en ce pays-ci. »

Le fragment que l'on va lire est extrait d'une lettre adressée à la même personne et datée d'Ispahan, 15 août 1838 : « Désirant trouver des bêtes de somme, j'entrai, contre mon usage, dans la ville de Darap, et allai loger dans un caravansérai. Mon réduit fut bientôt rempli de tous les curieux du pays; ils venaient voir comment était fait un Franghi; c'était un animal nouveau pour la plupart d'entre eux. Or vous saurez qu'il n'y a pas au monde de race plus stupide, plus importune et plus insolemment questionneuse que les Persans. Je ne pouvais plus respirer dans mon trou, j'étais sur le point de me trouver mal; je me vis obligé de prier tous ces imbéciles de vider la place et de me laisser tranquille. Ce fut le signal de la guerre. Je fus hué par la foule, des pierres me furent lancées, et je fus blessé si grièvement à la jambe que la plaie n'est pas encore entièrement cicatrisée; je fus obligé de me barricader dans ma chambre et de n'en pas sortir pendant deux jours, sous peine d'être massacré par cette race impie et scélérate... Le jour de mon départ, toute la population était sur pied dans la cour du caravansérai et dans les rues que je devais parcourir. Dès que je parus, les huées recommencèrent; craignant quelque violence, j'avais chargé mon fusil et mes pistolets à balle, et j'étais décidé à faire feu au milieu de la foule si elle essayait sur moi quelque violence. Mes dispositions imposèrent, et j'arrivai heureusement hors de la porte de la ville, toujours accompagné par la foule. Là, il me prit fantaisie d'adresser quelques mots à cette canaille : « Vous êtes des misérables, leur dis-je, vous n'avez de respect ni pour la vieillesse ni pour le malheur; un étranger mourant est venu chercher quelques moments de repos dans vos murs, vous l'avez insulté et blessé, Dieu est juste, il vous punira! » Ces dernières paroles, quoique prononcées par un organe étranger à la langue persane, firent cependant beaucoup d'effet sur ces misérables, qui ne soufflèrent plus mot et parurent repentants. J'avais à peine achevé ma harangue qu'on entendit dans l'air un bruit singulier, et qui ressemblait à celui que fait la grêle quand elle tombe avec violence; chacun se tourna vers l'ouest, d'où venait le bruit : c'était une immense colonne de la sauterelle émigrante qui menaçait de ravager toute la contrée. Je fus étonné moi-même de la coïncidence de ma menace avec l'arrivée de cet animal destructeur; quoique ce soit un événement très-commun dans le pays, tous les esprits en furent frappés. Les uns me prirent pour un magicien, et voulaient qu'on me lapidât; les autres avaient meilleure opinion de moi, et j'entendis même prononcer le mot de peigamber (prophète). Malgré cet honneur insigne, que je n'aurais jamais obtenu dans mon pays, je jugeai prudent de m'éloigner au plus vite; les mules avaient bon pas, et nous gagnâmes promptement sur la foule, qui ne tarda pas d'ailleurs à s'éclaircir, par la nécessité d'aller s'opposer à l'invasion du fléau. »

N° 320. Un prédicateur égyptien. Par M. Horace Vernet.

Les derniers géographes évaluent la population de la Perse à 9,000,000 d'habitants; Aucher Éloy pense que ce chiffre est fort exagéré; d'après ses calculs, on ne peut guère le porter qu'à 5,000,000. D'ailleurs, depuis quelques années, ce pays a fait de grandes pertes par suite de l'émigration de la plupart des Arméniens sur le territoire russe.

N° 321. Groupe d'Égyptiens. Par M. Horace Vernet.

La Perse ou Iran se divise en trois zones bien distinctes : celle du nord, celle du centre et celle du sud. Le climat de ces trois zones offre de grandes différences, leurs populations présentent des nuances très-tranchées, et les productions du sol, comme l'aspect du pays, sont également fort variées.

La zone septentrionale comprend les provinces de l'Aderbaïdjan, du Ghilan, du Mazenderan et du Khorassan. Leur climat, l'hiver, est rigoureux, surtout dans l'Aderbaïdjan, car la neige tombe en abondance. Ces provinces sont les plus peuplées de la Perse, à l'exception du Khorassan, où se trouvent de grands déserts salés.

La zone du centre comprend les provinces de l'Irak-Adjem, du Kurdistan persan et du Kerman. Là, les saisons offrent des variations bien moins sensibles que dans le Nord; l'été n'a point de chaleur insupportable, et l'hiver pas de froid rigoureux. Ispahan est la capitale de l'Irak, et c'est dans ses murs que se trouvent rassemblés les monuments les plus beaux et les plus curieux de l'art persan. Le Kerman, en grande partie désert et d'une aridité qu'une grande population même ne féconderait pas, ne présente rien de remarquable, si ce n'est la ville du même nom, où se sont conservées quelques fabriques d'étoffes qui ne sont pas sans valeur.

La zone qui s'étend au sud, et jusqu'au rivage du golfe Persique, se compose du Laristan, du Fars, du Kouhistan et de l'Arabistan. Cette contrée, hérissée de hautes montagnes entre lesquelles serpentent des vallées arrosées par de nombreux torrents, a pour habitants des tribus de pasteurs nomades portant différents noms, mais qui représentent toutes l'antique population perse, celle d'où sortit Cyrus, celle qui tient encore souvent de nos jours dans ses mains le sort des souverains qui règnent sur ce pays. La zone du sud porte le nom de *guermsir*, ou pays de la chaleur, nom parfaitement justifié par l'élévation de température de son climat, et par les vents brûlants qui règnent l'été sur la côte, où ils deviennent souvent mortels.

« De même que le royaume de Perse peut se diviser territorialement en trois zones distinctes, variant de climat, d'aspect et de productions, on peut aussi, dit M. Flandin, partager sa population en quatre grandes classes de citoyens, dont les attributions diffèrent essentiellement et se perpétuent généralement dans les familles.

» La première de ces classes, celle à laquelle tous rendent hommage, et qui a le pas sur les autres, est celle des mollahs ou prêtres et des savants. La seconde comprend les mirzas ou écrivains; les hommes d'État sont généralement pris dans cette classe, à l'exception du premier ministre ou vizir, qui, étant l'homme de confiance du souverain, peut être choisi par lui parmi les mollahs, comme celui qui a le pouvoir aujourd'hui, ou parmi les khans et les hommes d'épée. La troisième classe est celle des Serbaz ou militaires; et la quatrième se compose de tous ceux qui travaillent de leurs mains, que l'on nomme raïas, comme les cultiva-

teurs, les artisans, les marchands (*gr. n*os 264 *à* 266).

» Le parti des mollahs est très-puissant en Perse. Il peut facilement soulever le fanatisme, qui devient, dirigé par lui, redoutable quelquefois même au monarque. Naguère encore le grand mouchtaïd d'Ispahan, le chef de la religion en Perse, avait réuni autour de lui un nombre considérable de mécontents et de mauvais sujets, dont le dévouement faisait pour le pouvoir des ennemis fort à craindre. Les immenses trésors du mouchtaïd, surpassant ceux dont pouvait disposer le roi, rendaient son parti d'autant plus formidable qu'il s'accroissait tous les jours de ceux qui venaient y chercher des moyens d'existence.

» Cet état de choses ne pouvait durer, et les brigandages auxquels se livrèrent les bandes armées de ce chef rebelle, dans Ispahan même, fournirent au chah l'occasion de venir, à la tête de 6 à 7,000 hommes, asseoir son camp sur les bords du *Zendèh-Roud*. Cette résolution énergique imposa au grand mouchtaïd et à ses partisans, dont plusieurs, faits prisonniers, expièrent leurs crimes dans des tourments atroces, sans qu'une seule voix se soit élevée pour les plaindre.

» Le camp royal (*gr. n*° 276), dont les tentes blanches se groupaient sur les rives du *Zendèh-Roud*, autour du pavillon qu'habitait le chah, réunissait sur une petite échelle les différentes armes dont se compose l'armée persane. Deux seulement sont formées de troupes régulières, l'infanterie et l'artillerie. Quant à la cavalerie, elle se compose de tous les gens du roi, des khans et de leurs serviteurs, et de tous les hommes auxquels on fait appel en cas de guerre; dans l'espoir du butin, ils accourent ordinairement en foule. Mais si chaque cavalier peut être à craindre dans un combat corps à corps, on peut aussi dire qu'en masse ils constituent une troupe détestable; ne connaissant aucune discipline, sans chefs pour les guider, ces cavaliers combattent chacun pour leur compte; ils attaquent quand ils croient pouvoir le faire avec avantage, et fuient à la première crainte d'un échec. Au reste, ils ont conservé l'ancienne tactique des Parthes, qui se sont rendus si redoutables aux Romains (*gr. n*os 264 *et* 265).

» Quant à l'infanterie et à l'artillerie, ces deux armes offrent un semblant de formation régulière et européenne. L'une et l'autre organisées par des officiers anglais pour faire tête à l'armée russe, il y a vingt ans, tout en étant fort loin de ressembler à des troupes européennes, ne sont cependant pas sans valeur, et le siége d'Hérat, en 1837, a été pour l'infanterie surtout l'occasion de prouver que, si la discipline européenne pouvait difficilement modifier la nature des soldats persans, le courage, en masse ou individuellement, ne pouvait leur être refusé.

» L'infanterie est divisée en garde royale et troupes de ligne. Pour la première, l'habillement, à peu près uniforme, consiste en une veste rouge à collet et parements bleus, avec épaulettes de drap bleu et effilés de coton blanc, — cachet de leur origine anglaise, — le pantalon est de toile blanche, très-ample et plissé. Le bonnet persan de peau de mouton noir n'a aucun signe militaire distinctif. Les buffleteries sont blanches et supportent une giberne et un fourreau de baïonnette; quelques soldats portent par devant le kandji national, mais il n'est pas d'ordonnance. Le fusil est celui de l'armée anglaise, de très-mauvaise fabrication, et, comme il n'est point d'armuriers qui sachent réparer les armes européennes, il en résulte que l'on voit fréquemment dans les faisceaux devant les tentes ou les corps de garde des fusils sans baïonnette, sans platine ou sans chien.

» L'habillement de la troupe de ligne diffère peu. La veste rouge est remplacée par une veste en coton bleu-clair ou jaune.

» L'artillerie est, pour son matériel, dans un état à peu près aussi déplorable que l'infanterie. Les canons sont fondus sur des modèles anglais, mais fabriqués à Teheran, dans un arsenal dirigé par un Persan qui a pris en Europe une teinture de l'art de la fonte; ils sont très-mauvais, et rendent pour les canonniers leur service très-dangereux. Le costume des artilleurs (*gr. n*° 264) est de tous ceux de l'armée le plus original. Ils sont bizarrement accoutrés d'une veste de drap bleu avec des torsades et des hongroises, à l'instar des uniformes russes; et un affreux bonnet de peau de mouton noir ou gris, très-volumineux, grossièrement imité des *kolbaks*, leur donne un aspect sauvage qui les rend plus ridicules que redoutables.

N° 322. Infanterie égyptienne. D'après M. Prisse.

» Il existe une autre espèce d'artillerie, utile dans un pays montagneux, et qui pourrait, en Perse, où il y a peu de routes, rendre de grands services. Mais elle est presque exclusivement destinée aux feux de galas et aux honneurs que l'on rend au chah quand il quitte son palais ou sa tente. C'est une artillerie composée de petites pièces extrêmement légères, portées à dos de chameau.

» La hiérarchie militaire n'est sujette à aucune loi fixe. La volonté du châh dispose des grades, des commandements; mais une fois donnés, ils dépendent les uns des autres, et l'échelle qui les distingue ou règle le degré d'obéissance aux supérieurs se rapproche beaucoup de celle des armées d'Europe.

» Chaque régiment a ses officiers. Plusieurs régiments forment un corps qui obéit à un *serdar* ou général, et l'armée tout entière est sous les ordres d'un chef unique que l'on appelle *émir-nizam*. Celui-ci ne peut plus recevoir d'ordre que du roi ou de l'un des princes de la famille royale.

» Ces princes sont ce que la faveur ou la confiance du chah les fait. Ils peuvent avoir un commandement d'armée ou un gouvernement de province, selon son bon plaisir. Mais, comme la méfiance aussi bien que la trahison semblent être en Asie d'un usage fréquent et traditionnel, il en résulte que le roi appelle à remplir ces hautes fonctions de confiance ceux des princes ou *chahzadé* dont il ne redoute ni le mérite, ni le caractère entreprenant, ni même les richesses ou la popularité. Aussi voit-on en Perse un très-grand nombre de princes de sang royal qui vivent, dans l'oisiveté, des aumônes que leur font le souverain et même quelques grands seigneurs reconnaissants ou dévoués. Ceci étonnera moins si l'on pense que le dernier roi, Feth-Ali-Chah, a laissé soixante-dix princes, tous ses fils; et, en ajoutant à ce nombre les enfants de ceux-ci, on arriverait à un chiffre énorme. Aussi aujourd'hui la qualité de chahzadé n'est-elle que ce que la fait l'autorité dont est revêtu celui qui la possède.

» Parmi ces chahzadé, le plus remarquable par les qualités de son cœur et par ses mérites intellectuels est un oncle du chah (*grav. n*° 271), Malek-Kassem-Mirza. Ce prince généreux et libéral se distingue par l'élévation de ses idées, son instruction et l'intérêt avec lequel il cherche à se mettre au niveau des connaissances européennes. Il parle six langues, sans compter la sienne, le français parfaitement bien; l'anglais, le russe, le turc, l'arabe, l'hindoustani. C'est un des plus zélés protecteurs des Européens dont la science ou l'industrie peut rendre le séjour en Perse profitable à l'instruction et au progrès de ses compatriotes. Il est, au reste, l'ami du chah, dont il a été le compagnon d'enfance à la cour d'Abbas-Mirza, père du roi actuel. »

CHAPITRE XXVIII.

NINIVE.

Alep, juin 1847.

Les fatigues et les privations qu'il m'avait fallu endurer en allant de Tiflis à Teheran avaient si gravement altéré ma santé que je fus obligé de garder plus d'un mois le lit. Une fièvre violente s'était déclarée le lendemain même de mon arrivée dans la capitale actuelle de la Perse; pendant trois semaines elle résista à tous les traitements. Quand elle me quitta, je me trouvais si faible, et j'étais si ennuyé, si dégoûté de la Perse, que je renonçai au projet que j'avais formé à mon départ de Tiflis d'aller visiter Ispahan, c'est-à-dire les ruines d'Ispahan, car tout est en ruine dans ce malheureux pays — ses mosquées (*gr. n*os 273 *et* 274), ses ponts (*gr. n*° 283), ses palais, ses bazars. Je n'avais plus qu'un désir, qu'une espérance, qu'une pensée—partir, gagner une contrée moins insalubre et plus civilisée. Voulant voyager le plus vite possible et me sentant hors d'état de me soutenir à cheval, je demandai un jour à mon médecin s'il ne me serait pas possible de me procurer une voiture à quelque prix que ce fût. Cette ressource, sur laquelle, je dois l'avouer, je ne comptais guère, me manqua. Il n'y a pas de voitures en Perse. Le seul moyen de transport qui y soit employé est le cheval ou le mulet. On monte ces animaux ou l'on se fait porter par eux dans une espèce de palanquin. Le roi lui-même ne voyage pas autrement. Les voitures dont l'empereur de Russie avait fait présent à son père tombent en ruines au milieu d'une cour de l'arsenal, où elles sont exposées à toutes les intempéries de l'atmosphère. Les rois de l'Asie ne veulent pas, assure-t-on, se servir de voitures, parce qu'ils seraient forcés de faire asseoir un de leurs sujets en leur présence, en devant d'eux et plus haut qu'eux. Cette absence presque complète de

voitures — on en trouve encore dans certaines provinces (*gr. n°* 281) — est d'autant plus remarquable que les chars étaient autrefois fort nombreux en Perse, soit comme instruments de guerre, soit comme moyens de transport, et que les plaines immenses de ce royaume sont très-favorables à leur emploi.

Les Persans voyagent à cheval et préfèrent les mulets pour les transports ; les chameaux sont de même employés par eux pour ce dernier usage, et rarement ils les font servir de monture. Les selles persanes ont des étriers courts et des pommeaux droits, longs et dangereux ; elles sont fort incommodes pour les Européens. Un mulet porte deux femmes et les cages de bois dans lesquelles elles sont enfermées, assises sur de petits matelas ; quelquefois un enfant trouve encore à se placer sur la sellette de l'animal, entre ces deux cages disposées de chaque côté.

Il y a deux manières de voyager à cheval : 1° avec ses propres chevaux ou des chevaux qu'on loue, ce qui est fort long ; 2° avec les chevaux de la poste, ce qui est extrêmement fatigant et parfois impossible. La poste n'est établie ou censée établie, en Perse, que pour la simple transmission des ordres de l'autorité centrale aux gouverneurs de province et des dépêches de ceux-ci à l'autorité centrale. C'est par conséquent le gouvernement qui en supporte seul tous les frais. Des relais, appelés *chaperkhanas* (écuries pour sept chevaux), ont été établis de distance en distance. Ils sont entretenus, partie en nature, partie en argent. L'administration en est confiée à un directeur ou fermier général, qui obtient par la voie de l'adjudication publique la concession de ces entreprises sur une ou plusieurs lignes de communication. Il n'y a de *chaperkhanas* que sur les routes qui vont de Teheran aux chefs-lieux de province, et par conséquent de relations suivies qu'avec Tabriz à l'ouest, Ispahan au midi, et Méched à l'est. Les autres villes de l'intérieur n'ont aucun moyen de correspondance. Enfin, même sur ces grandes lignes, c'est toujours un *goulan* ou courrier spécial du gouvernement, qui est chargé des paquets et qui voyage à cheval. Quand des particuliers ont des lettres à expédier, ils les confient à ce courrier qui, moyennant une récompense, les porte et les remet à destination. On ne voyage pas avec des chevaux de poste beaucoup plus vite qu'avec ses propres chevaux. Au lieu de sept chevaux que l'on devrait trouver à chaque relais, il n'y en a la plupart du temps que deux ou trois, et qui sont tellement mauvais qu'on se fatigue plus à essayer de les faire marcher qu'à aller à pied. Lorsqu'un cheval ne veut plus ou ne peut plus avancer, le voyageur peut se donner la satisfaction de la vengeance ; il a le droit (c'est écrit dans son passeport) de le tuer, sous la condition d'en porter jusqu'au relais prochain la queue dans ses mains et la selle sur ses épaules.

Force me fut donc, puisque je ne pouvais pas trouver une voiture, de me contenter d'un cheval. Cette nécessité retarda mon voyage de quinze jours ; enfin, je me remis en route avec une caravane que j'ai suivie jusqu'ici ; mais quel voyage ! Dès le jour même où je partis de Teheran, la fièvre me reprit ; elle ne m'a pas quitté depuis, et Dieu sait si je parviendrai jamais à m'en débarrasser. Souvent j'ai cru que je resterais en chemin, souvent il fallait m'attacher sur mon cheval, tant était grande ma faiblesse. Un jour, le désespoir me fit tomber dans le délire, et je craignais de perdre la raison. Que de fois je m'écriai comme ce pauvre Aucher Éloy qui n'a pas eu le bonheur, lui, de revoir sa patrie : « Combien me serait doux le plus modeste asile en France! »

J'ai mis deux mois à venir de Teheran à Alep. Durant ce long trajet, on ne traverse qu'un très-petit nombre de villes ou de villages qui, pour la plupart, n'offrent rien de curieux, Hamadan, Kermanchah, Mossoul, Nisibin, Mardin, Orfa, Bir ou Biredjik. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.* Partout des ruines, et presque partout le désert sur cette route, ou ce qui est triste encore, des plaines couvertes de la plus riche végétation et non cultivées. Le désert ne ressemble même point aux déserts de l'Égypte et de l'Arabie : c'est au contraire une terre rouge, pierreuse, il est vrai, mais très-fertile, dépouillée seulement de grands végétaux et arrosée par de petits cours d'eau ; il serait en grande partie habitable et il a été jadis habité, comme l'attestent les ruines nombreuses qu'on y trouve.

Hamadan, l'antique Ecbatane, est actuellement une petite ville de 12 à 15,000 habitants bâtie en terre comme toutes les villes de la Perse (*gr. n°* 277). Ce qu'elle offre de plus intéressant parmi ses ruines est le tombeau d'Esther et de Mardochée. Il s'élève au milieu des masures à demi ruinées du quartier juif, sur une petite place où, à certaines époques de l'année, accourent de tous les points de l'Asie les pèlerins qui croient à l'authenticité du mausolée. On y voit aussi le tombeau d'Avicenne.

J'étais tellement malade en passant à Kermanchah, qu'il me fut impossible d'aller visiter le célèbre monument de Takht-el-Bostan, situé à une heure et demie de cette ville, au pied des montagnes.

Les incidents d'un pareil voyage sont peu nombreux et surtout peu variés. De distance en distance, on craint d'être arrêté, pillé et égorgé par des voleurs de grand chemin ; on en voit souvent, mais rarement ils osent attaquer les caravanes. Ces voleurs sont en général des Kurdes. Aucher Éloy décrit ainsi leur costume : une chemise en toile qu'ils relèvent au-dessus des genoux quand ils marchent; une ceinture en cuir et un manteau ; les cheveux longs et une calotte, quelquefois un turban par-dessus ; leurs armes consistent en une lance énormément longue, souvent accompagnée (pour les chefs) d'une queue de cheval ; un fusil, un sabre recourbé et un petit bouclier ; quelques-uns ont des frondes et lancent des pierres avec beaucoup d'adresse.

N° 323. Artillerie égyptienne. D'après M. Prisse.

Un jour, en allant de Kermanchah à Mossoul, nous apprîmes qu'une caravane considérable avait été pillée deux jours auparavant par les Kurdes, et que nous étions menacés du même sort si nous continuions notre route. C'était, si j'ai bonne mémoire, à Hadji-Kara-Khani (le khan noir des pèlerins), village situé sur l'Ellouan, que nous fut annoncée cette triste nouvelle. La caravane, fort effrayée, résolut d'attendre le retour de soixante cavaliers persans qui étaient allés escorter une caravane du côté de Bagdad. Ils ne revinrent que le surlendemain. Mais, au lieu de marcher avec ordre et de se choisir un chef, comme cela a lieu d'ordinaire, la caravane partit dans une confusion inimaginable ; chacun commandait ; les femmes criaient, les enfants pleuraient, les plus braves invoquaient Ali ; on entendait retentir de tous côtés : Ia Ali ! Les derviches récitaient des versets du Koran. Cependant nous avions déjà marché pendant deux heures sans faire de mauvaise rencontre, et on commençait à se rassurer, lorsque le cri d'alarme se fit entendre tout à coup. Je m'attendais à une déroute générale ; mais, soit habitude de pareils dangers, soit résignation, soit enfin confiance dans l'escorte, le plus profond silence et l'ordre le plus parfait régnèrent dans les rangs ; seulement tous mes voisins continuèrent à réciter des versets du Koran et à répéter incessamment la profession de foi musulmane des schyytes : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! Mahomet est son prophète, et Ali est le vicaire de Dieu ! Au premier cri d'alarme, les cavaliers qui marchaient alors à la queue de la caravane s'étaient portés à la tête, et bientôt la fusillade retentit. Les Kurdes, soit qu'ils fussent en petit nombre, soit qu'ils se souciassent peu de se mesurer avec soixante hommes bien armés, lâchèrent pied presque immédiatement, car en général ils ont grand soin de ne pas s'exposer au feu, et la moindre résistance leur fait abandonner la partie. Quand ils se furent éloignés, tous les hommes de la caravane qui étaient armés de fusils se joignirent à ceux de l'escorte ; on cria victoire ; on fit de nombreuses décharges pour effrayer davantage l'ennemi, enfin nous ne marchâmes plus que précédés par des éclaireurs.

A parler franchement, ce ne fut qu'à Mossoul que j'éprouvai des regrets vraiment sérieux dans le trajet de Teheran à Alep ; j'aurais vivement désiré que ma santé me permît, sinon de descendre le Tigre jusqu'à Bagdad, du moins d'aller visiter les ruines de Ninive, découvertes tout récemment. Toutefois les ouvrages publiés depuis par MM. Botta, Flandin et Layard me permettront de combler cette lacune de mon voyage.

Jusqu'à ces dernières années, les restes de Babylone et de Ninive avaient toujours échappé aux investigations les plus minutieuses, et, à part de rares débris d'inscriptions inintelligibles, rien n'était venu en révéler la trace. « Depuis 2,031 ans pour Babylone, 2,471 ans pour Ninive, la mort, la solitude, dit M. Flandin, avaient succédé aux clameurs des peuples, à l'animation de ces capitales si florissantes. Quelques tertres espacés étaient les seuls indices auxquels on pût reconnaître l'emplacement des deux villes. Une poussière brûlante, des fragments de briques calcinées couvraient au loin le sol, comme si Dieu avait voulu que leurs cendres jetées au vent et leurs ossements

épars prouvassent que ces deux reines de l'Asie étaient restées sans sépulture.

» Cependant le voyageur inquiet et avide cherchait encore; un coin d'une tablette cunéiforme, un morceau de brique émaillée l'encourageaient. S'il parvenait à trouver un onyx sacré, un cylindre ou l'un de ces cônes d'agate, amulettes symboliques des prêtres chaldéens, heureux il quittait le sol où le Mède Cyaxare fit crouler dans la poussière le trône de Sennachérib et celui où Balthazar avait fait dresser son pompeux festin..... L'historien refeuilletait les livres, et, ne pouvant déduire aucun fait certain des vieilles traditions, il s'efforçait d'accorder entre eux tant de récits contradictoires, et cherchait en vain à découvrir la vérité sous le voile épais qui la cachait. L'antiquaire se résignait moins facilement à la perte des grands monuments inconnus de Babylone et de Ninive : qu'étaient devenus les ouvrages de Nemrod et de Ninus? Les admirables travaux de Sémiramis et de Nitocris étaient-ils donc perdus sans espoir? Les pagodes, les idoles de l'Inde s'étaient conservées; la sculpture des Perses, celle des Égyptiens nous étaient connues; mais entre la Perse et l'Égypte il y avait de vastes contrées jadis peuplées, jadis florissantes, où de puissants empires avaient eu une longue durée. Il y avait eu là de grands centres d'une civilisation primitive, où d'ambitieux monarques avaient établi leurs trophées sur les murs de palais somptueux; et un bruit vague, arrivé jusqu'à notre âge, disait qu'ils y avaient fait sculpter leurs triomphes. L'art avait donc été en honneur chez ces nations; il y avait eu une sculpture assyrienne ou babylonienne, et cette sculpture avait disparu! Quel vide à combler dans l'histoire de l'art! Aussi l'archéologue en gémissait, et continuait ses investigations, interrogeant encore sous sa tente le Bédouin de l'Euphrate pour apprendre quelque chose de Babylone, et demandant au Kurde du Tigre ce qu'il savait de Ninive. Il lui semblait que Dieu avait assez appesanti son bras vengeur sur ces villes. Les peuples qu'il avait maudits étaient morts; les nations proscrites avaient disparu; sa force avait assez fait justice de leurs crimes; le jour n'était-il pas venu de laisser voir aux générations nouvelles les traces imposantes d'un châtiment sévère et mérité?

» C'était aux bords du Tigre, c'était dans le voisinage de Mossoul que devait être révélé ce grand et impénétrable mystère de l'art assyrien. En face de cette ville, assise sur la rive droite du fleuve, surgissent sur le bord opposé deux monticules assez étendus, auxquels se relient les extrémités d'une vaste enceinte, évidemment les restes d'un rempart très-épais et très-élevé. De ces deux éminences, l'une est factice, c'est-à-dire qu'elle porte partout la trace de constructions, que prouve d'ailleurs sa forme assez régulière. L'autre, qui est naturelle et rocailleuse, laisse également apercevoir çà et là des vestiges de maçonnerie antique, au-dessous des maisons d'un village arabe qui porte le nom de *Neïniveh* ou *Nebi-Ounous* (tombeau de Jonas), à cause d'une pierre ornée de caractères que les musulmans conservent religieusement dans une petite mosquée attenante au village. Le fanatisme des habitants ne permet pas de voir cette relique, qu'ils disent être la pierre sépulcrale du prophète, et l'on ne peut vérifier si du moins elle porte des caractères assyriens. Il faut s'en rapporter au dire des gens du pays, et croire. C'est donc en ce lieu que mourut le prophète; c'est là qu'assis à l'ombre du lierre que Dieu fit croître au-dessus de sa tête, Jonas menaça les Ninivites de la vengeance céleste; c'est là aussi qu'était cette célèbre Ninive si corrompue et si orgueilleuse, si implacable dans ses haines, si barbare dans ses vengeances; enfin c'est bien le sol où le fils de Bélus fonda la ville à laquelle il donna son nom, et qu'il voulut faire la plus grande et la plus belle de toutes les villes. Ces lieux virent Ninus, abdiquant pour cinq jours, céder son sceptre à un caprice de femme, et l'ambitieuse Sémiramis égorger, pour régner seule, l'homme qui l'avait, par amour, élevée au trône d'un grand empire...

» En face de ces vestiges que le temps a nivelés, comme il nivelle tout, et de ce monticule qui s'élève seul au-dessus de la plaine, on peut croire qu'on a devant soi les cendres du splendide bûcher de Sardanapale; car sait-on à laquelle des deux destructions de Ninive rapporter ces ruines? Cette terre, aujourd'hui si aride et si dépeuplée, une population innombrable et active l'a embellie de ses ouvrages, l'a ébranlée de ses danses joyeuses, sillonnée de ses chars de triomphe; et les juifs captifs l'ont fécondée de leurs sueurs, arrosée de leurs larmes, sans que Tobie, devenu ministre du grand roi, ait rien pu pour adoucir leur sort. C'est cette contrée jonchée aujourd'hui de débris à perte de vue que Jonas mit trois jours à parcourir, avertissant le peuple de ses péchés, l'exhortant au repentir et le menaçant de la colère de Dieu.

» L'antiquaire peut donc prendre le tombeau de Jonas ou le village de Neïniveh pour point de départ de ses investigations, et l'intérieur du périmètre décrit par les longues murailles de terre qui se rattachent aux deux monticules pour le théâtre de ses recherches.

N° 324. Égypte. — Birket-el-Fil (lac de l'Hippopotame), au Caire. Par M. Freeman. D'après M. Adalbert de Beaumont.

Le sol, peu accidenté et de même nature, n'offre aucun point indicateur qui trahisse quelque place intéressante, et on a beau le parcourir en tout sens, on n'y rencontre rien qui attire l'attention; mais le grand monticule factice, dont les flancs entr'ouverts et crevassés laissent voir çà et là des rangées de briques larges, épaisses et cimentées avec du bitume, offre plus de chances de découverte. Des voyageurs, des antiquaires ont, à différentes époques, fait des recherches dans cette plaine. Tout leur attestait le plan d'un grand édifice, d'une citadelle, d'un temple ou d'un palais; cependant rien d'entier, rien de complet ne leur permit de déterminer avec assurance ni l'époque, ni l'espace, ni la construction de ce monument. Personne n'avait pu constater les caractères de l'art assyrien ni l'étendue de Ninive, et tout espoir semblait être perdu, quand le gouvernement français eut la pensée d'envoyer à Mossoul un consul, M. Botta. C'est à lui que le sort avait réservé (en 1843) l'honneur d'une découverte que l'insuccès de ses devanciers ne pouvait faire espérer. »

Comme ses devanciers, M. Botta avait d'abord dirigé ses recherches sur le grand monticule de Neïniveh. Mais, au bout d'un mois, cédant aux conseils de son guide, il se transporta avec ses ouvriers au village de Khorsabad, éloigné de Mossoul de quatre heures, peuplé de Kurdes (demi-sang croisé d'arabe), et bâti sur une éminence factice, car cette hauteur est isolée au milieu de la plaine, qu'elle domine de 12 à 13 mètres environ, et elle trahit son origine en laissant percer çà et là à sa surface des angles de pierre ou de briques couvertes d'inscriptions cunéiformes. Après s'être assuré de l'existence de constructions et de sculptures dont le caractère attestait un âge des plus reculés, M. Botta fit part de sa découverte à l'Institut et au gouvernement.

Ce fut alors, et quand M. le ministre de l'intérieur eut pourvu aux frais d'exploitation de cette mine qui paraissait abondante, et dont une veine avait déjà fourni de riches produits; quand on eut envoyé sur les lieux M. Eugène Flandin, qui avait l'expérience de l'Orient, et s'était familiarisé en Perse avec l'art asiatique, ce fut alors que la découverte marcha rapidement et donna des résultats auxquels le consul, l'artiste et les habitants eux-mêmes de Khorsabad étaient loin de s'attendre (*gr. n°* 257).

N° 325. Égypte. — Birket-el-Fil (lac de l'Hippopotame), au Caire. Par M. Freeman. D'après M. Adalbert de Beaumont.

(Légende qui devait être imprimée sous la gravure de la page précédente : Birket-el-Ginnah, près Bal-el-Sherich, lac du Caire. Par M. Freeman, d'après M. Adalbert de Beaumont.)

Le village fut acheté, les maisons furent renversées; trois cents nestoriens chaldéens (*gr. n°s* 285 *et* 286), la pioche à la main, travaillèrent pendant six mois sous un soleil ardent, guidés par M. Flandin, qui vivait au milieu d'eux. Le monticule fut traversé, coupé de part en part dans tous les sens, creusé, fouillé à sept et huit mètres de profondeur; les tranchées ouvertes, poussées avec ardeur quand on suivait une bonne trace, avec plus de vigueur encore pour la retrouver quand elle se dérobait sous la pioche, mirent au jour quinze salles immenses, quatre façades extérieures, dont tous les murs étaient couverts de plus de 1,500 mètres de sculptures et d'autant d'inscriptions en caractères cunéiformes.

Indépendamment des nombreux dessins qui M. Eugène Flandin avait eu mission d'exécuter sur place, il était aussi chargé de faire un choix parmi les sculptures découvertes, et de tenter de les enlever au profit de nos musées. M. le ministre de la marine devait envoyer dans le golfe Persique un bâtiment chargé de les rapporter en France.

La corvette de l'État *le Cormoran*, en partance dans la rade de Brest, reçut en effet l'ordre d'appareiller à la fin du mois d'août 1845, après s'être munie de tous les apparaux nécessaires à l'embarquement des précieux colis qu'elle allait recevoir à Bassorah.

Pendant que la corvette exécutait son long voyage, qu'elle doublait le cap de Bonne-Espérance, touchait à Bourbon, reconnaissait l'île de Madagascar, franchissait le détroit d'Ormuz pour entrer dans le golfe Persique, et le remontait jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, la riche cargaison qui lui était destinée s'acheminait lentement vers le lieu d'embarquement. Les débris de Ninive, traînés à bras du terrain qui les avait conservés jusqu'au bord du Tigre, étaient placés sur des radeaux à Mossoul.

Ces sortes de radeaux, qu'on nomme dans le pays *keleks*, sont construits avec des bois et des cannes ou roseaux, soutenus sur l'eau par des peaux de chèvres remplies d'air. C'est avec ces moyens tout primitifs de navigation que les populations riveraines du Tigre descendent ce fleuve (*gr. n°* 298), au gré du vent, depuis Diarbékir jusqu'à Bagdad, et parcourent ainsi deux cents lieues. Ce mode de transport, qui est beaucoup plus commode à l'époque des hautes eaux, et beaucoup plus expéditif que celui des caravanes, dont la marche est toujours fort lente, offre au commerce deux grands avantages : facilité et économie.

15 centimes la livraison. 51e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. LAHON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

Les keleks, construits comme je viens de dire, et chargés de marchandises, mettent sept à huit jours seulement à suivre toutes les sinuosités du Tigre de Diarbékir à Bagdad. Arrivé dans cette dernière ville, le négociant débarque sa cargaison, démonte ses keleks, vend le bois qui a servi à leur confection, dégonfle les outres en laissant échapper l'air qu'elles contiennent, et, les chargeant sur un mulet, s'en retourne par terre à son point de départ pour recommencer.

On voit que cette navigation, quelque barbare qu'elle puisse paraître, présente cependant des conditions d'économie et de commodité qui ne sont pas sans quelque prix. On n'a sur le cours du Tigre ni chevaux de halage à payer pour remonter, ni écluse à passer, ni péages, ni rien en un mot de ce qui ralentit et augmente considérablement les frais de transport sur nos rivières. L'embarcation qui porte le négociant et sa marchandise se vend avec celle-ci à sa destination, et un bon prix, attendu que le territoire de Bagdad et celui de Mossoul sont dépourvus de bois. Cette double vente opérée, le marchand s'en retourne chez lui, léger de bagage et rêvant une nouvelle spéculation, dans les calculs de laquelle entre inévitablement la valeur de son kelek.

Mais revenons à nos antiquités ninivites. Elles avaient, avons-nous dit, été placées sur des radeaux à Mossoul, et devaient s'acheminer vers Bagdad. Confiées aux soins des nautoniers arabes qui font ce trajet, elles étaient exposées à toutes les chances d'une navigation que les bas-fonds, les cataractes et les Bédouins pillards des deux rives du fleuve rendent quelquefois dangereuse. Sans tous ces périls, une fuite d'air dans les peaux de bouc ne pourrait-elle pas être la cause d'un naufrage, d'une submersion complète? Heureusement rien de tout cela n'arriva, et les restes de Ninive abordèrent sans accident au quai de Bagdad.

Les radeaux n'allèrent pas plus loin. De Bagdad vers le cours inférieur du Tigre, la navigation a lieu dans de grandes barques pontées, conduites par une voile unique, mais immense. Le transbordement des sculptures de Ninive opéré sur ces barques, elles continuèrent leur voyage entre les deux rives stériles et solitaires de ce grand fleuve, qui vit autrefois tant de cités florissantes se baigner dans ses eaux. C'est ainsi que les restes de Ninive passèrent au milieu des ruines de Ctésiphon et de Séleucie, avant d'arriver à Bassorah, ville moderne, dont la population est décimée par la peste, le choléra et les fièvres endémiques du territoire, et dont les décombres couvriront bientôt le rivage.

La corvette française, tranquillement assise sur le courant calme du Chat-el-Arab, au confluent de l'Euphrate et du Tigre, attendait son fret, qui fut promptement descendu dans la cale : elle leva l'ancre, et reprit sa route pour la France.

Mais bien des mois s'étaient écoulés quand les journaux du Havre annoncèrent qu'un chaland venait de recevoir, pour la conduire à Paris, la noble cargaison du *Cormoran*.

Nabuchodonosor, Sardanapale, ou Ninus lui-même, car on ignore qui il est, le monarque assyrien enfin, mit le pied sur le rivage de la Seine. Une habitation nouvelle, plus digne de lui, lui avait été destinée ; le Louvre lui ouvrit ses portes à deux battants.

Les sujets peu nombreux mais variés qui composent le musée ninivite ne sont toutefois qu'une très-petite partie de ceux qui ont été trouvés et remis au jour. La difficulté des moyens de transport, le mauvais état de conservation de la plupart de ces sculptures ont dû imposer la nécessité de faire un choix. Il a donc fallu enlever celles qui présentaient les meilleures garanties de solidité, et se féliciter quand elles concordaient avec l'importance des sujets, la beauté du caractère ou la pureté du ciseau.

« Quel est, s'est demandé M. Eugène Flandin après avoir étudié tout ce qu'il était parvenu, non-seulement à envoyer à Paris et à dessiner, mais à découvrir, quel est cet art assyrien qui nous apparaît tout à coup? Quel est son caractère, son mérite?

N° 326. Égypte. — Un ânier au Caire. D'après M. Horeau.

» L'empire d'Assyrie s'est écroulé dans le septième siècle avant Jésus-Christ. Cet art appartient donc à une ère de civilisation qui s'est éteinte il y a deux mille cinq cents ans au moins. C'est-à-dire que, plus de mille ans avant l'époque où nous, Gaulois et Francs, nous commencions à sortir de la barbarie, la nation assyrienne avait déjà parcouru une période de plusieurs siècles, pendant laquelle s'était développée une civilisation dont la maturité et la grandeur nous sont attestées par les monuments qui sont sous nos yeux.

N° 327. Égypte. — Groupe de dattiers. D'après M. Horeau.

» Cet art est presque aussi ancien que celui de l'Égypte, mais il est infiniment plus remarquable; il lui est bien supérieur pour le rendu, le fini du travail ; tout ce que l'on peut admirer de finesse et de caractère particulier dans les silhouettes égyptiennes se retrouve avec une égale perfection sur les contours des sculptures assyriennes; mais les contours de celles-ci sont rehaussés par des reliefs qu'embellissent une forme toujours pure et une entente surprenante de l'art plastique et de la myologie. On pourrait presque dire qu'il y a, de la sculpture égyptienne à celle de Ninive, la distance qu'il y a de l'intention à une exécution habile.

» A part la question d'art, c'est-à-dire faisant abstraction de la manière dont les idées sont exprimées par l'un et l'autre de ces deux arts, on trouve certainement entre eux une grande affinité. Ainsi le principe religieux y joue le premier rôle; le caractère mystique s'y trouve empreint presque au même degré; il y a même des sujets à peu près identiques, tels que cette figure à bec d'aigle qui se retrouve sur les monuments de l'un et l'autre pays (*gr. n°* 288). La souveraineté royale, à Ninive comme à Thèbes, tout en paraissant subordonnée à la puissance religieuse, semble s'élever de beaucoup au-dessus du vulgaire, et accepter des hommages qui rappellent qu'alors la majesté royale était intimement liée au pouvoir du pontificat. — Les scènes de guerre ou celles de la vie privée occupent aussi une place importante ; mais, en Assyrie ou en Égypte, elles semblent représentées pour la plus grande gloire du monarque.

» Dans ces temps reculés, les idées humaines étaient peu étendues; elles tournaient sans cesse dans un cercle restreint, dont la religion et le respect pour le souverain, confondus en un seul et même sentiment, étaient le centre. Aussi est-ce toujours le roi ou les idoles : les dieux qui veillent et protégent, le roi qui commande. Dans les scènes de guerre, le roi est toujours vainqueur; du haut de son char, il attaque des forteresses. C'est le roi qui tue, le roi qui pardonne; le dieu des batailles qui assiste, et, comme alors, pas plus qu'aujourd'hui, la tolérance religieuse n'était dans les mœurs des Orientaux, les dieux étrangers sont foulés aux pieds, mutilés, anéantis.

» Après avoir mis l'art assyrien en regard de celui des Égyptiens, il ne sera point déplacé de le mettre en comparaison avec l'art des Étrusques ou des Grecs. En étudiant les détails, on leur trouvera en effet des rapports frappants, des analogies telles que l'on sera conduit à penser que, quels que soient leurs liens de parenté, ils ont une origine commune. — Et pourquoi non? — La Phénicie a prêté aux Étrusques; ceux-ci se confondent avec les Grecs dans leur civilisation. Maintenant, sont-ce les Phéniciens qui ont formé les Assyriens, ou bien Tyr a-t-elle tout emprunté à Ninive? Ici se présente une question du plus haut intérêt, mais tellement difficile et délicate, que l'on doit s'abstenir de la décider jusqu'à ce que la traduction des nombreuses inscriptions que l'on possède soit venue répandre la lumière sur l'obscurité des conjectures au milieu desquelles l'archéologue marche encore à tâtons.

» Quoi qu'il en soit, et tout en admettant l'opinion qui pourrait attribuer à la Phénicie la priorité de civilisation, il est certain que le contact des deux peuples de Phénicie et d'Assyrie doit remonter trop haut dans les siècles passés pour que la civilisation de l'un n'ait pas agi sur celle de l'autre bien avant de s'étendre jusqu'à des rivages éloignés de la Méditerranée. Donc l'art assyrien est certainement plus ancien que celui des Étrusques et des Grecs, et si l'on tient compte de ce que l'on a peu de notions exactes sur l'art primitif des Phéniciens, tandis que l'on en a acquis aujourd'hui un très-grand nombre sur celui des Assyriens, dont chaque jour voit surgir de nouveaux monuments, on sera conduit à penser que les Grecs et les Étrusques ont commencé par imiter, pour le perfectionner plus tard, l'art des Assyriens.

» En entrant plus avant dans la question, et en sondant plus profondément les rapports qui existent entre la sculpture première des Grecs et celle des Assyriens,

on verrait qu'elles se touchent de fort près. Mais il est un art plastique qui se confond presque avec celui qui nous occupe, c'est l'art persan ancien, celui à qui Darius et Xerxès confièrent le soin d'embellir leur somptueux palais de Persépolis. Là, tous les bas-reliefs sont empreints du caractère de la sculpture assyrienne, et les nombreux points similaires sont si frappants, qu'il peut être considéré comme indubitable que les Persans se sont inspirés des monuments de Ninive restés debout et à découvert encore au cinquième siècle avant Jésus-Christ, au temps de la dynastie Achéménide.

» Parmi les questions intéressantes qui ont surgi en même temps que les monuments découverts, il est assurément fort curieux d'y trouver celle qui concerne l'art pour lui-même; mais les plus importantes se rattachent à tous les détails des usages royaux, de la vie militaire et domestique, en un mot, des mœurs assyriennes.

» Ici, nous voyons le roi, en habits de gala, suivi de ses eunuques qui tiennent le chasse-mouches ou le parasol sur sa tête, qui portent ses armes; des guerriers lui font un cortége magnifique; et plus loin, on lui offre des présents, des meubles merveilleusement ouvragés, des chevaux, des peaux de bouc remplies d'or ou de vin, de petites images, des forteresses, emblèmes de celles qu'il a prises d'assaut : dans toutes les processions se déroule la pompe fastueuse d'une cour asiatique.

» Là, on voit encore le roi passer sur son char de bataille; des chevaux foulent aux pieds ses ennemis; sa flèche va les atteindre jusqu'au sommet de leurs tours; les béliers, les torches incendiaires, toutes les machines de guerre sont en œuvre pour abattre les murailles et ouvrir une brèche aux assiégeants. Aux scènes de carnage succède le triomphe avec ses fêtes, et ce ne sont pas les moins curieuses : sur des tables, ornées de têtes de taureaux, à griffes de lion, qui feraient honte à nos ébénistes, sont déposés des mets somptueux. Les invités au royal festin sont rangés autour, assis sur des siéges élégamment sculptés, et trinquent avec des verres d'un travail délicat, dont le pied figure une gueule de lion. Des eunuques, serviteurs intimes du palais, font le service derrière les convives, et s'empressent à remplir de vin les vases vides, tandis que d'autres, armés de chasse-mouches, éloignent les insectes ailés qui pourraient troubler les plaisirs du repas. Toutes ces scènes rappellent parfaitement ce que l'Écriture raconte du festin donné par Assuérus aux grands de son royaume, et qui dura quarante jours.

» Au milieu de ces tableaux de la vie intérieure du palais, se dressent imposants, sévères, et avec toute la gravité roide de la convention religieuse, les dieux, qui semblent, eux aussi, en être les hôtes familiers. Tantôt ils affectent la forme d'un gigantesque taureau ailé à tête humaine (*gr. n°* 291), ou celle d'une figure d'homme ayant quatre ailes, et coiffé d'un bonnet sur lequel se dessinent plusieurs cornes; tantôt conservant la figure humaine, il terrasse un lion (*gr. n°* 293), ou bien, avec un corps d'homme, une tête et des ailes d'aigle, ils ont pour attribut une pomme de pin et un panier, symbole de la fécondité à laquelle ils président. Ces divinités, invariablement placées en dehors ou à l'entrée des diverses salles, semblent garder les abords du palais et veiller sur le séjour du monarque. »

Depuis les découvertes de MM. Botta et Flandin, d'autres découvertes plus intéressantes encore et surtout plus nombreuses ont été faites dans la même région par un voyageur anglais, M. Layard, qui a publié en 1848, à Londres, la relation de son voyage et les résultats de ses travaux dans un ouvrage intitulé *Ninive et ses restes*.

M. Layard arriva en octobre 1845 sur les rives du Tigre. Avant de s'y rendre, il avait déjà pensé à entreprendre des recherches dans un autre lieu que celui où des fouilles venaient d'être faites par MM. Botta et Flandin, c'est-à-dire à Nimroud, à cinq heures de marche en suivant le contour du fleuve :

N° 328. Égypte. — Barque du Nil à voiles latines. D'après M. Horeau.

« En descendant le Tigre sur un radeau, je revis, dit-il, les ruines de Nimroud, et je me trouvais bien placé pour les examiner. Le soir approchait lorsque nous arrivâmes; les pluies du printemps avaient revêtu les monticules de la plus riche verdure; les fertiles plaines qui s'étendent à l'entour étaient parsemées de fleurs

N° 329. — Palmier d'Oum. D'après M. Horeau.

de toutes couleurs. Cette végétation vigoureuse cachait en partie quelques fragments de briques, de poterie et d'albâtre, sur lesquels on pouvait distinguer des caractères cunéiformes. Si ces restes n'avaient pas indiqué clairement la nature des ruines, on aurait pu les prendre pour des éminences naturelles : la base en était marquée par une ligne étroite d'élévations conservant l'apparence de remparts et renfermant un vaste espace quadrangulaire. Le fleuve coulait à quelque distance; ses eaux, gonflées par la fonte des neiges dans les montagnes d'Arménie, se brisaient en mille tourbillons écumeux contre une barrière artificielle qui traversait leur lit. La rapidité du courant avait emporté le sol de la rive orientale, mais ses ravages avaient été arrêtés par un solide massif de maçonnerie. L'Arabe qui dirigeait mon radeau invoqua pieusement Allah lorsque nous approchâmes de la cataracte, par-dessus laquelle nous fûmes emportés avec une certaine violence. Une fois hors de danger, mon compagnon me dit que ce trouble extraordinaire du cours du fleuve avait pour cause une digue construite par Nimrod, et que pendant l'automne, alors que les pluies d'hiver n'avaient pas accru les eaux, on voyait souvent affleurer les grandes pierres carrées, unies par des crampons de fer, qui servaient à la former; c'était, en effet, un de ces monuments, ouvrage d'un grand peuple, que l'on trouve sur les fleuves de la Mésopotamie, et qui ont eu pour but d'entretenir constamment pleins les nombreux canaux qui couvrent, comme d'un réseau, tout le pays environnant; — canaux qui, au temps d'Alexandre, passaient déjà pour l'œuvre d'une ancienne nation. — Il ne faut donc pas s'étonner si les habitants actuels les attribuent à l'un des auteurs du genre humain; l'Arabe m'expliqua le rapport qui avait existé entre la digue et la ville bâtie par Athur, lieutenant de Nimrod, ville dont les ruines s'étendaient devant nous. C'était par cette chaussée que le *puissant chasseur* se rendait au palais de la rive opposée, dont l'emplacement est aujourd'hui signalé par le monticule d'Hammum-Ali. Les légendes des rois de la race primitive font encore l'entretien favori des habitants des plaines de Shinar. »

Les fouilles heureuses exécutées plus tard par M. Layard dans le monticule de Kouyunjik, à l'opposé de Mossoul, et celles de M. Botta à Khorsabad, semblent ne point laisser de doute que toutes ces localités, ainsi que d'autres, intermédiaires ou adjacentes, n'aient été occupées par *Nineveh*[1] sous des dynasties successives. Il en a été ainsi, dans des périodes de temps incomparablement plus longues, de Babylone, de Séleucie, de Ctésiphon, de Bagdad, qui se sont remplacées dans des lieux assez peu distants pour que des descriptions un peu vagues aient pu n'en faire qu'une seule et même ville. Par un caprice que tous les souverains de l'Orient paraissent avoir partagé, chacun de ces monarques voulait être le fondateur de de sa capitale : les temples ou palais qui ont évidemment occupé ces différents lieux, ayant appartenu, selon toute apparence, à des époques diverses ainsi qu'à d'autres phases de l'art, peuvent avoir été chacun la Nineveh de son temps, le siége principal des rois et du culte de l'Assyrie, sans qu'aucun d'eux eût été détruit; seulement ils avaient été abandonnés, ils avaient, pour ainsi dire, passé de mode. Cette agrégation de cités, cet amas de capitales ayant presque les mêmes limites, a pu recevoir l'appellation proverbiale de *ville aux trois jours de marche*, de même que celle de *ville aux cent portes* fut donnée à Thèbes. Cette conjecture, qui s'était présentée à notre esprit en lisant la première partie du livre de M. Layard, est d'accord avec ses propres conclusions. Une pareille hypothèse nous semble, du reste, la seule qui puisse expliquer comment il a existé un si grand nombre d'édifices dans une enceinte évidemment trop étendue pour une seule ville, mais non pour une capitale formée par l'adjonction de plusieurs cités.

M. Layard apprit bientôt la manière dont il fallait attaquer ces carrières d'antiquités; la confiante assurance avec laquelle il procédait, cette sorte de baguette magique intuitive qui le dirigeait vers les curiosités

[1] Orthographe hébraïque de Ninive.

cachées, frappait les ouvriers d'une surprise non moindre que celle qu'ils éprouvaient à le voir consumer tant d'argent et de temps en un labeur qui leur paraissait si improductif. Le mode fort simple de poursuivre ses découvertes, auquel M. Layard s'arrêta, et qui à l'avenir pourra épargner beaucoup de temps et de frais, reposait sur un usage, constamment suivi par les fondateurs des grands édifices assyriens, qui pouvait leur être imposé par les circonstances et la nature du pays. Les plaines basses où ils bâtirent leurs villes les obligeaient à créer des élévations artificielles, afin de se concilier la force de la position et l'avantage de commander le terrain adjacent, au-dessus duquel l'édifice pouvait être aperçu de loin. Sur un massif en briques de 30 à 40 pieds de hauteur, on établissait un pavé, aussi en briques crues, dont l'étendue était proportionnée à celle de la construction. C'était sur ce pavé qu'on édifiait le palais-temple avec toutes ses salles ou chambres. En conséquence, la première chose à faire pour commencer une recherche, c'est de creuser jusqu'à cette plate-forme fondamentale; descendre plus bas serait peine perdue. Une fois sur ce pavé, il en faut suivre la surface jusqu'à ce qu'on soit arrêté par un mur; puis cheminer le long de ce mur, tant qu'il n'est pas interrompu par une porte conduisant à d'autres pièces. Les portes des salles principales sont ordinairement marquées par des figures de lion, de formes naturelles ou composées, gardiens gigantesques de ces vastes salles. Les vantaux qui garnissaient ces portes, si toutefois il y en eut jamais, ont dû être de matière plus périssable : on n'en trouve aucun vestige.

C'est de cette manière que M. Layard suivit ses dernières recherches dans le grand monticule de Kouyunjik, situé au delà du Tigre, en face de Mossoul, et dans celui de Kalah-Shergat, recherches également fructueuses. Si ce plan avait été connu plus tôt, il aurait épargné beaucoup de peine à M. Botta et à M. Layard lui-même dans les fouilles qu'il a faites à Khorsabad après le savant consul de France.

A Nimroud, lors de ses premières excavations, M. Layard n'avait pas eu le temps de découvrir ce procédé; aussi les recherches furent moins régulières, parce qu'elles n'étaient dirigées que sur la forme extérieure des monticules et sur l'apparition de quelques murs qui semblaient appeler l'ouvrier. Le premier guide arabe de M. Layard fit remarquer un morceau d'albâtre qui effleurait le sol. On reconnut en fouillant qu'il faisait partie d'une grande dalle; la chambre où se trouvait cette dalle causa plus de perplexité que de satisfaction; il ne s'y rencontra ni bas-reliefs ni inscriptions, il y avait d'ailleurs des preuves que cette chambre avait été déjà fouillée. Mais le savoir-faire bientôt acquis par M. Layard le fit arriver à des pièces non encore explorées, et enfin trois grands édifices, ornés de sculptures différentes de caractère et d'époque, furent la récompense de ses persévérants efforts. L'un était à l'angle nord-ouest, un autre au centre, un troisième au sud-est. Ainsi parut à la lumière la Nineveh de Ninus et de Sémiramis, de Salmanéser et de Sennachérib, d'Ésarhaddon et de Sardanapale.

N° 330. Égypte. — Une fontaine au Caire. D'après M. Horeau.

A la fin de 1846, M. Layard n'avait encore ouvert que huit chambres; mais, ayant reçu la nouvelle que des fonds avaient été mis à sa disposition par les administrateurs du Muséum Britannique, il put donner plus d'extension et d'activité à ses travaux. Quand il les termina, vingt-huit salles et galeries avaient revu le jour. Grâce à ses dessins, nous sommes en état de suivre le plan des édifices. Grâce aussi à plusieurs gravures très-bien exécutées par M. George Scharf, nous pouvons nous faire une idée des états successifs du monticule. Un monceau informe de décombres, couvert de gazon, devient un assemblage de ruines, où l'on voit des murs privés de toit, mais debout pour la plupart; des salles apparaissent; plusieurs ont brillé d'abord des plus riches couleurs; malheureusement cet éclat s'est effacé à la lumière du jour. Les murs sont recouverts de dalles sculptées. Si, par ce moyen, nous ne voyons pas toute l'étendue d'un palais assyrien, nous en comprenons la structure, nous en saisissons la disposition.

Le palais situé au nord-est du monticule, le plus ancien des édifices de Ninive, au jugement de M. Layard, en a été aussi le plus magnifique. Il se distingue par sa construction plus régulière, par les belles sculptures et les curieuses inscriptions dont il est recouvert. Cependant les fouilles exécutées au centre de ce monticule mirent au jour des indices peut-être encore plus surprenants. On trouva les débris disposés par couches qui, bien qu'elles n'aient pas exigé pour leur formation le temps prodigieux que les stratifications géologiques ont mis à se déposer, prouvent néanmoins une ancienneté bien capable d'embarrasser la chronologie des antiquaires. Sur les ruines du palais ninivite, un peuple avait placé ses sépultures : et ce peuple, tout démontre qu'il a vécu à une époque très-reculée. Les pionniers furent obligés de traverser un lit de tombes et de déplacer les restes des morts, ce qu'ils firent avec un grand soin. Ces sépultures n'étaient pas celles d'une peuplade nomade qui les aurait entassées précipitamment; c'étaient des tombeaux construits régulièrement en briques jointes avec soin, mais sans ciment. Quelques-uns étaient recouverts de dalles d'albâtre; d'autres étaient de grands sarcophages de terre également recouverts de dalles. En ouvrant ces sépulcres, on vit des parties de squelettes encore entières; mais elles tombèrent en poudre dès qu'on y toucha. Dans le premier tombeau se rencontrèrent des vases en terre rougeâtre, des grains et de petits ornements qui avaient fait partie d'un collier; de plus, un cylindre où était représenté un roi monté sur son char et poursuivant un taureau sauvage; enfin un ornement en cuivre, deux bracelets d'argent et une épingle à cheveux. Sans doute, c'était la sépulture d'une femme. D'autres tombeaux offrirent des vases de poterie verte, des miroirs de cuivre, des cuillers lustrales et divers ornements. Par leur caractère comme par leur forme,

N° 331. Égypte. — Tombeau du Khodja Nasr-el-Dine dans la vallée des Califes, près du Caire. D'après un dessin de M. Barbot.

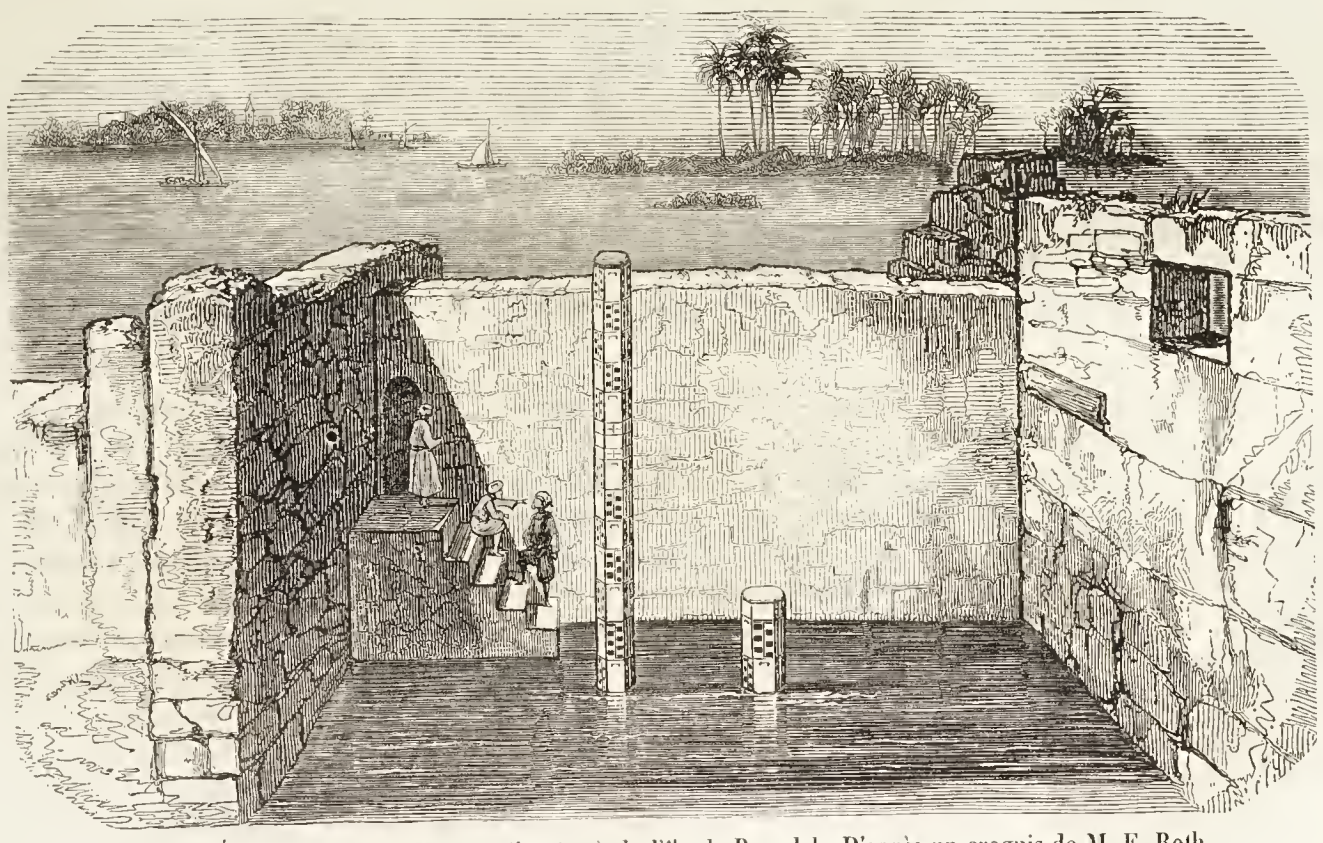
tous ces ornements étaient égyptiens. A cinq pieds au-dessous de ce cimetière, on trouva les restes d'une construction, mais d'une construction ruinée; on pouvait seulement en reconnaître les murailles en briques crues. Quant aux dalles chargées de sculptures qui les avaient revêtues, on les avait détachées dans le but évident de les transporter ailleurs. On pourrait croire qu'on les destinait à quelque édifice voisin. M. Layard assure avec fondement, ce nous semble, que les Assyriens sculptaient toujours ces dalles en place. Ici, dans un espace assez resserré, qui avait contenu environ vingt tombes, se voyaient plus de cent dalles disposées par rangs, l'une devant l'autre, comme dans un chantier de tailleur de pierres, ou comme les feuillets d'un livre gigantesque. Toutes ces dalles étaient sculptées, et, attendu qu'elles étaient rangées en séries régulières d'après les sujets qui y étaient représentés, évidemment on les avait placées dans l'ordre où on les avait trouvées sur les murailles, et on se proposait de les employer ailleurs. Il reste donc peu de doute que l'édifice central n'ait été détruit dans le dessein d'en faire servir les matériaux à la construction de celui du sud-ouest. En effet, les sculptures de ces deux palais ou temples se ressemblent beaucoup. On a aussi trouvé dans le palais du sud-ouest des dalles dont les reliefs étaient tournés du côté des murailles.

M. Layard a été inévitablement amené à cette conclusion : qu'un long espace de temps a dû s'écouler entre le déplacement de ces dalles et la transformation de l'emplacement de l'édifice en cimetière à l'usage d'une autre population. Il a fallu beaucoup de temps, en effet, pour que la construction assyrienne disparût sous une couche de décombres et de terre, aujourd'hui remuée pour la première fois, dix-neuf siècles après J.-C. Quant à la population adventive, il y a lieu de la croire égyptienne, ou modifiée au moins par l'adoption des coutumes et des arts égyptiens. Elle dut être alliée, assimilée, si l'on veut, à cette race dont nous avons appris à connaître jusque dans les plus petits détails, les ustensiles, les ornements, les parures que nous montrent les sépultures et les monuments. Il a fallu percer la couche sépulcrale d'une époque pour arriver au palais ou au temple d'une autre. Une génération choisit un terrain pour y déposer ses morts, et elle paraît ignorer que sous ce terrain sont enfouies les demeures d'une population si ancienne, que le souvenir en est effacé. M. Layard se contente de formuler modestement ces questions : quelle race habita cette contrée après la destruction des palais assyriens? Quelle est l'époque de ces sépulcres? quelle antiquité faut-il assigner, en conséquence, aux constructions inférieures? Ce qui semble manifeste, c'est que la population problématique n'était ni perse ni grecque. Elle vivait en un âge plus reculé, où une connexité marquée rapprochait l'Assyrie et l'Égypte. Le temps n'est pas encore venu de résoudre ces difficultés; l'explication en est peut-être cachée dans les inscriptions. Jusqu'ici elles n'ont été lues que d'une manière incertaine; et, si elles ont été interprétées, c'est avec plus d'incertitude encore : leur secret reste donc voilé.

N° 332. Gaïdi (psylle égyptien), charmeur de serpents, au Caire. D'après M. Ad. de Beaumont.

Mais on peut poser une question beaucoup plus simple, que suggère le livre entier de M. Layard. Quel est le résultat de ces singulières découvertes? Quelle lumière jettent-elles sur l'histoire des hommes, sur leurs premiers développements, sur la marche progressive de la civilisation? Jusqu'à quel point ce grand empire d'Assyrie, immense et vague tradition de l'Orient, mythe imposant et mystérieux, est-il devenu une réalité? Jusqu'à quel point pouvons-nous remplir les nombreuses lacunes de ses obscures annales? Ces problèmes, on le conçoit, il ne nous appartient pas de les discuter et de les résoudre ici. Qu'il nous suffise de les avoir posés. Cependant, avant de quitter ce grave sujet, nous devons au moins une mention à d'autres découvertes non moins curieuses, mais un peu antérieures, faites dans le Louristan et l'Arabistan, par un voyageur russe, M. le baron C.-A. de Bode.

L'auteur de *l'Inde anglaise en* 1843, M. E. de Warren, a résumé ainsi, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 mars 1847), les résultats archéologiques du voyage de M. de Bode, dont il avait fait ressortir l'intérêt statistique et ethnographique. « Ces résultats sont, dit-il, importants et nombreux; nous les citerons dans leur ordre. On doit d'abord à M. de Bode la détermination des limites exactes et de la physionomie actuelle de l'ancienne Chaldée. Certains points des Écritures restés douteux jusqu'à lui ont été éclaircis par ses recherches. La route d'Alexandre depuis Suse jusqu'à Persépolis a été retrouvée et fixée. Enfin, M. de Bode a précisé la position géographique de Suse, de façon à rendre sur ce point toute nouvelle controverse inutile. Pendant longtemps on avait cru retrouver Suse dans Schouster; mais les recherches de M. de Bode ont démontré, contrairement à cette supposition, qu'il fallait chercher l'emplacement de Suse parmi les immenses ruines connues aujourd'hui sous le nom de Shoush. Les palais, les principaux monuments de Suse ayant été construits non en marbre, comme ceux de Persépolis, mais en briques cuites au soleil, comme ceux de Babylone, ont partagé le sort de ces derniers, c'est-à-dire qu'il n'en est point resté de suffisamment intacts pour que le voyageur moderne pût en reconnaître la destination. Cependant, si l'on ne peut plus distinguer l'usage des diverses constructions, on peut au moins apprécier l'époque et le style de l'architecture. Or, tandis que Schouster n'offre ni un monument ni une ruine que l'on puisse faire remonter à une époque plus ancienne que le kalifat, les ruines de Shoush, au contraire, appartiennent certainement à l'époque babylonico-perse. Enfin la position de Shoush s'accorde seule avec celle qui est assignée par


N° 333. Égypte. — Le mégias (ou nilomètre) de l'île de Raoudah. D'après un croquis de M. E. Roth.

les historiens à l'ancienne capitale. Strabon fixe à quatre mille stades (environ cent soixante lieues) la distance de Suse à Persépolis; or, Schouster n'est qu'à cent dix-sept lieues des ruines persépolitaines, et de ces ruines à Shoush on compte au moins cent quarante lieues à vol d'oiseau.

» Jamais, ajoute M. de Warren, après avoir rappelé les découvertes de Niebuhr, Kinneir, Heeren, Ker-Porter, et de MM. Flandin et Botta, jamais de plus hardis pionniers n'ont parcouru l'Asie dans tous les sens. En présence de tant d'efforts patients et d'heureuses découvertes, on aime à répéter ces paroles du savant Heeren, qui les expliquent et qui formulent une conviction devenue aujourd'hui commune : « Plus nous remontons dans l'histoire, plus nous comparons les traditions des peuples sur leur origine et leurs premières destinées, plus aussi nous nous voyons ramenés constamment à l'Asie, et plus il devient vraisemblable que ce fut là le berceau du genre humain, comme ce fut aussi, il faut l'avouer, le berceau de toutes les sciences et la patrie de toutes les religions, qui, en se propageant, se sont élevées jusqu'au rang de religions dominantes. Aucune partie de l'ancien monde n'est donc plus digne d'attirer l'attention de l'antiquaire et du philosophe, qui ne se bornent pas seulement à l'étude de quelques peuples isolés, mais qui veulent arriver à des conclusions générales sur l'histoire de l'humanité. »

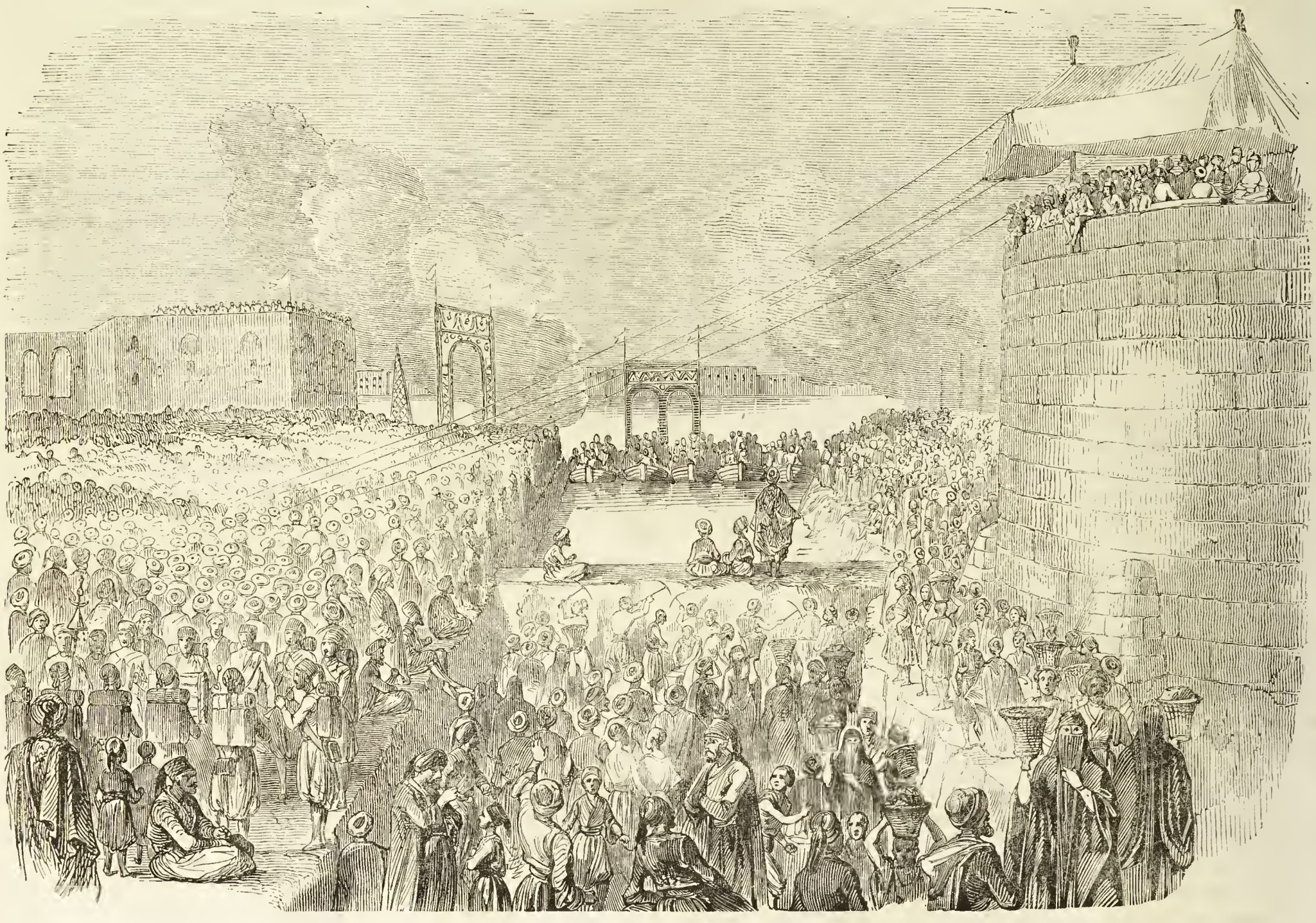
CHAPITRE XXIX.

LE MONT CARMEL.

Gaza, juillet 1847.

— 23 juin. Alep. — C'est demain que je quitte Alep, après un séjour d'une semaine. Mes forces ne sont pas entièrement revenues, mais je n'ai plus de fièvre. Je me sens en état de me remettre en route. Du moins, j'espère que je suis guéri. Dieu veuille que ce ne soit pas encore une illusion!

Alep, l'ancienne Berrœa, nommée par les habitants Haleb-Es-Shabba, est située au milieu d'une plaine



N° 334. Fête du Kalisch, au Caire. — Ouverture du canal. D'après un croquis de M. E. Roth.

découverte, mais dominée dans un rayon de quelques milles par des collines peu élevées; elle embrasse, en y comprenant ses vastes faubourgs et les vallées intermédiaires, un circuit de sept milles, toutefois la ville proprement dite n'a pas plus de trois milles et demi de circonférence. Elle est entourée de murs en pierres de taille de trente pieds de hauteur sur vingt de largeur, qu'on suppose de construction sarrasine, et d'un fossé jadis large et profond, aujourd'hui converti en jardin, ou tellement rempli de décombres, qu'il s'élève en certains endroits jusqu'au niveau des murs, et qu'on peut entrer dans la ville sans passer par les portes. Ces décombres proviennent des matériaux des maisons renversées par le tremblement de terre de 1822, qui détruisit près de la moitié de la ville. On les aura jetés par-dessus les murailles pour s'en débarrasser. Non-seulement ils donnent à Alep, vue du dehors, un aspect triste et désagréable, mais ils compromettent sa sécurité en cas d'attaque.

Alep a neuf portes : deux au sud, deux à l'est, deux au nord et trois à l'ouest. Ses rues sont bien percées, garnies de trottoirs pour les piétons et proprement tenues. Les maisons, construites pour la plupart en pierres de taille d'un blanc rouge, qui, molles au sortir de la carrière, se durcissent à l'air, sont aussi remarquables par leur élégance que par leur solidité. « Celles qui appartiennent aux classes riches, dit George Robinson, sont construites autour d'une cour pavée, avec un jardin sur le derrière; elles ont rarement plus de deux étages d'élévation. Les chambres sont généralement basses, les plafonds élégamment décorés d'arabesques, les fenêtres larges, ornées de vitraux peints. Tous les toits sont plats et recouverts d'une terrasse de fort ciment, qui protége l'intérieur contre les intempéries de l'air. Cette terrasse est entourée d'un mur à hauteur d'appui, qui forme la séparation avec les maisons contiguës et empêche le promeneur de tomber, d'un côté dans la rue, et de l'autre côté dans la cour. Quelquefois, au lieu de parapet, une légère balustrade en treillage est la seule séparation. C'est là que les habitants se rendent pour jouir de la brise rafraîchissante du soir; là, pendant les chaleurs de l'été, ils étendent leurs matelas et passent la nuit sans tente ou couverture d'aucune espèce. Comme Alep est bâtie sur un terrain à peu près plat, on peut aisément, en passant par-dessus les murs de séparation, aller le long des toits des maisons d'un bout de la ville à l'autre sans descendre dans les rues. Ces habitations particulières, dans la construction desquelles des hommes enrichis par le commerce ont déployé tant de goût et de luxe, et qui unissent toutes les commodités de l'Europe aux douceurs de l'Orient, ne contribuent pourtant guère à l'embellissement de la ville. De hautes murailles percées de quelques petites fenêtres garnies de treillis sont tout ce qui se présente du côté des rues, qu'elles assombrissent et qu'elles font paraître encore plus étroites qu'elles ne le sont en réalité. »

Malgré les convulsions de la terre et la barbarie des autorités, Alep est encore une des plus belles villes

de l'Orient. Elle possède de magnifiques khans en pierre de taille, mais de moins en moins fréquentés à mesure que son importance commerciale jadis si grande continue à décliner. Plusieurs de ses nombreuses mosquées sont des édifices remarquables. La plupart ont été détruites en partie par les tremblements de terre. Son château, situé à son extrémité nord-est sur une éminence élevée, de forme circulaire, mérite une visite. Il est entouré d'un fossé large et profond, d'un demi-mille de circonférence. On y arrive par un pont incliné de sept arches et une double porte. Les murs en sont flanqués de tours de distance en distance. Quand on monte sur la plate-forme qui le termine, on est tout étonné de son étendue. Avant le tremblement de terre de 1822, il contenait des rues, des marchés, des casernes, des maisons habitées. Maintenant tout est détruit, bouleversé; les remparts seuls, plus solides, ont résisté. M. Eusèbe de Salle a cru retrouver parmi ces ruines les traces d'une petite cité et d'une citadelle romaines. La salle d'armes renferme des milliers de flèches, des armures, cuissards, brassards, cuirasses et plastrons, que les Sarrasins portèrent bien avant les chevaliers. On y remarque aussi des zambourèques ou fauconneaux de l'artillerie primitive, fabriqués avec des morceaux de tôle, de fer ou de cuivre, cloués ou soudés en long, puis reliés par des anneaux de fer très-rapprochés. Le panorama de la ville et des faubourgs, vu de la citadelle, est d'une grande beauté; mais, du côté du désert, le paysage offre un aspect désolé.

Les Alépins portent tous sur leur figure un certificat d'origine. Le *bouton d'Alep* est une dartre qui dure un ou deux ans et laisse une cicatrice ineffaçable; les enfants des étrangers y sont sujets et la portent à la figure, comme les enfants des plus anciennes familles du pays; les négociants, les consuls établis à Alep en sont attaqués aussi, mais aux membres ou au tronc plus souvent qu'au visage. Plusieurs personnes l'ont eu après vingt-cinq ans de séjour dans cette ville;

N° 335. Embarquement dans le port d'Alger des pèlerins de la Mecque.

d'autres en ont été atteints seulement en la traversant; chez d'autres enfin il s'est déclaré lorsqu'ils étaient depuis plusieurs années de retour en Europe. On croit généralement que toute espèce de traitement ne sert qu'à envenimer le mal. Quelques médecins prétendent cependant le guérir. Le bouton est ordinairement unique; alors on l'appelle mâle; d'autres fois la maladie se présente sous l'aspect de pustules nombreuses qui se succèdent sans interruption; on dit alors qu'il est femelle. Il circule à Alep une quantité de traditions et de fables relatives à cette infirmité, dont la cause a échappé jusqu'à ce jour à toutes les recherches. On l'avait attribuée à l'influence des eaux du Koik, petit ruisseau qui arrose la ville; mais cette hypothèse est fausse, car le *bouton d'Alep* sévit aussi à Mossoul, à Bagdad, à Aïntab et dans d'autres localités. L'air d'Alep est vif et regardé comme très-sain

Les jardins d'Alep sont fameux dans tout l'Orient, néanmoins ils n'ont rien d'extraordinaire. Ce sont simplement des morceaux de terre cultivée, enclos de haies ou de murs de pierre peu élevés qui s'étendent sur les deux rives du Koik, plantés sans ordre d'arbres fruitiers, parsemés de quelques plantes légumineuses, mais rarement ornés de fleurs. Ils offrent des retraites agréables pendant les chaleurs du jour; et la nuit on vient y entendre le chant plaintif du bulbul (rossignol). A l'ouest et au sud-ouest de la ville, les pentes des collines entre lesquelles coule le Koik sont couvertes de plantations de vignes, d'oliviers et de figuiers. Partout ailleurs, dans quelque direction qu'ils se portent, les yeux ne rencontrent que des plaines arides et des montagnes stériles; les cimetières eux-mêmes sont privés des bosquets de cyprès et autres arbres funéraires qui embellissent d'ordinaire ceux des autres villes de l'Orient; et comme il n'est jamais permis de déplacer les restes mortels d'un musulman, quel que soit le temps depuis lequel il est enterré, le nombre des pierres tumulaires s'est prodigieusement augmenté et a fait perdre un grand espace de terrain précieux.

Alep communique avec l'Europe par Iskenderoum et Latakié, avec l'Égypte par Damas et El-Arisch, avec l'Asie-Mineure par Tarse, et enfin avec l'Arménie par Diarbékir. Selon toute probabilité, elle commença à prendre de l'importance lors de la destruction de Palmyre, à laquelle elle succéda. Comme son ancienne rivale, elle était admirablement située pour les affaires de commerce. Tant qu'on ne connut pas d'autre communication avec l'Orient que par le désert, des caravanes de Bagdad et de Bassorah y apportèrent les produits de l'Inde et de la Perse, qui étaient de là dirigés sur toutes les places de l'Europe. Aussi devint-elle peu à peu une des villes les plus importantes de l'empire ottoman. Elle avait des prétentions à être consi-

dérée comme la capitale de la Syrie, et ne le cédait qu'à Constantinople et au Caire pour l'étendue, la population et l'opulence; mais la découverte d'un passage par mer aux pays, sources de sa richesse, fut le premier coup porté à sa prospérité, qui depuis a toujours été en déclinant. Sa population n'est plus aujourd'hui que de 70,000 habitants.

— 28 juin, Latakié. — D'Alep à Latakié on compte cinq jours de marche; c'est le temps que nous avons employé. Il y a trois ou quatre routes différentes. La plus intéressante passe par Antioche. J'ai suivi la plus directe, celle qui traverse la vallée de l'Oronte et ce fleuve près de la petite ville de Djeser-el-Schoghr (le pont de la montée), descend ensuite dans la vallée du Nahr-el-Kébir, puis remonte sur le plateau d'où l'on découvre la mer.

Latakié (l'ancienne Laodicée) est située sur le bord septentrional d'une langue de terre élevée, appelée le cap Ziaret, qui dépasse d'environ une demi-lieue la ligne de la côte. C'était autrefois une ville murée; mais elle est ouverte aujourd'hui, on y accorde en conséquence plus d'espace pour bâtir que si elle était fortifiée. Dans le quartier neuf, qui est au nord-est, les maisons s'élèvent au milieu de jardins et de plantations clos de grands murs. Assise sur un sol volcanisé qui semble trembler sans cesse, Latakié a de la peine à se tenir debout; sa principale occupation consiste à se relever de ses propres ruines. Elle a été tant de fois bouleversée par des tremblements de terre qu'on ne peut y faire un pas sans rencontrer des décombres; celui de 1822 lui a été surtout funeste; des quartiers tout entiers tombèrent, et le grand khan ne put pas résister à la secousse. C'est à ces terribles convulsions de la terre et à la décadence de son commerce qu'il faut attribuer la diminution graduelle de sa population; de 20,000 âmes, elle est tombée à 6 à 7 mille âmes. Son port, appelé la Scala ou la Marina, forme une ville distincte de la ville haute, et qui en est séparée par un espace d'environ un demi-mille, couvert de jardins et d'enclos plantés. Elle se compose de deux rues qui courent parallèlement au rivage, et d'une troisième qui conduit de la ville à la mer; la plupart de ses maisons sont occupées par des cafés ou par d'autres établissements publics servant de lieux de rendez-vous aux marins. Le port lui-même est un petit bassin peu profond, mais bien abrité, excepté à l'ouest, ayant une entrée étroite, à demi rempli de vase et de sable, et pouvant contenir à peine dix à douze bâtiments marchands. Il abritait jadis plus de mille galères. Au nord de la passe s'élève un château en ruines bâti sur un rocher et réuni au continent par des arches; au sud sont les ruines d'un ancien mur qui l'entourait.

Les bazars sont comme l'image du commerce dans une cité asiatique; le dénûment et la solitude des bazars de Latakié prouvent assez que les beaux jours de cette ville sont passés. Le tabac qui porte son nom, tabac si doux, si parfumé, le meilleur et le plus célèbre d'Orient, est cultivé par les Ansariens dans les montagnes voisines. Les Ansariens vendent tous les ans pour 500 à 600 piastres de tabac (toutoun). Ils lui donnent la suave odeur et la couleur noire qui le distinguent, en le suspendant en feuilles au plancher de leurs cabanes, au-dessus de la fumée d'un bois nommé ezez. Les autres productions de Latakié sont la soie, les galles, la laine et la cire; mais c'est surtout le coton qui, après le tabac, forme la principale ressource de ses habitants. Autrefois les vins de Laodicée étaient servis, comme les vins les plus estimés, dans tous les banquets d'Alexandrie; aujourd'hui, bien que les raisins de Lakatié soient délicieux, ses vins ne valent même pas ceux de Surènes.

N° 336. Égypte. — Boulak, port du Caire.

La population actuelle de Latakié peut se décomposer ainsi : musulmans, 3,300; Grecs schismatiques, 500 ou 600, une cinquantaine de Marocains et autant de Juifs. Les Grecs ont cinq chapelles : la petite église du couvent de Terre-Sainte sert de sanctuaire aux familles catholiques; un seul religieux habite le couvent latin. Les musulmans de Latakié ne sont pas d'humeur facile et tolérante; leur piété fanatique leur donne des traits de ressemblance avec les musulmans de Damas et de Tripoli. Non contents des onze mosquées qu'ils avaient déjà, ils en ont construit tout récemment une douzième en l'honneur d'un cheik Mougrabbin, mort de la peste il y a peu d'années, et placé par eux au rang des saints de l'islamisme.

N° 337. Traversée des pèlerins de la Mecque.

N° 338. Égypte. — Afteh.

« Il ne faut point s'attendre, dit M. Poujoulat, à trouver debout les monuments de l'ancienne Laodicée. Le seul débris uable des siècles antiques, c'est un édifice carré, aujourd'hui converti en mosquée, revêtu d'insignes militaires, tels que des casques, des boucliers, des gardes d'épée; les savants ont pensé que cet édifice était un arc de triomphe élevé en l'honneur de Lucius Verus ou de Septime-Sévère. On peut citer aussi les ruines d'une grande église du moyen âge, des restes de portiques et de colonnades, des chambres sépulcrales taillées dans les rochers voisins de la mer. Il est à présumer que le sol de Latakié cache dans son sein des monuments ou d'intéressantes ruines ensevelis à la suite des tremblements de terre; les fouilleurs ne creuseraient point en vain dans l'enceinte de la cité rivale d'Apamée et d'Antioche. Les vestiges circulaires de l'ancienne Laodicée qu'on peut suivre encore lui donnent une circonférence de plus d'une lieue et demie. On fait en trois quarts-d'heure le tour de la ville nouvelle. Ainsi donc les voyageurs curieux des ruines du passé n'auront pas aujourd'hui beaucoup de choses à admirer à Latakié; mais les amants de la belle nature et des riants paysages y trouveront de quoi satisfaire leur goût. Les oliviers, les mûriers, les palmiers et les orangers, mêlés à toute espèce d'arbustes et de fleurs, répandus sur un sol inégal, dans les vallons et sur les collines, forment un spectacle dont l'œil ne se lasse point; la côte de Latakié est surtout charmante et pittoresque quand on y arrive par mer. » J'ajoute que l'air y est très-sain, la ville malpropre, l'eau mauvaise, mais que les femmes y sont fort belles.

— 3 juillet, Acre. — Pendant mon court séjour à Latakié, j'avais eu encore un fort accès de fièvre : la route de terre est mauvaise, on la disait peu sûre; j'ai profité de l'offre que m'a faite un Anglais qui retournait à Alexandrie avec un brick, sur lequel il explore depuis plusieurs années les côtes de la Méditerranée. J'ai sacrifié — par nécessité — Tripoli, Beyrouth, Sidon (Saïde) et Tyr (Sour); mais je me suis fait débarquer à Saint-Jean d'Acre pour aller visiter le Carmel et Nazareth.

Saint-Jean d'Acre (l'Accho des Écritures), l'ancienne Ptolémaïs, est située à l'angle septentrional de la baie à laquelle elle donne son nom, et qui s'étend, en formant un demi-cercle de trois lieues, jusqu'à la pointe du mont Carmel. Elle a une longue ceinture de murailles, de vieilles tours ruinées qui sortent de la mer, des minarets, des coupoles et des maisons à toits plats. « Quelques cavaliers arabes galopent sur ses plages; quelques pauvres femmes enveloppées de pièces de toile bleue errent près de ses murs; quelques Égyptiens bronzés, déserteurs de l'armée d'Ibrahim, poussent leurs ânes vers ses portes désertes. Qu'il y avait plus de bruit autour de tes remparts, Ptolémaïs, s'écriait madame de Gasparin en contemplant ce spectacle, alors que Richard, que Philippe, que Léopold d'Autriche t'étreignaient de leurs bras de fer, alors que Saladin, que Malek-Adel te défendaient, qu'on proclamait les trêves, et qu'émirs et chevaliers portant la croix joutaient sous tes murailles! » On ne voit plus aujourd'hui à Saint-Jean d'Acre que quelques restes des édifices construits du temps des croisades; mais en revanche son sol jonché de débris, ses places couvertes de décombres, ses rues parsemées d'édifices en ruines ne témoignent que trop des dégâts qu'y ont causés les boulets français, qui ne purent faire tomber, en 1797, dans les mains de Bonaparte, cette clef de la Syrie; les boulets égyptiens qui la forcèrent de se rendre à Ibrahim-Pacha en 1832, et enfin ceux de l'escadre anglaise qui, en 1840, ayant fait sauter sa poudrière avec 2,000 Égyptiens, obligèrent ses défenseurs à l'abandonner aux Turcs et à leurs alliés.

Lorsque je débarquai à Saint-Jean d'Acre, je me fis conduire au khan français, habité en partie par un couvent des pères de Terre-Sainte qui jadis l'occupaient tout entier, à la charge de loger les voyageurs et les pèlerins. Mais les Turcs s'en sont emparés pour en faire une caserne, et les pères ont été refoulés sur une terrasse, où leur monastère se trouve maintenant établi.

Un des religieux accourut à ma rencontre dès qu'il m'aperçut, me donna une petite chambre simplement meublée, mais commode, puis vint d'un air timide me demander si je voudrais bien me contenter du frugal souper de la communauté, ou s'il faudrait me faire servir, hors du réfectoire, un repas plus substantiel. C'était un vendredi, et le bon religieux, pour qui le premier devoir est d'accueillir les étrangers, aussi bien les Grecs schismatiques et les protestants que les Grecs catholiques, ne voulait point, sans mon consentement, m'astreindre à suivre ses règles d'abstinence. Je lui répondis que j'étais catholique, et que je voulais obéir comme lui aux commandements de l'Église. « Ah! *vi sono frati,* » s'écria-t-il avec joie en me tendant la main. Je descendis dans la salle à manger, où le frère lai apporta un plat de poissons bouillis et un plat de légumes. Le supérieur fit la prière à haute voix, et je me plaçai à côté de lui, si heureux de sa cordiale réception que je n'eusse pas voulu l'échanger contre l'accueil le plus brillant dans le château le plus splendide. Après le souper, il me conduisit dans une grande chambre qui servait de salon, s'assit près de moi avec le révérend frère, et engagea, sur différents sujets, un intéressant entretien. Tous deux étaient des hommes d'une aménité de caractère charmante et d'une instruction sérieuse. Ils avaient dans leurs cellules une bibliothèque composée de bons ouvrages, et employaient une partie de leur journée à étudier les langues de l'Orient. L'un d'eux savait déjà l'hébreu, le grec, l'arabe, et apprenait le chaldéen. L'un et l'autre étaient vivement préoccupés de l'état de la Syrie; ils regrettaient surtout la domination d'Ibrahim-Pacha. « De son temps, disaient-ils, les chrétiens avaient été affranchis de toutes les humiliations que leur faisait souffrir le gouvernement turc. Le prince les avait pris sous sa protection, et pas un pacha, et pas un cadi n'eussent osé commettre envers eux un acte arbitraire. Les prêtres circulaient librement, pas un musulman n'eût osé les insulter. Les routes étaient sûres. On pouvait s'en aller d'une ville à l'autre sans escorte et sans crainte d'être pillé ou égorgé. Pour vaincre les préjugés des Turcs à l'égard des chrétiens, pour réprimer le vagabondage et les spoliations des Arabes, pour établir l'ordre dans les villes et la sécurité dans les campagnes, Ibrahim avait été forcé d'agir avec une rigueur qui souvent ressemblait à la cruauté. Sa justice était expéditive. Quiconque enfreignait une de ses ordonnances subissait une punition exemplaire, et tout individu convaincu de vol était immédiatement condamné et pendu. Mais avec une population comme celle que le fils de Méhémet-Ali entreprenait de subjuguer, ces mesures de rigueur étaient nécessaires. Maintenant, ajoutaient les religieux, nous sommes retombés sous la domination des Turcs, qui ne savent que piller, opprimer leurs sujets, surtout les chrétiens. Avec eux recommence le règne du brigandage et de la vénalité. Les soldats turcs occupent, comme vous l'avez vu, une partie de cet édifice qui, jadis, appartenait tout entier à la France. Ils ouvrent et ferment eux-mêmes la porte de notre maison. Nous ne pouvons sortir de nos cellules sans passer devant eux, secourir un étranger sans les avoir pour témoins, et faire un pas hors de notre demeure sans crainte d'être insultés par eux. A tout instant, nous avons à souffrir quelque nouvelle insulte, et l'intervention de nos consuls n'est souvent pas assez efficace pour faire valoir nos réclamations. »

N° 339. Bonaparte dans le désert. Par M. Horace Vernet.

Ces plaintes des religieux de Saint-Jean d'Acre n'étaient malheureusement que trop fondées. La position des franciscains de Terre-Sainte est vraiment très-pénible et le devient de jour en jour davantage. Établis en Palestine dès le quinzième siècle, et investis par les papes de plusieurs priviléges spéciaux, ils ont eu pendant longtemps, pour remplir leur mission de charité, des secours considérables. La France, la Sardaigne, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, leur envoyaient chaque année une pieuse contribution. Une quantité de pèlerins leur faisaient d'abondantes aumônes; mais le zèle des États chrétiens et la piété des pèlerins se sont refroidis. Les couvents de Terre-Sainte ne reçoivent plus annuellement qu'un modique secours de la France [1] et de l'Allemagne; l'Espagne seule, la Sardaigne et quelquefois Naples, leur témoignent encore une généreuse sympathie. Les différents dons sont recueillis dans le couvent de Jérusalem, qui les distribue, selon les besoins du moment, aux autres maisons de l'ordre, à Bethléem, Nazareth, Ramla, Jaffa, Saint-Jean d'Acre. Avec ces ressources aujourd'hui fort exiguës, les pères franciscains n'en sont pas moins obligés de subvenir à l'entretien de leurs établissements, à tous les frais que leur imposent l'avidité des pachas et la réception des voyageurs. Le gouvernement turc ne les considère que comme les locataires des bâtiments qu'ils occupent; il tolère l'existence de ces bâtiments, mais il semble en attendre la ruine; les religieux ne peuvent y faire la moindre réparation sans une autorisation particulière, qui entraîne toujours une *avanie,* c'est-à-dire une taxe arbitraire qui entre dans les coffres du gouvernement. S'il s'agit de relever un mur ou d'agrandir une chambre, c'est une affaire qui exige de longues négociations et ne se résout qu'à prix d'argent.

N° 340. Égypte. — Suez.

N° 341. Bonaparte et la Mer Rouge, par M. H. Vernet.

Il n'y a point d'auberges en Syrie; ce sont les couvents, on peut le dire, qui en tiennent lieu. Quiconque

[1] Environ quinze mille francs, produit de quelques collectes.

y arrive est le bienvenu, chacun le sait, et chacun s'y présente avec joie et confiance [1]. « Lorsqu'on a marché tout le jour, par des chemins déserts, sous un soleil ardent, c'est une douce chose, dit M. de Marmier, de trouver le soir une table, un lit, et une chose non moins douce, d'être accueilli sous ce toit étranger par des hommes qui vous tendent une main amicale et vous donnent le nom de frères. Tous ces religieux sont Espagnols ou Italiens, nous n'en avons pas vu un seul d'origine française; mais ils savent qu'ils sont sous la protection de la France, et ils parlent de la France avec un vif sentiment de sympathie et de respect. Il est faux d'ailleurs qu'ils spéculent sur le passage des pèlerins, et qu'on s'expose, comme l'ont prétendu des voyageurs mal renseignés ou trompés par leurs préjugés, à quelque désagrément, en ne se montrant pas assez généreux envers eux; ils offrent libéralement ce qu'ils ont et n'exigent rien; l'usage est de leur faire une offrande en les quittant, mais elle est entièrement facultative. Plus d'une fois, les religieux qui nous avaient reçus dans leurs demeures, non contents de nous servir tout ce qu'ils avaient de meilleur, pendant que nous restions avec eux, nous préparaient encore des provisions pour notre départ, et lorsque nous leur remettions notre modeste tribut, ils le recevaient avec une vive expression de reconnaissance, sans en regarder la valeur. Dans chaque ville, nous nous sommes rencontrés avec des pèlerins trop pauvres pour pouvoir rien donner, et auxquels le couvent devait lui-même faire l'aumône, et ils n'en étaient pas moins bien reçus et bien traités.

N° 342. Sinaï. — Vue extérieure du couvent de Sainte-Catherine. Par M. Pierron.

» C'est encore là une de ces institutions de cœur qui n'appartiennent qu'au christianisme, ou, pour mieux dire, au catholicisme. Les Turcs, pour obéir aux prescriptions du Coran, qui leur recommande si instamment la charité, établissent des khans, des caravansérails, des bains, où un homme salarié par les revenus de la dotation reçoit gratuitement le pauvre; leur charité ne va pas au delà de ce besoin physique, de cette satisfaction matérielle du moment. Mais, sur le même sol, dans les mêmes villages, les religieux chrétiens accueillent avec empressement celui qui vient à eux, le font asseoir à leur table, s'inquiètent de ses fatigues, de ses périls, l'éclairent par d'utiles conseils, le réjouissent par des paroles d'affection, et, lorsqu'il s'éloigne, essaient encore de le préserver des privations qu'il pourrait éprouver en chemin. Pour accomplir de tels devoirs, ces hommes ont quitté le foyer de la famille, le sol de la patrie; ils sont venus dans une contrée étrangère pour y tendre une main secourable à l'étranger; ils ont fait le sacrifice de toutes les joies mondaines, et leur solitude est sans cesse ouverte aux images du monde. Je me suis souvent demandé quelle impression ils éprouvaient à la vue d'une jeune et bruyante cavalcade entrant dans l'enceinte de leur retraite; si celui qui vient des riantes plaines de l'Espagne, des plages embaumées de leur Italie, n'éveille pas dans leur âme un douloureux regret, s'ils ne sentent pas quelquefois passer par leur esprit, comme un souffle brûlant, le souvenir des champs paternels; mais leur visage m'a toujours paru serein et leur cœur calme, calme comme l'onde que les remparts du port abritent contre les vents, à côté de la mer libre qui s'agite et gémit.

» Les catholiques surtout se distinguent par cette expression de sérénité et par leur prévoyante sollicitude envers les voyageurs. Aussi leurs couvents sont-ils généralement préférés à ceux des Grecs, quoique ceux-ci soient plus riches, grâce aux politiques libéralités de la Russie.

» A leur mission de charité, les pères de Terre-Sainte joignent une autre tâche non moins respectable; ils ont des écoles où ils élèvent gratuitement les enfants de leur religion et quelquefois même ceux des autres communautés. On trouve dans chaque maison de l'ordre des hommes instruits et parfaitement en état d'éclairer, de guider l'esprit de leurs jeunes disciples.

» Après avoir rendu ce juste hommage aux franciscains de Syrie, je me fais un devoir d'exprimer à leur égard le reste de ma pensée. Je ne crois pas qu'ils suffisent à tout ce que comporte dans les temps actuels l'œuvre du catholicisme. Leur action est trop restreinte, leur existence trop concentrée dans le cercle immuable des mêmes pratiques; leur situation comme prêtres et comme hommes d'enseignement est trop secondaire. Leur influence ne s'étend point hors des murs de leurs couvents, et par cela même que leur pouvoir est si borné, leur énergie se compromet souvent dans des rivalités et des luttes indignes du nom qu'ils portent et de la noble cause à laquelle ils appartiennent. Je voudrais voir les lazaristes fonder de nouvelles maisons sur la côte de Syrie et s'établir en Palestine avec cette ardeur du bien qui les caractérise, cette instruction élevée, cette profonde intelligence des choses humaines et cette charité vivace, ingénieuse qui les fait aimer et vénérer des Turcs comme des chrétiens. Plus d'une fois il a été question de leur faire une place à Jérusalem, et jusqu'à présent de déplorables obstacles ont arrêté ce projet. Puisse-t-il un jour enfin se réaliser! Nul ordre n'est plus apte que le leur à soutenir les vrais intérêts de la religion aux lieux où cette religion est née, et où elle est depuis des siècles condamnée à tant de douleurs et soumise à tant d'humiliations. »

Les villes de l'Orient offrent si peu de ressources et se ressemblent tant d'ailleurs, que le voyageur obligé de les traverser y fait d'ordinaire le séjour le moins long possible; souvent même il aime mieux camper sous leurs murs que d'y entrer. A peine eus-je mis le pied dans Saint-Jean d'Acre que je fus possédé du désir d'en sortir. Bien décidé à n'y passer qu'une journée, je louai un cheval, et le lendemain matin je pris congé des bons pères qui m'avaient si bien accueilli, pour aller coucher au mont Carmel. Au sortir d'Acre, nous nous dirigeâmes, mon guide, mon compagnon et moi, vers Caïffa, en suivant le bord de la mer. La plage, étroite et couverte d'un sable fin et mouvant dans lequel les pieds des chevaux enfoncent assez profondément, est bordée à gauche par une pente garnie de buissons et d'arbustes. Çà et là s'étendent de grandes flaques d'eau salée, autour desquelles piétinent des troupes nombreuses de pics de mer. A des intervalles assez rapprochés, on aperçoit dans la mer des carcasses de navires échoués sur cette plage basse et dangereuse. Nous passâmes le Bélus, qui vient à la mer en traçant des méandres gracieux. Un jour des matelots avaient allumé du feu sur le sable près de l'embouchure de ce fleuve, et, pour soutenir leur marmite, ils s'étaient servis de blocs de nitre dont leur bâtiment était chargé; quand le feu fut éteint, grande fut leur surprise de trouver une matière solide, brillante, transparente : c'était du verre. Cette découverte remonte à plus de 2,000 ans. Pendant longtemps on vint fabriquer du verre à l'embouchure même du Bélus. Nous passâmes ensuite le Kisçon, et bientôt nous arrivâmes à Caïffa, trois heures après notre départ de Saint-Jean d'Acre.

Aux environs de Caïffa, les arbres deviennent plus nombreux. Nous ne fîmes que traverser cette petite ville, amas informe de masures entourées d'un cordon de murailles et de jardins d'orangers; et, continuant notre route, nous allâmes déjeuner et nous reposer quelques instants au pied du mont Carmel avant d'en entreprendre l'ascension.

Le Carmel n'est point, comme son nom pourrait le faire supposer, un mont, mais une chaîne de montagnes qui dans leur développement ont à peu près la forme d'une harpe. Il est situé au bord de la Méditerranée, entre l'ancienne Galilée et l'ancienne Samarie. Au nord, il est borné par le golfe de Saint-Jean d'Acre et les ruines de la vieille ville de Caïffa, près desquelles est construite la ville actuelle qui porte le même nom; à l'est, par la vaste plaine déserte d'Esdrelon et les coteaux de Nazareth; à l'ouest, par la mer; au sud, par la vallée de Césarée. Une de ses pointes s'avance vers la mer et forme un des promontoires les plus élevés de la côte de Syrie. Vers le sud, ses pentes

[1] Les Juifs seuls ne sont pas reçus dans les couvents de Terre-Sainte.

plus inclinées sont couvertes d'une terre épaisse, fertile, où l'on cultive du blé, de la vigne, des arbres à fruits et des pastèques d'une saveur exquise. Les hauteurs incultes sont parsemées de chênes, d'oliviers, et servent de pâturages aux bestiaux. On y trouve une quantité de lièvres, de lapins, de perdrix et de gazelles.

Avec un sol pareil, le Carmel, qui n'a pas moins de vingt-deux lieues de circonférence, serait, sous une autre administration, occupé par une population nombreuse. Mais, à chaque pas que l'on fait dans ce pays, il faut constater la déplorable influence du gouvernement turc. Cette magnifique plaine d'Esdrelon, si heureusement abritée et éclairée par un si beau soleil, est à peu près déserte. Il n'y a pas la cinq centième partie de sa surface qui soit cultivée; les herbes hautes et épaisses qui la couvrent et naissent d'elles-mêmes restent sans emploi, sans qu'il y ait des troupeaux pour les consommer; elles ne servent qu'à fertiliser de nouveau la terre qui les produit inutilement. Cet état de choses est le résultat des discordes qui, depuis un si grand nombre d'années, ne cessent de désoler ces contrées. Comme l'a très-bien dit M. le duc de Raguse : « Là où l'homme trouverait une large récompense d'un médiocre travail, il s'éloigne, car là aussi est le danger. »

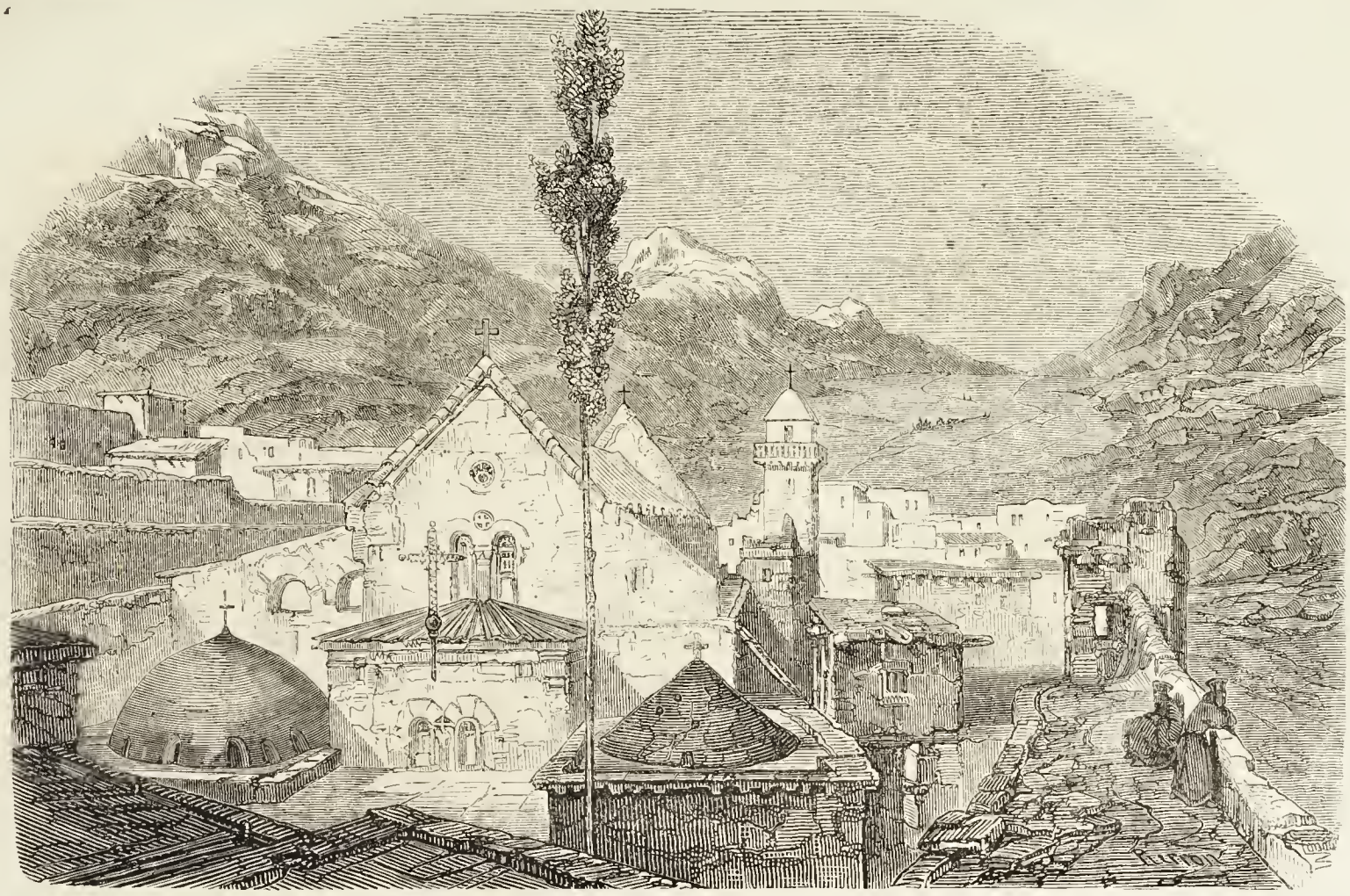
Il en est à peu près de même du Carmel. Les riantes collines qui bordent cette chaîne de montagnes, les frais vallons qui l'entrecoupent sont en grande partie incultes et abandonnés. On n'y trouve que quelques pauvres tribus d'Arabes, quelques misérables villages qui ne méritent pas d'être visités. Le christianisme seul y a fondé un établissement considérable, et c'est vers le couvent que se dirigent tous les voyageurs.

La position de ce couvent au-dessus d'une des plus hautes cimes de la montagne est superbe (*gr. n°* 307). Elle rappelle celle de Notre-Dame de la Garde, l'espoir des matelots, le religieux phare de Marseille. On y arrive par un chemin très-escarpé et très-dur, mais enfin c'est un chemin. Les religieux l'ont fait eux-mêmes à leurs frais, et le pacha Abdallah, dans sa stupide barbarie de pacha, exigeait que, pour le mérite qu'ils avaient eu d'entreprendre une œuvre si utile, ils payassent un impôt. « Dans ce pays, dit M. Michaud, les chrétiens n'obtiennent qu'à force d'argent la faculté de remuer le sol ou d'aligner des pierres. » Et les bons religieux avaient remué et aligné beaucoup de pierres. Ils représentèrent très-humblement au pacha que ce chemin lui servirait à lui-même pour se rendre à son kiosque de la montagne. Le digne gouverneur n'entendait point de telles raisons, et voulait son tribut. Il fallut que le consul de France intervînt dans la question, et ce fut lui qui, par ses arguments, ses sollicitations et ses prières, obtint pour les carmes l'autorisation gratuite d'employer au service du pays leur intelligence, leur labeur et leur argent.

Toute cette belle montagne est consacrée par la Bible et par le nom d'Élie. C'est le lieu où Élie brava la colère d'Achab, où il triompha des prêtres de Baal, et partout une piété naïve, mais sincère, veut retrouver un souvenir de sa vie, une trace de ses miracles. Ici on montre un champ rempli de pierres dont l'intérieur ressemble à des pastèques, et l'on raconte qu'un jour le prophète ayant soif et passant par ce champ, qui était alors rempli de melons rafraîchissants, en demanda à un paysan, qui lui répondit que c'étaient des pierres. « Oui, répondit Élie, pour le punir de son avarice, ce sont des pierres, et jamais il n'y aura là que des pierres. » Sa sentence fut exécutée : tous les melons se pétrifièrent. Là on vous signale les ruines d'un oratoire que l'on prétend avoir été construit par lui; ailleurs le tertre où l'on assure qu'il fit égorger les huit cent cinquante faux prophètes [1], et des grottes où il a demeuré, et le coteau d'où après avoir regardé sept fois l'horizon, il voyait se lever sur les flots la petite nuée qui devait répandre sur le sol de Syrie la pluie bienfaisante longtemps désirée.

On dit aussi que la Vierge a plusieurs fois passé par le Carmel. Les Turcs et les Arabes vénèrent la mémoire du prophète et l'image de la mère de Dieu. Le chevalier d'Arvieux raconte que de son temps, lorsque des marins de ces nations naviguaient en vue du Carmel, ils le saluaient en prononçant cette prière : « O notre dame Marie, ô Élie vivant, souffrez que nous passions devant votre maison. » La mère de l'émir Mahmed, qui était alors le chef de la montagne, venait dans la chapelle des carmes s'agenouiller devant un tableau représentant la Vierge, se frappait la poitrine, pleurait et récitait : « Oh! que vous êtes belle, notre dame Marie! Que vous êtes aimable, mère du Messie! Qu'ils étaient heureux ceux qui vous ont vue quand vous étiez au monde, et que je suis misérable, pauvre pécheresse! N'aurez-vous pas pitié de moi! Ne me direz-vous rien, mère de Jésus! Répondez-moi, puisque vous me regardez avec tant de douceur. »

Pendant longtemps les religieux n'ont eu pour demeure que des grottes pareilles à celle où, selon la tradition, Élie aurait séjourné; grottes humides, étroites, malsaines, retraite austère de cénobites, comme celles que les solitaires se choisissaient dans les premiers temps de l'Église. Une de ces grottes sert de chapelle; une autre, avec des bancs et des tables taillés dans le roc, était le réfectoire. De là on montait sur une terrasse où les pèlerins qui voulaient boire du vin et manger de la viande allaient faire leur repas, car les religieux ne pouvaient user d'un tel luxe, et ne permettaient pas qu'on en usât devant eux. Avec un régime si sévère, l'action malfaisante de leurs cellules, la crudité des eaux, l'obligation de se relever plusieurs fois la nuit pour prier, les pieux ermites épuisaient promptement leur santé. Au dix-septième siècle ils construisirent enfin une infirmerie; plus tard, à l'aide des dons qui leur furent faits, ils élevèrent un couvent qui, à l'époque de l'expédition française, après la levée du siége de Saint-Jean d'Acre, devint le refuge d'un grand nombre de blessés. « Beaucoup de nos pauvres soldats sont morts là, dit M. X. de Marmier, à qui j'emprunte cette description, morts avec la consolation de voir du moins à leurs derniers moments un regard compatissant s'abaisser sur eux et d'entendre une affectueuse parole. »



N° 343. Sinaï. — Aspect intérieur des bâtiments du couvent de Sainte-Catherine. Par M. Pierron.

Quand l'insurrection de la Grèce éclata, le pacha, sous le vain prétexte que les Grecs révoltés pourraient s'emparer de ce couvent et s'y fortifier, le fit démolir. C'était un acte de cruauté, dont la France a cependant obtenu justice. La Porte a, sur les instances de notre ambassadeur, payé une indemnité aux religieux si brutalement dépossédés de leur demeure, et ils se sont mis à la reconstruire. L'un d'eux, prenant le bourdon et le bâton de pèlerin, est venu en Europe solliciter la générosité des fidèles; un autre remplissait au Carmel les fonctions d'ingénieur et d'architecte. Les religieux, pour prévenir autant que possible les dangers auxquels ils étaient sans cesse exposés sur cette terre de malheur et d'iniquité, ont voulu faire un ferme et solide édifice. Leur couvent est sans comparaison, aujourd'hui, non-seulement le plus beau qui existe dans la contrée, il est de plus disposé pour la défense. « On pourrait, dit M. le duc de Raguse, qui s'entend à juger ces questions, on pourrait y soutenir un siége, et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues en fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent. »

Le cloître, l'église et les jardins que les carmes ont établis de leurs propres mains, sur le roc aride, avec un art ingénieux, occupent un vaste espace.

Les religieux nous firent un accueil des plus aimables et nous préparèrent un dîner qui nous parut des plus splendides; des poulets, des œufs, des légumes, et un petit vin blanc légèrement acidulé. Il faut avoir voyagé

[1] Les Arabes l'appellent Mocatan, c'est-à-dire *massacre*.

en Syrie et logé dans les khans pour savoir ce que vaut, dans ce pays, un tel luxe gastronomique. Les bons pères nous donnaient généreusement tout ce qu'ils tenaient en réserve pour les voyageurs, et nous regardaient avec joie user de leurs dons, tandis qu'eux-mêmes ne buvaient que de l'eau et ne mangeaient que des légumes secs. L'un d'eux, chargé spécialement de recevoir les étrangers, voulut bien nous montrer en détail le couvent, et comme nous admirions l'étendue et l'heureuse distribution de cet édifice : « C'est au dévouement d'un de nos frères, nous dit-il, que nous les devons, le frère Jean-Baptiste. Après la dévastation de notre ancienne demeure, il fit vœu de la reconstruire. L'indemnité qui nous avait été accordée était insuffisante; il en obtint une plus considérable par ses pieuses requêtes. Pendant de longues années il a parcouru les principaux États de l'Europe. Il entrait humblement dans les maisons chrétiennes et disait : Donnez pour le couvent de Notre-Dame du mont Carmel; et les cœurs s'attendrissaient à la vue de cette vénérable figure macérée par les fatigues, et les mains s'ouvraient, et tout ce qui lui était confié, il l'envoyait à notre établissement, car pour lui-même il n'avait nul besoin, et vivait si modestement qu'il ne dépensait rien. A son retour, après l'œuvre qu'il avait accomplie, et les témoignages de distinction qu'il avait reçus, il aurait pu être nommé notre supérieur, mais il rentra humblement dans la communauté et refusa toute dignité, heureux seulement d'avoir satisfait à ses désirs, et bénissant le ciel de l'avoir aidé dans son entreprise. »

Nous visitâmes successivement, avec le religieux qui tenait lui-même un si humble langage, les cellules des pères, les appartements réservés aux voyageurs, l'église, qui est large et décorée avec un goût parfait. Une des chapelles s'élève sur la grotte où Élie se réfugia, dit-on, pour échapper aux poursuites de Jézabel. Une autre est consacrée à saint Louis, ornée d'un

N° 344. Bonaparte et les moines du Sinaï. Par M. Horace Vernet.

tableau envoyé par le comité de Syrie, et représentant la mort de cet excellent roi.

« Quelle retraite imposante! s'écrie M. Xavier Marmier. Quel aspect grandiose! Ici la montagne muette, majestueuse, austère, où l'on n'entend plus rien des rumeurs du monde, où, dans une des haltes de la vie, on se recueille sous la voûte du ciel, comme un voyageur sous sa tente; et, au pied de cette montagne, la mer profonde, la mer immense, espace trompeur, route dangereuse où l'on voit s'élancer toutes les ambitions de l'homme, où le vent et les vagues renversent en un instant les projets les plus habiles et les espérances les plus séduisantes. Nulle retraite ne m'avait encore frappé comme celle-ci. Lorsque le religieux qui nous avait conduits d'étage en étage, dans les galeries du couvent, nous amena au bord d'une terrasse élevée et nous invita à contempler l'horizon qui s'étendait autour de nous, je lui demandai s'il n'était pas heureux d'avoir chaque jour devant lui un tel spectacle. Il nous montra du doigt le côté de l'Europe, puis le ciel, et ce geste silencieux et grave exprimait éloquemment sa pensée. C'était le monde auquel il avait dit adieu, c'était le ciel qui fixait ses vœux; et en le voyant debout avec un humble vêtement de laine, au milieu de cette grande solitude, détaché des songes terrestres et éclairé par les rayons de la foi, je me rappelais ces vers d'un poëte du Nord :

« Oh! laissez-moi suivre les flambeaux que vous allumez. Je n'ai aucune joie dans ce monde que je connais. Je ne respire pas librement sur ses plages agitées. Mon cœur est saisi d'un désir, d'un désir infini. Je voudrais m'élancer au delà de l'Océan vers la région inconnue. »

» Nous quittâmes à regret ces religieux qui nous avaient accueillis avec tant d'empressement, et qui à notre départ ne voulaient pas même accepter de nous la moindre offrande. Il est des lieux dont on ne peut s'éloigner sans emporter le désir et l'espérance de les revoir un jour, et je voudrais revoir ce beau couvent

N° 345. Départ des pèlerins du Caire pour la Mecque. D'après un dessin de M. Barbot.

du Carmel. C'est la retraite où il serait bon d'aller déposer le fardeau des fausses agitations de la vie; c'est le sanctuaire d'où l'âme doit, comme le prophète Élie, s'élancer vers la voûte céleste sur un char de feu. »

— 8 juillet. Saint-Jean d'Acre. — Quand on veut aller du Carmel à Nazareth, il faut redescendre à Caïffa. Six heures suffisent ensuite pour achever le trajet. A l'extrémité de la plaine qui vient aboutir à la mer, on passe de vallée en vallée au travers de montagnes couvertes de belles forêts de chênes verts. Dans chaque vallon est un village, un réservoir avec ses troupeaux et ses bergers. Les gorges resserrées de cette chaîne de collines ou de montagnes que l'on traverse de Caïffa à Nazareth forment parfois d'étroits défilés. On nous avait dit que ces passages étaient souvent infestés de voleurs, et, en effet, ces sentiers tortueux, déserts, barrés en certains endroits par des

saillies de roc, voilés par de larges oliviers, sont de nature à protéger parfaitement une embuscade. Quand les voyageurs sont entrés dans ces gorges rétrécies, il faut qu'ils y cheminent l'un derrière l'autre; impossible alors de se ranger en bataille et de se défendre. Heureusement nous n'y fîmes aucune mauvaise rencontre.

M. de Lamartine décrit ainsi, dans son *Voyage en Orient*, la première impression que lui fit éprouver la vue de Nazareth (*gr. n°* 305) :

« J'aperçus à mes pieds, au fond d'une vallée creusée en forme de bassin ou de lac de terre, les maisons blanches et gracieusement groupées de Nazareth, sur les deux bords et au fond de ce bassin. L'église grecque, le haut minaret de la mosquée des Turcs, et les longues et larges murailles du couvent des Pères latins, se faisaient distinguer d'abord; quelques rues formées par des maisons moins vastes, mais d'une forme élégante et orientale, étaient répandues autour de ces édifices plus vastes, et animés d'un bruit et d'un mouvement de vie. Tout autour de la vallée ou du bassin de Nazareth, quelques bouquets de hauts nopals épineux, de figuiers dépouillés de leurs feuilles d'automne, et de grenadiers à la feuille légère et d'un vert tendre et jaune, étaient çà et là semés au hasard, donnant de la fraîcheur et de la grâce au paysage, comme des fleurs des champs autour d'un autel de village. Dieu seul sait ce qui se passa alors dans mon cœur; mais d'un mouvement spontané, et pour ainsi dire involontaire, je me trouvai aux pieds de mon cheval, à genoux dans la poussière, sur un des rochers bleus et poudreux du sentier en précipice que nous descendions. J'y restai quelques minutes dans une contemplation muette, où toutes les pensées de ma vie d'homme sceptique et de chrétien se pressaient tellement dans ma tête, qu'il m'était impossible d'en discerner une seule. Ces seuls mots s'échappaient de mes lèvres : « *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* » Je les prononçai avec le sentiment sublime, profond et reconnaissant qu'ils renferment; et ce lieu les inspire si naturellement, que je fus frappé, en arrivant le soir au sanctuaire de l'église maternelle, plus les innocentes créatures deviennent hideuses.

N° 346. Sommet du mont Sinaï. Par M. Pierron.

A peine fûmes-nous installés dans le couvent des Pères latins que nous les priâmes de nous conduire à l'église. Elle n'a rien de remarquable dans sa construction, et à l'intérieur elle est ornée avec plus de faste que de bon goût, mais c'est l'église de l'Annonciation; elle est bâtie sur l'emplacement où s'est opéré l'un des plus grands mystères de notre religion, où se trouvait la maison de la Vierge qui fut, dit-on, transportée à Lorette par les anges. La voûte est soutenue par quatre grands arceaux; de la nef on monte par un large escalier au chœur où est le maître-autel, et, par le même escalier, on descend dans une grotte de roc, où l'on voit deux colonnes de granit, l'une debout encore et intacte, l'autre brisée, enlevée à moitié par les Sarrasins, qui croyaient qu'elle cachait des trésors. La première indique la place où se tenait la Vierge, la seconde celle où l'archange Gabriel lui adressa la salutation sacrée : *Ave, Maria, gratia plena.* Au fond de la grotte est un autel en marbre latine, de les trouver gravés en lettres d'or sur la table de marbre de l'autel souterrain dans la maison de Marie et Joseph. Puis, baissant religieusement la tête vers cette terre qui avait germé le Christ, je la baisai en silence, et je mouillai de quelques larmes de repentir, d'amour et d'espérance, cette terre qui en a tant vu répandre, cette terre qui en a tant séché, en lui demandant un peu de vérité et d'amour. »

Nazareth est habité par des chrétiens, des juifs et des musulmans. Sa population s'élève à environ 3,000 âmes. Il n'y a plus aucun Juif sur ce sol où les Juifs voulaient massacrer le Christ. Toute cette population a une physionomie remarquable. Les hommes ont le teint plus bronzé qu'à Saint-Jean d'Acre; les femmes ont de grands yeux noirs, des traits fins, réguliers : mélange du type juif et du type européen. Il en est, et beaucoup, qui, en dépit des usages de l'Orient, laissent leur voile entr'ouvert, et la plupart de celles que nous avons vues avaient une charmante figure. Malheureusement elles prennent à tâche elles-mêmes d'en détruire la fraîcheur et d'en dénaturer la grâce en se tatouant les lèvres en bleu, et en se teignant de la même couleur le contour des yeux. Les enfants mêmes n'échappent point à cette barbare coutume. Leurs mères ont grand soin de les colorier à leur image, et plus elles y mettent de coquetterie

N° 347. Vue générale du mont Sinaï. Par M. Karl Girardet, d'après M. Pierron.

blanc où des vases de fleurs répandent leurs parfums, où des lampes d'argent brûlent nuit et jour : sur la pierre sans tache, ornée seulement d'une rosace et de cinq croix, on lit cette inscription devant laquelle on se prosterne pour prier et bénir : *Verbum caro hic factum est.*

« Après un tel tableau et une telle émotion, il semble, dit l'auteur du *Rhin au Nil,* qu'on n'ait plus qu'à se retirer avec la douce joie d'un pèlerinage accompli; mais Nazareth a d'autres monuments encore et d'autres grands souvenirs. C'est le lieu où saint Joseph exerça la profession de charpentier, la synagogue où le Christ, ouvrant le livre d'Isaïe, annonça au peuple qu'il était venu pour remplir la mission prédite par le prophète, pour évangéliser les pauvres et consoler les affligés. C'est un large bloc de pierre qu'on appelle *Mensa Christi,* et où la tradition rapporte que le Seigneur soupa la dernière fois avec ses disciples, avant leur départ de Nazareth pour Jérusalem. C'est le roc escarpé où les Juifs, irrités de ses leçons, le conduisirent pour le jeter dans le précipice; et le mont Thabor qui domine au loin les coteaux de Nazareth, le mont sublime où Pierre, Jacques et Jean virent tout à coup leur divin maître s'entretenant avec Moïse et Élie, le corps couvert d'une robe blanche comme la neige, la face rayonnante comme le soleil, tandis qu'une voix du ciel leur faisait entendre ces paroles : « Voilà mon fils bien-aimé, dans lequel je me complais, écoutez-le! »

Il n'est pas question de Nazareth dans les historiens de l'antiquité ni dans le Nouveau Testament. Cette ville doit, comme Bethléem, toute sa gloire au christianisme; c'est peut-être à cause de son peu d'importance que, dans les premiers temps de l'Église, les païens donnaient avec mépris aux disciples du Christ le nom de Nazaréens. Jusqu'au règne de Constantin, Nazareth ne fut habité que par les Juifs, et, au quatrième siècle, ce n'était encore qu'un village. Bientôt cependant les pèlerins y portèrent le tribut de leur piété, et, au sixième siècle, on y trouvait déjà deux églises. Dévasté en 1103 par les Sarrasins, et réédifié par les croisés, Nazareth fut, avec la Galilée, accordé en fief par Godefroi de Bouillon à Tancrède, qui y fit construire des églises et les dota richement. Un siége épiscopal fut établi à Nazareth dès le commencement du douzième siècle; enlevée, en 1187, par les Sarrasins, après la déplorable bataille de Hattin, la cité de la Vierge fut de nouveau reconquise par les chrétiens; puis de nouveau incendiée, ravagée par le sultan Bibars en 1263. Après ce dernier désastre, elle resta pendant plusieurs siècles dans un profond état de misère. Un voyageur qui la visita à la fin du seizième siècle n'y trouva qu'une église en ruine et une pauvre population, parmi laquelle on ne comptait que deux ou trois chrétiens.

En 1620, enfin, les franciscains obtinrent de l'émir Facardin la permission de reprendre possession de la grotte de l'Annonciation, et commencèrent à bâtir l'église actuelle, le couvent qui fut élargi et réparé en 1730. Vers la même époque, plusieurs familles chrétiennes vinrent s'établir dans la ville. A la fin du dix-huitième siècle, les religieux y avaient une assez grande influence. Leur supérieur, qu'on appelait *il padre guardiano,* jouissait, moyennant un certain tribut qu'il payait au pacha de Saint-Jean d'Acre, du titre et de l'autorité de cheik; toute la ville était soumise à son pouvoir judiciaire, et c'était lui qui apaisait les différends.

Aujourd'hui les religieux ne sont plus investis de cette prérogative; mais, comme un tiers de la population qui les entoure est catholique, ils n'éprouvent point ce pénible isolement dont leurs frères souffrent dans d'autres cités; et par les souvenirs qui s'y rattachent, leur couvent est un des premiers de la Palestine.

Au-dessus de leur demeure s'élève la ville, bâtie d'une façon assez pittoresque sur le dernier échelon de la chaîne des montagnes qui vient de l'Anti-Liban et qui forme avec le Carmel la vallée de l'ancien fleuve Bélus. Les maisons sont pour la plupart assez solidement construites en pierre. D'autres rappellent les rustiques habitations que l'on voit en certains endroits sur les bords de la Loire. Ce sont tout simplement des excavations formées dans le roc; sur leur largeur, on élève un mur, on perce une porte ici, une fenêtre là, et voilà une demeure où l'on est parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie. Il y a dix-huit siècles et demi que la Vierge habitait une de ces excavations, et aujourd'hui celles qui sont creusées dans les flancs de la colline qui fait face au couvent sont occupées par une centaine de familles. « Plus bas, en nous rapprochant de l'église, nous avons vu, dit M. X. Marmier, des maisons d'un genre de construction fort ancien, et qui, si nous ne nous trompons, doivent être une image de la crèche de Bethléem. Il n'y a dans l'intérieur de ces maisons qu'un grand espace carré divisé en deux parties. La première est occupée par les bœufs et les chameaux. On passe au milieu des bestiaux étendus sur le sol, et l'on monte, par un escalier de deux ou trois marches, à la seconde partie de l'édifice, où d'un côté est la cuisine, de l'autre les nattes servant de lit aux gens de la famille, aux domestiques, aux voyageurs. Tout le long de cette espèce d'estrade est une auge assez large et assez profonde pour qu'au besoin on puisse s'y coucher. En voyant cet arrangement, on comprend très-bien ce qui s'est passé à la nativité de notre Seigneur. La Vierge accouchait au fond d'une de ces primitives habitations, et l'enfant ne pouvait être mieux placé que dans cette crèche où l'âne et le bœuf venaient le réchauffer de leur souffle.

» Après nous avoir montré les différents quartiers de la ville, les bazars qui ne méritent pas d'être vus, et la source qu'on appelle encore la *source de Marie,* et qui est sans cesse entourée d'une quantité de jeunes filles, le religieux nous conduisit le soir sur la cime d'une montagne d'où nous voyions se déployer à nos yeux un immense panorama, et quel panorama! quels souvenirs! La plaine d'Esdrelon, le Thabor, les cimes du petit Hermon et du Gilboé, la vallée où, il n'y a pas un demi-siècle, l'armée turque fuyait encore devant nos drapeaux, et le village d'Endor d'où sortit la pythonisse appelée par Saül, et Naïm, où le Seigneur ressuscita le fils unique de la veuve; plus loin, au delà de ces collines, de ces montagnes, d'autres lieux encore consacrés par d'autres miracles, Emmaüs, Capharnaüm, Cana, le lac de Tibériade, et à nos pieds la petite ville de Nazareth, où se fit le premier des miracles. Pendant que nous étions là, absorbés dans les réflexions qu'un tel aspect devait éveiller en nous, en regardant les rayons du soleil qui peu à peu s'effaçaient à l'horizon, je pensais qu'en ce moment une même croyance réunissait tous les cœurs chrétiens dans une même prière, qu'au nord, au sud du monde, dans les capitales des empires, dans les villages solitaires, la cloche des églises tintait l'*Angelus;* des millions d'êtres se découvraient la tête ou s'agenouillaient avec un sentiment pieux; les mères enseignaient à leurs enfants à répéter les paroles sorties d'une grotte de Nazareth et répandues dans l'univers entier. Et dans l'émotion que j'éprouvais à cette pensée, les yeux fixés sur la chapelle de la Vierge, je ne pouvais que joindre les mains et répéter aussi l'*Ave Maria.* »

N° 348. Sinaï. — Intérieur de la chapelle de Sainte-Catherine. Par M. Pierron.

Deux routes (de sept à huit lieues) conduisent de Nazareth à la plaine de Saint-Jean d'Acre. Celle que suivent la plupart des voyageurs passe par Saphori et Bedaoui; l'autre, plus méridionale, traverse les villages de Jebiza et de Zaïdy. Je donnai la préférence à cette dernière, parce qu'elle est moins fréquentée et moins connue. Du reste, elle n'offre rien de particulièrement intéressant. J'y ai seulement remarqué de belles forêts de chênes, au sortir desquelles j'ai revu la mer et Saint-Jean d'Acre, à l'extrémité de la plaine de trois lieues qui porte son nom.

— 10 juillet. Gaza. — J'avais retrouvé à Saint-Jean d'Acre le brick qui m'y avait amené de Latakié. Il m'attendait. Dès que j'ai été réembarqué, il a mis à la voile. Le temps, qui était magnifique au départ, n'a pas tardé à se gâter; la mer est devenue si houleuse qu'il nous a été impossible de relâcher à Jaffa, comme nous en avions l'intention. Il a fallu gagner le large pour échapper aux dangers dont nous menaçait la tempête. Le calme revenu, nous avons mis le cap à terre, et j'ai débarqué près de Gaza, où j'ai pris congé, non sans regret, de cet aimable touriste britannique qui s'était montré si obligeant pour moi.

Gaza, appelée en arabe Razzé, l'ancienne métropole des Philistins, la plus noble cité de la tribu de

Siméon, célèbre autrefois par ses richesses, par de grands siéges et de grandes batailles, placée entre la Syrie et l'Égypte, et servant comme de porte à ces deux empires, conserve encore aujourd'hui une importance qu'elle doit au passage continuel des caravanes. C'est par là que l'on passe pour aller par terre de Beyrouth, de Jaffa au Caire, et *vice versâ;* c'est là que l'on s'arrête pour se procurer d'autres moyens de transport et renouveler ses provisions.

Gaza est située à une lieue et demie environ de la mer, elle occupe une partie d'une colline arrondie qui s'élève à cinquante ou soixante pieds au-dessus du niveau de la plaine. Au temps des croisés, elle conservait encore les vestiges de son ancienne grandeur, mais ce n'étaient que des vestiges. Maintenant on n'y trouve plus que quelques colonnes de marbre ou de granit qui jonchent le sol ou qui ont été employées à former le seuil des maisons. Comme la plupart des villes de l'Orient, elle est magnifique à contempler à une certaine distance, avec sa riche végétation, ses jardins couverts de fleurs et de verdure toute l'année, et ses majestueuses tiges de palmiers. Au dedans, on ne voit que de chétives habitations en terre, çà et là seulement quelques maisons plus solidement bâties, et çà et là des cimetières. Son ancien port n'existe plus, et sa population est composée d'une demi-douzaine de peuplades différentes qui l'habitent, ou pour mieux dire campent l'une à côté de l'autre, sans s'unir, sans se comprendre, et qui, n'ayant point de lien entre elles, point de tendances communes, ne peuvent user de la force que donne l'homogénéité. Sa population est beaucoup plus considérable qu'on ne pourrait le croire d'après l'estimation de quelques écrivains. Volney la fixait à deux mille âmes; Richardson la portait de deux à trois mille, Raumur à cinq mille. M. Poujoulat dit qu'elle s'élève à dix ou onze mille, et M. Ed. Robinson assure que, d'après les divers renseignements qu'il a pris, elle doit être de quinze à seize mille âmes, dont cinquante-sept familles chrétiennes et quatre mille contribuables musulmans.

Gaza, actuellement une des dépendances du pachalik d'Acre, n'offre aucune curiosité aux voyageurs; on ne leur y montre guère que l'emplacement du temple que Samson aveugle et prisonnier fit crouler sur lui et sur trois mille Philistins, et la place où fut le château que Bonaparte renversa de fond en comble après s'être emparé de la ville. Ses mosquées ne méritent pas une visite. Son khan est vaste et beau. Ses bazars sont étroits, sombres et de pauvre apparence, quoique assez bien approvisionnés; mais on y voit une grande variété de costumes. « Les antiquaires n'ont rien à faire à Gaza, dit M. Poujoulat, tout y est moderne et d'origine musulmane. L'enceinte de la ville offre autant de palmiers que de maisons. Tout autour croissent aussi des palmiers mêlés aux nopals et aux sycomores. A travers cette enceinte boisée vous rencontrez des fontaines, des oratoires de santons, des mosquées, des caravansérails. Tout me semble égyptien à Gaza, les habitudes, les costumes, les productions, la couleur du sol; il semble qu'en montant sur une terrasse on va découvrir Alexandrie ou le Caire; on sent l'Égypte, on entre dans ses monotones et vastes plaines. Le Tasse a deviné Gaza quand il a dit :

Gaza è città della Giudea nel fine
Su quella via ch' inver Pelusio mena;
Posta in riva del mare, ed ha vicine
Immense solitudini d'arena.

CHAPITRE XXX.

LE SINAÏ.

Suez, août 1847.

C'est surtout en voyage que « l'homme propose et ne dispose pas. » Si, à mon départ d'Alep, on m'eût dit que je renoncerais de mon plein gré au voyage de Jérusalem, je n'aurais certainement pas voulu le croire; telle est pourtant la vérité. Au lieu d'aller visiter la ville sainte par excellence, j'ai entrepris une excursion au mont Sinaï. Mais j'espère bien, en quittant l'Égypte, où je vais séjourner, revenir soit à Jaffa, soit à Beyrouth, que je n'ai pas vus, d'ailleurs, pour explorer longuement la Syrie et la Palestine. Ce sacrifice m'a beaucoup coûté. Pourquoi, s'il vous était si pénible, l'avez-vous fait? me demandera-t-on. Je n'ai qu'une seule réponse à faire à une semblable question. Le lendemain de mon arrivée à Gaza, partait de cette ville une caravane de voyageurs français, anglais et allemands. Pendant mon séjour à Constantinople j'avais connu assez intimement plusieurs de ces touristes, qui revenaient de Jérusalem, et qui nous engagèrent instamment, mon compagnon et moi, à nous joindre à eux. Nous n'avions pas, à vrai dire, des motifs bien graves pour résister à leurs sollicitations, aussi y avons-nous cédé sans trop nous faire prier. Voilà pourquoi, si on tient à le savoir, à mon départ de Gaza j'ai continué ma route vers le sud au lieu de me diriger vers l'est.

Jusqu'à présent je ne regrette pas ma résolution. Je viens de voir un pays fort peu agréable, mais très-intéressant : le désert et le Sinaï. Du désert je n'en parlerai guère, car il n'a été que trop souvent décrit. Mais bien que les voyages au Sinaï commencent à devenir communs — M. Murray a même publié un *Handbook for travellers,* ce qui suppose une circulation assez considérable — on peut encore, sans être accusé d'outrecuidance, raconter avec quelques détails une pareille ascension.

Pour la première fois de ma vie, au sortir de Gaza je suis monté sur un chameau. Ce n'est pas, je l'avoue, sans une certaine émotion de surprise mêlée de quelque crainte, que je regardai cette monture de nouvelle espèce, sur laquelle j'allais chevaucher. Je venais de lire, dans les *Lettres Orientales* de madame Hahn Hahn, un récit terrible des fatigues que l'on éprouve en voyageant sur le dos d'un chameau, et des dangers auxquels on est exposé en se trouvant ainsi juché sur une rude aspérité à douze pieds au-dessus du sol. Mais madame Hahn Hahn arrange à sa façon les choses qu'elle ne voit qu'à demi. Elle a fait de fort drôles de contes sur la France, et n'a pas moins étrangement habillé la Palestine et l'Orient! Que justice soit rendue au chameau! C'est l'une des plus douces, des plus sûres et des meilleures bêtes qui existent. Rien qu'à voir celui qui m'était réservé, avec son attitude résignée, sa figure paisible et ses forts jarrets si docilement repliés sous son ventre, je devais éloigner de moi toute appréhension, et me confier, sans frayeur aucune, à la fermeté de ses muscles, à la placide régularité de son allure.

« La Providence, dit M. X. Marmier, a donné cet animal aux habitants du désert, comme le phoque aux Groënlandais et le renne aux Lapons. A lui seul il peut suffire à tous les besoins des Bédouins. Sa chair est aussi bonne que celle du buffle. Son poil sert à façonner des tentes, des cordes, des vêtements, et l'on tire de la chamelle un lait onctueux et rafraîchissant dont on fait très-bien du beurre et du fromage. Plein de force et de vigueur, il cède à la main qui agite son licou, tombe par terre sur ses genoux et se relève chargé d'un lourd fardeau. Puis, une fois en marche, le voilà qui s'en va avec ses larges sabots taillés pour les sables du désert, d'un pas ferme, soutenu, bravant l'ardeur du soleil d'Afrique, la violence du simoun, et creusant, jusqu'à ce qu'on l'arrête, son sillon dans les flots sablonneux. Nul animal n'exige moins de soins et ne donne moins d'inquiétude. Un enfant le conduit avec un bout de corde. Un âne quelquefois le précède, et dirige sa marche. On ne le met point à l'abri dans une étable, on ne lui prépare, pour un trajet de plusieurs jours, qu'une modique ration. Un peu d'eau saumâtre le désaltère, et les tiges épineuses des nopals et les bruyères du désert le nourrissent. A la fin d'une longue et pénible journée, il s'accroupit près de la tente, broie quelques grains d'orge, quelques plantes desséchées, s'endort sous la froide rosée des nuits d'Orient, et se relève le lendemain aussi fort que la veille. Quand un excès de fatigue, ou des privations trop rigoureuses l'ont épuisé, il tombe tout d'un coup et ne se relève plus. On lui ôte son bât, son chargement, on le laisse expirer dans le désert, et tout en est dit. Pauvres bonnes bêtes que le ciel a livrées à l'homme comme un précieux instrument, et dont l'homme souvent abuse! La durée moyenne de leur vie est de vingt à trente ans, mais les marches forcées, les fardeaux

N° 349. Sinaï. — Religieux du couvent de Sainte-Catherine montant des voyageurs à la fenêtre qui sert de porte d'entrée. Par M. Pierron.

trop pesants l'abrégent des deux tiers ou de moitié.

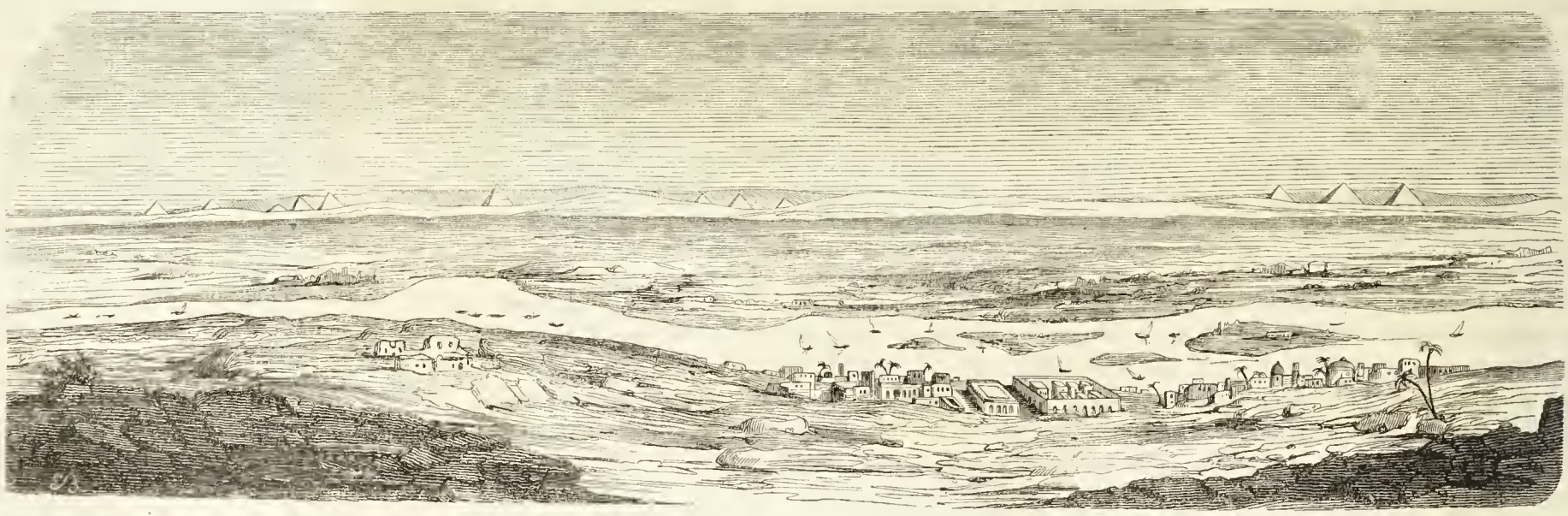
» Le dromadaire a le pied plus agile et l'allure plus vive. On s'en sert pour franchir rapidement les distances. Nul cheval ne peut le suivre au galop, et quand il est ainsi lancé, il ne sent ni mors ni licou; on ne l'arrête qu'au moyen d'une corde qui lui traverse les naseaux. »

Après avoir fait l'éloge du chameau, il est juste de célébrer les qualités du chamelier. J'en emprunte le panégyrique au même écrivain.

« Nulle part, si ce n'est dans les rigoureuses régions de la mer Glaciale, je n'ai vu un tel exemple de patience, de sobriété et de résignation. Le paysan arabe est, de sa nature, insoucieux et indolent, peu difficile pour le présent et oublieux du lendemain, mais soumis en esclave à la main qui lui promet un salaire ou le menace d'un châtiment, et agissant comme on le pousse, lent à se mouvoir, si nul intérêt ne l'arrache à sa torpeur, et d'un zèle étonnant si on le force à l'action. Les nôtres avaient compris, dès le moment de notre départ, qu'il fallait marcher vite, et avaient accepté consciencieusement cette condition. Pendant toute la durée de notre trajet, ils n'ont pas failli une seule fois à leurs promesses. Dès le matin, ils enlevaient notre tente, chargeaient leurs chameaux et se mettaient en route avec une robe de toile pour tout vêtement, et une peau de mouton suspendue à leur épaule, qu'ils tournaient du côté du vent. Ils s'en allaient à pied, par le froid, par le chaud, dans les flots de sable, à côté de nos chameaux, sans jamais se plaindre de la fatigue, sans cesser un seul instant d'être occupés de nous, et d'accourir gaiement dès que nous avions un ordre à leur donner. Le long de la route, ils se partageaient quelques olives, quelques grains de doura. Si nous leur donnions seulement un morceau de pain, ils le recevaient avec reconnaissance, et nous en remerciaient avec joie. Après douze à quinze heures de marche, et il faut savoir ce que c'est qu'une telle marche dans les sables mouvants, quand nous arrivions au lieu fixé pour notre halte, leur première pensée était d'aider notre domestique à établir notre gîte, à ramasser des broussailles pour allumer notre feu, puis ils disposaient ensuite leur foyer, tiraient de leur besace quelques autres douzaines d'olives, puis se couchaient sur la terre nue et humide, avec leur légère tunique. « Jamais, disaient-ils, on n'avait traversé le désert si rapidement; les autres voyageurs employaient au moins douze jours à ce trajet que nous voulions faire en six. » Mais c'était chose convenue entre leur maître et nous, et quelle que fût leur fatigue, ils voulaient accomplir l'ordre qu'ils avaient reçu. Si, de temps à autre, nous les voyions cheminer d'un air abattu à côté de nous, il suffisait de leur abandonner quelques instants nos chameaux, ou de leur donner une parcelle de nos provisions, pour les voir aussitôt se ranimer et sourire avec une expression de gratitude.

N° 350. Égypte. — Vue du sphinx et des pyramides de Gizeh.

Je n'oublierai jamais le doux et tendre accent avec lequel le plus jeune des chameliers nous remerciait quand nous lui donnions une part de notre déjeuner, ou quand l'un de nous mettait pied à terre pour le faire monter sur son chameau. C'était un de ces beaux types de la famille arabe; le profil d'une netteté de ligne à charmer un artiste, la figure bronzée comme un médaillon florentin, le front large, l'œil noir, mélancolique et fier, et le corps taillé comme une statue antique. Il n'avait, pour se garantir des intempéries de la saison, qu'un manteau de laine uni, troué; pour toute provision, un peu de pain sec. Sorti de la triste hutte paternelle pour gagner à ce rude voyage quelques piastres, il s'était attaché à nous comme un oiseau égaré auquel une main secourable jette, dans sa disette, un grain de sénevé, et il nous eût suivis jusqu'au bout du monde. Dès que l'un de nous prononçait seulement le nom d'Ali, Ali se précipitait aussitôt de notre côté et venait en souriant interroger nos regards et nos vœux. Pauvre Ali! peut-être parle-t-il encore des *Kerim Frandji*, comme il nous appelait, des bons Français qu'il espérait retrouver. Oh! que n'est-



Pyramides de Dahchour. Pyramide de Saccara. Pyramides d'Abousir. Thourah. Pyramides de Gizeh.

N° 351. Vue de la région des Pyramides, prise du château de Thourah, de l'autre côté du Nil. D'après l'ouvrage du colonel Howard Vyse.

on assez riche pour enrichir de telles misères! »

En quittant Gaza, on passe d'abord entre une double haie de nopals qui, dans leur ceinture épineuse, enserrent des forêts d'arbres à fruits et de frais jardins, puis tout à coup on entre dans une large plaine où l'on n'aperçoit plus que de rares traces de culture. Ce n'est pas encore le désert, mais peu s'en faut. L'insouciance naturelle des habitants du pays, les déplorables effets d'une administration aveugle, rapace, cruelle, font ici, comme dans la plupart des cantons de la Syrie, une terre aride d'un sol qui, sous un autre pouvoir et sous d'autres mains, produirait d'abondantes récoltes.

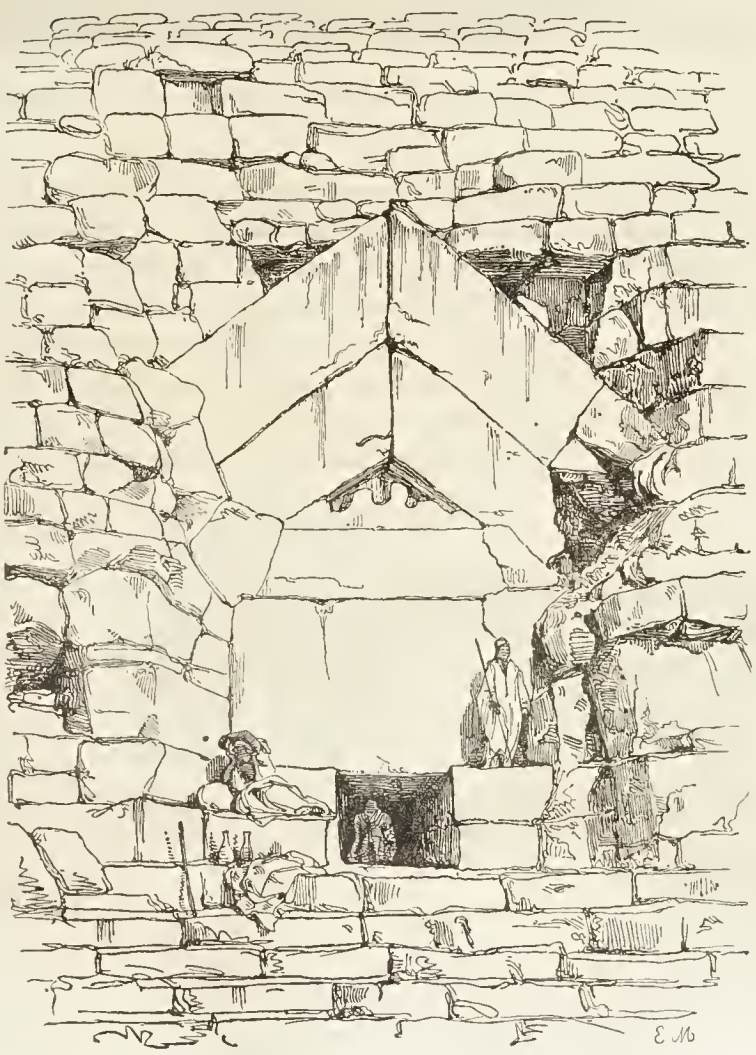
« De loin en loin, dit l'auteur du *Rhin au Nil*, car, plus heureux que moi, il a eu quelques impressions à raconter qui font connaître l'état actuel de ce pays, nous apercevons des troupeaux de chèvres noires aux oreilles pendantes et de moutons à large queue paissant une herbe maigre. De la cohorte de bergers qui gardent un de ces troupeaux, se détachent deux hommes à cheval, qui s'élancent vers nous au grand galop, l'un d'eux brandissant une de ces énormes lances que nous avons déjà vues en Palestine; l'autre armé d'un fusil dont le chien me sembla fort rouillé, mais qui n'en sert pas moins d'épouvantail. Ce sont deux Bédouins nomades, deux de ces enfants dégénérés de la race d'Ismaël, qui, au lieu d'employer leur force à quelque

honnête et fructueux labeur, préfèrent chercher une ressource dans la rapine, et qui, au lieu de s'attaquer comme Antar à toute une valeureuse tribu, d'enlever des tentes de soie, des colliers de diamants et des milliers de chameaux, en sont réduits, vu la misère des temps, à extorquer assez péniblement un faible tribut. Ils s'avancèrent près du chef de nos chameliers, investi par ses compagnons du titre de cheik, et qui, selon nos conventions, était chargé de régler cette petite affaire de rapine. Celui-ci les reçut sans se détourner de son sentier, comme des gens que l'on attend, mais pour lesquels on ne se dérange pas. Nous pensions qu'il allait, pour s'en débarrasser au plus vite, leur jeter l'impôt qu'ils venaient réclamer. Tel n'était point son avis. Il avait reçu de nous une somme suffisante pour acquitter cet impôt, il voulait tâcher d'en conserver une partie et voler les voleurs. Une discussion s'engagea entre lui et les Bédouins, qui pensaient n'avoir selon leur usage qu'à tendre la main, et qui se trouvaient fort malencontreusement frustrés dans leur espoir. Les Bédouins le suivaient pas à pas à cheval, criant, hurlant, tempêtant. Le fin matois les laissait crier et continuait à cheminer, comme si le vent seulement sifflait à ses oreilles. Des clameurs on en vint aux menaces; les Bédouins agitèrent leurs lances et leurs fusils; le cheik tira à demi la lame d'un large poignard qu'il portait à la ceinture, et trois de ses compagnons, également armés, s'approchèrent de lui pour le soutenir. Un instant nous crûmes qu'on en viendrait aux mains, et, dans la crainte de voir le sang couler, nous ordonnâmes au cheik de dénouer les cordons de sa bourse. Mais il nous fit signe de rester tranquilles sur nos chameaux, et continua, comme si de rien n'était, sa marche et son altercation. Enfin, après avoir conduit les deux cavaliers à une bonne lieue de distance, en tenant toujours la poignée de son glaive, et en s'amusant évidemment de leur colère, il leur lâcha quelques piastres que ceux-ci reçurent comme par miséricorde, puis ils s'éloignèrent. Le sang-froid du cheik nous avait promptement rassurés sur les dangers de cette rencontre. Nous avions fini par considérer avec gaieté cette scène assez curieuse, et quand elle fut terminée, nous étions plus tentés de plaindre que de maudire ces malheureux Bédouins, qui avaient perdu tant de temps et tant de paroles pour obtenir une si chétive aumône. Lorsque la Syrie était soumise au gouvernement d'Ibrahim-Pacha, les voyageurs étaient cependant affranchis, j'allais presque dire privés de ces singuliers épisodes. Le nom seul d'Ibrahim glaçait de terreur les Bédouins pillards, et si l'un d'eux, bravant les arrêts d'une rigoureuse discipline, osait se laisser aller à une de ses habitudes de brigandage, justice en était bientôt faite. Ibrahim appelait un de ses archers et lui disait : « Tel homme a commis un vol en tel endroit. Il faut que dans vingt-quatre heures j'aie sa tête ou la tienne. » Parfois le kavas, pour obéir à son maître inflexible et pour sauver son col du yatagan, rapportait une autre tête que celle du vrai coupable; mais, en Orient, on n'y regarde pas de si près. A présent, la Syrie est retombée sous la lâche et impuissante autorité des pachas turcs, qui n'ont pas assez de pouvoir pour empêcher le crime, et qui, en certaines circontances, ne se font même pas faute d'en profiter. L'aigle vainqueur a disparu, et les faucons voraces poursuivent en sécurité leur essor.

N° 352. Bonaparte aux Pyramides. Par M. Horace Vernet.

» Après avoir cheminé encore pendant deux heures, nous vîmes venir à nous un autre couple de Bédouins : ceux-ci étaient en un si piètre état et portaient des armes si rouillées, que notre habile cheik, qui d'un coup d'œil avait mesuré leur valeur, ne se donna pas même la peine d'engager une conférence avec eux, et leur jeta dédaigneusement, comme une aumône, quelques pièces de cuivre qu'ils ramassèrent d'une main avide, sans s'arrêter à les compter. »

Le lendemain de notre départ de Gaza, nos Arabes surprirent dans son sommeil une jeune gazelle et la firent prisonnière. Je la portai devant moi sur mon chameau tout le reste du jour, et je la retins captive dans notre tente toute la nuit, mais j'employai vainement tous les moyens que je pus imaginer pour l'apprivoiser ; la tremblante beauté refusa de toucher à tout ce que je lui offris; dès qu'elle croyait avoir trouvé une occasion de s'échapper, elle se débattait avec une violence si peu proportionnée à la délicatesse de ses jolis petits membres, qu'il me fut impossible d'avoir plus longtemps la cruauté de tenter de me l'approprier. En conséquence, le lendemain matin, je coupai le lien qui la retenait. Je m'étais réjoui d'avance du plaisir que j'aurais à la voir reprendre avec des bonds de joie cette liberté qu'on lui avait ravie et qu'elle paraissait si vivement désirer; toutefois, elle avait été tellement étourdie par ses émotions de la veille et de la nuit, elle était si incertaine de la meilleure direction à prendre, qu'après s'être élancée résolument hors de la tente, elle sembla hésiter, et s'éloigna à pas lents. Son corps n'avait reçu aucune blessure, mais son intelligence avait peut-être été atteinte. Jamais, dans toute sa vie, je veux dire dans son enfance, elle n'avait aperçu la forme d'un être humain, jusqu'au moment terrible où, s'éveillant en sursaut, elle s'était sentie serrée dans les bras d'un Arabe; et puis elle s'était vue hissée sur un chameau, elle y avait été ballottée sans pouvoir faire un mouvement une journée tout entière; enfin elle avait passé une nuit dans une tente en tête-à-tête d'un Français à la lueur d'une bougie. Pauvre bête! J'aurais bien voulu savoir si elle se remettrait jamais de cette secousse!


N° 353. Égypte. — Entrée de la grande pyramide. D'après M. Horeau.

N° 354. Galerie intérieure de la grande pyramide. D'après M. Horeau.

Tel a été l'incident le plus émouvant de ma traversée du désert. Du reste, rien d'aussi monotone qu'un pareil voyage. On en peut

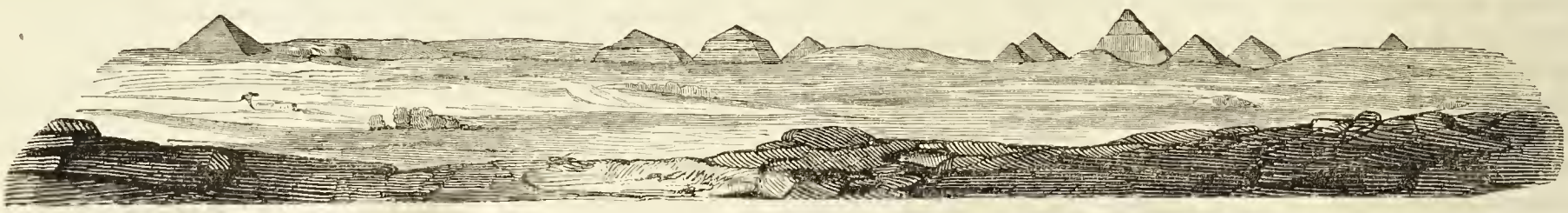
juger par ce fragment de mon journal : à quatre heures du matin, le bras de notre domestique passe, armé d'une lanterne, au travers de l'ouverture de notre tente; nous nous levons, nous accommodons, mon compagnon et moi, l'intérieur de notre tente, de manière qu'il n'y ait plus qu'à jeter matelas, couvertures et draps dans le sac. Nous déjeunons, après avoir fait toutes nos ablutions dans un demi-verre d'eau. Notre déjeuner se compose d'ordinaire d'un plat de haricots secs ou de riz, avec du thé et du pain. Pendant qu'on charge les chameaux, nous allons nous asseoir à quelques pas, en face du soleil qui sort du désert comme un boulet embrasé, ou bien nous prenons les devants à pied. Une fois hissés sur nos chameaux, nous n'en descendons plus de tout le jour. Vers midi, nous mangeons un morceau de pain et nous buvons un verre d'eau et de vin. Une ou deux fois seulement nous avons fait la sieste. Tant que le soleil reste sur l'horizon, nous marchons, ou plutôt nos chameaux marchent. A des plaines de sable succèdent des collines de sable, des vallées de sable, puis des plaines de sable; partout du sable, rien que du sable, et du sable brûlant. La terre offre un aspect si triste que vos yeux se tournent vers le ciel. Vous jetez par moments un regard sur le soleil, car c'est lui qui vous donne votre tâche; c'est lui qui vous apprend ce que vous en avez déjà fait et ce qu'il vous en reste à faire. Il vous est apparu lorsque vous sortiez de votre tente le matin, et pendant la première heure du jour il reste à votre côté; il vous annonce que vous avez devant vous un jour entier de chaleur et de fatigue. Puis, pendant un certain temps, vous ne le voyez plus, car vous avez la tête abritée sous un large chapeau, la figure couverte d'un voile, et vous n'osez pas essayer de le contempler dans tout l'éclat de sa gloire; mais il vous fait sentir incessamment dans quelle direction il marche au-dessus de vous. Alors le silence le plus profond règne dans la caravane; les Arabes poussent des

N° 355. Égypte. — Le magot.

gémissements, les chameaux se plaignent, votre peau rougit, vos épaules vous font mal, et vous ne voyez à travers les mailles de l'épais tissu qui vous voile la face que l'éclat affaibli de la lumière éblouissante dont vous êtes entouré de toutes parts. Cependant le temps s'écoule, et le soleil achève graduellement sa course; il finit par toucher votre bras droit; alors vous pouvez le regarder fixément, car ce n'est plus une flamme, c'est une rose; une légère vapeur s'élève autour de lui et l'enveloppe avant qu'il disparaisse à l'horizon.

A ce moment on s'arrête, si on ne s'est pas déjà arrêté. Tout le pays qu'embrassent vos regards vous appartient; vous pouvez dresser votre tente solitaire partout où vous voulez, aucun être vivant ne viendra revendiquer la propriété de la place où vous aurez campé. Dès que votre choix est fait, les Arabes en avertissent le chameau par un cri particulier; la pauvre bête se laisse tomber doucement à terre pour vous permettre de descendre facilement de son dos. On le décharge, on dresse la tente, on allume le feu, on prépare le souper, puis ce repas consommé, on se couche.

Plus d'une fois nous avons campé auprès et même au milieu de *douairs*, ou campements arabes. Certains voyageurs vantent beaucoup l'hospitalité des habitants du désert. Je ne puis pas corroborer de mon témoignage leurs assertions, car les pauvres diables que nous avons rencontrés n'étaient certes pas en état d'exercer cette vertu magnanime avec beaucoup d'éclat. Toutefois, je dois le dire à leur louange, ils se montrèrent polis, et ils parurent nous offrir de grand cœur ce qu'ils possédaient. Childe-Harold eût été singulièrement désappointé s'il fût venu se réfugier au désert et s'il eût adopté le genre de vie des Arabes; il n'eût pas en effet *goûté* la solitude. Les tentes sont divisées en deux parties, mais c'est pour séparer vingt ou trente hommes



N° 356. Égypte. — Vue des pyramides de Saccara, prise d'une des pyramides de Dahchour. D'après l'ouvrage du colonel Howard Vyse.

basanés qui beuglent dans un compartiment, de cinquante à soixante femmes ou enfants également brûlés du soleil, qui crient et se disputent dans l'autre. Un artiste français qui a passé plusieurs années en Syrie, et qui n'a pas encore, malheureusement pour le public, publié l'intéressante relation de ses voyages, M. Montfort a résumé ainsi dans ses observations inédites le caractère, les mœurs et les coutumes des Bédouins :

« Bien que renfermés dans un cercle à peu près le même, la vie, les habitudes, le caractère de figure ainsi que les vêtements des Bédouins offrent cependant des différences qu'il est assez curieux de noter. Lors de mon séjour à Saint-Saba, je m'étais déjà trouvé mêlé précédemment aux hordes des bords du Jourdain, des confins de la Galilée, ou bien encore, après avoir passé ce fleuve, parmi celles de Djebel-Adjeloun (montagne d'Adjeloun[1]), ou les nombreuses tribus des Anézès qui descendent au printemps dans les vastes plaines de Hauran. En comparant ces derniers avec ceux de Saint-Saba ou leurs voisins de la mer Morte, je ne pouvais m'empêcher de penser que le premier coup d'œil était tout à leur avantage : et d'abord leurs tentes étaient plus vastes, les douairs (campements) généralement plus nombreux, et leurs vêtements, même en faisant abstraction de la malpropreté qu'entraîne nécessairement leur vie sauvage et toute en plein air, avaient une certaine recherche inconnue à mes amis les Tahamriès, les el Bédiès de Saint-Saba, ou bien encore les Djaélines, avec lesquels j'allai plus tard à Pétra. C'est donc ainsi qu'au lieu de revêtir une longue veste de peau de mouton, descendant tantôt au-dessus, tantôt plus bas que le genou, à l'exemple des Anézès, les premiers endossaient simplement une peau de mouton dont un coin, passant sous l'épaule gauche, venait ensuite s'attacher, au moyen d'un bout de corde, à l'autre portion recouvrant l'épaule droite. Quelques Arabes anézès portaient sur la chemise à larges manches une longue robe de soie de Damas, luxe presque inusité au désert de Judée, et chaussaient de plus, en grand nombre, ainsi que leurs femmes, des bottes (djezmées) que je n'ai jamais vues chez les Djaélines, où tous, à l'exception du grand cheik Mousa, portaient des sandales de peau de chèvre, tandis que les femmes allaient constamment les pieds nus. J'observai chez les Anézès et les Bédouins[1] de Djebel-Adjeloun une certaine fierté presque chevaleresque, quant à l'extérieur toutefois, et quelques-uns en outre me semblèrent avoir assez d'embonpoint pour ne pas craindre de les taxer sans exagération de la plus heureuse santé; mais l'Arabe de la mer Morte a les formes grêles et desséchées, comme les rochers qui l'ont vu naître, et le soleil, accentuant avec énergie de nombreux luisants sur leurs membres colorés, donnerait presque à croire qu'ils sont de bronze. Comme ils sont beaux! et à quel point ils excitent l'enthousiasme artistique, lorsqu'ils découvrent au soleil leur brune poitrine, leurs bras musculeux, cheminant ainsi près des chameaux, ou que, s'élançant par bonds comme des gazelles, ils s'avancent le fusil sur l'épaule au devant des voyageurs aperçus dans l'éloignement et supposés par eux ennemis (duchemanes)!

N° 357. Égypte. — Pyramide de Meydoun. D'après M. Horeau.

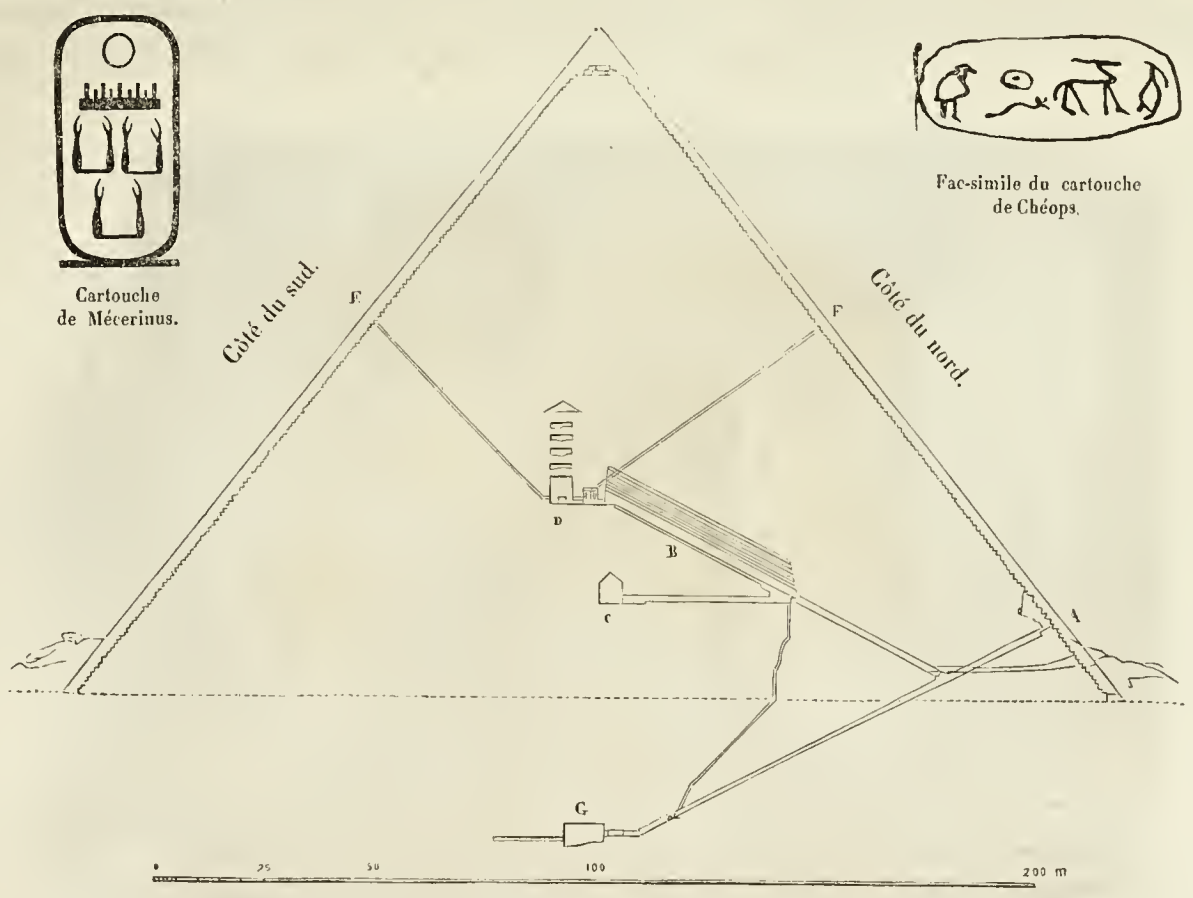
» La coiffure chez tous les Arabes se compose de trois objets : c'est d'abord une petite calotte de laine faite au tricot, ou simplement de coton; puis une pièce d'étoffe de soie ou de coton, de forme carrée, plus ou moins grande, et que, pliant en triangle, l'Arabe jette ensuite sur sa tête, en laissant pendre deux des bouts le long de chacune de ses joues et sur sa poitrine, tandis que la troisième repose par der-

[1] Anciennement montagnes de Galaad.

[1] Les Arabes désignent seulement sous ce nom ceux d'entre eux vivant sous les tentes du produit des troupeaux; ceux des villages sont appelés fellahs.

rière sur les épaules. Cette partie de la coiffure, qui varie de couleur, se nomme kaffié; elle est toujours ornée de raies ayant également différentes nuances, et de ses extrémités s'échappent des effilés plus ou moins longs. Pour fixer le kaffié, l'on se sert d'une corde en poil de chameau ou en laine noire, au moyen de laquelle on enveloppe le sommet de la tête comme on le ferait avec un turban. Cette sorte de corde ou turban se nomme agâl chez les uns, rascèni chez les autres, et on le voit souvent remplacé par une simple corde. Quelques Arabes se coiffent du kaffié sans avoir préalablement recouvert leur tête de la petite calotte de laine; mais je n'en ai jamais vu privés de l'abbà. L'abbà est un vaste manteau de forme carrée, descendant depuis le cou jusqu'aux chevilles; il est tantôt blanc ou blanc à raies noires, bleues et brunes, d'autres fois tout noir, et on ajoute souvent à cette couleur un large dessin aux broderies d'or, descendant sur le dos et sur l'une des épaules, que l'on désigne sous le nom de kâssab. L'abbà, complément de la toilette d'un Arabe, et sous lequel il a seulement revêtu une chemise de grosse toile de coton, le garantit du froid pendant l'hiver et lui sert également de lit, recouvrant aussi ses pieds, qu'il a grand soin de laisser le moins possible exposés à l'air vif des nuits. L'Arabe n'a donc simplement que trois vêtements : la chemise, la peau de mouton et, par-dessus, l'abbà; mais il entoure en outre ses reins d'une large ceinture de cuir derrière laquelle append, à un crochet de fer, une grande poire à poudre, recourbée en forme de conque; puis les petits étuis contenant la poudre à amorcer sont fixés sur la poitrine, à une bandoulière de cuir, piquée et enrichie souvent de petits grains de verre de couleur ou de coquillages; un jambïé ou coutelas et un fusil à mèche complètent l'équipement guerrier. Plusieurs cependant y ajoutent la lance et des pistolets.

» Les scènes que présentent les campements offrent entre elles de nombreux rapports, et néanmoins que de choses à observer à travers cette sorte de monotonie! Avant le lever du soleil, les chèvres et les brebis, après avoir donné leur lait, s'en vont ensuite aux pâturages, et tout le douair rentre dans le silence accoutumé; les troupeaux retournent ensuite au crépuscule, et il est curieux d'observer alors quel bruit a remplacé à cette heure le silence de la journée. Les mères appellent leurs petits, qui se précipitent à la mamelle; les pâtres examinent si tous rentrent bien dans l'enceinte du camp et accélèrent le mouvement de leurs cris, tandis que de jeunes garçons, courant après des chèvres ou des brebis récalcitrantes, les présentent à traire aux femmes ou aux jeunes filles, et continuent à les tenir pendant l'opération. Bientôt les feux sont allumés, les fumées s'échappent du milieu des tentes, et les brillants reflets de la flamme viennent éclairer les sombres visages des différents cercles formés par les causeurs. Si c'est une petite tribu qui a donné l'hospitalité au voyageur, il voit alors chacun des Arabes avec son contingent d'herbes sèches qui doivent alimenter le feu, et qu'il jette au tas général avant de s'accroupir; il prend ensuite place sous la tente du cheik, où se tient ordinairement l'assemblée. Le voyageur peut en même temps s'assurer de la déférence que les Arabes professent pour la vieillesse : un jeune homme, en effet, occupe-t-il une place autour du feu, il se lève aussitôt, à l'approche d'un plus âgé, afin de la lui céder, et s'il n'a pas aperçu le nouvel arrivant, il suffit du signe d'un ancien assis vis-à-vis de lui pour qu'il se dresse à l'instant et se retire au second rang, sans jamais rien témoigner qui puisse laisser soupçonner le moindre déplaisir de sa part; c'est une chose reçue, et il l'exécute de bonne grâce, comme plus tard d'autres le feront pour lui-même. Les enfants cependant veulent aussi quelquefois écouter l'entretien, et alors ils viennent se placer dans les bras et entre les jambes de leurs parents, tandis que d'autres plus âgés et debout s'appuient derrière sur les épaules paternelles, ou, couchés à plat ventre, ne cherchent à passer que la tête à travers les corps pressés des assistants. La conversation engagée s'anime ensuite de plus en plus, pendant que les pipes se fument jusqu'aux dernières cendres; puis l'on livre au feu de nouveaux aliments lorsqu'il menace de s'éteindre, et la vie qu'il reprend alors semble aussi redonner de l'énergie aux poumons des discoureurs. C'est alors qu'il faut voir ces figures si mobiles dans leur expression, en même temps que la pantomime variée qui accompagne les paroles. C'est un brouhaha à ne plus s'entendre, et tous parlent et crient à la fois. Il est cependant un moyen de se faire écouter de l'un des assistants, quelque entraîné qu'il soit d'ailleurs dans la discussion générale. Ce moyen consiste à l'appeler par son nom, en l'accompagnant des mots *allah saba-bil-rher* (bonjour sur toi), si c'est le matin, et *maça-el-rher* (bonsoir), si c'est après le coucher du soleil. L'Arabe ainsi interpellé s'arrête aussitôt et s'apprête à écouter celui qui l'a ainsi salué au milieu de l'entretien général. Si ensuite il veut répliquer, il n'a qu'à redire la formule d'usage, et celui qui lui adressait la parole un moment avant l'écoute à son tour. Dans ces assemblées de famille, il est facile de remarquer l'attitude tranquille et plus réservée que garde le voyageur arabe qui doit dormir sous les tentes et qui n'est que de passage; il émet son avis avec plus de restriction, et sait soumettre la chaleur de son sang oriental aux lois de la politesse qui lui feraient craindre de blesser quelqu'un de ses hôtes; sans doute aussi que, ne faisant pas partie de la tribu, ce que l'on discute lui importe moins, et il lui est alors facile de rester plus calme. Je m'étonnais de voir les Arabes, ne parlant le plus souvent que de choses qui sembleraient bien vides d'intérêt aux Européens, prolonger aussi longtemps les entretiens de la veillée; et



A porte conduisant par d'étroits couloirs à la salle F, taillée dans le roc, et se reliant par un puits étroit et tortueux à la grande galerie B, qui conduit à la chambre dite de la reine C et à la chambre dite du roi D, aérée par des courants d'air se dirigeant sur les faces extérieures sud et nord en E et en F.

N° 358. Coupe de la grande pyramide de Gyseh. D'après M. Horeau.

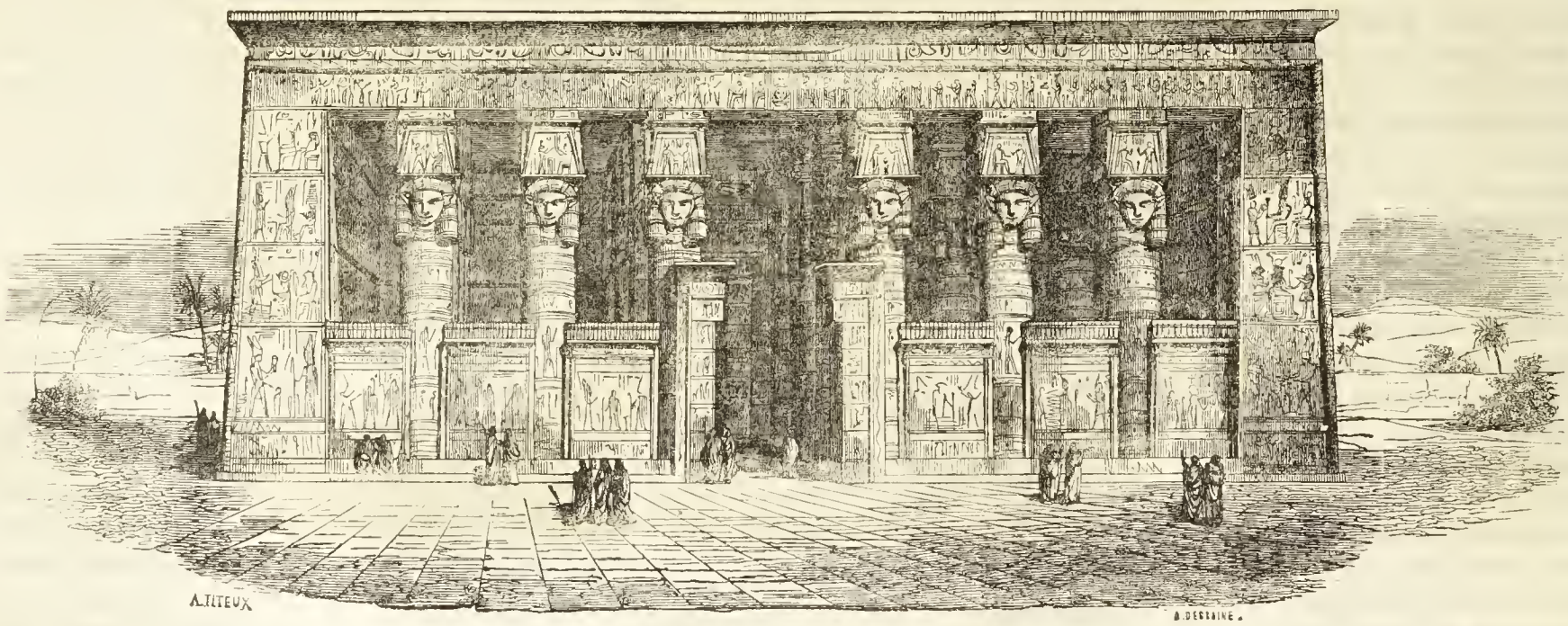
N° 359. Souvenir de l'expédition d'Égypte. — Un Parisien dans le désert. Par M. Horace Vernet.

quant à moi, en ma qualité d'ami visiteur, et par conséquent tout à fait en dehors des discussions, j'étais toujours le premier à me laisser aller au sommeil. Ce n'était donc que longtemps après m'être étendu à terre, enveloppé dans mon abbâ, la tête appuyée sur quelque sac, que, m'éveillant ensuite et ouvrant à demi les yeux, j'apercevais, malgré l'obscurité de la tente, quelques causeurs encore assis autour du feu presque éteint. La plupart de mes compagnons arabes étaient couchés pêle-mêle, et malheur à moi si, par hasard, je m'étais endormi les jambes ployées : j'avais alors un ami à mes genoux, m'empêchant de les allonger, et dormant d'un si bon somme que je n'osais bouger, de crainte de l'éveiller ; un second était à ma droite, un troisième à ma gauche, dormant tout aussi heureusement, et un dernier n'avait pas manqué de venir se placer juste au-dessus et tout près de ma tête. Je restais donc cloué là, sans pouvoir faire un mouvement, et j'avoue que ce n'était pas sans une véritable joie que, selon l'habitude, entendant aboyer les chiens et prévoyant que tout le campement allait être sur pied, je pensais qu'il me serait alors loisible de changer de position. Avec quel plaisir alors j'étendais mes pauvres jambes endolories ! et ce n'était pas sans envie de rire qu'après l'alerte et lorsque le calme était revenu, je voyais l'honnête dormeur que j'avais précédemment à mes jambes, trouver, en regardant de près, que j'étais singulièrement grandi depuis son départ; et comme, en se plaçant de nouveau à mes pieds, il eût risqué d'être tout à fait en dehors de la tente ouverte d'un côté, il ne tardait pas à aller se blottir dans un autre coin. Je m'en rapportais bien, au reste, à sa sagacité pour ne pas manquer de découvrir une place ; la moindre ouverture entre les dormeurs lui suffisait pour se poster, quitte à leur laisser porter ensuite une portion de son propre poids. »

Un voyage dans le désert n'est pas seulement le plus monotone de tous les voyages, c'en est encore le plus fatigant. Le jour, respirer du feu au lieu d'air, recevoir, dès que vous découvrez une partie du corps, des coups de soleil qui font immédiatement l'effet de moxas; souffrir de la chaleur au point d'en perdre par moments la raison, souffrir de la soif au point de désirer la mort, être exposé parfois à un vent violent qui vous énerve en vous enveloppant dans des tourbillons de sable brûlant; craindre à tout instant d'être arrêté et dévalisé par des Bédouins ou égaré par vos guides; n'avoir pour vous désaltérer qu'une eau saumâtre, nauséabonde, bouillante; ne voir pour tout horizon que des plaines de sable sans fin, ou être enfermé, comme dans une fournaise, dans des ouaddis (vallées) pierreuses aux montagnes blanches, noires, bleues, violettes, roses, mais arides, le long desquelles les rayons du soleil ruissellent comme des cascades de lumière; apercevoir des oasis qui s'évanouissent pour aller apparaître plus loin au moment où vous espériez les atteindre; se croire au milieu des débris de quelque planète brûlée, seul vivant parmi ses décombres, entouré de toutes les splendeurs de la destruction; et la nuit appeler en vain le sommeil qui se refuse à venir, ou si vous fermez un instant les yeux, si vous oubliez quelques minutes vos souffrances, être réveillé en sursaut par les hurlements des chacals et des hyènes rôdant autour de votre tente avec l'espoir de vous dévorer bientôt; trembler de voir se glisser sous votre couverture un horrible lézard jaune ou un de ces ignobles serpents ronds et courts, qui ressemblent à des chenilles gigantesques ; faire des rêves plus effrayants encore que la réalité dès que, succombant à la fatigue, vous parvenez à vous assoupir, tels sont les principaux agréments d'un pareil voyage. « Après tout, dit madame A. de Gasparin, le désert a ses avantages; il simplifie l'existence : quelques pieds carrés, un mince matelas sur la terre ou sur les pierres, une planche, voilà le salon, les siéges, la table, tout ce qu'on voudra. On ne perd plus de temps à sa toilette, on se passe de ce qu'on croyait indispensable ; on mange peu et mal; on souffre, et cela fait du bien... toutefois, on rêve d'eau, d'herbe, de patrie au désert... Mais, quant à rêver du désert, quand on le connaît, dans les prés ou vers les ruisseaux, j'ose bien promettre que cela ne m'arrivera pas. Et pourtant nous l'aimons ! Mais pour en jouir il faudrait mener la vie bédouine, camper huit jours ici, huit jours là ; le voyage suivi, dix heures de dromadaire chaque jour par le froid, par le chaud, par la bise, par le *simoun*, ce ne sera jamais la vie du désert. »

N° 360. Égypte. — Vue de la salle hypostyle de Carnac. D'après M. Horeau.

De toutes les journées d'odieuse mémoire que j'ai passées dans le désert, la plus pénible fut la veille de notre arrivée au couvent de Sainte-Catherine. Nous étions entrés dans les gorges du Sinaï, et la chaleur s'augmentait encore de la répercussion du soleil sur les montagnes nues au pied desquelles nous passions. Les chameaux eux-mêmes, ces infatigables coureurs, paraissaient ressentir la dure influence de cette journée. Ils allongeaient languissamment le cou et creusaient le sable avec leurs naseaux pour chercher au-dessous de la première couche une fraîcheur qui manquait à la surface. Il n'y avait pas un souffle d'air, les heures paraissaient éternelles; les questions sur la distance à parcourir étaient toujours éludées par la fameuse réponse des Arabes : *C'est là*, accompagnée



N° 361. Égypte. — Façade restaurée du temple de Denderah. D'après M. Horeau.

d'un signe de la main. La langue s'attachait au palais, et les rayons du soleil que nous avions en face nous brûlaient le visage... Enfin, au détour d'un énorme rocher qui nous masquait l'horizon, nous nous trouvâmes au pied de la montagne Sainte-Catherine, élevée comme une reine au-dessus de ses voisines. A gauche se dressait, les dépassant de toute sa cime, le magnifique Sinaï, et, sur le revers oriental du mont sacré, au tiers à peu près de sa hauteur, nous apparaissait le couvent, but de ce long et pénible voyage.

J'étais tellement accablé de fatigue, de chaleur et de soif, que j'avais à peine la force d'entr'ouvrir les yeux pour jeter de temps en temps un regard incertain sur cette oasis si ardemment désirée. Quoique depuis bien des jours je ne me fusse pas reposé à l'ombre d'un arbre, le jardin dont nous côtoyions les murs me parut trois fois trop grand. En ce moment, pour arriver plus tôt, j'eusse volontiers voté sa suppression complète, et je maudis avec colère la prudence des moines qui, obligés, par crainte des Arabes, de murer les portes de leur couvent, hissent les voyageurs comme des ballots de marchandises, à l'aide d'un cabestan, jusqu'à une fenêtre élevée de plus de dix mètres au-dessus du sol; car cette opération, assez simple en elle-même, nécessite de longs préparatifs. Savoir qu'à quelques pieds au-dessus de votre tête il y a de la verdure, de la fraîcheur, de l'eau, des fruits, des divans moelleux, et attendre sur la selle brûlante et dure d'un chameau, devant un mur qui a passé toute sa journée à boire du soleil, selon l'expression peu commune d'un des plus facétieux disciples de M. Victor Hugo, au milieu d'un chemin pierreux et poudreux, encore plus desséché que votre gorge, sous un de ces soleils calcinants qui vous privent de l'usage de votre esprit comme de celui de votre corps, attendre, dis-je, en proie à de telles souffrances, la descente de la corde destinée à vous en délivrer, c'est le plus cruel de tous les supplices. Alors les minutes vous semblent des jours, les secondes des heures. Ces moines n'ont donc jamais subi un pareil châtiment, qu'ils ne savent pas compatir aux maux de ceux qui l'endurent! Comme ils sont lents à se décider! Je parierais que le supérieur dort d'un sommeil paisible dans la moins chaude de toutes les cellules, et qu'on n'ose pas le réveiller pour lui lire nos lettres d'introduction et lui demander l'autorisation de nous faire faire l'ascension accomplie sous nos yeux par notre missive...

« Si on nous refusait de nous recevoir? » me dit un de mes compagnons de voyage d'une voix profondément émue.

Cette idée ne m'était pas encore venue. Elle me fit frissonner de la tête aux pieds. Je la repoussai comme une inspiration de l'esprit malin.

N° 362. Egypte. — Vue prise dans la grande cour de Carnac. D'après M. Horeau.

« C'est impossible, lui répondis-je en penchant ma tête sur ma poitrine.

— Ma foi, je ne suis pas de votre avis! Non-seulement c'est possible, mais c'est probable. J'aperçois trois moines qui nous regardent et qui ne sont pas satisfaits du résultat de leur examen, à en juger par leur physionomie. Décidément nous n'entrerons pas, car, après s'être consultés, ils se sont éloignés... »

N° 363. Égypte. — Vue des statues colossales d'Amenoph III. — Statue vocale de Memnon. D'après M. Horeau.

Si j'avais eu la force nécessaire, j'aurais jeté bas les murs du couvent et écrasé sous leurs ruines tous ces moines sans cœur qui avaient de l'ombre et de l'eau à discrétion, et qui refusaient de nous en donner une toute petite part, à nous qui en étions privés depuis si longtemps et qui en avions si grand besoin. Mais! hélas! je me sentais trop faible même pour le vouloir....

« En ce cas, dis-je à mon compagnon, je n'ai plus qu'à mourir...

— Vivez! vivez! me répondit-il avec un accent tout différent. Je m'étais trompé. Voici la corde qui descend » (*gr. n°* 342).

Elle descendait en effet, mais munie d'un crochet, auquel nos guides attachèrent nos bagages, qui eurent, selon l'usage établi, le privilége de nous précéder dans l'intérieur du couvent. Lorsque le dernier ballot eut achevé son ascension, la corde redescendit avec un bâton lié en travers à son extrémité. Notre tour était enfin venu. Après m'avoir aidé à descendre de mon chameau, nos guides m'aidèrent à enfourcher cette selle d'un nouveau genre. Je me cramponnai des deux mains à la corde, qui, je le sentais, commençait déjà à se mettre en mouvement; et, parvenu à la hauteur de la fenêtre par laquelle ma valise avait déjà fait son entrée, un bras vigoureux me tira au milieu de la loge du concierge, où, mettant pied à terre, j'eus le temps, en attendant mes compagnons, d'examiner en détail le mécanisme, fort simple d'ailleurs, qui nous permettait, à notre grande satisfaction, de nous introduire dans l'intérieur du couvent de Sainte-Catherine. La corde, quand elle descend et quand elle monte, se déroule ou s'enroule autour d'un tambour au moyen de leviers croisés, semblables à ceux qui servent sur les ports à retirer les pierres des bateaux (*gr. n°* 349).

L'hospitalité des moines du couvent de Sainte-Catherine ne laisse rien à désirer. Elle est la même pour tous les voyageurs. Je ne puis que répéter ce qu'en a dit M. Dauzats, dans son intéressante relation intitulée *Quinze jours au mont Sinaï*, et dont tous les détails sont si exacts, bien qu'ils aient été revus par Alexandre Dumas.

« On nous conduisit aussitôt à deux cellules contiguës fort propres et garnies de divans recouverts de tapis d'un beau dessin; on nous y laissa le temps de faire notre toilette, pendant laquelle on nous apporta du café et de l'eau; puis, quelques minutes après, on nous prévint qu'une collation venait de nous être servie. Nous passâmes dans une chambre où nous trouvâmes une table dressée et couverte de riz au lait, d'œufs, d'amandes, de confitures, de fromage de chamelle et d'eau-de-vie de dattes distillée au couvent, et qui, étendue dans de l'eau, forme une boisson délicieuse. Mais ce qui nous toucha le plus le cœur dans

cette somptuosité, ce fut du pain frais, du véritable pain, comme nous n'en avions pas mangé depuis plusieurs jours.

» A la fin du repas, la communauté tout entière entra dans notre réfectoire. Les bons pères venaient nous féliciter de notre arrivée et se mettre à nos ordres pour tout ce que nous pouvions désirer. Nous demandâmes à visiter le couvent, quoique nous fussions horriblement fatigués; mais notre impatience l'emporta sur notre lassitude. Un des pères marcha devant nous, et nous nous mîmes à l'instant même en route. »

Vu dans son ensemble, le couvent du Sinaï, placé sous l'invocation de sainte Catherine, et fondé par les ordres de Justinien et de l'impératrice Théodora, ressemble à une petite ville fortifiée du moyen âge. Ses murs d'enceinte crénelés forment un carré de 162 mètres de côté, et sont construits en blocs de granit d'un demi-mètre de hauteur sur une largeur un peu plus grande. De petits bastions élevés aux quatre angles sont percés d'embrasures garnies de petits canons dont les défenseurs de la place se servent rarement, et qu'ils ne tirent que pour faire un peu de bruit quand les Arabes deviennent trop importuns, ou tentent de piller le jardin, situé à l'extérieur du couvent — avec lequel un souterrain fermé par une énorme porte doublée en fer le met en communication — et entouré de murs moins épais et plus bas que ceux du couvent.

L'intérieur du couvent proprement dit (*gr. n°* 343) renferme un grand nombre de bâtiments irréguliers construits d'après des plans différents sur un terrain inégal et accidenté. On y compte en effet, outre une grande église dédiée à sainte Catherine, vingt-six chapelles qui ont chacune leur patron, une mosquée bâtie au seizième siècle pour garantir le couvent de la destruction dont le menaçait le fanatisme musulman, des cellules simples communiquant à des galeries extérieures en bois, une galerie sur laquelle s'ouvrent plusieurs chambres réservées aux étrangers, enfin des celliers et quelques fabriques pour les choses nécessaires à l'existence des moines et à l'entretien du couvent.

Nous visitâmes d'abord l'église. J'en emprunte la description parfaitement exacte à M. Dauzats, plus compétent que moi en pareille matière. « Elle est, dit-il, une construction romane; elle date de cette époque de transition entre le byzantin et le gothique. C'est une basilique terminée par une abside d'une époque plus ancienne que le reste de l'édifice, et dont les parois sont recouvertes de mosaïques dans le goût de celles de Sainte-Sophie de Constantinople et de

N° 364. Ruines de la chambre des rois, à Carnac. D'après M. Prisse.

Montréal de Sicile. Une double rangée de colonnes de marbre surmontées de chapiteaux lourds dans leur forme et bizarres dans leur ornementation supportent des arcs en plein cintre au-dessus desquels s'ouvrent de petites croisées peu distantes de la voûte ou plutôt du plafond en bois de cèdre sculpté, enrichi de moulures d'or. Les ornements de l'autel, d'une richesse extrême et très-nombreux, sont presque tous d'origine et de forme russes. Les murs inférieurs sont recouverts de marbre que les religieux nous assurèrent venir de Sainte-Sophie; le jubé, qui sépare l'église en deux parties, est de marbre rouge; un christ d'une dimension colossale le domine, et, chose étrange, ce goût d'ornements, qui fait le principal caractère de l'art byzantin, est étendu jusqu'à la croix où est cloué notre Seigneur; cette croix est dorée et enrichie de sculptures très-fines et très-capricieuses, en forme de coins de cadre. L'abside est bâtie sur un lieu saint, et l'autel repose sur l'endroit même où Moïse, tandis qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, étant venu pour reconnaître le buisson ardent, entendit la voix de Dieu qui l'appela du milieu du buisson..... » (*Gr. n°* 348.)

M. Dauzats a trop de goût pour n'avoir pas admiré les belles portes de l'église; il en fait un éloge mérité, mais il ne parle pas du tombeau de la sainte qui a donné son nom au couvent, probablement parce que ce tombeau, en marbre blanc recouvert d'un tapis de soie et surmonté d'une riche draperie tendue sur quatre colonnes, n'a aucune valeur artistique.

« C'est là, demandai-je au moine qui nous servait de cicerone, que repose la dépouille mortelle de sainte Catherine?

— Hélas! non, monsieur, me répondit-il; ce tombeau ne contient qu'une effigie en cire de notre sainte patronne. Quelques jours après sa mort, les catholiques, jaloux de voir les Grecs possesseurs d'un trésor qui devait opérer les plus grands miracles, dérobèrent son corps. Mais ils ne profitèrent pas longtemps de leur larcin; ils étaient à peine parvenus au sommet de la montagne avec cette précieuse relique, qu'ils se la virent enlever par des anges qui la transportèrent dans le ciel. »

Nous visitâmes ensuite la bibliothèque, où Burckhardt compta 1,500 volumes grecs et 700 manuscrits arabes; — les moines actuels n'y entrent que pour y conduire les étrangers; — les chapelles, remarquables par leur richesse d'ornementation et par le caractère byzantin des peintures qui les décorent, et le réfectoire, carré long sur les murs duquel sont peints le paradis et l'enfer; il était désert.

« A quelle heure prenez-vous vos repas? demandai-je au moine qui nous accompagnait.

— Nous n'en faisons qu'un, me répondit-il; à neuf heures du matin...

— Et vous ne mangez plus rien jusqu'au lendemain?

— Jamais en commun. Mais, au coucher du soleil,

chacun de nous peut prendre un peu de nourriture dans sa cellule, s'il en éprouve le besoin...

— Comment vous procurez-vous de la viande dans un pareil désert?

— Nous n'en mangeons jamais. Notre repas se compose de pain blanc, d'un plat de légumes ou d'un potage au pain d'orge, de radis et de la liqueur de dattes. »

Le lendemain matin, en effet, j'assistai à ce frugal repas. Près de la porte du réfectoire est une chaire, où l'un des moines fit à haute voix lecture de l'Écriture sainte. De temps en temps il interrompait sa lecture, et les moines suspendaient leur repas pour se livrer à la méditation. Quand il n'y eut plus rien à manger sur la table, ils rentrèrent dans la chapelle pour y dire leurs prières d'actions de grâces, puis ils nous conduisirent dans les galeries pour y prendre du café, et chacun d'eux en but au moins deux tasses.

Malgré leur frugalité, ou plutôt à cause de leur frugalité, les moines du couvent de Sainte-Catherine jouissent d'une santé florissante. S'ils se lèvent de grand matin pour réciter leurs prières, ils se reposent toute la journée dans une inaction presque complète. Ils ne fatiguent pas plus leur esprit que leur corps, car ils sont pour la plupart d'une ignorance fabuleuse. Tous parlent grec ; mais à part ceux qui vont au Caire pour les affaires du couvent, il n'en est guère qui entendent l'arabe. Toutes leurs provisions leur sont envoyées du Caire par le couvent principal, où affluent les dons des chrétiens qui désirent être compris dans les prières des religieux du Sinaï. Leurs rares occupations consistent à entretenir leur habitation dans cet état remarquable de propreté qui fait l'admiration de tous les étrangers ; à fabriquer de l'huile, un peu de vin avec le raisin de leurs treilles, de l'eau-de-vie avec des dattes, des figues et des raisins secs, et à cultiver leur jardin, merveille de patience et de travail, où je passai, le lendemain de mon arrivée, une journée délicieuse, assis à l'ombre de magnifiques orangers tout couverts de fruits, et au bord d'un ruisseau qui continue de couler alors même que la plupart des sources de la montagne sont taries.

On m'y montra le seul arbuste qui ait été trouvé en ce lieu par les moines, le seul qu'on rencontre quelquefois sur les arides montagnes d'alentour. On en a conclu avec quelque raison que la verge de Moïse était de ce bois-là.

« Quant à l'hospitalité, elle s'exerce, dit madame de Gasparin, moyennant *moneta*. Les pères ne demandent rien, mais ils seraient fort surpris de ne rien recevoir. Le couvent fournit *gratis* aux voyageurs le logement et le pain ; il vend tout le reste. En partant le voyageur laisse au supérieur une somme égale à celle qu'on lui demande dans un hôtel de premier ordre, sans compter les étrennes.

» Le couvent nourrit ses serfs, les *Jebeleyehs*. En retour, ceux-ci travaillent pour lui, et mendient avec un zèle tout monastique. Rien n'engendre la paresse comme cette aveugle libéralité des couvents ; l'homme qui sent une moitié de sa nourriture assurée ne se donne pas la peine de gagner l'autre ; ses mains tombent inutiles à son côté, elles ne savent que se tendre mollement vers le prochain ; l'énergie, la noble ambition de se suffire à soi-même s'éteignent chez lui. Je n'en veux pour preuve que les populations robustes et déguenillées qui s'étendent du matin au soir en Italie le long des murs des monastères.

» Justinien, qui bâtit le couvent du Sinaï, dit Robinson, envoya pour le défendre et le servir deux cents Égyptiens et deux cents prisonniers valaques. Les *Jebeleyehs* sont leurs descendants. Le couvent les gouverne à sa guise, les paye comme il l'entend ; il a sur eux droit de vie et de mort. Les *Jebeleyehs* n'entrent dans le couvent que suivant les besoins et en petit nombre. »

...Le surlendemain de notre arrivée au Sinaï, nous nous levâmes avec le soleil, car nous devions faire l'ascension du Sinaï. Un des moines consentit à nous servir de guide. Après être redescendus aux pieds des murs du couvent, assis sur le bâton à l'aide duquel nous avions été hissés jusqu'à la fenêtre d'entrée, nous gravîmes un sentier escarpé, pavé jadis de larges dalles qui sont maintenant à moitié détruites par le temps, déplacées ou emportées par les eaux. De distance en distance d'énormes serpents rentraient, à notre approche, dans les fentes des rochers, et de gros et affreux lézards, dont la morsure est douloureuse et souvent dangereuse, se dressant sur leurs pattes et s'appuyant sur leurs queues, nous regardaient passer d'un air menaçant. Ils se fussent certainement jetés sur nous s'ils n'eussent pas eu peur de nos bâtons. Du reste, l'espèce de ravin dans lequel nous montions n'avait de remarquable que son aridité.

N° 365. Restauration intérieure de la chambre des ancêtres de Thoutmès III à la Bibliothèque nationale, à Paris.

Le mot Sinaï sert à désigner tout à la fois et la chaîne de montagnes qui sépare le golfe de Suez ou mer de l'Ouest du golfe d'Akaba ou mer de l'Est, et le point culminant de ce groupe, haut d'environ 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer Rouge. Le mont Horeb, avec lequel on le confond quelquefois, n'en est qu'un mamelon élevé qui en dérobe souvent la vue. Vers le milieu de l'escalier en ruines que nous montions péniblement, et au moment où nous quittâmes le mont Horeb pour passer sur le Sinaï proprement dit, nous aperçûmes une porte en arcade, et sur la pierre qui forme la clef de cette voûte une croix à laquelle se rattache une tradition en grand crédit chez les moines. A les en croire, un Juif, parti du couvent pour monter au Sinaï, fut arrêté en ce lieu par une croix de fer qui lui barra le passage de quelque côté qu'il se présentât ; effrayé de ce prodige, il se jeta à genoux, priant le moine qui l'accompagnait de le baptiser : ce que celui-ci s'empressa de faire avec l'eau du ravin. Ce miracle avait donné lieu à une coutume tombée aujourd'hui en désuétude. Pendant longtemps un des moines du couvent se tint chaque jour en prières auprès de cette porte, et les pèlerins, avant de fouler la montagne dont Moïse n'avait osé s'approcher que pieds nus, faisaient une confession générale et recevaient l'absolution de leurs péchés.

Notre ascension dura quatre heures et demie environ. Aucun incident digne d'une mention n'en égaya la fatigante monotonie. Nous fîmes, de distance en distance, de longues stations, car la chaleur était étouffante ; mais nous nous arrêtâmes surtout vers la

chapelle construite sur l'emplacement où le prophète Élie demeura quarante jours, et près de laquelle s'élève un magnifique cyprès, le seul arbre de son espèce qui ait résisté à ce climat dévorant. Nous visitâmes aussi le rocher d'où Moïse, dominant la plaine de Rephidim, étendit ses mains vers le ciel pendant la bataille que Josué livrait à Amalek... Enfin, franchissant les derniers degrés, nous découvrîmes tout à coup un des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler sur cette terre...

Tout en admirant ce magnifique spectacle, je lus à mes compagnons de voyage une description datée d'environ 300 ans, car elle avait été imprimée à Paris en 1555, dans les *Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Egypte, Judée, Arabie et autres pays estrangers.* L'auteur, Pierre Bélon, du Mans, est certainement le premier voyageur français qui ait visité le Sinaï dans le but déterminé de décrire ce qu'il avait remarqué. (*Gr. n°* 346-347.)

« Quand nous fusmes sur le couppet du mont, dit-il, regardions que c'estoit roche très-dure, de couleur de fer, qui toutesfois n'est sans herbes; car il y a grande quantité d'absinthium scriphium et de panaces asclepium. Il est assiégé de toutes parts des montagnes qui l'entourent, et est beaucoup plus haut que n'est le mont d'Ida en Crète; mais, à nostre advis, il n'est point si haut que le mont Olympe de Phrygie. Toutesfois, il est si élevé que, quand nous tournions la face vers le midy, veoyons facilement les deux bords du Sine arabique, outre ce que veoyons aisément les montagnes où est situé le monastère de Saint-Antoine, qui est es déserts joignants à l'Éthiopie au delà de la mer Rouge. Et après, nous retournants de la partie qui regarde l'orient, tant que la veue s'est peu estendre, n'avons veu sinon pays de très-hauts et aspres rochers, qui est l'Arabie pierreuse; puis, regardants vers le septentrion, par dessus le mont Horeb, qui n'est distant de là qu'une lieue et demie, veoyons encore pays de rochers et fréquentes montagnes; regardants enfin la partie de l'occident, n'avons veu autre chose que la plaine déserte, stérile et sablonneuse que nous avions passée venants du Caire; si ce n'est qu'entre l'occident et le septentrion, pour ce que le temps estoit clair et serain, nous pouvions discerner l'endroict de la mer Méditerranée, qui est distante à cinq journées de là. »

Ce fut sur ce sommet, où je faisais cette lecture, qu'au troisième mois depuis la sortie d'Égypte Moïse entendit ces paroles sortir de la bouche de Dieu :

« Tu diras aux fils de Jacob : Vous avez vu ce que j'ai fait en Égypte; comme l'aigle emporte ses aiglons sur ses ailes, je vous ai pris; et maintenant, si vous gardez mes commandements, vous serez mon peuple élu. Je viendrai à vous dans la nuée et vous entendrez mes paroles. Va donc, toi, mon serviteur; aujourd'hui et demain purifie le peuple, et fixe autour de la montagne des limites : quiconque les passera sera puni de mort.

» Et le troisième jour, quand l'aurore commença de poindre, une nuée immense et sombre couvrit le Sinaï; de cette nuée sortaient de grandes voix mêlées au fracas de la foudre et aux éclats des trompettes. Toute la montagne semblait de feu. Moïse, cependant, monta; et Dieu lui donna ses commandements, et tout le peuple entendait la voix et les trompettes retentissantes; il voyait les lampes ardentes et la montagne couverte de feux; et, plein de terreur, il se tenait au loin. Quand Moïse reparut : — Parlenous, lui dirent-ils, de peur que, si le Seigneur nous parle encore, nous ne mourions. — Soyez fermes dans votre foi, leur dit-il; Dieu est venu vers vous pour vous éprouver, pour que la crainte de sa colère vous arrête dans le péché. — Et il remonta et entra dans la nuée où était le Seigneur, qui lui donna ses autres commandements. »

N° 366. Vue des bords du Nil. Par M. Karl Girardet.

Ce fut encore sur ce sommet que Moïse, après avoir passé deux fois quarante jours et quarante nuits sans que le pain et l'eau approchassent de ses lèvres, eut le bonheur et la gloire de voir le Seigneur. « Laissez-moi contempler votre gloire, » avait-il dit au Très-Haut, et l'Éternel lui avait répondu : « Je te montrerai ma magnificence, je proclamerai devant toi la majesté de Jehovah; mais tu ne verras pas mon visage, car il n'est pas d'homme qui puisse le voir et vivre. Il y a là-haut un rocher; tiens-toi debout à l'entrée de la caverne, et quand mon éclat passera, ma main te couvrira; quand je serai passé, je retirerai ma main et tu me suivras du regard. Ma face, nul mortel ne peut la voir. » Alors Jehovah descendit dans la nue et passa devant lui... Durant cette contemplation du Très-Haut dans sa gloire, le visage de Moïse était devenu resplendissant. Aussi, quand il redescendit au milieu d'Israël, tous, Aaron et le peuple, s'éloignèrent avec crainte en voyant les rayons que lançait son visage. Depuis lors, il fut obligé de voiler sa face toutes les fois qu'il paraissait devant le peuple; mais il ôtait le voile quand il entrait dans le tabernacle pour parler au Très-Haut, qui l'écoutait comme un ami écoute son ami. »

N° 367. Projet de restauration proposé par M. Prisse pour l'entrée de la chambre de Thoutmès III, à la Bibliothèque nationale.

Ces versets de la Bible, je les relus aussi à l'endroit même où Moïse suivit le Seigneur du regard lorsqu'il eut retiré sa main. D'après la tradition, sa frayeur fut si grande, que le tremblement de sa tête laissa sur le rocher une empreinte ineffaçable. Les musulmans, qui ont construit au sommet du Sinaï une mosquée en face de la chapelle chrétienne, ont voulu avoir aussi leur légende miraculeuse. A les en croire, lorsque le prophète fit en une nuit sur le chameau sacré le voyage de la Mecque à l'Ararat, aller et retour, il s'arrêta en passant au sommet du Sinaï, et les guides arabes montrent aux voyageurs la trace que le burack ou le pied du chameau imprima sur le rocher. Les moines du couvent de Sainte-Catherine ne se décident pas sans peine à faire voir cette empreinte parfaitement semblable d'ailleurs à celles que laisse dans le sable le pied d'un chameau. Elle est à droite de la mosquée, à quatre ou cinq mètres au-dessous. Du reste, la mosquée et la chapelle sont en ruines. Chaque année, le temps et les vents en font tomber quelques pierres. Dans un temps donné il n'en restera plus que le souvenir. Cependant les *ex-voto* qu'elles contiennent prouvent qu'elles reçoivent tous les ans la visite d'un certain nombre de pèlerins.

En redescendant nous visitâmes la pierre d'Horeb, ou le rocher d'où Moïse fit jaillir de l'eau en le frappant de sa verge. C'est un bloc granitique de quatre mètres de hauteur environ, et qui n'adhère au sol que par sa base. On y remarque quatre ou cinq fentes presque horizontales, placées l'une au-dessus de l'autre, peu profondes, de cinquante centimètres

de longueur, et réunies par une petite rigole destinée à faciliter l'écoulement de l'eau. Les Arabes ont une grande vénération pour le roc des Meribah; c'est ainsi qu'ils appellent la pierre d'Horeb. Ils croient que le feuillage qu'on introduit dans ces trous a la propriété de guérir les chameaux.

La journée n'était pas encore achevée quand nous rentrâmes au couvent; mais nous n'attendîmes pas que le soleil fût couché pour aller nous reposer dans nos cellules, où, après avoir pris une légère collation, nous nous endormîmes d'un profond sommeil, horriblement fatigués, mais ne regrettant pas notre fatigue.

. . . . . .

Pour descendre du Sinaï à Suez, on met d'ordinaire de quatre à cinq jours. L'itinéraire Murray (*Handbook for Egypt*) compte trente et une lieues par la route haute, — car il y en a deux, — d'après le docteur Robinson. C'est encore le désert, un désert monotone. Les routes, c'est-à-dire deux ou trois sentiers parallèles tracés par le pied des chameaux qui marchent à la suite, traversent toutefois de nombreuses ouadis où l'on rencontre de la végétation, mais qui n'offrent pas des aspects variés. Durant ce trajet, je n'ai noté que trois choses sur mon journal : les inscriptions sinaïtiques, l'ouadi Halal et les sources de Moïse.

Les inscriptions dites sinaïtiques sont des inscriptions gravées sur les parois des rochers du Sinaï. C'est dans l'ouadi Mokatteb qu'on en trouve la plus grande quantité. Aucun savant n'est jusqu'à ce jour parvenu à les déchiffrer. On attribue ces caractères inconnus tantôt à des Arabes chrétiens des premiers siècles parlant la langue araméenne et l'écrivant avec un alphabet particulier, tantôt aux Israélites, qui les auraient tracées en lettres étrangères à l'alphabet hébreu. Dès le cinquième siècle, on n'y comprenait plus rien. Quelques croix gravées ici et là ont fait penser qu'elles étaient dues aux Arabes-Nabactéens; mais ces inscriptions ne se trouvent que sur les routes qui mènent de l'Égypte au Sinaï; il n'en existe qu'une à Pétra, capitale de ces Arabes. Un instant on a cru qu'elles venaient des chrétiens d'Égypte faisant le pèlerinage du Sinaï. Mais cette hypothèse est inadmissible, car il n'existe pas sur les monuments d'Égypte une seule inscription portant des caractères pareils. On parle de quelques mots découverts à Babylone et aux carrières d'Assouan. Enfin sir Gardner Wilkinson affirme en avoir vu au Djebel-Abou-Durrag, sur la rive égyptienne du golfe Arabique. Ces inscriptions mystérieuses sont grossièrement exécutées, ornées de chameaux, de chevaux, même de petits bonshommes, tels qu'en pourraient produire les sculpteurs d'une armée en marche. Quelques-unes sont en langue grecque et en langue arabe. Dans celles écrites en caractères inconnus, M. de Gasparin a trouvé six lettres pareilles aux lettres grecques : *t, s, i, r, p, o*.

Nous sommes sortis du massif du Sinaï par Ouadi-Halal, ouadi désolée s'il en fut, ravine de sable, parsemée, comme la plaine d'El-Kaha, où elle débouche, de blocs de granit rouge-foncé tombés d'un grand pic qui la domine, au-dessus des amas de grès de couleurs sombres dont elle est formée. Madame de Gasparin pense, contrairement à l'opinion de Robinson et de M. de Laborde, que ce doit être ce désert de *Sin* qui arracha du cœur d'Israel un cri de désespoir et de reproche.

« Maintenant, dit-elle en parlant des plateaux supérieurs qu'elle venait d'escalader, et d'où elle avait découvert un océan de pics de toutes les teintes avec un

N° 368. Égypte. — Schadous et Sakies. D'après M. Horeau.

lambeau de mer bleue au bout, maintenant nous voici au milieu des résidus de l'enfer. Le feu n'a pas seulement passé là, il y a résidé, il y a opéré en grand. Là fonctionnaient les hauts fourneaux qui ont soulevé ces masses de grès, qui ont projeté dans la péninsule ces gigantesques piles de granit. Jamais son action ne nous est apparue si étonnante; les montagnes de grès tantôt couronnent les granits qui les ont enlevés et qui les portent encore sur leurs épaules, tantôt restent amoncelées autour des larges fusées de granit qui les ont entr'ouvertes. Ces grès offrent toutes les couleurs qu'imprime le feu : ici, noirs et couverts d'une croûte de gueuse; là, verts d'un vert métallique et livide comme une moisissure, veinés plus loin d'un rouge pourpre qui dépose sur les doigts une teinte indélébile; jaune-ocre, jaune-soufre, orangés, blancs, violets. De temps en temps un mimosa soigneusement taillé par les Bédouins étend dans cette scène lugubre ses branches noires et son feuillage gris. Il n'y a pas d'autre horizon que ces tours de granit, que ces trois ou quatre plans de grès irisés. Point de détails : un sol sablonneux, parsemé de blocs ou de parcelles de granit, marqué çà et là par les pas des hyènes ou des gazelles; de loin en loin une touffe épineuse à moitié sèche, sur laquelle nos dromadaires se jettent en affamés. Je n'ai vu de ma vie une pareille puissance de couleur, une si terrible harmonie.

» C'est donc ici Ouadi-Halal, le désert de Sin. Nous avons sous les yeux le théâtre d'une des plus déterminées révoltes d'Israel, d'un des plus grands miracles de Dieu.

» — Ah! que ne sommes-nous morts par la main de l'Éternel au pays d'Égypte, quand nous étions assis près des potées de chair, quand nous mangions notre soûl de pain! car vous nous avez amenés dans ce désert pour faire mourir de faim toute cette assemblée...

» Y a-t-il jamais eu au monde un homme accablé sous un fardeau pareil à celui que portait Moïse? Deux millions d'âmes rebelles à mener par le désert!

» — La gloire de l'Éternel paraît dans la nue : — Entre les deux vêpres vous mangerez de la chair. Au matin vous serez rassasiés de pain, et vous saurez que je suis l'Éternel votre Dieu... Le soir donc il monta des cailles qui couvrirent tout le camp, et le matin il y eut une couche de rosée à l'entour du camp, et cette couche de rosée étant évanouie, voici sur le désert une petite chose ronde, menue comme de la blanche gelée sur la terre. — (Exode XVI.)

» On a voulu retrouver cette manne dans la gomme d'une espèce de tamarisque; c'est encore là un des efforts par lesquels le rationalisme tente de rapetisser le miracle, et ne témoigne, hélas! que de la petitesse de l'esprit humain. Il faudrait des millions de tamarisques, produisant de la gomme dans toutes les saisons, pour nourrir durant quarante ans deux millions d'hommes; si le désert contenait ces millions de tamarisques, il ne serait plus le désert. La manne se décomposait chaque jour, celui du sabbat excepté. Où est la gomme qui se décompose en vingt-quatre heures et qui une fois par semaine en dure quarante-huit? D'ailleurs les paroles de la Bible sont claires : la *rosée* couvrait la terre, et la *rosée* une fois *disparue* laissait à sa place des grains ronds comme la semence de coriandre. »

N° 369. Égypte. — Palais du gouverneur à Montfallout. D'après M. Horeau.

La source qui porte le nom de Moïse, Aïn-Mousa, n'est éloignée de Suez que d'une heure et demie si on traverse le golfe, et de six heures vingt minutes si on est obligé d'en faire le tour. Elle jaillit, au fond d'une mare, dans un large vallon entouré, excepté du côté

de la mer, de monticules de sable. Elle est blanche, terreuse, couverte de débris de cent espèces. Mais on ne se dégoûte pas pour si peu au désert, et il est peu de voyageurs qui n'en boivent avec délices. Il y a six à sept bassins ombragés par une douzaine de palmiers dont les rejetons forment autour de leurs tiges un bosquet des plus frais et des plus gracieux. Deux ou trois Arabes cultivent un jardin primitif dans ce lieu, où les Israélites s'arrêtèrent et chantèrent le cantique d'actions de grâces, tandis que Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prenant un tambour à la main, et suivie de toutes les femmes qui marchaient après elle avec des tambours et formaient des chœurs de musique, chantait la première en disant : « Chantons les hymnes du Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa gloire, et a précipité dans la mer le cheval et son cavalier »

La source de Moïse a failli coûter la vie à Bonaparte. M. Dauzats raconte ainsi avec détails dans la relation de son voyage au Sinaï cet épisode dramatique de l'histoire de l'expédition d'Égypte, que les historiens se bornent à mentionner. « Bonaparte était arrivé à Suez le 26 décembre 1798 ; il employa la journée du 27 à visiter la ville et le port, puis le 28 il se résolut à passer la mer Rouge pour aller aux fontaines de Moïse. A huit heures du matin, la mer s'étant retirée, il traversa le lit de la mer et se trouva en Asie. Pendant qu'il était assis auprès des sources, il y reçut la visite de quelques chefs arabes de Thor et des environs qui venaient le remercier de la protection qu'il accordait à leur commerce avec l'Égypte; mais bientôt il remonta à cheval pour aller visiter les ruines d'un grand aqueduc construit pendant la guerre des Portugais contre les Vénitiens. Cette visite faite, il songea à revenir à Suez; la nuit était obscure lorsqu'il arriva sur le bord de la mer. L'heure de la marée approchait, et l'on proposa de camper sur la plage et d'y passer la nuit; mais Bonaparte ne voulut rien entendre, il appela le guide à lui et lui ordonna de marcher devant. Le guide, troublé par cet ordre émané directement d'un homme que les Arabes regardaient comme un prophète, se trompa de descente, et le trajet fut allongé d'un quart d'heure à peu près. On était à peine à moitié chemin que les premières vagues du flux vinrent mouiller les jambes des chevaux; on connaissait la rapidité avec laquelle l'eau monte; l'obscurité empêchait de mesurer l'espace qui restait à parcourir; le général Caffarelli, que sa jambe de bois empêchait de se tenir solidement à cheval, appela à son aide. Ce cri fut regardé comme un cri de détresse ; le désordre se mit à l'instant dans la petite caravane; chacun s'enfuit de son côté, lançant son cheval dans la direction où il croyait trouver la terre; Bonaparte seul continua tranquillement de suivre l'Arabe qui marchait devant lui (*gr. n°* 341). Cependant l'eau montait; son cheval s'effraya et refusa de marcher en avant; la position était terrible; le moindre retard était la mort. Un guide de l'escorte, d'une taille élevée et d'une force herculéenne, sauta dans la mer, prit le général sur ses épaules, et, s'attachant à la queue du cheval de l'Arabe, emporta Bonaparte comme un enfant; au bout d'un instant, il avait de l'eau jusqu'au-dessous des aisselles, et commençait à perdre pied; la mer croissait avec une effrayante rapidité ; cinq minutes encore, et les destinées du monde changeaient par la mort d'un seul homme. Tout à coup l'Arabe jeta un cri; il touchait le rivage; le guide épuisé tomba sur ses genoux; son général sauvé, les forces lui manquaient.

» La caravane rentra à Suez sans avoir perdu un seul homme, le cheval seul de Bonaparte se noya.

» Vingt-deux ans après, Bonaparte avait conservé de cet événement un souvenir plus présent peut-être que de tous ses autres dangers; car voici ce qu'il écrivait à Sainte-Hélène :

» Profitant de la marée basse, je traversai la mer Rouge à pied sec; au retour, je fus pris par la nuit et m'égarai au milieu de la marée montante; je courus le plus grand danger; je faillis périr de la même manière que Pharaon, ce qui n'eût pas manqué de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi. »

Lorsqu'en revenant du Sinaï ou de la source de Moïse on arrive au passage de la mer Rouge à l'heure où la mer est pleine, on n'a qu'à tirer un coup de fusil pour avertir un passeur qui stationne d'ordinaire sur la rive opposée, et qui, obéissant à ce signal convenu, accourt à force de voiles et de rames. Nous ne fûmes pas, quant à nous, obligés d'employer ce moyen de transport, et, profitant de la marée basse, nous traversâmes la mer Rouge — à pied sec, parce que nous étions perchés sur nos dromadaires, — sans courir le moindre danger. A l'endroit le plus profond, il n'y avait pas plus d'un pied d'eau. Quarante minutes nous suffirent pour passer d'Asie en Afrique.

« Les marées basses, dit madame de Gasparin, permettent parfois de guéer le golfe vis-à-vis de Suez, les rationalistes s'efforcent d'expliquer ainsi le miracle; mais le passage ne reste libre qu'un nombre d'heures insuffisant à la traversée de deux millions d'individus. Qu'on fasse rentrer le passage des Israélites dans l'ordre naturel des choses, on n'y fera pas rentrer l'engloutissement des Égyptiens.

» — Le flux.

» — Pharaon, ses capitaines, ses sages, ignoraient-ils le mouvement régulier des marées? N'y avait-il pas là une ville, Pihahiroth, dont les habitants assistaient tous les jours au phénomène? Trouverait-on sur nos côtes de l'Océan quatre individus assez sots pour s'aventurer à l'heure de la marée montante sur les sables qu'elle inonde ?

» Mais ce n'est pas tout. La mer Rouge, lorsque Moïse et le peuple la traversèrent, s'étendait jusqu'aux *lacs amers;* ses profondeurs, incommensurables alors, ont depuis été comblées par les montagnes de sable qu'y a versées le désert d'Étham. Là où se trouve maintenant un banc que le reflux laisse à sec, là s'ouvraient autrefois des abîmes.

» Que de peine on se donne pour être incrédule! Que d'invraisemblances on forge pour écarter le vrai! Les croyants eux-mêmes s'efforcent d'amoindrir le miracle, et voici comment : le vent d'orient souffle, les eaux s'écoulent naturellement vers le midi; il cesse, elles reviennent. De la sorte, le miracle est obligé de se réfugier dans le fait de la force du vent, dans celui de la coïncidence de l'événement avec le phénomène. Les expressions de la Bible renversent toutes ces théories. La Bible parle du vent d'orient, mais elle parle aussi des eaux *amoncelées* servant de *murs à droite et à gauche*[1]. » — (Exode XIV, XV.)

N° 370. Santon abyssinien au Caire. D'après M. Adalbert de Beaumont.

CHAPITRE XXXI

LE CAIRE.

Le Caire, septembre 1847.

Suez a complétement changé d'aspect depuis dix ans; celui qui l'aurait vue en 1837 et qui la reverrait aujourd'hui aurait peine à la reconnaître. Ses rues étaient alors un désert, comme ses environs ; quelques carcasses de bâtiments pourrissaient dans le port ou sur les chantiers. Maintenant son port est animé; des bâtiments arrivent, se gréent, s'achèvent; des caravanes de chameaux portent des bois, des fers, des cordages, du goudron; les places sont peuplées, les rues bruyantes, les marchés pourvus; les quais semblent se ressouvenir des Vénitiens, qui les bâtirent : car les costumes européens y sont aussi nombreux que les robes turques, égyptiennes ou bédouines; mais la plupart des Européens viennent de l'Asie (*gr. n°* 340).

« L'Angleterre, dit M. Eusèbe de Salle dans ses *Pérégrinations en Orient*, a mis un pied sur la mer Rouge pour protéger sa colonie indienne. L'Inde a fait deux pas vers l'Occident pour accélérer ses relations avec sa métropole. Ces nababs, riches et malades, entourés de domestiques parlant bengali ou hindoustani, ces palanquins avec lesquels ils traverseront demain le désert qui les sépare du Caire, le *steamer* qui fume encore, mouillé là-bas vers le cap Aïtha, les

[1] Voir sur cette question et celles qui s'y rattachent le savant *Commentaire* de M. Léon de Laborde sur l'Exode et les Nombres.

a portés de Bombay en vingt jours. Des spéculateurs compatriotes sont accourus de Londres, de Bristol, de Liverpool pour les abreuver de porter, pour les régaler de jambon, de chester, de beefsteaks, pour les écorcher, comme il convient à leur rang, dans des auberges improvisées. »

Il y a vingt ans, six mois au moins étaient nécessaires pour aller de la Grande-Bretagne dans l'Inde. Aujourd'hui un mois suffit ; et Suez se trouve une des stations principales de la nouvelle voie de communication, qui a ainsi rapproché Londres de Bombay et de Calcutta.

Chaque mois un bateau à vapeur de la Compagnie péninsulaire et orientale part de Londres chargé de passagers et de dépêches. Après avoir touché à Gibraltar, ce *steamer* prend à Malte une seconde malle qui, partie de Londres cinq jours plus tard, a traversé la France de Calais à Marseille et a été transportée de Marseille à Malte par un bateau à vapeur. Débarqués à Alexandrie, les passagers et les courriers se rendent à Afteh (*grav. n°* 338) par le canal de Mahomédié, remontent le Nil jusqu'à Boulak (*gr. n°* 336), gagnent le Caire et, ne prenant dans cette ville que quelques heures de repos, se mettent immédiatement en route pour Suez. Ce trajet se fait de la manière suivante.

Une compagnie, protégée et subventionnée par le pacha, et connue sous le nom de *Compagnie égyptienne de transit*, a succédé aux entreprises rivales de M. Waghorn et de M. Hill, et elle a établi un service de voitures à deux roues et à quatre chevaux, traversant le désert ordinairement en vingt-quatre heures. L'entreprise de M. Hill avait établi à la distance de trois à quatre lieues l'une de l'autre des maisons de relais pour les chevaux et des auberges pour les voyageurs. La Compagnie actuelle du transit en a hérité. Ces maisons sont au nombre de sept et sont désignées par de simples numéros d'ordre, comptés à partir du Caire. Les numéros 1, 3, 5, 6 et 7 n'étaient dans le principe que des écuries contenant chacune de douze à seize chevaux, que l'on y amène du Caire au moment où les voyageurs partent d'Alexandrie. On y a ajouté une salle pour les voyageurs. Les numéros 2 et 6 se composent d'un salon commun pour les dames, d'un salon commun pour les hommes, de deux chambres particulières et d'une salle pour les domestiques. Le numéro 4 seul est une espèce d'hôtel complet avec cuisine, salle à manger et chambres à coucher. Une ligne télégraphique a été établie pour communiquer entre les relais, faire commander les repas à l'avance et préparer les chevaux pour les voitures. Ce service est compliqué et dispendieux : tout, jusqu'à l'eau pour l'usage des hommes et des bêtes, est transporté aux stations par des caravanes du Caire ; aussi les frais de la traversée du désert (82 milles) sont très-considérables. Le prix d'une place est de 6 livres sterling,

N° 371. Sésostris tenant dans sa main dix têtes de peuples vaincus. (Atlas de Rossellini.)

c'est-à-dire de 150 francs, la nourriture comprise, sans le vin. Les voitures sont des espèces de chars-à-bancs, ou plutôt des tombereaux fixés sur des ressorts très-peu élastiques ; leur forme rappelle celle du prosaïque coucou ; ces ouvertures, largement découpées, livrent tout passage au vent et à la poussière ; les roues de fer présentent un double système de rayons partant de chaque extrémité du moyeu pour aller se rejoindre sur le cercle étroit qui remplace les jantes. Ces roues singulières coupent le sol plutôt qu'elles ne s'y posent [1].

A Suez, passagers et dépêches sont embarqués sur des bateaux à vapeur qui se rendent à Bombay en quinze ou seize jours. Les départs et les arrivées ont une grande régularité ; la force de chaque bateau à vapeur est si bien connue qu'on peut calculer avec exactitude l'heure à laquelle il atteindra le terme de son voyage. Pendant la mousson, le trajet de Bombay à Suez exige vingt-cinq jours au lieu de quinze. On fait toujours du charbon à Aden.

Ainsi on peut aller maintenant :

De Londres à Paris en.	1 jour.
De Paris à Marseille en.	3 jours.
De Marseille à Malte en.	4 —
De Malte à Alexandrie en. . . .	4 —
D'Alexandrie à Suez en.	3 —
De Suez à Bombay en.	15 —
Total.	30 jours.

Pour les lettres de Calcutta, il faut ajouter treize jours ; pour celles de Madras, sept ; pour celles de Pondichéry, huit. Deux jours seront encore facilement gagnés dès que Calais et Marseille communiqueront ensemble par le chemin de fer que la France construit en ce moment, et qui tarde tant à s'achever. Mais, pour abréger encore cette distance déjà si raccourcie, serait-il raisonnable d'établir, comme l'a demandé l'Angleterre par l'entremise de M. Waghorn, dans un désert, où son entretien coûterait autant que sa construction, un chemin de fer dont l'exploitation n'aurait d'autre résultat que de faire gagner douze à quinze heures sur trente jours aux voyageurs et aux dépêches allant de l'Europe dans l'Inde et *vice versâ ?*

Loin de favoriser la réalisation d'un pareil projet, toutes les nations de l'Europe doivent s'y opposer.

L'Angleterre ne demande à construire ce chemin de fer que pour s'en emparer et en jouir exclusivement ; elle seule en profiterait d'ailleurs, alors même qu'elle ne s'en réserverait pas le monopole. Ce que doivent faire toutes les nations de l'Europe sur l'isthme de Suez, c'est un canal qui permettra à tous les navires, quel que soit leur pavillon, de passer de la mer Rouge dans la Méditerranée sans doubler le cap de Bonne-Espérance. Le percement de l'isthme de Suez, comme celui de l'isthme de Panama, est une de ces entreprises gigantesques, mais possibles, qui immortalisent

[1] Il y a un tarif affiché dans chaque station pour tous les objets de consommation. Une bouteille d'eau filtrée se vend au désert 4 pence, une bouteille de champagne 8 shillings.

un siècle, et qui sont exécutées *par tous pour tous*.

Le canal de l'isthme de Suez n'est pas une utopie. Il a existé jadis. Rendu impraticable à plusieurs reprises soit par les sables qui le comblaient sans qu'on s'occupât de le curer, soit par la jalousie des Arabes, aux chameaux desquels il faisait concurrence, et qui, du temps de Volney, retiraient de leur droit d'escorte une redevance de 500,000 fr., il a été rétabli ou refait plusieurs fois, et c'est toujours la direction du Caire à Suez qu'il a suivie. Mais ce canal avait un inconvénient extrême. S'alimentant des eaux du Nil, il ne pouvait servir que dans la saison des débordements de ce fleuve; six mois par an la navigation y était suspendue. En outre, pour maintenir toute l'année les relations entre la Méditerranée et la mer Rouge par cette voie, il faudrait non-seulement assurer au canal du Caire à Suez un constant approvisionnement d'eau par des réservoirs ou par des machines hydrauliques, mais encore ménager artificiellement une navigation facile du Caire à Alexandrie; car, pendant quatre ou cinq mois au moins, le Nil n'est plus accessible qu'à des barques légères.

Or il est, à ce qu'il paraît, un moyen de percer l'isthme de Suez de part en part sans subir le long détour du Caire et la dépense énorme d'une navigation artificielle entre le Caire et Alexandrie; c'est de l'attaquer là précisément où il est le plus étroit, de Suez à la plage de Fanamah, sur le bord de la Méditerranée, où s'éleva jadis Peluse, et où l'on n'aperçoit plus aujourd'hui que le misérable village de Thyneh. En effet, la distance est courte : de Suez à Thyneh, à vol d'oiseau, il n'y a que 120 kilomètres; encore sur cet espace trouve-t-on le bassin des lacs Amers, long de 40 kilomètres, où le lit du canal est déjà tout naturellement creusé, et le lac Menzelah, dont on pourrait se servir aussi en le creusant. En outre, le sol est nivelé à ce point que de Suez à Peluse on n'aperçoit pas une élévation de plus d'un mètre au-dessus de la haute mer à Suez, ou de plus de 11 mètres au-dessus de la Méditerranée à Thyneh. Enfin la mer Rouge à Suez étant plus élevée de 8 mètres au moins que la Méditerranée, le canal s'alimenterait facilement des eaux de la mer Rouge.

L'existence d'une ancienne route marine sur l'isthme même et en ligne directe ne peut plus former l'objet d'un doute. Elle résulte d'une reconnaissance officielle, authentique, scientifique. Serait-il possible de la rétablir aujourd'hui? La question mérite d'être étudiée. L'état des lieux a subi des modifications profondes. Les lacs Amers sont en partie desséchés, le port de Peluse est comblé, et un courant constant amène des sables sur cette plage. Mais la science n'a-t-elle donc fait aucun progrès depuis l'époque où Alexandre a fondé, à l'ouest des villes du Nil, un mouillage sûr et profond? Établir un port là où la nature s'est refusée à en creuser un, et le maintenir en dépit des causes naturelles d'envasement, c'est là un de ces problèmes qui ont cessé d'effrayer l'art moderne. Il est donc encore permis d'espérer que les quatre grandes puissances de l'Europe se réuniront afin de déjouer cette nouvelle intrigue de l'Angleterre, et que, dans le cas où elles ne s'entendraient pas pour le percement à frais communs de l'isthme de Suez, le pacha d'Égypte emploiera les dernières années de son règne à commencer avec ses propres ressources ce grand travail d'utilité universelle auquel il a déjà songé, et qui assurerait au nom de Méhémet-Ali une glorieuse immortalité.

N° 372. Égypte. — Vue d'un tombeau de santon à Mynieh. D'après M. Horeau.

Toutefois, comme malgré nos espérances et nos désirs nous ne voulions pas attendre à Suez le percement d'un canal ou la construction d'un chemin de fer, nous avons employé pour nous rendre au Caire le seul moyen de transport qui fût alors à notre disposition, celui dont nous nous étions servis pour venir de Gaza à Suez; nous remontâmes sur nos chameaux, nous rentrâmes dans le désert, et trois jours après nous admirions du haut de la chaîne nue du Mokattam le magnifique panorama qui comprend Héliopolis, le Caire, le Nil, Memphis, les pyramides de Saccara et de Gyzeh, le désert, et qui résume pour ainsi dire toute la physionomie de l'Égypte; car, comme l'a dit M. Pariset, « on embrasse là d'un regard et ces fertiles campagnes qui s'étendent en s'élargissant du sud vers le nord, et ces plaines de sable enflammé qui paraissent fuir dans l'horizon, et cette longue file de pyramides chargées de siècles, masses légères qui semblent nager dans l'espace, et ce rempart ondulé de la chaîne libyque, dont la crête inégale se dessine sur l'azur du ciel, et ce grand ciel inondé de lumière, et dans le fond de la vallée, dans le centre de cette terre peuplée de souvenirs, ce même Nil où se sont désaltérées les armées de Sésostris, d'Alexandre, de César, de Bonaparte, ce rendez-vous de toutes les gloires du monde, ce même fleuve qui, plein de majesté dans son lit sinueux, déploie lentement ses eaux étincelantes de tous les feux du soleil... »

Avant d'atteindre ce belvédère, nous nous étions, quel que fût notre désir d'arriver au Caire, détournés de notre route pour aller jeter un coup d'œil rapide sur une forêt pétrifiée que l'auteur de l'*Égypte, les Turcs et les Arabes* a visitée avec Soliman-Pacha, et qu'il paraît avoir mieux vue que les autres voyageurs qui l'avaient explorée avant lui; car, à l'en croire, ils n'en avaient aperçu que l'extrême limite. « Quittant, dit-il, la route de Suez à trois lieues du Caire, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest. Après deux heures de marche, on fit halte sur un plateau élevé qui commandait tout le désert environnant; nous nous trouvions à peu près à la hauteur du Mokattam, et, quoique les nombreuses ondulations du terrain nous cachassent beaucoup de petites vallées qui rident ce désert, un large panorama, d'une triste monotonie, se déroulait sous nos yeux. Mais, dans cette nature désolée, quel inépuisable sujet de méditations!

» C'était le commencement d'une forêt pétrifiée qui, assure-t-on, a plus de vingt lieues de longueur et de cinq à six de largeur. Une couche de cailloux ferrugineux, recouvrant les sables et les roches calcaires, donnait une couleur noirâtre à l'ensemble du tableau. Cette couche était composée de branches pétrifiées et pulvérisées. Quant aux troncs des arbres, ils étaient là gisants comme des cadavres dépouillés, couchés dans tous les sens, et tellement rapprochés les uns des autres que leurs branchages devaient se toucher lorsqu'ils étaient debout.

N° 373. Égypte. — Vue d'une restauration des ruines de Carnac, prise entre les avenues des Sphinx. Par M. Horeau.

» Chacun de nous s'éloigna dans le désert pour faire isolément des recherches; partout nous trouvâmes les mêmes fossiles, partout le même désordre dans le gisement, partout la même physionomie.

» Une étendue de cinq à six lieues carrées se trouvant explorée en quelques heures, nous mesurâmes la longueur et la grosseur des souches. Beaucoup avaient plus de vingt mètres, et quelques-unes jusqu'à

trente, entre la racine et le point où l'on pouvait remarquer une diminution sensible dans le diamètre. Toutes étaient brisées en plusieurs tronçons placés à la suite les uns des autres, comme des anneaux de serpent. Les inégalités du sol et le poids énorme de ces masses pétrifiées ont produit ces cassures, et en produisent aisément d'autres quand on veut mouvoir les blocs, car la matière est fragile; mais les ruptures sont toujours à angles droits, sans déchirures, et présentent des surfaces unies.

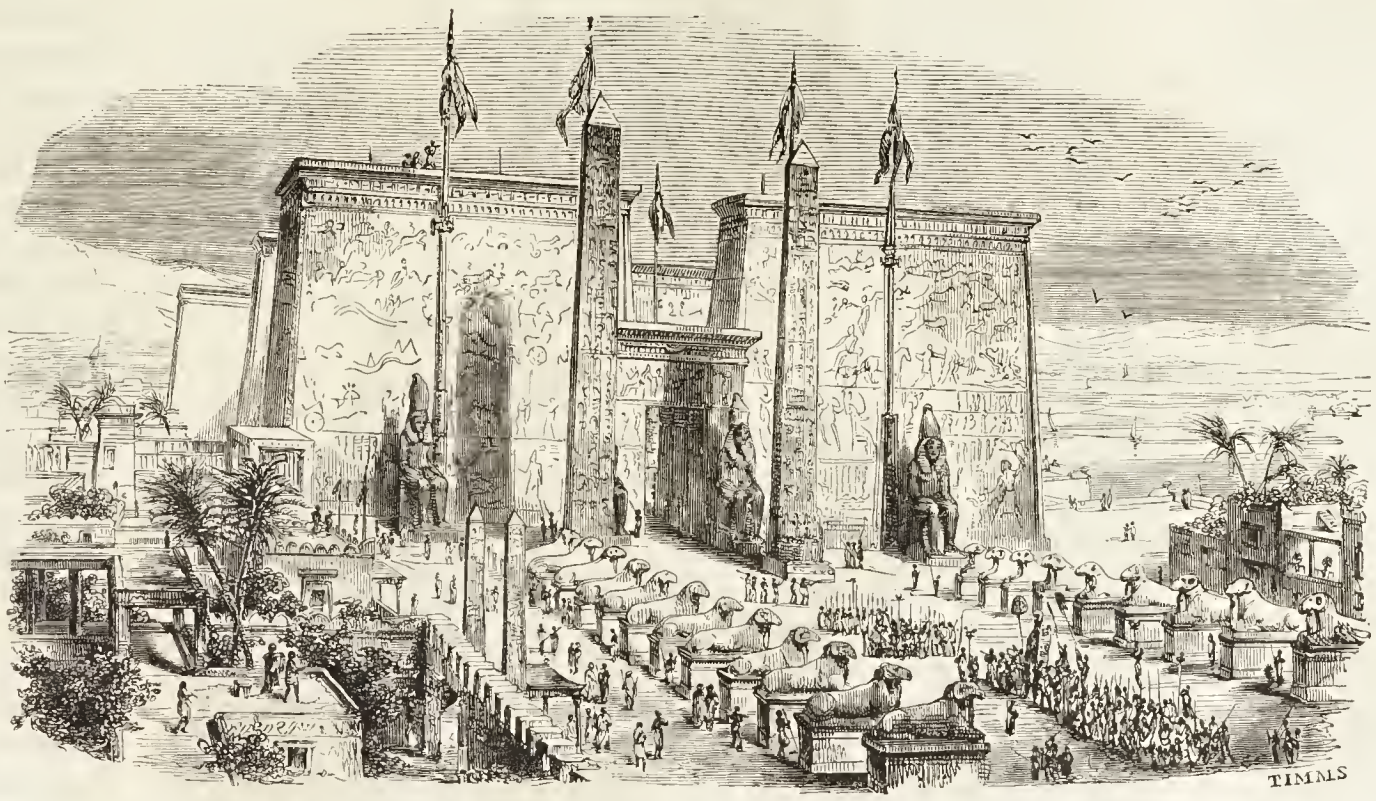
» La pétrification s'est faite par la mer; c'est elle qui a métamorphosé en pierres cette prodigieuse quantité d'arbres. Mais depuis la retraite des eaux, la partie qui touche au sol est devenue du fer. Malheureusement ce fer n'est ni malléable ni ductile. On attribue cette seconde transformation à l'action de la chaleur centrifuge, qui a opéré d'une manière uniforme. Tous les arbres sont du fer dans la moitié de leur épaisseur, et de la pierre dans l'autre moitié. Du reste, la matière primitive de ces étonnantes pétrifications ne saurait être douteuse : c'était du bois; il est impossible de le nier. On distingue parfaitement la partie ligneuse et l'écorce, on reconnaît celui qui était mort avant d'être renversé et couvert par l'eau salée; des milliers de petits trous indiquent le passage des vers qui le rongeaient, et l'on retrouve, quoique pétrifiée comme tout le reste, la poussière de leurs déjections, et celle produite par la putréfaction antérieure. Enfin, tous les caractères sont conservés à tel point, qu'une objection serait un acte de folie.

» Il est donc certain que ces plaines arides, ces rochers, ces montagnes furent ombragés par d'immenses forêts. Il est certain que les mers ont ensuite envahi toute cette contrée, qu'elles ont déraciné, renversé et pétrifié ces millions d'arbres; que plus tard les eaux se sont retirées, et que, plus tard encore, la force du calorique a opéré une nouvelle pétrification. »

Entre le Mokattam et le Caire s'étend une vallée jaune, désolée et parsemée de tombeaux : tombes de simples fidèles, avec la colonne à la tête, la colonne aux pieds, parfois deux, trois colonnes, suivant que la pierre recouvre plusieurs membres de la même famille; tombes de scheiks, de beys, de pachas, avec l'élégante coupole de bois travaillée à jour et soutenue par quatre colonnettes; tombes de mameluks, avec le dôme de pierre sculpté en côtes sinueuses; la mosquée et le minaret élancés; le mausolée de marbre aux rosaces profondément ciselées : tombes de la famille régnante. Celles-ci sont réunies dans un petit édifice environné de murs. Une fontaine jaillit sous les sycomores qui en ombragent l'entrée. Les mausolées, couverts de sculptures dorées et peintes, — qui ne sont, hélas! que des moulures en plâtre — s'élèvent dans de vastes salles couvertes de tapis. Une place vide attend, nous dit-on, celui de Méhémet-Ali.

N° 374. Égypte. — Port de Syout. D'après M. Horeau.

Mais nous étions trop impatients de manger à une table et de nous coucher dans un lit pour accorder en ce moment à la vallée des Tombeaux toute l'attention qu'elle méritait. Nous ne retînmes donc pas nos chameaux, qui semblaient, à leur allure, encore plus pressés que nous d'arriver, et peu de temps après avoir dépassé ce curieux cimetière, où du reste nous nous proposions de revenir, nous fîmes notre entrée dans la capitale de l'Égypte, et nous allâmes mettre pied à terre sur la célèbre et fatale place de l'Ezbekieh, devant l'hôtel d'Orient, à la porte de M. Coulomb de Marseille.



N° 375. Égypte. — Restauration du temple de Luxor. Par M. Horeau.

La place de l'Ezbekieh est le quartier le plus brillant et le plus animé du Caire. Là est la route qui aboutit au port de Bombay; là est le champ de manœuvres des troupes égyptiennes, et la promenade du beau monde de la ville, Turcs, Coptes, Arabes, et au milieu de ces races diverses le mouvement européen. Là, de quelque côté que l'on se tourne, on entend parler français, provençal, italien. Un Marseillais pourrait se croire dans sa chère Canebière, n'étaient les figures de femmes voilées, les turbans et les tarbouchs qui passent à côté de lui. Les maisons qui entourent cette vaste place ont, par la hauteur de leur faîte et par leur construction, un aspect européen. Une de ces maisons contient une assez belle collection d'ouvrages en diverses langues, relatifs à l'Égypte, et un commencement de musée national. Une autre renferme un très-grand et très-bel hôpital; et l'une de celles qui, par leurs larges dimensions, frappent le plus les regards est l'hôtel d'Orient, le caravansérail de toute l'Europe.

« C'est une chose singulière, dit M. X. Marmier, que l'aspect intérieur de cet hôtel à l'approche des jours de départ et d'arrivée des bateaux à vapeur de Suez et d'Alexandrie. La cour est pleine de chevaux, de chameaux et de bagages de toute sorte. La table d'hôte, allongée jusqu'aux deux extrémités de la salle, est occupée par une double rangée d'individus qui arrivent des quatre parties du monde. Celui-ci vient en droite ligne des rives du Gange, celui-là de l'Adriatique; votre voisin de gauche parle des découvertes qu'il a faites à Bagdad, votre voisin de droite s'est passionné pour les ruines de Thèbes. C'est un mélange incroyable de narrations scientifiques, d'observations commerciales, d'aventures romanesques, d'élans enthousiastes ou de cris de déception, et un capharnaüm de tous les dialectes du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Les Anglais tombent là tout d'un coup par centaines et disparaissent comme des nuées d'hirondelles. »

Non loin de l'hôtel d'Orient est la maison à jamais mémorable qui abrita la glorieuse tête de Bonaparte, et qui fut arrosée du sang de l'héroïque Kléber. Elle est occupée aujourd'hui par l'école des langues orientales. On ne pouvait en l'habitant lui donner une plus noble destination. Tout l'espace qu'elle contient a été, depuis l'invasion de nos armées, complétement changé. A cette époque, ce n'était qu'une arène unie comme le Champ-de-Mars; le vice-roi l'a entouré d'un canal et y a fait des plantations d'arbres qui lui donnent aujourd'hui le riant aspect d'un jardin anglais.

A peine eûmes-nous pris quelques heures de repos,

que nous voulûmes parcourir la ville. Une troupe d'ânier (*gr. n°* 326) nous attendaient à la porte de l'hôtel, et s'élancèrent sur nous dès qu'ils nous virent apparaître. Nous enfourchâmes chacun un âne — un *gentleman* ne marche jamais au Caire — et nous partîmes.

« Qu'on ne se figure point à ce mot d'âne, dit l'auteur du *Rhin au Nil*, ce malheureux quadrupède d'Europe, outragé par tant de quolibets, asservi aux plus vulgaires travaux, enfariné, battu par le meunier, attelé grotesquement à la charrue du laboureur ou au voiturin du jardinier, et, dans cette triste condition, n'inspirant pas même la pitié qui lui serait si légitimement due, et n'excitant sur son passage, pour prix de sa patience, que les huées des enfants. Qu'on ne se figure pas non plus cet âne rebelle et mal élevé qui, dans la vallée de Montmorency, jette sur l'herbe étudiants et grisettes. Non, quiconque n'a pas vu l'âne d'Orient ne connaît pas l'un des plus beaux et des meilleurs animaux de la création. Celui-ci est vif et léger, preste et coquet. Il se tient la tête haute, l'oreille droite, comme un être intelligent qui a le sentiment de sa valeur. On le soigne avec une affectueuse sollicitude; son poil rasé, brossé, ressemble à du velours; ses sabots noircis brillent comme de l'ébène. On le revêt d'un harnais orné de coquillages, de franges de soie, et d'une selle élastique et molle comme un bon fauteuil, couverte de drap ou de maroquin, et quelquefois de broderies en or. Ainsi lavé, peigné, paré, l'âne se présente fièrement dans les villes d'Égypte. Il n'est pas un noble personnage qui dédaigne de s'asseoir sur sa croupe, pas une femme turque de distinction qui ne s'en serve pour faire ses visites et ses promenades, et pas un voyageur qui, après avoir essayé ce moyen de locomotion, puisse sans peine y renoncer. Dans tous les villages qui avoisinent le Caire, Alexandrie, et dans toutes les villes, on rencontre des ânier qui viennent vous offrir ces excellents petits coursiers. Ce sont les fiacres et les omnibus du pays : pour quelques piastres, vous avez tout un jour à votre disposition l'homme et la bête, l'âne et l'ânier. L'âne a un trot d'amble si régulier et si doux qu'à peine sent-on ses mouvements; souple et docile, il obéit à la plus légère pression de la bride ou du genou, se met au pas, se lance au galop, et s'arrête prudemment de lui-même dans les ruelles obstruées, dans les passages difficiles. Si son ardeur vient à se ralentir, l'ânier est là qui l'aiguillonne par derrière, le suit d'un pied agile, en l'encourageant de la voix et du geste, et vous conduit vers la mosquée, vous guide dans les bazars. »

L'aspect du Caire est très-pittoresque. Il y a beaucoup plus d'architecture et d'art qu'à Constantinople. Un grand nombre de maisons sont bâties en pierre au lieu de l'être en bois. A chaque coin de rue, on trouve une porte dans le goût arabe, une élégante fontaine, un minaret; en un mot, le sujet d'une charmante vignette. Ce qui est surtout ravissant, ce sont les *moucharabié*, espèces de balcons garnis d'un treillage de bois travaillé dont l'élégance et la coquetterie attirent les regards et les étonnent toujours. Dans l'enchantement où vous jettent ces merveilles, on est tenté de s'écrier avec un des personnages des *Mille et une Nuits* : « Qui n'a pas vu le Caire n'a rien vu! Son sol est d'or, son ciel est un prodige, ses femmes sont comme les vierges aux yeux noirs qui habitent le paradis (on ne peut juger que des yeux noirs, qu'on aperçoit à travers les trous du voile). Et comment en serait-il autrement, puisque le Caire est la capitale du monde? » — (*Gr. n°* 308.)

N° 376. Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte.

N° 377. Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali.

Ce qui étonne et ce qui charme aussi l'étranger, c'est cette cohue tumultueuse, ce pêle-mêle étourdissant qu'il remarque en certains endroits. Dans des rues où l'on touche presque du coude les deux murailles, des ânes galopent, des spahis courent devant un cheval au trot en distribuant des coups de courbache; des chameaux s'avancent à la file, chargés de moellons, ou portant des poutres placées en travers, de manière à broyer ou à percer les passants. L'excuse de la jeune femme des *Mille et une Nuits* que le marchand avait mordue eût été aussi bonne au Caire qu'elle l'était à Bagdad. « Un chameau chargé de bois à brûler, dit-elle à son mari, est venu sur moi dans la foule et m'a blessée à la joue. » Des buffles que l'on aiguillonne viennent se mêler à la bagarre. Supposez le plus léger encombrement, et vous aurez l'idée d'un désordre, d'une mêlée dont rien n'a jamais approché. Dans les premiers jours de mon séjour au Caire, j'ai surtout été frappé de la différence de ces rues animées, bruyantes, et d'autres rues silencieuses et presque désertes; le soir même de notre arrivée, notre drogman nous fit faire une tournée d'un quart d'heure à travers un labyrinthe obscur de ruelles et de passages. Nous traversions des cours, des écuries; à tout instant il fallait ouvrir des portes : car c'était le soir, et chaque quartier se barricade. Par moments je me croyais dans une cave ou dans un étroit et sombre corridor. Quand je revins à l'air libre, les premières étoiles brillaient au ciel; elles s'étaient levées sans que je les eusse aperçues...

« Tout cela a été splendide et merveilleux sans doute, dit un voyageur moderne, mais trente générations y ont passé; partout la pierre écroule et le bois pourrit. Il semble qu'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes qui la peuplent sans l'animer. Chaque quartier, entouré de murs à créneaux, fermé de lourdes portes comme au moyen âge, conserve encore la physionomie qu'il avait sans doute à l'époque de Saladin. De longs passages voûtés conduisent çà et là d'une rue à l'autre; plus souvent on s'engage dans une voie sans issue, il faut revenir. Peu à peu tout se ferme; les cafés seuls sont éclairés encore, et les fumeurs assis sur des cages de palmier, aux vagues lueurs de veilleuses nageant dans l'huile, écoutent quelques longues histoires débitées d'un ton nasillard. Cependant les moucharabiés s'éclairent; mais la lumière qui les traverse ne suffit pas pour guider la marche du passant, d'autant plus que bientôt arrive l'heure du couvre-feu : chacun est obligé, alors, de se munir d'une lanterne, et l'on ne rencontre guère dehors que des Européens ou des soldats faisant la ronde. »

Rien de plus varié, de plus divertissant que la foule qui, pendant le jour, circule, à pied, à cheval, à âne ou à dromadaire, dans le pittoresque et parfois magnifique dédale du Caire. Un crépuscule bleu, une vapeur ambiante et rayée de soleil, selon l'expression d'un artiste, enveloppe et fait scintiller par places, comme une lumière dans

l'obscurité, les brillants costumes de toutes ces peuplades d'Afrique, d'Europe et d'Asie. Ce sont des *fellahs*, les véritables Égyptiens; des *Coptes*, Égyptiens aussi mais restés chrétiens depuis la venue du Christ; des *nègres*, descendus du Nil bleu et du Nil blanc; des *Arabes* de l'*Hedjaz* ou de l'*Oasis d'Haumon*; des *Maugrebins*, des *Mecquois*, avec leur coiffure rouge rayé de jaune-éclatant, comme les momies des tombeaux; des *Nubiens*, enroulés dans une vaste couverture, d'un blanc jaunâtre, et drapés comme les Égyptiens il y a quatre mille ans; de noirs *Gallas* et des *Caffres*, habitants du *Sennaar*, du *Darfour*, de *Dongola* et du *Cordofan*; des *Syriens*, les épaules couvertes de leur *abaï* blanc ou noir, tramé de fils d'or et de pourpre, ou rayé de larges bandes de diverses couleurs; puis des *Abyssins*, des *Caucasiens*, des *Berbers*, des *Algériens* et des *Marocains*, des *Turcs*, des *Indiens*, des *Juifs*, des *Persans*, des *Arméniens*, des *Grecs* et des *Francs*, tous de race, de couleur et de costumes divers.

Voyez cet *effendy*, ce seigneur qui passe sur un âne blanc d'Abyssinie; il est suivi péniblement par quatre ou cinq jeunes filles mal enveloppées d'une couverture couleur de cendre qui laisse voir la forme de leur corps d'une pureté antique. A leurs bracelets de verre aux bras et aux jambes, à leur teint de bronze et à leurs cheveux nattés comme ceux des rois des pyramides, ne reconnaissez-vous pas de pauvres Éthiopiennes arrachées à leur famille par les soldats du pacha?

Mais quelles sont ces clameurs? d'où vient cette fuite et cette épouvante générale? Les femmes et les enfants s'enfoncent dans les portes, les hommes se précipitent dans les ruelles, et, malgré les cris de mon petit ânier, tous ces fuyards me repoussent et me culbutent. Qu'est-ce donc? Voici des coureurs, vêtus de bleu-clair et armés de fouets, qui passent rapidement; ils sont suivis de près par une voiture à quatre chevaux lancés à toute vitesse dans ces rues tortueuses et encombrées. C'est *Abbas-Pacha* (aujourd'hui vice-roi d'Égypte), le petit-fils de Méhémet-Ali, qui se fait un plaisir de jeter ainsi la terreur sur sa route. Peu lui importe d'écraser quelques fellahs, il y en aura toujours assez, et on ne s'arrête pas pour si peu!

La population du Caire est estimée à 200,000 âmes; on l'évaluait du temps des Français à 260,000. On dit qu'antérieurement ce chiffre s'élevait à 300,000. La capitale de Méhémet-Ali compterait donc 100,000 âmes de moins qu'elle n'en comptait sous les mameluks. Mais il se peut que les chiffres qui se rapportent à cette époque soient exagérés. Cette population se compose d'Arabes, qui forment la grande majorité; de Coptes, qui en représentent environ un vingtième, et de Juifs, qui y entrent pour un cinquantième. Il faut y joindre les employés du gouvernement, qui sont Turcs. Voici comment un auteur arabe, Ibn-Abbas, juge ces différentes parties de la population égyptienne : il attribue les neuf dixièmes de l'intrigue et de l'artifice qui sont en ce monde aux Coptes, de la perfidie aux Juifs, de la dureté aux Turcs, de la bravoure aux Arabes. Les Coptes sont les descendants des anciens Égyptiens. Leur langue est un dérivé de la langue des Pharaons. C'est à l'aide de cette langue qu'on peut se faire une idée du sens des mots écrits en hiéroglyphes. Malheureusement le copte n'est plus vivant aujourd'hui; il l'était encore au seizième siècle dans la haute Égypte. Un voyageur du dix-huitième siècle, le père Vansleb, trouva dans un couvent de l'Égypte un vieux Copte qui parlait la langue nationale; on lui dit que c'était le dernier. Aujourd'hui cet idiome d'antique origine n'est plus employé que pour le culte, comme chez nous le latin. On sait que les Coptes sont chrétiens, et qu'ils ont une littérature ecclésiastique qui date des premiers siècles de notre ère.

N° 378. Soliman-Pacha (le colonel Selves). D'après un croquis de M. Horace Vernet.

Ce débris du peuple pour qui l'écriture était une si grande chose qu'il ne pouvait construire un monument ni fabriquer le moindre ustensile sans les couvrir d'inscriptions, et chez lequel presque tous les fonctionnaires civils, militaires et religieux, recevaient le titre de scribe, comme leurs épitaphes hiéroglyphiques en font foi; ce reste du peuple *écrivain* par excellence, dit M. Ampère, est encore aujourd'hui en possession de l'écriture. Tous les scribes qu'emploie l'administration sont Coptes; on les reconnaît à l'écritoire qu'ils portent toujours à la ceinture, assez semblable, par sa forme, aux écritoires trouvées dans les tombeaux des anciens Égyptiens, et que représente fidèlement l'hiéroglyphe par lequel on exprimait l'action d'écrire et la qualité d'écrivain.

« Bien souvent, dit M. Adalbert de Beaumont, je suis venu me reposer sur quelque terrasse, au sommet de quelque minaret, pour chercher à comprendre le plan de cette curieuse ville, qui compte 412 mosquées et tombeaux, 500 minarets, 300 citernes, 60 bains, 34 fontaines, 140 écoles publiques, 11 ou 12 bazars, 1,265 okels ou caravansérails, 71 portes principales, sans parler de celles qui ferment à chaque instant les petites rues, et 1,170 cafés. Mais ce qu'aucune peinture, aucune description ne m'avaient fait soupçonner, c'étaient ces bassins intérieurs entourés de verdure et que, de mon poste élevé, je voyais briller au soleil comme une goutte de rosée dans une touffe d'herbes. Le voisinage des mosquées m'indiquait approximativement leur situation; je m'empressai donc de courir à la recherche de cette bonne fortune artistique. A force de questionner, je parvins, à travers des jardins d'orangers, de bananiers et de jasmins, sur le bord d'un de ces lacs enchantés. C'était le *Birket-el-Fil*, le lac de l'Hippopotame. On lui donna ce nom à la suite d'une crue subite du Nil qui avait entraîné plusieurs de ces habitants du Sennaar jusque dans la basse Égypte; l'un d'eux, après avoir ravagé en une seule nuit tous les jardins environnants, fut tué dans ce lac après une longue et terrible défense. (*Gr. n°* 325.)

» C'est un aspect enchanteur que celui de ces lacs bordés de jardins et de kiosques où viennent se reposer les riches propriétaires des maisons voisines. Aucune rue, aucun chemin n'y aboutissent, et, pour les voir, il faut y pénétrer par les habitations : aussi sont-ils entièrement ignorés des voyageurs, et même de la plupart des habitants. Notre habile paysagiste *Marilhat* eût exploité une mine si neuve s'il en avait eu connaissance. Le hasard seul me les fit presque tous découvrir. Une fois entre autres, en me promenant dans un jardin célèbre par ses fleurs, j'aperçus, à travers les grillages des murailles, le lac le plus charmant qu'on puisse imaginer : on le nomme *Birket-el-Ginnah*, le lac de la Fée (*gr. n°* 324); il est entouré de maisons, de jardins, et de ces jolis kiosques à arcs arabes complétement recouverts par un rideau de *dolichos* à fleurs violettes, véritable mousse grimpante qui tapisse tout de son épais tissu, et pend en élégants festons jusque dans l'eau, où elle cherche à s'abreuver. L'ibis écarlate, le flamant rosé et la poule de Pharaon, blanche comme la neige, s'ébattent sur la surface tranquille de ces réservoirs, où ils trouvent en abondance les fruits d'eau et les poissons qu'ils préfèrent.

» Formés par les inondations du Nil, quelques-uns de ces *birket* ne sont que temporaires, et tarissent

bientôt, épuisés par les rayons du soleil et les irrigations. Mais d'autres sont de véritables lacs et ne dessèchent jamais. Les principaux sont : *Birket-el-Fil, Birket-el-Farray, el-Damalcheh, el-Abou-Chamat, el-Saber, el-Sakkayn, el-Foualeh, el-Ginnah, el-Moulla, el-Rotly, el-Cheykh-Gamar,* l'étang de la Lune.

» On compte aussi dans la ville vingt-deux jardins principaux qu'on nomme *gheyt* ou *geneyneh*, suivant leur grandeur. Dans ces jardins il ne faut chercher ni allées symétriques, ni pelouses de gazon dessinées avec art, ce sont des bosquets touffus croissant comme la nature, comme le hasard le veulent ; ce sont des massifs d'orangers, de citronniers, de mimosas parfumés et de tamarisques au feuillage fin comme la mousse, de grenadiers, de myrtes et de cactus, de napecas et de sebbeks, au-dessus desquels le sycomore et le palmier, garnis de plantes grimpantes, s'élèvent majestueusement, les premiers arrondis comme un dôme, avec leurs branches tortueuses et rampantes, les seconds élancés comme des minarets, et contrastant aussi bien par la forme et le feuillage que par la couleur. On y cultive le bananier à la feuille gigantesque, au fruit délicat, les groseilliers du Cap, et cinquante espèces d'oranges, de cédrats et de bergamotes.

» On ne saurait se représenter la splendeur du printemps dans ces jardins d'orangers couverts en même temps de leurs fruits mûrs et de leurs fleurs. A l'ombre de ce feuillage épais et foncé, assis sur cette neige odorante qui couvre les gazons, vous narguez les ardents rayons du soleil, qui ne peuvent vous atteindre. De frais ruisseaux entretenus par les *sakies* (*gr. n°* 368), machine pittoresque qui fait monter l'eau du lac jusqu'au niveau des terrasses, donnent à cette végétation une beauté merveilleuse. Pour les végétaux, l'eau et la chaleur, c'est le sang et la vie : aussi trouve-t-on dans ces oasis tout le luxe de la plus splendide nature, y respire-t-on toute l'année un air embaumé des plus doux parfums. Parfois des ravins profonds couronnés de palmiers entremêlés de lianes à fleurs roses et à fruits violets, de roses de Chine, d'achillées pourpre et de bien d'autres fleurs, traversent ces bois et en augmentent le caractère sauvage ; ou bien on aperçoit du milieu de cette verdure, à travers la colonnade éclaircie des dattiers, le désert ardent avec ses lointains orange ou d'un rose vif, suivant l'heure de la journée. Tous ces contrastes ont un charme inexprimable ; et je n'oublierai jamais les heures de suave tranquillité passées dans ces lieux, véritables jardins des Hespérides avec leurs pommes d'or et leurs odeurs célestes. »

N° 379. Égypte. — Gazelles près des pyramides de Saccara. D'après M. Horeau.

La température du Caire est plus élevée que celle de la plupart des lieux qui se trouvent sous la même latitude. La température moyenne est de 22 degrés. En général l'Égypte, à latitude égale, est un pays très-chaud, et Assouan, presque sous le tropique, passe pour le point le plus chaud de la terre. On assure que les plantations dont Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha ont embelli les abords de la ville ont déjà modifié le climat, en augmentant sensiblement la quantité de pluie qui tombe annuellement.

A sept heures du matin, le mouvement du Caire commence. Pendant tout le jour, cette grande ville, peuplée de tant de races différentes, se meut, marche, travaille et se récrée avec la tranquille régularité d'un rouage d'horloge ou d'une ville hollandaise. Dans les nombreuses excursions que j'y ai faites, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, je n'y ai pas vu une seule rixe, et n'ai pas été témoin d'une seule scène de brutalité. Ce qui frappe surtout l'étranger dans les villes d'Orient, et plus encore dans une ville aussi populeuse que le Caire, c'est l'austère réserve des hommes envers les femmes. Non-seulement il n'est pas permis de s'approcher d'elles, de les aborder, mais un musulman qui rencontrerait sur son passage son épouse légitime, sa sœur ou sa fille, n'oserait la saluer. Il existait ici, il y a quelques années, une quantité de femmes formant une caste à part et payant un assez fort tribut à l'État : des almées, des danseuses, et, dans ces deux dénominations, j'en comprends une autre qu'il est inutile de dire. Leur profession patente, qui se révélait assez aux regards par les enjolivements de leur costume et la nature de leur démarche, ne permettait cependant pas qu'on les accostât en public. Si dans le cours de leurs promenades elles accueillaient un langage, ce n'était que le muet langage des signes. Le vice-roi les a un beau jour bannies en masse de la capitale. M. Clot-Bey regrette qu'on ait pris cette mesure et donne pour raison de son blâme un fait que sa position l'appelait à juger, mais qu'il ne me convient pas de mêler à mon récit.

N° 380. Égypte. — Camp d'Ibrahim-Pacha.

Un voyageur moderne qui a visité le Caire quelques années avant moi, décrit ainsi l'une des principales danses des almées :

« Celles que nous avons vues, dit-il, étaient jeunes et jolies. Leur musique se composait tout simplement d'un tarabouk et d'un tambour de basque ; ajoutez à cette harmonie médiocre le son des castagnettes de métal qu'elles tenaient à la main et dont elles s'accompagnaient avec beaucoup de grâce. Leur costume, riche et bariolé d'éclatantes couleurs, différait à peine de celui des femmes du harem. Quant à leurs danses, il faut dire qu'elles feraient monter la rougeur jusqu'aux yeux de l'Européen le plus éhonté. Aussi quiconque se respecte en Orient, homme ou femme, tient la danse pour un art honteux, et se croirait déshonoré en le cultivant. Le ballet de *la Péri* a voulu donner ici une idée du fameux pas de l'abeille ; mais une commune pudeur n'eût pas permis à un parterre français de supporter ni à nos danseuses françaises de chercher à reproduire les mouvements licencieux et les attitudes désordonnées des danseuses de l'Orient. Aussitôt que les almées du Caire commencent à exécuter le pas de l'abeille, la musique prend un entrain nouveau et prodigieux. Les almées elles-mêmes chantent, pour s'animer, ces deux mots

qu'elles répètent sans cesse : « El nahl ïao! el nahl ïao! — Voici l'abeille! voici l'abeille! » L'insecte voltige, il bourdonne, supposez-le du moins, autour des danseuses effrayées. Où est-il? ici, là, à droite, à gauche, et partout dans le même moment. L'almée cherche à le saisir, mais il s'échappe et revient sans cesse; on le poursuit, et il se réfugie enfin dans les replis de la robe. C'est là que la frayeur redouble. La danseuse secoue ses vêtements ; impatiente et désespérée, elle ôte d'abord la veste, puis la ceinture, puis la robe et le pantalon, tout enfin excepté la chemise. Mais la chemise est d'un tissu si diaphane; mais les mouvements passionnés de la danseuse la soulèvent avec de si heureux hasards ! Peu à peu la mesure se ralentit avec elle; ce n'est plus la furie du plaisir sans frein, la sauvage et violente énergie du délire amoureux; c'est la fatigue plus voluptueuse, c'est la lassitude languissante et énervée, plus pénétrante encore, et les danseuses, reprenant leur costume pièce à pièce, se rhabillent devant l'assemblée, qui n'a pas toujours observé de sang-froid ce spectacle irritant. » (*Gravure n°* 315.)

N° 381. Égypte. — Un café au bord du Nil. Par M. Karl Girardet.

Les bazars, le marché aux esclaves, que nous avons visités consciencieusement, ne diffèrent pas assez de ceux de Constantinople pour que je croie devoir les décrire à leur tour. Je dirai seulement que les bazars offrent un aspect plus varié et plus pittoresque, et que le marché aux esclaves est mieux approvisionné, c'est-à-dire plus affreux, plus triste à voir. En outre, il y a aux environs de chaque bazar de magnifiques fontaines : ce sont de beaux et somptueux monuments, presque toujours isolés, et dont un grillage en bronze ferme les ouvertures. A chaque fenêtre, un bol en cuivre est suspendu par une chaîne; on passe le bras à travers le grillage, on puise de l'eau, on boit, et on laisse retomber le bol, qu'attend presque toujours une autre bouche altérée. Il y a éternellement près de chaque fontaine une douzaine d'Arabes assis; ils tournent autour du monument avec le soleil; de sorte qu'ils ont toujours les deux choses les plus précieuses dans ce climat : de l'eau et de l'ombre (*gr. n°* 330).

On compte au Caire près de quatre cents mosquées, et il en est une vingtaine sur ce nombre qui occuperaient dignement la réflexion et le pinceau d'un artiste. La plus ancienne est celle d'Amrou, située au milieu des décombres du vieux Caire. Deux cent cinquante colonnes en marbre soutiennent autour d'une vaste cour sa galerie carrée. Autrefois on y voyait encore une autre cour où l'on trouvait des bains, une fontaine et un okel destiné à recevoir les voyageurs. Une coupable avidité lui a ravi une partie de ses fondations et a mis son sol à nu. Méhémet-Ali travaille aujourd'hui à la restaurer. Il sait qu'en agissant ainsi il fait une œuvre agréable à son peuple. Nul temple du Caire n'est encore plus vénéré que celui-ci. Dans les temps de désastre, lorsque la peste ravage la cité, ou lorsque le débordement du Nil ne répond point au vœu de l'Égypte, le pacha, les hauts fonctionnaires s'en vont là avec la population musulmane invoquer la miséricorde de leur Dieu; les communautés chrétiennes et juives les suivent au même lieu, et c'est un grave et mémorable spectacle, un spectacle unique au monde, que de voir cette foule d'hommes d'origines si diverses, de croyances si différentes, se courber ensemble dans la douloureuse pensée qui les réunit sous ces arceaux construits il y a douze siècles par le conquérant Amurat, et invoquer à la fois le Christ et les saints, Mahomet et Jéhovah.

La mosquée Hassan (*gr. n°* 312), bâtie sur la place Roumeyleh, est l'un des monuments les plus précieux de l'art moresque. Je ne pense pas qu'à Séville et à Grenade il soit possible de rien voir de plus joli que ses petites fenêtres tournant du plein cintre à l'ogive; rien de plus riche que la voûte de son portail, toute parsemée de pendentifs découpés comme des stalactites, comme des grappes de fruits ou des bouquets de fleurs.

Par son ancienneté, par la splendeur de son architecture, par les établissements qui y sont joints, la mosquée El-Azhar présente encore à l'étranger un plus grand intérêt. Enfin parmi les autres mosquées où il m'a été permis de pénétrer, et qui à elles seules suffiraient pour occuper pendant des semaines l'attention d'un archéologue, je citerai encore celle de Kaïtbaï, remarquable par la finesse de ses ornements, celle de Mouaïed et de Kalaoun.

N° 382. Egypte. — Bas-relief d'un tombeau de la vallée des Reines, représentant une réunion égyptienne. D'après M. Horeau.

De tous les monuments publics du Caire, le plus curieux et le plus visité est sans contredit la citadelle (*gr. n°* 309), l'une des importantes constructions de Saladin. Elle couvre une des hauteurs du Mokattam et domine toute la ville. On y parvient par deux larges rampes taillées dans le roc, et l'on passe sous un péristyle qui, avec ses rangées de fusils et sa haie de soldats, a tout l'air d'un corps de garde français. Au delà de ce péristyle est une vaste cour où chacun entre librement et qui est sans cesse pleine de fonctionnaires civils et militaires, de manœuvres et de marchands, d'âniers et de curieux. En 1824, l'explosion d'un magasin à poudre renversa la majeure partie de cet antique édifice. Le vice-roi l'a déjà fait reconstruire pres-

que en entier, et sur ses derniers décombres il bâtit aujourd'hui une mosquée d'une richesse de matériaux qui n'aura son pendant que dans la fastueuse église d'Isaac, élevée à Pétersbourg par M. de Montferrand. Toutes les murailles de la nouvelle mosquée sont revêtues en albâtre oriental, ce bel albâtre qui a les teintes de l'ambre et les reflets de l'opale. Les colonnes qui soutiennent les galeries, la fontaine qui décore leur enceinte, sont faites avec la même pierre. L'ordre d'architecture employé dans cet édifice n'est ni grec, ni roman, ni gothique. Il y a là dans la coupe des arceaux, dans l'élancement du dôme, dans la forme des chapiteaux, un dessin tout nouveau, une ciselure qui d'abord surprend le regard par son étrangeté, et qui pourtant ne manque pas d'une certaine grâce. Mais ce précieux albâtre est plus brillant que solide. On ne peut le travailler sans en faire jaillir de profondes écailles, dont il faut ensuite remplir les vides avec une espèce de ciment. Les colonnes du temple de Méhémet-Ali, à peine posées, ressemblent déjà, avec toutes leurs gerçures, à des colonnes détériorées par le temps, et je ne crois pas qu'elles soient d'une longue durée.

On trouve encore dans l'espace occupé par la citadelle une manufacture d'armes, une fonderie de canons, une imprimerie, l'hôtel des monnaies et le fameux puits de Joseph. Ce puits, creusé par Saladin qui portait le prénom de Joussouf dont nous avons fait Joseph, est quadrangulaire, taillé dans le roc; il a deux cent quatre-vingts pieds de profondeur, et se divise en deux parties. Une machine à roues, mise en mouvement par deux bœufs, élève l'eau jusqu'au premier étage, où une autre machine la reprend pour la porter à l'étage supérieur. Une rampe également creusée dans le roc conduit au premier manége. Elle a environ huit pieds de large et autant de hauteur. Elle circule autour du puits en descendant, et la pente est assez douce pour que les bœufs puissent descendre et monter sans trop de fatigue. Le puits de Joussouf a été creusé pour pourvoir aux besoins de la forteresse dans le cas où l'aqueduc qui y verse les flots du Nil serait coupé.

« Mais n'y eût-il dans la citadelle ni palais de pacha, ni fabriques d'armes, ni citerne de Saladin, dit M. X. Marmier, il faudrait que l'étranger montât sur les terrasses de pierre qui la bordent du côté de la ville, car il a là sous les yeux un magnifique point de vue : à ses pieds cette immense cité égyptienne avec son innombrable quantité d'édifices, ses maisons à terrasse plate, ses coupoles de mosquées, ses minarets éclairés, colorés par un soleil ardent; d'un côté, les ruines du vieux Caire; de l'autre, la quantité de barques et de navires qui remplissent les avenues du port de Boulak; à l'horizon, les gigantesques pyramides de Gizeh, revêtues par les reflets du ciel d'un manteau d'azur, çà et là, les vertes plaines sillonnées par le Nil; et près de cette ville si animée, près de ces vallées si riantes, le désert terne et silencieux, l'aridité des sables et la fécondité du fleuve béni, image éclatante des croyances primitives de cette contrée, du double empire de son bon et de son mauvais génie. »

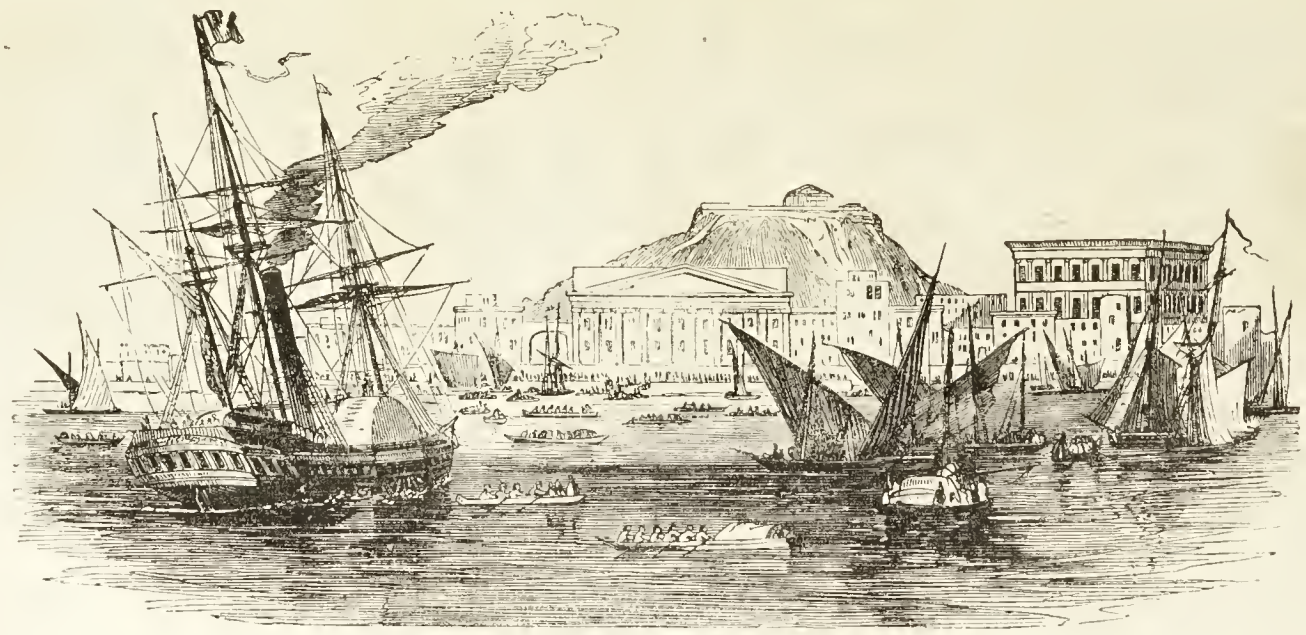
Le palais qu'habite Méhémet-Ali dans la citadelle est extérieurement fort simple. A l'intérieur il contient des salles dont le pavé est magnifique, l'ameublement quelquefois somptueux, le style beaucoup plus Louis XV que moresque, et dont la vue serait aussi admirable que celle de la terrasse... si on lavait les vitres. « Je regrette seulement, dit madame de Gasparin, de voir nos chaises et nos fauteuils à côté des larges divans qui seuls conviennent à ces pièces. Tout vient de Paris : étoffes, portières, table, tout, excepté trois

N° 383. Égypte. — Thoutmès III.

choses : les fresques, celle de la salle de billard entre autres, drôlatique au possible avec ses vues hautes en couleur et ses pendules peintes; les parquets admirables, composés de larges dalles d'albâtre oriental; et la chambre de bains. Pour cette fois nous voici en pleines Mille et une Nuits. Les deux cabinets sont du haut en bas revêtus d'albâtre à panneaux, parquets, baignoires; le tout éclairé par des coupoles qui versent le jour sur le jaune transparent du marbre. »

C'est sur la terrasse de la citadelle que le pacha d'Égypte fit mitrailler, en 1811, toute cette vieille milice de mameluks qu'il avait fait appeler comme pour une fête; elle était venue, ainsi que d'habitude, revêtue de ses plus beaux costumes, armée de ses plus belles armes, portant avec elle toutes ses richesses. A un signal donné par le pacha, la mort éclata de tous côtés; les bouches des canons croisèrent leur flamme et leur fer, et chevaux et hommes roulèrent dans le sang. Alors toute cette troupe éperdue se dispersa, heurtant du front les murailles avec des cris insensés de vengeance et de fureur, se mêlant en tourbillons, se divisant en groupes, s'éparpillant comme les feuilles que le vent chasse, se réunissant tout à coup et revenant dans un dernier effort briser le poitrail de ses chevaux aux embouchures grondantes des canons; puis repartant pareils à des volées d'oiseaux effarouchés, poursuivis dans leur course par la pluie de bronze qui les suivait. Plusieurs alors se précipitèrent du sommet de la citadelle, et se tuèrent eux et leurs montures; deux seulement se relevèrent sains et saufs; chevaux et cavaliers étourdis frémirent un instant comme des statues équestres dont un tremblement de terre secoue la base; puis les deux cavaliers et les deux chevaux repartirent avec la rapidité de l'éclair, traversèrent la porte de la ville, qui n'était pas fermée, et se trouvèrent hors du Caire. Ils se dirigèrent aussitôt vers la ville des Califes, traversèrent la cité silencieuse, qui retentit comme une catacombe, puis arrivèrent au pied de la chaîne du Mokattam, au moment où une troupe de cavalerie de la garde du pacha sortait de la ville pour les poursuivre; l'un prit le chemin d'El-Arich, l'autre s'enfonça dans la montagne : l'escorte se partagea et les poursuivit.

Ce fut quelque chose de merveilleux que cette course de vie ou de mort, et que ces chevaux du désert lâchés à travers la montagne, bondissant pardessus les rochers, franchissant les torrents, côtoyant les précipices. Trois fois le cheval d'un des mamelouks tomba, au bout de son haleine et presque à la fin de sa vie, trois fois en entendant le galop qui le poursuivait il se releva et reprit sa course; enfin il s'abattit pour ne plus se relever. L'homme alors donna un touchant exemple de réciproque fidélité; au lieu de se laisser glisser de quelque rocher dans quelque gorge et de gagner des pics inaccessibles aux chevaux, il s'assit auprès de son coursier, la bride au bras, et il attendit; alors les soldats le tuèrent sans qu'il proférât une plainte, sans qu'il poussât un soupir. Quant à l'autre mameluk, plus heureux que son camarade, il traversa El-Arich, gagna le désert et devint gouverneur de Jérusalem, seul et dernier débris de ce corps redoutable qui, trente ans auparavant, rivalisait de courage avec l'élite de notre jeune armée.



N° 384. Egypte. — Alexandrie.

Parmi les autres curiosités du Caire, je ne dois pas oublier de mentionner les santons, les psylles et les magiciens.

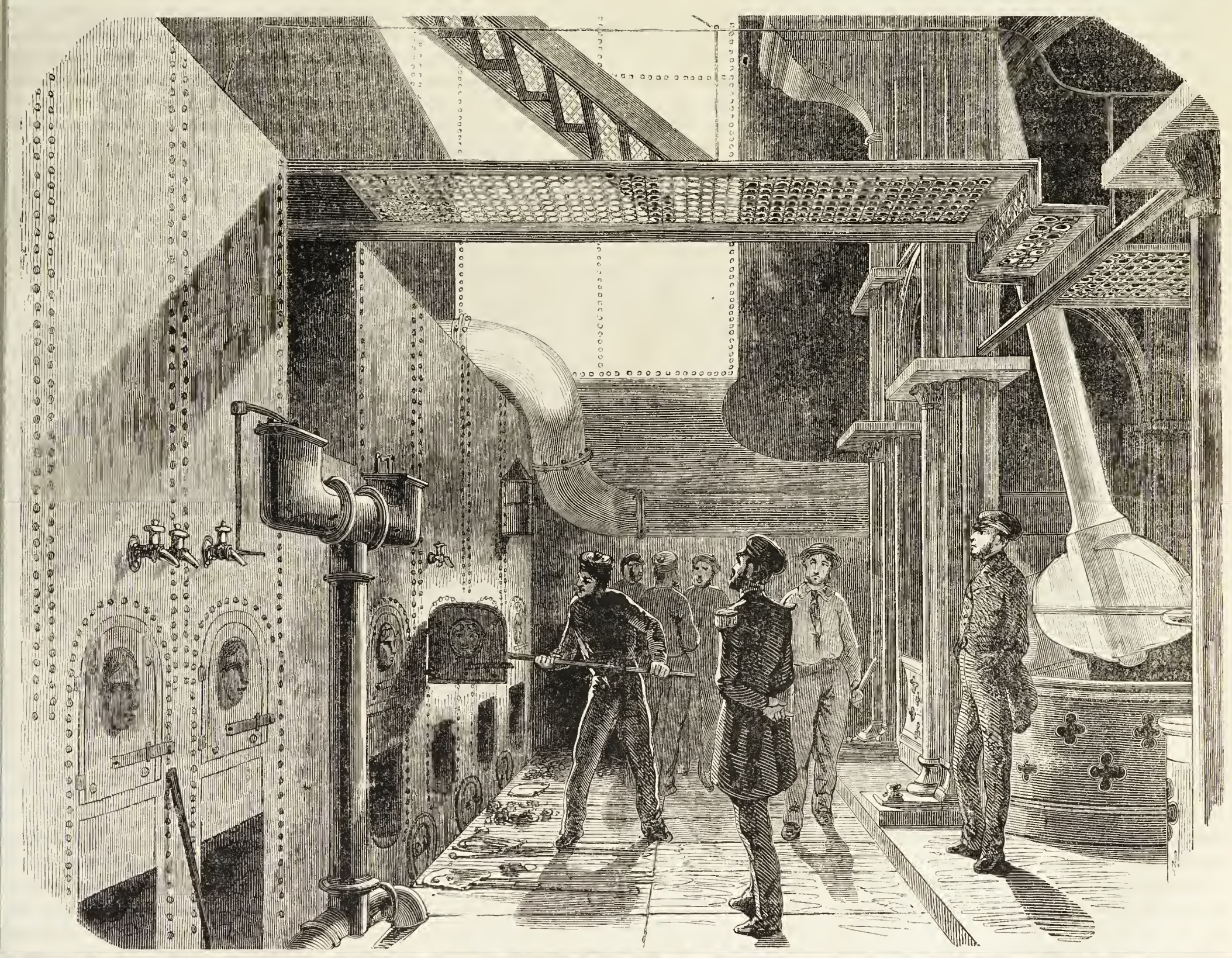
Les *santons* sont en général des charlatans qui, pour se mettre à l'abri des lois et satisfaire aisément leurs passions, font métier d'aller courir le monde et d'exploiter le fanatisme des populations au profit de leur paresse et de leur dépravation. Ils allient souvent aux pratiques les plus austères la débauche la plus effrontée, et il faut en avoir été témoin pour comprendre à quel point est grande la superstition qui s'aveugle sur de si évidentes jongleries.

Ce sont surtout les *bektaschys*, ou derwisches mendiants, et les *seyyahh*, ou derwisches voyageurs, qui en abusent. Pour obtenir cette influence, ils doivent avoir fait au moins une fois le pèlerinage de la

Mecque. Le titre de *hadji* (pèlerin) leur concilie le respect, la vénération, et les autorise presque à se mettre en dehors de la loi. De là ces fanatiques qu'on emploie aisément dans les cas politiques pour assassiner et faire de fausses prophéties afin d'égarer et de soulever les multitudes. « J'ai vu souvent au Caire, dit M. Ad. de Beaumont, de ces *hadjis, santons* vénérés, se promener entièrement nus dans les rues de la ville, au milieu de la population, qui non-seulement tolère, mais respecte toutes leurs fantaisies, tous leurs caprices. Celui dont j'ai dessiné le portrait (*gr. n°* 370) est un santon abyssinien arrivé de la Mecque au *Grand Caire*, et se tenant tout le jour à la porte d'une mosquée ou devant un café fréquenté, et que nombre de femmes venaient consulter, Dieu sait pour quelles causes et dans quel but. Il était connu pour sa science et faisait partie de la franc-maçonnerie arabe, ainsi que le prouvait une étoile en agate pendue à son cou. Le grade s'indique par le nombre de pointes qui s'y trouvent. Notre franc-maçonnerie dérive de celle des Arabes, qui suffit pour la faire comprendre.

» Les francs-maçons musulmans acceptent et reçoivent dans leur loge les francs-maçons chrétiens, persuadés que ceux-ci ne croient pas à la Trinité, qu'ils sont théistes comme eux, et cela leur suffit. »

« Il y a encore, ajoute le même artiste littérateur, une autre secte nommée *bayoum,* qui a le secret de charmer les vipères et les scorpions; ce sont les *psylles* des anciens, ou *charmeurs de serpents*, qu'on nomme au Caire *gaëidi,* du nom de la tribu dont font partie la plupart de ceux qui ont pour métier de détruire les animaux venimeux dans les maisons. Cette même race porte différents noms, suivant les différentes contrées; ainsi on les nomme *ghagar* dans certaines parties de l'Égypte; *kharbut* à Alep, et *zaath* à Damas. N'en est-il pas de même de cette race d'origine indienne qui porte les noms de bohémiens, zingari, gipsy ou gitanos, et qui ont tous la même origine, la même langue, les mêmes mœurs et les mêmes mystères? Les *gaëidi* ne pourraient-ils pas être une branche de cette même famille? Ce qui est



N° 385. Machine à vapeur du *Darien*. Par M. P. Blanchard.

certain, c'est que leur langage, leur origine et leur religion sont inconnus, et qu'ils sont, comme leurs confrères d'Occident, voleurs adroits, vagabonds, misérables à l'excès, et cependant possesseurs de certains secrets à l'aide desquels ils gagnent péniblement leur vie. Méprisés de tous, les Coptes et les Arabes ne les appellent jamais autrement que *chiens de païens*. C'est sur la grande place d'*El-Assan* qu'ils exercent leur science, délivrent des philtres, disent la bonne aventure, dansent et chantent pour obtenir des pauvres habitants du Caire quelques paras. Ils habitent à l'extrémité du faubourg et jusque dans les tombeaux de Memphis. Ayant rencontré près de chez moi un de ces hommes dont les haillons bizarres et l'atroce figure composaient un tout fort laid, mais certainement fort pittoresque, je le fis entrer afin d'en prendre un croquis. Il portait sur son dos un sac rempli de serpents qu'il déposa à terre; puis, ayant fait entendre un léger sifflement, cinq ou six de ces animaux s'élancèrent du sac et se dressèrent autour de lui. (*Grav. n°* 332.)

» Ces serpents, que les Arabes nomment *hajé* et qu'on trouve dans les sculptures hiéroglyphiques sous le nom d'ureus, se nomment *coluber naja* ou vipère naja, et sont connus aussi sous la dénomination portugaise de *cobra capello,* serpent à chapeau ou à lunettes, à cause des deux raies noires qu'ils ont sur la tête. Leur corps, d'un jaune roux éclatant, est long de quatre pieds; ils sont célèbres par la singulière expansion de la peau du cou, qui s'élargit en éventail. Lorsqu'ils entrent en fureur, ils font entendre un sifflement effrayant, se dressent et balancent leur corps, en dardant une langue effilée; alors ils s'élancent sur l'ennemi, et leur morsure est des plus dangereuses. Le psylle les calmait et les excitait à volonté en sifflant de diverses manières. Comme je le questionnais sur son pouvoir d'attirer les serpents et les scorpions, il m'offrit de m'en donner la preuve, et, afin de rendre impossible toute supercherie, je le conduisis dans un vaste jardin, après avoir eu soin de le faire mettre entièrement nu et de laisser chez moi son sac de serpents enfermé dans une caisse.

» Le gaëidi commença par se mettre à genoux entre des bananiers et des palmiers au pied desquels coulait un ruisseau, et, après qu'il eut prononcé quelques

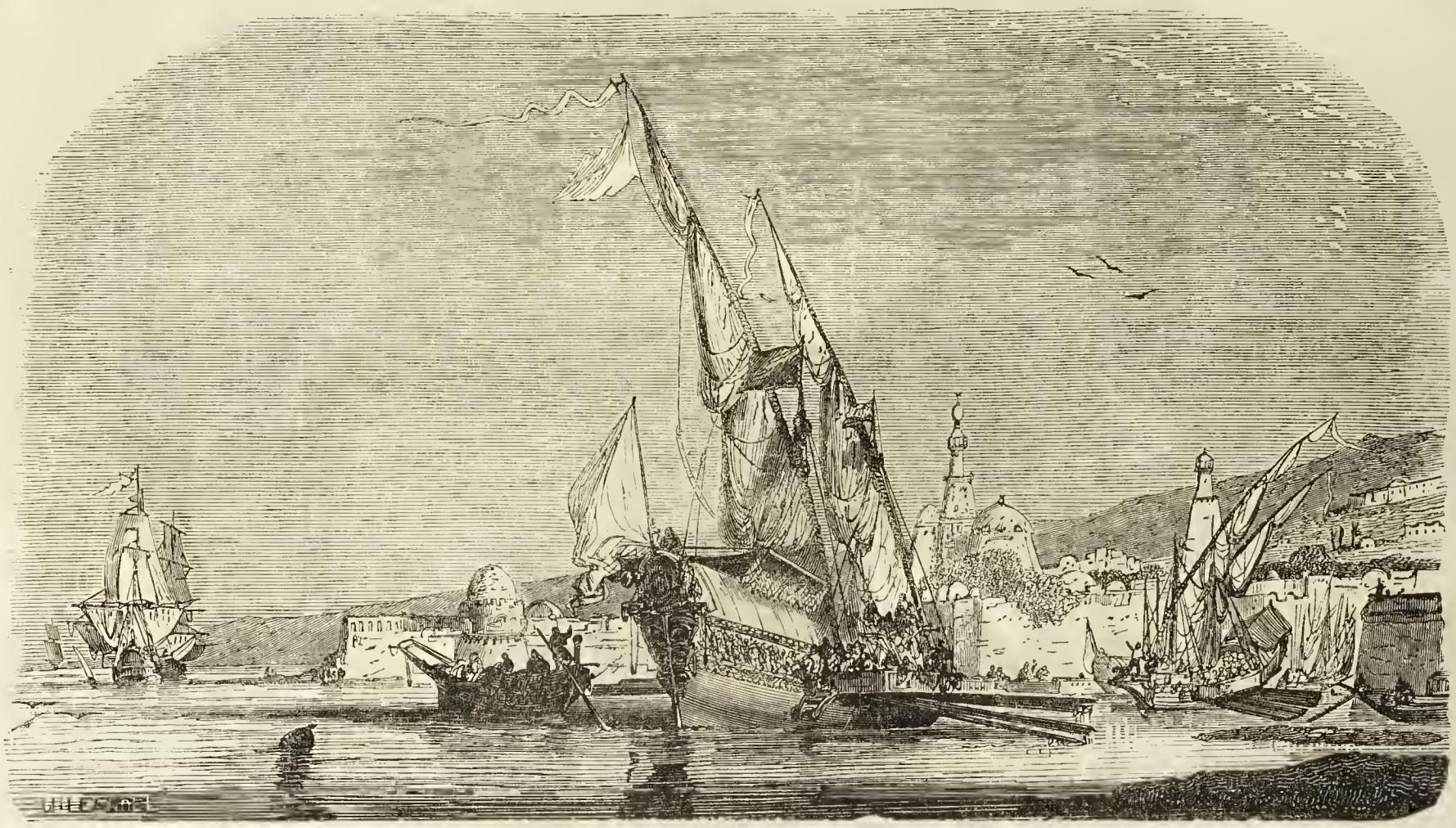
mots et sifflé d'une étrange façon à plusieurs reprises, je vis, au bout de dix ou quinze minutes, arriver une sorte de vipère, puis bientôt une autre, qu'il ne fit aucune difficulté de prendre dans sa main. Je dus reconnaître qu'il avait réellement le pouvoir dont il s'était vanté, pouvoir acquis sans doute par une étude patiente des mœurs de ces animaux. Au reste, moyennant une certaine somme, on peut être initié; mais il y a une formalité à laquelle on doit se soumettre, et, je l'avoue humblement, je n'en ai pas eu le courage : il eût fallu que mon homme pour me communiquer le charme me crachât dans la bouche, et mon amour de la science n'allait pas jusque-là.

» Mais les véritables magiciens, ce sont les *mogrhoby*, hommes de l'Ouest, par rapport à la Mecque (de Mogrhob, ouest), d'où nous avons fait au moyen âge les *mogrebins*, souvent nommés dans les Mille et une Nuits. Ils sont de race berbère, race grande, belle, au front intelligent, à l'imagination sombre, originaires des montagnes du Maroc.

» Ce ne sont plus sans doute les mages de la Perse et de l'Égypte, dont la réputation de haute sagesse attirait près d'eux, pour s'instruire et pour les consulter, des hommes comme Pythagore, Platon et Porphyre; ce ne sont plus ces *mages* ou *voyants* qui prédisaient l'avenir et que l'histoire nous montre comme soutenant une lutte de miracles contre Moïse, élevé par eux à la cour de Pharaon, où les sciences magiques étaient fort en usage. Les *mogrebins* ont hérité, sinon de leur caractère élevé, au moins d'une partie de leurs connaissances occultes; ils semblent avoir de ces sciences plus qu'une pratique aveugle et superstitieuse, et cacher sous l'appareil magique des règles et une théorie. Ce n'est plus la *magie blanche* des mages, c'est-à-dire l'étude raisonnée des sciences physiques et des mystères de la nature, mais c'est la *magie noire*, la nécromancie, la sorcellerie, c'est-à-dire la connaissance de ces mystères appliquée à un but immoral, à la satisfaction des passions basses, à la soif de l'or.

» Ces hommes, maintenant encore, comme les sorciers du moyen âge, prétendent, à l'aide de certaines pratiques, se mettre en relation avec les puissances infernales. Au moyen de l'*onction magique* à laquelle il faut se soumettre, les sorciers émérites vous envoient au sabbat et vous font causer avec le diable, qui procure l'or, la puissance et le plaisir. Or la base principale de tous ces philtres, de tous ces onguents, a toujours été, nous le savons, puisée dans les poisons narcotiques, tels que l'opium, la jusquiame, l'aconit, la belladone, la datura, la pomme épineuse, l'arnica, le chanvre et autres substances du règne végétal. »

Un jour, en traversant la principale rue du quartier Franc, nous avons été témoins d'un étrange spectacle. Un homme à figure sinistre conduisait une femme de moyenne taille entièrement voilée. Cet homme était le bourreau, ou plutôt un des bourreaux du Caire. Il répétait de temps en temps une phrase qui pouvait se traduire ainsi : « Voici une fille que je vais mettre à mort parce qu'elle a voulu assassiner sa mère. » Après avoir ainsi promené la coupable à pied dans la ville, il la conduisit au Nil, lui brisa l'épine dorsale d'un coup de genou, la mit dans un sac et la jeta à l'eau... Cette rencontre, qui nous avait causé une si vive émotion, ne fit aucune impression sur les autres spectateurs.



N° 386. Souvenirs de Rhodes. Par M. Jules Noël.

La police du Caire, placée sous l'administration supérieure du Divan qui siége à la citadelle, est exercée par des agents dont le chef a le titre de Zabit-Bey. « Ses fonctions, dit un voyageur fort compétent en pareille matière, M. Gisquet, l'ex-préfet de police de Paris, ont beaucoup de rapports avec celles de nos commissaires de police, et s'étendent sur toute la ville. Un autre fonctionnaire d'un ordre moins élevé que le Zabit-Bey, a la surveillance spéciale des marchés; c'est le magistrat de la rue. Il se promène accompagné de quelques auxiliaires portant des balances, des poids et des bâtons ; cet ensemble constitue le personnel de la justice, le moyen de constater les délits et d'assurer la prompte exécution des jugements; le marchand surpris en fraude, soit sur le poids de la marchandise, soit sur le prix auquel les légumes sont taxés, est à l'instant même étendu par terre, sur le ventre, et reçoit le nombre de coups de bâton qu'il plaît au Mohtessel (c'est le nom du juge ambulant) de lui faire appliquer. (*Grav. n°* 311.)

» Des corps de garde assez nombreux, mais très-mal gardés, des agents de bas-étage qui surveillent les lieux publics, des patrouilles qui circulent le soir à l'instar des rondes de nuit de la police parisienne, forment le complément du personnel aux ordres du Zabit-Bey. Quant à la police politique, je crois qu'elle consiste dans le dévouement intéressé des principaux fonctionnaires et des officiers supérieurs turcs qui entourent le vice-roi. »

En établissant un règlement de police et de discipline dans sa capitale, Méhémet-Ali en a facilité l'exécution par les travaux qu'il a ordonnés dans les quartiers les plus habités et les rues les plus étroites. On ne saurait se faire une idée de tout ce qu'il a, depuis une dizaine d'années, déblayé, démoli et reconstruit. Il semble qu'il ne soit content que lorsqu'il entend du salon de son palais le bruit des charrettes qui enlèvent des décombres, des scies qui tranchent les blocs de pierre où des truelles qui crépissent un mur. A chaque pas, on voit des centaines d'ouvriers qui, en chantant selon l'usage arabe pour s'encourager au travail, accomplissent une de ses idées de maçonnerie. Ici, on renverse une colline de sable, on aplanit un monticule; là, on creuse un canal; plus loin, on édifie une fabrique ou un palais. La quantité de bras dont il dispose par sa despotique autorité de pacha, le bas prix excessif de la main-d'œuvre lui permettent d'entreprendre, sans trop entamer son budget, des travaux qui ailleurs entraîneraient à des dépenses énormes. « Combien gagnez-vous par jour? demandais-je à un fellah que je voyais dès le matin au soir attelé à sa brouette. — Trente paras[1], me répondit-il, puis quelquefois, ajouta-t-il en jetant autour de lui un regard inquiet, quelquefois on y ajoute trente coups de bâton. »

La bastonnade est non-seulement un moyen de punition, mais souvent un moyen de réduire au silence celui qui se plaindrait de l'irrégularité ou de l'exiguïté de son salaire. Si une première bastonnade ne suffit pas pour assouplir un manœuvre trop obstiné, on lui en donne libéralement une seconde, et au besoin une troisième. Il n'est pas rare de voir arriver dans les hôpitaux des malheureux ensanglantés, meurtris par ce châtiment barbare, avec l'injonction au médecin de les guérir au plus tôt et de les remettre à

[1] Trente paras sont juste les trois quarts d'une piastre, et la piastre équivaut à 25 centimes.

qui de droit pour qu'on les bâtonne encore et qu'on les renvoie de nouveau à l'infirmerie.

Si animées, si pittoresques que soient les rues du Caire, malgré la propreté et l'ordre qu'y a fait régner Méhémet-Ali, elles n'offrent que trop souvent de tristes promenades. Au milieu de cette foule bizarre, au milieu de ces musulmans richement vêtus, de ces officiers couverts de broderies en or, de ces femmes de harem, auxquelles il faut tant de soie et de bijoux, de ce luxe de chevaux et de voitures, de selles et de harnais, d'affligeants spectacles vous forcent pour ainsi dire à chaque pas à détourner la tête et à fermer les yeux. On y rencontre une effrayante quantité de gens borgnes ou aveugles, frappés d'ophthalmie, cette effroyable plaie de l'Égypte. Volney dit que « sur cent personnes, il rencontrait souvent au Caire vingt aveugles, dix borgnes et vingt autres dont les yeux étaient rouges, ou purulents, ou tachés. » Ce calcul m'a paru exagéré; mais, en le réduisant d'un tiers, peut-être il serait encore vrai de nos jours, en dépit de tous les efforts tentés par les gens de l'art pour remédier à un tel fléau. La vive réverbération des sables échauffés par le soleil, les soirées fraîches et humides, les nuits plus fraîches encore après une brûlante journée, l'imprudence que les Égyptiens commettent en couchant en plein air, la suppression subite de la transpiration, sont au nombre des causes qui occasionnent cette affreuse infirmité.

Mais ce qui m'a désolé surtout pendant mon séjour au Caire, c'est moins encore cette maladie du peuple que sa misère. Il est impossible de voir une population plus opprimée, plus exploitée, plus dégradée, moins nourrie et moins vêtue que les *fellahs* ou paysans égyptiens (*gr. n*os 316 *et* 317). Cette horrible misère, dont aucune description ne saurait donner une idée, a arraché à tous les étrangers qui en ont été témoins des cris d'indignation contre le gouvernement du pacha; mais, comme l'a dit avec raison M. Ampère, le voyageur qui se respecte doit être impartial comme l'historien : il doit défendre son jugement de son émotion. Tout le mal ne vient pas de Méhémet-Ali. Sous les mameluks, le fellah n'était pas plus heureux qu'aujourd'hui. Depuis longtemps, de possesseur du sol par la victoire qu'il avait été, il était devenu l'homme de la glèbe, l'esclave de tous, la bête de somme commune, et son abaissement était tel que les invasions étrangères ne changeaient pas plus son sort que les révolutions de palais.

Parmi les nombreux jugements portés sur Méhémet-Ali (*gr. n*° 376), un des plus vrais m'a semblé, après un consciencieux examen, celui qu'a publié dans le *Journal des Débats* l'historiographe de la dernière ambassade en Chine, M. Xavier Raymond.

« Méhémet-Ali, dit-il, a été un homme de génie, mais d'un génie très-fortement empreint du caractère de la race qui l'avait produit. En voulant faire de lui un homme séduit par la civilisation européenne, un réformateur qui appréciait au point de vue du bonheur de ses semblables les merveilles de nos arts, l'excellence de notre administration publique, la puissance de production de notre industrie, et qui, pris d'un beau zèle évangélique, a dévoué une longue vie de gloire et de travail à implanter tous ces bienfaits chez

N° 387. Pêche du marsouin.

les peuples de l'Orient, on ne lui prête pas seulement des sentiments et des idées qu'il n'a jamais eus, mais encore on le rapetisse étrangement. L'histoire, telle que l'a faite l'école humanitaire, y gagne une fausseté de plus à ajouter au long catalogue de ses erreurs; mais l'histoire des grands hommes qui ont jeté de l'éclat sur l'espèce y perd une de ses individualités les plus brillantes et les plus originales, si originale même qu'il est impossible de la faire entrer dans aucun des plans que notre superbe veut prêter à la Providence. Au lieu de le présenter sous tous ces jours faux qui nuisent à sa gloire, car en réalité il n'atteignit aucun des buts qu'on lui fait poursuivre, pourquoi ne pas dire tout simplement ce qu'il fut? D'abord humble marchand de tabac dans une petite ville de la Roumélie, puis quelque peu corsaire, puis chef de bande emporté à l'aventure avec une poignée de compagnons dans un pays livré à l'anarchie, où à force d'astuce, de perfidie, de courage et de cruautés, il finit par devenir le maître, puis pacha victorieux qui étend partout ses conquêtes, qui semble être sur le point de confisquer à son profit l'empire des Osmanlis, que les peuples étonnés admirent, que les puissances jalousent, et qui ne s'arrête enfin dans la carrière de ses grandeurs que devant une coalition quasi européenne! Qui donc parmi tous nos contemporains a eu une plus brillante carrière? Mais c'est presque l'histoire de Napoléon moins Sainte-Hélène, de Louis XIV moins le bénéfice de l'origine et d'un instrument comme la France au service de son ambition!

» Pour donner une idée juste de Méhémet-Ali, il faut dire de lui qu'il a été le dernier des Turcs, le dernier rejeton d'une race inculte et barbare peut-être aux yeux de la civilisation moderne, mais qui a jeté un merveilleux éclat, qui a produit dans ses beaux jours et avec une fécondité inconcevable une multitude de grands hommes, qui a compté par exemple dans une seule famille jusqu'à quatre générations successives de grands vizirs qui furent tous des hommes illustres....

» Méhémet-Ali possédait toutes les héroïques qualités des anciens jours; mais, venu trop tard dans un monde trop vieux, il dut nécessairement leur faire subir le fatal alliage des vices de la décadence, et ces vices eurent des résultats d'autant plus déplorables, que la puissance, que le génie de l'homme étaient plus grands, que les instruments mis à sa disposition par la faute de l'époque étaient plus corrompus. Dès ses premiers pas dans la vie politique, dès cette première partie de sa carrière, qui de l'humble grade de commandant en second d'un corps de trois cents irréguliers le porta au pachalik d'Égypte, on le voit, enfant inculte de la nature, déployer, au milieu de la décrépitude universelle des hommes et des choses, les plus remarquables facultés, mais réduit aussi à lutter de ruse avec les plus perfides, de cruauté avec les plus sanguinaires. Ce serait une étude instructive, mais impossible à faire ici, que celle de toutes les intrigues où il dut tremper alors, tantôt trahissant les Turcs au profit des Albanais, tantôt faisant révolter les villes pour être appelé à y rétablir l'ordre, c'est-à-dire pour y installer son pouvoir, ou bien encore se servant de tous contre chacun et de chacun contre tous, grandissant pas à pas avec cette patience qui est le propre de la véritable ambition, faisant nommer par le peuple et l'armée révoltés plusieurs pachas qu'il renverse au

15 centimes la livraison. 60e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

premier jour, pour n'avouer enfin son pouvoir devant la cour soupçonneuse de Constantinople que le jour où ce pouvoir ne peut plus lui être arraché.

» L'extermination des mameluks établit définitivement, en 1811, le règne de Méhémet-Ali en Égypte; elle en a même fait le propriétaire exclusif du sol. Il confisqua à son profit les terres des mameluks, qui possédaient à titre féodal presque tout le pays; ce qui n'était pas à eux était aux mosquées, qu'il indemnisa en leur attribuant une rente sur son trésor, et de la sorte tous les fellahs devinrent ses serviteurs et ses fermiers à titre civil, comme ils étaient ses sujets à titre politique. Au premier abord, on serait tenté de croire que la substitution d'un seul à l'anarchie militaire des mameluks dut être un bienfait pour le pays, surtout lorsque cette substitution s'accomplissait au profit d'un homme d'ordre et de gouvernement comme Méhémet-Ali. Je n'hésite pas à dire cependant que ce fut une aggravation de peines pour la population. Sans doute elle avait auparavant à redouter les mœurs turbulentes des mameluks, leurs guerres intestines, leurs combats et leurs batailles; mais chacun des pauvres fellahs trouvait aussi dans son maître un homme intéressé au point de vue politique et pécuniaire à le protéger, à se l'attacher, ne fût-ce que pour n'en être pas abandonné au jour du péril, ne fût-ce que pour l'empêcher de déserter sur les terres de son voisin. De mauvaise qu'elle était, la situation des fellahs devint épouvantable; ils furent livrés sans espoir, et comme un vil bétail, aux exigences sans bornes d'un maître sans pitié. Quelle considération pouvait le forcer à quelque retenue? Les fellahs, qu'il méprisait au point de n'avoir jamais voulu parler leur langue, quoiqu'il la sût très-bien, au point d'avoir toujours appelé des interprètes turcs toutes les fois qu'on devait lui adresser la parole en arabe; les fellahs n'étaient pour lui que des chiffres alignés sur les colonnes d'un budget, sur les livres de la terrible maison de commerce qu'il avait créée pour l'exploitation de l'Égypte.

» Ces événements, qui remplirent le premier acte de son existence, le conduisirent jusqu'à l'âge où l'esprit et le cœur de l'homme, tout à fait formés, produisent tous leurs fruits, mais ne peuvent plus recevoir la greffe d'idées ou de sentiments nouveaux. Son éducation, faite au milieu de la barbarie orientale, au contact d'hommes qui certes ne le valaient pas, était désormais arrêtée. Ce fut d'ailleurs, à vrai dire, la seule qu'il reçut. Il avait plus de quarante ans, qu'il ne savait encore ni lire ni écrire. En vrai Turc, il ignorait même la date de sa naissance, et ce ne fut que bien tard qu'il s'avisa de la fixer à l'année 1769, lorsqu'il eut appris que cette même année avait vu naître Napoléon, le duc de Wellington, le maréchal Soult, M. de Chateaubriand, M. Canning et tant d'autres hommes illustres. Plus tard encore, ayant su que la Cavale, où il était né, avait été dans les anciens temps une ville de la Macédoine, patrie d'un héros très-fameux dans l'histoire, il ne se disait plus Rouméliote, mais Macédonien, pour avoir le plaisir de parler de son compatriote Alexandre. En 1812, il savait si peu ce que c'était que l'Europe, qu'il imaginait que les Anglais voulaient s'emparer de l'Égypte parce que leurs misérables îles ne produisaient pas de quoi les nourrir. Au moins c'est ce que lui fait dire le célèbre Burkhardt, le sheik Ibrahim, dont le souvenir vit encore parmi les Arabes de Syrie, dans une conversation qu'il eut alors avec lui, et qu'il a rapportée dans ses *Notes sur les Bédouins*.

» La paix de 1815 trouva Méhémet-Ali occupé à organiser son royaume, tandis que ses lieutenants poussaient ses conquêtes en Arabie et dans la Nubie. Quant à lui, il employait toutes les ressources de son génie à faire produire immédiatement à l'Égypte le plus d'hommes et d'argent qu'il était possible de lui arracher, sans jamais se demander si l'exagération de ses exigences de la veille ne tuerait pas les ressources du lendemain. C'est à lui que pouvait s'appliquer, mieux qu'à personne, la fable de la poule aux œufs d'or; c'est de son gouvernement, plus que d'aucun autre, que l'on pouvait dire qu'il coupait l'arbre pour avoir le fruit. Ayant accaparé toutes les terres et tous les monopoles, fixant la rente qui lui était due comme propriétaire, et l'impôt qu'il réclamait comme pouvoir politique, rachetant au cultivateur la part qu'il avait bien voulu lui laisser dans sa récolte, pour la lui revendre ensuite à un taux dont il était le seul juge, il fit languir cette population dans cet état de misère de laquelle rien ne peut donner idée. Il faut l'avoir vue pour y croire. Dans leur abjection, les nègres esclaves de nos colonies étaient riches, heureux presque, si le mot pouvait s'employer, auprès des pauvres fellahs. Encore se disait-il volé, lorsque, écrasés sous cette épouvantable vis de pression, les malheureux, à bout de tout, ne pouvaient plus rien rendre. Vous volez le Pacha, disaient à leur tour aux contribuables épouvantés les instruments de ses exactions.

« Vous volez le pacha, disait un jour un certain bey, nommé Abdurrahman, aux habitants d'un village où il s'était rendu en personne pour faire rentrer les contributions arriérées; elles l'étaient naturellement toujours. Ah! vous ne voulez pas payer ce que vous devez; mais je vous connais; à ma dernière tournée, j'ai été obligé de faire mettre quelques-uns d'entre vous dans des fours pour vous faire donner de l'argent; cette fois-ci j'en ferai scier tout vifs entre deux planches. » Et il exécuta sa menace. Pour tout dire, il faut ajouter que l'anecdote s'étant ébruitée par l'indiscrétion d'un voyageur indigné et présent sur les lieux, le pacha, qui entre toutes ses habiletés avait celle de savoir toujours ménager l'opinion des Européens et d'avoir l'air de lui faire des concessions, envoya Abdurrahman aux galères, en ayant bien soin, par mesure préliminaire, de confisquer les biens qu'il avait amassés dans le cours de son administration. Je l'ai vu en 1839 au bagne d'Alexandrie, avec la chaîne et le boulet au pied, tirant un soufflet de forge. Mais depuis, le besoin d'administrateurs énergiques s'étant fait sentir, on m'a assuré que ce barbare avait été replacé à la tête d'un département. A la fin, le système fut perfectionné à ce point que tous les habitants d'un même village furent déclarés solidairement responsables, les uns pour les autres, des contributions réclamées par le pacha, puis les villages entre eux, puis enfin les provinces entre elles; si bien que toute la population n'était plus qu'un troupeau de débiteurs à la merci d'un créancier sans compassion. Boghos-Bey, l'inventeur de ce beau régime, l'avait décoré du nom de solidarité universelle.

N° 388. Grèce. — Famille grecque. Par M. A. Bida.

» La misère n'est peut-être cependant pas le fléau qui semblait le plus cruel aux Arabes, même avec les mesures coërcitives que l'administration employait pour faire produire de l'or à leur pauvreté. Ils y étaient passablement habitués, comme à la peste; seulement on avait logé la peste en permanence dans leurs villages. L'impôt le plus affreux, celui qui porta le plus la désolation dans les familles décimées, ce fut la conscription, l'impôt du sang, dont le gouvernement abusa comme de tout. Il faut avoir rencontré sur les chemins ces groupes d'hommes, de vieillards et d'enfants, menés la chaîne au cou par les recruteurs du pacha, suivis par des bandes de femmes livrées au plus affreux désespoir; il faut avoir entendu pendant la nuit les cris, les hurlements de ces populations réveillées tout à coup par une razzia qui venait à l'improviste enlever tous les hommes d'un village, pour imaginer ce que l'ambition d'un seul homme a pu coûter de larmes à la malheureuse Égypte.

Chez les Orientaux, où il n'existe ni relations de société, ni vie publique, ni carrière intellectuelle, il n'est plus d'autre vie que celle de la famille. Une fois enlevé au cercle étroit de ses affections naturelles, l'homme se considère et est considéré comme mort par les siens. C'étaient les rites des funérailles que les femmes et les mères des fellahs célébraient pour les fils ou les maris qui leur étaient enlevés pour ne plus revenir, car ils ne revenaient pas : le climat meurtrier du Sennaar ou de l'Arabie, les fièvres de la Syrie, les vices de l'administration militaire, l'imperfection du service médical, et, plus que le reste encore, le profond chagrin du conscrit les enlevaient par milliers. Et dire cependant qu'à une population qui dépassait tout au plus trois millions d'hommes, et qui était peut-être inférieure à ce chiffre, le pacha a demandé pendant plusieurs années l'entretien d'une force militaire qui, tout compris, marine et armée, s'élevait presqu'à 200,000 hommes!

» Avec de pareils moyens, exploités par un homme du caractère, du talent et de l'activité de Méhémet-Ali, il put pendant de longues années obtenir de faciles triomphes sur la faiblesse, la barbarie, l'indiscipline et l'anarchie de ses voisins; mais il n'en pouvait sortir une puissance sérieuse. Aussi, lorsque l'Europe voulut s'en mêler, il suffit d'une promenade de la flotte anglaise, du débarquement de 800 soldats de marine, et d'une compagnie de bombardiers autrichiens, pour mettre en déroute, presque sans coup férir, cette armée de Syrie qui comptait déjà dix années de victoires. Avec tout son personnel administratif, avec les femmes et les enfants qui la suivaient, elle représentait peut-être une population de 150,000 âmes; il n'en rentra pas 30,000 en Égypte. Le reste se dissipa, comme la fortune du pacha, avec une rapidité féerique. »

Ainsi donc on ne doit plus, comme on l'a fait trop longtemps, regarder le perfide exterminateur des mameluks, le dévastateur de la Morée, le génie sans entrailles qui opprima si longtemps l'Égypte, l'homme qui de nos jours a peut-être désolé le plus de familles, versé le plus de sang, fait répandre le plus de larmes, comme un philosophe mystique qui préparait l'union de l'Orient et de l'Occident, comme un socialiste qui poursuivait le problème de l'égalité des races dans le monde musulman, comme un réformateur qui aurait donné une nouvelle vie à l'islamisme éteint, ou bien encore, et c'est plus extravagant que tout le reste, comme une espèce de patriote arabe, lui Turc de la vieille roche, qui avait inventé de reconstituer une nationalité arabe qui n'a jamais existé? Ces rêveries s'étaient pourtant accréditées en France, et cela s'explique. En effet, à part l'intérêt politique qui devait nous faire désirer de voir une puissance réelle éclore et s'établir en Égypte, à part la séduction que le génie exerce sur nos enthousiastes natures, la France se sentait entraînée vers le pacha par une sympathie qui prenait sa source dans les sentiments les plus louables du cœur humain. Méhémet-Ali n'eût-il pas eu tout le talent qu'il dépensa à cultiver sa popularité, que la France lui eût toujours été favorable, car c'était à elle qu'il demandait cette foule d'officiers, de marins, d'ingénieurs, de médecins, de professeurs, de chefs d'atelier, de conducteurs de travaux, etc., etc., qui l'ont si bien et si loyalement servi sans jamais se faire les instruments de sa tyrannie, qui au contraire en ont bien souvent adouci les rigueurs, qui même ont acquis à notre nom dans le Levant une réputation d'honneur et de probité dont nous pouvons être fiers à bon droit. Si cruelle que fût l'oppression générale du pays, l'Égypte n'a connu nos compatriotes que par de bonnes œuvres, par les travaux utiles qu'ils y ont exécutés, par les industries qu'ils y ont fondées, par les connaissances qu'ils y ont répandues, par les soins généreux que les malades et les pestiférés étaient toujours sûrs de trouver auprès d'eux. La France s'est donc opiniâtrée à estimer l'œuvre par le rôle qu'y jouaient deux ou trois cents Français, et, avec sa manie de juger les autres par les idées qui l'agitent, de leur attribuer les passions qu'elle éprouve elle-même, elle prêtait une oreille facile aux contes fantastiques qui faisaient de Méhémet-Ali un réformateur, un philosophe et presque un disciple de quelqu'une des sectes qui se partageaient chez elle le domaine de l'opinion.

« Tout ce que Méhémet-Ali a fait de plus grand depuis une vingtaine d'années dans les diverses branches d'administration et les diverses provinces de ses États, a été fait, dit M. X. Marmier, sur le plan et sous la surveillance de nos compatriotes. C'est un de nos ingénieurs, M. de Cérisi, qui a construit le port d'Alexandrie et la flotte superbe du pacha. C'est un de nos officiers de marine, M. Besson, qui a fourni ses équipages et instruit ses matelots. C'est un ancien officier d'ordonnance du maréchal Ney, M. Selves de Lyon (Soliman pacha, *grav.* n° 378), qui, malgré d'innombrables obstacles et quelquefois au péril de sa vie, est parvenu à soumettre au régime de la discipline européenne ces légions d'Arabes qui frémissaient à l'idée seule de nos sévères exercices, et qui, subjuguées à la fin par une énergique volonté et habituées à se ranger sur un champ de bataille, ont remporté les éclatantes victoires de Koniah et de Nézib. Un autre Français, M. le colonel Varin, dirige actuellement l'école de cavalerie. M. Clot-Bey a organisé l'école de médecine d'Abouzabel, le service des hôpitaux et le service sanitaire de l'armée. M. Lambert est le chef d'une école polytechnique, d'où il sort chaque année des hommes doués d'une excellente instruction pratique. M. Linant de Bellefonds a fait, sur les voies de communication, sur les moyens d'arrosement, les chaussées et les canaux, de vastes et profondes études qui ont déjà produit de magnifiques résultats, et qui en produiront encore de plus importants, si le vice-roi peut entreprendre les dispendieux travaux que lui-même désire : les barrages du Nil, et surtout la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée, qui immortaliserait à jamais son règne et serait pour toute l'Europe une œuvre d'une valeur inappréciable. M. Perron, chimiste distingué, travailleur infatigable, se repose de l'enseignement qu'il est chargé de faire à l'école de médecine, en compulsant les manuscrits arabes, en recueillant de précieuses notions sur l'ancienne poésie et l'ancienne géographie arabes. »

N° 389. Grèce. — Poste de Palikares. Par M. A. Bida.

CHAPITRE XXXII.

LE NIL.

Le Nil, personne ne l'ignore, déborde tous les ans. Sans ces inondations périodiques, l'Égypte serait partout ce qu'elle est dans les parties de son territoire que n'atteignent pas les eaux fécondantes de son fleuve, c'est-à-dire un affreux désert de sable. La priver du Nil — et ce projet a été conçu — ce serait la condamner à la stérilité et à la mort. Aussi adore-t-elle son *saint* (son *béni*), c'est ainsi qu'elle l'appelle, comme une divinité, et a-t-elle grand soin qu'il ne dépense follement, dans un accès de générosité, cette masse d'eau qu'il a amassée on ne sait pas positivement dans quel pays, à quelle époque, par quel moyen, et qu'il lui apporte si régulièrement chaque année depuis la création du monde. Ces trésors sont trop précieux pour qu'elle n'en règle pas elle-même d'avance tous les emplois. Le Nil n'est plus libre de déborder quand il veut et comme il veut. Des digues nombreuses le retiennent malgré lui dans son double lit naturel et artificiel, jusqu'à ce qu'il ait assez crû pour qu'on puisse, sans inconvénient, lui permettre de s'étendre à son aise au delà de ses rives; et, encore, au lieu de le laisser aller où il lui plaît, le force-t-on de se répandre dans une multitude de canaux plus ou moins larges dont les diverses issues ne s'ouvrent qu'à des époques fixées, et dans de certaines mesures. C'est un prodigue qui a besoin d'être mis en tutelle, sinon il ferait, sans aucun doute, un très-mauvais usage de son immense fortune. D'ailleurs, ses revenus varient. Il arrive parfois que des causes inconnues leur font subir une diminution si considérable qu'ils deviennent insuffisants pour sa nombreuse famille, et dans ce cas surtout il importe que le partage soit égal et qu'on s'occupe des moyens d'y suppléer. Il n'en est pas de l'Égypte comme des autres pays : sa récolte dépend toujours de la crue du Nil. Longtemps d'avance l'élévation des eaux du fleuve lui révèle la quantité de blé dont elle pourra disposer. Aussi la mesure-t-elle en tout temps dans des monuments construits tout exprès. On appelle ces monuments des nilomètres. La plupart remontent à une haute antiquité.

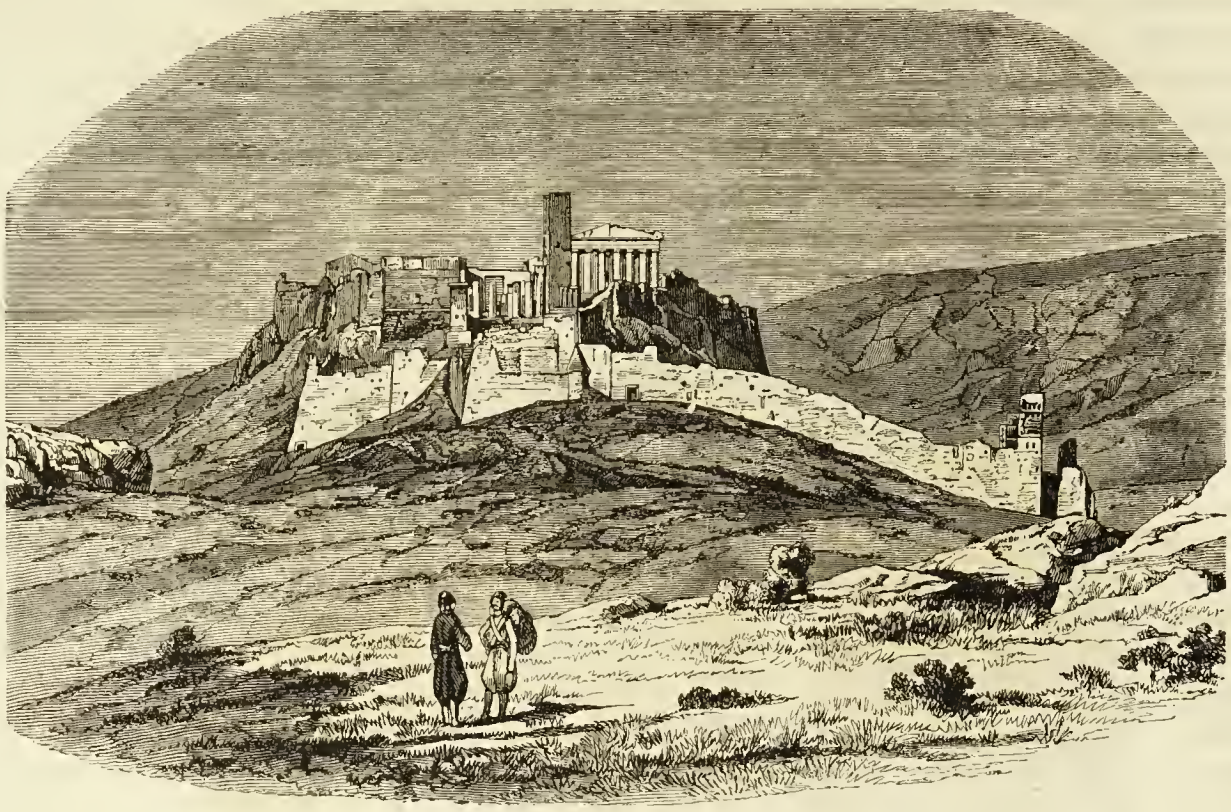
Le nilomètre le plus célèbre — le seul qui existe aujourd'hui, selon M. Clot-Bey — est le *mékias* ou *mégias* (instrument de mesure), que représente la *gravure* n° 333, et il se trouve situé sur la pointe de l'île de Raoudah, entre Gizeh et le Caire. Le *mékias* était jadis un élégant édifice, car un voyageur qui écrivait au commencement de ce siècle nous en a laissé la description suivante : « C'est un pavillon octogone, au centre duquel est un réservoir large, profond et d'une décoration élégante. Une large ouverture dans la partie inférieure laisse aux eaux une libre communication dans l'intérieur du réservoir. Au-dessus du puisard, qui est d'une forme carrée, s'élève un premier étage, où l'on a pratiqué diverses chambres ou cellules remarquables par leurs voûtes en ogive. Un escalier, composé d'un assez grand

nombre de degrés, mais dépourvu de rampes, permet aux curieux d'entrer dans cette enceinte. Au niveau de la porte commence une élégante colonnade, et la partie supérieure de l'édifice est terminée par une vaste coupole.

» Dans la saison des basses eaux, le fleuve ne dépasse pas le puisard; mais dans la saison du débordement il atteint dans son *maximum* les digues les plus élevées. Ce n'est point aux parois de la muraille qu'est appliquée l'échelle graduée destinée à marquer l'exhaussement progressif des eaux; mais elle est gravée sur la face d'une colonne qui s'élève au centre. Cette colonne, d'une structure élégante et légère, et surmontée d'un chapiteau corinthien, est de marbre blanchâtre et a huit faces. La base de la colonne est au niveau du fond du fleuve; sa hauteur totale de 35 pieds 8 pouces 8 lignes, mesure de Paris.

» L'an IX, MM. Chabrol et le Père, chargés de réparer le mékias, en constatèrent avec exactitude les dimensions. Après avoir fait entièrement curer le puits, ils remarquèrent la première division inférieure de la colonne, dont le fût était gradué en seize coudées. Les six premières coudées n'étaient pas subdivisées; les dix autres supérieures l'étaient en vingt-quatre doigts. Chacune de ces coudées répondait à 54 centimètres. Le chapiteau de la colonne avait une coudée quatre doigts de hauteur. Ils y ajoutèrent un dé en marbre blanc, haut d'une coudée et deux doigts; ce dé lui-même était gradué, parce que, depuis plusieurs siècles, la crue du Nil s'élevait souvent au-dessus de la seizième coudée. Ils remplacèrent aussi une poutre transversale placée au-dessus de la colonne pour la soutenir; ils firent repeindre la colonne, en ayant soin de conserver les anciennes inscriptions kufiques et arabes, et enfin ils gravèrent à la porte d'entrée une inscription française et arabe pour consacrer la mémoire de cet événement. »

En jetant les yeux sur le dessin qui représente le mékias, on aura une idée du soin tout particulier avec lequel le gouvernement turc et le gouvernement égyptien conservent les monuments les plus utiles.

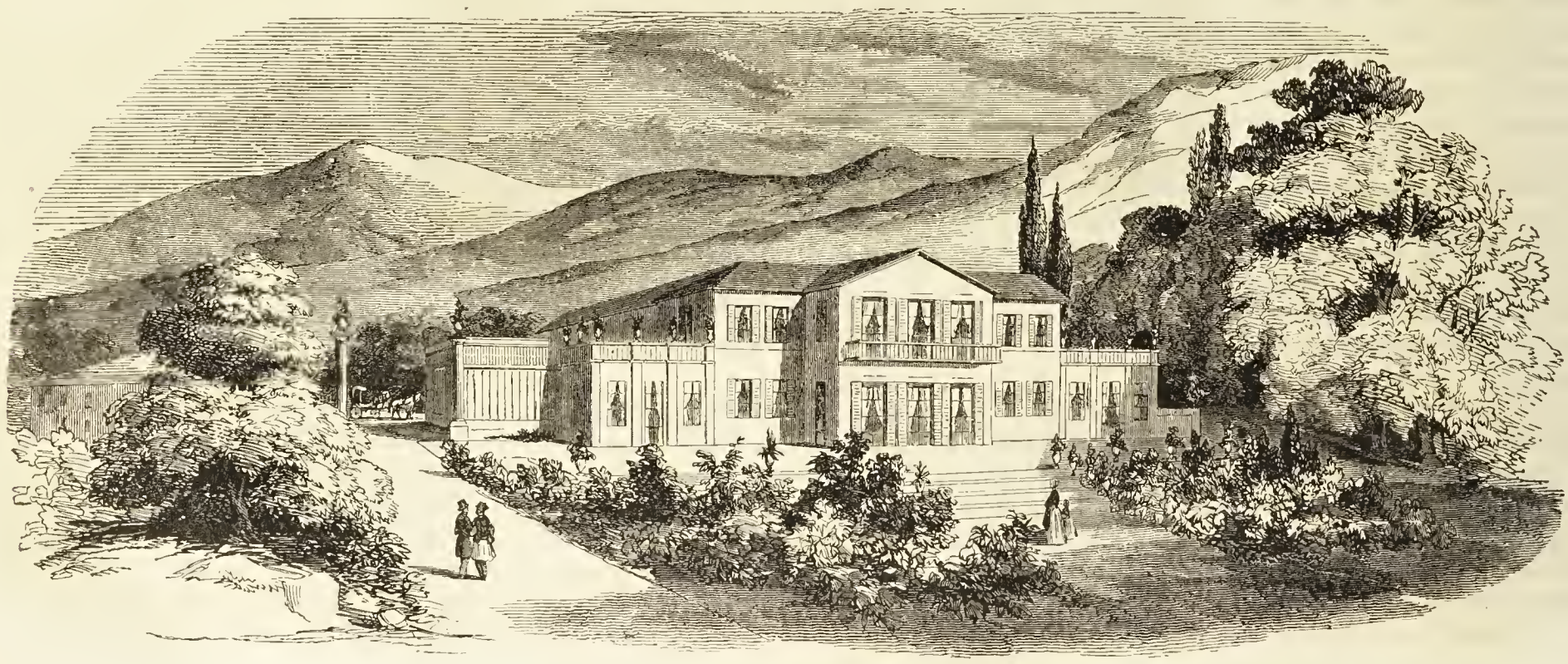


N° 390. Athènes. — Vue de l'Acropolis.

Le Calisch est le plus célèbre des canaux de toute l'Égypte, comme le mékias est le plus fameux de ses nilomètres. C'est le canal qui conduit au Caire les eaux du Nil. Aussi l'ouverture du Calisch donne-t-elle lieu chaque année à une fête curieuse, dont j'emprunte la description au meilleur ouvrage qui ait encore été publié sur l'Égypte, celui de William Lane, intitulé : *Manners and customs of the modern Egyptians.*

Comme tous les fleuves intertropicaux, le Nil commence à grossir après le solstice d'été. On s'est beaucoup occupé, dit le docteur Clot-Bey, des causes de ce phénomène. L'opinion la plus vraisemblable, et qui a prévalu aujourd'hui, est que les crues proviennent des orages formés par les vapeurs de l'océan indien, poussées vers l'Abyssinie par un vent de sud-est et retenues dans cette région par la haute chaîne de montagnes où elles tombent en pluie. Les premières qui grossissent le Nil passent à Kartoum, lieu où il se forme de la réunion du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, dans les premiers jours d'avril, tandis qu'au Caire ce n'est que dans la dernière quinzaine de juin que l'on remarque une légère augmentation dans le volume du fleuve. Elles mettent donc environ trois mois à faire à cette époque un chemin d'à peu près 480 lieues, que la vitesse du courant leur permettrait de parcourir en un peu plus d'un mois. Mais on s'explique aisément ce retard, en songeant aux diverses saignées, aux infiltrations nombreuses qui dérobent au fleuve ses premières eaux avant qu'il arrive dans la moyenne et la basse Égypte.

« Les crues n'ont pas toujours lieu d'une manière graduelle, régulière; souvent elles s'élèvent considérablement tout à coup, pour demeurer stationnaires, diminuer et augmenter de nouveau. Quelquefois leur progression est extrêmement rapide, inappréciable. Dans la moyenne et la basse Égypte, les eaux commencent à s'élever vers la fin de juin ou le commencement de juillet; elles atteignent leur plus haut degré d'élévation à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, et arrivent à leur étiage aux mois de mars, avril et mai. »



N° 391. — Athènes. — Palais de l'ambassade de France.

A dater du 3 juillet, la crue du fleuve est proclamée tous les jours dans les rues du Caire. Chaque quartier a son crieur particulier, ou *munadi.* En général, le munadi fait sa tournée dès le matin, accompagné d'un jeune garçon. La veille du jour où il commence à proclamer la crue du Nil, il parcourt les rues en s'écriant :

« Dieu a été propice aux terres! Le jour des bonnes nouvelles approche! Demain commencera l'heureuse proclamation. »

Cette proclamation quotidienne se fait dans les termes suivants : le munadi commence par chanter plus ou moins longuement les louanges de Dieu et de son prophète; puis il s'écrie :

« Je célèbre la perfection de celui qui a créé la terre.

L'ENFANT. Et qui lui a donné les fleuves qui courent.

LE MUNADI. Dieu a donné l'abondance; il a fait grossir le fleuve et arrosé les hautes terres.

L'ENFANT. Et les montagnes, et les sables et les terres. »

Après avoir continué quelque temps sur ce ton, ils souhaitent toutes sortes de prospérités et une longue vie à tous les habitants de la maison devant laquelle ils se trouvent, et ils terminent ainsi :

« LE MUNADI. Cinq (ou quatre ou six) millimètres aujourd'hui, et le Seigneur est bon.

» L'ENFANT. Bénissez Mahomet. »

Ces dernières paroles ont pour but d'empêcher que la crue ne soit arrêtée par un souhait malveillant, car, dans l'opinion générale, ce souhait ne peut produire aucun effet, si le méchant qui le fait a béni le prophète, et c'est se rendre coupable d'un péché que de ne pas bénir le prophète, lorsqu'on en est prié.

En général, les gens riches, devant la maison desquels le munadi proclame la crue du Nil, lui donnent tous les jours un morceau de pain. Mais la plupart des habitants du Caire attendent la veille de l'ouverture du canal pour lui faire un cadeau. Du reste, il est toujours très-mal informé; ce qui n'empêche pas le peuple de l'écouter avec la plus grande attention.

La veille de l'ouverture du Calisch, le munadi parcourt son quartier, escorté non plus d'un enfant, mais d'un grand nombre de petits garçons, qui portent chacun un petit drapeau de couleur, appelé rayeh, et il proclame le *wefa-en-Nil*, en d'autres termes, il annonce que le Nil est assez haut pour qu'on ouvre le canal, et qu'il a atteint la seizième coudée du nilomètre. Mais cela est rarement vrai; on peut même dire : cela n'est jamais vrai; car, en vertu d'une loi ancienne, l'impôt territorial ne peut être perçu que lorsque le Nil s'est élevé à cette hauteur, et le gouvernement juge toujours à propos de persuader au peuple, dès qu'il le peut décemment, que le fait est accompli. D'ordinaire le wefa-en-Nil est proclamé à l'époque où le Nil a cru de vingt à vingt et un pieds dans les environs de la métropole, c'est-à-dire entre le 6 et le 16 août. Alors le munadi récite des espèces de litanies, trop longues pour que je les traduise en entier, et à chaque verset les enfants répètent : Dieu a donné l'abondance.

— Le fleuve a complété sa mesure :
— Le mékias est rempli,
— Et l'accapareur du grain est ruiné,
— Par la permission du Tout-Puissant qui récompense,
— C'est ainsi tous les ans.
— Puissiez-vous vivre pour en être témoin chaque année.
— Et si l'accapareur souhaite une disette,
— Puisse Dieu l'en punir avant sa mort, en le privant de la vue et en l'accablant de maux.
— Puisse Dieu ne pas me faire arrêter devant la porte d'une femme ou d'un homme avare,
— Qui enferme les chats à l'heure du dîner;
— Qui chasse les chiens par dessus les murs.
— Le monde est radieux de bonheur,
— Et les jeunes filles ont mis leurs plus riches atours;
— Et les vieilles femmes dansent en rond;
— Et les hommes mariés ont pris huit nouvelles femmes;
— Et les célibataires en ont épousé dix-huit, etc.

N° 392. Attique. — Vue prise de l'Hymette.

Le munadi continue ces litanies jusqu'à ce qu'un des habitants de la maison devant laquelle il les récite lui ait offert un présent, qui varie d'ordinaire de 10 faddahs à 1 piastre. En général on lui donne 2 piastres, et les gens riches lui font cadeau d'un kheyriyed ou de 9 piastres.

Mais déjà on ne l'écoute plus, et la majeure partie des habitants du Caire se rendent au Calisch pour assister à l'ouverture de la digue.

Chaque année, dès que le Nil commence à croître, et souvent même avant les premières crues, on construit la digue du Calisch. Cette digue, toute en terre, est très-large à sa base; elle diminue progressivement jusqu'à son sommet, qui est plat et qui a environ trois mètres de largeur. Moins haute d'un mètre environ que les bords du canal, elle s'élève de sept à huit mètres au-dessus du niveau des plus basses eaux du fleuve, et de quatre ou cinq mètres seulement au-dessus du lit du canal qui, étant à sec pendant plusieurs mois lorsque les eaux sont basses, devient alors, et reste jusqu'à l'ouverture de la digue, une des rues les plus fréquentées du Caire. A trente ou quarante mètres en avant de la digue, on élève aussi chaque année une butte de terre en forme de cône tronqué et un peu moins haute que la digue. Cette butte s'ap-

N° 393. Vue générale d'Athènes.

pelle l'*Arouseh*, ou la fiancée. — Je vais dire pourquoi. — Sur son sommet plat on sème généralement, comme sur celui de la digue, du maïs ou du millet. Elle est toujours enlevée par les eaux avant que le niveau du fleuve ait atteint son sommet, et cela a lieu presque toujours dans la semaine qui précède l'ouverture de la digue.

Cette *Arouseh* est, à ce qu'il paraît, un dernier débris d'une ancienne coutume superstitieuse mentionnée par les auteurs arabes, et surtout par El-Makrizi. A en croire cet historien, l'année même de la conquête de l'Égypte par les Arabes, Amrou, le général arabe, fut informé que les Égyptiens étaient dans l'usage, à l'époque où le Nil commençait à croître, de parer une jeune vierge de ses plus beaux atours, et de la précipiter dans le fleuve, afin d'obtenir, en récompense de ce sacrifice, une inondation abondante. Il s'empressa d'abolir cette coutume barbare; mais trois mois se passèrent, et le Nil, au lieu de croître progressivement comme les années précédentes, restait toujours aussi bas. Le peuple, en proie aux plus vives alarmes, redoutait une famine épouvantable. Amrou écrivit au calife pour l'instruire de ce qu'il avait cru devoir faire, et du danger dont l'Égypte se trouvait menacée. Le calife lui répondit : « O Amrou! j'approuve votre conduite et la fermeté que vous avez montrée. La loi mahométane doit abolir ces coutumes barbares; lorsque vous aurez lu cette lettre, jetez dans le fleuve le billet qu'elle renferme. »

Ce billet était ainsi conçu :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, que le Seigneur répande sa bénédiction sur Mahomet et sur sa famille. Abd-Allah Omar, fils de Khettab, prince des fidèles, au Nil : Si tu coules de toi-même, suspends ton cours; mais si c'est Dieu, le vrai Dieu, le Dieu tout-puissant qui te fait couler, nous implorons Dieu de te faire couler. La paix soit avec le prophète! »

Amrou exécuta l'ordre d'Omar, et, si l'on doit ajouter foi à la tradition, le Nil crut de seize coudées pendant la nuit suivante.

Sur la berge septentrionale du canal, près d'un pont de pierres d'une seule arche qui le traverse, s'élevait jadis un bâtiment en pierre où se réunissaient les grands du Caire pour assister à l'ouverture de la digue. Ce bâtiment est aujourd'hui en ruine, et sur ses débris on construit chaque année une vaste tente destinée aux fonctionnaires publics chargés de présider à la fête. D'autres tentes se dressent de tous côtés, jusque dans l'île de Raoudah, en face de l'ouverture du canal : des barques remplies de curieux et élégamment parées sillonnent le fleuve; parmi toutes ces embarcations, l'*Akabeh* attire surtout l'attention; c'est un grand bateau, grossièrement peint, pour cette fête, de couleurs éclatantes, orné d'une vaste tente, armé de plusieurs canons, et illuminé par de nombreuses lampes qui suspendues à ses agrès forment des dessins variés. Selon l'opinion généralement répandue, il représente un vaisseau magnifique dans lequel les Égyptiens, avant la conquête de leur pays par les Arabes, conduisaient au Calisch la jeune vierge qu'ils jetaient dans le Nil. La nuit venue, la foule augmente au lieu de diminuer. « Mille clartés, mille feux artificiels, dit un témoin oculaire, éclatent et se mêlent aux détonations du salpêtre, au bruit des fanfares et aux chants retentissants de l'Arabe. » Les uns se promènent, les autres essaient de dormir en attendant le jour; ceux-là boivent du café et fument leurs longues pipes sous des berceaux improvisés; ceux-ci poursuivent, dans les lieux les plus solitaires et les plus sombres, quelques femmes qui se laissent facilement atteindre.... C'est le carnaval du Caire, et chacun en profite à sa manière. Il en est même qui en abusent.

Cependant les ouvriers n'ont pas cessé un seul instant de travailler. Une heure avant le jour, la digue n'a déjà plus que trentre centimètres d'épaisseur au sommet; et quand l'aube paraît, toutes les barques qui erraient sur le fleuve se rapprochent de l'ouverture du canal; une foule compacte couronne les deux berges. Aucune place ne reste inoccupée (*gr. n°* 334). A ce moment, le gouverneur de la métropole arrive escorté de quelques autres grands dignitaires et du cadi, et il prend place dans la tente préparée pour le recevoir. Les coups de canon se succèdent sans interruption; sur tous les points s'élancent dans l'air des fusées et des bouquets qui essaient vainement de lutter d'éclat avec les rayons du soleil. Le signal est enfin donné : le gouverneur jette aux ouvriers une bourse remplie de petites pièces d'or; aussitôt une barque est poussée avec force contre la digue; trop faible pour résister à ce choc et à la pression du Nil, la digue cède, s'entr'ouvre, et donne passage aux eaux qui se précipitent dans le canal. L'air retentit au loin d'acclamations et de fanfares, et toutes les barques, suivant la première, vont faire une promenade au Caire. Autrefois le pacha présidait à cette fête, qu'on célébrait avec beaucoup plus de pompe, et il jetait dans le canal, au moment de la rupture de la digue, une grande quantité de petites pièces de monnaie que se disputaient en plongeant les gens du peuple. Mais cet usage coûtait chaque année la vie à plusieurs individus, et on y a renoncé. Toutefois, à défaut d'argent, les habitants du Caire vont chercher la santé au fond du canal et sur la place Ezbekieh, tranformée de plaine poudreuse en un lac superbe. C'est à qui se baignera dans les eaux du Nil. Chacun espère que cette ablution le préservera ou le guérira de quelque maladie. Les femmes elles-mêmes, qui cachent toujours leur visage avec tant de soin, se montrent à demi nues aux passants et aux promeneurs.

Après l'ouverture du Calisch, le *munadi* continue à proclamer chaque jour, jusqu'au 26 ou 27 septembre, la crue des eaux du Nil. Ce jour-là, qui est en général celui où le fleuve atteint sa plus grande hauteur, il fait sa dernière tournée, récitant devant toutes les maisons des litanies plus extraordinaires que celles dont j'ai cité quelques fragments, et qui se terminent ainsi : « Le Nil fortuné de l'Égypte a pris congé de nous pendant que nous jouissions d'une grande prospérité; dans sa crue il a inondé tout le pays. » Ce jour-là aussi le munadi offre aux gens riches ou aux personnes de la classe moyenne des citrons ou d'autres fruits, et quelques morceaux de boue du Nil desséchée que les femmes mangent dans un certain nombre de familles; il reçoit en échange trois ou quatre piastres, et il cesse alors ses fonctions, pour ne les reprendre que l'année suivante, quand le Nil commencera à croître de nouveau dans les premiers jours du mois de juillet.

N° 394. Femmes grecques à la fontaine. Par M. A. Bida.

CHAPITRE XXXIII.

LES PYRAMIDES DE GIZEH.

Outre le nilomètre, l'île de Raoudah contient les jardins d'Ibrahim-Pacha, cultivés par des esclaves. Des prairies de trèfle, des carrés plantés de légumes, des groupes d'arbres exotiques, des allées immenses, des canaux qui portent les eaux partout, tels sont ces jardins. Je préfère beaucoup ceux de Choubra, qui entourent le plus riant palais de Méhémet-Ali, situé à une lieue du Caire. Une route superbe y conduit, une route bordée de chaque côté par des acacias épineux qui acquièrent ici un développement inconnu en Europe et qui, de leurs longs rameaux penchés l'un vers l'autre, forment une voûte de feuillage impénétrable aux rayons du soleil. Au dehors des murs, rien n'annonce la poétique splendeur du château de Choubra; mais dès qu'on a franchi le seuil de la porte, on passe de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. Toutes les plantes qui se développent naturellement sur la féconde terre d'Égypte, toutes les fleurs d'Europe qui peuvent supporter la chaleur du soleil d'Afrique, et celles qui s'épanouissent sous le climat de l'Inde, et celles qui décorent les vallées de l'Asie, ont été là réunies par une main habile, et semées de distance en distance, ou groupées à la fois avec un goût admirable. Le jardin est divisé en une quantité de compartiments entourés de haies vives à hauteur d'appui. Chaque enclos est rempli d'orangers, de jasmins, de myrtes et de rosiers. Là, le citron acide mûrit près de la datte savoureuse; là, le camélia ouvre toute l'année ses corolles de satin; là, s'épanouit aux rayons de l'aurore l'*hibiscus mutabilis*, fleur plus éphémère encore que la fleur de l'amandier chantée par le poëte. Le matin la voit naître blanche comme un lis, à midi elle a l'éclat de la pourpre, le soir ses teintes se rembrunissent, et le lendemain elle n'est plus.

J'ai visité encore dans les environs du Caire la plaine

célèbre d'Héliopolis, où l'armée française remporta deux de nos plus mémorables victoires, en face des deux plus grands monuments de l'Égypte, en face des pyramides de Gizeh et de l'obélisque d'Héliopolis, et le village de Mataryeh, dans lequel, selon la tradition, la Vierge s'arrêta avec son époux et son divin fils. On montre encore avec respect une source cachée sous une voûte rocailleuse où, dit-on, elle lava les langes de son enfant, et un sycomore sous lequel on suppose qu'elle se reposa. L'écorce de ce sycomore est couverte de noms, de croix et de différents signes de piété. Une moitié de son tronc a été desséchée par le temps; l'autre a conservé toute sa séve, et des branches d'orangers enlacent leur feuillage parfumé à ses verts rameaux. Les habitants du pays, les musulmans même, ont conservé une profonde vénération pour tout ce qui rappelle à Mataryeh la vie de la Vierge, pour tous les lieux où l'on dit qu'elle s'est arrêtée.

Mais de toutes les excursions que j'ai faites pendant mon séjour au Caire, la plus intéressante fut sans contredit ma promenade aux pyramides de Gizeh. Un matin, au lever du soleil, je partis de l'hôtel d'Orient sur un âne, avec quatre Français de mes amis montés comme moi. Nous traversâmes d'abord le vieux Caire, bâti sur les ruines de Fostat, une des anciennes capitales de l'Égypte, puis nous nous dirigeâmes sur les bords du Nil.

Un brouillard épais entourait, quand nous y arrivâmes, les rives du fleuve, et c'était une chose curieuse de voir sous ce manteau de brume, aux rayons vacillants d'un soleil pâle, la quantité de gens de toute sorte réunis sur le port : les marchands accroupis avec leurs pipes près du monticule de blé qu'ils offraient aux acheteurs, les femmes assises par terre devant leurs corbeilles d'oranges et de légumes, les caravanes de chameaux que l'on chargeait ou que l'on déchargeait, et les bateliers qui se pressaient autour de nous en criant et gesticulant pour nous entraîner sur leur barque. Partout où la concurrence du travail, l'amour du gain les aiguillonnent, les hommes sont les mêmes. Avec leur impatience, les bateliers de Fostat sont l'exacte copie des portefaix d'Avignon.

Nous parvînmes enfin, non toutefois sans peine, à nous dégager de l'étreinte d'une douzaine d'individus qui nous tiraient de côté et d'autre, et nous traversâmes le Nil sur une de ces gracieuses barques à voiles latines (*gr. n°* 328) dont il est sillonné. Nous mîmes pied à terre à Gizeh, où nous remontâmes sur nos ânes.

En s'éloignant du Nil dans la direction des pyramides, on traverse une plaine cultivée qui s'étend jusqu'au désert. Les trois pyramides de Gizeh s'élèvent à l'extrémité de la zone fertile, comme d'immenses bornes pour marquer le point où la vie finit. Des bords du Nil au pied des pyramides, l'aspect et l'effet de ces monuments changent plusieurs fois; tour à tour ils semblent au-dessus ou au-dessous de ce qu'on attendait. Comme on ne peut les mesurer ni avec un objet présent ni avec un souvenir, les pyramides grandissent et diminuent selon les accidents de la vision et les caprices de la fantaisie (*gr. n°s* 350 *et* 351).

« Comment, dit M. Ampère, oser faire des phrases sur les pyramides, la seule des sept merveilles du monde que le temps ait épargnée; les pyramides que tant de poëtes ont célébrées, depuis Horace jusqu'à Delille, à qui elles ont inspiré un vers plus grand que lui :

Leur masse indestructible a fatigué le temps,

que Stace a appelées d'audacieux rochers, *audacia saxa*, et Pline, poëte dans sa prose, des masses monstrueuses, *portentosæ moles*, expressions gigantesques surpassées par une parole de Bonaparte : « Du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent (*gr. n°* 352)! » Seulement il eût fallu dire hardiment soixante siècles; mais Bonaparte n'avait pas lu Manéthon. Le premier poëte de la Grèce moderne, Alexandre Soutzo, a traduit par un beau vers l'éloquente inspiration du général français, en disant des pyramides : « Elles versent la grande ombre de quarante siècles. »

» Le nom des pyramides est aussi ancien qu'elles.

N° 395. Soldats grecs en vedette. Par M. A. Bida.

Volney l'a voulu tirer de l'arabe. Les Grecs, qui voyaient du grec partout, n'ont pas manqué d'y retrouver le mot *pyr*, feu, parce que les pyramides étaient, dit-on, consacrées au soleil, et plus tard le mot *pyros*, blé, quand une tradition chrétienne en eut fait les greniers de Joseph. Ce n'est ni dans l'arabe ni dans le grec qu'il eût fallu chercher le nom des pyramides; ces origines sont trop récentes pour leur antiquité. C'est à l'ancienne langue de l'Égypte, conservée en partie dans le copte, qu'il fallait demander ce nom qui a traversé les siècles. En copte, *pirama* veut dire *la hauteur*. Peut-on douter que ce ne soit là le véritable sens du nom donné par les hommes à ce qu'ils ont construit de plus élevé sur la surface de la terre? »

En approchant des pyramides, on voit flotter et courir des burnous blancs, comme si on allait être assailli par une razzia arabe; mais ces enfants du désert, au visage terrible, sont d'humbles *ciceroni*. C'est entre eux à qui arrivera avant les autres auprès de vous et s'emparera de votre personne par droit de premier occupant. Ils conduisent les curieux au sommet et dans l'intérieur de la pyramide. Leur salaire est réglé à 5 francs. En outre, ils font métier de vendre à tout venant des statuettes en pierre, des scarabées et autres simulacres d'antiquité, la plupart façonnés de leurs propres mains et enfouis quelque temps dans le sol pour leur donner un air plus respectable. Ils en ont des sacoches toutes pleines, et ils jurent leurs grands dieux que tous ces objets sont de la plus parfaite authenticité, qu'ils les ont déterrés eux-mêmes avec une peine extrême dans les cavités des sépulcres, dans les grottes de Saccara. Tout ce trafic de statuettes et toutes ces promenades sur la cime et sous les voûtes sépulcrales sont une grande profanation, je l'avoue, pour l'orgueilleux édifice de Chéops. Que dirait ce tyran de l'Égypte, bon Dieu! s'il pouvait voir livré à un tel sacrilége l'œuvre à laquelle il avait sacrifié tant d'années, hélas! et la vie de tant de milliers d'hommes? Mais il y a longtemps que la précieuse poussière de Chéops a été dispersée par les vents comme toute poussière humaine, et les petits bénéfices que les Égyptiens retirent aujourd'hui des monuments élevés à tant de frais par lui et par ses imitateurs, sont comme la tardive moisson des sueurs et du sang dont ce pauvre peuple esclave les a jadis arrosés.

Je n'essaierai point de donner une nouvelle description des pyramides. Je ne suis ni savant, ni archéologue, et les savants et les archéologues ont assez disserté sur ce sujet. Hérodote a expliqué le moyen probable dont on s'était servi pour élever l'une sur l'autre ces masses de pierres de deux à trois pieds d'épaisseur et de six à sept pieds de longueur, et pour leur donner ensuite à l'extérieur une surface lisse de façon à les rendre inaccessibles. Shaw, Pococke et les deux illustres Danois Norden et Niebuhr les ont observées et mesurées en détail. Maillet et Savary leur ont consacré une partie considérable de leur livre sur l'Égypte. Volney en a parlé dans quelques pages pleines de netteté et de précision; et Napoléon, avec son génie mathématique, en a, dans quelques chiffres, résumé l'incroyable grandeur. « Cette pyramide a, dit-il dans une note écrite à Sainte-Hélène, un million cent vingt-huit mille toises cubes, et des pierres pour faire une muraille de quatre toises de haut, une de large, pendant cinq cent soixante-trois lieues, ou de quoi ceindre l'Égypte d'El-Barathron à Sienne, à la mer Rouge, et de Suez à Raphia, en Syrie. » Enfin depuis les recherches méthodiques et complètes de MM. Vyse et Perring, il n'est pas resté dans les pyramides un coin pour les mystères ou le mystère.

Quelle autre œuvre d'une utilité immense pour le pays Chéops n'eût-il pas pu faire avec les hommes, l'argent, les matériaux employés à celle-ci! Mais il ne songeait qu'à se créer, après sa mort, une demeure sans pareille, à illustrer son nom par un édifice unique au monde; et du temps d'Hérodote, son nom et celui de Chéfren, son successeur, qui voulut aussi avoir sa pyramide, n'étaient plus attachés à ces orgueilleux palais funéraires. Les peuples, pour se venger de tant de cruauté, bannirent leur mémoire de leur tombeau. Les pyramides de Chéops et de Chéfren s'appelaient les pyramides de Philitis, sim-

ple berger qui menait paître ses troupeaux près de là.

Pendant que nous nous communiquions l'un à l'autre nos réflexions, les Bédouins, à qui tous nos philosophiques discours ne rapportaient rien et qui voulaient gagner leur argent, nous pressaient de monter. Deux d'entre eux enfin me prirent à droite et à gauche par la main et me conduisirent ou plutôt m'entraînèrent et m'emportèrent à l'angle de la pyramide par lequel on a coutume de faire cette ascension. Ils sautaient comme des chamois poursuivis par le chasseur, ils couraient de gradin en gradin. A peine avais-je le pied sur un de ces hauts degrés, qu'il fallait en escalader un autre.

Je n'ai jamais fait d'ascension plus pénible. Elle ne fatiguerait point si l'on se pressait moins, ou plutôt si l'on était moins pressé par les Arabes qui vous laissent au sommet. Les Anglais, qui mettent toujours leur plaisir dans leur orgueil, sont enchantés de pouvoir dire qu'ils sont montés sur la grande pyramide dans le temps le moins long possible, et les Arabes, croyant que tout le monde a cette sotte ambition, vous poussent, vous pressent, et vous apportent enfin brisé sur la plate-forme, où vous seriez arrivé commodément quelques minutes plus tard. En cinq minutes, montre en main, nous avions gravi deux cent trente-huit marches qui conduisent au sommet de l'édifice. Mes compagnons vinrent se placer à côté de moi, dans le même état d'abattement. Après un moment de repos, nous nous levâmes pour goûter le fruit de nos peines, et l'immense perspective dont on jouit de là-haut n'est pas achetée trop cher par les fatigues que l'on éprouve pour y arriver.

« Nous voyions devant nous, dit M. X. Marmier, ce magnifique fleuve du Nil avec ses deux ports de Boulak et de Fostat, ses embranchements, ses canaux, les villages qu'il arrose et la plaine où les mameluks s'enfuirent devant nos drapeaux; plus loin les crêtes blanches du Mokattam, les minarets du Caire; d'un autre côté, les lieux où fut Memphis et le grand désert d'Afrique coupé sur ses bords par le fécond Fayoum, et près de nous une quantité de sépultures en ruines et d'autres pyramides, les unes encore debout, les autres à demi renversées dans le sable, et toutes dominées de haut par celle où nous nous trouvions, puis par une seconde à laquelle est attaché le souvenir des fouilles de Belzoni, puis par une troisième dont j'ignore le nom. C'est peut-être celle de la fille de Chéops, cette digne fille de son père qui, pour avoir aussi son monument, trafiqua de sa beauté et demanda, dit Hérodote, à chacun de ses amants une pierre pour prix de ses faveurs. »

N° 396. Athènes. — Une représentation théâtrale à bord d'un bâtiment à vapeur français.

La descente de la pyramide s'opéra rapidement. Un de nos Bédouins sautait le premier, de degré en degré, en me tendant les bras, l'autre venait derrière moi; tous deux prêts à me soutenir dans le cas où je viendrais à faire un faux pas. L'ascension et la descente de la pyramide peuvent paraître effrayantes au premier abord; mais, en voyant les bras nerveux et les jambes musculeuses des Bédouins, on reconnaît bien vite que l'on peut en toute assurance se confier à leur force et à leur agilité. Partout le revêtement extérieur de l'édifice a été enlevé, et toutes les rangées de pierres forment une saillie d'un pied et plus de largeur. Le fait est que depuis plusieurs années on ne cite sur ces lieux qu'un seul accident, et ce fut la suite d'une imprudente bravade. Un Anglais avait voulu s'aventurer seul, sans guide, sans appui, sur ces pierres anguleuses; parvenu à un point déjà assez élevé, il glissa, perdit l'équilibre, roula d'échelon en échelon et tomba sur le sable, le corps fracassé et broyé

Quand nos Bédouins nous eurent si consciencieusement fait connaître l'extérieur de la pyramide, ils voulurent nous en montrer l'intérieur; et c'est peut-être la partie la plus difficile de leur tâche. On descend avec des bougies dans un couloir étroit où l'on ne peut se tenir debout (*gr. n°* 354), et qui a une pente si rapide que si l'on n'était fortement soutenu, on ne pourrait y marcher de pied ferme. Au bout de ce couloir, qui me sembla bien long, est une large excavation où l'on a enfin la joie de reprendre son attitude naturelle. Puis on gravit au haut de cette excavation pour marcher encore le corps courbé en deux, les mains sur ses genoux pour descendre, pour remonter par des passages serrés, dallés, glissants, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à une voûte spacieuse, élevée, noire, où l'on aperçoit un sarcophage en pierre, vraisemblablement celui de Chéops (*gr. n°* 358).

On nomme cette salle la *chambre du roi*. Le travail de la maçonnerie est merveilleux, et la lumière agitée des torches est reflétée par un mur du plus beau poli. De cette salle partent deux conduits étroits qui vont aboutir au dehors : on s'accorde aujourd'hui à n'y voir que des ventilateurs nécessaires aux ouvriers pendant qu'ils travaillaient dans le cœur de la pyramide. Maillet a fait la supposition bizarre que ces conduits servaient aussi à faire parvenir du dehors des aliments aux personnes qui s'enfermaient pour le reste de leur vie avec le corps du prince. En vérité les pyramides ont suggéré bien des idées étranges! Selon la judicieuse observation de M. Ampère, tout ce qui fait parler beaucoup les hommes leur fait dire beaucoup de sottises.

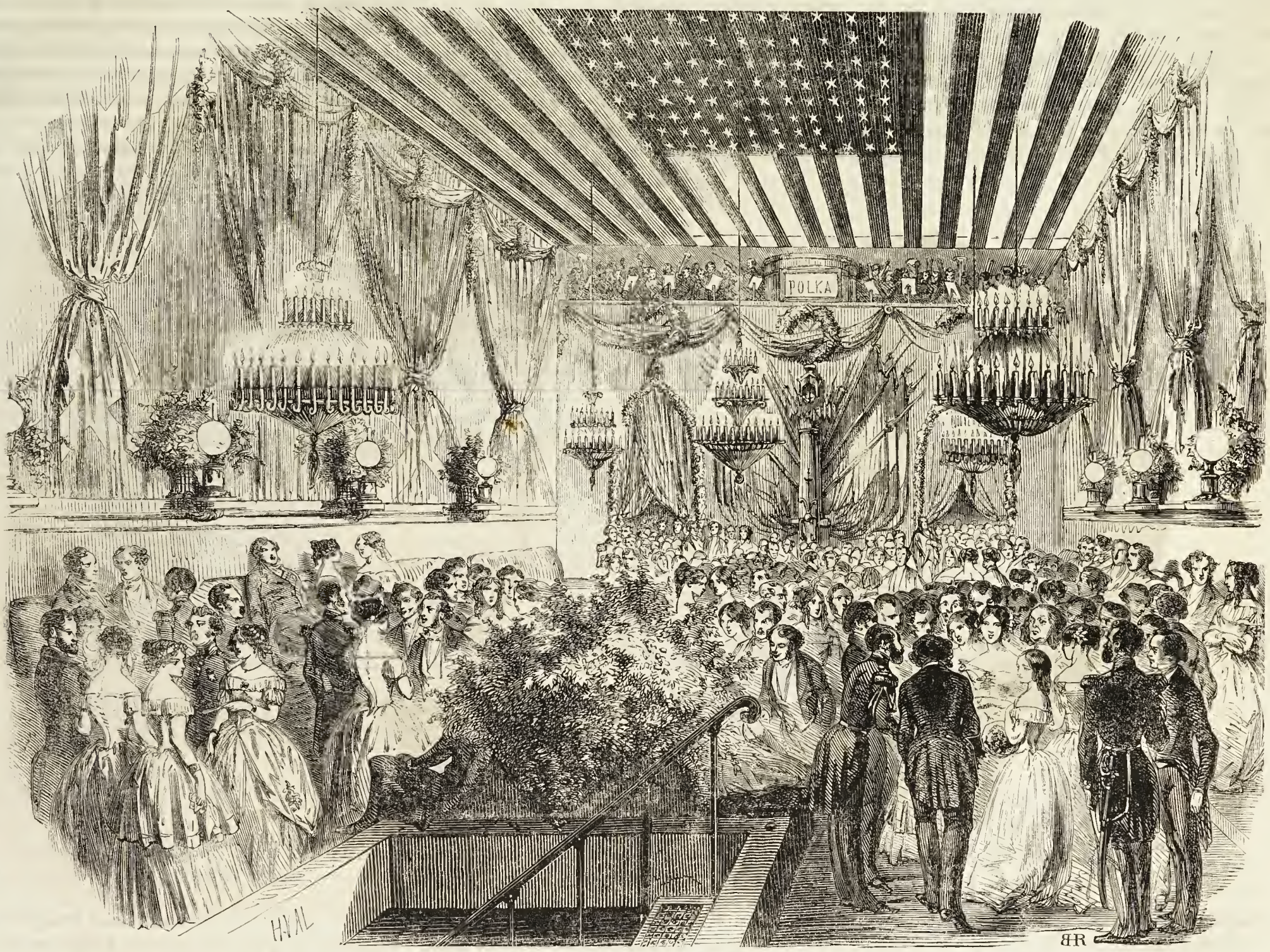
Cinq chambres plus basses sont placées au-dessus de la *chambre du roi;* on a reconnu qu'elles n'ont pas d'autre objet que d'alléger par leur vide le poids de la masse énorme de maçonnerie qui la presse. Après avoir visité cette chambre, on redescend la pente qu'on a gravie pour y monter; on retrouve le corridor par lequel on est entré, et, en le reprenant où on l'a quitté, on arrive dans une autre chambre placée presque au-

dessous de la première et dans l'axe central de la pyramide ; cette chambre s'appelle la *chambre de la reine*. Beaucoup plus bas est une troisième chambre taillée dans le roc, et à laquelle on arrive soit par un puits, soit par un passage incliné qui va rejoindre l'entrée de la pyramide (*gr. n°* 353).

Telle est la disposition de la grande pyramide ; celle des deux autres est analogue : seulement leur maçonnerie n'offre aucun vide, et les chambres qu'elles renferment sont creusées dans le roc. Devant ces simples faits tombent beaucoup d'hypothèses sur la destination des pyramides.

Ce n'est que de notre temps qu'on a mesuré exactement les pyramides. La grande pyramide avait dans son intégrité 451 pieds, selon les mesures prises par les savants de l'expédition d'Égypte. C'est à peu près le double de la hauteur de Notre-Dame. Le temps a diminué de 24 pieds cette élévation totale. Sauf un petit nombre de chambres, deux couloirs et deux étroits soupiraux, elle est entièrement pleine. Les pierres dont elle se compose forment une masse véritablement effrayante. Cette masse d'environ 25 millions de pieds cubes pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds qui aurait mille lieues et ferait le tour de la France. Quand on a contemplé quelque temps ces masses, on se demande naturellement par quel moyen on a pu élever avec tant de régularité des centaines d'assises de 200 pieds cubes et du poids de 30 milliers. On admet assez généralement que les matériaux ont été empruntés aux carrières de Thourah, de l'autre côté du Nil. Mais le procédé par lequel a pu s'accomplir ce prodigieux travail est encore une question controversée. « Jusqu'à nouvel ordre, assure M. Ampère, le plus vraisemblable est d'admettre avec quelques restrictions le récit d'Hérodote. »

La grande pyramide qui au dehors ne présente aucun hiéroglyphe, en offre au dedans un bien petit nombre ; mais ils sont d'une haute importance, parce



N° 397. Athènes. — Un bal à bord d'un bâtiment à vapeur français.

qu'ils confirment le témoignage des anciens, qui attribuent cette pyramide à un roi nommé Chéops ou Souphis. Or, le nom d'un roi *Choufou* est écrit en hiéroglyphes très-distincts dans l'intérieur de la grande pyramide. Personne ne doute que Chéops et Souphis ne soient deux altérations diverses de *Choufou*. Ce nom n'a point été trouvé dans la salle des sarcophages, mais dans les petites chambres de soulagement situées au-dessus.

La seconde pyramide diffère peu en hauteur de la première. Cette différence est rendue encore moins sensible par l'élévation plus grande du rocher sur lequel elle est assise. Mais la construction intérieure est bien loin d'égaler en beauté celle de la grande pyramide. L'entrée en fut découverte, comme on sait, par Belzoni, qui montra en cette circonstance, comme toujours, une sagacité et un coup d'œil incomparables. Selon Hérodote elle fut construite par le roi *Chéfren*. On n'a pas été aussi heureux pour Chéfren que pour Chéops ou Souphis ; on n'a pas trouvé son nom dans la pyramide, mais dans l'un des tombeaux voisins on a lu *Chafra*, et ce nom royal est accompagné d'un titre hiéroglyphique où figure une pyramide ; on a donc tout lieu de croire que ce Chafra est le Chéfren d'Hérodote et de Diodore de Sicile.

La plus petite des trois pyramides, dont la hauteur n'atteint guère que le tiers de la plus grande, n'est pas la moins curieuse. D'abord elle était la plus ornée. Son revêtement était de granit, comme l'affirme Hérodote, et comme on le voit encore. Mais ce qui lui donne un immense intérêt, c'est qu'on y a trouvé le cercueil en bois du roi Mycerinus, par qui elle fut construite, suivant Hérodote, et le nom de ce roi écrit sur les planches du cercueil. « On ne saurait, dit M. Ampère, imaginer une plus belle application de l'interprétation des hiéroglyphes et une preuve plus éclatante de la réalité du système de lecture de Champollion. Tout le monde peut voir au musée de Londres ces planches monumentales qui offrent la plus ancienne inscription tracée par les hommes. Des ossements trouvés à l'entrée de la chambre où était ce cercueil sont probablement ceux du roi égyptien. Pour le tombeau en pierre, après avoir survécu à tant de siècles, il a péri dans la traversée. Si l'on adopte, ajoute le même écrivain, la série historique de Manéthon, dont l'étude des monuments et la lecture des hiéroglyphes ont jusqu'ici confirmé les témoignages, il faut, avec M. Lenormant, qui le premier a fait connaître

à la France ce monument et en a révélé toute l'importance, admettre pour le cercueil de Mycerinus une antiquité de quarante siècles au moins avant l'ère chrétienne. Or les caractères hiéroglyphiques dont se compose l'inscription du cercueil et les formules religieuses qu'elle contient sont entièrement semblables à ce qui se lit sur des tombeaux qui appartiennent au temps des derniers Pharaons. Dans cet immense intervalle, l'écriture et la religion égyptienne n'ont donc pas essentiellement changé; du reste, les inscriptions hiéroglyphiques et les peintures qu'on trouve dans les tombeaux contemporains des pyramides confirment cet étonnant résultat... La conclusion est qu'il faut arriver à reconnaître, comme je l'ai entendu dire à un savant fort orthodoxe, qu'*il n'y avait pas de chronologie dans l'Ecriture.* »

Les trois pyramides ont été ouvertes par les Arabes. L'espoir de trouver des trésors dans les tombeaux a fait tenter de bonne heure d'y pénétrer. Pour y parvenir, on a percé la masse de la pyramide, et l'on est venu tomber dans ce corridor antique dont l'ouverture était masquée par des décombres; puis l'entrée artificielle a été elle-même cachée avec soin, et il a fallu que les Belzoni et les Vyse en fissent de nouveau la découverte.

Si l'histoire véritable des pyramides est courte, leur histoire légendaire et hypothétique est longue. Les Druses les ont fait construire par leur messie; les alchimistes affirment qu'elles recèlent les tables d'Hermès. A en croire les juifs et les chrétiens d'une certaine époque, elles étaient les greniers de Joseph. D'après les Arabes, leur origine remontait bien au delà de la naissance d'Adam... L'auteur de *Séthos* et celui de l'*Epicurien* y ont placé la scène des initiations mystérieuses de l'Égypte. On y a vu des observatoires aussi bien que des sanctuaires.

Dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences et publié sous ce titre : *De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Egypte et de Nubie contre les irruptions du désert*, M. Fialin de Persigny a essayé de prouver que les pyramides cachaient un grand problème de mécanique : que c'étaient d'immenses surfaces présentées au vent du désert; qu'elles avaient pour fonction d'opposer au fluide atmosphérique, dans chaque gorge de montagne dont elles occupent l'entrée, une résistance mécanique égale à l'excès de vitesse capable d'entraîner les sables; qu'enfin elles devaient être considérées comme de grandes machines aérostatiques, de puissants agents modificateurs des causes météorologiques du fléau [1].

Le prince de Monaco, dans son ouvrage *Du Paupérisme*, prétend que leur construction avait été une sage mesure contre le paupérisme et la mendicité. Un certain Samuel-Simon Witte a très-gravement soutenu qu'elles n'étaient point l'ouvrage des hommes, mais un *jeu de la nature.* Enfin en 1838 M. Aguez a publié un traité dans lequel il cherche à établir que les pyramides offrent dans leur structure et leur disposition une démonstration rigoureuse de la quadrature du cercle. — Le seul fait qui paraisse incontestable, c'est que les pyramides étaient des tombeaux.

« Oublions toutes ces folies, dit M. Ampère, en

N° 398. Tête d'une statue du Parthénon par Phidias retrouvée à Venise en 1844.

contemplant le sphinx placé au pied des pyramides, qu'il semble garder (*gr. n°* 350). Le corps du colosse a près de 90 pieds de long et environ 74 pieds de haut. La tête a 26 pieds du menton au sommet. Le sphinx m'a peut-être plus frappé que les pyramides. Cette grande figure mutilée, qui se dresse enfouie à demi dans le sable, est d'un effet prodigieux; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif; on dirait qu'il écoute et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé, ses yeux tournés vers l'Orient semblent épier l'avenir; le regard a une profondeur et une fixité qui fascinent le spectateur. Le sphinx est taillé dans le rocher sur lequel il repose; les assises du rocher partagent sa face en zones horizontales d'un effet étrange. On a profité, pour la bouche, d'une des lignes de séparation des couches. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, toute mutilée qu'elle est, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur. C'est bien à tort qu'on avait cru y reconnaître un profil nègre. Cette erreur, que Volney avait répandue et qui a été combattue par M. Jomard et M. Letronne, est due à l'effet de la mutilation qui a détruit une partie du nez; le visage, dans son intégrité, n'a jamais offert les traits du nègre. De plus il n'était pas peint en noir, mais en rouge. On peut s'en assurer encore, et l'œil exercé de M. Durand m'a signalé des traces évidentes de cette couleur. Abdallatif, qui vit le sphinx au douzième siècle, dit que le visage était rouge.

» Après avoir contemplé et admiré le sphinx, il faut l'interroger. Qu'était le sphinx égyptien en général? qu'était ce sphinx colossal des pyramides en particulier? Le sphinx égyptien fut peut-être le type du sphinx grec; mais il y eut toujours entre eux de grandes différences. D'abord le sphinx grec ou plutôt la sphinx comme disent constamment les poëtes grecs, était un être féminin. Chez les Égyptiens, au contraire, à un bien petit nombre d'exceptions près, le sphinx est mâle. On connaît maintenant le sens hiéroglyphique de cette figure : ce sens est celui de seigneur, de roi. Par cette raison, les sphinx sont en général des portraits de roi ou de prince; celui qu'on voit à Paris dans la petite cour du Musée est le portrait d'un fils de Sésostris. L'idée d'énigme, de secret, l'idée de cette science formidable dont le sphinx grec était dépositaire, paraît avoir été entièrement étrangère aux Égyptiens. Le sphinx était pour eux le signe au moyen duquel on écrivait hiéroglyphiquement le mot seigneur, et pas autre chose. Ces idées de mystère redoutable, de science cachée, n'ont été probablement attachées au sphinx grec que parce qu'il avait une origine égyptienne, et qu'il fallait trouver du mystère et de la science dans tout ce qui venait d'Égypte; mais en Égypte on n'a jamais vu dans le sphinx qu'une désignation de la royauté. Le sphinx des pyramides n'est autre chose que le portrait colossal du roi Thoutmosis IV. »

CHAPITRE XXXIV.

ATHÈNES.

Athènes, novembre 1847.

Ma promenade aux pyramides m'a coûté cher; j'en suis revenu malade; j'ai passé un mois entier au lit

[1] A cette hypothèse originale, on a fait deux réponses : l'une, c'est que les pyramides ne pouvaient pas empêcher le sable de passer; et l'autre, c'est que malgré les pyramides le sable a passé.

avec de nouveaux accès de cette horrible fièvre qui m'avait accompagné de Teheran à Alep, et dont j'espérais m'être débarrassé définitivement en Syrie; après mon rétablissement, j'ai dû renoncer non-seulement à l'excursion que j'avais projetée dans la haute Égypte et en Nubie, mais à mon voyage de Palestine, que je comptais bien achever à mon retour au Caire. Je n'ai visité Thèbes que dans le magnifique ouvrage publié en 1841 par M. Hector Horeau, architecte, sous ce titre : *Panorama d'Égypte et de Nubie.* Les planches coloriées et les nombreuses gravures sur bois qui illustrent ce volume — le plus beau livre assurément qu'un simple particulier ait édité à ses propres frais, sans le secours de l'État — ont excité mes regrets au lieu de les calmer; elles me donnaient une trop grande idée des ruines colossales qu'elles représentent — leur parfaite exactitude m'étant garantie par des voyageurs plus heureux que moi — pour que je ne fusse point vivement contrarié de ne pouvoir aller les étudier, les dessiner, les admirer à mon tour jusqu'au fond des déserts qui les recèlent. Il fallut cependant me résigner à ce sacrifice, et, cédant aux conseils, que dis-je, aux ordres de mon médecin, je suis venu à Alexandrie m'embarquer sur un bâtiment à vapeur français qui m'a amené à Athènes.

M. Horeau n'a pas seulement reproduit avec un talent remarquable les débris des anciens monuments de l'Égypte (*gr. n*os 360, 362, 363, 382), il a essayé de reconstruire ces monuments tels qu'ils ont existé (*gr. n*os 361, 373, 375). Il est parvenu, dans ses intelligentes et habiles restaurations, à donner une idée exacte, complète de ce qu'ils pouvaient être; il a montré leurs avenues de sphinx, leurs portes triomphales, leurs colossales figures, leurs pylônes, leurs mâts pavoisés, leurs obélisques votifs qui s'élançaient dans les airs; il a représenté avec un succès qui lui fait le plus grand honneur cet ensemble de majestueuses constructions si remarquables, selon ses propres expressions, par leur grandeur, leur matière, et par la richesse des religieuses et historiques sculptures peintes qui les recouvraient et qui en faisaient d'inimitables livres d'histoire [1].

Pressé de quitter l'Egypte, qui eût pu devenir mon tombeau si j'y eusse prolongé mon séjour, j'étais rendu à Alexandrie par le bateau à vapeur. Je n'ai fait que traverser pour ainsi dire cette ville; car, au moment où j'y arrivais, un bâtiment à vapeur français chauffait pour en partir. Désirant profiter de cette occasion, je sacrifiai Alexandrie comme j'avais sacrifié Thèbes et Jérusalem. Mais je m'en éloignai sans regret (*gr. n*° 384), quoiqu'elle mérite au moins une promenade d'une journée entière.

« Méhémet-Ali, avec son habituelle sagacité, dit M. X. Marmier, a compris ce que cette ville, réduite, selon l'expression de Savary, à l'état de bourgade, devait être pour lui : une vaste ville de commerce, un solide point de défense. Toute son énergique volonté a été pendant vingt ans appliquée à résoudre ce double problème, et sa volonté a fait des miracles. Il a rattaché par un nouveau canal (le canal de Mahmoudieh) cette cité au Nil et y a concentré tout le commerce de l'Égypte. Deux cent cinquante navires sont maintenant là employés à l'importation des denrées étrangères; onze cent quatre-vingts à l'exportation des denrées du pays. C'est un mouvement annuel d'une centaine de millions qui s'opère en grande partie sur cette même plage si morne et si abandonnée sous la domination des mameluks. En même temps qu'il ravivait ainsi les bassins de la Méditerranée, il élargissait, complétait leurs remparts et en faisait une puissante forteresse. Là est son port militaire, là est un arsenal dont M. de Cérizy soumit en 1829 le plan au vice-roi, et qui en 1833 était terminé; là une flotte créée comme par magie : onze vaisseaux de ligne, six frégates, cinq corvettes, quatre goëlettes, cinq bricks, et tout cela dans un espace de dix ans, à l'entrée d'un pays où l'on ne trouve ni bois, ni fer, ni cuivre, et où il fallait former ouvriers, matelots, officiers.

N° 399. L'Ecole française à Athènes.

» Les environs d'Alexandrie, si arides, si desséchés au siècle dernier, et maintenant rafraîchis par l'eau du Mahmoudieh et parsemés de jardins, rappellent par leur riant aspect les vers qu'un poëte arabe leur a jadis consacrés. D'importants travaux ont été faits à l'intérieur de la ville. Le quartier turc a été élargi et assaini, le quartier franc qui, en 1824, ne se composait encore que de quelques habitations d'assez chétive apparence, est aujourd'hui l'un des ornements d'Alexandrie. On y voit une longue rue pleine de magasins et une place spacieuse alignée au cordeau et bordée d'élégantes maisons; les plus belles sont occupées par les consuls des grandes puissances qui semblent réunis dans cette enceinte comme les membres d'un congrès en permanence pour garder le gouvernement de Méhémet-Ali sous le réseau de la diplomatie européenne. Mais le réseau n'est pas si fort que l'habile vice-roi n'en élargisse peu à peu les mailles. Tout ce qui tient, du reste, à la vie de l'Europe se retrouve là : imprimerie, cabinet de lecture, modes et tailleurs de Paris, quincaillerie d'Autriche, et les habitudes de luxe des riches négociants et les divers idiomes des États du Sud et du Nord. La physionomie européenne rayonne même jusque dans la cité arabe et dans la cité turque. L'Europe a pris possession d'Alexandrie par ses relations politiques, par son commerce et sa science. C'est de là qu'elle doit se répandre à travers l'Égypte et arriver aux Indes.

» Cependant, à quelques centaines de pas de cette place si parée et si moderne, les amas de ruines cachées sous les sables rappellent au voyageur quelle terre antique il foule à ses pieds. Là sont les deux aiguilles de Cléopâtre, l'une couchée sur le sol et servant de chaussée aux passants : elle appartient aux Anglais; l'autre encore debout; elle a été donnée à la France, et je voudrais la voir posée sur la place du Carrousel; elle figurerait à merveille en face de l'arc de triomphe où sont inscrits les noms des vainqueurs d'Héliopolis et des Pyramides. C'est un superbe bloc carré de soixante pieds de hauteur, revêtu de trois colonnes de caractères sur chacune de ses quatre faces.

» D'un autre côté, à un quart de lieue de distance environ, est la colonne de Pompée, cette merveilleuse colonne d'un seul bloc de granit rose, de cent quatorze pieds de hauteur et de vingt-sept pieds de circonférence. J'avais vu à Pétersbourg la colonne d'Alexandre, que l'on admire à juste titre; mais je ne l'ai

[1] On peut voir (*gr. n*° 365) une véritable restauration des monuments de l'Égypte ancienne à la Bibliothèque nationale de Paris. C'est la chambre des ancêtres de Thoutmès III, que M. Prisse a rapportée en partie de Carnac avec des dessins des ruines de la chambre des rois (*gr. n*° 364), mais à laquelle on n'a pas donné pour entrée la porte (*gr. n*° 367) dont il avait projeté la restauration. Cette chambre a été édifiée sous le quatrième roi de la dix-huitième dynastie, Thoutmès III (*gr. n*° 383), qui vivait environ 1750 ans avant Jésus-Christ. Elle appartient à la plus belle époque de l'art égyptien. Cependant elle ne doit guère sa célébrité qu'aux inappréciables renseignements qu'elle fournit pour l'histoire des dynasties égyptiennes; car elle renferme un tableau historique et généalogique des principaux rois qui, avant Thoutmès III, occupèrent le trône de l'Égypte. Une pierre brisée à Paris a été dessinée au pinceau, d'après les estampages, de manière à imiter l'original. Quant aux lacunes qui déparaient le monument depuis un temps immémorial, M. Prisse a tenté d'y suppléer par une légère esquisse tracée en rouge dans le genre égyptien. Conquis et sauvés par les efforts et les sacrifices de M. Prisse, ces précieux débris de l'antiquité ont été généreusement donnés à l'État. C'est grâce au désintéressement de notre savant compatriote que la Bibliothèque nationale s'en est enrichie.

regardée qu'avec une froide curiosité, et je suis resté muet et saisi d'une émotion inexprimable en face de cette œuvre gigantesque des anciens temps, qui est là seule dans sa superbe majesté, seule sur les débris des siècles, sur les temples écroulés et les palais perdus, comme pour révéler d'âge en âge aux générations qui se succèdent l'étonnante grandeur du passé.

» Après m'être arrêté au pied de ce monument, je rentrai à Alexandrie avec une mélancolique pensée, et ses rues me semblaient plus étroites que la veille, et ses maisons plus petites. C'est pourtant une belle et agréable ville à voir avec la mer qui la baigne de trois côtés, le phare qui la domine, les édifices nouveaux qui la décorent, une ville qui compte, disent les statisticiens, déjà soixante mille habitants, et qui en comptera bien plus dans quelques années, si l'heureuse impulsion que lui a donnée Méhémet-Ali se soutient et se fortifie, comme on a toute raison de le croire. Mais cette ville a une si longue histoire! et dans cette histoire on lit ces trois noms qui ont ébranlé le monde : Alexandre, César, Napoléon. »

Bien que notre traversée d'Alexandrie à Athènes ait été aussi heureuse et aussi courte que possible, elle m'a semblé longue. Décidément, même quand on se porte bien, le spectacle de la mer est monotone dans ses variétés. Ce qui m'a le plus intéressé durant ce trajet, c'est la machine de notre bâtiment (*gr. n°* 385). Je n'en avais jamais vu d'aussi grande ni d'aussi belle. Que d'idées fait naître, que de réflexions suggère la contemplation de l'un de ces merveilleux chefs-d'œuvre de la science moderne! Quels progrès depuis cinquante années! Que sera l'Europe, que sera le monde en 1947, si l'humanité continue à marcher du même pas pendant un siècle? Ou bien la civilisation actuelle est-elle destinée à périr, comme celles dont je viens de contempler les étonnants débris ?

N° 400. Tunis. — Le quartier franc.

Je fus distrait de ces pensées et de bien d'autres qu'elles avaient engendrées dans mon esprit par une rencontre fort ordinaire. Nous venions de rejoindre un bâtiment à voiles, dont l'équipage était occupé à pêcher des marsouins (*gr. n°* 387); et nous naviguâmes assez longtemps de conserve pour que j'assistasse aux diverses opérations de cette pêche, qui me rappelèrent celles auxquelles j'avais pris part, plus d'un an auparavant, dans les mers du Nord. En effet, on harponne le marsouin comme la baleine. Quelques auteurs le rangent dans la famille des baleines, dont il serait la plus petite espèce, car sa longueur ne dépasse guère dix à douze pieds. Sa conformation extérieure n'a cependant que de vagues rapports avec celle de la reine des mers. Sa tête allongée présente plutôt de l'analogie avec le groin de l'immonde animal dont on lui a parfois imposé le nom; sa gueule est garnie en haut et en bas de petites dents pointues. Il a sur la tête une ouverture par laquelle il rejette l'eau en soufflant, ce qui lui vaut encore le nom de *souffleur*. Rien n'est plus singulier que les ébats d'une troupe de marsouins se montrant par moments à la surface de l'eau; l'on croirait qu'ils se roulent sur eux-mêmes en tournant comme une meule; cette illusion est produite par des ailerons qui ont environ deux pieds dans leur plus grande dimension, et qui paraissent et disparaissent avec une extrême rapidité. L'agilité du marsouin rend sa capture difficile : aussi n'est-ce point pour un pêcheur une petite gloire que de le frapper du premier coup de harpon. Il fournit un baril d'huile de très-bonne qualité.

Nous relâchâmes quelques heures à Rhodes, mais je ne descendis pas à terre. Rhodes (*gr. n°* 386), que je contemplai seulement du pont du navire qui m'y avait amené, sort, comme un bouquet de verdure, du sein des flots; les minarets légers et gracieux de ses blanches mosquées se dressent au-dessus de ses forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de

N° 401. Le Bardo, palais du bey de Tunis.

platanes, de figuiers; — ils attirent de loin l'œil du navigateur sur ces retraites délicieuses des cimetières turcs, où l'on voit chaque soir les musulmans, couchés sur le gazon de la tombe de leurs amis, fumer et conter tranquillement comme des sentinelles qui attendent qu'on vienne les relever, comme des hommes indolents qui aiment à se coucher sur leurs lits et à essayer le sommeil avant l'heure du dernier repos.

« Rhodes, dit M. de Lamartine, a de beaux restes de ses fortifications antiques; la riche végétation d'Asie qui les couronne et les enveloppe leur donne plus de grâce et de beauté que n'en ont celles de Malte : — un ordre qui put se laisser chasser d'une si magnifique possession recevait le coup mortel! Le ciel semble avoir fait cette île comme un poste avancé sur l'Asie :

— une puissance européenne qui en serait maîtresse tiendrait à la fois la clef de l'Archipel, de la Grèce, de Smyrne, des Dardanelles, de la mer d'Égypte et de la mer de Syrie. — Je ne connais au monde ni une plus belle position militaire maritime, ni un plus beau ciel, ni une terre plus riante et plus féconde. — Les Turcs y ont imprimé ce caractère d'inaction et d'indolence qu'ils portent partout. Tout y est dans l'inertie et dans une sorte de misère; — mais ce peuple, qui ne crée rien, qui ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit rien non plus : il laisse au moins agir la nature librement autour de lui : il respecte les arbres jusqu'au milieu même des rues et des maisons qu'il habite; de l'eau et de l'ombre, le murmure assoupissant et la fraîcheur voluptueuse, sont ses premiers, sont ses seuls besoins. — Aussi dès que vous approchez, en Europe ou en Asie, d'une terre possédée par les musulmans, vous la reconnaissez de loin au riche et sombre voile de verdure qui flotte gracieusement sur elle : — des arbres pour s'asseoir à leur ombre, des fontaines jaillissantes pour rêver à leur bruit, du silence et des mosquées aux légers minarets, s'élevant à chaque pas du sein d'une terre pieuse : — voilà tout ce qu'il faut à ce peuple; il ne sort de cette douce et philosophique apathie que pour monter ses coursiers du désert, les premiers serviteurs de l'homme, et pour voler sans peur à la mort pour son prophète et pour son Dieu. »

Enfin le matin du cinquième jour, une heure avant le lever du soleil, nous découvrîmes à l'horizon les côtes de l'Attique. Cette matinée était d'une admirable pureté. M. de Valon, qui est arrivé à Athènes à la même heure par un temps aussi beau, a mieux décrit que je ne saurais le faire le spectacle dont j'ai joui alors sur le pont presque désert. « Au-dessus de nos têtes, dit-il, les étoiles s'éteignaient une à une, et les premières lueurs du jour blanchissaient l'horizon. Le navire, poussé par une fraîche brise, filait rapidement sur une mer unie comme un miroir

N° 402. Tunis. — Maison du Divan. D'après un dessin de M. Flachenacker.

et blanche comme un lac d'étain fondu. En face de nous, les rochers de la côte, entourés d'une vapeur légère, formaient un long feston bleu, dont les contours, encore vagues, se dessinaient de minute en minute plus nettement, au fur et à mesure que, derrière leurs cimes, la lumière montait dans le ciel. Ces rochers n'ont rien d'agreste ni de sauvage; ils s'étagent gracieusement, sans confusion, sans déchirures, et offrent à l'œil une suite de lignes harmonieuses, colorées, selon l'éloignement, de teintes plus ou moins foncées. La nature semble avoir taillé avec amour ce pays, qui devait être le berceau des arts. En approchant des rivages de la Grèce, on ne sent pas cependant, comme à la vue des côtes d'Italie, son cœur bondir d'enthousiasme et d'admiration. Tout au contraire, dès que l'on entrevoit les rochers nus de l'Attique et ces montagnes stériles auxquelles le temps et les hommes n'ont rien laissé que leur coupe merveilleuse, on éprouve une inconcevable tristesse, et ce sentiment, dont on ne se rend pas bien compte, vous accompagne presque partout dans le Péloponèse.

» Ce pays est un pays de lumière et de lignes, dit l'auteur du *Journal d'un voyage au Levant*. L'une y est éblouissante d'éclat et de pureté, les autres y ont une majestueuse grandeur; — mais on ne vit pas de cela seulement.

» En Grèce, tout est surface; l'œil se heurte contre des beautés de premier ordre, plutôt qu'il n'est attiré, qu'il n'est retenu par elles. Il n'y a pas de repos pour le regard. Ce qui fait rêver, ce qui parle au cœur, manque totalement. La lune elle-même y est presque brillante. La nature n'y porte que des couleurs chaudes et en quelque sorte royales : le pourpre, le jaune, le blanc, le bleu, et la teinte glauque des oliviers pour faire ombre. Il n'y a point de vert; c'est une immense privation. Il faut promener son œil sur cette magnificence inexorable pour sentir le grand vide que fait le vert. Ceux qui, tous les jours, s'asseyent sur l'herbe ;

N° 403. Vue panoramique de Tunis. Par M. Champin.

ceux qui suivent le filet d'eau sous le fourré des campanules et des saules; ceux qui s'étendent sous un grand arbre et qui ne voient arriver la lumière qu'au travers des transparentes feuilles, alors qu'elle descend paisible et blonde sur la paupière; ceux devant qui les grands pics, les pics décharnés et neigeux des Alpes, les gigantesques contre-forts de granit ne se présentent qu'embrassés à la base par une ceinture de mélèzes au feuillage délié, qu'enchâssés dans les croupes veloutées des hauts pacages alpestres, pendant qu'à leurs racines le vallon s'étend herbeux, avec ses noyers, avec ses hêtres, avec ses lacs verts : oh! ceux-là ne peuvent comprendre la fatigue, la tristesse de l'œil qui erre dans l'Attique, se promenant d'un horizon à l'autre, toujours émerveillé, jamais charmé. On admire

15 centimes la livraison. 63e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

du plus vif de son esprit, car les magnificences y sont jetées à profusion.... on n'aime pas.

» Le sol de l'Attique ne se laisse pas fouler. Il est rude, crevassé, rocheux; il repousse le pied; aucun pas n'y laisse son empreinte. L'œil aussi rencontre cette inflexible dureté; il ne s'enfonce nulle part. Des frontons, des colonnes pures et nettes, les monts de pierre tout ruisselants de l'or du soleil, la mer qui renvoie au ciel ses clartés; les feux du couchant, la blancheur du jour qui éclate à tous les points de l'horizon; mais pas un pauvre petit coin à l'herbe épaisse où les rayons n'arrivent que tamisés par la verte ramée, où le regard se perde et reste perdu, pendant que la pensée flotte incertaine.

» Je sais bien que je dis des hérésies, et que parler ainsi c'est se mettre la corde au cou... Puisque me voilà en si beau chemin, achevons de me pendre.

» Je crois qu'il y a une étroite analogie entre le sol grec et le caractère grec. Beaucoup de lumière, des surfaces admirables, peu de profondeur. L'intelligence, les aptitudes, la hardiesse, une puissante sûreté de soi; tout ce qu'il faut pour faire des philosophes, des conquérants, ce qu'était la Grèce antique. Mais, du côté de la sensibilité, des sympathies, des élans irréfléchis, des mouvements impersonnels, de ce qui est

N° 404. Tunis. — Négresse et bohémienne.

à l'âme ce que le *vert* est à la nature, quelque vide peut-être... »

Mais n'anticipons pas. Entraîné par cette citation prématurée, j'oubliais que j'étais en mer, contemplant au lever du soleil la plaine taillée en amphithéâtre dans les montagnes, où Athènes était alors noyée au milieu de la brume du matin, que perçait seul un mamelon roide, élevé, semblable de loin à une énorme tour, l'Acropolis. Il faut au moins débarquer avant de peindre le pays et de juger ses habitants. Aussi bien notre bâtiment, doublant un petit promontoire, est entré brusquement dans un bassin circulaire grand à peu près comme la place Vendôme. Nous voici dans le Pirée.

Ce port, situé à l'ouest de Munychie et de Phalère, pouvait contenir dans l'antiquité mille trirèmes ; il est très-profond et très-sûr, seulement l'entrée offre quelques difficultés. Bien que ce soit plutôt un grand bassin qu'un port, un nombre considérable de bâtiments d'un fort tonnage pourraient, en cas de besoin, y trouver un abri. Il était presque désert lorsque nous y jetâmes l'ancre. Cinq ou six bâtiments au plus s'y trouvaient mouillés. Il est entouré d'une ceinture de maisons blanches, à toits rouges, à contrevents verts. La ville ressemble trop peut-être à l'une de ces villes qui arrivent de Nuremberg dans des boîtes de sapin et avec lesquelles les enfants s'amusent; mais elle ne fait que de naître; sa construction ne date que de 1834. « Ses quais, dit l'auteur d'*Une année dans le Levant*, sont bordés de pierres de taille et bien construits; ils

N° 405. Tunis. — Maure et mauresque.

étaient peu animés, et les premiers personnages que j'aperçus sur cette terre de grands souvenirs furent — je ne l'oublierai jamais — deux promeneurs en habit noir donnant le bras à deux dames coiffées de chapeaux roses. Dès que notre paquebot eut laissé tomber son ancre, plusieurs barques se détachèrent du quai et vinrent accoster le bâtiment. Ceux qui montaient ces canots étaient vêtus à l'européenne; bientôt ils nous hélèrent en français de tous les côtés à la fois : — Eh, monsieur, l'*Hôtel des voyageurs!* l'*Hôtel de France!* la *Pension suisse!* — On pouvait se croire dans la cour des Messageries Laffitte et Caillard. Un de ces hommes transborda nos effets et nous conduisit au débarcadère. Au moment où, avec je ne sais quel sentiment de respect, je posais le pied sur les dalles du quai, un Grec à calotte rouge vint à moi et m'adressa dans sa langue une allocution à laquelle je ne compris pas un mot. Je demandai ce que me voulait cet homme; il me fut répondu que c'était un douanier. Je lui donnai quelques sous, il passa son chemin. —

N° 406. Tunis. — Famille juive.

Comment irons-nous à Athènes? demandai-je au cicerone; trouve-t-on ici un cheval, un mulet, un chameau? — Le guide se mit à rire. — Il n'y a pas de chameaux au Pirée, me répondit-il d'un air un peu impertinent, mais je vais chercher un fiacre. — Un fiacre arriva, un fiacre numéroté, doublé de velours d'Utrecht rouge et attelé de deux haridelles. Nous prîmes la route d'Athènes. Cette route, plate, poudreuse, se déroule en ligne droite comme un long ruban blanc. Elle traverse une plaine inculte, déserte, couverte de grandes herbes déjà flétries au mois de mai. Un bouquet d'oliviers planté à égale distance du port et de la ville coupe seul l'uniformité de cette lande jaunâtre, sur laquelle le regard erre tristement....

« On est malheureux d'avoir vu Athènes, ajoute franchement M. de Valon. Athènes est un de ces noms magiques qui réveillent en nous des images auprès desquelles toute réalité est insuffisante ou même ridicule. L'imagination seule, cette fée merveilleuse, peut de loin nous dépeindre un théâtre digne des événements que ce mot nous rappelle, mais elle perd sa puissance devant l'implacable vérité. Tout rêve de jeunesse fuit à l'aspect de la moderne capitale de la Grèce, et l'on ne sait, quand on l'a vue, comment encadrer dans ce qui existe les souvenirs du passé. »

Ces impressions sont celles de tous les voyageurs sincères. Athènes, dit M. de Lamartine, est un autel aux dieux, le plus beau piédestal sur lequel les siècles passés aient pu placer la statue de l'humanité! Aujour-

N° 407. Tunis. — Almées.

d'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé; un poids sur le cœur; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé; nature épuisée que Dieu seul pourrait vivifier; la liberté n'y suffira pas. — Pour le poëte et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus rien que des noms sonores, il est écrit : « C'est fini! » Terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète; Jérusalem des nations dans laquelle il n'y a plus même de tombeau! voilà l'impression d'Athènes et de tous les rivages de l'Attique, des îles et du Péloponèse.

Du Pirée à Athènes, c'est à chaque pas pour ainsi dire une déception nouvelle. Vous demandez à voir le Céphise, on vous montre à peu de distance de la route un fossé assez semblable aux tranchées d'un marais français, à cela près qu'il est à sec. On s'arrête dans le bois d'oliviers, mais c'est devant un ignoble cabaret. L'Hymette et le Pentélique vous apparaissent... par la portière d'une citadine. Au milieu de cette plaine aride, brûlante, que vous traversez, vous voyez à travers un nuage de poussière une petite ville blanche (*gr. n°* 393), resserrée au pied d'un mamelon. Votre guide a beau vous répéter que c'est Athènes, vous ne pouvez pas vous décider à le croire; l'auriez-vous pensé? il est

obligé de vous montrer à plusieurs reprises le Parthénon, dont les ruines couronnent le mamelon qui domine la ville? « L'effet de cet édifice, dit M. de Lamartine, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on en attend, vu ainsi; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poëtes, vous retombent tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images. — Il n'est pas doré comme par les rayons pétrifiés du soleil de Grèce; il ne plane point dans les airs comme une île aérienne portant un monument divin; il ne brille point de loin sur la mer et sur les terres comme un phare qui dit : Ici, c'est Athènes! Ici l'homme a épuisé son génie et porté son défi à l'avenir! — Non, rien de tout cela. — Sur votre tête vous voyez s'élever irrégulièrement de vieilles murailles noirâtres, marquées de taches blanches. — Ces taches sont du marbre, débris des monuments qui couronnaient déjà l'Acropolis avant sa restauration par Périclès et Phidias. Ces murailles, flanquées de distance en distance d'autres murs qui les soutiennent, sont couronnées d'une tour carrée byzantine et de créneaux vénitiens. — Elles entourent un large mamelon qui renfermait presque tous les

N° 408. Tunis. — Porte-drapeau et artilleur.

monuments sacrés de la ville de Thésée. A l'extrémité de ce mamelon, du côté de la mer Égée, se présente le Parthénon ou le temple de Minerve, vierge sortie du cerveau de Jupiter. — Ce temple, dont les colonnes sont noirâtres, est marqué çà et là de taches d'une blancheur éclatante : ce sont les stigmates du canon des Turcs ou du marteau des iconoclastes. Sa forme est un carré long; il semble trop bas et trop petit pour sa situation monumentale. — Il ne dit pas de lui-même : C'est moi; je suis le Parthénon, je ne puis pas être autre chose » (*gr. n°* 390).

Comme Athènes a été à peu près détruite dans la guerre de l'indépendance, ses portes n'existent plus. La rue droite, assez large, mais non pavée, par laquelle nous entrâmes, se nomme rue d'Hermès. C'est avec la rue d'Éole, qui la croise, la seule rue d'Athènes qui ait actuellement un nom. Cinq ou six rues plus étroites, moins longues, également pleines de poussière, la coupent à angle droit. Les premières maisons s'élèvent çà et là en désordre, et n'ont aucun style. Les murs sont à peu près blancs, les toits à peu près rouges. Au rez-de-chaussée s'ouvrent de distance en distance de pauvres boutiques aux enseignes la plupart écrites en français. Les passants fort rares d'ailleurs portent presque tous l'habit européen. « La ville, dit l'auteur d'*Une année dans le Levant*, sans animation, sans mouvement, a une physionomie mesquine et bourgeoise où l'on cherche en vain le caractère étranger, la couleur orientale. On dirait un

N° 409. Tunis. — Marin et soldat d'infanterie.

faubourg de Marseille jeté dans une des plaines poudreuses de la Provence. Un seul palmier, long et maigre, s'élève au milieu de la grande rue, se détache sur le ciel transparent, et vous rappelle la latitude de l'Attique. Quand on arrive dans un hôtel français, après avoir traversé la capitale de la Grèce, on a subi, disons-le franchement, le plus cruel désenchantement que voyageur puisse endurer. »

« Ce qui est hideux, s'écrie madame de Gasparin, ce sont les régiments en redingote, en casquette et en pantalon. Je ne m'en console pas. Si l'on a méconnu la poésie du costume — et le sentiment de la poésie échappe parfois aux plus grands politiques — comment a-t-on pu en méconnaître la puissance?

» Qui ne sait, qui n'a éprouvé qu'un habit chétif embarrasse l'esprit, qu'un habit ridicule nous dégrade à nos propres yeux, qu'un habit trop riche hébète, qu'un habit trop élégant fatilise; qu'un habit comme il faut, que l'heureux habit empreint du cachet de la convenance et de la distinction, seul nous assure tous

N° 410. Tunis. — Officier et soldat de cavalerie.

nos moyens, parfois nous donne ceux que nous n'avons pas? — Notre habit nous gouverne au quart, et l'on a mis des redingotes bleues, des casquettes bleues, des pantalons étriqués aux descendants de Thémistocle, aux défenseurs de Missolonghi! Et Canaris, le grand Canaris lui-même, porte un habit noir!

» Heureusement qu'il y a quelques régiments en fustanelle, en veste ouverte sur la poitrine, en guêtres serrées : ceux-là sont admirables à voir marcher la tête haute, le pas fier sous ce beau ciel de Grèce (*gr. n°* 389).

» Les savants prétendent que sous ce ciel il n'y a plus de *Grecs*. Les Athéniens sont des Albanais, les Spartiates sont des Slaves; il y a des Vénitiens, il y a des Francs, il y a de tout, partout, et des Grecs nulle part. — On leur accorde pourtant Mégare, Syra et quelques îles de l'Archipel. J'ai bien envie de n'en rien croire, mais j'y crois un peu malgré moi. »

Il faut être juste cependant envers cette triste et ennuyeuse ville. Elle ne date que de douze ou treize ans; car, à l'époque où fut rendu le décret qui la déclara capitale du royaume, c'est-à-dire au 30 septembre 1834, elle ne comptait plus que vingt-deux maisons pour la plupart inhabitées; et aujourd'hui elle en possède plus de quinze cents, une population de 25 à 30 mille âmes, un gymnase, une académie, plusieurs églises, un hôpital civil, un lycée, un musée,

N° 411. Tunis. — Officier d'infanterie et musicien du Bardo.

un jardin botanique, des cafés, des cabinets de lecture, des écoles particulières, plusieurs casernes, une école de droit et une école de médecine, des tribunaux, un aréopage ou cour de cassation, une cour des comptes, une chambre des députés, un sénat, une université et un palais royal, construit sur une vaste place à l'extrémité de la ville au pied du mont Lycabette sur la route qui conduit au Pentélique, enfin tout ce qui constitue une capitale européenne.

A part l'université, les principaux édifices publics de l'Athènes moderne n'ont aucune valeur artistique. Le palais du roi, commencé en 1836 et terminé en 1843, est un bâtiment quadrangulaire assez massif, qui n'a d'original que son jardin planté de cactus, d'agavés et d'orangers. La cathédrale, bâtie en blocs de marbre blanc, offrira peut-être quelque intérêt aux architectes, car elle sera un curieux échantillon du style byzantin. La chambre des représentants actuelle est une salle provisoire. L'intérieur en est petit, fort simple, mais convenable. Elle ressemble à la nôtre; c'est la même distribution sauf les pupitres, qui n'existent pas ici; les ministres seuls ont des tables devant eux.

« L'aspect est pittoresque, dit madame de Gasparin (qui a assisté à l'une des séances), malgré l'habit européen, qui fait malheureusement invasion et qui ne sied pas aux Grecs. Ces traits prononcés, ces traits

bruns, ces cheveux noirs demandent l'éclat de la veste aux vives couleurs et le prestige du costume national.

» Un sans-gêne absolu règne dans l'assemblée. On discutait quelques articles du budget; on parlait de sa place, de la tribune, souvent tout le monde à la fois, comme il arrive ailleurs.

» — Mon frère, tais-toi, laisse-moi dire.

» Ce tutoiement, cette belle expression : mon frère, sont d'usage habituel en Grèce et dans le reste de l'Orient; ils amènent de piquants contrastes.

» — Mon frère âne! disait M. R. au cocher qui nous conduisait, tu es un imbécile.

» Il y avait là des députés couverts du manteau blanc à longue laine, d'autres portaient le manteau rouge d'Hydra. — On jouait avec la *corona;* l'un de ces messieurs discutait le cigare à la main.

» Ce qui nous a frappé, c'est l'extrême facilité d'élocution. Les députés se levaient à tous les coins de la chambre, et les uns comme les autres s'exprimaient avec une aisance remarquable, même pour les oreilles d'un étranger. Point d'hésitation, point de balbutiement, point de doigts crispés qui tourmentent le dossier des bancs ou le marbre de la tribune. Les paroles se suivaient faciles, abondantes : on eût dit une discussion au coin du feu. Je crois bien que les députés grecs ne s'imposent guère l'un à l'autre; je crois même que les questions purement politiques ne les préoccupent pas outre mesure; ils ne se font peut-être pas un grand scrupule d'avancer des idées hasardées sur les matières qu'ils traitent, parce que leur science gouvernementale n'est pas encore bien profonde, et qu'il n'y a rien de tel que d'ignorer les écueils pour naviguer avec hardiesse; que ce soit cela, que ce soit autre chose, il reste certain qu'en France l'on n'entend pas parler avec cette liberté d'énonciation.

» On a voté tout d'abord les émoluments du ministre de la justice : 10,000 drachmes par an — environ 9,000 fr. — Les ministres logent chez eux; ils ne sont pas astreints à des frais de représentation.

» On a voté l'ameublement du cabinet du ministre. Le ministre s'est levé; il a transmis à la chambre le catalogue très-court du mobilier actuel : « Une table, une chaise et un fauteuil. » — M. Coletti avait réuni dans ses mains trois ou quatre portefeuilles, celui de la justice était un de ceux-là. Pendant l'intérim, les meubles s'en sont allés.

» La même chose est arrivée pour le théâtre. On avait bâti, décoré, meublé une salle de spectacle. On s'en était servi durant quelques hivers; deux ou trois ans s'écoulent pendant lesquels il n'y a plus d'acteurs, partant pas de représentations. Cependant une *compagnia del teatro* arrive à Athènes. On court à la salle; elle y est bien encore, mais vide. Jusqu'à la glace qui ornait la loge de la reine, tout avait disparu. La reine a déclaré qu'elle ne retournerait pas au théâtre qu'on n'eût retrouvé sa glace : la glace n'a été ni retrouvée, ni remplacée, et la reine n'est pas retournée au théâtre.

N° 412. Sceau du bey de Tunis.

» Il est impossible de voyager, de séjourner en Grèce sans s'apercevoir que le vol est entré dans les habitudes du pays. Le voleur ne rougit pas, et le volé ne s'indigne guère.

» Il existe dans l'Acarnanie un village qui a consacré je ne sais quel jour de l'année au vol, au vol généralement considéré comme innocent en Grèce : au vol des comestibles. Ce jour-là, on ne mange que ce qu'on a volé : poules, dindons, fruits, vin. C'est la coutume. — Après cela, une fois que c'est convenu, que tout le monde y consent, la question change de face. — Seulement je doute que cette coutume appliquée aux 365 jours de l'année, fût du goût de tout le monde. »

De tous les édifices publics de l'Athènes moderne, le seul qui mérite vraiment une visite est, comme je l'ai dit plus haut, l'université ou le Πανεπιστημεῖον. C'est un monument remarquable. L'architecte qui l'a construit, un Danois, M. Ch. Hansen, était venu en 1830 à Athènes étudier le Parthénon, et il s'oubliait depuis dix-sept ans auprès des œuvres de Phidias, sous le beau ciel qui les a respectées, lorsqu'en 1837 l'université, qu'une loi venait de fonder, le chargea de lui construire une demeure. Il n'y a pas de pays au monde où il soit plus difficile d'être architecte qu'à Athènes. Les matériaux y sont, il est vrai, magnifiques; mais le voisinage des monuments antiques qui sont le dernier mot de l'art, les habitudes prises en Occident, et puis cet incomparable soleil de la Grèce qui donne aux défauts comme aux qualités une prodigieuse saillie, vous imposent de lourdes obligations et vous créent les plus grands embarras. M. Ch. Hansen a pris le vrai moyen pour résoudre ce problème. Il s'est fait Grec. Il s'est mis une bonne fois dans l'esprit qu'il était, non à Munich ou à Copenhague, mais en Attique, dans un pays où la neige est un phénomène et la pluie un événement, et où ce que l'art a de mieux à faire pour produire des œuvres qui aient un sens, c'est de s'inspirer du passé. De là les mérites réels de son ouvrage. On y retrouve partout le respect intelligent de la tradition. Le style en est simple et pur. Les deux colonnes ioniques qui supportent leur fronton, de marbre comme elles, au centre de la façade, charment l'œil par leur légèreté et leurs proportions. Un portique soutenu par des antes s'étend des deux côtés de la façade, se termine par deux ailes sans ouvertures, et donne à l'ensemble de l'étendue et de la dignité. On sait aujourd'hui, à n'en plus

N° 413. Le bey de Tunis, d'après un dessin original fait à Tunis, par M. Jourdain, et tiré du cabinet de M. le comte de Montalivet.
(Traduction de la légende arabe : Ceci est le portrait de Akmed-Pacha-Bey, maître du royaume de Tunis.)

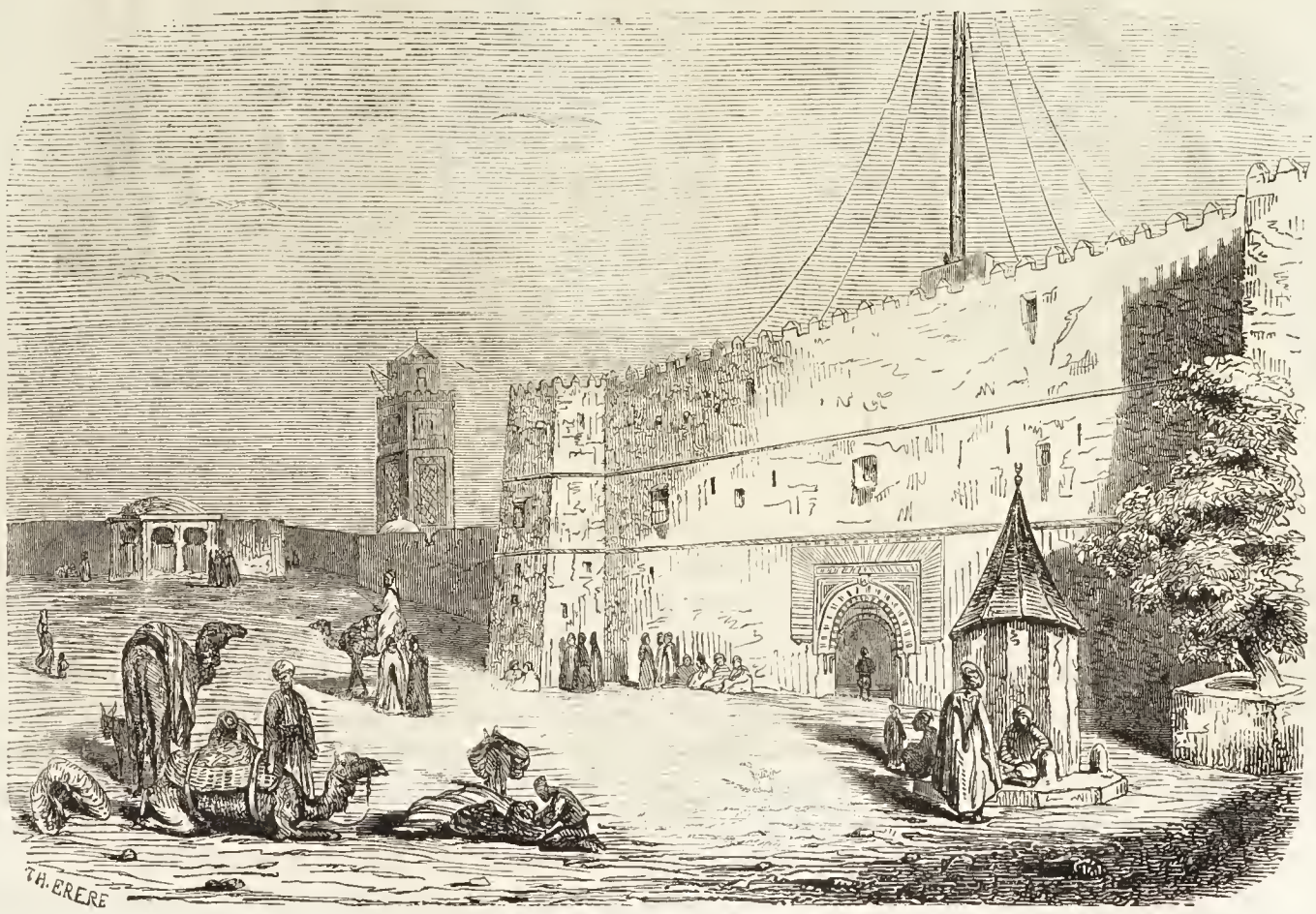
douter, que les Grecs peignaient et doraient quelques-unes au moins des parties extérieures de leurs édifices. M. Ch. Hansen n'a pas craint de les imiter. Il a peint de couleurs brillantes et gaies les chapiteaux des antes et des pilastres, et a fait courir sur les volutes de ces colonnes, et sur les ailes des sphinx qui ornent le fronton, quelques rares filets d'or d'un goût exquis et d'un excellent effet. L'aspect général est élégant et distingué. « L'édifice, ajoute M. Charles Levesque à qui j'emprunte cette description, est à la taille du pays. Il est ici des proportions indiquées, imposées par la nature même du sol. Les nombreuses collines qui s'élèvent de tous côtés dans la plaine de l'Attique et l'embellissent sont, pour les monuments, comme des piédestaux ou des cadres. Trop petits, les monuments s'y perdent; trop grands, ils les débordent ou les écrasent, et l'œil est blessé par cette absence d'harmonie entre l'architecture et le pays. C'est à l'art de consulter la nature et de bien s'entendre avec elle. M. Hansen est arrivé à cet accord. Placé au pied du mont Lycabette, le bâtiment de l'université s'encadre dans ses deux pentes et se couronne de son élégante cime, à laquelle l'astronome Méton avait donné dans l'antiquité une sorte de consécration scientifique. Ainsi de toutes les manières l'édifice convient aux lieux où on l'a élevé, de même que les lieux conviennent à l'édifice et à l'institution elle-même. En effet, les étudiants d'Athènes n'ont qu'à s'arrêter sur l'escalier de marbre de leur université, et, de quelque côté qu'ils tournent leurs yeux, ils voient l'antiquité élever au-dessus des ruines sa tête immortelle et leur apparaître toujours belle, toujours sage, toujours éloquente... »

Le mot université, Πανεπιστημεῖον, n'a pas en Grèce le même sens qu'en France. Chez nous, à part le collége de France et quelques autres établissements peu nombreux, l'université comprend le corps enseignant tout entier, ayant à sa tête le ministre, qui en est le grand maître, assisté du conseil royal; chez nous, l'université est partout, aussi bien au village qui ne possède qu'une modeste école primaire, qu'à Paris où se trouve l'enseignement sous toutes ses formes. En Grèce, l'université est un établissement spécial qui ne se rencontre qu'une fois, à Athènes seulement. Qu'on imagine toutes les facultés réunies dans une seule maison, avec un chef qui se nomme ici recteur, Πρύτανις, dont les fonctions ne durent qu'une année, et on en aura une idée exacte. Elle a d'ailleurs pour modèles les universités allemandes, avec leurs bons et leurs mauvais côtés. Sans entrer ici dans des détails trop spéciaux, je dois dire que le nombre des professeurs est actuellement de trente-deux, et qu'outre les étudiants libres qui ne figurent pas sur les registres et qu'on appelle simplement auditeurs, ἀκροαταὶ, le nombre des étudiants inscrits et réguliers, qui se nomment ὀφιτηταὶ, s'est élevé en 1844 à 152, en 1845 à 182, en 1846 à 220. Déjà elle a fourni plusieurs sujets distingués au barreau, au clergé, au corps des médecins; elle a formé des maîtres pour les établissements d'instruction publique. « Si à certains égards, dit encore M. Levesque, elle est inférieure aux autres

N° 414. Nichan-el-Iftikkar (ordre de l'honneur), décoration tunisienne.

universités de l'Europe, sur lesquelles elle a incontestablement l'avantage de la position, ses commencements montrent assez qu'elle est capable de progrès. La collation des grades ne s'y fait pas encore d'une manière arrêtée et régulière, mais on y subit des examens qui sanctionnent les études et qui servent à constater l'aptitude spéciale des jeunes étudiants à telle ou telle carrière. Les statuts qui doivent la diriger attendent encore une rédaction définitive, mais l'ordre et la discipline y règnent. On y regrette un cabinet de physique plus complet et des collections scientifiques, mais elle possède déjà une bibliothèque de cinquante mille volumes, et dont l'histoire n'est pas sans intérêt. C'est avec des souscriptions, avec les dons et de la Grèce et de l'Europe que l'habileté patriotique de M. Typaldos est parvenue à former en quelques années ce trésor d'ouvrages excellents. L'Autriche, la Bavière, le royaume de Naples envoient annuellement à l'université des livres, des tableaux, des médailles. La France a mis la bibliothèque d'Athènes au nombre de ses bibliothèques nationales. Des auteurs célèbres, des libraires imitent leurs gouvernements, et ces dons ne tombent pas entre des mains indignes; la jeunesse d'Athènes sait ce qu'ils valent; nous n'en voulons d'autre preuve que son assiduité constante : le salon de travail de la bibliothèque est ouvert tous les jours pendant l'année scolaire, et tous les jours on y trouve autant de lecteurs qu'il en peut contenir. Aux étudiants se mêlent les professeurs eux-mêmes et les étrangers résidant à Athènes, qu'y attirent et encouragent les manières affectueuses et l'empressement de l'éphore, M. Typaldos, et du bibliothécaire, M. Apostolidis. Ces deux hommes instruits et dévoués ont créé une bibliothèque européenne qui, comme l'université d'Athènes elle-même, est un foyer de lumières placé entre l'Occident et l'Orient... »

J'ai visité aussi avec intérêt l'école française d'Athènes, instituée par une ordonnance royale en date du 11 septembre 1846. Elle est située dans la partie septentrionale d'Athènes appelée Néapolis, ou la Nouvelle Ville, et qui depuis peu s'est couverte de nombreuses maisons toutes semblables aux villas des environs de Paris, d'une architecture simple, d'une apparence propre, gaie et légère, décorées de portiques, de perrons et de terrasses, entourées de jardins pour la plupart, capricieusement jetées çà et là et dispersées sans ordre dans un vaste espace comme un troupeau dans la plaine. C'est M. Piscatori, ministre de France en Grèce, qui a trouvé cette demeure commode et gracieuse, l'une des plus remarquables et des plus considérables d'Athènes, et dont la *gr. n°* 399 représente la façade principale. Devant l'autre façade du côté du jardin, un perron extérieur conduit à une large *loggia* ou galerie formée par des pilastres, vitrée à la façon des vastes balcons de Malte et surmontée d'une terrasse qui est au niveau du second étage. La galerie est de plain-pied avec le premier étage, que décore un vestibule soutenu par des colonnes en marbre d'ordre ionique et autour duquel sont distribuées des chambres hautes et fraîches, habitées par les membres de l'école. L'étage supérieur est réservé tout entier à la direction. Un corps de logis séparé avec un portique à arcades est destiné au ser



N° 415. Tunis. — Place de la Kasbah. Par M. T. Frère.

vice domestique et contient toutes les dépendances.

L'école française d'Athènes se composera d'élèves de l'école normale supérieure, reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie. Elle sera placée sous la direction d'un professeur de faculté ou d'un membre de l'Institut.

Les membres de l'école française d'Athènes y passeront deux années; ils pourront y rester une troisième par décision spéciale du ministre de l'instruction publique; ils pourront, avec l'autorisation du gouvernement de la Grèce, ouvrir des cours publics et gratuits de langues et de littératures française et latine, professer, dans l'Université et les écoles grecques, tous les cours compatibles avec leurs études, conférer le baccalauréat ès lettres aux élèves des écoles française et latine de l'Orient, qui ont reçu ou qui recevraient le plein exercice de l'université de France.

Il existera à l'école française d'Athènes une section des beaux-arts, dont feront partie les élèves pensionnaires de l'Académie de France à Rome désignés par le ministre de l'intérieur.

Il sera également adjoint à cette école des élèves envoyés par le gouvernement de Belgique.

L'école se compose aujourd'hui d'un directeur, de huit professeurs agrégés, d'un secrétaire interprète et d'un professeur de grec moderne.

Trois objets principaux ont occupé jusqu'ici les membres de l'école d'Athènes : le grec vulgaire, les études archéologiques, et les cours de langue et de littérature françaises, qu'ils ont faits à la jeunesse du pays. Ces cours sont suivis par une centaine d'auditeurs environ, la plupart étudiants; des médecins, des avocats, des professeurs et des employés d'administration.

L'Athènes ancienne n'est pas dans l'Athènes moderne. Les murailles noires de l'Acropolis cachent à tous les yeux les magnifiques trésors qu'elles renferment. Il faut faire un petit voyage pour voir l'œuvre de Phidias. Le temple de Thésée se trouve près de la route du Pirée, en deçà des premières maisons; celui de Jupiter Olympien est du côté opposé, au delà de l'enceinte de la ville. Dans les rues on n'aperçoit ni inscriptions ni fragments de sculptures; le badigeon règne sur tous les murs. Comme tous les voyageurs, j'ai visité les débris des monuments de l'antiquité qui existent encore; mais ils ont été si souvent et si bien décrits, que je crois devoir me dispenser d'en parler. Je ne puis toutefois résister au désir de citer ici ce beau fragment du *Voyage en Orient* de M. de Lamartine :

« Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples bâti par Sétinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias; — type unique et exclusif du beau dans les arts de l'architecture et de la sculpture, — espèce de révélation divine de la beauté idéale, reçue un jour par le peuple artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité, en blocs de marbre impérissables et en sculptures qui vivront à jamais. — Ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée; — ce monument écrase, depuis des siècles, l'admiration sans l'assouvir; — quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, avec ses majestueux lambeaux mutilés par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, — par les canons des Turcs et des Grecs; — ses colonnes en blocs immenses touchant ses pavés, ses chapiteaux écroulés, ses triglyphes brisés par les agents de lord Elgin, ses statues emportées par des vaisseaux anglais; — ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poëme écrit en pierre sur la face de la terre; mais encore, je le sens aussi, c'est trop petit, l'effet est manqué ou il est détruit. — Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du Parthénon; je sens l'antiquité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin; — le reste ne vaut pas la parole qui le décrit! L'aspect du Parthénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. Périclès ne doit pas mourir! Quelle civilisation surhumaine que celle qui a trouvé un grand homme pour ordonner, un architecte pour concevoir, un sculpteur pour décorer, des statuaires pour exécuter, des ouvriers pour tailler, un peuple pour solder, et des yeux pour comprendre et admirer un pareil édifice! Où retrouvera-t-on et une époque et un peuple pareils! Rien ne l'annonce. A mesure que l'homme vieillit, il perd la séve, la verve, le désintéressement nécessaires pour les arts! Les Propylées, — le temple d'Érechthée ou celui des Cariatides, sont à côté du Parthénon. — Chefs-d'œuvre eux-mêmes, mais noyés dans ce chef-d'œuvre; l'âme, frappée d'un coup trop fort à l'aspect du premier de ces édifices, n'a plus de force pour admirer les autres : il faut voir et s'en aller! — en pleurant moins sur la dévastation de cette œuvre surhumaine de l'homme que sur l'impossibilité de l'homme d'en égaler jamais la sublimité et l'harmonie; — ce sont de ces révélations que le ciel ne donne pas deux fois à la terre; — c'est comme le poëme de Job ou le Cantique des Cantiques, comme le poëme d'Homère ou la musique de Mozart! Cela se fait, se voit, s'entend; puis cela ne se fait plus, ne se voit plus, ne s'entend plus jusqu'à la consommation des âges; — heureux les hommes par lesquels passent ces souffles divins; ils meurent, mais ils ont prouvé à l'homme ce que peut être l'homme! et Dieu les rappelle à lui pour le célébrer ailleurs et dans une langue plus puissante encore! J'erre tout le jour, muet, dans ces ruines, et je rentre l'œil ébloui de formes et de couleurs, le cœur plein de mémoire et d'admiration. . . . . .

» Quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux, quand Athènes, vivante et vêtue de ses mille temples inférieurs, bruissait à ses pieds comme une ruche trop pleine; quand la grande muraille du Pirée traçait jusqu'à la mer une avenue de pierre et de marbre, pleine de mouvement, et où la population d'Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d'Athènes, et le golfe de Corinthe étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu'à l'Acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle, étaient découpés de forêts, de pâturages, d'oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes! —

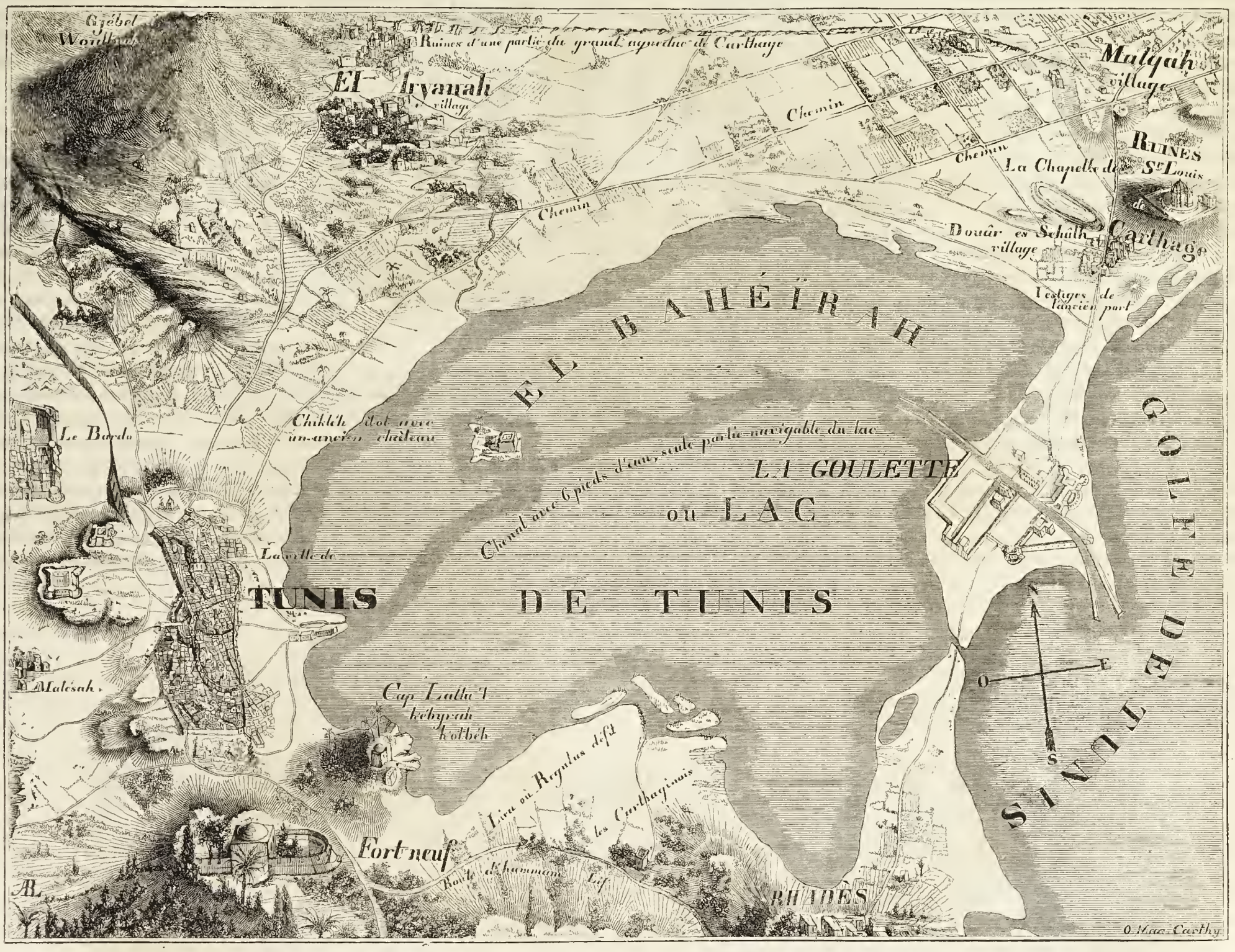
» — Je vois d'ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l'Hymette, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. — J'entends les rumeurs qui s'en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du

N° 416. Tunis. — Rue Psammkia. Par M. Flachenacker.

mont Pentélique, le roulement des blocs qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d'une grande capitale. — Du côté de la ville, je vois monter par la voie Sacrée, taillée dans le flanc même de l'Acropolis, la population religieuse d'Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l'encens de toutes ses divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant et où je respire la poussière seule de ces temples [1]... »

En élevant, sous la direction de Phidias, les plus beaux temples du monde au jugement de tous les siècles, Périclès n'avait pas seulement fait d'Athènes la capitale des arts, il avait aussi donné une grande extension à son commerce. Alors comme aujourd'hui le sol de l'Attique était loin de fournir tous les éléments de subsistance nécessaires à la population. Les habitants manquaient de laines, de chevaux, de fer, de bois de construction. Une énorme quantité de blé était importée de la Sicile, de l'Égypte, de la Chersonèse-Taurique, de la Macédoine, et c'est à peine si les revenus de l'État suffisaient à payer ces importations! Les Athéniens appelèrent l'art à leur secours. Le cuivre de Délos, l'or de la Lydie, l'ivoire de la Libye devinrent entre leurs mains des sources inépuisables de richesses. Les manufactures de la ville de Périclès furent réputées sans égales; de tous côtés les commerçants vinrent au Pirée échanger les produits des terres lointaines contre les statues, les vases ou les armes d'Athènes. On reprocha à Périclès ses dépenses, et en effet les temples élevés par Phidias n'avaient pas coûté, d'après Pausanias, moins de 4,000 talents ou 22 millions, c'est-à-dire trois fois le revenu de l'État; mais en quelques années la prospérité de la ville fut assurée, et la richesse des Grecs d'Athènes dépassa celle des Carthaginois, des Phéniciens, des Grecs de l'Asie, de Samos, de Rhodes et de Syracuse.

« Le gouvernement actuel, dit l'auteur d'*Une année dans le Levant*, n'a pas eu la prévoyance de Périclès. Lors de son installation, Athènes n'existait plus; il méconnut à la fois le vœu des Grecs et son propre intérêt, en fondant la capitale nouvelle sur



N° 417. Carte à vol d'oiseau de Tunis et de ses environs. Par M. Mac-Carthy.

l'emplacement de la ville ancienne. — La Grèce est une résurrection, écrivait-on alors; quand on ressuscite, il faut renaître avec sa forme, avec son nom, avec son individualité complète. — Au temps où nous sommes, les villes comme Athènes ne renaissent pas avec leur forme, et leur nom les écrase. Les ressources du jeune royaume étaient trop faibles pour qu'il pût fonder une ville digne des ruines, des souvenirs et du nom d'Athènes. Aussi qu'est-il arrivé? A suivre ce projet on n'a rien gagné, et on a beaucoup perdu. Les monuments du passé rendent ridicules les constructions modernes, et les maisons nouvelles nuisent à l'effet des ruines. Cela était facile à prévoir. Un motif plus grave encore aurait dû faire abandonner cette malheureuse idée. Depuis Périclès, le sol de l'Attique ne s'est pas enrichi, et les Athéniens ont perdu leur génie. Les Grecs ne sont plus, comme autrefois, d'admirables ouvriers — l'art est mort en Grèce — mais ils sont d'excellents matelots, et le commerce tend à renaître dans leur pays. La capitale aurait dû être le centre des affaires, et elle en est complétement à l'écart. Il n'y a et il ne peut y avoir à Athènes aucun commerce. La distance de plus de deux lieues qui sépare le port de la ville empêche les navires de prendre la route du Pirée, et Syra attire de son côté tout le commerce de l'Archipel. Ce rocher stérile acquiert chaque année plus d'importance. Le port de Syra est maintenant le point d'intersection des lignes de paquebots français et autrichiens qui sillonnent dans tous les sens les mers du Levant; sa population a triplé depuis huit ans, et elle augmente chaque jour dans une proportion notable. Si la nouvelle capitale avait été fondée au Pirée ou sur l'isthme de Corinthe, elle serait devenue sans nul doute le centre de l'affluence qui se porte à Syra et à Patras. Les Grecs demandaient avec instance qu'on choisît un de ces deux emplacements : à ce peuple de marins il fallait pour capitale un port de mer, et si on eût écouté le vœu national, peut-être cette jeune cité serait-elle maintenant, après Constantinople, la ville la plus importante de l'Orient. Tout au contraire, Athènes, isolée dans les terres et abandonnée de la population labo-

[1] Sous ce titre : *Le Parthénon*, documents inédits pour servir à leur restauration, M. Léon de Laborde, qui a eu le bonheur de retrouver à Venise une tête d'une statue de Phidias (*gr. n°* 398), public avec M. Paccart l'ouvrage le plus complet, le plus intéressant et le plus beau qui ait eu pour sujet ce monument si célèbre de l'antiquité.

rieuse, végète à grand'peine; tout y manque et tout y est hors de prix. Pour les étrangers, les mauvaises auberges de la capitale du roi Othon sont plus chères que les bons hôtels de Londres.

« Le climat, ajoute le même écrivain, est encore un des ennemis de la nouvelle ville. Située au fond d'une vallée et entourée de tous côtés par les montagnes, Athènes se trouve malheureusement à l'abri des vents du nord-est qui assainissent la Grèce, et des brises de la mer qui apportent un peu de fraîcheur à cette terre brûlante. Aussi, pendant trois mois de l'année, la capitale, inhabitable et peu salubre, devient-elle une véritable étuve. Dans la saison des chaleurs, les diplomates étrangers et l'aristocratie athénienne, abandonnant la ville, vont chercher un peu d'air au Pirée et dans les campagnes environnantes. »

Cependant les environs d'Athènes sont peu sains; en général, le climat de la Grèce est perfide; la *malaria* y sévit pendant l'été, surtout dans les endroits humides où croît le laurier-rose. Cette plante, dont le nom résonne si bien à la fin d'un vers, est un indice presque certain de l'insalubrité du champ qui la produit. Les habitants du pays échappent plus facilement à la *malaria*, mais les étrangers en sont souvent victimes. Le voyageur doit s'entourer des plus minutieuses précautions, se prémunir contre les moindres variations de température, éviter de coucher sur la terre et s'astreindre à un régime sévère; l'abus du vin, des fruits, des légumes aqueux, cause des dyssenteries terribles. Le moindre refroidissement (et il est difficile de s'en garantir dans un pays où le soleil est brûlant et le vent glacial) est assez ordinairement suivi d'une fièvre toujours dangereuse et quelquefois mortelle. Si l'on se sent atteint, le meilleur remède est de partir à l'instant.

Malgré la mauvaise situation de la ville, malgré l'insalubrité de ses environs, on s'amuse beaucoup à Athènes, la haute société surtout, qui est, assure M. de Valon, prévenante, animée, très-joyeuse. En hiver comme au printemps, les bals, les fêtes, les dîners se succèdent sans interruption. « Le jour même de mon arrivée, dit-il, je reçus, en réponse à une lettre de recommandation remise dès le matin, une invitation de bal pour le soir. Cette invitation me réjouit, elle offrait un nouvel attrait à ma curiosité. Sans doute la modeste capitale du roi Othon ne ressemblait guère à cette superbe Athènes que j'avais si souvent rêvée; mais, chez ses habitants, n'aurais-je pas à étudier des coutumes intéressantes, des mœurs pour moi nouvelles? Cet espoir me restait, et je partis pour le bal, comptant bien que les hommes me dédommageraient des pierres. Un fiacre me conduisit chez mon amphitryon. Selon une mode tout à fait parisienne, deux lampions posés sur les bornes de la porte d'entrée servaient de fanaux aux invités. Dans le vestibule, un valet de pied en grande livrée me débarrassa de mon manteau; un second domestique m'annonça dans un assez beau salon meublé à la française. La réunion était déjà complète. Les hommes, uniformément vêtus d'habits noirs, se pressaient au milieu du salon; les dames, habillées sans exception à l'européenne, étaient assises sur les banquettes. Quand, remis d'un premier étonnement et de ce sentiment de malaise que l'on éprouve toujours en entrant dans un salon où l'on se croit complétement étranger, j'eus examiné avec plus d'attention les visages, je restai comme étourdi. Je connaissais presque tout le monde. Ces figures, je les avais vues autrefois, où? Je n'en savais rien d'abord; mais mes souvenirs s'éclaircirent peu à peu, et je reconnus un diplomate habitué du café de Paris, puis un officier de marine, plus loin de jeunes Grecs élevés en France et qui avaient été mes camarades de collége. Parmi les femmes, il n'en était peut-être pas une seule qui n'eût passé au moins un hiver à Paris. Elles étaient d'une parfaite élégance; chaque semaine arrivent au Pirée les parures les plus fraîches et les modes les plus récentes. Pour donner une idée de la recherche du monde élégant d'Athènes, il suffira de dire qu'une dame de la Chaussée-d'Antin, dont la beauté est justement célèbre à Paris, se trouvait en même temps que nous en Grèce; elle venait tout exprès dans le Levant, nous assura-t-on, pour faire emplette d'étoffes nouvelles et pour apprendre à bien poser sur sa tête le taktycos de Smyrne. Le premier jour, son arrivée avait épouvanté toute la société féminine, mais le soir on s'était rassuré : les rubans de la lionne furent déclarés fanés, et l'on trouva ses toilettes d'un goût reprochable. Le bal s'anima peu à peu. On valsa avec entraînement à l'allemande sur des airs de Strauss. La soirée fut très-gaie, mais de couleur locale il n'y avait pas l'ombre. Pas un détail ne rappelait l'Orient : le français était la seule langue que l'on parlât; en un mot, d'une élégante maison de la rue Saint-Lazare, on aurait pu passer dans ce salon grec sans s'apercevoir de la différence. »

N° 418. Tunis. — Porte d'entrée de l'enceinte de la chapelle Saint-Louis.

N° 419. Vue générale de Tunis, prise du coté du Bardo. Par M. Champin.

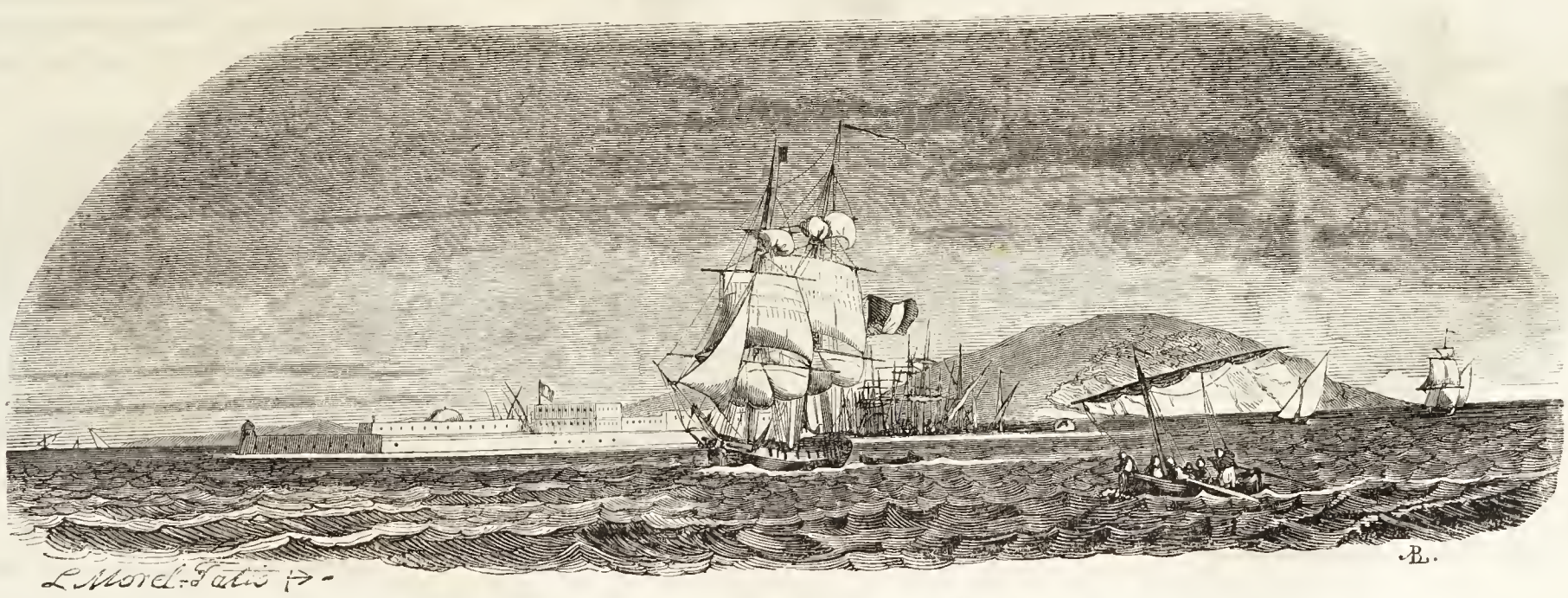
M. de Valon a aussi assisté à l'une des fêtes les plus brillantes que la marine française ait données à des souverains étrangers. Qu'il me permette de lui en emprunter également la description qu'il en a faite.

« L'escadre française, mouillée dans le Pirée, devait appareiller sous peu de jours pour Smyrne, lorsque la reine manifesta à l'amiral le désir de visiter son vaisseau. M. de Lasusse offrit de donner un bal à son bord, et sa proposition fut acceptée. Par une magnifique soirée de juin, tous les navires du Pirée étaient couverts de leurs pavillons. Les embarcations de l'escadre, conduites par des rameurs vêtus de blanc, commandées par les élèves, attendaient au débarcadère, et portaient à l'instant au vaisseau amiral tout invité qui se présentait. Les apprêts de la fête avaient été ordonnés avec un bon goût remarquable. La reine désirait voir un vaisseau français; il fallait le lui montrer dans sa plus belle parure, c'est-à-dire prêt à combattre. Aussi, de tous côtés n'apercevait-on que des appareils de guerre, et nulle part les préparatifs du bal qui devait avoir son tour. Une partie de l'équipage était sous les armes; les canonniers, rangés autour des pièces, tenaient en main le refouloir ou l'écouvillon. Pour arriver à l'amiral, il fallait passer devant une haie de matelots à figures bronzées, à tournure martiale, et devant des groupes d'officiers en grand uniforme. La société était réunie, lorsqu'un coup de canon signala l'arrivée de leurs majestés. Dès que le roi eut mis le pied sur son canot, le pavillon de Grèce, rayé de bleu et de blanc, monta au grand mât de *l'Inflexible*, et fut appuyé de cent-un coups de canon; les tambours battirent aux champs, la musique joua une fanfare guerrière, les bâtiments firent feu de toutes leurs batteries, les matelots s'élancèrent dans les haubans, grimpèrent sur les vergues, et, agitant au-dessus de la fumée leurs chapeaux cirés, ils poussèrent trois *hurrahs* qui retentirent comme des roulements de tonnerre. L'amiral et le ministre de France attendaient leurs majestés au bas de l'échelle. Le roi Othon, en costume grec, parut sur le pont au bruit des tambours, et salua ceux qui l'entouraient. La reine, souriante, s'avança gracieusement, suivie des dames de la cour, dont quelques-unes portaient la charmante tunique des Grecques et la toque rouge d'où s'échappaient leurs longs cheveux noirs. Les aides de camp du roi, élégamment vêtus à l'albanaise, entrèrent à la suite de leurs majestés dans les beaux appartements de l'amiral, où les personnes déjà présentées se rassemblèrent. Le pont resta presque désert; au fracas des canons, au bruit éclatant des fanfares succéda un instant de silence. On voyait au loin les quais couverts de monde; au-dessus des grands mâts des vaisseaux, un énorme nuage de fumée, poussé par une molle brise, se roulait dans l'air transparent, se colorait des teintes splendides du ciel, et laissait entrevoir par intervalles à l'horizon les couleurs éclatantes d'un magnifique coucher de soleil.

» La reine resta cinq minutes à peine dans les salons de la dunette, et pourtant, lorsqu'elle reparut sur le pont, tout y était changé comme par enchantement. Il n'y avait plus de cordages, plus de matelots, plus de vaisseau; *l'Inflexible* s'était métamorphosé en une vaste tente ornée de guirlandes de fleurs, éclairée par des milliers de bougies fichées fort ingénieusement dans des faisceaux de baïonnettes, dont l'acier poli répercutait admirablement la lumière. Un théâtre avait été dressé au pied du grand mât. L'orchestre était à son poste; des fauteuils attendaient les spectateurs. Jamais à l'Opéra changement à vue n'a été mieux exécuté; l'amiral avait à son bord plus de neuf cents machinistes les plus agiles du monde.

» Après le spectacle (*gr. n°* 396), qui se termina au milieu d'applaudissements unanimes, le bal commença (*gr. n°* 397). On valsa jusqu'à cinq heures du matin. En s'éloignant un peu du tourbillon des danses, on pouvait jouir sur l'avant du vaisseau d'un spec-

N° 420. Tunis. — Chapelle Saint-Louis. Par M. Morel Fatio.



N° 421. Tunis. — Vue du fort de la Goulette. Par M. Morel Fatio.

tacle tout différent. Les yeux éblouis par l'éclat des bougies se reposaient tout à coup, au sortir de la salle du bal, dans les molles lueurs d'un beau clair de lune. Tout dormait dans le port; la silhouette immobile et les agrès élégants des navires à l'ancre se dessinaient en noir sur un ciel étoilé. Quelque chose de doux flottait dans l'atmosphère; on entendait à la fois le murmure lointain de la mer et le bruit affaibli de la fête. Ces valses, on se rappelait les avoir entendues en France, et la pensée retournait doucement vers la patrie absente. Ce port, c'était le Pirée! ces astres, qui brillaient là-haut, avaient éclairé les splendeurs d'Athènes; par une nuit semblable, ils avaient guidé vers ce même rivage la flotte victorieuse de Salamine! »

CHAPITRE XXXV.

TUNIS.

Tunis, novembre 1847.

A mon arrivée à Athènes j'étais encore trop souffrant des suites de la maladie qui m'avait obligé de quitter l'Égypte pour songer à entreprendre de nouveaux voyages. Je n'avais qu'un désir, rentrer en France, m'y guérir de ma fièvre persane — qu'on me passe l'expression — m'y reposer des fatigues de ma traversée du désert. Mon court séjour dans la capitale de la Grèce a si bien ranimé mes forces épuisées, que j'ai changé de résolution. Je me suis embarqué au Pirée, non pour Marseille ou pour Toulon, mais pour Alger, et me voici à Tunis, où le bâtiment de l'État sur lequel j'ai obtenu l'autorisation de faire cette traversée a relâché quarante-huit heures. C'est plus de temps qu'il n'en faut à un voyageur expérimenté comme moi pour voir une pareille ville.

Quand je dis que nous avons relâché à Tunis, je me trompe, c'est à la Goulette que je devrais dire. En effet, Tunis est située à douze kilomètres environ de la mer, sur les bords d'un lac peu profond (*grav. n°* 417), communiquant par un canal étroit à la rade de la Goulette (*Gouletta* en langue franque); où les bâtiments de toute grandeur trouvent un ancrage commode et sûr.

Les fortifications longues et blanches de ce port (*gr. n°* 421), qui est en quelque sorte la clef de Tunis, ont été armées de nombreuses batteries, doublement inutiles, car il n'y a rien à craindre d'un canal si étroit et si peu profond que des barques plates ou des chaloupes de moyenne grandeur peuvent seules y passer, et ce passage ne mériterait d'être bien gardé que s'il était le seul point par où l'on pût prendre terre et opérer un débarquement. Or, si je dois en croire M. Frank, les marins, qui connaissent la grande extension de la rade de Tunis, savent qu'il y a vingt autres endroits où ce débarquement pourrait être effectué commodément et sans crainte d'être inquiété par les batteries.

N° 422. Une caravane d'Arabes traversant une rivière à gué. Par M. Théodore Frère.

Les principaux établissements qu'on remarque à la Goulette sont l'arsenal, le palais du bey, la maison de l'agha et celle de M. Gaspari, vice-consul de France et de la plupart des nations européennes.

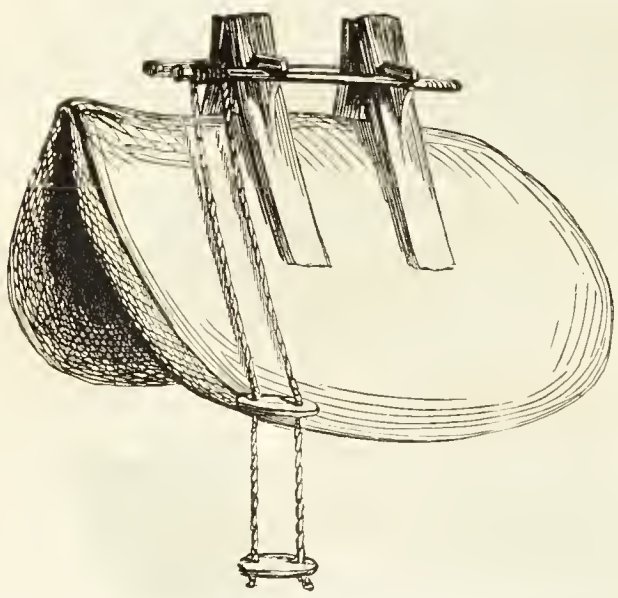
Le canal auquel la Goulette doit son nom débouche, du côté de la terre, dans le lac qui sépare le port de la ville de Tunis elle-même. Ce lac, nommé par les Tunisiens *El-Baheïrah*, et de forme à peu près circulaire, a seize kilomètres (4 lieues) de circonférence, et deux mètres environ dans sa plus grande profondeur : le fond est une vase très-noire et très-épaisse, qui dans les moments d'orage monte à la surface et répand des exhalaisons fétides à une certaine distance de ses bords. Heureusement ces exhalaisons influent peu sur la salubrité de l'air. Il y a près du rivage méridional plusieurs atterrissements que les eaux laissent toujours à sec, et sur la côte septentrionale une petite île que l'on nomme *Chikly*, avec un vieux fort qui tombe en ruine. L'une et l'autre servent de lazaret aux marchandises suspectes, ainsi qu'à quelques personnes atteintes de la peste. Près de cette île est un mauvais môle autour duquel les marins viennent ranger leurs barques. Le transport des marchandises de la Goulette à Tunis s'opère au moyen de petits bateaux appelés *sandales* et disposés à cet usage. Quant aux voyageurs, ils préfèrent d'ordinaire la route de terre à la voie d'eau, et c'est à pied, à cheval ou en voiture, qu'ils font leur entrée dans la capitale de la régence.

« Avec ses maisons blanches entassées sur un plan incliné qui vient mourir dans le lac, avec son imposante *Kasbah* (citadelle), avec les minarets et les dômes de ses mosquées et sa ceinture de murailles fortifiées, Tunis, dit un artiste habile qui l'a aussi bien dessinée que décrite, M. Chassiron, présente extérieurement un aspect pittoresque et grandiose. Pénétrez dans la ville, et vous retrouvez la cité orientale dans toute son étrangeté, dans toutes ses imperfections; des rues étroites et sales, des voûtes obscures, des impasses, un quartier juif plus populeux mais plus malpropre que les autres quartiers.

« Diodore de Sicile, dit M. Franck qui a habité longtemps Tunis, donne à Tunis la dénomination de ΛΕΥΚΟΗ ΤΥΝΗΤΑ, c'est-à-dire *Tunis la blanche*, d'où il résulterait la tradition que de tout temps les Tunisiens ont blanchi soigneusement la façade de leurs maisons. Les Maures d'aujourd'hui la nomment *Tounès êz-Chattrah* (Tunis l'industrieuse); d'autres la décorent du nom de *Tounès êz-Zâherah*, c'est-à-dire Tunis la fleurissante; mais si sa qualification devait dériver des sensations qu'éprouve le voyageur en parcourant ses rues et ses places, elle porterait indubitablement le surnom de *Fassedéh* (la fétide). »

Tunis (*gr. n°s* 403 *et* 419) est entourée d'une muraille couronnée de créneaux nombreux; cependant ce rempart ne présente pas une grande solidité, et on peut croire que dix coups de canon suffiraient pour y faire une énorme brèche. On y pénètre par cinq portes, au delà desquelles se trouvent des faubourgs très-étendus : celui qui est au nord est entouré de quelques bastions solides, mais sans fossés.

Les travaux de défense de Tunis pourraient la mettre à l'abri d'un coup de main, mais ils ne résisteraient pas à une attaque régulière. La citadelle et deux petits



N° 423. Afrique. — Selle de dromadaire.

N° 424. Costumes tunisiens.

N° 425. Afrique. — Bride du dromadaire.

forts construits par les Espagnols semblent plutôt destinés à la contenir qu'à la protéger.

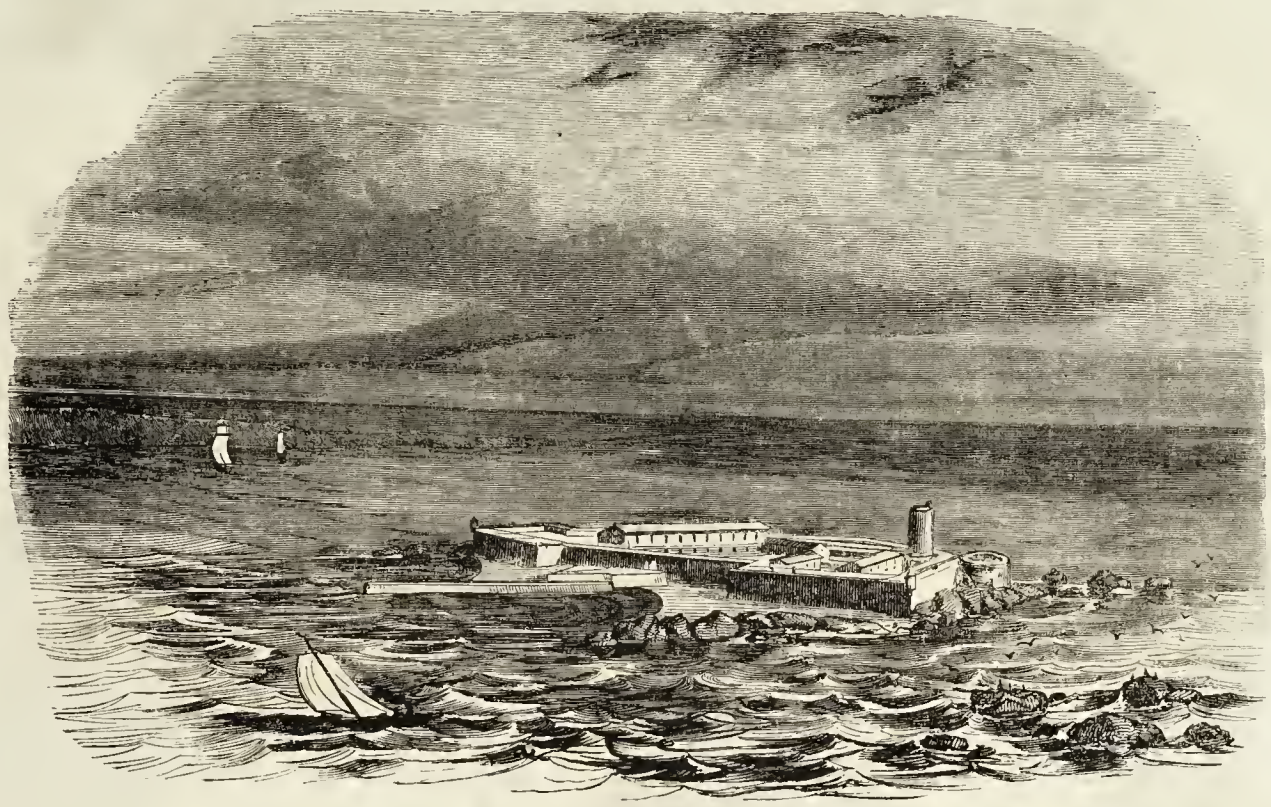
L'enceinte de Tunis est immense; sa population, en effet, estimée à environ 140,000 habitants, est répandue à l'aise sur une vaste surface, entremêlée de maisons, de places et de cimetières. Chaque famille occupe à elle seule une maison, isolée souvent de celle de ses voisins par un jardin, par une grande cour ou par un terrain vide. — En outre, ces maisons n'ayant qu'un étage, on comprend le développement que peut avoir cette grande cité qui se divise en ville (*medina*) et deux faubourgs (*rbot*).

Les maisons, presque toutes construites en pierres, et surmontées d'une terrasse pour faciliter l'écoulement de l'eau de pluie dans les citernes, ressemblent pour la forme à celles d'Alger, que je n'ai encore vues qu'en gravures. Les murs sont percés, de loin en loin, sur la rue, de quelques fenêtres bien petites, garnies d'un treillage peint en vert et à mailles très-serrées. Le vestibule (*skifa*), qui donne entrée de la rue dans la cour, est toujours frais, bien entretenu et garni des deux côtés de banquettes revêtues de tapis ou de nattes, suivant la fortune du propriétaire. Là s'asseyent les personnes qu'il reçoit dans cette espèce de parloir, où le café et la pipe sont apportés à chaque visiteur, les Maures ne recevant jamais dans leurs appartements.

Chaque maison a presque toujours deux citernes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, placées à la distance de dix-sept centimètres au plus l'une de l'autre, la première fournit de l'eau douce et la seconde de l'eau saumâtre.

Quelques glaces de Venise, de grands coffres ornés de quantité de clous dorés, dans lesquels on serre les vêtements, des coussins pour s'asseoir, quelquefois des étoffes de soie recouvrant les parois des murs, voilà tout ce qui constitue l'ameublement d'un appartement ordinaire. Du reste, pas de pendules, ni de lampes, ni de lustres, pas de fauteuils, ni de commodes.

Il y a infiniment peu de voitures à Tunis, et, à l'exception de celles des consuls et du bey, on n'y voit que des espèces de cabriolets à deux roues, mal suspendus, attelés d'une ou deux mules, et recouverts par une grosse toile blanche bariolée de bandes rouges, qui bouche entièrement les portières et les fenêtres. Le conducteur accompagne sa voiture à pied et au pas de course.



N° 426. Vue du fort Brescou.

Les mules et les chevaux résument à peu près le seul luxe extérieur des Maures de Tunis. Les costumes (*gr. n°s 405 et 424*), qui sont loin de leur ancienne richesse, n'ont pourtant rien perdu de leur originalité et de leur variété premières. « Aussi, dit M. Chassiron, ont-ils conservé à la physionomie de la population tunisienne son caractère national et pittoresque, caractère que la réforme fait chaque jour disparaître de plus en plus de Constantinople et d'Alexandrie. Comme dans ces deux villes, les innovations du sultan Mahmoud ont été adoptées dans la régence de Tunis par le bey (*gr. n° 413*), par l'armée (*gr. n°s 408, 409, 410, 411*), par la plupart des fonctionnaires publics, mais elles n'y ont pas pris un aussi grand développement qu'en Turquie et qu'en Égypte. »

Chaque métier occupe un quartier ou une rue particulière. Les rues des cordonniers, des armuriers, des bonnetiers et des serruriers sont les plus remarquables. Il y a aussi plusieurs quartiers particuliers pour les marchands, ainsi que des bazars, où se vendent tous les objets nécessaires à la vie, et dont les principaux sont remplis en grande partie des produits de l'industrie indigène : ce sont surtout les célèbres essences de rose et de jasmin de Tunis; des bernous fins de laine blanche, ornés de franges de différentes couleurs, des harnais d'une élégance et d'un goût exquis, richement brodés et avec des ornements d'argent massif; des châles rouges et blancs unis; des mouchoirs de soie entremêlés de fils d'or; enfin ces bonnets rouges (*chachïa*) que portent aujourd'hui Tunis et la moitié de l'empire ottoman, et auxquels on communique l'excellent teint de leur ardente couleur, en les laissant tremper pendant quelque temps dans une source située au pied du mont Saouan, à quarante-huit kilomètres de Tunis. La fabrication de ces bonnets est la seule qui ait, dans le pays, une certaine importance : recherchés pour leur beauté, ils étaient autrefois expédiés à tous les marchés de l'Orient; mais Tunis a vu décroître sa manufacture, nonobstant l'ancienne réputation de ces produits, depuis qu'on en fabrique en Turquie, en Égypte, en Grèce et en France.

Les édifices les plus remarquables de Tunis sont la Kasbah, le palais d'Hamouda-Pacha, celui du bey

N° 427. Vue de l'île Sainte-Marguerite. Par M. Champin.

(*Dar-el-Bey*), élégamment bâti, mais rarement habité, la grande mosquée, qui se trouve dans la partie est de la ville. Il existe une autre mosquée dans la partie ouest, mais c'est un monument sans grandeur et sans style, à coupoles lourdes et écrasées. « Il est du reste à remarquer, dit un artiste voyageur, que non-seulement à Tunis, mais dans toutes les villes de la régence, au Kairouan même, la ville sainte, les minarets des mosquées n'affectent pas le caractère élancé des minarets de Constantinople, de Damas ou du Caire. Les mosquées et les tombeaux des *marabouts* (saints), qui sont souvent de véritables monuments, disparaissent sous le nombre de leurs coupoles, tandis que les minarets, sans élévation et sans grâce, semblent n'être que l'appendice indispensable au muezzin pour annoncer aux croyants l'heure de la prière. » Les catholiques n'ont à Tunis qu'une seule église attenant à un ancien hôpital espagnol, desservie par un évêque et quelques franciscains italiens.

De tous ces édifices, la Kasbah ou citadelle est le seul qui mérite vraiment une visite. Cette forteresse, colossale de proportions et d'étendue, mais à peu près ruinée aujourd'hui, offre intérieurement un amalgame curieux des constructions de l'époque des califes et de

N° 428. Prisonniers arabes. Par M. Letuaire de Toulon.

la conquête de Tunis par Charles-Quint. La porte principale (*grav. n° 415*) s'ouvre sur une place assez vaste, mais sans régularité. L'ornementation et les peintures qui la couvrent sont du style de celles que l'on retrouve sur les monuments de la même époque, en Turquie, en Syrie, en Égypte, dessins bizarres, aux couleurs vives et tranchantes, entremêlées de sentences du Coran. La Kasbah reçoit l'eau qui lui est nécessaire, au moyen d'aqueducs assez bien construits, et qui semblent dater encore du temps où les Espagnols en étaient maîtres. Elle contient à l'intérieur un hôtel des monnaies, une poudrière, une fonderie de boulets, et les prisons publiques destinées aux Turcs, aux Maures et aux Juifs : c'est là que le bey fait étrangler les Turcs condamnés à ce supplice. Il n'est pas facile à un curieux européen d'obtenir l'entrée de cette enceinte.

Le quartier franc, désigné sous le nom de *Morgiani*, dérivé du mot arabe *morgani* (corail) (*gr. n° 400*), réunit les consulats, les négociants, les principaux magasins, cafés et boutiques ; il renferme quelques belles maisons, construites à l'européenne ; mais c'est un cloaque infect, car, par sa situation au bas de la ville, il reçoit toutes les eaux qui s'écoulent des hauts quartiers et qui viennent former de véritables petits lacs dans toutes les rues voisines de Bab-Bahar (porte de la marine).

La seule curiosité de Tunis, surtout pour un voyageur qui a vu, comme moi, Constantinople et le Caire, c'est-à-dire les plus belles villes de l'Orient, c'est le *Bardo* ou le palais du bey, situé au nord-ouest de la ville, à deux kilomètres environ (*gr. n° 401*).

N° 429. Ali-ben-Aïssa, prisonnier arabe.

En effet, cette résidence est une petite ville qui réunit (outre les appartements du pacha) les salles de justice, le sérail, le harem, une vaste caserne, les prisons d'État, les maisons des ministres et employés, des bains, et une école polytechnique, où sont admis les fils des officiers et des personnages attachés au service du prince, etc. C'est une agglomération informe de constructions des souverains successifs de Tunis : l'usage, respecté par les beys jusqu'à nos jours, qui voulait que le nouveau souverain n'habitât pas les mêmes appartements que son prédécesseur, peut expliquer les contradictions de style et de dimension que l'on remarque dans ces constructions.

La grande porte du Bardo, peinte en raies de couleurs différentes, qui lui sert d'entrée, est percée dans des murs crénelés et défendue par des canons. Cette porte conduit à une rue étroite, pavée et garnie de trottoirs et de colonnades des deux côtés. On arrive ensuite dans une vaste cour et devant une grande porte. Après avoir traversé cette porte, on entre dans un passage élevé et voûté où se tient un piquet de soldats dans deux corps de garde, espèces de niches décorées par un grand nombre de fusils et de sabres suspendus aux murs. De là on passe dans une seconde cour beaucoup plus belle et plus propre que la première, et ornée de marbres de différentes couleurs, de peintures et de carreaux verts glacés ; au milieu se trouve un jet d'eau ; elle est entourée de larges arcades de colonnes élevées mais simples. Une pièce au rez-de-chaussée, garnie de paillassons et de petites chaises de jonc à l'italienne, et sur le principal côté de laquelle

محمد صغير بن مراض

Mohammed Sghir ben Morad.

البرهيم السعدي

Brahim el-Ihsadi.

N° 430. Prisonniers arabes. Par M. Letuaire de Toulon.

règne un divan à l'italienne, sert de salle d'attente pour les personnes auxquelles le bey accorde audience. A l'extrémité opposée de la cour est un grand salon auquel on arrive par un beau portail; il est tendu en drap rouge et pavé en marbre blanc et noir. En face de l'entrée est une grande fenêtre, avec une ottomane au-dessous.

Dans l'intérieur du harem, une très-belle fontaine, placée au milieu d'une cour de marbre, se combine avec un candélabre lampadaire. La galerie à colonnes du second étage est ornée d'une grille artistement travaillée, dont une partie est peinte en vert et l'autre dorée; derrière cette grille se tiennent les femmes du bey, pour voir passer les visiteurs admis par Son Altesse. Un vaste salon dans lequel le bey reçoit est tendu en velours cramoisi brodé en or, et le plafond cintré est également doré et peint de couleurs brillantes. Des deux côtés pendent des armes magnifiques; à droite, des sabres et des poignards; à gauche, des armes à feu. De l'or, de l'argent, de l'acier brillant, des diamants et des pierres de couleur étincellent de toutes parts sur ces armes. Plus haut, une avance en forme de console est couverte de vases de porcelaine et d'autres curiosités, et plus haut encore, une guirlande de glaces dans des parquets dorés, posés tout à côté les uns des autres, produisent l'effet le plus étrange. Au-dessous des armes règnent de chaque côté de la salle trois étages de divans garnis d'une épaisse étoffe de soie rouge brochée, tandis que le milieu, qui se trouve fort resserré, est couvert de superbes tapis de Perse. Sur le dernier de ces trois divans, aux jours des réceptions solennelles, se tiennent debout les courtisans principaux formant une double file, à l'extrémité de laquelle est assis le bey sur une ottomane placée en travers et garnie en satin blanc.

Le pavillon d'été du bey est assez remarquable, quoique l'on ait mêlé dans l'ameublement trop de couleurs différentes, les tapisseries étant en soie rouge, les rideaux jaunes et les couvertures des ottomanes en bleu-clair; l'ensemble est pourtant riche et plein d'éclat. Du plafond doré pendent plusieurs belles cages d'oiseaux, en forme de vases ou d'autres figures bizarres. Dans les coins, on voit des pendules antiques et deux autres tout à fait modernes faites à Paris. Une partie des murs est décorée d'armes précieuses, les crochets auxquels elles sont suspendues sont cachés par des nœuds de rubans de couleur, et derrière chaque fusil il y a habituellement un paquet de cartouches toutes préparées. Le grand salon a une fenêtre descendant jusqu'à terre et composée de larges carreaux de glace séparés et maintenus par des baguettes de bois posées en travers.

« Le bey de Tunis, dit le docteur Louis Franck, est à la fois le chef suprême de toute la régence, l'administrateur des revenus publics, le juge sans appel de toutes les grandes contestations; c'est de son autorité immédiate que ressort la police générale et particulière, la haute surveillance des divers fonctionnaires, la perception des impôts, les rapports diplomatiques, et tout ce qui appartient à l'état militaire, ainsi qu'à la marine.

» En Europe, on aurait bien de la peine à comprendre comment un seul homme peut faire face à tant d'objets différents et les diriger avec ordre et précision. Mais il est bon de remarquer que tout est réduit dans l'administration de ce pays à la plus grande simplicité; de cette simplicité, qui sait se passer des rouages compliqués de la bureaucratie européenne, découlent naturellement une stricte économie dans les dépenses publiques et une marche directe et sans détours dans les jugements des tribunaux et des affaires gouvernementales.

» Là où un prince européen aurait besoin de cent employés de diverses classes pour l'administration des affaires d'État, quatre ou six écrivains suffisent à Tunis pour diriger tout ce qui rentre dans ce ressort.

» Outre une plus grande célérité dans l'expédition des affaires, outre l'économie positive d'une administration aussi simple, il résulte un troisième avantage incontestable et bien important, c'est-à-dire la facilité que le bey a par cette organisation de surveiller les opérations d'un corps administratif si peu nombreux, et d'apercevoir d'un seul coup d'œil les malversations et les abus qui pourraient s'y glisser, et qui lui échapperaient nécessairement dans une organisation plus compliquée.

» Si le bey, par exemple, reconnaît qu'un de ses agents vole ouvertement ou son trésor ou ses sujets, le châtiment ne se fait pas attendre : il le punit immédiatement de la manière la plus rigoureuse; s'il se doute seulement, au contraire, que cet agent emploie pour cacher ses malversations des moyens adroits et propres à en imposer assez pour qu'il ne puisse pas être pris, comme on dit vulgairement, *la main dans le sac*, alors le bey ne manque jamais de frapper d'une avanie l'employé suspect, et de lui arracher ainsi en un instant, sans forme de procès, la restitution de ce qu'il peut avoir détourné à son bénéfice pendant un temps plus ou moins long.

» L'augmentation subite de fortune est communément l'indice auquel se reconnaissent de pareilles infidélités et qui expose inévitablement celui qui a dépouillé les autres à être lui-même dépouillé à son tour : aussi le principal soin des enrichis est-il de dissimuler autant que possible un accroissement de richesses dont la manifestation pourrait les trahir et causer leur perte.

» Le bey, sans être aucunement initié aux études de la jurisprudence, est le juge souverain, non-seulement des causes importantes, mais encore des moindres différends qui s'élèvent parmi ses sujets. Tous les jours à huit heures du matin il va siéger dans une salle d'audience, où il écoute jusqu'à midi, avec une patience admirable, les plaintes et querelles sur lesquelles chacun réclame sa décision.

» Il paraît se plaire singulièrement à ce genre d'occupation, qu'il considère même comme le plus important de ses devoirs envers le peuple soumis à son gouvernement. Je pense aussi qu'il y trouve souvent son propre avantage, non-seulement par les amendes dont il ne manque jamais de frapper la partie qu'il condamne, mais encore parce que, comme juge, il apprend à connaître une infinité de détails qu'il ignorerait comme prince, et cette connaissance lui est souvent d'une grande utilité, soit pour son administration, soit pour ses finances.

» Cependant, il ne pourrait guère s'acquitter que d'une bien faible partie de ses fonctions judiciaires, si, comme dans un tribunal européen, il devait s'assujettir à la régularité de certaines formes accessoires.

» Ici tout se réduit à une exposition simple des faits. Chacun plaide individuellement sa cause sans intermédiaire et sans autres écrits que ceux qui attestent le payement ou la dette.

» Le bey, après avoir entendu les deux parties, cherche souvent à se procurer une connaissance plus exacte de l'affaire par des questions et des objections adressées à chacune des parties, et dès qu'il est suffisamment éclairé, ou du moins qu'il croit avoir bien saisi le fond de l'affaire en litige, il rend son arrêt, arrêt décisif et en dernier ressort. S'il faut pour achever d'éclaircir l'affaire quelque pièce, quelque témoin, quelque attestation, la décision est renvoyée à un autre jour.

» Dans les cas les plus importants ou les plus épineux, il fait revenir les plaideurs à une autre audience, pour se donner le temps de mieux réfléchir sur leur cause, ou pour se consulter avec des hommes de loi, qu'il appelle auprès de lui; mais en général la justice du bey est expéditive, et un tribunal d'Europe aurait bien de la peine à examiner dans un mois autant de causes que ce prince en termine en une seule matinée.

» Une manière de juger aussi précipitée peut avoir ses inconvénients; car elle expose au risque d'une condamnation irréfléchie celui qui dans le fond a raison, mais dont l'affaire aurait besoin d'un mûr examen. Il est vrai néanmoins que, même dans ce dernier cas, au moins le plaideur a l'avantage de ne pas languir dans une pénible incertitude, et évite ainsi des démarches désagréables et des dépenses ruineuses. »

Le prince de Puckler Muskau a assisté à l'une des

N° 431. Afrique. — Un lion. Par M. Eugène Delacroix.

audiences de la cour de justice du bey de Tunis, et il en a fait la description suivante :

« La cérémonie, dit-il, se passa avec beaucoup de dignité. On revêtit d'abord le bey d'un manteau de soie cramoisie, après quoi il se rendit, entouré de ses nombreux courtisans, en procession, à la salle de justice, en traversant la grande cour. En avant du cortége marchaient, vêtus d'un riche costume blanc et rouge, les quatre shtershetes, ayant à leur tête le shaushsalam, qui se distinguait des autres par un costume plus riche et plus bigarré encore et par un énorme turban. Ces shaushs étaient autrefois des personnages d'une haute importance; car c'étaient eux qui, lorsqu'un pacha avait été condamné par le sultan, devaient lui appliquer le fatal cordon. A cet effet ils portent encore aujourd'hui une ceinture de métal, au devant de laquelle se trouve une grande boîte qui autrefois leur servait à renfermer le cordon. Maintenant elle est vide, ce dont nous pûmes nous convaincre nous-mêmes, car, la cérémonie terminée, les shaushs ne firent aucune difficulté d'ôter leur ceinture et de nous la laisser examiner de près.

» Dès que le bey entra dans la salle de justice, le shaushsalam annonça son arrivée d'une voix de stentor, en langue turque, et salua le prince, puis il salua tous les membres du divan à mesure qu'ils entraient dans la salle. Le bey seul était assis, ainsi que les greffiers; tous les autres assistants sont obligés de se tenir debout, quoique l'audience dure souvent plusieurs heures. On nous donna cependant, à moi et à une autre personne qui m'accompagnait, en notre qualité d'étrangers, des chaises de jonc sur la droite du trône. La cérémonie commença par un baise-main général de tous les assistants, au nombre desquels se trouvaient plusieurs chefs arabes, ce qui fit durer plus d'une demi-heure cette partie de la cérémonie. Le bey tenait la main étendue et le coude appuyé sur la hanche, car il doit présenter à ses sujets non le dos mais la paume de sa main; c'est tout le contraire pour les chrétiens. Il arrive parfois que les consuls, par une grâce particulière, obtiennent aussi l'honneur de baiser la paume de la main; ce dont ils sont aussi fiers que lorsque nos ministres daignent sourire à leurs protégés. Du reste Son Altesse faisait fort peu d'attention à la cérémonie et s'entretenait sans cesse avec les personnes qui se trouvaient à côté d'elle. Les plus intimes se contentaient de baiser une seule fois la main; mais, pour beaucoup d'autres, l'affaire devenait bien plus compliquée; ils pressaient leur front sur la main du prince, qu'ils baisaient ensuite à deux ou trois reprises; mais tous y mirent la même ardeur et la même tendresse que s'ils eussent baisé la main d'une maîtresse adorée. Néanmoins, le *bash-hamba* (général des *hambi*, corps composé de 300 officiers à cheval), qui se tenait debout à la gauche du trône, avait soin de s'emparer du bras de chaque nouvel arrivant, afin de prévenir toute tentative d'homicide. Le dernier qui passa fut le boulanger de la garnison; après avoir, à son tour, baisé la main du pacha, il lui présenta, en poussant un grand cri, quatre petits pains, formant la ration militaire qui lui revenait en qualité de soldat du Grand-Seigneur. Le bey baisa le pain, en mangea une bouchée, et dit ensuite avec un accent d'humilité : « Puisse Dieu m'en donner autant chaque jour! »

» Cette cérémonie terminée, on présenta à la cour et aux personnes de distinction du café; le bey reçut en outre une pipe magnifique qui avait au moins dix pieds de long. Aussitôt qu'il en eut tiré quelques bouffées, l'audience commença. La procédure civile et criminelle est si sommaire qu'un grand nombre d'affaires furent décidées en peu de minutes, bien qu'en Europe elles eussent certainement duré plusieurs années. Le sujet des procès était souvent de la plus mince importance, sans que pour cela la patience du souverain parût se lasser. Je crus m'apercevoir que les plaideurs se retiraient, en général, satisfaits de l'arrêt. Comme on le voit, la place de bey n'est pas une sinécure, et des personnes bien informées m'ont assuré qu'il y a peu de monarques dans la chrétienté qui aient autant d'affaires à régler personnellement. Il siége dans la salle de justice depuis huit heures du matin en été et depuis neuf heures en hiver jusqu'à midi; il n'est dispensé de ce devoir que par la maladie ou l'absence. Les autres fonctions du gouvernement l'occupent pendant la plus grande partie du reste de la journée.

» Tout à côté du bey, à sa droite et sur les marches du trône, se tenait son fils aîné, Sidi-Ahmet, jeune prince de vingt-six ans, qui, avec cet air de profond respect que tous les enfants de ce pays-ci montrent pour leurs parents, tantôt présentait à son père ses lunettes pour qu'il pût lire les requêtes qui lui étaient adressées, tantôt lui tendait un crachoir d'argent. A gauche, ainsi que je l'ai déjà dit, il y avait le bash-hamba, et un peu plus loin le sapatapa, qui quittait souvent sa place pour aller causer avec les plaideurs un peu éloignés, et venait ensuite rapporter au bey ce qu'ils lui avaient dit. A mesure qu'une affaire était jugée, et il y en avait fort peu à l'égard desquelles une remise parût nécessaire, le sapatapa déchirait sur-le-champ la requête présentée. »

La plupart des procès se terminent par des condamnations à des amendes, qui forment ainsi une des branches les plus lucratives du revenu fiscal; ceux qui connaissent la rapacité habituelle des gouvernements orientaux n'en seront sans doute pas étonnés, mais ils trouveront, avec raison, étrange que la bastonnade, qui ne rapporte rien au trésor du prince, soit si fréquemment ordonnée par lui, et joue, pour ainsi dire, un rôle obligé dans toutes ses décisions judiciaires.

Un débiteur nie-t-il une dette, s'il est convaincu de mauvaise foi, il est condamné non-seulement au payement, mais encore à une forte bastonnade; si, au contraire, le créancier échoue dans sa demande, l'arrêt qui le déboute de ses prétentions iniques lui inflige un certain nombre de coups de bâton.

Toute discussion, toute plainte, toute querelle, tout procès aboutissent nécessairement à une bastonnade pour celle des deux parties qui succombe, indépendamment des fortes amendes qui lui sont imposées, et véritablement c'est le cas d'appliquer notre vieux proverbe, peut-être originaire de l'Orient, « les battus payent l'amende. »

Il s'est même trouvé plus d'une fois des cas où la bastonnade a été distribuée par portions égales à la fois au demandeur et au défendeur, les Maures ayant un proverbe, qu'ils regardent comme un axiome juridique : « Bâtonne l'innocent, pour faire avouer le coupable. »

Les meurtres sont généralement punis de la peine de mort, avec cette différence toutefois que si c'est un Turc qui en soit coupable, il est étranglé au fort de la *Kasbah*, et que si le meurtrier est un Maure, il est pendu sur le lieu même où le crime a été commis : les femmes mêmes condamnées pour meurtre subissent ce supplice.

Lorsqu'un Turc est condamné à la strangulation, on envoie prendre dans la ville quelques chrétiens ou des taverniers grecs, qui sont ainsi forcés d'exercer les fonctions de bourreaux; deux d'entre eux enlacent au col du patient une corde bien frottée de savon, deux autres saisissent la corde, qu'ils attachent également à chacun de leurs pieds, et tous les quatre tirent de concert des pieds et des mains jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Un autre supplice auquel les femmes sont condamnées en certains cas est celui de la *noyade*.

Une femme condamnée à être noyée est d'abord promenée par toute la ville, assise à rebours sur un âne; puis elle est conduite au lac, mise dans un sac avec quelques grosses pierres, et jetée dans l'eau par les exécuteurs; mais comme le lac n'a guère sur ses bords que deux pieds à peu près (66 centimètres) de profondeur, des hommes sont chargés d'enfoncer le sac avec des perches et de le maintenir au fond de l'eau jusqu'à ce que la patiente soit tout à fait étouffée.

Ordinairement le bey fait couper le poignet aux voleurs. La sentence prononcée, ceux-ci sont conduits pour être opérés à l'hôpital maure, où un juif exécute le jugement et ampute tant bien que mal la main dans l'articulation avec un mauvais couteau.

Autrefois on trempait le moignon dans du goudron chaud, et il en résultait souvent des accidents graves; mais aujourd'hui on fait quelquefois une ligature aux

N° 432. Algérie. — Un déjeuner chez les Kabiles. Par M. Roubaud.

N° 433. Vue périscopique de Bougie, prise du fort Abd-el-Kader, par M. le commandant d'artillerie de La Mare.

Chaque point du plan, visible pour le spectateur placé au centre, se dessine, dans la *Vue périscopique*, sur le prolongement du rayon qui y correspond.
Tous les numéros de la légende sont répétés sur le pourtour extérieur.

1. Cap Seba-Rous, ou *Cap des Sept Caps*, derrière lequel est Philippeville (à 130 kil. de Bougie). — 2. Montagnes des Ammoucha, au nord de Sétif (à 45 kil. de Bougie). — 3. Cap Bouac. — 4. Établissement de la marine. — 5. Sidi-Iahia, direction du port. — 6. Enceinte nouvelle. — 7. Fort de Gouraia. — 8. Fort Abd-el-Kader. — 9. Fort Mouça. — 10. Montagnes des Mezzaïa. — 11. Blockhaus Salomon, sur le bord de la mer. — 12. Consulat d'Angleterre, Suède, Espagne. — 13. Plateau de Bridja, hôpital. — 14. Restes de la muraille sarrasine. — 15. Débarcadère. — 16. Mouillage et ruines de Mansouria. — 17. Montagnes des Beni-Amrous. — 18. Mont-Babour (45 kil. de Bougie). — 19. Montagnes des Beni-Munoun. — 20. Porte des Pisans. — 21. Montagnes des Beni-Ismail. — 22. Ziâma, ruines romaines au bord de la mer, à l'extrémité opposée du golfe. — 23. Embouchure de l'Ouad-Sidi-Réhan (20 kil.). — 24. Montagnes des Barbacha (20 kil.)

grosses artères, ou bien on les tamponne avec de la charpie, sans s'inquiéter aucunement des suites de l'opération. La main coupée est attachée à une ficelle et suspendue au col du voleur, qui, ainsi châtié, est promené par la ville assis à rebours sur un âne, au milieu des huées générales.

Il y a à Tunis quatre mosquées jouissant du privilége d'immunité ou d'asile; et beaucoup de malfaiteurs s'y réfugient pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice. Cette immunité est accordée aux mosquées en l'honneur du saint musulman ou du fondateur qui y ont leur sépulture; elle est attribuée non-seulement à la mosquée elle-même, mais encore à un certain espace du terrain qui l'avoisine; de sorte que les chrétiens et les juifs peuvent également y trouver un refuge, ce qui n'est pas absolument rare, surtout lorsqu'ils sont poursuivis pour dettes.

Si cependant le bey veut absolument avoir en son pouvoir quelque malfaiteur réfugié dans une des mosquées privilégiées, voici le moyen qu'il emploie, et dont le succès est infaillible.

Il envoie des maçons à la mosquée, avec l'ordre de murer la porte et les fenêtres de la chambre où se trouve le réfugié, en ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle la voix puisse à peine passer : cela fait, deux gardes y sont placés avec la consigne de ne laisser donner au prisonnier aucune espèce de boisson ni d'aliments; pressé par la faim et par la soif, le coupable ne tarde pas à demander lui-même son extraction du saint lieu et sa comparution devant le tribunal du bey.

Ces mosquées servent particulièrement d'asile aux débiteurs poursuivis pour leurs dettes, et ils s'y trouvent complétement à l'abri des poursuites de leurs créanciers; ils y restent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient pu les solder, ou prendre des arrangements avec eux; s'il leur survient cependant quelque affaire trop importante, et qu'ils soient absolument obligés de sortir, ils peuvent le faire sans crainte d'être arrêtés en se munissant d'un chapelet du cheikh de la mosquée qui leur sert d'asile. Ce chapelet, ils l'obtiennent d'ordinaire moyennant un sequin *mahboub* (sept francs environ de notre monnaie) par jour.

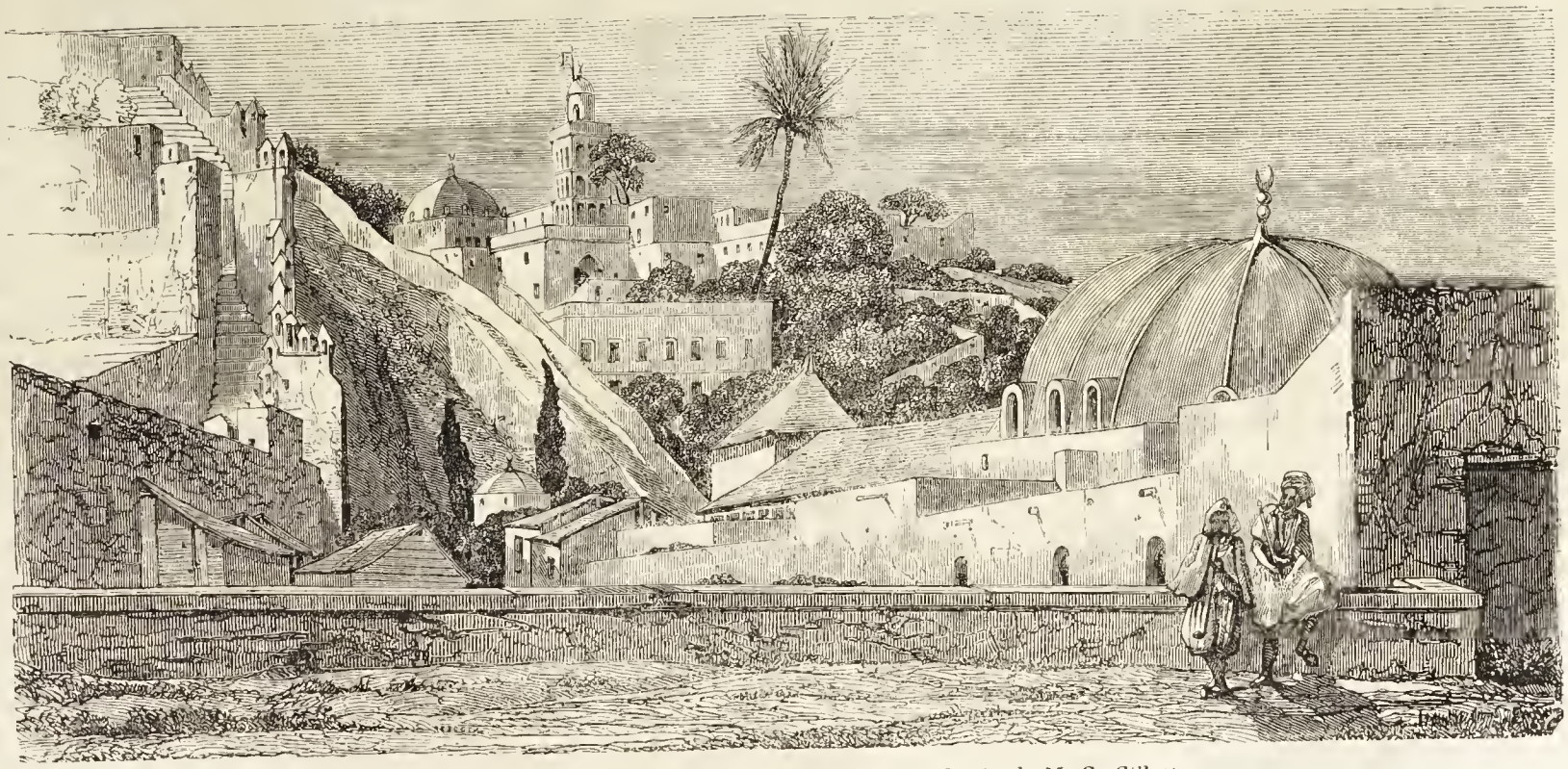
Outre le Bardo, le bey actuel de Tunis possède en dehors de Tunis deux autres résidences, la *Mahomédie* et l'*Hammam-el-Lif*. La Mahomédie, habitation qu'il a créée et qu'il préfère, est à deux lieues de Tunis vers le sud-est, près d'un lac, dans une contrée dénuée de végétation. C'est une vaste construction irrégulière, contenant de nombreux logements meublés à l'européenne; elle est flanquée de casernes spacieuses et d'un camp à baraques alignées où les soldats vivent avec leurs familles et qui lui donne l'aspect et l'animation d'une petite ville. L'Hammam-el-Lif est une maison carrée massive, adossée à une chaîne de montagnes sur le bord de la mer, à deux lieues est de Tunis. A une certaine époque de l'année, le bey y vient prendre des bains d'eaux sulfureuses que l'on dit très-efficaces, et dont la source bouillonne dans une salle souterraine au centre du bâtiment. Les étages supérieurs servent de salles de bains ordinaires et d'appartements d'été; ils sont ornés de boiseries et de sculptures dans le goût oriental. La route qui conduit à l'Hammam-el-Lif n'offre ni accident de terrain ni végétation. En général, à l'exception du village de El-Aryanah, oasis délicieuse située entre Tunis et la Goulette, où la végétation est aussi vigoureuse que variée, et de quelques jardins groupés sur la droite avant d'arriver au Bardo, l'aspect de la contrée qui avoisine Tunis est d'une grande tristesse; les terres y sont peu cultivées; quelques plantations d'oliviers tapissent seules les versants de certaines collines.

N° 434. Algérie. — Femme mauresque allant en pèlerinage aux rochers de Bab-el-Oued. Par M. Féron.

Le manque de temps ne m'a pas permis d'aller visiter les ruines de Carthage et la chapelle Saint-Louis, mais je ne dois pas en avoir de bien vifs regrets, à en juger du moins par la description suivante qu'en fait M. Chassiron.

« Sur un cap aride, à quelques milles de Tunis au nord de la rade de la Goulette, existent, dit-il, d'immenses citernes enduites d'une couche encore intacte de ciment. Ces citernes se composent de seize réservoirs voûtés, de quatre mètres de profondeur et de six mètres soixante-six centimètres de largeur, se succédant les uns aux autres, et autour desquels des plates-formes étroites permettent de circuler en tous sens. Près de ces citernes, quelques blocs de maçonnerie informes, debout ou gisant sur le sol, le tracé d'un théâtre ou d'un gymnase, sont les seuls vestiges actuels des deux Carthage : ainsi s'est accomplie dans toute son implacabilité la prophétie de destruction lancée contre ce colosse de puissance!...

» A l'extrémité du promontoire s'élève une chapelle chrétienne à la place où dut mourir saint Louis (*gr. n*os 418 *et* 420).



N° 435. Algérie. — Vue de Bab-el-Oued. D'après un dessin de M. C. Gillotte.

» Cette chapelle, pieux hommage du roi Louis-Philippe Ier et de la reine des Français à la mémoire du roi martyr de sa foi et de l'esprit de son siècle, est un monument expiatoire plutôt qu'une église fréquentée par les fidèles. Il est à regretter qu'elle ne réponde pas, dans son exécution, à la haute pensée qui a présidé à sa fondation. Pour les sommes libéralement allouées par la France, un mausolée en marbre, d'un style simple et correct, aurait dû prendre sur le cap Carthage la place qu'occupe aujourd'hui une chapelle d'une architecture mesquine et bâtarde, et en pierre enduite d'une couche de couleur rose qui lui fait perdre le caractère grave et triste qu'il fallait avant tout lui conserver. Un prêtre français, l'abbé Bourgade, à qui l'on doit l'utile création d'un collége français à Tunis, dessert la chapelle Saint-Louis. »

C'est le 25 août 1840 que le gouverneur de l'arsenal, Sidi-Mahmoud, fit solennellement remise, au nom du bey, à M. de Lagau, consul-général de France, du terrain qui avait été concédé sur sa demande au roi des Français. La première pierre de l'édifice fut posée le même jour, après la célébration de la messe par le père-préfet de Tunis, et un an après, le 25 août 1841, la chapelle fut inaugurée.

« Sur les ruines d'un ancien temple, peu éloignées d'un cirque de construction romaine et des restes d'un grand aqueduc qui amenait les eaux des montagnes à l'ancienne cité de Carthage, l'on a aplani avec soin, écrivait à cette époque un témoin oculaire, une assez large enceinte entourée d'un mur d'appui, et élevé au milieu une plate-forme ronde, élégamment dallée à compartiments symétriques. On monte à cette plate-forme par six marches établies circulairement sur tout le pourtour, et au centre est construite la chapelle, d'une forme octogone. L'intérieur offre un rond-point entièrement libre au-dessous du dôme; on aperçoit ainsi, dès l'entrée, au fond, en face de la porte, l'autel, et au-dessus, dans la niche principale, la statue de saint Louis, en beau marbre blanc des Pyrénées, due au ciseau de M. Émile Seurre, et tirée des galeries de Versailles. L'édifice est bâti en pierre appelée marbre de Soliman, avec des remplissages en pierre de tuf, du sol de Carthage, et voûté en briques de Gênes avec enduit de mortier de chaux, formant stuc à la manière du pays. Ses fondations s'appuient sur les dalles en marbre et sur les bases du temple d'Esculape. Les fouilles ont fait découvrir plusieurs morceaux de colonnes cannelées, en beau marbre jaune de Numidie, des chapiteaux corinthiens et des parties d'entablement richement sculptées. C'est là que s'élevait autrefois, à ce qu'assurent certains antiquaires, le palais de Didon, dont l'immense escalier s'avançait vers la mer. »

Au commencement de l'année 1843, M. Charles Jourdain, l'architecte chargé de la construction de la chapelle, le fut également de l'exécution des dépendances nécessaires à sa garde, à son entretien, à sa desserte. Ces dépendances consistent en un mur d'enceinte, et trois corps de bâtiments, à rez-de-chaussée et à terrasses, comprenant le logement des gardiens, une sacristie et des salles d'attente pour les visiteurs. Ces bâtiments sont reliés entre eux par des portiques en style de cloître gothique. Le terrain de l'enceinte est compris dans un octogone de cent mètres de diamètre. Des plantations de cyprès entourent le monument, dont les croisées sont ornées de vitraux de couleur de la manufacture de Sèvres.

Ce n'était pas seulement pour être agréable à la France qu'il a toujours aimée, qu'Ahmed-Pacha — le bey de Tunis actuel — avait autorisé le roi des Français à faire construire une chapelle chrétienne sur son territoire, c'était aussi pour combattre les préjugés religieux de ses sujets, qui interdisent sévèrement l'érection de semblables édifices. Ahmed-Pacha est en effet un souverain bien supérieur — trop supérieur peut-être — à son peuple. Dès son avénement au trône, il s'était imposé en quelque sorte l'obligation de le civiliser, et depuis, chaque année, chaque jour de son règne avait été marqué par une amélioration nouvelle. L'histoire complète des réformes qu'il a opérées serait trop longue à raconter. Je n'en puis malheureusement citer que les plus importantes. Par ses ordres, les marchés à esclaves ont été abolis et fermés, de nombreux abus détruits, des manufactures élevées, des machines construites, des haras établis, des aqueducs restaurés, des puits artésiens forés. Non content de favoriser en toute circonstance les Européens, il a créé dans sa capitale un collége *européen*, véritable gymnase de régénération, où sont admis à participer aux bienfaits d'une instruction salutaire, non-seulement les enfants des chrétiens établis dans la Régence, mais encore ceux des populations musulmane et juive, qui y reçoivent, avec l'enseignement de la langue française et des autres idiomes principaux de l'Europe, les premiers éléments des sciences les plus utiles à la société humaine. Il a confié à des ingénieurs français l'exécution d'une grande carte générale de toutes les provinces de la Régence (publiée en 1841 au dépôt général de la guerre). Enfin il a attiré et retenu auprès de lui des officiers français pour discipliner ses milices et les former à la tactique européenne.

Afin de soumettre le pays à une organisation générale et homogène qui fît à la fois sa force et celle du gouvernement, Ahmed-Pacha avait compris que le meilleur moyen était de créer une armée régulière sur le modèle des armées européennes, avec leur administration, leurs grades hiérarchiques, leur discipline, leur instruction. — C'est à la France surtout qu'il a fait ses plus utiles emprunts, et il peut déjà regarder son ouvrage avec orgueil. Avant lui, la régence de Tunis ne comptait que deux régiments d'infanterie de 2,000 hommes chacun. Son armée comprend aujourd'hui cinq régiments d'infanterie, chacun de 3,000 hommes, un régiment de cavalerie de 1,100 hommes et un régiment d'artillerie de 3,000 hommes.

L'uniforme est presque européen (*gr. nos 408 et suivants*); il se compose, pour les soldats, d'une veste boutonnée et d'un pantalon un peu large par le haut; la veste est en drap de couleur bleue ou garance, suivant les régiments. Les pantalons de drap en hiver sont de couleur garance, et les pantalons d'été en toile blanche. Les collets et les parements des vestes, et les bandes des pantalons sont de couleurs tranchantes. Les officiers portent la capote et le pantalon droit, avec broderie et bandes en or. La coiffure seule est restée orientale; cependant le turban a été remplacé par la chichia rouge, élevée et garnie d'un flot bleu en soie. La différence des grades est signalée par l'étoile et par le croissant, en argent pour les sous-officiers, en or pour les officiers subalternes et en diamant pour les officiers supérieurs. Les officiers portent en outre des épaulettes distinctives. Les armes sont celles de nos armées. Dans la cavalerie, la selle arabe a été conservée, mais avec des modifications. Plusieurs officiers ont adopté la selle française. Le bey, les princes, les officiers ressemblent beaucoup, on le voit, à nos officiers, à l'exception de la coiffure; ils portent même des gants jaunes et des bottes vernies.

Les troupes sont partagées dans cinq casernes, situées tant à Tunis qu'aux environs, et dont l'étendue

N° 436. Fête mauresque aux environs d'Alger. Par M. Benjamin Roubaud.

et la bonne distribution pourraient servir de modèle aux nôtres. La direction de ces casernes et l'instruction des troupes appartiennent presque exclusivement à des officiers français. MM. Gillart, chef de bataillon; Collin, chef d'escadron, et Lavelaine-Maubeuge, lieutenant-colonel au 18e de ligne, sont préposés à l'infanterie. Le régiment de cavalerie a été organisé par M. Gref, ancien élève de l'école de Saumur. Le régiment d'artillerie est commandé par M. Lecorbeiller, chef d'escadron d'artillerie, officier de la Légion d'honneur, envoyé au bey sur sa demande, en 1842, par M. le maréchal Soult. Dans l'ancienne Kasbah, une fonderie de canons est dirigée par M. Bineau, ingénieur français.

Les troupes tunisiennes se recrutent au moyen d'une sorte de presse. Le bey a-t-il besoin de recrues, un agent supérieur, accompagné d'officiers et de sous-officiers, parcourt les localités désignées pour opérer les levées, et prend la quantité voulue d'hommes de recrues, en répartissant autant que possible la charge de ce recrutement sur toutes les habitations; si dans une famille composée de deux fils, par exemple, celui qui est désigné s'échappe par la fuite ou ne répond pas à l'appel, le frère, ou, à son défaut, le père est pris à sa place.

Le temps du service est illimité; mais tout homme ayant trois ans de service peut demander l'autorisation de se faire remplacer. Si sa demande est accueillie, il doit fournir un homme valide dont il est responsable pendant un an, et auquel il compte une somme de 100 à 1,000 piastres (67 fr. à 750 fr.). Le remplacé n'est cependant pas définitivement libéré du service; il est incorporé dans un des trois régiments dits des *remplacés*, affectés au service des côtes.

« L'organisation de l'armée tunisienne, dit M. Chassiron, pèche par deux bases fondamentales, la hiérarchie et la discipline. Pour que la hiérarchie entre les grades fût réelle, il faudrait que chaque grade eût des fonctions déterminées et distinctes, et une portion d'autorité qui n'existe pas. Le soldat arabe est par sa nature disposé à l'obéissance, mais cette disposition native ne peut être utilisée chez lui que par l'action incessante du commandement et de la discipline, et cette action manque totalement. »

Le bey nomme directement à tous les grades, sans règle fixe et par le seul effet de sa volonté; tel était simple soldat hier qui demain peut devenir capitaine, major, etc.

Toutes ces réformes et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer n'avaient pas satisfait Ahmed-Bey. Les visites qu'il reçut successivement en 1845 du duc de Montpensier, du duc d'Aumale et du prince de Joinville, ayant resserré les liens qui l'unissaient à la France, il prit tout à coup (l'année dernière) le parti de quitter momentanément ses États pour aller en personne visiter la France et Paris, étudier par lui-même les causes de leur prospérité agricole, industrielle et commerciale, et continuer plus sûrement à son retour la grande œuvre qu'il avait entreprise.

« C'est pour vous que je vais en France, » avait-il dit à ses soldats en les passant en revue avant de s'embarquer. Lorsque du vaisseau qui l'emportait loin de Tunis il vit disparaître les côtes de l'Afrique, il s'écria: « Les princes musulmans, en allant dans l'Arabie visiter les deux villes saintes (*Haraneyn*), aspirent à obtenir le titre de pèlerin de la Mecque; moi, je serai le premier qui ait été visiter la terre de France pour mériter le titre de pèlerin de la civilisation européenne. »

La France n'a pas seulement aidé Ahmed-Pacha de ses leçons et de ses exemples, elle lui a rendu un service non moins utile en lui donnant le temps et la sécurité nécessaires pour tâcher d'en profiter et de les mettre en pratique. La régence de Tunis, depuis que nous sommes maîtres d'Alger et de Constantine, n'a plus à redouter les incessantes incursions de ses anciens voisins. Du côté de la mer, nos escadres la protégent, quand il en est besoin, contre les prétentions de la Porte, entretenues et excitées par les menées de la politique anglaise.

Ahmed-Pacha-Bey est âgé de quarante ans. Il a succédé à son oncle Mustapha dans le gouvernement de la régence de Tunis le 18 octobre 1837. Il sort d'une dynastie dont le chef Hassan-Ben-Ali s'empara du pouvoir en 1705. Il est marié, mais il n'a pas d'enfants. Sa mère était chrétienne. Prise à Tabarque avec la colonie génoise qui s'y était établie, elle fut emmenée à Tunis, où, après avoir changé de religion, elle épousa Mustapha, père d'Ahmed. Cette femme jouit dans la régence de la plus grande considération et de beaucoup d'influence dans les affaires : elle doit particulièrement cette importance à la vénération que lui porte son fils.

Ahmed-Bey est de taille moyenne; il a le teint olivâtre, le nez long et légèrement courbé, les yeux grands et couverts de sourcils qui s'étendent jusque sur les tempes; sa barbe et ses moustaches sont brunes. Sa physionomie est sévère et offre le caractère de la finesse, de l'énergie et de la volonté (*gr. n° 413*).

Le costume du bey est celui de la réforme : capote militaire de drap bleu avec broderies d'or et épaulettes, pantalon de drap bleu à bandes d'or et à sous-pieds, gants jaunes glacés, bottes vernies à talons. Il n'a conservé de l'ancien costume que la coiffure, la chachïa rouge avec flot bleu en soie. Il ne se distingue des dignitaires de sa maison que par la plus grande richesse de son *nichan al-iftikkar* (ordre de l'honneur) (*gr. n° 414*). Il est en outre décoré du grand cordon de l'ordre de la Légion d'honneur, distinction qui l'a vivement flatté. Cette décoration semble fort estimée dans l'armée de la régence de Tunis, à en juger par l'anecdote suivante. Plusieurs officiers tunisiens étant venus à Constantine offrir les hommages du bey à M. le duc d'Aumale, alors commandant supérieur de la province, l'un d'eux montra un jour ses bras et sa poitrine couverts de blessures. — Comme on le félicitait de ces honorables indices de son courage : « Ce n'est rien que tout cela, s'écria-t-il; je sacrifierais mon existence avec plaisir si j'étais sûr, avant de succomber, d'obtenir cette croix que je vois briller sur l'uniforme des officiers français. »

Comme je l'ai dit plus haut, le bey représente seul tous les pouvoirs de l'État. La forme de son gouvernement est absolue et despotique.

Les différentes branches des administrations sont placées sous la direction de fonctionnaires qui, dans la limite de leurs pouvoirs et leur obéissance passive aux volontés du souverain, sont plutôt des caissiers ou des commis principaux que des ministres, dans le sens qu'en Europe nous donnons à ce titre et à l'influence personnelle qu'il implique sur la marche des affaires publiques.

Le *bey du camp*, dignitaire choisi dans la famille du bey régnant, est après celui-ci le personnage politique le plus considérable de l'État. Tous les ans, à la tête d'un corps de troupes, il avait mission de parcourir la régence pour le prélèvement des impôts; l'on a renoncé depuis quelques années à ce mode de perception.

Le *kasnadhar*, spécialement chargé de l'administration des finances, résume en sa personne toutes les autres directions. Aujourd'hui Ahmed-Bey a donné à un fonctionnaire que sa faveur a choisi une autorité égale, sinon supérieure, à celle du kasnadhar, en lui affermant tout ce qui s'appelle impôt, ferme des tabacs, ferme des huiles, ferme des cuirs, approvisionnement des troupes, etc. Les attributions de ce fonctionnaire ont une grande analogie avec celles de nos anciens fermiers généraux en France.

N° 437. Scène de magnétisme en Afrique. D'après M. Adalbert de Beaumont.

N° 438. Types des populations de l'Algérie. Par M. W. Timm.

HOMMES.

Nègre. Vieux juif. Cavalier arabe. Bédouin. Mozabith. Kabile portefaix. Jeune Juif, décrotteur. Seigneur Maure. Jeune Maure, garçon de café. Cadi.

N° 439. **Types des populations de l'Algérie. Par M. W. Timm.**

FEMMES.

Mauresque en costume de ville.
Mauresque en costume d'intérieur.
Bédouine.
Négrillon.
Négresse esclave.
Négresse marchande de couscoussou.
Vieille femme mauresque.
Jeunes filles juives.
Jeune mulâtresse.
Juive coiffée du sarmah.

15 centimes la livraison. 68e LIV. **Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60.** (PARIS. TYP. PLON FRÈRES. 20 centimes par la poste.

Le *saheb-tabah* (compagnon du cachet) est chargé de la conservation des sceaux de l'État.

Le *kaïa* dirige les travaux des ports et de l'arsenal de la marine, la construction des bâtiments de guerre, l'armement de la flotte.

Le généralissime des troupes porte le nom de *saheb-zeghaïah.*

Le *douleteli,* chargé des affaires criminelles, a seul avec le bey le droit de faire donner la bastonnade et d'envoyer aux galères.

Le *scheik-medinah* (chef du centre de la ville) a sous ses ordres les *scheiks-reboth* (chefs des faubourgs), chargés de veiller à la sûreté publique. L'exercice de leurs fonctions est purement nocturne. Chacun de ces scheiks a sa prison de nuit où il renferme les délinquants, qu'il transporte, au lever du soleil, dans les prisons du douleteli...

« Que le bey de Tunis, dit M. Chassiron en terminant ses intéressantes études sur la régence, n'hésite pas à entrer franchement dans toute la largeur de la voie européenne, s'il veut sérieusement compléter son œuvre de rénovation. Il ne suffit pas de nous emprunter, par exemple, notre système militaire, qui dans l'état actuel des gouvernements orientaux ne peut être qu'un instrument perfectionné de despotisme; qu'il accepte, comme nous, les garanties de justice devant le magistrat; qu'il se constitue le protecteur des classes inférieures et industrieuses contre les agents souvent prévaricateurs d'une autorité sans limite : c'est le devoir d'un prince absolu; qu'il subordonne l'effectif de son armée au budget de l'État, c'est-à-dire qu'il le réduise; qu'il moralise surtout la perception de l'impôt en l'enlevant aux mains qui la détiennent aujourd'hui et au système qui la régit; qu'il examine enfin avec soin, par ses propres yeux, bien des détails administratifs qu'il néglige et qui réclament son contrôle personnel : et peut-être ainsi pourra-t-il arriver à sauver d'une ruine imminente un pays agonisant, et à assurer à son nom un rang élevé dans les fastes de l'histoire. »

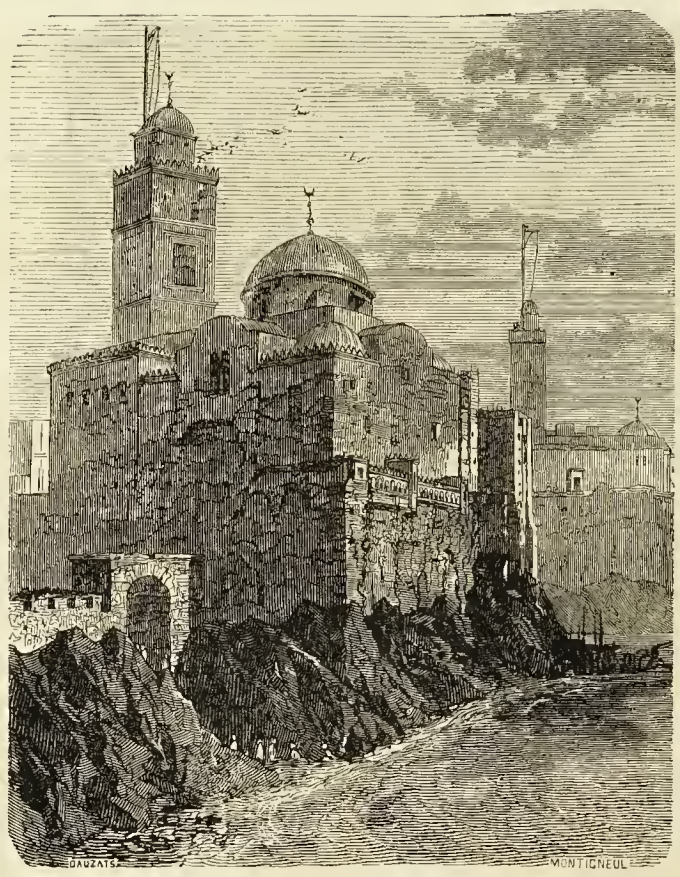
CHAPITRE XXXVI.

BOUGIE.

Bougie, décembre 1847.

Qu'on se figure, au bord de la mer, une plage étroite et rocheuse, puis un escarpement fort roide jusqu'à la hauteur de 20 mètres; ensuite une pente plus douce, une sorte de plateau qui vient se heurter brusquement aux flancs abrupts d'une montagne qui dresse sa crête dentelée à près de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'on aura une idée de l'emplacement qu'occupe la ville de Bougie à la base méridionale du mont Gouraïa sur le segment occidental du large hémicycle que dessine vers le milieu de nos possessions africaines le golfe auquel elle a donné son nom (*gr. n°* 433).

Rien de plus imposant que le spectacle de cette partie de la côte d'Afrique, lorsqu'on arrive à l'entrée du golfe de Bougie. Un vaste amphithéâtre de hautes montagnes apparaît dans l'enfoncement; presque toutes ont leurs sommets hérissés de roches nues; quelques-unes conservent de la neige jusqu'au mois de juin; au-dessous de la zone des roches et des neiges,



N° 440. Alger. — Une mosquée. Par M. Dauzats.

règne un large bandeau de forêts; plus bas encore s'étend la zone des vergers, enfin des potagers et des champs de céréales recouvrent les pentes inférieures. Quelques arbres élevés situés à fleur d'eau s'éloignent par un effet d'optique et prêtent à la baie une profondeur immense. Mais à mesure qu'on s'en approche, l'illusion se dissipe et fait place à la réalité. Enfin on touche au mouillage, on jette l'ancre au pied des roches grises du Gouraïa, dans une petite baie que forment un ravin profond et deux mamelons exposés au sud, sur lesquels s'élèvent en amphithéâtre des maisons blanches séparées par des massifs de vergers. Ce groupe d'habitations, c'est la ville actuelle de Bougie, regardant d'un air fier, comme une reine sur son trône, selon l'expression d'un voyageur moderne, les montagnes escarpées qui la protégent, la plaine voisine dont la fécondité l'alimente et la mer qui doit l'enrichir...

La crête du Gouraïa s'abaisse par ressauts successifs. Le premier, immédiatement au-dessous et à l'est du sommet, porte le nom de Mla'ab-ed-Dîb (le théâtre du chacal). Puis se succèdent sept dentelures juxtaposées que les Bougiotes comprennent sous la dénomination commune de Seba'-Djebîlât (les sept petites montagnes). La dernière, celle qui plonge dans la mer, se termine par une saillie que les indigènes appellent Ras-bou-H'aï (le cap Bou-H'aï), et les Français le cap Noir. C'est une des trois pointes dont la réunion forme la corne occidentale du golfe de Bougie. Les deux autres sont, au nord, le cap Carbon, et au sud le cap Bouak. Le premier porte dans la géographie locale le nom d'El-Metk'oub (la roche percée); le second, celui de Sîdi-el-Mlih' (littéralement *monsieur le bon*).

« Bougie, a dit celui de nos officiers qui a peut-être le plus étudié et le mieux décrit l'Algérie, Bougie sera un jour le Gibraltar de l'Afrique française. La jetée, que l'art est obligé d'élever à si grands frais dans la baie d'Alger, existe naturellement dans celle de Bougie. Cette jetée, c'est le cap Bouak. Il combine son action avec toutes les montagnes du voisinage pour préserver des coups de mer et des coups de vent une anse connue sous le nom de Sîdi-Iahia, qui devient, par un concours de dispositions naturelles, l'un des meilleurs mouillages de la côte d'Afrique. Aussi les Turcs ne l'avaient-ils pas méconnu. Chaque année, vers l'équinoxe d'automne, leur flotte abandonnait les parages dangereux d'Alger et venait prendre sa station d'hiver dans la rade de Sîdi-Iahia. Par une faveur nouvelle de la nature, la disposition de la rade de Bougie permet encore de l'améliorer à peu de frais. En effet, c'est surtout par la hauteur des fondations sous-marines que les jetées artificielles deviennent ruineuses. Eh bien, une jetée à Bougie, eût-elle 2,000 mètres de longueur, ne rencontrerait à cette distance que 18 à 20 mètres d'eau, tandis que le môle d'Alger, à 700 mètres seulement, en trouve déjà 32. Aussi un môle de 600 mètres de longueur doterait notre marine militaire d'un abri de 104 hectares à Bougie, et seulement de 38 à Alger; il coûterait à Bougie trois millions et demi, tandis que 500 mètres du môle d'Alger ont coûté dix millions. Voilà pourquoi, ajoute M. Carette, Ferdinand-le-Catholique, Charles-Quint, Barberousse, Louis XIV et les Anglais ont arrêté leurs regards sur Bougie, les uns avec complaisance, les autres avec regret. »

N° 441. Danse de nègres dans une rue d'Alger.

Bougie, l'ancienne Saldæ, fut dans l'antiquité l'un

des anneaux de cette immense chaîne commerciale que les Carthaginois déroulèrent sur la côte d'Afrique depuis les Syrtes jusqu'à Gibraltar. Envahie par les Romains, puis par les Vandales, puis par les Arabes, enorgueillie par de faciles triomphes, entraînée à de continuelles excursions par l'appât de la piraterie, elle fut punie de ses brigandages en 1510 par le valeureux Pedro de Navarro, qui s'empara de ses richesses et construisit sur sa colline une solide forteresse pour la tenir en respect. Barberousse fit deux tentatives inutiles pour s'en emparer. Elle resta quarante-cinq ans au pouvoir des Espagnols. Les Turcs ne la reprirent qu'en 1555, et ils la possédèrent jusqu'en 1833. Depuis le 29 septembre de cette année elle appartient à la France. Son occupation est un des beaux faits d'armes de notre armée d'Afrique. L'expédition, que les brigandages maritimes des Bougiotes avaient rendue nécessaire, fut commandée par le général Trézel. Le débarquement s'était opéré facilement. Mais la résistance, qui avait été faible au moment de l'attaque, devint très-vive le lendemain, et se prolongea pendant quatre jours. Retranchés dans les divers quartiers de la ville, le sabre à la ceinture, la carabine à la main, les Kabiles, que notre artillerie avait chassés de la Kasbah et du Mouça, se firent de chaque maison un nouveau rempart; ils défendirent intrépidement chaque porte, chaque fenêtre, chaque pied de terrain. C'était un autre siége de Saragosse, un siége d'autant plus difficile, que toutes les habitations étant dispersées sur des coteaux, dans des ravins, il fallait les attaquer successivement. Quand la ville entière fut enfin au pouvoir de nos braves soldats, elle présentait un horrible spectacle. Des cadavres gisaient dans toutes les rues encombrées de débris; plusieurs maisons avaient été incendiées pendant le combat, toutes avaient perdu leurs toitures. On ne savait où bivouaquer; le général en chef lui-même, blessé à la jambe, était étendu sur un matelas, sous une espèce de hangar. Les indigènes avaient fui, emportant tout ce qu'ils possédaient. Vainement on rappela la population par des proclamations garantissant le respect des personnes, des propriétés, de la religion. Effrayée des scènes terribles qu'elle avait eues sous les yeux, ou retenue par les Kabiles de la montagne, elle ne reparut point. Qu'aurait-elle trouvé d'ailleurs? ses maisons en ruines, dont les soldats continuaient la démolition chaque jour pour en brûler les bois; ses vergers dépouillés, où la hache ne cessait d'ouvrir des communications nécessaires à notre genre de vie et à notre sécurité.

N° 442. Les ombres chinoises à Alger. Par M. Frère.

Tous les peuples qui, depuis vingt siècles, ont tour à tour occupé Bougie, y ont laissé des traces de leur domination; mais sa véritable grandeur date de la période musulmane. — Marmol assure qu'au temps de sa fortune elle contenait plus de 20,000 maisons habitées, ce qui suppose une population de près de 100,000 âmes. Elle avait des écoles renommées, de belles mosquées, des palais ornés de mosaïques et d'arabesques. Chaque année de nombreux pèlerins venaient la visiter; aussi l'appelait-on la *Petite Mecque*. Au commencement du seizième siècle, elle ne possédait plus qu'environ 8,000 feux, et par conséquent 40,000 habitants, mais seulement dans la partie habitée. « Car, ajoute Léon l'Africain, auquel j'emprunte ce fait, étant toute peuplée, elle en pourrait contenir plus de 24,000, vu sa grande étendue devers la montagne. » En 1509, au moment où elle fut prise par les Espagnols, elle renfermait, suivant Marmol, plus de 8,000 défenseurs. Avant l'entrée des Français, elle comptait environ 200 maisons et une population de 1,000 âmes. Aujourd'hui la population indigène se trouve réduite à 146 individus; 580 Européens portent à 726 le nombre de ses habitants.

N° 443. Les ombres chinoises à Alger. — Scènes de la pièce intitulée Caragousse.

L'enceinte des Romains est reconnaissable et debout

sur un assez grand nombre de points. Elle n'avait pas plus de 2,500 mètres de développement. Deux positions plus fortement occupées la protégeaient : ce sont les forts appelés plus tard Mouça et Bridja. L'enceinte sarrasine, qui a plus de 5,000 mètres de développement, remonte sans doute à l'époque où Bougie devint la capitale du royaume des Hamadytes, en 987. C'était une muraille haute et continue, flanquée de tours s'étendant le long du rivage, embrassant exactement la rade et tous les contours du terrain, jusqu'au dehors de Bougie, vers la partie plate de la plage qui se raccorde avec la plaine. Un arceau en ogive reste encore debout aujourd'hui et sert d'entrée au point actuel de débarquement. Les Français l'appellent la Porte des Pisans.

La ville moderne occupe à peu près le terrain enfermé dans l'enceinte romaine. Elle descend sur le bord de la mer qu'elle borde de très-près, depuis le fort Abd-el-Kader à l'est, jusqu'au fort de la Kasbah à l'ouest, séparés d'environ 2,000 mètres et protégeant la plage de débarquement. Des communications larges et faciles conduisent maintenant aux principaux points de défense et permettent de déboucher dans la plaine. Une route en lacets arrive par des rampes multipliées au fort Gouraïa, bâti à 4,000 mètres de la ville. Des logements pour les officiers et la troupe, et un hôpital ont été construits par les soins du génie militaire, ainsi qu'un réservoir et une fontaine publique qui donne, au temps de l'étiage, 20,000 litres d'eau par vingt-quatre heures.

« Derrière ces murs, ces forts subjugués par nos armes, écrivait en 1846 M. X. Marmier, s'étend l'immense forteresse des montagnes occupées par les nombreuses tribus des Kabiles qui n'acceptent ni paix ni trêve, qui de tous côtés nous cernent dans notre étroit domaine, qui à toute heure sont prêts à reprendre les armes et à s'élancer contre nous. Ils sont si acharnés à notre poursuite qu'en certains moments on ne peut même pas, sans quelque prudente précaution, gravir la large route qui rejoint le fort du Gouraïa à la ville.

» Quel dommage, ajoutait ce spirituel écrivain, pour les artistes et les touristes, que ces fières tribus du désert se montrent à notre égard si peu sociables et paraissent si peu désireuses de nous admettre dans leur intimité! La race kabile est du très-petit nombre de choses distinctes qui existent encore en ce siècle de nivellement universel et de couleur uniforme. L'Europe ne les a pas encore badigeonnés de son vernis. L'Angleterre ne leur a pas inculqué l'amour du *mackintosh* et du *waterproof*. L'Allemagne ne leur a point appris le suprême bonheur que l'on éprouve à se mettre la tête entre les deux mains pour lire une petite phrase de deux à trois pages, et essayer de comprendre un axiome de philosophie qu'on ne comprend pas. L'Espagne, leur voisine, ne leur a pas envoyé la moindre romance ni les plus légères décorations, et, depuis douze ans qu'ils nous voient de fort près, ces braves gens n'ont pas l'air de se douter de la grâce exquise des pantalons à sous-pieds et des agréments du roman feuilleton.

» Tout ce que le savant Prescott nous a dit des mœurs primitives des anciens Aztèques, tout ce que Walter Scott nous a conté des vieux clans d'Écosse, et Fenimore Cooper des grands chefs de l'Amérique sauvage, n'est pas plus curieux que ce qu'on pourrait voir dans ces régions inexplorées de la Kabilie depuis le port de Bougie jusqu'aux Bibans, et depuis les portes de fer jusqu'à Sétif. Tels étaient les Kabiles il y a des siècles, et tels ils sont encore aujourd'hui. Race primitive dont on ignore même l'origine; race non malléable, dont les Arabes n'ont pu altérer la nature, et sur laquelle se brisent comme sur une chaîne de fer les efforts de l'Europe. Du milieu de leurs forêts, du sommet de leurs coteaux, ils regardent avec un mâle sentiment d'indépendance les peuplades étrangères qui les entourent. Si quelque besoin matériel, quelque calcul de négoce ou quelque entreprise belliqueuse les amène au milieu de ces peuplades, ils y passent sans s'y confondre, comme ces fleuves qui traversent les lacs en conservant la forme particulière de leurs flots. Dans quelque ville qu'il apparaisse, partout on reconnaît le Kabile à sa constitution robuste, à l'agilité de ses membres, à la fierté de son œil noir. Tandis que l'Arabe, pour satisfaire à l'intérêt du moment, se couche à nos pieds et sollicite notre bienveillance par ses humbles protestations, le Kabile garde une mâle attitude, et s'il est forcé de se soumettre à une force supérieure, il se soumet sans déroger par de basses flatteries à sa dignité.

Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air,

l'enceinte des montagnes fait sa force, la liberté fait son orgueil. Patient et laborieux, endurci de bonne heure aux fatigues de tout genre et aux rigueurs de son climat, il est à la fois agriculteur et guerrier ; il ensemence son champ et le défend. Il forge le soc de la charrue et la lame du sabre. Chaque tribu est comme un petit monde à part qui, au besoin, se suffirait à lui-même par son travail agricole et son industrie. Les femmes tissent la laine et le lin ; les hommes fondent le minerai, charpentent le bois et fabriquent divers meubles et divers ustensiles. La terre

N° 444. Caravansérail à Alger. Par M. Frère.

N° 445. Marabout Sidi-Sadè, aux environs d'Alger. Par M. Theodore Frère.

qu'ils occupent leur donne assez de céréales pour les nourrir et plusieurs productions qu'ils transportent sur différents marchés. Ici on trouve des orangers, des caroubiers et d'autres arbres à fruits qui produisent d'abondantes récoltes; là des quantités de ruches à miel [1]; ailleurs des pâturages où l'on engraisse de nombreux bestiaux. Chaque tribu élit elle-même son cheik pour la conduire à la guerre, la représenter dans ses relations avec ses voisins, juger ses différends, administrer la justice. La loi n'est pas écrite. Le cheik et le marabout en sont, comme autrefois le *log-mahr* en Islande, les organes vivants. Les vieillards l'ont apprise de leurs pères; et si un chef téméraire osait la violer, le dernier des hommes de la communauté pourrait lui dire : « Arrête! tu es cheik, mais je suis cheik comme toi. »

Si les Kabiles attendent encore leur Walter Scott et leur Cooper, qui, je l'espère, ne leur manqueront pas, ils possèdent déjà leurs Prescott. Les ouvrages annoncés ou publiés de MM. Carette, Daumas et Fabar ont révélé ou révéleront bientôt une grande partie des mystères de cette vaste contrée de l'Afrique occidentale désignée sous le nom de Kabilie, et qui jusqu'à ces dernières années était restée presque inconnue du reste du monde. D'ailleurs l'expédition si heureusement accomplie au mois de mai dernier par M. le maréchal Bugeaud et par M. le général Bedeau nous en assure — pour quelque temps du moins — la possession paisible. Persuadées de la supériorité de notre pouvoir et de l'inutilité de toute résistance, les tribus kabiles se sont soumises à notre ascendant. Quand les deux colonnes qui étaient parties de Sour-el-Ghozlan et de Sétif, et qui avaient opéré leur jonction à une journée de marche au-dessus du confluent de la Summam, formant un effectif d'environ 15,000 hommes, vinrent camper en face de Bougie, sur les revers du col de Thisi, les Kabiles furent frappés d'étonnement et d'admiration. Jamais ils n'avaient vu de semblables soldats et en si grand nombre. « Nous avions bien appris, s'écria l'un d'eux, que c'était une folie à nous de résister, tant votre puissance était grande; mais nous ne l'avions pas vue. Maintenant *notre œil est satisfait.* » Depuis ce moment les Kabiles, qui s'étaient toujours montrés si hostiles, vivent en bonne intelligence avec nous. Désormais on pourra aller les visiter, et sans aucun doute on parviendra tôt ou tard à les connaître.

Quant à moi, je n'ai, à mon grand regret, fait qu'une excursion dans la Kabilie; et cette excursion n'a eu pour résultat que de satisfaire ma curiosité; je suis monté au sommet du Gouraïa, délicieuse ascension dont je conserverai toujours le souvenir, et qui, bien que je l'aie prolongée le plus longtemps possible, m'a semblé trop courte. Je ne pouvais me lasser de contempler cette ville d'un effet si poétique, ces sinuosités de collines bordées de maisons blanches, ces ravins voilés sous le large rameau du caroubier et du figuier, cette plaine superbe sillonnée par le fleuve que Ptolémée appelle le Nasava; cette baie d'azur où les rayons du soleil répandaient un réseau d'or et d'argent; et au-dessus de cette plaine, de ces coteaux agrestes, tous ces pics de montagnes échancrés comme ceux du Tyrol, éblouissants en été comme les rocs du Liban, et couverts de neige en hiver comme les cimes des Alpes. Décidément Bougie est un de ces sites privilégiés où je serais heureux de me choisir une demeure si j'étais jamais forcé de m'expatrier.

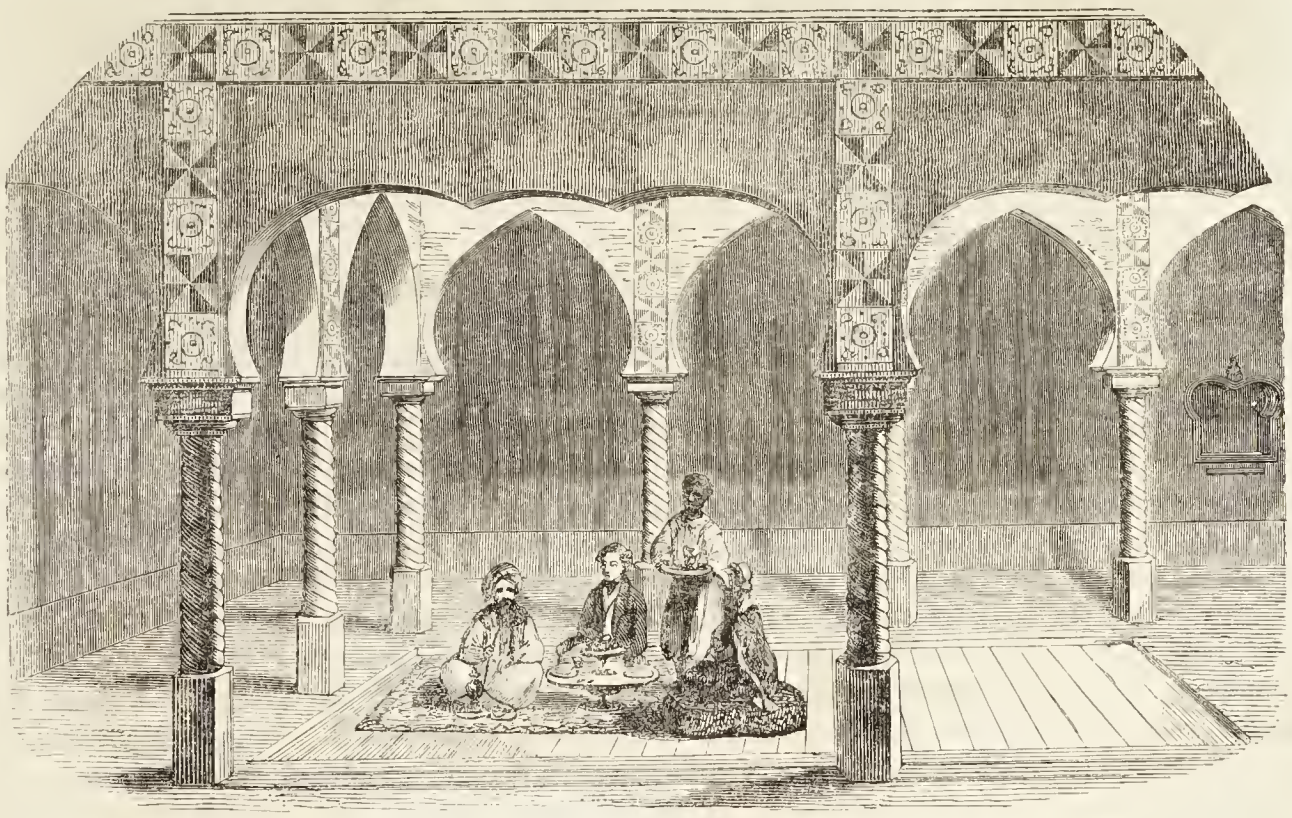
N° 446. Route d'Alger à la Kasbah. Par M. P. Thuillier.

CHAPITRE XXXVII.

ALGER.

Décembre 1847.

Vingt-quatre heures après avoir quitté Bougie, nous dépassions le cap Matifou et nous apercevions presque en face de nous, à l'autre extrémité d'une vaste baie circulaire, une masse blanche qui se détachait en forme de triangle sur une chaîne de collines, couvertes d'habitations, de jardins et de vergers. C'était Alger. A mesure que nous avancions, mes regards avides essayaient de distinguer, au milieu de cette carrière de pierres éblouissantes, ici la tour du Phare, là le fort l'Empereur, et au-dessous la Kasbah; puis, fatigués de ces efforts inutiles, ils erraient avec délices, tantôt sur les ravissants coteaux de Mustapha, qui déployaient devant eux leur magnifique amphithéâtre de villas, tantôt sur une mer calme qui réfléchissait un ciel bleu d'un éclat et d'une pureté incomparables. Quel que fût mon désir d'arriver, j'aurais voulu par moments ralentir ou arrêter le navire, dont la puissante machine semblait alors accélérer la marche; et cependant mes propres pensées m'arrachaient à la contemplation de ce beau spectacle, le plus beau peut-être qui puisse charmer l'œil humain. En admirant ces splendides tableaux de la nature, je me demandais comment et pourquoi une contrée aussi favorisée, qu'elle mérite d'être appelée le paradis sur la terre, avait été si longtemps occupée par le plus sauvage et le plus féroce de tous les peuples qui s'y était souillé de tous les crimes; et repassant alors dans ma mémoire sa triste et sanglante histoire, je me rappelai cette exclamation de l'auteur des *Lettres sur l'Algérie* : « Que les chiffreurs de budget, les économes de la matière additionnent tant qu'ils voudront ce que nous coûte l'Algérie, il n'y a pas de millions qui vaillent la grande et religieuse pensée qui sur ces lieux rehausse le cœur de la France, l'éclat d'un succès vainement tenté par les Portugais et les Espagnols, par les flottes de Charles-Quint, annoncé par les bombes de Duquesne, et légué à l'admiration de l'Europe, comme un sublime adieu, par le successeur d'une monarchie



N° 447. Algérie. — Intérieur d'une maison mauresque. D'après un dessin de M. C. Gillotte.

[1] C'est avec la cire qu'ils récoltaient que les habitants de Bougie ont fabriqué les premiers cette espèce de chandelle aujourd'hui d'un usage si commun, à laquelle ils ont donné le nom de leur ville.

de quinze siècles. Oh! pauvres navigateurs chrétiens d'autrefois, tendres et charitables pères de la Merci, qui vous en alliez de province en province, quêtant des aumônes pour le rachat des captifs; vous qui avez succombé à cette tâche évangélique, noble et courageux Lucien Hérault; vous qui avez connu les douleurs de l'esclavage, magnanime saint Vincent de Paul, et toi, honnête chevalier d'Aranda, qui nous as si naïvement conté ton funeste voyage, et toi dont les souffrances n'ont pu éteindre le génie, cher et charmant Cervantès; et toi, joyeux Regnard, qui fus aussi la proie des corsaires algériens, que ne pouvez-vous revoir ces parages où l'on ne s'aventurait jamais sans crainte, ces cités impitoyables où vous avez langui dans l'atmosphère infecte d'un cachot, sous le poids de vos fers ou sous le fouet sanglant de vos gardiens! Ces parages sont libres, ces cités sourient au marchand qui vient y faire son négoce, au voyageur qui veut les visiter.

» On peut voir en Orient, ajoute le même voyageur, beaucoup de villes construites dans le genre d'Alger : maisons carrées comme des dés, façades blanchies à la chaux, galeries à terrasses; mais je n'en connais pas une qui présente, comme celle-ci, une masse si imposante de constructions, si serrée et si compacte, qu'on la dirait taillée d'un seul bloc dans une carrière de marbre. Et lorsqu'on pénètre dans son enceinte, c'est bien le tableau le plus bizarre, le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer. La civilisation européenne, avec sa mobilité continue, s'y mêle à l'impassible physionomie des races orientales, y porte de tous côtés ses habitudes élégantes, ses fantaisies capricieuses et ses formes grotesques. Le quartier qui s'étend de l'amirauté à la porte Bab-Azoun est aussi français que le chef-lieu d'un de nos vieux départements. Rien n'y manque pour constater l'incessante activité de la France avec son caractère entreprenant, ses tendances utiles et ses besoins vulgaires. De magnifiques hôtels s'élèvent sur les ruines de chétives maisons en plâtre qui jadis inondaient ce quartier; de larges rues à arcades ont remplacé les ruelles tortueuses où naguère deux matelots n'auraient pu passer de front. Ici la grue gémissante porte à un troisième étage les poutres d'un nouvel édifice; là le hoyau et la pelle déblayent les avenues d'un carrefour. Ingénieurs et architectes, menuisiers et maçons, partout sont à l'œuvre. Puis, au milieu de ce labeur souvent très-habile et quelquefois précipité, voici ce qui rappelle la vive empreinte de la population parisienne : restaurants à la carte et à prix fixe, cafés et divans, marchandes de modes et coiffeurs, et les omnibus, qui déjà séduisent les Arabes, et les diligences qui ont leur service régulier comme les messageries Laffitte, et les guinguettes de la barrière avec leurs enseignes symboliques. Mais, au milieu de cette cité française, les regards sont frappés par une variété de costumes, de types de figures, par un mélange de races dont nulle autre capitale ne peut donner l'idée. Près du juif aux vêtements sales, au visage inquiet, voici l'Arabe à l'œil étincelant, à la démarche majestueuse; près du pauvre manœuvre qui fléchit sous le poids de son fardeau, voici le jeune élève de Saint-Cyr, tout fier de sa fraîche épaulette et de ses éperons qu'il fait résonner sur le pavé; à côté de la femme maure qui glisse timidement le long des murs, le visage voilé par sa tunique, passe en sautillant la légère enfant des boulevards, qui serait bien désolée qu'on ne vît pas son joli chapeau et son écharpe brodée. Kabiles des montagnes, Maures et Biskris, Espagnols et Maltais se croisent sans cesse dans les rues avec nos soldats et nos officiers. Des spahis partent au galop chargés de dépêches; des pièces d'artillerie roulent dans les rues, des troupeaux d'ânes et de mulets apportent au marché les provisions du jour; le tambour bat, les postes prennent les armes, les généraux traversent la ville sur des chevaux écumants. On dirait un immense campement, refuge d'une quantité de diverses tribus, vivifié par toutes sortes d'industries et retentissant de tous les bruits de la guerre. La vieille enceinte d'Alger n'est plus assez vaste pour contenir tant de monde, la population déborde hors de ses premières limites. Pour lui donner l'espace dont elle a besoin, il a fallu démolir les remparts de Bab-Azoun et les reporter en pleine campagne. »

N° 448. Algérie. — École juive.

Ces impressions si bien décrites par M. X. Marmier, je les avais éprouvées, comme lui, en débarquant, et j'étais curieux de contempler à loisir les scènes si caractéristiques et si variées que je n'avais fait qu'entrevoir en me rendant du port à l'*Hôtel du Gouvernement*, où je m'étais logé sur la place de ce nom. C'était le matin. Dès que j'eus réparé le désordre de ma toilette, je commençai une promenade qui se prolongea jusqu'à la nuit. J'employai si bien ma journée que le soir il ne me restait presque plus rien à voir. Mais, je dois l'avouer, ce ne fut pas la ville africaine, mauresque, qui piqua et satisfit le plus ma curiosité, ce fut la ville européenne, la ville française. Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis mon départ de Brest; en errant dans ces quartiers d'Alger, où, sauf quelques passants, tout, maisons, habitants, magasins, marchandises, voitures, costumes, langage, etc., était français et me rappelait la France, je m'imaginais par moments — douce pensée qui me causait une émotion indéfinissable — que je rentrais dans ma patrie après un long exil. Toutefois, bien que l'Alger ancien auquel je préférais de beaucoup, pour cette raison, l'Alger nouveau, ressemblât en outre à plusieurs autres villes orientales ou africaines où je venais de faire un séjour plus ou moins long, je le visitai avec intérêt, et il mérite d'autant plus d'être décrit qu'il se transforme comme par enchantement, et que dans peu d'années il ne restera plus de lui que quelques rares échantillons difficiles à découvrir.

Avant d'y pénétrer, avant de monter jusqu'au sommet de la colline sur laquelle il s'étage en forme de triangle, je passai plus d'une heure sur *la place du Gouvernement* ou place *Royale*, qui s'étend à ses pieds, presque à égale distance des deux portes Bab-Azoun et Bab-el-Oued, entre ses rues les plus basses et le port. En effet, c'est là, dit M. Carette, que se forme le remous de ces agitations diverses dont Alger est le théâtre; carrefour bruyant, ouvert à toutes les croyances, à toutes les passions, espace mitoyen entre l'Orient et l'Occident. « Par une disposition fortuite, l'horizon de la *place du Gouvernement* réunit, ajoute-t-il, échelonnés à différents plans, quelques traits expressifs de cette physionomie double. D'un côté, c'est la mer, devenue enfin le domaine de l'Europe; en face, c'est la ville mauresque, qui s'élève en gradins, étalant encore ses grands murs percés de lucarnes jalouses et ses terrasses aériennes. A côté de la grande mosquée (*grav. n° 440*), le plus beau reste de l'architecture musulmane, s'élève l'hôtel de la Tour-du-Pin, le plus remarquable échantillon de l'architecture chrétienne. Enfin, du côté de Bab-Azoun, un massif de constructions européennes, occupées par des cafés riants et *chantants*, laisse voir entre elles et la mer la face sévère du Jurjura et ses cimes autochthones.

» Cette grande décoration, dont la nature a fourni les principales pièces, résume aux yeux du promeneur l'histoire de cette ville étrange dont la destinée se trouve désormais irrévocablement liée à la nôtre. Dans le Jurjura, dans ses sommets bleuâtres et ses rides neigeuses, il voit le génie du peuple berbère rebelle à toutes les dominations; dans la grande mosquée, ouvrage des proscrits de Grenade, il retrouve ces temps d'intolérance et de fanatisme qui préparèrent l'avénement de la piraterie.

» Enfin, au pied des gradins de l'amphithéâtre que domine la Kasbah, en avant de la ville mauresque, s'élève au bord de la place une haute et sombre demeure, à petites lucarnes garnies de barreaux de fer : c'est le palais de la Djénina, qui a servi de résidence à tous les deys jusqu'en 1817, et où se sont accomplies les sanglantes orgies de la domination turque. Ce palais couvrait autrefois un espace considérable, mais il se trouvait engagé dans un massif de maisons qui empêchaient d'en apprécier l'étendue. Plusieurs cours et un petit jardin encaissé en occupaient le centre. Au sommet régnait une galerie d'où la vue plongeait sur la basse ville et sur la mer. C'est là que le bey se tenait habituellement. Les premières constructions, ou plutôt les premières démolitions exécutées par les Français, atteignirent ce monument historique. Il en restait cependant plusieurs parties demeurées in-

actes, et particulièrement l'édifice qui porte l'horloge de la place du Gouvernement, lorsque, le 26 juin 1844, un violent incendie éclata dans des baraques en bois construites à l'entour et en dévora l'aile droite avec une partie des objets de campement qui y étaient emmagasinés. »

Pour moi, ce que je remarquai le plus d'abord en me promenant sur la *place du Gouvernement*, ce ne furent ni ses hôtels modernes, ni son ancien palais des beys, ni ses cafés chantants, ni sa statue du duc d'Orléans, inaugurée le 28 août 1845, ni sa vieille mosquée, ni la foule bigarrée qui y circule incessamment, ce fut le port qu'on découvre en partie le long de la balustrade de pierre par laquelle elle est terminée du côté de la mer, l'un des plus grands travaux que les hommes aient entrepris — car il n'est pas encore achevé — dans l'Afrique septentrionale.

A l'époque où Baba-Haroudj, que nous nommons Barberousse, fonda si glorieusement cette régence trop fameuse que la France a détruite en 1830, Alger s'appelait Djézaïr-Beni-Mezranna, ou les îles des Beni-Mezranna; car il existait alors en face de cette ville bâtie par la tribu des Beni-Mezranna sur les ruines d'une cité romaine, un groupe d'îlots complétement isolés du continent. C'était sur une de ces îles que Ferdinand-le-Catholique avait fait élever la fameuse tour ronde désignée sous le nom de *peñon d'Alger*, et qui, après avoir subi bien des vicissitudes, sert aujourd'hui de base à la tour du Phare. Du milieu de ce groupe d'îlots s'avançait vers une saillie naturelle du rivage une ligne de pointes de rochers, barre naturelle qui dessinait l'enceinte d'un mouillage où les navires venaient jeter l'ancre, mais qui ne protégeait ces bâtiments ni contre les vents ni même contre la houle du nord. Le frère et le successeur de Barberousse, Khaïr-el-Din, entreprit de réunir les îles des Beni-Mezranna à la terre ferme. Il commença par déloger les Espagnols du peñon, puis, moitié avec les matériaux qu'il tira de cette forteresse, moitié avec les ruines de la ville romaine du cap Matifou, il établit une chaussée continue sur le banc de rochers qui s'étendait entre elle et sa nouvelle capitale; enfin il forma des îles un massif sur lequel s'élèvent aujourd'hui les établissements de l'artillerie et de la marine. Le successeur de Khaïr-el-Din songea à défendre contre les hommes ces travaux destinés à mettre le port à l'abri des attaques de la mer; il établit les premières batteries de l'île. Plus tard, Salah-er-Reïs fit construire sur toute la longueur de la jetée la chaussée qui aujourd'hui encore conduit de la porte de la ville aux voûtes de la marine. Mais ce port, malgré les sommes énormes qu'il avait déjà coûtées, était encore insuffisant; d'une part il manquait d'étendue et de profondeur, d'autre part il recevait en plein les vents du nord-est et la houle furieuse qu'ils soulèvent.

C'est alors que fut entrepris, dans l'espoir sans doute de le terminer, ce fameux môle enraciné à la pointe méridionale des îles réunies, travail gigantesque commencé par les Turcs il y a deux siècles, continué par les Français depuis 1830, et qui s'avance lentement vers la mer sans savoir où il s'arrêtera. Chaque année un grand nombre de malheureux esclaves chrétiens y mouraient à la peine, et chaque année la tempête emportait une partie des fruits de cet impitoyable holocauste. Des sommes immenses furent englouties dans ce môle, qui n'atteignit cependant sous les Turcs qu'une longueur de 140 mètres. Quand l'administration française essaya de le terminer, elle employa d'abord des roches naturelles. Mais, comme le transport en était aussi coûteux que difficile et que d'ailleurs elles ne résistaient pas à l'action des vagues, on leur substitua des roches artificielles. D'énormes blocs de béton furent coulés dans des caisses en bois disposées sur le rivage même; en quelques jours ils acquéraient une dureté égale à celle du roc vif. Alors ils étaient enlevés à l'aide de machines puissantes et précipités dans la mer.

« Les ingénieurs français, dit M. Carette, suivirent d'abord, à défaut d'autre, la direction prise par les Turcs. Mais elle réduisait le port à des dimensions qui parurent beaucoup trop modestes. Dès lors le

N° 449. École maure à Alger. Par M. W. Timm.

môle commença à gagner vers le large et annonça des vues plus ambitieuses. Divers projets se présentèrent, et chacun d'eux, après une ou deux années de règne, s'effaçait devant une conception plus grandiose. Au milieu de ces débats, le môle marchait et reproduisait dans sa forme le mouvement des idées. A chaque hausse il s'enhardissait et s'épanouissait vers le large. Ces inflexions successives ont fini par imprimer à la jetée française une courbure bizarre, injustifiable, contraire aux données de l'expérience et aux principes de l'art hydraulique, monument impérissable des hésitations administratives, des scrupules diplomatiques, des tiraillements de toute nature qui ont marqué cette conquête. Aujourd'hui le môle d'Alger, parvenu à 550 mètres seulement de son point de départ, a déjà coûté près de onze millions, sur lesquels il y en a dix qui dorment sous les flots. »

Ce port, si incomplet et si incorrect, offre à chaque instant du jour le spectacle le plus varié, le plus animé, le plus pittoresque qui se puisse voir. En 1845, il y est entré 2,279 navires de 209,642 tonneaux, ayant 18,444 hommes d'équipage; il en est sorti 2,297 de 208,319 tonneaux, ayant 18,417 hommes d'équipage. Sur les 2,279 bâtiments qui y sont entrés, on comptait 255 français de l'État, 1,134 français de commerce, 289 espagnols, 111 napolitains, 38 autrichiens, 63 sardes, 38 toscans, 17 romains, 63 grecs, 1 ionien, 52 anglais, 54 suédois, 13 norwégiens, 13 russes, 5 américains, 3 danois, 1 brémois, 1 oldembourgeois, 2 prussiens, 3 tunisiens, 1 égyptien, 2 ottomans, 120 indigènes. Ils apportaient, les uns des soldats ou des ouvriers, les autres toutes les denrées de consommation, tous les articles de commerce dont peut avoir besoin la capitale d'un empire naissant, chevaux, mulets, cochons, ours, volaille, charbon, bois de construction, houille, fer, cordages, vins, esprits, farine, légumes, huile, blé, orge, sel, café, sucre, meubles, poteries, pierres, plâtre, œufs, poissons, tuiles, briques, tissus, etc... Ces chiffres et cette énumération peuvent donner une idée du mouvement et de la diversité des scènes que présente incessamment à l'observateur le port d'Alger. Partout le travail, le bruit, la vie; à bord des bâtiments de tous les tonnages, de tous les pavillons, de toutes les formes qui se pressent dans l'étroite enceinte conquise si chèrement sur la mer, on charge ou on décharge des marchandises que les Biskris, ces Auvergnats de l'Algérie, ont apportées ou emportent sur leurs épaules en se dandinant pour amortir les chocs de la marche. A terre, des légions d'ouvriers construisent sans relâche leurs blocs gigantesques et les lancent à la mer qui les engloutit. Ici des pèlerins s'embarquent pour la Mecque (*gr.* n° 335), là un navire de l'État débarque un régiment arrivé de France et des prisonniers arabes (*gr.* n°s 428, 29, 30) qui viennent d'expier au fort Brescou (*gr.* n° 426) et à l'île Sainte-Marguerite (*gr.* n° 427) leur participation aux insurrections d'Abd-el-Kader ou de Bou-Maza et qui ont obtenu leur grâce; plus loin, une autre frégate à vapeur prend à son bord des malades ou des blessés qui vont redemander à la mère-patrie la santé qu'ils ont perdue pour elle. Que de pensées diverses occupent tous les acteurs ou figurants que je vois s'agiter en même temps sur ce vaste et curieux théâtre! L'un arrive plein d'espérance et d'ardeur, l'autre part abattu, désespéré. Celui-ci trouvera la mort soit en cherchant la fortune, soit en courant après la gloire; celui-là abandonne sans regret cette contrée où il a eu la chance de satisfaire son ambition: il retourne en France jouir en paix des richesses ou des honneurs qu'il a su amasser pendant son séjour en Algérie. La France, il en est bien peu parmi tous ces hommes qui n'y pensent et qui n'en parlent. Moi-même, tandis que je regardais les navires sortis de la rade se diriger vers le nord, malgré la nouveauté et l'intérêt du spectacle qui m'entourait, je me mis à songer à ce Paris, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, à tous les amis que j'y avais laissés à mon départ, et qui peut-être, au moment où leur souvenir me causait une vive émotion, pensaient aussi à moi... s'ils ne m'avaient point complétement oublié...

Cependant, m'arrachant à ces réflexions et m'éloignant de tout ce qui pouvait m'en inspirer de semblables, je traversai la place du Gouvernement, je

m'enfonçai sous une voûte obscure, et j'entrai résolument dans la ville mauresque, dans l'Alger ancien, où bientôt je ne fus plus occupé que des tableaux étranges qui se succédaient sous mes yeux.

Cette voûte était une sorte de bazar dans lequel je vis des marchands maures et koulouglis si beaux, si blancs, si graves, que je les admirai avec autant de plaisir qu'en peut éprouver un amateur qui contemple un chef-d'œuvre de l'art. Un teint pur et transparent, dénué, il est vrai, de cette chaleur de tons qui illumine la plupart des faces méridionales, mais d'une blancheur mate et presque efféminée, une grande régularité de traits, un visage plein et ovale du contour le plus harmonieux, une barbe brune et des yeux noirs, *grands comme des tasses*, pour me servir de la comparaison d'un enfant du pays ; tels sont les attributs distinctifs de cette superbe race d'hommes. Quant à leur physionomie, elle n'est nullement martiale, mais elle est fine et ne manque ni de gravité, ni de noblesse ; sa douceur habituelle témoigne de mœurs très-pacifiques, et sa sérénité d'une profonde insouciance.

La profession du commerçant, telle que la comprend et l'exerce le Maure, n'exige pas de grands efforts de génie, de calcul et d'activité. Jusqu'au jour de l'occupation française, les marchands indigènes, par une habitude traditionnelle et de peur de tenter la cupidité des passants, se gardèrent bien de parer leur étalage. Leurs boutiques n'étaient—et ne sont encore pour la plupart — que des niches obscures, ou pour mieux dire des espèces de trous élevés au-dessus du sol, à hauteur d'appui, ayant au plus 1 mètre 66 centimètres de haut sur 1 mètre 33 centimètres de large, et appelés *hanout*. Là le débitant indigène, ignorant même le luxe d'un comptoir, se tient accroupi sur une pièce de bois ou une dalle de pierre près de ses marchandises étalées au hasard. Sa caisse est une pauvre bourse de cuir cachée dans sa ceinture. Il fume sa pipe en silence, et, loin d'adresser aux passants de ces coups d'œil provocateurs dont se montre si prodigue le boutiquier européen, c'est à peine s'il daigne parfois jeter sur eux un regard plein d'une superbe indifférence. Le chaland se présente-t-il enfin, le marchand lui tend sans mot dire les objets qu'il demande, n'écoute ni les éloges ni les reproches adressés à sa marchandise, fixe son prix, et, si l'acheteur le trouve trop élevé, se contente de hausser les épaules en reprenant sa chère pipe, qu'il se met à fumer de plus belle, sans plus s'occuper de la pratique récalci-

N° 450. Algérie. — Synagogue-juive.

trante que si cette dernière était déjà bien loin. L'acheteur a-t-il au contraire mordu à l'hameçon, le marchand empoche le prix de la vente, et, comme il n'a ni grand-livre ni journal à tenir, son inventaire de chaque soir se réduit à compter l'argent qu'il a reçu.

L'approvisionnement de la majorité des marchands maures consiste d'ordinaire en deux ou trois bottes de légumes, un ou deux sacs de fèves sèches et quelques chapelets de poisson salé. Les plus riches vendent des tissus, des armes et des flacons d'essence. Les plus achalandés sont les *skakris* (épiciers, littéralement sucriers). Ils débitent du café, du sucre, de la cassonade, des pastilles du sérail, du tabac, des citrons, des oranges, des dattes, des pastèques et autres menues denrées d'une consommation journalière. Leur avoir commercial se compose de marchandises valant en moyenne de 15 à 20 francs, et le bénéfice de leur journée s'élève à peine à une dizaine de sous, sur lesquels il leur faut prélever encore les frais de l'illumination dont ils décorent leur chétif étalage, c'est-à-dire d'une chandelle de cire jaune dans une lanterne de papier. Ce gain modeste suffit à leurs besoins, car ils vivent de peu.

Aussi grande fut la surprise des indigènes lorsque les premiers marchands européens qui vinrent s'établir à Alger ouvrirent des boutiques abondamment fournies, élégamment ornées, éclairées par une devanture de glaces. La richesse et l'étendue de ces magasins ne leur causèrent pas moins d'effroi que d'étonnement ; ils comprirent aussitôt que toute concurrence leur était désormais interdite. Chassés de leurs vieilles maisons qu'on se hâtait de démolir afin d'ouvrir des rues nouvelles ou d'élargir les rues existantes, ils s'empressèrent de déserter les quartiers inférieurs ou français, et cherchèrent un refuge dans les quartiers supérieurs ou maures. Pour leur offrir d'autres asiles, des spéculateurs ont construit deux bazars, l'un rue du Divan, qui est le mieux approvisionné et le mieux bâti ; l'autre qui paraît le plus fréquenté et que l'on appelle la galerie d'Orléans ; tous deux sont occupés par l'aristocratie des boutiquiers indigènes : les marchands de corail, de burnous, de tapis, de châles ; les brodeurs sur cuir et sur étoffe, quelques armuriers, et nombre de revendeurs tenant assortiment d'objets de toute espèce, à l'instar des marchands de bric-à-brac ou des fripiers de nos villes de France. On décore également du titre de bazar une petite ruelle fort noire et fort malpropre, située entre la rue du Divan et la place de Chartres, où l'on vend à meilleur marché que dans les deux autres bazars des bourses, des cordons de montre, des bracelets, des pantouffles brodées, des porte-cigares et des glands de canne en fil d'or et d'argent.

Les Algériens, se rasant la tête, ont des barbiers pour leurs cheveux comme nous pour nos barbes, et les boutiques des barbiers sont à Alger, comme partout, des rendez-vous d'oisifs (*grav. n° 451*). On y

trouve des bancs disposés tout autour des murs, décorés de grossières peintures. C'est là que le musulman se fait raser le crâne et teindre la moustache. Les barbiers algériens sont, comme tous les barbiers du monde, de grands donneurs de nouvelles, et dans leurs boutiques les espions français ont souvent découvert des conspirations et des plans d'insurrection imaginaires. L'habileté du barbier maure est au surplus en grande réputation, et rien n'égale, assure-t-on, la légèreté de son rasoir. Il saisit entre ses genoux la tête du patient, et telle est la confiance de celui-ci qu'on le voit souvent s'endormir pendant que le glaive tranchant se promène sur son cuir chevelu. J'ai peine à croire qu'un pareil sommeil ne soit pas troublé par de mauvais rêves.

Les cafés maures n'attirèrent pas moins mon attention que les boutiques des marchands et les établissements des barbiers. En général, ils sont peu luxueux : un porche de feuillage en couronne l'entrée ; quelques bancs de bois et des nattes en forment tout l'ameublement ; mais il y règne une fraîcheur bienfaisante que, dans certains cafés aristocratiques, contribue à entretenir un jet d'eau retombant dans une vaste coupe de marbre située au centre de l'édifice. Étendus sur les nattes ou accroupis sur les bancs adossés à la muraille, les habitués du lieu fument leur pipe en silence, et boivent le café noir, qui leur est distribué au prix modique de cinq centimes la tasse. Quelquefois ils varient leurs plaisirs en jouant aux dames ou aux échecs ; mais bientôt fatigués d'un si violent exercice, ils rentrent dans leur chère inaction en se rendormant du sommeil du juste.

Certains jours de l'année, le café maure ou l'échoppe du barbier s'anime d'un mouvement extraordinaire et prend une apparence de fête. Ces jours-là, on fait venir des musiciens, ou, à leur défaut, quelques amateurs renforcés apportent leurs instruments. Celui-ci arrive avec un violon à deux cordes, dont il se sert comme d'un violoncelle ; celui-là tient une façon de mandoline qu'il gratte avec une ardeur sans pareille ; tel autre est muni d'un pot de grès recouvert d'un parchemin qu'il frappe du revers de ses doigts ; un quatrième choque bruyamment l'un contre l'autre deux palets de fer qu'il décore du nom de castagnettes. Les autres accompagnent du geste et de la voix. Concertants et choristes répètent ainsi pendant des heures entières une seule phrase musicale, sorte de *trémolo* brisé et plaintif, alternant sans aucune transition du *forte* au *piano*, dont se compose tout leur répertoire. Cette symphonie étrange, qui ferait à coup sûr grincer des dents un dilettante, est tellement du goût des exécutants, qu'ils la prolongent d'ordinaire jusqu'à ce que la lassitude et le manque d'haleine viennent interrompre forcément cet élan musical.

N° 451. Une boutique de barbier maure à Alger. Par M. W. Timm.

Une volupté non moins enivrante est celle que procurent à ce peuple éminemment matérialiste les exhibitions des danseuses mauresques qui avaient lieu jadis sous le nom de *fêtes du Mezouar*, et qui continuent de se produire, malgré la suppression du fonctionnaire désigné sous ce titre. Enfin il était un autre genre de spectacle qui lui plaisait plus encore peut-être, et dont les autorités françaises ont cru devoir le priver en 1841 ou 42 (*gr. n*os *442 et 443*). Ce spectacle, appelé Caragousse, se composait uniquement d'ombres chinoises tellement cyniques et crapuleuses — les femmes et les enfants venaient cependant les voir — que les Français les plus éhontés ne pouvaient pas les regarder sans rougir. Laissons Caragousse dans la tombe où il a été si justement précipité il y a bientôt six ans, et d'où on doit souhaiter qu'il ne ressuscite plus. Aussi bien, mieux vaut décrire un autre divertissement qui ne sera jamais défendu et qui se renouvellera longtemps encore, à la grande satisfaction des acteurs et des spectateurs. A la fête du Baïram, qui suit les quarante jours de jeûne du Ramadan, les nègres d'Alger, esclaves ou libres, se réunissent par groupes de dix à cinquante hommes pour se réjouir et danser ensemble la plus grande partie de la journée. Après avoir longtemps parcouru les rues de la ville et dansé au son de la musique devant les portes des maisons de leurs maîtres ou de leurs patrons (*grav. n°* 441), ils se rassemblent à Bab-el-Oued. Chaque danseur tient à ses mains deux de ces palets de fer, d'un pied environ de dimension, qui s'appelleut des castagnettes. Il n'y a par bande qu'un seul tambour. Le musicien porte ce tambour à gauche ; il le bat en mesure avec les doigts de la main gauche et avec une baguette en forme de serpe qu'il tient de la main droite. D'autres groupes ne sont armés que de bâtons courts. Ces derniers sont les plus curieux ; leur danse a plus de caractère, leurs attitudes offrent plus

de variété. Leurs bâtons se rencontrent et se frappent en l'air avec une mesure et une précision telles, qu'à entendre leur choc on dirait que deux seulement se sont touchés. D'ordinaire, les musiciens se tiennent au milieu des danseurs, qui forment à l'entour un cercle bondissant.

A mesure qu'on s'élève dans la ville mauresque, les cafés, les boutiques et les échoppes des barbiers deviennent de plus en plus rares, les rues sont plus étroites, plus sombres, plus désertes, les impasses plus nombreuses. Ce qui me charmait surtout, c'était de ne plus apercevoir ces horribles maisons françaises de trois ou quatre étages que des architectes absurdes ont construites dans les quartiers inférieurs pour des spéculateurs avides, et dont les malheureux habitants, s'ils n'y périssent étouffés faute d'air et de lumière, sont condamnés à être écrasés ou ensevelis tout vivants sous leurs débris au premier tremblement de ce sol si peu solide. J'aimais à m'égarer au fond de ces ruelles mystérieuses, resserrées entre deux rangs de maisons mauresques et aboutissant à une porte basse qui me barrait, à mon grand regret, le passage. Rien de plus triste et de plus laid cependant qu'une maison mauresque à l'extérieur, mais rien de plus charmant à l'intérieur. Qui en a vu une les connaît toutes, car

N° 452. Femmes mauresques dans la rue.

le modèle en est invariable; les ornements seuls diffèrent.

Le rez-de-chaussée des maisons d'Alger est en général entièrement voûté : il comprend un parloir étroit où le maître reçoit ses visites, et des décharges destinées à loger les approvisionnements et les esclaves mâles. Une maison riche forme ordinairement un rectangle : au centre du premier étage est une gracieuse cour carrée, pavée en marbre; elle est entourée d'un péristyle à colonnes effilées, sur lequel prennent entrée les appartements (*gr. n°* 447). Distribué de même, l'étage supérieur est desservi par une seconde galerie et couvert d'un toit en terrasse, où, par un soin pieux, le musulman entretient des fleurs et de l'eau pour abriter et désaltérer les créatures de Dieu qui peuplent l'air. Cette ordonnance architectonique est à peu près celle de l'intérieur de la Bourse de Paris, réduite aux proportions d'une habitation particulière, avec le ciel pur et bleu de l'Afrique à la place d'une toiture massive. « Tout, dit M. Baude, respire un calme profond dans cet asile où, entouré de ses femmes et vu seulement de l'oiseau qui passe sur sa tête, le musulman se recueille dans des joies paisibles et se sent libre et souverain. Cette vue, limitée au firmament, détache l'âme des agitations du monde; les sensations s'éclaircissent en se reposant, et subissant l'influence des lieux, on s'y laisse aller au charme de cette vie contemplative dont les Orientaux des villes ne comprennent que le côté matériel. »

N° 453. Mauresque dans le harem.

En me promenant au hasard dans ces rues presque entièrement mauresques, bien qu'elles portent presque toutes des noms français, j'arrivai à un carrefour où un maître d'école avait élu domicile (*gr. n°* 449), et où je restai assez longtemps en contemplation. Ce spectacle était tout nouveau pour moi. Ce maître d'école, vénérable Maure portant lunettes, au chef branlant, à la voix cassée et tremblante, se tenait assis ou plutôt couché sur le seuil de son établissement; j'allais dire sur la devanture de la boutique, au fond de laquelle étaient entassés pêle-mêle une trentaine d'enfants. Il avait à la main une planchette vernissée, et il y traçait avec une encre délébile un verset du Koran, qu'il prononçait ensuite à haute voix. Tous les élèves, munis d'une tablette semblable, écrivaient et récitaient tous ensemble ce verset après lui. Lorsque cet exercice, plusieurs fois répété, a gravé le verset dans la mémoire de chacun, on l'efface des tablettes pour faire place à un autre, qui est psalmodié de même avec un effroyable vacarme, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la séance. Du reste, jamais un mot d'explication sur le sens des textes, que les enfants retiennent ainsi sans en comprendre un mot. Le magister n'a

N° 454. Femmes mauresques en négligé.

d'autre moyen coërcitif qu'une longue baguette noire placée auprès de lui, et dont il se sert rarement.

Lorsqu'un enfant maure sait tout le Koran par cœur, il est réputé fort savant et prend le titre de *thaleb* (aspirant), grade qui répond à peu près à celui de bachelier ès lettres, accordé dans nos académies à la fin des études classiques. Si le *thaleb* veut devenir *fakih*, c'est-à-dire jurisconsulte, il se rend dans certaines mosquées, auprès des *oulema* (docteurs), qui l'introduisent dans des régions scientifiques inconnues du vulgaire. Mais le nombre de ces savants est extrêmement restreint; l'immense majorité s'en tient au grade de *thaleb*. Un jeune homme se destine-t-il au commerce, il cherche à compléter ses connaissances par l'étude de l'arithmétique, mais il est rare qu'il aille dans la science des nombres au delà de la soustraction. Au reste, il est à remarquer que riches ou pauvres participent à la même éducation et atteignent à peu de différence près le même degré de culture intellectuelle. Tel marchand de dattes en sait tout aussi long que tel bourgeois opulent.

Les écoles juives (*gr. n°* 448) ne diffèrent des écoles maures que sur un seul point : la Bible y remplace le Koran. Deux écoles françaises à l'usage des israélites récemment fondées, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons, eussent donné des résultats plus satisfaisants sans l'influence des rabbins indigènes, qui s'appuyant sur des préjugés depuis longtemps enracinés dans les esprits et sur une certaine apparence

N° 455. Mauresque en toilette, avec éventail à miroir.

d'orthodoxie, lutte avec quelque avantage contre les idées françaises, et retient à Alger, tout aussi bien que dans les autres localités du littoral et de l'intérieur, un grand nombre d'enfants dans les écoles indigènes, dans les synagogues (*gr. n°* 450) et dans les oratoires particuliers, qui sont dirigés par des maîtres intolérants et peu éclairés.

Si, malgré ses efforts soutenus et réitérés, l'administration n'a pas pu déterminer les israélites algériens, dont on ne peut contester la rare intelligence, à faire profiter leurs enfants des bienfaits de l'instruction, est-il étonnant que les Maures se soient montrés encore plus indifférents et plus défiants que les juifs, et que l'école maure-française, fondée à Alger pour les jeunes musulmans, reste stationnaire, c'est-à-dire à peu près vide? Jusqu'à ce jour, l'enseignement indigène est demeuré en dehors de notre contrôle. La prudence le voulait ainsi dans les premiers temps qui ont suivi l'œuvre de la conquête. Mais un pareil état de choses ne saurait être maintenu sans inconvénient. La domination française ne s'établira d'une manière définitive et surtout ne fructifiera que lorsque le pouvoir dirigeant tiendra dans ses mains l'éducation de toutes les jeunes générations qui grandissent et s'élèvent en Algérie.

Tandis que je me livrais à ces réflexions, bien que

je ne connusse pas alors les résultats regrettables que je viens de constater, j'étais arrivé, par les rues de la Gazelle et du Taureau, à la porte de la Victoire, et j'entrai sans difficulté dans la Kasbah, cette forteresse où Ali, surnommé le Fou, s'était retiré le 8 septembre 1817 avec le trésor de la régence, lorsqu'il crut devoir, pour mettre sa vie en sûreté, abandonner la Djénina, et d'où l'armée française a chassé Hussein-Dey, son successeur, le 5 juillet 1830.

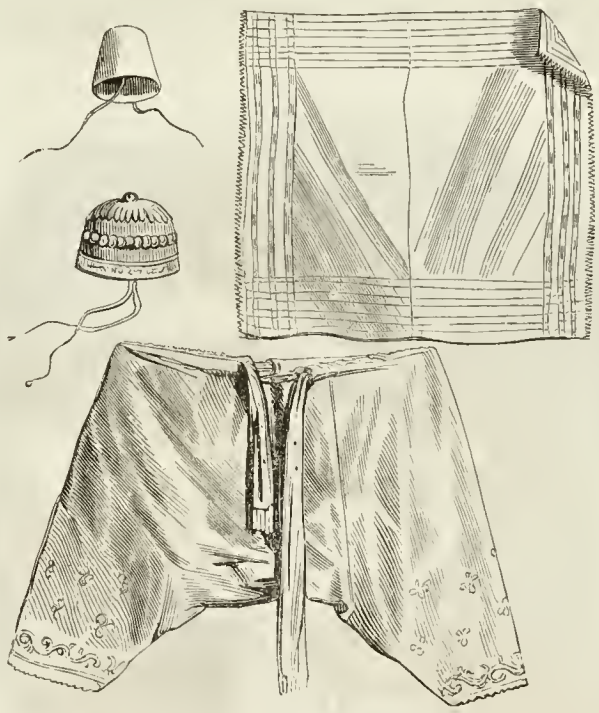
La Kasbah, a dit un historien de l'Algérie, n'était point un palais ni même, dans nos habitudes européennes, une habitation tolérable; c'était une enceinte informe, fermée par de hautes murailles crénelées à la mauresque, et d'où s'échappaient, par de profondes embrasures, de longs canons dont l'embouchure était peinte en rouge. Deux ruelles étroites et tortueuses conduisaient à l'entrée principale de cette espèce de citadelle. Un porche, fermé du côté de la ville par une porte à deux battants, au-dessus de laquelle étaient peints deux lions, emblème de la puissance d'Alger, en formait l'entrée : c'était dans l'intérieur de ce porche que se tenaient les nègres qui, dans les derniers

N° 456. Coiffures de femmes mauresques, avec le m'hermah et le ksiba : espèce de petit cône en carton ou en velours sur lequel s'enroule la coiffure supérieure. — Coiffure de jeunes filles, avec la petite chachïa : calotte rouge en velours.

temps, composaient la garde fidèle du dey. Sous la voûte, on voyait une fontaine jaillissante dont les eaux limpides tombaient dans une vasque de marbre; à droite du jet d'eau, on apercevait dans un réduit obscur plusieurs monceaux de têtes empilées les unes sur les autres, comme des boulets de canon : il s'en exhalait une odeur repoussante.

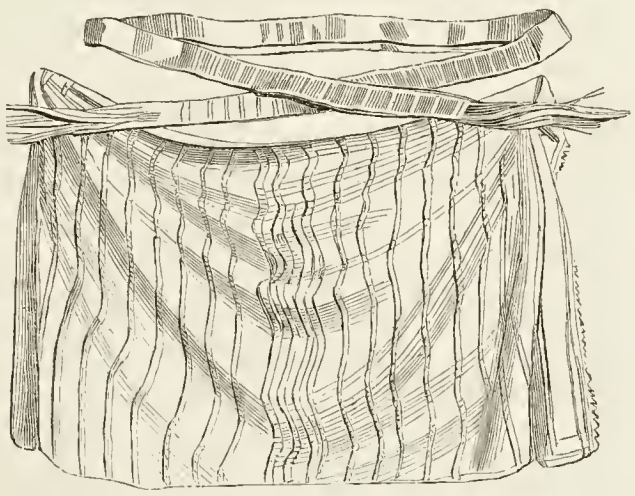
Après avoir franchi ce porche, on parvenait à une allée découverte qui conduisait au palais du dey et aux batteries de la forteresse; à gauche était la poudrière, dont la voûte avait été mise à l'épreuve de la bombe par une double couche de terre et de balles de laine; sur la droite s'ouvrait une cour assez spacieuse, dallée en marbre, où se trouvaient un jet d'eau et quelques citronniers. C'est dans cette cour que les négociants étaient obligés de venir déposer la cargaison de leurs navires, afin que le dey pût prélever la part qui lui convenait sur les marchandises importées; c'était sous une galerie voisine et de plain-pied que s'ouvraient les salles renfermant le trésor.

Le premier étage se composait de quatre galeries, dans l'une desquelles était placé une espèce de palanquin où le dey venait entendre la musique ou donner des ordres à la milice assemblée dans la cour. C'était là qu'avait eu lieu la fatale scène du chasse-mouche[1]. Cette galerie communiquait à une batterie qui com-



N° 457. Chachïa : bonnet des femmes mauresques avec ornements circulaires. — Fouta, ou mah'rama : mouchoir ou foulard dont les Mauresques s'enveloppent la tête par-dessus le m'hermah et le ksiba. — Culotte ou caleçon.

mande la ville, ainsi qu'à un escalier tournant qui conduisait aux appartements du dey. Cinq pièces,



N° 458. H'ezam : ceinture des femmes mauresques. — Fouta : mouchoir.

dont la plus grande n'excédait pas la dimension d'un salon ordinaire, composaient la résidence privée du

N° 459. Mélihal : tunique ouverte des femmes mauresques. — Baouaïch : babouches et souliers. — Sarma : coiffure en forme de tiare ou de bonnet de Cauchoises, portée par les femmes mauresques avancées en âge et les juives mariées.

chef de l'Odjack; la partie inférieure des murs était recouverte de carreaux en faïence; la partie supérieure était blanchie à la chaux ou ornée de dessins très-grossiers. Le mobilier consistait en coussins et divans recouverts de riches étoffes de Lyon; il y avait aussi des coffres en bois précieux, des pendules anglaises à cadrans arabes, des miroirs, de grands vases en cristal ou en porcelaine. Le salon où le dey donnait ses audiences et une pièce voisine contenaient des objets plus riches : c'étaient des fusils d'un travail curieux, et dont la plupart avaient été fabriqués en Espagne, des sabres de Damas de différentes formes, puis des yatagans, des pelisses doublées de martre zibeline, des brides couvertes de nacre et d'or, des pistolets rehaussés par de belles ciselures; on trouve encore dans ces deux pièces une lunette astronomique et des appareils représentant le mouvement des planètes, objets provenant des cadeaux faits par le gouvernement anglais.

En sortant de l'appartement du dey, on traversait une galerie éclairée par une rotonde vitrée, et qui conduisait à une porte extrêmement basse : c'était la porte du *harem* ou du quartier des femmes, subdivisé en plusieurs appartements distribués le long de la galerie. Une grande salle pavée en marbre établissait

N° 460. Frimla : petit corsage des femmes mauresques en soie brochée d'or, sans manches, espèce de corset avec épaulettes destiné à soutenir le sein. — Chemise. — Mesaïs : bracelet, cercle d'or entourant les bras. — R'dif ou khalkhal : anneau du pied.

une communication intérieure entre toutes les chambres des odalisques. Le harem ne recevait le jour que par une cour intérieure dont le sol était à la hauteur du premier étage. Cet étroit espace, transformé en une espèce de jardin, était encaissé par de hautes murailles d'une blancheur éblouissante; un berceau de jasmin et quelques arbustes formaient toute la décoration de ce parterre, seul endroit où il fût permis aux femmes de prendre l'air. Dans quelques chambres privilégiées, on avait pratiqué des fenêtres en forme de meurtrières qui donnaient sur la galerie supérieure, où le dey venait parfois se promener. Les appartements du harem n'étaient ni mieux décorés ni plus amplement pourvus de meubles que ceux du pacha; on y trouva confondus, sans ordre, des tapis, des étoffes de soie, des robes et des voiles ornés de riches broderies, des coffres en bois de rose incrustés de nacre et d'écaille; puis des lits à colonnes auxquels étaient attachés des moustiquaires. L'odeur des essences, dont les femmes de l'Orient font un usage immodéré, était répandue à profusion dans toutes les parties de ce mystérieux sanctuaire.

L'enceinte de la Kasbah renfermait d'autres bâtiments de moindre importance : une mosquée d'une très-belle ordonnance architecturale, des magasins où se trouvaient enfermées pêle-mêle les dîmes que le dey prélevait sur les négociants qui fréquentaient le

[1] M. Galibert se trompe. Le kiosque où Hussein-Dey eut avec le consul français l'altercation suivie du coup d'éventail ou chasse-mouche, qui occasionna l'expédition de 1830, est au second étage.

port d'Alger; des écuries entièrement vides, quelques cabanons infects où des tigres et des lions se débattaient contre la faim et la vermine, des salles d'armes, une boulangerie, tout cela entremêlé de plusieurs cours dans lesquelles croissaient sans ordre des citronniers, des vignes, des platanes, des sycomores. Telle était la résidence ou plutôt la prison dans laquelle Hussein-Pacha avait été obligé de se tenir enfermé pendant douze ans pour échapper aux poignards de ses janissaires.

C'est surtout des terrasses de la Kasbah que je me rendis un compte exact de la position d'Alger et que j'en compris les inconvénients résumés ainsi par M. Carette :

« Jeté sur un versant rapide qui contrarie son développement, qui gêne la circulation intérieure et la défense, Alger se voit encore limité dans son action extérieure et dans ses communications avec le reste de l'Algérie par le haut rideau de montagnes tendu tout autour de la Métidja. Au sud c'est le Mouzaïa, tant de fois ensanglanté; à l'est le Jurjura, sanctuaire de l'insoumission; à l'ouest les montagnes des Beni-Mnacer, dont la résistance longue et fanatique a fait naître un moment l'idée d'une déportation en masse.

» Dans la baie, la nature n'avait rien disposé pour la création d'un port militaire. Après trois siècles de travaux intelligents et d'énormes sacrifices, des bâtiments venaient encore se briser sur les écueils de son mouillage.

» Alger devait être assurément la reine de la Métidja et du Sahel; mais la nature avait marqué la limite de son empire au pied des montagnes dont Médéah occupe le plateau.

» Cependant trois cents années d'efforts consacrés par le gouvernement turc à pallier des vices organiques, dix-huit années de sacrifices plus grands encore faits par la France au maintien d'une grandeur artificielle, ont fini par concentrer dans les murs d'Alger une population vraiment imposante. Au noyau indigène formé par le gouvernement des pirates s'est venu joindre un peuple de fonctionnaires, de débitants, de spéculateurs de toutes sortes, cortége inévitable des gros budgets. »

Voici par nation comment se composait au 1er janvier 1847 la population d'Alger, en y comprenant les faubourgs.

N° 461. Algérie. — Café (gourbi) arabe. Par M. W. Timm.

POPULATION EUROPÉENNE.

Français	31,966	68,734
Anglais	433	
Irlandais	124	
Anglo-Maltais	4,610	
Anglo-Espagnols	517	
Espagnols	19,910	
Portugais	164	
Italiens	4,088	
Allemands	3,326	
Polonais	356	
Russes	99	
Grecs	38	
Suisses	3,827	
Belges et Hollandais	275	
Divers	4	

POPULATION INDIGÈNE.

Population fixe.

Musulmans	17,858	24,996	34,876
Nègres	1,380		
Israélites	5,758		
Population flottante		9,880	
Total.			103,610 h.

Ce chiffre de population assigne à Alger la cinquième place parmi les villes de France, et il est assez remarquable que quatre d'entre elles se suivent sur la carte dans l'ordre de leur prépondérance numérique, et se trouvent réunies sur la même route, qui est celle de Paris à Alger. — Ces cinq villes sont :

Paris	945,721 habitants.
Lyon	159,783
Marseille	133,216
Bordeaux	120,203
Alger	103,610

Ces cinq villes sont les seules dont la population dépasse 100,000 âmes.

Malheureusement la population européenne d'Alger contient encore un nombre beaucoup trop considérable de gens sans profession et souvent sans aveu, même des gens de sac et de corde, qui des parages de la Méditerranée abordent beaucoup trop aisément sur la côte d'Afrique. Quiconque se sent la conscience embarrassée, quiconque a eu, comme disaient nos vieilles comédies, quelque démêlé avec la justice, tourne ses regards vers Alger et trouve là une occasion facile d'exercer une industrie. Il en vient des îles Baléares, des rives de l'Espagne, des villes italiennes. Il en vient des provinces de France. Le désir que l'on a d'augmenter la colonie européenne ouvre les portes de la ville à ces troupes de mécréants; puis la police se fâche et en fait entrer un bon nombre dans ses prisons. « Mais, dit M. X. Marmier, la police n'atteint pas une autre race d'individus non moins dangereux, cette race de courtiers qui, sans avoir pour la plupart ni sou ni maille, entreprennent des spéculations gigantesques et jettent la perturbation dans le mouvement des affaires. Plusieurs écrivains l'ont déjà dit, et il faut le répéter, dans l'espoir de prévenir les dangers du mal en le signalant; la rareté des capitaux, les nécessités soudaines d'une ville envahie tout à coup par une population nouvelle, tant d'édifices à construire, tant de libres propriétés à occuper, ont enfanté à Alger un agiotage qui dépasse tout ce qui se peut voir de plus beau en ce genre dans les ingénieux procédés des vieilles capitales de l'Europe. On spéculait autrefois à la Bourse d'Amsterdam sur des fleurs fabuleuses que nul jardinier n'avait vu poindre, que

N° 462. Algérie. — Une rue de Blidah. Par M. W. Timm.

nul botaniste ne pouvait classer; on spécule ici sur des terrains qu'on ne peut enlever à leurs légitimes possesseurs, sur des champs dont on ignore les limites, quelquefois même sur un sol qui n'existe pas. Quelque soit l'objet de ces calculs insensés, les chances de succès n'en sont pas moins mathématiquement démontrées, et la spéculation n'en va pas moins son train. Les plus adroits y font fortune, les autres s'y ruinent, et tous donnent aux Arabes, qui nous observent en silence, un funeste spectacle. Non, ce n'est pas ainsi que nous établirons notre domination morale en Algérie, que nous assurerons les progrès de notre colonie. »

On a vu, par le tableau qui précède, que la population civile d'Alger était un mélange de Français, d'Espagnols, de Maltais, d'Italiens, d'Allemands et de Suisses, et à doses plus faibles d'Anglais, de Polonais, de Portugais, d'Irlandais, de Belges et de Hollandais, de Russes et de Grecs. Une diversité analogue se remarque dans la population indigène, qui se compose de Maures, de Kouloughlis, d'Arabes, de Berbères, de Turcs, de Nègres et de Juifs.

Le Maure proprement dit constitue une de ces espèces indéterminées et bâtardes qui se définissent négativement. Ce n'est ni l'Arabe, ni le Berbère, ni le Kouloughli, ni le Turc, ni le Juif, ni le Nègre. C'est le résidu de la population des villes quand on en a extrait ces cinq classes d'habitants. La plupart d'entre eux ignorent leur origine: quelques-uns la font remonter aux *Andalous* ou musulmans chassés de l'Espagne; d'autres se prétendent issus de quelque tribu de l'intérieur, et rentreraient à ce titre dans l'une des deux catégories arabe ou berbère. Le plus grand nombre descend de ces renégats qui, sous la domination des corsaires, venaient chercher dans les ports ou sur les navires barbaresques un refuge contre les lois de leur pays. Au reste, la classe des Maures proprement dits est peu nombreuse; c'est à peine si dans

N° 463. Algérie. — Entrée des mines de Mouzaïa. Par M. W. Timm.

toute l'Algérie on parviendrait à en réunir dix mille. Les indigènes désignés sous le nom de Maures sont donc presque tous Kouloughlis, c'est-à-dire fils ou descendants de ces aventuriers turcs sur lesquels s'appuyait la puissance des deys, et qui, venant à Alger des côtes d'Anatolie et de Syrie, épousaient tous des femmes mauresques. La race primitive maure a disparu à peu près depuis longtemps déjà, pour faire place à une sorte de population métis, produit de ces alliances étrangères, mais qui, reliée par un cercle invariable de croyances, d'idées et d'habitudes communes, n'en offre pas moins aujourd'hui un type distinct, uniforme, à quelques nuances près, empreint d'une vive originalité, et que M. Félix Mornand a remarquablement peint sous son aspect moral.

« Paresseux, ignorant, voluptueux et craintif, le Maure, dit-il, porte au front les stigmates auxquels on reconnaît une race dégénérée. Il n'a ni les vertus de la paix ni celles de la guerre. Plié pendant des siècles sous un joug dur et oppressif, il a accepté notre domination, non par sympathie, mais par nécessité ou par indifférence. Il ne pèse d'aucun poids dans la balance de nos intérêts africains, et ne se recommande réellement à l'attention qu'au point de vue pittoresque et par l'étrangeté primitive de ses mœurs. Sa gravité apparente cache une frivolité foncière. Il sait être au besoin souple, gracieux et caressant; il est généralement poli, quelquefois humble, et se montre peu avare de protestations amicales; mais il ne faut ajouter qu'une foi très-limitée à ses doucereux salamalecs. Il est doué d'un esprit fin et d'une intelligence fort vive, mais obscurcie par les ténèbres d'une ignorance profonde et systématique. Il est pieux, mais sa dévotion n'est ni cordiale ni éclairée, et ne s'attache guère qu'au culte extérieur. Il observe exactement le jeûne pendant le mois du Ramadan, s'acquitte avec beaucoup de ponctualité des ablutions et des prières prescrites par le prophète, obéit, en un mot, à la lettre de la loi religieuse, mais le sens moral lui en échappe, car personne n'a pris soin de le lui expliquer. S'il fait

N° 464. Algérie. — Vue générale des mines de Mouzaïa. Par M. W. Timm.

l'aumône, c'est parce que le Koran a ordonné, sous peine de damnation, de distribuer aux pauvres la dîme de son revenu, mais il ne se sent animé pour celui qu'il soulage d'aucun sentiment de fraternité ni de commisération, et, s'il peut éluder le précepte par quelque tour jésuitique, il n'y manque pas habituellement. En général, il entend à merveille ces capitulations de conscience, et son esprit ingénieux lui fournit parfois, en matière casuiste, tels expédients que n'eût pas désavoués le grand Escobar lui-même. C'est ainsi que pour boire il s'enferme dans un lieu couvert, espérant, grâce à cette précaution, n'être pas vu de Dieu. Tel auquel on a défini le vin une boisson rouge et fermentée, refuse obstinément toute liqueur de semblable apparence; mais il se dédommage ample-

ment sur le vin blanc, qu'il feint de ne pas croire un produit de la vigne. Tel autre espère ne pas pécher en se mettant la main sur les yeux pour ne pas voir ce qu'il boit. En revanche le Maure est entièrement superstitieux, croit aux démons, aux revenants, aux goules et aux sortiléges, porte des amulettes contenant des formules magiques, et en munit jusqu'à son chameau ou son cheval, qu'il prétend garantir ainsi de male mort et d'accident. »

L'Européen qui débarque pour la première fois dans une ville d'Algérie n'est frappé au premier abord que de l'étrangeté des costumes indigènes. A la vue de cette population dont les usages diffèrent tant des nôtres, il éprouve une sorte d'éblouissement qui l'empêche de reconnaître les signes caractéristiques propres aux diverses classes de cette société devenue française par la conquête, demeurée étrangère par ses habitudes. Il prend le Juif pour le Maure, le Maure pour le Turc; quelquefois même il confond le Maure et le Turc avec l'Arabe et le Berbère. Cette première révélation du monde musulman ne laisse dans l'esprit que des impressions confuses. Et cependant toutes les classes de la population algérienne observent dans la forme et la couleur de leurs vêtements certains usages particuliers qui permettent de les reconnaître.

Le Maure et le Turc sont deux types similaires : aussi diffèrent-ils entre eux beaucoup moins par la taille de l'habit que par la manière de le porter. Leur coiffure consiste dans la calotte rouge de Tunis dite chachia, autour de laquelle s'enroule un turban de couleur claire. Une double veste couvre le haut du corps; l'une se ferme sur la poitrine, l'autre reste ouverte; le *séroual*, culotte bouffante, descend jusqu'aux genoux; il est maintenu sur les hanches par une ceinture de laine rouge, et laisse ordinairement découverte la partie inférieure des jambes. (*Gr. Types des populations de l'Algérie*, n° 438.)

Sous ce costume commun aux deux classes citadines de la population musulmane, le Turc se reconnaît à la fierté de la démarche, à l'arrogance du maintien. Jusque dans le fond d'une boutique il conserve sa prestance militaire; tandis que le Maure reste bourgeois, même sous les armes.

Ils diffèrent aussi dans la manière de placer le turban : sur la tête du Maure, le turban couvre également les deux côtés de la tête; sur la tête du Turc, il incline un peu à droite, laissant à découvert le dessus de la tempe gauche, qui, par suite de cet usage, est recommandé tout particulièrement aux soins du *haffaf* ou barbier.

Il existe encore entre les deux types quelques différences de détail. Ainsi l'usage des bas est plus répandu parmi les Turcs que parmi les Maures.

Mais c'est surtout dans le jeu de la physionomie, dans l'ensemble du maintien que les deux natures se dessinent.

Deux formules locales expriment le caractère et les rapports de l'une et de l'autre.

Le Maure définit ses anciens maîtres par quatre mots turcs : *Fantasia tchok, para iok;* beaucoup d'orgueil, et pas d'argent.

Le Turc désigne le produit de son alliance avec les Maures par ces deux mots non moins expressifs : *Koul oughli*, enfant d'esclave.

Veut-on rapporter le Maure et le Turc de l'Algérie à deux des types les plus populaires de l'Europe, qu'on se représente, affublés de même costume, Sancho Pansa et Don Quichotte.

L'éducation des jeunes filles mauresques est encore plus simple que celle des garçons : on ne se met aucunement en peine de cultiver leur esprit et de former leur cœur (là où le fonds manque, à quoi sert la culture), ni de leur donner la moindre notion des choses de ce monde, puisque, hors leur mari et l'intérieur de sa maison, elles n'en doivent rien connaître. Il n'a pas même paru nécessaire de les initier aux dogmes de la religion. Peut-être pensera-t-on qu'à défaut de toute instruction religieuse ou intellectuelle on leur enseigne du moins ces arts d'agrément ou ces talents d'aiguille qui servent à pallier la nullité de certaines femmes et en font d'ingénieuses machines. Ce serait là une profonde erreur; car une Mauresque qui se respecte ne doit pas faire œuvre de ses dix doigts, et il n'est même pas jusqu'au soin de sa maison qui ne soit abandonné à ses esclaves, si son mari est assez riche pour en avoir. La femme mauresque est en un mot un joli meuble d'intérieur, une sorte d'animal domestique purement de luxe et d'agrément; et un vieux Maure, auquel on reprochait de ne pas se marier, résumait admirablement l'opinion de sa nation sur cette plus belle moitié du genre humain, en répondant d'un grand sérieux : « Je ne veux chez moi ni femme ni poule, cela coûte trop cher à nourrir. »

Les *Mauresques* ont, dans l'intérieur de leurs maisons, deux espèces de costumes, le négligé et le paré.

N° 465. Algérie. — Route de la Chiffa. Par M. W. Timm.

Le premier, qu'elles portent pour vaquer à leurs occupations habituelles, est chez les femmes du commun d'une extrême simplicité : il se compose d'une chemise d'étoffe transparente, dont les manches courtes laissent les bras nus; d'un petit caleçon fixé à la ceinture et d'un foulard ou fichu de couleur attaché par derrière et ouvert par-devant. Leurs jambes et leurs pieds restent nus. Elles passent ainsi des journées entières et montent même le soir dans ce costume sur les terrasses des maisons (*gr. n°* 454).

Les femmes riches, celles mêmes de la classe moyenne, ont un négligé d'une recherche plus compliquée. Jamais elles n'ont la tête nue. Les jeunes filles se coiffent avec une petite calotte en velours (*chachïa*), qui couvre seulement le sommet de la tête et s'attache sous le menton par une bride fort étroite. Cette calotte est souvent parsemée de sequins percés et fixés en cercles concentriques. Les cheveux pendent par derrière de toute leur longueur, tressés en nattes ou serrés dans un ruban dont les deux bouts arrivent jusqu'au-dessous du jarret. Les jeunes femmes se coiffent aussi de la calotte ou petite chachïa rouge de Tunis, mais seulement comme de support à un échafaudage de mouchoirs. Un foulard (*m'hermah*), presque toujours noir et rouge, est placé fort en arrière sur la tête, de manière à laisser complétement découverte toute la partie antérieure et supérieure : on le noue à la nuque, et les bouts réunis tombent sur les épaules. Par-dessus le premier foulard, les jeunes femmes en mettent un second (*ksiba*) qui s'applique un peu au-dessus des sourcils et s'attache sur le sommet de la tête.

Les femmes très-avancées en âge conservent, même dans l'intérieur des maisons, un sarma, espèce de tiare en or ou en argent travaillé à jour, qui rappelle assez bien le bonnet gigantesque de nos Cauchoises. (*Grav. n°s* 456, 457, 459.)

Un corsage étriqué en soie brochée d'or ou d'argent (*frimla*) comprime la gorge. Une riche et large ceinture en soie et en or (*h'ezam*) couvre la partie inférieure de l'abdomen. Une longue pièce de soie à raies descend de la ceinture jusque sur les talons (*gr. n°* 458).

Le costume paré des Mauresques dans l'intérieur de leurs appartements est fort riche et fort élégant; avec ce costume elles ne se montrent ni dans la rue, ni sur les terrasses. Sur une chemise bien blanche, fixée au poignet par des bracelets plus ou moins beaux (*mesaïs*), elles ont une veste à courtes manches toute brodée en or. Une culotte, qui descend un peu au-dessous du genou et laisse le mollet à nu, brodée comme la veste, vient passer dessous, un peu plus haut que les hanches, et une ceinture magnifique les arrête toutes les deux. Un grand châle de soie, passé par derrière et noué élégamment par devant, entoure le bas du corps, en laissant une des jambes à découvert. Les cheveux sont bien tressés, et le grand bonnet métallique (*sarma*) est orné de rubans et garni au bas de

plusieurs rangs de perles qui forment une couronne A l'extrémité postérieure du bonnet pend une queue en drap d'or, terminée par des franges qui descendent jusqu'à terre. Les oreilles sont ornées de boucles en diamants, en or ou en argent et même en cuivre, suivant l'état de la fortune. Le cou est garni de colliers dont la richesse varie, en perles, en corail, la plupart en or, et, pour les femmes du commun, en verroterie. Enfin les pieds, bien blancs, se trouvent à peine maintenus dans de petits souliers de velours, brodés en or, et un gros anneau du même métal tombe sur le cou-de-pied. Cet anneau se nomme *r'dif* ou *khalkhal*, selon qu'il est massif ou creux. L'ensemble de ce costume est magnifique; les femmes mauresques ainsi parées sont vraiment éblouissantes (*gr. n°* 455).

Quand elles se sont baignées, ce qu'elles font toujours une ou deux fois par semaine, avant de se parer de leur grand costume, elles se teignent les ongles, le dessous des pieds et le dedans des mains avec du henné, les sourcils avec du noir, et on leur dessine une petite fleur bleue entre les deux yeux.

Les Mauresques vivent chez elles très-retirées, ne recevant que des femmes et sortant fort peu. Accroupies sur des nattes, couchées sur des tapis et des coussins, elles fument parfois à de longues pipes dont l'extrémité plonge dans des bouteilles dorées remplies d'eau. Quand elles sortent, c'est pour se rendre au bain ou aller le vendredi au cimetière honorer la mémoire de leurs parents (*gr. n°* 435) en se prosternant sur leur tombe et en poussant des cris de douleur. Dans ces rares sorties, elles sont presque toujours accompagnées d'une esclave noire, et se revêtent d'un costume bizarre qui les dérobe aux regards indiscrets. Elles ne portent jamais de bas; elles mettent leurs larges pieds dans des souliers découverts fort mal faits. Un pantalon large de toile ou de calicot blanc, qui vient s'attacher en fronçant au-dessus de la cheville et qu'elles fixent à la ceinture au moyen d'un cordon à coulisse, dissimule entièrement les formes qu'il recouvre. Elles ont une chemise assez courte dont le bas entre dans le pantalon et qui leur couvre le haut du corps : par-dessus cette chemise, elles passent une ou deux vestes assez semblables à celles des hommes. Elles couvrent le pantalon avec un foulard ou bien un fichu de coton de différentes couleurs, qu'elles attachent par devant et fixent autour de leur corps avec une ceinture. Leurs cheveux sont tressés ou fixés par un cordon autour de la tête. Un petit mouchoir blanc attaché par derrière leur cache toute la figure jusqu'aux yeux. Ainsi accoutrées, elles jettent par-dessus tous leurs habits une tunique en gaze de laine blanche qui leur couvre le dessus de la tête, puis une espèce de manteau également en laine blanche ou en coton de différentes couleurs qui leur passe également par-dessus la tête, en faisant des plis très-artistement disposés, et dans lequel elles s'enveloppent en se cachant les mains (*grav. n°s* 439 *et* 452).

Les femmes mauresques, plus blanches pour la plupart et aussi belles que les Espagnoles, sont toujours vêtues de blanc; enveloppées exactement de la tête aux pieds, elles ressemblent à des fantômes, et non contentes d'être tellement empaquetées qu'elles cachent leurs bras et leurs mains, une mousseline légère masque encore leur nez et leur bouche. Un long voile vient par-dessus tout cela tomber depuis le bas du front jusqu'au genou, si bien que de toute leur personne on ne voit à peine que les deux yeux, qui paraissent toujours noirs et brillants à cause de la blancheur du costume. Les filles de Blidah sont encore plus rigides observatrices de leur loi sur la pudeur : elles ne risquent qu'un œil lorsqu'elles paraissent en public.

Parmi les autres musulmans qui composent la population indigène sédentaire et nomade d'Alger, il ne reste plus qu'un très-petit nombre de Turcs. Nous avons fait en 1830 la faute de chasser de la Régence la majorité de ceux qui y étaient établis; presque tous les autres se sont exilés volontairement. Nous avions cru nous débarrasser d'adversaires redoutables, et en réalité nous nous sommes privés d'auxiliaires utiles. Ce fut une faute politique, faute qui, comme l'a remarqué avec raison M. Walsin Esterhazy dans son beau livre de la *Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, a peut-être été l'origine première de toutes celles où nous avons été fatalement entraînés depuis cette époque, car par cet acte irréfléchi, le pouvoir existant fut immédiatement aboli avant qu'on en eût institué un autre pour le remplacer, avant qu'on eût pu étudier et son organisation puissante et ses énergiques moyens d'action sur les populations que nous allions avoir à gouverner. Je n'ai donc rien à dire des anciens possesseurs de la Régence, puisqu'il n'en reste plus que quelques familles éparses dans les villes du littoral. J'ai déjà parlé des Kabiles ou Berbères; je m'occuperai des Arabes quand j'irai les visiter sous leurs tentes, mais je dois au moins une mention aux Biskris et aux Mozabites, — deux tribus particulières d'Arabes qui comptent un grand nombre de représentants à Alger, car elles lui fournissent presque tous les ouvriers de la dernière classe — que je n'aurai pas l'occasion de voir dans leur pays.

Les Biskris, venus de Biskara, sur les dernières limites de la province de Constantine, possédaient autrefois, dit M. Montagne dans sa *Physiologie morale et physique d'Alger*, le monopole du métier de portefaix, et les Mozabites, ou Béni-Mzad, habitants du Belad-el-Djerid, ou pays des dattes, ceux des bains et des boucheries maures, des moulins et de plusieurs autres professions, telles que la vente des bêtes de somme, la fabrique des nattes, etc. Chacun de ces démembrements de tribus avait dans la ville d'Alger une sorte d'administrateur nommé *amin*, chargé d'exercer un droit de police sur ses compatriotes et de donner au besoin des renseignements et des instructions à toutes les personnes qui venaient lui en demander. « Les Biskris, ajoutait-il, sont en général remarquables par leur malpropreté; sans domicile, sans abri, ils couchent sur la terre, à l'instar des animaux. Je fus étonné, en arrivant à Alger, de les trouver la nuit roulés dans la poussière, sur le quai du port, sur le pavé des rues. Un grand nombre jouissaient de la faveur de passer la nuit sur le seuil d'une porte de boutique; ils recevaient du propriétaire une piécette par semaine (9 sous), moyennant quoi ils garantissaient le marchand des vols nocturnes qui auraient pu être tentés contre lui. Cette garantie n'était pas illusoire, parce que si la propriété confiée à sa garde avait été spoliée, le chef de la tribu aurait fait punir le gardien comme coupable d'un vol. »

N° 466. Algérie. — Intérieur d'un bureau arabe.

Aujourd'hui les monopoles accordés avant 1830 aux Mozabites et aux Biskris ainsi qu'à d'autres corporations, n'existent plus. Cette organisation a été réformée en ce qui portait atteinte au principe de la liberté industrielle. Mais on compte encore sept corporations disséminées par petits groupes dans les principales villes de l'Algérie. Depuis sa réorganisation cette classe d'ouvriers sédentaires ou nomades n'a cessé d'accroître en nombre, preuve de l'activité progressive des transactions; et cependant, malgré la concurrence, ses bénéfices, au lieu de diminuer, ont augmenté, à mesure que le commerce s'est développé et que le chiffre de la population s'est élevé. Pour ne citer qu'un exemple, sous le gouvernement du dey les Biskris portefaix gagnaient rarement plus de 10 sous par jour; ils font actuellement des recettes journalières de 5 à 6 francs.

Alger renferme, comme je l'ai dit plus haut, près de 1,400 Nègres, dont 600 environ sont esclaves[1]. Mais que les philanthropes vertueux ne se hâtent pas trop de crier au scandale, au crime de lèse-humanité,

[1] Le gouvernement provisoire les a affranchis en 1848.

l'esclavage chez les musulmans ne ressemble en rien à ce qu'il est dans les colonies chrétiennes; l'esclave y est traité avec une grande douceur; on n'exige de lui que des travaux proportionnés à ses forces; il fait partie de la famille, et s'y incorpore souvent par les liens du sang. Enfin les affranchissements ou émancipations tantôt par testament, tantôt par acte passé devant le kadi, sont très-fréquents à Alger, cette pratique étant une de celles que les saintes Écritures signalent comme particulièrement agréables à Dieu.

Les professions spécialement assignées aux Nègres par le gouvernement déchu, et qu'ils continuent d'exercer, soit par vocation, soit par habitude, sont celles de blanchisseurs à la chaux, de manœuvres, de domestiques, de chaussonniers et de boulangers. Ils fabriquent aussi des cousses, ou corbeilles en paille, travail auquel ils excellent. En général, ils sont industrieux et adroits. Dénués d'invention et de spontanéité, comme presque tous les gens de leur race, ils possèdent au plus haut degré la faculté d'imitation Ils montrent une prédilection marquée pour les couleurs claires. Ils portent presque invariablement le turban et le séroual blancs, et presque toujours aussi une veste blanche.

Les Négresses sont presque exclusivement employées comme domestiques. Celles qui jouissent de leur liberté s'habillent comme les Mauresques, mais un grand nombre, surtout celles de la classe pauvre, conservent leur costume d'esclave : une chemise blanche à courtes manches, une culotte de toile brune, attachée par une coulisse à la ceinture, et une pièce de toile bleue, rayée de blanc, dans laquelle elles s'enveloppent, en se couvrant la tête de manière à ne laisser voir que les yeux. Plusieurs se cachent le bas de la figure avec un petit mouchoir blanc; mais en général elles ne sont pas très-scrupuleuses sur ce point, et beaucoup se promènent dans les rues avec le visage tout à fait découvert (*gr. n°* 439).

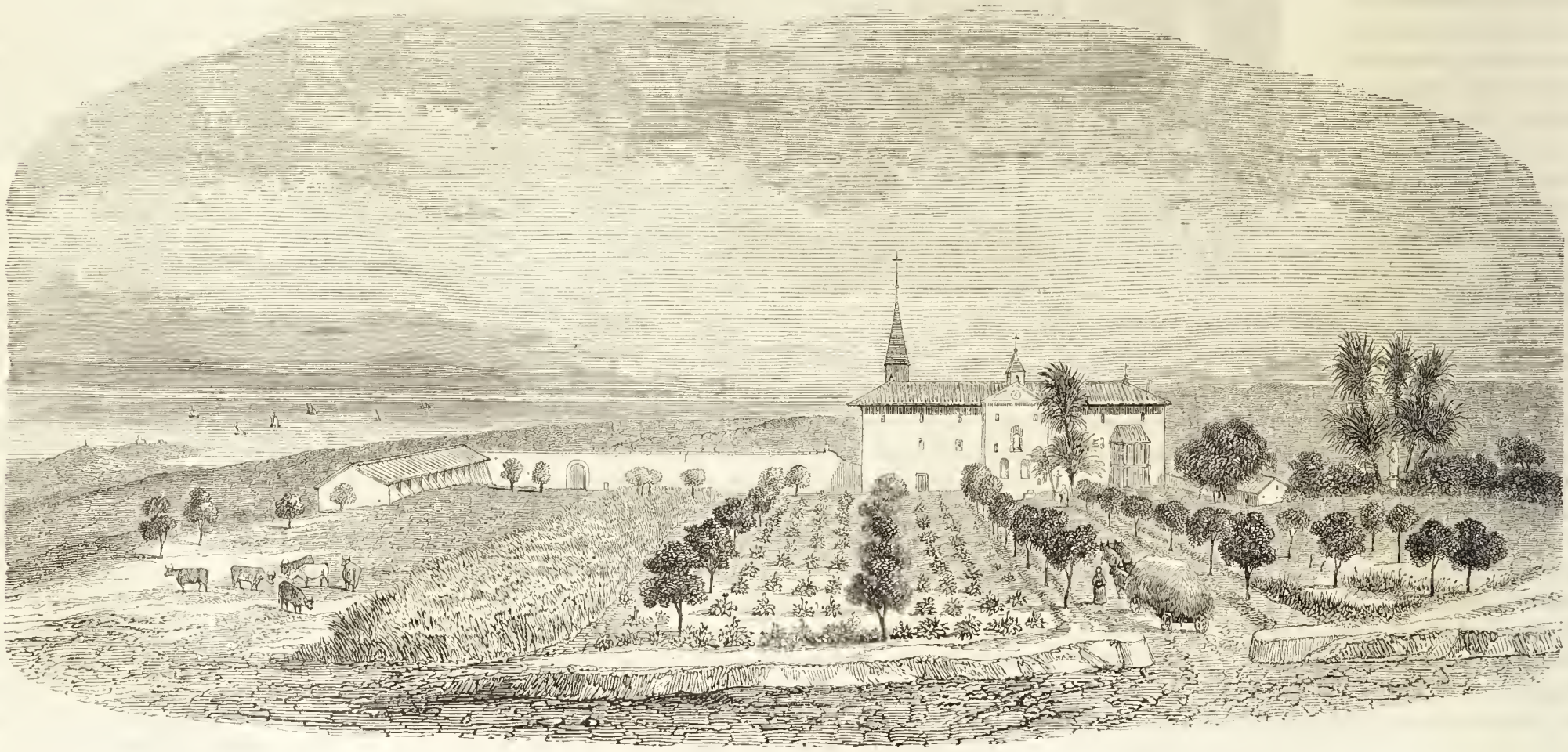
Les Négresses aiment passionnément les bijoux : les femmes riches en ont de très-beaux. Elles aiment surtout beaucoup les bracelets et les boucles d'oreilles. Chez les femmes pauvres, ces objets sont en cuivre et même en fer. On en voit avec des chevilles de bois, des arêtes de poisson, des mèches de coton passées dans les trous de leurs oreilles. La plupart portent des

N° 467. Algérie. — Ali, ouvrier aux mines de Mouzaïa. Par M. W. Timm.

colliers de verroterie ou même d'arêtes de poisson et de petits osselets; il faut être riche pour en avoir de corail. L'usage de se teindre les ongles, le dedans des mains et le dessous des pieds se retrouve chez les femmes noires comme chez les blanches. Les Négresses se baignent souvent et font un usage fréquent des essences de rose et de jasmin.

Les Juifs d'Alger racontent sur la venue de leurs pères en Afrique une singulière légende. Ils habitaient l'Espagne, et y avaient amassé, comme partout, de grandes richesses, lorsque les chrétiens, déjà vainqueurs des Maures, s'avisèrent de persécuter les Juifs, dont ils jalousaient l'opulence. Vers la fin du quatorzième siècle, le premier rabbin de Séville, nommé Simon Ben-Smia, fut mis en prison par ordre du roi d'Espagne, et condamné à mort avec les principaux de sa nation. La veille du jour fixé pour leur supplice, comme tous les compagnons de Simon s'abandonnaient aux imprécations et aux larmes, celui-ci se tourna vers eux et leur dit, comme le Christ à ses apôtres au milieu de la tempête : « Pourquoi tremblez-vous, hommes de peu de foi? Doutez-vous donc de la puissance divine? » Saisissant à ces mots un fragment de charbon, le grand rabbin traça sur la muraille de la prison l'image d'une galère, puis s'écria d'une voix inspirée : « Que tous ceux qui croient en Dieu et veulent sortir d'ici mettent avec moi le doigt sur ce bâtiment. » Cent index vinrent aussitôt s'appliquer contre la muraille, et à l'instant même le navire de charbon se transforma en une galère véritable; une brèche se fit par enchantement dans les murs du cachot pour lui livrer passage; l'embarcation miraculeuse traversa toute la ville sans rien heurter ni écraser personne, et se rendit droit à la mer avec tous ceux qu'elle portait. Là, elle se mit à voguer d'elle-même sans le secours de gouvernail ni de voiles, et ne cessa sa course impétueuse que lorsqu'elle eut déposé sains et saufs les voyageurs dans le port même d'Alger.

Après une marque de sollicitude aussi particulière, il semble, ajoute M. Félix Mornand, à qui j'emprunte le récit de cette légende, que la Providence eût pu même compléter son œuvre en choisissant pour ses protégés une retraite un peu plus convenable; car les mener de Séville à Alger, c'était les conduire par la main de Charybde en Scylla. A la vérité, les fugitifs furent assez bien traités d'abord par la population algérienne, qui, à cette époque, se composait seulement de Maures et d'Arabes. Mais lorsque l'État d'Alger fut tombé au pouvoir des Turcs, il n'y eut sorte d'outrages qu'on ne prodiguât aux Juifs, et aucun vaisseau



N° 468. Algérie. — Staouéli. Vue générale du monastère et des bâtiments d'exploitation. D'après un dessin de M. F. Appert.

miraculeux ne surgit pour les soustraire à cette nouvelle oppression. Quelques mauvais traitements que leur fit essuyer un musulman, il leur était enjoint de le supporter, sans chercher à se venger ni opposer la moindre résistance. Ils n'avaient le droit ni de monter à cheval, ni de sortir armés, fût-ce même d'un bâton, ni de franchir sans une permission spéciale l'enceinte de la ville. Ils payaient une taxe par tête, double impôt sur toutes les marchandises, étaient de plus taillables et corvéables à merci, et, à ce titre, rançonnés, pressurés, pillés sans mesure comme sans miséricorde. Et cependant telles sont la ténacité et la patience particulières à cette race, que, loin de chercher à fuir une destinée intolérable, ils s'attachaient au sol avec une obstination désespérée, souffrant sans se plaindre, poursuivant leur œuvre avec une constance héroïque, et dépensant des trésors d'activité et d'industrie incroyables pour amasser des biens dont ils ne pouvaient

jouir, sous peine de se dénoncer eux-mêmes au brigandage du dey et de ses janissaires.

Qui pourrait croire que les Juifs d'Alger, loin de maudire les Turcs et de considérer les Français comme des libérateurs, semblent regretter le passé? Cela est vrai pourtant, et si étrange que cela paraisse au premier abord, il suffit d'y réfléchir pour y croire et se l'expliquer. Avant notre occupation, les Juifs avaient le monopole du commerce intérieur; leur habileté dans les affaires, leur activité infatigable, la souplesse de leur esprit mercantile, et l'incroyable intelligence qu'ils déployaient dans la recherche et l'exploitation des produits du sol, leur donnaient en général aux yeux des deys souverains de l'Algérie une influence réelle. Ils étaient naturellement les agents d'affaires, les courtiers obligés des maîtres du pays, et exploitaient à peu près seuls l'industrie commerciale. A ce prix, ils subissaient avec résignation une tyrannie qui n'atteignait d'ailleurs que quelques têtes entre toutes. L'établissement des Français a, en partie du moins, stérilisé entre les mains des Juifs de grandes sources de richesse. L'affranchissement, tout en satisfaisant aux instincts nobles et généreux de l'âme, frappait en même temps d'une manière sensible des intérêts matériels plus ou moins exigeants. De là une perturbation et un malaise incontestables; de là aussi une sorte d'aversion et d'antipathie. « Sans doute, disait un rabbin au poëte anglais Thomas Campbell, sous les Turcs nous courions le risque d'être lapidés ou brûlés vifs, mais avant la venue des Français tout le commerce passait par nos mains, et il n'en est plus ainsi... »

Le Juif d'Alger offre le prototype vivant et inaltéré de l'espèce hébraïque, et il est aujourd'hui, à peu de nuances près, avec un peu plus de barbarie et un peu moins de noblesse, ce qu'était le Juif européen au moyen âge : âpre au gain, négociant accompli, intrépide à force de cupidité, poussant la parcimonie jusqu'à la plus entière négligence de tout soin corporel, assez avare pour habiter des quartiers malsains et des logements trop petits où s'étiole sa nombreuse famille. C'est sans doute à son genre de vie qu'il doit ce teint jaune et hâve qui dépare la régularité naturelle de ses traits. Du reste le Juif algérien a quelques qualités.

N° 469. Algérie. — Femme et fille d'Ali, ouvrier des mines de Mouzaïa. Par M. W. Timm.

Il est non-seulement industrieux, persévérant et actif, mais humain et hospitalier. Il fait volontiers l'aumône, et il y a d'autant plus de mérite qu'il n'est nullement porté par caractère aux actes de largesse. Son costume ressemble beaucoup par sa forme à celui des Turcs et des Maures; il en diffère seulement par la couleur. La chachia violette, le turban noir, la veste et le pantalon de couleur terne ou sombre distinguent la famille israélite de toutes les autres races indigènes.

Le costume des femmes *juives*, réduit à sa plus simple expression, se compose d'une robe de laine noire ou bleue, très-large, à manches courtes, et descendant jusqu'à terre; sous cette robe, elles ont une chemise blanche et un caleçon qui leur vient aux genoux, et qu'à l'aide d'une coulisse elles attachent au-dessus des hanches. Sans porter de bas, elles ne marchent pas pieds nus, et leurs orteils sont cachés dans de petites sandales en cuir ou en maroquin, qui n'ont point de quartier derrière le talon : aussi sont-elles obligées de les traîner en marchant, parce qu'elles les perdraient, si elles essayaient de les soulever. Toutes les juives portent les cheveux aussi longs qu'elles peuvent les avoir. Souvent elles mettent par-dessus le *sarma* des Mauresques. Elles ont le visage découvert; seulement à la promenade ou dans la rue, elles jettent sur leurs épaules, et par-dessus le sarma, une gaze de laine blanche, la relevant avec coquetterie de la main gauche pour se cacher la moitié du visage, et laissant à découvert une partie du nez et les yeux, dont elles savent faire jouer les prunelles avec un art tout particulier. (*Gr. n°* 439.)

Quel que soit leur rang, les filles et les femmes juives affichent un luxe tout oriental dans certaines fêtes consacrées par leur culte. Pas une qui n'ait sa robe de soie de couleur tranchante, avec des broderies d'or ou d'argent, son collier de corail ou de perles, ses boucles d'oreilles de forme bizarre et de grandeur démesurée, les bras nus et les épaules recouvertes seulement d'une petite manchette de mousseline ou de gaze brodée. Leur coiffure est ordinairement un bonnet surmonté d'un mouchoir, orné de pièces d'or et d'argent, quelquefois d'une valeur considérable. Le plus ridicule de cet accoutrement, c'est que de jolies filles, au lieu de laisser flotter librement leurs cheveux d'ébène, ou de les tresser en longues nattes, comme les femmes de la Suisse, prennent la peine de les serrer comme une corde dans un lacet

N° 470. Algérie. — Moulin et aqueduc de Staouéli. D'après un dessin de M. F. Appert.

rouge, et les laissent pendre jusqu'à leurs talons d'une façon qui rappelle la queue d'un grenadier prussien au temps du grand Frédéric.

Les vieilles femmes juives ne se montrent guère qu'en costume noir, et avec une coiffe de même couleur, renversée sur le derrière de la tête, composée de fils de laiton ou de filigranes d'argent, terminée en pointe et d'une longueur tellement hors de proportion, que quelques-unes de ces étranges coiffures sont de la même taille que celles qui les portent.

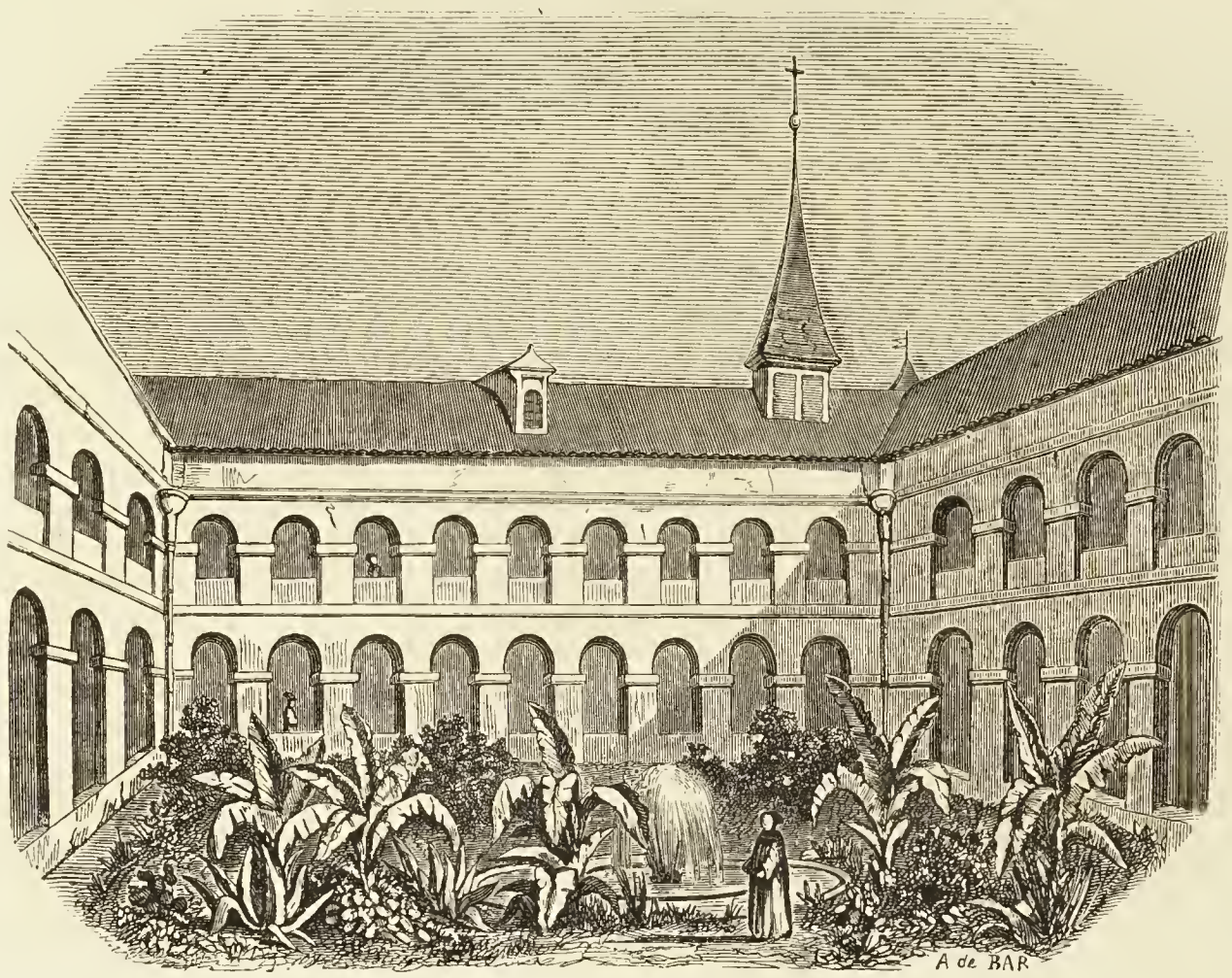
. . . . . .

Pour redescendre de la Kasbah à la place du Gou-

vernement, je pris l'ancienne route de Blidah qui, longeant les anciennes fortifications, vient aboutir à peu de distance de la porte de Bab-el-Oued, presque en face d'un fort appelé le fort des Vingt-Quatre-Heures, parce que, selon la tradition, il fut bâti en une nuit. Entre la porte de Bab-el-Oued et le fort des Vingt-Quatre-Heures s'étendait avant 1830 un vaste terrain obstrué de monceaux de décombres et sillonné de fondrières; les condamnés militaires détenus au fort Neuf, qui sépare l'entrée de la ville de la mer, l'ont transformé en un champ de manœuvres parfaitement nivelé qu'on appelle aujourd'hui la place des Troglodytes, puis, sous la direction du colonel Marengo, ils ont *construit*, le mot n'est pas exagéré, un admirable jardin sur les flancs arides et accidentés de la colline qui domine cette place au sud. On se ferait difficilement une idée de la quantité de terre qu'il a fallu apporter et enlever pour établir et niveler le jardin des *Condamnés*. Le génie a estimé ces travaux près de 800,000 francs. Une muraille et une haie de cactus épineux séparent le jardin des Condamnés de la route, sur laquelle s'ouvrent ses deux portes inférieures ou de mer. La plus éloignée de la ville s'appelle la porte d'Orléans; je suis entré par l'autre, qui est ornée de deux pilastres de pierre. Deux plaques de bronze moulées et fondues par les condamnés sont scellées à ces pilastres. Leurs inscriptions en relief apprennent aux promeneurs que ces jardins sont ceux des condamnés et les invitent à les respecter. Je suis monté jusque sur la plus haute terrasse qui aboutit à la porte supérieure; une fontaine y coule dans une élégante vasque en marbre blanc qui était autrefois à Alger sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la place du Gouvernement. L'une des terrasses inférieures est ornée d'une colonne que le colonel Marengo y a élevée et dédiée *aux braves de la vieille et de la jeune armée*, et sur le piédestal de laquelle sont sculptés, d'un côté le chapeau et l'épée de Napoléon, des autres les noms de nos principales victoires et des capitales où nous avons porté nos armes.

Une jolie mosquée — la mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman — domine le jardin des Condamnés. Au-dessous est un petit cimetière dans lequel on ne peut reposer sans avoir payé fort cher; il se compose de sept à huit tombes blanchies à la chaux. Près de la route, un massif d'arbres et de cactus cache un autre cimetière maure que le colonel Marengo a fait restaurer. « Mais les chrétiens, dit M. Baude, ont aussi le leur à Bab-el-Oued. Cet étroit morceau de terre — il a 64 mètres de long sur 35 de large — a été payé bien cher il y a trois cents ans. Un capucin, confesseur de don Juan d'Autriche, avait été pris par les barbaresques. L'archiduc envoya tout un trésor pour sa rançon; mais l'âme du moine était digne du fils de Charles-Quint et concevait un but plus élevé. Il obtint qu'au prix donné pour sa liberté cette terre fût bénie et consacrée à perpétuité à la sépulture des chrétiens esclaves ou autres qui mouraient à Alger. Sa cendre y gît elle-même ignorée. Les musulmans ont religieusement respecté cette fondation. C'est là que reposent, au milieu des captifs qui les y ont précédés, les officiers tués en 1830, en venant les venger. De ce nombre est Amédée de Bourmont, dont le nom n'éveille en ce lieu que de tristes et glorieux souvenirs. »

Les Maures professent pour les morts une grande vénération, et tiennent tout à la fois à honneur et à dévotion de les porter eux-mêmes au lieu de leur dernière demeure. Si le défunt avait plusieurs esclaves, son héritier se fait un devoir d'en affranchir au moins un le jour de ses funérailles. Des distributions de vivres sont faites sur la tombe même aux mendiants et aux pauvres gens qui ont suivi le cortége. Des figuiers-roses, des lauriers, des platanes, des sycomores ombragent les champs du repos, situés à peu de distance des villes; et des arbustes odoriférants sont cultivés autour des sarcophages. Le mort est étendu dans son lit funéraire le visage invariablement tourné vers le sud, et la poitrine exhaussée par une saillie pratiquée à cet effet. Il est incliné sur le côté et appuyé sur le coude gauche, de manière à pouvoir se relever facilement lorsque sonnera l'heure du jugement dernier. La structure de la tombe est grossière, et quatre pierres disposées en rectangle forment tout le monument. Mais l'entrée de la fosse est soigneusement recouverte par des dalles ou des tables d'ardoise scellées en maçonnerie, afin de protéger le mort contre la dent avide des chacals, et, s'il se peut, contre la voracité encore plus redoutable des goules, espèces de vampires qui déterrent, dit-on, les cadavres pour s'en repaître, et s'en prennent même quelquefois aux vivants, dont ils aiment à faire un horrible festin. Aucune inscription, aucune épitaphe n'indiquent le nom et la qualité des morts, et c'est à la piété filiale, paternelle, fraternelle, conjugale ou à l'amitié à reconnaître leur sépulture. Une sorte de tuyau en terre cuite est planté dans la fosse au-dessus de la tête du mort, sans doute afin qu'il puisse mieux entendre au jour suprême de la résurrection la voix de l'ange qui l'invitera à quitter son linceul pour comparaître aux yeux d'Allah.



N° 471. Algérie. — Le cloître de Staouéli. D'après un dessin de M. F. Appert.

Tandis que l'Alger mauresque se transformait rapidement en Alger français, l'accroissement de la population européenne et la répugnance qu'elle éprouve à se fixer sur le penchant d'une colline escarpée jetaient chaque année une certaine masse de constructions nouvelles sur les deux côtés de cet amphithéâtre où se trouvent des terrains à peu près unis et accessibles. Mais c'est surtout vers le faubourg Bab-Azoun que ce mouvement se fait le plus remarquer. La route qui conduit d'Alger à la plaine de Mustapha passe maintenant entre deux rangées de maisons, qui se sont bâties avec une rapidité vraiment prodigieuse, et un quartier considérable s'élève au-dessous du fort de l'Empereur. Quand on se promène dans les rues d'Isly, de Mogador, Rovigo, Bugeaud, Joinville, de Tanger, on se croirait dans les quartiers neufs de Lyon, de Marseille, de Bordeaux ou de Paris. Pour faire place à ce flot incessant que l'Europe verse sur l'Afrique, on s'est décidé, comme je l'ai déjà dit, à reculer l'enceinte, qui passera dorénavant par les forts Bab-Azoun, de l'Empereur et des Vingt-Quatre-Heures. Ce nouveau tracé a fait gagner un terrain considérable; et cependant, si l'accroissement de la population continue dans les mêmes proportions durant quelques années, il ne tardera pas à être insuffisant. Alger, avant peu, s'étendra du côté de la porte Bab-Azoun, jusque dans la plaine de Mustapha, et du côté de la porte Bab-el-Oued il ne s'arrêtera qu'au pied des pentes de Bouzaréah.

On travaille activement à la construction des nouvelles fortifications d'Alger. Mais elles sont loin d'être terminées. On y dépense environ 500,000 francs par an. La dépense totale a été évaluée approximativement — le port compris — à 13 millions. Il est à craindre que ces chiffres, déjà fort effrayants, ne soient dépassés. C'est une triste vérité qu'il est impossible de dissimuler. L'Algérie est pour la France une lourde charge. Elle lui a coûté déjà un milliard, déduction opérée de tous les recouvrements qu'il lui a été possible d'effectuer, et rien jusqu'à ce jour ne laisse entrevoir un soulagement prochain. Si de grands efforts ont été faits, des efforts plus grands restent peut-être à faire; car, à quelques sacrifices que l'on se condamne, on n'improvise pas sur un sol inconnu une société pareille à celles qui sont l'œuvre des siècles. Et, comme l'a si justement observé M. X. Marmier: à ceux qui de chaque difficulté actuelle se font un écueil infranchissable, et de chaque chiffre inscrit au budget un fantôme terrible, il est aisé de leur répondre, l'histoire à la main, que la tâche que nous avons entreprise en Afrique n'est point de celles qui aboutissent en si peu de temps de la lutte au triomphe; que dans les œuvres de cette nature les fruits de l'avenir mûrissent difficilement sur les germes du présent, et que les progrès que nous avons déjà faits nous sont un sûr garant de ceux que nous sommes en voie de faire et en droit d'espérer. « Pour moi, ajoute-t-il, ce qui m'étonne dans le mouvement de notre colonie africaine, ce n'est pas qu'il soit encore si entravé, si coûteux à la France, si inquiété; c'est qu'après tant de fautes commises en tout genre, tant de fautes auxquelles nous avons été entraînés par notre ignorance ou par notre présomption, nous en soyons venus à obtenir dans l'espace de quinze années un succès que personne ne peut nier; c'est qu'on ait posé au milieu des agitations d'une guerre presque continuelle la base de tant d'établissements civils et religieux; qu'on ait assuré sur tant de points la sécurité publique et préparé tant d'œuvres fécondes et durables.

« Un pays voisin du nôtre nous offre un remarquable exemple des diverses vicissitudes que peut éprouver une colonie placée cependant dans les conditions de fortune les plus favorables. En 1602, les Hollandais fondent leur établissement de Java. Ce n'était d'abord qu'un simple établissement de commerce, qui ne possédait dans l'île lointaine que les terrains occupés par ses magasins, et s'enrichissait chaque année par de faciles échanges. Plus tard, la société devint, par un legs impérial, maîtresse du pays, et de cette possession souveraine naissent ses calamités. En 1673, ses bénéfices nets s'élevaient en une seule année à près de 100 millions de francs. Dans l'espace d'un demi-siècle, les dépenses qu'elle fut obligée de faire pour l'entretien d'une armée et les appointements de ses fonctionnaires absorbèrent ses revenus, entamèrent ses capitaux. En 1791, elle était obérée de dettes. Son passif s'élevait à la somme de 238 millions. Des commissaires furent envoyés sur les lieux pour examiner l'état exact de ses affaires. Plusieurs gouverneurs essayèrent successivement plusieurs systèmes d'administration et de culture. Toutes ces tentatives, au lieu de remédier au mal, l'aggravèrent encore. En 1811, les Anglais s'emparent de l'île de Java, et la rendent, trois ans après, à la Hollande, avec un nouveau mode d'exploitation plus fatal que les précédents. Bientôt la colonie se trouva dans un tel état de décadence et de découragement, qu'il fut plus d'une fois question de l'abandonner. Un homme éclairé par une idée lumineuse, soutenu par une volonté persévérante, le général Vander-Boosch, l'arracha, en 1830, à un désastre imminent; une nouvelle organisation la sauva d'une chute irrémédiable. Après une crise de plus d'un demi-siècle, des luttes de tout genre, des années de catastrophes et de désespoir, on a vu cette colonie se raviver et prospérer comme par enchantement. Elle a payé ses dettes et recommencé le cours régulier de ses bénéfices; onéreuse pendant si longtemps à la mère-patrie, elle est aujourd'hui sa plus riche, sa plus précieuse ressource.

» Ne soyons donc pas si surpris de n'avoir pu faire en quinze ans, au milieu de diverses tribus courageuses, intrépides, enflammées par un fanatisme ardent, ce que le peuple hollandais, ce peuple si remarquable par sa prudence et la fermeté de son caractère, n'a pu faire dans l'espace de deux siècles au sein d'une population indolente et inerte. N'ayons donc pas l'air si malheureux d'avoir à ajouter aux annales de la France la gloire d'une magnifique mission providentielle, mission d'ordre et de paix, dans des contrées qui jadis s'enrichissaient par le pillage et s'honoraient de leurs cruautés; mission de civilisation parmi des peuplades douées d'une vive intelligence qu'il suffit d'éclairer et de guider; mission religieuse sur un sol que notre religion a arrosé du sang de nos martyrs. Si de la hauteur de ces idées morales nous redescendons au point de vue des idées positives, ne nous désolons pas de posséder en pleine Méditerranée, à deux journées de distance de Marseille, entre les forteresses anglaises de Malte et de Gibraltar, dans les voisinages de l'Espagne et de l'Italie, 250 lieues de terrain où nous pouvons créer une nouvelle France, faire naître les produits qui manquent à notre pays, déverser les œuvres de notre industrie, le surcroît de notre population, et correspondre par nos navires avec le monde entier. »

CHAPITRE XXXVIII.

BLIDAH.

Décembre 1847.

Les habitants d'Alger racontent à leurs hôtes une histoire fort triste, mais caractéristique. Lorsqu'on ouvrit, en je ne sais plus quelle année, la place du Gouvernement, on s'empressa d'y planter des arbres vulgaires — des platanes ou des ormes, — dont la croissance était presque certaine. En effet, ces arbres, à peine en terre, parurent rivaliser entre eux à qui pousserait le plus vite. En quelques années ils étaient assez grands sinon pour donner, du moins pour promettre, un magnifique ombrage aux promeneurs reconnaissants. Un jour arrive à Alger je ne me rappelle plus quel haut fonctionnaire militaire ou civil, un de ces hommes de génie qui ne peuvent pas moins faire que de laisser partout des traces de leur passage. La vue de ces arbres qui ressemblaient à ceux de la promenade de sa ville natale lui causa un amer désappointement. Il venait probablement, selon l'expression d'un magistrat célèbre par ses facéties, cueillir des palmes dans le pays où elles croissent. « En Afrique, s'écria-t-il, on ne devrait se promener qu'à l'ombre des orangers. » Cette idée absurde lui parut sublime. Grand était, à ce qu'il paraît, son crédit; car, quelques jours après, les pauvres ormes, qui avaient jusqu'alors si bien poussé et qui ne demandaient qu'à croître et embellir, furent impitoyablement arrachés, sciés et brûlés. A leur place, sur l'ordre de ce haut fonctionnaire, — que ne sais-je, pour le divulguer, le nom de cet homme de goût? — on planta une double ligne d'orangers. Mais soit que le terrain ne leur convînt pas, soit qu'ils eussent une mauvaise constitution, soit toute autre cause, ces orangers refusèrent obstinément de grandir. Après avoir végété quelques années, ils périrent tous sans exception. Il fallut les arracher. Aussi ne trouve-t-on actuellement sur la place du Gouvernement d'autre ombrage que celui qu'y fait, avant ou après midi, la statue de bronze du duc d'Orléans, et les promeneurs qui s'y rôtissent au soleil, au milieu d'épais tourbillons de poussière, regrettent-ils toujours l'assassinat, à jamais déplorable, de ces premiers ormes qui, sans la sottise de ce fonctionnaire trop puissant, formeraient aujourd'hui au-dessus de leur tête les plus charmants et les plus utiles parasols.

L'ombrage d'un arbre est presque aussi rare aux environs d'Alger qu'à Alger même. Ce n'est pas que les arbres manquent; ils sont même fort nombreux, mais ils appartiennent presque tous à des propriétaires avares et jaloux, qui les tiennent soigneusement enfermés entre quatre murs tellement élevés, que de l'extérieur on aperçoit à peine l'extrémité de leur tête. Le public ne jouit même pas de leur vue, à plus forte raison est-il privé de leur ombrage. En outre, les plus rapprochés sont encore assez éloignés, ou bien, pour les atteindre, il faut gravir des pentes abruptes. Or, on ne va pas volontiers vagabonder hors des murs ou escalader des montagnes quand le thermomètre varie de 30 à 40 degrés. Quel est le touriste qui, placé dans de pareilles circonstantes et entendant parler tout à coup d'une ville peu éloignée, cachée comme un nid d'oiseau dans une verdoyante forêt d'orangers, de citronniers, de grenadiers, au pied d'une chaîne de montagnes qu'il connaît de réputation depuis sa plus tendre enfance, et d'où coulent tout exprès pour l'arroser les eaux les plus abondantes et les plus pures qui se puissent voir, n'éprouverait pas un vif désir d'aller se promener quelques heures dans cette forêt, le long des ruisseaux descendus de ces montagnes?

N° 472. Une goubba arabe. Par M. W. Timm.

Rien de plus facile d'ailleurs que de satisfaire ce désir. Il y a dix ans à peine, il fallait une armée pour aller d'Alger à Blidah; maintenant on n'a pas même besoin d'escorte. D'excellentes diligences, partant le matin et l'après-midi des deux villes, franchissent en moins de cinq heures les douze lieues qui les séparent. Dans le plus fort accès de la fièvre des chemins de fer, les plus malades avaient fait la folie de projeter un chemin de fer d'Alger à Blidah. Heureusement ils sont morts, ou ils se sont guéris avant d'avoir pu mettre à exécution cet incroyable projet. Les quinze ou vingt voyageurs qui font chaque jour ce trajet doivent donc, en attendant la résurrection ou la rechute de ces spéculateurs fabuleux, se contenter de la diligence ou de l'omnibus. Pour moi, le hasard me plaça dans l'omnibus avec deux Arabes, une cuisinière, un général, son secrétaire et son domestique.

Ce général, dont je tairai le nom, était décoré de plusieurs ordres et commandeur de la Légion d'honneur. Il allait prendre un commandement supérieur, et il n'était pas venu en Afrique depuis la conquête. Il se parlait tout haut à lui-même. Dès notre descente sur la Métidja, comme saisi tout à coup d'une idée lumineuse, il s'écria : « Ce problème si longtemps cherché, j'en ai trouvé la solution : il ne manque en Afrique que des hommes et des capitaux! » Grande découverte, dont je suis obligé, pour rester dans le vrai, de proclamer hautement la parfaite exactitude, et dont je lui laisse tout l'honneur.

Les hommes et les capitaux manquaient en effet.

N° 473. Types militaires de l'Algérie. Par M. W. Timm.

TYPES FRANÇAIS.

Chasseur d'Orléans. Tirailleur indigène. Zouave en caban.

Artilleur. Infanterie légère, voltigeur.

Chasseur d'Afrique. Spahis, maréchal des logis et autres. Soldat du train des équipages.

N° 474. Types militaires de l'Algérie. Par M. W. Timm.

TYPES INDIGÈNES.

Chef de la province d'Oran.

Chef de la province de Constantine.
Kabile du Jurjura.

Chef de la province d'Alger.
Arabe de l'Ouaranseris, armé de la fronde et de la massue ferrée.
Cavalier arabe du Djebed-Amour.

15 centimes la livraison. 73e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

Ils manquaient complétement, et il est à craindre, au train où vont les choses, qu'ils ne manquent longtemps encore. Le difficile, général, n'est pas de constater ce fait, hélas! trop apparent, mais d'en trouver et surtout d'en détruire si bien la cause, qu'elle ne puisse plus produire ce déplorable effet. Dans le Sahel, l'illusion est encore possible. D'abord, en en montant le versant septentrional, vous jouissez d'une de ces vues féeriques qui se gravent trop profondément dans la mémoire pour pouvoir jamais s'en effacer. Une mer sillonnée en tout sens de navires jusqu'à l'horizon lointain, où elle se confond avec le ciel, et dont les vagues innombrables reflètent incessamment, comme des miroirs à facettes, les rayons étincelants du soleil, un golfe comparable à celui de Naples, des lames d'un bleu unique mourant ou se brisant sur des sables d'or ou contre des rochers de fer ou de cuivre, une ville fameuse, d'une blancheur éblouissante, qui s'élève et s'agrandit à vue d'œil, et partout, sur les collines qui dominent la rade, d'élégantes et pittoresques villas, entourées de délicieux bouquets d'arbres, tels sont les ravissants tableaux qui se déroulent tour à tour ou en même temps sous vos yeux à chaque tournant de la route. Quand une fois on a dépassé le col, le paysage change complétement d'aspect. On descend dans de petits vallons à demi boisés et à demi cultivés; on traverse des villages naissants protégés par des camps, et qui promettent de prospérer; et n'étaient d'adorables fontaines devant lesquelles on regrette de passer trop vite, deux ou trois cafés maures, où des Arabes accroupis font la sieste en fumant leur pipe et en dégustant de temps en temps quelques gouttes de leur liqueur favorite, et les jolis noms de ces communes, Birkadem et Birmandrès, on se croirait dans un des plus fertiles, des plus pittoresques et des plus chauds départements du midi de la France. Toutefois le charme est bientôt détruit. Une longue côte conduit au point culminant du versant méridional du Sahel : on découvre à ses pieds la vaste plaine de la Métidja, bornée à l'horizon par la chaîne imposante de l'Atlas, et tandis que l'on admire ces belles montagnes, dont les croupes à demi calcinées, à demi recouvertes d'une maigre végétation, se dessinent si nettement sur le ciel bleu, et qui paraissent si rapprochées, malgré leur éloignement, on entre dans le plus affreux désert qui ait jamais attristé les regards d'un voyageur désappointé.

Un million d'hommes vivraient peut-être à l'aise, et sans consommer tous ses produits, sur cette plaine de seize lieues de long et de sept à huit lieues de large qu'on appelle la Métidja, si elle était assainie, fertilisée, cultivée. Quelques centaines de colons y meurent de la fièvre en y dépensant dans des essais malheureux leurs forces et leurs capitaux. Loin d'en égayer les stériles solitudes, les apparences de fermes qu'on remarque à de longues distances de chaque côté de la route lui font perdre cette beauté sévère qu'elle devait avoir quand elle était entièrement abandonnée à elle-même. On peut la comparer à un grand, beau et robuste sauvage qui essayerait de cacher sa nudité sous des haillons. En se montrant sans aucun vêtement, il ferait au moins admirer l'élégance de ses formes, l'éclat de sa carnation, la vigueur de ses muscles; mais les guenilles qui le défigurent inspirent un tel sentiment de tristesse et de dégoût, qu'à sa vue on détourne la tête en fermant les yeux. Autant la Métidja est horrible dans son état actuel, autant elle deviendra magnifique quand elle sera couverte de villages, de fermes, de champs, de prairies, de vergers et d'habitants. Là surtout les hommes et les capitaux manquent. Qu'ils y viennent en quantité suffisante, et un succès complet leur est assuré. Mais comment leur persuader de s'y transporter? Général, *That is the question!*

La route ne traverse que deux villages qui n'affligent ni les yeux ni l'esprit. Bouffarick, placé à la jonction de plusieurs routes, et arrosé par des eaux abondantes, a vu ses maisons pousser et s'embellir en même temps que ses jardins. Sa population est assez heureuse pour songer à se divertir. Elle s'élève à près de 2,000 habitants. Le jour de mon passage, les murs des hôtels, car il y en a plusieurs, étaient couverts d'une superbe affiche jaune qu'à mon regret je n'eus pas le temps de copier. Un M. Laurent ou Thomas — j'ai oublié le nom de ce personnage extraordinaire — faisait savoir aux habitants de la ville, par permission des autorités, que désormais il se proposait de consacrer toutes ses soirées à leur amusement. Chaque jour de la semaine, de telle heure à telle heure, moyennant une faible rétribution, ils pourraient se procurer le plaisir de le voir et de l'entendre. Le lundi il dansait sur la corde et il faisait d'autres exercices d'équilibriste; le mardi il jouait du violon et du cornet à piston; le mercredi il improvisait des vers sur le premier sujet donné; bref, le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche avaient chacun aussi leur représentation spéciale. L'affiche de cet homme, vraiment unique, m'en apprit plus sur la condition des habitants de Bouffarick que toutes les statistiques ministérielles. Un saltimbanque aussi distingué ne fera jamais un semblable appel à la curiosité de colons, qui jurent, mais trop tard, en grelottant de fièvre, qu'on ne les y prendra plus.

N° 475. La pointe Pescade près d'Alger. D'après un dessin de M. Ed. Imer.

Méred mérite également une mention. C'est ou c'était une colonie militaire. Bien qu'il soit moins grand, moins ombragé, moins brillant que Bouffarick, ce village n'inspire que des idées gaies au voyageur qui le traverse au trot; sans savoir au juste pourquoi, on a foi en son avenir. Quant à moi, je suis sûr qu'il prospérera, bien que j'aie eu à peine le temps de jeter en passant un regard satisfait sur le magnifique obélisque de pierre élevé tout récemment au milieu de sa grande place à la mémoire des intrépides soldats de notre brave armée d'Afrique qui ont immortalisé le nom de Méred.

Le 11 avril 1840, la correspondance d'Alger partit de Bouffarick, sous l'escorte d'un grenadier et de quatre chasseurs d'Afrique. Le sergent Blandan et quinze hommes d'infanterie, rejoignant leurs corps, faisaient route avec eux. Ils cheminaient tranquillement, sans avoir aperçu un Arabe, quand tout à coup, du ravin qui précède Méred, quatre cents cavaliers s'élancèrent sur la petite troupe. Le chef courut au sergent et lui cria de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse, et, se formant en carré, nos soldats firent tête à l'ennemi. Les balles les couchaient à terre un à un; les survivants se serraient, sans perdre courage. — Défendez-vous jusqu'à la mort! s'écria le sergent en recevant un coup de feu; face à l'ennemi! — Et il tomba aux pieds de ses compagnons. De vingt-deux hommes, il en restait cinq, couvrant de leurs corps le dépôt qui leur était confié, quand un bruit de chevaux, lancés au grand galop, ranima leur ardeur. Bientôt d'une nuée de poussière sortirent des cavaliers qui, se précipitant sur les Arabes, les mirent en fuite : c'étaient Joseph de Breteuil et ses spahis. A Bouffarick, il faisait conduire les chevaux à l'abreuvoir, lorsqu'on entendit la fusillade. Aussitôt, ne laissant à ses hommes que le temps de prendre leur sabre,

M. de Breteuil partit à fond de train, suivi de ses spahis montés au hasard. Le premier, il se jeta dans la mêlée, et grâce à sa rapide énergie, il put sauver ces martyrs de l'honneur militaire. Aussi le sauveur fut-il compris dans la récompense glorieuse; la même ordonnance du roi nomma membres de la Légion d'honneur M. de Breteuil et les cinq compagnons de Blandan.

Parmi les autres exploits militaires dont la plaine de la Métidja a été le théâtre, il en est un que je dois d'autant moins oublier de mentionner qu'il n'est connu que d'un petit nombre de personnes.

Le 9 décembre 1839, les Arabes, au nombre de mille à douze cents, attaquèrent le camp de l'Arba, occupé par trois cents hommes.

Aux premiers coups de fusil, les habitants de la ferme de Ben-Seman, Pirette et deux autres colons, montèrent sur la terrasse de la maison, et jugèrent du danger qui les menaçait. Les deux colons, profitant d'un moment favorable, réussirent à s'échapper, à l'aide des accidents de terrain, et gagnèrent la plaine. Pirette demeura seul.

Mais Pirette était un militaire libéré du service (2e bataillon, grenadiers, du 12e de ligne). Il envisage le péril avec le sang-froid et l'expérience d'un ancien soldat; il étudie sa position et calcule ses chances : abandonner la ferme sans défense, c'est perdre tout ce qu'il possède au monde. D'un autre côté, les Arabes peuvent être repoussés dans leur attaque contre le camp; ils peuvent du moins éprouver des pertes considérables qui les détourneront d'assaillir la ferme, ou ne leur permettront qu'une tentative précipitée... Ces réflexions le décident à rester et à attendre l'ennemi. Il s'occupe donc aussitôt de barricader les portes; il monte des pierres sur la terrasse; il charge cinq fusils que contient la ferme. Ces armes sont en bon état. Pirette a en outre une hache d'abordage, 275 cartouches, un peu de poudre et à peu près cinq à six livres de balles coupées en quatre.

Ben-Seman était une de ces belles maisons mauresques semées dans la plaine de la Métidja; c'était presque une forteresse : les murs en étaient épais et les fenêtres garnies de grilles en fer posées en saillie et dominant la porte et la façade du bâtiment. Bien défendue, une position pareille devait opposer un obstacle sérieux à des Arabes dépourvus d'artillerie, et qui n'ont jamais su forcer un simple blockhaus (*gravure n° 481*). Enfin le camp de l'Arba n'était qu'à dix minutes de distance; on pouvait en espérer du secours.

Pirette ayant disposé ses armes et préparé tous ses moyens de résistance, monte de nouveau sur la terrasse et observe les mouvements des Arabes. Bientôt il les voit, après une vaine démonstration contre le camp, s'écarter dans la plaine, hors de la portée du fusil, et là, se réunir, se concerter un moment, puis se diriger en courant sur Ben-Seman. Dans cet instant de crise, sa présence d'esprit ne lui fait pas défaut : il imagine de placer près de chaque fenêtre soit un chapeau, soit une casquette, pour s'en couvrir alternativement pendant le combat, et faire croire aux assaillants, en se montrant rapidement aux différentes ouvertures que la ferme compte plusieurs défenseurs.

Des cris, des hurlements affreux signalent l'arrivée de l'ennemi. Il envahit l'orangerie, entoure la maison, et s'élance pour enfoncer la porte. C'est la seule résistance à laquelle il s'attende; et en effet cette porte est solide; elle déconcerte les premiers efforts des Arabes : Pirette l'avait ainsi calculé. Posté sur sa terrasse et ayant sous la main ses cinq fusils, il retient son feu; puis, choisissant l'instant où les assaillants se pressent plus nombreux autour de l'enceinte, il ajuste à dix pas de distance, et ses cinq décharges dirigées successivement sur des masses épaisses y font un ravage horrible.

Les Arabes s'arrêtent étonnés. Ils hésitent et se retirent hors de portée en enlevant leurs morts et leurs blessés. Pirette profite de ce répit pour recharger ses armes.

N° 476. Une boutique juive à Alger. Par M. W. Timm.

Au bout de quelques minutes, l'ennemi revient à l'assaut avec une fureur nouvelle. Pirette se multiplie, il est à toutes les embrasures, il fait feu par toutes les fenêtres; il défend à la fois tous les points de la maison; l'œil et l'oreille toujours au guet, il brave la soif et la fatigue; tout Arabe qui ose escalader le mur tombe foudroyé.

Une résistance aussi vigoureuse jette un moment l'indécision dans cette troupe. On ne doute pas que la ferme ne soit défendue par une forte garnison. Un nouveau conseil est tenu : une nouvelle attaque est combinée. Un seul point de la maison n'est point protégé par ces fenêtres grillées d'où Pirette fait un feu si meurtrier. Les Arabes l'ont remarqué à la fin. Ils dirigent tous leurs efforts de ce côté.

L'œuvre de démolition commence. De l'endroit où il est posté, Pirette n'aperçoit pas ses ennemis; mais il entend leurs coups : il compte pour ainsi dire chaque pierre qu'ils détachent de la muraille. Bientôt une ouverture est pratiquée, et laisse pénétrer une faible lueur dans un sombre et étroit passage, au bout duquel Pirette se tient embusqué. Un Arabe s'engage, à moitié corps, dans la brèche; les autres s'apprêtent à le suivre... Aussitôt Pirette s'élance sur ce malheureux, et le tue à bout portant. Les Kabiles retirent le cadavre, mais nul ne se hasarde dans ce périlleux passage. L'effroi et le découragement commencent à se répandre parmi eux.

Cependant la nuit arrive, l'attaque est suspendue. Pirette fait la revue de ses munitions. Il s'aperçoit qu'il ne lui reste plus que quinze cartouches. Il avait tiré 260 coups de fusil! Abandonnera-t-il, faute de munitions, l'intérieur de la ferme pour se retirer sur la terrasse et en défendre la porte avec sa hache? Pirette comprend l'inutilité de ce moyen. Il sait qu'il n'est qu'à six minutes du camp de l'Arba, mais que ce camp est trop faible pour exposer dans la plaine quelques hommes contre un ennemi si supérieur en nombre. Il se décide à profiter du silence et de l'obscurité de la nuit, et à s'échapper. Il connaît, à côté de la maison, un petit espace garni de ronces et de cactus; c'est là qu'il se glisse à neuf heures du soir, et après une demi-heure de marche pénible, il arrive enfin en vue du camp et crie à la sentinelle : « Ne tirez pas! Je suis le colon de Ben-Seman! »

Son arrivée au camp y causa un étonnement et une stupéfaction impossibles à décrire. Les 300 soldats qui y étaient enfermés avaient entendu toute la journée une vive fusillade qui partait de la ferme, et ils ne doutaient pas que les assiégés ne fussent nombreux et parfaitement en état de se défendre. Ils ne pouvaient comprendre comment un seul homme avait tant fait, comment il avait tenu, une journée entière, contre mille hommes. Rien n'était plus vrai cependant. Cette défense, peut-être unique dans les fastes militaires, ne saurait être révoquée en doute. Les officiers qui commandaient le camp de l'Arba en ont attesté l'authenticité dans un acte recouvert de leurs signatures, et déposé à Alger chez un notaire, qui me l'a communiqué. Elle n'a pas encore, bien que personne ne songe à la contester, reçu sa récompense. Pirette avait été soldat, mais il n'appartenait plus à l'armée, et en 1833, sous le gouvernement du maréchal Valée, quiconque n'était pas de l'armée n'était rien. Le brave Pirette n'avait ni protecteur ni protectrice. Il resta dans l'oubli. La ferme qu'il avait si héroïquement défendue et que les Arabes pillèrent le lendemain contenait tout son avoir, c'est-à-dire 5,000 francs environ. Il réclama et reçut pour toute indemnité une somme de 625 fr., qui lui fut accordée en deux fois par M. le directeur de l'intérieur. Aujourd'hui, m'assure-t-on, il végète à Cherchell, où il exploite une petite concession de quelques hectares qu'il y a obtenus... sans la croix d'honneur dont il s'est montré si digne.

Blidah est bâtie au fond de la plaine de la Métidja, à trois lieues au sud de Bouffarick, et sur les dernières pentes du petit Atlas. Il y a vingt ans

elle contenait de 6,000 à 7,000 habitants, dont 4,000 Maures. Un tremblement de terre la renversa en partie en 1825. Les hommes ont achevé l'œuvre de destruction commencée par la nature. L'ancienne Blidah n'existe plus, car la rue que M. Wassili Timm a dessinée (*gr. n°* 462) est peut-être la seule qui ait conservé son ancienne physionomie ; encore a-t-elle subi de nombreuses mutilations. Partout ailleurs s'élèvent de larges rues tirées au cordeau et des maisons de deux ou trois étages. La ville arabe détruite, des spéculateurs en avaient acheté les ruines, et après les avoir déblayées ils s'empressèrent de construire une ville française. Ils s'étaient imaginé que sa position avantageuse, ses eaux abondantes, ses forêts d'orangers attireraient à Blidah une population égale, si ce n'est supérieure, à celle d'Alger. C'était à qui bâtirait le plus vite les maisons les plus vastes et les plus hautes pour loger tous les habitants qu'on supposait en marche. Chaque jour, les entrepreneurs, montés sur la partie la plus élevée de leurs bâtiments, stimulaient le zèle de leurs ouvriers, comme s'ils eussent déjà vu accourir de tous côtés sur les routes, et se presser aux portes de la ville, leurs locataires impatients. Mais un moment vint où ces incroyables illusions se dissipèrent. On s'était grossièrement trompé. On chercherait en vain dans toute l'Afrique française un original, si excentrique qu'il soit, qui ait établi volontairement son domicile à Blidah pour y vivre de ses revenus. Sans rentiers, comment peupler une ville où il n'y a, et où il ne peut y avoir encore, ni commerce ni industrie? le problème est insoluble. Aussi Blidah ne fut-elle pas peuplée. Plusieurs centaines de maisons sont construites ou commencées; les unes achevées, les autres élevées d'un ou de plusieurs étages; celles-ci à peine sorties de terre ; — les moins actifs ont été les plus heureux. — Terminées, elles pourraient loger, je crois, une population de plus de trente mille âmes. Au 1er janvier de cette année, Blidah comptait 7,487 habitants, 3,985 Européens et 3,502 indigènes. On ne saurait se faire une idée de l'aspect désolé que présente cette malheureuse ville morte sans avoir vécu, morte avant d'être née, et qui ne ressusciterait pas alors même que d'autres spéculateurs, non moins insensés que ses fondateurs, trouveraient des actionnaires assez dépourvus de sens et assez désireux de se ruiner pour leur fournir les fonds nécessaires à la construction de ce fameux chemin d'Alger à Blidah, dont ils ont osé demander, je crois, la concession.

Quand, descendu de mon omnibus et séparé de mon général, je me trouvai seul sur la grande place de Blidah, alors complétement déserte; quand, sur les quinze ou vingt belles maisons qui la forment, je n'en comptai que deux ou trois au plus qui parussent habitées, j'éprouvai un affreux serrement de cœur. Si le chemin de fer eût existé, je fusse parti à l'instant même, eussé-je dû former à mes frais un convoi spécial. Il me semblait que je ne sortirais pas assez tôt de cette ville impossible. J'errais au hasard dans ses rues solitaires, cherchant en vain des moyens de fuir, aussi triste qu'un condamné qui n'a plus que quelques heures à vivre, lorsqu'au détour d'une ruine je me heurtai brusquement contre deux jeunes gens marchant en sens contraire. La Providence avait eu pitié de moi. Dans le moment où mon spleen devenait si violent que je me serais laissé égorger non-seulement sans résistance, mais avec plaisir, elle m'envoyait deux anciens camarades qui avaient le courage de remplir à Blidah les fonctions de procureur du roi et de substitut — comment récompenser dignement un pareil dévouement? — et qui me firent faire, le lendemain, une de ces promenades dont on garde précieusement un souvenir éternel.

N° 477. Algérie. — Source d'eau ferrugineuse près de Teniet-el-Had. Par M. Karl Girardet.

D'abord nous allâmes visiter le bois sacré et les orangeries, je devrais dire leurs derniers vestiges. Le génie militaire a indignement saccagé les environs de Blidah : ni leur âge, ni leur beauté n'ont pu sauver les arbres qu'il avait condamnés au supplice du feu. Des oliviers centenaires sont tombés sous la hache dévastatrice à côté d'orangers, de citronniers et de grenadiers auxquels leur jeunesse vigoureuse semblait promettre aussi tout un siècle de fleurs, de parfums et de fruits. Si vous lui reprochez ses absurdes rigueurs, il trouvera, soyez-en sûr, des raisons pour se justifier. Tuer et abattre un arbre, vous dira-t-il, c'est sauver la vie à dix soldats, car ces bois touffus servaient de remparts aux Arabes qui, chaque jour, sans être vus et sans pouvoir être poursuivis, fusillaient traîtreusement tous les Français assez imprudents pour s'aventurer hors des murs. Ces raisons sont sans doute excellentes, mais le génie militaire en abuse, et en constatant autour de Blidah les dégâts de longtemps irréparables qu'il s'est permis et cru obligé de commettre, on ne peut vraiment s'empêcher de le trouver parfois un peu trop humain. Évidemment il y a eu des sacrifices inutiles. Le bois sacré surtout, cette magnifique forêt dont M. Wassili Timm a reproduit si fidèlement un des derniers débris, aurait à déplorer moins de victimes que certes la France ne porterait pas le deuil d'un nombre plus considérable de ses enfants (*gr. n°* 478).

Au début de notre promenade il m'arriva une petite aventure qui vaut la peine d'être racontée. Ayant aperçu, dans un jardin, plusieurs orangers couverts de superbes fruits d'un jaune tentant, j'y entrai, car la porte en était ouverte, et deux Arabes y fumaient leur pipe à l'ombre d'un des plus beaux arbres, au bord d'un de ces ruisseaux qui, remplissant de leur eau limpide leur lit de pierre ou de mousse et coulant avec un doux murmure, fécondent si magnifiquement ce coin de terre favorisé du ciel. Ces oranges, dont les couleurs séduisantes m'avaient charmé, étaient si mûres, que plusieurs, détachées de leurs branches, brillaient comme des boules d'or sur l'épais tapis de verdure qui recouvrait le sol. Il faisait une chaleur assez forte ; j'éprouvais un vif désir de rafraîchir ma bouche altérée; jamais je n'avais mangé d'oranges à l'ombre de l'oranger : les fruits cueillis sur l'arbre ou ramassés à son pied sous ses branches ont, qui ne le sait par expérience? une saveur toute particulière; bref, quelque diable aussi me poussant, je me baissai pour ramasser une orange.

N° 478. Algérie. — Bois sacré à Blidah. Par M. W. Timm.

Mon entrée dans le jardin n'avait pas paru, je dois l'avouer, causer beaucoup de plaisir aux deux Arabes qui s'y trouvaient réunis. Toutefois ils s'étaient contentés de me témoigner leur ennui par une affreuse grimace. Mais à ce geste, ils se levèrent comme s'ils eussent été piqués d'un reptile, et s'avançant vers moi d'un ton menaçant, ils me firent signe de renoncer à mes idées de gourmandise. Indigné de leur inhospitalité, je ramassai vivement une orange, et tirant ma bourse, je leur offris en payement une pièce de monnaie. Alors ils poussèrent des cris effroyables, et ramassèrent à leur tour des oranges qu'ils jetèrent à terre avec violence, en donnant à leur physionomie

une expression d'horreur et de dégoût. Je n'entendais absolument rien ni à leur langage, ni à leur pantomime.

« Ah! tu aimes mieux, dis-je à celui qui me paraissait le plus furieux, détruire tes fruits que de les vendre à un Français et à un chrétien! eh bien! pour te punir, je ne te payerai pas celui que je me suis approprié. »

J'étais exaspéré. Terminant par un geste expressif, de l'invention du gamin de Paris, cette harangue à laquelle mes auditeurs n'avaient rien compris, j'essayai une seconde fois de mordre l'orange dont ma main ne s'était pas dessaisie. Mais l'un d'eux, non moins irrité que moi en apparence, s'approcha pour me prendre le bras et m'empêcher, par la force, de consommer le produit de mon crime. Cette fois je ne me contins plus; déjà je levais ma canne d'une main, déjà je reportais l'orange à ma bouche de l'autre, lorsque mes deux amis, attirés par le bruit de cette querelle, entrèrent dans le jardin et s'interposèrent entre nous. Tout fut bientôt expliqué : ces propriétaires inhospitaliers que j'accablais d'injures, et que je m'apprêtais à rouer de coups au risque de me faire assommer, étaient les plus honnêtes gens du monde. Leurs démarches, leurs discours et leurs signes, que j'interprétais si mal, avaient pour but, sinon de me sauver la vie, du moins de m'épargner une affreuse purgation. L'orange, si bonne en apparence, dont je persistais à me régaler malgré leurs bienveillantes observations, ne se mange jamais, car, en général, cette espèce inutile cause aux gourmands qui se sont laissé prendre à son aspect trompeur les coliques les plus atroces. Après avoir remercié affectueusement les deux Arabes, je sortis du jardin, suivant pas à pas mes deux guides, et me promettant bien de ne les plus quitter et d'être moins prompt désormais dans mes jugements.

Nous remontions le cours de l'Oued-el-Kébir, entre le coudiat Mesraoui et le coudiat Mimich; nous nous enfoncions dans une gorge étroite et sauvage, dominée par les plus hautes montagnes de cette partie de l'Atlas. Le lit du torrent que nous suivîmes d'abord est large, pierreux, profondément labouré par les eaux; il ne lui sert qu'à la suite d'un orage ou pendant la fonte des neiges; en temps ordinaire, il est presque entièrement à sec, du moins jusqu'à la *prise d'eau*. On nomme ainsi l'endroit où l'Oued-el-Kébir se détourne forcément de son cours pour entrer dans un aqueduc qui distribue ses eaux à Blidad et aux communes voisines. Commencé en 1843, cet aqueduc a été terminé en 1844. Sa longueur totale est de 1,500 mètres. L'Oued-el-Kébir lui fournit 2,500 mètres d'eau par vingt-quatre heures, dans la saison des plus fortes sécheresses, et 35,000 moyennement dans les autres saisons. La répartition a lieu ainsi : pour les besoins de la ville, 1,000 mètres cubes; pour le village et le territoire de Joinville, 1,000 mètres cubes; pour le village et le territoire de Montpensier, 700 mètres cubes. Déduction faite pour déperdition d'un sixième des 22,300 mètres cubes restant, il reste pour les irrigations 18,543 mètres cubes par vingt-quatre heures. Cette quantité d'eau est aujourd'hui répartie entre cent quatre-vingt-sept usagers, et elle sert à l'irrigation de 200 hectares d'orangeries, pépinières ou jardins potagers.

N° 479. Algérie. — Cèdres séculaires près de Teniet-el-Had. Par M. Karl Girardet.

Ces détails, que j'emprunte aux *Documents sur l'Algérie*, ne m'occupaient guère alors, car je me promenais à l'ombre de magnifiques lauriers-roses en fleur qui dépassaient ma tête de plus d'un mètre. Jamais je n'en avais vu d'aussi beaux. Je ne pouvais en détourner les yeux. En vain l'Oued-el-Kébir et l'Atlas m'offraient mille tableaux enchanteurs. Ces lauriers-roses géants m'avaient si bien captivé, que lorsque je vis mes guides s'écarter à gauche pour gravir une colline abrupte, je refusai de les suivre. Pourtant je finis par céder à leurs instances, et nous nous dirigeâmes vers un bouquet d'oliviers, de lentisques et de caroubiers tellement épais, qu'il semblait impénétrable. Comme d'autres petits bois devant lesquels nous étions passés, il renfermait un nid d'Arabes. Un passage habilement dissimulé nous conduisit dans l'intérieur de ce petit village. Chaque hutte était aussi bien cachée et aussi bien défendue que le village lui-même. Sans les hurlements des chiens et les cris des enfants, il nous eût été impossible de les découvrir. Nous ne vîmes aucun homme. Les arbres qui enveloppaient ces habitations n'y laissaient arriver qu'un demi-jour douteux. Çà et là seulement je crus apercevoir derrière une branche plus feuillée que les autres deux points lumineux semblables aux regards fixes de certains animaux rusés et méchants, dont les yeux brillent dans les ténèbres d'un éclat fauve.. Mais rien ne bougea : les enfants et les chiens se turent, comme si une menace redoutée les eût fait rentrer malgré eux dans leur chenil; le silence devint aussi profond que l'obscurité, et nous montâmes ainsi jusqu'au cimetière où reposaient les morts de cette tribu. C'était un carré long, entièrement recouvert d'un dôme épais de verdure et entouré d'une simple balustrade. Quelques pierres dressées indiquaient la position des tombes. Au milieu s'élevait une petite goubba ou chapelle. Près de cette goubba priait une vieille femme. A notre vue, elle s'était levée en nous faisant signe de ne pas approcher. Mais quelques pièces de monnaie calmèrent son effroi et firent taire ses scrupules, et nous pûmes nous reposer quelques instants dans ce champ du repos éternel, l'asile le plus calme et le plus solitaire, le plus frais, le plus sombre, le plus mystérieux qu'un poëte ou un artiste amoureux de la nature puisse rêver sur cette terre...

A mon retour à Blidah, j'appris une fâcheuse nouvelle. Le seul cheval qu'il y eût alors de disponible dans la ville, et qui devait me conduire le lendemain à la Chiffa et aux mines de Mouzaïa, venait de tomber sérieusement malade. Ses médecins désespéraient de le sauver. Ne pouvant ni attendre une guérison aussi chanceuse ni entreprendre à pied une pareille course, je revins à Alger le jour même, rapportant pour me consoler un charmant dessin de la belle route de la Chiffa, détruite en partie par l'inondation du 5 novembre 1846 (*gr. n° 465*), et cinq ou six études non moins remarquables sur les mines de Mouzaïa, dont un habile artiste russe, M. Wassili Timm, avait fait cadeau l'année précédente à mon ami le procureur du roi (*gr. n°s 463, 464, 467, 469 et 480*).

N° 480. Algérie. — Passage du gué de la Chiffa. Par M. W. Timm.

Les mines de Mouzaïa, sur lesquelles un procès récent a appelé l'attention publique, sont situées dans une vallée de l'Atlas, entre Blidah et Médéah, sur le versant méridional du Téniah de Mouzaïa. Les filons métallifères contenus dans un terrain d'argiles grises et délitables, et composé de fer spathique et de baryte

sulfatée, substances dures et cohérentes, ont résisté aux érosions qui ravinent incessamment les argiles; il en résulte qu'ils ont formé des murailles saillantes de plusieurs mètres et constitué des lignes d'affleurement, qui sont peut-être le plus bel exemple géologique qu'on puisse citer.

Ces murailles linéaires, entourées de leurs propres débris, fortement colorées par les oxydes de fer que produit la décomposition des fers spathiques, par les carbonates bleus et verts qui dérivent du cuivre gris dont ces minerais de fer sont souvent pénétrés, frappent de loin par leur forme saillante et leur coloration. On ne peut imaginer des types d'affleurement plus marqués. Aussi toutes les fois que les colonnes envoyées à Médéah eurent occasion de descendre les pentes méridionales de l'Atlas, officiers et soldats s'écriaient en passant sur ce point : « Voici une mine de cuivre! » M. le capitaine de génie Rozet, qui faisait partie de la première expédition, constata le fait, et signala dès cette époque l'opportunité d'une exploitation.

Depuis cette découverte, plus de dix années s'écoulèrent avant que les filons pussent être explorés par des travaux; leur position éloignée dans un pays montagneux et hostile rendait leur exploitation impossible. Ce ne fut qu'en 1844 que des industriels osèrent en solliciter la concession. Par acte du 29 avril de cette année, en date de Médéah, MM. Henry frères obtinrent la cession du Bach-Aga-Moul-El-Oued, assisté de son kalifa El-Arbi-Ben-Saïd, au nom de toutes les tribus sous leur commandement, du trèfonds de toutes les mines découvertes et à découvrir dans l'étendue des montagnes et territoire des Mouzaïas, moyennant une rente annuelle et perpétuelle de 100 réals boudjous, soit cent quatre-vingts francs, et par arrêté rendu à Soultberg, le 22 septembre de la même année, M. le maréchal Soult, duc de Dalmatie, président du Conseil, ministre de la guerre, fit concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans, à MM. Henry frères, des mines de cuivre et de fer existant dans la partie du territoire des Mouzaïas, moyennant :

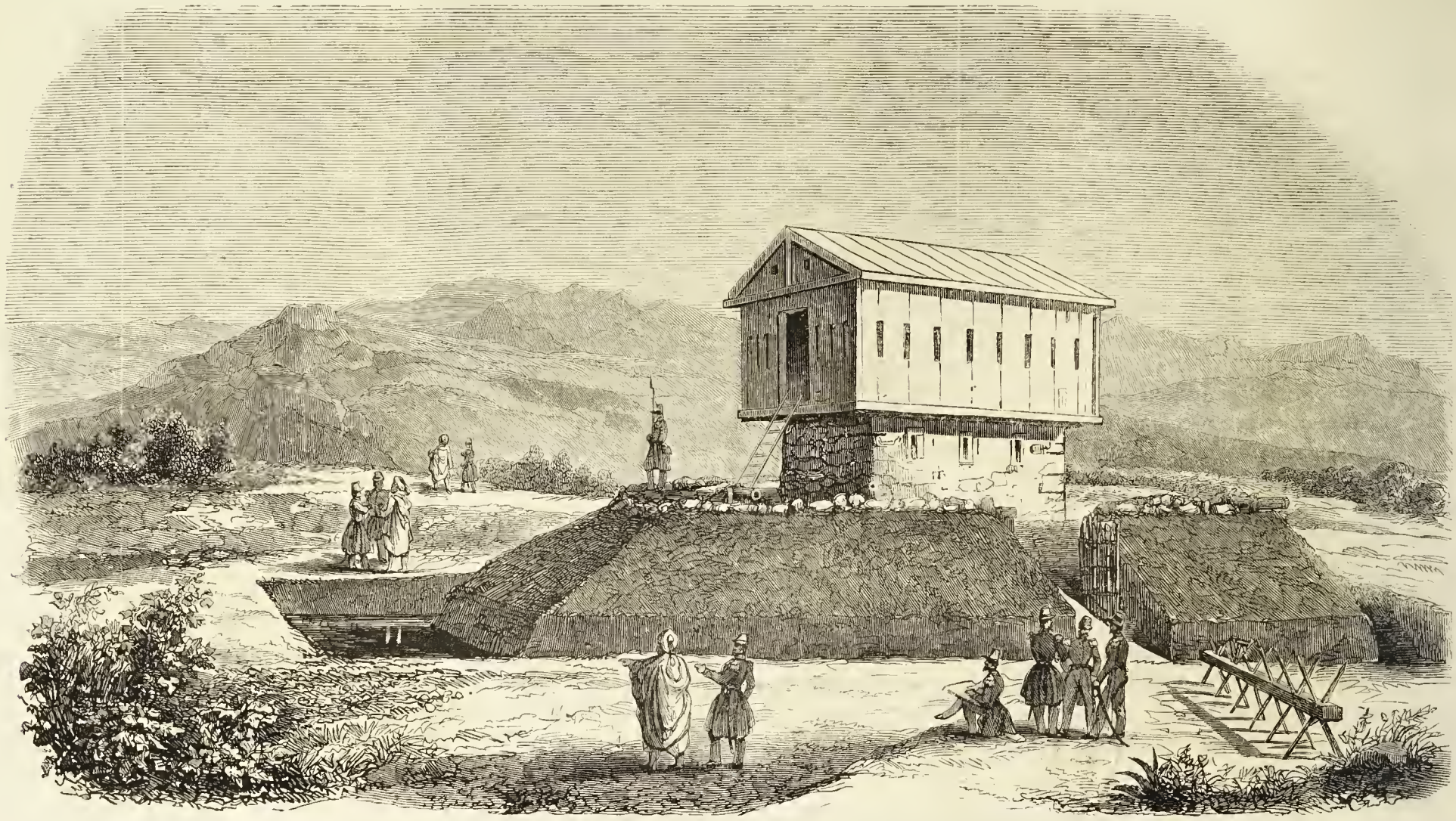
1° Une redevance fixe annuelle de 10 fr. par kilomètre carré de surface, soit 530 fr. pour les 53 kilomètres dont se compose la concession ;

2° Une redevance proportionnelle qui ne pourra s'élever au-dessus de 5 pour 100, soit de la valeur des minerais qui seront présentés en douane pour être transportés en France, soit du produit des minerais qui seraient traités en Algérie;

3° Une rente de 20 centimes par hectare attribuée à l'État comme propriétaire de la surface, soit 10,600 fr.

En additionnant toutes ces rentes et redevances, on arrive au total de 12,642 fr., somme qui s'augmentera proportionnellement aux résultats constatés. Certes, c'était obtenir à peu de frais une propriété qui probablement doit acquérir une valeur considérable.

A peine nantis de leur privilége, les concessionnaires jetèrent les bases d'une société d'exploitation. Un procès récent a fait connaître des détails assez piquants que la publicité de l'audience m'autorise à



N° 481. Algérie. — Un blockhaus.

répéter. Cet apport, obtenu à des conditions si favorables, MM. Henry frères l'avaient d'abord estimé 20 millions, et non contents de ce bénéfice et d'appointements extraordinaires, ils s'étaient en outre créé de leur propre autorité les chefs d'une dynastie d'un nouveau genre. Leur acte de société contenait l'article suivant :

Article 45. Les contractants en la présente convention sont formellement d'accord qu'après le décès, démission ou retraite des administrateurs gérants désignés dans l'article qui précède, leurs fonctions passent avec les mêmes attributions et charges à deux autres administrateurs gérants qui *soient descendants dans la ligne masculine* de MM. Pancrace et Antoine Henry, et ayant nom patronymique Henry, afin que l'administration-gestion ci-dessus dévolue à MM. Pancrace Henry et Antoine Henry soit conservée *héréditairement* dans leur famille jusqu'à la fin de la présente société ou jusqu'à extinction de leur descendance masculine.

Mais y a-t-il, au dix-neuvième siècle, un gouvernement sans opposition ? La charte des Mouzaïas ayant été attaquée, on lui substitua un acte de société dans la forme ordinaire, qui réduisit le capital à quatre millions et les actions à 100 francs, en convenant toutefois que les titres d'actions conserveraient en réalité leur valeur primitive de 500 francs; de là un procès regrettable. Il est bien à souhaiter que la compagnie des Mouzaïas ne compromette pas, par l'impatience de réaliser des primes, un avenir commercial qui peut devenir fort beau. Aujourd'hui l'entreprise est en voie d'exploitation très-active. Trois cent cinquante-deux ouvriers réunis sur les lieux ont formé le noyau d'un village européen. La redevance proportionnelle due au trésor, inscrite au budget de 1845 pour la somme de 1,332 francs, correspond déjà à un produit net d'une trentaine de mille francs, et l'on est au début de l'opération. Les travaux, poursuivis à travers mille difficultés, sont à peine organisés. La perspective de ces gros bénéfices, qu'on peut obtenir par l'effet d'une simple sollicitation, n'est-elle pas un appât bien fort pour les spéculateurs? Laisser de telles richesses à la disposition arbitraire de l'autorité administrative, quels que soient les moyens de contrôle, n'est-ce pas créer autour des hommes d'État des concurrences acharnées, des rancunes dangereuses?

Il était nuit quand j'arrivai à Alger. A cette heure du repos, il y a dans l'aspect du vaste panorama d'Alger un charme solennel que nulle parole ne peut rendre. D'un côté toutes ces terrasses qui se détachent dans l'ombre comme des masses de neige; de l'autre, la mer, aplatie comme un miroir, reflétant dans son sein la lueur vacillante du falot des navires, l'étincelle des étoiles scintillant comme des fusées, et les molles et ondulantes clartés de la lune; plus loin les montagnes dont les cimes vaporeuses se confondent avec l'azur du ciel; au bas de la ville arabe, déjà silencieuse et immobile, la ville européenne qui n'a pas encore fini sa journée...

CHAPITRE XXXIX.

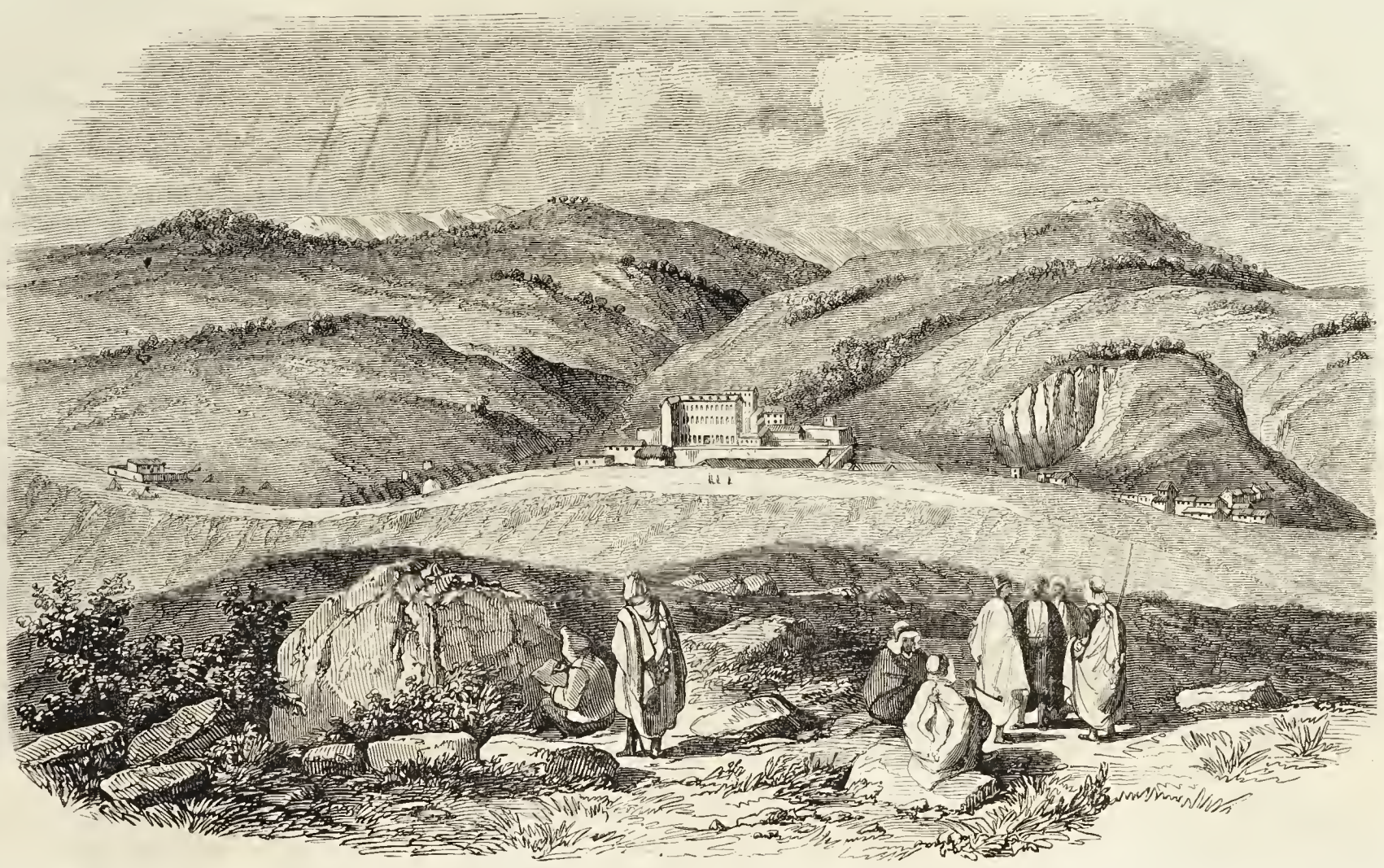
STAOUÉLI.

Pour reconnaître tous les changements qu'a subis Alger depuis notre conquête, il ne faut pas se borner à les observer dans l'intérieur de la ville ; il faut franchir sa large enceinte, voir du côté de la pointe Pescade (*gr. n° 475*) et du côté de Mustapha cette population qui déborde dans la campagne. Ces belles grandes routes qui s'étendent sur des collines où l'on n'apercevait autrefois qu'un étroit sentier, ces voitures

qui circulent librement dans ces mêmes lieux où naguère on ne pouvait s'aventurer sans une forte escorte, et cette villégiature africaine entourée de haies d'aloès et de nopals, ombragée par le vert feuillage du figuier, de l'oranger, et embellie par le luxe de la vie parisienne. Chaque matin j'entreprenais quelque nouvelle excursion. Je visitai ainsi successivement Kouba, le jardin d'essai avec son délicieux café des Platanes, Hussein-Dey, Deli-Ibrahim, Cheraga, le camp de Douéra, etc. Je montai plus d'une fois jusqu'au sommet du Bouzaréah, dont le massif isolé occupe en avant de la plaine de la Métidja une aire à peu près elliptique de 33,000 hectares, et dont la mer baigne l'hémicycle septentrionale sur le flanc duquel Alger est bâti au levant.

Du point culminant du Bouzaréah, élevé de 402 mètres au-dessus du niveau de la mer, non-seulement on découvre un panorama magnifique, mais on peut suivre presque comme sur une carte le chemin fait par nos soldats en 1830; le regard se promène librement de Sidi-Féruch, où ils débarquaient le 14 juin, à Alger, où ils entraient le 28. « On s'explique aux singulières anfractuosités du terrain et aux replis des vallons, dit M. Baude, comment fut dérouté, aux approches d'Alger, l'instinct topographique de nos meilleurs officiers, et comment des corps entiers, trompés par la direction du cours d'eau, prirent les brouillards de la Métidja pour ceux de la Méditerranée. »

Lorsqu'en 1830 l'armée française eut opéré son débarquement sur la pointe de la presqu'île de Sidi-Féruch, qui forme à l'ouest la pointe extrême du massif du Bouzaréah et s'avance de 100 mètres dans la mer, elle aperçut l'armée algérienne campée au haut d'un plateau éloigné de 6 kilomètres, qui domine de 150 mètres environ la mer, dont il est séparé par une chaîne de mamelons stériles et de dunes de sable peu élevées. Ce plateau a de 3 à 4 kilomètres de largeur sur 10 à 12 de longueur. Il s'étend de l'est à l'ouest entre les collines du Bouzaréah, qui le séparent d'Alger, et celles que traverse le Mazafran. Au sud, il a pour limites les coteaux à la base septentrionale desquels vient mourir la plaine de la Métidja. Couvert d'une végétation assez active, il est arrosé par plusieurs sources dont les eaux réunies forment un ruisseau qui se jette dans la baie orientale. De temps immémorial, les bergers arabes avaient choisi cette espèce d'oasis pour y établir leur douair à la belle saison. Le capitaine Boutin qui l'avait reconnue en 1808, lui avait donné le nom de Tentes. En 1830 nous l'avons appelée Staouéli, et ce nom, immortalisé par une victoire, lui est resté. C'était là en effet qu'Ibrahim, aga des janissaires et gendre du dey, avait rassemblé toutes les forces de la Régence et établi son camp. Ce fut là qu'après ce combat sanglant qui devait assurer à la France la possession de l'Algérie, les tentes luxueuses d'Ibrahim et des beys d'Oran et de Constantine tombèrent, le 19 août 1830, entre les mains de nos soldats étonnés et ravis. Mais bientôt l'armée française continua vers Alger sa marche triomphale; et le plateau de Staouéli, qui venait d'être le théâtre de si



N° 482. Algérie. — Le camp de Teniet-el-Had, province d'Alger. Par M. Karl Girardet. D'après un dessin de M. le capitaine Amiot.

grands événements, redevint, malgré sa célébrité, aussi désert, aussi calme qu'il l'avait été pendant tant d'années.

Cependant le 19 août 1843 — treize ans et deux mois après le triomphe de la civilisation sur la barbarie — à l'endroit même où les chefs orgueilleux des infidèles s'étaient vantés insolemment d'exterminer tous les chrétiens, s'établirent sur la plaine de Staouéli d'humbles cénobites qui venaient, selon leurs propres expressions, y livrer d'autres combats : « ceux du travail, de la pénitence, de la prière et de la charité. » A l'ombre du palmier séculaire sous lequel s'étaient abrités le bey de Constantine et ses sauvages Numides, s'élevait une tente modeste qui fut le premier asile de ces hommes pieux fermement résolus à vaincre et à fertiliser le désert, comme leurs devanciers avaient vaincu et tenté de civiliser ses anciens possesseurs; et « le lendemain, dès les premiers feux du jour, dit monseigneur Dupuch, ils célébraient sur un autel de gazon, au pied du palmier majestueux et solitaire, la mémoire de tant de guerriers tombés glorieusement à Staouéli, et dont les restes tressaillaient à l'ombre de la croix. »

Ces religieux étaient des frères de la Trappe. Ils avaient obtenu du ministre de la guerre la concession de la partie occidentale de la plaine de Staouéli, 1,020 hectares s'étendant depuis le ravin Oued-Bridjia au sud jusqu'à la mer, sur une plage qui aboutit d'un côté à la fameuse presqu'île de Sidi-Féruch, et de l'autre à la pointe Pescade vers Alger. Moitié de ces terres étaient réputées mauvaises, mais il y en avait d'excellentes; on y trouvait de la pierre à bâtir et un bon calcaire à chaux. En outre, l'administration avait accordé aux concessionnaires une subvention en argent de 62,000 fr., des bestiaux, des semences, et le concours de 150 condamnés militaires pour les constructions, avances probablement grossies par les ressources personnelles de quelques religieux et par des aumônes pieuses.

Les premières années furent si rudes, que, malgré ces sacrifices faits en leur faveur et leur dévouement, les Trappistes de Staouéli n'auraient peut-être pas su triompher des obstacles qu'ils eurent à surmonter, et auraient renoncé volontairement à leur tâche, sans le zèle, l'activité, la fermeté, l'intelligence, l'énergie, la persévérance, l'instruction de l'homme éminent que le supérieur des Trappistes de France leur avait donné pour chef. Mais le R. P. D. François Régis réunissait heureusement toutes les qualités nécessaires à l'accomplissement de la mission dont il avait été chargé. Grâce à lui, le désert de Staouéli fut transformé comme par magie. A peine arrivé, il avait choisi avec un instinct merveilleux le lieu où il devait bâtir le couvent-ferme; et aussitôt les constructions s'étaient élevées, les défrichements avaient commencé. Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'il pouvait adresser au gouvernement le compte-rendu suivant en réponse à ses demandes :

« 1° Nos bâtiments sont élevés sur un plan de cinquante mètres carrés; le milieu formera une cour intérieure; les quatre façades sont égales; déjà deux ailes sont en voie de recevoir la toiture; la troisième est construite jusqu'au premier étage; la quatrième sort des fondements; la maçonnerie est toute simple, sans aucun luxe, mais solide.

» 2° Soixante hectares sont débarrassés de leurs palmiers-nains et mis en culture.

» 3° Vingt autres hectares sont nettoyés et convertis en prairies.

» 4° Des soixante hectares, quarante-cinq sont ensemencés en céréales, pommes de terre et légumes.

» 5° Six hectares sont convertis en terre à jardin.

» 6° 2,500 arbres ont été plantés, avec un commencement de vignes.

» 7° La ferme compte quinze paires de bœufs de labour, formés de jeunes élèves, et quelques vaches; elle nourrit de plus un petit troupeau de moutons et quelques chevaux.

» 8° La population de Staouéli se compose d'un personnel de quarante-trois religieux, vingt colons auxiliaires et environ cent ouvriers.

» Il n'est pas inutile d'ajouter que nous exploitons une jolie carrière de pierres de taille; nous fabriquons la chaux, nous commençons un établissement pour faire de la tuile, de la brique, etc. »

Les travaux furent poussés avec tant d'activité qu'avant la fin de l'année le cloître était achevé, et que l'on commençait la ferme à l'ouest et un vaste corps de logis à l'est. La ferme est un grand carré de 60 mètres, avec toiture, divisions, etc. Le corps de logis est occupé par les divers ateliers. En même temps on recueillait les eaux des sources voisines dans un vallon situé à un quart de lieue au-dessous de l'établissement, et on construisait le moulin avec son long aqueduc à arcades qui, vu de Sidi-Féruch, anime et embellit tant le paysage (*gr. n*os 458, 470 *et* 471).

N° 483. Sahara algérien. — Aïn-Madhi, côté sud-est.

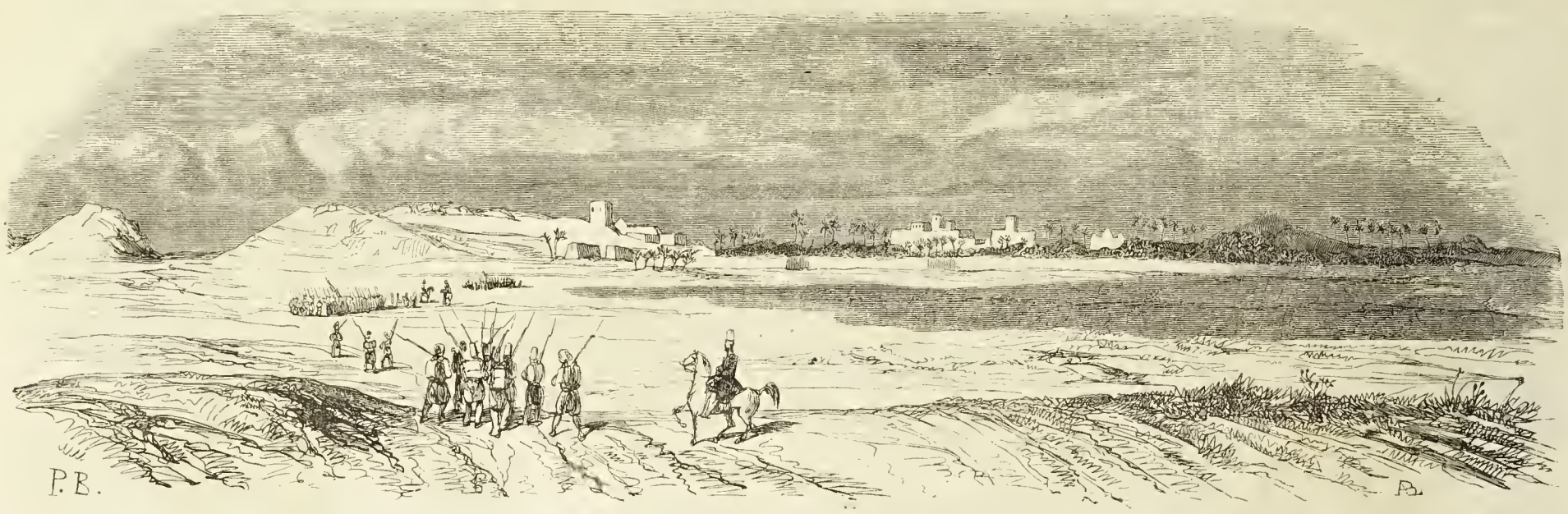
Toutes ces constructions étaient achevées en 1845. Plus tard on ajoutait au corps de logis une brasserie, et à la ferme un vaste hangar avec une machine à battre le blé. Aujourd'hui, en attendant mieux, on s'occupe d'achever, à cent pas de la porte d'entrée du cloître, un pavillon destiné au logement des étrangers. Déjà sur la route d'Alger à Coléah, qui passe dans la plaine, à 200 mètres de la ferme, s'élevait une autre auberge construite également par les trappistes. Les belles arcades du cloître ne seront terminées qu'en 1848; elles sont l'œuvre d'un jeune frère, Italien d'origine, qui mourut aussitôt après avoir achevé ce remarquable monument.

Au milieu de tant de travaux, et malgré les difficultés de tout genre qu'ils avaient encore à surmonter, les colons de Staouéli savaient trouver le temps et l'argent nécessaires pour ériger à Sidi-Féruch une colonne destinée à rappeler le débarquement de l'armée française, et leur patriotisme provoquait la première célébration de l'anniversaire de ce grand événement. Cette colonne commémorative, fort simple d'ailleurs et élevée seulement de 6 mètres, porte les deux inscriptions suivantes :

14 JUIN 1830, DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

14 JUIN 1844, A L'ARMÉE DE TERRE ET DE MER.

Son inauguration eut lieu le 14 juin 1844 avec une solennité et une pompe extraordinaires; et depuis, la



N° 484. Sahara algérien. — El-Aghouat. Par M. P. Blanchard.

célébration de ce glorieux anniversaire, renouvelée chaque année, est devenue une véritable fête nationale, présidée par les autorités et sanctifiée par le clergé, en présence d'une foule considérable qui accourt pour y assister d'Alger et des environs; l'évêque en personne célèbre les saints mystères sur un autel de canons et de tambours adossés à la colonne.

Actuellement les trappistes de Staouéli ont planté plus de 10,000 arbres d'essences variées; ils ont de grands jardins parfaitement cultivés et admirablement tenus, mais qui malheureusement auraient besoin d'une eau plus abondante. Plus de 300 hectares ont été défrichés, 150 semés en céréales, et 150 hectares environ convertis en prairies ou ensemencés de choux, betteraves et autres légumes destinés au bétail. Une vigne de 6 hectares, qui doit s'étendre d'année en année, donne déjà de brillantes espérances; les défrichements se continuent avec ardeur; une orangerie s'élève; de nouvelles sources trouvées sur différents points de la concession sont recueillies et utilisées; on cultive avec succès le maïs et le tabac; la pépinière générale est en plein rapport, elle a déjà fourni plusieurs milliers de sujets, et principalement des orangers, des amandiers, des mûriers et des noyers; des murs entourent les jardins, des allées et des chemins sillonnent les champs, etc.

N° 485. Sahara algérien. — Place du marché, à El-Aghouat.

Tels sont les résultats de six années de travail! Mais pour les obtenir que d'efforts, que de zèle, que de persévérance, que de courage, que de dévouement n'a-t-il pas fallu aux révérends pères et à leur digne chef! Sur trente-huit trappistes, huit succombèrent à la peine les deux premières années, et presque tous les autres se virent atteints de maladies plus ou moins graves qui, les retenant au lit ou les laissant sans force, suspendaient et désorganisaient les travaux les plus urgents. Les trois premières récoltes furent nulles. La pauvre communauté, qui avait épuisé toutes ses ressources à se procurer les choses de première nécessité et à payer ses ouvriers, se trouva dans un grand embarras. Elle dut recourir à l'emprunt, à un emprunt de 30,000 francs. « Ce n'est pas seulement la maladie qui tue ou qui énerve les trappistes, ce n'est pas seulement l'argent qui leur manque avec la récolte, ce sont, comme l'écrivait un voyageur, ce sont les murmures, les jalousies de plusieurs colons qui s'élèvent contre Staouéli; que ne connaissaient-ils, que ne connaissent-ils en-

core, si besoin est, les sacrifices, les privations, les cruelles étreintes de la misère qui a pesé et qui pèse peut-être sur les trappistes! Mais comment l'auraient-ils deviné, des hommes si faciles à se plaindre, en voyant les trappistes continuer résolument leur entreprise, mourir à la peine sans mot dire, et cacher comme un trésor l'excès même de leurs angoisses? »

Heureusement la Providence ne les laissa ni sans consolation, ni sans secours. Ils trouvèrent l'argent dont ils avaient besoin; les maladies cessèrent ou devinrent moins nombreuses et moins graves; des récoltes abondantes réparèrent les pertes des années précédentes; les autorités civiles et militaires s'empressèrent de favoriser leurs efforts par tous les moyens en leur pouvoir; enfin, dès que monseigneur Pavy, le successeur de monseigneur Dupuch, qui les avait toujours honorés d'une tendresse si affectueuse, fut débarqué à Alger, il s'empressa de venir ériger, au nom du souverain pontife, leur monastère en abbaye. Par cette faveur signalée, le saint-siége approuvait et encourageait leur noble entreprise; il lui donnait un gage précieux de durée, il augmentait, il fixait, en la consacrant, l'autorité paternelle du révérend père François Régis. Le 11 juillet 1846, monseigneur Pavy, arrivé la veille à Alger, débarquait à Sidi-Féruch avec M. Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, et accourait à Staouéli pour y remplir les intentions du chef de l'Église.

M. Xavier Marmier a assisté à cette visite dont les trappistes ont gardé un si doux souvenir, et il en a fait dans ses *Lettres sur l'Algérie* un intéressant récit qu'il termine ainsi : « Après la cérémonie religieuse, les trappistes ont voulu nous offrir une collation dans leur réfectoire, humble et modeste repas, qui cependant était pour eux un repas de luxe. Vous connaissez le sévère régime auquel ils sont soumis. Ceux d'Afrique ont seulement de plus que leurs frères de France la permission de boire du vin; la permission! non, je me trompe, c'est un ordre qui leur a été donné par leur supérieur général pour soutenir leurs forces physiques sous ce rude climat d'Afrique. Plusieurs d'entre eux ne sont à Staouéli que depuis peu de temps, et déjà les rigueurs de leur vie de cénobite ont amaigri leurs membres et fait fléchir leurs corps. Cependant il y a dans la limpidité de leurs regards, sur les traits de leur visage, une expression de paix et de satisfaction intérieure que pourrait envier plus d'un heureux du monde....

» Les bons religieux ont eu la complaisance de me communiquer le registre où ils relatent jour par jour l'histoire de leur établissement. Tout ce livre est écrit avec un admirable sentiment de piété et une tendre expansion. On n'y trouve pas une plainte, pas le moindre grief, mais le nom de ceux qui se sont occupés de la communauté y est cité avec une vive reconnaissance. J'y ai lu à plusieurs pages celui de monseigneur Dupuch, qui défendit avec zèle les intérêts de la colonie; celui de M. le duc d'Aumale et de M. le duc de Montpensier; celui de M. le maréchal Bugeaud, qui a tant contribué au soutien de cet établissement; celui de M. de Corcelles, qui a usé de toute son influence pour venir en aide à ces pauvres ermites. »

Aujourd'hui donc la colonie agricole de Staouéli est entrée dans une voie de prospérité, où, il faut l'espérer, elle ne s'arrêtera plus. Sans doute plusieurs années s'écouleront encore avant que le chiffre de ses revenus égale et finisse par excéder celui de ses dépenses; mais en attendant que ses fondateurs puissent, selon leurs plus chers désirs, distribuer autour d'eux, à tous ceux qui en auront besoin, les fruits de leurs économies, que de bien n'ont-ils pas fait et ne feront-ils pas en prêchant, par leur exemple, la résignation et la patience aux malheureux, la charité aux riches, l'amour du travail, la persévérance aux ouvriers, la fraternité à tous!

N° 486. Sahara algérien. — Mehari, chameau à grande vitesse.

N° 487. Sahara algérien. — Ed-Din, frère de Djelloul, chef du Djebel-Ammour.

CHAPITRE XL.

LE SAHARA ALGÉRIEN.

L'Algérie a une frontière politique à l'est et à l'ouest, et une limite naturelle au nord et au sud. Ses frontières politiques la séparent à l'est de la régence de Tunis, à l'ouest de l'empire du Maroc. Ses limites naturelles sont : au nord, la Méditerranée; au sud, la ligne où finit le Sahara, et où commence, à proprement parler, le désert, vaste solitude parcourue plutôt qu'habitée par la redoutable tribu des Touareg, qu'elle sépare à la fois de la race blanche et de la race noire.

L'Algérie, telle que l'a limitée ainsi M. Carette, se trouve comprise entre le 32e et le 37e degré de latitude, entre le 6e degré de longitude orientale et le 4e degré de longitude occidentale. Elle embrasse donc cinq degrés du nord au sud et dix degrés de l'est à l'ouest. Sa superficie est de 390,900 kilomètres carrés, ou 39,090,000 hectares — les trois quarts de la France.

Dans sa distribution intérieure, elle présente une loi entièrement conforme à celle qui fixe la délimitation de son territoire; elle a des divisions politiques de l'est à l'ouest et des divisions naturelles du sud au nord.

Ses divisions politiques sont au nombre de trois, et les chefs-lieux de ces trois provinces, Alger, Constantine, Oran, leur ont donné leurs noms. Ses divisions naturelles sont au nombre de deux, et on a appelé Tell et Sahara ces deux zones qui la traversent d'une frontière à l'autre, de sorte que chaque province comprend à la fois une portion du Tell et une portion du Sahara.

Le Tell est la zone qui borde la Méditerranée.

Le Sahara est celle qui borde le désert

Ces deux zones se distinguent et se définissent sur-

N° 488. Sahara algérien. — Si-Ahmed-bed-Hamcur, caïd des Ouled-Ziad.

tout par la différence de leurs produits; le Tell est la région des céréales; le Sahara est la région des palmiers.

La ligne qui sépare le Sahara du Tell n'a rien d'apparent, rien qui la signale aux regards du voyageur, lorsqu'il ignore la série des points que la tradition locale reconnaît pour lui appartenir. En général, elle suit le pied des versants méridionaux d'une double chaîne, dirigée au sud-est et dans la partie orientale et à l'est-nord-est dans la partie occidentale de nos possessions. Sa distance de la mer est très-variable. Ainsi elle est trois fois plus rapprochée de la côte sous le méridien d'Oran que sous celui de Bône. Quoi qu'il en soit, d'après cette délimitation reconnue et consacrée par la population indigène, le Tell a 337,900 kilomètres carrés de superficie, et le Sahara en a 253,000.

Le Tell se subdivise en deux autres régions distinctes : celles du littoral et des plateaux, qui avaient été déjà en partie explorées et décrites avant que le Sahara fût *découvert* par MM. Carette et Daumas; car, selon les propres expressions de M. Carette, la nature de cette autre moitié de l'Algérie était aussi inconnue il y a quelques années que sa destinée est encore mystérieuse aujourd'hui : « En effet, ajoutait-il, le Sahara fut longtemps défiguré par les exagérations des géographes et par les rêveries des poëtes. Compris sous deux dénominations qui, à raison de leur généralité, s'excluaient mutuellement, appelé par les uns *grand désert*, ce qui entraînait l'idée de la stérilité et de la désolation; appelé par les autres *pays des dattes*, ce qui impliquait l'idée de la production et du travail, le Sahara était devenu une contrée fantastique, dont notre ignorance agrandissait les proportions et uniformisait l'aspect. Depuis les montagnes qui bornent l'horizon du Tell jusqu'aux premières côtes du pays des noirs, il semblait que la nature, dérogeant à ses lois ordinaires, renonçant à la variété, caractère essentiel de ses œuvres, eût étendu une nappe immense et uniforme de landes ardentes, région maudite parcourue çà et là par quelques bandes de sauvages, étrangers aux premiers besoins de la vie individuelle, qui attachent les hommes au sol et aux premiers besoins de la vie sociale, qui attachent les hommes à leurs semblables. »

Or, on le sait aujourd'hui, tel n'est pas le Sahara, vaste archipel d'oasis, dont chacune offre un groupe animé de petites villes et de villages.

M. Daumas a consulté beaucoup de livres et beaucoup de t'olba (lettrés) pour trouver la définition et l'étymologie du mot Sahara. Les livres lui ont donné cette définition : « Le Sahara est une contrée plate et très-vaste, où il n'y a que très-peu d'habitants, et dont la plus grande partie est improductive et sablonneuse. » Les t'olba lui ont donné cette étymologie : « On appelle sehaur ce moment presque insaisissable qui précède le point du jour (fedjer), et pendant lequel nous pouvons encore, en temps de jeûne, manger, boire, fumer. L'abstinence la plus rigoureuse doit commencer dès qu'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir. Le sehaur est donc une nuance entre la nuit et le point du jour, qu'il nous est important de saisir, de préciser, et sur laquelle a dû se porter l'attention de nos marabouts. Un d'entre eux, Ben-el-Djirami, en partant de ce principe que le sehaur est plus facilement et plutôt appréciable pour les habitants des plaines, dont rien ne borne l'horizon, que pour les habitants des montagnes, enveloppés qu'ils sont dans les plis du terrain, en a conclu que du nom du phénomène on avait formé celui du pays où il était plus particulièrement apparent, et qu'on l'avait nommé Sahara, le pays du Sehaur. »

Cette étymologie, si elle n'est pas sévèrement grammaticale, car, selon l'observation de M. Daumas, l'un des deux mots commence par un *s'âd* (ç), et l'autre par un *sin* (s), n'en est pas moins ingénieuse, et l'écrivain que je viens de citer l'a donnée à défaut d'autres au début de son *Aperçu général du Sahara algérien*. Du reste, elle peut paraître confirmée par celle du mot *Tell*, qu'on s'accorde généralement à faire dériver de *tellus*, terre cultivable, mais qui, d'après le même savant, serait tout simplement un dérivé du mot arabe *tali*, qui signifie *dernier*, et désignerait ainsi le pays en arrière du Sahara, où le sehaur n'apparaît qu'en *dernier*. De sorte que cette phrase : *Enta tellia ou sah'araoui*, qui vulgairement veut dire : *Es-tu des gens du Tell ou des gens du désert?* représenterait celle-ci : *Es-tu des premiers ou des derniers à voir le sehaur?*

« Quoi qu'il en soit, ajoute M. Daumas, le mot Sahara n'entraîne point nécessairement l'idée d'une immensité déserte. Habité sur certains points, il s'appelle Fiafi; habitable sur certains autres, il prend le nom de Kifar, mot dont la signification est la même que celle du mot vulgaire *khela*, abandonné; inhabité et inhabitable sur d'autres encore, on le nomme Falat.

» Ces trois mots représentent chacun un des caractère du Sahara.

» Fiafi, c'est l'oasis où la vie s'est retirée autour des sources et des puits, sous les palmiers et les arbres fruitiers, à l'abri du soleil et du *choub* (simoun).

» Kifar, c'est la plaine sablonneuse et vide, mais qui, fécondée un moment par les pluies de l'hiver, se couvre d'herbes (*a'cheb*) au printemps, et où les tribus nomades, campées ordinairement autour des oasis, vont alors faire paître leurs troupeaux.

» Falat enfin, c'est l'immensité stérile et nue, la mer de sable, dont les vagues éternelles, agitées aujourd'hui par le *choub* (simoun), demain seront amoncelées, immobiles, et que sillonnent lentement ces flottes appelées caravanes.

» Dans son ensemble, le Sahara présente, sur un fond de sable, ici des montagnes, là des ravins; ici des marais, là des mamelons; ici des villes et des bourgades, là des tribus nomades, dont les tentes en poil de chameau sont groupées, comme des points noirs, dans l'espace fauve.

» Les montagnes, toujours parallèles à la mer, sont, dans la zone nord, élevées, rocheuses, accidentées à l'est; mais elles s'abaissent graduellement en courant à l'ouest, et se fondent enfin par une succession de mamelons et de dunes mouvantes, que les Arabes appellent *a'rouk'* (veines) ou *chebka* (filet), selon que le système en est simple ou composé. Presque toutes sont abruptes sur le versant qui fait face au Tell; et, du côté du sud, toutes, après plus ou moins de convulsions, vont mourir de langueur dans les sables.

» De ces montagnes descendent, à la saison des pluies, d'innombrables cours d'eau, dont les lits, desséchés au premier soleil, usurpent, huit mois de l'année, le nom de rivière (*oued*). L'hiver, c'est un réseau de torrents; l'été, c'est un réseau de ravins. Tous ces *oued*, à l'exception de l'*Oued-Djedi* et de l'*Oued-Mïa*, qui sont encaissés entre des montagnes parallèles à la mer, offrent cette particularité, qu'ils coulent du nord au sud, et qu'ils se perdent dans les sables.

» L'hiver laisse inégalement réparties, dans le Sahara, des flaques d'eau que les chaleurs de l'eté dessèchent; quelques-unes sont des marais salants, bordés de végétation marine. »

Ici M. Daumas me permettra de l'interrompre pour compléter sa description par un fragment emprunté à l'*Algérie* de M. Carette.

« Le plus intéressant de ces Sebkha ou lacs de sel est, dit-il, celui que l'on désigne sous le nom de Melrir. Il occupe l'extrémité orientale de l'Algérie; mais la plus grande partie de sa surface est comprise dans la régence de Tunis, où elle borde les deux oasis tunisiennes du Bélad-el-Djérid et du Nifzaoua. Il s'étend en longueur de l'est à l'ouest entre le 4e et le 7e degré de longitude orientale, et en largeur à trente kilomètres au sud du 34e degré de latitude. Il occupe une surface de neuf mille quatre cents kilomètres carrés. C'est à peu près la superficie de l'île de Corse, qui, après la Gironde, est le plus grand des départements français.

» Le sel répandu à la surface de l'immense savane n'y forme pas une couche continue; il présente au contraire un grand nombre d'interruptions produites par des plis de terrain le plus souvent insensibles à l'œil, et se trouve ainsi divisé en une multitude d'étangs partiels, dont l'ensemble constitue la *Sebkha* de Melrir.

» Quelques-unes de ces stratifications reposent sur un sol ferme, et peuvent être abordées sans danger. Mais la plupart sont inaccessibles; sous un diaphragme solide, de quelques centimètres d'épaisseur, elles recèlent des abîmes de vase qui jamais n'ont été sondés. Malheur à qui oserait s'aventurer sur la couche de cristal mince et fragile. Bientôt il sentirait la

N° 489. Sahara algérien. — Marabouts de Sidi-Naceur.

glace se rompre sous ses pieds et disparaîtrait à jamais dans les gouffres qu'elle recouvre. Dans l'Ouad-Souf, qui est l'oasis la plus voisine, on regarde généralement les fondrières du Melrir comme assez larges et assez profondes pour engloutir des maisons entières.

» Il n'existe qu'un très-petit nombre de passages reconnus praticables à travers la Sebkha. On les désigne par le nom générique de *Chott*, qui signifie *bord* ou *rivage*. Ce sont en effet les seuls rivages de ce dangereux archipel. Mais le mot *Chott* s'applique aussi par extension aux étangs eux-mêmes.

» Dans la partie du lac qui appartient à l'Algérie, les deux seuls passages sont ceux de *Mouia-el-Tadjer* (l'eau du négociant) et du *Chott-es-Selam* (l'étang du salut).

» Une double légende conserve dans les traditions du pays l'origine des deux noms, et rappelle aux voyageurs les périls qui les attendent dans cette contrée inhospitalière.

» On raconte qu'une caravane, arrivant au bord de l'étang de *Mouia-el-Tadjer*, y éprouva une de ces violentes crises de soif qui ont anéanti des armées entières. Elle allait succomber, lorsqu'un riche négociant, simple passager dans la caravane, crut reconnaître divers indices qui annoncent la proximité de l'eau. Aussitôt il fit part de sa découverte à ses compagnons de voyage, et les engagea vivement à creuser le sol. Mais il s'adressait à des hommes que le découragement rendait incrédules, et ne put rien en obtenir. Il eut alors recours à un moyen extrême : il promit un réal par coup de pioche. Stimulés par l'appât d'un salaire aussi énorme, quelques voyageurs se mirent au travail. On compta les coups de pioche, il y en eut un grand nombre; mais enfin l'eau parut. Le négociant paya sur-le-champ tout ce qu'il devait; mais il réclama l'eau comme sa propriété, et exigea à son tour un réal de tous ceux qui voulurent boire; c'était le droit du talion, que les musulmans ne contestent jamais. Aussi les voyageurs payèrent-ils leur réal sans murmurer. A dater de ce jour, le puits nouveau fut appelé l'*Eau du négociant*, et pendant longtemps il n'y eut pas de caravane passant en ce lieu qui n'acquittât la même redevance au profit de l'inventeur.

» Mais la soif est encore le danger le moins redoutable qui menace les caravanes dans la traversée du *Chott-es-Selam*. En abordant le terrible *Etang du Salut*, elles voient se dérouler devant elles sur le fond rougeâtre de la plaine, une bande blanche sinueuse longue d'environ cinq lieues, large seulement de quelques mètres. C'est le chemin qu'il faut suivre, ou plutôt c'est un point qu'il faut traverser. Les hommes et les chameaux s'y engagent à la file et suivent exactement le sentier frayé; car, s'ils s'écartaient à droite ou à gauche, ils disparaîtraient dans les fondrières qui bordent la route. Durant tout le trajet, le voyageur ne découvre dans le champ de la vue ni arbre ni plante. C'est seulement à l'issue du Chott qu'il vo t apparaître à l'horizon les palmiers du village d'*El-Fidh*, mais tellement agrandis par le mirage qu'ils ressemblent de loin à des forteresses.

» Le sentier blanchâtre qui traverse l'Étang du Salut s'appelle le *Chemin des marabouts*. Voici, suivant la légende, l'origine de ce nom : Quelques bons derviches, revenant du pèlerinage de la Mecque, s'engagèrent dans la plaine du Melrir, et ne tardèrent pas à s'y égarer. Cependant la prudence ne les abandonna pas; ils marchèrent avec de grandes précautions, frappant le sol de leur bâton de voyage avant d'y poser le pied : ils purent ainsi, à force de précautions, atteindre le bord opposé; ils se prosternèrent alors en s'écriant : *Selamna! nous sommes sauvés!* C'est ainsi, dit-on, que fut découvert le passage sinueux, appelé *Chott-es-Selam* en commémoration de cette aventure. »

« Dans la première zone du Sahara, continue M. Daumas dont je reprends ici la description interrompue, les centres de population, quoique beaucoup plus nombreux que dans le Tell, sont quelquefois séparés entre eux par des espaces complétement nus, complétement stériles, et distants de plusieurs journées de marche. Cependant, sur toutes les lignes, dans toutes les directions, des puits échelonnés servent à la fois de lieu de station et d'indication pour les routes. Il est rare de voyager trois jours sans en trouver un; et d'ailleurs l'eau ne manquera jamais, avec deux outres pleines pendues aux flancs du chameau, qui fait trente lieues par jour, et peut rester trois jours sans boire.

N° 490. Sahara algérien. — Source d'Ain-Sebaïa.

» Chaque grande oasis du Sahara a sa ville principale, autour de laquelle rayonnent les *k's'our* (villages) de sa dépendance, et les tentes des tribus alliées, errantes au printemps pour faire paître leurs troupeaux, émigrant pendant l'été pour aller acheter des grains dans le Tell, toujours de retour en novembre, pour les emmagasiner, pour cueillir les dattes ou s'en approvisionner, et passer l'hiver en famille, sous la maison de poil.

» Une observation frappe tout d'abord. Comment trouvons-nous dans le Sahara tant de populations sédentaires? Pourquoi les hommes s'y sont-ils, pour la plupart, groupés dans des enceintes? Pourquoi tous n'y vivent-ils pas de la vie nomade?

» D'abord, c'est que les soins incessants à donner aux palmiers ont dû grouper les populations autour du pied de l'arbre qui les nourrit. Il est remarquable ensuite que celles-ci ne sont point de race arabe : leurs pères vivaient autrefois, sur le littoral, dans des villes et dans des villages; chassés par les invasions successives, refoulés dans l'intérieur, ils y ont porté leurs instincts sédentaires, et se sont établis où nous retrouvons leurs enfants, là seulement où la vie leur devenait possible. Après ces premiers occupants sont arrivés les Arabes, apportant, eux aussi, leurs instincts éminemment vagabonds, comme ceux de tous les peuples pasteurs, et auxquels se prêtait merveilleusement la configuration du sol qui pour eux allait devenir une patrie nouvelle. Dédaigneux de la vie sédentaire et même agricole, ce qu'il fallait à leur indépendance, c'était l'espace sans limites; que leur importait une étroite oasis où leurs troupeaux n'eussent pu tenir, où, pour vivre, il leur eût fallu descendre au travail de jardinier? Quelques-uns, des environs de Tougourt, disaient à monseigneur le duc d'Aumale : « Nos pères n'ont jamais touché la terre, nous ferons comme eux. »

» Aussi tous tiennent-ils en mépris non-seulement leurs voisins les sédentaires, mais leurs frères dégénérés du Tell. L'Arabe de la tente croirait déchoir s'il donnait sa fille en mariage au plus riche habitant des k's'our.

» Toutefois, forcés de vivre côte à côte et d'une vie qui se complète par l'association, il est arrivé, de leurs relations habituelles, que les uns et les autres sont devenus propriétaires sur le même sol, dans la même enceinte; mais le nomade qui possède ne cultive pas, il est seigneur, le citadin est son fermier; par contre, celui-ci s'est donné des troupeaux qu'il a confiés aux bergers de la tribu; pendant que le nomade les conduira dans les pâturages, l'habitant de la ville ou du *k's'ar* veillera sur les grains en dépôt et cultivera les palmiers.

» Il y a d'ailleurs entre eux double solidarité d'intérêt, car les dattes ne peuvent suffire à la nourriture commune; non point qu'il ne s'en récolte pas assez, mais parce que, mangées sans mélange, elles deviennent nuisibles.

» Or, nous l'avons dit déjà, les céréales manquent presque absolument aux habitants du Sahara algérien : de là l'absolue nécessité de venir en demander au Tell.

» Ces approvisionnements périodiques se font chaque année à l'époque des moissons. Les tribus arabes, campées autour des villes, quittent alors leurs campements pour se rapprocher du nord, où leurs troupeaux, qui, avec le soleil, ont dévoré toutes les herbes du sud, trouveront des pâturages; et, moyennant un impôt, *lazma, eussa*, qu'il nous importe de régulariser, elles se rendent sur les marchés du Tell, pour y échanger contre des grains les produits de leur sol ou de leur industrie, dattes, h'aïk fins, bernous, plumes d'autruche et objets venus du Soudân.

» Les nomades ne sont pas seuls cependant à accomplir ces pérégrinations : les marchands des villes se mettent sous leur protection et les suivent. Pendant que leurs frères de la tente font leurs achats, ils vont, eux, dans les villes du littoral se fournir d'objets manufacturés en Europe, et tous ensemble ils reprendront la route de leurs oasis, de leurs villages, de leurs k's'our, où les blés achetés par les nomades seront emmagasinés, d'où les objets achetés par les marchands s'écouleront, soit en détail, soit par caravanes, sur toute la surface du Sahara, et jusque dans le Soudân.

» Le Tell est le grenier du Sahara, dont nous tenons les habitants par la famine; ils le savent si bien, ils l'ont si bien compris, qu'ils s'en expriment franchement par cette phrase, devenue proverbiale :

« Nous ne pouvons être ni musulmans, ni juifs, ni chrétiens; nous sommes forcément les amis de notre ventre. »

» De toutes ces observations maintenant acquises à l'histoire, il résulte cette conséquence importante :

» Que les habitants du Sahara sont forcément soumis au peuple qui tient le Tell, de quelque religion qu'il soit. « La terre du Tell est notre » mère, disent les Sahariens; celui qui » l'a épousée est notre père. »

» Si donc la sûreté des routes, si la protection et la justice leur assurent chez nous des garanties qu'elles ne trouvent ni à Tunis ni à Fès (*Fas*), le prix de nos marchandises n'étant pas d'ailleurs plus élevé que dans les États musulmans, ces populations viendront à nous; non pas que nous puissions espérer en faire de longtemps encore nos alliés de cœur; mais, soumises d'abord, elles payeront l'impôt, et en cas de querelles entre nous et leurs voisins, elles resteront neutres par intérêt; plus tard, et à mesure qu'une politique intelligente nous les attachera, elles deviendront nos auxiliaires.

» Ainsi a-t-il été déjà fait.

» Sur la lisière du Sahara, nos postes ne dépassent pas Bor'ar, au sud d'Alger, et Biskra, au sud de Constantine, et cependant nous dominons en réalité, d'un côté, jusqu'à El-Ar'ouat' (*gr. n*os 484 et 485), et Aïn-Madhi (*gr. n*o 483), où nous avons un kalifah; de l'autre, jusqu'à Tougourt, qui a payé l'impôt à S. A. R. Mgr. le duc d'Aumale, et dont le chef a reçu le bernous d'investiture (*gr. n*o 508); déjà les Beni-Mzab, qui sont à quarante-huit lieues au sud d'El-Ar'ouat', ont fait des ouvertures de soumission, et Ouargla, qui est à cinquante-deux lieues sud des Beni-Mzab, et le point le plus avancé du désert, a envoyé un des chefs de sa *djéma'* (assemblée nationale) pour prendre connaissance du pays, et savoir s'il y aurait pour elle avantage à se lier de commerce avec nous.

« Il n'est donc pas besoin, et nous insistons sur ce fait, disait en terminant M. Daumas, il n'est donc pas besoin, pour dominer les deux zones de l'Algérie, d'étendre l'occupation jusqu'aux dernières limites du pays habité, ainsi que semblaient le craindre quelques personnes qui faisaient de cette nécessité supposée un obstacle à l'accomplissement de notre conquête.

» Ce qu'il faut, mais ce qu'il faut absolument, c'est occuper rigoureusement le Tell et les passages principaux, qui sont les portes du Sahara. »

Ce fragment que je viens d'emprunter à l'auteur du *Sahara algérien* est daté de 1845. Depuis cette époque d'importantes expéditions ont eu lieu dans ce pays si nouveau pour nous. Malheureusement je ne puis même pas résumer ici l'histoire de ces expéditions; si intéressantes qu'elles soient, je me vois obligé, faute d'espace, à en mentionner seulement la date, à en tracer l'itinéraire.

N° 491. Sahara algérien. — Caravansérail de Moghrar-Foukania. D'après un dessin de M. le docteur Jacquot.

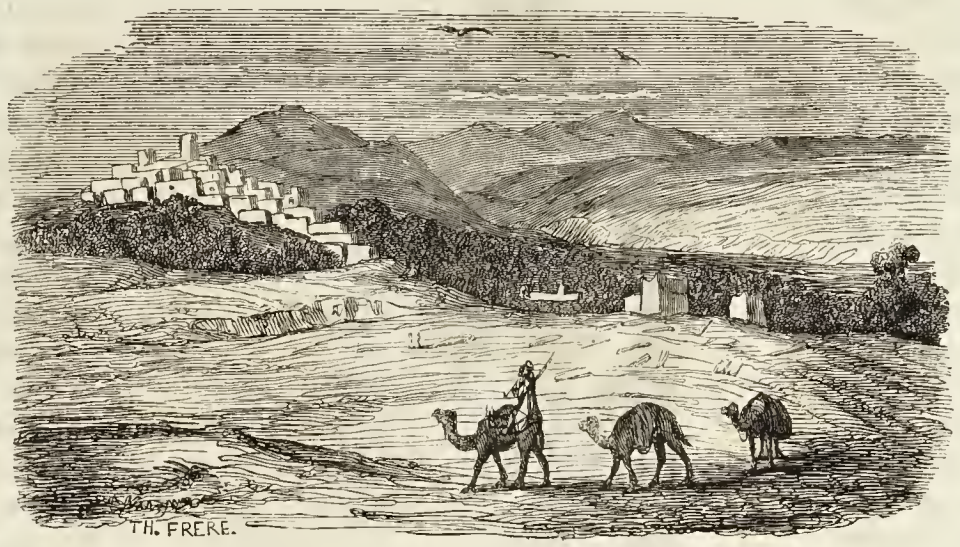
En 1845, aux mois d'avril et mai, M. le colonel Géry dirigea avec succès une expédition militaire et politique tout à la fois dans la région du sud de la province d'Oran, qu'on appelle le *petit désert*.

Les populations de cette partie du Sahara avaient, depuis l'occupation française, renoncé à l'antique usage de venir faire leurs provisions de grain dans le Tell, et, pour se les procurer, elles avaient pris le chemin du Maroc. En même temps leur territoire était devenu le refuge et le point de ralliement des mécontents et des insoumis de l'Algérie. Renouer les relations commerciales interrompues et protéger nos tribus limitrophes contre des agressions sans cesse menaçantes, tel était le double but, tel fut le double résultat de la soumission du petit désert. La colonne expéditionnaire, forte de 2,000 hommes et de 400 chevaux et mulets, partit de Mascara le 14 avril 1845, et elle y rentrait le 17 mai, après avoir parcouru 130 lieues pendant ces trente-trois jours d'absence. Dans ce trajet, elle s'était avancée d'abord jusqu'à Stitten, *ksar* ou village de 200 maisons, éloigné de 70 lieues de Mascara; puis elle s'était dirigée sur Rassoul (150 maisons) (*gr. n*os 495 et 497), et franchissait le *Bab-el-Sahara* (*gr. n*o 498), majestueuse porte du désert, fermée de deux gigantesques blocs de marbre; elle avait gagné Brezina — terme de cette longue course dans un pays inconnu. Le ksar (*gr. n*o 496), éloigné de 28 lieues de Stitten, était abandonné. Construit en pisé, comme celui de Rassoul, il a à peu près la même importance que celui de Stitten; il renferme 200 maisons dans une enceinte assez irrégulière et munie d'un petit fossé. Bâti à l'extrémité de la fraîche et riante oasis dont il porte le nom, il est protégé des trois autres côtés par trois forts à tours crénelées, dont le principal est le Bordj-Sidi-Kaddour. C'est là que fut arboré le drapeau du 56e. Des milliers de palmiers ombragent de nombreux jardins séparés par de petits murs de clôture en pisé, lantés d'arbres fruitiers de toute espèce et arrosés par des puits nombreux de fort bonne eau.

N° 492. Oasis et ksours du Sahara algérien. Assela. D'après un dessin de M. le docteur Jacquot.

L'année suivante, une nouvelle colonne expéditionnaire partit le 23 mai de Frenda, chargée de traquer Abd-el-Kader au milieu des populations du Sud, où il pouvait trouver un refuge et reconstituer sa puissance malgré les nombreuses défaites qu'il venait d'essuyer. M. le colonel Renault du 6e léger la commandait. Elle

visita des populations qui nous étaient presque inconnues, les Laghrouates, les Hamians, les O'Sidi-Naceur, les O'Sidi-Chiqr, etc. Le 27, elle passa devant les Koubabes (marabouts) de Sidi-Naceur (*gr. n°* 489), dont la légende mérite une mention. Tout pèlerin voyageur qui y arrive, harassé de faim et de fatigue, n'a qu'à s'endormir sous leur abri tutélaire, en murmurant certaine prière sacramentelle, pendant la nuit des esprits célestes et bienfaisants lui servent un repas de gourmet, et l'étoile du matin le trouve à son réveil frais, dispos et parfaitement restauré. Quelques jours après, la colonne occupait les arbaouet qu'Abd-el-Kader, fuyant devant elle, venait de quitter. On désigne sous le nom d'arbaouet la réunion des deux ksours Arba-Foukani et Arba-Tat'hani, situés à 2,000 mètres l'un de l'autre sur la rive gauche de l'Oued-Goulita, qui coule du nord au sud (*gr. n°* 500). Après avoir poursuivi jusqu'à Chellala Abd-el-Kader qui s'enfuit dans le Maroc, le colonel Renault commença la retraite, mais lentement, pour donner aux tribus qui avaient fait acte de soumission le temps de traiter de leurs rapports futurs avec nous. Il reçut à Arba les envoyés des Abd-el-Kérim, des Hamians, des O'Ziad; puis il revint par Sidi-el-Hadj-Ben-Ameur, groupe de maisons en ruines; Ain-Sebaïa (*gr. n°* 490), belle et fraîche source qui sort d'un énorme rocher et qui offre un admirable campement; El-Beïod, ksar abandonné à l'ouest de Stitten; enfin il redescendit à petites journées le cours de l'O'-Sidi-Naceur, recevant à chaque bivouac de nouvelles soumissions et les visites de quelques chefs influents, parmi lesquelles on peut compter comme très-significatives celles de Ed-Din (*gr. n°* 487), frère du chef tout-puissant et très-renommé du Djébel-Ammour, et du Si-Ahmed-Ben-Hameur (*gr. n°* 488), caïd des O'Ziad, qui venaient accepter la domination française et poser au nom de leurs sujets les bases du commerce annuel, destiné à lier éternellement les habitants du Sahara aux tribus du Tell.



N° 493. Sahara algérien. — Sfessifa, côté de l'ouest. D'après un dessin de M. le docteur Jacquot.

Mais la plus importante des expéditions dans le Sahara algérien est sans contredit celle qui a eu lieu cette année même (avril et mai 1847), sous les ordres du général Cavaignac, et dont M. le docteur Félix Jacquot écrit et se propose de publier prochainement l'intéressante relation [1]. Elle fera époque dans les fastes de la conquête, non-seulement à cause de son importance, mais à cause de ses difficultés sans nombre vaincues avec une bien rare habileté, et des résultats qu'elle a en partie produits immédiatement et préparés pour un avenir prochain. Elle ne fut pas en effet une pointe aventureusement poussée par l'éminent général qui la commandait, dans le but d'aller plus loin que ses devanciers; ce fut une reconnaissance complète, portant sur tous les objets qui pouvaient offrir de l'intérêt; elle n'eut pas pour mobile une vaine curiosité; les exigences commerciales, l'avenir de la colonie et les nécessités de la guerre la firent entreprendre.

L'expédition du général Cavaignac quitta Tlemecen le 1er avril 1847, et le 11 du même mois elle partit de Daya, s'éloignant de la terre cultivable pour s'enfoncer dans le désert. Là, sur la limite du Tell et du Sahara, commence une zone en quelque sorte intermédiaire qui s'étend jusqu'à la ligne des Oasis, et qui comprend le Goor et les Chott.

On donne le nom de Goor à de vastes plaines dont la végétation est réduite à quelques espèces de plantes seulement. Le voyageur trouve à peine dans ces solitudes quelques puits et quelques sources. D'autres plaines de même aspect, mais plus pauvres en eau, succèdent au Goor. Deux grands bassins sont creusés dans ces plateaux : ce sont le Chott-el-Garbi et le Chott-el-Chergui, qui ont plusieurs lieues de largeur sur vingt à trente de longueur. Pendant l'hiver, une nappe d'eau salée s'étend dans ces cavités; les chaleurs de l'été mettent à sec leur sol sablonneux tout scintillant de talc, de cristaux et de sel commun. Les Chott sont l'aboutissant des eaux pluviales des terres qui les entourent; l'analogue des lacs qu'on trouve dans le centre des continents.

N° 494. Algérie. — Province d'Alger. — Tombeau de Sidi-Abd-er-Rahman à Coléah. D'après un dessin de M. Vaillant.

Aucune montagne n'accidente le Goor et les Chott; on n'y rencontre qu'une très-petite chaîne, le Guettar et l'Anter, à quelques lieues au delà des bassins. Le halfa croît sur les hauteurs, la chiah sur les plateaux intermédiaires aux lieux qu'affectionne la première herbe et aux bas-fonds que recouvrent la seunra et les gramen. Quelques maigres crucifères viennent, par rares intervalles, varier cette flore pauvre et monotone. Il faut au cheval arabe toute sa proverbiale sobriété pour vivre dans ces lieux désolés : des végétaux auxquels il ne toucherait jamais dans les pâturages du Tell deviennent ici son unique nourriture. Il n'y a ni ruisseaux ni fontaines dans le désert des Chott; aussi ne s'y engage-t-on qu'avec une sorte de terreur quand il faut poursuivre l'ennemi ou *raser* les tribus qui fuient notre colère après nous avoir trahis. On est réduit à

[1] Cette relation a paru cette année (1849) chez MM. Gide et Baudry. Elle forme un beau volume grand in-8° de plus de 300 pages.

chercher au fond des puits une eau saumâtre qui soulève le cœur, donne à la viande une odeur de putréfaction, et purge souvent une colonne tout entière à cause des sels qu'elle contient en abondance. Quelquefois il n'y a pas même de puits, ou bien ceux qu'on a rencontrés tarissent avant d'avoir suffi aux besoins de la petite armée; on se précipite alors, comme des chiens altérés, dans les mares qu'ont formées les eaux pluviales, et l'on dispute aux batraciens et aux insectes la boue humide qui reste dans le fond du *redir*.

L'expédition commandée par le général Cavaignac visita tour à tour, dans les régions situées au sud des Chott, les oasis dont les noms suivent : Assela (*gr. n°* 492), Thiout, Moghrar Tahtania, Moghrar Foukania (*grav. n°* 491), Sfessifa (*grav. n°* 493) et Séfra.

Assela est la plus coquette, la plus jolie, mais aussi la plus petite de ces oasis. Son ksar, bâti en pierre, couronne un monticule rocheux. Il n'a pas plus de quatre cents habitants. Un clair ruisseau traverse l'oasis parmi les orges et le froment. Sur l'une et l'autre rive s'allongent des jardins plantés de dattiers, de figuiers et de grenadiers. L'oasis n'a pas plus d'un quart de lieue de longueur sur une largeur quatre ou cinq fois moindre.

Thiout est la plus pittoresque. De magnifiques bouquets de dattiers et des rochers bizarres, surmontés de masures en ruine, se mirent dans les eaux limpides du fort ruisseau qui l'arrose. Les jardins sont bien plus étendus que ceux d'Assela; la végétation y est aussi beaucoup plus variée. On admire des vignes gigantesques qui s'enlacent aux amandiers, aux pêchers, aux figuiers. Le bassin que forme le barrage jeté sur le ruisseau disparaît sous une foule de grandes herbes aquatiques hantées par des nuées de courlis, de pluviers, de bécassines, de pigeons, de poules d'eau, et visitées la nuit par les gazelles et les antilopes. Le ksar est moins heureusement situé que les autres pour la défense, en cela qu'il n'est point isolé, mais comme noyé dans les jardins; toutefois il n'est pas dominé. Le docteur Jacquot y trouva de curieux dessins au trait creusés sur le flanc vertical des rochers de grès rouge qui s'élèvent à la tête de l'oasis. Ces dessins (*gr. n°s* 499 et 501) doivent remonter à une époque très-reculée, si on en juge par les temps auxquels se rapportent les costumes et les scènes. Les guerriers y sont encore représentés avec des plumes sur la tête et armés d'arcs et de flèches.

Sfessifa est plus importante. M. le docteur Jacquot estime que le ksar peut être peuplé de 1,100 âmes. Il est bâti sur un petit plateau de rochers taillés à pic du côté de l'ouest. Il n'y a pas de palmiers dans l'oasis, qui présente l'aspect d'une longue bande tortueuse de jardins encaissés au fond d'un ravin parcouru par un ruisseau. Cette absence de palmiers rend sa vue bien moins agréable que celle des autres oasis; quelques-uns de ses jardins sont d'ailleurs d'une sécheresse qui attriste. Toutes les oasis sont flanquées de chapelles sépulcrales appelées marabouts, goubba en arabe, petites coupoles octogonales situées au milieu de cimetières; mais à Sfessifa on en compte un bien plus grand nombre, isolées ou réunies par groupes pittoresques.

Séfra a une physionomie caractérisée. Le ksar, mieux bâti et mieux fortifié que les autres, contient aussi des maisons plus propres et plus spacieuses, séparées par des ruelles moins étroites et moins sombres. Les habitants, au nombre approximatif de 850, sont tous marabouts. La ville est adossée à une grande ligne de dunes qui a plusieurs lieues de longueur. Pas un brin d'herbe ne croît sur leurs pentes lisses et brillantes. Quand la tempête s'élève, le sable déferle

N° 495. Sahara algérien. — Femme de Rassoul.

contre les murs du ksar et de l'oasis comme les vagues que la mer en courroux précipite sur les rochers du rivage. Sans cesse les dunes menacent de combler les rues et de faner le panache des trois ou quatre palmiers qui s'élèvent au-dessus des arbres de l'oasis.

Moghrar-Tahtania est une véritable forêt de dattiers, longue de 3,000 mètres. Le ksar peut avoir 800 âmes. Moghrar-Foukania est moins importante. Sa population ne dépasse pas 600 habitants.

N° 496. Sahara algérien. — Brezina.

Les ksours de la partie occidentale du Sahara algérien sont un amas de masures presque toutes en terre. Il n'y a guère qu'Assela, Séfra et Sfessifa qui aient un certain nombre de constructions en pierres. Ils sont coupés de passages obscurs, de ruelles étroites et tortueuses, d'impasses qui forment un labyrinthe si compliqué qu'on a peine à se retrouver malgré le peu d'étendue des localités. Presque toutes les maisons, si ce n'est à Assela, où les habitations sont entassées les unes sur les autres, ont une petite cour sur laquelle de sombres appartements prennent jour par la porte seule, mais quelquefois aussi par d'étroites ouvertures en forme de meurtrières. Des chambres, plus noires encore, communiquent avec la première par des portes extrêmement basses. On trouve même un troisième réduit dans quelques maisons. C'est dans ces coins éloignés et tout à fait privés de lumière que les habitants cachent leurs objets précieux qu'ils dérobent aux pillards par une maçonnerie qui bouche l'ouverture. Ce mode de cachette est surtout usité à Sfessifa, à cause de la difficulté de creuser dans le roc sur lequel est bâti le ksar des silos assez profonds pour renfermer des trésors.

Les Sahariens des ksours ont un peu d'industrie : ils tissent les laines de leurs troupeaux pour faire des haïks, des bernous, des étoffes de tente. L'orge et le blé, dont ils font le couscous, les dattes qu'ils apprêtent de différentes manières, la viande de leurs bestiaux, les fruits de leurs jardins, composent à peu près toute leur nourriture.

Les différents villages du Sahara algérien de l'ouest ne sympathisent pas entre eux; ils se jalousent, se surveillent, mais ne se livrent pas de combats. Chaque ksar se gouverne par lui-même, sans s'inquiéter de son voisin, à l'aide de la Djémâ, sorte de conseil formé par les chefs de quartier ou notables de l'endroit. Un lien commun rassemble pourtant les ksours, mais d'une manière lâche, tandis qu'il faudrait une unité politique à tous ces points qui ont à peu près des intérêts identiques. Ce lien, c'est l'autorité morale et traditionnelle des Ouled-Sidi-Chicks, tribu de marabouts très-révérés qui passent pour descendre en ligne directe du Prophète. Les Ouled-Sidi-Chicks sont bien moins nombreux que les Hamians; ils ne sont pas guerriers; toute leur autorité tient donc au prestige de leur origine sainte. Leur chef a un pied à terre, une sorte de maison de plaisance, dans chaque ksar. Tous les ans il y vient passer quelque temps; on profite de son séjour pour soumettre à son tribunal suprême les procès pendants et les points en litige.

Le général Cavaignac désirait parcourir pacifiquement le pays; son but était d'amener les ksours à reconnaître notre domination et à nous payer un tribut annuel. Mais les Hamians Garabas, puissante tribu nomade encore insoumise, et quelques peuplades marocaines en guerre avec nous s'opposèrent à l'intention qu'avaient les ksours d'agréer nos propositions; ils les forcèrent, sous menace de piller leurs habitations et de ravager leurs jardins, à quitter leurs murs pour se réfugier momentanément dans les montagnes. Assela seule comprit ses véritables intérêts et nous attendit tranquillement : elle paya une faible redevance, et on respecta ses habitants et ses propriétés. Les autres ksours furent pillés, brûlés, et les oasis saccagées, les uns pour avoir massacré nos parlementaires, les autres pour nous avoir joués ou combattus. A Séfra, de nombreux cavaliers couvraient la plaine et les Kabiles nous attendaient de pied ferme, retranchés derrière une arête peu élevée; ils s'enfuirent au premier choc. Lais-

sant bon nombre de cadavres en notre pouvoir.

La colonne fut de retour à Tlemcen à la fin de mai, après deux mois de course. Une sollicitude incessante, des soins éclairés, une confiance aussi grande que bien méritée dans son chef, avaient constamment maintenu la petite armée dans un bon état de santé et dans un excellent esprit. Elle ne perdit qu'un seul soldat de maladie, bien qu'elle eût pourtant à subir de terribles oscillations de température ; la neige couvrit la terre pendant trois jours, et le thermomètre descendit à 4° au-dessous de 0; quelques semaines plus tard, il montait à 53°.

Deux populations, différant par leur origine et par leur genre de vie, se partagent aujourd'hui le Tell et le Sahara algérien, ce sont les Berbères et les Arabes.

« Quelques échantillons de ces deux races se rencontrent même dans le sein des villes, dit M. Carette. Ils y paraissent à divers titres : les uns viennent y vendre des produits de la campagne et y acheter des cotonnades et des merceries; les autres viennent y chercher du travail, et consentent à subir pendant plusieurs années la dure loi de l'expatriation, dans l'espoir d'amasser un petit pécule et d'acheter du produit de leurs économies une maisonnette et un jardin, soit dans l'oasis, soit dans la montagne natale; c'est cet espoir qui fait accepter au Berbère de la Kabilie, à l'Arabe du Sahara, la résidence temporaire de nos villes.

» Le Kabile, dans la plus grande simplicité de son costume national, porte pour coiffure la calotte rouge commune à toutes les classes indigènes, pour vêtement un *derbal*, ou chemise de laine serrée au corps par une ceinture de même substance, et un tablier de cuir; pour chaussure la *torbaga*, sandale grossière, que la neige et les rochers rendent nécessaire dans la montagne, mais qui laisse à découvert les formes musculeuses de la jambe. A cet accoutrement il ajoute le manteau à capuchon appelé *bernous*, pièce principale du costume africain, que la conquête de l'Algérie a déjà popularisée en France. Le bernous du Kabile sort des Beni-Abbes ou des Beni-Ourtilan, deux tribus industrieuses situées dans les montagnes.

» La coiffure de l'Arabe se compose de deux ou trois chachia superposées, qui en voyage lui servent de portefeuille. Lui donne-t-on des dépêches à porter au loin, il les place entre deux de ces calottes de laine, et ne s'en inquiète plus jusqu'au terme de la mission; il est sûr de ne pas les perdre, car sa coiffure ne le quitte jamais, ni le jour ni la nuit. Sur la chachia extérieure, qui est rouge, s'applique une longue pièce d'étoffe de laine légère, fixée par une corde en poil de chèvre et de chameau, qui s'enroule plusieurs fois autour de la tête, où elle s'étend en spirale. La pièce d'étoffe s'appelle *haïk*, et se fabrique surtout dans le Djérid, oasis tunisienne. La corde de chameau s'appelle *khéit* ou *brima*, suivant qu'elle est ronde ou plate. Une *gandoura* couvre le corps et les épaules ; c'est une autre chemise de laine, plus longue que le *derbal* du Kabile, et sur laquelle descendent les plis du haïk. Enfin l'habillement se complète par l'inévitable bernous, qui est pour l'Arabe une seconde peau. »

Le costume des femmes *arabes* se compose d'une chemise de laine blanche fort large, à manches courtes, et liée avec une corde au milieu du corps. Elles portent les cheveux longs, flottant sur leurs épaules ou attachés avec un mouchoir et quelquefois avec une corde. Comme les hommes, elles s'enveloppent les pieds avec des morceaux de peau de vache ou de

N° 497. Sahara algérien. — Regab du sud.

bœuf dont elles mettent le poil en dehors et qu'elles lacent sur le pied et autour de la jambe avec une corde d'écorce d'arbre; mais la plupart du temps elles marchent pieds nus. Elles ne se couvrent le visage avec un voile blanc ou un morceau de laine jeté sur la tête que lorsqu'elles font des courses un peu longues ou qu'elles vont en voyage avec leurs maris; mais quand elles restent dans le douar, elles ont toujours le visage découvert et ne craignent pas de paraître ainsi en public. L'usage de se tatouer les membres et la poitrine et de se dessiner des fleurs sur la figure existe chez les femmes arabes comme chez les femmes kabiles. Elles se teignent aussi les ongles, le dedans des mains et le dessous des pieds en rouge avec du henné. Elles aiment beaucoup les bijoux, et celles qui ne peuvent point en avoir de fins en portent de faux. On en voit avec des bracelets, des boucles d'oreilles en cuivre et en fer, des colliers en noyaux de dattes et en bois de différentes couleurs.

Les femmes arabes ne se montrent dans la ville d'Alger qu'aux marchés et dans les bazars. Leur beauté et leur propreté n'ont rien de séduisant. Leur accoutrement est à l'avenant de celui des hommes, et il arrive plus d'une fois de confondre à la première vue l'un ou l'autre sexe.

Le vêtement des femmes *kabiles* diffère peu de celui des hommes. Il ne consiste guère qu'en une tunique ou jaquette ; seulement la jaquette est un peu plus longue, un peu plus fermée sur la poitrine. Elles ne portent pas de bernous et se jettent le haïk sur la tête, sans l'attacher. Elles ne se voilent pas comme les Mauresques et les Arabes. Elles marchent pieds nus, et leur allure, loin d'être timide, a quelque chose de hardi et de masculin. A leurs oreilles pendent de grands anneaux, quelquefois en or et en argent, mais plus souvent en cuivre et même en fer. Elles se font sur toutes les parties du corps, et particulièrement sur les jambes et sur les bras, des dessins de différentes couleurs et d'une régularité parfaite.

Le Kabile et l'Arabe, ces deux types que M. Carette a définis plus haut, par leur costume appartiennent au peuple des tribus; ils forment, dit-il, la grande masse de la population indigène de l'Algérie.

» La principale différence qui existe entre eux est celle du langage. Quant à leur origine, il doit s'être introduit beaucoup de sang berbère, même chez les peuples qui font exclusivement usage de la langue arabe; on ne doit donc voir dans les tribus, soit arabes, soit même berbères, que des mélanges à dose variable du peuple conquérant et du peuple conquis. Les tribus arabes sont celles où dominent le sang et la langue des vainqueurs, et les tribus berbères celles où le sang et la langue des vaincus l'ont emporté.

» A ce point de vue, l'examen des mœurs indigènes fournit des rapprochements et des contrastes dignes d'intérêt.

» La race berbère en Algérie habite surtout les montagnes; la race arabe habite surtout les plaines.

» La première porte deux noms différents; elle s'appelle Kabile dans le massif méditerranéen, et Chaouia dans le massif intérieur.

» La seconde porte partout le même nom, qui est celui des fondateurs de l'islamisme; mais les habitudes et les instincts la partagent aussi en deux catégories : l'Arabe du Tell et l'Arabe du Sahara.

» Les groupes les plus remarquables formés par l'élément berbère sont dans les montagnes de l'Aurès et dans la Kabilie proprement dite.

» La race arabe et la race berbère ont des habitudes et des inclinations tellement différentes, qu'en quelque point qu'on les observe on les trouve séparées; partout l'une a fini par absorber ou repousser l'autre.

» Il n'est peut-être dans toute l'Algérie qu'une seule localité où elles habitent le même sol, sans perdre ni le caractère ni la langue qui leur est propre; c'est

N° 498. Algérie. — Bab-el-Sahara, porte du désert.

Guelma, petite ville située dans un des sites les plus riants de la Seybouse. Là se trouvent réunis des Chaouias descendus de l'Aurès, des Kabiles venus des montagnes de Djidjeli, des Arabes venus des plaines de Constantine, et cette société hétérogène accrue encore de cultivateurs européens, prospère et se développe dans la paix et le travail, grâce au lien protecteur que l'autorité française a su établir entre des éléments étrangers au territoire qu'ils habitent et partout ailleurs hostiles entre eux.

» L'éloignement que le Berbère et l'Arabe éprouvent l'un pour l'autre tient en grande partie à des différences organiques que le temps et la civilisation affaibliront par degrés, mais ne détruiront jamais.

» Il existe entre eux une incompatibilité analogue à celle qui sépare l'esprit de la matière, quand la vie ne les associe pas.

» Comme aptitude, le Berbère est surtout artisan, l'Arabe voyageur et pasteur; comme caractère, le Berbère est positif, pratique, ami exclusif du fait; l'Arabe est rêveur, contemplatif, amoureux des formes poétiques, qu'il transporte instinctivement dans son langage le plus vulgaire, dans la nomenclature de ses vallons, de ses coteaux et de ses montagnes.

» Le Berbère est maçon, forgeron, armurier, nous l'avons déjà dit; le petit nombre de villes que l'Algérie possède en dehors de la Kabilie, c'est lui qui les a élevées : Alger lui-même, ce gracieux spécimen de l'art mauresque, est sorti de ses mains. Ce sont les usines berbères qui fabriquent les plus belles armes indigènes, particulièrement les sabres longs et pointus appelés *fliça*.

» Le Kabile a les défauts qui correspondent à ses qualités. Comme tous les hommes dont l'intelligence se concentre dans des ouvrages matériels, il est âpre, entêté, hargneux; après la pioche, la scie et le marteau, il ne connaît plus rien que le fusil.

» Il a le don de l'imitation; c'est encore une qualité qui accompagne presque toujours des instincts industriels. D'artisan laborieux il n'attend pour devenir mécanicien habile que des maîtres et des modèles.

» L'Arabe a le caractère plus sociable, l'esprit plus élevé, l'imagination plus vive. Il anime son langage d'expressions pittoresques; il aime à revêtir la pensée de formes allégoriques; il montre enfin vers la poésie une tendance naturelle, qui ne demande qu'un peu d'éducation pour se développer.

» A travers l'ignorance commune à tous ces peuples, on remarque dans l'Arabe quelques aspirations vers la lumière, quelques vagues désirs de culture intellectuelle; une propension instinctive le porte surtout vers deux sciences, l'astronomie et la géographie. Rien n'a le don de le captiver comme les récits de voyages et les mouvements des corps célestes.

N° 499. Sahara algérien. — Sculptures sur des rochers. Leçon d'un guerrier à son fils.

» Mais ce portrait s'applique exclusivement à l'Arabe du Sahara; car pour le paysan du Tell, il ne connaît que la route de sa tribu au marché voisin; là s'arrête son instruction géographique. Il tond ses moutons et en porte la laine à l'habitant du Sahara, qui la transforme en tissus; là s'arrêtent ses facultés industrielles.

N° 500. Sahara algérien. — Arba-Tat'hani.

» Les tentes elles-mêmes, ces demeures flottantes où il abrite sa famille, c'est aux nomades du Sahara qu'il les achète.

N° 501. Sahara algérien. Sculptures sur des rochers. Une famille à la chasse. D'après un dessin de M. le docteur Jacquot.

» Enfin l'Arabe du Sahara, malgré ses instincts poétiques, aime le travail comme le Kabile, et vient le chercher à plus de cent lieues de distance dans nos villes du littoral. C'est lui qui dans le port d'Alger nous tendait la main pour débarquer durant les premières années de la conquête; c'est lui qui transporte nos marchandises et nos bagages. Le Biskri (ce nom comprend tous les travailleurs sahariens) est aussi intelligent, aussi actif et adroit que le Kabile. Le paysan arabe du Tell, au contraire, ne rêve que le repos; il est paresseux et gauche.

» Reconnaissons toutefois l'importance du rôle assigné par la nature à ces trois catégories d'habitants dans le mouvement d'échange et de production qui anime et nourrit l'Algérie indigène.

» Le Berbère est surtout artisan, l'Arabe du Sahara pasteur et voyageur, l'Arabe du Tell laboureur.

» Mais à la spécialité qui lui est propre, chaque classe en ajoute une autre qui lui crée de nouvelles ressources. Au fond de ses montagnes, l'artisan berbère cultive l'olivier sur une large échelle; à côté de ses landes vouées au parcours, le pasteur saharien possède des forêts de dattiers; dans les plaines monotones qu'il cultive, le laboureur arabe du Tell élève encore d'immenses troupeaux.

» Ainsi chacun de ces trois types, envisagé au point de vue de sa participation à l'entretien des autres, représente une double aptitude, une double industrie.

» Le Berbère cumule les professions d'artisan et de jardinier;

» L'Arabe du Tell celles de laboureur et de pasteur;

» L'Arabe du Sahara celles de pasteur et de jardinier. »

CHAPITRE XLI.

ORAN.

Oran, janvier 1848.

Trente-six heures suffisent d'ordinaire aux petits bateaux à vapeur qui font le service de la côte pour aller d'Alger à Oran. Mais la mer était si houleuse et le vent — un vent d'ouest — si fort, que nous en avons mis cinquante, et encore n'avons-nous pu relâcher ni à Cherchel, ni à Ténès, ni à Mostaganem, ni à Arzew.

Oran n'a point de port. Divers projets ont été proposés pour lui en faire un; mais aucun n'a encore été adopté. Dans l'état actuel des choses, on ne peut débarquer à Oran que dans la petite anse de la Moune (Mers-el-Seghaïr) par une mer parfaitement calme, et les bâtiments d'un fort tonnage ne s'y aventurent jamais. Le port d'Oran est celui de Mers-el-Kébir (le grand port), le *Portus magnus* des anciens. Une distance de six kilomètres par terre et de trois milles par mer sépare donc la ville et la rade, qui peuvent communiquer entre elles de deux manières, ainsi que je vais l'expliquer dans un instant.

La rade de Mers-el-Kébir est un des meilleurs mouillages — le meilleur — de toute la côte septentrionale de l'Afrique, *mare sævum et importuosum*,

comme disait Salluste. La majeure partie des vents n'y peuvent pas pénétrer; de hautes chaînes de montagnes leur en défendent l'entrée presque de trois côtés, au sud, au nord et un peu à l'ouest. Au sud s'élèvent les monts *Ramerah*, qui courent de l'ouest à l'est avec une hauteur uniforme de 450 mètres environ, et descendent, par une inclinaison rapide, usqu'à la mer. Au nord et au nord-ouest, le phare, situé à l'extrémité orientale du fort, le fort, qui s'avance

N° 502. Algérie. — Mers-el-Kébir. D'après un dessin de M. le capitaine Chalmel.

comme un môle vers l'est, et un chaînon moins élevé, mais plus abrupt que la grande chaîne, au pied duquel est bâti le fort, ferment et protégent la rade (*gr. n°* 502). A l'ouest, ce chaînon va se relier aux *Ramerah* en décrivant une courbe, et il forme ainsi une vallée profonde, étroite, tortueuse, où les vents s'engouffrent quand ils soufflent de l'ouest, et d'où descendent parfois, même pendant l'été, de violentes rafales contre lesquelles il est toujours utile de se précautionner. Du reste, d'après l'avis des hommes compétents, ce port naturel est le seul mouillage de tout le littoral de l'Afrique dans lequel les grands bâtiments puissent séjourner pendant l'hiver. Il a une grande profondeur; la tenue de son fond est bonne, et une escadre composée des plus gros vaisseaux peut s'y réfugier facilement [1].

Le jour de mon arrivée, l'escadre qui s'y trouvait réunie se composait de deux affreux petits bateaux à vapeur, d'un brick, d'une goëlette et d'une douzaine de sandales marocaines ou de balancelles espagnoles. Le calme le plus profond y régnait de toutes parts. Bientôt cependant des barques se détachant du rivage, s'approchèrent de notre bâtiment et nous transportèrent sur un petit quai, couvert d'une foule bruyante et importune. Ici des douaniers me manifestaient indiscrètement, sur un ton qui n'admettait pas de refus, le désir d'explorer l'intérieur de ma valise; là des portefaix se disputaient l'avantage de me rançonner. Cependant des cochers de fiacre et d'omnibus me tiraient par les bras et par mon habit pour me faire monter de force dans leurs voitures, et des petits décrotteurs arabes, se cramponnant à mes deux jambes, me vantaient les merveilleuses qualités de leur cirage et la modicité de leurs prix. Des garçons d'auberge qui ne pouvaient pas m'approcher me jetaient de loin à la figure les adresses de leurs patrons, et criaient de toute la force de leurs poumons l'enseigne de l'établissement auquel ils avaient le bonheur ou le malheur d'appartenir. Je ne savais auquel entendre. De tous côtés se croisaient autour de moi ces exclamations :

N° 503. Algérie. — Route de Mers-el-Kébir à Oran

Passez à la douane. Vos effets, môsieu! — Encore une place pour Oran, nôte maître. — Cirer vos bottes! — Hôtel de France. — Prétendrez-vous encore que l'Afrique n'est pas une terre française, un pays civilisé? levez la tête et jetez les yeux sur les maisons qui bordent le quai. Elles ont toutes une enseigne caractéristique : *Café du Grand-Balcon.* — *Estaminet des Mille Colonnes.* — *Au Rendez-vous des Braves.* — *A la Rencontre des bons Enfants.* — 3 *Billards.* — Regardez, toutes les tables sont occupées et bien garnies : partout on rit, on boit, on chante, on joue, on crie, on s'enivre comme en France. A voir ce spectacle, à entendre ce bruit, on se croirait à la barrière des Trois-Couronnes ou à la butte Montmartre.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, un grand bruit et des tourbillons de poussière attirèrent mon attention. Toutes les voitures d'Oran arrivaient à la file et se rangeaient le long du quai pour emmener les passagers qui venaient d'arriver. Elles formaient une collection digne d'une mention. La plupart n'avaient ni âge ni nationalité. A aucune époque, chez aucun peuple, on n'a vu de pareils véhicules. Je renonce à les décrire, car je n'en donnerais jamais une idée. Les moins étranges étaient des variétés du genre omnibus comme il n'en existe qu'en Afrique; mais toute mon attention se porta sur des espèces de carrosses espagnols qui dataient évidemment du règne de Ferdinand le Catholique, ou du temps de don Quichotte de la Manche, et qui étaient restés sous la remise pendant plusieurs siècles, en proie aux vers, aux rats et à tous les insectes destructeurs, avant que l'Andalousie eût eu l'idée de les exporter en Algérie. L'un de ces carrosses surtout eût mérité d'être dessiné. Représentez vous un bateau couvert, carré aux deux bouts, peint en bleu, orné d'étoiles d'or et d'argent, percé de trois petites fenêtres de chaque côté et d'une porte à la place du gouvernail, et attaché par quatre larges courroies de cuir à un énorme train aussi massif et lourd qu'il était haut, au milieu duquel il s'élevait

N° 504. Algérie. — Portion d'un village arabe en cours de construction, dans la province d'Oran (1848).

et retombait sans cesse comme un navire en détresse. Quant aux chevaux attelés à toutes ces voitures, j'ignore s'ils avaient eu pour patrie l'Afrique, la France ou l'Andalousie; mais ce que je sais bien, c'est que c'étaient les rossinantes les plus maigres, les plus malpropres, les plus écorchées, les plus fatiguées, et partant les plus maltraitées dont j'aie jamais eu le chagrin de plaindre le triste sort.

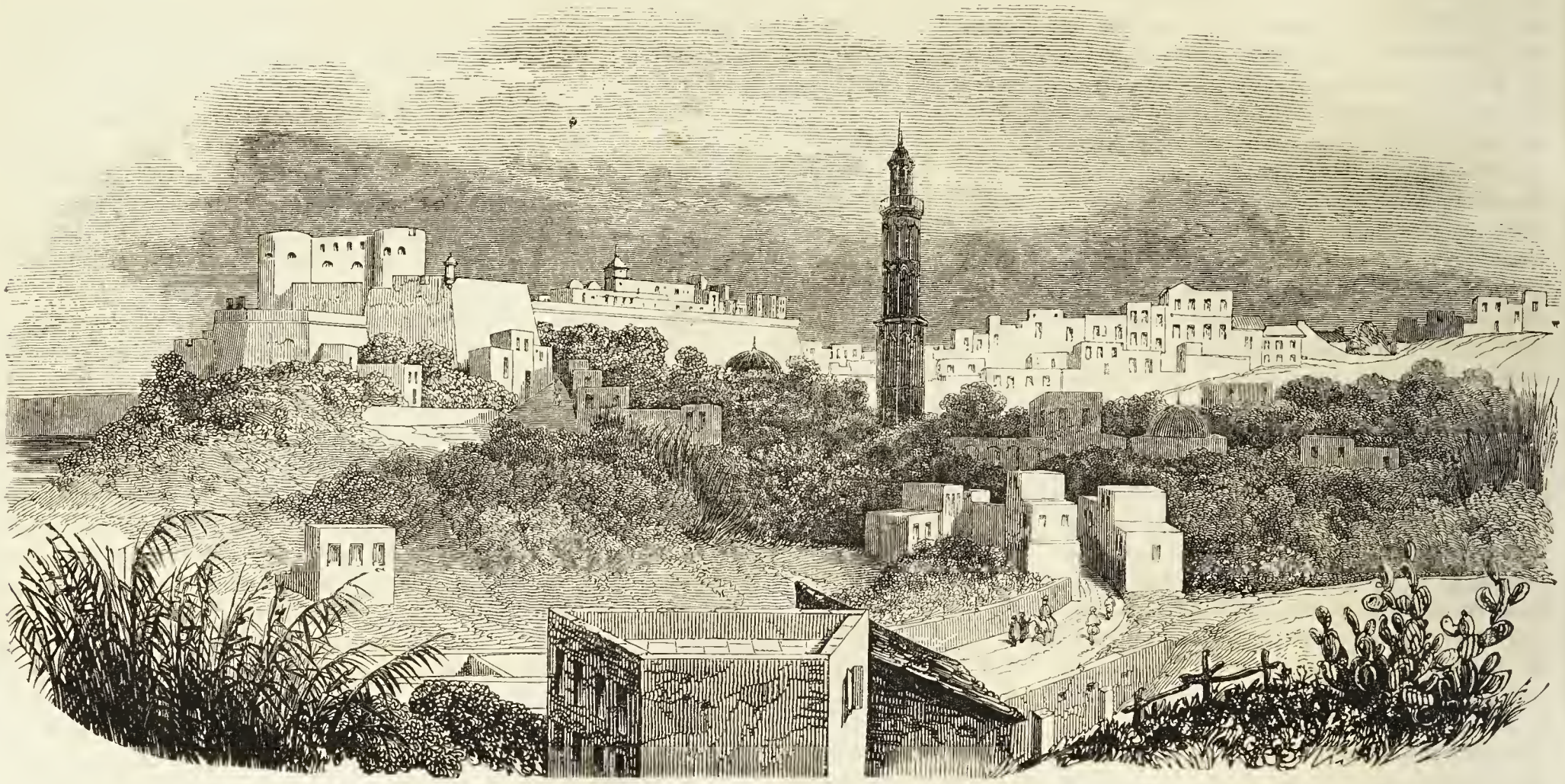
[1] Documents sur l'Algérie, 1838.

Le hasard me fit monter dans une vieille calèche de poste française à trois chevaux blancs, dont un en arbalète, et nous partîmes.

La ville et la rade, Oran et Mers-el-Kébir peuvent, ai-je dit, communiquer ensemble de deux manières, par mer et par terre.

Les communications par mer ne sont pas toujours faciles, souvent même elles deviennent impossibles. « Les mouvements des marchandises, dit M. Baude, s'opèrent sur des alléges qui font rarement plus d'un voyage par jour. C'est ainsi qu'on met quinze jours à embarquer ou à débarquer une cargaison, lorsque, dans un port bien organisé, cette opération n'en exigerait qu'un seul. Ce n'est pas tout; le mauvais temps interdit quelquefois pendant des semaines entières les communications entre la ville et la rade. Cet état de choses impose, sous diverses formes, à la marchandise de 6 à 7 francs de frais de surrestaries par tonneau; c'est à peu près ce qu'il en coûterait pour venir de Marseille si Oran fournissait des retours. »

Si les communications par terre entre Oran et Mers-el-Kébir avaient l'avantage de n'être jamais interrompues, elles avaient l'inconvénient d'être en tout temps très-difficiles. La rade est en effet séparée de la ville par la chaîne escarpée et élevée des *Ramerah* qui s'avance jusque dans la mer, où elle tombe tout à fait à pic en divers endroits. Le chemin de Mers-el-Kébir à Oran montait à plus de 150 mètres de hauteur sur la montagne de Mergiagio, il faisait de longs détours, il était roide, en fort mauvais état, impraticable pour l'artillerie et les voitures. Dès qu'Oran et Mers-el-Kébir firent partie de l'Afrique française, on dut songer à relier l'un à l'autre par une route, dans un double intérêt militaire et commercial, ces deux points si importants de la province de l'Ouest. La construction de cette grande voie de communication présentait des difficultés énormes. Ces difficultés, le génie militaire et l'armée, chargés de la direction et de l'exécution des travaux, en ont triomphé en quelques années. Grâce à l'habileté de nos ingénieurs, à la patience et au courage de nos soldats, la route de Mers-el-Kébir à Oran, commencée, je crois, en 1834 ou 1835, a été terminée en 1838. C'est, après la conduite d'eau de Constantine, le plus beau travail d'art dont la France ait doté l'Afrique depuis sa conquête. Elle m'a paru en son genre aussi remarquable que les routes du Simplon, du Splügen, du Saint-Gothard ou de l'Orteler, car elle a été en grande partie — 2,400 mètres sur 6,000 mètres — creusée dans le roc vif, et elle a nécessité une percée souterraine de 50 mètres. Une haie d'aloès ou un parapet de pierre la bordent sur toute sa longueur du côté de la mer, qu'elle domine presque partout à pic à des hauteurs qui rendaient indispensable ce surcroît de dépenses. Au sortir de Mers-el-Kébir elle côtoie la rade à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer; au delà de la source tarie d'Aïn-Kradidja, elle s'élève par une pente douce sur une étendue de 3 kilomètres environ, puis elle redescend plus rapidement sur le quai d'Oran en contournant le dernier escarpement du Mergiagio. On n'a



N° 505. Algérie. — Oran en 1835. Vue prise du quartier espagnol.

Le Château-Neuf. La grande Mosquée. La ville arabe et juive au-dessus du ravin.

eu jusqu'à ce jour que deux reproches à lui faire : elle est trop étroite sur certains points, et quelques-uns de ses tournants sont trop brusques. Tantôt deux voitures lancées au galop en sens contraire se heurtent au détour d'un rocher qui les empêchait de se voir et de ralentir à temps leur vitesse imprudente; tantôt, bien qu'elles aillent au pas, elles ont de la peine, quand elles sont chargées de marchandises un peu encombrantes, à passer l'une à côté de l'autre sans s'endommager. « Cette voie, disaient, en 1838, les rédacteurs des *Documents sur l'Algérie,* présentera, lorsqu'elle sera terminée, de grands avantages. Sous le rapport commercial, elle permettra de diriger par terre sur Oran toutes les marchandises faciles à débarquer grâce à la sûreté du mouillage; sous le point de vue défensif, elle donnera le moyen de maîtriser entièrement la baie par des feux à bonne portée. »

La route de Mers-el-Kébir à Oran est sans contredit la promenade la plus agréable de l'Algérie. On y jouit partout de vues magnifiques sur la rade qu'on domine et sur la montagne dont on est dominé. Elle est en outre tellement fréquentée, qu'on n'y court aucun danger quand même on est seul, et qu'on peut y passer des journées entières sans s'ennuyer un seul instant. — Devant vous, à vos pieds, la mer, d'un bleu foncé, qui lance et relance incessamment des jets d'une écume plus blanche que le lait le plus pur sur les rochers couleur de fer et de cuivre contre lesquels elle se brise; — au-dessus de votre tête, à 300 mètres de hauteur, une vieille forteresse espagnole qui n'a plus pour sentinelles et pour habitants que les chacals et les oiseaux de proie, et dont les créneaux démantelés se perdent souvent dans un léger nuage; — plus loin la rade et son beau cirque de montagnes, son petit port aux maisons blanches, sa forteresse de forme allongée, son phare, ses barques qui se croisent et ses nombreux navires à voile ou à vapeur qui y arrivent ou qui en partent ou qui se balancent coquettement sur leurs ancres... Mais tournez-vous du côté de la route, elle vous offrira un spectacle plus animé, plus varié, plus frappant. Les voitures, les cavaliers, les piétons, les animaux s'y succèdent sans interruption. Quelle vie! quel mouvement! quelle variété! Toutes ces espèces de véhicules, ces omnibus, ces fiacres, ces coucous dont j'ai déjà parlé, bourrés d'indigènes ou d'Européens; des calèches plus confortables, remplies de femmes élégamment parées; des canons, des caissons, des fourgons, d'immenses chariots de foin, des guimbardes pliant et criant sous le poids de leur chargement; de jeunes officiers qui forcent à se promener au pas, pour montrer leur adresse, leurs magnifiques chevaux arabes impatients de courir; de hardies amazones qui galopent à franc étrier; des Espagnoles qui jouent de l'éventail et de la prunelle, et qui n'ont pour coiffure que leurs mantilles; des Mauresques voilées escortées d'esclaves noirs; des Arabes qui passent et disparaissent comme un éclair; des détachements de troupes qui viennent de débarquer ou qui vont s'embarquer; des soldats de toutes armes, des ouvriers de toute profession, des marins de toute nation, et, au bord de l'ouverture des grottes que la nature semble avoir creusées tout exprès le long de la route — les fenêtres de leurs maisons, car ils n'ont pas d'autre demeure — des Marocains bronzés et demi-nus qui dorment ou qui vous regardent — toutes les races humaines, tous les types, toutes les langues, tous les costumes; — puis des caravanes de chameaux chargés de marchandises, des chevaux, des mulets, des ânes employés au transport des matériaux

de construction, des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres... en un mot, un pêle-mêle, une circulation, un tumulte, une activité, une chaleur, une poussière, dont on ne peut se faire une idée que lorsqu'on a été à pied, à cheval ou en voiture, de Mers-el-Kébir à Oran. Au point de vue de l'agrément, il ne manque absolument rien à cette belle route... qu'un peu d'ombre. Sur toutes les montagnes qui forment la rade, on ne trouve qu'un seul arbre, un caroubier, et encore est-il éloigné de la route. Cet arbre précieux appartient au consul d'Autriche, qui a bâti à côté une petite maison de campagne. Il forme à lui seul le parc de cette villa. Les habitants d'Oran l'appellent *le* Caroubier. Les dimanches et jours de fête, ils vont par troupes *au* Caroubier. C'est leur bois de Boulogne, leur forêt de Montmorency! Puisse-t-il au moins avoir une longue vieillesse, car il est déjà âgé maintenant, et sa mort sera une calamité publique!

Nos trois rossinantes galopaient constamment, grâce aux coups de fouet que leur distribuaient sans pitié notre automédon; mais elles n'allaient pas assez vite toutefois pour m'empêcher d'apercevoir à notre droite, sur le bord de la route et adossée au rocher, une petite auberge française ayant pour enseigne : *Aux Bains de la Reine.*

« Qu'est-ce que cela? demandai-je à un de mes compagnons de voyage qui paraissait bien connaître le pays.

» Cette enseigne, me répondit-il, vous apprend qu'au-dessous de la route, dans une grotte naturelle, sur le bord de la mer, jaillit une source d'eau thermale qui, il y a plus de trois siècles, a rendu la santé à une fille d'Isabelle la Catholique, nommée Jeanne.

» Dans les premiers temps de la domination arabe, ajouta-t-il, un marabout avait fixé sa résidence sur cette montagne. On le nommait Sidi-Dedeyop. Il était d'autant plus renommé qu'il pratiquait la médecine et qu'il guérissait la plupart des malades qui s'adressaient à lui. Ses cures tenaient du prodige. Un jour un des chefs les plus riches et les plus puissants des tribus voisines, dévoré par une lèpre affreuse, se présenta, dit-on, devant lui et le supplia de lui rendre la santé. Sidi-Dedeyop le conduisit dans une grotte au bord de la mer, invoqua le prophète, frappa la terre du pied, et il en jaillit une source bienfaisante qui, en peu de jours, arrêta les ravages de la lèpre et en fit disparaître les traces. A dater de cette époque, la réputation de Sidi-Dedeyop et de ses eaux se répandit dans toute l'Afrique. Des milliers de pèlerins accoururent à l'ermitage du célèbre marabout. Aussi après la mort du saint homme les tribus voisines, les *Smélas,* les *Beni-Amers* et les *Garabas* s'emparèrent de la source thermale qu'il avait eu le bonheur de découvrir, et l'exploitèrent à leur profit.

» Quand les Espagnols se furent, il y a 339 ans, emparés de Mers-el-Kébir et d'Oran, ils n'eurent garde de négliger la source de Sidi-Dedeyop. Ils consommèrent en bains, en douches et en boissons, une quantité d'autant plus considérable de ses eaux qu'elles les guérissaient, à ce qu'il paraît, de certaines maladies rapportées d'Amérique par les compagnons de Christophe Colomb. Le cardinal Ximénès et la reine Jeanne y rétablirent complétement leur santé compromise par d'autres infirmités. Ces deux cures fameuses leur assurèrent une vogue incroyable. Toute la noblesse d'Espagne voulut s'y laver et s'y désaltérer. On y venait

N° 506. Algérie. — Oran. Vue prise du Château-Neuf.

Marabout Sidi-Abd-el-Kader. Fort Santa-Cruz. Fort Saint-Grégoire et quartier de la Marine. Fort la Moune, et dans le fond Mers-el-Kébir.

autant pour s'y amuser que pour s'y guérir. C'était le Baden-Baden ou le Spa de l'époque. Aussi, à en croire Alvarez Gomez et Marmol, Oran devint alors une des villes les plus riches de la Mauritanie césarienne, et on l'avait surnommée la *Corte chica* ou la petite cour.

» En 1792, les Espagnols évacuèrent Oran, qu'ils avaient occupé depuis 1509. Le bey Mohammed-el-Kébir, qui en prit possession, fit aussitôt purifier la source de Sidi-Dedeyop, et aux pèlerinages des *roumis* ou chrétiens succédèrent ceux des vrais croyants. Dès lors tout malade dut apporter son offrande, un petit pain d'orge d'une valeur de deux mouzounas (15 centimes) avec une bougie de cire qu'il déposait à l'entrée de la grotte, et brûler quelques grains de benjoin en l'honneur du marabout. Les offrandes disparaissaient pendant la nuit, et les Arabes croient encore qu'elles n'ont jamais profité qu'à l'esprit de Sidi-Dedeyop. Dans leur opinion, les eaux ne produisaient un effet salutaire que le dimanche — aussi se gardaient-ils bien d'en approcher les autres jours — et elles donnaient des maladies mortelles aux gens bien portants qui avaient l'impiété d'en boire et de s'y baigner.

» En construisant cette route, le génie militaire couvrit de déblais la source minérale de Sidi-Dedeyop. Elle fut complétement oubliée pendant six années. Vers 1840, on commença à y songer; on la chercha, on la retrouva, on la déblaya, on agrandit la grotte où elle jaillissait, on jeta à la mer plus de 6,000 mètres cubes de rochers, on en rendit les abords plus facilement abordables, et enfin on construisit des corps de bâtiments contenant des cabinets de bains, des salles de douches, une piscine, etc. Les eaux *des Bains de la Reine* ont, à ce qu'assurent les médecins, les mêmes propriétés curatives que celles de Bourbonne, de Luxeuil, de Plombières et de Tœplitz. Elles ont déjà fait des cures merveilleuses..... Mais nous voici arrivés. »

En effet, nous venions de dépasser le tunnel taillé dans le roc vif (*gr. n°* 503), et nous descendions au galop, au risque de nous briser contre les rochers ou d'être lancés à la mer, la route qui prend ici une pente plus rapide. Je me hâtai de mettre la tête à la portière, et à peine entrés dans le fort la Moune, nous tournâmes brusquement de l'est au sud, et la ville d'Oran m'apparut..... (*Gr. n°s* 505 *et* 506.)

. . . . . .

Je n'eus rien de plus pressé, quand j'eus mis pied à terre et déposé ma valise dans un hôtel, que de monter au sommet du Mergiagio, qui domine Oran de 240 mètres. Pour bien comprendre la position, l'étendue, la forme, les dispositions d'une grande agglomération de maisons, il faut absolument l'avoir vue à vol d'oiseau. Cette étude générale facilite et abrége singulièrement les études particulières. D'ailleurs elle a presque toujours l'avantage de mêler l'*utile dulci.* Il est rare que, tout compte fait, un panorama ne récompense pas le voyageur consciencieux des peines parfois assez rudes qu'il est obligé de se donner afin de s'en procurer la jouissance.

Une heure m'avait suffi pour atteindre la forteresse de Santa-Cruz, qui couronne le sommet du Mergiagio (*gr. n°* 506). A mon grand étonnement, quand j'arrivai à l'entrée, une porte en bois à claire-voie, mais solide, et de construction toute moderne, me barra le passage. Craignant qu'elle ne fût fermée, je cherchais déjà des yeux une brèche propre à l'escalade, lorsque l'idée me vint de la pousser; elle céda, et, ayant traversé une voûte obscure, je me trouvai au milieu des plus belles ruines que j'eusse jamais vues.

Les fortifications modernes sont, à ce que prétend la science, bien supérieures à celles des temps passés. Je ne conteste pas leur valeur pratique, mais je ne puis leur pardonner leur apparente pusillanimité. Elles sont si laides, à la vérité, qu'elles ont raison de

se cacher. Elles prennent d'incroyables précautions pour ne pas se laisser voir. On dirait qu'elles ont peur d'être attaquées, tant elles s'efforcent de se dissimuler sous terre aux regards qui les cherchent sans les trouver. Et puis elles se ressemblent toutes : aucune n'a aujourd'hui un caractère individuel ni même national. Que j'aime bien mieux, quant à moi, ces tours hardies, aux formes originales et variées, qui jadis se dressaient un peu insolemment sur le pic le plus élevé d'une montagne, dans une position forte, mais apparente, comme pour menacer de loin leurs ennemis et leur dire : « Venez m'attaquer, si vous l'osez. » Bien qu'elle n'ait pas plus de trois siècles, Santa-Cruz appartient évidemment au genre pittoresque et un peu matamore des forteresses du moyen âge. Ce qui lui donne un cachet particulier, ce qu'admirent le plus les étrangers qui visitent ses ruines, ce sont la beauté de sa construction, l'épaisseur et la solidité de ses voûtes et de ses murailles. On a peine à comprendre comment de si lourdes masses de pierre ont pu être transportées à une si grande hauteur et dressées l'une sur l'autre. Ces travaux vraiment surhumains ont été exécutés par des presidarios ou condamnés. Il fallait que leur captivité fût bien dure, leur sort bien misérable, pour que l'espérance d'abréger la durée de leur châtiment ait pu les décider à faire de si prodigieux efforts. Mais combien de ces malheureux durent mourir sur cette terre d'expiation avant d'avoir payé complétement le prix de leur pardon! que d'hommes a coûté l'édification de cette forteresse, mieux assise sur sa base et plus solide aujourd'hui que la montagne elle-même! Le Mergiagio s'est agité jusque dans ses fondements à des profondeurs inconnues; il s'est brisé en morceaux; il a écrasé sous ses débris une partie de la ville qui s'était établie imprudemment à sa base; et à peine ses violentes secousses sont-elles parvenues à ébranler et à jeter bas quelques pierres de Santa-Cruz. Après le départ des Espagnols, les Turcs ont essayé de faire sauter avec de la poudre ces murailles formidables, qui avaient résisté aux tremblements de terre. Les terribles explosions du salpêtre ont percé quelques voûtes, abattu quelques créneaux, mais Santa-Cruz est restée debout, comme si son nom la protégeait et contre les infidèles et contre la nature. Les mutilations qu'elle a subies l'embellissent au lieu de la défigurer. A la voir de loin on dirait qu'elle est encore intacte. C'est seulement quand on l'approche qu'on reconnaît que ce n'est plus qu'une ruine. Certaines salles seraient au besoin encore habitables. Pendant les premières années de l'occupation française, un poste de cinquante hommes s'y était fort commodément installé. Aujourd'hui, elle est abandonnée aux chacals, aux hyènes, aux oiseaux et aux reptiles de la montagne. Lorsque j'y entrai, le bruit de mes pas qui retentissaient tristement sous les voûtes sonores, causa une telle frayeur à ses habitants, qu'ils se tinrent tous silencieux au fond de leurs retraites; je n'en aperçus, je n'en entendis aucun. Je pus me promener seul en toute liberté, plongé dans une vague rêverie, au milieu de ces belles ruines; je n'admirais pas moins leur couleur que leur solidité, car le soleil a donné à toutes leurs pierres les teintes nuancées des métaux les plus éclatants; je montais de larges escaliers, je descendais dans des souterrains sombres, muets et profonds; je traversais de vastes cours, j'errais dans de longues galeries; enfin je m'élançai sur une plate-forme d'où je découvris un spectacle que je n'oublierai de ma vie.

N° 507. Algérie. — Improvisateur arabe. Par M. W. Timm.

N° 508. Algérie. — Investiture d'un Khalifah, recevant un bernous. Par M. Pruche.

Pendant longtemps je ne fus occupé qu'à le contempler... Je ne pensais plus à rien... Pour exprimer ce qu'on éprouve en présence de certaines scènes de la nature, les paroles manquent.

Mon horizon, c'était la Méditerranée, c'était l'Atlas. Au nord, aussi loin que la vue pouvait atteindre, s'étendait la mer, unie, tranquille, plus bleue que le ciel sans nuages qu'elle réfléchissait, et avec lequel elle finissait par se confondre; au sud, le fameux géant de la mythologie qui portait jadis le monde sur ses épaules, cachait sa tête sombre et menaçante dans un orage. A gauche, de petites barques aux voiles blanches poussées par une brise légère voguaient paisiblement sur les eaux azurées des golfes de la côte; à droite, d'épaisses couches de nuages noirs violemment chassés l'un contre l'autre par des vents contraires couraient le long des flancs arides des montagnes, et la foudre y traçait en grondant de bizarres sillons. Ici la lumière et le calme; là, les ténèbres et la tempête. Ce contraste si frappant n'avait-il pas un sens symbolique? N'allais-je pas assister à une lutte d'Ahrimane et d'Oromaze, de la civilisation et de la barbarie? Le champ de bataille s'étalait à mes pieds. C'était cette vaste plaine qui se trouve comprise entre l'Atlas au sud, la Méditerranée au nord, la chaîne de l'Amor-Dakno à l'est, et celle du Djebel-Santo ou des Ramerah à l'ouest, dont le marabout de Sidi-Abd-el-Kader, qui domine Santa-Cruz de plus de 60 mètres, couronne le plus haut sommet. Cette plaine, complétement inculte, est couverte çà et là de haies d'aloës, de cactus, de palmiers nains ou de bouquets de lentisques. Elle ne nourrit actuellement qu'un seul arbre — un figuier — et ce figuier n'est guère plus vigoureux que le caroubier de Mers-el-Kébir. Deux ou trois tas de pierres blanches déposés çà et là et quelques percées faites dans ces forêts de broussailles — les villages et les chemins de l'avenir — sont jusqu'à ce jour les seules victoires que l'homme ait remportées sur cette nature sauvage et rebelle. A l'extrémité méridionale du plateau, au pied de l'Atlas, un lac immense attira surtout mes regards; mais je cherchais vainement une habitation humaine, une barque, un pêcheur sur ses rives. Ses eaux, je l'appris plus tard, sont du sel. Les chameaux, les chevaux et quelquefois les hommes peuvent le traverser à pied sec, pendant les chaleurs de l'été, quand les rayons du soleil ont absorbé les immenses flaques d'eau qu'y ont formées, dans la saison des pluies, les torrents des montagnes voisines. Mais de loin l'illusion est complète.

N° 509. Algérie. — Tente arabe.

N° 510. Algérie. — Le général de Lamoricière, chef de bataillon des zouaves, sauvant la vie à Olivier Bro, lieutenant de chasseurs, à la ferme de Mouzaïa, en 1836. Par M. Philippoteaux.

Au moment où je la contemplais, la plaine d'Oran était déserte et silencieuse; aucun être humain n'animait ses tristes et muettes solitudes. Toute la vie de cette vaste étendue de terrain que j'avais sous les yeux paraissait s'être concentrée sur un seul point, dans la ville étrange qui s'agitait bruyamment à mes pieds. Tandis que la civilisation prenait si résolument possession de la côte, et préparait avec tant d'ardeur et de succès ses futures conquêtes, il semblait que la bar-

barie épouvantée se fût retirée derrière cette barrière abrupte de montagnes qui lui servaient de forteresses, pour y attendre avec résignation l'accomplissement des décrets de la fatalité.

A la base orientale du Mergiagio jaillit, à 1,000 mètres environ de la mer, un ruisseau qui, de sa source à son embouchure, arrose et féconde un étroit ravin qu'il a creusé; malgré le peu d'étendue de son cours, il est assez fort et il a assez de pente pour faire tourner plusieurs moulins . aussi on l'appelle l'Oued-el-Rabbi, ou la rivière des moulins. Ce ravin et un autre plus petit et peu éloigné sont, à plusieurs lieues à la ronde, les seuls endroits où l'on trouve de l'eau et de la verdure. C'est, ou plutôt c'était autrefois, un vrai paradis. Jamais plus précieux trésor n'a été plus follement gaspillé. Cette délicieuse oasis dont la nature avait doté ce désert, et que nous devions protéger avec un religieux respect contre les tentatives sacriléges de la spéculation, nous avons eu l'impiété de la saccager, de la détruire. Il n'en reste déjà plus que des débris épars. Dans quelques années, ses derniers vestiges auront disparu. A voir le ravin d'Oran tel qu'il est aujourd'hui, on ne comprend plus les descriptions qu'en ont faites jadis les voyageurs. « Sur chacun des bords du ruisseau, écrivait il y a dix ans un poëte anglais, Thomas Campbell, s'étendent des terrasses et des jardins couverts de fleurs et de fruits. On entend de tous côtés les chants des oiseaux, dont le gazouillement se mêle au murmure de l'eau, tandis que l'œil se promène voluptueusement sur les pêchers, les amandiers et les orangers en fleur. Excusez-moi, ajoutait-il, si je tombe dans la pastorale; mais j'ai rarement éprouvé des sensations plus douces que celles qui berçaient mon âme tandis que je gravissais la montée qui conduit du rivage à la ville haute. » Hélas ! si le poëte faisait aujourd'hui la même promenade, bien différentes seraient ses impressions. Les oiseaux, justement effrayés, sont partis pour ne plus revenir; ceux qui restent encore ne chantent plus parce qu'ils sont trop tristes, ou parce qu'ils craignent qu'au lieu de les écouter comme autrefois, on ne les épie pour les tuer; le ruisseau qui murmurait toujours ne cesse de gémir, mais il roule captif sous un tunnel qui étouffe du moins ses lamentables plaintes; ces pêchers, ces amandiers, ces orangers, ils ont été presque tous sciés, arrachés, brûlés; des routes, des rues, des maisons remplacent partout les terrasses et les jardins couverts de fleurs et de fruits. Chaque jour

N° 511. Algérie. — Une fantasia. Par M. W. Timm.

d'ignobles tombereaux viennent déverser dans le ravin les ruines des autres quartiers, car les deux villes d'Oran, la ville espagnole et la ville juive et maure, qui avaient longtemps vécu isolées en face l'une de l'autre sur ses deux crêtes, tendent à se rapprocher, à se confondre, à fraterniser dans ce ravin qui les séparait et qu'elles ont eu la fatale idée de combler.

Bien qu'elles soient parsemées maintenant de constructions modernes, ces deux villes conservent encore leur caractère original. La vieille cité espagnole, située sur la rive gauche de l'Ouel-el-Rabbi, se subdivisait en deux parties distinctes, appelées la Marine et la Planza. La Marine comprenait toutes les maisons qui bordaient la baie; la Planza se composait de toutes celles qui couvraient les flancs de la montagne; c'est le quartier qui a le plus souffert du grand tremblement de terre de 1790. Ce n'était encore en 1830 qu'un amas de ruines. Quant à la ville juive et arabe, elle s'étendait sur la rive droite tout le long de la crête du ravin. Du reste, quoique le ravin les séparât, ces deux villes si différentes se trouvaient réunies dans une même enceinte, et défendues par deux forteresses et six forts, — sur la rive gauche par le fort La Moune, le fort Saint-Grégoire, Santa-Cruz et la vieille Kasbah; sur la rive droite, par le château Neuf, qui domine la rade, et les forts Saint-André et Saint-Philippe, qui commandent la plaine.

Cette enceinte ne suffit plus à la ville française. Non contente d'avoir déblayé une grande partie des décombres des maisons détruites, arraché presque tous les arbres, nivelé et comblé la moitié du ravin, pour se développer et s'établir plus commodément, la ville française commence à se répandre au dehors des murs; elle a envahi les abords de la place; elle a fondé à l'est un village déjà considérable autour d'une ancienne mosquée transformée actuellement en caserne de cavalerie. La population européenne d'Oran s'accroît en effet chaque mois dans des proportions presque incroyables.

Elle s'élevait en 1840 à 8,608 individus;

A la fin de 1845, elle était de 16,114;

Le 31 décembre 1846, elle se montait à 18,259, et à cette dernière époque, la population indigène dépassait 7,000 âmes.

Sur ses 18,259 habitants européens, Oran comptait au mois de décembre dernier seulement 6,200 Français; les Espagnols étaient en majorité, leur nombre total s'élevait à 8,688. — Aussi Oran ressemble-t-elle beaucoup plus à une ville espagnole qu'à une ville française. — Les Allemands étaient presque aussi nombreux que les Italiens : 1,416 contre 1,469. Enfin les Anglo-Espagnols avaient 335 représentants dans cette population si variée, les Anglo-Maltais 97, et les Anglais 54.

Cette augmentation si régulièrement progressive de la population est facile à comprendre. Tout capitaliste qui débarque à Oran avec des fonds les place à l'instant même à des taux fabuleux, 25, 30, 40 pour cent sur gages et sur billets, 15 et 20 pour cent sur hypothèques, jamais moins de 12 pour cent, avec toutes les garanties et les sûretés désirables. L'argent est encore tellement rare et si nécessaire en Afrique, qu'on l'y paye beaucoup plus cher qu'il ne devrait valoir, cinq, huit et dix fois ce qu'il coûte en France. On a peine à s'expliquer pourquoi les capitaux français, qui se sont précipités avec un engouement si absurde dans tant d'entreprises industrielles dont la réussite était trop chanceuse pour pouvoir être raisonnablement espérée, hésitent si longtemps à émigrer en Algérie, où ils réaliseraient d'énormes bénéfices, sans attendre une heure, sans courir de risques sérieux, et tout en aidant puissamment aux progrès de la colonisation. Il en est du travail comme du capital. L'offre reste toujours inférieure à la demande. Tout artisan ou journalier qui vient s'établir à Oran est sûr d'y trouver de l'ouvrage le jour même de son arrivée, s'il le désire. Les salaires y sont élevés; mais aussi la vie y est fort chère, plus chère qu'à Paris. Le nombre des maisons nouvellement construites augmente selon les besoins de la population. La valeur de celles qui avaient été bâties en 1842 s'élevait à 330,000 fr. Ce chiffre montait en 1843 à 984,800; l'année suivante il dépassait un million.

Le mouvement imprimé à la ville d'Oran se communique à sa banlieue et à une partie de sa province. Dans sa banlieue, deux villages sont achevés, ceux de la Sénia et de Sidi-Chamy. Un, celui de Misserghin, est en cours d'exécution. En outre, et sans parler de Mers-el-Kébir et de Kargentah, qui sont, l'un le port, et l'autre le faubourg d'Oran, la plaine d'Oran est couverte déjà d'un grand nombre d'établissements isolés, tels que fermes ou maisons de campagne. On y compte quarante-six fermes dont la valeur en construction, cultures et défrichements, dépasse 600,000 francs. 2,000 hectares environ sont cultivés en céréales, des plantations nombreuses ont été faites, et tout porte à croire qu'elles réussiront.

Ces progrès si extraordinaires, ces résultats si brillants, Oran les doit à son importance commerciale et politique ou militaire qui en feront tôt ou tard l'égale ou du moins la rivale d'Alger. Elle possède le port le plus grand, le plus profond et le plus sûr de toute la côte de l'Afrique septentrionale; car elle peut y abriter presque par tous les temps une flotte entière, et les navires du plus fort tonnage y entrent aussi facilement que les balancelles espagnoles ou les sandales marocaines. Ce mouillage, la nature qui l'a fait s'est chargée elle-même de le défendre. Quelques travaux peu coûteux, peu difficiles, suffiraient pour le rendre promptement inattaquable; malheureusement la peur de l'Angleterre a empêché ou retardé jusqu'à ce jour la construction de ces fortifications qui seraient si nécessaires en cas de guerre. L'année dernière seulement, le gouvernement s'est enfin décidé à faire élever une ou deux batteries sur la route de Mers-el-Kébir. La possession de ce beau port nous rend maîtres d'interdire l'entrée et la sortie de la Méditerranée à toutes les marines de l'Europe, même à celle de l'Angleterre. En nous donnant, comme le disait Philippe V dans son manifeste du 6 juin 1732, *des avantages formidables et funestes sur les provinces méridionales de l'Espagne*, elle nous fournirait un moyen infaillible de nous assurer, s'il en était besoin, sa neutralité ou son concours. D'un autre côté, sa position promet, garantit à Oran les plus brillantes destinées commerciales : elle ne peut manquer de redevenir ce qu'elle était avant la conquête espagnole, le marché principal de l'ouest et d'une partie du midi de l'Afrique; tôt ou tard, elle enlèvera à Gibraltar une partie de son commerce interlope; car elle lui offrira le triple avantage, dit M. Baude (tome II, p. 17), de la sûreté du mouillage, de l'économie d'un double trajet de 80 lieues par une mer excessivement difficile, et la faveur au départ de tous les vents autres que ceux du nord au nord-est. Enfin, son commerce d'entrepôt doit infailliblement acquérir dans un temps donné une importance extraordinaire.

N° 512. Algérie. — Épisodes d'une fantasia. Par M. W. Timm.

Oran renferme un nombre considérable d'édifices — magasins voûtés, églises, casernes, forteresses, etc. — construits par les Espagnols, et remarquables surtout par leur solidité. J'ai visité avec plus d'intérêt ceux qui ont eu les Arabes pour architectes, surtout la mosquée (*gr. n°* 513) et l'ancien palais des beys. Le Château-Neuf, qui sert actuellement de résidence au gouverneur de la province d'Oran (*gr. n°* 505), date de la seconde moitié du dix huitième siècle. Il a été bâti en 1760 par les Espagnols, qui l'avaient appelé le Château-Neuf, pour le distinguer de la vieille Kasbah, bâtie par les Maures et située au pied du Mergiagio, sur la rive gauche du ravin. La vieille Kasbah ayant été démantelée lors du tremblement de terre de 1789, les beys résidèrent de préférence au Château-Neuf, où ils firent bâtir une espèce de palais aujourd'hui détruit en partie. Le Château-Neuf n'est plus qu'une forteresse. De tous côtés s'élèvent des écuries, des magasins, des casernes, des bureaux. Aussi le Château-Neuf ne mériterait-il guère pour lui-même d'être visité, si, du haut de ses remparts et de ses tours, on ne découvrait des points de vue magnifiques sur la mer, la ville et la plaine (*gr. n°* 506), et surtout s'il ne renfermait pas encore un curieux débris de l'ancien palais des beys.

La cour — assez semblable à un vieux cloître — (*gr. n°* 514) a conservé son caractère original, en dépit de réparations et d'arrangements qui détruisent

l'harmonie de l'ensemble. En arrivant en Afrique, on se demande avec étonnement où la France s'est procuré les architectes qu'elle y a envoyés. Une étrange fatalité a présidé à tous ses choix. Il est impossible de se faire une idée — quand on n'a pas eu le déplaisir de les voir — des constructions fantastiques et monstrueuses — le mot n'est pas exagéré — qui s'élèvent dans les villes, sous les yeux et avec l'approbation des autorités. Il y a à Oran une école primaire que les moutons ou les pourceaux les moins artistes rougiraient certes d'accepter pour étable, s'ils étaient libres de la refuser. On essaye d'achever à Alger une église — qui coûtera des sommes considérables — et qui sera sans aucun doute, à supposer qu'on parvienne à la terminer, ce qui n'est pas présumable — un des plus étonnants chefs-d'œuvre de mauvais goût qu'une nation civilisée ait jamais eu la honte de léguer à la postérité. En vérité, en vérité, bien que les Arabes ne soient point de fins connaisseurs, il serait temps de leur prouver que nous savons bâtir des édifices moins laids et plus propres à l'usage auquel ils sont destinés. Je comprends parfaitement qu'ils ne manifestent aucune vocation et aucun penchant pour cet art qui se montre à eux sous des dehors si peu flatteurs, et qu'ils ne se décident pas encore à échanger leurs tentes contre les affreuses baraques que se permettent de construire nos architectes. Cependant le colonel W. Esterhazy, directeur des affaires arabes de la province, est parvenu à vaincre cette répugnance si légitime. Grâce à sa persévérance et à son influence, il a décidé les Douairs et les Smélas à transformer leurs douars mobiles en habitations fixes. En ce moment, malgré la saison défavorable de l'hiver et du labour, quinze villages arabes sont en cours de construction aux environs d'Oran. Ces villages (*gr. n°* 504) ne seront autre chose qu'un douar en maçonnerie, offrant sur une enceinte rectangulaire un mur de défense, de valeur absolument nulle contre nous, mais suffisant pour protéger nos alliés contre d'autres Arabes agresseurs. La maison du chef du douar occupe le milieu d'une des faces; la mosquée, celui de la face opposée. Ces deux bâtiments, plus élevés que les autres, seront construits dans un goût oriental, quoique avec la plus grande simplicité. Quelques maisons auront deux et même trois chambres et une écurie voisine de la maison : toutes auront une cheminée. L'intérieur du village sera suffisant pour parquer les bestiaux; enfin, rien n'a été omis de ce qui devait réunir les deux conditions essentielles d'utilité et d'économie; car, et il importe de le faire remarquer, la France ne dépensera pas un centime, et c'est le peuple arabe qui payera ses demeures. Cela étonnera sans doute toutes les personnes qui connaissent son avarice, et certes il ne fallait rien moins que l'habileté de M. le colonel Walsin Esterhazy pour décider les Arabes non-seulement à renoncer à la vie patriarcale, mais à s'imposer un pareil sacrifice pécuniaire. Ce fait, qui est presque accompli aujourd'hui, ne peut manquer d'exercer une immense influence sur l'avenir de notre colonie.

N° 513. Algérie. — Fontaine de la grande mosquée, à Oran.

A propos de l'avarice des Arabes, je ne puis résister au désir d'en citer ici un exemple caractéristique, que me racontait l'autre jour un habitant d'Oran. Les Arabes, me disait-il, sont de véritables harpagons. S'ils adorent l'argent avec frénésie, ce n'est pas pour se procurer les jouissances qu'ils préfèrent, c'est uniquement dans le but de thésauriser. Toutes les pièces de monnaie qu'ils parviennent à épargner, à gagner ou à escroquer, ils les enfouissent profondément dans la terre; jamais ils ne s'amusent à les exhumer pour les compter ou les contempler; leur unique plaisir, leur plus grand bonheur, est de s'assurer qu'elles sont toujours cachées dans le même trou, et ce secret, qu'ils se gardent bien de révéler à leurs héritiers, meurt avec eux. Aussi, si on creusait l'Afrique à une certaine profondeur, on y trouverait infailliblement des sommes considérables. Les Arabes sont tellement intéressés, que chez eux la générosité devient un commerce. Un jour, un Arabe apporte deux poulets à l'un de mes amis, qui lui avait rendu un service important; il le supplie de les accepter; un refus lui serait trop pénible. Ce cadeau n'est du reste, dit-il, qu'un faible témoignage de sa reconnaissance, etc., etc. Enfin, mon ami, cédant à ces sollicitations, pour s'en débarrasser, ordonne à son cuisinier de prendre possession des deux volailles, et de remettre à l'importun donateur une pièce de cinq francs. L'Arabe empoche les cinq francs d'un air mécontent, et tend la main sans mot dire.

« Que veux-tu? lui demande mon ami.

— Est-ce là tout ce que tu me donnes? répond l'Arabe en fronçant le sourcil. Si j'avais porté mes deux poulets au marché, je les aurais vendus ce prix-là.

— Eh bien, alors, de quoi te plains-tu?

— Si je te les ai offerts, au lieu de te les vendre, réplique l'Arabe avec une fureur concentrée, c'est que j'espérais que tu me les payerais plus cher. Adieu. »

Mais je m'égare de digression en digression; il est temps, si je ne veux pas me perdre tout à fait, que je revienne au Château-Neuf dans la cour de l'ancien palais des beys.

Sous la galerie couverte qui donne sur cette cour, s'ouvre une porte presque aussi large que haute devant laquelle se promène un factionnaire. Cette porte en bois, grossièrement sculptée, peinte en bleu et en rouge, donne accès dans une vaste salle beaucoup plus longue que large. A part quelques siéges français modernes, des lampes d'origine parisienne et un vilain plancher qui lui donne un faux air d'une salle de bal champêtre, cette salle est telle que les beys l'ont habitée et laissée à leur départ. Elle est divisée, dans toute sa longueur, en deux parties égales, par une double rangée de colonnes de marbre blanc élégamment sculptées et cannelées en spirale (les beys les faisaient venir d'Italie), qui supportent une double rangée d'arcades cintrées. Tout autour, à hauteur d'homme, les murs sont recouverts d'une mosaïque de ces carreaux de faïence vernissés variés de dessins et de couleurs, qui accusent, je crois, une origine hollandaise, et dont les Maures et les Turcs faisaient une si grande consommation. Des peintures où le blanc, le jaune, le bleu et le rouge dominent, ornent la partie supérieure des murs, le plafond, les arceaux. Nulle part on ne voit à nu la pierre, le fer ou le bois. Les décorateurs n'ont respecté que le marbre des colonnes. De larges divans en damas de laine rouge sont appliqués le long des murs. Enfin dans un angle s'élève une espèce d'estrade recouverte d'un tapis arabe. C'était le trône

N° 514. Algérie. — Cour de l'ancien palais des beys au Château-Neuf à Oran.

du bey, ou plutôt le siége sur lequel il rendait la justice. Le consul d'Autriche, qui habitait Oran avant l'occupation française, a été plusieurs fois témoin de ces exécutions barbares. Un jour, il vit un voleur auquel on venait de couper une main, tremper son moignon sanglant dans un vase rempli de poix bouillante, ramasser à terre la main coupée, l'envelopper dans son bernous, et l'emporter sans manifester la plus légère émotion... Le bey ne jugeait pas seulement les voleurs et les assassins; la moindre désobéissance à ses ordres, un geste compromettant, une parole injurieuse ou simplement impolie, un regard équivoque, étaient des crimes punis du dernier supplice. Il ne reconnaissait d'autre loi que son caprice. Il n'avait cependant à ses ordres que deux cents hommes inscrits sur les contrôles de la milice. Mais plus il faisait tomber de têtes, plus il était respecté et redouté, mieux il se voyait obéi.

Tel est l'Arabe, insolent et menaçant quand on est généreux envers lui; rampant et soumis quand on le maltraite. « Aussi, comme l'a dit avec raison l'auteur de la *Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger,* quoique les Turcs ne se piquassent point de philanthropie, ils étaient en définitive plus philanthropes que nous par le résultat. Il ne serait pas difficile de prouver que sept années de notre administration sentimentale ont coûté plus de sang à la régence que vingt ans de leur gouvernement sanguinaire. Ils savaient vouloir. Ils étaient craints, et nous ne le sommes pas; ils étaient respectés, et nous sommes méprisés, et il n'est pas jusqu'au peuple juif qui ne préfère à notre système paternel le régime tyrannique des Turcs, et à notre sollicitude, à nos complaisances et à toute notre bonhomie, le souverain bon plaisir de ses anciens maîtres. Il est vrai que, plus rationnels que nous dans leurs actes, ils ne reculaient devant aucune des conséquences de leur volonté, devant aucune des exigences de la conquête; maîtres, ils voulaient par tous les moyens possibles la soumission de leurs esclaves, afin de pouvoir les exploiter; la France victorieuse aurait dû exiger la même soumission, non plus pour dépouiller les vaincus, mais pour les régénérer, pour les affranchir après les avoir éclairés. Qui veut la fin, veut les moyens; qui veut la conquête, doit vouloir aussi les moyens de l'établir.

CHAPITRE XLII.

UNE FANTASIA.

De tous les marabouts ou saints adorés par les musulmans, il n'en est peut-être pas de plus célèbre que Sidi-Abd-el-Kader, connu dans l'ouest de l'Algérie sous le nom de Mouleï-Abd-el-Kader. Partout, dans la province d'Oran, s'élèvent des *goubba,* littéralement dômes (*gr. n°* 472) — petits monuments de forme carrée surmontés d'un dôme, que nos soldats appellent *marabouts,* les confondant ainsi avec le caractère des individus auxquels ils sont consacrés — construits en l'honneur de Mouleï-Abd-el-Kader. Ce grand saint, tout à fait digne de la considération universelle dont il jouit, si nous ajoutons foi aux légendes qui le concernent, a reçu le surnom de sultan des hommes parfaits (solthan salhhin). Comme *le Solitaire* de M. le vicomte d'Arlincourt, il voit tout, il entend tout, il est partout. Si tout le monde l'implore en toute circonstance, personne ne l'aperçoit jamais. On sait qu'il vit dans l'espace compris entre le troisième et le quatrième ciel, mais on ignore quelle forme il a revêtue depuis le jour où des anges sont venus l'enlever sur son lit de mort pour le conduire dans sa nouvelle demeure. Dieu lui avait fait l'honneur de le choisir pour être *ghouth* [1], faveur insigne qu'il n'accorde que fort rarement et à des hommes d'une piété éprouvée, d'une vertu exemplaire, et qui n'ont pas la plus légère peccadille sur la conscience; faveur très-peu enviable d'ailleurs, si ce n'est pour un vénérable saint. Dans le mois de safar, il descend du ciel sur la terre trois cent quatre-vingt mille maux de toute espèce, pas un de plus ni de moins. Or, de ces trois cent quatre-vingt mille maux, le marabout que Dieu a choisi pour ghouth en absorbe à lui seul deux cent quatre-vingt-deux mille cinq cents, c'est-à-dire les trois quarts. Vingt autres marabouts, nommés Aktab, se partagent consciencieusement la moitié des quatre-vingt-dix-sept mille restants, et le huitième seulement du nombre total se répand sur la surface des pays musulmans. Dès que l'heureux ghouth a pris son contingent, il commence à ressentir des douleurs physiques atroces qui lui causent une vive satisfaction morale. A mesure que ses deux cent quatre-vingt-deux mille cinq cents maladies se développent, il voit croître ses peines et ses plaisirs. Enfin, au bout de deux ou trois semaines — jamais, de mémoire d'homme, un ghouth n'a vécu plus de quarante jours — il expire dans les souffrances les plus cruelles et dans la béatitude la plus parfaite. Il expire, mais il ne meurt pas; car, en récompense de son vertueux martyre, Dieu le rend immortel; et tandis qu'un détachement d'anges le transporte dans un autre monde où il doit résider d'ordinaire jusqu'à la fin des temps, il se métamorphose en... C'est là un mystère impénétrable pour les meilleurs musulmans... Un seul fait est certain, positif : en quittant la terre le ghouth a changé de forme.

N° 515. Algérie. — La rahba, lutte arabe. Par M. W. Timm.

N° 516. Algérie. — Comédiens ou bouffons arabes. Par M. Eugène Delacroix.

[1] Voir le curieux ouvrage que M. E. Neveu, capitaine d'état-major, a publié sous ce titre, *les Khouan,* ordres religieux chez les musulmans de l'Algérie.

Le marabout Mouleï-Abd-el-Kader a contribué plus encore que le général Desmichels et le maréchal Bugeaud à l'invention et au perfectionnement d'Abd-el-Kader. Il était né à Bagdad, et les sept goubba à dômes dorés qui ont été élevées dans cette ville à sa mémoire reçoivent chaque année la visite d'un grand nombre de pèlerins. En 1828, Abd-el-Kader, s'étant rendu à Bagdad avec son père Mahi-ed-Din, priait dans une de ces chapelles consacrées à Mouleï-Abd-el-Kader.

Tout à coup le marabout entra dans la chapelle sous la forme d'un nègre, et tenant à la main trois oranges.

« Où est le sultan de l'Ouest? demanda-t-il à Mahi-ed-Din. Ces trois oranges sont pour lui.

— Nous n'avons pas de sultan parmi nous, répondit Mahi-ed-Din.

— Tu te trompes, lui dit le marabout, le règne des Turcs va finir en Algérie, et ton fils Hadj-Abd-el-Kader sera le sultan des Arabes. »

Quatre années plus tard, en 1832, lorsque les chefs et les marabouts de la province d'Oran se réunirent à Ersebia, dans la plaine d'Eghrës, pour mettre un terme à leurs dissensions, en se donnant un chef, Mouleï-Abd-el-Kader apparut à Sidi-el-Arach, marabout centenaire, et engagea avec lui une conversation sur les affaires du temps.

« Pour qui ce trône? s'écria le vieillard en interrompant le marabout, car il venait de voir se dresser un trône devant lui.

— Pour El-Hadj-Abd-el-Kader-Oueld-Mahi-ed-Din, lui répondit le marabout. »

« Aussitôt, dit le capitaine Neveu, Sidi-El-Arach monte à cheval avec trois cents cavaliers, et va demander à Sidi-Mahi-ed-Din son second fils, en lui racontant sa vision et la parole de Mouleï-Abd-el-Kader. Mahi-ed-Din venait d'avoir la même vision, et Mouleï-Abd-el-Kader avait répondu à sa question : « Pour qui ce trône? — Pour toi ou pour ton fils Abd-el-Kader. Si tu acceptes, ton fils mourra; dans le cas contraire, tu mourras bientôt. » Dans la même journée El-Hadj-Abd-el-Kader était proclamé sultan. Ainsi l'avait voulu Mouleï-Abd-el-Kader. Tous les Arabes accueillirent l'élu du ciel. Depuis lors, disent les Arabes, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que Mouleï-Abd-el-Kader ne soit venu rendre visite à son protégé, le fils de Mahi-ed-Din... Aucune décision importante à traiter avec les Français, déclaration de guerre, construction de villes nouvelles, déplacement de tribus, levée d'impôt, etc., etc., n'a été prise par Abd-el-Kader, sans qu'il ne l'ait placée sous la sauvegarde de son homonyme de Bagdad. »

Tel est le saint personnage en l'honneur duquel les Douairs et les Smélas, deux tribus arabes depuis longtemps alliées à la France, font chaque année plusieurs fantasia sur la plaine du Tlelat, près d'une des nombreuses goubba élevées à Mouleï-Abd-el-Kader dans la province d'Oran.

Une de ces fêtes devant avoir lieu pendant mon séjour à Oran, je n'eus garde de laisser échapper une si belle occasion de voir de près *l'Arabe et son coursier*. Comme elles commencent de très-bonne heure, et que le lieu fixé pour leur célébration est éloigné d'Oran d'au moins vingt kilomètres, je partis avant le jour, et j'avais déjà fait plus d'une lieue quand le soleil, apparaissant entre les deux pitons de la Montagne des Lions, inonda toute la plaine d'une éblouissante lumière.

N° 517. Algérie. — Barrage du Sig, pris en amont.

Notre caravane se composait de deux Françaises, de six Français, y compris le cocher et un domestique, et d'un indigène.

Notre voiture — je devrais dire notre carrosse — était une de celles dont j'ai fait la description en débarquant à Mers-el-Kébir. On avait peine à comprendre, quand on la regardait, comment au plus léger cahot elle n'était pas réduite en poussière, et pourtant à quelles secousses ne devait-elle pas résister? Les trois chevaux blancs qui y étaient attelés paraissaient toujours prêts à tomber épuisés de besoin, de fatigue, de vieillesse et de douleurs; mais, malgré mes recommandations et mes menaces, leur conducteur — un Provençal, sourd, dur et bête comme un rocher — les accablait avec une habileté si atroce de coups de fouet si multipliés, qu'ils firent au trot et souvent au galop douze grandes lieues dans leur journée, et par quels chemins! Il n'y a pas de pays où les animaux domestiques soient plus malheureux qu'en Algérie. Puisque l'occasion s'en présente, je ne puis m'empêcher de protester contre les abominables cruautés — si inutiles d'ailleurs — que les autorités françaises laissent commettre tous les jours, à toute heure, à toute minute, sur les animaux les plus inoffensifs et les plus utiles, les ânes principalement, qu'on ne nourrit pas, et qu'on roue de coups de bâton quand, en passant près d'un tas d'ordures et mourants de faim, ils se permettent de baisser la tête pour ramasser une feuille de chou ou de salade. Je rougis de l'avouer, ce ne sont ni les Espagnols ni les indigènes qui se montrent les plus stupides et les plus féroces. C'est une véritable honte pour la France que les généraux qui gouvernent en son nom sa conquête n'aient jamais songé à punir et à prévenir de pareilles infamies. A quoi donc nous sert la civilisation, si nous nous montrons aussi barbares, plus barbares même que les sauvages!

Pour aller au Tlelat, on suit jusqu'au Figuier une des routes d'Oran à Mascara. Au sortir de la ville, cette route est large, bien tracée, convenablement macadamisée, et bordée d'une double rangée d'arbres. Il est vrai d'ajouter que ces arbres, qui ont été plantés avec une régularité parfaite, ne se sont jamais décidés à croître et à embellir. Les sept huitièmes restent à l'état de petits bâtons fort peu agréables à l'œil. On dit à leur justification que ce n'est pas tout à fait leur faute. Expédiés à Oran du jardin d'essai d'Alger, ils sont restés si longtemps en route qu'ils sont morts d'ennui. Ceux qui ont résisté au spleen — le dernier huitième — ne semblent pas très-vigoureux. Je doute fort que jamais un voyageur fatigué se repose sous leur ombrage. A leur extrémité supérieure seulement, ont poussé deux ou trois petites branches garnies de deux ou trois petites feuilles qui, de loin, font l'effet d'une grosse pomme de couleur verte vissée au haut de la tige d'une forte canne. Dieu leur soit en aide! car ils ont grand besoin de sa protection.

A 6 kilomètres d'Oran, on traverse un village français. La Sénia — ainsi se nomme ce village — a été créé le 10 juillet 1844. Il comptait à la fin de 1845, d'après les *Documents sur l'Algérie*, 48 maisons bâties et environ 200 habitants; 60 hommes, 46 femmes, 45 enfants, 40 ouvriers et domestiques. A cette époque, la valeur des constructions achevées s'élevait à 190,000 francs, et le nombre des hectares

défrichés et cultivés à 271. Son aspect, je dois l'avouer, n'avait rien de fort gai et de fort animé. La plupart des maisons paraissaient abandonnées, — peut-être leurs habitants étaient-ils à la ville ou aux champs, ou se reposaient-ils de leurs travaux. — On n'apercevait un peu de vie que dans les cabarets. Si je fais cette observation, c'est pour rendre un juste hommage à la vérité, et non pour adresser un reproche indirect aux honorables fondateurs de la Sénia. Je sais que dans les colonies naissantes le cabaret a droit à la protection des hommes d'État et à la considération des moralistes les plus sévères; car, loin d'être un artisan de trouble, un fauteur de dissipation, il devient un élément nécessaire d'ordre et de progrès. Au lieu d'encourager la paresse, il stimule le travail; il épargne une perte considérable de temps et d'argent au colon qui n'a pas encore de ménage et qui vient y prendre ses repas; il lui fournit quelques distractions nécessaires qu'il ne trouverait pas dans sa maison déserte et nue, et dont il a besoin pour oublier ses fatigues présentes et chasser les souvenirs de la patrie absente, des parents abandonnés, des amis délaissés. Lui seul réunit et rattache l'un à l'autre, pour en composer une grande famille, tous ces hommes si différents par leur langue, leur caractère, leurs goûts, leurs coutumes, qui sont venus s'établir sur cette terre étrangère, de pays si éloignés et si divers; en un mot, il est la base, l'âme, le lien de l'association...

Au delà de la Sénia, la route n'est plus que tracée. Été comme hiver, il serait imprudent de s'y aventurer; les vallées en sont trop profondes, les collines trop élevées. On passe à côté, où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut. Toute cette plaine, sauf quelques endroits où elle a été défrichée, est couverte de palmiers nains, dont le plus haut ne dépasse guère un mètre et demi. Ces arbres sont en général assez éloignés l'un de l'autre pour qu'une voiture puisse les contourner; mais, de distance en distance, il faut leur passer sur le corps — qu'on me permette cette expression — ce qui n'est ni facile ni sûr, car ils occupent un assez grand espace et leurs branches sont très-serrées. Cette plaine, aujourd'hui si stérile et si nue, a été jadis cultivée et même boisée. Aucun des savants agronomes qui l'ont examinée, sondée, étudiée, ne doute qu'avec des soins bien entendus et patiemment prolongés, elle ne se couvre bientôt de moissons et de forêts, car elle est propre à toute sorte de cultures, et la nappe d'eau qui s'étend sous presque toute sa surface, à un mètre environ de profondeur, permettra à tous les colons de transformer en jardins une partie de leurs propriétés, dès qu'ils voudront se donner la peine de creuser des puits ou *noria*. « Dans ce pays plein d'avenir, disait M. Azéma de Montgravier — après avoir démontré par des témoignages irrécusables que jadis de nombreuses familles humaines avaient vécu sur les parties les plus stériles et les plus désertes de la province d'Oran, alors couvertes de cultures variées — dans ce pays plein d'avenir, l'homme seulement manque à la terre, et il est une formule magique dont l'application peut faire sortir du sein de cette terre les richesses qu'elle tient enfouies, formule qui se résume ainsi : Force et volonté. »

Deux heures après notre départ d'Oran, malgré l'épuisement de nos chevaux et les difficultés de la route, nous atteignîmes le Figuier (12 kilomètres d'Oran). C'est un camp pour 4,000 hommes établi en 1838, près du seul arbre que nourrisse actuellement la plaine d'Oran. Ce pauvre arbre — dont il a pris le nom — semble honteux, triste, effrayé de son isolement. Soit que le chagrin ait miné sa santé, soit qu'il craigne en se développant de tenter la cupidité de l'administration des forêts, si rarement satisfaite à plusieurs lieues à la ronde, soit qu'il rougisse d'être trop vu de tous côtés, il reste tout chétif et tout petit, il ne paraît pas fier de cet article *le* qu'on lui fait toujours l'honneur de mettre devant son nom; on dirait qu'il replie ses branches sur elles-mêmes et qu'il n'en étende pas complétement les feuilles, comme pour se dérober aux regards. Il inspire plutôt la pitié que l'envie. Bien que nos chevaux fussent fatigués, nous ne nous reposâmes pas un seul instant sous son ombrage, car la fête devait être commencée. De tous côtés, autour de nous, nous voyions apparaître des ombres blanches qui se dirigeaient vers le même point, et il nous semblait déjà entendre les roulements répétés d'une fusillade éloignée. Cependant, quelle que fût notre impatience d'arriver, nous n'allions plus qu'au pas. Au delà du Figuier, nous avions dû, nous écartant de la route qui conduit au Sig, dont je regrettai de n'avoir pu visiter le curieux barrage (*gr. n°* 517), prendre, comme on dit, à travers champs. Plus nous avancions, plus le terrain devenait accidenté. Après avoir traversé et dépassé l'extrémité de la Sebkha, dont les eaux apparentes n'étaient en réalité qu'une épaisse couche de sel, nos pauvres chevaux ne firent plus que gravir péniblement en zigzag des coteaux abrupts, ou descendre plus vite qu'ils ne le voulaient des pentes non moins roides. J'avais mis pied à terre, et, marchant un peu à l'aventure, j'escaladais toutes les collines qui se dressaient devant moi avec d'autant plus d'ardeur que j'espérais, en arrivant au sommet, apercevoir enfin à mes pieds l'hippodrome des Douairs et des Smélas. J'entendais très-distinctement les coups de feu qui me servaient seuls de guide, car plus d'une fois je perdis de vue, entre deux collines, et la voiture qui me suivait, et l'un de mes compagnons, qui me précédait à cheval avec son domestique. Une de ces petites vallées dans lesquelles je me trouvai complétement seul produisit sur moi une impression profonde. Au fond dormait d'un sommeil lourd un petit lac aux eaux noires et épaisses; ses coteaux calcinés s'y réfléchissaient avec une étonnante netteté. Deux vaches s'y étaient plongées à mi-corps pour s'y rafraîchir, et elles ne faisaient aucun mouvement. Je cherchais vainement une espérance ou un souvenir de végétation. La fusillade avait cessé, je n'entendais plus rien. Malgré ma passion exagérée pour l'eau limpide qui coule et murmure, les hautes herbes émaillées de fleurs sur lesquelles bruissent et voltigent mille insectes divers, les grands arbres aux branches vigoureuses, aux larges feuilles, à l'ombre bienfaisante, ce paysage désolé, où la vie elle-même prenait l'apparence de la mort, me frappa vivement. Je n'en avais jamais contemplé de semblable. Plongé dans une sorte de ravissement, j'admirais ses belles lignes et ses magnifiques couleurs : tout à coup je vis une de ses pierres les plus calcinées se dresser et se diriger sur moi au pas de course; c'était un nègre presque entièrement nu — il n'avait qu'une ceinture de toile gris-foncé autour des reins — et de la plus belle ébène, mais de la plus affreuse laideur, qui se reposait sur les bords du lac et dont mon arrivée avait troublé le sommeil ou interrompu les méditations. Quand il fut près de moi, il me fit une foule de gestes violents auxquels je ne compris absolument rien. Ne pouvant pas même deviner s'il voulait rire ou se fâcher, je me dirigeais du côté de la fusillade qui venait de recommencer, lorsque du haut de la colline opposée un Arabe, monté sur un cheval blanc, accourut sur nous à fond de train. Bien que je n'eusse aucune inquiétude, je me serais trouvé plus en sûreté au bord du lac de Genève ou dans la rue Richelieu — Un mauvais coup est sitôt fait! — Du reste, que le lecteur se rassure, je n'eus pas même le temps de m'alarmer. L'Arabe était un Français, celui

N° 518. Algérie. — Musiciens marocains. D'après un dessin de M. Gibert.

de mes compagnons qui me précédait à cheval, et qui venait obligeamment à ma rencontre pour me remettre dans le vrai chemin que j'étais loin de suivre. Le nègre, avec lequel il échangea quelques mots arabes, lui apprit qu'il me faisait une description pompeuse de la fête splendide dont nous allions bientôt être ensemble les heureux spectateurs.

Enfin nous franchîmes la dernière crête, et je me trouvai transporté comme par un enchantement dans un monde entièrement nouveau pour moi, qui n'avait plus rien d'européen, et où les civilisations de l'antiquité et des temps modernes n'étaient encore parvenus à laisser aucune trace apparente.

Devant moi, à mes pieds, s'étalait une vaste plaine jusqu'au pied d'un chaînon de l'Atlas — le Tessalah, je crois — qui fermait l'horizon. Cette plaine ne ressemblait nullement à celle d'Oran. On n'y apercevait ni arbres, ni palmiers nains, ni maisons, ni fermes. Elle était couverte d'herbes et de céréales. D'immenses troupeaux de vaches, de moutons et de chevaux y paissaient çà et là autour d'un groupe de tentes. A ma droite s'étendait le lac Salé, dont les fausses eaux étincelaient plus que jamais aux rayons du soleil. Sur ma gauche, près d'un douar, village de tentes, s'élevait la petite goubba blanche du marabout dont on célébrait la fête. Ce paysage avait une grandeur sublime, mais je le devinai plus encore que je ne le compris alors, car toute mon attention était absorbée par la fête elle-même. Dans le premier moment j'oubliai le théâtre pour ne m'occuper que du drame et des acteurs.

A la base de la colline, au haut de laquelle je venais de m'élancer, 2,000 Arabes environ exécutaient ou contemplaient en ce moment ce qu'ils appellent une *fantasia*. Les spectateurs, assis, debout ou à cheval, formaient un vaste carré long qui servait d'hippodrome. Deux tentes s'élevaient à l'un des angles du carré les plus rapprochés de nous; l'une était réservée aux chefs, l'autre nous était destinée, car les aghas avaient été avertis de notre visite. Nous nous hâtâmes d'autant plus d'y descendre, que nous espérions y trouver un peu de fraîcheur à l'ombre, et que dans toutes les directions où nous tournions nos regards, nous apercevions des troupes de cavaliers arabes plus ou moins considérables, qui accouraient au grand galop en poussant des cris et en déchargeant leurs fusils pour venir prendre part à la fête... De loin on eût dit des fourmis; leur petitesse nous fit seule juger de l'immensité de la plaine et de la hauteur des montagnes.

Commencée depuis plus d'une heure, la fête ne devint réellement animée et intéressante que lorsque, descendus de voiture, nous nous fûmes assis ou plutôt étendus sous la tente qui avait été dressée exprès pour nous. A peine nous y étions-nous installés avec nos provisions, que nous nous vîmes assaillis par plusieurs centaines d'Arabes, hommes, enfants et vieillards, qui essayaient de profiter à tour de rôle de cette ouverture afin de rassasier leur curiosité, et quoique les aghas, nos hôtes, et quelques chaouchs du bureau arabe d'Oran envoyés à la fête pour y maintenir l'ordre, leur administrassent régulièrement de cinq minutes en cinq minutes de très-consciencieuses volées de coups de bâton, ils ne parvinrent pas à nous en délivrer. A la vue du bâton levé au-dessus de leur tête, ils fuyaient en désordre;

N° 519. Types espagnols. Par M. H. Valentin.

mais le bâton retombé sur leur dos, ils revenaient plus nombreux, plus empressés, plus indiscrets.

Ai-je besoin de décrire cette fête tant de fois décrite? Qui ignore aujourd'hui ce que c'est qu'une *fantasia?* D'abord nous fûmes un peu étonnés. — Quand on n'a pas l'habitude de voir accourir droit sur soi à fond de train avec des cris sauvages, trois, quatre, cinq, six, dix, vingt cavaliers qui vous ajustent avec un fusil étincelant de mille feux, et qui ne s'arrêtent tout court qu'à deux ou trois pas de vous en vous déchargeant dans la figure leur arme menaçante, on éprouve, je l'avouerai, un certain saisissement; mais bientôt cette première impression s'efface, la chaleur vous fait monter le sang à la tête, la scintillation des armes vous éblouit, les cris des coureurs et des spectateurs, les hennissements des chevaux, le bruit incessant des détonations vous assourdissent; vous ne voyez et vous n'entendez plus rien, le vertige vous gagne, vous vous sentez entraîné malgré vous vers cette vie sauvage dont vous commencez à bien comprendre les délirantes émotions; les yeux pleins de feu, la poitrine haletante, le pouls de plus en plus fort et de plus en plus fréquent, vous voudriez — vous aussi — vous élancer sur un de ces coursiers ardents, intrépides, enfoncer vos éperons dans ses flancs déchirés et saignants, vous enivrer de l'odeur de poudre, et disputant à mille rivaux fameux le prix de l'audace et de l'adresse, mériter les applaudissements et les acclamations frénétiques d'une multitude enthousiaste. Quand on a mené quelque temps une pareille existence, qu'il doit être difficile de s'accoutumer aux usages et aux obligations de la civilisation! Un de mes compagnons, un officier de cavalerie, ne put pas résister, quant à lui, au besoin qu'il éprouvait de se métamorphoser un instant en barbare. Il courut plusieurs fois de suite sans fusil, il est vrai, mais avec un cheval français; et il arriva toujours le premier en déchargeant en l'air ses deux pistolets d'arçon (*gr. n*os 511 *et* 512).

N° 520. Types espagnols. Par M. H. Valentin.

Tout divertissement trop longtemps prolongé finit par être ennuyeux et fatigant, surtout pour les spectateurs. Aussi grande fut notre satisfaction quand les Arabes, faisant *taire* la poudre qui *parlait* depuis deux heures, laissèrent reposer leurs chevaux tout ruisselants de sueur, d'écume et de sang, et vinrent former, assis, debout ou à cheval, un vaste cercle devant les deux tentes. Aussitôt, sur un signe des chefs, cinq ou six hommes s'élançant dans ce cercle, dont les chaouchs agrandissaient ou redressaient à coups de bâton la circonférence, arrachèrent prestement toutes les herbes qui recouvraient sa surface. Pendant ce temps quatre musiciens parcouraient l'intérieur du cercle en jouant du tam-tam, en poussant des cris inarticulés et en dansant à la manière des ours. La *rahba* — que messieurs les professeurs d'arabe me pardonnent l'orthographe de ce nom — allait succéder à la *fantasia*.

La rahba est aussi un jeu de force et d'adresse. Deux lutteurs, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon, s'avancent l'un contre l'autre dans l'arène en se dandinant en mesure aux sons de cet abominable instrument, préféré par les Arabes même à nos orchestres militaires, espèce de tambour long que les musiciens, je devrais plutôt dire les batteurs, portent sous le bras gauche, et

contre la peau sourde duquel ils agitent si monotonement leurs deux mains. Arrivés face à face, ils se regardent, ils s'observent, ils s'épient, ils se visent. Enfin, profitant du moment qui leur semble le plus favorable, ils se retournent brusquement en élevant en l'air la jambe droite de manière que leur pied aille frapper leur adversaire sur la nuque. Il leur est défendu de se toucher autrement. Quand ils étendent les mains en avant pour s'éloigner et se garantir mutuellement, ou quand ils se prennent à bras le corps pour se terrasser, on les sépare. Ce jeu est assez dangereux. Il arrive parfois que le vaincu reste mort sur le carreau (*gr. n°* 515).

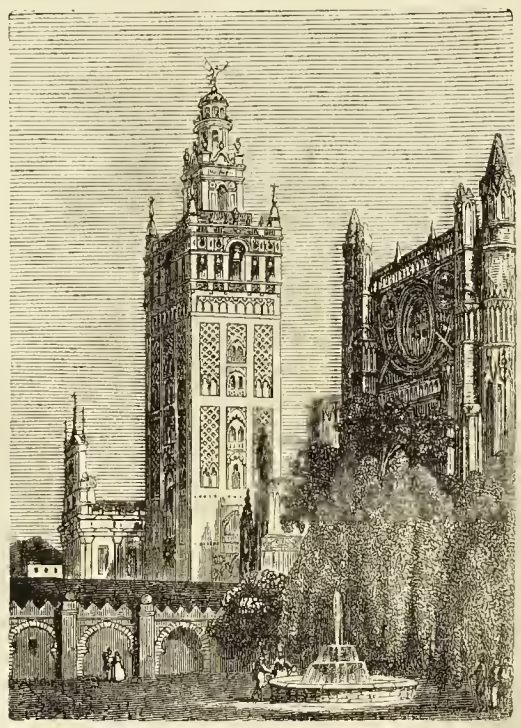
Kada-ben-Mahidi, Labil-Bou-Deïba, Bou-Touezera, et vous tous dont j'ignore les noms fameux, un Homère chantera peut-être un jour les glorieux exploits qui vous ont immortalisés dans cette rahba à jamais mémorable. Cette tâche est au-dessus de mes forces, et j'y renonce. Mais que les heureux poëtes qui auront le talent et le temps de célébrer dignement vos hauts faits n'oublient pas, après avoir décrit en détail la vigueur de vos muscles, la sûreté de votre coup d'œil, la beauté de vos formes, de représenter dans leurs

N° 521. Espagne. — Le majo et la maja.

vers le curieux tableau que présentait la foule passionnée qui, suivant tous vos mouvements avec un si vif intérêt, vous admirait avec tant de candeur, et vous prodiguait des applaudissements si bruyants et si sincères, qu'elle finit par se diviser en plusieurs partis qui voulurent descendre tous dans l'arène pour y proclamer et y soutenir à tours de bras, et au besoin à coups de fusil, le mérite supérieur de leurs lutteurs favoris !

Le tumulte commençait à devenir inquiétant quand les aghas et les chaouchs, levant leurs bâtons en mesure, bousculèrent avec une égale indifférence les vainqueurs, les vaincus et leurs partisans respectifs, et déclarèrent que la fête était terminée.

Elle l'était depuis longtemps pour nous. Nous faisions sous notre tente un excellent déjeuner arrosé de champagne et de bordeaux. L'ordre rétabli, les Arabes se divisèrent par groupes et suivirent notre exemple. Les aghas nous envoyèrent pour nous régaler un plat de couscous et deux outres remplies, l'une d'eau, l'autre de lait. Je voulus boire de l'eau : elle était presque bouillante et de la couleur du café au lait; j'essayai de goûter du lait : il avait pris au soleil, dans cette outre de peau, une telle odeur qu'il me fut impossible d'en avaler une seule goutte. Quant au *couscous*, il nous fallut au moins avoir l'air d'en manger. Le dédaigner eût été insulter nos hôtes. A parler franchement, il n'avait rien de trop désagréable ni à la vue, ni à l'odorat, ni au goût. J'y puisai une bouchée de pâte — espèce de semoule qui en



N° 522. Espagne. — Cour de la Giralda, à Séville.

forme la base — un morceau de mouton cuit je ne sais comment, et une tranche d'un rayon de miel. Notre politesse faite, nous passâmes le plat — immense

N° 523. Espagne. — La mort du taureau.

terrine remplie jusqu'aux bords — aux chefs qui paraissaient l'attendre avec une certaine impatience. Assis autour, ils y plongèrent à l'envi leurs bras jus-

N° 524. Espagne. — Attelage de bœufs.

qu'au coude, et en retirèrent des poignées de pâte et de raisins secs, tandis que l'un d'eux prenant d'énormes rayons de miel à pleines mains, les pressurait de toutes ses forces avec ses doigts suants et malpropres, et que deux autres débarrassaient, aussi salement que possible, sans couteau ni fourchette, les os de leur viande, déchiquetant les parties maigres et faisant dégoutter les parties grasses comme des éponges.

Jamais, fût-ce pour sauver ma vie, je ne mangerai de couscous.

De la table des chefs — du sol — le même plat passa à celle des dignitaires inférieurs, qui l'envoyèrent à leurs subordonnés, et ceux-ci, après s'être suffisamment régalés de tous ces restes dégoûtants, les abandonnèrent aux esclaves; les chiens, rangés à distance, attendirent patiemment que leur tour fût venu. Cet ordre est toujours suivi. S'agit-il d'une tranche de melon, le chef mange la partie fondante, le sous-chef la partie à moitié mûre, mais non fondante, le simple sujet la partie non mûre, mais qui aurait pu mûrir, l'esclave la partie qui reste toujours verte, et le chien l'écorce ou la croûte extérieure. Les Arabes ne pratiquent encore ni l'égalité ni la fraternité.

Notre repas terminé, nous songeâmes au départ. Mais avant de monter en voiture nous nous aperçûmes qu'il nous manquait un chapeau. Plainte fut aussitôt portée à l'agha des Smélas, qui s'empressa d'en-

N° 525. Espagne. — Andalou à la promenade.

voyer des cavaliers dans toutes les directions, car les Arabes, nous laissant seuls avec les chefs, se hâtaient de regagner leurs douars. Une heure après, l'objet volé nous était rapporté avec force excuses et compliments. Quand celui qui se l'était approprié s'était vu forcé de le rendre, il avait affirmé qu'il l'avait emporté par mégarde. L'Arabe est encore plus menteur que voleur. S'il y en a quelques-uns qui ne volent pas, ils mentent tous sans exception. « La première qualité indispensable à quiconque a des relations avec eux, est, dit M. Richard dans sa remarquable étude sur l'*Insurrection du Dahra*, de ne jamais croire un mot de ce qu'ils racontent. Il faut pour découvrir la vérité au milieu du déluge de mensonges dont ils l'inondent, employer la méthode connue en typographie sous le nom de méthode de recomposition. Ce n'est qu'en prenant plusieurs indications diverses, et partant des sources étrangères qu'on peut, à l'aide de leur coïncidence, s'assurer de l'exactitude des faits. »

« Si on interroge un Arabe, même sur un fait très-indifférent, ajoute le même écrivain dans sa brochure du *Gouvernement arabe*, la première inspiration qui lui vient est celle du mensonge. Il ment non pas toujours par intérêt, mais souvent par plaisir et par simple amusement de l'esprit. Le mensonge, c'est sa poésie; il s'y livre avec entraînement, avec charme, et, chose curieuse, soit illusion naturelle chez lui, soit habileté digne d'un meilleur but, il arrive souvent

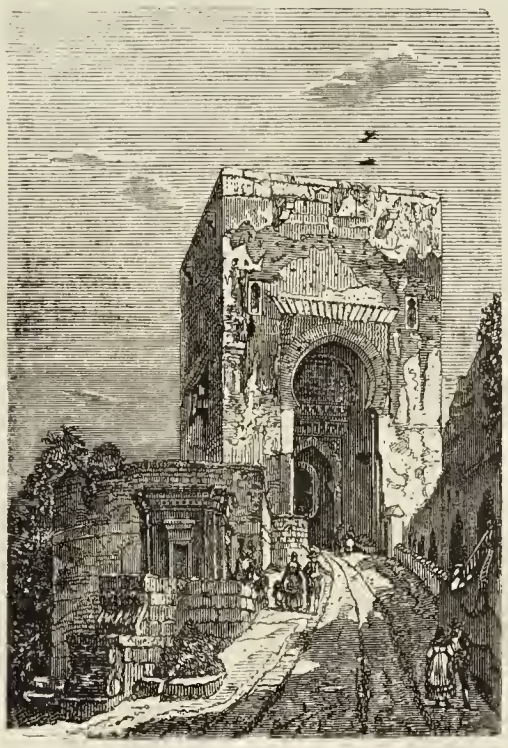
à le colorer par cet air respectable de la conviction qui impose toujours. »

Les voleurs arabes sont d'une adresse incroyable. Le docteur Jacquot, qui a publié des travaux si intéressants sur l'Algérie française, en cite dans ses *Lettres d'Afrique* un curieux échantillon. « Le docteur F., chirurgien major d'un régiment, se réveille dernièrement en sursaut, dit-il, au bruit du galop de son cheval monté par son ravisseur qui essayait déjà sa capture, mais hors de portée. L'Arabe, pour passer devant la sentinelle, avait coupé un buisson et l'avait poussé lentement devant lui, en s'abritant derrière son feuillage. Il fallut peut-être la moitié de la nuit pour mener ce stratagème à bonne fin. »

. . . . . .

En rentrant à Oran, très-fatigué mais très-satisfait de ma journée, je me disposais à me mettre au lit, lorsqu'on vint m'avertir que les Aïssaoua célébraient ce soir même une de leurs fêtes religieuses dans une maison du quartier que j'habitais. Je ne pus résister au désir d'assister à un pareil spectacle, et malgré l'état d'épuisement où je me trouvais, je m'y laissai conduire.

— Les *khouan* — me dit mon guide — sont les *frères* ou les membres des diverses congrégations religieuses de l'islamisme. Ces ordres se distinguent les uns des autres par le rituel et les exercices pieux qu'ils prescrivent, mais ils sont tous basés sur la plus pure orthodoxie. Chaque ordre porte le nom de son fondateur; c'est toujours un saint personnage, un marabout qui a reçu en songe ou directement les ordres de Mahomet pour l'institution d'une société pieuse. Le prophète a daigné lui révéler le *trik*, c'est-à-dire la *voie* (ou comme on dirait dans le catholicisme la *règle*), qu'il faut suivre, la formule des prières qu'il faut observer pour devenir particulièrement agréable à Dieu. — L'auteur de l'ouvrage intitulé les *Khouan*, M. de Neveu, a constaté l'existence en Algérie de six ordres religieux et d'une congrégation dans laquelle la religion paraît dominer par la politique. L'une des plus fameuses et la plus excentrique de ces corporations est sans contredit celle des Aïssaoua, fondée il y a plus de trois siècles à Meknès, qui est encore aujourd'hui la résidence de leur chef suprême. Les Aïssaoua ne paraissent pas unis, comme les autres ordres, par les liens sympathiques de la prière et des œuvres pieuses. Chez eux, tout est extérieur : ils subjuguent la foule en l'effrayant par des pratiques sauvages, par une frénésie qui a quelque chose de contagieux. Ce sont des intrigants de bas étage qui spéculent sur la crédulité niaise de la populace, et dont le rôle politique se réduit aujourd'hui à l'espionnage et au colportage des nouvelles. Mais vous n'avez jamais vu de saltimbanques plus adroits. Comme leurs cérémonies consistent surtout en jongleries qui leur coûteraient la vie, s'ils ne les exécutaient pas avec une grande dextérité, chaque initié se voue à une spécialité et y fait son apprentissage sous la direction d'un des anciens de l'ordre. Du reste vous allez en juger. »



N° 527. Espagne. — Entrée de l'Alhambra, à Grenade.

N° 526. Espagne. — La cachucha au théâtre.

N° 528. Espagne. — Espada et picador.

En effet nous étions arrivés à la porte de la maison où se célébrait la fête. On nous introduisit dans la cour. Une douzaine d'Aïssaoua, accroupis en cercle, y faisaient entendre un murmure lent et grave. C'était une invocation à la louange de Dieu et à la mémoire de leur patron. Ce bourdonnement, de plus en plus marqué, dura assez longtemps. Peu à peu le *mokaddem*, gardien de la *zaouïa* (colonie religieuse de la ville), puis les frères prirent des timbales et des tambours de basque; le rhythme s'anima, le chant se caractérisa; un crescendo, nourri par une exaltation croissante, dégénéra en un vacarme assourdissant. Bientôt on n'entendit plus que des rugissements féroces. Alors ils se levèrent, se rangèrent en ligne et dansèrent en beuglant avec un accent aussi guttural que possible le nom d'Allah. A la danse succédèrent les gestes les plus extravagants; les turbans tombèrent, laissant paraître à nu ces têtes rasées qui ressemblaient à celles des vautours; les longs plis des ceintures rouges se déroulèrent, embarrassant les gestes et augmentant le désordre. A dater de ce moment — j'abrége le récit de cet horrible spectacle — les Aïssaoua, marchant sur les mains et sur les genoux, imitèrent les mouvements des animaux. Pasteur de cet étrange troupeau, le mokaddem leur donna la pâture. Aux uns il offrit des morceaux de verre qu'ils s'empressèrent de faire crier sous leurs dents; les autres reçurent de lui des épines, des chardons, des clous dont ils semblaient se régaler. Celui-ci se mettait dans la bouche des scorpions, des serpents qu'il tirait de petits sacs de peau; celui-là abaissait son œil tout ouvert jusque sur la flamme d'une chandelle allumée. Ailleurs on se passait de main en main des fers rouges sans se brûler; on marchait sans se blesser sur le tranchant des sabres; c'était à qui exciterait au plus haut point la religieuse terreur des assistants.

N° 530. Espagne. — La cachucha dans la rue.

Pour nous autres Européens, ces actes de folie furieuse, ces affreux repas ne sont que des tours de jonglerie habiles. Mais la populace algérienne ajoute une foi aveugle aux prétendus miracles des Aïssaoua. Elle croit qu'ils peuvent, sans risque pour leur vie, se nourrir des substances les plus malfaisantes, affronter les plus grands périls. On trouve le principe de cette croyance dans la légende du fondateur de l'ordre, Sidi-Aïssa, légende tissue de ces absurdités qui captivent toujours les imaginations populaires. Il lui était arrivé, d'après la tradition, de nourrir ses disciples avec du poison et des bêtes venimeuses. Après la mort de ce saint homme, l'empereur Mouleï-Ismaël, qui avait eu à se plaindre de lui, résolut d'en finir avec sa secte. Une grande fosse ayant été creusée par son ordre, il y fit jeter pêle-mêle tout ce qu'on put trouver de reptiles horribles, d'animaux malfaisants et immondes, et saupoudrer le tout, en manière d'assaisonnement, avec les poisons les plus subtils. Ayant ensuite con-

N° 529. Espagne. — Arrivée des taureaux au cirque.

voqué les principaux sectateurs d'Aïssa, il leur ordonna de manger le repas qui avait été préparé à leur intention, sous peine, en cas de refus, d'être traités comme d'odieux imposteurs. Glacés d'horreur et d'épouvante, les frères se prosternent en poussant des cris de détresse, ou bien ils essaient de fuir au risque de leur vie. L'orgueilleux empereur croit déjà triompher, lorsque survient une femme, nommée Lella Khamsia, jadis servante de Sidi-Aïssa. Inspirée par l'esprit du maître, elle reproche aux frères leur lâcheté, leur manque de foi; elle les conjure de prendre exemple sur elle, et, se précipitant dans la fosse, elle commence à manger avec une pieuse avidité. A l'étonnement des frères succède une exaltation délirante; c'est à qui se lancera dans le gouffre, à qui mettra la main sur les mets les plus nuisibles, les plus répugnants. En un moment, le repas infernal est terminé. L'empereur, ébahi, en resta pour sa honte et pour les frais de son abominable cuisine.

L'Européen qui traverse de nos jours les marchés de l'Algérie est attiré assez souvent par le fracas du tambour de basque, par les miaulements saccadés et sauvages d'une flûte en roseau. Cet orchestre est celui des frères de Sidi-Aïssa, qui donnent à la foule une représentation du beau trait de leur grande sainte. « Une sorte d'inspirée, dit M. de Neveu, visage découvert, tête nue, cheveux épars, représente Lella Khamsia. Elle prend dans ses mains des couleuvres et des serpents, les agite devant le public, les place dans sa bouche et autour de son cou en faisant mille contorsions (*grav. n°* 437). Les Aïssaoua ont l'art de suspendre de temps en temps l'attention de la foule par des chants, des harangues ou des nouvelles qu'ils débitent, afin que la jongleuse ne devienne pas victime de ses exercices. Ce n'est plus par une ignoble comédie, mais par une scène d'une réalité dégoûtante que le souvenir de Lella Khamsia est célèbre dans la métropole de l'ordre. On assure qu'à Meknès, à l'approche de la fête de Maouled, les disciples fervents de Sidi-Aïssa se donnent rendez-vous à la grande mosquée de leur marabout. Là on creuse une fosse en mémoire de celle que fit préparer Mouleï-Ismaël. Des chameaux, des moutons, des chèvres, des oiseaux de basse-cour, offerts en don par les dévots, sont immolés, hachés en morceaux, et jetés dans ces fosses avec le sang, la peau, les os, les plumes. Les Aïssaoua, dupes d'eux-mêmes cette fois, commencent autour des fosses des rondes frénétiques, et lorsque les cris, l'agitation, l'ivresse du carnage les ont poussés aux derniers paroxysmes de la fureur, ils se précipitent sur les débris crus et saignants des victimes, et les dévorent avec une effrayante avidité comme des chiens affamés.

« L'ordre de Sidi-Aïssa ne paraît pas, ajoute l'auteur des *Khouan*, avoir joué jusqu'ici un rôle politique. Le mot d'Aïssaoua est devenu en Algérie synonyme de jongleur et de faiseur de tours. »

N° 531. Contrebandiers espagnols. Par M. Adolphe Leleux

N° 532. Espagne. — Danse dans la campagne.

CHAPITRE XLIII.

EN ANDALOUSIE.

Cadix, mars 1848.

Pendant mon séjour en Afrique, j'avais hésité à continuer mon voyage ou à rentrer directement en France; maintenant mon parti est pris; j'achèverai, s'il plaît à Dieu, mon tour du monde. Dans quelques jours je m'embarque à Cadix sur un bâtiment anglais, en destination pour les Indes orientales. De Calcutta j'irai en Chine — rien n'est plus facile — et je suis presque sûr de trouver à Macao ou à Canton un navire qui me déposera sur les côtes du Pérou ou du Chili, après avoir relâché dans quelques ports de l'Océanie. Mais avant de quitter Cadix, je veux raconter comment et par quelle voie peu fréquentée j'y suis venu.

D'abord une de ces balancelles espagnoles qui apportent régulièrement chaque semaine des provisions de toute espèce à Oran m'a amené de Mers-el-Kébir à Malaga en dix heures, et j'ai employé deux jours entiers à visiter cette dernière ville. Ce n'est pas qu'elle ait rien de particulièrement curieux, mais comme elle était la porte par laquelle j'étais entré en Espagne, tout m'y semblait intéressant.

Malaga est une ville de commerce, qui ne peut guère offrir d'agréable à l'étranger que son climat, ses amandes, ses raisins, son vin qui l'a rendue célèbre dans le monde entier, et son admirable position au bord de la mer sur la Guadalmedina, qui la sépare de ses faubourgs, Purchel et la Trinidad. Capitale de sa province, elle est la résidence des autorités supérieures, un *gefe politico* et un évêque. Sa population dépasse 50,000 âmes. Elle possède une cathédrale, une *casa de espositos*, des hôpitaux, un vieux château maure construit en 1279, un collége naval, un théâtre passable, bâti par Masonesqui, une *plaza de toros*, un beau quai, une jetée et une *alameda* (promenade) délicieuse. Sa prospérité commerciale date de plus de 3,000 ans. Elle eut pour fondateurs des marchands phéniciens. Les Maures la préféraient peut-être à toutes leurs autres villes : aussi la défendirent-ils avec opiniâtreté. Ferdinand s'en empara le 18 mai 1487, après un siége sanglant, et il y commit, au nom de la religion du Christ, d'épouvantables atrocités. L'historien qui nous a transmis le récit de ces horreurs, célèbre même avec enthousiasme les parjures du roi surnommé le Catholique, car, dit-il : *Nulla fides servanda est hereticis*. Les Français y entrèrent le 5 février 1810, sous la conduite du général Sébastiani; en 1823, elle fut de nouveau occupée par un détachement de l'armée de la foi; enfin, le 20 mai 1843, elle donna avec Lugo le signal du pronunciamiento Espartero. Tels sont les principaux événements de son histoire. Elle est toujours disposée à se *prononcer*, en bon

français, à tenter une révolution; car, indépendamment de son commerce légitime qui l'enrichit, elle gagne beaucoup d'argent à faire la contrebande avec Gibraltar, et lorsqu'un mouvement éclate, la douane perd ses droits. Son port, qui est le port de Grenade, offre en tout temps un aspect assez animé. On exploite depuis quelques années dans ses environs des mines de fer et de plomb, et des fonderies y ont été établies sur une grande échelle. Mais la principale source de sa prospérité croissante sont encore les productions de son sol, — ses vins, ses fruits, son huile, etc.

Le jour même de mon arrivée à Malaga, il y avait au cirque un combat de taureaux. Je n'eus garde de manquer une si belle occasion de voir un spectacle entièrement nouveau pour moi, et après mon déjeuner je me rendis au cirque, où j'avais eu le soin de faire retenir une place réservée à l'ombre. Les rues présentaient un spectacle curieux; elles regorgeaient d'une foule bruyante et pittoresquement variée; les aguadors, ou porteurs d'eau (*gr. n°* 519), les débitants de *cebada* glacée, les marchands d'éventails et de parasols en papier, les vendeurs de cigares, les conducteurs de calessines faisaient un vacarme effroyable. Après d'assez longs détours dans un labyrinthe de rues étroites, j'arrivai enfin à la *Plaza*, qui n'a rien de remarquable à l'extérieur. Un détachement de soldats avait beaucoup de peine à empêcher les curieux d'envahir le cirque; et bien que la course ne dût avoir lieu que deux heures plus tard, les gradins étaient déjà garnis du haut jusqu'en bas, et ce ne fut qu'avec force coups de coude et force invectives échangées que je parvins à ma stalle.

Le cirque de Malaga est d'une grandeur vraiment antique, et peut contenir douze ou quinze mille spectateurs dans son vaste entonnoir, dont l'arène forme le fond et dont l'acrotère s'élève à la hauteur d'une maison de cinq étages. On ne saurait imaginer un coup d'œil plus étrange et plus splendide que celui que présentaient ces immenses gradins couverts d'une multitude impatiente, et cherchant à tromper les heures de l'attente par toutes sortes de bouffonneries et d'*andaluzadès* de l'originalité la plus piquante. Pendant qu'elle se divertissait ainsi en attendant le spectacle, je m'amusai, moi, à la contempler et à étudier les principaux types qu'elle offrait à mes observations.

Je remarquai d'abord l'*alguazil* (*gr. n°* 520), si connu et si célébré dans tous les romans espagnols, être multiple, et qui, comme Janus, a deux faces principales. Dans la vie commune, il remplit les douces et gracieuses fonctions d'huissier et de garde du commerce. Il appréhende les débiteurs au corps, vend leurs meubles sur la place du marché, et fait chaque année plus d'*exploits* que le Cid, Fernand Cortès et le héros de la Manche n'en comptent dans tout le cours de leur vie. Mais aux fêtes publiques, aux courses de taureaux, les alguazils deviennent des espèces de commissaires, de constables, servant à l'apparat et au bon ordre. Alors ils montent à cheval, ils chaussent la culotte de soie, ils chargent leurs feutres de panaches, ils couvrent leurs épaules du manteau à la Crispin, et n'était la baguette blanche (*vara*) qu'il porte à la main pour signe de son autorité d'une heure, on prendrait chaque alguazil pour un *galan* des comédies de Calderon.

N° 533. Espagne. — Intérieur d'une ville. Par M. Haffner.

La nuit, la police est faite dans les rues des villes par des *serenos* (*gr. n°* 519). Le soir du même jour, au détour d'une rue, je me trouvai face à face avec un homme abrité sous un grand manteau de drap brun. Il portait une lance à long fer, et au bout de cette lance une lanterne. Il était suivi d'un chien barbet, enveloppé dans sa toison comme l'homme dans son manteau, et qui, de même que le chien de l'aveugle, lui paraissait très-attaché... avec une ficelle. Je craignais d'avoir fait une mauvaise rencontre; mais comme il ne me dit rien, je passai outre sans souffler mot. Arrivé à la *fonda de los reyes*, où je m'étais logé, j'obtins de mon hôte l'explication de cette apparition. L'homme que, dans mon ignorance des usages et des costumes du pays, j'avais pris pour un voleur, était le *watchman* espagnol, le gardien de nuit, le *sereno* enfin. On le nomme ainsi parce que, outre les heures qu'il crie à chaque minute, il fait encore connaître aux gens endormis (ceux qui passent dans la rue n'ont pas besoin de l'apprendre) le temps que le ciel donne à la terre. Or, dans cette contrée bénie, c'est le beau temps, le serein (*el sereno*), que ce baromètre ambulant annonce d'habitude. A Londres, on devrait l'appeler *fog* (brouillard), et à Saint-Pétersbourg *sneg* (neige). Les *serenos* exercent par quartiers, comme le commissaire de police, et ces horloges vivantes et chantantes sont en outre chargées de ramener chez eux les égarés, de ramasser les ivrognes, enfin de veiller aux bonnes mœurs et à la propreté de la voie publique. Si quelques étudiants tapageurs refusent d'écouter les remontrances paternelles des chevaliers du guet espagnol, ou s'ils s'avisent de jouer quelque méchant tour à ces gardiens de l'ordre public, chacun d'eux, d'un seul coup de sifflet, appelle à son aide tous les serenos voisins, et bientôt les perturbateurs se trouvent cernés et bloqués entre les fers de lance d'une vraie phalange macédonienne. Il faut se rendre et passer la nuit au violon.

N° 534. Espagne. — Une posada. Par M. Leleux.

A propos d'étudiants, il y en avait au cirque un assez joli assortiment. On reconnaît l'étudiant espagnol à son chapeau, moitié *montera*, moitié tricorne, à ses haillons et à son manteau râpé, qui furent noirs jadis. Il est de ceux dont on disait du temps de Cervantès qu'ils *vont à la soupe*, c'est-à-dire qu'ils allaient, avec les autres mendiants, recevoir à heures fixes, aux portes des couvents dotés, des bribes de pain dans un peu

de bouillon. Aujourd'hui ils mendient, une guitare à la main, dans les cafés et le long des rues. Mais ce n'est pas un déshonneur, et leur fierté d'hidalgos, leur orgueil de lettrés, n'en brillent pas moins à travers les trous de leurs guenilles. On raconte qu'un de ces pauvres disciples de Barthole et de saint Thomas d'Aquin se promenait gravement, au cœur de l'été, drapé dans un manteau tout couvert de crotte. Un plaisant court à lui : « Ah! seigneur étudiant, lui dit-il, une guêpe vient de me piquer au visage; pour guérir sa piqûre, laissez-moi prendre un peu de boue sur votre manteau. » L'étudiant lui répond, déployant sa houppelande avec lenteur et gravité : « De quelle année la voulez-vous? »

Si les étudiants sollicitent la charité publique en Espagne, on peut juger du contingent que fournissent à l'armée des mendiants les autres professions. Cette armée se recrute chaque année dans toutes les provinces d'une multitude d'autant plus nombreuse que le métier n'est pas mauvais. Sous ce beau ciel, le tonneau de Diogène suffit pour maison, et une bribe de pain frottée d'ail suffit pour dîner. D'ailleurs un mendiant même y est traité comme un homme, et, faute d'argent, l'aumône se fait du moins en paroles charitables. « Excusez, frère, dit-on, je n'ai rien aujourd'hui. » Frère, c'est le nom qu'on donne à tous les gueux dans ce pays d'égalité évangélique, où le plus populaire des proverbes est : « Nous sommes tous enfants de Dieu. »

Mais quel est ce jeune homme qui porte un costume si différent de celui de ses compatriotes, de larges grègues, un chapeau aux longs bords et un justaucorps en cuir? C'est, me répond mon voisin à qui j'adresse cette question, un *maragato* (*gr. n°* 519), c'est-à-dire un habitant des montagnes de Léon.

Toutefois des types divers que j'ai remarqués au cirque de Malaga, celui qui m'a le plus frappé est le *majo*, la fleur des enfants de la *Tierra de Jesu*, race particulière au midi de l'Espagne et surtout à l'Andalousie. Rien ne lui ressemble en nul pays. Comme ce n'est pas l'habit qui fait le moine, un *majo* (*gr. n°* 520) ne se fait pas non plus avec un petit chapeau de feutre aux bords retroussés, une veste ouverte, chamarrée de broderies en soie et de boutons d'argent, une large *faja* (ceinture) sur les reins, de la même couleur que la cravate et la doublure du gilet, une culotte pareille à la veste pour l'étoffe et les ornements, enfin des guêtres de cuir jaune attachées seulement

N° 535. Espagne. — Une scène de Pronunciamiento à Séville.

au genou et à la cheville, pour laisser voir un fin bas de soie blanche. Tout cela n'est que l'enveloppe, la parure, l'uniforme. Un *majo* accompli doit réunir la jeunesse, la beauté, la force, l'esprit et la bravoure... au moins dans le propos; qu'il soit galant, et qu'il donne toujours un tour piquant à ses *chicoleos* (fleurettes); qu'il soit enjoué, plaisant, railleur, et intarissable dans ses *chistes* (bons mots); enfin, s'il n'est pas réellement brave, au moins qu'il soit fanfaron. Quant à la *maja*, c'est la femelle du *majo*. Il la faut aussi jeune, belle, maligne et crâne. Si l'un coupe le tabac de son cigare dans le creux de la main avec une lame de *navaja* (couteau fermant) longue de deux pieds, l'autre porte un petit poignard pendu à sa jarretière. C'est un avertissement toujours placé à la limite des indiscrétions. Une *maja* peut se rendre; mais on ne la prend jamais d'assaut.

Le *majo* et la *maja* sont surtout curieux à contempler sur la croupe vigoureuse d'un de ces descendants des fameux coursiers de Tarik et de Mouza qui firent la conquête de l'Ibérie au galop de leurs chevaux; car ce couple amoureux est aussi remarquable par la grâce des attitudes (*gr. n°* 521) que par l'élégance des formes, et, si on est assez près pour l'entendre, par la spirituelle vivacité de son babil. Aussi aime-t-il à cheminer sur le dos de son unique monture; toutefois il daigne de temps à autre mettre pied à terre; et si on l'entoure, si on l'admire, si on l'excite, si quelqu'un s'avise de racler une guitare, et si quelque autre fait bruire les castagnettes ou le *pandero* (petit tambour de basque), alors le bal commence pour ne plus finir. Tout y passe, *cachucha*, *bolero*, *fandango*, *jota* d'Aragon, *seguidilla* de la Manche, toutes les danses nationales et de toutes les provinces (*gr. n°s* 520 *et* 530). C'est parmi ces danseurs de jardins et de carrefours qu'on recrute d'habitude les *premiers sujets* du ballet pour les grands théâtres, et telle Pomaré, telle Frisette, telle Mogador de la *Alameda* de Malaga ou de Séville est devenue la Taglioni de *la Cruz*, ou l'Elssler du *Principe*, à Madrid (*gr.* 526).

Cependant, tandis que je me livrais à ces études, un immense soupir de satisfaction s'exhalait de plus de quinze mille poitrines soulagées du poids de l'attente. Les membres de l'ayuntamiento venaient d'entrer dans leur loge salués d'applaudissements frénétiques; l'orchestre jouait un air national, *Yo que soy contrabandista*, et quelques minutes après, les portes de l'arène s'étant ouvertes, la troupe qui devait opérer fit processionnellement le tour du cirque. En tête marchaient trois *piccadores* (*gr. n°* 528), le poing sur la hanche, la lance sur le pied, avec une gravité de triomphateurs romains. Les *capeadores* ou *chulos*, coiffés du tricorne, embossés dans leurs manteaux de couleurs éclatantes, venaient ensuite; les *banderilleros*, en costume de Figaro, suivaient de près. En queue du cortége s'avançaient, isolés dans

leur majesté, les deux *matadores*, les *épées*, comme on dit en Espagne. La procession se terminait significativement par l'attelage des mules destinées à enlever les taureaux et les chevaux morts.

Un des alguazils à cheval reçut dans son chapeau une clef que lui jeta le président des jeux; cette clef n'ouvre rien, mais il la porta cependant à l'homme chargé d'ouvrir le *toril*, et s'échappa aussitôt au grand galop accompagné des huées de la multitude qui lui criait que le taureau était déjà dehors et qu'il le poursuivait.

Le taureau était en effet sorti furieux et s'était précipité d'un bond au milieu de l'arène; mais il s'arrêta tout court, étonné du bruit qu'il entendait et du spectacle qu'il voyait. Puis, s'élançant sur le premier picador, il fendit son cheval en deux...

La lutte commença....

Je ne veux pas essayer de faire une nouvelle description de ces jeux espagnols si souvent et si minutieusement décrits. « C'est, comme l'a dit un voyageur qui a eu la même réserve que moi, une scène à laquelle on assiste dans une espèce de fièvre, et d'où l'on ne sort que dans un trouble extrême. Quel bruit! quel vacarme! L'agitation de nos parterres, dans une soirée tumultueuse, n'est qu'une fade plaisanterie comparée à l'effervescence de ces milliers d'individus de tout rang, de tout sexe, de tout âge, qui suivent et jugent, et condamnent ou encouragent avec une ardente passion toutes les péripéties du drame sanglant étalé sous leurs yeux. Là, le spectacle est partout, dans les loges, dans l'arène, à chaque balustrade, à chaque degré de l'amphithéâtre (*grav.* *n*os 537 et 538); là, il y a plusieurs tragédies qui s'accomplissent en même temps : tragédie du cheval éventré par un coup de corne, tragédie du picador désarçonné et exposé à la rage de son adversaire, tragédie du taureau qui, après sa lutte désespérée, se roule en écumant et en mugissant sur le sol; puis la comédie perpétuelle des marchands de noisettes qui courent de gradins en gradins, et les éventails en mouvement, et les atroces injures qui de toutes parts pleuvent sur une pauvre bête ou sur un pauvre acteur reculant devant le péril, et les applaudissements frénétiques qui retentissent à l'aspect d'un athlète courageux. Fi du talent et du génie! Jamais la musique de Mozart, le vers de Racine, le geste puissant de Talma, la voix dramatique de Rachel n'ont excité un enthousiasme comparable à celui qui éclate à la vue d'un

N° 536. Espagne. — La garrote. Exécution d'un bandit.

taureau résistant intrépidement à l'aiguillon de la lance, au dard de la bandillera, à la pointe de l'épée. Et lorsque ce taureau a jusqu'à la fin noblement rempli son rôle, lorsqu'il tombe harassé de fatigue et couvert de blessures, on attelle deux mules à ses cornes, on l'entraîne hors du cirque (*gr.* *n*° 5), son règne est passé, et l'on en attend un autre. N'accusons pas les Espagnols de cruauté, leurs jeux sanguinaires ne sont qu'un grossier simulacre de ceux auxquels nous assistons sans cesse dans l'orageuse arène de ce monde. Hélas! hélas! combien d'hommes énergiques ont été ainsi donnés en spectacle à la foule, lacérés par l'envie, déchirés par la méchanceté, applaudis dans leur lutte audacieuse, puis rejetés hors de la lice quand leur courage et leurs forces sont épuisées. »

On a dit, et non sans raison, que les combats de taureaux entretiennent dans le peuple espagnol la dureté de cœur, la cruauté froide, inexorable. Mais avec le caractère andalou, le danger est moins grand. Un jour, au sortir du cirque, l'un des spadassins les plus raffinés de Séville, et qui pouvait se nommer le bourreau des crânes, s'était planté fièrement près de la porte; il tenait sa veste roulée autour du bras gauche en manière de bouclier, et balançait dans sa main droite sa longue et terrible *navaja*. Roulant des yeux farouches, il jetait à tous les passants sa formule de défi : *Aqui hay un majo para otro majo* (il y a ici un *majo* pour un autre *majo*). Mais chacun passait sans relever la bravade, et son insolence croissait avec l'impunité. Enfin un autre *valenton*, qui le connaissait sans doute et voyait passer les oreilles de l'âne sous la peau du lion, s'approche de lui, laisse glisser sa veste de l'épaule sur le bras, et mettant la main dans la profonde poche de sa culotte, lui dit froidement : *Aqui esta el otro majo* (voici l'autre *majo*). Aussitôt le premier saisit le second par le bras, le fait ranger à son côté, et reprenant son air matamore, s'écrie d'une voix plus forte et plus provocante : « *Aqui hay dos majos para otros dos majos.* » (Il y a ici deux *majos* pour deux autres *majos*.) S'il en fût venu deux autres, il n'aurait pas manqué de les mettre dans son camp, en criant de plus belle : « Il a ici quatre *majos* pour, etc. » Voilà, peint en un seul trait, dit M. Louis Viardot à qui j'emprunte le récit de cette piquante anecdote, le bravache d'Andalousie, voilà le *majo!*

Pour aller de Malaga à Séville, j'avais préféré la voie de terre à la voie d'eau, c'est-à-dire à la mer et au Guadalquivir, et je m'en suis plus d'une fois repenti en chemin, tant j'ai souffert de tout ce que peut endurer un voyageur fatigué qui a faim, qui a froid, qui a sommeil, et qui cherche en vain les moyens de se réchauffer, de se nourrir et de dormir. Cependant je me félicite maintenant d'avoir fait ce voyage; j'ai vu une contrée rarement visitée, d'un aspect sévère, il est vrai, mais tellement caractéristique que j'en conserverai toujours le souvenir; et ce trajet de trente

lieues, qui m'a pris quatre jours entiers, m'a mieux instruit des *cosas de España* qu'un séjour d'un mois à Séville et à Cadix.

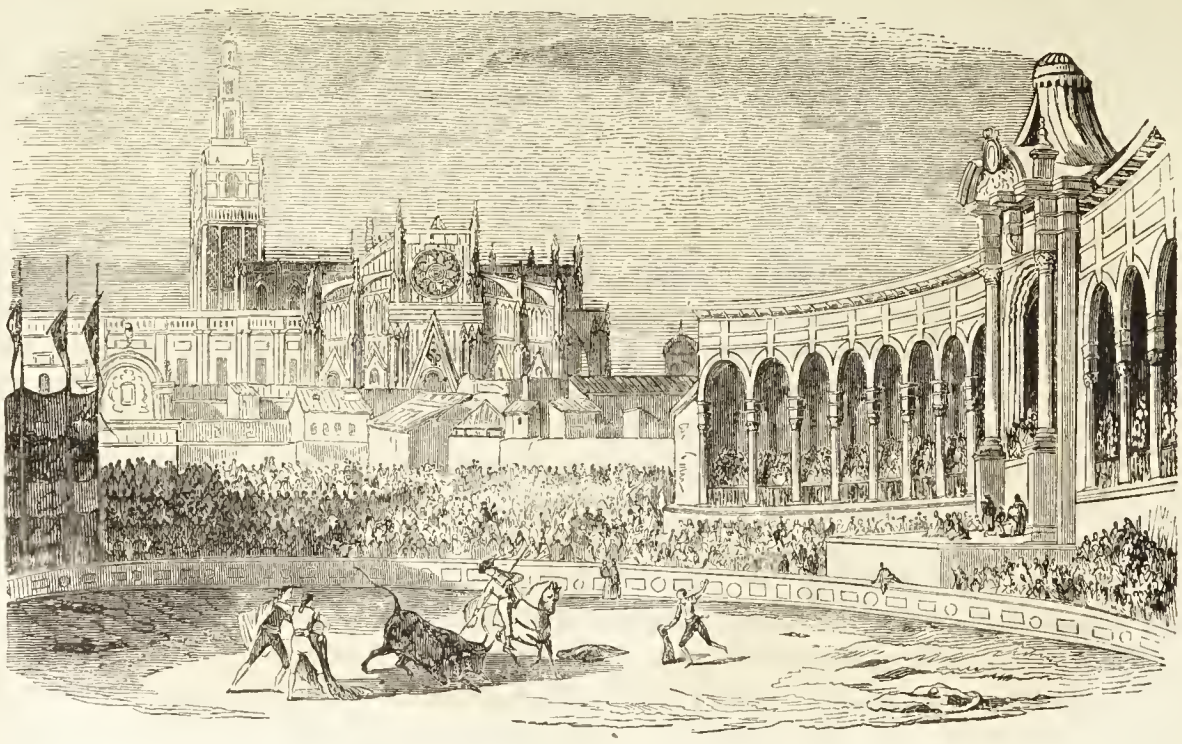
En effet j'ai traversé la *Serrania de Ronda*, chaîne de montagnes dont Ronda est le centre et la capitale, et qui sépare le bassin du Guadalquivir de la mer Méditerranée. Il n'y a encore aucune route carrossable dans cette partie de l'Espagne; c'est à peine si les sentiers qui y ont été pratiqués par la nature, les chèvres, les voleurs et les contrebandiers y sont praticables pour des mules; on ne peut, dans certains endroits, les parcourir qu'à pied. Les auberges n'offrent pas plus de ressources que les chemins; quant à la population, elle est belle, forte, active, mais son unique occupation consiste, sinon à détrousser les voyageurs, du moins à faire la contrebande. Cette esquisse sommaire suffit pour donner une idée des émotions peu communes et des plaisirs originaux que promet à un artiste civilisé une contrée où la nature et l'homme luttent ainsi de barbarie.

Je partis de Malaga à cheval, c'est-à-dire à mule, suivi d'un *arriero* (muletier) bien connu des voleurs avec lesquels il a passé des marchés. Moyennant le payement ou la redevance fixée par ces transactions, j'étais donc sûr de ne pas être arrêté, ou du moins dévalisé, car un soir, entre Ronda et Zahara, nous vîmes tout à coup briller des *trabucos* sur le bord du chemin. Aussitôt Antonio — c'était le nom de mon muletier — se jetant à bas de sa monture, releva de la main les gueules des tromblons et se nomma. — Ah! pardon, señor Antonio, lui dirent les brigands tout confus de leur méprise, nous ne vous avions pas reconnu; nous sommes des gens honnêtes, incapables d'une pareille indélicatesse, nous avons trop d'honneur pour vous prendre seulement un cigare.

La mule que je montais était rasée à mi-corps, ce qui me permettait d'étudier sa musculature aussi commodément que sur un écorché. La selle se composait de deux couvertures bariolées pliées en double pour atténuer autant que possible la saillie des vertèbres et la coupe en talus de l'épine dorsale. De chaque côté de ses flancs pendaient, en façon d'étriers, deux espèces d'auges de bois assez semblables à des ratières. Le harnais de sa tête était si chargé de pompons, de houppes et de fanfreluches, qu'à peine pouvait-on démêler à travers leurs mèches épaisses le profil revêche et rechigné du quinteux animal.

« C'est en voyage, dit M. Théophile Gauthier, que les Espagnols reprennent leur antique originalité, et se dépouillent de toute imitation étrangère; le caractère national reparaît tout entier dans ces convois à travers les montagnes qui ne doivent pas différer beaucoup des caravanes dans le désert. L'âpreté des routes à peine tracées, la sauvagerie grandiose des sites, le costume pittoresque des *arrieros*, les harnais bizarres des mules (*gr. n°* 520), des chevaux et des ânes marchant par files, tout cela vous transporte à mille lieues de la civilisation. Le voyage devient alors une chose réelle, une action à laquelle vous participez. Dans une diligence, l'on n'est plus un homme, l'on n'est qu'un objet inerte, un ballot; vous ne différez pas beaucoup de votre malle. On vous jette d'un endroit à un autre, voilà tout. Autant vaut rester chez soi. Ce qui constitue le plaisir du voyageur, c'est l'obstacle, la fatigue, le péril même. Quel agrément peut avoir une excursion où l'on est toujours sûr d'arriver, de trouver des chevaux prêts, un lit moelleux, un excellent souper et tout le confortable dont on peut jouir chez soi! »

N° 537. Espagne. — Épisode d'une course de taureaux à Séville. Par M. Porion.



N° 538. Espagne. — Le cirque de Séville.

A ce compte, je me suis prodigieusement diverti en allant de Malaga à Séville; car, loin de trouver le confortable dont j'aurais pu jouir chez moi, il m'a été impossible de me procurer le nécessaire, et souvent même difficile d'arriver. Le proverbe, *têtu comme une mule*, est d'une véracité à laquelle je rends hommage. Piquez une mule de l'éperon, elle s'arrête; frappez-la d'une houssine, elle se couche; tirez-lui la bride, elle prend le galop; une mule dans la montagne est vraiment intraitable, elle sent son importance et en abuse. Souvent, au beau milieu de la route, elle s'arrête subitement, lève la tête en l'air, tend le cou, contracte ses babines de façon à laisser voir ses gencives et ses longues dents, et pousse des soupirs inarticulés, des sanglots convulsifs, des gloussements affreux, horribles à entendre, et qui ressemblent aux cris d'un enfant qu'on égorgerait. Vous l'assommeriez pendant ces exercices de vocalise sans la faire avancer d'un pas.

Nous étions partis tard de Malaga. Grâce à l'état du chemin et surtout au mauvais caractère de ma mule, nous n'arrivâmes qu'à près de huit heures à la *venta* de Casarabonela, auberge isolée située au pied de la *Cuesta de Cascoral* et où nous devions passer la nuit. Il fait très-froid dans ces montagnes à cette époque de l'année et j'étais gelé; toutefois j'avais encore plus faim que froid, et... Mais on croirait que j'exagère si je tentais d'énumérer tous les agréments dont un amateur comme M. Théophile Gauthier peut jouir dans ce bouge sans nom. J'aime mieux emprunter au *Handbook for Spain* de Murray sa description générale des auberges espagnoles, bien qu'elle ait pour auteur M. Ford, le gallophobe le plus stupide que l'Angleterre ait produit et produira, il faut l'espérer.

On compte en Espagne plusieurs espèces d'établissements publics à l'usage des voyageurs. Il y a d'abord la *fonda* ou l'hôtel, qui ne se trouve que dans les grandes villes et dans les ports de mer, et qui diffère peu des hôtels des autres pays de l'Europe. Puis vient en seconde ligne la *posada*, c'est-à-dire l'hôtellerie de petite ville. C'est une espèce de khan ou caravanséraï dont le propriétaire ne fournit à l'étranger que le logement, le sel, et les moyens de faire cuire ce qu'il apporte ou se procure ailleurs. La *paradar* en diffère peu, de même que la *meson*. Quant au mot *venta*, dérivé du mot latin *vendendo*, il s'applique plus spécialement aux auberges de village et aux auberges isolées. C'est, du reste, comme la *posada*, le *stabulum* des Romains. Destinés dans le principe à loger seulement le bétail, les *stabula* ne contenaient aucune chambre spéciale pour les voyageurs. Il en est encore de même en Espagne. Les chevaux et les mules trouvent dans les *ventas* tout ce dont ils peuvent avoir besoin, écuries fraîches et spacieuses, larges mangeoires, fourrage abondant, eau à discrétion. Quant à l'homme,

c'est le contraire. Tout lui manque à la fois, gîte et nourriture, « lit moelleux et excellent souper. »

« Le rez-de-chaussée d'une *venta* sert de salle commune pour les hommes et pour les bêtes, dit M. Ford. La partie appropriée aux écuries est souvent voûtée et très-imparfaitement éclairée, afin d'y entretenir une certaine fraîcheur, de sorte que, même dans le jour, l'œil a d'abord quelque peine à en saisir les détails. Les mangeoires sont fixées au pourtour, et les harnais des différents animaux suspendus aux piliers qui soutiennent les arceaux de la voûte. On entre dans cette grande écurie, ou salle commune, par une large porte ouvrant sur la route. Un petit espace est toujours laissé libre à l'intérieur pour recevoir le voyageur qui se présente soit à pied soit à cheval; du reste personne ne vient à sa rencontre; ni hôtelier obséquieux, ni garçon affairé, ni chambrière au sourire sur les lèvres, qui fasse la moindre attention à son arrivée. Il décharge et desselle lui-même son cheval, et, après l'avoir attaché à une mangeoire, demande au *ventero* du fourrage, c'est-à-dire de la paille et de l'orge; car on récolte très-peu de foin en Espagne.

» Quand il a ainsi pourvu lui-même aux besoins de sa monture, quand il s'est assuré que rien ne lui manque — l'œil du maître, dit le proverbe espagnol, engraisse le cheval — le voyageur s'occupe de sa personne. Une partie du bâtiment, et c'est la plus considérable, est destinée, comme je l'ai dit, aux animaux; l'autre est réservée aux hommes. En face de l'entrée commune se trouve l'escalier qui conduit à l'étage supérieur, affecté aux fourrages, à la volaille et aux voyageurs de *première classe*. Un long corridor sur lequel s'ouvrent un certain nombre de chambres, facilite la circulation. Ces chambres sont rarement meublées; il faut demander les meubles dont on a besoin à l'hôte qui les tient en réserve dans quelque garde-meuble. Au rez-de chaussée, près de l'escalier, et toujours dans un endroit apparent, est une cruche au large ventre, de la forme des anciennes amphores, pleine d'eau fraîche, et les personnes qui désirent boire sont sûres de trouver à côté un ustensile de fer blanc ou de cuivre pour y puiser de l'eau.

» Tout dans la cuisine est à peu près dans le même état qu'il y a deux mille ans. Cette cuisine, située au rez-de-chaussée, se compose d'un large foyer ouvert, devant lequel sont rangés en cercle les marmites et ustensiles culinaires, exactement dans l'ordre décrit par Martial à Juvénal (XII, 118). Ces rangées de marmites sont soutenues par des pierres appelées *sesos;* au-dessus s'avance le manteau de la cheminée, armé encore de crochets de fer auxquels on suspend les vaisseaux d'une grande dimension. Autour des murailles noircies s'échelonnent des pots et des marmites, des grils, des poêles à frire et autres ustensiles tout prêts à fonctionner pour le service du public. A côté de cette cuisine est l'appartement de l'hôtelier, où il enferme ses provisions de riz, de chocolat et d'autres denrées.

N° 539. Un posador andalou. Par M. A. Leleux.

» La volaille de l'auberge, *gallinas y pollos,* court de tous côtés, becquetant tout ce qu'elle trouve, en attendant qu'elle soit elle-même ramassée et fricassée. Toutes les opérations culinaires, préparatoires aussi bien que définitives, se font dans cette cuisine publique. Quand l'hôtesse et ses filles ont achevé leurs apprêts, les groupes se forment autour de la poêle, qui est retirée du feu toute fumante et posée sur une table ou billot de bois peu élevé, ou dont le contenu au fumet plus ou moins appétissant est versé dans un large plat rougeâtre. Les chaises sont un objet de luxe : les convives s'asseyent, comme en Orient, sur des escabeaux, et se servent assez rarement de fourchettes; ils y substituent une petite cuiller en bois ou en corne, ou bien pêchent des morceaux de viande avec la pointe de leurs couteaux et trempent leur pain dans le plat. Ils mangent beaucoup, mais gravement; avec appétit, mais sans gloutonnerie.

» Le souper est le principal repas des Espagnols; on l'arrose de copieuses libations de vin du pays, servi dans toute espèce de vases, mais le plus souvent dans une outre en cuir. Les Espagnols ne mêlent pas volontiers le vin avec l'eau; c'est gâter deux bonnes choses. La règle est : de l'eau comme un bœuf et du vin comme un roi, *agua como buey et vino como rey.* Du reste, si les Espagnols boivent beaucoup, cela tient, outre leur amour pour le vin, à la nature irritante de leur cuisine. Un régime de poisson salé, de jambon et de saucisses, excite nécessairement la soif; une bonne tranche de lard grillé provoque une vigoureuse accolade à l'outre (*gr. n°* 541). Aussi l'outre circule-t-elle joyeusement après le souper; on allume les cigares (*gr. n°* 542), les siéges grossiers se rapprochent du feu, on entame des histoires d'amour et de voleurs, les plaisanteries s'échangent, on chante, on joue de la guitare, on danse et on boit toujours. Peu à peu les rangs s'éclaircissent; les voyageurs de première classe se retirent au premier étage; les autres, et c'est la majorité, se couchent par terre, enveloppés dans leur manteau, auprès de leurs animaux; et comme eux, exempts de soucis, s'endorment bientôt, malgré le bruit qui se fait encore à leurs oreilles. Comme on ne se déshabille pas, la toilette du matin est bientôt achevée : bêtes et gens portent leur garde-robe sur leur dos, et comptent sur une averse pour la laver, sur le soleil pour la sécher. Ainsi faisaient les Ibères, leurs prédécesseurs, qui, au dire de Strabon et de Justin, tenaient de la bête sauvage. »

N° 540. Espagne. — Rue et cathédrale de Séville.

La *Ronda* actuelle doit son origine aux Maures, car la Ronda romaine, appelée *Ronda la Vieja,* est à deux lieues au nord. Elle occupe les pentes abruptes d'un rocher entouré de trois côtés par une rivière, et elle n'est accessible de l'autre côté que par une montée escarpée que commande un château maure. Elle contient 18,000 habitants, montagnards robustes, hardis, pour la plupart contrebandiers, et *majos muy crudos.* Ferdinand s'en empara par surprise en 1485. La ville et ses environs abondent en sites pittoresques. Mais c'est surtout de sa promenade, près de sa belle *plaza de toros,* que l'on découvre les points

de vue les plus magnifiques sur les précipices qu'elle domine et sur les montagnes dont elle est dominée. L'air y est très-sain, et la longévité des habitants a donné naissance à ce proverbe : *En Ronda los hombres a ochanta son pollones.* C'est pendant l'été la résidence favorite des familles riches de Séville, d'Écija et de Malaga, qui, fuyant les chaleurs accablantes de la plaine, viennent y chercher une température tempérée et de délicieux paysages. Les Espagnols l'ont surnommée, à cause des cascades que forme le Guadalvin dans le *Tajo*, le Tivoli de l'Andalousie.

Rien de plus pittoresque que les défilés que j'ai suivis pour sortir de la Serrania de Ronda. Heureusement nous n'y avons fait aucune mauvaise rencontre; la saison n'est pas favorable aux voleurs. Mais, à partir du Guadalète, le pays n'offre plus aucun intérêt. A Coronil commencent les *dehesas y despoblados*, ou déserts dépeuplés. Aussi, quand j'eus rejoint à Utrera la grande route de Cadix à Séville, je congédiai mon arriero, et je montai dans la diligence pour faire les cinq ou six lieues qui me séparaient encore de Séville. Ne fût-ce que par pure curiosité, je me serais servi de ce mode de transport dont je n'avais pas encore tenté par moi-même l'expérience en Espagne.

La diligence était une voiture jaune à trois compartiments, attelée de quatorze mules fringantes, couvertes de houppes de laine jaunes et rouges, et qui, attachées deux à deux avec de longs traits, formaient un attelage de plus de quatre-vingts pas de longueur. Le *mayoral* (conducteur), assis devant les vitres du coupé, conduisait les deux timoniers à l'aide de rênes passées dans des anneaux de fer qui entouraient leurs naseaux; les autres mules, sans frein, couraient devant au hasard comme un troupeau de moutons, sans autre direction que les invectives de l'automédon, qui criait sans relâche d'une voix perçante : *Hi coronela, capitana, generala* et autres noms en a; enfin un petit postillon chevauchait sur les plus éloignées. Il était si loin de nous que j'apercevais à peine de temps en temps son petit chapeau sautillant au milieu des tourbillons de poussière que soulevait notre immense équipage lancé au triple galop; je pouvais le prendre pour un voyageur qui faisait au loin sur la route une promenade d'agrément.

Cependant, à mesure que nous nous éloignions d'Utrera, le pays devenait de plus en plus désert. Le *mayoral* (*gr. n°* 519) s'arma d'un vieux fusil, et pria un escopetero (*gr. n°* 516) de descendre auprès de lui, car les deux hommes armés d'une *escopeta* (fusil) dont il avait cru devoir se faire escorter étaient jusqu'à ce moment restés cachés sous la bache. Alors ils causèrent ensemble avec une inquiétude si visible que je demandai à mon compagnon de route — un Navarrais qui m'avait adressé la parole en français — de me traduire leur conversation.

— Selon leur habitude, me répondit-il, ils se racontent une histoire de voleurs. — « C'est à deux lieues d'ici, vient de dire l'escopetero au mayoral, qu'ils nous arrêtèrent jeudi dernier. Ils étaient sept. Du premier coup de fusil, ils tuèrent une mule. Il fallut bien que la diligence s'arrêtât. Ils tirèrent cinq ou six coups encore, et les balles commencèrent à siffler par les portières. Bientôt les bandits nous entourèrent. Un Anglais qui était dans l'intérieur voulut se défendre; je l'en empêchai. A nous deux qu'aurions-nous pu faire? Nous aurions irrité ces gens. Ils firent descendre tout le monde et tous les paquets; puis, s'asseyant par terre, ils firent ouvrir les malles comme de vrais douaniers. Ils choisirent ce qui pouvait leur être utile, argent, bijoux, linge, et laissèrent les habits aux voyageurs. Le triage fait, ils remplirent deux malles de leur butin, et les chargèrent sur deux mules qu'ils dételèrent; ensuite ils allumèrent chacun un excellent cigare (ils en avaient trouvé d'admirables dans la caisse de l'Anglais), et se disposèrent à gagner la montagne. L'Anglais avait une jeune femme qui nourrissait un enfant de six mois. La pauvre créature mourait de peur. Quand elle vit les brigands s'éloigner, elle eut un tel mouvement de joie qu'elle en perdit la tête. Elle courut après eux, et, ôtant de son bras un beau bracelet que les voleurs n'avaient point vu, elle l'offrit à l'un d'eux; mais il refusa le bracelet, et saluant poliment la jeune Anglaise : « Nous sommes des *commerçants*, madame, lui dit-il, et non pas des *filous*. » En effet, continua l'escopetero, ils ne sont pas méchants.

— Et ils avaient pris tout l'argent des voyageurs? lui a demandé le *mayoral*.

— Tout, a répondu l'*escopetero*, excepté l'or de l'Anglais. Ce diable d'homme avait eu l'idée de glisser ses quadruples dans la rainure des glaces des deux portières. Ils ne s'avisèrent pas de l'aller chercher là.

— Le renseignement est bon, dis-je à mon compagnon de voyage après l'avoir remercié de sa complaisance, et le cas échéant, je le mettrai à profit.

— J'espère, me dit-il, qu'il vous sera inutile. A Utrera, j'ai entendu deux *rateros* demander à l'*escopetero* s'il n'y avait pas un bon coup à faire contre nous en allant nous attendre quelques lieues plus loin, et celui-ci leur a répondu qu'il ne le souffrirait pas, puisque nous voyagions dans sa compagnie, et que d'ailleurs, nous attendant à être dévalisés, nous n'avions emporté avec nous que la somme strictement nécessaire pour le voyage.

— Qu'est-ce donc qu'un ratero? lui dis-je alors. Je croyais qu'en Espagne les voleurs s'appelaient *ladrones*.

— Nous reconnaissons, me répondit-il, plusieurs espèces bien différentes de voleurs. En première ligne se présentent les *ladrones* ou voleurs en grand. Ce sont des bandes régulièrement organisées, composées de huit à quatorze individus bien montés et bien armés, sous les ordres d'un chef. Cette espèce de voleurs est la plus dangereuse de toutes; et comme ils n'attaquent guère les voyageurs qu'à coup sûr, et après avoir pris toutes leurs précautions, la résistance est généralement inutile, et peut avoir des suites fâcheuses. Le plus sage parti à prendre, quand on est arrêté par des *ladrones*, c'est d'obéir avec résignation à la sommation *boca a bajo, boca a tierra* (bouche à bas, bouche à terre), sommation qui n'admet pas de refus, et de tirer de sa poche, au lieu d'un pistolet ou d'un poignard, un sac d'écus bien rempli. Dans ce cas, on n'est exposé à aucun mauvais traitement, et, si on s'exécute de bonne grâce, on a même droit à des égards qui sont rarement refusés. Le voyageur dont la bourse ne se trouve pas suffisamment garnie est ordinairement battu (*echandole palos*), ou complétement dépouillé de ses vêtements (*dejandole en cueros*), pour servir d'exemple aux autres. Mais il faut surtout avoir soin de porter une montre, n'importe de quelle espèce; on recommande plus particulièrement une montre avec une chaîne dorée et force breloques. N'avoir pas de montre, c'est une sorte de mystification, un manque de procédés moins pardonnable encore qu'une bourse à moitié vide; l'argent a pu être dépensé, mais l'absence de la montre ne peut s'expliquer que par l'intention préméditée de voler le voleur. Du reste, les ladrones ne se portent à des voies de fait graves que lorsqu'on leur résiste; et, c'est une justice à leur rendre, ils maltraitent rarement les femmes et les enfants.

» La seconde catégorie des voleurs de grand chemin — je néglige quelques subdivisions intermédiaires, telles que les *soltcadores*, petites bandes de deux ou trois individus qui se mettent en embuscade et s'élancent tout à coup sur le voyageur surpris — est celle du rat, *ratero*. Bien que le rat soit méprisé, il n'en est pas moins dangereux; il n'est ni exercé au métier ni discipliné; mais qu'une *bonne affaire* se présente, il s'empresse de profiter de l'occasion; puis il reprend ses occupations ordinaires. Quant au *raterillo* ou petit rat, il n'attaque guère que le voyageur isolé et sans défense, qui ne doit, s'il est volé, s'en prendre qu'à lui-même, car il ne faut jamais exposer l'Espagnol à la tentation de commettre une mauvaise action profitable.

Les craintes de notre mayoral furent vaines; nous ne fûmes arrêtés que par des *miquelets* ou gendarmes qui étaient à la poursuite de la bande de ladrones dont les derniers exploits avaient si fort effrayé les hommes de notre escorte. Cependant, bien que dans cette traversée un peu aventureuse de l'Andalousie de l'est à l'ouest je n'aie rencontré aucun voleur d'aucun genre, je suis obligé de croire à l'existence des brigands espagnols; car trois jours après mon arrivée à

N° 541. Espagne. — Le buveur.

Séville, j'en ai vu exécuter un qui n'avait que trop longtemps rendu célèbre le surnom de *Veneno* (poison).

Autrefois on pendait en Espagne les condamnés à mort; mais Ferdinand VII a aboli ce supplice, qu'il a remplacé par la *garrote*. Le peuple espagnol était trop peu mécanicien pour apprendre à se servir de la potence. Après avoir hissé le patient au haut de l'échelle fatale, l'exécuteur montait sur ses épaules et se lançait avec lui... dans l'*éternité*, comme disent les Anglais; puis, tandis qu'ils se balançaient et se débattaient ensemble, il lui serrait le cou de toute sa force. Enfin, quand il s'était assuré que justice était faite, il se laissait glisser à terre en se cramponnant aux jambes de ce cadavre encore chaud...

Jose de Raxas, dit *Veneno*, avait donc été condamné à la *garrote*, c'est-à-dire à être étranglé. Il fut, selon l'usage, placé en *capilla*, dans une chapelle séparée, où les condamnés à mort reçoivent les derniers secours de la religion. Cette chapelle, où j'allai le voir la veille de son exécution, était une petite cellule de la prison, la plus sombre et la plus triste. Une grille de fer formait la cloison du corridor qui y conduisait. Là se tenaient des membres d'une communauté charitable, recueillant les aumônes des curieux, afin de faire dire des messes pour le repos de l'âme du condamné. J'y remarquai surtout plusieurs groupes d'officiers et de moines de Saint-François, fumant des *cigaritos*, et jetant de temps en temps un regard inquiet et avide sur le montant de la recette, dont ils paraissaient convoiter et être sûrs de se partager la plus grosse part. L'indifférence et la gaieté de ces officiers et de ces moines contrastaient étrangement avec l'aspect lugubre de l'intérieur de la prison...

Cependant, franchissant le seuil d'une petite porte que gardait un soldat la baïonnette au fusil, nous entrâmes dans la *capilla*. L'un des angles de la cellule était occupé par une table sur laquelle on avait placé un crucifix, une image de la Vierge et deux cierges allumés. A côté de cette table, un autre soldat se tenait debout, immobile et silencieux, son sabre nu à la main. Dans le coin opposé était le lit du condamné. Au moment de notre arrivée, Veneno était couché, enfoui sous une couverture rayée qui lui cachait la bouche et le nez, ne laissant découverts que ses cheveux en désordre et ses yeux noirs, brillant d'un éclat extraordinaire et s'agitant sans relâche dans leur orbite. A notre vue, il se leva et s'assit presque entièrement nu sur un tabouret. Un énorme chapelet pendait le long de sa poitrine; des chaînes de fer entouraient ses jambes et ses bras. Sa figure, quoique commune et laide, avait une expression qui me frappa. Il semblait tout à fait résigné à son sort, et il récita par cœur plusieurs sentences morales que les moines lui avaient apprises. Nous paraissions tous plus émus que lui.

Le lendemain matin avant le jour, la place San-Francisco était couverte d'une foule immense d'hommes et de femmes du peuple; les hommes enveloppés dans leurs manteaux, les femmes avec leurs mantilles et portant pour la plupart des enfants sur leurs bras. En Espagne, les classes élevées et moyennes n'assistent jamais à une exécution capitale — elles évitent même d'en parler — mais les classes inférieures recherchent avidement ces tristes spectacles. La populace, repoussée à une certaine distance par un détachement de soldats qui formait un vaste carré où pénétraient seuls les officiers et les prêtres, se montrait impatiente de jouir du plaisir qu'elle se promettait. Plus le moment fatal approchait, plus elle murmurait contre la lenteur du temps, plus elle s'agitait presque avec colère. Enfin l'horloge de la cathédrale sonna l'heure fixée pour l'exécution, et de bruyants cris de joie, suivis immédiatement d'un profond silence, retentirent de tous côtés. Chacun prit la meilleure place et la position la plus avantageuse qu'il put trouver. Cependant il fallait attendre dix minutes encore, car on a le soin de retarder de dix minutes l'horloge du tribunal, afin de laisser au condamné la chance suprême d'un pardon ou d'une commutation de peine. Dès que cette horloge eut sonné à son tour l'heure fatale, Veneno sortit de la prison, accompagné de quelques franciscains. Il avait choisi des moines de cet ordre pour l'assister à ses derniers moments, privilége que la loi accorde à tous les condamnés à mort. Il portait une robe de serge jaune, costume ordinaire des meurtriers, avec lequel les peintres espagnols représentent toujours Judas Iscariote. Il marchait à pas lents, supporté à demi par les moines qui l'entouraient, s'arrêtant souvent pour baiser le crucifix qu'un prêtre tenait devant lui, mais en réalité pour prolonger son existence, ne fût-ce que de quelques secondes. Lorsqu'il arriva au lieu du supplice, il s'agenouilla sur les marches de l'échafaud, ce seuil de la mort. Les franciscains le couvrirent de leurs robes bleues, et il leur fit sa dernière confession. Cette cérémonie achevée, il monta sur la plate-forme, suivi d'un seul moine, prononça d'une voix saccadée plusieurs phrases sans suite, annonça à la foule qu'il mourait repentant, qu'il était justement puni; puis il s'écria : « *Viva la fe! Viva la religion! Viva el rey! Viva el nombre de Jesus!* » Personne ne dit mot. — *Viva la Virgen santissima!* cria-t-il alors. — *Viva la santissima!* lui répondirent instantanément en chœur plusieurs milliers de voix.

N° 542. Espagne. — Le fumeur. Par M. Gavarni.

Cependant le bourreau, jeune homme vêtu de noir, achevait les apprêts du supplice. L'instrument de mort est remarquable par sa simplicité : le condamné s'assied sur un siége grossier, le dos appuyé contre un poteau solide, auquel le retient par le cou un collier de fer que l'on serre à volonté au moyen d'une énorme vis. Au moment où la vis est serrée, un aide du bourreau jette un voile noir sur la figure du patient, qui jusqu'à ce moment est restée découverte (*gr. n°* 536).

Une pression convulsive des mains et un gonflement de la poitrine, tels furent les seuls signes auxquels la foule amassée autour de l'échafaud put reconnaître que Veneno avait cessé de vivre. Quelques minutes après, le bourreau enleva le voile noir qui avait pendant l'exécution caché la figure du supplicié; et tous les regards s'y fixèrent avec avidité. Elle n'avait subi que de faibles altérations; seulement la bouche était ouverte et les prunelles étaient retournées. Alors le bourreau desserra la vis, la démonta, la mit en souriant dans sa poche, et alluma un cigare avec cet air de joyeuse béatitude que prend un honnête homme qui vient de faire une bonne action. Puis on monta sur l'échafaud une bière noire, qu'on décore d'un crucifix, de deux cierges et d'un plat destiné à recevoir les aumônes des spectateurs. La foule ayant enfin satisfait sa curiosité, commença à se disperser, au grand contentement des orfévres du voisinage, qui se hasardèrent à ouvrir leurs boutiques; car jusqu'à ce moment ils s'étaient plus fiés à leurs grilles et à leurs barreaux de fer qu'à la leçon de moralité que la justice donnait au peuple. Quant au cadavre, il resta sur l'échafaud jusqu'à midi, heure à laquelle on le jeta dans le tombereau d'un boueur, et le *prigonero* ou crieur public le conduisit au delà des limites de la juridiction de la cité, sur une plate-forme carrée, *la mesa del rey*, la table du roi, où les corps des suppliciés sont écartelés et coupés en morceaux.

Mais, entraîné par cette digression, j'allais oublier que la ville où j'ai assisté à l'exécution de Veneno a donné naissance à ce proverbe :

> Quien no ha visto a Sevilla,
> No ha visto a maravilla.

La merveille de l'Andalousie est une grande ville de près de 100,000 habit., et d'une circonférence d'environ deux lieues, située sur la rive gauche du Guadalquivir, dans une large plaine à dix-huit lieues de la mer. Des murailles mauresques, percées de nombreuses portes, flanquées de nombreuses tours et parfaitement conservées, surtout vers la porte de Cordoue, l'entourent de tous côtés. Capitale de l'Andalousie, elle est la résidence d'un archevêque, d'un capitaine général, d'une *audiencia*, dont le président s'appelle *el regente*; elle contient vingt-huit paroisses et dix faubourgs ou *arrabales*, parmi lesquels on distingue principalement celui de Triana, situé sur la rive opposée du fleuve qui l'arrose, et habité presque entièrement par des contrebandiers et des bohémiens. Elle possède tous les établissements civils et militaires de tout genre, qui se trouvent réunis dans les chefs-lieux des provinces espagnoles, un alcazar royal, une *plaza de toros*, un lycée, un théâtre, une bibliothèque publique, un musée, une université, des hôpitaux et de

délicieuses promenades; elle s'enorgueillit des épithètes de *muy lead y noble*, qui ont été accolées à son nom, et auxquelles Ferdinand VII a ajouté celle de *heroica*, et le señor Lopez celle de *invicta* en 1843. C'est, a dit un voyageur moderne, une ville vaste, diffuse, toute moderne, gaie, propre, riante, animée, heureuse.

Le badigeon, au grand désappointement des voyageurs artistes et des antiquaires, règne en souverain à Séville; les maisons mettent, trois, quatre fois par an, des chemises de chaux, ce qui leur donne un air de soin et de propreté, mais dérobe aux investigations les restes des sculptures arabes ou gothiques qui les ornaient anciennement. Rien n'est moins varié que ces réseaux de rues, où l'œil n'aperçoit que deux teintes, l'indigo de ciel et le blanc de craie des murailles, sur lesquelles se découpent les ombres azurées des bâtiments voisins; cependant l'absence de toute teinte sombre produit un ensemble plein de vie et de gaieté. Les maisons sont presque toutes d'architecture arabe; elles n'ont rien de remarquable à l'extérieur, et leur hauteur dépasse rarement deux ou trois étages; à l'intérieur, elles forment un *patio* ou cour carrée, entourée d'une galerie couverte. Au milieu de cette cour pavée d'une mosaïque de marbre s'élève une fontaine sculptée qui lance continuellement une eau limpide et fraîche, et qu'entourent des caisses d'arbustes précieux et de fleurs odorantes. L'été, pendant l'ardeur du jour, le *patio* est abrité par une toile immense, le *velarium* des Romains, qu'un seul homme, au moyen de quelques poulies, peut étendre et carguer comme une voile. Après le coucher du soleil, on enlève ce toit mobile pour recevoir le grand air; on allume entre les colonnes de la galerie des lampes suspendues, et le *patio* devient le salon de réception. Rien n'est plus commode, plus élégant, plus délicieux. Comme les *patios* ne sont séparés de la rue que par des grilles très-minces et très-ouvragées, c'est un grand plaisir, comme l'a remarqué M. Louis Viardot (*Souvenirs de chasse en Espagne*), de se promener de nuit dans la ville, uniquement pour jouir du coup d'œil charmant et varié qu'ils offrent à tous les pas. Ces colonnes légères et gracieuses, ces lumières éclatantes, cette eau qui jaillit au milieu des fleurs et semble se mêler à la conversation par son murmure, ces femmes légèrement vêtues, à demi couchées sous des orangers et des myrtes, tout cela forme un spectacle si nouveau, si magique, si digne des descriptions orientales de la princesse Scheherazade, qu'on peut se croire transporté, dans un songe des *Mille et une Nuits*, à la porte du paradis de Mahomet.

N° 543. Afrique. — Le Cap de Bonne-Espérance.

Je n'ai pas, quant à moi, joui de ce spectacle, la saison retenant les Sévillanes dans l'intérieur de leurs habitations. Je n'ai même pas pu me promener tous les soirs à la petite promenade d'acacias qu'on nomme *la Alameda del duque*, et qui est l'été le rendez-vous général de tous les fumeurs de cigarettes et de toutes les senoras qui éprouvent, à l'heure de la fraîcheur, le besoin de respirer en plein air, et de quitter le *patio* où elles ont passé silencieusement tout le jour. « Les mantilles noires et blanches s'y croisent par centaines, dit M. de Valon, qui, plus heureux que moi, a visité Séville pendant l'été, et je dois rendre aux Sévillanes cette justice que pas un seul chapeau ne se mêlait à leurs élégantes coiffures. Le seul reproche qui doive être adressé aux femmes de Séville, c'est qu'elles renoncent au noir, et que les robes de satin uni sont trop souvent remplacées par des jupons à ramages, qui sont de véritables contre-sens. Pour rester vrai, ajoute-t-il, je suis forcé de lutter contre l'enthousiasme traditionnel que les beautés de Séville ont inspiré à tous les voyageurs. Ce que je tente est dangereux, mais je me risque, et je déclare que les promeneuses de la Alameda del duque me parurent médiocrement jolies. Je ne sais pourquoi l'on se figure en général que toutes les Espagnoles sont coulées dans le même moule; il n'est pas de pays au monde où le type de la beauté change plus souvent. Quand on arrive à Madrid, on est d'abord surpris du teint fortement basané de presque toutes les femmes que l'on rencontre; on trouve aux Antilles une infinité de filles de couleur qui sont beaucoup moins foncées. Américaines par le teint, les Madrilègues sont Africaines par le regard et par la coupe du visage. Un front charmant, des yeux superbes, des dents éclatantes, ce devrait être assez pour composer une belle figure, et pourtant les belles figures sont assez rares à Madrid. On me pardonnera cette assertion peu galante, qui n'est pas contestée. Les mentons, à Madrid, se pro-

N° 544. En mer. Pêche d'un requin.

longent indéfiniment; quelquefois aussi les lèvres sont épaisses, proéminentes, ou bien les yeux sont percés trop bas. A Séville, au contraire, les femmes sont en général grandes, souvent blondes, quelquefois très-blanches et ordinairement trop maigres. Je ne sais rien de plus piquant que deux yeux andalous, noirs et dévorants, frangés de longs cils bruns, qui semblent tout dépaysés dans un de ces visages blancs et roses, et qui mêlent une sorte d'énergie arabe à la douceur germanique d'une physionomie de Sévillane. Aussi une belle Sévillane est-elle la plus belle des femmes; mais la beauté parfaite est rare à Séville comme partout ailleurs. Les dames de Cadix sont, au contraire, petites, brunes, piquantes; elles se distinguent par leur animation et leur vive allure. Les beautés de Valence, blanches avec des yeux bleus, un teint mat, des contours plus arrondis, semblent adolescentes comme des créoles. Il est donc, comme je le disais, difficile d'expliquer pourquoi l'on confond en un seul type la beauté espagnole, qui varie dans chaque province, presque dans chaque ville. On doit, je pense, attribuer cette confusion au costume, qui est partout le même, ou à peu près, et surtout à la mantille, qui donne à toutes les tournures espagnoles une grâce exceptionnelle, une *desinvoltura* toute particulière. Il faut qu'une femme soit bien abominable pour qu'elle n'emprunte aucun charme à cette adorable coiffure, et croyez qu'une Française doit être mille fois jolie pour résister à la laideur de ce cornet de carton qu'elle pose sur sa tête et qu'on nomme un chapeau. J'ai souvent défendu les Parisiennes, que je trouve, pour mon compte, les plus charmantes femmes de l'Europe, et je suis bien aise d'émettre, à propos de Séville, l'opinion suivante : c'est que, s'il arrivait que les élégantes de Paris empruntassent un soir aux Sévillanes leurs mantilles, leur prêtassent en échange leurs chapeaux empanachés, et que l'on réunît ensuite ces deux armées dans le jardin des Tuileries, la victoire serait au moins fort disputée. Si l'on tente jamais l'expérience, je réclame la priorité de l'idée, et je demande à être juge du camp. Je veux aussi parler des pieds, bien que cela soit fort difficile; car qu'est-ce qu'un joli pied? Un Chinois vous répondra : C'est un pied rond, aussi semblable que possible au sabot d'un cheval ou à un pied de console; un Français, au contraire, prétendra que c'est un pied étroit et cambré; un Espagnol, que c'est un pied court, au risque même d'être un peu rond. Les Sévillanes ont en effet, à cet égard, le goût plus chinois que français, et, tout en se moquant de tous les pieds européens sur lesquels les femmes, disent-elles, peuvent aisément dormir debout, elles ont soin de porter des chaussures tellement courtes, que leurs pieds, resserrés par le bout, s'élargissent et prennent la forme, si j'ose parler ainsi, d'une très-petite limande, mais enfin d'une limande.

N° 545. Hottentots du Cap. Dessinés d'après nature par les frères Verreaux.

N° 546. Vue du port de la Nièvre, dans la baie de Diégo-Suarez. Par M. Lebreton.

Les Françaises, comprimant au contraire les deux côtés du pied, l'allongent pour le rendre plus étroit, le chaussent d'une sorte de gaîne, et se font à leur tour un pied de convention qui, le genre admis, est assurément fort gracieux, mais qui n'a aucun rapport avec ce que le Créateur avait imaginé. Où a-t-on raison? Est-ce à Pékin, à Séville ou à Paris? La question est difficile à résoudre : je la laisserai pendante, ne voulant me faire de mauvaises affaires avec personne, et je m'en tirerai par un faux-fuyant. Ici, comme ailleurs, c'est l'antiquité qui seule n'a pas tort, et je voterais volontiers pour les pieds naturels que modelait Phidias et pour les sandales d'Athènes. »

Séville renferme de nombreux monuments, et de toutes les époques de son histoire. Les principaux

sont : l'*Alcazar* (*al Kasar*), la cathédrale et le cirque. Résidence des émirs qui succédèrent aux kalyfes, l'Alcazar est le premier des palais arabes encore subsistants. Toutefois, à en croire les artistes qui les ont comparés, il cède le premier rang, parmi les édifices de ce genre, à l'Alhambra mauresque de Grenade. Celui-ci fut commencé par Aben-Alhamar, qui lui donna son nom (*Alhamar*, le Rouge, ou neutre). Au milieu des jardins enchantés qui couronnent les pentes de la *Sierra del Sol*, et que rafraîchissent incessamment les eaux limpides fournies par les neiges éternelles de la *Sierra Nevada*, la porte du Jugement donne accès à l'admirable palais des rois maures (*gr. n°* 527). Cette porte, où le souverain en personne tenait son tribunal, fut construite vers 1335, par Yousef-Aboul-Hedjadj... Mais je ne veux pas refaire ici le double travail historique et descriptif si bien fait par M. Louis Viardot dans ses *Musées d'Espagne*. D'ailleurs je n'ai pas eu le bonheur de voir Grenade, et je n'ai déjà que trop de choses à dire de Séville. Sa cathédrale (*gr. n°* 540) n'est pas, comme celle de Cordoue, une mosquée arabe, une *aljama*, convertie sans changement au culte catholique, et gardant encore les versets du Koran incrustés en lettres d'or dans le marbre de ses murailles. C'est une vraie cathédrale gothique, avec ses grandes et hautes nefs formant la croix latine. Comme celle de Cologne n'est point achevée, il n'y a dans toute la chrétienté que la seule basilique de Saint-Pierre à Rome qui l'emporte sur elle en grandeur gigantesque. Elle seule aussi peut l'emporter en richesses intérieures, en chefs-d'œuvre de tous les arts, et rien ne surpasse les quelques tableaux (*saint Antoine de Padoue, le Baptême du Christ, etc.*), que Murillo a laissés dans le principal temple de sa ville natale, comme rien ne surpasse, même à Rome, la splendeur et la pompe des fêtes de ce temple magnifique, où deux orgues se répondent et mêlent leurs grandes voix dans un formidable duo. Une intéressante partie de la cathédrale de Séville est pourtant l'œuvre des Arabes. Ce sont le *patio* ou cour de la Giralda (*gr. n°* 522), et la fameuse tour qui porte ce nom. Elle se dresse à côté de l'édifice principal, comme le *Campanile* de Florence, que Giotto éleva près du *Duomo* de Lappo et de Brunelleschi. On arrive jusqu'à son sommet, jusqu'à la région des cloches par des pentes si douces que Charles IV, dit-on, et son adultère épouse Maria-Luisa, y montèrent à cheval. Cette tour, carrée comme toutes celles des Arabes, était leur observatoire. On en attribue l'érection à l'astronome Géber, ou plutôt Djaber, que l'on regarde improprement, à cause de son nom, comme l'inventeur de l'algèbre (la science appelée *Al-Djebr oua almoqâbelah* est, d'après d'Herbelot, celle de la réduction des nombres rompus à un nombre entier). C'est à la place où les Arabes faisaient les observations astronomiques conservées dans les *Tables alphonsines*, que se trouve aujourd'hui le clocher, et les chrétiens ont élevé par-dessus, en 1568, la statue appelée *Giralda*, du mot *girar*, tourner, parce que c'est effectivement une girouette. Cette statue de bronze, qui représente, d'après les uns, la Foi, d'après les autres la Victoire, a quatorze pieds de haut et pèse trente-six quintaux. Malgré cette taille et ce poids, elle tourne au moindre vent, dont elle indique la direction par le drapeau que porte sa main droite. Aussi Cervantes la nomme-t-il la plus changeante et la plus volage des femmes de ce monde.

Quant au cirque de Séville (*gr. n°* 538), il n'est malheureusement pas terminé. De simples gradins en bois forment encore plus de la moitié de son enceinte. La partie achevée se compose d'une haute galerie circulaire, de style moitié arabe, moitié ogival, reposant sur des voûtes en plein cintre. Elle est entièrement construite en marbre blanc, et l'élégance de l'architecture égale la richesse de la matière. Si jamais le cirque de Séville voit toute sa vaste arène enfermée par cette galerie de marbres, ce sera un monument digne des Romains, ce sera le rival du Colisée.

J'ai visité consciencieusement toutes les autres curiosités de Séville et de ses environs, musée, hôpital de la Caridad, université, maisons mauresques, manufacture des tabacs, ruines d'Italica, etc. J'ai vu au musée, à l'hôpital de la Caridad et à l'université, d'admirables chefs-d'œuvre de Murillo ; mais on se lasse vite, sinon de tableaux, du moins de monuments et d'établissements publics ; au retour de ces visites un peu forcées, je faisais de longues promenades qui ne me fatiguaient et ne m'ennuyaient jamais, dans les rues, sur la plaza, à la Alameda, à la Christina, et plus souvent encore le long du Guadalquivir jusqu'à la *Torre del oro*, cet ancien bastion des Maures, qui maintenant sert de bureau de péage. Le fleuve offre presque toujours un aspect aussi animé que varié. Tandis qu'au milieu du courant où l'eau est le plus profonde stationnent les bricks et les goëlettes du commerce, à la mâture élancée, aux cordages aériens, des embarcations légères se croisent en tout sens sur ses eaux. Quelquefois une barque emporte une société de jeunes gens et de jeunes femmes qui jouent de la guitare et chantent des coplas dont la folle brise disperse les rimes et que les promeneurs applaudissent de la rive. Mais c'est le soir surtout qu'il faut aller sur la rive gauche regarder le soleil se coucher derrière le faubourg de Triana, situé sur la rive opposée, quand la Tour d'or, ainsi appelée, assure-t-on, parce qu'on y enfermait l'or venu d'Amérique, ressemble à une colonne du métal dont elle a pris le nom, et que le vent qui vient de Séville vous apporte avec les chants mélodieux du rossignol les parfums enivrants de ses mille jardins d'orangers. Un matin, hélas! j'y vins pour la dernière fois, car j'y montai à bord d'un bateau à vapeur, *le Rapido*, qui fait un service régulier sur le Guadalquivir entre Séville et Cadix.

« Guadalquivir! comme ce nom est harmonieux! a dit un voyageur moderne ; on a beau nier l'euphonie, ne pas se rendre compte de la musique des mots, du charme de certaines consonnances, il y a des noms qui exhalent une poésie particulière ; un certain agencement de syllabes qui plaît à l'oreille leur donne sur notre imagination une influence inexplicable. Il y a certains noms de rivières, tels que Guadalquivir, Eurotas, qui renferment plus d'enchantement que ces rivières n'en comportent, et si je n'en dis pas autant de certains noms de femmes, c'est de la pure galanterie. N'était son nom charmant, le Guadalquivir ne serait pas plus célèbre que la Rille en Normandie, ou quelque petit bras du Rhône dans la Camargue. Qu'est-ce en effet que le Guadalquivir? Une rivière bourbeuse, large à peine comme l'Yonne à Montereau ; ses rives sont plates, jaunes, monotones, marécageuses ; des troupeaux de vaches errent tristement dans ces steppes qui rappellent, moins la grandeur, les bords valaques ou bulgares du Bas-Danube. Mais ce nom de Guadalquivir l'a sauvée, et j'aurai beau dire, et tous les voyageurs consciencieux auront beau répéter que cette rivière est un abominable canal, triste et jaune, le Guadalquivir restera dans l'imagination de tous un fleuve poétique et charmant. Guadalquivir ! rien qu'à prononcer ce nom, on croit voir passer des gondoles. »

Je ne vis rien de pareil cependant; le *Rapido* nous entraîna entre les deux rives monotones du Guadalquivir, qui allait toujours s'élargissant ; bientôt la rivière, envahie par la mer, devint un large fleuve ; puis l'Océan s'ouvrit devant nous, et Cadix nous apparut comme un îlot d'ivoire posé sur cette grande nappe bleue. Belle Cadix, dit lord Byron, qui t'élèves sur le profond azur de la mer !

Fair Cadix rising o'er the dark blue sea.

Belle, en effet, et d'un éclat extraordinaire par l'immense horizon qui l'entoure, par les flots qui l'enlacent dans leurs colliers d'argent et d'émeraude, par les frais jardins qui lui font une ceinture de fleurs et de fruits, par ces grandes maisons blanches que de loin on prendrait pour des palais de marbre.

« Si Cadix n'a pas été construite par le fils de Japhet, comme le prétendent les anciens chroniqueurs ; si elle n'est pas le cœur du monde, comme le dit dans son naïf enthousiasme le vénérable Salazar ; si ce n'est pas là que se trouvaient autrefois les Champs-Élysées, comme le suppose le même écrivain, ce n'est pas moins, dit M. X. Marmier, l'une des plus délicieuses cités de l'Europe : un port immense, où sans cesse arrivent des navires de toutes les régions du globe ; des quais superbes et des rues étroites, il est vrai, mais alignées au cordeau, pavées avec soin, garnies de trottoirs en dalles de chaque côté, arrosées, nettoyées régulièrement, et bordées d'élégantes maisons à deux ou trois étages ; car Cadix, dans une circon-

N° 547. Ceylan. — Prêtres de Bouddha Cingalis à Kandy. D'après le prince S.

férence de moins de 5,000 mètres, renferme 70,000 habitants. Partout la vie, le mouvement; partout un air de gaieté et de prospérité inimaginables. A chaque maison de légers balcons voilés par des persiennes ou des rideaux de couleur; dans chaque quartier, des boutiques remplies des productions de l'ancien et du nouveau monde, de la patience chinoise et de l'industrie parisienne, des étalages, non, des terrasses de fruits, de légumes à faire pâmer d'aise une légion de gourmands, et de quelque côté que l'on se dirige, une population éveillée, animée, parée, des femmes coquettement vêtues, glissant sur les dalles d'un pied léger, ravissantes de grâce, presque toutes belles, et agitant l'éventail avec une prestesse et une mobilité extraordinaires. »

Cadix manque de monuments publics; excepté le cirque neuf et la douane, qui n'est qu'une vaste maison, on n'y trouve pas un édifice remarquable; toutes les églises sont des chapelles, et la magnifique cathédrale en marbre qu'on a commencée depuis si longtemps reste toujours inachevée. Du reste, bien qu'elle séduise au premier abord l'étranger, il paraît, si je dois en croire les Français qui l'habitent, qu'elle n'offre pas un séjour agréable. C'est une résidence monotone, une sorte de prison maritime d'autant plus triste qu'on n'y a pour compagnons de captivité que des commerçants qui s'intéressent aussi peu aux arts qu'aux belles lettres; l'eau y est mauvaise, le climat détestable; la fièvre jaune y fait de temps en temps d'effrayants ravages; enfin Cadix, qui n'est déjà plus que l'ombre d'elle-même, voit s'écrouler chaque année, sans pouvoir les relever, les derniers débris de sa prospérité passée. Pour moi, qui n'y ai passé que quelques jours, je ne m'y suis pas ennuyé un seul instant. J'aimais surtout à me promener à l'Alameda, qui, sans parler des yeux noirs, des mantilles et des petits pieds de satin qu'on y voit tous les soirs, est une des promenades les plus merveilleuses de l'Europe. C'est une large et belle esplanade qui domine, comme un bastion, une des plus admirables rades qui soient au monde. Au delà de cette mer bleue comme un lac d'indigo, le soleil dore au loin la côte d'Andalousie, depuis San-Lucar jusqu'à Puerto-Santa-Maria. On aperçoit au premier plan étinceler ces blanches villes, et dans le fond, dans un lointain dont les fines teintes vont se confondant de plus en plus avec l'éther, on voit se dessiner sur le ciel les montagnes de Chiclana et les coteaux de Jerèz. « Après une journée de soleil, de chaleur étouffante, dit M. de Valon (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1849), quand la brise du soir s'élève, que la mer murmure, que la fraîcheur renaît, que les étoiles s'allument, que les mantilles accourent; quand tout ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on respire semble se mettre en harmonie avec le bien-être qu'on éprouve, la promenade de Cadix réalise un de ces rêves dorés qu'on voit danser dans la fumée de son cigare, quand on a tout à la fois vingt ans, une grande tranquillité d'esprit et une imagination suffisante. »

Du reste, Cadix se meurt comme place de guerre autant que comme ville de commerce. Les brèches que la mer a faites dans ses murailles se sont agrandies, des pans entiers se sont écroulés, sans qu'on ait pris aucune mesure pour les relever, sans qu'on ait songé à opposer une résistance à l'action incessante des flots. L'apathie du peuple qui la possède met à la merci du premier peuple à qui il prendra la fantaisie de s'en emparer cette magnifique forteresse que la nature et l'art avaient rendue imprenable, ce *vaisseau de pierre*, c'est ainsi que les Espagnols appellent Cadix, qui, bâti sur une butte de sable au milieu de la mer, ne tient à l'île de Léon que par une longue chaussée battue des vagues des deux côtés. « Qui croirait, s'écrie M. Edgar Quinet dans son livre intitulé *Mes Vacances en Espagne*, que la misère, la famine, la mort soient déjà cachées au fond des splendides demeures de cette Venise créole? La plupart des maisons sont surmontées d'une haute tour blanche pour regarder au loin, et attendre les flottes chargées de l'or de l'Amérique. Mais personne ne veille plus sur le haut des tours; aucune voile n'arrive de la haute mer; depuis que les colonies américaines se sont affranchies, les vaisseaux ont pris d'autres routes. Cadix, abandonnée, meurt, à l'espagnole, debout, fièrement, sans que personne le sache. Sur ce rocher héroïque habite le désespoir. Les habitants vendent les barreaux de leurs fenêtres : c'est la seule marque de détresse dans cette ville échouée. J'ai vu l'herbe croître dans la gueule des canons rampants à terre, à travers les débris de l'arsenal de Charles-Quint; pour prix de leur amitié, les Anglais ont exigé la destruction de cet arsenal, sous le prétexte de bâtir des forts. On m'a montré un pont qui a coûté des millions et sur lequel personne ne passera jamais. Rien de cela n'altère la sérénité de Cadix. J'ai entendu, au bruit des castagnettes, la sirène andalouse relevant des flots son beau corps d'albâtre, répéter jour et nuit ses boleros et l'hymne de Riego sur l'abîme. Par malheur, les vaisseaux ne sont plus attirés par les chansons; la belle chanteuse s'engloutit lentement sans pouvoir ramener une seule des flottes dispersées. »

N° 548. Ceylan. — Route de Colombo à Kandy. D'après le prince S.

CHAPITRE XLIV.

CEYLAN.

Colombo, juillet 1848.

Notre traversée a été aussi heureuse que possible. Nous n'avons mis que quatre mois pour venir de Cadix à Colombo. Il est vrai qu'à part deux courtes relâches, l'une volontaire et l'autre forcée, la première au cap de Bonne-Espérance (*gr. n°* 543), la seconde dans la baie de Diego Suarez (*gr. n°* 546), nous n'avons pas cessé un seul jour de filer un nombre plus ou moins satisfaisant de nœuds à l'heure. Une indisposition m'a retenu à bord pendant ces deux relâches. Je n'ai vu la ville du Cap et sa montagne que du pont du navire. Maintenant je suis complétement guéri, et je me dédommage, autant que la chaleur me le permet, du repos trop prolongé et si monotone que j'ai été forcé de prendre. Je ne connais rien de plus ennuyeux qu'une traversée de quatre mois; on se lasse vite de voir se lever et se coucher le soleil et de contempler une mer calme ou agitée; quand on a tiré quelques douzaines d'oiseaux ou pêché deux ou trois requins (*gr. n°* 544), le besoin de distractions plus émouvantes commence à se faire vivement sentir; on se surprend à désirer des coups de vent, des rencontres, des accidents, et si ces vœux impies ne se réalisent pas, on tombe dans une mélancolie profonde, on se dégoûte de la vie, on voudrait mourir, à moins toutefois qu'on n'ait eu, comme moi, la précaution d'emporter une collection de bons livres et de s'imposer un grand travail scientifique ou littéraire.

Colombo, où nous avons relâché pendant quinze jours, est la capitale de Ceylan et le siége du gouvernement anglais qui régit l'île. On évalue sa population à 70,000 habitants. Ce n'est pas, à proprement parler, une ville, c'est une immense forêt habitée par des Cingalis, des Malabares, des Malais, etc., qui vivent dans des huttes basses à l'ombre épaisse des cocotiers, aréquiers, etc. Chacun de ses arbres est une curiosité pour un Européen nouvellement débarqué. La première fois que l'on s'y promène, on se croit transporté comme par enchantement au milieu d'un vaste jardin botanique surabondamment rempli de toutes les merveilles du règne végétal. Il semble qu'au sortir d'un long rêve on s'éveille brusquement dans un autre monde, le plus fertile, le plus agréable, le plus embaumé de tous les mondes. En effet, les plaines, les vallées et les montagnes de Ceylan sont recouvertes d'une végétation si luxuriante, les fleurs dont elle est émaillée exhalent au loin de si délicieux parfums, les brises qui la caressent sans cesse y répandent une si douce fraîcheur, qu'à sa vue tous les voyageurs s'écrient dans leur enthousiasme : « C'est le paradis. » Divers écrivains ont placé sur cette île l'Éden terrestre, d'où le Créateur chassa le premier homme et la première femme après leur désobéissance. Quand on met pied à terre, l'admiration redouble. Où trouver de plus charmants paysages et un climat plus ravissant? Mais ce paradis n'est en réalité un lieu de délices que pour la *gent animale*. L'espèce humaine s'y voit sans trêve ni repos condamnée à s'y défendre contre les attaques d'une multitude incroyable de monstres de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui ne parviennent jamais à satis-

faire leur appétit glouton. Imprudents voyageurs qui visitez cette île enchanteresse, ne vous fiez pas à ses apparences trompeuses; gardez-vous de vous baigner dans ces baies où la mer séduit vos regards par son calme et sa transparence; résistez au désir de vous promener sous les grands arbres de ces forêts séculaires dont l'ombrage vous semble si doux; éloignez-vous avec terreur de ces lacs qui réfléchissent dans leurs eaux limpides de si verdoyants coteaux. Même au sein des villes, au fond des maisons, ne cessez jamais de craindre et de veiller. L'ennemi est partout : ici, hardi et téméraire, comme l'éléphant, le tigre, le buffle, le sanglier; là, habile et rusé comme l'alligator, le serpent, le scorpion. Ne me croyez-vous point sur parole, est-il besoin pour vous convaincre que je vous cite des faits, je n'ai, soyez-en sûr, que l'embarras du choix.

Un colon s'endort-il le soir, après une journée fatigante, sans avoir eu la précaution d'allumer des feux autour de son habitation isolée, il est réveillé au milieu de la nuit par un bruit extraordinaire. On frappe à sa porte à coups redoublés. Il se lève à la hâte et s'élance à la fenêtre. C'est un éléphant qui vient lui rendre visite, et qui, après avoir dévoré une partie des légumes de son jardin, éprouve le besoin de saccager l'intérieur de sa maison. Si on ne se hâte de lui ouvrir, il enfoncera à coups de trompe portes et fenêtres. Pour le forcer à s'éloigner il faut pousser de grands cris, passer le reste de la nuit sur pied, tirer des coups de feu et allumer un vaste incendie.

« Un jour, pendant l'après-midi, raconte le colonel Campbell, auteur d'un des ouvrages les plus intéressants dont Ceylan ait été le sujet, j'étais assis dans un vaste salon avec deux *ladies* et deux *gentlemen*. Nous causions tranquillement des nouvelles du jour, lorsque tout à coup nous entendîmes un bruit extraordinaire au-dessus de notre tête. Grand fut notre effroi; mais avant que nous eussions pu deviner les causes de ce bruit, le plafond s'écroula sur nous. Heureusement nous en fûmes quitte pour la peur et pour quelques contusions sans gravité. Nous étions restés dans nos fauteuils, qui nous protégèrent. Une enquête fut faite, et on reconnut que toutes les poutres du toit, qui paraissaient parfaitement saines à l'extérieur, avaient été rongées à l'intérieur par des mineurs

N° 549. Ceylan. — Chasse aux éléphants. D'après le prince S.

invisibles, par des légions de fourmis blanches. Un autre jour j'ai vu, ajoute-t-il, se terminer la carrière de plusieurs centaines de mille de ces insectes, qui causent dans les maisons de Ceylan de si dangereux dégâts. Ils s'envolèrent par essaims et s'élevèrent à une hauteur prodigieuse, puis, à peine se furent-ils servis de leurs ailes, qu'ils retombèrent à terre et expirèrent. La plupart étaient déjà morts lorsqu'ils atteignirent le sol. Leurs cadavres amoncelés formaient une couche de plusieurs centimètres d'épaisseur sur une vaste étendue. Le lendemain il n'en restait pas le plus petit vestige; des oiseaux et des insectes avaient tout dévoré dans l'intervalle. »

La nuit est venue, mais vous ne demandez pas encore au sommeil un repos réparateur; vous lisez à la lueur d'une lampe quelque livre nouveau dont il vous tarde d'apprendre le dénoûment. Déjà les événements s'accélèrent, vingt ou trente pages encore, et vous allez enfin connaître le sort de l'héroïne à laquelle vous portez un vif intérêt. Tout à coup vous vous trouvez plongé dans une obscurité profonde, votre lampe vient de s'éteindre. Exaspéré, vous appelez vos domestiques et vous leur donnez d'une voix indignée une leçon qu'ils vous semblent mériter. Mais pourquoi tout ce bruit? votre colère n'est-elle pas ridicule? Vos serviteurs n'ont rien à se reprocher. Votre lampe continue de briller de la même clarté; seulement un essaim de chauves-souris a envahi votre salon et il intercepte tous les rayons lumineux. Et ne vous imaginez pas qu'il vous sera facile de vous débarrasser de ces hôtes incommodes. Les chauves-souris de Ceylan sont aussi braves que grosses. Des coups de bâton ne leur font pas plus de peur que de mal. Du reste, dans cette île merveilleuse, tous les animaux prennent, comme les végétaux, des proportions gigantesques. Le colonel Campbell affirme avoir vu une grenouille qui s'était étranglée en essayant d'avaler un canard. Il est vrai de dire que la grenouille, d'une espèce particulière, était très-grosse et le canard très-petit. On les avait retrouvés morts tous deux sur les bords de la rivière, le corps du canard enfoncé à demi dans le gosier de la grenouille.

Des animaux plus dangereux que d'audacieuses chauves-souris et des grenouilles gloutonnes se glissent parfois dans les maisons sans être aperçus, et y attendent, prudemment cachés, une occasion favorable pour *faire leur coup*. En se couchant on trouve de temps à autre dans son lit un scorpion noir, dont la piqûre est sinon mortelle, au moins fort douloureuse. Je mentionne seulement pour mémoire une foule d'araignées colossales et de centipèdes que l'on écrase à chaque pas. Un jour le colonel C. rentrant chez lui à la suite d'une promenade à cheval, passa dans son cabinet de toilette pour y prendre un bain froid. Il commençait à se déshabiller quand il entendit un léger frôlement sous sa toilette : c'était un magnifique *cobra de capello* — le plus dangereux de tous les reptiles —

qui se cachait. Le colonel C. s'arma aussitôt d'un pistolet, le chargea avec du petit plomb, et ayant averti les habitants de la maison de ne pas s'effrayer de la décharge d'une arme à feu, il marcha résolument à l'ennemi. A sa vue, le serpent comprit le danger qui le menaçait. Il se leva tout droit et montra à son adversaire la paire de lunettes marquée par la nature sur le dessus de son cou. Mais ses sifflements aigus et ses regards furieux n'effrayèrent pas le colonel C., qui, lâchant la détente, lui fracassa la tête. On le mesura; il avait un mètre trente-cinq centimètres de longueur. Si le colonel C. ne l'eût pas aperçu, c'en était fait de lui.

Le colonel Campbell, à qui j'emprunte le récit de cette anecdote, avait accordé une généreuse hospitalité à deux de ses compatriotes, Mrs. S. et Mrs. D., dont le caractère et les goûts n'avaient aucun point de ressemblance. Autant Mrs. D. se montrait brave et résolue, autant Mrs. S. était craintive et timide; tout ce qui excitait l'hilarité de Mrs. D. causait une telle frayeur à Mrs. S., qu'elle en perdait l'usage de ses sens. Mrs. D. ne rêvait que promenades dans les bois, chasses à l'éléphant, rencontres de tigres, etc. Mrs. S. osait à peine s'éloigner de cent pas de la maison de son hôte, même avec une escorte de chasseurs armés. Un soir, Mrs. S. s'étant retirée dans ses appartements secrets, venait de se déshabiller. Après avoir constaté avec les plus grandes précautions que sa chambre à coucher ne dérobait à ses regards inquiets aucune bête féroce, elle releva les draps de son lit, et se coucha... Mais, horreur des horreurs! au moment où, en s'allongeant, elle s'étend sur l'oreiller, ses pieds s'arrêtent contre un objet chaud, doux et velu... Retirer ses jambes, s'élancer hors du lit, ouvrir sa porte et pousser les cris d'effroi les plus perçants qui se puissent entendre, fut pour elle l'affaire d'un moment. « A ce bruit, nous accourûmes tous, hommes et femmes, nègres et blancs, dit M. le colonel Campbell, dans le plus simple des *appareils*.

N° 550. Réunion journalière des Brames en l'honneur des divinités conservatrice et destructive au couvent de Condjévéram, près de Madras. D'après le prince S.

Pâle et tremblante, madame S. nous désignait du doigt le lit fatal, mais elle refusait d'en approcher. S. et moi, nous nous armâmes de gros bâtons, et, soutenus par D., nous nous avançâmes prudemment vers la retraite de la bête fauve, dont nous nous apprêtions à purger notre habitation et l'île de Ceylan. Quelle ne fut pas notre surprise, en soulevant le drap, d'apercevoir un joli petit chat qui nous regardait d'un air malin! Nous partîmes tous d'un éclat de rire immodéré, et madame S. fut obligée d'avouer que nous avions le droit de nous moquer à notre aise de ses ridicules frayeurs... »

Quelques jours après, Mrs. D. joua à son tour le rôle principal dans une aventure qui se termina non moins gaiement, mais qui pouvait avoir un dénoûment tragique. Cette intrépide amazone offrit au colonel Campbell de l'accompagner dans une de ses chasses jusqu'à l'extrémité la plus éloignée d'un beau lac des environs, où, la semaine précédente, une grande battue avait réuni un nombre fort satisfaisant de daims, de biches, de sangliers, de buffles et d'éléphants. Montée sur un petit cheval arabe, elle suivit partout le colonel Campbell et son mari, qui chassaient à pied. Un domestique, chargé de la garde de son cheval, l'accompagnait; deux Malais et Bran, le chien du colonel, étaient aussi de la partie.

« Nous arrivâmes ainsi, dit le colonel, sur les bords du lac, à l'endroit même d'où l'on découvre les plus beaux points de vue; et désirant donner à Mrs. D. le curieux spectacle d'une chasse aux oiseaux, nous la laissâmes seule avec son domestique, ne nous doutant pas qu'elle pût courir le moindre danger. Toutefois, à peine nous fûmes-nous éloignés et eûmes-nous tiré quelques coups de fusil, qu'un énorme buffle s'élança hors de la jungle; et apercevant Mrs. D., il se précipita avec fureur contre elle et contre son cheval. Heureusement elle ne perdit pas sa présence d'esprit. Arrachant à son domestique un grand parapluie qu'il portait, elle l'ouvrit tout à coup devant l'effrayant animal, qui n'était plus qu'à quelques pas d'elle. A la vue de cette étrange barrière si soudainement improvisée, le buffle eut une telle peur qu'il s'arrêta court,

se retourna et prit la fuite. Au moment où il partait au galop, je sortis de la jungle, mais il était hors de portée; je dus heureusement me contenter de lancer Bran à sa poursuite. Lorsque nous arrivâmes auprès d'elle, nous trouvâmes Mrs. D. riant à gorge déployée de la frayeur du buffle. Quant à la pauvre Mrs. S., elle s'évanouit le soir à notre retour, en entendant raconter cette comique aventure. »

Les tigres sont devenus rares à Ceylan; cependant le colonel Campbell eut avec quelques-uns de ces animaux plusieurs différends qu'il s'efforça autant que possible de terminer à l'amiable. « Un soir, dit-il, j'attendais seul sur les bords d'un lac l'arrivée des courlis, car j'avais envoyé mes Malais attacher le canot et garder le produit de ma pêche. Ne voyant pas revenir Bran, je fis le tour d'une petite jungle dans laquelle il avait disparu, et je l'aperçus occupé à creuser et à élargir un trou dans le sol, comme s'il eût voulu atteindre un rat ou un autre petit animal qu'il eut senti dans son terrier. Craignant qu'il ne s'attaquât à un serpent, je l'appelai par prudence; mais en détournant la tête à droite, je vis, à mon grand effroi, un tigre qui, tapi au milieu d'une touffe de

N° 551. Indienne.

roseaux, fixait ses regards avides sur mon pauvre chien sans défiance. Mon fusil à deux coups n'était chargé qu'avec du plomb. Je glissai à l'instant même une balle de cuivre dans chaque canon, et j'appelai à pleine voix mes deux Malais à mon secours, espérant que le bruit effrayerait le tigre et le mettrait en fuite. Heureusement pour lui et pour moi, Bran ne vit pas le tigre, car s'il l'eût vu il se fût immédiatement élancé sur lui, tant il était brave, et il eût péri sous mes yeux, victime de son courage. Mes cris eurent le résultat que j'en attendais; le tigre, poussant une espèce de grognement sourd, fixa sur moi ses yeux brillants et verdâtres. Ce regard trop expressif me causa, je l'avoue, une certaine émotion que je parvins toutefois à maîtriser. Quand il m'eut ainsi manifesté son mécontentement, le tigre se retira à pas lents dans la jungle; de mon côté, je battis en retraite vers le lac de la manière la plus polie, en fixant et en visant mon terrible adversaire. J'étais bien déterminé à ne tirer mes deux coups de fusil qu'à la dernière extrémité, et le lecteur comprendra sans peine quelle fut ma joie lorsque je vis le tigre disparaître derrière quelques arbres à ma droite. Au même moment, mes Malais accourus à mes cris me rejoignaient hors d'haleine. « Il est fort heureux pour vous que vous n'ayez

N° 552. Indien porteur de serpents.

pas tiré, me dirent-ils, car si vous l'eussiez manqué ou blessé, le tigre vous eût certainement dévoré. » Pendant ce temps, mon chien était parvenu à enfoncer sa tête et son cou dans le trou qu'il avait élargi, et il n'avait rien vu et rien entendu de tout ce qui venait de se passer. Je l'avoue sincèrement, cette rencontre imprévue me fit renoncer, ce soir-là, à ma partie de chasse projetée; mais en retournant à Kurunagalla, je m'amusai à tirer quelques sarcelles sur le lac. »

N° 553. Indien.

Un autre jour le colonel Campbell chassait des paons et des faisans, quand il aperçut tout à coup dans une partie solitaire d'une jungle le plus beau paon qu'il eût jamais vu. Ce magnifique oiseau était perché sur la branche la plus élevée d'un grand arbre qui s'élevait seul du milieu d'un épais taillis. Le colonel Campbell l'ajusta et le tua; mais au moment où il tomba dans le taillis, un immense élan en sortit et s'élança tête baissée contre l'heureux chasseur stupéfait. Légèrement touché à l'épaule, le colonel Campbell ne perdit pas l'équilibre et envoya une charge de plomb dans les flancs de l'élan, qui continuait sa course rapide et que le capitaine K. avait eu la maladresse de manquer.

Mais de tous les animaux sauvages qui peuplent l'île de Ceylan, les plus dangereux sont encore les éléphants. Lorsqu'ils vont par bandes, ces animaux attaquent rarement l'homme, à moins qu'ils ne soient provoqués; s'ils ont été abandonnés par leurs compagnons, le désespoir les rend terribles. Pour échapper à une mort épouvantable, le chasseur qui les rencontre est obligé de les tuer d'un seul coup de fusil, c'est-à-dire de les attendre intrépidement à trente pas environ, et de leur loger dans la tête, entre les deux yeux, une balle de cuivre, car les balles de plomb s'aplatissent

N° 554. Indienne.

souvent contre leur peau sans la percer. Malheur à lui s'il vise trop haut ou trop bas! il est perdu.

Cette chasse, où à chaque coup de fusil on joue sa vie, ne plaisait pas beaucoup au colonel Campbell; cependant il s'en procurait de temps à autre les émotions. Un jour, par exemple, il lisait à ses compagnons, au milieu d'une forêt presque vierge de l'intérieur, les *Vies des Dames illustres* de Brantôme, celle de la belle mais infortunée « Marie Stuart, reyne d'Écosse et jadis reyne de notre France. » L'auditoire ravi écoutait dans le plus léger des négligés cette intéressante lecture. Tout à coup un domestique accourt l'air effaré. « Un éléphant! un éléphant! » s'écrie-t-il en désignant du doigt un bouquet d'arbres très-rapproché de la tente. A ses cris, on interrompt la lecture et on délibère sur le parti que l'on doit prendre. Il fallait ou transporter ailleurs le camp ou déloger l'ennemi de la position qu'il occupait. Le colonel Campbell penchait pour le premier avis; mais la majorité décida qu'on essayerait d'abord de forcer l'éléphant à se retirer, et que s'il persistait à rester où il était, on tenterait ensuite de le tuer.

« Ayant tous chargé nos fusils avec des balles de

cuivre, dit le colonel Campbell, nous nous mîmes en marche, mes amis et moi; les Malais formaient l'arrière-garde. C'était moi qui devais avoir l'honneur de tirer le premier; par conséquent, je pris le commandement de la petite armée.

» D'abord, conduits (bien malgré lui) par le domestique qui avait vu l'éléphant, nous parvînmes à une très-faible distance de l'ennemi sans qu'il nous eût aperçus. Dès qu'il nous vit ou dès qu'il entendit le bruit que nous faisions en approchant, il fondit sur nous en droite ligne, brisant les branches et les troncs des jeunes arbres qu'il rencontra sur son chemin. Il arriva ainsi à vingt-cinq pas de nous environ. Alors je lâchai mon coup de fusil; ce signal donné, mes deux compagnons tirèrent en même temps. L'énorme bête vint tomber presque morte à nos pieds; mais, à notre grand étonnement, d'autres éléphants et un buffle, effrayés par ces coups de feu, sortirent de la jungle où ils se reposaient, et se dirigèrent en courant et en rugissant vers un bois peu éloigné. Heureusement ils ne nous aperçurent pas. Nous avions le droit d'être fiers de notre adresse : en examinant de plus près l'éléphant que nous venions de tuer, nous reconnûmes que deux de nos balles avaient traversé sa cervelle, et que la troisième s'était logée à la naissance de sa trompe. »

Un autre jour M. le colonel Campbell était allé à la chasse avec un seul domestique; après lui avoir confié la garde de son cheval, il lui ordonna d'aller l'attendre dans un lieu désigné sur la route, et il s'enfonça dans la forêt en se dirigeant vers un lac où il était presque certain de trouver du gibier. A peine l'avait-il perdu de vue, qu'il s'entendit appeler d'une voix effrayée; son domestique lui criait de rebrousser chemin. Le colonel Campbell s'empressa de suivre cet avis et se mit à courir du côté de la route; mais dès qu'il eut fait quelques pas, il entendit un grand bruit, et il aperçut au travers des branches des arbres les têtes et les trompes de plusieurs éléphants qui accouraient sur lui au galop. Que faire en une pareille rencontre? Un coup d'œil lancé tout autour de lui le convainquit qu'il n'était plus temps de fuir; il se blottit contre un gros arbre, de manière que les éléphants ne pussent le voir qu'en passant ou après être passés; puis laissant tomber une balle de cuivre dans chacun des canons de son fusil, il attendit, résolu à ne pas prendre l'offensive, mais à se défendre jusqu'à la mort s'il était attaqué. « J'avoue, dit-il, qu'un moment je perdis tout espoir de salut. » Heureusement pour lui, il n'eut pas le temps de réfléchir à sa position. Prêtant l'oreille et n'osant pas bouger, il entendit craquer et se briser derrière lui les branches et les troncs des jeunes arbres qui s'opposaient au passage des éléphants... Puis seize de ces animaux (il eut la présence d'esprit de les compter), jeunes et vieux, passèrent à sa gauche et à sa droite en décrivant des zigzags. « Deux ou trois d'entre eux m'aperçurent, ajoute-t-il, j'en acquis la preuve; mais ils étaient si pressés qu'ils ne se dérangèrent pas pour venir me rendre une visite. Quand ils furent tous passés, je remerciai la Providence, et sans trop savoir ce que je faisais, je me mis à courir à toutes jambes du côté de la route. Mon domestique, mourant de peur, avait beaucoup de peine à retenir mon cheval, car les chevaux et les éléphants éprouvent les uns pour les autres, comme je l'ai souvent remarqué, une antipathie très-prononcée. »

N° 555. Le Krisnah, tableau hindou offert au Musée de Paris par M. Eugène Sue, au nom de M. le comte d'Orsay.

Ces exemples ne sont-ils pas suffisants pour prouver que Ceylan n'est en réalité que le paradis de la *gent animale?* Ai-je besoin de dérouler ici la liste si longue des baigneurs avalés d'une bouchée par un alligator? parlerai-je des imprudents qui s'endorment au pied d'un arbre dans une forêt et qui se réveillent à demi morts, couverts de sangsues colossales et repues? raconterai-je l'histoire de ce médecin qui, traversant un petit étang et croyant mettre le pied sur un tronc d'arbre mort, sentit s'enfoncer sous lui cet appui et disparut dans l'eau avec un crocodile?... Mais je n'ai déjà accordé que trop d'espace aux animaux, il est temps que je m'occupe un peu de l'espèce humaine.

« Les femmes cingalaises, dit le docteur Davy, sont généralement bien faites, agréables et même jolies. *Grands connaisseurs* des charmes du beau sexe, les Cingalis ont une littérature complète sur cet important sujet. Ils se conforment ponctuellement aux règles établies par les maîtres de l'art. Selon eux, pour être parfaitement belle, une femme doit réunir les conditions suivantes, qui m'ont été énumérées par un dandy kandien profondément versé dans de pareilles matières, c'est-à-dire elle doit avoir :

» Des cheveux touffus, semblables à la queue d'un paon, longs, tombant jusqu'aux genoux et se terminant en boucles gracieuses;

» Des sourcils ayant la forme d'un arc-en-ciel;

» Des yeux bleus comme un saphir, ou comme les pétales de la fleur de Manille;

» Un nez comparable au bec d'un faucon;

» Des lèvres aussi éclatantes et aussi rouges que du corail;

» Des dents petites, régulières, serrées, blanches comme du jasmin;

» Un col épais et rond; une large poitrine; deux seins durs et coniques; une taille assez petite pour qu'un homme puisse la tenir entre ses deux mains; des hanches solides; des cuisses beaucoup plus grosses dans leur partie supérieure que vers les genoux; la plante des pieds plate;

» En un mot, le corps entier doux, délicat, et si potelé, qu'on n'aperçoive nulle part les aspérités saillantes des os ou des muscles. »

Les hommes cingalis ont l'air plus féminin que les femmes mêmes. Ils portent sur les hanches jusqu'au bas des jambes un linge blanc ou à fleurs qui les enveloppe étroitement de manière à leur laisser à peine la liberté de leurs mouvements. Leur corps est tantôt nu, tantôt couvert d'une jaquette blanche très-fine; ou bien encore ils se mettent un fichu, à la manière des femmes européennes, en triangle sur le dos et croisant sur la poitrine. Leurs cheveux, très-longs, sont rassemblés sur le derrière de la tête avec un et même quelquefois deux peignes très-grands et très-hauts, en écaille élégamment travaillée, — ce qui produit un effet souvent très-comique, surtout dans les maisons anglaises, où tous les serviteurs sont affublés d'une espèce de livrée hollandaise militaire à taille haute et à pans en queue d'hirondelle et à épaulettes, ou d'une redingote dans le goût hollandais antique. — Le costume que je viens de décrire n'est porté que par les Cingalis apprivoisés. Les autres sont presque entièrement nus, et la plupart laissent croître et flotter leurs cheveux à l'aventure. Quelques-uns cependant les séparent sur le front et les réunissent en tresses ou chignon derrière la tête, sans peigne. Quant aux fakirs bengalis, ils s'en font une espèce de turban assez original.

J'emprunte aux *Lettres sur l'Inde* du prince S., le récit suivant :

« Il y a quelques jours, en me promenant dans les bois, aux environs de Colombo, j'ai remarqué une femme malabare assez gracieuse. Elle était vêtue de rouge et se tenait près d'une chaumière avec plusieurs hommes. Je m'approchai de ce groupe, attiré par la combinaison harmonieuse des lignes et des couleurs sur le fond si vert des plantes et des arbres. Je vis dans la chaumière un homme accroupi devant une caisse, d'où il tirait, comme pour en faire la revue, des tas d'ornements en pierreries fausses ou petits verres de couleur réunis en pavés sur des fonds de bois doré, ou peints en rouge ou en bleu, et découpés en formes curieuses; des bonnets grotesques, des masques, des brassards, des épaulettes énormes qui ressemblaient à des dragons ou à des oiseaux, des colliers, des bracelets, des pendants d'oreilles monstrueux, etc. C'était l'habitation d'une bayadère malabare avec sa troupe, une bande de comédiens. Je n'eus rien de plus pressé que de leur commander une représentation pour le lendemain soir sur les lieux mêmes, au prix de dix roupies. Le lendemain donc, renonçant stoïquement au dîner anglais du gouverneur, je m'y rendis vers sept heures, et trouvai l'endroit illuminé par des noix de coco qui brûlaient sur des perches de bambou (*gr. n°* 557). On m'indiqua ma place sur un tronc de cocotier renversé. Des hommes nus, avec des torches allumées, tendirent devant moi une toile blanche derrière laquelle les acteurs se rassemblèrent. Le tambour et les clochettes commencèrent à battre et à sonner, et la forêt, naguère silencieuse et morne, s'anima soudain d'une foule d'habitants des alentours. Une quantité innombrable de petits enfants et de femmes vinrent se poser sur des nattes, et des hommes à l'air farouche peuplèrent les intervalles noirs entre les arbres. Cette scène nocturne produisait un effet imposant à la clarté funèbre des torches, qui permettait à l'œil de pénétrer dans les profondes trouées des arbres, remplies d'hommes nus, au regard triste et terne, au teint de bronze presque verdâtre, aux cheveux longs Mais l'imagination allait bien au delà du regard et s'élançait dans ces forêts immenses, solitudes impénétrables, hantées seulement par les monstres des tropiques qui nous paraissent presque fabuleux en Europe. Lorsque la toile fut baissée subitement, car elle fut baissée et non levée pour commencer, je fus ébloui par la richesse et la profusion des ornements, par les formes bizarres et l'étrangeté des attitudes qui se déployèrent tout d'un coup devant moi. Cela représentait un roi de l'antiquité indienne, magnifiquement paré et le visage peint, rappelant certaines idoles hindoues, avec un *criss* à la main, qu'il faisait tournoyer d'une façon bizarre; une reine, la femme dont j'ai parlé au commencement, tout étincelante d'or et de fausses pierreries, qui faisait des mouvements singuliers et précipités avec ses mains, ses pieds et son corps flexible. Elle était d'une extrême maigreur, d'une jolie figure, et elle chantait d'une voix glapissante qui pour nous n'avait presque rien d'humain, et qui était tout à fait discordante avec le reste des voix. Il y avait un ministre ou général du roi, armé également d'un criss, et tout aussi comique en son genre que le roi; puis un fou avec une longue barbe et un ventre immense; puis encore un homme habillé très-richement en femme, faisant l'épouse du ministre; enfin un jeune garçon, fantastiquement vêtu, toujours dans le goût des idoles, le tout représentant un épisode de l'antique mythologie hindoue. Tout cela dansait; les mouvements du roi étaient saccadés et cadraient fort peu avec son long vêtement mythologique d'apparence pontificale. L'expression de sa physionomie était vive et radieuse; il avait le visage soigneusement peint en jaune clair pour indiquer sa caste élevée, et il déclamait d'un ton d'emphase très-significatif. Les yeux étincelants, tremblant de tout son corps et trépignant, il s'avançait parfois précipitamment vers moi, avec son criss de bois doré; puis, lorsqu'il était tout près, il s'inclinait soudain profondément en m'appelant radja, titre de civilité qu'on accorde ici en général aux gens qui payent. Aussitôt quelques hommes nus parurent avec des criss en bois et se mirent à se battre avec beaucoup d'agilité. Cela figurait quelque invasion de barbares. Alors un autre roi accourut subitement, accoutré de la même manière que le premier, mais avec une queue de paon sur le dos et des paquets de plumes de paon dans chacune de ses mains, qu'il agitait comme un possédé en frappant tout le monde. Il arracha la couronne du premier roi

N° 556. Inde. — Déota ou temple païen, vallée de Kanaour. D'après le prince S.

N° 557. Ballet dramatique représenté par des Malabares dans un bois, à Ceylan. D'après le prince S.

et prit possession de son trône, espèce de banc de bois à pieds tors. On se mit à l'adorer. Vint ensuite une espèce de derviche ou magicien en bonnet pointu, les cheveux flottants, très-grand, le corps nu, avec de grands colliers et le visage peint d'hiéroglyphes jaunes. Enfin, à dix heures et demie du soir, je partis, et ils continuèrent à danser, à chanter et à tambouriner, toujours sous le sceptre de l'usurpateur. »

« Dans cette île ombreuse, dit plus loin le même voyageur, un crépuscule voile l'air chargé d'électricité. Mais les éclairs sont fréquents et jettent un étrange éclat sur les montagnes et les précipices chargés de végétation ; et le silence de ces lieux est souvent interrompu par le grondement du tonnerre lointain à l'approche des orages de l'équinoxe et par le lugubre *tamtam* des bonzes qui résonne dans la forêt ; car souvent, dans des endroits qui semblent inaccessibles, est caché un temple mystérieux où se pratique le bouddhisme antique dans toute son étrangeté primitive. Là, si l'imagination vous entraîne, par un sentier tortueux et difficile, sous un épais feuillage où le soleil ne pénètre jamais, vous parvenez à l'escalier d'un temple rustique, ou des prêtres obligeants et calmes, drapés de jaune (*gr. n°* 547), au teint cuivré, au visage austère, à la tête rasée, ainsi que tout le reste du corps, vous introduisent dans une enceinte silencieuse, embaumée des fleurs les plus rares, où vous voyez, à la faible lueur d'une lampe d'huile de coco, un Bouddha gigantesque, taillé dans un roc et peint de vives couleurs, plutôt d'orange et de jaune, couché ou debout, occupant toute la longueur ou toute la hauteur du temple. Ces prêtres hospitaliers, animés d'une bonté cordiale et modeste, s'empressent de vous offrir des rafraîchissements simples, proprement préparés, et qui ne consistent qu'en végétaux. Des enfants élevés dans ces temples ou monastères vous entourent d'attentions naïves. Les uns agitent des éventails devant vous et vous présentent de l'eau pour vous rafraîchir, tandis que d'autres allument un fagot de bois et font des cigarettes avec des feuilles vertes cueillies à l'instant dans leur jardin. D'autres encore vous offrent du bétel ou de la canne à sucre, ou quelque fruit monstre qu'on n'a jamais rêvé. L'un d'eux, ayant remarqué qu'une mèche de mes cheveux s'était écartée des autres, tira un peigne de sa poche et me le présenta, sans mot dire, avec un grand sérieux ; et tout cela se passe dans le silence du respect et de la retenue.... Ces prêtres de la forêt enseignent à leurs élèves la bonté et la modestie, et ils en font des hommes doux et tranquilles, comme le sont en général les Cingalis, race aborigène de Ceylan, qui passent leur vie à faire le bien dans le calme d'une vie monotone.

» Quelquefois, le soir, un tintamarre inusité frappe soudain vos oreilles, un bruit sinistre et discordant d'instruments barbares ébranle les échos des forêts, le son nasillard du hautbois thibétain produit en vous un sentiment pénible, un malaise étrange, et vous voyez à la lueur rougeâtre des torches une longue procession d'éléphants caparaçonnés et surmontés de baldaquins qui portent des reliques de Bouddha d'un temple à l'autre. La fumée des torches répand une odeur funèbre. Bientôt vous vous trouvez au milieu de cette marche nocturne et fantastique, vous vous sentez étourdi par le bruit du tambour et des cloches qu'agitent les monstres gigantesques en marchant près de vous (*gr. n°* 559). Vous êtes frappé de l'expression triste et terne des visages cingalis, auxquels le reflet du bitume allumé donne un air livide et fantasmagorique. Mais tout à coup une clarté plus vive vous éblouit. Des adigars ou chefs kandiens, en costumes mythologiques de couleur blanche, dont l'origine se perd dans les temps fabuleux de cette île mystérieuse, s'avancent d'un pas lent et mesuré, et passent comme les ombres des rois dans *Macbeth*. Puis toute la procession, s'enfonçant dans la forêt, s'évanouit comme un songe et vous laisse dans une rêverie vague, profonde, indéfinissable. Tandis que vous vous demandez si c'est une vision qui vient de troubler votre âme, ou bien une réalité sublime et étrange à laquelle vous venez d'assister, les sons qui s'étaient éloignés se rapprochent. La marche fantastique revient vers le temple d'où elle était sortie, et dont l'éléphant principal monte les degrés pour être dépouillé des ornements sacerdotaux... »

N° 558. Inde. — Temple rustique aux environs de Simla dans l'Himalaya. D'après le prince S.

Le prince S. a assisté à Condjévéram, près de Madras, à une fête religieuse non moins extraordinaire, qu'il décrit en ces termes : « Condjévéram est une ville éparse dans un bois sacré, avec cinquante mille habitants (dont dix mille bramines), et contenant une infinité de pagodes. Je me suis arrêté dans une maison écartée tout à fait propre et bien tenue, établie pour les étrangers. Les bramines, qui avaient su mon arrivée, envoyèrent à ma porte trois éléphants et une bande de danseuses et de musiciens ; les danseuses pas très-jolies, quoique jeunes. Il y en avait une cependant qui était fort bien. Une malheureuse petite jouait d'un instrument fait avec une noix de cocotier, dont le son rappelait celui du hautbois et ressemblait à la voix d'un enfant qui pleure ; et, tout en jouant, cette petite se tortillait d'une manière horrible, tandis que sa mère, une grosse mégère noire, ne cessait de la rudoyer. J'exprimai à la mère mon dégoût en l'expulsant de la chambre, et je donnai quelques roupies à la fille, tout en me disant qu'un mot à lord Elphinstone suffirait pour modérer l'ardeur de cette vieille à instruire la jeunesse.

N° 559. Fête de la Lune à Ceylan. D'après le prince S.

» Les éléphants, il y en a quatre attachés à ces pagodes, faisaient un effet superbe sur le fond de palmiers et le gazon ; et ces hommes et femmes qui remplirent mon appartement n'étaient pas sans caractère. Tout ce monde, comme de raison, était venu là pour attraper quelques sous. Je fus forcé de verser des roupies à pleines mains. J'allai à un temple, puis à un temple, puis à

un autre, tous superbes, magnifiques, incomparables (*gr. n°* 550). L'architecture la plus grandiose, les détails les plus extravagants, une foule d'animaux fantastiques, le tout entremêlé de palmiers et de banians énormes, et force galeries, colonnades, cours, bois, esplanades, remplis d'une foule de bramines, vieux, jeunes et enfants, presque nus, barbouillés de jaune et de blanc au front et sur la poitrine, les uns horizontalement, servant Schiva, le destructeur, les autres perpendiculairement, servant Vischnou, le conservateur. Tous adorent Brama, l'être suprême, créateur. Les bayadères y étaient aussi, et dansaient au son de leur musique bruyante; les éléphants me suivaient partout comme des ombres. Le tout ensemble était merveilleux, et chaque détail d'un attrait, d'un intérêt profond.

» On montrait aussi les joyaux du temple faisant partie du costume des idoles qu'on promène de temps en temps sur des chars que j'ai vus, et qui sont d'une grandeur énorme, en bois sculpté d'une manière étonnante, formés d'ornements d'un genre inconnu, et pullulant de petits dieux grotesques [1]. Là encore il fallut verser des dizaines de roupies.

» On entretient à Condjévéram une quantité de singes. On les voit en grand nombre dans les maisons, sur les toits et dans les temples, et ils sont plus ou moins vénérés. La première chose que je vis en arrivant ici, ce fut d'abord ces singes, puis un immense étang entouré d'un élégant et vaste escalier en granit. Au bord de cet étang cheminait un respectable éléphant. Les éléphants ont aussi sur le front des marques horizontales ou perpendiculaires, suivant qu'ils sont consacrés à Vischnou ou à Schiva. Celui-ci portait sur son dos un bramine tout rasé, adorateur du diable, qui tenait devant lui un vase de cuivre avec des feuilles vertes dedans. Devant marchaient quelques musiciens, entre autres un petit monté sur une vache, avec des timbales, et qui frappait là-dessus comme un possédé, évidemment enchanté de sa besogne. Puis il y avait des clochettes, et les deux cloches obligées suspendues sur l'éléphant, et une espèce de cor de trompe.

» Je suis resté à Condjévéram jusqu'au soir. Il y avait précisément une fête avec procession. Imaginez-vous, au milieu de cette architecture étrange, à la clarté d'une centaine de torches, l'idole colossale dorée (elle était d'argent, je pense), paraissant tout à coup ornée de fleurs sur un immense échafaudage traîné par une foule d'hommes, et s'avançant d'elle-même au milieu d'un peuple de bramines. Ajoutez à cela des musiciens enragés montés sur des vaches. D'abord l'idole fit ainsi un long tour dans l'intérieur du monastère et dans ses cours spacieuses; puis elle sortit par l'immense portique surmonté d'une tour plus haute et plus large que la grande tour de Moscou, mais vieille de quatre mille ans, m'a-t-on dit, et en granit minutieusement sculpté. Elle passa ainsi dans les rues de

N° 560. — Inde. — Palais du résident anglais à Hyderabad.

Condjévéram et dans les bois, au milieu des cris, des chants, des prosternations et des feux d'artifice. »

Cette description de Condjévéram est datée de 1841. Quatre années plus tard, le prince S. prit part à Ceylan à une chasse aux éléphants, dont je lui emprunte aussi ce récit, et que représente la gravure n° 549, faite d'après une de ses aquarelles.

« A mon retour à Colombo, je trouvai la société anglaise préparée à aller à une cinquantaine de verstes dans la forêt de Karnigâl pour voir attraper des éléphants. Je me laissai entraîner, et après un voyage fatigant à cheval, après avoir vécu plusieurs jours dans des cabanes improvisées, au milieu d'une étouffante forêt tropicale, impénétrable sans hache et sans feu, un soir, à la lueur des torches, je vis ou plutôt j'entendis un troupeau d'éléphants sauvages, cernés et chassés par un millier de Cingalis armés de torches et de lances vers une enceinte préparée à cet effet, tout près de la hutte où j'étais juché avec d'autres Européens, des Anglais, sur un très-gros arbre. Je fus averti du moment décisif par le bruit des feuilles et le craquement des branches, et par les cris de triomphe des Cingalis. Le lendemain matin je retournai à mon poste d'observation, à cette hutte de bambous et de feuilles de palmiers, et je vis trente-sept éléphants traqués dans l'enclos et qui se tenaient en masse. Il y en avait de vieux et d'énormes, et aussi trois tout petits qui se pressaient sous leurs mères. Alors les Cingalis les plus déterminés entrèrent dans l'enclos, le *krâl*, comme cela s'appelle, sur quatre éléphants privés, pour tâcher de dérouter les sauvages par des menaces bruyantes; et s'approchant du premier qui se trouva détaché de la bande, ils réussirent, avec beaucoup d'adresse et de courage, à lui mettre un lacet au pied et à le garrotter à un arbre trop gros pour qu'il pût le déraciner. Le malheureux se mit à faire des efforts grotesques et à trompetter de détresse. Alors la troupe des éléphants sauvages s'avança vers lui comme pour le délivrer. Mais les Cingalis, par leurs cris et leurs piques, et les quatre éléphants privés avec leurs défenses, les repoussèrent. On emmena, après l'avoir garrotté, le captif maté à coups de trompe et de défenses par les éléphants apprivoisés.

» Le krâl, enclos d'un quart de verste carré, avait pour palissades de hauts troncs d'arbres très-forts, serrés les uns contre les autres, et dont plusieurs se trouvaient être des ébéniers. Dès que les éléphants sauvages y eurent été traqués, aussitôt le krâl fut entouré de piques et de flambeaux, et des feux immenses furent allumés pour empêcher les éléphants furieux de briser l'enclos avec leurs fronts. Les hurlements, les feux et les longues piques blanches les faisaient reculer invariablement, lorsqu'ils se mettaient à faire une charge contre la barricade. »

[1] La *gr. n°* 555, représentant le Krisnah, peut donner une idée de ce que sont les divinités hindoues. Assise sur une sorte d'estrade, cette divinité monstrueusement grotesque semble recevoir les hommages d'une femme. Elle porte au cou un collier de perles fines. Sa tête est ornée d'un diadème de rubis et d'émeraudes. A ses oreilles pendent des saphirs. Le tableau que reproduit la gravure a quatre pieds de hauteur. Il avait été donné par lord Elphinstone au comte d'Orsay, qui en a fait hommage au Musée du Louvre. La peinture en est remarquable.

Les fragments variés que je viens d'emprunter aux *Lettres sur l'Inde* du prince S. et aux *Excursions, adventures and field sports in Ceylon* du lieutenant colonel James Campbell, me dispensent de résumer ici les observations que j'ai recueillies sur cette île de sept cents lieues carrées si rarement visitée et si peu connue; elles n'offriraient plus d'intérêt. D'ailleurs il faisait si chaud pendant mon court séjour à Colombo, que je suis peu sorti de ma chambre. Énervé par ce climat des tropiques, je ne repétais plus ce couplet de Béranger, que j'avais tant de fois fredonné dans mes précédents voyages :

Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante :
Voir c'est avoir. Allons courir,
Car tout voir c'est tout conquérir.

Et cependant, à en juger par ce que j'avais vu, par ce que j'entendais raconter, par ce que je lisais, je me disais chaque jour : L'histoire civile et religieuse de Ceylan doit être aussi intéressante à étudier que les mœurs, les coutumes, les institutions de sa population jadis civilisée et aujourd'hui presque sauvage, que les étonnantes et innombrables merveilles végétales et animales dont la nature semble avoir pris plaisir à couvrir et à peupler cette île! Mais à peine me sentais-je la force de transcrire sur mon journal quelques-unes des sentences cingalaises, traduites du *Prataya salaka* par le révérend J. Selkirk, que je méditais en m'assoupissant. En voici trois que j'y retrouve :

« *Stance* III. L'homme a cent années à vivre sur cette terre. Le sommeil, l'enfance et la vieillesse en absorbent soixante-quinze; les vingt-cinq qui lui restent sont remplies de chagrins, de maladies et de soucis. De quel bonheur jouit donc l'homme ici-bas, vague roulante d'une mer tourmentée par la tempête?

» *Stance* XLI. Une chouette est aveugle le jour, un corbeau est aveugle la nuit; mais un homme méchant, envieux et emporté est bien plus aveugle; car il ne voit clair ni le jour ni la nuit.

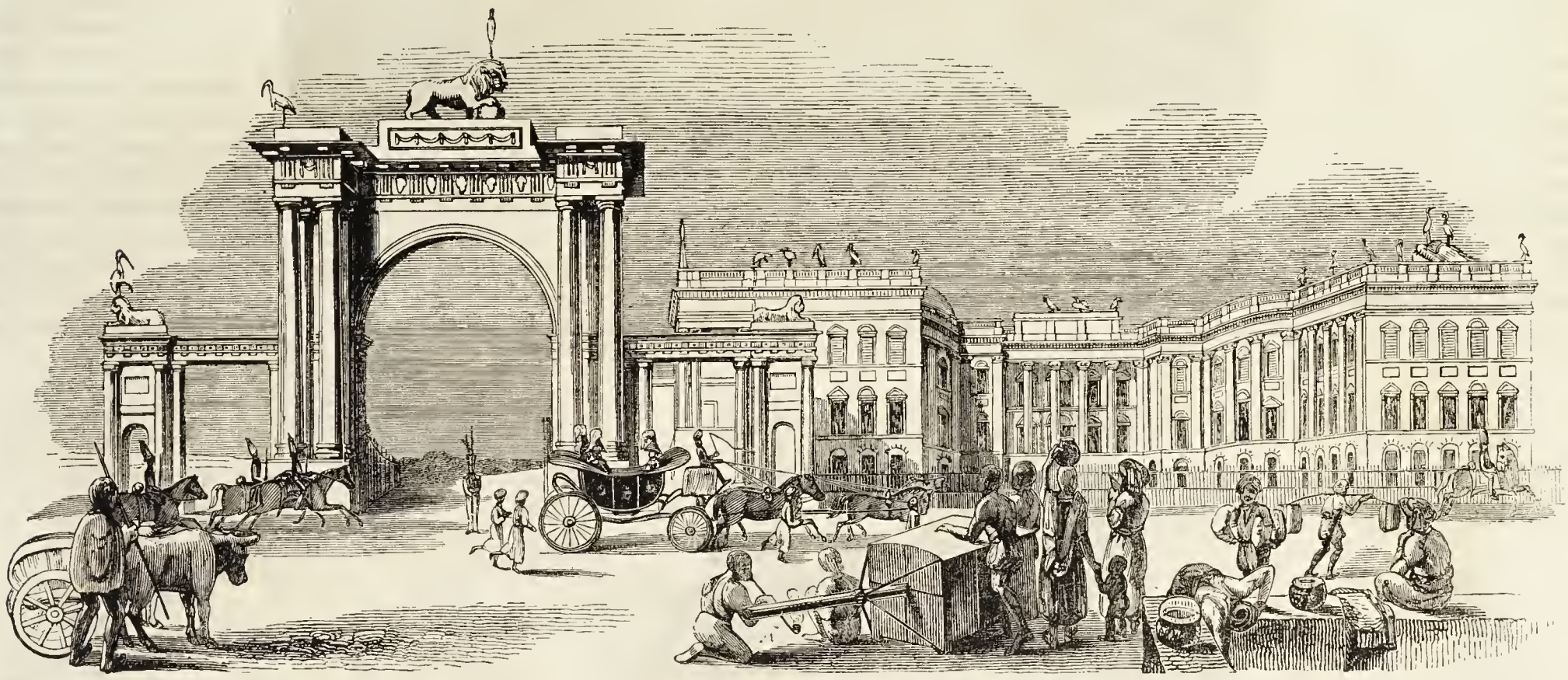
» *Stance* L. Si un homme vous dit qu'il a vu des corbeaux blancs, les pas des poissons sur le sable de la mer, des fleurs sur un figuier, vous pouvez le croire; mais ne vous fiez jamais au cœur d'une femme. »

CHAPITRE XLV.

CALCUTTA.

Août 1848.

L'embouchure des grands fleuves présente toujours des dangers à la navigation; ici, ce sont des roches sous-marines jadis recouvertes d'une épaisse couche de terre balayée par les flots; là des bancs et des grèves chaque année déplacés par les débordements, tour à tour entraînés et formés de nouveau par les courants et les marées; ailleurs une barre limoneuse qui est comme la ligne de démarcation entre les eaux douces et l'Océan. Grossi par vingt et une rivières considérables qui se gonflent elles-mêmes périodiquement à la saison des pluies, à la fonte des neiges, le Gange, malgré les huit bouches par lesquelles il se jette dans la mer en arrosant et inondant partout son delta, roule une si puissante masse d'eau que son lit, à l'entrée principale, est inégal et capricieux comme celui d'un torrent. Aussi est-il toujours difficile, sinon impossible, d'y entrer. La nuit surtout on n'a pour se



N° 561. Inde. — Palais du gouverneur général de l'Inde, à Calcutta.

guider que le plomb de la sonde et les feux éclatants qu'à chaque demi-heure on brûle à la poupe des pontons mouillés, selon la saison, plus ou moins loin des rivages. Il faut se fier un peu à l'expérience du pilote que vous envoie un des bricks en croisière devant cette côte menaçante, et beaucoup à la Providence. Quand la force des marées conspire avec les efforts des vents et des courants, il n'y a pas d'ancre qui tienne, pas de câble qui ne se rompe. Après avoir touché plusieurs fois sur des bancs, incapables de gouverner avec certitude dans les canaux étroits qui sont seuls navigables au milieu de cette immense surface d'eau, nous avions jeté les nôtres, et en moins d'une demi-heure nous avions tout perdu. Plus d'une fois nous craignîmes de voir notre navire s'échouer ou s'entr'ouvrir! Mais il nous arriva ce qui arrive si souvent, ce qui était arrivé à Jacquemont, nous manquâmes d'y rester seulement, en sorte qu'après tout nous n'y restâmes pas plus que si nous n'y avions point passé.

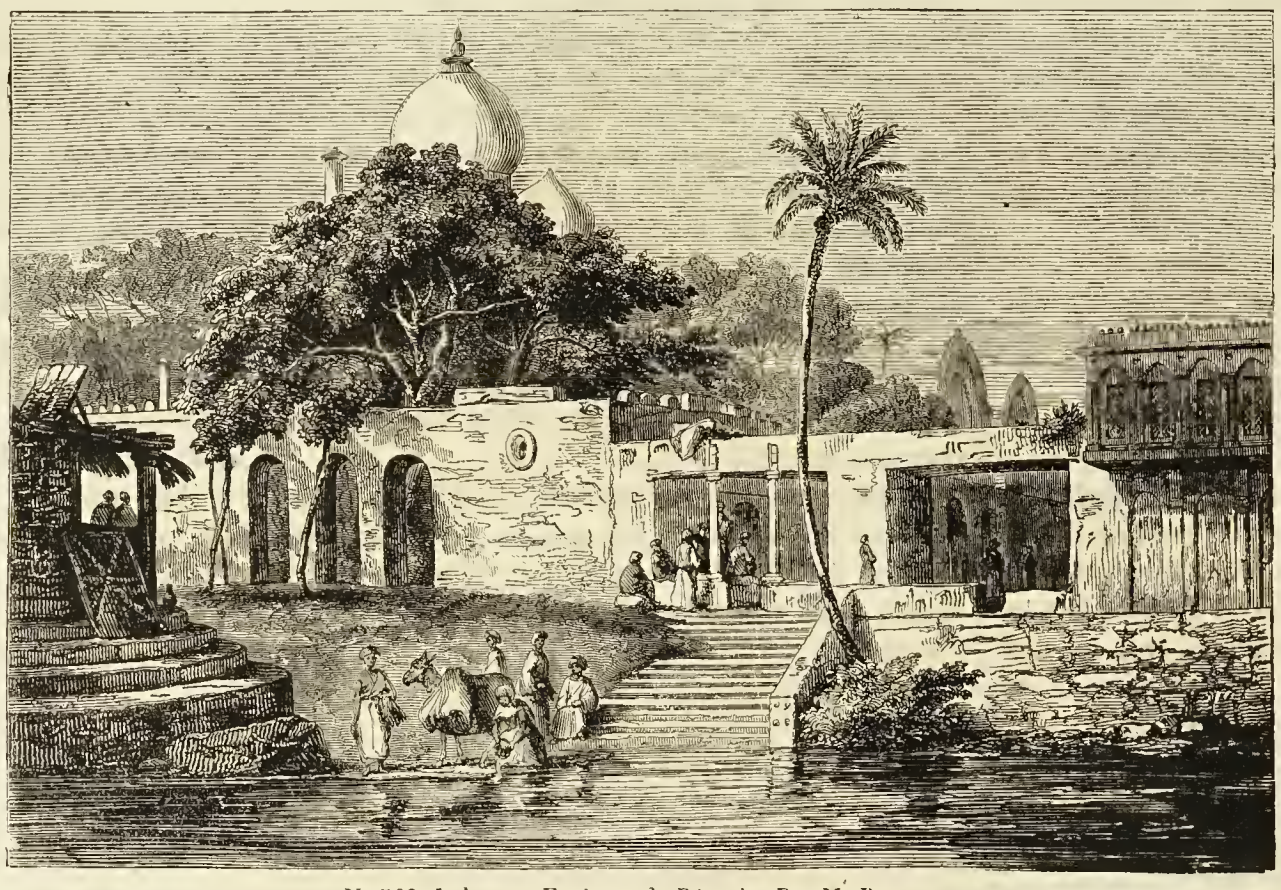
Quand on a franchi les brasses périlleuses du Gange, on côtoie les effrayantes solitudes de ses *sunderbands* (*soundarivana*, forêts d'arbres *soundari*, *heritiera minor* ou *robusta*), vastes terrains d'alluvions boisés, mais inhabitables, qui terminent le delta du côté de la mer, sur une longueur de cinquante-cinq lieues, rivage de mort, où règnent en maîtres les bêtes féroces et particulièrement le tigre. Trois classes d'individus osent seules s'y aventurer quelquefois; le bûcheron, qui aime par instinct à se plonger au plus épais des fourrés, à retourner à la vie sauvage; l'ascète hindou, que les retraites solitaires et inhabitées invitent à la contemplation, et le fakir musulman, qui, armé de talismans et d'amulettes, croit pouvoir dompter la férocité des tigres. Les sunderbands seraient-ils purgés des animaux féroces et des reptiles hideux qui les infestent, leur insalubrité les rendrait encore inhabitables. C'est malheureusement une loi de notre globe qu'il faille expier les bienfaits d'une végétation bénie par les influences maudites d'un air insalubre.

A mesure qu'on avance au delà de cette partie large du fleuve où les deux rives semblent étrangères l'une à l'autre, on rencontre de grands bateaux plats qui, sortis des petites rivières tributaires du Gange, remontent à la voile vers Calcutta, ou descendent à l'aviron, aidés par le courant. « Ce sont, dit M. Théodore Pavie, qui a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des travaux si intéressants sur l'Inde, ce sont des arches immenses, habitées, comme les jonques chinoises, par des familles entières, recouvertes d'un toit en galerie comme les cabanes du rivage. Là, tout rappelle encore l'industrie primitive de la contrée; la voile est faite avec les fibres de l'hibiscus (*tiliaceus*), qui croît en abondance dans les terrains humides; un bambou coupé dans le marais et emmanché d'une palette de bois forme les rames; le pilote, vieux marin à barbe blanche, est juché sur une cage de bois, d'où il peut voir les *dinguis* (petites barques) qu'il renverserait au passage. Abrité contre un soleil trop ardent par un parasol en feuilles de palmier, le nautonier bengali conduit patiemment sa chaloupe, et du haut de son perchoir il distingue par-dessus les digues ici les champs de riz inondés, là le laboureur qui dirige sa charrue attelée d'un seul buffle. Quand la brise faiblit, quand le flot cesse de lui être favorable, il laisse tomber son ancre de buis, formée de deux madriers pointus, mis en croix et chargés de quelques grosses pierres. »

La station la plus importante qu'on dépasse sur le Gange est Diamond-Harbour, où les navires de la compagnie, d'un trop grand tirant d'eau pour remonter jusqu'à Calcutta, débarquaient et embarquaient leurs cargaisons. Ce lieu est encore ce qu'il était autrefois, l'Eldorado des marins, car il est peuplé de bayadères qui viennent au-devant de tous les navires

avec un empressement égal à celui que mettaient les jeunes tahitiennes à ramer vers les vaisseaux de Cook. Plus on approche de Calcutta, plus les deux rives paraissent habitées, couvertes de culture; on sent que cette population est assise aux bords du Gange, comme aux bords d'un grand chemin, pour vivre de ceux qui passent. La plupart des villages, échelonnés à droite et à gauche, ressemblent aux tavernes qui tentent et invitent le voyageur à l'extrémité des faubourgs; ce sont des bazars où les laboureurs viennent étaler leurs fruits, les ananas, les limons, les pamplemousses, les mangues, les bananes, tous les produits d'une terre fertile et forte, où l'homme seul paraît déchu et languissant.

Calcutta occupe le long du Gange un espace de deux lieues, et renferme avec ses faubourgs une population qu'on peut, sans exagérer, évaluer à plus d'un million, en fixant à six cent mille le nombre des habitants *intra muros;* avec les villages adjacents, on aurait le chiffre extraordinaire de deux millions d'individus, réunis sur une étendue de vingt milles, c'est-à-dire moins de sept lieues. Et pourtant cette ville monstrueuse n'a pas cent cinquante ans d'existence; en 1717, l'emplacement qu'elle occupe était couvert d'une forêt très-sauvage, très-solitaire, éclaircie aux bords du Gange par des mares, de petits lacs, au milieu desquels s'élevaient deux hameaux, dont des cultivateurs et des bateliers habitaient les cabanes, groupées sans ordre, comme des tentes, suivant l'inégalité du terrain. Son histoire est trop connue maintenant pour que je croie devoir la raconter à mon tour. Je rappellerai seulement que son accroissement fabuleux s'explique par les conquêtes successives qui ruinèrent toutes les capitales assises sur le Gange et sur ses affluents, et par le nombre des rivières et des ruisseaux qui se déversent dans son fleuve sacré, et qui en rendent les environs aussi fertiles qu'ils sont insalubres.



N° 562. Inde. — Environs de Bénarès. Par M. Borget.

Une ville moderne à tous égards, plantée le long d'une grande rivière, ne peut offrir un coup d'œil bien pittoresque. Cependant, vue de la rive droite, et surtout de la pointe derrière laquelle se cache le jardin de botanique, Calcutta se déroule avec une certaine majesté, grâce à la largeur du Gange, lorsqu'au soleil couchant l'ombre des arbres qui se reflète sur le premier plan dans ses flots profonds, recule vers une perspective fuyante et bien éclairée les quais, l'esplanade, où fourmille la foule, les lignes des navires appuyés gravement sur les chaînes de leurs ancres, ces belles eaux blanches qui se perdent dans un horizon incertain, sillonnées de barques élégantes et rapides, ou traversées lentement par les lourds bateaux dont les rames retombent comme les pattes du crabe. « Mais c'est particulièrement dans les détails de la vie privée, ajoute aux détails qui précèdent M. Théodore Pavie, qu'il faut étudier cette société mêlée, où chacun garde la couleur qui lui est propre; car l'Inde est ainsi faite que le Malabar et le Bengali ne se transformeront que quand le Godaveri et le Gange auront cessé de couler. Voyez le réveil matinal de cette population qui commence volontiers sa journée par un acte religieux. Tout le long du rivage, les Hindous, hommes et femmes, se plongent dans les eaux sacrées de leur fleuve : ni le mouvement du quai déjà plein de travaux, ni celui des barques et des canots qui ont peine à se faire jour à travers ces masses compactes, rien ne dérange les baigneurs. La jeune fille dénoue ses cheveux et les trempe dans les flots avec autant de gravité que le vieil ascète qui lave sa barbe blanche et frotte sa peau

N° 563. Inde. — Mariage de jeunes enfants hindous, à Surate. — Cortége. D'après le prince S.

ridée. Pour tous, ce bain est une prière, une ablution du corps et de l'âme après laquelle les membres assouplis semblent se mouvoir plus respectueusement au gré d'une intelligence purifiée. A ceux qui ne peuvent descendre aux bords du fleuve, de dévots personnages apportent le *Gangai tirtham*, c'est-à-dire l'eau sainte du Gange dans des cruches suspendues aux deux extrémités d'un bambou ; ils passent rapidement à travers les rues, se dirigeant sur tous les points de la ville et des faubourgs. La bramani emporte aussi sur sa tête l'amphore allongée remplie de cette eau dont elle aura besoin pour tous les travaux du ménage ; d'un pas solennel, elle marche enveloppée du long vêtement humide et diaphane, à travers lequel le soleil horizontal dessine des formes belles et nobles que les poëtes hindous savent peindre avec des voiles plus légers encore. Mais les femmes de ces contrées, surtout celles des hautes castes, rachètent par la dignité de leur allure et la décence de leurs mouvements la trop grande simplicité du costume. Au sortir de l'eau, l'Hindou va s'asseoir sous de petits hangars surmontés d'un drapeau planté au bout d'une perche. Là, il livre son front à l'artiste, qui lui applique, au moyen des couleurs rouges et bleues dans lesquelles trempe le pinceau, la marque de sa secte ; alors sa toilette est faite : il peut jusqu'au soir vaquer aux travaux de sa caste.

» Pendant ce temps, les gens de la campagne, hommes et femmes, apportent au marché les fruits et les légumes dans des paniers placés sur leurs têtes, et c'est en courant toujours l'espace de plusieurs milles qu'ils arrivent ainsi, dans la crainte que le soleil, les surprenant en route, ne fane les produits du jardin. Les boutiques s'ouvrent ; le marchand accroupi derrière son comptoir regarde avec joie la foule qui grossit. Les bazars sont vite encombrés ; cent voix interpellent dans sa langue le riche Asiatique ou Européen qui passe en palanquin ; vingt brocanteurs assiégent les portières et lui offrent, tout en trottant à ses côtés, des livres dépareillés, des boîtes chinoises incrustées de cuivre, des porte-cigares, des bonnets de mandarin. Les porteurs crient, les palanquins se heurtent au tournant des rues, des voitures qui conduisent à leurs affaires les négociants et les employés de la compagnie soulèvent une poussière étouffante. Mille fiacres informes, traînés par deux *tatoos* (chevaux du pays), transportent des faubourgs au quartier du commerce les innombrables écrivains qui tiennent dans les deux langues les livres de compte, les registres de vente, et sont l'indispensable milieu par lequel l'Européen communique avec une population étrangère. Les charrettes à bœufs, lentes dans leur marche, entravent çà et là les rapides évolutions d'une foule à laquelle se mêlent les cigognes affamées, toujours en embuscade sur les toits et les balcons, d'où elles se laissent tomber, les pattes tendues, au milieu des rues les plus animées ; les corneilles qui pillent hardiment et à grand bruit tout ce qui s'échappe d'un chariot, d'un panier, et les milans, aussi voraces, mais plus sauvages, effleurant de l'aile pendant une heure le poisson qu'ils convoitent sur l'étal du marchand. Quels cris ! quel assourdissant tapage ! Autant le musulman est calme, autant l'Hindou est remuant et criard quand le travail l'excite, comme tous les peuples serviles, blancs ou noirs, libres ou esclaves. De plus, l'Hindou aime les querelles en paroles, mais craint les coups. Sa loi lui défend les jeux, les paris, les combats de béliers et de coqs, tout ce qui tend à jeter l'esprit dans un paradoxe violent ; l'ivresse est pour lui plus qu'un déshonneur ; c'est presque un crime capital. Quand un Européen traverse les rues dans cet état d'ivresse absolue que l'eau-de-vie procure aux matelots anglais, l'Hindou a le sentiment de l'infériorité momentanée du coupable à un si haut degré, que la foule s'ameute et le poursuit de ses huées. »

N° 564. Inde. — Bords du Gange (Bengale). Par M. Borget.

N° 565. Inde. — Chasse au tigre. Par M. Leullier.

Jacquemont l'a dit avec raison : « On ne vient pas à Calcutta pour vivre, pour jouir de la vie ; on y vient, et cela est vrai dans toutes les positions sociales, pour gagner de quoi en jouir ailleurs. Il n'y a pas à Calcutta un seul *man of leisure* (homme de loisir). Le gouverneur général est le plus chargé de besogne ; le grand juge après lui ; après eux l'avocat général, et ainsi de suite... Mais tout ce qui n'est pas très-distingué perd bientôt toute énergie et tombe dans une lâche indolence. » De son côté un écrivain anglais, dont j'ignore le nom, mais qui n'a été

accusé ni d'exagération ni de mensonge, a fait la description suivante de la journée d'un Anglais à Calcutta.

A quatre heures du matin votre porteur de palanquin vous éveille, et sa voix gutturale retentit près de votre couche :

Sahib! sàhib! (Monsieur) voici quatre heures.

Si le bal de la veille n'a pas épuisé vos forces, si vous préférez le soin de votre santé aux douceurs du sommeil, vous vous levez; le soleil brille déjà, votre cheval arabe trotte légèrement sur le sable que la rosée matinale imprègne encore, et vous parcourez un demi-mille jusqu'à ce que vous ayez atteint le point de réunion où les *nababs* ont coutume de venir causer. On disserte sur les qualités du vin de Bordeaux, sur le dernier duel, sur le dernier dîner; ne cherchez dans cette causerie ni esprit, ni verve, ni grâce, ni nouveauté. La vie indienne matérialise l'intelligence et transforme en jouissances sensuelles tous les actes de la pensée, de l'âme et du corps. Quelquefois deux officiers, poussés par la jalousie, la rivalité, l'amour-propre ou le besoin de donner du mouvement à une existence peu dramatique, s'arrêtent sous le *grand arbre*, figuier consacré aux duels, et dont le vieux tronc a servi de soutien à plus d'un cadavre; six heures sonnent, et tout se disperse.

Jouir de la promenade, vivre à l'air, traverser les plaines devient impossible. L'orbe incendiaire s'est montré derrière les grands palais de Chouringhie; ses rayons dardés à travers l'espace, comme des flèches brûlantes, chassent devant eux tous les promeneurs. On fuit devant cet adversaire qui ne pardonne pas, qui jaunit et grossit le foie et la rate des Européens, et qui nous renvoie chaque année des bataillons d'invalides. Le pauvre Anglais presse de l'éperon les flancs de son cheval, et, tout couvert d'une transpiration abondante, regagne son domicile où son valet hindou, qui l'attend à la porte, l'aide à mettre pied à terre et reconduit à l'écurie le coursier haletant. Voici les vastes rideaux de soie, l'éventail agité par une main habituée à ce labeur, la chambre obscure et fraîche, asile paisible où l'infortuné se réfugie. Les coussins élastiques gémissent sous son poids; il tombe anéanti, et dort ou plutôt sommeille jusqu'à huit heures et demie, incapable de travail, inhabile même à penser.

A huit heures et demie, il prend un bain, la plus grande volupté dans un tel pays. On masse et l'on parfume ses membres abattus par la chaleur avant qu'ils aient agi. Le déjeuner, composé de pilau, de muffins et de thé, est servi à neuf heures et demie. Le palanquin est prêt; l'Anglo-Indien se fait porter à son bureau; à peine arrivé, il se débarrasse de cet habit de drap qui lui pèse, revêt le pantalon et la jaquette de mousseline, ordonne au domestique hindou de faire mouvoir le *pounkah* (grand éventail mobile) sur sa tête, et gagne, tant bien que mal, l'or que le gouvernement lui donne en échange de sa santé et de sa vie. Deux heures sonnent; le second déjeuner vient l'arracher à l'ennui de ses occupations. C'est le repas favori, c'est le moment où l'on est heureux de quitter la table de travail, les calculs et les chiffres pour savourer l'*ale* blanche, le vin de Bordeaux frappé de glace, les fruits de l'Inde qui couvrent une table somptueuse, et les ragoûts hindoustaniques dont le nombre et la recherche constituent un véritable dîner.

N° 566. Inde. — Officier sikh.

L'homme oisif dépense, comme il peut, le temps que l'homme en place donne à ses devoirs. On rend des visites, on joue au billard, on court les boutiques, on va causer avec les dames. La première enceinte, dont toutes les maisons sont environnées, est-elle fermée? on reconnaît à cet indice qu'il ne faut pas se présenter et que la maîtresse du logis n'est pas visible. Si au contraire vous trouvez la porte de cette enceinte ouverte, vous pénétrez dans l'intérieur, votre cabriolet roule sous l'arcade sombre, où les porteurs de palanquin font retentir la voûte de leurs pas; et si le concierge ne s'oppose pas à votre passage, vous atteignez la porte intérieure. Là, un valet de chambre à la figure solennelle et à la démarche pompeuse vous accueille, vous fraye le chemin, annonce à un autre domestique l'arrivée du *barkie-sahil* (gentilhomme étranger), et fait résonner, en marchant, les anneaux de la chaîne d'ivoire attachée à son poignard d'argent. Vous entrez dans une antichambre ténébreuse, d'où vous entendez la voix douce et languissante de la maîtresse de la maison qui demande votre nom. L'Hindou le prononce de son mieux, vous prive de deux ou trois voyelles, vous enrichit de cinq ou six diphthongues, et vous êtes assis enfin devant l'idole orientale, qui, du fond de l'Occident, est venue occuper les divans des bayadères et des sultanes.

La jeune Anglaise repose au fond d'une chambre que le plus faible crépuscule éclaire à peine sous les mille replis d'un *pounkah* sans cesse agité. Il faut causer : heureux les absents, si quelque roman nouveau, quelque nouvelle détermination, quelque fantaisie du gouvernement offrent aux causeurs les réponses nécessaires pour tuer le temps. A défaut de ces éléments indispensables, les mœurs et les habitudes du voisin, les intentions de ce fiancé, les attentions de ce nabab, sont soumises à la plus minutieuse analyse. Pas une coquetterie, pas un sourire, pas un mot de dépit qui ne soient des textes féconds pour les commentateurs. On marie des couples qui se détestent; on décrit le duel de deux jeunes gens qui s'aiment comme frères; l'homme défend les hommes, la femme défend les femmes; une douzaine de réputations tombent en sacrifice sur cet autel que l'oisiveté et la frivolité consacrent dans tous les pays à la calomnie des salons. Le stylet d'ivoire, dirigé par cette main blanche qu'ont blanchie encore une vie de réclusion et d'indolence, court rapidement à travers la dentelle

N° 567. Inde. — Cipayes des présidences de Bombay, Madras et Bengale.

ou la mousseline, et son activité rivalise avec la volubilité des deux interlocuteurs; enfin, ils se quittent contents l'un de l'autre, et la maîtresse de la maison voisine, qui, du *verandah* de son balcon, a épié les mouvements de ses voisins, va le soir même leur rendre avec usure ce qu'ils ont prêté à leurs amis : « Je ne sais, dira-t-elle avec affectation, quelles affaires importantes conduisent le capitaine Lurket chez lady Pressmitts; il a passé ce matin trois heures avec elle, pendant que le mari était à son bureau. »

A six heures, le tyran du ciel et du sol hindoustaniques, le soleil, perd de sa force; les ombres s'allongent; ses dernières clartés ondoient en teintes safranées à l'horizon occidental. Un tumulte de roues agitées; un bruit dont aucune ville du globe n'offre l'exemple, commence à se faire entendre. Au calme profond d'une journée chaude succède l'activité la plus violente : mille chars à deux, à quatre roues, à un cheval, à six chevaux, traversent les grandes avenues de cette cité de palais. Le petit *poney* du *Pégu* galope à côté du coursier de race arabe, dont le pas mesure plus d'espace que le galop de son voisin. Les femmes en calèche découverte, les cavaliers richement équipés, veulent être vus et se faire voir. Ceux même que leur santé, leur âge et leur caractère, éloignent de ces pensées de vanité, sont obligés de se mêler à la foule bruyante qui se presse dans la seule promenade de Calcutta où l'on puisse trouver de la fraîcheur et des allées bien sablées. L'heure du dîner chasse enfin tous les promeneurs; et ces avenues, naguère remplies d'équipages brillants, restent solitaires; à peine y voit-on quelques promeneurs, amis de la brise nocturne et observateurs attentifs de ces mœurs relâchées dont le crépuscule du soir éclaire à demi le scandale. On dîne cependant, mais les estomacs, délabrés par l'atmosphère ardente et l'usage des liqueurs, sont presque toujours incapables de faire honneur à ce repas inutile. Personne ne touche aux viandes qui chargent les tables; ces gigots de mouton, ces montagnes de poissons, restent intacts. Avant le dessert, les *henkahs* d'argent et de nacre sont apportés à grand bruit par les domestiques; une vapeur aromatique épaissit l'air, qui circule avec un roulement monotone dans les longs tubes des pipes indiennes. De la salle à manger ces pipes gigantesques sont transportées dans le salon. Leur bruit étouffe non-seulement la conversation, mais les sons du piano. Si vous arrivez d'Europe, c'est une merveille pour vous que cet appartement meublé avec tant de richesse, avec un goût si exquis, rempli de femmes pâles, étincelantes de diamants, garni d'automates fumeurs et rafraîchi par un ou deux sauvages nus de la tête aux pieds, armés d'éventails immenses, ou faisant vibrer le cordon du *pounkah*. Dix heures et demie sonnent, et l'on se retire. Telle est la journée de Calcutta; tels sont les plaisirs de cette vie équivoque, de cette existence amphibie, qui dévore tant d'intelligences, ruine tant de constitutions, et ne donne aux Anglais de l'Inde des monceaux de roupies que pour leur enlever les moyens d'en jouir.

N° 568. Inde. — Suchet-Sing, oncle du rajah Dhuleb-Singh. Prince sikh.

Une grande partie de Calcutta se compose de bazars, car on appelle de ce nom à peu près tous les quartiers à boutiques. On en distingue trois catégories : la première comprend les véritables marchés, les lieux couverts ou non couverts, halles ou places publiques, destinés à la vente des menus objets du ménage asiatique, des fruits, des poissons secs, des épices, des friperies et ustensiles, toutes choses où l'Européen n'a rien à voir, à moins qu'il ne s'amuse à surprendre dans l'intimité de sa vie une population si différente de celle de nos villes. La seconde se compose de ces rues marchandes et populeuses où affluent les produits de la terre entière et les trafiquants de tout le globe. Enfin à la troisième appartiennent les quartiers, les rues, consacrés à une seule industrie, comme cela a lieu dans les bazars russes, et dans certaines villes de l'Afrique et du Levant, comme cela se faisait en France au temps des corporations. Qui ne connaît à Calcutta cette longue rangée de boutiques occupées par des cordonniers chinois? Là le maître, assis sur un siége élevé, nu jusqu'à la ceinture, la queue retroussée autour du front, trône au milieu des Bengalis, ses apprentis et ses ouvriers. Sur l'enseigne, on lit : *King-kouang boot and shoemaker for ladies and gentlemen;* dans le fond de la boutique on voit les images de Koung-fou-tseu, de Lao-tseu et de Fo, entourées d'une légende en caractères chinois. S'il porte lui-même de ces souliers étranges, à peu près triangulaires, faits selon la tradition du Céleste Empire, l'artisan de Canton et de Nanking, singulièrement habile à imiter le travail européen, sait comprendre le goût des peuples occidentaux. Le voilà qui revêt sa tunique, met sous son bras le parasol de bambou, sur sa tête le chapeau pointu, et s'en va porter des escarpins, impatiemment attendus, à quelque dame portugaise d'une couleur douteuse, dont les ancêtres viennent plutôt de Goa et de Macao que de Lisbonne.

N° 569. Inde. — Village Bengali des bords du Gange. D'après le prince S.

Cependant, malgré ces nombreux bazars, il est presque impossible à l'Européen de rien acheter par lui-même; il lui faut le *dobashi*, l'interprète, le *baboo*, l'homme d'affaires, qui s'interpose entre son compatriote et l'étranger, réduisant les prétentions de l'un et prélevant son bénéfice sur l'inexpérience de l'autre. Qui voudrait d'ailleurs, pour les achats considérables, courir tout le jour dans des ruelles infectes où sont emmagasinées les marchandises de cargaison, chercher dans la foule, dans la cohue d'une bourse en plein air, le courtier hindou couché dans un palanquin et qu'on

reconnaîtra peut-être à ses porteurs comme une voiture aux chevaux qui le traînent? Le *baboo* est donc le plus important personnage d'une maison de commerce, soit qu'en qualité de commis il dirige toutes les affaires du dehors, et passe les marchés suivant son intérêt particulier, soit qu'en qualité de banquier il accorde ou refuse à son gré, selon les chances du succès, l'argent qui lui est demandé par le négociant qu'il alimente. Il a fallu du temps pour que les Hindous s'habituassent à prendre une part active au commerce européen; mais ils paraissent s'en être bien trouvés; et d'opulents baboos, magnifiquement établis dans de vastes hôtels, témoignent, par le luxe de leurs équipages, des gains énormes réalisés dans des spéculations qu'on regardait naguère comme hasardeuses et téméraires.

« Qu'on se figure, dit M. Fontanier, les plus mauvaises baraques de nos marchands forains; qu'on les range les unes à côté des autres sur deux lignes parallèles, et qu'on ait soin, après les avoir rendues aussi sales que possible, de les abaisser jusqu'à un pied au-dessus du sol, et de les diviser tantôt par de mauvaises planches, tantôt par des nattes, et on aura l'idée d'un bazar indien.

» Ce spectacle n'est pas toujours ouvert à l'observateur; parfois une mauvaise toile ou une natte trouée, suspendue devant la boutique, cache les mystères de l'intérieur. Ne supposez pas que, comme en Turquie, le propriétaire montre ainsi son absence et laisse ses marchandises sous la sauvegarde de l'honnêteté publique; loin de là; il veille sans cesse, la nuit aussi bien que le jour, et encore est-il souvent dévalisé. S'il s'est caché, c'est sans doute qu'il compte son argent, ou qu'il est en conférence secrète pour une spéculation. Venez la nuit, et vous le trouverez couché en travers de sa porte sur un *chaspaé* ou cadre élevé au-dessus du sol et suspendu par deux cordes; là, vous le verrez enveloppé d'une espèce de linceul, bravant les serpents, les scorpions et la vermine, prêt à défendre ses richesses au moindre bruit.

» Si, vers midi, après les ablutions, quand les habitants des environs sont arrivés à la ville, quand le bazar est dans toute sa splendeur, on examine ce qu'il contient, on ne comprend pas qu'il mérite d'être gardé avec tant de soins. Les boutiques les plus riches contiennent quelques douzaines de pièces de calicot, des ornements en verre, rarement des étoffes de fabrique anglaise. Comme le marchand possède des valeurs considérables, que son établissement peut bien valoir un millier de francs, il ne le dirige pas sans quelque dignité; il siégera devant une cassette en bois qui lui

N° 570. Inde. — Runjit-Sing se faisant lire les livres sacrés hindous sur la terrasse de son palais, à La'ore. D'après M. Schœfft.

sert de coffre-fort, qui renferme des balances, ses livres de commerce. Le sol de la boutique sera souvent enduit d'un mélange de boue et de bouse de vache qui la préservera de la visite des fourmis, des carias, des cancrelas; quelquefois il en fera blanchir les parois à la chaux. Si la nature l'a paré lui-même de ses dons, si elle l'a gratifié de cette ampleur d'abdomen si prononcée dans son pays, il sera parfaitement nu pour attendre ses acheteurs, et encore maudira-t-il sa dignité et la police de ce que, par respect pour la première, il doit se couvrir la tête d'un petit turban rouge, tandis que la seconde le force à se ceindre les reins d'un chiffon de toile. Cependant ses oreilles et son nez sont ornés de vastes anneaux d'or et d'argent; il montre avec orgueil les signes de sa caste tracés sur son corps, boit de l'eau, transpire, souffle, mâche du bétel, et lance au loin, avec beaucoup de noblesse, une salive rouge, en accompagnant ces diverses opérations du mouvement gracieux de son éventail de paille; si, au fond de l'antre qu'il occupe, vous voyez, au-dessus d'une bouche baveuse, luire deux grands yeux blancs et étonnés; si quelque chose s'agite qui, par l'ensemble et la couleur, ressemble à un énorme crapaud, ne soyez pas effrayé, c'est le nouveau-né du marchand; en bon père, il veut l'avoir à ses côtés, et l'a déposé sur le sol de sa boutique, en le couchant nu sur le ventre, de façon que la tête empêche de voir le reste du corps.

» Après le marchand d'étoffes, celui qui vend les céréales est le plus considérable; chez celui-ci vous voyez des sacs de riz, de froment, d'orge, de doura, de lentilles et surtout de *grame* (pois) de toute espèce. Les vaches consacrées fréquentent surtout ce genre de boutiques; elles plongent la tête dans les sacs, et à peine ose-t-on les repousser; il est même des circonstances où leur visite est une bonne fortune. N'est-ce pas en effet un bonheur ineffable que de pouvoir recueillir leur urine, s'en frotter le corps, en humecter ses lèvres? Les autres établissements contiennent d'énormes amas de vases arrondis, en cuivre ou en terre, dont la consommation est prodigieuse, des fruits, des feuilles de bétel, du beurre fondu appelé *gui*, de l'huile rance, et enfin du poisson séché, qui est toujours assez abondant pour répandre l'infection à une grande distance. C'est près des marchands de poisson que se tiennent les plus grosses troupes de corneilles qui, aidées de l'aigle aussi immonde qu'elles, et dont on a fait, je ne sais pourquoi, l'oiseau des dieux, se chargent de nettoyer les bazars. Ces habitants de l'air viennent en aide aux femmes qui recueillent avec soin dans des paniers, puis vont coller sur les murs de leurs cabanes ce qu'ont déposé les vaches; des troupes nombreuses de rats, des insectes de toute espèce, enlèvent pendant la nuit ce qui a pu rester, et les marchés ne manquent pas, dès le matin, d'une certaine apparence de propreté.

» Tout est prêt pour recevoir la même foule que la

veille; ces femmes, tantôt gracieuses, tantôt horribles à voir, qui vont nues jusqu'à la ceinture, si leur caste ne leur permet pas de jeter une étoffe légère sur leurs épaules, dont les cheveux noirs et épais remplissent l'air de l'odeur de l'huile de coco et de bois de sandal qui les recouvre, se présenteront les premières; puis arrivent les ouvriers, les pêcheurs, les gens de peine; les personnages de quelque importance auront soin de ne pas se hâter, et, quelles que soient les habitudes bruyantes de ce peuple, on connaîtra l'approche d'un grand seigneur par les vociférations de son escorte. Tandis qu'il gardera dans son palanquin la plus parfaite gravité, ceux qui promènent son auguste personne chanteront et gémiront en chœur; ses suivants, semblables à ceux d'un général célèbre, porteront dans leurs mains triomphantes les signes de sa grandeur : un mauvais *houka* pour fumer, un tapis râpé pour s'asseoir, un sabre de cinq francs, un vase de cuivre pour les ablutions, et les pantoufles du dignitaire. A ces marques redoutables, chacun se rangera, on arrêtera les charrettes à bœufs, et si une pagode se trouve à portée, on entendra redoubler le tintement des cloches, le bruit du tam-tam et ces trompettes en cuivre d'une longueur éternelle, dont le son ressemble au cri prolongé de l'éléphant. Si quelques personnages paraissent dédaigner tant de pompe, c'est qu'ils sont détachés de ce monde et n'ont souci que de l'éternité, qu'ils ont des vœux à remplir. Celui-ci a juré de ne se coucher jamais et de dormir debout; celui-là n'ouvrira pas la main, et ses ongles lui traverseront les chairs; l'un tiendra toujours le bras élevé et réussira si bien qu'une atrophie l'empêchera plus tard de l'abaisser; il pourra même orner sa main d'un petit vase dans lequel il sèmera des fleurs; cet autre rampe à terre et va sur son ventre à l'extrémité de l'Inde, au temple de Jungernath. Tous sont très-fiers de leur profession; ils sont nus, et leur corps est couvert de l'enduit le plus sale qu'on puisse imaginer. Mais les peines ne sont pas dans ce monde sans compensation; hommes et femmes s'approcheront de ces saints personnages, les toucheront avec respect et porteront, après, la main à leur front. »

Bien que Calcutta possède des chapelles protestantes, des églises catholiques, grecques, arméniennes, une synagogue, un temple sike, des pagodes, des

N° 571. Inde. — Principale rue de Lucknow, capitale du royaume d'Aoude. D'après le prince S.

mosquées, on n'y voit ni cloches, ni minarets, ni dômes remarquables. Les vastes péristyles de la Monnaie (*the Mint*), les colonnes ioniques et doriques du palais du gouverneur (*gr. n°* 561), sont de froides copies de ces édifices soi-disant grecs auxquels les architectes modernes ne nous ont point encore habitués. Les belles maisons du fashionable quartier de Chouringie sont maladroitement ornées de colonnes revêtues de stuc, de portiques trop vastes par lesquels le soleil entre avec toute la pompe de ses rayons, malgré les nattes sans cesse arrosées que l'on tend devant toutes les ouvertures. Les étrangers visitent surtout le fort William, colossale forteresse destinée à défendre la route unique par laquelle on arrive au cœur de l'Inde. Il est si bas qu'on passerait à côté sans le voir. Au lieu de m'ennuyer à le décrire, je constaterai qu'il a coûté 50 millions. C'est assez dire, je pense, que sa construction ne laisse rien à désirer. On y caserne ordinairement deux régiments d'infanterie, un d'artillerie et quelques compagnies d'ouvriers pour l'arsenal; à ces troupes blanches on ajoute douze cents cipayes (*gr. n°* 567), pris au camp de Barrackpoor, et qui font le service du fort durant un mois à tour de rôle. On n'a qu'un seul inconvénient à lui reprocher, c'est qu'il a besoin de 10,000 hommes pour être complétement défendu. Du reste, il est plutôt une défense toute prête contre une attaque par mer, c'est-à-dire contre une armée européenne, qu'une bastille destinée à contenir la plus inoffensive, la plus soumise des nations. Jusqu'à ce jour, quelques gardes de police armés d'un sabre et d'une masse de bois avec laquelle ils se plaisent à frapper les matelots ivres en les poussant à la geôle, ont suffi à surveiller une population qui, par son nombre, est presque un peuple.

Un soir, malgré la chaleur, j'ai voulu voir le théâtre. On y jouait, en anglais, une comédie et un drame. La salle est jolie, bien éclairée et garnie d'éventails immenses, qui s'agitent tout le temps au plafond. Il y faisait si chaud que je n'ai pas pu y rester jusqu'à la fin du spectacle. Je suis allé achever ma soirée, en voiture bien entendu, car on ne marche pas ici, au bord de la rivière, sur le Corso, désert depuis longtemps. Le silence de la nuit n'était plus troublé que par les hurlements lugubres des chacals. On croirait entendre des cris d'enfants en détresse. Du reste, j'y étais habitué. Ils hurlent toutes les nuits dans les rues. Je les entends de l'hôtel Spence, où je loge et qui est situé dans le quartier le plus fashionable, à côté du

15 centimes la livraison. 87e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

palais du gouverneur et de plusieurs autres, ainsi que des plus beaux magasins de bronzes, nouveautés et parfumeries. La veille, j'avais été invité à un concert dans une maison de campagne ; il ne put avoir lieu, ou du moins on ne l'entendit pas, tant les chacals firent de bruit sous les fenêtres. Aussi un écrivain anglais a dit qu'ils rendaient les nuits hideuses. Le soleil couché, ils se mettent en campagne, se réunissent et s'appellent pour chasser en petites troupes ; les uns parcourent les rues et les places, attirés par la viande que les domestiques hindous, fidèles à leur loi religieuse, jettent sur les fumiers sans la goûter, après les repas des maîtres ; les autres suivent le cours du fleuve et attendent patiemment que le flot rejette sur les vases du rivage quelques-uns des cadavres auxquels le Gange sert de sépulture. L'usage est de brûler les corps (*gr. n°* 580), mais les pauvres qui ne peuvent suffire à la dépense du bûcher funéraire abandonnent aux eaux sacrées du fleuve le mort avec un bouchon de paille comme symbole de la cérémonie prescrite. Dès qu'un malade est à l'extrémité, ses parents, ses amis, le portent sur leurs épaules, roulé dans un linceul, aux bords du Gange, et après lui avoir frotté la bouche avec cette eau qui enlève les souillures de l'âme, ils le veillent pour le défendre contre les attaques des chacals jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir ; alors ils le lancent à l'eau, mais le cadavre, avant d'arriver à la mer, est dévoré par les quadrupèdes affamés ou par les crocodiles énormes qui rôdent à l'entrée des ruisseaux dans les Sunderbands.

N° 572. Inde. — Le jeune maha-rajah de Jaypore prenant une leçon d'équitation.

J'ai visité plusieurs fois avec un vif intérêt la bibliothèque et les collections de cette *Asiatic Society*, qui a rendu de si grands services aux études orientales ; mais j'aimais surtout à me promener au jardin botanique, car, comme le dit M. Théodore Pavie, c'est bien la plus délicieuse retraite qu'on puisse choisir, et il est plus doux encore de vivre parmi les arbres et les fleurs que parmi les souvenirs souvent si tristes du passé. Pour bien goûter le charme d'une pareille promenade, il faut sauter d'un quai plein de poussière à bord d'un de ces jolis bateaux à deux voiles latines, où l'on trouve une cabine spacieuse et des divans. Après s'être dégagé, non sans péril quand le courant est fort, du milieu des navires, des câbles, des bouées, on côtoie l'esplanade d'assez loin pour le bien voir ; on dépasse Koulée-Bazar, où sont mouillés le bateau de plaisance du gouverneur, belle berge dorée, petit palais flottant remorqué par un steamer, et les confortables chaloupes dans lesquelles les planteurs remontent le Gange. A mesure qu'on s'éloigne de la ville, il se fait un silence qui paraît toujours rassurant et solennel au sortir d'un grand tumulte ; une fois la pointe doublée, les maisons disparaissent, et l'on retrouve les arbres baignés par les eaux à marée haute. Arrivé devant une grille de fer, on débarque ; deux péons à turbans rouges se lèvent en saluant l'étranger. Ce jardin a l'air aussi d'une voûte gothique, tant les oiseaux y gazouillent ; bientôt on entre sous la plus régulière voûte gothique que des arbres dans leur croisement ogival puissent former, sous une merveilleuse allée de sagoutiers dont le fruit, disposé comme celui du dattier africain, en grappes plus abondantes encore, retombe si gracieusement sous le dôme de feuilles ; là aussi s'élance l'arecquier, le plus svelte, le plus hardi de tous les palmiers. A l'extrémité de ce vaste enclos long de deux milles, et non loin de la charmante maison qu'habite le docteur Wallich, l'heureux directeur de ce jardin, un gardien spécial montre au visiteur un figuier multipliant, dont les tiges recourbées vers la terre où elles ont pris racine embrassent une circonférence de quatre-vingt-dix pas ; c'est toute une forêt partie du même tronc. Là aussi le gouvernement essaie de naturaliser le teak, cet arbre si précieux pour la construction des navires par l'éternelle durée de son bois, et qui croît en abondance sur les collines du Malabar ; mais l'acclimatation paraît difficile sur un terrain si humide et avec une température aussi extrême.

N° 573. Inde. — Gazelles et rhinocéros destinés à l'amusement du jeune maha-rajah de Jaypore.

Pendant mon séjour à Calcutta, j'ai assisté à la célébration de l'une des plus grandes fêtes du calendrier hindou : celle de la déesse Kali (*gr. n°* 578). Elle dure quinze jours. Une foule considérable était accourue des villes voisines pour se repaître de l'édifiant spectacle des cruautés révoltantes que les dévots exercent sur leur propre corps. Bien que le gouvernement anglais ait forcé les indigènes à reculer hors de la ville le théâtre de ces barbares cérémonies, un grand nombre d'Européens, attirés comme moi par la curiosité, s'empressaient autour de ces bascules où un pénitent enivré d'arack et d'opium se suspend par les côtes à un croc de fer pour jeter à l'assemblée qui frémit de joie les fleurs de sa triste couronne. La déesse Kali est du reste la plus terrible de toutes les divinités hindoues ; elle ne se plaît que dans le carnage, et elle boit le sang de ses ennemis. Elle est représentée avec quatre bras, tenant d'une main un glaive et d'une autre la tête sanglante d'un géant ; les deux autres mains sont ouvertes. Deux cadavres sont suspendus à ses oreilles en guise d'ornements. Un large collier de crânes descend sur sa poitrine, et sa langue tombe jusque sur son menton ; ses cheveux touchent la terre ; elle porte à la cheville du pied des bracelets composés de mains de géants ; ses yeux sont tout tachés de sang. Enfin tout ce que l'imagination peut concevoir de plus hideux se trouve réuni dans sa personne. Entre autres faits d'armes, elle vainquit et tua le fameux géant Ravan, qui avait mille têtes, ce qui veut tout simplement dire qu'il possédait une armée de mille hommes.

N° 574. Inde. — Le jeune maha-rajah de Jaypore décapitant des animaux de carton.

Le Kali-Pouràna, nous apprend M. L.-M.-C. Pasquier, contient une sorte de tarif qui fixe les avantages qu'on retire des sacrifices sanglants. Celui d'un tigre donne droit pour cent ans à l'indulgence de la redoutable déesse ; celui d'un lion, d'un daim ou d'un homme vaut dix fois autant ; le sang de trois hommes versé à la

fois la rend favorable pour cent mille ans ; etc., etc.

Cette déesse — on l'appelle aussi Devi ou Bhowanie — a pour sectateurs les *thugs* (trompeurs), assassins organisés en société, qui ont fait du meurtre une science, une franc-maçonnerie et même une religion, ayant ses chefs, ses agents, ses émissaires, ses collaborateurs, ses troupes militaires et ses affiliés passifs, contribuant de leurs deniers à la *bonne œuvre*. On les appelle aussi *phansigars* (étrangleurs). L'origine de cette communauté religieuse et industrielle, qui exploite la race humaine en l'exterminant, se perd dans la nuit des temps. « Jusqu'en 1810, dit M. de Warren, leur existence était inconnue non-seulement des conquérants européens, mais même des gouvernements indigènes. Entre les années 1816 et 1830, plusieurs de leurs bandes avaient été prises sur le fait et punies ; mais, jusqu'à cette dernière époque, toutes les révélations faites à leur sujet par des officiers d'une haute expérience avaient semblé trop monstrueuses pour obtenir l'attention et la croyance du public, on les avait rejetées et dédaignées comme les rêves d'une imagination en délire. Et pourtant depuis de nombreuses années, au moins depuis un demi-siècle, cette plaie sociale dévorait les populations avec un développement effrayant, du pied de l'Himalaya jusqu'au cap Comorn, du Cutch jusqu'à l'Assam.

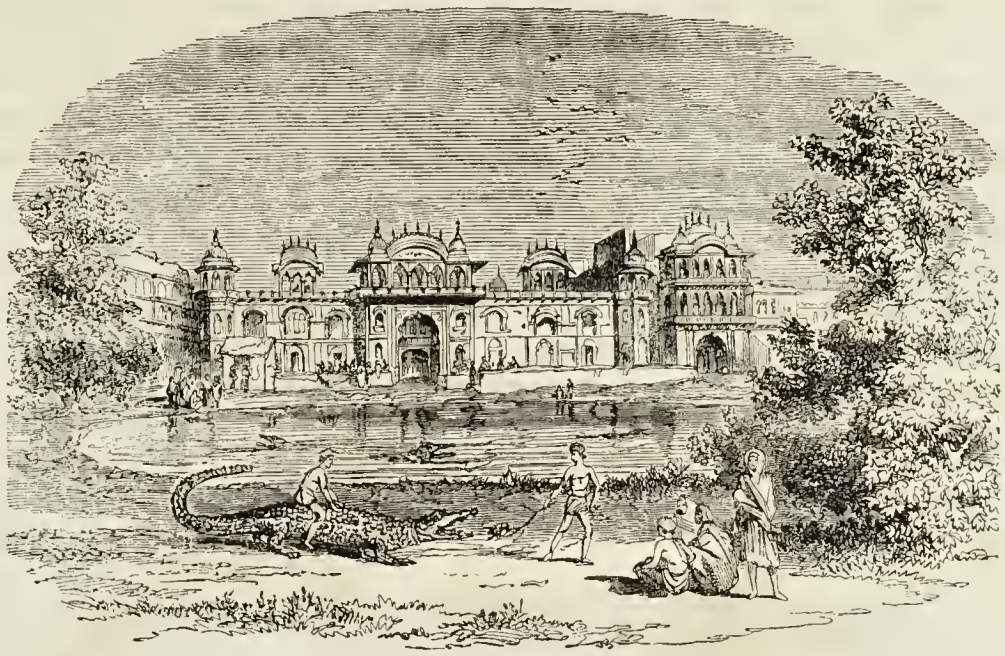
» Ce fut en l'année 1830 que les révélations d'un chef célèbre, appelé Feringhea, auquel on accorda la vie sous la condition de dénoncer ses complices, dévoilèrent le système tout entier : la base de la société thugie est une croyance religieuse, le culte de Bhowanie, ou de Kali, sombre divinité qui ne se plaît que dans le carnage et déteste surtout la race humaine ; ses plus agréables sacrifices sont des victimes humaines, et plus on en aura immolé dans ce monde, plus elle vous récompensera dans l'autre par toutes les joies de l'âme et des sens. Si l'assassin rencontre l'échafaud dans sa carrière, il meurt avec l'enthousiasme d'un martyr, parce qu'il en attend la palme. Pour obéir à sa divine maîtresse, il égorge sans pitié et sans remords le vieillard, la femme et l'enfant. Il sera envers ses coreligionnaires charitable, humain, généreux, dévoué, mettra tout en commun, parce qu'ils sont comme lui ministres et enfants adoptifs de Bhowanie. La destruction de ses semblables, dès qu'ils n'appartiennent pas à sa communauté, la diminution de l'espèce humaine, voilà l'objet même qu'il poursuit ; ce n'est pas un moyen de fortune : le butin n'est qu'un accessoire, un corollaire fort agréable, sans doute, mais secondaire dans son estimation. La destruction, voilà son but, sa mission céleste, sa vocation ; c'est aussi une passion délicieuse à assouvir : c'est, selon lui, la plus enivrante de toutes les chasses, la chasse à l'homme.

» Quiconque s'est trouvé dans l'Inde pendant les années 1831 et 1832 se rappellera la stupeur et l'effroi que la découverte de cette vaste machine infernale causa à toute la société. Un grand nombre de magistrats, d'administrateurs de provinces se refusèrent à y croire, et ne pouvaient comprendre qu'un système aussi vaste eût si longtemps dévoré le corps social sous leurs yeux, silencieusement et sans se trahir. Le colonel Sleeman lui-même, qui publia cette découverte, après l'avoir poursuivie avec un zèle et un talent infatigables, hésita longtemps avant d'admettre la vérité. Voici l'aveu remarquable qui sert d'introduction à son ouvrage :

» — Durant les années 1822, 1823, 1824, quand j'étais chargé de la magistrature et de l'administration civile du district de Nerfingpour, dans la vallée du Nerbudda, il ne se commettait pas un meurtre, pas le plus petit vol par un *bandit ordinaire*, dont je n'eusse immédiatement connaissance ; il n'existait pas d'*outlaw* si redoutable ou de si mince filou dont je ne connusse immédiatement le gîte, le caractère et les antécédents, et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvements. Si quelqu'un était venu me dire à cette époque qu'une bande d'assassins de profession héréditaire demeurait dans le village de Kundelie, à 400 mètres tout au plus de ma cour de justice ; que les admirables bosquets du village de Mundesoor, à une journée de marche de ma résidence, sur la route entre Sangor et Bhopal, étaient un des plus effroyables bhîls ou entrepôts d'assassinats dans toute l'Inde ; que des bandes nombreuses venant de l'Hindoustan et du Dekkan se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages, s'y réunissaient des semaines entières pour exercer leur effroyable métier sur toutes les lignes de route qui viennent s'y croiser ; à la connaissance et avec le concours des deux fermiers généraux héréditaires dont les ancêtres avaient planté ces massifs, j'aurais pris cet individu pour un fou ou un imbécile qui s'était laissé effrayer par des contes à dormir debout... Et cependant rien n'était plus vrai : des voyageurs étaient enterrés chaque année par centaines parmi les bosquets de Mundesoor ! Toute une tribu d'assassins vivait à ma porte, au village de Kundelie, pendant que j'étais magistrat suprême de la province, et étendaient leurs dévastations jusqu'aux cités de Poonah et d'Hyderabab...

» Le jour où Feringhea, ajoute à cette citation M. Ed. de Warren, devenu dénonciateur public, fit ses premières révélations au colonel Sleeman, cet habile officier refusait encore d'y ajouter foi, quand le chef des assassins exhuma de l'emplacement même que couvrait la tente du magistrat anglais treize cadavres à divers degrés de décomposition, et s'offrit d'en faire sortir du sol tout autour de lui un nombre illimité. La conviction frappa comme un coup de foudre le magistrat consterné, il crut alors à cet effroyable drame ; et suivant le fil donné par le dénonciateur, il enveloppa des légions nombreuses de thugs qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année. »

J'ai vu dans les prisons de Calcutta sept thugs qui attendaient leur jugement. L'un d'eux avait étranglé au delà de six cents personnes dans sa vie, et il en convenait avec satisfaction. Il avait un air respectable, quoique faux ; il était fort propre dans sa personne, même élégant. Il paraissait âgé d'environ soixante ans ; et il était entouré de sa femme et de ses enfants, qui l'accablaient de caresses. Un de ses compagnons de captivité, non moins vénérable en apparence, se félicitait d'avoir étranglé jusqu'à 999 personnes. C'était par coquetterie de métier qu'il s'était arrêté précisément à ce nombre.



N° 575. Inde. — Crocodiles élevés dans un étang à Jaypore.

N° 576. Inde. — Le jeune maha-rajah de Jaypore prenant une leçon d'anglais.

N° 577. Inde. — Déjeuner dans un jardin à Jaypore.

« On pend beaucoup de ces industriels (sur 3,266 jugés de 1831 à 1837, 412 ont subi le dernier supplice), dit M. Fontanier, en conservant ceux qui peuvent faire découvrir leurs complices; mais, quel que soit le sort qu'on leur réserve, ils ne racontent pas moins leurs exploits avec une bonhomie parfaite. Ceux qu'on retient comme dénonciateurs trouvent même moyen de rendre leur profession assez lucrative, en menaçant de faire quereller avec la justice les gens de mauvaise mine qui n'achèteraient pas leur silence. L'autorité anglaise savait parfaitement comment se passaient les choses, aussi ne mettait-elle pas une grande insistance à réclamer l'extradition de six individus qu'on lui avait dénoncés comme thugs et qui vivaient fort tranquillement à Pondichéry. C'est qu'en effet à force de voir les actes les plus monstrueux, les plus incorrigibles on finit par être d'un scepticisme complet, d'une indifférence absolue. Un jour, j'entrai chez un de mes amis, magistrat élevé, et le trouvai engagé dans une vive conversation avec un de ses compatriotes; il le priait de ne pas se parjurer comme témoin dans un procès important, et il ne put réussir à en obtenir la promesse. L'Indien sortit, et le magistrat irrité me rapporta la conversation. — Mais, lui dis-je, j'ai lu dans un règlement que vos lois punissent assez sévèrement le faux témoignage. — Que parlez-vous de lois! me répondit-il; à quoi sert tout ce fatras? on ne peut les exécuter; on ne peut mettre la population entière en prison; voilà le plus honnête homme que je connaisse dans le pays, et il en donne une preuve, car il ne me trompe pas; il m'assure au contraire que demain il prêtera serment à la justice, et lui mentira après effrontément; tout autre à sa place m'aurait d'abord trompé aujourd'hui, et demain le tribunal... On comprend qu'au milieu d'une semblable population, la recherche et l'extirpation des thugs soient d'une extrême difficulté. Le gouvernement de l'Inde fait cependant pour cela de louables efforts, et il a même créé une institution spéciale pour découvrir ces malfaiteurs. »

Outre les thugs, ou étrangleurs, la déesse Kali compte aussi parmi ses plus ardents adorateurs les dhutourias, ou empoisonneurs de profession. Le poison dont ils se servent d'ordinaire est le dhutoura. Le plus souvent, ils le font fumer; mais s'ils veulent se débarrasser de femmes, d'enfants ou d'hommes qui ne fument pas, ils le mêlent en fortes doses à leur nourriture. Ils aiment mieux tuer qu'endormir, car ils savent que les morts seuls ne parlent pas. Une de leurs victimes échappe-t-elle par hasard à leur tentative, elle n'ose pas porter plainte; ou ses révélations,

N° 578. Inde. — Procession de la déesse Kali aux environs de Calcutta. D'après le prince S.

si elle se décide à parler, ne sont suivies d'aucun résultat. « Comment poursuivre et retrouver, dit le colonel Sleeman, ces vagabonds qui passent et disparaissent sans laisser de trace? Alors même qu'on parviendrait à les reconnaître et à les arrêter, ne serait-il pas plus difficile encore de les faire juger et condamner? Il y a tant de degrés de juridiction! Les tribunaux d'appel sont si éloignés! Les dhutourias pratiquent donc sans aucune crainte leur criminelle profession. L'impunité leur est en quelque sorte assurée; aussi leur nombre augmente-t-il chaque année dans une proportion effrayante. Ils se répandent sur toute la surface de l'Inde; ils infestent les présidences de Bombay et de Madras comme celles du Bengale. Les moyens employés avec succès pour la destruction des thugs serviront plus difficilement à purger l'Inde des dhutourias; car les empoisonneurs ne forment pas des associations comme les étrangleurs. Leurs diverses bandes n'ont aucun rapport entre elles. L'arrestation d'un dhutouria n'a jamais pu mettre la police sur la trace d'autres coupables. D'ailleurs, si elles sont nombreuses, les bandes ne se composent, la plupart du temps, que de deux ou trois individus. Souvent même le dhutouria n'a pas de complices. Tel de ces misérables qui voyage seul empoisonnera sans hésiter huit ou dix personnes pour leur voler un objet de peu de valeur. Il excite d'abord leur pitié, il leur demande secours et protection, il se montre aussi complaisant, aussi honnête qu'il est pauvre et malheureux; puis, quand il a gagné leur confiance, il leur témoigne sa reconnaissance en leur rendant tous les petits services qui dépendent de lui... Malheur à eux s'ils le chargent d'aller au marché voisin leur acheter la farine dont ils peuvent avoir besoin, ou s'ils le laissent s'approcher des ustensiles de cuisine qui contiennent leurs provisions! ils ne tarderont pas à s'endormir d'un sommeil éternel. »

De semblables forfaits n'étonnent que les Européens; dans l'Inde on ne s'en inquiète même pas : la vie humaine n'y a aucun prix. Le plus lâche, le plus efféminé de tous les Hindous marchera à la mort avec le sang-froid et le courage d'un stoïcien. C'est là un des caractères distinctifs de cette race étrange. Malgré tous les efforts des Anglais pour abolir la coutume des suttées, des femmes se brûlent encore sur le bûcher de leur époux; ils ont seulement mis un terme aux sacrifices humains qui avaient lieu au nom de la religion, et qui, dans quelques provinces, continuèrent même jusqu'au commencement de ce siècle. Les Hindous ont obéi à la volonté formelle de leurs vainqueurs, mais ils regrettent toujours l'ancien état de choses. Un vieux prêtre bramine, célèbre pour sa science, déclarait un jour au colonel Sleeman qu'il attribuait à cette innovation le déclin de sa famille et du gouvernement. « Ce n'est pas, lui disait-il, un crime de ne point offrir de victimes humaines aux dieux qui n'ont jamais reçu de semblables sacrifices;

mais, dès que les dieux ont été habitués à ces offrandes, il ne faut pas les en priver, car alors ils s'indignent de ce manque de respect, et affligent le pays et ses habitants d'une foule de calamités. »

CHAPITRE XLVI.

A TRAVERS L'INDE [1].

Entre Calcutta et Bénarès sur le Gange, 3 décembre 1841.

« Me voilà depuis quinze jours à bord d'une barque remorquée par un bateau à vapeur, et Bénarès est encore loin. On espère y être dans neuf jours.

» En quittant Calcutta, nous avons d'abord été pendant plusieurs jours dans des rivières étroites, formant le delta du Gange, entre des îles marécageuses, couvertes d'impénétrables forêts ou broussailles, inhabitées par les hommes. Tous les soirs on mouillait l'ancre dans ces solitudes, pour la nuit, de peur des bancs de sable, comme partout sur le Gange. Les jeunes officiers qui sont à bord, se rendant à leurs régiments, essayèrent de faire, en bateau, une promenade nocturne près du rivage, et l'un d'eux tira un coup de fusil, auquel répondirent des milliers de chacals. Mais leurs cris lamentables furent dominés par un hurlement prolongé, semblable au roulement d'un tonnerre souterrain. C'était la voix du tigre; et les jeunes gens revinrent à la hâte vers notre barque avec des visages pâles.

» A la première lueur rougeâtre du matin, on se remit en marche; et lorsque le soleil dissipa les vapeurs humides, mais chaudes, de ce désert pestilentiel, nous vîmes çà et là des crocodiles couchés immobiles, comme s'ils étaient de bronze, sur le sable de la plage étroite qui sépare la forêt de la rivière, ou comme en embuscade, dans un ravin, la gueule ouverte vers l'eau, et le corps sous l'ombrage épais de la végétation tropicale. Ces affreux animaux avaient de quinze à vingt pieds de long. Un officier tira un coup

N° 579. — Inde. — Une rue de Lahore. D'après le prince S.

de fusil, chargé à petit plomb, sur un d'eux, qui, en ayant été atteint, pirouetta dans l'air et rentra subitement sous l'eau. Ainsi se passèrent cinq ou six jours, au bout desquels nous vîmes, pour la première fois, une barque de bûcherons bengalis, puis des villages dont les chaumières étaient construites de bambous et de nattes de palmiers, légères et gracieuses, dans des bosquets de cocotiers et d'arecquiers. Les femmes étaient à demi couvertes d'une simple et belle draperie. Les hommes avaient un regard sombre et sauvage sous l'ombre de leur épaisse chevelure. Des enfants pleins de grâce jouaient sur le sable. » (*Grav. n°* 569.)

Bénarès, 17 décembre 1841.

« Bénarès, quoique curieuse et pittoresque, n'est pas une ville aussi grande et n'a pas l'air aussi poétique, aussi grandiose que je le croyais. Cependant c'est un amas compacte de maisons à trois étages, de petits temples sculptés comme des jeux d'échecs, où se meuvent des bramines et des fakirs peints de diverses couleurs, de petits taureaux blancs bossus, ornés de fleurs et à cornes dorées; des femmes demi-nues et chargées d'anneaux aspergeant d'eau une foule de petites idoles ou des pierres cylindriques et arrondies vers le bout; des cavaliers étranges, avec leur arc passé sur l'épaule, comme on nous représente les dieux de la mythologie, et des flèches attachées sur le dos sans carquois, montant des chevaux teints de henné et d'indigo. Et tout cela mêlé et resserré dans des ruelles étroites, au milieu desquelles s'élèvent, par-ci par-là, des éléphants bizarrement caparaçonnés, qui percent difficilement et avec fracas cette foule d'êtres animés, de temples, de maisons à balcons et de boutiques de comestibles, dont parfois ils emportent dans leur marche les auvents en feuilles de cocotier soutenues par de frêles colonnes de bambou. Il semblerait qu'à chaque pas ils vont écraser des femmes et des enfants; mais il n'en est rien : le colosse à manières délicates

[1] Ce chapitre est extrait presque entièrement des *Lettres sur l'Inde*. Les fragments divers dont il se compose servent d'explication aux curieux dessins qui reproduisent les belles aquarelles de l'auteur de ce livre, le prince russe S.

évite soigneusement de les blesser ou même de les déranger. »

Dans un bengalo entre Bénarès et Lucknow, 19 décembre.

« Maintenant je cours la poste; mais la poste aux Indes n'est pas précisément organisée comme celle d'Europe. Tandis que chez nous la science fait de généreux efforts pour substituer de plus en plus la machine à l'animal, pour émanciper les créatures muettes de Dieu, l'image de la Divinité est encore réduite là-bas au rôle de bête de somme. La chaise de poste n'est dans l'Inde qu'un palanquin, et c'est d'hommes que se compose l'attelage (*gr. n°* 583). On change de porteurs toutes les heures si l'on veut, et la dépense est à peu près d'un shilling par mille anglais. Six hommes le portent à la fois, et six autres à côté pour les relayer. Il y en a un de plus qui porte une torche la nuit. En tout, on a autour de soi douze hommes de jour et treize de nuit. Au bout d'une douzaine de verstes on les change tous, et ainsi de suite, quand on va par poste, s'entend.

» Mais souvent, quand on n'a pas de très-grandes distances à parcourir, on garde les mêmes porteurs, qu'on loue pour une course, et qui font tous les jours une quarantaine de verstes et plus, surtout si l'on voyage la nuit, pendant que la chaleur n'est pas si forte; et cela sans jamais se plaindre, toujours avec la même bonne volonté et s'encourageant les uns les autres par des paroles mystérieuses, pour moi du moins, d'un son étrange, et souvent par des chants monotones d'un genre tout à fait à part, qu'on ne saurait comparer à rien de ce que nous avons en Europe. Ces gens si laborieux, si doux, unis comme des frères, sont contents de leur métier, qui est celui de leur caste, leur condition de père en fils, de temps immémorial, et ils ne voudraient pour rien au monde et ne pourraient faire autre chose d'après leur religion sous peine d'infamie. Leur simple et légère nourriture se compose de riz et de galettes de froment; parfois de quelques fruits, de légumes et de canne à sucre. Leur caste leur permet de manger du mouton; mais je ne les ai encore jamais vus en manger, quoique le pourboire que je leur donne suffise toujours pour qu'ils s'en procurent.

» Sur toutes les routes principales de l'Inde, et à une distance moyenne de dix lieues, on voit s'élever, au milieu des huttes indiennes, et à proximité de quelque village, des maisons européennes construites avec élégance. Elles sont placées au centre d'un jardin entouré ordinairement d'un mur ou d'une palissade; ce sont les *bengalos* des voyageurs.

» Ils se divisent symétriquement. Après avoir passé le vestibule on entre dans un salon dont l'ameublement est, pour ainsi dire, double, parce qu'il contient deux tables, quatre siéges et deux canapés. A droite et à gauche de ce salon sont deux chambres à coucher, avec des bois de lit. Au delà des chambres à coucher se trouvent des cabinets pour le bain; des cuisines et des écuries sont placées sur le derrière et séparées par une cour. D'anciens cipayes sont commis à la garde de ces maisons, et doivent veiller aux besoins des voyageurs, dans les limites d'un règlement dont chacun est invité à prendre connaissance.

» Les *bengalos* sont construits pour recevoir deux compagnies de voyageurs; le salon est commun, et les appartements à droite et à gauche sont occupés par elles. Si d'autres surviennent, il faut qu'ils attendent sous la *verandah* le départ des premiers occupants, qui n'ont pas droit de s'établir pour plus de trois jours. Un registre est présenté aux voyageurs, qu'on requiert d'y inscrire leurs noms et leurs qualités, la date de leur arrivée, et de présenter leurs observations sur l'exactitude du service. Il y a, en effet, des règlements affichés sur les murs, pour indiquer ce qu'on doit payer aux porteurs de palanquins et de bagages, pour les provisions, quels secours on peut exiger des gardiens. »

Lucknow, 24 décembre.

« Je suis arrivé hier à minuit. En quittant le territoire anglais, à 45 milles d'ici, j'ai traversé le Gange sur un pont de bateaux et je suis entré dans un désert sablonneux, tout à fait sauvage et sans route. Pourtant j'avançais rapidement; les porteurs de palanquins faisaient admirablement leur service, et au bout d'une dizaine de milles je fus accosté par deux cavaliers de la police royale de Lucknow, qui étaient chargés du soin de me protéger, car le pays n'est pas tout à fait sûr à cause des thugs. Ces cavaliers pittoresques se relayaient tous les dix milles. A mesure que j'avançais, le paysage devenait moins aride; mais il était complétement nuit, et cela depuis longtemps, lorsque j'arrivai dans cette capitale. Ne sachant où aller, je me fis conduire à l'endroit qui fournit les porteurs de palanquins, comme qui dirait la poste, et là, comme il n'y avait pas un soupçon de place pour moi, je fis poser les palanquins à terre dans la cour, et après avoir mangé quelques sardines et du pain que j'avais, accompagnés d'un verre de vin, je m'endormis dans le palanquin avec l'idée d'aller, le lendemain de bonne heure, faire une visite au résident anglais. Mais à quatre heures du matin, bien avant le jour, un médecin attaché à la résidence vint de la part du résident m'offrir un logement, que je m'empressai d'accepter.

» Dès que le soleil parut, je montai sur la terrasse ou belvédère, d'où je vis le panorama magnifique de la ville de Lucknow, avec ses mosquées, ses splendides palais et ses environs mystérieusement boisés. Mais plus de palmiers ici, excepté çà et là comme en Italie. *Ma che freddo!* et en même temps un soleil dévorant pendant toute la journée, qui brûle votre corps transi. On ne sait que faire; on grelotte, et pourtant il faut rester à l'ombre de peur d'un coup de soleil. Le résident, le colonel Low, ne tarda pas à venir dans ma chambre, en costume du matin, avec un bonnet de châle sur la tête. Il parlait le français admirablement; en général il ne ressemblait nullement à un Anglais, et avait plutôt l'air d'un aimable Français.

» Cet excellent homme, tout à fait sans façon, m'offrit d'aller parcourir la ville sur un éléphant, en ajoutant qu'il y en avait un toujours prêt pour lui tous les matins au lever du jour, et qu'il n'en profitait guère. Il cria par la fenêtre, et à l'instant même je vis sortir du jardin le gigantesque quadrupède avec un pavillon d'argent doré, orné de pavés de fausses pierreries imitant les diamants, les rubis et les émeraudes, qui, au lieu d'être enchâssés, étaient simplement appendus au pavillon, et faisaient un effet charmant au soleil rose du matin. Ce pavillon, de forme singulière et originale, se composait de deux cygnes sculptés et ciselés en argent, et, comme je l'ai déjà dit, de ces pavés branlants de fausses pierreries. Les chabraques étaient éclatantes de rouge et d'or. Le cornac était en blanc, avec un châle de cachemire jeté sur le dos. Je montai par une échelle. Un domestique, enveloppé également d'un cachemire, s'installa derrière moi, dans une place faite exprès pour cela, et nous partîmes, précédés d'un cavalier régulier, espèce de Cosaque, bizarrement vêtu, dont il y a toujours une douzaine à cheval à la porte du jardin de la résidence, tout prêts à accompagner les personnes de la maison.

» J'entrai alors dans une rue large et populeuse. De beaux édifices mauresques, aux coupoles moscovites, d'innombrables minarets, se découvraient devant moi de tous côtés. Des cavaliers, vêtus de drap d'or et de cachemires, sur de jolis chevaux, précédés de gens à piques d'argent ou le sabre à la main, tout cela courant; d'autres seigneurs, portés sur des palanquins découverts et dorés, un riche houka d'argent à la main, ou plutôt un gourgouri, vrai nom de la petite pipe d'eau sans tuyau élastique, entourés de serviteurs, précédés de gardes d'honneur sur des chameaux caparaçonnés de rouge et de vert; des éléphants, souvent par groupes, surmontés de superbes pavillons, dans lesquels les habitants lucknois conversaient ensemble de l'un à l'autre, le houka à la main, dans des costumes brillant des plus vives couleurs; des troupes de sauvages Afghans, balancés sur leurs immenses chameaux, et contrastant avec les élégants Lucknois, tout cela se croisait autour de moi; et au bout de la rue large et spacieuse que je longeais, se voyait une porte mauresque magnifique et grandiose, au delà de laquelle s'élevaient des minarets fins et gracieux et des coupoles dorées comme celles du Kreml de Moscou, qui faisaient un effet superbe avec l'avenue fantastiquement peuplée que j'avais devant moi (*gr. n°* 571).

» Il y a trois cent mille habitants dans la ville de Lucknow. Le roi a soixante-cinq ans, et on le dit très-cassé et ne marchant plus : aussi je n'ai fait aucune tentative pour le déranger; mais j'ai vu son palais pendant qu'il était absent. L'un de ses trônes, car il en a plusieurs, est une estrade en or incrusté de dia-

N° 580. Inde. — Hindous brûlant un cadavre sur les bords du Gange.

mants, et coûte 220,000 livres sterling. Son revenu est d'un million et demi de livres sterling, et les Anglais prétendent que s'ils possédaient ce royaume ils en retireraient quatre.

» Ce matin, je suis allé voir un jardin du roi, plein de roses et de jasmins, d'orangers et de cyprès; car la végétation, ici, n'est plus celle des tropiques, mais plutôt sicilienne. Il est plein de charmants pavillons de marbre blanc dans le style mauresque, et de bancs de toute espèce. Le roi y vient quelquefois avec son harem de Cachemiriennes et y donne aussi des fêtes. Le gardien de ce jardin, seigneur d'importance, *una persona di riguardo*, se plaignait à nous que lorsque les filles du harem sont lâchées dans ces parterres, elles dévastent tout, écrasent, arrachent les fleurs, gâtent les allées et salissent les pavillons. Après chacune de ces invasions, on est obligé de tout remettre à neuf.

» De ce jardin délicieux nous allâmes voir l'écurie des rhinocéros du roi, qui est dans un parc où se trouve aussi la tombe de son cheval favori, surmontée d'un mausolée. Une douzaine de rhinocéros hideux et énormes étaient enchaînés sous un long toit soutenu par des poutres. Plus loin il y a un parc d'éléphants, que je n'ai pas encore vu; mais on m'a dit que les éléphants du roi, qui, outre ceux que contient ce parc, se trouvent, par-ci par-là, dans les environs de la ville, sont en tout au nombre de quatre cent cinquante à Lucknow. Le résident anglais en a douze, et tous les seigneurs lucknois en ont par dizaine dans leurs écuries.

» Tout en vous écrivant, je vois des perroquets sauvages perchés tranquillement sur ma fenêtre; car, dans les villes indiennes où les Anglais ne sont pas les maîtres, personne ne les tue.

» Après avoir vu les rhinocéros, nous sommes entrés dans la tombe d'un des rois de Lucknow, superbe salle en marbre où trois mollas lisaient le Koran pour le repos du défunt. A notre entrée, les vieux mollas suspendirent leur lecture et, se tournant vers nous, ôtèrent leurs lunettes. Le résident, qui était avec moi, les salua, et les pria de continuer sans se déranger. Alors ils replacèrent les lunettes sur leur nez et se remirent à marmotter leurs prières. Après nous être promenés dans cette salle, nous échangeâmes un nouveau salut avec ces bons prêtres, et nous sortîmes. Cette tombe, placée au milieu d'une cour immense, est entourée d'écoles de langue persane pour les jeunes Lucknois, ce qui fait supposer que le défunt aimait la science.

» Quant au vieux roi actuel, il ne s'en rapporte pas à ses successeurs pour sa sépulture. Il en a fixé lui-même la place; et il préside à la construction et à l'ornement de son dernier séjour, situé dans une enceinte entourée de murailles. Cette enceinte contient plusieurs édifices mauresques d'une architecture admirable, des jets d'eau, des volières renfermant les oiseaux les plus extraordinaires et les plus beaux. Dans le plus grand de ces édifices, la mère du roi repose au milieu de la salle principale; à l'endroit où son corps est déposé s'élève une charmante petite mosquée, ou plutôt un modèle de mosquée, en argent doré. C'est là que le roi veut être enterré aussi, près de sa mère. L'intérieur de ce bâtiment élégant se compose de quatre ou cinq vastes compartiments à voûtes élancées, séparés les uns des autres par des colonnettes et des arcades. Tout cela, outre le petit mausolée de la défunte reine, est rempli de tout ce que le roi a pu imaginer de plus splendide et de plus éclatant. Des centaines de lustres en verre taillé de toutes les couleurs garnissent les voûtes. Des candélabres d'argent sont posés sur le plancher de marbre, de même que des pupitres singulièrement ouvragés, également en argent doré, et destinés aux prêtres musulmans; car les rois de Lucknow sont de cette religion et appartiennent à la secte d'Ali. Deux tigres de grandeur naturelle, en verre massif de couleur verte comme l'émeraude, avec des ornements d'or, venant, dit-on, de Siam, où on les a coulés; un charmant cheval en argent, de la hauteur d'une table, tenu par une houri en argent; mille autres choses : — tout cet amas de richesses et de clinquant s'éclaire, aux jours du moharrem, d'un éclat magique; les fontaines jouent, les oiseaux chantent, et toute l'enceinte est pleine d'un peuple joyeux.

N° 581. Inde. — Le grand-Mogol. D'après M. Schœfft.

» Lucknow est une belle ville; mais tous les édifices y sont en briques, stuqués, la plupart blancs, et quelques-uns peints de rouge et vert : les intérieurs sont souvent en marbre. Quant à Agra et Dehli, autant que j'ai pu savoir, ces deux cités contiennent des bâtiments du même genre, mais plus grandioses sans comparaison, et de matériaux précieux. Mais Dehli et Agra, appartenant aux Anglais, sont des capitales mortes, tandis que Lucknow est animée par une cour splendide. »

Omritsar dans le Pandjabe, 3 mars 1842.

« Nous sommes arrivés hier soir à Omritsar (*sainte eau* en sanscrit). C'est la seconde ville du Pandjabe. Le roi Schir-Sing est venu recevoir M. Clerk, l'envoyé du gouvernement anglais. En nous approchant d'ici, j'étais avec M. Clerk sur un éléphant, et nous avions une grande suite de Sikes et de troupes anglo-indiennes; nous aperçûmes dans le lointain un front d'éléphants et une nuée de cavaliers. C'étaient le premier ministre Dian-Sing et autres qui s'avançaient à notre rencontre; et lorsque tout cela fut réuni autour de nous, je me crus transporté dans l'antiquité. Plusieurs milliers de cavaliers sikes, superbement vêtus, sur des chevaux fougueux, répandus en masse dans une plaine de blé vert, avaient l'air de l'invasion des Huns, dont Raphael nous a donné une idée dans une fresque du Vatican...

4 mars.

» Ce matin, le roi Schir-Sing nous a donné une audience d'apparat. Quel spectacle! Je pouvais à peine en croire mes yeux. Tout était resplendissant de pierreries; les couleurs les plus vives dans les lignes les plus étranges et les plus harmonieuses. C'était un jardin vert, tout émaillé d'une foule immense de Sikes jaunes, rouges, roses, blancs, or, argent, vert, lilas et azur, dans des habits d'une forme unique, tous armés, quelques-uns en cottes de mailles, brillants de pierreries. Ils étaient assis, mais à notre approche ils se levèrent en masse. Dans cette cohue était le roi, venant à notre rencontre, gros homme trapu, de quarante ans, assez laid, couvert des bijoux les plus magnifiques qu'il y ait au monde. Sur son bras droit était le plus beau diamant qui existe, le kouinour. Il embrassa M. Clerk (l'agent politique anglais), nous fit asseoir sur des chaises d'argent, tandis que lui-même et ses favoris se placèrent vis-à-vis de nous sur des chaises faites de ducats de Hollande fondus, de même que les tabourets sous leurs pieds. On apporte ici ces ducats de Bombay, sur des chameaux et des mulets, pour les fondre et en faire des meubles et des ustensiles, de même que de grandes pièces d'or de ce pays qu'on appelle mohours. Depuis que nous étions descendus des éléphants, nous n'avions marché que sur des châles de cachemire. Lorsque je fus assis, je m'aperçus que toutes les allées, plates-formes et avenues, autant que le regard pouvait en embrasser, étaient couvertes aussi de châles superbes. Des chevaux, magnifiquement caparaçonnés, trépignaient dessus. Nous étions sous le portique d'un kiosque délabré. Le jardin était plein de guerriers groupés par terre dans toutes les avenues autour de cette masure, armés d'arcs et de flèches, de boucliers, de sabres et de fusils, mèche allumée. Alors s'établit entre M. Clerk et le roi une conversation piquante, comme tout ce qui a un caractère officiel, et entrecoupée de longues pauses, pendant lesquelles, de part et d'autre, on se creusait l'esprit pour préparer quelque belle phrase sur l'affection qui existait entre les Sikes et les Anglais : affection assez semblable à celle que se portent réciproquement les loups et les chasseurs. On apporta les cadeaux du gouvernement anglais : ils consistaient en un sabre, un poignard, quelques étoffes et des chevaux, qu'on amena sur les cachemires. Le roi leur jetait un coup d'œil distrait à mesure qu'on les faisait passer, et regarda à peine les autres cadeaux. Ces cadeaux signifiaient pourtant que le *governo inglese* le reconnaissait comme roi, et étaient par conséquent d'une haute importance pour lui; mais l'étiquette sike exigeait cette indifférence apparente. Pendant tout ce temps, des individus d'assez basse classe s'approchaient du roi un à un, se

baissaient presque jusqu'à terre, et lui présentaient quelques roupies, deux ou trois. Il les prenait machinalement; sa main jouait avec elles et les laissait tomber par terre près de sa chaise, quand elle en était trop remplie. C'est une des manières de percevoir le revenu. Puis le roi se leva, prit M. Clerk par la main et le conduisit à travers cette baraque vers le côté opposé, qui donnait sur un autre petit jardin plus retiré. Nous suivîmes avec quelques seigneurs sikes intimes du roi (il y avait aussi un petit enfant richement vêtu, un orphelin que le roi protége). La porte de la première chambre, espèce de hangar, se trouva fermée; on frappa pendant quelque temps à coups redoublés, mais sans succès. Le roi voulait déjà nous mener par un autre couloir, lorsque enfin on nous ouvrit, et nous arrivâmes sur un perron couvert de châles superbes, et donnant sur une mare d'eau, sale et stagnante, de forme carrée, avec une fontaine cassée au milieu (*gr. n°* 570). C'était pour nous faire voir ses propres chevaux qu'on faisait entrer, les uns après les autres, par une petite porte basse, sur ce perron tapissé de cachemires, en leur couvrant les yeux. Le premier cheval qu'on amena ainsi était un cheval sike, colossal, avec un *ramscopf* (nez busqué) très-prononcé, tel qu'on en représente sous les guerriers du moyen âge. Son harnais était composé d'émeraudes et de perles énormes; la selle était d'or, et le pommeau une émeraude grosse comme une pomme. Tel qu'il était, caparaçonné de ces châles resplendissants, le roi le fit forcer d'entrer dans l'étang, dont l'eau lui allait jusqu'aux genoux seulement; mais le cheval effarouché y fit des bonds si formidables, que sa magnifique chabraque fut jonchée d'eau, comme disait S...., notre maître de langues allemande, anglaise et française. En attendant, on avait fait venir un autre cheval blanc, très-grand aussi, ayant les jambes peintes en rouge jusqu'aux genoux, et plus paré que pas une femme de joyaux d'or e de rubis de dimension extraordinaire qui pendaient sur son cou, sa tête et son poitrail. On amena ensuite un alezan de toute beauté, parfait de tous points; d'autres couleurs ensuite, enfin une quantité. Le roi les faisait tous parader dans l'eau, à quoi il paraissait singulièrement tenir; puis il les faisait remonter sur la plate-forme du perron, au rez-de-chaussée où nous étions. C'était un brouhaha, une presse, un pêle-mêle d'hommes et de chevaux, de sons et de couleurs, et dans ce chaos d'or, d'acier, de pierreries, de velours, de cachemires et de soie, le roi s'agitant comme un simple particulier, sur un pied d'égalité avec ses courtisans et avec nous. Vous pouvez vous figurer la scène étrange que cela devait faire. Pour revenir à l'endroit d'où nous étions partis, nous fîmes le tour de la masure à travers des groupes d'hommes élégants. Un autre groupe, qui se tenait à part, était composé de danseuses richement vêtues, avec force bijoux dans le nez, grandes et petites, quelques-unes jolies, souriant et nous faisant des saluts. Au premier coup d'œil, je ne compris pas le sexe de ces êtres équivoques, en habits courts et pantalons collants.

N° 582. Inde. — Environs de Calcutta. D'après le prince S.

» Hier au soir, pendant que je vous écrivais, mon domestique vint me dire, à travers le rideau de ma tente, qu'on voulait me parler. Je lui dis de faire entrer, et, en écartant le rideau, je vis deux hommes voilés tenant des torches; un fakir, et une grande femme avec force bijoux au nez, aux joues et aux oreilles, des feuilles d'or sur le front et les joues, la moitié du visage et du corps voilée d'une longue gaze. Elle commença à m'adresser d'une voix glapissante des espèces de prières ou plaintes; puis tout à coup elle se retourna en ôtant son voile et se métamorphosa en un robuste fakir tout nu, avec de longs cheveux, qui se mit à vociférer d'une voix rauque et d'un ton grossier. Je compris que c'étaient des mimes. Le roi aime beaucoup ce genre de farces; il a donné à ces acteurs de l'argent et des terres, de ces bonnes terres grasses du Pandjabe, de sorte qu'ils sont riches. Ignorant encore cette circonstance et voulant me délivrer de ces bouffons, je leur offris une roupie et les engageai à s'en aller; mais ils la refusèrent poliment et me demandèrent la permission de rester quelque temps : je les priai donc de s'asseoir, et ils s'assirent par terre; de même que les porteurs de torches, qui continuaient à les alimenter avec une aspersoir d'huile. C'était à faire mal au cœur....

N° 583. Inde. — Chasse au cerf. Par le prince Raden-Salek-ben-Jagya.

» Ce matin, un Akali, de cette secte enragée, est venu à ma tente furieux et m'accablant d'injures; c'était de nouveau le mime avec une fausse barbe. Puis il est revenu en radja, couvert de mousseline brodée et de bijoux. Il passe sa vie à se déguiser ainsi. »

Lahore, 22 mars 1842.

« Je suis ici depuis une huitaine de jours, campé près de la ville.

» Entouré de murs élevés, de tours et de ravins, Lahore est un amas compacte de hautes maisons dans un état de délabrement effrayant, et dont l'ensemble forme un cloaque infect et obscur. Là, juché sur un éléphant, on chemine avec peine par des ruelles tortueuses, tellement resserrées qu'on en frôle les murs tout le temps avec la perspective imminente d'être écrasé par la chute d'une de ces masures élancées dont les quatre ou cinq étages semblent fléchir sous le poids de leurs balcons et de leurs habitants. Les espèces de portes triomphales sous lesquelles on passe d'un quartier de la ville à l'autre ne sont pas d'une caducité moins alarmante. Toutes ces constructions sont en briques. La ruelle est pleine d'égouts horribles où l'on enfonce, et de trous dangereux, où l'éléphant est obligé de faire comme des pas de contredanse grotesques. En bas, on voit des boutiques de comestibles dégoûtants, et des êtres misérables ou farouches, drapés comme les sorcières de Macbeth, ou nus, avec de longues barbes; de hideux eunuques, des fakirs frottés de cendres et le visage grotesquement peint, les uns couverts de peaux de tigre ou de léopard, et avec des turbans fantastiques, à plumets et aigrettes, mais tout souillés; les autres complétement nus, hurlant ou sonnant d'une trompe en cuivre de la longueur d'un homme; des fanatiques en costume exagéré, tout noir, faisant semblant de diriger sur vous des arcs armés de flèches, de longs fusils à mèche, des piques interminables ou des sabres. Quelquefois vous rencontrez des figures d'anges, mais généralement le teint malade et d'une maigreur excessive : je ne parle que de la rue; mais quand on regarde autour de soi et au-dessus, on voit les fenêtres et les balcons chargés de courtisanes et de danseuses brillantes d'or et de pierreries, faisant des saluts gracieux (*gr. n°* 579). A d'autres balcons ou fenêtres se tiennent force poules et coqs, remplissant l'air de leur caquetage. Ce mélange de filles parées et de volatiles est agréable, et, à la vue de cette vive jeunesse, riant aux éclats de ma tournure européenne, j'oublie parfois les dangers d'une telle promenade. Mais tout à coup une antique carriole dorée, attelée de bœufs, encombre la ruelle; un bœuf est tombé et ne veut pas se relever. Si ce n'était un bœuf, on aurait passé par-dessus, carriole et tout, sans hésiter un instant. Mais un bœuf est sacré; l'obstacle est donc insurmontable, et on rebrousse à reculons jusqu'à ce qu'un confluent de ruelles permette à l'éléphant de se tourner pour prendre un autre chemin.

N° 584. Inde. — Voyage en poste dans les plaines du Pandjabe. D'après le prince S.

» Vous désirez peut-être savoir quel ordre d'architecture domine à Lahore. Tout y est mauresco-indien. Avant d'y arriver, nous avons campé une journée dans les jardins de Schalimar. On appelle ainsi un jardin à quatre milles d'ici, qui est le Versailles des rois de Lahore. C'est cet endroit qui porte le nom de jardins suspendus de Lahore, peut-être à cause de la manière dont il est disposé en plusieurs terrasses s'élevant les unes au-dessus des autres. Ici on l'appelle Schalimar-Bagh. Ses traits distinctifs sont la fraîcheur des ombrages d'orangers; l'étendue des pièces d'eau, animées d'une quantité de canards et d'oies grises; les innombrables fontaines et cascades symétriques, dont les jeux sont si artistement combinés, qu'ils remplissent tout l'air de ce paradis d'une pluie fine et imperceptible, de sorte que l'atmosphère est chargée à tel point d'une poussière humide, qu'au bout d'une demi-heure de promenade par les allées droites de ce *giardino* on en est tout imprégné. Les kiosques ou pavillons, quoiqu'en partie de marbre, ne sont pas très-beaux; mais ils étaient tapissés de délicieux châles de cachemire à l'occasion de notre présence, et à l'entour de ces kiosques des plans inclinés de marbre blanc étaient ciselés de manière que le cristal limpide des eaux en s'y précipitant faisait comme un torrent de diamants. Dans ce jardin rôdaient çà et là des gens suspects, armés jusqu'aux dents. Pour me faire bien venir d'eux, je les priai de me montrer leurs armes, et alors un sourire naïf d'étonnement et de satisfaction remplaçait sur leurs visages l'air farouche et soupçonneux qu'ils avaient eu jusque-là.

N° 585. Inde. — Brahme prêchant à des Hindous de diverses castes.

» Le lendemain de notre arrivée à Lahore, le roi nous invita à une chasse. Et vous pourrez vous figurer que la chose était sur une grande échelle, quand je vous dirai

que nous présentions dans la plaine un front de cinquante éléphants, richement harnachés avec des chabraques de brocart et des haoudars d'or, où nous étions assis; que nous étions précédés et suivis d'une nuée de cavaliers splendidement vêtus et armés, sur des chevaux superbes, brillants d'or et de bijoux, et d'une foule d'hommes à pied avec des faucons au poing ou perchés sur leur tête (*gr. n°* 586). Il y avait plusieurs centaines de faucons. Derrière venait un bataillon de Sikes réguliers, battant le tambour et sonnant du cor et de la trompette pour faire lever le gibier. Le roi était très-attentif au gibier (de même que tout le monde, excepté moi). Par moments, il lâchait son coup de fusil, et ne manquait presque jamais. C'étaient tout bonnement des cailles, qu'on tua par centaines; mais, lorsque des plaines nous entrâmes dans les djungles dont les broussailles et les roseaux s'élevaient à la hauteur des éléphants, nous vîmes des sangliers en assez grand nombre. Cependant on n'en tua qu'un seul, qu'on sabra pendant longtemps avant de pouvoir l'achever. C'était une boucherie dégoûtante au dernier degré.

» L'autre jour, nous fûmes invités à passer la soirée chez le roi, dont le palais est dans une forteresse à un des bouts de la ville. Le roi, au milieu de ses guerriers, nous reçut en plein air, par un beau clair de lune, dans une vaste cour entourée de hautes murailles crénelées. Il y avait là une trentaine de chevaux magnifiques, couverts de pierreries, éclairés par des torches et des espèces de chandelles romaines, qui projetaient leurs feux bleus du haut des murs. Vus ainsi, les chevaux blancs, ornés d'émeraudes, étaient tout à fait fantasmagoriques, et les noirs, harnachés de rubis, tenaient presque de l'infernal, à la funèbre lueur des torches. Le roi, avec l'air calme et simple qui lui est particulier, conduisit ses hôtes par des sentiers et couloirs tortueux dans une autre cour dallée de marbre et tapissée d'étoffes précieuses. Au milieu était un bassin couvert d'oiseaux aquatiques, où d'imperceptibles jets d'eau remplissaient l'air comme d'une poussière de diamants, et autour duquel des milliers de petits flacons de diverses couleurs, éclairés intérieurement, répandaient une faible et douce lueur semblable à l'aurore.

» Au bout de cette cour étaient des tentes splendides en châles brodés et en étoffes d'or et d'argent. Toujours guidés par le roi, nous allâmes nous y asseoir sur une rangée de chaises d'or et d'argent, et dans le voisinage de tables chargées de quelques fruits et de bouteilles de formes curieuses contenant un vin qui s'appelle vin royal. La recette en est écrite sur chaque bouteille et signée par le ministre en présence de qui il a été composé. Le prix de ce vin y est marqué également; chaque bouteille vaut trois cents roupies ou

N° 586. Schir-Sing, roi du Pandjabe, et sa suite, allant à la chasse aux environs de Lahore. D'après le prince S.

sept cents francs, ce vin contenant des pierres précieuses et des perles pilées. Il est écrit sur la recette : tant de grains de rubis, tant d'émeraudes, tant de diamants, tant de perles et tant d'or. Ces pierres sont considérées, dans le Pandjabe, comme un tonique admirable, et quiconque peut en boire le fait. Ce vin est d'une force épouvantable, non pas comme de l'eau-de-vie, mais comme de l'eau-forte.

» Le roi en présenta de sa main à l'ambassadeur et à moi, sachant, du reste, que nous ne le boirions pas, mais en nous regardant cependant d'un air attentif comme nous l'approchions des lèvres; quant à lui-même, il en avala un verre tout entier. Alors les filles arrivèrent une à une et en grand nombre, jusqu'à trente, jolies, mais mignonnes et délicates, dans des costumes tout à fait splendides, et leur petit nez tellement chargé de bijouterie, leur front et l'espace entre les yeux et les sourcils et le dessous des yeux tellement dorés, qu'on avait de la peine à distinguer leurs traits. Leurs pieds et leurs mains, ornés d'anneaux et de petits miroirs, étaient extrêmement jolis, quoique basanés; les voiles diaphanes qui les couvraient étaient d'or et d'argent et de toutes les couleurs les plus vives. Leurs courts habits en velours, et autres étoffes admirablement brodées, ainsi que leurs petits pantalons collants de soie fine, étaient fort gracieux. Ces aimables filles s'approchaient du roi une à une et lui présentaient une ou deux roupies. Le roi, qui était en conversation avec l'ambassadeur, se tournait vers elles d'un air à la fois distrait et bienveillant.

» Tantôt il prenait machinalement la roupie, tantôt il repoussait doucement la main qui la lui offrait, tantôt il y mettait une poignée d'argent lui-même. Ce manége me parut remarquable et singulier. Ces filles s'approchaient sans aucune crainte, la plupart en riant et regardant de côté. Puis elles s'asseyaient en masse, par terre, entre les tables. Quelques-unes d'entre elles avaient des physionomies rusées. Enfin, il y avait quelque chose de sympathique dans ces petites femmes. Tout à coup, une musique plaintive se fit entendre, et deux d'entre elles commencèrent une danse lente, tandis que les autres restaient assises en groupes, luisantes comme des papillons ou des scarabées, causant à voix basse et riant entre elles.

» Le roi eut l'idée de nous faire voir le reste de ses appartements, celui où demeurent ses femmes, aux deuxième et troisième étages. En conséquence, il leur fit dire de se cacher dans je ne sais quel trou; car, hélas! depuis que les mahométans ont ravagé l'Inde et y ont introduit leurs usages sordides, les Hindous aussi ont la coutume de cacher leurs femmes, et il n'y a que ces aimables petites courtisanes que tout le monde puisse voir! Nous montâmes donc dans de petites chambres dorées, dont une oblongue, où il y avait une table couverte avec les apprêts du souper pour les femmes qui s'étaient cachées, des lits à rideaux de gaze, etc. Je remarquai bientôt que les filles, au lieu de continuer à danser toutes seules en bas, car nous les avions subitement quittées au milieu de leur danse, venaient, tantôt une à une, tantôt

par deux ou trois, nous suivre dans le harem et admirer les chambres qu'elles n'avaient peut-être pas vues encore. Elles examinaient tout sans toucher à rien comme des enfants sages, marchaient sans qu'on entendît le bruit de leurs petits pieds nus, frôlant souvent le roi, comme si c'était tout simple; et le roi, qui servait lui-même de cicerone à M. Clerk, ne faisait pas plus attention à elles que si c'étaient des chats domestiques, ou plutôt des enfants de la maison. Il les laissait passer près de lui et devant lui, et évitait de les pousser, quoiqu'elles embarrassassent parfois sa marche. »

Himalaya. Simla, 18 mai 1842.

« Je suis ici depuis trois jours et déjà établi dans une charmante maison, on ne peut mieux située sur la pente d'une montagne, dans une espèce de forêt.

» Simla est un admirable endroit montagneux, couvert de bois, de rhododendrons, de pins, de sapins et d'une espèce de chêne vert. C'est une manière de Baden-Baden. Les maisons sont disséminées dans les bois et sur les pics des montagnes. Il y a ici à peu près une cinquantaine de gentlemen anglais, une centaine de dames anglaises et des enfants à foison. Ce sont des employés civils et militaires de la Compagnie des Indes et de la reine. Tout cela vient y passer l'été, pour éviter la mort plus ou moins certaine en bas dans les plaines.

» On se chauffe ici à présent. Je le fais, et tout le monde aussi; cela vous donne la mesure du climat. Le soleil pourtant est brillant; mais la longue matinée et la longue soirée sont admirables à *godere*, et les journées même sont aussi admirables à l'ombre, dans les chambres et les verandahs, et sous les arbres. »

23 août 1842.

« Je vais partir un de ces matins pour Tchini, qui, par parenthèse, est quelque part dans le petit Thibet (Tartarie chinoise), dans une province appelée Kanaour. C'est une course assez longue, passé l'Himalaya, c'est-à-dire la chaîne de l'Himalaya, par le Borendo-Gate, ou le passage du Borendo (*gate* veut dire *passage* en indien), qui est plus haut que le pic du mont Blanc. Je ne vais à Tchini (une ville) que pour avoir une idée de la Tartarie chinoise. »

Voyage dans l'Himalaya, septembre 1842.

« Je partis de Simla pour pénétrer dans l'intérieur des montagnes sur un mulet que m'avait prêté M. Clerk. Pendant huit jours je cheminai ainsi, mais le neuvième le chemin devint impraticable, même

N° 537. Inde. — Extrémité septentrionale du fort d'Attokk dans l'Afghanistan.

pour un mulet, et je dus le laisser. Il n'y avait plus vestige de route, rien que des précipices béants et des rochers à pic. Alors on coupa un arbre pour en faire une perche, sous laquelle on me suspendit dans un feutre plié en forme de hamac, et douze montagnards m'emportèrent de la sorte, tantôt m'élevant dans les nuages, tantôt disparaissant avec moi, selon les accidents du terrain, dans des gouffres ténébreux, comme s'il s'agissait de pénétrer dans l'intérieur de la terre. Cette marche silencieuse et morne dura longtemps; mais un jour on me tira de mon hamac, et quelle fut mon horreur en trouvant tout à coup la route barrée comme par une muraille, et de tout côté des abîmes et des rocs noirs. Pourtant mes bons montagnards me prirent sous les bras, m'enlacèrent de cordes, et se mirent à me hisser vers le ciel le long de ce mur, qui se dérobait dans les nuages, se soutenant les uns les autres, et s'encourageant d'une voix tremblante à poser les pieds avec précaution sur les saillies du roc. Ils criaient : *Khaberdàri si rastà bahàt kharàb :* Prenez garde, la route est bien mauvaise.

» C'était le passage de Borendo, région de neige éternelle, à travers la principale chaîne de l'Himalaya, limite de l'Inde. Plus je montais, plus l'air devenait froid, et plus la mort se répandait dans la nature; et pourtant, même dans cette région, le soleil indien était insupportable. Pendant plusieurs heures je fus ainsi porté suspendu en l'air, au-dessus d'abîmes incommensurables, et je ne regardais plus au-dessous de moi, pour éviter le vertige. Enfin je me trouvai tout engourdi sur le sommet de la crête, à 15,295 pieds au-dessus de la mer. Là je fus déposé sur une pierre pointue, d'où ayant jeté un coup d'œil de l'autre côté, je vis une vaste étendue de neige en pente rapide...

» ... Le lendemain je descendis encore (j'étais en Kanaour dans le Thibet). Pendant quatre jours je parcourus un pays charmant de vallées mystérieuses, où l'on se sent isolé du monde, et où je cheminais sous d'ombreuses avenues de vignes, me reposant sur l'herbe fraîche et odoriférante, à l'ombre immense des arbres les plus gigantesques que j'aie jamais vus (dix brasses de circonférence), au murmure de limpides ruisseaux... J'arrivai enfin à Tchini-Gong, dernière habitation accessible, car au delà est l'empire chinois. Mais on y chercherait en vain le caractère du pays, c'est-à-dire chinois.

» A Tchini-Gong, je trouvai une masure délabrée où je m'établis avec un bon feu, près de curieux déotas (temples) que jesquissai (*gr. n*os 556 et 558), au son éclatant, mais lugubre, des gongs de cuivre qui sortait de leurs sombres enceintes et de leurs balcons à jour baroquement sculptés. L'étrange ressemblance de ces édifices rustiques avec le style suisse produit une singulière impression. De l'abri où j'étais, la scène effroyable du Borendo, par laquelle je venais

de passer, s'offrit à moi dans toute son horreur. Tout ce labyrinthe immense de pics noirs, d'abîmes béants, de neiges éternelles, où tout est mort et désolation, se présentait, comme une décoration de théâtre, à travers l'atmosphère raréfiée de cette région, élevée au-dessus de presque tout le reste de la terre. La vue du Borendo, isolé et solennel dans les neiges, me serra péniblement le cœur; et pourtant, quand j'y étais, je ne sentais rien que la fatigue, le froid et la peine de la marche. La mort est peut-être ainsi. Mais bientôt des nuages noirs s'accumulèrent rapidement sur ces monts que je venais de traverser. C'était l'hiver qui s'établissait dans cette triste région. Nous entendîmes, semblables au bruit du tonnerre, les avalanches se succéder coup sur coup, et encombrer le fatal Borendo. C'étaient les portes de l'Himalaya qui se refermaient après moi. J'eus lieu d'être satisfait d'y avoir passé trois jours auparavant. »

Dehli, 11 novembre 1842.

« Je suis ici depuis quarante-huit heures. J'ai traversé d'abord des plaines charmantes pour lesquelles on voudrait avoir cent yeux et cent mains, afin de tout voir et tout peindre, puis je suis entré dans un désert aride de poussière, et cela pour plusieurs jours : c'étaient les approches de Dehli. Aridité, platitude de terrain complète et chaleur. Mais à Dehli pourtant on se sent dans une capitale.

» Mon premier soin fut de faire des démarches pour être présenté au Mogol, faveur qui ne fut guère difficile à obtenir, car dès le matin à six heures Sa Majesté m'envoya chercher. On me dit qu'il était déjà sur son trône et m'attendait. Je me précipitai donc. — Le fait est que le Mogol est un malheureux vieillard, qui ne peut subir une cérémonie qu'à force d'opium. On le place alors sur le trône, et il n'y peut rester que tant que l'opium dure.

N° 588. Pont chinois, par M. A. Borget.

» Par plusieurs portes cochères et avenues je parvins à une vaste cour, au bout de laquelle j'eus à peine aperçu le Mogol sur son trône, sous un kiosque en marbre blanc sculpté et doré, qu'on me fit faire trois profonds saluts; on cria mon nom, ainsi que les titres pompeux et les louanges de l'empereur, souverain de l'univers; puis on me fit avancer rapidement vers lui.

» Le trône était une estrade de marbre entourée d'une balustrade. Au lieu d'une cour splendide le vide régnait autour du trône. Quelques vieux serviteurs s'y tenaient debout, mesquinement vêtus, avec des bâtons d'argent. Deux jeunes garçons, parents de l'empereur, je suppose, étaient assis ou plutôt à demi couchés au pied du trône.

» Le Mogol avait un air hagard. Ses yeux tantôt brillaient d'un éclat étrange, tantôt devenaient ternes comme de l'étain; il me sembla qu'il tremblait.

» Je m'étais muni de quelques pièces de quarante francs. Conformément à mes instructions, j'allai vite vers le trône, je fis encore trois saluts à la hâte et présentai à Sa Majesté trois de mes pièces d'or, qu'elle prit et posa près d'elle. Alors on m'emmena avec précipitation à travers la même cour, dans une espèce de garde-robe, où l'on m'affubla du vêtement le plus grotesque que j'aie jamais vu, de cette espèce de drap d'or et d'argent dont on se sert chez nous à l'église, mais infiniment trop long pour moi, et par-dessus on me mit avec beaucoup de peine une veste étroite en drap d'argent. Puis, sur mon chapeau, on s'empressa d'entortiller une bande interminable d'étoffe argentée qu'on attacha en forme de turban, puis une autre et une troisième; enfin une espèce d'étole fut jetée sur moi. Ainsi accoutré, on me fit courir de nouveau au *dourbar*, c'est-à-dire reparaître devant Sa Majesté, ce que je fis en relevant ma longue robe des deux mains. Les hérauts crièrent encore de manière à m'assourdir. Je répétai mes saluts. Le commandant du fort y était, de même qu'un autre personnage anglais, le résident Melcaf. — Dans mon burlesque accoutrement, je me précipitai encore au pied du trône, et j'exprimai ma reconnaissance en remettant encore trois pièces d'or à l'empereur, qui les prit; sur quoi un diadème brillant de pierreries lui fut apporté, qu'il attacha de ses propres mains sur mon turban, tandis

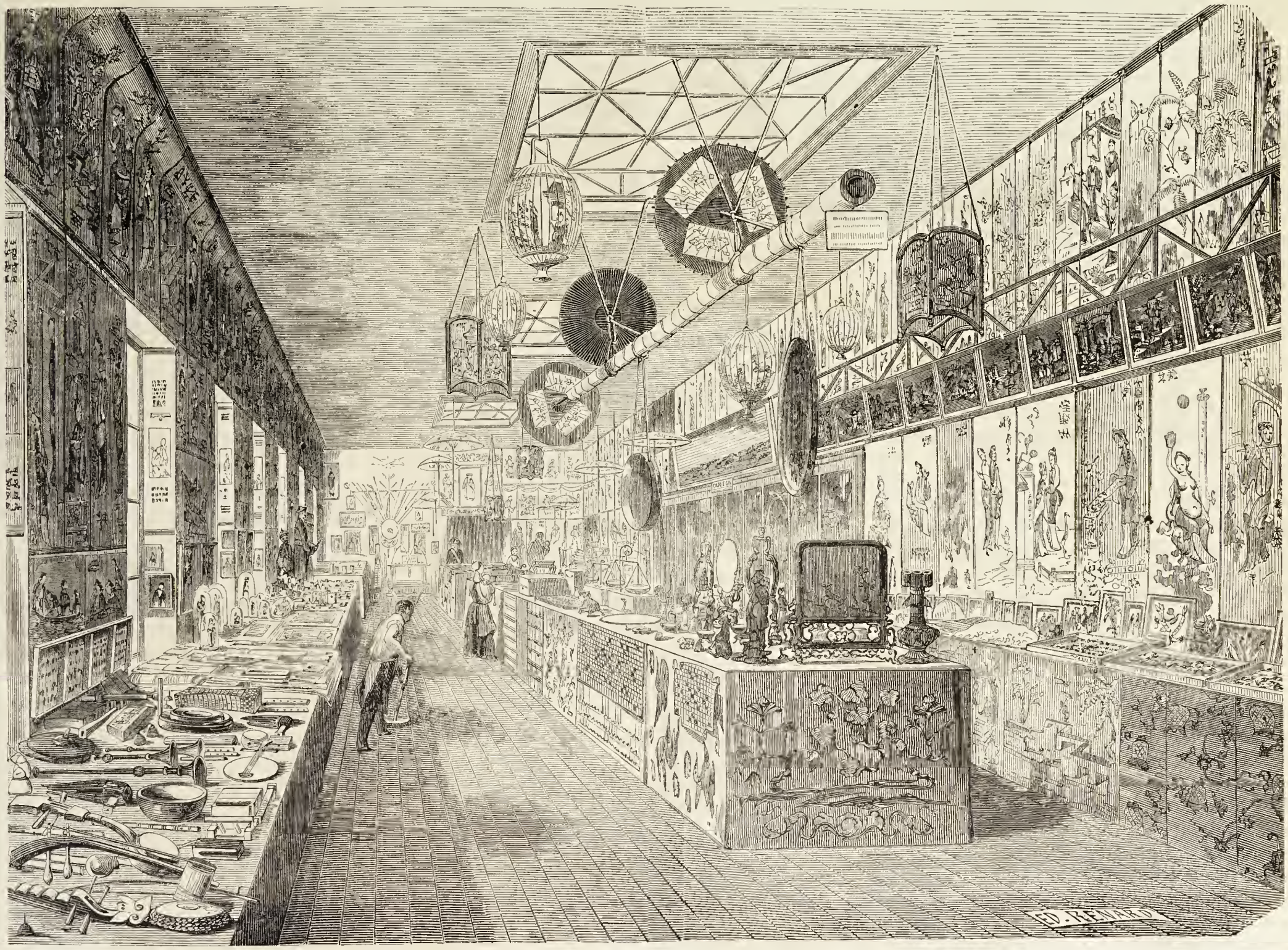
N° 589. Chine. — Hong-Kong. Colonie nouvelle de l'Angleterre.

que je me tenais dans une position d'humilité; enfin, il mit à mon cou un collier de perles et me ceignit du sabre d'honneur. Après chacun de ces dons je glissais courtoisement une pièce d'or dans la main impériale, comme on le fait aux médecins en Angleterre; et il paraissait satisfait, le pauvre homme, quoiqu'il eût, du reste, plutôt l'air d'un automate (*gr. n°* 581).

» Son habit était en velours imitant la peau de léopard, et étraugement orné, dans certains endroits, de bandes de zibeline ou autre fourrure légère. Son visage était sec, hâve et noir, de même que ses mains; le nez aquilin, les joues creuses, peu ou point de dents, une barbe rare et teinte en noir-rougeâtre. Sur ses yeux il avait du *surmé*. Ce vieillard, que je voyais sur le trône de Dehli, était Bahadour-Chah, descendant de Tamerlan.

» Ainsi, dans mes robes splendides, orné et armé, je m'élançai rapidement hors de la présence impériale, non sans faire encore plusieurs saluts et entendre les hérauts proclamer la grandeur du Mogol et ma reconnaissance. Mais au moment de sortir de ce singulier guet-apens, où je crois que je ne serais vraiment pas allé si j'avais pu prévoir que ce serait d'un ridicule aussi achevé; au sortir, dis-je, on m'arrêta pour me dire que l'héritier du trône n'ayant pu, par suite d'une indisposition, venir à mon audience, il serait courtois de lui envoyer une pièce d'or ou deux, et qu'on s'y attendait. J'en envoyai une. A l'instant même une troupe de domestiques avides m'assaillit pour me faire comprendre qu'il était d'usage de leur donner, en pareille occasion, une centaine de roupies à tous; néanmoins je les renvoyai.

» Je ne m'attendais certainement pas à des cadeaux d'une grande valeur de la part du Mogol déchu; pourtant je fus étonné, en rentrant chez moi et en ôtant mon déguisement, qui ressemblait à celui d'une danseuse publique, de voir que mon diadème royal n'était composé que de morceaux de verre grossièrement peints, imitant aussi mal que possible des pierres précieuses, et si mal collés ensemble que cela se cassait comme du pain d'épice. Les enfants de mon commandant s'amusaient à ramasser les morceaux de



N° 590. Vue générale de l'exposition faite à Paris des échantillons rapportés de la Chine et de l'Inde par la délégation du commerce (ambassade de M. de Lagrénée).

verre pour me les donner, et j'eus le chagrin de voir qu'il me serait difficile de conserver ces pièces comme souvenir de la farce. Pourtant j'envoyai les restes au bazar pour être rapiécetés tant bien que mal. Le collier de perles était en verre aussi; mais la veste était, je crois, en fil d'argent vrai, parce que je suppose qu'on n'est point encore parvenu à Dehli à faire de ces étoffes-là en faux. Quelque minime que fût la valeur de ces dons, tout Anglais aurait néanmoins été tenu de les livrer au trésor de la compagnie des Indes; mais, comme étranger, je fus autorisé à garder les cadeaux du Mogol, et l'on m'offrit même, en cas que je voulusse les céder, de m'en faire payer le prix par le trésor impérial. C'était pour les faire servir dans une autre occasion de ce genre. Ce prix n'était, il est vrai qu'une quarantaine de roupies. D'ailleurs, dans tous les cas, je voulais garder ces chiffons comme curiosité. »

Hyderabad, capitale du Nyzam près de Golconde, dans le Deccan, 2 juillet 1845.

« Hier, en allant voir un des jardins réservés du Nyzam, en compagnie du colonel Macdonald, nous fûmes salués à l'entrée par une rangée de jeunes soldats, vêtus de rouge, qui me présentèrent les armes au son des tambours et des clairons. L'extrême jeunesse, l'air délicat de ces soldats attirèrent mon attention; et quelle fut ma surprise lorsque j'appris que c'étaient des femmes, un régiment d'amazones spécialement affecté à la garde du harem royal! J'examinai alors avec une vive curiosité ce peloton de jeunes filles armées. Elles avaient des schakos rouges et galonnés à plumet vert, sous lesquels se voyaient par derrière leurs belles tresses noires, roulées en masse ronde; leur teint était jaunâtre, et leurs traits délicats, mais légèrement aplatis, attestaient leur origine mongole. Leur corps svelte se dessinait sous leur uniforme en drap rouge, et sur leur poitrine se croisait la buffleterie blanche; les pantalons étaient verts, et sur leurs pieds nus étaient des pantoufles brodées à pointes recourbées, qu'elles ne gardaient point dans les appartements. Elles tenaient des fusils à baïonnette sur l'épaule.

» Je loge à Hyderabad dans le magnifique palais du résident anglais, qui est actuellement le général Fraser (*gr. n°* 560). »

A Jaypore dans le Radjpoutana, 4 décembre.

« Jaypore est une belle ville, dans un beau style mauresque, au milieu d'un désert, et peuplée de 250,000 âmes. J'ai vu dans un grand étang des crocodiles de trois mètres environ montés par des hommes ainsi que des chevaux. Je me suis approché d'eux à cinq ou six pas. On les nourrit dans cet étang tout exprès pour cette étrange parade. On n'a qu'à leur tendre les intestins d'un animal récemment abattu, on les voit accourir sur le bord, sortir de l'eau, se laisser monter, et faire le tour de l'étang en poursuivant cette proie succulente qu'un homme traîne devant eux en courant et qu'il leur laisse longtemps désirer (*gr. n°* 575).

» Lorsque je fus admis chez le jeune maha-rajah de Jaypore, enfant laid de treize ans, il nous reçut sur son trône (*gr. n°* 576). Il parut fort content de me voir, et son interprète m'adressa, sur sa demande, les trois questions suivantes :

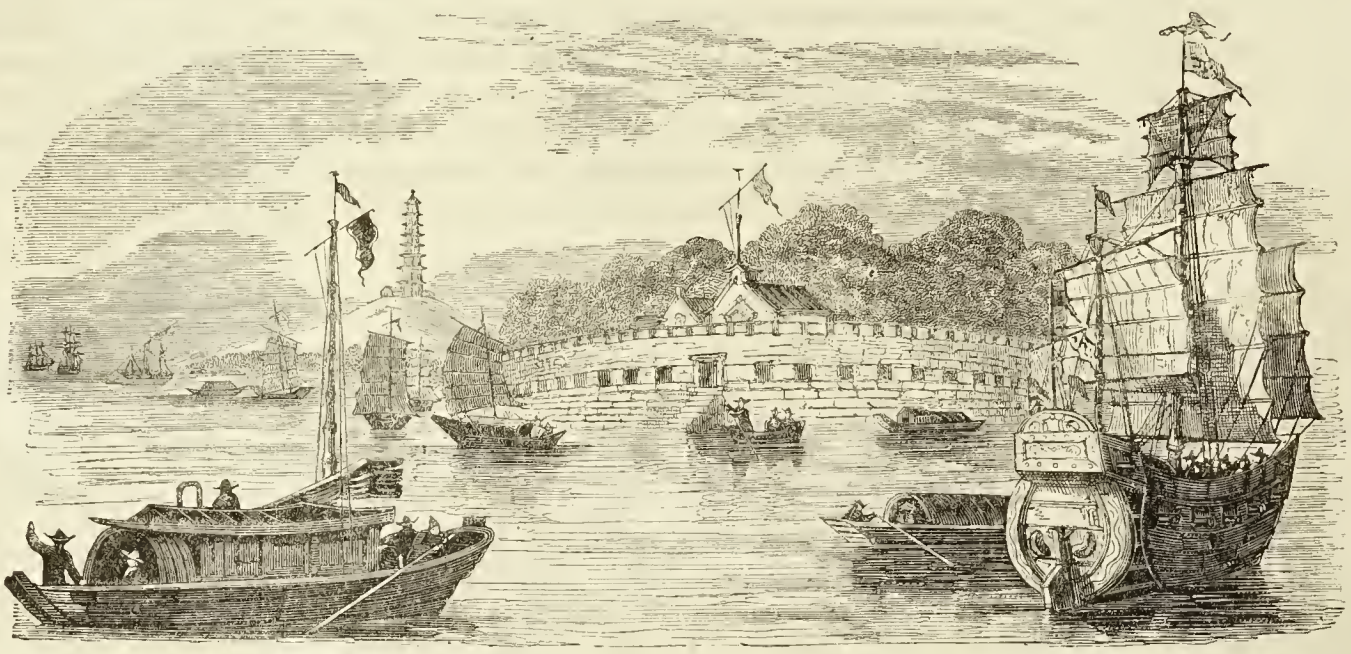
— Comment vous portez-vous?

— Quel est votre pays?

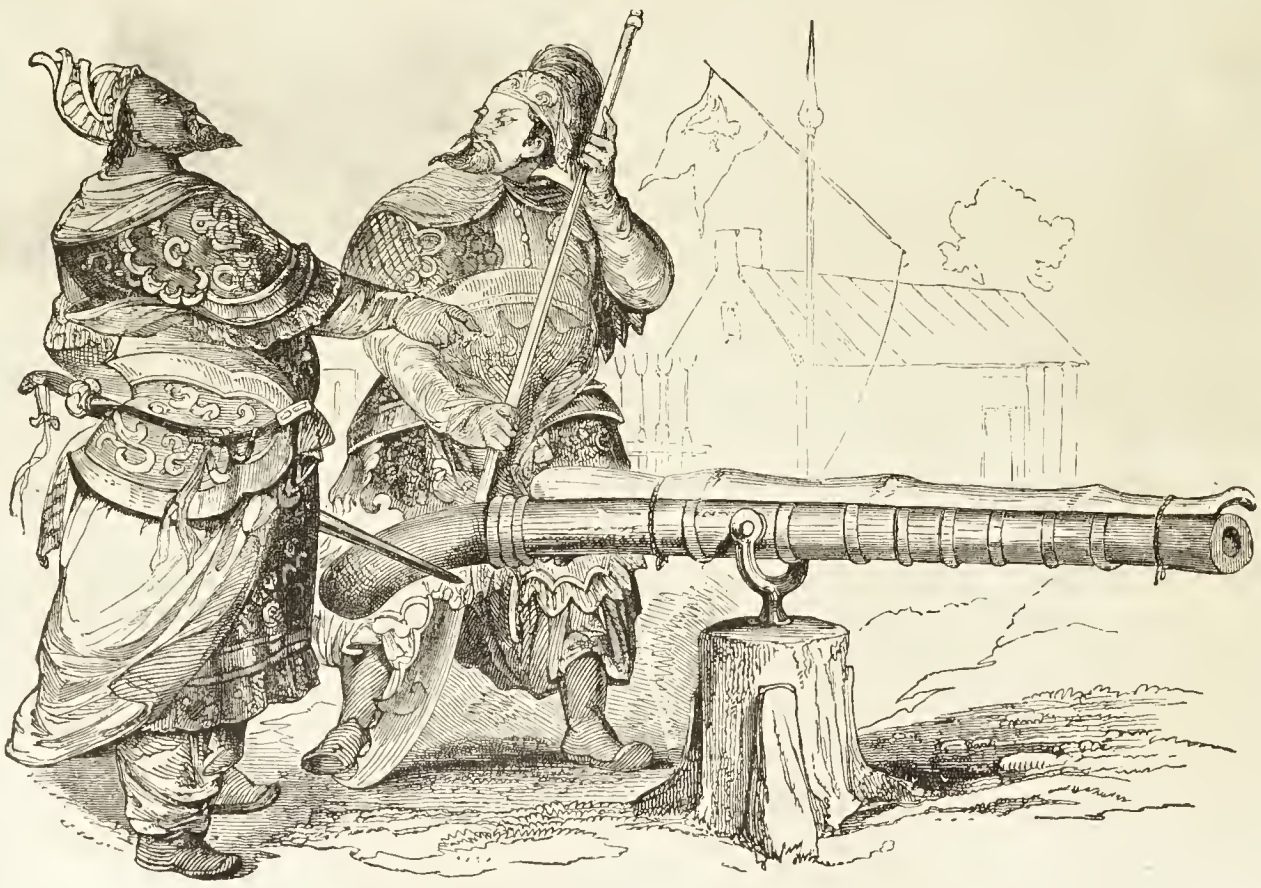
— Combien faut-il de temps pour y aller de Jaypore?

» Mes réponses semblèrent lui causer une vive satisfaction; et il était de si bonne humeur qu'il voulut nous donner des preuves de son instruction et de son adresse. D'abord il baragouina quelques mots anglais que son maître de langues lui fit prononcer avec beaucoup de peine. Puis se levant tout à coup de son trône, il prit un arc et des flèches, et se mit à décocher plusieurs flèches sur des éléphants et des chevaux et d'autres animaux de carton qui étaient presque aussi gros que lui. S'exaltant insensiblement et de plus en plus content de lui, il alla dans la cour, s'y dépouilla des insignes de la royauté, s'arma d'un grand sabre, et décapita à tour de bras un lion, un sanglier, un tigre, une gazelle et un ours. Ces animaux, ai-je besoin de vous le dire, étaient en bois et en carton-pâte et fort grossièrement fabriqués (*gr. n°* 574). Chaque fois qu'une tête roulait à terre, une sorte de jus rouge qui y avait été enfermé exprès découlait du tronc. L'éducation d'un rajah serait incomplète si on ne l'habituait pas de bonne heure à verser et à voir verser le sang. A chaque nouvelle prouesse de ce genre, tous les assistants l'applaudissaient et l'accablaient d'éloges. Ce petit crétin était le plus grand prince qui eût jamais existé. Tous les animaux décapités, il monta à cheval et galopa pendant quelque temps avec son maître d'équitation, entre deux coureurs qui le suivaient partout, prêts à le soutenir si par malheur il perdait l'équilibre (*gr. n°* 572). Enfin, quand il nous eut montré tous ses talents, on promena devant lui quatre gazelles attelées à un char, et deux grands diables de coureurs donnèrent à coups de bâton la chasse à un rhinocéros qu'ils avaient lâché (*gr. n°* 573).

» A une huitaine de verstes de Jaypore est Amber, l'ancienne ville, qui a un fort dans les rochers et qui rappelle Grenade et l'Alhambra, sauf ses vastes étangs et ses jardins mystérieux et sombres. Là, j'entrai dans un temple païen, où l'on préparait justement une victime pour le sacrifice : c'était une chèvre. Il y a soixante ans, c'eût été une victime humaine. On amena la victime devant l'idole; le bramine lui jeta sur la tête de l'eau et des fleurs jaunes en marmottant des prières; puis un enfant et un homme l'entraînèrent vers un carré de sable, où sa tête fut tranchée d'un seul coup avec un couteau tenu à deux mains, et qui avait la forme d'un rasoir. La tête et le premier sang furent reçus dans un bassin de cuivre, et placés devant l'idole, sur laquelle on tira le rideau. Elle était dans une espèce de sanctuaire au fond d'une cour carrée. Le rideau tiré, le cou de l'animal fut placé dans un trou fait exprès pour l'écoulement du sang. Nous nous en allâmes alors, et nous déjeunâmes dans un jardin orné d'un pavillon cintré de marbre rouge (*gr. n°* 577. »



N° 591. Fortifications chinoises.



N° 592. Armée chinoise. — Artillerie. — Mandarin et soldat.

Surate, 24 janvier 1844.

« Je suis arrivé ce matin dans cette ville et n'ai pas encore vu grand'chose. C'est une ville principalement composée de Guèbres, adorateurs du feu, auxquels on donne dans l'Inde le nom de Parsis. Ils prient au lever du soleil et au coucher, et ont des chapelles de feu sacré. Jamais Guèbre ne vous allumerait une pipe ou un cigare; ils regardent cela comme une profanation du feu. Je ne sais pas trop comment ils font leur cuisine; pourtant il m'est arrivé de loger chez eux, et rien ne me manquait sous ce rapport...

» Il y a aussi à Surate des marchands indiens, des *banians*, comme on les appelle, qui font le commerce de l'opium, et qui ont au moins quarante mille francs de revenu par mois. Les noces de leurs enfants sont curieuses; outre qu'en ces occasions ils sont couverts de bijoux et promenés en grande procession par Surate (*gr. n°* 563), leurs petits visages sont presque déguisés par une infinité de très-petites paillettes d'or, d'argent, et de toutes couleurs, qu'on leur colle sur le front, autour des yeux, sur les joues et le menton, en petites arabesques très-compliquées. C'est comme un fin tatouage, mais brillant et joli comme un ouvrage de mosaïque; quoique ces petits êtres ainsi ornés n'aient plus l'air de créatures humaines, mais d'idoles curieusement ouvragées. »

CHAPITRE XLVII.

HONG-KONG.

Septembre 1848.

Le peintre le plus célèbre de la Chine, Lam-Qua (*gr. n°* 608), a représenté, dans une série de dessins, la carrière d'un fumeur d'opium. Il le montre au début, jeune, riche, plein de santé, dans un appartement meublé avec luxe, ensuite légèrement amaigri, mais brillant encore de jeunesse et de force, puis l'air farouche, le teint livide, épuisé, les épaules voûtées, les dents tremblantes dans leurs alvéoles dépouillées, la figure noircie, engourdi du matin au soir, s'abandonnant à l'oisiveté la plus complète et rêvassant, enfin réduit à la plus affreuse pauvreté, et tombant d'ivresse en ivresse, jusqu'au fond de l'abîme, de l'idiotisme à la mort.

Les marchands d'opium soutiennent — et des écrivains tout à fait désintéressés dans la question partagent leur opinion — que Lam-Qua a exagéré l'effet direct de l'opium sur la santé. Quand on n'en abuse point, disent-ils, il n'exerce pas plus de ravages dans l'organisme que l'usage quotidien des liqueurs spiritueuses. L'indifférence du gouvernement chinois pour la vie de ses sujets, l'infanticide toléré ouvertement, l'absence de charité publique, le dénûment presque

absolu où sont laissés les prisonniers prouvent du reste que l'empereur et ses ministres, en prohibant la vente de l'opium, n'ont point pour but de préserver l'existence et la moralité du peuple. Ils tolèrent toute autre espèce de liqueur enivrante. S'ils interdisent la culture du pavot dans les domaines du Fils du Ciel, c'est

N° 593. Armée chinoise. — Infanterie. — Soldat.

uniquement pour la forme, et par des décrets que la négligence et la corruption des autorités rendent tout à fait illusoires. Les rapports faits à l'empereur, traduits en entier dans les recueils anglais qui se publient à Canton, attestent que le pavot envahit les montagnes et les plaines de maintes provinces, etc.

Quoi qu'il en soit, l'opium a été le prétexte, sinon la cause de cette guerre entre l'Angleterre et la Chine, qui a eu pour résultat d'*ouvrir* la Chine humiliée à l'Angleterre victorieuse.

N° 594. Costume d'ouvrier chinois.

Aucun commerce n'a pris, durant les cent dernières années, une extension aussi rapide que celui de l'opium. Depuis que deux obscurs agents de la compagnie des Indes — le colonel Watson et le vice-résident Wheeler — conçurent l'idée de faire passer en Chine l'opium du Bengale, chaque année a vu se décupler la consommation de l'année précédente. L'opium récolté dans le Bengale est préparé sous forme de boules du poids de deux kilogrammes ou un peu moins. Celui de Malwa est en petites galettes. Il est transporté en Chine dans des caisses qui pèsent 65 kilogrammes. Avant 1767, l'importation n'excédait pas deux cents caisses; elle était à peine de 1,000 en 1773, alors que les Anglais commencèrent à s'en emparer; en 1842, elle a été de 40,000, représentant 22 millions de piastres ou 132 millions de francs. Du reste, ces 40,000 caisses représentent tout au plus la consommation annuelle d'un million de fumeurs ordinaires à 2 mace ou 7 gr. 5 par jour.

Depuis un grand nombre d'années, les autorités chinoises avaient ostensiblement prohibé l'importation et l'usage de l'opium; mais, jusqu'en 1839, la cour céleste n'avait pris aucune mesure décisive pour mettre fin à ce trafic. Le commerce de l'opium était par le fait une contrebande non pas seulement tolérée, mais soutenue et protégée pour ainsi dire en plein jour par

N° 595. Chine. — Messager impérial.

des officiers chinois de tous les rangs, dont la connivence se payait par une commission de 60 à 120 piastres par caisse d'opium (selon que l'opium était livrable à Macao ou à Canton), commission réglée et perçue presque aussi ouvertement que s'il se fût agi de tout autre article d'importation étrangère. Tel était l'état des choses lorsqu'en 1839 les injonctions les plus sévères de Pékin prescrivirent de faire exécuter les ordres de l'empereur; et, conformément à ces ordres, un Chinois, convaincu d'avoir participé au trafic de l'opium, fut pendu à Canton le 26 février devant les factoreries étrangères. Cet acte violent d'une justice tardive, acte complétement inattendu au milieu des habitudes d'impunité qui avaient réglé jusque-là tous les rapports des parties intéressées, fut regardé par les Européens comme une insulte, et les factoreries amenèrent leurs pavillons. Le 10 mars, un commissaire impérial, appelé Lin, arriva à Canton avec la mission spéciale d'abolir sans délai et de déraciner complétement le commerce défendu. A peine fut-il installé qu'il lança une de ces proclamations dans lesquelles le burlesque se joint au sérieux. Selon lui, les Anglais venaient surtout en Chine pour y acheter de la rhubarbe, ce purgatif seul les empêchant de mourir de la constipation. Mais ai-je besoin de raconter avec détail les événements qui suivirent? Tout le monde sait maintenant que les exigences de Lin devinrent tellement attentatoires au droit des gens qu'elles finirent par amener une rupture complète entre l'Angleterre et la Chine; que la guerre éclata en 1840, qu'elle dura plus de deux années; que les Chinois furent toujours battus, et qu'au mois d'août 1842 le céleste

N° 596. Armée chinoise. — Cavalerie. — Mandarin.

empereur Tao-Kwang (*gr. n°* 607) dut solliciter et accepter la paix aux conditions suivantes (traité de Nankin) :

1° Il y aura paix et amitié durable entre les deux empires.

2° La Chine payera 21 millions de dollars dans le cours de l'année présente et des trois années suivantes[1].

3° Les ports de Canton, Amoy, Fou-Chou-Fou, Ning-Poo et Singhai seront ouverts au commerce anglais; des agents consulaires seront nommés pour y résider, et des tarifs réguliers et justes d'importation et d'exportation ainsi que des droits de transit intérieur seront établis et promulgués.

4° L'île de Hong-Kong est cédée à perpétuité à Sa Majesté Britannique, à ses héritiers et ses successeurs.

5° Tous les sujets de Sa Majesté Britannique, Européens ou Indiens, qui pourraient être retenus dans quelque partie de l'empire chinois, seront relâchés sans conditions.

N° 597. Costume d'un mandarin chinois.

6° Un acte de pleine et entière amnistie sera publié par l'empereur, sous son signe manuel et son sceau impérial, en

[1] L'indemnité de 21 millions de dollars, en y ajoutant les 6 millions déjà payés pour la rançon de Canton, font environ 7 millions sterling, ou 175 millions de francs.

faveur de tous les sujets chinois qui auront pris service sous le gouvernement anglais ou ses officiers, ou entretenu des relations avec eux.

7° Les relations auront lieu sur un pied de parfaite égalité entre les fonctionnaires des deux gouvernements.

8° Dès que l'assentiment de l'empereur au traité aura été reçu, et que le premier payement de 6 millions de dollars aura été versé, les forces de Sa Majesté Britannique se retireront de Nankin et du grand canal, et les postes militaires à Chinhai seront aussi retirés; mais les îles de Chusan et de Kolangsoo resteront occupées jusqu'à ce que le payement de l'argent et les arrangements pour l'ouverture des ports aient été complétés.

Les résultats de ce traité, qui porte la date du 20 août, dépassaient toutes les espérances qu'avaient pu concevoir les Anglais. Je ne parle pas de l'indemnité pécuniaire destinée à couvrir les frais de la guerre. Cette considération n'est que secondaire en présence de l'incalculable avenir offert au commerce britannique. Jusqu'alors, en effet, l'Angleterre n'avait eu de relations qu'avec une seule province de la Chine contenant environ 8 millions d'habitants, et ne communiquant que difficilement avec le reste de l'empire. Désormais elle allait avoir accès dans cinq ports et dans cinq provinces, contenant plus de 70 millions d'habitants et dont trois sont traversées par le Grand Canal (*gr. n°* 623), une des voies navigables les plus gigantesques du monde entier. Amoy, le second des ports désigné (*gr. n°* 619), est une ville aussi commerçante que populeuse. Elle a cinq lieues de circonférence. Son port, excellent d'ailleurs, présente les plus grandes facilités pour le chargement ou le déchargement des navires qui amarrent au pied même des maisons, y entrent et en sortent sans danger, et y sont à l'abri de tous les vents. Ces mérites essentiels ont fait d'Amoy un des grands entrepôts de la Chine, et de ses habitants les plus intrépides marins, les colons les plus résolus. Fou-Chou-Fou (*gr. n°* 629), capitale de la province de Fou-Kien, a une population de 400,000 âmes. Elle est l'entrepôt du commerce du thé noir, car les plantations du meilleur thé sont dans la province de Fou-Kien, qui exporte aussi du sucre, du bois de construction, du tabac, du coton, du musc, du mercure. On y arrive par une large rivière, le Min, dont l'embouchure est encombrée par plusieurs groupes d'îles, et dont le cours la met en communication avec l'intérieur du pays. Aussi l'empereur hésita-t-il longtemps avant de concéder l'ouverture de ce port. Ning-Poo (*gr. n°* 622) est situé sur la rivière Ta-Hae, à 14 milles au-dessus de son embouchure; et sa population dépasse, dit-on, 300,000 âmes. Son port est d'un accès difficile, à cause du peu de profondeur de ses eaux, mais il se

N° 598. Le jour de l'an en Chine; sur l'eau. D'après un dessin de M. A. Borget.

trouve admirablement placé pour le commerce qu'il fait avec le Japon. Shangai (*gr. n°* 621) est situé sur la rivière de Woosung, à peu près à 12 milles au-dessus de la ville de ce nom; la rivière est navigable encore pour les bateaux à vapeur à 47 milles plus haut. C'est le grand entrepôt du commerce de cette province avec les provinces à thé du Midi, avec la province de Shantung et avec la côte des Tartares Mantchoux au nord. A Shangai et à Ning-Poo, les ports les plus septentrionaux ouverts aux Anglais, les étés sont très-chauds, mais l'hiver est très-froid, et il s'y fait une grande demande de tissus de laine.

Ainsi donc le traité de Nankin ouvrait au commerce anglais un marché de près de 400 millions de consommateurs. Car, si incroyable que le fait paraisse, telle est à peu près la population actuelle de la Chine, population qui subit une progression surprenante. Les recensements accusent: en 1393, 60,544,811 habitants; en 1743, 156,301,755; en 1792, 307,467,200; en 1813, 361,693,879, y compris les habitants de la Tartarie et des provinces dépendantes. Un des hommes qui connaît le mieux la Chine et les Chinois, le docteur Gutzlaff, prépare en ce moment un mémoire d'un haut intérêt qui jettera, à ce qu'il paraît, une vive lumière sur le mystère dont a été jusqu'à présent enveloppée la « terre des fleurs; » et un de ses amis, que j'ai vu à Hong-Kong, a bien voulu m'en communiquer le passage suivant :

« La surface de la Chine proprement dite est d'environ 1,298,000 milles carrés, ce qui représente les trois cinquièmes de l'empire de Russie, ou les deux cinquièmes de l'Australie. Sa population actuelle est de 367,000,000 d'habitants. Si on le compare avec l'espace occupé, ce chiffre n'est pas aussi énorme qu'il le semble au premier abord. C'est à peu près deux acres et un tiers de terrain par individu, un peu plus que la moyenne en Angleterre et dans le pays de Galles, qui est d'environ deux acres par personne. »

Les résultats du traité de Nankin prouvent bien que, comme je l'ai dit au début de cette lettre, l'opium a été le prétexte et non la cause de la guerre qui a éclaté en 1840 entre l'Angleterre et la Chine. En terminant dans le troisième volume de son *Voyage dans l'Inde* le résumé des faits qui se passèrent en Chine jusqu'à la fin de 1839, M. Fontanier s'exprimait ainsi : « Comme on doit, quand on traite des rapports entre diverses nations, se préoccuper surtout du droit et de la justice, peut-être conclura-t-on qu'ils n'existaient ni chez l'une ni chez l'autre des parties, et que la mauvaise foi était égale des deux côtés. Le gouvernement chinois n'était pas, comme on l'a prétendu, exclusivement pressé par le désir de soustraire ses sujets à l'empoisonnement; le gouvernement anglais était médiocrement touché des pertes et des dangers des siens. Les Chinois eussent-ils été parfaitement inoffensifs, qu'on les aurait forcés à vendre du thé, qu'on leur aurait imposé l'obligation de com-

mercer. Les Anglais n'eussent-ils jamais vendu d'opium, qu'on n'aurait pas moins tenté, sous tout autre prétexte, d'éloigner leurs vaisseaux de la côte. »

Un officier de notre marine, qui a publié dans la *Revue indépendante* une série d'articles intéressants sur la Chine, M. Jules Dupré, a constaté de ses propres yeux un grand fait que M. Michel Chevalier avait déjà signalé dans un travail intitulé l'*Europe et la Chine*, à savoir, la tendance de l'Occident à se rapprocher de l'extrême Orient.

« L'Europe et l'Asie, écrivait-il en 1842, tendent à entrer dans une communion plus intime que par le passé. La guerre, le commerce, la ruse, la diplomatie, quelquefois l'ascendant seul d'une véritable supériorité, conduisent à grands pas l'Europe, spécialement représentée par la Russie et l'Angleterre, à établir sa domination en Orient, et par suite à élever l'Orient à la hauteur de sa propre civilisation. Voilà le fait général dont l'histoire des derniers démêlés de la Chine avec l'Angleterre est un des plus importants détails, autant à cause de la population et de la richesse de ce célèbre empire, que par la résistance invincible qu'il avait opposée jusqu'ici à toute tentative de conciliation et de rapprochement avec ceux qu'il affecte encore de traiter en barbares, en diables blancs. Quiconque croit à l'unité comme fin de l'humanité ici-bas, peut *à priori* résoudre la question pendante aujourd'hui et affirmer que l'Europe prévaudra sur l'Asie. L'unité étant notre fin, et rien n'arrivant en vain, il faut conclure que le traité de Nankin aura pour effet de faire faire à la Chine un pas vers nous.....

» Les motifs immédiats qui ont amené les deux gouvernements à en venir aux mains sont nombreux et puissants. Depuis longtemps les Anglais désiraient donner à leur commerce avec la Chine plus d'extension. Depuis surtout que leur puissance a pris dans l'Inde un grand développement, et que leur active industrie en a multiplié les productions et les ressources, ils se sentaient gênés, mal à l'aise dans les conditions que leur avait faites le gouvernement chinois. Les exactions des mandarins, le mauvais vouloir des autorités supérieures, qui toléraient plutôt qu'elles n'encourageaient les relations avec les étrangers, toutes les mesures prises pour en arrêter le développement, l'institution des hongs ou courtiers, l'exclusion de tous les ports autres que celui de Canton, et la persistance bien connue du gouvernement de la Chine dans les mesures une fois adoptées, devaient

N° 599. Le jour de l'an en Chine; dans la rue. D'après un dessin de M. A. Borget.

faire penser avec raison que jamais, à moins d'une révolution, ce pays ne deviendrait, ce qu'on voulait le faire, un véritable débouché pour l'industrie anglaise. Le cabinet britannique, qui s'exagérait peut-être les ressources du Céleste Empire, qui craignait les embarras d'une guerre lointaine, reculait devant une rupture définitive; mais il n'y a pas à douter que bien des gens ne la désirassent comme l'événement le plus heureux. A part même l'amour du lucre, le désir de s'enrichir plus sûrement et plus rapidement, les marchands établis en Chine voulaient changer leur position, qui était à peine tenable. Tout le monde connaît l'éloignement et le mépris des Chinois pour les étrangers, qu'ils confondent tous sous le nom de barbares; gouvernement, de tout temps, a travaillé de toutes ses forces à répandre et fortifier ce préjugé parmi le peuple. Comme il s'est constitué autant que possible pour l'immobilité, et que le *fils du ciel* affiche la prétention d'être immuable comme son père, il a dû, comme premier moyen, tâcher de couper toute communication entre l'intérieur et l'extérieur; de là, en grande partie, ce mépris si mal fondé, cette haine si barbare...

» ...Pense-t-on que la Chine eût pu rester éternellement consignée aux étrangers et que éternellement nous eussions dû rester privés des produits de sa civilisation antique, des produits de son territoire si imparfaitement exploité? Non, cela n'était pas possible. Cet ancien ordre de choses n'avait d'autre raison d'être que l'âpre désir des Européens de gagner de l'argent, joint au sentiment de leur faiblesse à une aussi grande distance de chez eux. Du jour où l'une de ces deux causes viendrait à cesser, ou bien les Européens devaient abandonner la Chine, ou bien ils devaient se révolter contre l'inique traitement auquel on les assujettissait. Précisément l'une de ces causes a cessé : l'Angleterre s'est fait dans l'Inde un empire puissant; et ses enfants, forts désormais et sûrs d'un appui, ne pouvaient pas courber la tête plus longtemps. Leur opiniâtre désir d'étendre leurs relations commerciales, leur juste orgueil révolté, et le sentiment de leur puissance, voilà les véritables motifs de la guerre. C'est s'en faire une idée étroitement fausse que de tout rapporter à cette contrebande de l'opium. Ce qui est arrivé devait arriver un peu plus tôt, un peu plus tard. Le vase était plein, l'affaire de l'opium n'est que la goutte d'eau qui l'a fait déborder.

» A mon point de vue, ajoute M. Jules Dupré, l'Angleterre a fait acte de moralité en protestant contre d'iniques traitements, en réclamant le respect dû à tout homme par ses semblables, à plus forte raison aux fils aînés de la civilisation par leurs frères plus jeunes. Que cela ait été ou non dans ses intentions, l'Angleterre, par le fait, a pris en main notre cause à

tous. Ce qu'elle demande pour elle, elle le demande pour tous les autres qui ont les mêmes droits. C'est à nous maintenant à veiller sur nos propres intérêts, à faire sortir de sa réclamation, tout individuelle et peut-être égoïste, les conséquences générales qu'elle renferme. »

Sans le traité de Nankin ou plutôt sans toutes les causes que je viens d'énumérer et qui ont eu pour effet la conclusion de ce traité, je n'aurais jamais visité l'île de Hong-Kong; car l'Angleterre n'y aurait pas fondé une colonie, et le navire sur lequel je m'étais embarqué pour aller de Calcutta à Canton n'y aurait pas relâché.

Le golfe où vient se jeter le Tschou-Kiang (rivière des perles) est parsemé d'une multitude d'îles; les plus avancées dans la mer sont petites, de moyenne hauteur, et généralement désertes, bien que de temps à autre elles servent de refuge aux pirates qui infestent, depuis plusieurs siècles, cette portion des côtes de la Chine. Les plus rapprochées du continent, telles que Hiang-Châne, sur laquelle est bâtie Macao, et deux ou trois autres, sont plus étendues, et se font remarquer par leur grande élévation. Leur caractère général est une excessive aridité. Quelques-unes cependant offrent, dans certaines parties, plus de facilité pour la culture, à cause des filets d'eau qui arrosent et peuvent féconder leurs profonds ravins. Aussi nourrissent-elles un petit nombre de villages établis au bord de la mer, et où vivent dans la misère et la malpropreté des familles de pêcheurs. Hong-Kong (*gr. n°* 589) est de ce nombre.

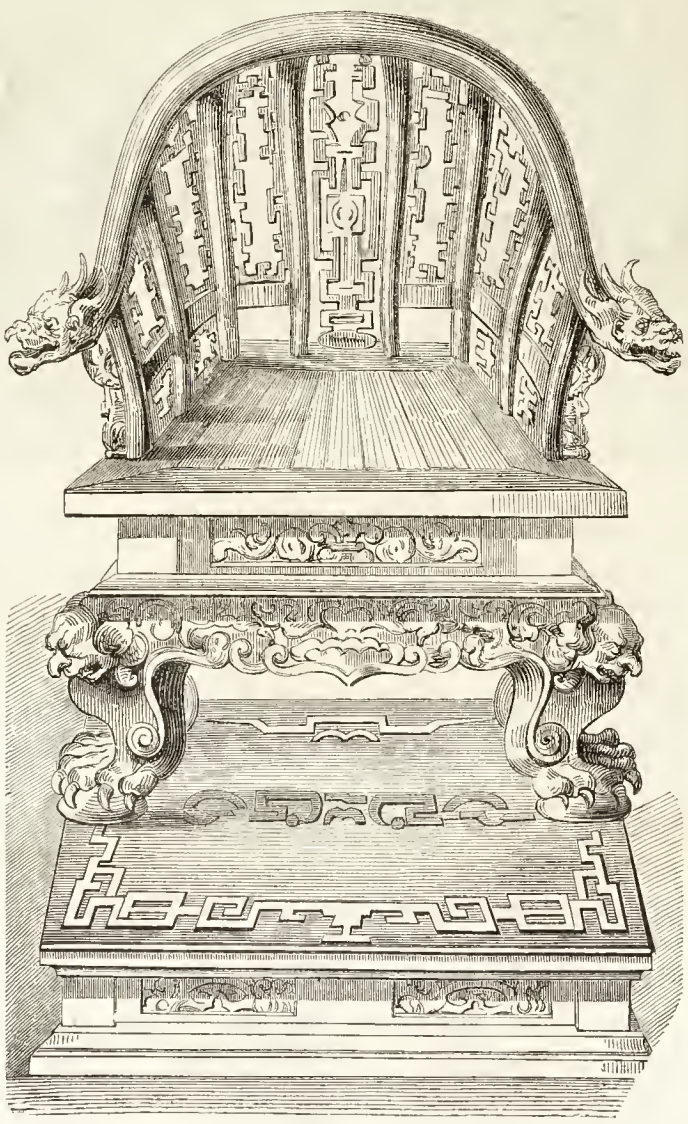
L'île de Hong-Kong — ou la *source parfumée* — a environ huit milles de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur qui ne dépasse jamais six milles; elle est d'ailleurs très-irrégulière dans sa forme, et présente par conséquent dans le développement de ses rivages un nombre considérable de caps et de baies. « Imaginez, dit l'auteur de *Three years wanderings in China*, une île beaucoup plus longue que large, toute montueuse, dont les sommets escarpés, descendant capricieusement dans la mer, présentent çà et là de profonds ravins, qui s'élargissent de leur sommet à leur base, et vous aurez une idée de Hong-Kong. On y trouve, ajoute-t-il, très-peu de terrain plat, et dont l'agriculture puisse tirer parti. En fait, le seul espace de quelque étendue qui réponde à cette condition, c'est le Wang-Naï-Chung, ou, comme les Anglais l'appelèrent avant de l'avoir expérimentée, la *Vallée heureuse*, encore n'a-t-elle pas plus de vingt à trente acres de superficie. Jadis les Chinois y cultivaient du riz et des végétaux; mais la localité devint si malsaine que le gouvernement, attribuant l'insalubrité au séjour des eaux sur les récoltes de riz, prohiba la culture et dessécha le terrain. Aussi l'établissement anglais de Hong-Kong dépend du continent voisin pour ses approvisionnements, et la position deviendrait assez critique si le gouvernement chinois s'avisait de vouloir suspendre les arrivages. »

La distance qui sépare Hong-Kong du continent, si on peut toutefois donner ce nom aux terres voisines, car elles ont toute l'apparence d'une île, varie considérablement. A l'orient, le Laïémoun passage, n'a guère plus d'un quart de mille (400 mètres); à l'ouest, au contraire, entre la ville de Victoria et le point opposé le plus proche, il y a environ un mille et un quart (2,000 mètres); mais la plus grande largeur dépasse quatre milles (6 kilom. 1/2).

D'après le traité de Nankin, Hong-Kong a été cédée à l'Angleterre avec ses dépendances. Il est difficile de dire quelles sont ses dépendances actuelles. Elles se composent probablement de toutes les petites îles qui lui sont immédiatement adjacentes, particulièrement vers le midi; mais il n'y a aucun moyen de reconnaître si l'île Lamma y est comprise ou non. D'après la proclamation datée de la capitale, Victoria, et publiée par les ordres de sir Henri Pottinger, la colonie est située entre les 22° 9' et 22° 21' de latitude nord, ce qui lui donne ainsi un développement de douze milles

N° 600. Dieu guerrier chinois.

N° 601. Kouan-yn, déesse chinoise.



N° 602. Trône ou fauteuil chinois.

N° 603. Idole chinoise.

(19 kilomètres) du nord au sud. Lamma et les îlots adjacents semblent dès lors devoir faire partie de ses dépendances. L'étendue de la colonie de l'est à l'ouest n'a pas été aussi nettement déterminée, et il n'est fait mention que d'un seul des méridiens qui peuvent la limiter, le 114° 18' à l'est du méridien de Greenwich (le 111° 58' à l'est du méridien de Paris).

La stérilité de ce rocher, la difficulté qu'il y avait à bâtir une ville sur sa côte escarpée, l'insalubrité de la position, exposée aux vents froids de la mousson du nord-est, et abritée de celle du sud-ouest, qui est si nécessaire pour renouveler l'air dans la saison des chaleurs et des pluies, tous ces motifs réunis avaient dans le principe fait hésiter les Anglais... Un moment ils songèrent à placer sur la presqu'île de Kao-Long, située au nord et en face de Hong-Kong, la colonie qu'ils étaient bien résolus à fonder en Chine; mais ils renoncèrent à ce projet, d'une part, parce que cette presqu'île est totalement dépourvue d'eau, tandis que les hautes montagnes de Hong-Kong alimentent toute l'année un assez grand nombre de petites sources; d'autre part, parce que le bras de mer qui s'étend entre Hong-Kong et le continent forme un véritable port, facile à défendre, long de plus d'un mille, tout juste assez profond pour recevoir les plus gros navires, et si bien abrité qu'ils peuvent y entreprendre en toute sécurité les réparations les plus longues et les plus difficiles.

A l'époque où les Anglais s'y établirent, c'est-à-dire après leur rupture avec la Chine, la population sédentaire de Hong-Kong pouvait s'élever à 5,000 individus; elle était répartie dans quatorze ou quinze villages et hameaux, dont le principal, appelé Tchik-Tchou, se trouvait situé sur une baie de la côte méridionale que ferme en partie une longue et irrégulière presqu'île, s'avançant vers le midi et désignée à son extrémité sous le nom de cap Taïtam. Ce village s'appelle aujourd'hui Aberdeen. Des casernes y ont été construites, mais il a perdu son titre et son importance de capitale. Le chef-lieu actuel de Hong-Kong est la ville de Victoria, bâtie sur le côté nord de l'île, le long du port et sur les premières pentes des montagnes qui s'élèvent presque à pic derrière elle.

« Un an s'était à peine écoulé depuis l'achèvement de la première habitation européenne, écrivait en 1844 l'auteur du *Narrative of the voyages and services of the Nemesis*, le capitaine W.-D. Bernard, que ce rivage, jadis désert, était bordé de quais superbes, pourvu de jetées commodes, qu'un quartier entier avec ses bazars s'était élevé pour la population chinoise, que de vastes et solides magasins montraient de loin leurs façades blanches, et que l'approvisionnement était régularisé au moyen d'un admirable marché, organisé à l'anglaise, et où les denrées arrivaient de toutes parts. L'hôtel du commissariat, les casernes, d'autres édifices publics s'achevaient rapidement. La route, ouverte dans l'origine le long de la baie, était continuée jusqu'à plus de quatre milles (6,000 mètres), et une coupure était pratiquée à travers une haute colline de sable pour la prolonger encore; par intervalles, sur tout le développement de cette longue ligne, de bonnes et élégantes habitations s'étaient élevées comme par enchantement. Les nombreuses collines coniques, qui distinguent cette partie de l'île, avaient été aplanies à leur sommet pour recevoir d'autres constructions, plusieurs ponts de pierre s'achevaient, et déjà on voyait poindre les nouvelles voies de communications qui conduisent aujourd'hui à l'extrémité orientale de Victoria-Bay et sur les rivages méridionaux de l'île, à Taïtam-Bay et à Tchik-Tchou. » Depuis 1844, Hong-Kong a fait encore de plus surprenants progrès. Mais au lieu d'énumérer l'une après l'autre toutes les constructions qui s'y sont élevées, j'aime mieux constater un des traits caractéristiques de la colonisation anglaise, je veux parler de la fondation d'une presse locale. Un journal est ordinairement l'une des nécessités auxquelles on songe tout d'abord dans un nouvel établissement anglais. Il a été dit, je crois avec raison, qu'en fait de colonisation la première chose à laquelle pensaient les Français était de construire un fort, les Espagnols une église, les Anglais un comptoir ou un magasin, et surtout un journal. Ils transportent partout avec eux cet esprit naturel de libre discussion qui leur est propre. Il existe aujourd'hui en Chine quatre feuilles anglaises : la *Gazette de Hong-Kong*, le *Globe oriental*, le *Hong-Kong Register* et le *Canton Press*; cette dernière est publiée à Canton, et les trois autres s'impriment à Hong-Kong. C'est dans la *Gazette de Hong-Kong* que sont insérées les publications officielles.

N° 604. Chine. — Porte triomphale à Kwan-Shan.

Le climat de Hong-Kong est loin d'être agréable, et il a été pendant plusieurs années aussi meurtrier pour les Chinois que pour les Européens. Toutefois, les immenses défrichements, les incroyables mouvements de terrain qu'il fallut faire pour élever la nouvelle ville semblent avoir été la principale cause de l'effroyable mortalité qui a désolé Hong-Kong jusqu'à l'année 1846. En 1846, ces travaux y avaient beaucoup diminué; et la santé publique s'y est si bien améliorée que la mortalité y a été moindre qu'à Macao, qui passe cependant, et à très-juste titre, pour un lieu très-sain. Dans les mois de juillet et d'août le thermomètre s'élève au maximum à 94° Farenheit (34° 44 centigr.), et ne descend pas au-dessous de 80° Far. (26° 66 centigr.). La variation entre la chaleur du jour et celle de la nuit n'est pas ordinairement de plus de 10°. En hiver le thermomètre tombe quelquefois, mais rarement, au-dessous de zéro. Même au milieu de l'hiver, quand le ciel est sans nuages, il est imprudent de sortir sans parasol, et il arrive des accidents, souvent très-graves, à ceux qui négligent de prendre cette précaution. Dans cette saison, l'air est si sec que la respiration devient difficile. En outre, quand le vent souffle, c'est un vent du nord si froid et si perçant qu'il faut absolument faire du feu dans les maisons; encore ne parvient-on que difficilement à ne pas souffrir du froid.

N° 605. Napoleon adoré dans un temple chinois. Dessin fait par un témoin oculaire.

Victoria-Town est tellement resserrée entre la mer et la montagne qu'elle n'a qu'une rue praticable aux voitures. Des sentiers alpestres, taillés pour la plupart dans le roc, conduisent aux quartiers supérieurs perchés sur des terrasses naturelles ou artificielles. Des maisons neuves s'élèvent de tous côtés comme par miracle. En général elles sont en pierre, solidement construites et grandes. L'étranger est sûr maintenant de trouver de bons hôtels où il payera fort cher et de beaux magasins où il pourra se procurer à des prix excessifs tout ce dont il aura besoin. Mais les boutiques chinoises offrent encore l'aspect le plus misérable, car jusqu'à ce jour aucun négociant chinois un peu riche n'est venu s'établir dans la nouvelle colonie; et la population chinoise de Victoria est un ramassis de malheureux que la misère, l'espoir d'un salaire plus élevé, la nécessité d'échapper par la fuite à la vengeance des lois, et d'autres motifs peu honnêtes ont arrachés du continent pour les jeter sur cette île désormais étrangère. Une police nom-

breuse et très-vigoureusement organisée n'intimide pas toujours les voleurs et les pirates. M. Fortune assure que dans les premiers temps il ne se passait pas de nuit sans qu'il n'y eût quelque maison attaquée à main armée. Les voleurs ne respectaient même pas la maison du gouverneur; car elle fut une fois dévalisée, et une autre fois on y enleva les armes des sentinelles.

« Dans un premier moment d'enthousiasme, écrivait en 1847 M. Jules Dupré, on avait rêvé pour la ville de *Victoria* une prospérité fabuleuse; on s'attendait à la voir devenir très-prochainement le riche entrepôt de tout le commerce de l'Inde et de l'Angleterre avec la Chine, et cet engouement a beaucoup contribué à la rapidité de son développement. Les Américains et les Portugais n'ont jamais partagé les illusions que se faisaient à ce sujet les négociants anglais établis en Chine. Les nouvelles les plus récentes semblent leur donner raison, et *Victoria* est bien loin des hautes destinées que ses fondateurs lui avaient prédites.

» Mais, d'un autre côté, si une guerre maritime venait rendre plus difficiles les relations commerciales de l'Angleterre avec la Chine, ses navires marchands auraient dans le port de Hong-Kong un refuge assuré, et les nombreux croiseurs, indispensables pour protéger un commerce étendu dont la continuation est en quelque sorte liée à l'existence même de la Grande-Bretagne, y trouveraient une base solide d'opérations. Ces avantages sont considérables, et suffiraient seuls pour justifier les dépenses et même les sacrifices d'hommes que la possession de ce rocher stérile peut imposer au gouvernement anglais. »

CHAPITRE XLVIII.

CANTON.

Septembre 1848.

Je n'ai passé que quarante-huit heures à Hong-Kong. Le troisième jour de mon arrivée je m'y suis embarqué sur une goëlette qui m'a amené à Canton en deux jours et demi. La distance est de cent cinquante milles environ. Nous étions partis de Hong-Kong à deux heures de l'après-midi. Le lendemain matin, la rivière de Canton, avec ses nombreuses îles et l'immense étendue de ses eaux, qui en font comme un bras de mer, s'ouvrit devant nous (*gr. n°* 620). Des *chop-boats* ou bateaux de commerce, et de légères jonques de guerre se croisaient dans tous les sens. Nous eûmes bientôt gagné l'endroit le plus resserré du fleuve, que nous eûmes quelque peine à franchir, car il nous fallut lutter contre la violence du courant. Ce passage, extrêmement pittoresque, tire son nom d'un îlot appelé *Bocatigris*, ou la Tête de tigre, parce qu'avec un peu d'imagination et beaucoup de bonne volonté on finit par trouver qu'il a la forme d'un tigre. Cet îlot est en réalité une roche colossale, bizarre, qui ressemble plutôt à un monstrueux jet d'eau, à une cascade de minéraux en fusion qui se seraient subitement refroidis. Nous passâmes au pied de ce géant pétrifié, inhabile à défendre le fleuve dont la garde semble lui avoir été confiée.

N° 606. Jeunes chinois.

Les deux rives du Tschou-Kiang, ou Rivière des Perles, se rapprochent tellement, qu'elles ne laissent entre elles qu'un espace d'environ un mille. Ce lieu est, à mon avis, la véritable embouchure du fleuve. Avant d'y arriver, on ne peut pas distinguer la rive gauche. De chaque côté de Bocatigris s'élèvent des forts construits d'après le système qui préside à toutes les fortifications chinoises, c'est-à-dire qu'ils présentent une ou plusieurs rangées de canons, tous placés sur une même ligne, et à poste fixe, sans angles, sans bastions (*gr. n°* 591). Chaque canon ne peut tirer qu'un seul coup contre le bâtiment qui passe devant le fort; aussi l'entrée de la rivière est-elle en quelque sorte sans défense. La guerre de 1841 est une preuve sans réplique de la faiblesse de Bocatigris et de l'état d'ignorance presque barbare dans lequel l'art militaire languit en Chine.

Au delà de Bocatigris, la rivière s'agrandit de nouveau; et jusqu'à Canton elle présente une surface d'un à deux milles de large; elle circule à travers un pays plat, dont l'horizon est borné par des montagnes de médiocre hauteur; les bords de la rivière n'ont généralement pas plus de deux à trois pieds d'élévation. L'immense plaine qu'elle arrose est couverte de champs de riz destiné à la consommation de la province, et coupée en tout sens d'innombrables canaux naturels qui en sont comme les artères, et sur lesquels naviguent une quantité incalculable de bateaux de toute grandeur et de toute forme. Du pont de notre navire, nous pouvions voir leurs hautes voiles jaunâtres, faites de nattes, qui semblaient sortir de terre. Presque toujours nous ne reconnaissions l'existence d'un canal que par les voiles des bateaux qui le sillonnaient. La vue du pays n'avait rien de bien pittoresque, car le terrain est entièrement plat et couvert d'une culture uniforme; les bateaux dont je viens de parler donnaient seuls un peu d'animation au tableau. De temps en temps nous voyions s'élever sur le rivage de hautes pagodes avec leurs innombrables étages; le plus souvent ces pagodes sont bâties sur les cimes des montagnes, et attirent de loin les regards du voyageur. Nous nous croisions souvent avec des jonques (*gr. n°* 631) dont les matelots nous saluaient des cris insultants de *fan-kouaio, fan-kouaio,* qui signifient, assure-t-on, les étrangers démons.

De Bocatigris à Whampoa notre navigation n'offrit d'autre incident que la rencontre d'un enfant nouveau-né, dont le fleuve emportait le cadavre à la mer. « C'est sur quelques faits de cette nature, dit M. Jules Itier, que l'on s'est hâté de conclure que les infanticides étaient très-fréquents en Chine; erreur d'autant plus répandue qu'on a cherché à en tirer parti auprès des âmes pieuses. Ce qui est positif, c'est que ce crime est au moins aussi fréquent en Europe qu'en Chine, où les pauvres gens ont le moyen de se débarrasser des enfants qu'ils ne peuvent nourrir, en les vendant aux riches qui les élèvent pour le service intérieur de leurs maisons. L'amour pour les enfants est un senti-

ment aussi développé en Chine qu'en Europe, et il faut s'être fermé les yeux pour ne pas avoir été, cent fois par jour, témoin des soins touchants et des caresses prodigués aux enfants par leurs parents. Mais, dans un pays où la classe pauvre vit sur les fleuves, est-il étonnant que quelques enfants se noient par accident, malgré la précaution que l'on a de leur attacher au dos une calebasse pour les soutenir sur l'eau en attendant qu'on puisse leur porter secours! d'un autre côté, il arrive souvent que le pauvre ensevelit dans les eaux du fleuve l'enfant qui vient de lui mourir, afin d'épargner des frais de sépulture pour un être qui n'a pas encore acquis de droits aux pompes des cérémonies funèbres. »

C'est à Whampoa, petite ville située à environ 12 milles de Canton (*gr. n°* 618), que la douane chinoise tient son premier bureau d'entrées; c'est là qu'aujourd'hui les *shupan* (commis du *hoppo* ou intendant général des douanes) procèdent à la reconnaissance des marchandises importées. Les navires qui se livraient autrefois au commerce interlope, et ils étaient en grand nombre, s'arrêtaient en aval et près d'une petite langue de terre qui les séparait des bâtiments soumis au commerce légal; mais aujourd'hui que les taxes sont fort modérées et que la perception en est régulière, la contrebande est nulle.

Le trajet de Whampoa à Canton m'a vivement intéressé. La rivière offre un spectacle toujours vivant et varié. Des groupes de bananiers aux longues feuilles pendantes, des bois d'orangers, des bambous, des plantations de riz se succèdent le long de ses bords. De temps en temps on aperçoit des femmes enfoncées dans la vase jusqu'à mi-jambe et cherchant des coquillages. Sur la rive gauche se déploient les murailles blanches de quelques petits forts. Sur la rive droite, non loin de Whampoa, s'élèvent des tours à neuf étages semblables à des obélisques : on les appelle *Ta-Tzeu*. De distance en distance nous remarquâmes d'immenses pêcheries formées de rangées de pierres qu'on voit de loin se dresser à la surface de l'eau et auxquelles sont attachés des filets qui barrent le fleuve dans une assez grande partie de son cours. L'art de la pêche est un de ceux que les Chinois ont le plus perfectionnés. Bientôt cependant la rivière prit un nouvel aspect; déjà nous étions à Canton, ou du moins au milieu des bateaux qui forment à l'entrée de la ville ce qu'on appelle la ville flottante, cette merveille peut-être unique dans le monde; car il est impossible de se figurer le nombre immense des bateaux de toutes formes et de toutes dimensions qui d'un bout de cette grande ville à l'autre couvrent le fleuve dans toute sa largeur. Depuis les petites barques que fait mouvoir sans fatigue un homme tranquillement assis jusqu'aux énormes jonques destinées aux voyages de long cours, que de genres, d'espèces et de variétés!

Les bateaux véritables, ceux qui sont destinés à se mouvoir, paraissent construits d'après des règles invariables; malgré quelques différences dans leurs proportions, ils ont tous comme un air de famille. Leurs différents groupes sont rangés avec beaucoup d'ordre; chaque groupe se compose de bateaux presque identiques amarrés à la file et à côté les uns des autres. « L'on m'a assuré, dit M. Jules Dupré, que chaque espèce était destinée à un genre de transport spécial, et qu'ainsi la douane savait du premier coup d'œil quel devait être le chargement de chaque navire.

Les bateaux fixes sont beaucoup plus nombreux que les précédents; ils sont disposés de manière à former de véritables rues, parfaitement alignées; le nombre total de ces habitations flottantes s'élève, dit-on, à peu près à vingt mille, et on évalue à quatre-vingt mille le nombre de ceux qui naviguent constamment de Canton à Bocatigris.

De tous ces bateaux qui sillonnent le fleuve, mille bruits s'élèvent. Tantôt un pétard éclate — les enfants chinois sont des artificiers consommés — tantôt le gong, les trompettes et les cymbales retentissent. Les Chinois sont d'enragés musiciens. Chaque marchand pousse son cri, chaque métier fait son tapage. Entre autres, les soldats de Sa Majesté Céleste, les plus plaisants soldats de la terre (*gr. n°* 592, 593, 596), gaspillent une énorme quantité de mauvaise poudre en s'exerçant au tir dans les forts de la rive. Assourdi par ce tumulte, vous êtes ébloui par les couleurs brillantes dont tout est bariolé autour de vous. Ici, c'est la petite barque dorée, sous le dais de laquelle un Chinois de qualité est assis dans tout son orgueil et toute sa mollesse. Remarquez, si elles sortent de ses longues manches, ses mains potelées et ses ongles sans fin, son teint fatigué, l'éventail qu'il agite gravement, et la manière toute sensuelle dont il hume le thé servi sur une petite table à côté de son fauteuil; tout ceci — la blancheur des mains par-dessus tout — caractérise l'homme comme il faut. Mais votre œil est

N° 607. Tao-Kwang, empereur de la Chine. D'après un portrait de Lam-Qua.

appelé par ces carènes rouges et blanches rangées là-bas en ligne, comme des coursiers prêts à s'élancer : ce sont en effet des jonques de commerce récemment achevées qui vont affronter pour la première fois les périls de la mer. Avec leurs formes massives, auxquelles prêtent une espèce de vie les gros yeux ronds

N° 608. Portrait du peintre chinois Lam-Qua, miniature, peint par lui-même.

figurés à l'avant, vous diriez d'énormes cétacés que l'homme aurait assujettis aux besoins de la navigation. Plus loin sont les jonques de guerre, noires et rouges, étalant, sur leurs poupes élevées et sur les boucliers appendus autour d'elles, un luxe inouï de décorations fantastiques ; têtes hideuses, monstres grimaçants, démons à la gueule ouverte, aux yeux de flamme, aux griffes sanglantes.

« Il faudrait un génie comme celui d'Homère, a dit avec raison le spirituel auteur de la *Chine ouverte*, pour nommer toutes les embarcations qui se croisent incessamment sur la rivière de Canton ; depuis la barque de l'officier des douanes et les *chop-boats* destinés au transport des cargaisons européennes déchargées à Whampoa, jusqu'au flibot richement orné des linguistes et des commis envoyés par le hong marchand pour vérifier les cargaisons ; depuis ces grandes barges sans décorations (*tsaou-chuen*), spécialement destinées au commerce de l'intérieur, jusqu'au bateau mandarin qui fait la police et surveille les manœuvres de la contrebande.

» Le bateau mandarin est le chef-d'œuvre de l'architecture navale en ce pays, et peut-être — comme élégance du moins — ne l'a-t-on jamais surpassé dans aucun autre. De loin, sur l'eau, vous diriez un brillant insecte. Le fond de la coque est peint en blanc,

N° 609. Coiffures des femmes chinoises.

mais la partie supérieure est d'un bleu pâle, auquel on donne les teintes délicates de l'outremer ; dans cette partie de la barque s'ouvrent de chaque côté trente petites portes ovales bordées d'un rouge vif et donnant issue à autant de rames blanches qui ne rentrent jamais à l'intérieur. Quand elles cessent de servir, elles s'abaissent simplement contre les flancs du navire, comme les nageoires d'un poisson fatigué.

» Sur le pont, d'un bois dur et ferme, qui revêt à force de soins une sorte de poli naturel, les matelots indolents sont accroupis ; le mandarin lui-même, étendu sur une natte à l'arrière, aspire avec délices la fumée d'un *cheroot* de Manille. Sa molle attitude, ses vêtements de soie brodée et de moire, dont les plis nombreux foisonnent autour de lui, ne donnent pas une très-haute idée de sa valeur guerrière ; mais il a sous ses ordres une cinquantaine de militaires dont la tournure est plus dégagée. Nus jusqu'à la ceinture (quand il fait chaud), la tête couverte de bonnets de paille tressée, et qui ont la forme de petits cribles, on pourrait à la rigueur les supposer bons soldats. Armés les uns d'un de ces boucliers qui sont appendus tout autour de la jonque, et d'une longue pique emmanchée dans un bambou, vous aurez sous les yeux une figure assez sauvage, mais assez martiale (*gr. n°* 593). Ils occupent avec leur chef la portion couverte du bateau. Un toit léger, supporté par quatre bâtons effilés, quoique solides, s'arrondit au-dessus de leurs têtes ; véritable ombrelle de bois, dont l'or et le vermillon dessinent les contours festonnés. Lorsque l'excessive chaleur ou le gros temps rendent cet abri insuffisant, on y superpose de grosses nattes en paille de riz, arrangées de manière à imiter le chaume des cabanes rustiques. L'intérieur est orné de peintures et de devises.

N° 610. Mains, pieds et chaussures des femmes chinoises.

» Deux mâts supportent les nattes triangulaires qui servent de voiles ; à leur extrémité supérieure pendent alternativement des boules dorées et des pavillons de mille couleurs. Le mât de misaine est remplacé à l'arrière par un simple bâton, qui sert de hampe à un grand pavillon blanc, au centre duquel est une inscription en lettres rouges.

» J'allais oublier, tant cette embarcation militaire éveille peu des idées belliqueuses, j'allais oublier, dis-je, deux ou trois longues couleuvrines qu'on découvre, après mûr examen, disposées comme au hasard sur le pont. Elles sont tellement enveloppées d'ornements capricieux, tellement surchargées d'étoffes et de franges, tellement cachées par des pavillons de soie plantés autour d'elles ou fixés provisoirement à la bouche même de cet instrument de mort, qu'on les prendrait volontiers pour des accessoires de pure fantaisie. On m'a dit — car je n'eusse pu m'en assurer — qu'elles sont en fonte de fer et assez grossièrement travaillées, ce qui explique cette espèce de mascarade.

» Tel est le bateau mandarin. A le voir glisser sur l'eau que ses rames déchirent en jouant, ses banderoles flottantes, son toit bariolé reflétant le soleil, son équipage oisif, son maître plongé dans une extase endormie, vous ne lui soupçonneriez d'autre emploi possible que l'ornement d'une régate ou d'une pacifique promenade en mer. C'est pourtant le tyran, ou, pour mieux dire, le gendarme du fleuve. A son aspect, le bateau contrebandier — que ses rames nombreuses ont fait surnommer le *centipède* — se dissimule ou prend la fuite, si toutefois il n'ose pas risquer le com-

N° 611. Portrait de femme chinoise, peint en miniature par Lam-Qua.

bat ; tout conflit s'apaise, tout bruit illégal cesse à l'instant, car au moindre prétexte, et souvent sans prétexte, le mandarin fait pleuvoir de tous côtés les amendes, les confiscations, les bastonnades même, enfin les vexations de toute espèce. »

De tous ces milliers de bateaux qui sillonnent en tous sens la rivière de Canton, ceux qui, après les bateaux mandarins, attirèrent le plus vivement mon attention, furent les *bateaux de fleurs* aux couleurs éclatantes, aux fanaux étincelants, à la riante et riche apparence. Je ne puis en décrire toutefois que l'extérieur, car leur entrée est interdite à tout Européen, sous les peines les plus sévères. « En vain, dit M. Adolphe Barrot, les belles captives qu'ils renferment se promènent-elles sur le tillac, avec leur chevelure noire couronnée de fleurs, leur visage artistement peint, ou plutôt plaqué de rouge et de blanc, leur riche et voluptueux costume, et leurs pieds si petits qu'elles peuvent à peine marcher ; en vain répondent-elles par un gracieux sourire au regard furtif du voyageur ; en vain l'appellent-elles du geste et de la voix sous ces rideaux de soie qu'elles entr'ouvrent. S'il cède à la séduction, il est perdu. Il y a des serpents cachés sous ces fleurs traîtresses, et, nouvelles sirènes, ces filles des fleurs n'invitent l'Européen que pour le trahir et le livrer aux

N° 612. Coiffures des Chinois.

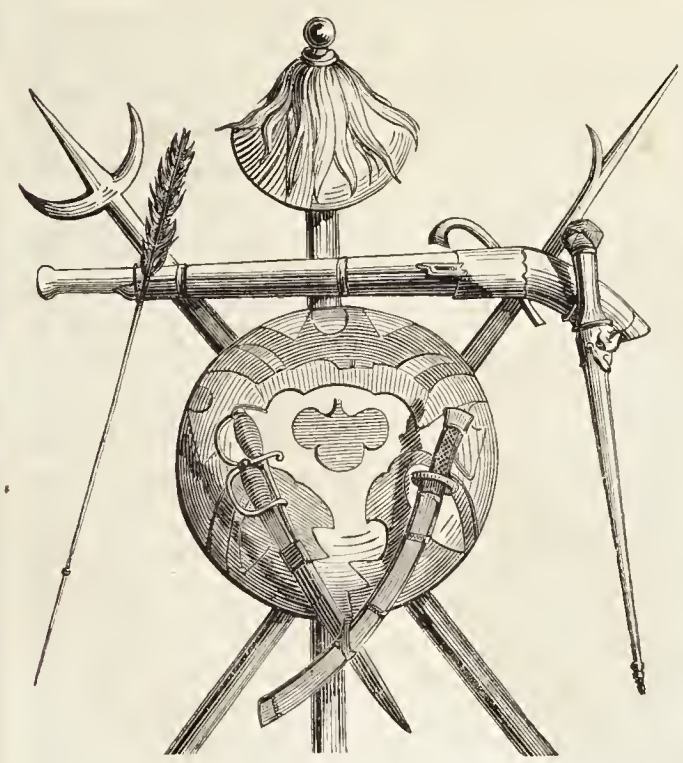
mandarins chargés de la police du port... Les Chinois, au lieu d'enlaidir le vice à l'exemple des autres peuples, ont cherché, au contraire, à le poétiser, à l'embellir. »

A son arrivée à Canton, l'Européen débarque dans le quartier des factoreries, où il est salué par les cris

aigus d'une nuée de *tankas*, jeunes batelières chinoises qui viennent assaillir son embarcation mouillée à quelque distance des quais, en répétant : *My boat, my boat captain !* C'est à qui s'emparera des bagages de l'infortuné voyageur, qui voit, en quelques minutes, ses malles dispersées entre une dizaine de *tankas*, dont chacune

N° 613. Fauteuil en canne et lanternes chinoises.

réclame son salaire, après avoir déposé sa charge sur le quai. Des bateaux longs de trois mètres au plus sont l'unique demeure de ces pauvres *tankas*, dans toutes les saisons, la nuit comme le jour. Les ancêtres de ces batelières, émigrés de Formose, obtinrent jadis du gouvernement chinois la permission de venir habiter les côtes de la province du Kouang-Toung, mais à la condition de ne pas fixer leur domicile à terre. On trouve dans les bateaux des *tankas* deux ou trois siéges pliants, un fourneau, une espèce de grabat, des inscriptions, des gravures, de l'eau douce, du feu et quelques misérables aliments. Sur l'avant se tient une batelière, armée de son aviron; à l'arrière est placé un pilote féminin qui agite une sorte de rame-gouvernail, comme un poisson sa queue. La *tanka* a la tête enveloppée d'un mouchoir foncé qui ne permet d'apercevoir qu'une partie de son visage jaune et brûlé.



N° 614. Armes chinoises.

Elle est vêtue d'une ample casaque bleue et de larges pantalons. Ses pieds sont toujours nus. Elle porte souvent, attaché sur son dos, un pauvre nourrisson, dont l'existence est un problème pour tout autre que pour sa mère, sans cesse obligée de soustraire ce précieux fardeau à mille chocs, à mille accidents, et opposant à ces dangers toujours renaissants une adresse, une sollicitude infatigables.

Canton, que les Chinois appellent communément *Sang-Chien*, est le chef-lieu de la province du Kouang-Toung, dont la superficie est à peu près égale à la moitié de celle de la France. Il se trouve situé dans le département de Kouang-Tchaou-Fou, sur le bord septentrional du fleuve qui l'arrose. « Du haut de la terrasse de l'ancienne factorerie de la Compagnie on le domine tout entier, et d'un seul coup d'œil on peut, dit M. Jules Dupré, se faire une idée juste de son ensemble. L'enceinte fortifiée de la ville proprement dite forme un carré irrégulier dont un côté s'étend parallèlement à la rivière, à la distance d'un quart de lieue environ. C'est là qu'habitent le vice-roi, le général tartare et la plupart des hauts fonctionnaires de la province et du département. Les maisons y semblent vastes et élevées, quelques-unes sont entourées d'arbres; tandis que dans l'immense pâté des maisons que l'on désigne sous le nom de faubourgs, les toits se touchent et forment une immense tache brune dans laquelle l'œil ne distingue aucun détail. Au nord de la ville s'élèvent les mamelons par où les Anglais l'ont attaquée, et qui sont couronnés maintenant par de mauvaises fortifications; ils sont les premiers degrés d'une chaîne de montagnes qui s'étend vers le N.-O. Des autres côtés Canton est entouré par une plaine basse d'où l'on voit surgir de distance

N° 615 Caricature chinoise.

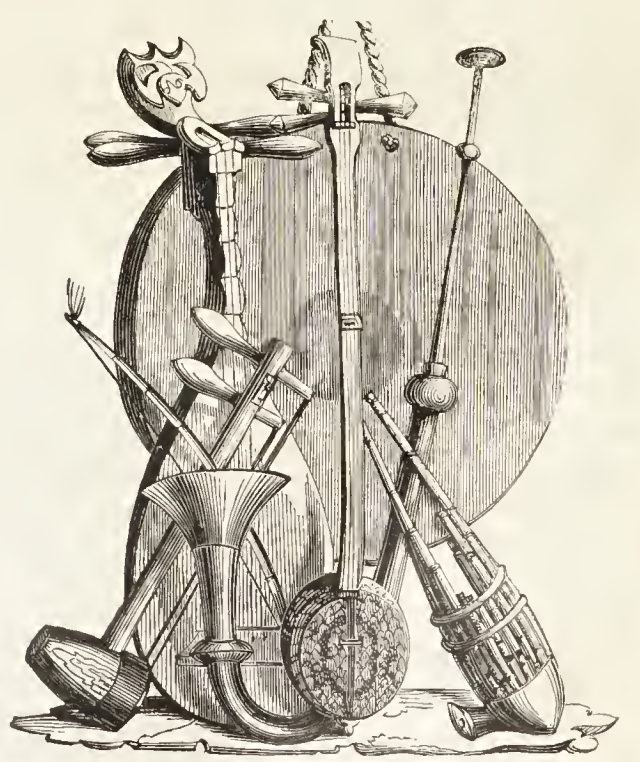
en distance quelque rocher isolé. Le fleuve, divisé en plusieurs branches, se promène majestueusement sur cette terre qu'il a pour ainsi dire créée. Sur la rive méridionale, en face de la ville, s'étend le vaste faubourg de Honan avec ses pagodes ombragées et ses riches magasins. Partout ailleurs des jardins, des bosquets d'arbres, de grands bambous bordent son cours. Une immense multitude de bateaux, de radeaux, de trains de bois, de barques le remonte, le descend, le parcourt en tous sens. »

Cependant la tanka qui s'était emparée de mes bagages m'avait déposé au milieu d'un tumulte étourdissant, devant la factorerie anglaise qui s'élève en tête et à l'est de toutes les autres; et telle était mon impatience de voir enfin une ville chinoise, que dès que j'eus arrêté un logement à l'hôtel Vincent, le seul hôtel où les étrangers puissent descendre, j'allai me promener dans les rues contiguës aux factoreries, et qui portent les noms de *Old* et *New-China streets*, où je m'amusai jusqu'au soir à contempler les boutiques, les marchands, les passants, etc., etc., car tout était nouveau pour moi.

La première boutique qui attira mes regards était un magasin de magots et de figures les plus bizarres qu'on puisse imaginer. Je fis comme un enfant qu'on mènerait dans une boutique de joujoux, et je passai deux heures dans celle-ci à admirer les mandarins hauts de trois pieds, couverts de riches habits, et les dames chinoises avec leur singulière coiffure et leur visage plâtré au naturel. Je m'amusai à faire branler la tête à des milliers de magots tous plus laids les uns que les autres, et, en les touchant légèrement, à faire horriblement remuer les yeux à d'épouvantables dragons

N° 616. Pipes, bronzes et porcelaines de Chine.

qui semblaient prêts à me punir de mon audace. Ce qui m'intéressa le plus dans cette boutique, ce furent des poupées, quelquefois isolées, d'autres fois disposées en groupes, qui représentaient les costumes des différentes provinces de l'empire et les diverses habitudes de la vie chinoise. Je passai de cette boutique dans un magasin de soieries. Là se déployèrent devant moi une multitude de châles de toutes couleurs et d'un travail exquis; je pus froisser dans mes mains le crêpe le plus fin, orné de fleurs et de dessins variés dont la broderie était admirable. On me fit voir des pièces de soie dont la perfection pourrait à peine être égalée par nos meilleurs manufacturiers de Lyon. Les belles soieries chinoises viennent de la province de Nankin; celles qui sont fabriquées dans la province de Canton sont généralement d'une qualité inférieure. Il y avait en quantité aussi des rubans parfaitement bro-



N° 617. Instruments de musique chinoise.

chés, dont la vue aurait excité l'envie de bien des femmes; sans parler des foulards de toutes nuances, dont on me fit remarquer le poids et l'éclat. Ébloui de tant de richesses, j'allai me reposer dans une boutique de laque; mais le maître du magasin appela bientôt mon attention en étalant devant moi des nécessaires

dont la laque était si pure et si brillante qu'elle aurait pu servir de miroir. J'ouvris de charmantes tables à ouvrage, et je ne pus me lasser d'admirer le fini du travail des mille pièces d'ivoire qu'elles contenaient. On fit passer sous mes yeux des boîtes à jeu richement garnies, de jolies boîtes à thé, les mille objets enfin à la confection desquels on emploie la laque. Auprès de ce magasin en était un autre où se trouvaient exposées toutes les richesses de la bijouterie. Les Chinois excellent dans l'art de travailler l'or et l'argent, et les ouvrages qui sortent de leurs mains sont le plus souvent supérieurs aux nôtres. Nulle part je n'ai vu de filigrane d'or et d'argent aussi léger, aussi fin. On me présenta des boucles d'oreilles, des bracelets et des parures complètes dont le tissu, s'il m'est permis de me servir de cette expression, ne peut être comparé à rien de ce que nous connaissons. Je remarquai surtout des boîtes d'un goût si parfait et d'un travail si délicat que, quoiqu'elles eussent sept ou huit pouces de hauteur, on en sentait à peine le poids dans la main.

N° 618. Chine. — Whampoa.

On compte, dit-on, près de six cents rues à Canton; tortueuses et déplorablement pavées, ces rues ont rarement plus de deux mètres de largeur. De distance en distance elles passent sous des portes de sûreté qu'on ferme chaque soir, afin de faciliter la surveillance de la police en interceptant les communications. En hiver, on jette d'un toit à l'autre quelques planches qui forment comme un pont au-dessus de la rue. Des tours, ou plutôt d'énormes échafaudages en bambou, élevés sur cette base fragile, servent de postes aériens aux gardes de nuit qu'on entend, à des intervalles très-rapprochés, exécuter de longs et sinistres roulements sur leurs *tam-tam*, pour montrer qu'ils veillent et pour éloigner les malfaiteurs.

N° 619. Chine. — Amoy. Par M. A. Borget.

Parmi les rues de Canton, il en est qui ont leur spécialité : comme la rue des *Charpentiers*, celle des *Pharmaciens*, des *Fabricants de lanternes*; il en est d'autres qui se partagent entre deux ou trois catégories distinctes de marchands. D'énormes enseignes, blanches, rouges et noires, bien vernies, bien luisantes, sont placées verticalement à l'entrée des boutiques. Les passants y lisent de deux côtés, en grands et beaux caractères dorés, les noms en *tching*, en *tchang* et en *koua* des propriétaires, ainsi que l'indication de leur genre de négoce. A l'intérieur des boutiques sont suspendues de grandes pancartes toutes bariolées de maximes commerciales très-édifiantes dans lesquelles on n'oublie jamais de glisser quelques éloges pour les marchandises du lieu. Celles-ci sont disposées dans des casiers fort propres. Une table formant un carré long s'étend devant le mur du fond. Les associés ou les commis de l'établissement se tiennent dans l'étroit espace compris entre la table et le mur. Ils semblent se plaire à rester isolés dans cette espèce de couloir, où l'on ne peut pénétrer que par une porte latérale ou par les chambres pratiquées derrière la boutique. A huit ou dix pieds au-dessus de leurs têtes une niche creusée dans le mur contient presque toujours un bel autel consacré à *Sing-Kouan* ou à *Kouan-Taï*. Cet autel est orné de feuilles de clinquant très-artis-

N° 620. Chine. — Vue de la rivière de Canton.

tement découpées, et souvent de quelques peintures représentant des scènes fantastiques. A peu près de niveau avec l'autel s'étend le long du mur un balcon d'où le maître peut surveiller ses employés et voir ce qui se passe dans la boutique. Une lucarne qui s'ouvre dans le toit éclaire l'établissement. Dans une partie retirée du magasin se trouve ordinairement un autre petit autel consacré à *Tou-théi*, le dieu des richesses, qui a toujours compté les négociants chinois parmi ses plus fervents adorateurs.

N° 621. Chine. — Singhai. Par M. A. Borget.

Les plus belles boutiques de Canton sont celles de *Physik-street*. Comme ses maisons sont très-basses et qu'elle est presque large, elle est beaucoup plus claire que toutes celles que l'on parcourt pour y arriver; toutes les enseignes y sont blanc et rouge ou rouge et or. On ne saurait s'imaginer le vif éclat que lui donnent ces brillantes couleurs qui s'étalent avec orgueil devant chacune de ses maisons; il semble qu'elle soit en habits de fête et qu'elle ait fait toilette pour recevoir ses visiteurs. C'est là que sont les grands dépôts de curiosités, et que se trouvent réunis, dans des musées toujours ouverts au public, les magnifiques vases de vieux-chine aux peintures admirables de verve et d'originalité, les bronzes antiques aux formes bizarres et variées; des boîtes rondes en laque rouge, vrais chefs-d'œuvre de ciselure, toutes couvertes de pagodes, de mandarins, d'arbres, de fleurs et de bateaux; de charmants petits vases en jade, aux contours élégants et délicats, précieux bijoux coquettement enchâssés dans de jolies montures de bois, d'où on ne les tire qu'avec mille précautions; des statuettes de dieux et de sages; des armes et des monnaies remontant aux plus anciennes dynasties; enfin mille petits trésors dont nous ne pouvons apprécier ni la valeur ni l'utilité, mais où se révèlent l'adresse et la patience inouïes de l'ouvrier chinois.

N° 622. Chine. — Ning-Poo. Par M. A. Borget.

« La population qui circule dans ces rues étroites présente un singulier spectacle, dit M. Auguste Haussmann membre de la mission de France en Chine. A chaque pas, ce sont des surprises nouvelles. D'un côté vous apercevez une quantité de têtes grotesques et immobiles, sur lesquelles des barbiers silencieux promènent gravement leur énorme rasoir; de l'autre, ce sont des diseurs de bonne aventure assis à leurs tables et entourés d'une foule de consultants qui les regardent la bouche béante et d'un air stupide. Rien de curieux comme l'appareil cabalistique d'un de ces astrologues. A sa droite s'élèvent une espèce de girouette ou des banderoles noir et blanc sillonnées de carreaux de foudre, à gauche sont des instruments de mathématiques et des figures bizarres de dieux ou de démons. Le devin, dont la figure est presque cachée par d'énormes lunettes, a devant lui du papier, des pinceaux pour faire ses calculs, et de poudreux volumes qu'il consulte de temps en temps d'un air mystérieux. Il prononce de longs discours qui excitent l'admiration de tout l'auditoire, et ne tardent jamais à déterminer quelque

N° 623. Chine. — Vue du grand canal impérial.

croyant à lui présenter les lignes des mains ; il débite alors, d'une voix solennelle, une prédiction dont le sens reste presque toujours enveloppé de mystère, du moins à en juger par l'attitude du consultant, qui se retire d'un air rêveur et peu édifié, après avoir remis le prix convenu à l'habile devin. Plus loin, vous rencontrez des marchands de bouillon économique (c'est encore une découverte dont l'Europe doit laisser l'honneur aux Chinois, qui, cette fois comme d'habitude, l'ont devancée de plusieurs siècles). On voit des malades se faire appliquer très-philosophiquement de violents coups de poing sur le dos, car la médecine chinoise a aussi ses homéopathes. Des chaudronniers, des cordonniers sont établis en plein vent, à côté de vieilles femmes qui raccommodent des habits. Des chasseurs rentrent au logis, portant sur l'épaule de vrais fusils de rempart, longs de trois ou quatre mètres, et à leur ceinture quelques chétifs oisillons pour tout butin. Des marchands d'animaux étalent les sacs, les cages étroites où sont entassés leurs malheureux prisonniers, des chats et des chiens d'abord, puis des cailles de combat, car les cailles se battent à Canton ; des oiseaux savants qui découvrent, entre cent grains, celui que leur maître vient de toucher ; des coqs auxquels on a coupé une patte pour y substituer celle d'un canard, qui paraît s'être parfaitement soudée et qui se meut sans effort. Continuez votre promenade ; des charlatans haranguent la populace, ils pèsent et vendent des simples ou des racines dont ils vantent les mérites ; des mendiants couverts de misérables nattes trouées chantent de piteuses complaintes ou se heurtent le front contre terre ; des aveugles circulent dans les rues par files de quinze ou vingt individus, s'orientant à l'aide de longs bâtons, faisant claquer de petits morceaux de bois pour demander l'aumône, et envahissant les boutiques dans l'espoir d'arracher quelques sapeks aux marchands fatigués de leur horrible vacarme. — Ici des musiciens charment tout un cercle de nombreux auditeurs, en leur faisant entendre le vieil air national que l'on répète dans tous les *sing-song*. Plus loin, des flots de *coulis* presque nus hurlent et s'entre-choquent avec leurs doubles fardeaux suspendus à des leviers de bambou qu'ils s'efforcent de maintenir en équilibre sur leurs épaules ; des porteurs avertissent la foule par le cri de *la, la, la,* et heurtent brusquement les flegmatiques citadins qui ne se rangent pas assez vite devant la chaise balancée par leurs bras vigoureux. Cette chaise, espèce de caisse carrée soutenue verticalement par le milieu à l'aide de longs brancards, est tantôt fermée hermétiquement, tantôt ouverte sur le devant et sur les côtés, de manière à laisser voir les promeneurs assis. Des cortéges de mariage, en tête desquels on porte des cochons rôtis, des cortéges de mandarins, accompagnés de joueurs de *gongs* et de porteurs de parasols, défilent à leur tour devant l'étranger surpris. Toute cette foule qui vocifère, qui tourbillonne, qui vous barre à chaque instant le passage, présente un coup d'œil qu'on chercherait en vain dans nos capitales européennes. Ne vous laissez pas trop distraire cependant par cette succession de scènes et de tableaux variés. Comme dans toutes les grandes et opulentes cités, il existe à Canton un nombre considérable d'aventuriers et de filous. On y *fait* le mouchoir et la montre avec autant et je puis même le dire, avec plus d'adresse qu'à Paris.

» Ce mouvement, cette animation expliquent la prédilection des Chinois pour Canton, qu'ils appellent un séjour de délices. Il est, dit-on, peu de cités dans l'empire qui leur offrent des moyens aussi variés de satisfaire leurs passions. Les maisons de jeu y sont très-nombreuses, les représentations théâtrales extrêmement fréquentes ; la rivière, la ville flottante ont des fêtes et des plaisirs inconnus ailleurs. Le commerce étranger, si considérable à Canton, procure à cette ville une grande quantité d'objets de luxe fort rares dans le reste de la Chine, et ouvre à ses marchands mille sources de richesses. Aussi y compte-t-on des fortunes immenses acquises dans les affaires. »

Ce qui frappe surtout l'étranger à Canton, c'est de voir une ville aussi peuplée — on évalue à près d'un million le nombre de ses habitants — gouvernée aussi facilement. On a peine à y apercevoir quelque chose qui ressemble à de la police. Toute la garnison se compose de six à huit mille misérables soldats. Nulle part, sauf à quelques-unes des portes de la cité, on ne remarque de sentinelles ou de corps de garde. Les Chinois paraissent avoir au plus haut degré l'habitude innée de la discipline et de l'ordre. C'est sans doute à la puissante organisation de la famille qu'il faut attribuer la régularité des mouvements de ce vaste ensemble. Le Chinois semble aussi fort peu porté de sa nature à ces terribles éclats de la force brutale, dont les gens du peuple donnent si fréquemment le triste spectacle en Europe. Il se contente d'épancher sa colère en cris et en injures, mais il en vient très-rarement aux voies de fait. Du reste, nulle part peut-être le bas peuple n'abuse plus grossièrement de la parole qu'à Canton ; si l'on en juge par une horrible injure que les *coulis* s'adressent à chaque minute, et que la morale publique ne permettrait pas de prononcer dans les rues d'une de nos villes. Quant aux Chinois qui constituent ce que l'on pourrait appeler la bourgeoisie, ils sont généralement d'une grande civilité entre eux. Ils se saluent en inclinant profondément la tête avec un léger mouvement d'oscillation, et en joignant sur la poitrine leurs mains, qu'ils agitent aussi. Chacun répète avec une incroyable volubilité le mot *tchin-tchin*.

N° 624. Sculptures chinoises exposées au Musée du Louvre, à Paris.

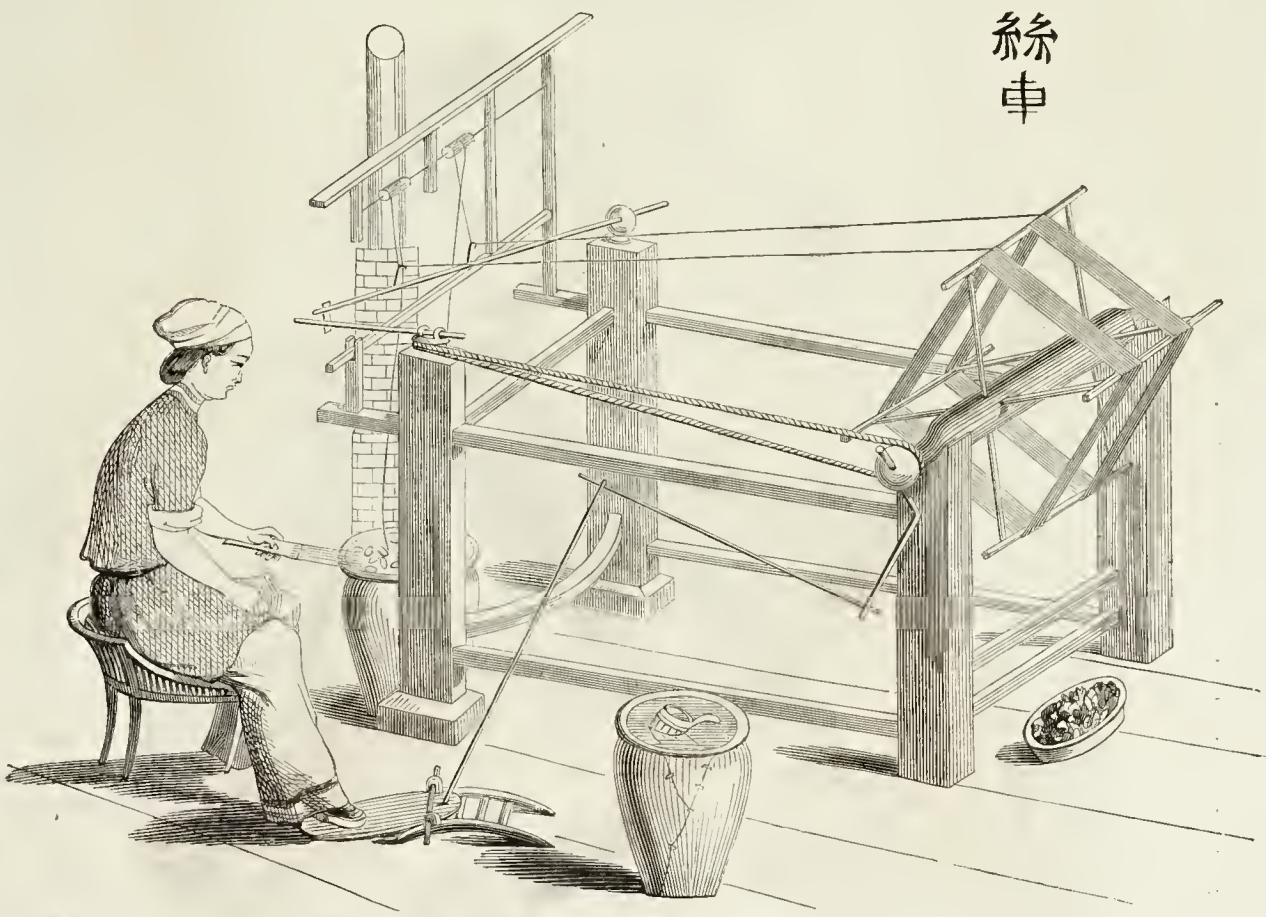
N° 625. Chine. — Un atelier de Sou-Tchou.

Presque toujours les deux interlocuteurs ont le sourire sur les lèvres, et ils se traitent avec tous les dehors de la plus sincère affection. Cette extrême urbanité n'engendre point la contrainte ni la roideur. Dès qu'un Chinois est entré chez une personne qu'il va visiter, il se munit d'une des pipes placées près de l'autel, se verse du thé, dont on a soin de tenir toujours un petit réservoir rempli, et se met tout à fait à son aise. Ces franches allures sont, bien entendu, le partage de la classe moyenne. Les mandarins observent une étiquette plus sévère, mais qui n'exclut pas cependant une singulière familiarité entre les maîtres et les serviteurs. M. Haussmann a vu les plus hauts fonctionnaires de la province du Kouang-Toung rire et plaisanter avec leurs domestiques, qui leur répondaient sans la moindre apparence de gêne.

« Si la police cantonaise a rarement à réprimer des rixes brutales, elle n'est cependant pas aussi inactive qu'on pourrait le croire. Les incendies, si fréquents, surtout après la récolte du riz, ne réclament que trop souvent son intervention. En outre, il est pour elle une cause permanente d'inquiétudes : c'est l'esprit d'opposition sourde qui anime les habitants de Canton. La population de cette cité s'est toujours fait remarquer en Chine par une certaine turbulence. La province du Kouang-Toung est une de celles dont la pacification a coûté le plus d'efforts aux conquérants tartares. Dans aucune, les sociétés secrètes ne comptent plus d'adeptes. La société des *trois pouvoirs réunis* (le ciel, la terre et l'homme) s'y est rendue très-redoutable au gouvernement. C'est une espèce de franc-maçonnerie qui a ses épreuves, ses chefs, ses statuts, ses signes de reconnaissance, et dont les ramifications s'étendent non-seulement dans tout l'empire, mais jusque dans l'archipel Malais. Le but principal que cette société semble avoir toujours poursuivi est un but politique. Elle travaille au renversement de la dynastie tartare. Ses membres s'engagent à se prêter aide et protection dans toutes les circonstances critiques de la vie. Ils poussent, dit-on, l'esprit de fraternité et de camaraderie jusqu'à soustraire des criminels au châtiment des lois.

» Mais c'est assez nous occuper de l'aspect des rues ; l'intérieur des maisons, ajoute le voyageur que je viens de copier, nous réserve de nouvelles surprises. La ville chinoise a ses beaux quartiers, où les maisons sont couvertes en briques ; elle a aussi ses quartiers misérables, où de chétives huttes de limon et de bambou servent d'abris aux pauvres. Ne nous arrêtons pas devant ces cabanes, ne soulevons pas la natte qui remplace la porte : cette natte cache un réduit étroit, humide, infect, qui sert en même temps à une famille nombreuse de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. C'est dans les grandes maisons de l'intérieur de la ville qu'il faut étudier l'architecture domestique des Chinois. Les maisons arrêtent tout d'abord l'attention par la forme du toit recouvert de tuiles cintrées, qui dessine un arc très-gracieux. Cette forme dérive, dit-on, de celle de la tente, antique habitation des tribus nomades qui, de l'ouest de l'Asie, vinrent jadis s'établir en Chine. Le caractère dominant de l'architecture chinoise est une extrême légèreté. Les constructions sont élégantes, coquettes, souvent ornées de sculptures du travail le plus délicat, mais elles manquent entièrement de solidité. Aussi la Chine est-elle fort pauvre en monuments antiques. La plupart des maisons de Canton n'ont qu'un étage. Les fenêtres sont à coulisses et non à pivot ; elles se touchent comme celles de nos édifices du moyen âge. Les vitres sont remplacées par un treillis de bois, le plus souvent à carreaux, mais quelquefois aussi découpé en arabesques du dessin le plus capricieux et le plus élégant. Des coquilles taillées et transparentes servent à fermer les interstices ; on les remplace par du papier dans les habitations où on ne se pique pas d'une extrême élégance.

» Les habitations des riches sont entourées de hautes murailles qui en dérobent la vue aux passants.



N° 626. Chine. — Tour à filer la soie.

N° 627. **Airs chinois rapportés en Europe par M. Itier.**

TYMPAN. — ALL°.

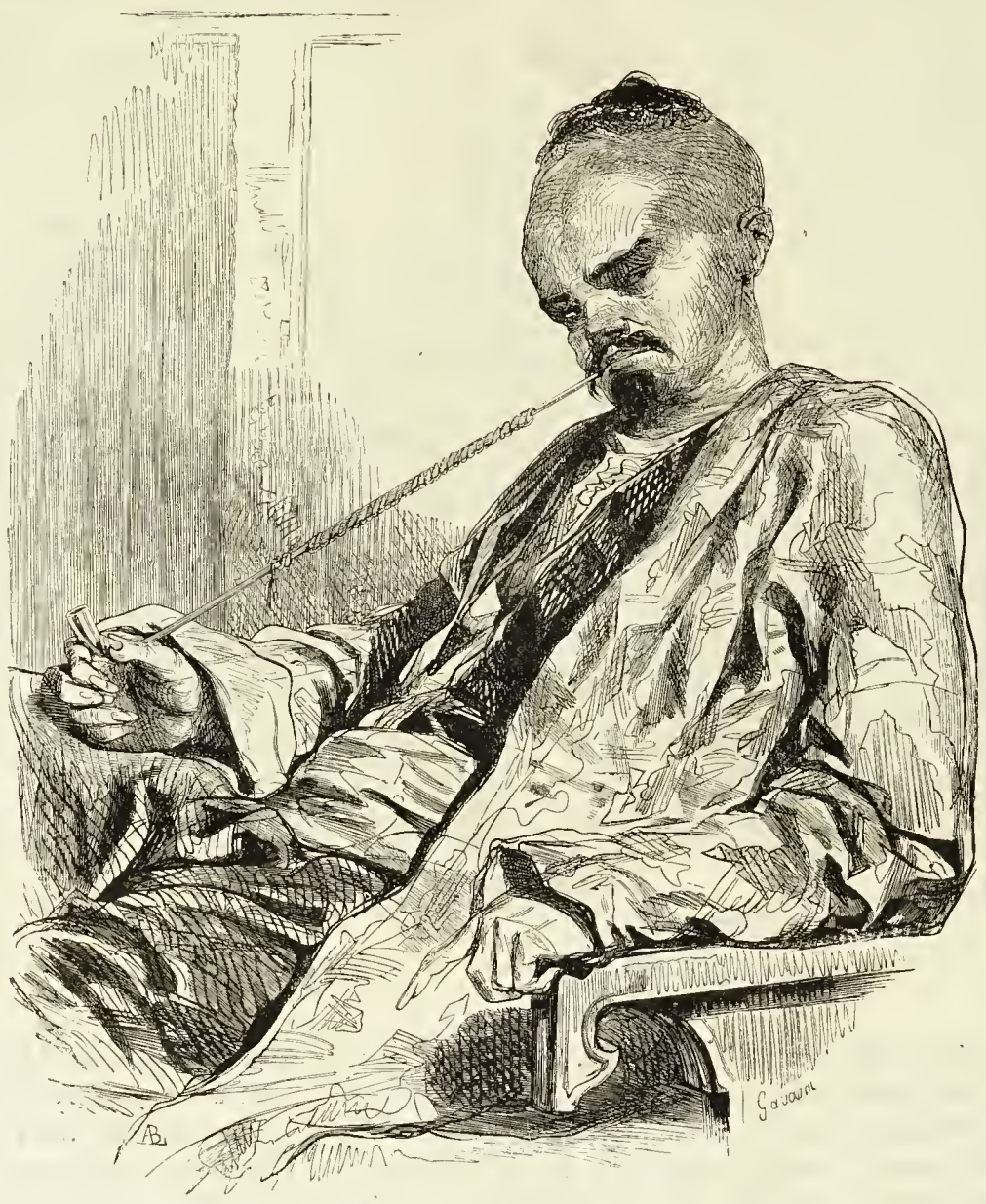
FINTA. — ALL°.

Quand on a franchi le seuil de la porte, ordinairement à deux battants, on se trouve vis-à-vis d'une cloison destinée à masquer l'intérieur du logis ; car un des traits caractéristiques des habitants du royaume des Fleurs, c'est d'aimer à jouir du bonheur sans témoins. Aucune précaution ne leur coûte quand il s'agit de cacher leurs trésors de tout genre aux regards curieux de leurs concitoyens, et surtout des mandarins, dont la jalousie est redoutable. Une loge de portier est assez souvent placée près de l'entrée. Deux passages qui s'ouvrent à droite et à gauche de la cloison mènent dans une avant-cour terminée par une antichambre ou salle de réception. Cette salle est entièrement ouverte sur le devant ; le mur du fond est décoré d'un autel consacré au culte des ancêtres ou de quelque génie tutélaire. Sur l'autel, paré de fleurs et de feuillages en clinquant, une lampe, toujours allumée, attend les fidèles qui viennent y brûler des parfums

et des papiers dorés, après avoir chargé d'offrandes une table voisine. De longues bandes de papier rouge, couvertes de sentences en gros caractères noirs, sont suspendues aux murs. L'appartement est orné de quelques grandes lanternes de forme bizarre : les unes, rondes, sont faites en papier enduit de glu d'*agar-agar* et chargées de figures grotesques ou d'inscriptions; les autres, carrées, consistent en plaques de verre enchâssées dans des cadres à rainures et couvertes aussi de peintures.

» A droite et à gauche de l'autel se présentent ordinairement deux issues qui mènent dans une seconde cour, sur laquelle donne un assez vaste balcon carré qui règne tout le long du corps de logis. Souvent aussi il n'y a qu'une seule cour, et les deux portes de la salle de réception mènent directement dans l'intérieur de l'habitation. L'appartement des hommes se nomme, à Canton, *goun-ting*, et celui des femmes, qui en est entièrement séparé, *ka-kunting*. Des escaliers étroits font communiquer les différents étages. Les chambres, petites et nombreuses, sont garnies de guéridons, de fauteuils larges et carrés, à dossiers droits, très-incommodes et très-disgracieux. On ne voit de rideaux et de tissus qu'autour des lits. Les cloisons et les portes sont ornées de charmantes ciselures à jour, qui font honneur, par leur fini parfait comme par leur originalité, à la patience et au goût de l'ouvrier chinois. Les lampes, les lanternes, les peintures d'animaux, de plantes, de rochers et de paysages impossibles, se rencontrent à chaque pas. On remarque aussi une singulière profusion de pancartes rouges, sur lesquelles sont inscrites des maximes, des allégories, des comparaisons en vers, dont le sens est souvent très-obscur pour les Chinois eux-mêmes, qui ne trouvent beau et spirituel que ce que l'on a beaucoup de peine à comprendre. Ces pancartes se placent par couples, et l'inscription de l'une est le complément de celle de l'autre. Ainsi l'on écrira sur la première : « Clair comme l'intelligence d'un savant à son au- » tomne; » puis sur la seconde : « Et comme la rosée » que produit un nuage doré par le soleil. »

» Enfin, outre les chambres que nous venons de décrire et qui sont réservées à la vie intérieure, la plupart des maisons des riches Cantonais ont au sommet une délicieuse terrasse où l'heureux propriétaire va le soir respirer la brise et se livrer à de douces rêveries. »



N° 628. Chinois fumant l'opium. Par Gavarni.

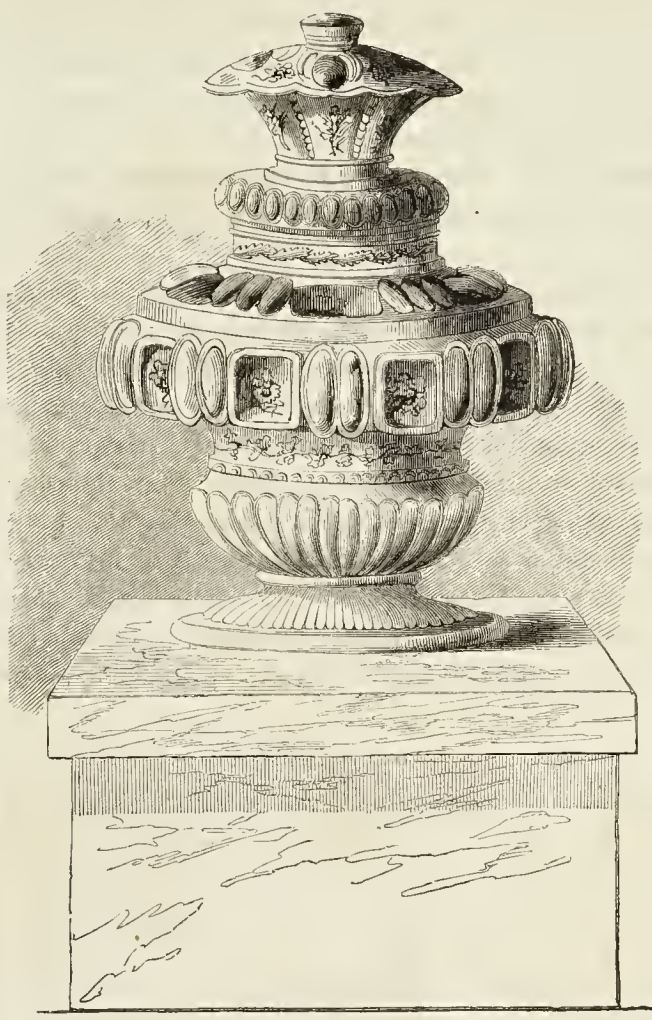
Quelques jours après mon arrivée, j'ai assisté à une fête publique qui m'a vivement intéressé, celle de Taï-Tséou ou du dieu protecteur des maisons. Quelques rues avaient été tendues plusieurs jours à l'avance de draperies rouges, jaunes, bleues et blanches, qui interceptaient complétement les rayons du soleil. On avait disposé d'une maison à l'autre, à environ trois mètres de terre, des planches transversales, chargées de dieux, de déesses, de saints et de héros en carton. La plupart de ces groupes de statuettes figuraient des combats à coups de lance et à coups d'épée, ce qui me parut une manière assez bizarre d'honorer un dieu essentiellement pacifique, le dieu protecteur des maisons et des familles. De distance en distance étaient suspendus de beaux lustres à girandoles. A l'entrée des rues et des passages on avait élevé des autels en carton, ornés de fleurs, de peinture et de clinquant. De brillantes illuminations, de nombreux *sing-song* exécutés sur des théâtres improvisés, tels furent les principaux divertissements de la fête. Ce qui ôtait à cette solennité un peu de sa gravité religieuse, c'était les statuettes de dieux et de héros mises en mouvement par les rats qui s'y trouvaient renfermés : c'étaient aussi l'infernal vacarme de la musique chinoise. La composition des orchestres varie à chaque solennité. Ainsi la fête du *Taï-Tséou* comporte un horrible charivari de *gongs*, de timbales et d'autres instruments de cuivre, tandis que celle du feu, qui se célèbre aussi par des *sing-song* et de grandes illuminations, ne permet guère que des musiques d'instruments à corde.

N° 629. Chine. — Fou-Chou-Fou. Par M. A. Borget.

Mais de toutes les fêtes publiques de la Chine — fêtes assez peu nombreuses du reste — la plus importante est celle qui a lieu à l'occasion du nouvel an (*grav. n*os 558 et 559). L'année chinoise commence avec la première lune de janvier, elle se compose de douze lunes; et, afin qu'il n'y ait pas de dérangement dans les lunes appropriées à chaque saison, au bout de quelques années la première lune est doublée, de sorte qu'il y a des années de treize lunes. Une loi formelle de l'empire veut que toutes les affaires d'une année soient terminées avant le commencement de l'année nouvelle. Ainsi chaque marchand doit, à la fin

de la dernière lune, avoir sa balance faite; toutes ses dettes doivent être payées, ou la loi l'atteint. Cette délivrance des charges de l'année est célébrée par de grandes réjouissances, dont les feux d'artifice font les principaux frais. Quand un Chinois a réglé ses comptes, il orne le devant de sa boutique de festons, de pétards et de fusées; le bruit des artifices avertit ses voisins qu'il a le bonheur d'être libre; puis il réunit dans l'intérieur de sa maison ses plus intimes amis, et se livre avec eux, pendant trois ou quatre jours, à tous les excès de la débauche. Tant que dure l'orgie, les portes restent closes, et les fenêtres sont garnies d'un transparent de toile qui protége les habitants contre les regards profanes. Pour les Chinois riches, ces saturnales durent tout le temps de la première lune.

Pendant les deux premiers jours de l'année, toutes les boutiques sont fermées : tout travail est interrompu; chacun se pare de ses plus beaux habits — les gens du peuple s'en font faire généralement de nouveaux pour cette époque. — On ne pense qu'à se divertir; on ne vit que pour s'amuser. Ceux-ci portent, en signe de réjouissance, des branches d'arbres dépouillées de feuilles et parées de fleurs blanches que l'on nomme *téou-tchoung-fa;* ceux-là s'envoient pour étrennes de gros pamplemousses et de petits cochons rôtis, comme chez nous on offre des dragées et des oranges. Les uns courent aux théâtres, les autres vont contempler les joutes sur l'eau; partout une foule avide se presse autour des faiseurs de tours. Les mendiants se barbouillent la figure de blanc et de noir; quelquefois même ils simulent sur leurs traits ensanglantés des plaies profondes. D'autres remontent par-dessus leur tête la misérable natte trouée qui les enveloppe. « Une grande foire se tient alors, dit M. Haussmann, dans le fond de la rue *Ta-Toung-Kaï.* On y trouve de charmants

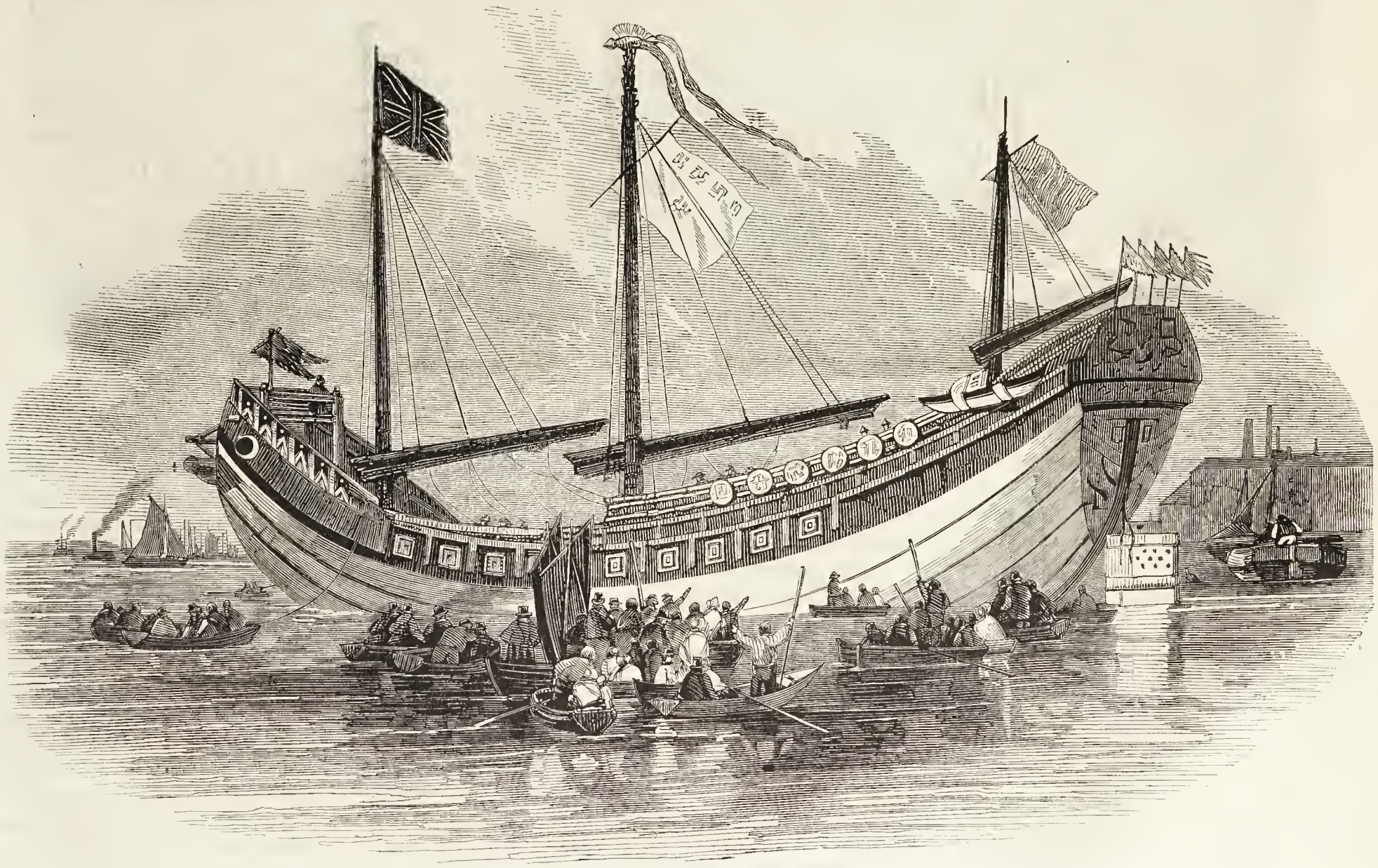


N° 630. Brûle-parfums des pagodes chinoises.

objets de curiosité, des bronzes, des jades, des laques, des épées formées d'anciennes pièces de monnaie liées les unes aux autres, des peintures fantastiques, des tablettes de marbre, des meubles précieux. Tout cela se vend trois ou quatre fois moins cher que dans les boutiques. Il paraît, ajoute-t-il, que la plupart de ces objets sont mis à l'encan, soit par des personnes gênées pour le règlement de leurs comptes, soit par de riches Chinois qui craindraient de passer pour gens de mauvais ton s'ils gardaient pendant plus d'une année certains ornements dans leurs habitations.

Le jour de l'an est presque le seul moment de repos que prenne cette population laborieuse. Le reste de l'année appartient au travail, à l'exception de deux ou trois jours privilégiés, que ceux qui le peuvent ne manquent pas de fêter avec enthousiasme : tel est le jour de la *fête du dragon,* jour de mascarades et de folies, où le dragon joue le principal rôle; telle est aussi la *fête des lanternes.* Dans la nuit de cette dernière fête, Canton offre réellement, dit M. A. Barrot, un spectacle extraordinaire : chaque maison est illuminée; chaque bateau dans le port et sur la rivière est chargé de lanternes; les gongs retentissent, la musique crie, le peuple hurle, tout concourt à étourdir les oreilles, à éblouir les yeux. Le *cham-cho,* vin fait de riz, circule avec profusion, et cette population, ordinairement si sobre, devient véritablement folle.

Parmi les curiosités de Canton que j'ai visitées avec le plus d'intérêt, je dois mentionner en première ligne la grande pagode de Honan, située sur la rive droite du fleuve. Les temples chinois comprennent ordinairement plusieurs salles et des cours intérieures : ils sont construits en briques, couverts de tuiles de couleur souvent vernissées, et se distinguent des autres habitations par une plus grande élévation et par le relèvement plus



N° 631. La jonque chinoise *Key-ing* — la première jonque chinoise qui soit venue en Europe — exposée dans les docks de Londres (1848).

hardi de leurs toits. L'architecture est presque partout la même; il n'y a guère de différence que dans le luxe des ornements. La description du temple d'Honan, le plus beau et le plus vaste établissement religieux de Canton, peut s'appliquer à tous ceux du même genre que possède la Chine. Les bâtiments, construits principalement en briques, sont nombreux et occupent, avec les jardins qui en dépendent, une superficie de six ou huit acres anglais. Ces terrains sont entourés

15 centimes la livraison. 94e LIV. Aux bureaux de l'Illustration, rue de Richelieu, 60. (PARIS. TYP. PLON FRÈRES.) 20 centimes par la poste.

d'un mur élevé. On traverse la rivière devant les factoreries de Canton, et en débarquant on se trouve à la porte extérieure. On suit une allée qui mène à la seconde porte, sur laquelle le nom du temple est inscrit en grands caractères. Là, près de la porte, on voit deux statues colossales, images de guerriers déifiés, placés l'un à droite, l'autre à gauche, pour garder nuit et jour l'entrée de la porte intérieure (*grav.* *n*os 600 et 603).

« En avançant, dit M. Lavollée, on entre dans une autre cour qui est le palais des quatre grands rois du ciel, représentés par les images d'anciens héros. Plus loin, on arrive au bâtiment principal. Nous voici en présence des trois Bouddhas, trois statues superbes, représentant le passé, le présent et le futur Bouddha. La salle dans laquelle ces statues sont placées a environ cent pieds carrés, et est remplie d'autels particuliers, de statues de toute espèce. Dans des salles voisines se trouvent d'autres statues en bois doré : celle de la déesse de miséricorde est la plus remarquable; au milieu des créations les plus informes, il s'y rencontre quelquefois des modèles gracieux et de bon goût. On trouve là, rangées autour de la muraille, des divinités de toutes sortes : il y a des images douces et clémentes; il y en a de terribles et de monstrueuses; aussi bien que toute religion, la religion chinoise comprend l'opposition du beau et du laid, le génie du bien et le génie du mal, Dieu et le diable. Comme pour rendre la similitude plus exacte, le diable chinois est, lui aussi, armé de cornes; il a la face noire, il est horrible.

» Devant l'autel principal où trônent les trois Bouddhas sont rangés les ornements du culte : les grands vases remplis de fleurs ou de fruits offerts à la divinité, les brûle-parfums, la cloche couverte ordinairement d'inscriptions antiques, le gong, dont le son grave et sonore se mêle au bruit de la cloche pour annoncer l'heure de la prière ou des cérémonies, le vase en bambou qui contient de petits morceaux de bois avec lesquels on consulte le sort; les livres sacrés, qu'il n'est donné à personne de comprendre, pas même au bonze qui en récite régulièrement les prières, etc., etc. Sur les deux côtés de l'autel se lisent des inscriptions en caractères dorés, et du plafond pendent d'énormes lanternes circulaires, surchargées également d'inscriptions en l'honneur des dieux qui habitent le temple.

» Si nous sortons des salles exclusivement consacrées au culte, nous arrivons aux étroites cellules des bonzes, misérables retraites, nues, délabrées, dont une natte, étendue sur le sol, compose tout l'ameublement. D'un autre côté, c'est une imprimerie, où se fabriquent, sur du papier blanc, rouge ou jaune, les prières vendues aux fidèles; puis une pièce pour la réception des visiteurs, une salle à manger commune, la cuisine, etc., le tout dans un état qui indique la plus grande misère. La religion s'en va, et les prêtres ne peuvent plus vivre de l'autel. Il y a bien dans une basse-cour des porcs énormes, succombant sous le poids de la graisse; mais ils sont sacrés : ils ont été offerts à Bouddha, et les bonzes sont encore obligés de les nourrir.

» Derrière le temple s'étend un spacieux jardin à l'extrémité duquel est un mausolée où les cendres des prêtres sont déposées une fois par an; un fourneau pour brûler les corps, et une petite cellule destinée à recevoir temporairement les urnes qui renferment les cendres, jusqu'à l'époque annuelle où l'on ouvre le mausolée. Il y a aussi des tombes pour les particuliers qui laissent de l'argent pour être ensevelis dans le saint lieu.

» Le temple d'Honan est desservi par cent soixante-quinze bonzes environ.

» Il y a en Chine des temples mieux entretenus, dont les ornements sont plus riches et de meilleur goût : Ning-poo, par exemple, possède une pagode, fréquentée particulièrement par les marins, où les dessins, les ciselures, les sculptures fantastiques abondent; et la pagode de Singapore, construite entièrement avec des matériaux apportés de Chine, est un modèle de luxe et de propreté intérieure; mais ce sont partout les mêmes symboles, les mêmes dieux, le même diable; et quand on a vu un temple chinois, on en connaît mille. Ce qu'on doit remarquer presque partout, c'est l'état de délabrement et de ruine dans lequel sont tombés la plupart de ces édifices. La Chine a eu sans doute, comme les autres pays, son heure d'effervescence religieuse et de pieuses libéralités; on a élevé des temples, on les a richement dotés; l'architecture uniforme de leur construction leur assigne une même date. Aujourd'hui on ne construit plus, et on néglige de réparer les monuments qui existent. De temps à autre, les bonzes ont recours à la générosité des fidèles : ils ouvrent des souscriptions, ils promettent des indulgences; mais le plus souvent c'est en pure perte. A quelques milles de l'île Chusan, dans le même archipel, se trouve une île, nommée Potou, qui est entièrement habitée par des bonzes : on en compte près d'un millier. Trois grands temples et une foule d'autels plus petits y sont consacrés au culte de Fô. Dans le siècle dernier, Potou était placé sous la haute protection de l'empereur, qui l'enrichissait de ses dons : aujourd'hui les bonzes en sont réduits à vendre leurs dieux, leurs livres sacrés aux rares étrangers qui viennent leur rendre visite! »

. . . . . .

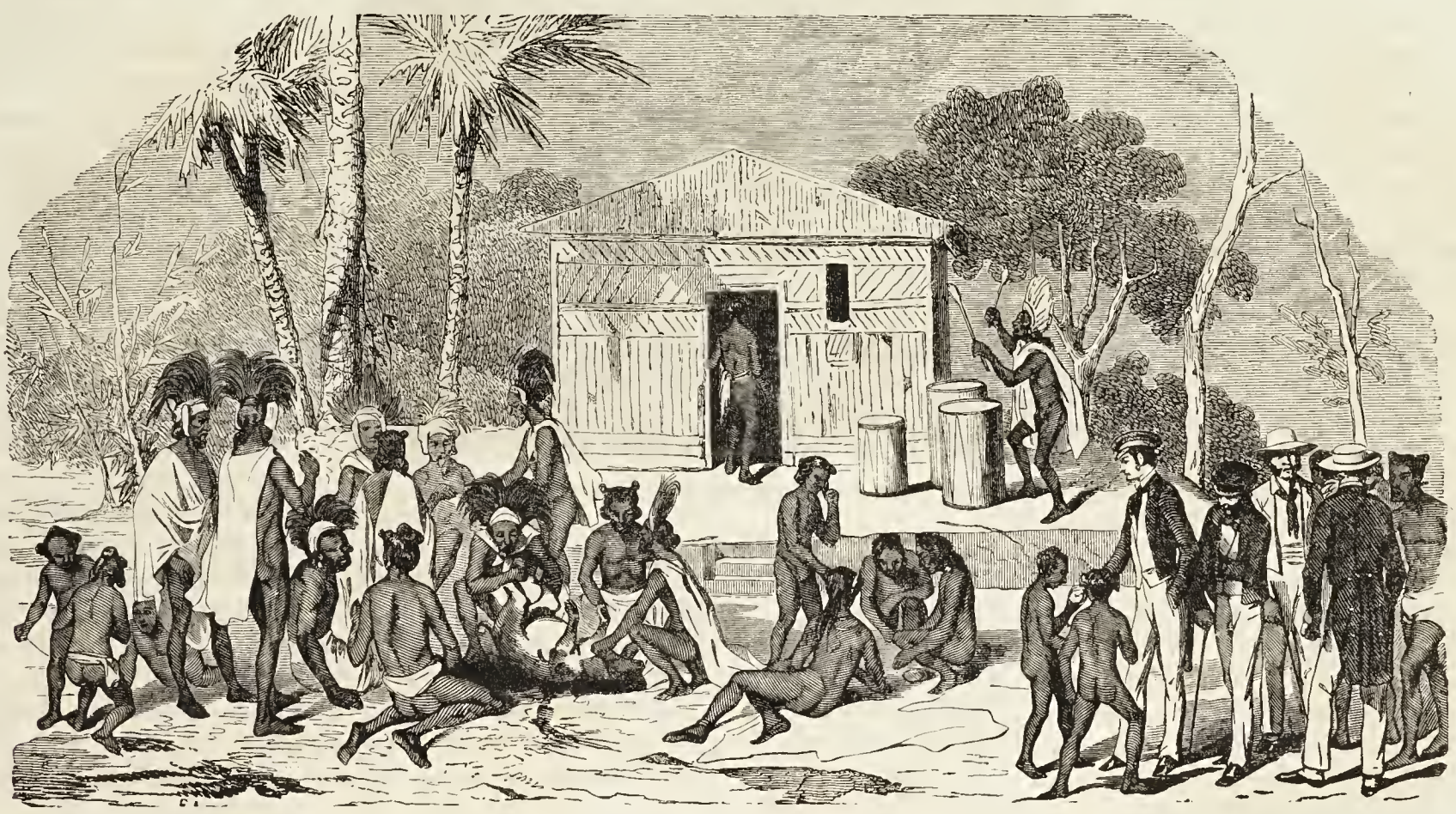
C'est à Canton que j'ai vu l'exposition — que le ministre du commerce a faite à Paris dans les salles de l'école primaire supérieure rue Neuve-Saint-Laurent — de la remarquable collection d'échantillons et de modèles rapportés de la Chine et de l'Inde par la mission commerciale envoyée en Chine vers la fin de 1843. Cette exposition ne s'était ouverte que deux mois après mon départ de Paris. Mais grâce à *l'Illustration* et à son habile dessinateur M. E. Renard, qui en ont reproduit avec un si grand bonheur l'ensemble et les principaux détails (*gr.* *n*° 590, 609 *et suiv.*), j'ai pu juger de l'intérêt qu'elle a dû offrir aux Parisiens, ainsi que de l'intelligence et du goût dont la délégation a fait preuve dans l'accomplissement de sa tâche. Ce charmant journal est certainement le plus répandu du monde entier; on le trouve partout où il y a des Européens, et on le recherche à Canton comme au Caire, à Séville comme à Moscou. Je parierais d'avance que les insulaires des îles Marquises, que je compte visiter en allant de Canton à Lima, s'y sont abonnés. Plaisanterie à part il m'a rendu en Chine un double service; non-seulement il m'a montré cette curieuse exposition chinoise qui a eu lieu à Paris pendant mon absence, mais il m'a fait pénétrer avec le délégué du ministre de l'agriculture et du commerce dans l'intérieur de l'Empire Céleste, toujours fermé aux *fan-kouaio*. C'est dans *l'Illus-*

N° 632. Chine. — Porte-Est de Kou-Sou, partie intérieure murée de la ville de Sou-Tchou. D'après un dessin de M. Hedde.

tration que j'ai vu une partie de la ville fameuse de Sou-Tchou (*gr. n°* 632) et les ateliers de cette ville, où se fabriquent ces tissus de soie destinés à la famille impériale et à la cour de Chine (*gr. n*os 625 *et* 626), car M. Hedde eut le bonheur de les visiter avec le père Sem, prêtre chinois catholique, qui lui donna et lui fit donner tous les renseignements désirables, et c'est d'après ses croquis, pris sur les lieux, que M. Nouveaux, peintre du ministère de la marine et des colonies, a composé les magnifiques aquarelles dont *l'Illustration* a publié de si curieuses reproductions.

J'aurais beaucoup d'autres choses à dire sur Canton, la Chine et les Chinois, mais la place me manque, et il me reste à peine l'espace nécessaire pour constater un fait important que j'ai observé pendant mon séjour à Canton. Dans les quartiers où ne pénètrent pas souvent les Européens, j'ai été souvent accueilli par des murmures, et accablé d'injures; plus d'une fois même on m'a jeté des pierres; mais c'est qu'alors on me prenait pour un Anglais. Partout où ma qualité de Français a été connue, on m'a appelé *fa-lansaï*, au lieu de *fan-kouaï;* on m'a souri agréablement au lieu de me faire la grimace, et je n'ai reçu aucun projectile. Il ne faut pas s'exagérer sans doute la portée de ces symptômes, ni se figurer que nous échappions à cette loi de mépris général dans laquelle le Chinois enveloppe tous les étrangers. Seulement, la nation française est placée moins bas dans son estime que les autres nations. Peut-être quelques vagues notions de nos longues guerres avec les Anglais militent-elles en notre faveur. Peut-être espère-t-on trouver en nous d'utiles médiateurs, dans le cas où de nouvelles difficultés viendraient à surgir entre la Chine et la Grande-Bretagne. Les souvenirs de l'immense influence que nos missionnaires ont jadis exercée à la cour de l'empereur Kang-Hi, et la continuité des relations pacifiques, quoique peu actives, entre la France et le Céleste Empire, doivent aussi avoir contribué à inspirer aux Chinois quelque sentiment de bienveillance pour notre pays. Enfin, si les sujets de Tao-Kwang semblent nous accorder la préférence sur les autres nations, c'est, modestie à part, que nous nous montrons à eux sous un jour plus favorable. Ils nous méprisent un peu moins parce qu'à parler franchement nous sommes un peu plus estimables. Le plénipotentiaire chinois Ky-ing ne disait-il pas il y a quelques années à notre ambassadeur, M. de Lagrenée : « Vous ne demandez rien aux autres royaumes, voilà ce qui prouve que vous êtes un grand royaume; ce n'est pas l'esprit de commerce qui vous anime, comme l'Angleterre, comme l'Amérique. »

Le traité de Nankin, imposé par les Anglais aux Chinois, pouvait être invoqué par tous les peuples de l'Occident. L'Angleterre, au lieu de s'en réserver le privilège, en avait étendu à tous indistinctement le bénéfice; nous pouvions donc, aussi bien que l'Amérique, envoyer nos navires en Chine sur la foi du traité anglais. Les États-Unis n'acceptèrent point cette position subalterne; ils voulurent, eux aussi, avoir leur traité, et en 1843, ce traité, le même au fond que celui des Anglais, était conclu et signé. La France fit de même, et son traité, le troisième en date (1844), renferme, sous une forme plus précise et plus complète, les clauses, quelquefois incertaines, des conventions antérieures, et nous accorde en outre quel-



N° 633. Océanie. — Scène funèbre à Nouka-Hiva.

ques légères réductions de droits dans le tarif. Mais ce n'était pas, comme le comprenait si bien Ky-ing, un intérêt mercantile qui avait été le but principal de l'ambassade de M. de Lagrenée. Le traité de commerce conclu entre la France et la Chine a été signé à bord de *l'Archimède*, par M. de Lagrenée pour le roi des Français et Ky-ing pour l'empereur de la Chine, le 25 août 1845. Eh bien, l'année précédente, en additionnant les importations et les exportations de la Chine, on trouve pour total du commerce général 473 millions; dans ce chiffre, l'Angleterre figure pour environ 380 millions, l'Amérique pour 49,580,000, la France pour 390,000 francs. Nous n'avions envoyé à Canton que *deux navires* jaugeant 751 tonneaux.

Ne rougissons pas trop cependant de cette énorme infériorité. Si nous faisons moins d'affaires que les Anglais et les Américains, nous avons des sentiments plus élevés, nous comprenons mieux les devoirs d'un grand peuple. Nous savons prouver, même aux barbares, que nous sommes un grand royaume. Il nous importait assez peu, on le voit par le chiffre que je viens de citer, d'ouvrir cinq ports de la Chine à notre marine de deux navires de 751 tonneaux. Aussi n'est-ce pas seulement ce résultat que nous sommes venus poursuivre sur les bords du Tschou-Kiang. Nous nous proposions un but plus noble, moins égoïste; nous allions ouvrir la Chine à la religion chrétienne, à toutes les vérités qu'elle enseigne. Désormais, en vertu de notre traité d'amitié et de commerce, les chrétiens auront le droit de pratiquer leur religion, de la prêcher, de la répandre par les livres aussi bien que par la parole, et de construire des *lieux d'adoration* (le mot église n'a pas pu être concédé) non-seulement dans les cinq ports ouverts à nos navires marchands, mais dans tout l'intérieur du Céleste Empire.

Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, si l'Europe et la Chine tendent à se rapprocher, elles ne sont pas encore unies. Il y a eu beaucoup de chemin de fait de part et d'autre; mais il en reste beaucoup à faire : tant d'habitudes et de préjugés les séparent encore. Bien des générations naîtront et disparaîtront avant que toutes ces barrières soient tombées. La Chine aura beau résister, tôt ou tard elle sera vaincue. Toutes ses tentatives échoueront misérablement comme celle qui a eu lieu l'année dernière, et dont elle est encore aussi humiliée que stupéfaite. Son attitude devenait si menaçante que l'Angleterre a dû lui donner une nouvelle leçon de nature à rendre la sécurité au commerce et aux nationaux européens. Cette leçon a été complète. Le 1er avril 1847, trois bateaux à vapeur ont remonté la rivière de Canton; en trente-six heures, ils ont attaqué et pris tous les forts de la rivière, et après avoir détruit les barrages et fait sauter les magasins, ils ont enclou 827 pièces de canon. Les Chinois surpris n'ont tenté qu'un simulacre de résistance, et le lendemain le gouvernement anglais a fait venir au consulat de sa nation le haut commissaire Ky-ing, et, en le menaçant d'incendier Canton, lui a imposé de nouvelles concessions pour le commerce anglais, et la libre communication des étrangers avec la ville. Les *fan-kouaio* ne seront pas plus estimés que par le passé, mais ils recevront moins de pierres et d'injures.... pendant deux ou trois années. Combien de manifestations de ce genre seront encore nécessaires pour rendre les Chinois raisonnables ! La solution de cette question appartient à l'avenir.

CHAPITRE XLIX.

NOUKA-HIVA.

janvier 1849.

L'archipel des Marquises, dont l'île Nouka-Hiva est, si je puis m'exprimer ainsi, la capitale, se divise en deux groupes bien distincts, qui se prolongent dans une direction générale du sud-est au nord-ouest, entre

les parallèles de 7° 50' et de 10° 31' de latitude sud, et les 140° 59' et 143° 6' de longitude occidentale du méridien de Paris. Onze îles, îlots ou rochers composent la totalité de l'archipel. Toutes ces îles sont d'origine volcanique, bien qu'aucun cratère n'y soit en activité. Elles sont généralement bordées de hautes falaises, et cependant la navigation y est sûre, parce que les bancs de coraux n'y poussent pas leurs rameaux trop au large. Vingt lieues séparent les deux groupes; mais l'aspect de la végétation et les productions du sol sont les mêmes. Ils sont habités par une même race d'hommes, qui parlent la même langue et qui ont les mêmes mœurs.

Vues de la mer, ces îles, qu'on aperçoit à une vingtaine de lieues, présentent en général des chaînes de montagnes hautes de mille à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et dirigées dans le sens de la plus grande largeur des terres. De leurs cimes au rivage, de nombreux accidents de terrain montrent tour à tour ou des points nus ou des déclivités tantôt brusques, tantôt doucement ménagées, des gorges profondes, de riantes vallées, ou de belles plages blanches animées par la présence de l'homme. La végétation suit ce mouvement du sol. On la voit, dans sa marche progressive, rare sur les hauteurs, vive, forte, brillante, à mesure qu'on descend dans les vallées et qu'on s'approche du littoral. Fatigué de l'aspect monotone de l'Océan, l'œil du navigateur s'attache avec délices sur ces paysages pittoresques, mélangés de pics anguleux, de cascades jetées comme des écharpes blanches le long des parois des rochers, de bouquets d'arbres et de tapis de verdure, tout cela surmonté d'édifices isolés couronnant les points culminants, dessinant leurs formes sur un ciel bleu, asiles de refuge pour les indigènes dans leurs jours de guerre.

Le groupe du nord-ouest, appelé *îles de la Révolution* par Marchand, *îles Washington* par Ingraham, *îles Hergest* par Vancouver, et *Nouvelles-Marquises* par les Allemands, se compose de six îles : Chanal (inhabitée), Masse (inhabitée), Hergest (inhabitée), Nouka-Hiva ou Nou-Hiva (de 4 à 5,000 habitants), Roa-Houga (de 2 à 3,000 habitants), Roa-Poua (de 2 à 3,000 habitants). Le groupe du sud-est, nommé *îles Marquises* par Mendana, en compte cinq : Hood (inhabitée), O-Hivaoa (6,500 habitants), O-Nateaya (inhabitée), O-Hitao (1,400 habitants en 1835, 1,000 en 1838, 700 en 1842), O-Hitaoya (de 2,000 à 3,000 habit.). Toutes ces îles ont été désignées sous des noms différents par les navigateurs qui les ont visitées. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, Nouka-Hiva a été appelée tour à tour Sir Henry Martin, Federal Island et Baux.

N° 634. Océanie. — Moraï. Monument funèbre à Nouka-Hiva.

L'histoire de la découverte de l'archipel des Marquises se lie aux plus anciennes explorations des Espagnols dans le grand Océan. Au milieu du seizième siècle, les milliers d'îles qui surgissent de son sein n'avaient point encore paru aux regards de l'Européen, bien que Magellan eût déjà prouvé qu'on pouvait le traverser, et se rendre des côtes américaines aux côtes orientales de l'Asie. La découverte des Moluques appela l'attention de la cour de Madrid sur cette route, et détermina probablement l'expédition qui, sous les ordres de Mendana, sortit de Callao-de-Lima le 10 janvier 1568. Mendana se croyait à 1,450 lieues à l'ouest de son point de départ, lorsqu'il se trouva au milieu d'un groupe d'îles qu'il place entre le septième et le douzième parallèle sud, et parmi lesquelles il nomme la terre ou l'île de Guadalcanal, et les îles Saint-Christophe ou Isabelle. Ce voyage, le plus important que les Espagnols eussent entrepris depuis la découverte du Nouveau-Monde, donna naissance à la plupart des fables dont leurs historiens entretinrent l'Europe pendant plus d'un siècle. Ils n'oublièrent pas d'identifier les îles nouvelles avec certaines îles d'or imaginaires, qui faisaient le sujet de toutes les conversations; ils les nommèrent *îles de Salomon*, et leur véritable position fut longtemps un des points les plus incertains et les plus obscurs de la géographie. A son retour, Mendana fit valoir l'importance de son archipel, et finit par obtenir de la cour de Madrid l'autorisation de le coloniser. Mais l'art de déterminer les longitudes et les latitudes était alors tellement dans l'enfance que le navigateur espagnol ne put retrouver ses propres découvertes. Ce fut en 1595 qu'il mit à la voile pour ce second voyage, qui, entre autres terres nouvelles, valut à la géographie le groupe sud-est de l'archipel des Marquises. Cent soixante-dix-neuf ans s'écoulèrent sans qu'on revît ces terres polynésiennes. Cook en fit la reconnaissance en 1774, et ajouta aux îles déjà nommées dans le voyage de 1595 l'île Hood, qu'il ne vit que de loin. Depuis elles ont été visitées, explorées, décrites par Marchand (1791), Ingraham (1735), Hergest (1792), Wilson (1797), Krusenstern (1804), Porter (1813), le lieutenant Roquefeuille (1818), le lieutenant Paulding (1825), le missionnaire Stewart (1829), Waldegrave (1830), Bennett (1833 à 1836), les amiraux Du Petit-Thouars et d'Urville (1838). Personne n'ignore aujourd'hui qu'elles appartiennent à la France depuis 1842.

« Il importait à la France, puissance navale de premier ordre par l'étendue de ses côtes, par sa nombreuse population maritime et par son commerce extérieur, d'une valeur de plus de 1 milliard 500,000,000 de francs, de ne pas laisser les autres États prendre possession de tous les archipels du grand Océan sans y planter aussi son pavillon, disait M. l'amiral Roussin dans son *Exposé* aux chambres. Il lui importait de posséder un point central, *sous sa souveraineté*, pouvant servir d'asile, de protection ou de refuge à nos nationaux conduits par leurs spéculations dans les États de ces petites républiques de l'Amérique occidentale, fières de leur indépendance, agitées souvent par des guerres intestines, et qui, dans l'intérêt français, ont besoin d'être activement surveillées.

» De ce centre, nos stations navales, toujours prêtes à appuyer la justice des réclamations du commerce français, et à faire respecter notre pavillon, devaient pouvoir facilement s'échelonner sur cette vaste côte. Là nos baleiniers devaient trouver aussi une bonne relâche pour reposer leurs équipages et refaire leurs approvisionnements. Pendant plusieurs années, ils ont été suivis dans leurs pérégrinations par des bâtiments de guerre chargés de les protéger et de les secourir, et se portant sur les points les plus fréquentés par eux; mais cette protection était incomplète. Car une station navale *mobile*, à moins de multiplier le nombre des croiseurs qui la composent, dès qu'elle

N° 635. Océanie. — Naturel de Nouka-Hiva.

N° 636. Océanie. — La princesse Patini, de Nouka-Hiva.

n'a pas un centre d'où elle puisse rayonner pour porter ses secours là où ils sont nécessaires, et où elle puisse venir se ravitailler, ne saurait aussi bien remplir sa tâche que lorsqu'elle part d'un point autour duquel les navires qu'elle est chargée de protéger peuvent venir se grouper à l'abri du pavillon national.

» Il fallait trouver le lieu de cet établissement. Déjà M. l'amiral Dupetit-Thouars, dans sa relâche aux îles Marquises, avec la frégate *la Vénus*, en août 1838, avait été frappé du nombre des baleiniers américains qui fréquentaient ces îles pour y prendre les rafraîchissements qui s'y trouvent en abondance et à bas prix; il ne l'avait pas moins été de l'excellence du port de *Taïo-Haé*, dans l'île de *Nouka-Hiva*, la plus considérable du groupe du nord-ouest. Il rendit compte au gouvernement du résultat de ses observations et de la facilité qu'on trouverait, dans la disposition d'esprit des naturels, à occuper les îles Marquises. Son projet fut examiné, approuvé, et on résolut d'y donner suite.

» En conséquence, cet amiral, nommé au commandement de la station navale dans les mers du Sud, reçut ordre de prendre possession des îles Marquises au nom de la France, et de traiter avec les chefs indigènes de la reconnaissance de notre souveraineté.

» M. Dupetit-Thouars, au nom du roi des Français et avec le consentement des chefs indigènes, dont acte authentique fut dressé le même jour à *Vaïtahou*, baie de l'île de Taouata (O-Hitao), prit possession, le 1er mai 1842, du groupe sud-est des Marquises; et le 2 juin, après avoir accompli les mêmes formalités dans la baie de *Taïo-Haé*, île de Nouka-Hiva, du groupe du nord-ouest. Cette prise de possession de l'archipel fut complétée par l'adhésion qu'y donnèrent, quelques jours après, les principaux chefs des autres îles habitées, Houa-Poou (Roa-Poua), Hiva-Hoa (O-Hivaoa) et Fatou-Hiva (O'-Hitaoya), sur lesquelles on se transporta successivement pour y accomplir les formalités usitées en pareil cas. »

N° 638. — Iles Marquises. — Habitant de Nouka-Hiva.

Des onze îles qui composent l'archipel des Marquises je n'ai visité que Nouka-Hiva, où a relâché le navire anglais sur lequel je m'étais embarqué pour me rendre de Canton à Lima. Vue de la mer, son aspect est sévère : toute la côte sud présente une suite de rochers à pic, et cette ligne imposante n'est interrompue que par les ouvertures des trois baies principales qui s'avancent dans l'intérieur. Le plus haut sommet de ses chaînes montagneuses a 1,170 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Sa plus grande longueur de la pointe sud-est à la pointe ouest-est est de 31 kilomètres, sa plus grande largeur de 22. La moyenne des observations thermométriques de Waldegrave, Marchand, Krusenstern, d'Urville et Dupetit-Thouars donne une température de 26 à 29 degrés. Bien que la chaleur soit assez forte, les brises de mer la rendent très-supportable. C'est sous l'influence de cet heureux climat que le sol de ses vallées étroites et profondes, encaissées entre des hauteurs presque à pic, produit rapidement; là sont les cultures et les plus beaux ombrages; là se montrent l'arbre à pain, cette providence des terres polynésiennes, au tronc svelte, à l'écorce lisse et blanche, aux fruits dorés, aux larges feuilles d'un vert sombre; le cocotier, roi des palmiers; l'ananas savoureux, les bananes sucrées, les pommes de Cythère, qui ressemblent à nos citrons. Près des arbres à fruits l'arbre des banians couvre l'indigène de son vaste feuillage, et le triste casuarina, à la verdure sévère, aux branches inclinées comme celles du saule pleureur, lui fournit un bois dur dont il fait ses massues de combat. Parmi les végétaux plus humbles on remarque la canne à sucre, le taro, la patate douce, le papayer, le *tacca pinnatifida*, dont la racine se réduit en fécule; le *convolvulus brasiliensis*, et surtout d'admirables fougères, et ces charmants arbustes que les jeunes filles dépouillent de leurs jolis pois rouges pour en faire des guirlandes et des colliers, et cette grande labiée dont les fleurs violettes se marient si bien à leur noire chevelure.

N° 637. Océanie. — Atoua, prêtre des îles Marquises.

Quelle est la population des Marquises? On ne le sait même pas d'une manière approximative. Seulement il est certain qu'elle a diminué considérablement depuis l'introduction des armes à feu. Quel qu'en soit le nombre, cette population est assez généralement belle. Les hommes ont la taille élégante, la figure ouverte, les dents blanches, les yeux perçants, les traits réguliers, une grande vigueur de constitution, et souvent de l'intelligence; ils sont en général beaucoup mieux que les femmes. En effet, s'il s'en trouve un certain nombre de très-jolies, et dont les mains et les bras sont admirables, la majeure partie ont une démarche embarrassée, une tournure sans grâce et de gros pieds. Leur peau est légèrement brune. Elles aiment la parure, elles sont adroites et coquettes, et ne se piquent pas de fidélité; mais cette fidélité, dont l'Européen a fait une vertu, un devoir, une obligation civile et religieuse, l'homme des Marquises n'y attache aucune valeur. Ici la jeune fille, maîtresse de toutes ses actions, attend à peine qu'elle soit nubile pour quitter la maison paternelle, se livrer à tous ses caprices et mener la vie la plus licencieuse. Dans tout l'archipel, le mariage n'existe pas à l'état d'institution; c'est tout au plus une coutume. Un couple se marie et divorce à son gré, sans aucune formalité qu'un consentement mutuel. Quelques hommes ont deux femmes, mais le plus souvent une femme a deux, ou même trois et quatre hommes.

Sous le beau ciel des Marquises, a dit M. L. Reybaud, les femmes conservent leurs attraits jusque dans un âge avancé. Cela tient à leur genre de vie, à leur état d'indolence, au peu de fatigue de leur intérieur, et surtout au soin qu'elles prennent de se dérober aux rayons du soleil. Quand elles sortent, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol. Plus vêtues que

N° 639. Iles Marquises. — Chef en costume de guerre, à Nouka-Hiva.

les hommes, leur toilette cependant semble calculée pour ne rien cacher. Elles passent une partie de la journée dans l'eau; elles nagent admirablement, et, couchées sur les vagues bleues de la mer, elles n'y paraissent pas moins à l'aise que sur un lit de gazou. Je ne sais qu'une partie de leur toilette qui me déplairait fort; c'est cette couche d'huile de coco dont elles se couvrent le corps et les cheveux, et qui ne satisfait ni la vue ni l'odorat de l'étranger. Malheureusement les deux sexes sont sujets à des maladies de peau du plus mauvais caractère; des ulcères dégoûtants, des plaies hideuses les dévorent sans qu'ils fassent rien pour s'en garantir. Le tatouage, aujourd'hui tombé en désuétude, était autrefois poussé à un haut degré de perfection (*gr. n°* 635).

Peuple vif et passionné, l'indigène des Marquises a besoin de varier les expressions de la joie, de l'admiration, de l'amour, du dédain; cependant sa poésie n'est rien moins qu'animée; elle est pâle et sans mouvement, et sa musique est de la plus ennuyeuse monotonie. On apprécie beaucoup dans cet archipel le talent de la parole; les longs discours ne font pas peur. On s'exerce de bonne heure à parler longtemps sans ennuyer ses auditeurs. La pantomime la plus expressive, le jeu des yeux et les mouvements du visage accompagnent toujours ces harangues. C'est plaisir de voir des enfants de huit à douze ans pérorer des heures entières devant des hommes mûrs, des vieillards avec un aplomb imperturbable. On ne croirait jamais qu'on écoute un petit sauvage tout nu, pas plus embarrassé devant son auditoire qu'un vieux comédien devant son parterre. L'art de la déclamation exerce ici une haute influence. Il y a des espèces d'avocats mâles et femelles qui font métier de plaider pour autrui. Je ne sais s'ils exigent des honoraires aussi élevés que les nôtres et s'ils amassent d'aussi belles fortunes, mais ils ne sont certes pas moins bavards. Toutefois leur penchant dominant est la rapacité; toutes leurs relations en sont empreintes. L'apparition des navires européens ou américains n'a pour eux que cet intérêt, de leur fournir des occasions de petits larcins. En diverses circonstances, où ils se voyaient surveillés de trop près, on les a surpris plongeant dans la mer pour voler le cuivre des bâtiments, les ferrements du gouvernail, et jusqu'aux clous des bordages.

L'industrie est beaucoup moins avancée aux Marquises que dans d'autres îles de la Polynésie orientale; les nattes, les armes y sont grossièrement travaillées. La construction des pirogues est presque entièrement abandonnée; et ces tissus grossiers d'é-

N° 640. Iles Marquises. — Entrée de la vallée d'Akaouï (Nouka-Hiva).

corce que confectionnaient les vieilles femmes ne tarderont pas à être remplacés par nos toiles légères. Les naturels retrouvent cependant quelque supériorité dans la fabrication des massues de combat (*grav. n°* 635), des éventails à pieds sculptés et des vases en bois. Leur principale occupation est la guerre. La population se divise en un certain nombre de tribus qui se disputent constamment la possession des vallées les plus fertiles, des bois les plus riches en arbres à pain et des ruisseaux les plus abondants, ou qui se battent ensemble dans le seul but de faire des prisonniers qu'ils s'empressent de rôtir et de manger. Ils sont tous anthropophages. S'il ne tombe entre leurs mains qu'un seul homme, ils l'offrent en sacrifice à leur dieu et se le partagent ensuite. Quand il y a deux ou plusieurs captifs, ils les assomment et les exposent à un grand feu, puis, dès qu'ils sont cuits à point, ils les dévorent. Ils préfèrent l'Indien au blanc, qui leur paraît fade et beaucoup moins agréable. On avait même prétendu que les habitants de la vallée de Taïo-Haë respectaient les Européens; cependant un Américain qui s'y était établi vers 1838, ayant volé les patates d'un chef puissant, fut assommé par ses ordres. On ne lui mangea d'abord que l'œil droit, après quoi on l'enterra, mais deux jours après les cannibales eurent des remords; ils exhumèrent les restes de ce malheureux et s'en régalèrent en entier.

Les habitants des îles Marquises ne font pas tous les jours des festins pareils. Leur nourriture principale se compose de *poïpoï*, préparation fermentée de l'arbre à pain, de taro, de patates douces, de poisson, de cocos et de bananes. Ils mangent le poisson vivant à mesure qu'il sort de l'eau; ils commencent par la tête, et tout y passe. Le cochon est abondant sur ces îles; ils sont libres dans les montagnes, et paraissent y multiplier. La manière de cuire les aliments est, à ce qu'affirment les voyageurs, la même que dans toute la Polynésie; on fait chauffer des pierres sur lesquelles on dépose les aliments, que l'on recouvre avec d'autres pierres incandescentes. Les mets préparés dans ces fours à feu étouffé sont d'une saveur parfaite. L'un des goûts les plus affreux de ces peuples est celui qu'ils montrent pour les insectes vermineux qui habitent leurs chevelures touffues. Rien de plus commun que de voir des hommes et des femmes se livrer à cette chasse dégoûtante et s'offrir l'un l'autre une part de ce délicieux régal.

Les cases nouka-hiviennes sont presque toutes situées au milieu d'un petit clos formé de murailles en pierres sèches. Construites en bambous, elles s'élèvent sur une plate-forme. La porte en est très-basse, et pour monter jusqu'à la plate-forme on se sert d'escaliers ou d'échelles, quelquefois même d'une simple rampe ménagée dans le massif. Leur mobilier n'est pas considérable; il se compose de deux poutres qui servent, l'une d'oreiller, l'autre d'appui pour les pieds; de corbeilles, de sacs, de vases en cocos, de nattes

suspendues au plafond ou le long des murailles. Quand on jette les yeux dans ces huttes, on y voit les hommes nonchalamment assis ou plongés dans le sommeil. Les femmes seules travaillent; elles supportent tous les soins et tous les soucis du ménage. Les jeunes filles s'enveloppent de nattes enduites de poussière de curcuma, qui teignent leur corps en jaune. Cette poussière, dont l'odeur est très-forte, donne à la peau de la souplesse et du poli.

Le régime des Nouka-Hiviens consiste dans une anarchie complète. Ils ont des chefs ou *arikis*, qui semblent posséder un titre héréditaire conférant une autorité équivoque, et des grands chefs ou *arikis-nouïs*, qui se sont élevés à cette dignité par de grands services rendus à la guerre, et qui sont toujours consultés pour ce qui touche le *tabou*, ou interdiction à frapper. Leur religion est le fétichisme; cependant ils ont une vague idée d'une divinité supérieure aux autres. Leur théorie sur l'âme est assez bizarre : d'abord ils la placent dans le ventre de l'homme; puis, l'homme mort, l'âme, d'après leur croyance, s'échappe pour aller habiter certains souterrains ou certaines régions supérieures, selon que le défunt était pauvre ou puissant en ce monde. Aussi les âmes reléguées dans les vallées tristes et lointaines reviennent-elles souvent sur la terre, disent-ils, pour tourmenter les vivants, et probablement de préférence ceux dont le défunt avait eu à se plaindre.

Le *tabou*, qui joue un rôle si important dans le système religieux et civil de ces sauvages, est une loi d'institution divine, la seule loi généralement respectée; elle s'applique aux hommes et aux choses. S'agit-il des personnes, elle leur confère un privilége d'honneurs et de puissance : les chefs et leurs enfants sont tabous de naissance. S'agit-il des choses, c'est une défense de faire tel ou tel acte, d'entrer dans tel ou tel lieu, de combattre dans telle ou telle vallée, dans telle ou telle baie, et d'en venir aux mains tel ou tel jour, de manger de certains mets, de toucher à certaines choses, par exemple aux nattes sur lesquelles les femmes couchent. Enfin tout ce que les chefs ou les prêtres veulent qu'on ne fasse pas est déclaré *tabou*. S'ils ont le droit de prononcer un tabou général, chaque particulier peut en attacher un à sa propriété, ce qui se fait tout simplement en annonçant que l'esprit d'un mort puissant y repose. L'homme assez imprudent pour violer un tabou attire sur lui la vengeance des dieux et doit tomber l'un des premiers sous les coups de l'ennemi au jour des combats. Il paraît que les prêtres s'arrangent pour que cette punition ne manque jamais au crime, et que la foi dans leurs oracles reste toujours puissante.

Le culte des morts, ou plutôt du *moraï* (*grav. n°* 634) (cimetière), est le seul culte public que l'on ait observé aux Marquises. Il se ressent des mœurs du pays. Dès son vivant, dit un missionnaire, on prépare pour chacun et sous ses yeux le cercueil qui doit renfermer ses restes. C'est une auge en bois avec un couvercle qui ferme hermétiquement. Ce cercueil est placé dans la case à la vue de tout le monde, et si vous demandez ce que c'est, on vous répond : C'est la bière d'un tel; ordinairement le plus âgé ou le plus malade; et bien qu'il soit présent il ne s'en émeut pas

N° 641. Iles Marquises. — Femme de Nouka-Hiva veillant un mort.

plus que les autres. A la mort d'un personnage un peu important, on voit arriver des chœurs de pleureuses qui jettent les hauts cris; mais pas une larme n'est versée, c'est affaire de pure cérémonie. On fait relâche pour manger, causer et rire On n'enterre point les morts; ce serait une ignominie réservée tout au plus à la jeune fille enlevée au monde sans postérité. On prétend qu'on écorche le mort pour conserver soigneusement sa peau dans le trésor de sa famille, où jamais l'œil profane de l'étranger ne pénètre. Le cercueil est ensuite placé dans quelque taillis épais et suspendu sous un petit toit de feuillage. Ces lieux de sépulture sont taboués; on y dépose une multitude de petites idoles; on y veille le mort (*gr. n°* 641) pendant un certain temps; on y chante à de certaines époques des hymnes, peut-être les faits et gestes du mort, et l'on y fait aux anniversaires des festins qui durent plusieurs jours, suivant l'opulence du défunt ou de sa famille. On ne se figure pas la grande quantité de cochons que l'on consomme dans ces repas mortuaires; on les sert entiers, rôtis au four et rangés en ordre de bataille sur d'immenses feuilles de bananier.

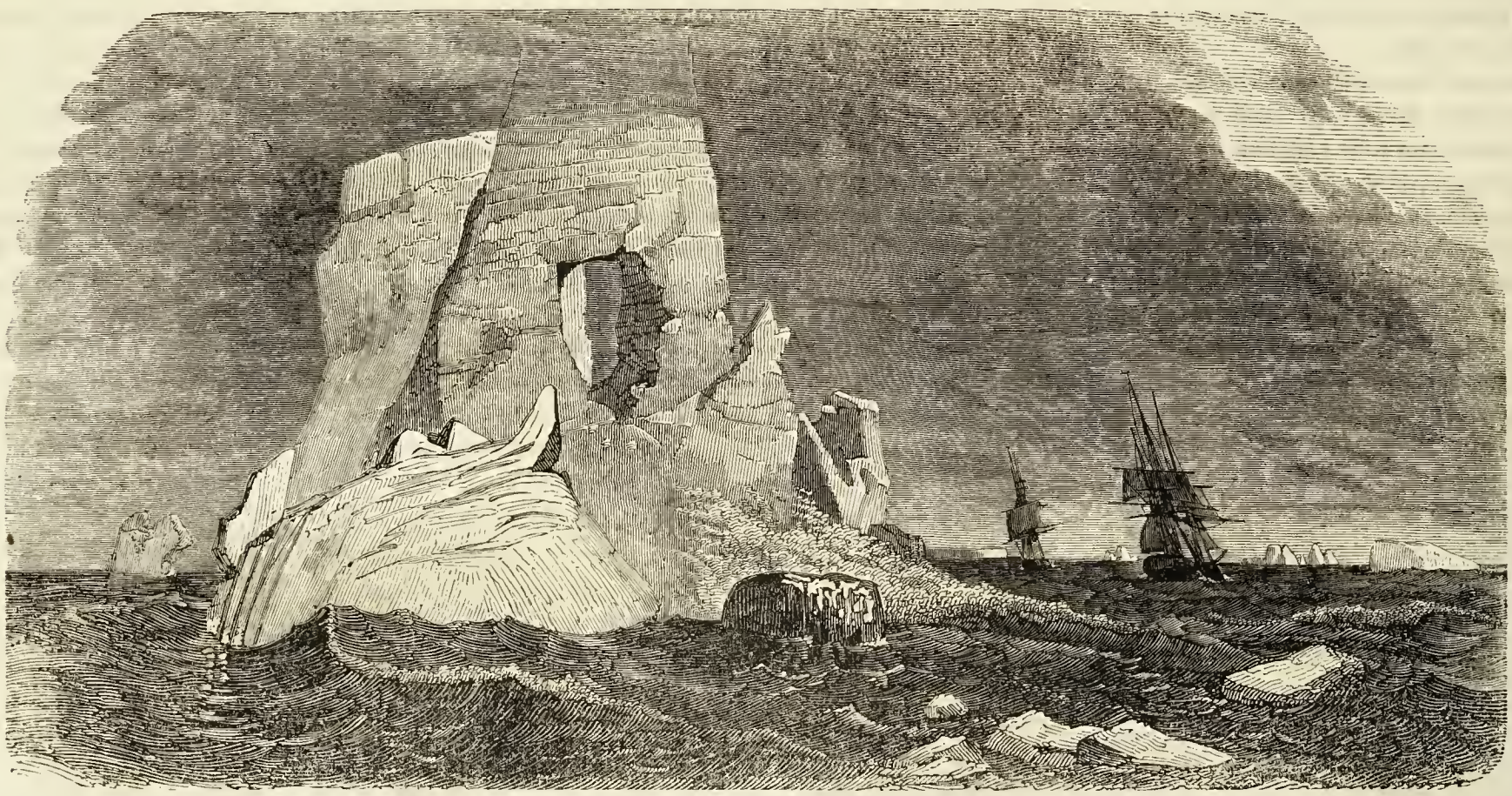
Assis à l'ombre d'un ficus qui avait 25 mètres de circonférence à 2 mètres de terre, et dont les branches s'étendaient horizontalement de manière à couvrir de leur ombre un espace circulaire de plus de cent mètres de diamètre, Dumont d'Urville, les pieds baignés par l'eau limpide du torrent, respirait l'air frais du soir à Nouka-Hiva, le 28 août 1838, en contemplant un petit *moraï* qui s'élevait à peu de distance. Auprès du catafalque où se trouvait déposé le corps d'un homme mort récemment, étaient plantés debout et en ligne plusieurs faisceaux de rameaux blancs au bout desquels flottaient de longues banderoles blanches. A cent pas de là environ, une douzaine d'individus montés sur une plate-forme qui supportait une assez belle case, récitaient des espèces de litanies en l'honneur du défunt. Quatre ou cinq vieillards, faisant une mine assez piteuse, chantaient par moments en psalmodiant une espèce de récitatif, tandis qu'un naturel vigoureux et de haute taille frappait avec force sur deux tambourins de 15 à 20 décimètres de diamètre. Enfin un dernier musicien frappait à coups précipités sur un tambourin plus petit qu'il tenait entre ses jambes.

Pendant que Dumont d'Urville examinait cette pantomime sauvage, plusieurs naturels l'ayant reconnu, vinrent le prier de se placer au milieu d'eux. « Tous ces personnages, dit-il, n'avaient rien de remarquable dans leur costume, si ce n'est une espèce de bonnet ou de casque qui leur couvrait la tête. Cette coiffure assez pittoresque est faite avec de longues feuilles de cocotier (*gr. n°* 637).

Le lendemain, les mêmes scènes se renouvelèrent. Les sons des tambourins mêlés aux cris des sauvages avaient attiré Dumont-d'Urville et une partie de son état-major vers la case voisine du moraï (*gr. n°* 633). Mais la cérémonie fut encore plus caractéristique et plus solennelle que la veille. D'abord on déterra quatre beaux cochons cuits au four à la manière des sauvages. Ce sont les apprêts du repas obligé qui doit accompagner chaque cérémonie nouka-hivienne. Puis plusieurs des assistants montèrent successivement sur l'estrade, pour frapper sur les tam-tam, et réciter quelques paroles à haute voix, tandis que cinq ou six vieillards, accroupis sur la plate-forme, paraissaient très-occupés à planter leurs doigts, pour les sucer ensuite, dans le *poïpoï*. Bientôt on vit arriver un naturel portant sur sa tête un casque ou diadème en plumes

de coq, ayant au moins trois mètres de circonférence. Il était enveloppé dans un grand drap blanc qui lui descendait presque jusqu'aux talons (*gr. n°* 639). Sorti d'une case sur la hauteur voisine, il s'avança gravement et avec un air de majesté vers le lieu de la scène, et, étant monté sur la plate-forme, il se mit à frapper sur les tambourins. Alors les cochons furent dépecés et distribués entre les personnages les plus importants. Les sauvages en offrirent aux deux commandants et à quelques officiers qui ne purent se décider à en manger.

L'établissement français des îles Marquises végète misérablement. Celui de Vaïtahou a été abandonné, et il n'y reste plus que des missionnaires logés dans les bâtiments délaissés. Quant à celui de Taïo-Haé, il se compose uniquement de forts en terre, d'une caserne, d'un hôpital et d'un pavillon d'habitation pour les officiers. La garnison a été successivement réduite,



N° 642. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Coup de vent sous les îles Powell.

en 1844 à 430 hommes, en 1845 à 300, en 1847 à 200, en 1848 à 160. Au moment où je les ai visités, ces pauvres exilés m'ont paru mener une existence assez triste. Ils vivent, il est vrai, en bons rapports avec les indigènes, qui leur donnent de temps à autre un cochon — c'est le plus grand cadeau qu'ils puissent leur faire — mais ils reçoivent bien rarement des nouvelles de France, et s'ils voient quelquefois des baleiniers, ils n'ont vu encore aucun navire de commerce. L'occupation n'a point produit jusqu'à ce jour les résultats matériels, positifs qu'on en attendait. Quant à ses conséquences morales ou religieuses, il faut espérer qu'elles se feront bientôt sentir, et que les Marquises se convertiront au christianisme comme les îles Gambier, car nos missionnaires y avaient précédé nos soldats, et ils y font preuve de tant de désintéressement et d'un si grand courage, que dans un avenir qui n'est pas éloigné, ce groupe deviendra le centre d'action et le point d'appui permanent du catholicisme dans toute l'étendue de l'océan Pacifique.

CHAPITRE L.

EXPÉDITIONS DE DUMONT D'URVILLE AU PÔLE SUD.

Le 7 septembre 1837, une expédition scientifique partait de Toulon pour faire le tour du monde. Elle se

N° 643. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Vue de l'entrée du détroit de Magellan, prise du port Famine.

composait de deux corvettes, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, et elle avait pour commandant celui des navigateurs contemporains qui possédait le plus de droits à la succession des Cook et des Lapérouse, Dumont d'Urville, que le premier voyage de *l'Astrolabe* avait rendu si justement célèbre, et qui, au retour de cette seconde expédition non moins utile à la science, devait périr d'une mort si affreuse avec sa femme et son fils unique dans l'épouvantable catastrophe du chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842. Parmi les nombreuses instructions qu'elle avait reçues avant son départ se trouvait celle d'explorer les parages voisins du pôle austral.

« Après avoir traversé l'océan Atlantique méridional, M. d'Urville, disait l'auteur de la note du dépôt général de la marine, doit chercher à s'approcher autant que possible du pôle sud, en suivant les traces du capitaine Weddell.... Arrivé dans la mer Glaciale antarctique, il essayera de constater si réellement il

existerait constamment en dedans d'une ceinture de glaces, formée le long des îles qui sont entre 60 et 70° de latitude, un espace de mer libre dans lequel Weddell a pu naviguer sans obstacle jusqu'à 74° 15', et sans être arrêté par les glaces, et où Morrell, qui n'a été, il est vrai, que jusqu'à 70°, pense qu'il aurait pu aller jusqu'à 85°.... »

Les premiers mois du voyage n'offrirent qu'un très-médiocre intérêt. On traversait des mers trop connues. La curiosité ne se réveilla qu'à l'entrée du détroit de Magellan (*gr. n°* 643), où les deux corvettes arrivèrent le 12 décembre. Le 15, elles jetaient l'ancre dans le port Famine.

Dans son projet de campagne tel qu'il l'avait conçu et proposé au ministre, l'exploration du détroit de

N° 644. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Camp de Patagons, au havre Peckett.

Magellan devait servir de prélude aux travaux que Dumont d'Urville voulait exécuter dans l'Océanie. Mais ses espérances ne devaient pas se réaliser; des retards, dont on aurait tort de l'accuser, le forcèrent à ne consacrer que vingt-sept jours à l'exploration du détroit.

Du port Famine les corvettes se dirigèrent vers la partie occidentale du détroit. Elles doublèrent le cap Forward, « mont sourcilleux en forme de cône arrondi au sommet, qui s'élève en pente très-rapide, du sein même de l'onde, à une prodigieuse hauteur, et qui est pourtant dominé par des pics aigus, découpés,

N° 645. Patagon.

couverts de neige éternelle... Sur toute la bande du sud qui appartient à la Terre de Feu, les terres, encore bien plus accidentées, présentent les formes les plus étranges : ce sont tour à tour des pyramides aiguës, des dômes plus arrondis, des clochers ou des mamelles réunies deux à deux, d'autres fois des chicots à trois pointes, et souvent enfin des dentelures profondes et continues; tout cela entremêlé de ravins très-profonds. Les sommets sont couverts de neige plus épaisse, et la végétation, plus rabougrie, y prend une teinte triste et jaunâtre, tour à tour semblable à celle des feuilles mortes... Quand on contemple ces merveilleux

N° 646. Kongre, chef patagon, en costume de guerre.

accidents du sol, l'imagination se reporte involontairement à l'une de ces révolutions du globe dont les puissants efforts durent morceler la pointe méridionale de l'Amérique, et lui donner la forme de cet archipel compacte qui a reçu le nom de Terre de Feu. Mais quel fut l'agent mis en œuvre pour opérer ces résultats? le feu, l'eau, ou un simple déplacement des pôles?... Jusqu'à présent la question n'a pas été résolue... »

La dernière relâche eut lieu au havre Peckett. Ce fut là qu'on vit pour la première fois des Patagons (*gr. n°s* 645 *et* 646). Les observations faites par Dumont d'Urville auront pour résultat de détruire les préjugés que les anciens navigateurs avaient répandus en Europe sur la taille, le caractère et les mœurs de cette nation sauvage, et que la relation de M. Alcide d'Orbigny avait déjà singulièrement ébranlés et affaiblis.

N° 647. Patagone.

« Leur taille moyenne paraît être, dit-il, de 1 m. 732; l'un d'eux avait 1 m. 760; mais ils sont larges de carrure. Sans être nullement musculeux, leurs membres sont gros, arrondis, potelés, bien proportionnés, avec les extrémités d'une petitesse remarquable

pour des sauvages aussi mal vêtus. Leur peau est lisse, douce et simplement olivâtre, plus encore par malpropreté et exposition habituelle à l'air que par leur complexion naturelle. Leurs cheveux sont noirs, longs, peu épais, pendants par derrière, et retenus sur le front par un bandeau. Leur figure est ouverte, très-large dans sa partie inférieure, et rétrécie au sommet; car le front est singulièrement bas, étroit et fuyant en arrière. Leur physionomie est habituellement calme et sans expression, seulement animée quelquefois par un sourire bonasse, qui semble annoncer la douceur de caractère de ces hommes. Les yeux étroits, allongés et peu ouverts rappellent à l'instant le type mongol; les pommettes sont assez saillantes, le nez écrasé, plutôt petit que grand, la bouche moyenne, ainsi que le menton; peu de barbe ni de poils; attitude généralement molle, indolente et paresseuse; rien n'annonce en eux la vigueur, la souplesse et l'agilité, et à les voir assis, debout ou en marche, on les prendrait plutôt pour les femmes d'un sérail d'Orient que pour des sauvages aussi rapprochés de l'état de nature.

« Leur vêtement national est un large manteau en peaux de guanaques, de renards et de tigres sauvages, proprement tannées et solidement cousues ensemble. Il en est même dont le revers est décoré de dessins imprimés d'une manière élégante. Par-dessus ils portent une espèce de tablier retenu par une ceinture autour des reins. L'un d'eux, sous son manteau, avait un ajustement complet d'Européen; habit, veste, gilet, pantalon et bonnet de police, rien n'y manquait que la chaussure. »

Le 5 janvier 1838, M. Dumont d'Urville descendit à terre avec le capitaine Jacquinot, commandant de *la Zélée*, devant le camp des Patagons (*gr. n°* 644). Ce camp était tout simplement composé de tentes de peaux soutenues sur des pièces de bois au nombre de trente ou quarante, et placées sur deux rangs; chaque tente paraissait destinée à loger une famille, c'est-à-dire le père, la mère et les enfants. « Ceux-ci, dit le commandant de *l'Astrolabe*, sont assez nombreux, paisibles, gais, peu turbulents, et déjà remarquables par l'élargissement de leur face. Le long des pieux qui soutiennent les tentes sont suspendus des morceaux de chair de *guanaco*. Ils se contentaient de la présenter quelques moments au feu, puis ils la croquaient à belles dents, à demi crue, avec des patelles qu'ils faisaient aussi rôtir un instant sur le brasier. Les femmes et les enfants avalaient en outre avidement les baies rouges d'un petit *empetrum* rampant, et les rendaient ensuite presque sans les digérer, comme l'attestaient leurs excréments. C'est le cas de

N° 648. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Passage du cercle polaire, le 19 janvier 1840.

faire observer que ces gens sont très-sales à cet égard, car ils ne se donnent même pas la peine de s'éloigner de leurs tentes pour satisfaire ce premier besoin de la nature... Hommes et femmes passent leur temps nonchalamment étendus sur leurs peaux, au milieu de leurs chiens et de leurs chevaux. Un de leurs passe-temps favoris est de chercher la vermine dont ils sont abondamment pourvus pour s'en régaler. Ils redoutent tellement la moindre marche à pied, que pour aller chercher des coquilles au rivage, à peine éloigné de cinquante ou soixante pas, ils montent à cheval. »

A la prière de Dumont d'Urville, Kongre, le chef de cette tribu, revêtit son costume de guerre (*grav. n°* 646). « C'est, dit-il, un casque en cuir fortifié par des plaques d'airain, bombé et surmonté par un beau cimier en plumes de coq, et une tunique en cuir de bœuf très-épais, teinté en rouge et bariolé de bandes longitudinales jaunes; enfin, un long cimeterre à double tranchant; puis il a posé, tandis que MM. Goupil, Roquemaurel et Marescot s'efforçaient d'en faire un croquis. Sous ce costume, le pauvre homme était loin d'avoir un air belliqueux, car il semblait au contraire honteux et confus, et ne savait quelle attitude prendre; mais, de sa part, cette complaisance décelait un esprit plus éclairé et plus confiant que chez ses compatriotes. Ceux-ci refusaient à tout prix de laisser prendre leur portrait, dans la crainte de quelque sortilége de notre part... »

En quittant le détroit de Magellan, *l'Astrolabe* et *la Zélée* avaient fait voile au sud. Le 15 janvier, on aperçut pour la première fois des fragments de glaçons de 3 à 4 mètres d'élévation, gros comme des chaloupes, reflétant parfois une couleur terne et blafarde, semblable aux lueurs fantastiques du gaz hydrogène en combustion. On était alors par 59° 30′ de latitude sud. A ce spectacle inusité les matelots parurent éprouver une certaine émotion. C'était, en effet, l'avant-garde du formidable ennemi qu'ils allaient combattre. Le lendemain, ces masses flottantes augmentèrent de nombre et de volume, et le 22 par 65° environ une *banquise* ou barrière de glaces solide arrêtait la marche des deux corvettes. A cette rencontre inattendue, Dumont d'Urville fut d'abord atterré. « J'y lus tout de suite, dit-il, le renversement de toutes mes espérances, l'incertitude des récits de Weddell, et le tableau redoutable des fatigues et des dangers que nous allions être forcés de braver pour établir jusqu'à l'évidence l'impossibilité de pénétrer aussi loin qu'on eût pu s'y attendre. » Mais le premier moment passé, il ne songea plus qu'à la direction qu'il avait à prendre. Il suivit l'accore des glaces en poussant à l'est, afin d'explorer les divers points où Weddell avait dû passer, et vérifier s'il ne trouverait pas quelque part un canal praticable.

Tandis qu'ils côtoyaient cette muraille infranchissable, les deux équipages eurent le loisir de contempler le merveilleux spectacle qu'ils avaient sous les yeux. « Sévère et grandiose au delà de toute expression, tout en élevant l'imagination, il remplit le cœur d'un

sentiment d'épouvante involontaire; nulle part l'homme n'éprouve plus vivement la conviction de son impuissance... C'est un monde nouveau, dont l'image se déploie à ses regards, mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance ne pourraient adoucir ses derniers moments... Jusqu'aux bornes de l'horizon, à l'est comme à l'ouest, s'étendait une plaine immense de blocs de glace de toutes les formes, entassés et confusément enchevêtrés les uns dans les autres, à peu près comme on les observe sur la surface d'un grand fleuve. Quand arriva le moment de la débâcle, leur hauteur moyenne ne dépassait guère 4 ou 5 mètres, mais sur cette plaine glacée surgissaient çà et là des blocs bien plus considérables, dont quelques-uns atteignaient 30 à 40 mètres d'élévation, et des dimensions proportionnées. Ceux-là semblaient être les grands édifices d'une ville de marbre blanc ou d'albâtre... La teinte habituelle de ces glaces est grisâtre, par l'effet d'une brume presque permanente. Mais s'il arrive qu'elle vienne à disparaître, et que les rayons du soleil puissent éclairer la scène, alors il en résulte des effets d'optique vraiment merveilleux. On dirait d'une grande cité se montrant au milieu des frimas avec ses maisons, ses palais, ses fortifications et ses clochers... Le silence le plus profond règne au milieu de ces plaines glacées, et la vie n'y est plus représentée que par quelques pétrels voltigeant sans bruit, ou par quelques baleines dont le souffle sourd et lugubre vient seul rompre par intervalles cette désolante monotonie. »

Après avoir dépassé le méridien où Weddell, en 1828, avait trouvé la mer libre, et croisé sa route, Dumont d'Urville vira de bord, et se dirigea au nord sur les îles New-South-Orkney. Il essuya dans le voisinage plusieurs coups de vent (*gr. n°* 642) qui lui causèrent les plus grandes inquiétudes; mais il ne put y aborder. Retournant alors au nord-est, il revint jusqu'au 58° 4' de latitude, se dirigea au sud, et retrouva la banquise par 62° de latitude. Un passage semblait s'ouvrir aux deux corvettes. Elles s'y élancèrent résolument, le 4 février 1838, espérant trouver la mer libre de l'autre côté. Entrées dans un bassin intérieur, elles avaient jeté l'ancre. « Est-ce qu'il y a un port ici près? demanda un jeune novice de *la Zélée*. Je ne croyais pas qu'il y eût des habitants au travers des glaces. »

Les seuls habitants de ces tristes solitudes étaient des phoques du genre stenorynchus. Ces stupides

N° 649. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Débarquement sur la terre Adélie, le 21 janvier 1840.

animaux restaient le plus souvent couchés à plat sur la surface polie des glaces. On eût dit alors d'énormes sangsues collées contre les glaces. « D'ordinaire, dit Dumont d'Urville, ils nous laissaient passer près d'eux sans daigner faire un mouvement, ou bien ils se contentaient de tourner languissamment la tête vers nos navires, en les considérant d'un œil passif et indifférent. » Les équipages ne tardèrent pas à aller s'escrimer contre ces étranges animaux (*gr. n°* 650).

Ce n'était cependant pas le moment de songer à de pareilles distractions. A peine entrées dans ce bassin, les corvettes y avaient été emprisonnées. L'étroit canal qui leur avait livré passage s'était refermé derrière elles (*gr. n°* 652). Cinq jours se passèrent dans les plus mortelles angoisses. Plusieurs tentatives avaient échoué. Enfin, profitant d'une circonstance favorable, le capitaine donna l'ordre d'appareiller. Aussitôt les amarres furent rentrées et les voiles larguées; après un quart d'heure d'hésitation, la corvette s'élança brusquement et parcourut du premier bond une ou deux encâblures, en brisant violemment toutes les glaces dans son passage, puis s'arrêta soudain devant un bloc plus volumineux. «Alors il fallut avoir recours aux grelins et au cabestan pour doubler l'obstacle. C'est ainsi que sa course entière s'accomplit au travers de l'espace de trois milles environ que nous eûmes à parcourir pour rallier les bords de la banquise. C'était un spectacle vraiment curieux que celui de cette marche inégale et saccadée de *l'Astrolabe*. Le plus souvent arrêtée tout à coup, à la suite d'un de ses élans, par des glaces trop compactes, on la voyait tanguer et embarder durant quelques secondes, puis ayant trouvé un vide, s'élancer de nouveau par cette nouvelle ouverture. En ces moments, en eût dit un animal intelligent qui, forcé de s'échapper au travers d'une haie épaisse, ayant d'abord cherché à droite et à gauche, puis ayant trouvé l'endroit propice, aurait continué sa course... Nous fûmes heureusement débarrassés des dernières glaces de la banquise, nous nous élançâmes vers la pleine mer, où nos corvettes purent évoluer en tout sens, libres et légères comme les poissons d'un lac en sortant des joncs et des roseaux qui les ont longtemps tenus captifs. D'un mouvement spontané, nos matelots s'écrièrent : Enfin, nous voilà sauvés, nous sommes revenus sur le liquide! La *Zélée* avait été délivrée cinq minutes avant nous. »

Une fois sorti de la banquise, Dumont d'Urville en continua l'exploration. Mais bientôt la continuité du mauvais temps, l'intensité du froid, les nuits devenues déjà longues, la brume et la neige presque continuelles, l'avertirent qu'il était temps de renoncer à ce genre de navigation. Aussi, dès qu'il eut coupé les méridiens de 33 ou 34° à l'ouest de Paris, par lesquels Weddell avait dû commencer sa fameuse pointe, il dut se replier vers l'ouest, et il termina sa campagne par un essai de reconnaissance sur les îles New-South-Shetland.

A cette reconnaissance succéda une découverte im-

portante. En s'avançant vers le sud-ouest, *l'Astrolabe* reconnut des terres qui n'étaient marquées sur aucune carte. Elles s'étendaient de l'est à l'ouest-sud-ouest dans le sud-ouest. Elles sont divisées en trois parties qui semblent être autant d'îlots, puis à l'est elles ne forment plus qu'une seule côte basse, uniforme, entièrement couverte de neige, à l'exception de quelques pointes ou rochers mis à nu. « Je donnai le nom de Louis-Philippe (*grav. n°* 651) à la grande terre qui s'étendait indéfiniment dans le sud-ouest, dit Dumont d'Urville, pour consacrer le nom du roi qui avait eu la première idée des recherches vers le pôle austral; la côte basse qui s'étendait dans l'est fut appelée terre de Joinville. Ensuite l'île haute, qui semblait occuper la moitié du canal laissé entre les deux grandes terres, reçut le nom d'île Rosamel, du ministre qui avait accueilli mes projets, et sous les auspices duquel notre campagne avait été entreprise. Enfin une vaste ouverture qui séparait la terre Louis-Philippe de la terre de la Trinité, fut baptisée canal d'Orléans. »

Cependant le scorbut faisait parmi les équipages fatigués d'effrayants ravages. Dumont d'Urville dut songer à rallier un port du Chili. Le 6 avril 1838, *l'Astrolabe* et *la Zélée* jetèrent l'ancre à Talcahuano.

Quels étaient les résultats de cette première campagne? Elle avait échoué tout à fait quant au but, sans doute principal et presque spécial qu'on lui avait assigné. Loin de dépasser, loin d'atteindre même les traces de Weddell, Dumont d'Urville s'était vu arrêté constamment par une banquise solide et impénétrable, dès le parallèle de 64 et 68° de latitude australe. Trois fois il avait essayé de pénétrer dans cette banquise, deux fois il s'en était dégagé sans peine, mais la troisième fois il y était resté bloqué et il avait failli y périr. Partout où Weddell avait trouvé le passage libre, la banquise l'empêcha de passer. Toutefois il avait complété l'exploration des îles Orkney et Shetland, découvert la terre Louis-Philippe et recueilli un grand nombre d'observations du plus haut intérêt pour la physique, le magnétisme, la météorologie et l'histoire naturelle. Enfin, s'il avait eu moins de bonheur que Weddell, il avait fait preuve de plus d'habileté et de plus de courage que cet heureux navigateur, et il s'était montré dans toutes les circonstances difficiles le digne successeur des plus illustres marins de la France.

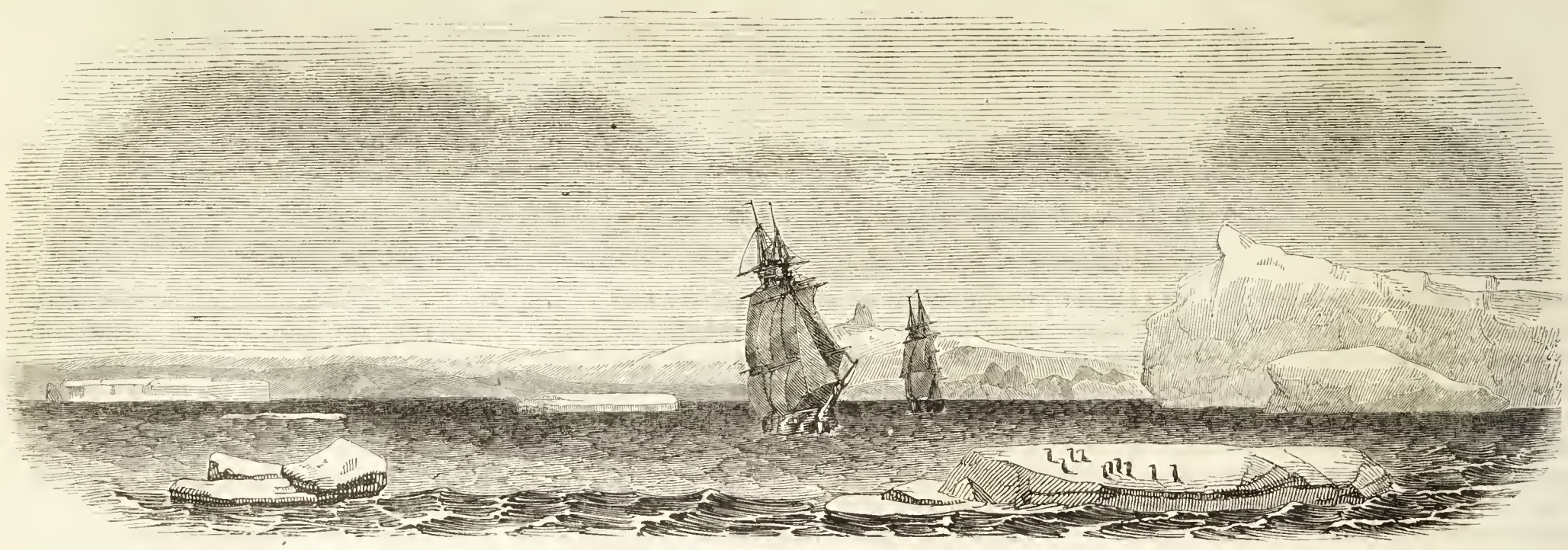
N° 650. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Chasse aux phoques.

Vingt-deux mois après, le 1er janvier 1840, *l'Astrolabe* et *la Zélée*, qui venaient d'explorer toute l'Océanie, tournaient de nouveau leurs proues vers ces zones glaciales où depuis deux siècles se sont brisés les efforts humains. Dumont d'Urville tenait surtout à signaler son expédition par un succès du côté du pôle sud, et il avait résolu de tenter un dernier effort dans cette direction. Le désir d'atteindre l'impossible est si vif dans nos cœurs que les échecs ne nous détournent pas de cette poursuite. Le problème des pôles est comme le problème de l'existence, impénétrable peut-être, et c'est pour cela que l'on s'obstine dans sa recherche. L'homme n'est curieux que de ce qu'il ignore. L'expédition australe obéissait à cet instinct.

Cette fois c'était d'Hobart-Town (*gr. n°* 654), en Tasmanie, où il avait dû débarquer ses équipages décimés par la dyssenterie, que Dumont d'Urville mit à la voile dans la direction du pôle sud.

« Hobart-Town, dit-il, est assise sur un terrain ondulé, formé de petites collines à pentes assez roides, qui s'étendent jusqu'au pied du mont Wellington. Ses rues sont droites et se coupent généralement à angle droit; mais toutes ne sont pas encore garnies de maisons des deux côtés. De nombreuses constructions s'élèvent chaque jour, et avant peu Hobart-Town présentera l'aspect d'une de nos grandes cités européennes. J'avais déjà visité cette ville lors de mon premier voyage de circumnavigation; mais, dans l'espace de dix ans, elle avait complétement changé d'aspect. La population presque triplée s'élevait alors à 12 ou 14 mille âmes. Il ne faut pas chercher à Hobart-Town des monuments remarquables par leur architecture et leur grande construction. L'hôtel du gouverneur, établi sur le bord de la mer, est entouré par un jardin où s'élèvent encore quelques beaux arbres, dont les autres parties de la ville se trouvent totalement privées. Sa construction n'a rien de remarquable; du reste, on s'occupe, dit-on, d'en bâtir un autre en dehors de la ville... Quelques beaux magasins se font remarquer dans la ville, qui possède en outre un hôpital pour les condamnés; une banque, un bureau de poste, un palais de justice, une prison, une maison de correction et plusieurs églises. Les casernes sont situées sur le haut d'une colline... Au bord de la mer s'élèvent les bâtiments de la douane...

» La côte méridionale de la Tasmanie est, comme on le sait, découpée par plusieurs baies où les navires trouvent d'excellents abris. La baie des Tempêtes est vaste et profonde, mais elle est faiblement défendue contre les vents de sud-ouest; la rivière Derwent est navigable pour les plus grands navires jusqu'à Hobart-Town; là, elle se rétrécit, et après avoir formé un coude, elle remonte dans l'intérieur des terres. C'est sur ses bords que se trouvent situés les principaux établissements anglais; les plaines au milieu desquelles la rivière roule ses eaux sont toutes couvertes de culture, et bien que les villages, dont les Anglais énumèrent les noms avec orgueil, ne comptent pas, pour la plupart, plus de douze à quinze maisons, il est probable qu'avant peu, grâce à l'industrie et à l'activité anglaises, l'île entière de Van-Diémen sera aussi peuplée et aussi bien cultivée qu'un de nos départements du centre de la France. Déjà des routes, parfaitement entretenues, établissent des communications entre tous les points du littoral du nord au sud. Des voitures publiques, conduites en poste et partant régulièrement d'Hobart-Town, franchissent en quarante-huit heures la distance qui sépare cette ville du Port-Dalrymple, situé dans le



N° 651. Expédition de Dumont d'Urville. — Vue de la terre Louis-Philippe.

détroit de Bass. Tout le long de cette route, on aperçoit, de distance en distance, de petits clochers coquettement bâtis, autour desquels viendront se grouper, avant peu, de nombreuses habitations. »

A cette époque, il restait encore sur la zone du pôle sud un vaste espace à exploiter, entre le 120me et le 160me degré de longitude orientale. « C'était là, dit Dumont d'Urville, que je voulais conduire nos corvettes en partant d'Hobart-Town; je ne me doutais pas qu'un navire de commerce anglais nous avait précédés d'une année dans ces parages; je n'avais encore aucune connaissance des îles *Valleny* ni de la terre *Sabrinas*, dont la découverte avait été faite une année avant notre apparition dans ces parages. » En prenant sous sa responsabilité personnelle une nouvelle tentative pour pénétrer dans les glaces, Dumont d'Urville voulait seulement constater quel était le parallèle sous lequel il rencontrerait les glaces solides, et tâcher de découvrir le pôle magnétique.

Le 16 janvier, à trois heures vingt-cinq minutes du matin, la vigie signala la première glace. Ce n'était qu'un glaçon de petite dimension; mais quelques heures après d'autres glaces se montrèrent à l'horizon, au nombre de cinq à six. On n'était alors qu'au 60me degré de latitude. Le 18, par le 66me degré, divers indices annoncèrent le voisinage d'une côte; le 12, en effet, M. Dumoulin aperçut la terre Adélie, mais il ne crut pas à sa découverte.

« Nos matelots, pleins de courage et de bonne volonté, paraissaient gais et contents, dit Dumont d'Urville. Ils avaient préparé dès longtemps une cérémonie semblable à celle qu'on pratique à bord des navires au passage de l'équateur; et les acteurs, après m'en avoir demandé la permission, se tenaient prêts à paraître sur la scène lorsque nous arriverions sous le cercle polaire. J'ai toujours pensé que les farces grossières dont les matelots ont l'habitude de gratifier ceux qui, pour la première fois, franchissent les limites équatoriales, étaient d'un bon effet à bord d'un navire, où les distractions sont si rares pour les marins, et où souvent l'oisiveté et l'ennui, qui en est la suite, jettent le découragement dans les équipages. Aussi, loin de m'opposer aux scènes burlesques que préparaient nos matelots, je leur déclarai que je serais le premier à m'y soumettre; seulement, en raison de la température, je leur défendis de jeter de l'eau sur le pont, ni de soumettre personne à des ablutions qui ne sont supportables que sous la zone torride; je leur laissai, du reste, le soin d'inventer le genre de cérémonie auquel ils désiraient soumettre les habitants de *l'Astrolabe*, et l'on va voir que dans cette circonstance leur génie ne leur fit pas faute. Nous avions atteint le 66me degré de latitude sud; tout nous faisait espérer que bientôt nous aurions franchi le cercle polaire antarctique, et, suivant l'habitude, je fus prévenu officiellement que le lendemain j'aurais la visite du père *Antarctique*. Après une pluie de riz et de haricots lancés du haut des hunes, je reçus un postillon monté sur un phoque qui m'apporta le message de son fantastique souverain. Je ferai grâce au lecteur du costume de ce singulier ambassadeur et du contenu de son épître: je vis avec plaisir que nos marins avaient changé la cérémonie du baptême habituel de la ligne en celle d'une communion sous une seule espèce, celle du vin, qui devait leur être plus profitable, et je n'eus pas d'objections à faire. » (*Gr. n°* 648.)

N° 652. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Corvettes prises dans l'intérieur d'une banquise.

Un des officiers de *l'Astrolabe*, M. Coupvent, a publié la singulière épître que le père Antarctique fit remettre au commandant de l'expédition, et je me plais à croire, quoi qu'en ait dit Dumont d'Urville, qu'elle est assez caractéristique pour mériter une mention.

ANTARCTIQUE, XIXe du nom, au capitaine de vaisseau DUMONT D'URVILLE, commandant *l'Astrolabe*, salut et amitié.

Voici la seconde fois que votre navire se trouve aux portes de mon empire hyperboréen; j'ai cru donc qu'il était de mon devoir, en voyant tant d'audace et de persévérance, d'entrer en pourparlers avec vous. Quelque nom que vous donniez à ma capitulation, elle n'en sera pas moins honorable pour moi.

Avant la révolution de juillet, nul, si ce n'est Cook, que m'avait recommandé mon frère *Ligna*, n'avait pu pénétrer dans mon empire; mais à présent que mes sujets révoltés, prenant exemple sur ceux de votre roi, ont tué mes gendarmes et mes gardes municipaux, je ne puis opposer à la curiosité des navigateurs que quelques glaçons: encore ne faudrait-il pas qu'ils eussent toujours affaire à des navires comme *l'Astrolabe*.

Cette année, l'hiver n'a pas été rigoureux; en sorte que mes glacières ne sont pas bien approvisionnées: nul obstacle convenable ne s'opposera donc à votre entrée dans mes États. Ne vous effrayez pas de quelques glaçons épars sur mes frontières; ce sont de petits encouragements que je vous envoie...

Vous entrerez donc dans mes États; mais vous vous conformerez aux formalités exigées par notre loi; vous avez été baptisé par mon frère, vous communierez avec moi; l'eau vous a purifié dans votre baptême tropical; pour entrer chez moi, vous communierez sous les espèces du pain et du vin; seulement, commandant, je vous préviens que mes caves sont un peu dégarnies.

La bière dont j'avais fait provision pour vous est presque épuisée; aussi faut-il que je la ménage.

Toutefois, j'espère vous recevoir, moi et ma cour, demain lundi, aux frontières de mon empire.

N° 653. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Prise et possession de la terre Adélie, le 21 janvier 1840.

Fait, en notre palais impérial, à Pinguinopolis, lat. 90° 00′ 00″, long. 00° 00′ 00″, dans toutes les directions, ce jourd'hui dimanche 19 du mois solsticial, année 1839 de l'hégire polaire.

ANTARCTIQUE.

Pour copie conforme : PÉTROLOPHILE, premier ministre.

P. S. Notre ambassadeur Glaciolithe sera, comme à l'ordinaire, logé et défrayé par le navire visité.

Le lendemain, en effet, l'ingénieur des régions polaires vint de la part de son souverain, frère du père la Ligna, accompagné du premier ministre Pétrolophile, annoncer au commandant Dumont d'Urville l'arrivée du souverain et de sa cour, conformément à la lettre reçue la veille. Un envoyé qui avait le plus grand rapport de costume et de manières avec Robert-Macaire prit le commandement de *l'Astrolabe* pour lui faire franchir le point dangereux du cercle polaire où son souverain l'attendait. Les ordres se succédaient avec tumulte. « Brassez bâbord la civadière! Larguez la balancière du contre-cacatois de perruche, » etc. Pendant ce temps, l'ingénieur des terres polaires, armé d'une boussole d'inclinaison improvisée par le charpentier, ornée d'une aiguille en fer-blanc, occupait et gourmandait les timoniers, qui écrivaient les résultats de ses observations :

1er plan perpendiculaire. — Haut 180° 15′ 12″ 14‴ 25⁗.
— Bas 752° 4′ 15″ 13‴ 12⁗. Etc.

Enfin, on héla un navire, et l'on vit apparaître le père Antarctique légèrement vêtu d'une veste blanche, ruisselant de sueur, quoiqu'il fût abrité sous un parasol, et tenant au bras madame son épouse, une grosse dondon, représentée par un novice. Il s'avança gravement vers la dunette et présenta au commandant sa cour, ainsi composée :

« Le grand chancelier, habillé en marquis, orné d'un chapeau à claque de trois pieds de hauteur, en toile goudronnée, avec une énorme cocarde, d'un habit à queue et d'une épée en civadière.

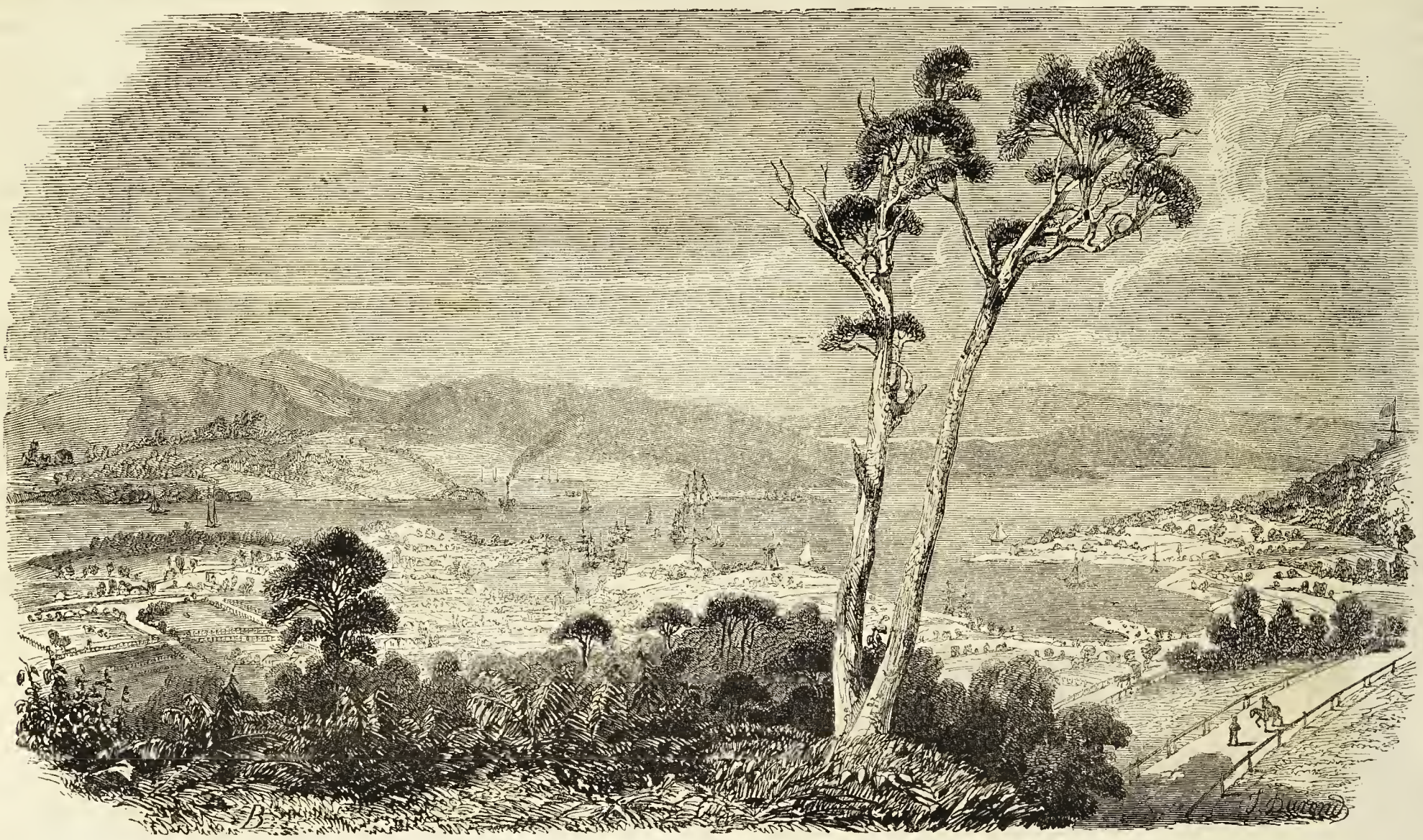
— Un abbé et toute une séquelle d'enfants de chœur, de bédeaux et de suisses; c'était un gaillard de six pieds, qui paraissait faire un œil peu canonique à madame Antarctique.

— Un naturaliste habillé en charlatan, et qui remorquait après lui une masse de squelettes, de peaux d'avanos, etc.

— Un gabier peint à la chaux en pingouin, et qui distribuait des gourmades au naturaliste qui prétendait l'empailler.

— Un phoque, dont le père Antarctique fit présent au commandant comme une espèce particulièrement curieuse.

Un autel avait été préparé à tribord, près du grand mât. L'abbé, suivi de tous les enfants de chœur, bedeaux, etc., s'y dirigea avec componction, se recueillit un instant, purifia le pain et le vin, cassa une croûte, s'administra une bonne rasade, puis, se retournant vers les fidèles qui l'entouraient, il leur adressa un



N° 654. Expédition de Dumont d'Urville au pôle sud. — Rade d'Hobart-Town, île Van-Diémen.

sermon que je regrette de ne pas pouvoir reproduire. Il avait pris pour texte :

FINIBUS TERRÆ GLORIA.

C'est aux confins du monde qu'est l'immortalité. (Ces paroles sont tirées de saint Passe-Avant, chap. IX, verset 18.) — Et il se terminait ainsi :

« .... Ce n'est pas précisément sur votre bonne mine que le père Antarctique s'est décidé à vous recevoir... mais la saison n'a pas été favorable, et sans la sage administration du ministre de l'intérieur Frigoritas, on eût complétement manqué de glace cette année. Comme il n'a plus que quelques glaçons à opposer sur les frontières de son empire, le père Antarctique s'est décidé à traiter, à vous recevoir sous son toit, et à partager avec vous son pain et son sel. Oublions nos querelles passées, *pax vobiscum*. Avancez; *hic est domus*. Entrez et rafraîchissez-vous, c'est ce que je vous souhaite. »

Le sermon terminé, la cérémonie commença. Le commandant Dumont-d'Urville fut appelé le premier; le grand chancelier lui remit ses lettres d'introduction scellées du grand sceau de l'État, sur lequel étaient gravés deux pingouins en croix. Chacun des officiers et des matelots passa ensuite à la sainte table. L'abbé, pour sanctifier davantage le vin de la communion, en buvait une rasade de temps en temps; et comme le lieutenant avait donné l'ordre à la cambuse de fournir aux frais de la cérémonie, avant que tout l'équipage eût participé à cette communion, depuis le père Antarctique jusqu'au simple enfant de chœur, l'officiant commençait à avoir la langue épaisse. Le naturaliste des régions polaires eut une conversation du métier avec M. Dumoutier. Il examina fort attentivement son crâne, et le pria avec instance de se laisser mouler, afin de constater la découverte d'une nouvelle bosse, dite phrénologico-distérico-limico-maçonico-gnandino-squélécitique.

Cette fête burlesque se termina par un banquet, des danses et des chants.

Le 21, tous les doutes avaient cessé à bord des deux navires. C'était bien la terre que M. Dumoulin avait découvert. Elle s'étendait à toute vue au sud-est et au nord-ouest, et dans ces deux directions, on n'apercevait pas ses limites. Elle était entièrement couverte de neige, et elle pouvait avoir une hauteur de mille à douze cents mètres. Nulle part elle ne présentait de sommet saillant. Nulle part non plus on ne découvrait aucune tache indiquant le sol, et « l'on eût pu croire, ajoute Dumont-d'Urville, que nous étions arrivés devant une banquise plus considérable encore que toutes celles que nous avions rencontrées, si nous eussions pu admettre que jamais les banquises pussent atteindre une hauteur aussi prodigieuse... Avec nos lunettes, nous interrogions à chaque instant du regard cette terre mystérieuse, dont l'existence ne paraissait plus contestable, mais qui ne nous avait offert encore aucune preuve irrécusable de son existence. »

La découverte de cette preuve irrécusable était réservée à M. Duroch, auquel j'en emprunte l'intéressant récit publié dans les notes du huitième volume du dernier voyage de Dumont d'Urville.

« Nous sommes tous réunis sur la dunette. Le temps est admirable, et, chose merveilleuse dans ces régions, le soleil est d'une pureté sans tache; chacun s'amuse à contempler les formes bizarres qu'offrent les glaces

qui nous entourent. Pour la centième fois j'interroge de ma longue-vue ces masses de neige et de glace, lorsque j'aperçois des taches roussâtres, rugueuses, qui ne pouvaient appartenir qu'à des roches, à de véritables roches. Je les fis remarquer au commandant; mais, souvent trompé dans la journée, il se refusa d'abord à y croire. Bientôt cependant de nouvelles taches se découvrent; cette fois il est impossible de ne pas être convaincu, car, quoique éclairées par le soleil, ces taches conservent une teinte uniforme et ressortent parfaitement en noir sur la neige d'où elles surgissent.

» Le commandant donne l'ordre de mettre un canot à la mer; on l'arme avec six hommes vigoureux, car la distance est grande; on embarque un compas, de la bougie, tout ce qui peut être nécessaire dans le cas où la brume viendrait le surprendre en route; je suis de service : à moi donc le commandement du canot; à moi l'honneur de fouler le premier cette terre vierge de pas humains. Rien ne peut égaler mon bonheur. Qu'elles devaient être puissantes les émotions qui ont dû assaillir le cœur des navigateurs qui les premiers dans la carrière ont doté leur pays de la découverte de ces magnifiques contrées couvertes de la plus heureuse végétation et de nombreuses populations!

» Je pars accompagné de MM. Dumoutier et Lebreton; mes hommes, pleins d'ardeur, impriment au canot une vitesse inaccoutumée. « Hardi, matelots! la yole de *la Zélée* nous talonne, il faut arriver les premiers. » Mais je n'ai pas besoin de les stimuler : obéissant à leurs bras vigoureux, l'embarcation dévore l'espace.

» Les corvettes baissent sensiblement à l'horizon, et bientôt nous ne distinguons plus que leur mâture; la côte, au contraire, se découvre davantage; nous ne pouvons plus douter que ce ne soit de la terre; les matelots redoublent d'énergie, et nous entrons au milieu du labyrinthe de glaces qu'il faut traverser pour arriver au but.

» De ma vie je n'oublierai le magnifique spectacle qui s'offrit alors à mes yeux.

» Sauf le grandiose, nous aurions pu nous croire au milieu des débris de l'une de ces imposantes cités de l'antique Orient récemment bouleversée par un tremblement de terre.

» Nous naviguions en effet au milieu de gigantesques débris affectant les formes les plus bizarres : ici des temples, des palais aux colonnades brisées, aux superbes arcades; plus loin le minaret de la mosquée, les flèches aiguës de la basilique romaine; là-bas une vaste citadelle aux nombreux créneaux, dont les flancs déchirés paraissent avoir été frappés par la foudre; sur ces majestueux débris règne un silence de mort, un silence éternel; jamais la voix de l'homme n'avait encore retenti dans ces solitudes glacées. Au milieu de cette scène majestueuse, nos embarcations, le pavillon de France en poupe, glissent calmes et recueillies, mais le cœur bat vivement, et soudain un long cri de vive le roi! vient saluer la terre. (*Gr. n°* 653).

» C'est elle, en effet; la voilà! nous la touchons, et nos brillantes couleurs se déroulent et flottent ma-

N° 655. Amérique du Sud. — Maison de la Péricholi à Lima. Par M. Max Radiguet.

jestueusement sous le cercle polaire, au bruit de nos hourras d'allégresse, sur une rude roche de granit rougeâtre, dominée par douze cents pieds de glaces éternelles.

» Mais il nous faut des souvenirs; il faut qu'un de ses fragments vienne rappeler à chacun de nous, dans ses vieux jours, qu'il a mis les pieds sur un sol nouveau : pics et marteaux retentissent à l'envi; le roc est bien dur, mais il ne peut résister à nos efforts, et bientôt de nombreux débris remplissent le fond du canot.

» Quelques inoffensifs pingouins, seuls habitants de ces lieux, se promenaient près de nous; malgré leurs protestations, nous les emmenons comme de vivants trophées de notre découverte.

» Mais la brise s'élève fraîche et froide autant que la glace sur laquelle elle passe pour arriver jusqu'à nous. Nous en profitons pour mettre à la mer et saluons la terre, qui disparaît, de trois cris de vive le roi!

» La bonne brise nous pousse rondement, et à onze heures et demie nous atteignons les corvettes; tout le monde est sur le pont; tous nous attendent avec anxiété; la vue de nos trophées excite des transports de joie, notre découverte est constatée et reçoit le nom de terre Adélie.

» Nous étions alors par 66° 29' de latitude sud, et 138° 21' de longitude à l'est du méridien de Paris. » Cependant M. Dubouzet (de *la Zélée*) avait envoyé un de ses matelots déployer un drapeau tricolore sur ces terres qu'aucune créature humaine n'avait ni vues ni foulées avant lui. « Suivant l'ancienne coutume que les Anglais ont conservée précieusement, nous en prîmes possession au nom de la France, ajoute-t-il, ainsi que de la côte voisine que la glace nous empêchait d'aborder. Notre enthousiasme et notre joie étaient tels alors, qu'il nous semblait que nous venions d'ajouter une province au territoire français par cette conquête toute pacifique... Celle-là du moins aura l'avantage de ne susciter jamais aucune guerre à notre pays. La cérémonie se termina comme elle devait finir, par une libation. Nous vidâmes à la gloire de la France, qui nous occupait alors bien vivement, une bouteille de vin de Bordeaux... »

Le 17 février 1840, les deux corvettes étaient de retour à Hobart-Town; et le 6 novembre, trente-huit mois, jour pour jour, après leur départ, elles jetaient l'ancre dans la rade de Toulon, au milieu de l'escadre commandée par l'amiral Lalande.....

CHAPITRE LI.

LIMA.

Mars, 1849.

Il était nuit lorsque, deux mois après être sortis du port de Taïo-Hae à Nouka-Hiva, nous entrâmes dans le port de Callao au Pérou. Un brouillard épais nous cachait depuis la veille la vue de la côte, mais le lendemain à notre réveil il se dissipa, et nous aperçûmes devant nous Callao, avec ses petites maisons d'un étage aux façades de boue et de plâtre grossièrement peintes à fresque. Les pavillons des consuls étrangers qui flottaient au-dessus de leurs résidences lui donnaient un air de fête; dans l'éloignement, au milieu d'une plaine immense, s'élevaient les dômes et les clochers sans nombre de Lima, et la chaîne des Cor-

dilières formait l'horizon. C'était un grand mais sévère tableau !...

En effet, a dit un voyageur moderne, la partie du Pérou que baigne l'océan Pacifique est en général aride et nue. Il n'y faut point chercher cette magnificence, cette puissance de végétation qu'on admire dans d'autres contrées de l'Amérique. Les Cordilières, qui dominent ces côtes sablonneuses, poussent çà et là leurs blocs calcinés jusque dans les flots. Ces montagnes forment un sombre amphithéâtre dont les divers étages font face à l'Océan. Deux chaînes à peu près parallèles courent du sud au nord; une neige éternelle en couvre les tristes sommets, qu'aperçoit de loin le voyageur embarqué sur les nombreux bateaux à vapeur qui longent en toute saison les côtes de l'Amérique du Sud. Quelques petites rivières, coulant de l'est à l'ouest, répandent cependant un peu de fraîcheur sur ce morne paysage. Dans tous les enfoncements où pénètrent leurs eaux, des orangers, des bananiers, des citronniers, hauts comme de jeunes chênes, forment de fraîches oasis sur le fond grisâtre des rochers. Entre chacun de ces petits vallons règne un véritable désert de sable, et l'espace compris entre les deux chaînes parallèles des Cordilières n'est lui-même qu'une suite de collines, de plateaux arides, où l'on ne rencontre que bien rarement des traces de culture. Sur ces hauteurs stériles, l'Indien mène tristement sa vie pauvre, monotone et insouciante, au milieu des nombreux troupeaux de lamas, d'alpacas, dont les marchands de la côte viennent tous les ans lui acheter les laines. C'est pourtant dans les plus sombres gorges de ces montagnes, dans leurs profondeurs les plus désolées que se cachent des mines d'argent, de fer, de cuivre, de mercure, de plomb, justement célèbres dans le monde entier. C'est là que les Espagnols venaient chercher les lingots dont ils chargeaient leurs galions; c'est là que le commerce trouve encore l'argent que le Pérou envoie tous les ans à l'Europe en échange des marchandises et des produits de l'ancien continent.

Le port de Callao est magnifique ; un bâtiment peut y rester à l'ancre plusieurs années sans y tendre son câble. Au moment où nous y arrivâmes, un petit schooner y représentait la marine péruvienne. Mais Callao perd beaucoup à être vu de près; ce n'est qu'un affreux amas de masures mal habitées. Aussi à peine y fus-je débarqué que j'eus hâte d'en partir. J'étais d'ailleurs pressé d'aller à Lima. Je montai donc dans un des omnibus qui vont plusieurs fois par jour du port à la capitale du Pérou. Bien que la voiture fût aussi mauvaise que la route, nous fîmes assez vite ce trajet de sept milles, grâce au fouet de notre conducteur, un petit Indien presque nu, dont la cruauté m'arracha plusieurs fois des cris d'indignation. A de certains égards, les Péruviens sont de véritables sauvages; leurs plaisirs favoris témoignent de leur barbarie. Ce sont des combats de coqs et de taureaux, mais des combats de taureaux en comparaison desquels ceux qu'on voit aujourd'hui en Espagne peuvent passer pour des divertissements philanthropiques; ignobles boucheries où les bourreaux n'ont pas même le mérite du courage et de l'adresse.

N° 656. Amérique du Sud. — Liméniennes dans leur intérieur. D'après M. Rugendas.

La plaine arrosée par le Rimac, et qui sépare Callao de Lima, est presque inculte. D'habiles irrigations l'avaient pourtant jadis rendue fertile. Mais aujourd'hui qui s'occupe au Pérou de travaux utiles! Sur cette plaine sablonneuse, aride et nue s'élèvent de distance en distance des éminences qui, selon la tradition locale, ont servi de tombeaux à ses anciens habitants, et des fortifications construites pendant les dernières guerres civiles; car c'est là le champ de bataille où le sort du Pérou n'a été que trop souvent fixé... pour quelques mois. Quand on possède Callao on est généralement maître de tout le pays.

Après avoir laissé à droite la petite ville de Buenavista, nous nous arrêtâmes à peu près à moitié chemin, dans un hameau appelé Magdalena. Ce hameau se compose d'une *pulperia*, espèce de cabaret où l'on vend des boissons spiritueuses, d'une grande et belle église et d'un couvent. Autrefois le viceroi d'Espagne s'y démettait de son autorité entre les mains de son successeur qui, après la messe, faisait son entrée triomphale à Lima. Maintenant le couvent est supprimé, l'église est presque déserte, et un moine en haillons sollicite les aumônes des passants avec une petite boîte de fer-blanc. A deux milles de Lima la route devient bonne; elle est droite, bordée de trottoirs pour les piétons, garnie de bancs de distance en distance, ombragée par des mimosas et ornée de chaque côté par les *quintas*, ou maisons de campagne, des riches Liméniens.

Lima est entourée de murailles qui sont flanquées de trente-trois bastions et percées de sept portes, dont deux restent toujours fermées. J'y entrai par la porte occidentale, sur laquelle étaient jadis sculptés les insignes donnés en 1637 (un bouclier avec trois couronnes) par Charles Quint, avec les mots *Plus ultrà*. Ces armes ont été mutilées, et il n'en reste plus que d'informes débris. La principale rue par laquelle on arrive au centre de cette grande ville n'en donne point une haute idée; bordée de maisons basses et sans ouverture sur la façade, elle est dans son immense largeur d'une tristesse désespérante. Sous le plus puissant des monarques espagnols Lima obtint le nom de la cité des rois, la *ciudad de los Reyes*, que lui imposa son fondateur Pizarre, en en jetant les premiers fondements le 6 janvier 1534, jour des Rois; et plus tard elle reçut la dénomination qu'elle porte aujourd'hui, corrompue à ce que l'on prétend, dit M. Lesson, du nom indigène de Rimac. Mais le nom de ville des Tremblements de terre serait un nom beaucoup plus convenable pour Lima que celui de ville des Rois. Pendant les dernières années, on y a éprouvé en moyenne quarante-cinq secousses. Elles commencent ordinairement vers la seconde moitié d'octobre pour se continuer en novembre, décembre, janvier, mai et juin. Janvier est le mois le plus dangereux. Les grands tremblements de terre qui causent de si affreux désastres se renouvellent par périodes de quarante à soixante ans.

N° 657. Amérique du Sud. — Costumes des Liméniennes. Par M. Max Radiguet.

Depuis que la côte occidentale de l'Amérique du Sud est connue des Européens, il y en a eu deux dans chaque siècle. 1586, 1630, 1687, 1713, 1746, 1806. Un voyageur allemand qui a publié un livre d'un haut intérêt sur le Pérou, le docteur Tschudi, raconte avec détail celui de 1746. C'était le 26 octobre, jour de Saint-Simon et Saint-Jude, à dix heures trente et une minutes du soir; la terre sembla s'ouvrir avec un bruit sourd et épouvantable, et en un instant Lima ne présenta plus qu'un monceau de ruines. Les quelques édifices dont la solidité avait résisté au premier choc furent renversés deux ou trois secondes après par une autre secousse horizontale et régulière qui ne dura pas moins de quatre minutes. Sur plus de trois mille maisons, il n'en resta pas plus de vingt debout. Presque tous les monuments publics s'écroulèrent. Au port de Callao, le désastre fut encore plus complet, s'il est possible; à peine la secousse venait-elle de se faire sentir que la mer, s'élevant brusquement à une hauteur extraordinaire, engloutit la ville et ses habitants. Cinq mille personnes périrent noyées en un instant. La corvette espagnole *le San-Fermin*, alors mouillée dans le port, fut enlevée pardessus les murs de la forteresse et lancée à presque un demi-mille dans l'intérieur des terres. Une croix marque encore l'endroit où elle vint tomber; je l'ai vue en venant à Lima. Trois navires de commerce, lourdement chargés, éprouvèrent le même sort, et dix-neuf autres bâtiments s'abîmèrent dans les flots. Quand la mer se retira, la ville avait disparu, et des voyageurs prétendent qu'aux jours où le ciel est pur et la mer calme on peut distinguer les maisons et les églises au fond des eaux. A en croire les vieux marins de la côte, qui ont singulièrement embelli cette légende fantastique, non-seulement on voit encore les défunts habitants de la ville détruite assis à la porte de leurs maisons ou debout dans la rue, mais, pendant les heures silencieuses de la nuit, on entend souvent sortir de la mer le chant du coq.

Lima s'était développée comme une fleur des tropiques épanouie rapidement sous l'action d'une terre trop riche et d'un soleil trop ardent, aussi sa décadence a été aussi rapide que l'avait été sa grandeur, et aujourd'hui la capitale du Pérou n'est déjà plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. Pour se faire une idée de la rapidité avec laquelle elle s'étendit d'abord, il suffit de savoir que son mur d'enceinte construit en 1585, c'est-à-dire cinquante ans seulement après sa fondation, environne un espace qui a contenu 100,000 habitants, et qui n'a pas moins de dix milles anglais de circonférence. Les dates de fondation des principaux édifices prouvent aussi que Lima s'éleva bien vite au rang de capitale. Le nombre de ses habitants, évalué encore en 1810 à 87,000, n'était plus que de 53,000 en 1843. Les causes de cette décadence sont multiples et variées, mais il est facile de les retrouver dans la situation physique et politique du pays. Non-seulement les tremblements de terre ont enseveli des milliers de personnes sous les ruines de leurs habitations, mais la guerre a fait aussi des milliers de victimes; l'exil et l'émigration sont encore des causes qui ont eu leur influence; enfin les épidémies, conséquences naturelles d'une police mal faite et d'une malpropreté portée à un degré incroyable, ravagent souvent la ville et ses environs. Le docteur Tschudi, a prouvé par de curieux calculs que l'excédant du nombre des morts sur celui des naissances a dû être en moyenne annuelle de 550 au moins depuis 1826. Une diminution si rapide menace Lima d'un dépeuplement prochain; déjà des rues entières et des quartiers sont déserts; les maisons s'écroulent de tous côtés, les ronces envahissent les jardins. En dépit du despotisme de Madrid, qui, en comprimant l'essor intellectuel de ses colonies, retarde leur indépendance, une université avait été fondée à Lima dès l'an 1551. On peut voir encore les vastes et beaux bâtiments qu'occupait cette université sur l'ancienne place de l'Inquisition, car l'inquisition a pénétré jusqu'à Lima, quoiqu'elle n'y ait pas fait de nombreuses victimes. L'édifice où siégeait le redoutable tribunal s'élevait tout près de l'université. Les deux palais, celui de la science comme celui du saint-office, sont sur le point de tomber en ruines. De l'Inquisition on a fait la prison de la ville; les cachots étaient tout prêts. L'Université, déserte et abandonnée, n'entend plus guère maintenant d'autres discours que ceux des députés de la république, qui tous les deux ans, à l'époque du congrès, s'assemblent dans son ancienne chapelle, au pied d'une chaire transformée en tribune. La plupart de ces faits sont malheureusement applicables au reste du pays aussi bien qu'à la capitale, et ce magnifique territoire, jadis si riche et si florissant qui s'étend du 3° au 23° de latitude méridionale, et qui, au temps de Pizarre, nourrissait une population innombrable, compte à peine aujourd'hui 1,400,000 habitants.

N° 658. Amérique du Sud. Le carnaval à Lima. D'après un dessin de M. A. Borget.

Et cependant c'est tout au plus si l'on peut compatir au triste sort d'une race si profondément démoralisée, si peu digne de sympathies, de l'aveu de tous les étrangers qui l'ont vue de près. Je veux parler surtout des créoles blancs qui composent, pour un tiers au moins, la population de Lima, où l'on ne trouve, comparativement, que peu d'Indiens de pur sang, mais en revanche un grand nombre de gens de couleur de toutes les nuances imaginables, et environ 5,000 noirs presque tous esclaves. Ces créoles blancs, si l'on en excepte quelques descendants des Espagnols, semblent n'avoir de leurs ancêtres que les vices, perfectionnés encore, sans aucune de leurs qualités. Ils ont dégénéré au physique comme au moral. Faibles, indolents, efféminés, une course de dix heures à cheval est pour eux un exploit qui devrait être enregistré dans l'histoire héroïque du pays. Ennemis jurés de toute espèce de travail, s'ils sont forcés de faire quelque chose pour vivre, ils iront tenir quelque boutique de détail qui leur donnera peu de profit, mais aussi peu de peine, et beaucoup de temps pour jaser avec leurs voisins et fumer paresseusement leur cigare. Les gens de la classe aisée passent leur temps dans la plus complète oisiveté, bâillant au milieu des rues, faisant des visites, et de temps à autre allant promener leur paresse à cheval jusqu'à leurs plantations des environs. L'après-midi, ils le passent au café, dans les maisons de jeux ou aux combats de coqs, cette passion des créoles espagnols de toutes les parties du monde. Leur éducation est pour ainsi dire nulle, et la plupart d'entre eux sont d'une ignorance qui dépasse toutes les bornes du vraisemblable. Le docteur Tschudi parle d'un ministre de la guerre qui ne connaissait ni le chiffre de la population, ni l'étendue superficielle de son pays, et qui affirmait avec le plus incroyable aplomb que le Portugal était limitrophe du Pérou et qu'on pouvait s'y rendre par terre. Un autre Péruvien, fonctionnaire d'un rang élevé, lui a conté que c'était Frédéric-le-Grand qui avait chassé Napoléon de la Russie. Il y a bien quelques exceptions à cette merveilleuse ignorance, mais elles sont très-peu nombreuses. En général les créoles sont sales, surtout à table, et ils poussent la dégoûtante habitude de cracher partout à un point qui révolterait même un Américain du Nord. Leurs bonnes qualités, s'ils en ont, sont la tempérance, l'hospitalité et la charité pour les pauvres.

Décidément, ce qu'il y a de plus agréable, de plus intéressant, de plus péruvien à Lima, ce sont les femmes, *las Limenas*, comme on les appelle. Tous les voyageurs qui ont visité le Pérou, savants, artistes, spéculateurs, à quelque nation qu'ils aient appartenu, ont payé aux Liméniennes un tribut d'hommages mérités, et, d'un commun accord, les ont proclamées les plus séduisantes femmes de l'Amérique du Sud. — La charmante épithète espagnole *hechicera* peut leur être appliquée dans toute son acception; en effet, leur grâce, leur élégance, leur beauté et surtout le rapide éclair de leur œil noir (*ojeada*), ont opéré parfois des merveilles que ne désavouerait pas la baguette des fées du meilleur temps.

« Si nous avions la prétention d'écrire l'histoire des Liméniennes, disait M. Max Radiguet en 1846, nous ferions tout d'abord sortir de leur phalange enchanteresse deux femmes qui ont traversé la vie avec des missions bien différentes. — L'une, absorbée dans de célestes extases, tout entière aux illuminations d'un amour divin, déchirait ses pieds nus aux durs cailloux, meurtrissait son beau corps sous le crin hérissé de la haire, et ne vivait que pour le ciel. — L'autre, joyeuse et folle, existant dans le présent, abusait de toutes les splendeurs du luxe, et tenait à sa merci les trésors et l'orgueil d'un vice-roi dont elle était l'idole. Toutes deux ont laissé dans Lima des traces de leur passage : l'une, un couvent où l'on prie et où l'on espère; près de deux monuments qu'une caresse de l'autre a fait surgir du sol, s'étend une vaste et ombreuse alameda où, par les tièdes soirées, les femmes viennent, au bruit des jets d'eau, rêver et causer d'amour. — De ces deux femmes, la première est santa Rosa, patronne de toutes les Amériques; la seconde est tout simplement la comédienne Mariquita Villegas, plus populaire sous le nom étrange de la Péricholi (*gr. n°* 655).

N° 659. Amérique du Sud. — Costume de voyage.

» Les Liméniennes de nos jours, ajoutait-il, ont conservé comme un reflet de ces deux natures opposées. Il y a en elles tout à la fois de la béate et de la courtisane.

» Ce qui surprend à la première vue dans Lima, c'est le costume pittoresque et mystérieux des femmes. Ce costume, qui rappelle celui des Mauresques, auquel il doit certainement son origine; a pris le nom de ses deux principaux éléments, qui sont un jupon et une mante : on le désigne ainsi, *saya y manto*. — Il n'est usité que dans Lima, et les Liméniennes s'en servent seulement pendant le jour, quand elles sortent à pied pour aller à l'église, à la procession ou à la promenade. Il se compose d'une mante de soie noire d'un tissu élastique, serrée à la taille par une extrémité et relevée par l'autre jusqu'au sommet de la tête. La Liménienne ramène d'une main adroite cette mante sur son visage de manière à le voiler tout entier en ménagean toutefois vis-à-vis l'un de ses yeux une ouverture étroite qui lui sert à diriger sa marche. La pointe du châle, relevée par derrière dans cette mante, laisse la ceinture entièrement découverte. — La saya est un jupon de satin serré à la taille, froncé sur les hanches et parfaitement collant jusqu'à quelques coupes au-dessous de la ceinture; de là il s'éloigne du corps repoussé par un vêtement intérieur fortement gommé, et tombe avec grâce en formant mille plis semblables qui vont en s'élargissant de leur naissance à leur base. Les couleurs les plus usitées pour la saya sont le bleu de smalt, le noir et le vert d'émeraude (*gr. n°* 657).

N° 660. Amérique du Sud. — Cavalier péruvien. Par M. Max Radiguet.

» Le bon goût a depuis quelques années fait justice de la *saya angosta*, espèce de sac qui descendait de la ceinture jusqu'à la cheville en dessinant, sans pudeur, les formes du corps; la partie inférieure en était si étroite qu'elle paralysait presque le mouvement des jambes, ce qui enlevait aux femmes leurs plus puissantes séductions : la grâce et la légèreté de leur désinvolture.

» Le châle est la partie la plus luxueuse du costume. Les plus estimés, ceux qui viennent de la Chine, surprennent par la variété et par l'étonnante harmonie de leurs nuances; ils sont magnifiquement brodés de fleurs éclatantes et fraîches à faire sécher de dépit les fleurs naturelles. Toutes les Liméniennes, quelle que soit leur position sociale, se chaussent avec un soin extrême, leur bas est généralement de soie couleur de chair, leur soulier toujours de satin blanc. Elles marchent très-cambrées et impriment à la partie inférieure de leur corps un mouvement d'oscillation; la pointe délicate de leur soulier de satin effeure à peine le sol.

» Les Liméniennes, vêtues de *saya y manto*, sortent seules; tout promeneur peut, sans manquer aux usages, leur adresser la parole, et bien souvent ce sont elles qui prennent l'initiative. L'uniformité de leur costume fait d'une rue ou d'une promenade

un bal masqué perpétuel où se nouent des intrigues sans nombre. — Parfois les femmes du grand monde se dérobent sous une saya en haillons aux regards exercés du mari le plus soupçonneux; aussi quelques-uns de ces derniers, qui n'étendent point jusqu'à eux la rigidité de mœurs qu'ils prétendent imposer à leurs femmes, ont-ils éprouvé maintes surprises désagréables quand on répondait à leurs imprudentes protestations en dévoilant le visage irrité d'une épouse à laquelle ils offraient un encens illégitime.

» Le costume de *saya y manto*, qui a dû son origine à des idées de chasteté ou de jalousie, est arrivé par une de ces bizarres contradictions à servir des intérêts tout opposés. Il ne faut point croire que cette mante pudique soit toujours inflexiblement fermée. Une Liménienne jolie trouve mille prétextes pour se dévoiler afin de recueillir en passant quelque flatterie, dont les étrangers surtout sont prodigues. Ce n'est pourtant qu'à l'église que les femmes gardent leur mante ouverte; aussi une église de Lima présente-t-elle le dimanche, à l'heure de la messe, un curieux et ravissant coup d'œil. L'absence de chaises dans le lieu saint oblige chaque femme à apporter avec elle un petit tapis brodé qui lui sert à s'agenouiller ou à s'asseoir. Mais bientôt la fatigue résultant du contact presque immédiat de la dalle, les contraint à s'affaisser sur elles-mêmes et à chercher la pose la moins hostile à la délicatesse de leurs membres; de là naissent des attitudes délicieuses que nous croyons naturelles, car, il faut le dire, la piété des Liméniennes nous a paru exempte de coquetterie.

» A les voir ainsi, recueillies, immobiles, appuyées contre les murs ou sur le socle d'une colonne, les paupières baissées ou le regard perdu vers les voûtes, on les prendrait pour des statues de la Méditation. Le signe de la croix, qu'elles tracent rapidement avec le pouce sur le visage, vient seul prouver leur existence. — Dans le sanctuaire, nul bruit étranger ne trouble l'harmonie du divin sacrifice : point de chaises remuantes, point de promeneurs indiscrets. L'encens, les hymnes sacrés, les soupirs de l'orgue montent avec la prière vers le Seigneur, et dans plusieurs églises, dans la chapelle du couvent de San-Francisco surtout, les serins et les chardonnerets perdus dans la forêt de cristal des lustres, unissent leurs gazouillements au chant grave des moines.

» L'office terminé, la vie s'empare de tous ces corps immobiles; un éclair illumine ces regards morts, le bruit remplace le silence. A la sortie de l'église, des musiciens noirs emplissent l'air du son étourdissant de leurs tambours et de leurs clarinettes; des courtiers de loterie vendent la *suerte*, des religieux vendent l'image de quelque saint en renom, les jeunes gens qui stationnent sous le portique donnent pour rien quelques fades louanges. La Liménienne, redevenue elle-même, répond par une œillade à un madrigal, achète d'une main un billet de loterie, de l'autre l'indulgence qui doit lui rendre le sort favorable, et reprend son essor vers sa demeure (*gr. n°* 663).

» Quand la procession d'un saint en faveur met en émoi la population, dans les places et dans les rues où doit passer le cortége fourmillent des sayas de toutes les couleurs, qui rivalisent de luxe et de coquetterie; toutes ont un petit pied digne de Cendrillon. Toutes décochent avec la même facilité l'œillade provocatrice et l'épigramme acérée au passant inoffensif; toutes sont audacieuses et spirituelles sous la mante, et, chose remarquable, presque toutes sont jeunes. On voit, au reste, peu de femmes âgées à Lima. Aussitôt que l'âge cruel a imprimé sa première ride sur leur front hier encore

N° 661. Amérique du Sud. — Vendeuses de chicha, boisson de maïs fermenté.

d'une irréprochable pureté, aussitôt que de légers fils d'argent se révèlent parmi les ondes parfumées de leur chevelure d'ébène, trop fières pour être détrônées, elles abdiquent leur jeunesse, vivent au fond de leur demeure comme des chrysalides, et deviennent indifférentes à tout, même à la mort, même à la misère.

N° 662. Amérique du Sud. — Femmes indiennes au Pérou. Par M. Max Radiguet.

» Une vieille Liménienne ne trouve point, hélas! pour compensation aux folles voluptés de la jeunesse, les joies plus pures de la famille. Sa vie ayant été tout extérieure, ses filles croissent sans soin et s'habituent à considérer leur mère comme un meuble inutile. — Si, dans une maison, un étranger se lève avec respect à l'approche d'une femme âgée, il n'est pas rare d'entendre une jeune fille lui dire avec indifférence : — *No se incomoda usted esta, es mi mamita!* (Ne vous dérangez pas, c'est ma mère!) — La mère ne souffre nullement de cette façon d'agir; l'habitude est une seconde nature. Son unique ambition est de voir sa fille élégante, admirée et courtisée; aussi se prête-t-elle volontiers à lui donner, comme servante, les soins qu'elle n'a pas donnés à l'enfant comme mère.

» Il est pourtant juste de reconnaître que ces exemples sont heureusement rares dans la haute société, où l'on trouve un certain nombre de femmes qui joignent aux talents les plus remarquables les qualités les plus solides.

» A la nuit tombante, la Liménienne abandonne son coquet vêtement de la journée. Si elle sort à pied, soit pour aller au parterre du théâtre, soit pour aller prendre des sorbets sur la *plaza mayor*, elle remplace la *saya y manto* par une robe et par un châle de couleur claire. Le châle se porte sur la tête; comme la mante, on le ramène sur le visage, mais avec moins de conscience, car il laisse ordinairement les yeux à découvert.

» Les femmes de la classe aisée sont dans leur intérieur vêtues à la française, avec élégance et recherche; elles conservent aussi ce costume quand elles occupent leur loge au théâtre ou quand elles se promènent en *calesa*, sorte de voiture coupée, vitrée à jour et immodérément couverte de dorures. La mode parisienne a déjà franchi l'Atlantique et les Cordilières, et règne en souveraine à Lima lorsqu'elle ne fait encore qu'une apparition timide dans nos provinces. Pourtant jusqu'à ce jour elle a trouvé les Liméniennes rebelles au chapeau. Il y a bien çà et là quelques infructueuses tentatives, mais rien ne pourra compenser le trésor naturel de leur chevelure, dont elles varient à l'infini les savantes et artistiques combinaisons, et dont une fleur est toujours le puissant et indispensable accessoire. Légères comme le colibri du Pérou, les Liméniennes ont comme lui un amour immodéré des parfums et des bouquets. Dans l'hôtel somptueux comme dans la modeste case, un flacon de parfums et un vase de fleurs fraîchement cueillies révèlent la présence d'une femme» (*gr. n°* 656).

Un dernier mot sur les Liméniennes, bien que le sujet soit inépuisable. Elles ont joué un rôle important dans les innombrables révolutions qui ont eu lieu au Pérou depuis son affranchissement. Il ne s'est pas fait un *pronunciamiento* qu'elles n'y aient pris part. Ce sont elles qui excitent leurs maris, les poussent, les animent, réchauffent leurs partisans, déroutent leurs adversaires, prévoient tout, préparent tout pour le triomphe. Libres de tout dire sous la *saya y manto*, elles n'ont aucune crainte de compromettre ni elles ni leurs familles; tout au plus si elles échouent, jugent-elles prudent de s'enfermer pendant quelques mois dans l'un des nombreux couvents de femmes de Lima. Ces couvents sont l'asile le plus sûr et le plus commode à la fois, car aucun pouvoir n'oserait le violer, et les agitatrices de Lima peuvent y continuer leurs intrigues par correspondance, quelquefois même en sortir encore à la faveur de la *saya*.

Les Liméniennes, dont je viens d'emprunter le portrait à M. Max Radiguet, qui unit le talent de des-

sinateur à celui d'écrivain, sont les femmes d'origine espagnole : pourtant il existe à Limà une autre classe de femmes qui, certes, a droit aussi à une mention. Ce sont les femmes d'origine indienne, les descendantes des Incas, fils du soleil, enfin les sœurs de la séduisante Péricholi ; on les nomme communément les *Cholitas*. Ces femmes ne sont pas aussi généralement belles que les Espagnoles, et leur peau se rapproche, pour la nuance, du cuivre rouge légèrement doré par un reflet de soleil. Mais le feu de leur prunelle de diamant noir, la brusque courbure de leur sourcil vers le nez, les ondulations de leur épaisse chevelure, leur donnent cette expression ardente, impétueuse qu'on remarque chez certaines mulâtresses.

Leur costume se compose d'un chapeau de paille à grands bords, orné de larges rubans aux couleurs éclatantes; leur châle, drapé d'une façon particulière, ne laisse pendre aucune de ses pointes sur leurs robes à larges falbalas. (*Gr. n°* 662.)

La *Cholita* gouverne un cheval avec une rare habileté; de chaque côté de la selle on peut admirer jusqu'au genou sa jambe irréprochable, recouverte d'un bas de soie miroitante.

Lima, dit un proverbe espagnol, est le paradis des femmes, le purgatoire des maris et l'enfer des ânes. Mais à l'époque du carnaval, c'est un enfer aussi bien pour les hommes et même pour les femmes que pour les ânes. En effet, le principal amusement de ce temps de plaisir consiste à arroser les passants (*gr. n°* 658), et à les arroser d'eau sur la pureté de laquelle on n'est rien moins que scrupuleux. De chaque balcon pleuvent des torrents de liquides de couleur et d'odeur peu appétissantes; à tous les coins de rue se tiennent en embuscade des noirs qui se jettent sur les passants, les arrêtent et les roulent dans le ruisseau, s'ils ne consentent à payer une rançon, cas auquel on n'est encore libre qu'après un léger baptême d'eau sale. Des bandes de jeunes gens entrent de force dans les maisons de leur connaissance et attaquent les femmes. D'abord ils ne les arrosent que d'eau de senteur; mais quand ils ont épuisé leurs munitions, c'est la pompe ou pis encore qui fournit de nouveaux approvisionnements, et le jeu dégénère en brutalité. Les femmes, avec leurs habits tout mouillés, sont poursuivies de chambre en chambre, s'échauffent, puis se refroidissent, et souvent tombent dangereusement malades à la suite de ces saturnales. Une plaisanterie qui a beaucoup de succès consiste à remplir un sac de tessons et

N° 663. Amérique du Sud. — La sortie de la messe à Lima. Par M. Max Radiguet.

de verre cassé. On le suspend au balcon par une corde dont la longueur est calculée de telle sorte qu'il doive s'arrêter en l'air, à une hauteur de sept pieds environ au-dessus du sol; et quand une ou plusieurs personnes viennent à passer, on le leur lance brusquement sur la tête. On a vu des individus tomber évanouis de frayeur, quoiqu'ils n'eussent pas été touchés. Ce sont les chevaux surtout qui s'épouvantent, se cabrent, et bien souvent jettent leurs cavaliers à terre. Chaque année la police a soin de faire placarder sur les murs de la ville une affiche qui menace de peines sévères les auteurs de pareilles plaisanteries; mais qu'est-ce que la police à Lima?

Toutefois depuis que le général Castilla a été nommé président de la République, une ère nouvelle s'est enfin ouverte pour le Pérou. Après tant de révolutions, le pays fatigué se repose sous une main plus ferme et une administration plus intelligente. Le général Castilla, qui n'est qu'un brave soldat, a eu la sagesse d'appeler auprès de lui des hommes capables et expérimentés, afin de pouvoir s'aider de leurs conseils et s'entourer de leurs lumières. Du reste le Pérou devrait être bien dégoûté des révolutions. Que lui ont apporté ces *pronunciamientos* de tous les jours dont le récit attriste les dernières pages de son histoire? Du sang répandu, des finances obérées, des existences détruites, la prospérité même du pays compromise, et tant de constitutions que lui-même en sait à peine le nombre.

« Ce ne sont pas les institutions qu'il faudrait changer dans l'Amérique républicaine du Sud, écrivait récemment M. A. de Botmiliau, ancien consul de France à Lima, ce sont les mœurs.... Malgré tant de mauvaises influences qui pèsent sur ses destinées, ajoutait-il après avoir énuméré les réformes qu'il croit le plus urgentes, il n'est pas douteux que, depuis quelques années surtout, le Pérou est en voie de progrès. Que leur faut-il, en effet, à ces beaux pays de l'Amérique pour devenir chaque jour plus riches et plus florissants? La paix, la tranquillité surtout. Bien différents de notre vieille Europe, où l'homme qui travaille n'est pas toujours sûr de gagner le pain de sa famille, les jeunes États de l'Amérique du Sud appellent au contraire les travailleurs, et offrent à l'activité de l'homme un champ illimité. Là, ce n'est pas la terre qui manque aux bras, ce sont les bras qui manquent à la terre... »

Et pourtant je pars, je retourne en Europe, avant même d'avoir visité les autres républiques, non-seulement de l'Amérique du Sud, mais de l'Amérique du Nord. Il y a trop longtemps que j'ai quitté la France, j'ai besoin de la revoir; j'ai besoin de revivre, ne fût-ce que pendant quelques mois, de ma vie d'autrefois, au milieu de mes anciennes habitudes, avec mes parents, mes amis, dans ce Paris où de si grands événements se sont accomplis depuis mon départ. Je cède d'autant plus volontiers à la tentation, que pour me rendre au Havre je ne serai pas obligé de me résigner aux lenteurs et aux fatigues d'un voyage de long cours. Grâce à la vapeur quelques semaines me suffiront. Mon absence n'aura pas duré trois années. Je n'ai plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une espérance : la France et Paris!

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Abd-ul-Medjid (le sultan), 150. — Sa Thougra, 137.
Abeille (danse de l'), 232.
Acre (Saint-Jean d'), 208, 209.
Acropolis d'Athènes (l'), 254 et suiv.
Aculcho, fort circassien (prise par les Russes d'), 183, 184.
Adélie (découverte de la terre), 386-387.
Ahmed-Pacha, bey de Tunis, 266, 267. — Son voyage en France, ses réformes, son portrait, son costume, 267.
Aïn-Madhi (Sahara algérien), 300.
Aïssaoua (les), congrégation religieuse de l'Algérie, 319.
Alaghés, volcan éteint de l'Arménie, 167.
Alep, 206, 207, 208.
Alexandrie (Égypte), 243.
Alger, 273. — Premier aspect, situation, histoire, hôtels, place du Gouvernement, mosquée, la Djénina, 274. — Port, commerce, 275. — Ville européenne, 275. — Ville mauresque, 276. — Marchands maures, boutiques, barbiers, 276. — Cafés, musiques, danseuses, ombres chinoises, danse des nègres, 277. — Ruelles, maisons mauresques, maîtres d'école, écoles juives, 278. — La Kasbah, 279. — Panorama et position, population, 280. — Les Maures, 281. — Les Turcs, 282, 283. — Les Mauresques, 283. — Les Biskris et les Mozabites, 283. — Les Nègres, 283, 284. — Les Juifs, 284, 285. — Fort des Vingt-Quatre-Heures, 286. — Jardin des Condamnés. — Mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman. Cimetières. Nouvelles fortifications, 286. — Colonisation, 287. — Environs, 287.
Algérie (l'), 297. — Frontières, divisions politiques et naturelles, 297. — *Voir* Alger, Arabes, Beni-Méred, Blidah, Bouffarick, Bougie, Fantasia, Kabiles, Métidja, Mers-el-Kébir, Oran, Sahara algérien, Staouëli, Tell.
Almées (danse des), 232.
Amoy (Chine), 360.
Anes du Caire (les), 230.
Arabas, chariots turcs, 127.
Arabes (de la Syrie), 216, 217, 218.
Arabes (de l'Algérie), 299, 303, 304, 312, 313, 318, 319 et suiv. (*Voir* Fantasia.)
Araxe (l'), fleuve d'Arménie, 167, 168.
Ararats (le grand et le petit), 163. — Situation, hauteur, aspect, débris de l'Arche, légende de saint Jacques, 163. — Tentatives d'ascension du grand Ararat, 164. — Ascension du grand Ararat, par le docteur Parrot, 165, 171 et suivantes. — Éboulement, 175.
Arba-Foukani et Arba-Tat'hani, ksours du Sahara algérien, 301.
Argisch, église catholique de la petite Valachie, 108.
Arguri, village arménien, 171. — Détruit par l'éboulement de l'Ararat, 175.
Arménie russe (un administrateur de l'), 166.
Arméniens. Marchands, 157, 158. — Villages, 165. — Leurs maisons, 167. — Prêtres, 169.
Assela, ksar du Sahara algérien, 302.
Athènes, 249. — Entrée en fiacre, 250. Première impression, 250. — Rues, maisons, costumes, 251. — Monuments et établissements publics, 251. — Chambre des représentants, 251, 252. — Université, 252, 253. — École française, 253. — L'Acropolis, 254. Le Parthénon, 255. — Mauvais choix de l'emplacement de la ville actuelle, 255. — Climat, environs, société, 256. — Une fête à bord de l'escadre française, 257. — Le roi et la reine de Grèce, 257.

Bains valaques, 110.
Bains de la reine (Algérie), 305.
Baleine (pêche de la), 21 et suiv.
Baleinier (perte d'un), 24.
Baltisport, port russe, 77.
Bardo (le), résidence du bey de Tunis, 261 et suiv.
Basile le Loup, prince moldo-valaque, 94. — Son Code, 94 et suiv.
Bazar indien (description d'un), 344. — *Voir* aussi Constantinople, Saint-Pétersbourg, Tiflis, Teheran, le Caire, etc., pour les bazars russes, turcs, persans, etc.
Bédouins (les) du désert, 216, 217, 218.
Bélus (fleuve de Syrie), 210.
Bénarès (Inde), 349.
Bengalos (les), Inde, 350.
Béni-Méred, village de la Métidja, 290.
Berbères (*voir* Kabiles).
Bergen (Norvége), 16, 17.
Bey de Tunis. Son palais, 261. — Ses pouvoirs et ses fonctions, 262. — Manière de rendre la justice, 263. — Ses résidences, 265.
Blidah (voyage d'Alger à), 287 et suiv. — Promenade dans l'Oued-el-Kébir, 293.
Bocatigris, île de la rivière de Canton, 364.
Bohémiens moldo-valaques (Tsiganes), 116 et suiv.
Bohémiens russes, 84.
Bonaparte (passage de la mer Rouge par), 225.
Borda (le), école navale de Brest, 12.
Borendo (passage du), Himalaya, 355.
Bosphore (le), 125 et suiv. — Géographie, 125. — Description générale, 126. — Navigation, Kaïks, 126. — Topkana, le palais Blanc, Dolma-Baghtché, 126. — Le palais Jaune, Orta-Keuï, Kourou-Tchesmé, Arnaout-Keuï, le courant du Diable, palais, baies, villages, Bébek, eaux douces d'Asie, les femmes du sultan, 127. — Châteaux d'Europe et d'Asie, cimetières, orages, Anatoli-Hissar, gorge de Kandligeh, Balta-Simani, Isténia, huttes de pêche, 128. — Le vallon de Kalender, Thérapia, Buïuk-Déré, Belgrade, la montagne du Géant, Unkiar-Iskéléci, Buïuk-Liman, cap Fanaraki, les Cyanées, 129.
Bouffarick (Algérie), 290.
Bougie (Algérie), 270, 271, 272.
Bourgeoisie (la) en Russie, 81.
Bouzaréah (le), Algérie, 295.
Bouzéo (ville moldo-valaque), 107.
Bovards moldo-valaques, 107.
Braïla, port valaque sur le Danube, 122.
Bretagne (un enterrement en), 2. — (Une noce en), 3. — Le Léonais, 3.
Brest, 4 et suiv. — La rade, 7. — Le port, 7, 10, 11. — La fête de la Saint-Jean, 8. — La ville, 9 et 10. — Le bagne, 11. — Le Borda, 12.
Brézina, ksar du Sahara algérien, 300.
Bucharest, 110. — Hôtels, 110. — Bains valaques, 111. Étymologie, situation, population, maisons, rues, etc., 111. — Marchands, faubourgs, chiens, tremblement de terre, 112. — Aspect général, 112. — Voitures, 113. Mélange et diversité des costumes, 113. — Métropole, Chambre des représentants, 113. — Palais de l'hospodar, 113. — Un bal, 114. — Curiosités, 114. — Mœurs et coutumes, 115. — Un dîner moldo-valaque, 115.
Buïuk-Déré, résidence des ambassadeurs étrangers sur le Bosphore, 129.

Cadix, 330, 331.
Cafés maures à Alger, 277.
Cafés turcs, 147.
Caïffa (ville de Syrie), 210.
Caire (le), 229. — Hôtel, place de l'Ezbekieh, maison où mourut Kléber, 229. — Anes, aspect général, maisons, rues, 230. — Population, Coptes, lacs intérieurs, 231. — Jardins, température, almées, danse de l'abeille, 232. — Bazars, fontaines, mosquées, citadelle, 233. — Puits de Joseph, panorama, palais de Méhémet-Ali, massacre des Mameluks, santons, 234. — Sectes religieuses, charmeurs de serpents ou psylles, 235. — Exécution capitale, police, gain d'un fellah, bastonnade, 236. — Infirmités et misère des fellahs, 236.
Calcutta, 339. — Arrivée par le Gange, position, origine, aspect général, réveil de la population, 340. — Le matin, rues, boutiques, bazars, les cigognes, les corneilles et les milans; caractère des Hindous, 341, 342. — La journée d'un Anglais, 342, 343. — Dobashis et baboos, 343. — Un bazar indien, 344. — Édifices, fort William, théâtre, 345. — Sépulture des morts, 346. — Jardin botanique, 346. — Fête de la déesse Kali, 346. — Les thugs, 347. — Les empoisonneurs, 348.
Calisch (le), canal du Caire, 340 et suiv.
Callao (le), port de Lima, 387, 388.
Canton, 364. — Arrivée par eau, 364 et suiv. — La ville flottante, 365. — Factoreries, 366. — Tankas; situation, aspect général, boutiques, 367. — Rues, 368. — Population, 369, 370. — Police, sociétés secrètes, maisons, 371. — Fête de Taï-Tséou, 372. — Fête du jour de l'an, 373. — Fêtes du dragon et des lanternes, pagode de Honan, 373.
Cap de Bonne-Espérance (le), 331.
Cap Nord (le), 26.
Caracugus, ombres chinoises turques, 134.
Caravanseraïs, à Constantinople, 147. — En Perse, 190.
Carmel (le mont), 210, 211, 212.
Carnac (la chambre des rois à), 247.
Carthage (ruines de), 265.
Caucase (le), 176. — Géographie, description, eaux, portes ou défilés, 176. — Climats, gradations de hauteur, zones, productions, 177. — Règne animal, pêcheries, industrie, chasse du Dadian, danse, richesses minérales, population, 178. — Subdivisions de races, 179. — Religions, 179. — Caractère, mœurs, usages, institutions de ses habitants, 180, 181. — Les Abreks, 181, 182. Conquêtes des Russes, 182. — Commerce des esclaves, 183. — Haine des Circassiens contre les Russes, 183. — Épisodes de la guerre de l'indépendance, 183. — Prise du fort d'Aculcho, 184. — Difficultés de la pacification, 184. — Soldats russes, 185.
Cazbin (ville persane), 192.
Ceylan, 331. — Aspect, paradis de la gent animale, 331. Éléphants, fourmis blanches, chauves-souris, grenouilles, monstres, serpents, 332. — Buffles, 333. — Tigres, élans, éléphants, 334, 335. — Femmes cingalaises, 335. — Cingalis, 336. — Ballet malabare, 337. — Crépuscule, forêts, temples, prêtres, fête de la Lune, chasse à l'éléphant, 338, 339. — Pensées cingalaises, 339.
Chameau (le), 215.
Chameliers (les) du désert, 216.
Chapelle Saint-Louis (la) à Tunis, 265, 266.
Chasses en Russie, 60 et suiv.

Chasse du Dadian en Mingrélie (une), 178.
Chateaux d'Europe et d'Asie sur le Bosphore, 128.
Chevaux russes (les), 90.
Chiffa (route de la), Algérie, 293.
Chine. Commerce de l'opium, 358, 359. — Guerre avec l'Angleterre, 359. — Traité de Nankin, 359, 360. — Population, surface, 360. — Navigation de la rivière de Canton, fortifications, jonques, infanticides, 364. — Bateaux mandarins, bateaux des fleurs, 366. — Temples, 374. — Ambassade de M. de Lagrénée, traité de Whampoa, commerce de la France, libre pratique de la religion chrétienne, avenir, 374. (Voir Amoy, Hong-Kong, Canton, Fou-Tchou-Fou, Ning-Poo, Shangai, Whampoa.)
Cholitas (les), femmes indiennes du Pérou, 392.
Choubra, palais de Méhémet-Ali, 242.
Cimetières turcs, 128, 133.
Circassiens (haine des) contre les Russes, 183.
Cléopatre (aiguille de), 247.
Colombo, capitale de l'île de Ceylan, 331.
Colonne alexandrine à Saint-Pétersbourg, 42.
Colonne de Pompée à Alexandrie, 247.
Combat de taureaux à Malaga, 321 et suiv.
Commerce du Caucase, 157.
Condjévéram (Inde, fête religieuse à), 337, 338.
Constantinople. Arrivée, 124. — Situation, 125. — La Corne d'Or, 129. — Murailles, 129. — Aspect du port, 141. — Pont de bateaux, 142. — Kaïdjis, 142. — Débarcadères, 143. — Rues, 143. — Boutiques, chiens, 144. — Bazars, 145. — Bazar aux esclaves, 146. — La Sublime Porte, l'Atmeïdan, la mosquée d'Achmet, 146. — La caserne des janissaires, 147. — Citernes, service des eaux, incendies, khans, cafés, 147. — Bains, fontaines, mosquées, 148. — Sainte-Sophie, 149. — Mosquées de Soliman et d'Éyoub, 150. — Cortége du sultan, 150. — Tombeau de Validé sultane, 150. — Tombeau de Mahmoud, 150. — Soldats, 151. — Physionomie et caractère, 151.
Conteurs arabes en Turquie (les), 135.
Coptes (les), descendants des anciens Égyptiens, 231.
Corne d'Or (la), port de Constantinople, 129, 141.
Couscous, mets arabe, 318.
Couvents (les) de Terre-Sainte, 209, 210, 211, 212.
Csernavoda, hameau sur le Danube, 120.
Czarskoé-Selo (palais impérial de Russie), 57, 58.

Dadian, prince mingrélien (une chasse du), 178.
Danube. Pont de Trajan, 101. — Sa source, 118. — Son cours, 118. — Sa mission et son avenir, 119. — Navigation, 119. — Bateaux à vapeur, 119. — Embouchure, 123. — Sulina, 123.
Dehli, 356.
Derrent, défilé du Caucase, 176.
Derviches tourneurs à Constantinople (les), 132, 133.
Désert (le) de Gaza au Sinaï, 217, 218, 219, 220. — De Suez au Caire, 227, 228.
Désert (porte du petit), Algérie, 300.
Djirid, joute à cheval en Turquie, 134.
Djoulfa, ville d'Arménie, 185.
Dumont d'Urville (expéditions de) au pôle sud, 380 et suiv.

Eaux douces d'Asie (les), sur le Bosphore, 127.
Échak-Meïdan, col de la chaîne du Bambak, entre la Géorgie et l'Arménie, 167.
École française d'Athènes (l'), 253.
Églises russes (les), 81, 82.
Ékatérinoff (palais impérial de Russie), 54.
El-Ar'ouat', Sahara algérien, 300.
Elbrouz (l'), montagne du Caucase, 176.
Erivan (visite de l'empereur Nicolas à la citadelle d'), 166. — Forteresse, 167, 169. — Climat, aspect, bazars, palais de Houssein, salle des miroirs, 168. — Mosquées, 169.
Ermitage (l') à Saint-Pétersbourg, 40. — (Règlement de l'), 40.
Esclaves (commerce des) en Circassie, 183.
Espagne, Malaga, 320. — Combat de taureaux, 321 et 324. — Alguazils, serenos, étudiants, 321. — Mendiants, le maragato, le majo et la maja, 322. — Routes, mules, arrieros, ventas et posadas, 324. — Ronda, 325. — Serrania de Ronda, Coronil, Utrera, diligences, mayoral, escopeteros, voleurs, ladrones, salteadores et rateros, miquelets, 326. — La garrote, une exécution à Séville, 327. — Séville, 327, 328, 329. — Le Guadalquivir, 330. — Cadix, 330, 331.
Etchmiadzin, couvent arménien, 164, 169. — Clergé, 169. — Église et reliques, 170. — Bibliothèque, 170.
Étienne IV, vaïvode de Moldavie, 109.

Fanariotes (les) en Moldo-Valachie, 102.
Fantasia arabe (description d'une), 313 et suiv.
Fields (Norvége), 18.
Figuier (le), camp de la province d'Oran, 315.
Finnois (les), 29.
Fiords (Norvége), 18.
Forêt pétrifiée en Égypte, 228.
Fou-Tchou-Fou (Chine), 360.

Galata, faubourg de Constantinople, 125, 130, 141.
Galatz, port moldave sur le Danube, 122.
Gange (navigation du), 339. — Ablutions des Hindous, 340. — Cadavres qui flottent sur ses eaux, 344. — Crocodiles, 349.
Garrote (la), supplice espagnol, 226.
Gatchina (palais impérial de Russie), 59.
Gaza, 214, 215.
Gazelles dans le désert (les), 217.
Géorgiennes (les), 161.
Ghévarzin-Dache, pic pyramidal de porphyre, en Géorgie, 165.
Giurgevo, ville valaque, 117.
Goor, plaines du Sahara algérien, 301.
Goubba arabe (promenade à une), 293.
Goulette (la), port de Tunis, 258.
Gouraïa (ascension du), Algérie, 273.
Grèce (aspect de la), 249. — (Le roi et la reine de), 257.
Grecs. — Leur caractère, 250. — Soldats, 251. — Chambre des représentants, 251, 252. — Leur facilité d'élocution, 252. — Leur habitude de vol, 252.
Guadalquivir (le), 330.

Hamadan, 199.
Hammerfest, 20.
Haparanda, 29 et 30.
Harem (le) du sultan à Constantinople, 137.
Harem du séraskier (un dîner au), 139.
Hardanger-Fiord (le), 18.
Héliopolis, 243.
Hirsova, hameau sur le Danube, 121.
Hobart-Town (Tasmanie), 384.
Hong-Kong, colonie anglaise en Chine, 359 et suiv.
Horeb (la montagne d'), 223. — (Pierre d'), 224.
Hyderabad (Inde), 357.

Iles (les) à Saint-Pétersbourg, 53 et suiv.
Iméreth (l'). — Végétation, routes, plaines, forêts, villages, stations de poste, 155, 156. — Maisons de paysans, route nationale, 156, 157. — Princes et paysans, 157. — Costumes et malpropreté des habitants, 159. — Le paradis des cochons, 159. — Cimetières, 159.
Ispahan, 198.

Janissaires (caserne et destruction des), 147.
Jassi (capitale de la Moldavie), 93. — Position et aspect général, 93. — Théâtre, 93. — Population, 94. — Incendies, 94. — Églises des Trois-Saints, 94.
Javpore (Inde), 358.
Jersey, 13. — Saint-Hélier, 14. — Mont Orgueil, 15.

Kaafiord (Laponie), 26.
Kabiles (les), 272, 273, 303, 304.
Kaïdjis, bateliers de Constantinople, 142, 143.
Kaïks (bateaux turcs), 126, 142, 143.
Kali (fêtes de la déesse), à Calcutta, 346.
Kanakir, village arménien, 167.
Karesuando (Laponie), 28, 29.
Kautokeino (Laponie), 28.
Kirdjali, bandit moldo-valaque (histoire de), 95 et suiv.
Khan (*voir* Caravansérai).
Khorsabad, 201. (*Voir* Ninive.)
Khouan (les), Algérie, 319.
Knout (le) dans l'armée russe, 185.
Koutais, capitale de l'Iméreth, 156, 158.
Kremlin (le) de Moscou, 83 et suiv. — Spass vorata, 83. — Tour d'Ivan-Veliki, 83. — Ses églises, 86. — Le portrait de la Vierge, 86. — La Vierge d'Iversk, 86. — Le vieux palais des czars, 86. — Le trésor, 86. — Le palais à facettes, 87. — Nouveau palais impérial, 87. — La reine des cloches, 87. — Les fêtes de Pâques, 88.
Krisnah (le), divinité hindoue, 338.
Kronstadt (port et forteresse russes), 75 et suiv.
Ksours du Sahara algérien (les), 299 et suiv.
Kurdes (les), 199.
Kustendgé (sur la mer Noire), 120, 121. — Canal, 120. — Voyage de Kustendgé à Csernavoda, 121.

Lacs intérieurs du Caire (les), 231.
Lahore (Inde), 352, 353. — Une chasse, 353. — Une réception du roi, 354.
Lam-Qua, peintre chinois, 358.
Laponie (la), 26. — Moyens de transport, 26. — Traîneaux, 26. — Rennes, 28. — Cataractes ou rapides, 29.
Lapons (les), 28.
Latakié, 208.
Lella-Khamsia, servante de Sidi-Aïssa, fondateur de l'ordre des Aïssaoua (Algérie), 320.
Lemning (le), lapin de Norvége, 20.
Lima, 387, 388 et suiv.
Liméniennes (les), 390 et suiv.
Lofoden, îles et pêcheries, 16.
Louis-Philippe (découverte de la terre), 384.
Lucknow, Inde, 350, 351.

Mahmoud (tombeau de), 150.
Majo (le) andalou, 322.
Malaga (Espagne), 320. — Un combat de taureaux au cirque, 321.
Malle de l'Inde (service de la), 226, 227.
Malles-postes en Russie (les), 78.
Mameluks (massacre des), 234.
Marabouts de Sidi-Naceur, Algérie, 301.
Marine russe (la), 77.
Marquises (îles), 375 et suiv.
Marsouin (pêche du), 248.
Mataryeh, 243.
Maures d'Alger (les), 276. — Cafés, 277. — Musiciens, 277. — Maîtres d'école, maisons, 277. — Portrait, 281. — Cimetières, 286.

Mauresques, danseuses à Alger, 277. — Femmes, 282 et 283.
Méhémet-Ali. Son palais à la citadelle du Caire, 234. — Portrait, 237 et suiv. — Son château de Choubra, 242.
Méhémet-Chah, roi de Perse, 194. — Une réception à la cour de Perse, 195. — Générosité du chah, 195, 196.
Mélikh-Kend, village arménien, 166. — École de, 166.
Mer Noire. Navigation et côtes de l'embouchure du Danube à Constantinople, 124. — De Constantinople à Trébizonde, 152. — De Trébizonde à Redoute-Kalé, 155. — Projet de la mettre en communication avec la mer Caspienne par le Phase et le Cyrus, 159.
Mer Rouge (passage de la), 226. — Navigation, 226, 227.
Mérend, ville persane, 186.
Mers-el-Kébir, port d'Oran, Algérie, 304, 305. — Route de Mers-el-Kébir à Oran, 306.
Métidja (plaine de la), 290.
Miana, ville persane, 189.
Moghrar-Tahtania et Moghrar-Foukania, ksours du Sahara algérien, 302.
Mogol (visite au grand), 356, 357.
Moïse (rocher de), 224. — (Source de), 225, 226.
Mokattam (chaîne du), Égypte, 228.
Moldo-Valachie. Moyens de transport, 92. — Iassi, 93 et suiv. — Code de Basile le Loup, 95. — Histoire de Kirdjali, 95, 96, 97. — Situation, géographie, productions, climat, 99. — Population, 100. — Histoire, 100 et suiv. — Les Fanariotes, 103. — Noblesse, 104. — Constitution, 104, 105, 106. — Serfs et paysans, boyards, 107. — Plaines et montagnes, villages, 107. — Évêché du Bouzeo, 107. — Clergé, 108. — Église catholique d'Argisch, 108. — Monastère de Niamzo, 109. — Couvents, 109. — Étienne IV, 109. — Routes, 110. — Bucharest, bains valaques, 110. — Langue française, 113. — Chambre des représentants, 114. — Danses, 114. — Caractère, mœurs et coutumes, 115. — Bohémiens, 116 et suiv. — Giurgevo, 117. — Quarantaines, 118. — Braïla, 122. — Galatz, 122. — Commerce, 122.
Morse (le), 26.
Moscou, 81. — Premier aspect, 81 et 82. — Palais Pétrofski, 82. — Wassili-Blagennoï, 82, 83. — Le Kremlin, 83 et suiv. — Panorama, 83. — Population, 83. — Maisons et palais, 83. — Comparaison avec Prague et Madrid, 83. — Chants populaires, 84. — Bohémiens, 84. — Théâtres, 85. — Maison d'exercice, 85. — Maison des orphelins et des enfants trouvés, 85. — Églises, 85 et 86. — La reine des cloches, 87. — Les fêtes de Pâques, 87. — Incendies, 88. — Marché aux maisons, 89.
Mossoul, 200 (voir Ninive).
Mouleï-Ard-el-Kader, marabout de l'Algérie, 313.
Mouzaïa (mines de), Algérie, 293, 294.
Mquinwari (le), le Kasbek des Russes, montagne du Caucase, 176.
Muonio (cataracte du), 29.
Musique russe (la), 84. — Sa ressemblance avec la musique espagnole, 84.

Nakhtchévan, ville d'Arménie, 175.
Nazareth, 213, 214.
Neva (la), 69. — Ponts mobiles et pont fixe, 70. — Bénédiction, 70. — Ouverture de la navigation, 71. — Le prix d'un verre d'eau, 71. — Débâcle, 71. — Quais, 71. — Inondation, 71, 72. — Sadoks ou magasins de poisson, 73. — Bateaux de foin, 73.
Nicolas (empereur de Russie) passant la parade à Pétersbourg, 44. — Dansant la polonaise à la fête de Péterhoff, 56. — Assistant à la bénédiction des eaux de la Neva, 70. — Se promenant sur le quai Anglais, 71. — Apaisant une émeute pendant le choléra, 73. — Donnant le baiser de Pâques aux soldats, 88. — Son cadeau à Horace Vernet, 89. — Trompé par les administrateurs des provinces, 166.
Nil (le), 228, 239 et suiv.
Nilomètre (le), 239, 240.
Nimroud (ruines de), 202, 204 (voir Ninive).
Ning-Poo (Chine), 360.
Ninive (ruines de), 199. — Découvertes de MM. Botta, Flandin et Layard, 200 et suiv.
Noblesse russe (la), 81.
Noé descendu de l'Ararat, plante la vigne à Arguri, 171. — Son tombeau à Nakhtchévan, 175.
Novgorod, ancienne capitale de la Russie, 81.
Norvége, 18. — Fields et fiords, 18. — Paysans, 18. — Églises, 19. — Maisons, 19. — Cascade du Voring, 19. — Loi de chasse, 20. — Gloutons, 20. — Lemning, 21.
Nouka-Hiva (Voir Marquises).

Oasis du Sahara algérien (les), 299.
Omritsar (Inde), 351.
Opium (commerce de l') en Chine, 359.
Oran (Algérie), 304. — Route de Mers-el-Kébir, 306. — Ascension du Mergiagio, 307. — Santa-Cruz, 308. — Panorama, 309. — La plaine, 309. — Le ravin, 310. — Les deux villes, enceinte, population, 310. — Progrès, mosquée, château neuf, 311, 312.
Ouadi Halal (vallée du Sinaï), 225.
Oued-el-Kérir (l'), torrent de l'Atlas, 293.

Pachas turcs (les), 153.
Palais d'hiver (le) à Saint-Pétersbourg, 39.
Panorama d'Égypte et de Nubie, par M. Hector Horeau, 247.
Pâques (les fêtes de) au Kremlin de Moscou, 87 et suiv. — A Saint-Pétersbourg, 88.
Parthénon (le), 254 et suiv.
Passage du pôle austral (un), 385.
Patagons (les), 381 et 382.
Paulofski (château impérial de Russie), 60.
Pêcheurs bulgares dans le Bosphore, 128.
Péra, faubourg de Constantinople, 125, 130. — Population, 130. — Palais des ambassadeurs, 131. — Vie sociale, 131. — Panorama, 131. — Un salon, 132.
Pérou (le). Aspect de la côte, 388. — Barbarie des habitants, 389. — Présent et avenir, 392. (Voir Callao, Lima, les Liméniennes.)
Perse (la). Les femmes, 186, 187 et 195. — Manière de voyager pendant l'hiver, 189. — Musique, 190. — Sa décadence et sa misère actuelles, 190. — Caravanseraïs, 190. — Brigands et voleurs, 190, 191, 199. — Indiscrétion des Persans, 192. — Leur inexactitude et leur mauvaise foi, 194. — Méhémet-Chah, une réception à la cour, 194, 195. — Le trône, 191. — Le harem du médecin du roi, 195. — Vices et qualités des Persans, désordre général, 196. — Intolérance et lâcheté du peuple, 196, 197. — Population, divisions territoriales, classes, 197. — Armée, 198. — Princes du sang, 198. — Moyens de transport, 198. — Postes, 199. — Ruines, 199 (voir Tabriz, Teheran, Hamadan, etc.).
Peterhoff (château impérial de Russie), 55 et suiv. — (Fête de), 56.
Petrofski, palais de Moscou, 82.
Pierre-le-Grand (maisonnette de), 31. — Sa barque, 31.
Pipis, village arménien (voir Mélikh-Kend).
Pirée (le), port d'Athènes, 250.
Pirette (belle défense de), colon algérien, 291.
Polonaise (la) à la cour de Russie, 56.
Pompée (colonne de), 247.
Pont Rouge (le) en Géorgie sur le Khraml, 164.
Pont de Trajan sur le Danube, 101.
Port Famine (détroit de Magellan), 381.
Portrait de la Vierge (le) à Moscou, 86.
Poste dans l'Inde (la), 350.
Psylles ou charmeurs de serpents au Caire, 235.
Puits de Joseph (le) à la citadelle du Caire, 234.
Pyramides de Gizeh (les). — Aspect, hauteur, étymologie, ascension, utilité, intérieur, mesures, hiéroglyphes, destination, hypothèses, 243 et suiv.

Quarantaines (de l'utilité des), 117.

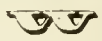
Rahba (fête arabe), 317.
Rassoul, ksar du Sahara algérien, 300.
Redoute Kalé (port de l'Iméreth sur la mer Noire), 155.
Reine des cloches (la) à Moscou, 87.
Requin (pêche du), 331.
Réval (port russe), 77.
Rhodes, 248.
Ronda, Espagne, 325.
Routschouk, ville turque, 117.
Russes. Leur inconstance, 36. — Fantassins, 184. — Traitement des soldats dans le Caucase, 185. — Le knout, 184. — Discipline sévère, 185.
Russie. Des différentes manières de voyager, 78. — Padoroshna, 78. — Chaussée de Saint-Pétersbourg à Moscou, 78. — Villages russes, 79. — Caravanes de chariots, 79. — Téléga, 79. — Prisonniers, 79. — Bateliers passeurs, 79. — L'hiver, 79. — Les trois infanticides, 79 et 80. — L'aristocratie, 81. — Marchands et bourgeois, 81. — Églises, 81. — Musique, 84. — Bohémiens, 84. — Le carême et les fêtes de Pâques, 86 et 87. — Routes, 89. — Chevaux, 90. — Steppes, 90. (*Voir* Saint-Pétersbourg, Kronstadt, Moscou, etc.)

Sadik-Beg (histoire de), 187.
Sahara algérien (le), 297. — Définition, étymologie, divisions, aspect général, lacs de sel, 298. — Chott, légende du Chott-es-Selam, oasis et ksours, population, 299. — Expédition du colonel Géry (1845), 300. — Stitten, Rassoul, Brézina, expédition du colonel Renault, 300. — Marabouts de Sidi-Naceur, Arba-Foukani, Arba-Tat'hani, Aïn-Sebaïa, El-Beïod, expédition du général Cavaignac, 301. — Le Goor, Chott-el-Garbi et Chott-el-Chergui, Assela, Thiout, Sfessifa, Séfra, Moghrar-Tahtania, Moghar-Foukania, 302. — Institutions et mœurs des Sahariens, 302. — Berbères ou Kabiles et Arabes, 303, 304.
Saint-Isaac, église de Saint-Pétersbourg, 37.
Saint-Jacques (légende de), 163.
Saint-Jacques (monastère de) sur le mont Ararat, 171. — Détruit par l'éboulement de l'Ararat, 175.
Saint-Hélier (Jersey), 14.
Saint-Pétersbourg. Son étendue, 30. — Sa fondation, 31, 34. — Son aspect général, 34, 35 et 52. — Architecture, 35. — Maisons, 35, 36. — Pavage, 36. — Les tours de ses gardiens de nuit, 37. — Vitres des fenêtres, 37. — Église Saint-Isaac, 37. — Notre-Dame de Kazan, 38. — Cathédrale de Smolna, 38. — Saint-Pierre et Saint-Paul, 39. — Palais d'hiver, 39. — L'Ermitage, 40. — Palais de Tauride, 41. — Palais Annitshkoff, 41. — Palais Michaïloff, 41. — Monument de Pierre-le-Grand, 41, 42. — Colonne Alexandrine, 42. — L'état-major général, 43. — Rues, 36 et 43. — Perspective Newski, 43. — Jardin d'été, 43. — L'amirauté, 44. — Parade, 44. — Population, 44. — Les uniformes et les croix, 44. — Garnison, 44 et 45. — Beauté des hommes, 45. — Les femmes, 46. — Le Tchin, 45, 55. — Les moujiks, 45 et 46. — La police et les voleurs, 46. — Les corbeaux et les pigeons, 46. — Les isvoshtshiks, 46, 47 et 48. — Badigeonneurs, 49. — Tableaux-enseignes, 49. — Le Gostinnoï-dvor, 49. — Les marchands, 50. — L'Apraxin Rninok et le Tshukin-dvor, 50. — Marché aux viandes gelées, 51. — Théâtres, 51. — Sol marécageux, 52. — Les îles, 53 et suiv. — Le thé, 54. — Les châteaux impériaux Ekaterinoff, Peterhoff, Czarskoé-Selo, Paulofski, Gatchina, etc., 54 et suivantes. — Saint-Serge (monastère de), 55. — La Neva, 69. — Iles, 69. — Ponts, 69. — Pont fixe, 70. — Bénédiction de la Neva, 70. — La débâcle, 70. —

Les quais, 71. — Inondations de la Neva, 71, 72. — Dangers que court Saint-Pétersbourg, 72. — Les sadoks, 73. — Barques de foin, 73. — Marché au foin, 73. — L'empereur et le choléra, 73. — La bourse, 73, 74. — Commerce, 74. — La douane, 74. — L'Académie des sciences, 74. — Le corps des cadets, 74. — Obélisque de Roumantsof, l'Académie des beaux-arts, 75. — La bibliothèque impériale, 75. — Hôtel des malles-postes, 78.
Sainte-Catherine (couvent de) au mont Sinaï, 221 et suiv.
Sainte-Sophie (à Constantinople), 149.
Salle des miroirs à Érivan (la), 168.
Samsoun, ville d'Anatolie, 152.
Sangsues (commerce des) en Bulgarie, 120.
Santa-Cruz, ancienne forteresse d'Oran, 307, 308.
Santons au Caire, 234.
Sauterelles (les) dans les steppes de la Russie, 91.
Schamyl, chef circassien, 183, échappe aux Russes après la prise d'Aculcho, 184.
Schir-Sing, roi du Pandjabe, Inde, 351. — Une audience, 351, 352.
Scutari, 125, 126.
Sebkha, lacs de sel du Sahara algérien, 298.
Séfra, ksar algérien, 302.
Sénia (la), village de la province d'Oran, 314.
Séraï (le) de Constantinople, 135 et suiv.
Serfs russes (les), 80.
Sévang, lac d'Arménie, 167.
Sévastopol, port russe, 77.
Séville. Une exécution à mort, 327. — Description, 327, 328. — Rues, maisons, patio, promenades, les Sévillanes, 328. — Monuments, 329. — L'Alcazar, la cathédrale, la Giralda, le cirque, Murillo, la tour d'Or, le Guadalquivir, 330.
Sfessifa, ksar du Sahara algérien, 302.
Shangai (Chine), 360.
Silistria, capitale de la Bulgarie, 119.
Simla (Himalaya), 355.
Sinaï (le), 221 et suiv. — Couvent de Sainte-Catherine, Ascension, 222 et suiv.
Sinaïtiques (inscriptions), 225.
Sinope, port de la mer Noire, 152.
Soliman-Pacha (le colonel Selves), 239.
Sphinx (le), 246.
Stamboul (voir Constantinople).
Staouéli, Algérie, 294 et suiv.
Steppes (les) de la Russie méridionale, 90. — Aspect général, 90. — Climat, 90. — Orages et sécheresse, 90. — Végétation, 91. — Sauterelles, 91.
Stitten, ksar du Sahara algérien, 300.
Suarez (baie de Diégo), Madagascar, 331.
Suez (percement de l'isthme de), 228, 228.
Suez, 226, 227.
Sulina, embouchure du Danube et colonie, 123.
Sultanieh, mosquée persane, 192.
Surate (mariage d'enfants hindous à), 358.
Suse (position géographique de), 205.
Syra, 255.

Tabriz, capitale de l'Aderbaïdjan, Perse, 188.
Tarjok, ville russe, 81.
Tchin (le), en Russie, 45, 55, 81.
Tchini-Gong (Tartarie chinoise), 355.
Teheran, capitale de la Perse, 192. — Position, histoire, élévation, étendue, climat, population, aspect général, 192. — Bazars, industrie, monuments, environs, maisons, 193. — Mauvaise foi des habitants, 194. — Visite au prince royal, portrait de Méhémet-Chah, une réception à la cour, 194, 195. — La salle du trône, 195. — Le harem du médecin du roi, 195. — Les Persanes, 195. — Générosité du chah, 195, 196. — Vices et qualités des Persans, 196. — Désordre général, intolérance et lâcheté du peuple, 196.
Téléga (chariot russe), 79.
Tell (le), Algérie, 297, 298, 299.
Terek, défilé du Caucase, 176.
Thé (le) en Russie, 54.
Thèbes (Égypte), 247.
Thérapia, résidence d'été de l'ambassadeur de France sur le Bosphore, 129.
Thiout, ksar du Sahara algérien, 302.
Thugs (les), dans l'Inde, 347.
Tiflis, capitale de la Géorgie, 159. — Origine, eaux thermales, 159. — Histoire, état actuel, population, climat, maisons, terrasses, 160. — La lezghinka, danse nationale, 160, 161. — Géorgiennes, 161. — Société, vie, vin de Cakhétie, 161. — Physionomie générale, bazars, rues, places, palais du gouvernement, cathédrale de Sion, Gymnase, colonies allemandes, barrage du Kour (Cyrus), 162.
Tigre (navigation du), 201, 202.
Tombeau d'Esther et de Mardochée à Hamadan (Perse), 199.
Tombeau de Noé à Nakhtchévan (le), 175.
Top-Khana, faubourg de Constantinople, 125, 141.
Tornéa, 29, 30.
Tornéo (cataractes du), 29.
Traité de Nankin (le), 359.
Trébizonde, 152 et suiv. — Situation, aspect, origine, 152. Histoire, population, commerce, 153. — Fortifications, maisons, port, mosquées, végétation, costume, environs, 154. — Productions, 155.
Trotteurs russes (les), 55.
Tunis, 258. — Aspect, étymologie, enceinte, 258. — Population, maisons, rues, quartiers, édifices, citadelle, 259. — Quartier Franc, 261. — Le Bardo, palais du bey, 261. — Pouvoirs et fonctions du bey, 262. — Salle de justice, procédure, supplices, 263. — Immunités, lieux d'asile, mosquées, 265. — L'Hamman-el-Hif et la Mahomédie, 265. — La chapelle Saint-Louis et les ruines de Carthage, 263. — Armée, 266, 267. — Réformes, le Nichan-al-Iftikar, Ahmed-Pacha, le bey du camp, le Kasnadhar, 267. — Ministres et fonctionnaires inférieurs, 270.
Turcs. Cimetières, 128 et 133. — Maisons, 130. — Leurs divertissements, 134. — Cafés, 147. — Leurs conversations, 148. — Mosquées, 148. — Soldats, 151. — Leur individualisme, 151. — Leur passion pour les bateaux à vapeur, 152. — Pachas, 153.
Turques (les femmes), 138 et suiv.
Tver, ville russe, 81

Vallée des tombeaux (la), près du Caire, 229.
Varna, ville turque sur la mer Noire, 124.
Vernet (Horace). Cadeau que lui fait l'empereur de Russie pour les fêtes de Pâques, 89.
Victoria-Town, capitale de l'île de Hong-Kong, 363.
Vierge d'Iversk (la) à Moscou, 86.
Volga (le), fleuve russe, 81.
Voring-Foss (cascade du). Norvége, 19.



Whampoa (Chine), 364, 365.
Wishnoï-Wolotschok, ville russe, 81.

Zendjan, ville persane, 191. — Réception qui y est faite au prince S. par le hakem ou gouverneur, 191.
Zenga (la), rivière d'Arménie, 167, 168.

FIN DE LA TABLE.